





1284/ 1850
RFB
V.1
SMAS

Mason Lescant
Voyage sentimental
Soubert par M. Cottin
Diable boiteux
Walter
Candide

Miscellanées
Bibliothèque de la littérature et de l'illustration
contient 7 12 13 un inédit d'APLIN COURT
'La Bible du Diable'

Le Péri de la Carille par Louis Blanc
Conte fantastique de Houssaye 7.65 - La Marmite de Moulins
F Soulié 8 jours au Château 1104
- M. aime, jeune prince, et un Bourreau t 113
- Les contes de Mureau



Dessins par J. A. Beauce.

Gravures par A. Lavielle.

PREMIÈRE PARTIE.

Je suis obligé de faire remonter mon lecteur au temps de ma vie où je rencontrai pour la première fois le chevalier des Grieux. Ce fut environ six mois avant mon départ pour l'Espagne. Quoique je sortisse rarement de ma solitude, la complaisance que j'avais pour ma fille m'engageait quelquefois à divers petits voyages, que j'abrégeais autant qu'il m'était possible.

Je revenais un jour de Rouen, où elle m'avait prié de solliciter une affaire au parlement de Normandie, pour la succession de quelques terres auxquelles je lui avais laissé des prétentions du côté de mon grand-père maternel. Ayant repris mon chemin par Evreux, où je couchai la première nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner, à Passy, qui en est éloigné de cinq ou six lieues. Je fus surpris, en entrant dans ce bourg, d'y voir tous les habitants en alarme. Ils se précipitaient de leurs maisons pour courir en foule à la porte d'une mauvaise hôtellerie, devant laquelle étaient deux chariots couverts. Les chevaux, qui étaient encore attelés, et qui paraissaient fumants de fatigue et de chaleur, marquaient que ces deux voitures ne faisaient qu'arriver.

Je m'arrêtai un moment pour m'informer d'où venait le tumulte; mais je tirai peu d'éclaircissements d'une populace curieuse, qui ne faisait nulle attention à mes demandes, et qui s'avancait toujours vers l'hôtellerie en se poussant avec beaucoup de confusion. Enfin, un archer, revêtu d'une bandoulière, et l



J. A. BEAUCE

monsieur, me dit-il, c'est une douzaine de filles de joie que je conduis, avec mes compagnons, jusqu'au Havre-de-Grâce, où nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, et c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons paysans.

J'aurais passé après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme qui sortait de l'hôtellerie en joignant les mains, et criant que c'était une chose barbare, une chose qui faisait horreur et compassion. De quoi s'agit-il donc? lui dis-je. Ah! monsieur, entrez, répondit-elle, et voyez si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur. La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon palefrenier. J'entrai avec peine en perçant la foule, et je vis en effet quelque chose d'assez touchant.

Parmi les douze filles, qui étaient enchaînées six à six par le milieu du corps, il y en avait une dont l'air et la figure étaient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang. Sa tristesse et la saleté de son linge et de ses habits l'enlaidissaient si peu, que sa vue m'inspira du respect et de la pitié. Elle tâchait néanmoins de se tourner, autant que sa chaîne pouvait le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisait pour se cacher était si naturel, qu'il paraissait venir d'un sentiment de modestie.

à la porte, je lui fis signe de venir à moi. Je le priai de m'apprendre le sujet de ce désordre. Ce n'est rien,

accompagnait cette malheureuse bande étaient aussi dans la chambre, je pris le chef en particulier, et je lui demandai quelques lumières sur

le sort de cette belle fille. Il ne put m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'hôpital, me dit-il, par ordre de M. le lieutenant général de police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route; elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais, quoique je n'aie pas reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle, parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnons. Voilà un jeune homme, ajouta l'archer, qui pourrait vous instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrâce. Il l'a suivie depuis Paris, sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frère ou son amant.

Je me tournai vers le coin de la chambre où ce jeune homme était assis. Il paraissait enseveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vu de plus vive image de la douleur. Il était mis fort simplement; mais on distinguait au premier coup d'œil un homme qui a de la naissance et de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva; et je découvris dans ses yeux, dans sa figure et dans tous ses mouvements, un air si fin et si noble, que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point, lui dis-je, en m'asseyant près de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connaître cette belle personne, qui ne me paraît point faite pour le triste état où je la vois?

Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvait m'apprendre qui elle était sans se faire connaître lui-même, et qu'il avait de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire néanmoins ce que ces misérables n'ignorent point, continua-t-il en montrant les archers; c'est que je l'aime avec une passion si violente, qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé, à Paris, pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse et la force m'ont été inutiles; j'ai pris le parti de la suivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle. Je passerai en Amérique.

Mais, ce qui est de la dernière inhumanité, ces lâches coquins, ajouta-t-il en parlant des archers, ne veulent pas me permettre d'approcher d'elle. Mon dessein était de les attaquer ouvertement à quelques lieues de Paris. Je m'étais associé quatre hommes qui m'avaient promis leur secours pour une somme considérable. Les traitres m'ont laissé seul aux mains, et sont partis avec mon argent. L'impossibilité de réussir par la force m'a fait mettre les armes bas. J'ai proposé aux archers de me permettre du moins de les suivre, en leur offrant de les récompenser. Le désir du gain les y a fait consentir. Ils ont voulu être payés chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma maîtresse. Ma bourse s'est épuisée en peu de temps; et maintenant que je suis sans un sou, ils ont la barbarie de me repousser brutalement lorsque je fais un pas vers elle. Il n'y a qu'un instant, qu'ayant osé m'en approcher malgré leurs menaces, ils ont eu l'insolence de lever contre moi le bout du fusil. Je suis obligé, pour satisfaire leur avarice et pour me mettre en état de continuer la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture.

Quoiqu'il parût faire tranquillement ce récit, il laissa tomber quelques larmes en le finissant. Cette aventure me parut des plus extraordinaires et des plus touchantes. Je ne vous presse pas, lui dis-je, de me découvrir le secret de vos affaires; mais si je puis vous être utile à quelque chose, je m'offre volontiers à vous rendre service. Hélas! reprit-il, je ne vois pas le moindre jour à l'espérance. Il faut que je me soumette à toute la rigueur de mon sort. J'irai en Amérique. J'y serai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes amis, qui me fera tenir quelque secours au Havre-de-Grâce. Je ne suis embarrassé que pour m'y conduire et pour procurer à cette pauvre créature, ajouta-t-il en regardant tristement sa maîtresse, quelque soulagement sur la route. Eh bien, lui dis-je, je vais finir votre embarras. Voici quelque argent que je vous prie d'accepter. Je suis fâché de ne pouvoir vous servir autrement.

Je lui donnai quatre louis d'or, sans que les gardes s'en aperçussent; car je jugeais bien que s'ils lui savaient cette somme, ils lui vendraient plus cherement leurs secours. Il me vint même à l'esprit de faire marché avec eux, pour obtenir aux jeunes amants la liberté de parler continuellement à sa maîtresse jusqu'au Havre. Je fis signe au chef de s'approcher, et je lui en fis la proposition. Il en parut honteux, malgré son effronterie. Ce n'est pas, monsieur, répondit-il d'un air embarrassé, que nous refusions de le laisser parler à cette fille, mais il voudrait être sans cesse auprès d'elle; cela nous est incommode; il est bien juste qu'il paye pour l'incommodité. Voyons donc, lui dis-je, ce qu'il faudrait pour vous empêcher de la sentir. Il eut l'audace de me demander deux louis. Je les lui donnai sur-le-champ. Mais prenez garde, lui dis-je, qu'il ne vous échappe quelque friponnerie; car je vais laisser mon adresse à ce jeune homme, afin qu'il puisse m'en informer, et comptez que j'aurai le pouvoir de vous en faire punir. Il m'en coûta six louis d'or.

La bonne grâce et la vive reconnaissance avec laquelle ce jeune inconnu me remercia achevèrent de me persuader qu'il était né quelque chose et qu'il méritait ma libéralité. Je dis quelques mots à sa maîtresse, avant que de sortir. Elle me répondit avec une modestie si douce et si charmante, que je ne pus m'empêcher de faire, en sortant, mille réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes.

Etant retourné à ma solitude, je ne fus point informé de la suite de cette aventure. Il se passa près de deux ans, qui me la firent oublier tout

à fait, jusqu'à ce que le hasard m'eût fait renaitre l'occasion d'en apprendre à fond toutes les circonstances.

J'arrivai de Londres à Calais, avec le marquis de... mon élève. Nous logeâmes, si je m'en souviens bien, au Lion-d'Or, où quelques raisons nous obligèrent de passer le jour entier et la nuit suivante. En marchant l'après-midi dans les rues, je crus apercevoir ce même jeune homme dont j'avais fait la rencontre à Passy. Il était en fort mauvais équipage, et beaucoup plus pâle que je ne l'avais vu la première fois. Il portait sur le bras un vieux portemanteau ne faisant qu'arriver dans la ville. Cependant, comme il avait la physionomie trop belle pour n'être pas reconnu facilement, je le remis aussitôt. Il faut, dis-je, au marquis, que nous abordions ce jeune homme.

Sa joie fut plus vive de toute expression, lors qu'il m'eut remis à son tour. Ah! monsieur, s'écria-t-il en me baisant la main, je puis donc encore une fois vous exprimer mon immortelle reconnaissance. Je lui demandai d'où il venait. Il me répondit qu'il arrivait, par mer, du Havre-de-Grâce, où il était revenu de l'Amérique peu auparavant. Vous ne me paraissez pas fort bien de argent, lui dis-je; allez-vous-en au Lion-d'Or où je suis logé, je vous rejoindrai dans un moment.

J'y retournai en effet, plein d'impatience d'apprendre le détail de son infortune et les circonstances de son voyage d'Amérique. Je lui fis mille caresses, et j'ordonnai qu'on ne le laissât manquer de rien. Il n'attendit point que je le pressasse et me raconter l'histoire de sa vie. Monsieur, me dit-il, vous en usez si noblement avec moi, que je me reprocherais comme une basse ingratitude d'avoir quelque chose de réservé pour vous. Je veux vous apprendre non-seulement mes malheurs et mes peines, mais encore mes désordres et les faiblesses; je suis sûr qu'en me condamnant, vous ne pourrez pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le lecteur que j'écrivis son histoire presque aussitôt après l'avoir entendue, et qu'on peut s'assurer par conséquent que rien n'est plus exact et plus fidèle que cette narration. Je dis fidèle jusque dans la relation des réflexions et des sentiments, que le jeune aventurier exprimait de la meilleure grâce du monde. Voici donc son récit, auquel je ne mêlerai, jusqu'à la fin, rien qui ne soit de lui.

J'avais dix-sept ans, et j'achevais mes études de philosophie à Amiens, où mes parents, qui sont d'une des meilleures maisons de P... m'avaient envoyé. Je menais une vie sage et si réglée, que mes maîtres me proposaient pour l'exemple du collège. Non que je fisse des efforts extraordinaires pour mériter cet éloge; mais j'ai l'humeur naturellement douce et tranquille; je m'appliquais à l'étude par inclination, et l'on me comptait pour des vertus quelques marques d'aversion naturelle pour le vice. Ma naissance, le succès de mes études et quelques agréments extérieurs m'avaient fait connaître et estimé de tous les honnêtes gens de la ville.

J'achevai mes exercices publiés avec une approbation si générale, que M. l'évêque, qui y assistait, me proposa d'entrer dans l'état ecclésiastique, où je ne manquerais pas, dit-il, de m'attirer plus de distinction que dans l'ordre de Malte, auquel mes parents me destinaient. Ils me faisaient déjà porter la croix, avec le nom de chevalier des Grioux. Les vacances arrivant, je me préparais à retourner chez mon père, qui m'avait promis de m'envoyer bientôt à l'Académie.

Mon seul regret, en quittant Amiens, était d'y laisser un ami avec lequel j'avais toujours été tendrement uni. Il était de quelques années plus âgé que moi. Nous avions été élevés ensemble; mais le bien de sa maison étant des plus médiocres, il était obligé de prendre l'état ecclésiastique, et de demeurer à Amiens après moi, pour y faire les études qui conviennent à cette profession. Il eut mille bonnes qualités. Vous le connaîtrez par les meilleures, dans la suite de mon histoire, et surtout par un zèle et une générosité en action, qui surpassent les plus célèbres exemples de l'antiquité. Si j'eusse alors suivi ses conseils, j'aurais toujours été sage et heureux. Si j'ais du moins profité de ses reproches dans le précipice où mes passions ont entraîné, j'aurais sauvé quelque chose du naufrage de ma fortune et de ma réputation. Mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ses soins que le chagrin de les voir inutiles, et quelquefois durement récompensés par un ingrat qui s'en offensait et qui les traitait d'importunités.

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas! que ne le marquais-je un jour plus tôt! j'aurais été chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tilberg, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes qui se retirèrent aussitôt; mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la coche, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle se parut si charmante, que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention; moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur.

Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amena à Amiens, et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse.

L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes desirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments; car elle était bien plus expérimentée que moi; c'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré, et qui a causé dans la suite tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse; mais que c'était apparemment la volonté du ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant de ma destinée, qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur, et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse. Je me suis étouffé mille fois, en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer; mais on ne ferait pas une divinité de l'amour s'il n'opérait souvent des prodiges: j'ajoutai mille choses pressantes.

Ma belle inconnue savait bien qu'on n'est point trompeur à mon âge: elle me confessa que si je voyais quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croirait m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétai que j'étais prêt à tout entreprendre; mais n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'eus tenais à cette assurance générale, qui ne pouvait être d'un grand secours ni pour elle ni pour moi. Son vieil Argus étant venu nous rejoindre, mes espérances allaient échouer, si elle n'eût eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus surpris, à l'arrivée de son conducteur, qu'elle m'appelât son cousin, et que, sans paraître concertée le moins du monde, elle me dit que puisqu'elle était assez heureuse pour rencontrer à Amiens, elle remettrait au lendemain son entrée dans le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse, je lui proposai de se loger dans une hôtellerie dont le maître, qui s'était établi à Amiens après avoir été longtemps cocher de mon père, était dévoué entièrement à mes ordres.

Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux conducteur paraissait un peu murmurer, et que mon ami Tiberge, qui ne comprenait rien à cette scène, me suivait sans prononcer une parole. Il n'avait point entendu notre entretien. Il était demeuré à se promener dans la cour pendant que je parlais d'amour à ma belle maîtresse. Comme je redoutais sa sagesse, je me défis de lui par une commission dont je le priai de se charger. Ainsi j'eus le plaisir, en arrivant à l'auberge, d'entretenir seule la souveraine de mon cœur.

Je reconnus bientôt que j'étais moins enfant que je ne le croyais. Mon cœur s'ouvrit à mille sentiments de plaisir dont je n'avais jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines. J'étais dans une espèce de transport qui m'ôta pour quelque temps la liberté de la voix, et qui ne s'exprimait que par mes yeux.

Mademoiselle Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommait, parut fort satisfaite de cet effet de ses charmes. Je crus apercevoir qu'elle n'était pas moins émue que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvait aimable, et qu'elle serait ravie de m'avoir obligation de sa liberté. Elle voulut savoir qui j'étais, et cette connaissance augmenta son affection, parce qu'étant d'une naissance commune, elle se trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. Nous nous entretenîmes des moyens d'être l'un à l'autre.

Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voie que celle de la fuite. Il fallait tromper la vigilance du conducteur, qui était un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domestique. Nous réglâmes que je ferais préparer pendant la nuit une chaise de poste, et que je reviendrais de grand matin à l'auberge, avant qu'il fût éveillé; que nous nous déroberions secrètement, et que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avais environ cinquante écus, qui étaient le fruit de mes petites épargnes; elle en avait à peu près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfants sans expérience, que cette somme ne finirait jamais, et nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres mesures.

Après avoir soupé, avec plus de satisfaction que je n'en avais senti, je me retirai pour exécuter mon projet. Mes arrangements furent d'année plus faciles, qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chez mon père, mon petit équipage était déjà préparé. Je n'eus donc aucune peine à faire transporter ma malle, et à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin; c'était le temps où les portes de la ville devaient être ouvertes; mais je trouvai un obstacle dont je ne me défiais point, et qui faillit de rompre entièrement mon dessein.

Tiberge, quoique âgé seulement de trois ans plus que moi, était un garçon d'un sens sûr et d'une conduite fort réglée. Il m'aimait avec une tendresse extraordinaire. La vue d'une aussi jolie fille que mademoiselle Manon, mon empressement à la conduire, et le soin que j'avais eu de me défendre de lui en l'éloignant, lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il n'avait osé revenir à l'auberge où il m'avait laissé, de peur de m'offenser par son retour; mais il était allé m'attendre à mon

logis, où je le trouvai en arrivant, quoiqu'il fût dix heures du soir. Sa présence me chagrina. Il s'aperçut facilement de la contrainte qu'elle me causait. Je suis sûr, me dit-il sans détour, que vous méditez quelque dessein que vous voulez me cacher; je le vois à votre air. Je lui répondis assez brusquement que je n'étais pas obligé de lui rendre compte de tous mes desseins. Non, reprit-il; mais vous m'avez toujours traité en ami, et cette qualité suppose un peu de confiance et d'ouverture. Il me pressa si fort et si longtemps de lui découvrir mon secret, que, n'ayant jamais eu de réserve avec lui, je lui fis l'entière confidence de ma passion. Il la reçut avec une apparence de mécontentement qui me fit frémir. Je me repentis surtout de l'indiscrétion avec laquelle je lui avais découvert le dessein de ma fuite. Il me dit qu'il était trop parlaitement mon ami pour ne pas s'y opposer de tout son pouvoir; qu'il voulait me représenter d'abord tout ce qu'il croyait capable de m'en détourner; mais que si je ne renonçais pas ensuite à cette misérable résolution, il avertirait des personnes qui pourraient l'arrêter à coup sûr. Il me tint là-dessus un discours sérieux qui dura plus d'un quart d'heure, et finit encore par la menace de me dénoncer, si je ne lui donnais ma parole de me conduire avec plus de sagesse et de raison.

J'étais au désespoir de m'être trahi si mal à propos. Cependant, l'amour m'ayant ouvert extrêmement l'esprit depuis deux ou trois heures, je fis attention que je ne lui avais pas découvert que mon dessein devait s'exécuter le lendemain, et je résolus de le tromper à la faveur d'une équivoque. Tiberge, lui dis-je, j'ai cru jusqu'à présent que vous étiez mon ami, et j'ai voulu vous éprouver par cette confidence. Il est vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé; mais pour ce qui regarde ma fuite, ce n'est point une entreprise à former au hasard. Venez me prendre demain à neuf heures; je vous ferai voir, s'il se peut, ma maîtresse, et vous jugerez si elle mérite que je fasse cette démarche pour elle. Il me laissa seul, après mille protestations d'amitié.

J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires, et m'étant rendu à l'hôtellerie de mademoiselle Manon, vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendait. Elle était à sa fenêtre, qui donnait sur la rue; de sorte que m'ayant aperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortîmes sans bruit. Elle n'avait point d'autre équipage que son linge, dont je me chargeai moi-même. La chaise était en état de partir; nous nous éloignâmes aussitôt de la ville.

Je rapporterai dans la suite quelle fut la conduite de Tiberge, lorsqu'il s'aperçut que je l'avais trompé. Son zèle n'en devint pas moins ardent. Vous verrez à quel excès il le porta, et combien je devrais verser de larmes en songeant quelle en a toujours été la récompense.

Nous nous hâtâmes tellement d'avancer, que nous arrivâmes à Saint-Denis avant la nuit. J'avais couru à cheval, à côté de la chaise, ce qui nous avait guère permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux; mais lorsque nous nous vîmes si proche de Paris, c'est-à-dire presque en sûreté, nous prîmes le temps de nous rafraîchir, n'ayant rien mangé depuis notre départ d'Amiens. Quelque passionné que je fusse pour Manon, elle sut me persuader qu'elle ne l'était pas moins pour moi. Nous étions si peu réservés dans nos caresses, que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fussions seuls. Nos postillons et nos hôtes nous regardaient avec admiration; et je remarquais qu'ils étaient surpris de voir deux enfants de notre âge qui paraissaient s'aimer jusqu'à la fureur.

Nos projets de mariage furent oubliés à Saint-Denis; nous fraudâmes les droits de l'église, et nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion. Il est sûr que, du naturel tendre et constant dont je suis, j'étais heureux pour toute ma vie si Manon m'eût été fidèle. Plus je la connaissais, plus je découvrais en elle de nouvelles qualités aimables. Son esprit, son cœur, sa douceur et sa beauté formaient une chaîne si forte et si charmante, que j'aurais mis tout mon bonheur à n'en sortir jamais. Terrible changement! Ce qui fait mon désespoir a pu faire ma félicité. Je me trouve le plus malheureux de tous les hommes par cette même constance dont je devais attendre le plus doux de tous les sorts et les plus parfaites récompenses de l'amour.

Nous prîmes un appartement meublé à Paris; ce fut dans la rue V..., et, pour mon malheur, auprès de la maison de M. de B..., célèbre fermier général. Trois semaines se passèrent, pendant lesquelles j'avais été si rempli de ma passion, que j'avais peu songé à ma famille et au chagrin que mon père avait dû ressentir de mon absence. Cependant, comme la débauche n'avait nulle part à ma conduite, et que Manon se comportait aussi avec beaucoup de retenue, la tranquillité où nous vivions servit à me faire rappeler peu à peu l'idée de mon devoir.

Je résolus de me réconcilier, s'il était possible, avec mon père. Ma maîtresse était si aimable, que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire si je trouvais moyen de lui faire connaître sa sagesse et son mérite; en un mot, je me flattai d'obtenir de lui la liberté de l'épouser, ayant été désabusé de l'espérance de le pouvoir sans son consentement. Je communiquai ce projet à Manon; et je lui fis entendre qu'outre les motifs de l'amour et du devoir, celui de la nécessité pouvait y entrer aussi pour quelque chose, car nos fonds étaient extrêmement altérés, et je commençais à revenir de l'opinion qu'ils étaient inépuisables.

Manon reçut froidement cette proposition. Cependant, les difficultés qu'elle y opposa n'étant prises que de sa tendresse même et de la crainte de me perdre si mon père n'entraît point dans notre dessein après avoir connu le lieu de notre retraite, je n'eus pas le moindre soupçon du coup cruel qu'on se préparait à me porter. A l'objection de la nécessité, elle

répondit qu'il nous restait encore de quoi vivre quelques semaines, et qu'elle trouverait après cela des ressources dans l'affection de quelques parents à qui elle écrirait en province. Elle adoucit son refus par des caresses si tendres et si passionnées, que moi qui ne vivais que dans elle, et qui n'avais pas la moindre défiance de son cœur, j'applaudis à toutes ses réponses et à toutes ses résolutions.

Je lui avais laissé la disposition de notre hourse et le soin de payer notre dépense ordinaire. Je m'aperçus peu après que notre table était mieux servie, et qu'elle s'était donnée quelques ajustements d'un prix considérable. Comme je n'ignorais pas qu'il devait nous rester à peine douze ou quinze pistoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de notre opulence. Elle me pria, en riant, d'être sans embarras. Ne vous ai-je pas promis, me dit-elle, que je trouverais des ressources? Je l'aimais avec trop de simplicité pour m'alarmer facilement.

Un jour que j'étais sorti l'après-midi, et que je l'avais avertie que je serais dehors plus longtemps qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon retour on me fit attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions servis que par une petite fille qui était à peu près de notre âge. Etant venue m'ouvrir, je lui demandai pourquoi elle avait tardé si longtemps. Elle me répondit, d'un air embarrassé, qu'elle ne m'avait point entendu frapper. Je n'avais frappé qu'une fois; je lui dis: Mais si vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes-vous venue m'ouvrir? Cette question la déconcerta si fort, que, n'ayant pas assez de présence d'esprit pour y répondre, elle se mit à pleurer en m'assurant que ce n'était point sa faute, et que madame lui avait défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que M. de B... fût sorti par l'autre escalier qui répondait au cabinet. Je demeurai si confus, que je n'eus point la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de descendre, sous prétexte d'une affaire, et j'ordonnai à cette enfant de dire à sa maîtresse que je retournerais dans le moment, mais de ne pas faire connaître qu'elle m'eût parlé de M. B....

Ma consternation fut si grande, que je versais des larmes en descendant l'escalier, sans savoir encore de quel sentiment elles partaient. J'entraî dans le premier café, et, n'y étant assis devant une table, j'appuyai la tête sur mes deux mains pour y développer ce qui se passait dans mon cœur. Je m'osais rappeler ce que je venais d'entendre; je voulais le considérer comme une illusion, et je fus près, deux ou trois fois, de retourner au logis sans marquer que j'y eusse fait attention. Il me paraissait si impossible que Manon m'eût trahi, que je craignais de lui faire injure en la soupçonnant. Je l'adorais, cela était sûr; je ne lui avais pas donné plus de preuves d'amour que je n'en avais reçu d'elle; pourquoi l'aurais-je accusée d'être moins sincère et moins constante que moi? Quelle raison aurait-elle eu de me tromper? Il n'y avait que trois heures qu'elle m'avait accablé de ses plus tendres caresses et qu'elle avait reçu les miennes avec transport; je ne connaissais pas mieux mon cœur que le sien. Non, non, repris-je, il n'est pas possible que Manon me trahisse; elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle, elle sait trop bien que je l'adore: ce n'est pas là un sujet de me haïr.

Cependant la visite et la sortie furtive de M. de B... me causaient de l'embarras; je rappelais aussi les petites acquisitions de Manon, qui me semblaient surpasser nos richesses présentes. Cela paraissait sentir les libéralités d'un nouvel amant. Et cette confiance qu'elle m'avait marquée pour des ressources qui m'étaient inconnues? j'avais peine à donner à tant d'énigmes un sens aussi favorable que mon cœur le souhaitait.

D'un autre côté, je ne l'avais presque pas perdue de vue depuis que nous étions à Paris; occupations, promenades, divertissements, nous avions toujours été l'un à côté de l'autre, mon Dieu! un instant de séparation nous aurait trop affligés. Il fallait nous dire sans cesse que nous nous aimions; nous serions morts d'inquiétude sans cela. Je ne pouvais donc m'imaginer presque un seul moment où Manon pût s'être occupée d'un autre que moi.

A la fin, je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystère. M. de B..., dis-je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires et qui a de grandes relations; les parents de Manon se sont servis de cet homme pour lui faire tenir quelque argent; elle en a peut-être déjà reçu de lui; il est venu aujourd'hui lui en apporter encore. Elle s'est fait sans doute un jeu de me le cacher pour me surprendre agréablement; peut-être m'aurait-elle parlé si j'étais rentré à l'ordinaire au lieu de venir ici m'ailliger; elle ne me le cachera pas, du moins, lorsque je lui en parlerai moi-même.

Je me remplis si fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma tristesse. Je retournai sur-le-champ au logis; j'embrassai Manon avec ma tendresse ordinaire; elle me reçut fort bien. J'étais tenté d'abord de lui découvrir mes conjectures, que je regardais plus que jamais comme certaines; je me retins dans l'espérance qu'il lui arriverait peut-être de me prévenir en m'apprenant ce qui s'était passé.

On nous servit à souper. Je me mis à table d'un air fort gai; mais, à la lumière de la chandelle, qui était entre elle et moi, je crus apercevoir de la tristesse sur le visage et dans les yeux de ma chère maîtresse; cette pensée m'en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s'attachaient sur moi d'une autre façon qu'ils n'avaient accoutumé; je ne pouvais démêler si c'était de l'amour ou de la compassion, quoiqu'il me parût que c'était un sentiment doux et languissant. Je la regardai avec la même attention, et peut-être n'avait-elle pas moins de peine à juger de la situation de mon cœur par mes regards; nous ne pensions ni à parler ni

à manger. Enfin je vis tomber des larmes de ses beaux yeux: perfides larmes!

Ah diex! m'écriai-je, vous pleurez, ma chère Manon; vous êtes affligé jusqu'à pleurer, et vous ne me dites pas un seul mot de vos peines! Elle ne me répondit que par quelques soupirs qui augmentaient mon inquiétude; je me levai en tremblant, je la conjurai, avec tous les empressements de l'amour, de me découvrir le sujet de ses pleurs; j'en versais moi-même en essayant les siens. J'étais plus mort que vif; un barbare aurait été attendri des témoignages de ma douleur et de ma crainte.

Dans le temps que j'étais ainsi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de plusieurs personnes qui montaient l'escalier. On frappa doucement à la porte; Manon me donna un baiser, et, s'échappant de mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, qu'elle ferma aussitôt sur elle. Je me figurai qu'étant un peu en désordre, elle voulait se cacher aux yeux des étrangers qui avaient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même.

A peine avais-je ouvert, que je me vis saisi par quatre hommes, que je reconnus pour les laquais de mon père. Ils ne me firent point de violence, mais deux d'entre eux m'ayant pris par les bras, le troisième visita mes poches, dont il tira un petit couteau qui était le seul fer que j'eusse sur moi. Ils me demandèrent pardon de la nécessité où ils étaient de me manquer de respect; ils me dirent naturellement qu'ils agissaient par l'ordre de mon père, et que mon frère aîné m'attendait en bas dans un carrosse. J'étais si troublé, que je me laissai conduire sans résister et sans répondre; mon frère était effectivement à m'attendre. On me mit dans le carrosse auprès de lui, et le cocher, qui avait ses ordres, nous conduisit à grand train jusqu'à Saint-Denis. Mon frère m'embrassa tendrement, mais ne me parla point, de sorte que j'eus tout le loisir dont j'avais besoin pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obscurité, que je ne voyais pas de jour à la moindre conjecture; j'étais trahi cruellement, mais par qui? Tiberge fut le premier qui me vint à l'esprit: Traitre! disais-je, c'est fait de ta vie si mes soupçons se trouvent justes! Cependant je fis réflexion qu'il ignorait le lieu de ma demeure, et qu'on ne pouvait par conséquent l'avoir appris de lui. Accuser Manon, c'est de quoi mon cœur n'osait se rendre coupable; cette tristesse extraordinaire dont je l'avais vue comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle m'avait donné en se retirant, me paraissaient bien une énigme, mais je me sentais porté à l'expliquer comme un pressentiment de notre malheur commun; et dans le temps que je me désespérais de l'accident qui m'arrachait à elle, j'avais la crédulité de m'imaginer qu'elle était encore plus à plaindre que moi.

Le résultat de ma méditation fut de me persuader que j'avais été aperçu dans les rues de Paris par quelques personnes de connaissance qui en avaient donné avis à mon père. Cette pensée me consola; je comptais d'en être quitte pour des reproches ou pour quelques mauvais traitements qu'il me faudrait essuyer de l'autorité paternelle; je résolus de les souffrir avec patience et de promettre tout ce qu'on exigerait de moi pour me faciliter l'occasion de retourner plus promptement à Paris, et d'aller rendre la vie et la joie à ma chère Manon.

Nous arrivâmes en peu de temps à Saint-Denis. Mon frère, surpris de mon silence, s'imagina que c'était un effet de ma crainte. Il entreprit de me consoler, en m'assurant que je n'avais rien à redouter de la sévérité de mon père, pourvu que je fusse disposé à rentrer doucement dans le devoir et à mériter l'affection qu'il avait pour moi. Il me fit passer la nuit à Saint-Denis, avec la précaution de faire coucher les trois laquais dans ma chambre.

Ce qui me causa une peine sensible fut de me voir dans la même hôtellerie où je m'étais arrêté avec Manon en venant d'Amiens à Paris. L'hôte et les domestiques me reconnurent et devinèrent en même temps la vérité de mon histoire. J'entendis dire à l'hôte: Ah! c'est ce joli monsieur qui passait, il y a six semaines, avec une petite demoiselle qu'il aimait si fort. Qu'elle était charmante! Les pauvres enfants, comme ils se caressaient! Par di! c'est dommage qu'on les ait séparés! Je feignais de ne rien entendre et je me laissais voir le moins qu'il m'était possible.

Mon frère avait, à Saint-Denis, une chaise à deux dans laquelle nous partîmes de grand matin, et nous arrivâmes chez nous le lendemain au soir. Il vit mon père avant moi pour le prévenir en ma faveur en lui apprenant avec quelle douceur je m'étais laissé conduire, de sorte que j'en fus reçu moins durement que je ne m'y étais attendu; il se contenta de me faire quelques reproches généraux sur la faute que j'avais commise en m'absentant sans sa permission. Pour ce qui regardait ma maîtresse, il me dit que j'avais bien mérité ce qui venait de m'arriver en me livrant à une inconnue, qu'il avait eu meilleure opinion de ma prudence, mais qu'il espérait que cette petite aventure me rendrait plus sage. Je ne pris ce discours que dans le sens qui s'accordait avec mes idées. Je remerciai mon père de la bonté qu'il avait de me pardonner, et je lui promis de prendre une conduite plus soumise et plus réglée. Je triomphais au fond du cœur, car de la manière dont les choses s'arrangeaient, je ne doutais point que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison, même avant la fin de la nuit.

On se mit à table pour souper; on me railla sur ma conquête d'Amiens et sur ma fuite avec cette fidèle maîtresse. Je reçus les coups de bonne grâce; j'étais même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupait continuellement l'esprit; mais quelques mots lâchés par mon père me firent prêter l'oreille avec la dernière attention. Il parla de

perfidie et de service intéressé rendu par M. B... Je demeurai interdit en lui entendant prononcer ce nom, et je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il se tourna vers mon frère pour lui demander s'il ne m'avait pas conté toute l'histoire ; mon frère lui répondit que je lui avais paru si tranquille sur la route, qu'il n'avait pas cru que j'eusse besoin de ce remède pour me guérir de ma folie. Je remarquai que mon père balança s'il acheverait de s'expliquer ; je l'en suppliai si instamment, qu'il me satisfit, ou plutôt qu'il m'assassina cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord si j'avais toujours en la simplicité de croire que je fusse aimé de ma maîtresse. Je lui dis hardiment que j'en étais sûr, que rien ne pouvait m'en donner la moindre défiance. Ha, ha, ha, s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent ! Tu es une jolie dupe, et j'aime à te voir dans ces sentiments-là. C'est grand dommage, mon pauvre chevalier, de te faire entrer dans l'ordre de Malte, puisque tu as tant de dispositions à faire un mari patient et commode. Il ajouta mille railleries de cette force sur ce qu'il appelait ma sottise et ma crédulité.

Enfin, comme je demeurais dans le silence, il continua de me dire que, suivant le calcul qu'il pouvait faire du temps, depuis mon départ d'Amiens, Manon m'avait aimé environ douze jours ; car, ajouta-t-il, je sais que tu partis d'Amiens le 28 de l'autre mois ; nous sommes au 29 du présent ; il y en a onze que M. B... m'a écrit ; je suppose qu'il lui en ait fallu huit pour lier une parfaite connaissance avec ta maîtresse ; ainsi qui ôte onze et huit de trente et un jours qu'il y a depuis le 28 d'un mois jusqu'au 29 de l'autre, reste douze, un peu plus ou moins. Là-dessus les éclats de rire recommencèrent.

J'écoutais tout avec un saisissement de cœur auquel j'appréhendais de ne pouvoir résister jusqu'à la fin de cette triste comédie. Tu sauras donc, reprit mon père, puisque tu l'ignores, que M. B... a gagné le cœur de la princesse ; car il se moque de moi de prétendre me persuader que c'est par un zèle désintéressé pour mon service qu'il a voulu te l'entendre. C'est bien d'un homme tel que lui, de qui d'ailleurs je ne suis pas connu, qu'il faut attendre des sentiments si nobles ! Il a su d'elle qu'elle es mon fils ; et, pour se délivrer de tes importunités, il m'a écrit le lieu de ta demeure et le désordre où tu vivais, en me faisant entendre qu'il fallait main-forte pour s'assurer de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir au collet ; et c'est par sa direction et celle de ta maîtresse même, que ton frère a trouvé le moment de te prendre sans vert. Félicite-moi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu sais vaincre assez rapidement, chevalier, mais tu ne sais pas conserver les conquêtes.

Je n'eus pas la force de soutenir plus longtemps un discours dont chaque mot m'avait percé le cœur. Je me levai de table, et je n'avais pas fait quatre pas pour sortir de la salle, que je tombai sur le paucier, privé de sentiment et de connaissance. On me les rappela par de prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs, et la bouche pour proférer les plaintes les plus touchantes. Mon père, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa avec toute son affection pour me consoler. Je l'écoutais, mais sans l'entendre. Je me jetai à ses genoux, je le conjurai, en joignant les mains, de me laisser retourner à Paris, pour poignarder B... Non, disais-je, il n'a pas gagné le cœur de Manon ; il lui a fait violence ; il l'a séduite par un charme ou par un poison ; il l'a peut-être forcée brutalement. Manon m'aime ; ne le sais-je pas bien ! il l'aura menacée le poignard à la main, pour la contraindre de m'abandonner. Que n'aurait-il pas fait pour me ravir une si charmante maîtresse ! O dieux ! dieux ! serait-il possible que Manon m'eût trahi et qu'elle eût cessé de m'aimer !

Comme je parlais toujours de retourner promptement à Paris, et que je ne levais même à tous moments pour cela, mon père vit bien que, dans le transport où j'étais, rien ne serait capable de m'arrêter : il me conduisit dans une chambre haute, où il laissa deux domestiques avec moi pour me garder à vue. Je ne me possédais point ; j'aurais donné mille vies pour être seulement un quart d'heure à Paris. Je compris que m'étant déclaré si ouvertement, on ne me permettrait pas aisément de sortir de ma chambre. Je mesurai des yeux la hauteur des fenêtres. Ne voyant nulle possibilité de m'échapper par cette voie, je m'adressai doucement à mes deux domestiques. Je m'engageai, par mille serments, à faire un jour leur fortune s'ils voulaient consentir à mon évasion. Je les pressai, je les caressai, je les menaçai ; mais cette tentative fut encore inutile. Je perdis alors toute espérance. Je résolus de mourir ; et je me jetai sur un lit avec le dessein de ne le quitter qu'avec la vie. Je passai la nuit et le jour suivant dans cette situation. Je refusai la nourriture qu'on m'apporta le lendemain.

Mon père vint me voir l'après-midi. Il eut la bonté de flatter mes peines par les plus douces consolations. Il m'ordonna si absolument de manger quelque chose, que je le fis par respect pour ses ordres. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels je ne pris rien qu'en sa présence et pour lui obéir. Il continuait toujours de m'apporter les raisons qui pouvaient me ramener au bon sens et m'inspirer du mépris pour l'infidèle Manon. Il est certain que je ne l'estimai plus : comment aurais-je estimé la plus volage et la plus perfide de toutes les créatures ? Mais son image, les traits charmants que je portais au fond du cœur, y subsistaient toujours. Je me sentais bien : Je puis mourir, disais-je ; je le devrais même,

après tant de honte et de douleur ; mais je souffrirais mille morts sans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

Mon père était surpris de me voir toujours si fortement touché ; il me connaissait des principes d'honneur, et ne pouvant douter que sa trahison ne me la fit mépriser, il s'imagina que ma constance venait moins de cette passion en particulier que d'un penchant général pour les femmes. Il s'attacha tellement à cette pensée, que, ne consultant que sa tendre affection, il vint un jour m'en faire l'ouverture. Chevalier, me dit-il, j'ai eu dessein jusqu'à présent de te faire porter la croix de Malte ; mais je vois que tes inclinations ne sont point tournées de ce côté-là. Tu aimes les jolies femmes ; je suis d'avis de t'en chercher une qui te plaise. Explique-moi naturellement ce que tu penses là-dessus.

Je lui répondis que je ne mettais plus de distinction entre les femmes, et qu'après le malheur qui venait de m'arriver, je les détestais toutes également. Je l'en chercherai une, reprit mon père en souriant, qui ressemblera à Manon, et qui sera plus fidèle. Ah ! si vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'est elle qu'il me faut rendre. Soyez sûr, mon cher père, qu'elle ne m'a point trahi ; elle n'est pas capable d'une si noire et si cruelle lâcheté. C'est le perfide B... qui nous trompe, vous, elle et moi. Si vous saviez combien elle est tendre et sincère, si vous la connaissiez, vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un enfant, repartit mon père. Comment pouvez-vous vous aveugler jusqu'à ce point, après ce que je vous ai raconté d'elle ? C'est elle-même qui vous a livré à votre frère. Vous devriez oublier jusqu'à son nom, et profiter, si vous êtes sage, de l'indulgence que j'ai pour vous.

Je reconnais trop clairement qu'il avait raison. C'était un mouvement involontaire qui me faisait prendre ainsi le parti de mon infidèle. Hélas ! repris-je après un moment de silence, il n'est que trop vrai que je suis le malheureux objet de la plus lâche de toutes les perfidies. Lui, continua-t-il en versant des larmes de dépit, je vois bien que je ne suis qu'un enfant. Ma crédulité ne leur coûtait guère à tromper. Mais je sais bien ce que j'ai à faire pour me venger. Mon père voulut savoir quel était mon dessein : J'irai à Paris, lui dis-je, je mettrai le feu à la maison de B..., et je le brûlerai tout vif avec la perdue Manon. Cet emportement fit rire mon père, et ne servit qu'à me faire garder plus étroitement dans ma prison.

J'y passai six mois entiers, pendant le premier desquels il y eut peu de changement dans mes dispositions. Tous mes sentiments n'étaient qu'une alternative perpétuelle de haine et d'amour, d'espérance et de désespoir, selon l'idée sous laquelle Manon s'offrait à mon esprit. Tantôt je ne considérais en elle que la plus aimable de toutes les filles, et je languissais du désir de la revoir ; tantôt je n'y apercevais qu'une lâche et perfide maîtresse, et je faisais mille serments de ne la chercher que pour la punir.

On me donna des livres qui servirent à rendre un peu de tranquillité à mon âme. Je repris un goût infini pour l'étude. Vous verrez de quelle utilité il me fut dans la suite. Les lumières que je devais à l'amour me firent trouver de la clarté dans quantité d'endroits d'Horace et de Virgile, qui m'avaient paru obscurs auparavant. Je fis un commentaire amoureux sur le quatrième livre de l'Énéide ; je le destina à voir le jour, et je me flatte que le public en sera satisfait. Hélas ! disais-je en le faisant, c'était un cœur tel que le mien qu'il fallait à la fidèle Biron.

Tiberge vint me voir un jour dans ma prison. Je fus surpris du transport avec lequel il m'embrassa. Je n'avais point encore eu de preuves de son affection qui pussent me la faire regarder autrement que comme une simple amitié de collègue, telle qu'elle se forme entre les jeunes gens qui sont à peu près du même âge. Je le trouvais si changé et si formé depuis cinq ou six mois que j'avais passé sans le voir, que sa figure et le ton de son discours m'inspirèrent du respect. Il me parla en conseiller sage plutôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarement où j'étais tombé. Il me félicita de ma guérison, qu'il croyait avancée, enfin il m'exhorta à profiter de cette erreur de jeunesse pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs. Je le regardai avec étonnement : il s'en aperçut.

Mon cher chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, et dont je ne sois convaincu par un sérieux examen. J'avais autant de penchant que vous vers la volupté ; mais le ciel m'avait donné en même temps du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'une et de l'autre, et je n'ai pas tardé longtemps à découvrir leurs différences. Le secours du ciel s'est joint à mes réflexions. J'ai conçu pour le monde un mépris auquel il n'y a rien d'égal. Devineriez-vous ce qui m'y retient, ajouta-t-il, et ce qui m'empêche de courir à la solitude ? C'est uniquement la tendre amitié que j'ai pour vous. Je connais l'excellence de votre cœur et de votre esprit ; il n'y a rien de bon dont vous ne puissiez vous rendre capable. Le poison de plaisir vous a fait écarter du chemin. Quelle perte pour la vertu ! Votre fuite d'Amiens m'a causé tant de douleur, que je n'ai pas goûté, depuis, un seul moment de satisfaction. Jugez-en par les démarches qu'elle m'a fait faire. Il me raconta qu'après s'être aperçu que je l'avais trompé, et que j'étais parti avec ma maîtresse, il était monté à cheval pour me suivre ; mais qu'avant sur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui avait été impossible de me rejoindre ; qu'il était néanmoins arrivé à Saint-Denis une demi-heure après mon départ ; qu'étant bien certain que je me serais arrêté à Paris, il y avait passé six semaines à me chercher inutilement, qu'il allait dans tous les lieux où il se flattait de pouvoir me trouver, et qu'un jour enfin il avait reconnu ma maîtresse à la comédie ; qu'elle y était dans une parure si éclatante, qu'il s'était imaginé qu'elle devait

cette fortune à un nouvel amant; qu'il avait suivi son carrosse jusqu'à sa maison, et qu'il avait appris d'un domestique qu'elle était entretenue par les libéraux de M. B.... Je ne m'arrêtai point là, continua-t-il; j'y retournai le lendemain pour apprendre d'elle-même ce que vous étiez devenu. Elle me quitta brusquement lorsqu'elle m'entendit parler de vous, et je fus obligé de revenir en province sans aucun autre éclaircissement. J'y appris votre aventure et la consternation extrême qu'elle vous a causée, mais je n'ai pas voulu vous voir sans être assuré de vous trouver plus tranquille.

Vous avez donc vu Manon! lui répondis-je en soupirant. Hélas! vous êtes plus heureux que moi, qui suis condamné à ne la revoir jamais! Il me fit des reproches de ce soupir, qui marquait encore de la faiblesse pour elle. Il me flatta si adroitement sur la bonté de mon caractère et sur mes inclinations, qu'il me fit naître, dès cette première visite, une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaisirs du siècle, pour entrer dans l'état ecclésiastique.

Je goûtais tellement cette idée, que, lorsque je me trouvais seul, je ne m'occupai plus d'autre chose. Je me rappelai les discours de M. l'évêque d'Amiens, qui m'avait donné le même conseil, et les présages heureux qu'il avait formés en ma faveur, s'il n'arrivait d'embrasser ce parti. La piété se mêla aussi dans mes considérations. Je mènerai une vie sainte et chrétienne, disais-je; je m'occuperai de l'étude et de la religion, qui ne me permettront point de penser aux dangereux plaisirs de l'amour. Je mépriserais ce que le commun des hommes admire; et comme je sens que mon cœur ne désirera que ce qu'il estime, j'aurai aussi peu d'inquiétudes que de desirs.

Je formai là-dessus, d'avance, un système de vie paisible et solitaire. J'y faisais entrer une maison écartée, avec un petit bois et un ruisseau d'eau douce au bout du jardin; une bibliothèque composée de livres choisis, un petit nombre d'amis vertueux et de bon sens, une table propre, mais frugale et modérée. J'y joignais un commerce de lettres avec un ami qui ferait son séjour à Paris et qui m'informerait des nouvelles publiques, moins pour satisfaire ma curiosité que pour me faire un divertissement des folles agitations des hommes. Ne serai-je pas heureux, ajoutais-je; toutes mes prétentions ne seront-elles point remplies? Il est certain que ce projet flattait extrêmement mes inclinations. Mais à la fin d'un si sage arrangement je sentais que mon cœur attendait encore quelque chose; et que pour n'avoir rien à désirer dans la plus charmante solitude, il fallait y être avec Manon.

Cependant Tiberge continuant de me rendre de fréquentes visites pour me fortifier dans le dessein qu'il m'avait inspiré, je pris l'occasion d'en faire l'ouverture à mon père. Il me déclara que son intention était de laisser ses enfants libres dans le choix de leur condition, et que, de quelque manière que je voulusse disposer de moi, il ne se réserverait que le droit de m'aider de ses conseils. Il m'en donna de fort sages qui tendaient moins à me dégouter de mon projet qu'à me le faire embrasser avec connaissance.

Le renouvellement de l'année scolastique approchait. Je convins avec Tiberge de nous mettre ensemble au séminaire de Saint-Sulpice, lui pour achever ses études de théologie, et moi pour commencer les miennes. Son mérite, qui était connu de l'évêque du diocèse, lui fit obtenir de ce prélat un bénéfice considérable avant notre départ.

Mon père, me croyant tout à fait revenu de ma passion, ne fit aucune difficulté de me laisser partir. Nous arrivâmes à Paris. L'habit ecclésiastique prit la place de la croix de Malte, et le nom d'abbé des Grioux celle de chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'application, que je fis des progrès extraordinaires en peu de mois. J'y employais une partie de la nuit et je ne perdais pas un moment du jour. Ma réputation eut tant d'éclat, qu'on me félicitait déjà sur les dignités que je ne pouvais manquer d'obtenir; et, sans l'avoir sollicité, mon nom fut couché sur la feuille des bénéfices. La piété n'était pas plus négligée; j'avais de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge était charmé de ce qu'il regardait comme son ouvrage, et je l'ai vu plusieurs fois répandre des larmes en s'applaudissant de ce qu'il nommait ma conversion.

Que les résolutions humaines soient sujettes à changer, c'est ce qui ne m'a jamais causé d'étonnement; une passion les fait naître, une autre passion peut les détruire; mais quand je pense à la sainteté de celles qui m'avaient conduit à Saint-Sulpice, et à la joie intérieure que le ciel m'y faisait goûter en les exécutant, je suis effrayé de la facilité avec laquelle j'ai pu les rompre. S'il est vrai que les secours célestes sont à tous moments d'une force égale à celle des passions, qu'on m'explique donc par quel funeste ascendant on se trouve emporté tout d'un coup loin de son devoir sans se trouver capable de la moindre résistance, et sans ressentir le moindre remords.

Je me croyais absolument délivré des faiblesses de l'amour. Il me semblait que j'aurais préféré la lecture d'une page de saint Augustin ou un quart d'heure de la méditation chrétienne à tous les plaisirs des sens, sans excepter ceux qui m'auraient été offerts par Manon; cependant un instant malheureux me fit retomber dans le précipice; et ma chute fut d'autant plus irréparable, que, me trouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où j'étais sorti, les nouveaux désordres où je tombai me portèrent bien loin vers le fond de l'abîme.

J'avais passé près d'un an à Paris sans m'informer des affaires de Manon. Il m'en avait d'abord coûté beaucoup pour me faire cette violence; mais les conseils toujours présents de Tiberge, et mes propres réflexions,

n'avaient fait obtenir la victoire. Les derniers mois s'étaient écoulés si tranquillement, que je me croyais sur le point d'oublier éternellement cette charmante et perfide créature. Le temps arriva auquel je devais soutenir un exercice public dans l'école de théologie; je fis prier plusieurs personnes de considération de m'honorer de leur présence. Mon nom fut ainsi répandu dans tous les quartiers de Paris: il alla jusqu'aux oreilles de mon infidèle. Elle ne le reconnut pas avec certitude sous la nom d'abbé; mais un reste de curiosité, ou peut-être quelque repentir de m'avoir trahi (je n'ai jamais pu démêler lequel de ces deux sentiments), lui fit prendre intérêt à un nom si semblable au mien; elle vint en Sorbonne avec quelques autres dames. Elle fut présente à mon exercice, et sans doute qu'elle eut peu de peine à me remettre.

Je n'eus pas la moindre connaissance de cette visite. On sait qu'il y a, dans ces lieux, des cabinets particuliers pour les dames, où elles sont cachées derrière une jalousie. Je retournai à Saint-Sulpice, couvert de gloire et chargé de compliments. Il était six heures du soir. On vint m'avertir, un moment après mon retour, qu'une dame demandait à me voir. J'allai au parloir sur-le-champ. Dieux! quelle apparition surprenante! j'y trouvai Manon. C'était elle; mais plus aimable et plus brillante que je ne l'avais jamais vue. Elle était dans sa dix-huitième année. Ses charmes surpassaient tout ce qu'on peut décrire: c'était un air si fin, si doux, si engageant! l'air de l'amour même. Toute sa figure me parut un enchantement.

Je demurai interdit à sa vue; et ne pouvant conjecturer quel était le dessein de cette visite, j'attendais, les yeux baissés et avec tremblement, qu'elle s'expliquât. Son embarras fut pendant quelque temps égal au mien; mais, voyant que mon silence continuait, elle mit la main devant ses yeux pour cacher quelques larmes. Elle me dit, d'un ton timide, qu'elle confessait que son infidélité méritait ma haine; mais que, s'il était vrai que j'eusse jamais eu quelque tendresse pour elle, il y avait eu aussi bien de la dureté à laisser passer deux ans sans prendre soin de m'informer de son sort, et qu'il y en avait beaucoup encore de la voir dans l'état où elle était, en ma présence, sans lui dire une parole. Le désordre de mon âme, en l'écoutant, ne saurait être exprimé.

Elle s'assit. Je demurai debout, le corps à demi tourné, n'osant l'envisager directement. Je commençai plusieurs fois une réponse que je n'eus pas la force d'achever. Enfin, je fis un effort pour m'écrier douloureusement: Perfide Manon! Ah! perfide! perfide! Elle me répéta, en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendait point justifier sa perfidie. Que prétendez-vous donc? m'écriai-je encore. Je prétends mourir, répondit-elle, si vous ne me rendez votre cœur, sans lequel il est impossible que je vive. Demandez donc ma vie, infidèle! repris-je en versant moi-même des pleurs que je m'efforçai en vain de retenir, demandez ma vie, qui est l'unique chose qui me reste à te sacrifier; car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi.

A peine eus-je achevé ces derniers mots, qu'elle se leva avec transport pour venir m'embrasser. Elle m'accabla de mille caresses passionnées. Elle m'appela par tous les noms que l'amour invente pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondais encore qu'avec langueur. Quel passage, en effet, de la situation tranquille où j'avais été, aux mouvements tumultueux que je sentais renaitre! J'en étais épouvanté. Je frémissais, comme il arrive lorsqu'on se trouve la nuit dans une campagne écartée: on se croit transporté dans un nouvel ordre de choses; on y est saisi d'une horreur secrète dont on ne se remet qu'après avoir considéré longtemps tous les environs.

Nous nous assimes l'un près de l'autre. Je pris ses mains dans les miennes. Ah! Manon, lui dis-je en la regardant d'un œil triste, je ne m'étais pas attendu à la noire trahison dont vous avez payé mon amour. Il vous était bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la souveraine absolue, et qui mettait toute sa félicité à vous plaire et à vous obéir. Dites-moi maintenant si vous en avez trouvé d'aussi tendres et d'aussi soumis. Non, non, la nature n'en fait guère de la même trempe que le mien. Dites-moi du moins si vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire sur ce retour de bonté qui vous ramène aujourd'hui pour le consoler? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais; mais au nom de toutes les peines que j'ai souffertes pour vous, belle Manon, dites-moi si vous serez plus fidèle.

Elle me répondit des choses si touchantes sur son repentir, et elle s'engagea à la fidélité par tant de protestations et de serments, qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable. Chère Manon, lui dis-je avec un mélange profane d'expressions amoureuses et théologiques, tu es trop adorable pour une créature. Je me sens le cœur emporté par une délectation victorieuse. Tout ce qu'on dit de la liberté à Saint-Sulpice est une chimère. Je vais perdre ma réputation et ma fortune pour toi; je le prévois bien, je lis ma destinée dans tes beaux yeux; mais de quelles pertes ne serai-je pas consolé par ton amour! Les faveurs de la fortune ne me touchent point; la gloire me paraît une lueur; tous mes projets de vie ecclésiastique étaient de folles imaginations; enfin tous les biens différents de ceux que j'espère avec toi sont des biens méprisables, puisqu'ils ne sauraient tenir un moment, dans mon cœur, contre un seul de tes regards.

En lui promettant néanmoins un oubli général de ses fautes, je voulus être informé de quelle manière elle s'était laissée séduire par B.... Elle m'apprit que, l'ayant vue à sa fenêtre, il était devenu passionné pour elle; qu'il avait fait sa déclaration en fermier général, c'est-à-dire en lui marquant dans une lettre que le payment serait proportionné aux faveurs;

qu'elle avait capitulé d'abord, mais sans autre dessein que de tirer de lui quelque somme considérable qui pût servir à nous faire vivre commodément; qu'il l'avait éblouie par de si magnifiques promesses, qu'elle s'était laissée ébranler par degrés; que je devais juger pourtant de ses remords par la douleur dont elle m'avait laissé voir des témoignages la veille de notre séparation; que, malgré l'opulence dans laquelle il l'avait entretenue, elle n'avait jamais goûté de bonheur avec lui, non-seulement parce qu'elle n'y trouvait point, me dit-elle, la délicatesse de mes sentiments et l'agrément de mes manières, mais parce qu'au milieu même des plaisirs qu'il lui procurait sans cesse, elle portait au fond du cœur le souvenir de mon amour et le remords de son infidélité. Elle me parla de Tiberge, et de la confusion extrême que sa visite lui avait causée. Un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t-elle, m'aurait moins ému le saug. Je lui tournai le dos sans pouvoir soutenir un moment sa présence.

Elle continua de me raconter par quels moyens elle avait été instruite de mon séjour à Paris, du changement de ma condition, et de mes exercices de Sorbonne. Elle m'assura qu'elle avait été agitée pendant la dispute; qu'elle avait eu beaucoup de peine, non-seulement à retenir ses larmes, mais ses gémissements même et ses cris, qui avaient été plus d'une fois sur le point d'éclater. Enfin elle me dit qu'elle était sortie de ce lieu la dernière, pour cacher son désordre, et que, ne suivant que le mouvement de son cœur et l'impétuosité de ses desirs, elle était venue droit au séminaire, avec la disposition d'y mourir si elle ne me trouvait pas disposé à lui pardonner.

Où trouver un barbare qu'un repentir si vif et si tendre n'eût pas touché? Pour moi, je sentis dans ce moment que j'aurais sacrifié pour Manon tous les évêchés du monde chrétien. Je lui demandai quel nouvel ordre elle jugeait à propos de mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il fallait sur-le-champ sortir du séminaire, et remettre à nous arranger dans un lieu plus sûr. Je consentis à toutes ses volontés sans réplique. Elle entra dans son carrosse pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échappai un moment après sans être aperçu du portier. Je montai avec elle. Nous passâmes à la friperie: je repris les galons et l'épée. Manon fournit aux frais, car j'étais sans un sou; et, dans la crainte que je ne trouvasse de l'obstacle à ma sortie de Saint-Sulpice, elle n'avait pas voulu que je retournasse un moment à ma chambre pour y prendre mon argent. Mon trésor d'ailleurs était médiocre, et elle assez riche des libéralités de B... pour mépriser ce qu'elle me faisait abandonner. Nous conférâmes chez le fripier même sur le parti que nous allions prendre.

Pour me faire valoir davantage le sacrifice qu'elle me faisait de B..., elle résolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement. Je veux lui laisser ses meubles, me dit-elle, ils sont à lui; mais j'emporterai, comme de justice, les bijoux et près de soixante mille francs que j'ai tirés de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi, ajouta-t-elle; ainsi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris, en prenant une maison commode où nous vivrons heureusement.

Je lui représentai que si l'n'y avait point de péril pour elle, il y en avait beaucoup pour moi, qui ne manquerais point tôt ou tard d'être reconnu, et qui serais continuellement exposé au malheur que j'avais déjà essayé. Elle me fit entendre qu'elle aurait du regret à quitter Paris. Je craignais tant de la chagriner, qu'il n'y avait point de hasards que je ne méprisasse pour lui plaire: cependant nous trouvâmes un tempérament raisonnable, qui fut de louer une maison dans quelque village voisin de Paris, d'où il nous serait aisé d'aller à la ville, lorsque le plaisir ou le besoin nous y appellerait. Nous choisîmes Chaillot, qui n'en est pas éloigné. Manon retourna sur-le-champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du jardin des Tuileries.

Elle revint une heure après, dans un carrosse de louage, avec une fille qui la servait, et quelques malles ou ses habits et tout ce qu'elle avait de précieux était renfermé.

Nous ne tardâmes point à gagner Chaillot. Nous logeâmes la première nuit à l'auberge, pour nous donner le temps de chercher une maison, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes, dès le lendemain, un de notre goût.

Mon bonheur me parut d'abord établi d'une manière inébranlable. Manon était la douce et la complaisance même. Elle avait pour moi des attentions si délicates, que je me crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raisonnâmes sur la solidité de notre fortune. Soixante mille francs, qui faisaient le fond de nos richesses, n'étaient pas une somme qui pût s'étendre autant que le cours d'une longue vie. Nous n'étions pas disposés, d'ailleurs, à resserrer trop notre dépense. La première vertu de Manon, non plus que la mienne, n'était pas l'économie. Voici le plan que je lui proposai. Soixante mille francs, lui dis-je, peuvent nous soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année si nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y mènerons une vie honnête, mais simple. Notre unique dépense sera pour l'entretien d'un carrosse et pour les spectacles. Nous nous réglerons. Vous aimez l'Opéra, nous irons deux fois la semaine. Pour le jeu, nous nous bornerons tellement, que nos pertes ne passeront jamais deux pistoles. Il est impossible que dans l'espace de dix ans il n'arrive point de changement dans ma famille; mon père est âgé, il peut mourir; je me trouverai du bien, et nous serons alors andessus de toutes nos autres craintes.

Cet arrangement n'eut pas été la plus folle action de ma vie, si nous eussions été assez sages pour nous y assujettir constamment; mais nos

résolutions ne durèrent guère plus d'un mois. Manon était passionnée pour le plaisir; je l'étais pour elle: il nous naissait, à tous moments, de nouvelles occasions de dépense; et, loin de regretter les sommes qu'elle employait quelquefois avec profusion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyais propre à lui plaire; notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à charge.

L'hiver approchait; tout le monde retournait à la ville, et la campagne devenait déserte. Elle me proposa de reprendre une maison à Paris. Je n'y consentis point; mais pour la satisfaire en quelque chose, je lui dis que nous pouvions y louer un appartement meublé, et que nous y passerions la nuit lorsqu'il nous arriverait de quitter trop tard l'assemblée où nous allions plusieurs fois la semaine; car l'incommodité de revenir si tard à Chaillot était le prétexte qu'elle apportait pour le vouloir quitter. Nous nous donnâmes ainsi deux logements, l'un à la ville et l'autre à la campagne. Ce changement mit bientôt le dernier désordre dans nos affaires, en faisant naître deux aventures qui causèrent notre ruine.

Manon avait un frère qui était garde du corps. Il se trouva malheureusement logé à Paris dans la même rue que nous. Il reconnut sa sœur en la voyant le matin à sa fenêtre. Il accourut aussitôt chez nous. C'était un homme brutal et sans principes d'honneur. Il entra dans notre chambre en jurant horriblement; et comme il savait une partie des aventures de sa sœur, il l'accabla d'injures et de reproches.

J'étais sorti un moment auparavant; ce qui fut sans doute un bonheur pour lui ou pour moi, qui n'étais rien moins que disposé à souffrir une insulte. Je ne retournai au logis qu'après son départ. La tristesse de Manon me fit juger qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Elle me raconta la scène fâcheuse qu'elle venait d'essuyer, et les menaces brutales de son frère. J'eus tant de ressentiment, que j'eusse couru sur-le-champ à la vengeance, si elle ne m'eût arrêté par ses larmes.

Pendant que je m'entretenais avec elle de cette aventure, le garde du corps reentra dans la chambre où nous étions, sans s'être fait annoncer. Je ne l'aurais pas reçu aussi civilement que je le fis, si je l'eusse connu; mais, nous ayant salués d'un air riant, il eut le temps de dire à Manon qu'il venait lui faire des excuses de son emportement; qu'il l'avait crue dans le désordre, et que cette opinion avait allumé sa colère; mais que s'étant informé qui j'étais, d'un de nos domestiques, il avait appris de moi des choses si avantageuses, qu'elles lui faisaient désirer de bien vivre avec nous.

Quoique cette information, qui lui venait d'un de mes laquais, eût quelque chose de bizarre et de choquant, je reçus son compliment avec honnêteté; je crus faire plaisir à Manon; elle paraissait charmée de le voir porté à se réconcilier. Nous le retinâmes à dîner.

Il se rendit en peu de moments si familier, que, nous ayant entendus parler de notre retour à Chaillot, il voulut absolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre carrosse. Ce fut une prise de possession; car il s'accoutuma bientôt à nous voir avec tant de plaisir, qu'il fit sa maison de la nôtre, et qu'il se rendit le maître, en quelque sorte, de tout ce qui nous appartenait. Il m'appelait son frère; et, sous prétexte de la liberté fraternelle, il se mit sur le pied d'amener tous ses amis dans notre maison de Chaillot, et de les y traiter à nos dépens; il se fit habiller magnifiquement à nos frais; il nous engagea même à payer toutes ses dettes. Je fermis les yeux sur cette tyrannie, pour ne pas déplaire à Manon, jusqu'à feindre de ne pas m'apercevoir qu'il tirait d'elle, de temps en temps, des sommes considérables. Il est vrai qu'étant grand joueur, il avait la fidélité de lui en remettre une partie lorsque la fortune le favorisait; mais la nôtre était trop médiocre pour fournir longtemps à des dépenses si peu modérées.

J'étais sur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de ses importunités, lorsqu'un funeste accident m'épargna cette peine en nous en causant une autre qui nous alarma sans ressource.

Nous étions demeurés un jour à Paris pour y coucher, comme il nous arrivait fort souvent. La servante, qui restait seule à Chaillot dans ces occasions, vint m'avertir le matin que le feu avait pris pendant la nuit dans ma maison, et qu'on avait eu beaucoup de difficultés à l'éteindre. Je lui demandai si nos meubles avaient souffert quelque dommage; elle me répondit qu'il y avait eu une si grande confusion, causée par la multitude d'étrangers qui étaient venus au secours, qu'elle ne pouvait être assurée de rien. Je tremblai pour notre argent, qui était renfermé dans une petite caisse. Je me rendis promptement à Chaillot. Diligence inutile! la caisse avait déjà disparu.

J'éprouvai alors qu'on peut aimer l'argent sans être avare. Cette perte me pénétra d'une si vive douleur, que j'en pensai perdre la raison; je compris tout d'un coup à quels nouveaux malheurs j'allais me trouver exposé: l'indigence était le moindre. Je connaissais Manon; je n'avais déjà que trop éprouvé que, quelque fidèle et quelque attachée qu'elle me fût dans la bonne fortune, il ne fallait pas compter sur elle dans la misère; elle aimait trop l'abondance et les plaisirs pour me les sacrifier. Je la perdrai! m'écriai-je. Malheureux chevalier! tu vas donc perdre encore tout ce que tu aimes! Cette pensée me jeta dans un trouble si affreux, que je balançai, pendant quelques moments, si je ne forais pas mieux de finir tous mes maux par la mort.

Cependant je conservai assez de présence d'esprit pour vouloir examiner auparavant s'il ne me restait nulle ressource. Le ciel me fit naître une idée qui arrêta mon désespoir: je crus qu'il ne me serait pas impossible de cacher notre perte à Manon, et que, par industrie ou par quel-

que faveur du hasard, je pourrais fournir assez honnêtement à son entretien pour l'empêcher de sentir la nécessité.

J'ai compté, disais-je pour me consoler, que vingt mille écus nous suffiraient pendant dix ans : supposons que les dix ans soient écoulés, et que nul des changements que j'espérais ne soit arrivé dans ma famille. Quel parti prendrais-je ? Je ne le sais pas trop bien ; mais ce que je ferai alors, qui m'empêche de le faire aujourd'hui ? Combien de personnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon esprit, ni mes qualités naturelles, et qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talents, tels qu'ils les ont !

La Providence, ajoutais-je en réfléchissant sur les différents états de la vie, n'a-t-elle pas arrangé les choses fort sagement ? La plupart des grands et des riches sont des sots ; cela est clair à qui connaît un peu le monde. Or il y a là dedans une justice admirable. S'ils joignaient l'esprit aux richesses ils seraient trop heureux, et le reste des hommes trop misérable. Les qualités du corps et de l'âme sont accordées à ceux-ci comme des moyens pour se tirer de la misère et de la pauvreté. Les uns prennent part aux richesses des grands, en servant à leurs plaisirs ; ils en font des dupes ; d'autres servent à leur instruction : ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens ; il est rare, à la vérité qu'ils y réussissent ; mais ce n'est pas là le but de la divine sagesse : ils tirent toujours un fruit de leurs sots, qui est de vivre aux dépens de ceux qu'ils instruisent ; et, de quelque façon qu'on le prenne, c'est un fonds excellent de revenu pour les petits que la sottise des riches et des grands.

Les pensées me remirent un peu le cœur et la tête. Je résolus d'abord d'aller consulter M. Lescaut, frère de Manon. Il connaissait parfaitement Paris ; et je n'avais eu que trop d'occasions de reconnaître que ce n'était ni de son bien, ni de la paye du roi, qu'il tirait son plus clair revenu. Il me restait à peine vingt pistoles, qui s'étaient trouvées heureusement dans ma poche. Je lui montrai ma bourse, en lui expliquant mon malheur et mes craintes, et je lui demandai s'il y avait pour moi un parti à choisir entre celui de mourir de faim ou de me casser la tête de désespoir. Il me répondit que se casser la tête était la ressource des sots ; pour mourir de faim, qu'il y avait quantité de gens d'esprit qui s'y voyaient réduits quand ils ne voulaient pas faire usage de leurs talents ; que c'était à moi d'examiner de quoi j'étais capable ; qu'il m'assurerait de son secours et de ses conseils dans toutes mes entreprises.

Cela est bien vague, monsieur Lescaut, lui répondis-je : mes besoins demanderaient un remède plus présent ; car que voulez-vous que je dise à Manon ? A propos de Manon, reprit-il, qu'est-ce qui vous embarrasse ? N'avez-vous pas toujours avec elle de quoi finir vos inquiétudes quand vous le voudrez ? Une fille comme elle devrait nous entretenir, vous, elle et moi. Il me coupa la réponse que cette impertinence méritait, pour continuer de me dire qu'il me garantissait avant le soir mille écus à partager entre nous, si je voulais suivre son conseil ; qu'il connaissait un seigneur si libéral sur le chapitre des plaisirs, qu'il était sûr que mille écus ne lui coûteraient rien pour obtenir les faveurs d'une fille telle que Manon.

Je l'arrêtai. J'avais meilleure opinion de vous, lui répondis-je ; je m'étais figuré que le motif que vous aviez eu pour m'accorder votre amitié était un sentiment tout opposé à celui où vous êtes maintenant. Il me confessa impudemment qu'il avait toujours pensé de même, et que sa sœur ayant une fois violé les lois de son sexe, quoiqu'en faveur de l'homme qu'il aimait le plus, il ne s'était réconcilié avec elle que dans l'espérance de tirer parti de sa mauvaise conduite.

Il me fut aisé de juger que jusqu'alors nous avions été ses dupes. Quelque émotion néanmoins que ce discours m'eût causée, le besoin que j'avais de lui m'obligea de répondre en riant que son conseil était une dernière ressource qu'il fallait remettre à l'extrémité. Je le priai de m'ouvrir quelque autre voie.

Il me proposa de profiter de ma jeunesse et de la figure avantageuse que j'avais reçue de la nature, pour me mettre en liaison avec quelque dame vieille et libérale. Je ne goûtai pas non plus ce parti, qui m'aurait rendu infidèle à Manon.

Je lui parlai du jeu comme du moyen le plus facile et le plus convenable à ma situation. Il me dit que le jeu, à la vérité, était une ressource ; mais que cela demandait d'être expliqué : qu'entreprendre de jouer simplement, avec les espérances communes, c'était le vrai moyen d'achever ma perte ; que de prétendre exercer seul, et sans être soutenu, les petits moyens qu'un habile homme emploie pour corriger la fortune, était un métier trop dangereux ; qu'il y avait une troisième voie, qui était celle de l'association ; mais que ma jeunesse lui faisait craindre que messieurs les confédérés ne me jugeassent point encore les qualités propres à la ligue. Il me promit néanmoins ses bons offices auprès d'eux ; et, ce que je n'aurais pas attendu de lui, il m'offrit quelque argent lorsque je me trouverais pressé du besoin. L'unique grâce que je lui demandai, dans les circonstances, fut de ne rien apprendre à Manon de la perte que j'avais faite, et du sujet de notre conversation.

Je sortis de chez lui moins satisfait encore que je n'y étais entré ; je me repensais même de lui avoir confié mon secret ; il n'avait rien fait pour moi que je n'eusse pu obtenir de même sans cette ouverture ; et je craignais moi-même qu'il ne manquât à la promesse qu'il m'avait faite de ne rien découvrir à Manon. J'avais lieu d'appréhender aussi, par la déclaration de ses sentiments, qu'il ne formât le dessein de tirer parti d'elle, suivant ses propres termes, en l'enlevant de mes mains, ou du moins en lui conseillant de me quitter pour s'attacher à quelque amant plus riche

et plus heureux. Je fis là-dessus mille réflexions qui n'aboutirent qu'à me tourmenter et à renouveler le désespoir où j'avais été le matin. Il me vint plusieurs fois à l'esprit d'écrire à mon père, et de feindre une nouvelle conversion pour obtenir de lui quelques secours d'argent ; mais je me rappelai aussitôt que, malgré toute sa bonté, il m'avait resserré six mois dans une étroite prison pour ma première faute ; j'étais bien sûr qu'après un éclat tel que l'avait dû causer ma fuite de Saint-Sulpice, il me traiterait beaucoup plus rigoureusement.

Enfin cette confusion de pensées en produisit une qui remit le calme tout d'un coup dans mon esprit, et que je m'étonnai de n'avoir pas eue plus tôt : ce fut de recourir à mon ami Tiberge, dans lequel j'étais bien certain de retrouver toujours le même fond de zèle et d'amitié. Rien n'est plus admirable et ne fait plus d'honneur à la vertu, que la confiance avec laquelle on s'adresse aux personnes dont on connaît parfaitement la probité ; on sent qu'il n'y a point de risque à courir : si elles ne sont pas toujours en état d'offrir du secours, on est sûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté et de la compassion. Le cœur, qui se ferme avec tant de soin au reste des hommes, s'ouvre naturellement en leur présence, comme une fleur s'épanouit à la lumière du soleil, dont elle n'attend qu'une douce influence.

Je regardai comme un effet de la protection du ciel de m'être souvenu si à propos de Tiberge, et je résolus de chercher les moyens de le voir avant la fin du jour. Je retournai sur-le-champ au logis pour lui écrire un mot, et lui marquer un lieu propre à notre entretien. Je lui recommandais le silence et la discrétion, comme un des plus importants services qu'il pût me rendre dans la situation de mes affaires.

La joie que l'espérance de le voir m'inspirait effaça les traces de chagrin que Manon n'aurait pas manqué d'apercevoir sur mon visage. Je lui parlai de notre malheur de Chaillot comme d'une bagatelle qui ne devait point l'alarmer ; et Paris étant le lieu du monde où elle se voyait avec le plus de plaisir, elle ne fut pas fâchée de m'entendre dire qu'il était à propos d'y demeurer jusqu'à ce qu'on eût réparé à Chaillot quelques légers effets de l'incendie.

Une heure après, je reçus la réponse de Tiberge, qui me promettait de se rendre au lieu de l'assignation. J'y courus avec impatience. Je sentais néanmoins quelque honte d'aller paraître aux yeux d'un ami dont la seule présence devait être un reproche de mes désordres ; mais, l'opinion que j'avais de la bonté de son cœur et l'intérêt de Manon soutinrent ma hardiesse.

Je l'avais prié de se trouver au jardin du Palais-Royal. Il y était avant moi. Il vint m'embrasser aussitôt qu'il m'eut aperçu ; il me tint serré longtemps entre ses bras, et je sentis mon visage mouillé de ses larmes. Je lui dis que je ne me présentais à lui qu'avec confusion, et que je portais dans le cœur un vil sentiment de mon ingratitude ; que la première chose dont je le conjurais, était de m'apprendre s'il m'était encore permis de le regarder comme mon ami, après avoir mérité si justement de perdre son estime et son affection. Il me répondit du ton le plus tendre que rien n'était capable de le faire renoncer à cette qualité ; que mes malheurs même, et si je lui permettais de le dire, mes fautes et mes désordres avaient redoublé sa tendresse pour moi ; mais que c'était une tendresse mêlée de la plus vive douleur, telle qu'on la sent pour une personne chère qu'on voit toucher à sa perte sans pouvoir la secourir.

Nous nous assimes sur un banc. Hélas ! lui dis-je avec un soupir parti du fond du cœur, votre compassion doit être excessive, mon cher Tiberge, si vous m'assurez qu'elle est égale à mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir, car je confesse que la cause n'en est pas glorieuse ; mais l'effet en est si triste, qu'il n'est pas besoin de m'aimer autant que vous faites pour en être attendri.

Il me demanda, comme une marque d'amitié, de lui raconter sans déguisement ce qui m'était arrivé depuis mon départ de Saint-Sulpice. Je le satisfis ; et, loin d'altérer quelque chose à la vérité ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excusables, je lui parlai de ma passion avec toute la force qu'elle m'inspirait. Je la lui représentai comme un de ces coups particuliers du destin qui s'attache à la ruine d'un misérable, et dont il est aussi impossible à la vertu de se défendre qu'il l'a été à la sagesse de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du désespoir où j'étais deux heures avant que de le voir, et de celui dans lequel j'allais retomber si j'étais abandonné par mes amis aussi impitoyablement que par la fortune ; enfin j'attendris tellement le bon Tiberge, que je le vis aussi affligé par la compassion que je l'étais par le sentiment de mes peines.

Il ne se lassait point de m'embrasser et de m'exhorter à prendre du courage et de la consolation ; mais comme il supposait toujours qu'il fallait me séparer de Manon, je lui fis entendre nettement que c'était cette séparation même que je regardais comme la plus grande de mes infortunes ; et que j'étais disposé à souffrir non-seulement le dernier excès de la misère, mais la mort la plus cruelle avant que de recevoir un remède plus insupportable que tous mes maux ensemble.

Expliquez-vous donc, me dit-il ; quelle espèce de secours suis-je capable de vous donner, si vous vous révoltez contre toutes mes propositions ? Je n'osais lui déclarer que c'était de sa bourse que j'avais besoin. Il le comprit pourtant à la fin ; et, m'ayant confessé qu'il croyait m'entendre, il demeura quelque temps suspendu, avec l'air d'une personne qui balance. Ne croyez pas, reprit-il bientôt, que ma rêverie vienne d'un refroidissement de zèle et d'amitié ; mais à quelle alternative me réduisez-

vous, s'il faut que je vous refuse le seul secours que vous voulez accepter, on que je blesse mon devoir en vous l'accordant? car n'est-ce pas prendre part à votre désordre que de vous y faire persévérer?

Cependant, continua-t-il après avoir réfléchi un moment, je m'imagine que c'est peut-être l'état violent où l'indignité vous jette qui ne vous laisse pas assez de liberté pour choisir le meilleur parti. Il faut un esprit tranquille pour goûter la sagesse et la vérité. Je trouverai le moyen de vous faire avoir quelque argent. Permettez-moi, mon cher chevalier, ajouta-t-il en m'embrassant, d'y mettre seulement une condition; c'est que vous m'apprendrez le lieu de votre demeure, et que vous souffrirez que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu, que je sais que vous aimez, et dont il n'y a que la violence de vos passions qui vous écarte.

Je lui accordai sincèrement tout ce qu'il souhaitait, et je le priai de plaider la malignité de mon sort, qui me faisait profiter si mal des conseils d'un ami si vertueux. Il me mena aussitôt chez un banquier de sa connaissance, qui m'avança cent pistoles sur son billet, car il n'était rien moins qu'en argent comptant. J'ai déjà dit qu'il n'était pas riche; son bénéfice valait mille écus; mais comme c'était la première année qu'il le possédait, il n'avait encore rien touché du revenu; c'était sur les fruits futurs qu'il me faisait cette avance.

Je sentis tout le prix de sa générosité: j'en fus touché jusqu'au point de déplorer l'aveuglement d'un amour fatal qui me faisait violer tous les devoirs; la vertu eût assez de force, pendant quelques moments, pour s'élever dans mon cœur contre ma passion, et j'aperçus, du moins dans cet instant de lumière, la honte et l'indignité de mes chaînes. Mais ce combat fut léger et dura peu. La vue de Manon m'aurait fait précipiter du ciel; et je m'étonnai, en me retrouvant près d'elle, que j'eusse pu traiter un moment de honteuse une tendresse si juste pour un objet si charmant.

Manon était une créature d'un caractère extraordinaire. Jamais fille n'était moins d'attachement qu'elle pour l'argent; mais elle ne pouvait être tranquille un moment avec la crainte d'en manquer. C'était du plaisir et des passe-temps qu'il lui fallait. Elle n'eût jamais voulu toucher un sou si l'on pouvait se divertir sans qu'il en coûtât; elle ne s'informerait pas même quel était le fond de nos richesses, pourvu qu'elle pût passer agréablement la journée; de sorte que, n'étant ni excessivement livrée au jeu, ni capable d'être éblouie par le faste des grandes dépenses, rien n'était plus facile que de la satisfaire en lui faisant naître tous les jeux des amusements de son goût. Mais c'était une chose si nécessaire pour elle d'être ainsi occupée par le plaisir, qu'il n'y avait pas le moindre fond à faire sans cela sur son humeur et sur ses inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement, et que je fusse le seul, comme elle en convenait volontiers, qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'amour, j'étais presque certain que sa tendresse ne tiendrait point contre de certaines craintes. Elle m'aurait préféré à toute la terre avec une fortune médiocre; mais je ne doutais nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau B... lorsqu'il ne me resterait que de la constance et de la fidélité à lui offrir.

Je résolus donc de régler si bien ma dépense particulière que je fusse toujours en état de fournir aux siennes, et de me priver plutôt de mille choses nécessaires que de la borner même pour le superflu. Le carrosse m'effrayait plus que tout le reste, car il n'y avait point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux et un cocher.

Je découvris ma peine à M. Lescaut. Je ne lui avais point caché que j'eusse reçu cent pistoles d'un ami. Il me répéta que si je voulais tenter le hasard du jeu, il ne désespérait point qu'en sacrifiant de bonne grâce une centaine de francs pour traiter ses associés, je ne pusse être admis, à sa recommandation, dans la ligue de l'industrie. Quelque répugnance que j'eusse à tromper, je me laissai entraîner par une cruelle nécessité.

M. Lescaut me présenta, le soir même, comme un de ses parents. Il ajouta que j'étais d'autant mieux disposé à réussir, que j'avais besoin des plus grandes faveurs de la fortune. Cependant, pour faire connaître que ma misère n'était pas celle d'un homme de néant, il leur dit que j'étais dans le dessein de leur donner à souper. L'offre fut acceptée. Je les traitai magnifiquement. On s'entretint longtemps de la gentillesse de ma figure et de mes heureuses dispositions; on prétendit qu'il y avait beaucoup à espérer de moi, parce qu'ayant quelque chose dans la physiognomie qui sentait l'honnête homme, personne ne se défierait de mes artifices; enfin on rendit grâce à M. Lescaut d'avoir procuré à l'ordre un novice de mon mérite, et l'on chargea un des chevaliers de me donner pendant quelques jours les instructions nécessaires.

Le principal théâtre de mes exploits devait être l'hôtel de Transylvanie, où il y avait une table de pharaon dans une salle, et divers autres jeux de cartes et de dés dans la galerie. Cette académie se tenait au profit de M. le prince de R... qui demeurait alors à Clagny, et la plupart de ses officiers étaient de notre société. Le dirai-je à ma honte? Je profitai en peu de temps des leçons de mon maître; j'acquis surtout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte; et, m'aidant fort bien d'une longue paire de manchettes, j'escomotais assez légèrement pour tromper les yeux des plus habiles et ruiner sans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Cette adresse extraordinaire hâta si fort les progrès de ma fortune, que je me trouvai en peu de semaines des sommes considérables, outre celles que je partageais de bonne foi avec mes associés.

Je ne craignais plus alors de découvrir à Manon notre perte de Chaillot; et, pour la consoler en lui apprenant cette fâcheuse nouvelle, je louai une maison garnie où nous nous établîmes avec un air d'opulence et de sécurité.

Tiberge n'avait pas manqué, pendant ce temps-là, de me rendre de fréquentes visites. Sa morale ne finissait point. Il recommençait sans cesse à me représenter le tort que je faisais à ma conscience, à mon honneur et à ma fortune. Je recevais ses avis avec amitié; et quoique je n'eusse pas la moindre disposition à les suivre, je lui savais bon gré de son zèle, parce que j'en connaissais la source. Quelquefois je le railais agréablement en présence même de Manon, et je l'exhortais à n'être pas plus scrupuleux qu'un grand nombre d'évêques et d'autres prêtres qui savent accorder fort bien une maîtresse avec un bénéfice. Voyez, lui disais-je en lui montrant les yeux de la miènerie, et dites-moi s'il y a des fautes qui ne soient pas justifiées par une si belle cause. Il prenait patience. Il la poussa même assez loin; mais lorsqu'il vit que mes richesses augmentaient, et que non-seulement je lui avais restitué ses cent pistoles, mais qu'ayant loué une nouvelle maison et doublé ma dépense, j'allais me replonger plus que jamais dans les plaisirs, il changea entièrement de ton et de manières: il se plaignit de mon endurcissement; il me menaça des châtimens du ciel, et il me prôdit une partie des malheurs qui ne tardèrent guère à m'arriver. Il est impossible, me dit-il, que les richesses qui servent à l'entretien de vos désordres vous soient venues par des voies légitimes. Vous les avez acquises injustement; elles vous seront ravies de même. La plus terrible punition de Dieu serait de vous en laisser jouir tranquillement. Tous mes conseils, ajouta-t-il, vous ont été inutiles; je ne prévois que trop qu'ils vous seront bientôt importuns. Adieu, ingrat et faible ami. Puissent vos criminels plaisirs s'évanouir comme une ombre! puisse votre fortune et votre argent périr sans ressource; et vous, rester seul et nu pour sentir la vanité des biens qui vous ont follement enivré! C'est alors que vous me trouverez disposé à vous aimer et à vous servir; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous, et je déteste la vie que vous menez.

Ce fut dans ma chambre, aux yeux de Manon, qu'il me fit cette harangue apostrophique. Il se leva pour se retirer. Je voulus le retenir; mais je fus arrêté par Manon, qui me dit que c'était un fou qu'il fallait laisser sortir.

Son discours ne laissa pas de faire quelque impression sur moi. Je remarque ainsi les diverses occasions où mon cœur sentit un retour vers le bien, parce que c'est à ce souvenir que j'ai dû ensuite une partie de ma force dans les plus malheureuses circonstances de ma vie.

Les caresses de Manon dissipèrent en un moment le chagrin que cette scène m'avait causé. Nous continuâmes de mener une vie toute composée de plaisir et d'amour. L'augmentation de nos richesses redoubla notre affection. Vénus et la Fortune n'avaient point d'esclaves plus heureux. Dieux! pourquoi nommer le monde un lieu de misères, puisqu'on y peut goûter de si charmantes délices! Mais, hélas! leur faible est de passer trop vite. Quelle autre félicité voudrait-on se proposer si elles étaient de nature à durer toujours? Les nôtres eurent le sort commun, c'est-à-dire de durer peu et d'être suivies par des regrets amers.

J'avais fait au jeu des gains si considérables, que je pensais à placer une partie de mon argent. Mes domestiques n'ignoraient pas mes succès, surtout mon valet de chambre et la suivante de Manon, devant lesquels nous nous entretenions souvent sans défiance. Cette fille était jolie; mon valet en était amoureux. Ils avaient affaire à des maîtres jeunes et faciles qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein, et ils l'exécutèrent si malheureusement pour nous, qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

M. Lescaut nous ayant un jour donné à souper, il était environ minuit lorsque nous retournâmes au logis. J'appelai mon valet, et Manon sa femme de chambre: ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avaient point été vus dans la maison depuis huit heures, et qu'ils étaient sortis après avoir fait transporter quelques caisses, suivant les ordres qu'ils disaient avoir reçus de moi. Je pressentis une partie de la vérité; mais je ne formai point de soupçons qui ne fussent surpassés par ce que j'aperçus en entrant dans ma chambre. La serrure de mon cabinet avait été forcée, et mon argent enlevé avec tous mes habits. Dans le temps que je réfléchissais seul sur cet accident, Manon vint, tout effrayée, m'apprendre qu'on avait fait le même ravage dans son appartement.

Le coup me parut si cruel, qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raison qui m'empêcha de me livrer aux cris et aux pleurs. La crainte de communiquer mon désespoir à Manon me fit affecter de prendre un visage tranquille. Je lui dis en badinant que je me vengerai sur quelque dupe, à l'hôtel de Transylvanie. Cependant elle me sembla si sensible à notre malheur, que sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger, que ma feinte n'en avait eu pour l'empêcher d'être trop abattu. Nous sommes perdus, me dit-elle les larmes aux yeux. Je m'efforçai en vain de la consoler par mes caresses. Mes propres pleurs trahissaient mon désespoir et ma consternation. En effet, nous étions ruinés si absolument, qu'il ne nous restait pas une chemise.

Je pris le parti d'envoyer chercher sur-le-champ M. Lescaut. Il me conseilla d'aller à l'heure même chez M. le lieutenant de police et M. le grand prévôt de Paris. J'y allai, mais ce fut pour mon plus grand malheur; car, outre que cette démarche et celle que je fis faire à ces deux

officiers de justice ne produisirent rien, je donnai le temps à Lescaut d'entretenir sa sœur et de lui inspirer pendant mon absence une horrible résolution. Il lui parla de M. G... M..., vieux voluptueux qui payait prodigieusement ses plaisirs; et lui fit envisager tant d'avantages à se mettre à sa solde, que, troublée comme elle l'était par notre disgrâce, elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui persuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, et l'exécution remise au lendemain, après que Lescaut aurait prévenu M. de G... M...

Je le trouvai qui m'attendait au logis; mais Manon s'était couchée dans son appartement, et elle avait donné ordre à son laquais de me dire qu'ayant besoin d'un peu de repos, elle me priait de la laisser seule pendant cette nuit. Lescaut me quitta après m'avoir offert quelques pistoles, que j'acceptai.

Il était près de quatre heures lorsque je me mis au lit; et m'y étant encore occupé longtemps des moyens de rétablir ma fortune, je m'endormis si tard, que je ne pus me réveiller que vers les onze heures ou midi. Je me levai promptement pour aller m'informer de la santé de Manon; on me dit qu'elle était sortie une heure auparavant avec son frère, qui l'était venu prendre dans un carrosse de louage. Quoiqu'une telle partie faite avec Lescaut me parût mystérieuse, je me fis violence pour suspendre mes soupçons. Je laissai couler quelques heures, que je passai à lire. Enfin, n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans nos appartements. J'aperçus dans celui de Manon une lettre cachetée qui était sur la table. L'adresse était à moi, et l'écriture de sa main. Je l'ouvris avec un frisson mortel; elle était dans ces termes :

« Je te jure, mon cher chevalier, que tu es l'idole de mon cœur, et qu'il n'y a que toi au monde que je puisse aimer de la façon dont je t'aime; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chère âme, que dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sotte vertu que la fidélité? Crois-tu qu'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain? La faim me causerait quelque méprise fatale; je rendrais quelque jour le dernier soupir en croyant en pousser un d'amour. Je t'adore; compte là-dessus; mais laisse-moi pour quelque temps le ménagement de notre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets; je travaille pour rendre un mon chevalier riche et heureux. Mon frère t'apprendra des nouvelles de ta Manon; il te dira qu'elle a pleuré de la nécessité de te quitter. »

Je demeurai, après cette lecture, dans un état qui me serait difficile à décrire; car j'ignore encore aujourd'hui par quelle espèce de sentiments je fus alors agité. Ce fut une de ces situations uniques auxquelles on n'a rien éprouvé qui soit semblable; on ne saurait les expliquer aux autres, parce qu'ils n'en ont pas l'idée; et l'on a peine à se les bien démêler à soi-même, parce qu'étant seules de leur espèce, cela ne se lie à rien dans la mémoire, et ne peut même être rapproché d'aucun sentiment connu. Cependant, de quelque nature que fussent les miens, il est certain qu'il devait y entrer de la douleur, du dépit, de la jalousie et de la honte. Heureux s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour!

Elle m'aime, je le veux croire; mais ne faudrait-il pas, m'écriai-je, qu'elle fût un monstre pour me haïr? Quels droits eut-elle jamais sur un cœur que je n'aie pas sur le sien? que me reste-t-il à faire pour elle après tout ce que je lui ai sacrifié? cependant elle m'abandonne! et l'ingrate se croit à couvert de mes reproches en disant qu'elle ne cesse pas de m'aimer! Elle appréhende la faim! Dieu d'amour! quelle grossièreté de sentiments, et que c'est répondre mal à ma débauchesse! Je ne l'ai pas appréhendée, moi qui m'y expose si volontiers pour elle en renonçant à ma fortune et aux douceurs de la maison de mon père; moi qui me suis retranché jusqu'au nécessaire pour satisfaire ses petites humeurs et ses caprices! Elle m'adore, dit-elle. Si tu m'adorais, ingrate, je sais bien de ce qui t'aurais pris des conseils; tu ne m'aurais pas quitté, du moins sans me dire adieu. C'est à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent de se séparer de ce qu'on adore. Il faudrait avoir perdu l'esprit pour s'y exposer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues par une visite à laquelle je ne m'attendais pas. Ce fut celle de Lescaut. Bourreau! lui dis-je en mettant l'épée à la main, où est Manon? qu'en as-tu fait? Ce mouvement l'effraya. Il me répondit que si c'était ainsi que je le recevais lorsqu'il venait me rendre compte du service le plus considérable qu'il eût pu me rendre, il allait se retirer et ne remettrait jamais les pieds chez moi. Je courus à la porte de la chambre, que je fermai soigneusement. Ne l'imagine pas, lui dis-je en me tournant vers lui, que tu puisses me prendre encore une fois pour dupe, et me tromper par des faibles. Il faut défendre ta vie ou me faire retrouver Manon. La! que vous êtes vil! reparti-il; c'est l'unique sujet qui m'amène. Je viens vous annoncer un bonheur auquel vous ne pensez pas, et pour lequel vous reconnaîtrez peut-être que vous m'avez quelque obligation. Je voulais être éclairci sur-le-champ.

Il me raconta que Manon, ne pouvant soutenir la crainte de la misère, et surtout l'idée d'être obligée tout d'un coup à la réforme de notre équipage, l'avait prié de lui procurer la connaissance de M. de G... M..., qui passait pour un homme généreux. Il n'eut garde de me dire que le conseil était venu de lui, ni qu'il eût préparé les voies avant que de l'y conduire. Je l'y ai mené ce matin, continua-t-il, et cet honnête homme a été si charmé de son mérite, qu'il l'a invitée d'abord à lui tenir compagnie à sa maison de campagne, où il est allé passer quelques jours. Moi, ajouta Lescaut, qui ai pénétré tout d'un coup de quel avantage cela pouvait être pour vous, je lui ai fait entendre adroitement que Manon avait essuyé des pertes considérables; et j'ai tellement piqué sa générosité,

qu'il a commencé par lui faire présent de deux cents pistoles. Je lui ai dit que cela était honnête pour le présent; mais que l'avenir amènerait à ma sœur de grands besoins; qu'elle s'était chargée d'ailleurs du soin d'un jeune frère qui nous était resté sur les bras après la mort de son père et mère, et que s'il la croyait digne de son estime, il ne la laisserait pas souffrir dans ce pauvre enfant qu'elle regardait comme la moitié d'elle-même. Ce récit n'a pas manqué de l'attendrir. Il s'est engagé à louer une maison commode pour vous et pour Manon; car c'est vous-même qui êtes ce pauvre petit frère orphelin. Il a promis de vous meubler proprement et de vous fournir tous les mois quatre cents bonnes livres, qui en feront, si je compte bien, quatre mille huit cents à la fin de chaque année. Il a laissé ordre à son intendant, avant que de partir pour sa campagne, de chercher une maison et de la tenir prête pour son retour. Vous reverrez alors Manon, qui m'a chargé de vous embrasser mille fois pour elle, et de vous assurer qu'elle vous aime plus que jamais.

Je m'assis en rêvant à cette bizarre disposition de mon sort. Je me trouvais dans un partage de sentiments, et par conséquent dans une incertitude si difficile à terminer, que je demeurai longtemps sans répondre à quantité de questions que Lescaut me faisait l'une sur l'autre. Ce fut dans ce moment que l'honneur et la vertu me firent sentir encore les pointes du remords, et que je jetai les yeux, en soupirant, vers Amiens, vers la maison de mon père, vers Saint-Sulpice et vers tous les lieux où j'avais vécu dans l'innocence. Par quel immense espace n'étais-je pas séparé de cet heureux état! Je ne le voyais plus que de loin comme une ombre qui s'attirait encore mes regrets et mes desirs, mais trop faible pour exciter mes efforts. Par quelle fatalité, disais-je, suis-je devenu si criminel! L'amour est une passion innocente; comment s'est-il changé pour moi en une source de misères et de désordres? Qui m'empêchait de vivre tranquille et vertueux avec Manon? Pourquoi ne l'épousai-je point avant que d'obtenir rien de son amour? Mon père, qui m'aimait si tendrement, n'y aurait-il pas consenti si je l'en eusse pressé avec des instances légitimes? Ah! mon père l'aurait chérie lui-même comme une fille charmante trop digne d'être la femme de son fils; je serais heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de mon père, avec l'estime des honnêtes gens, avec les biens de la fortune et la tranquillité de la vertu. Revers funeste! Quel est l'infâme personnage qu'on vient ici me proposer! Quoi, j'irai partager... mais y a-t-il à balancer si c'est Manon qui l'a réglé, et si je la perds sans cette complaisance? Monsieur Lescaut, m'écriai-je en fermant les yeux comme pour écarter de si chagrinantes réflexions, si vous avez eu dessein de me servir, je vous en rends grâces. Vous auriez pu prendre une voie plus honnête; mais c'est une chose finie, n'est-ce pas? ne pensons donc plus qu'à profiter de vos soins et à remplir votre promesse.

Lescaut, à qui ma colère suivie d'un fort long silence avait causé de l'embarras, fut ravi de me voir prendre un parti tout différent de celui qu'il avait appréhendé sans doute: il n'était rien moins que brave, et j'en eus de meilleures preuves dans la suite. Oui, oui, se hâta-t-il de me répondre, c'est un fort bon service que je vous ai rendu, et vous verrez que nous en tirerons plus d'avantage que vous ne vous y attendez. Nous concertâmes de quelle manière nous pourrions prévenir les défiances que M. de G... M... pouvait concevoir de notre fraternité en me voyant plus grand et un peu plus âgé peut-être qu'il ne se l'imaginait. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen que de prendre devant lui un air simple et provincial, et de lui faire croire que j'étais dans le dessein d'entrer dans l'état ecclésiastique, et que j'allais pour cela tous les jours au collège. Nous résolûmes aussi que je me mettrais fort mal la première fois que je serais admis à l'honneur de le saluer.

Il revint à la ville trois ou quatre jours après. Il conduisit lui-même Manon dans la maison que son intendant avait eu soin de préparer. Elle fit venir aussitôt Lescaut de son retour, et e- lui-ci m'en ayant donné avis, nous nous rendîmes tous chez elle. Le vieil amant en était déjà sorti.

Malgré la résignation avec laquelle je m'étais soumis à ses volontés, je ne pus réprimer le murmure de mon cœur en la voyant. Je lui parus triste et languissant. La joie de la retrouver ne l'emportait pas tout à fait sur le chagrin de son infidélité; elle, au contraire, paraissait transportée du plaisir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper les noms de perfide et d'infidèle que j'accompagnai d'autant de soupirs.

Elle me raila d'abord de ma simplicité; mais lorsqu'elle vit mes regards s'attacher toujours tristement sur elle, et la peine que j'avais à digérer un changement si contraire à mon humeur et à mes desirs, elle passa seule dans son cabinet. Je la suivis un moment après. Je l'y trouvai tout en pleurs. Je lui demandai ce qui les causait. Il est bien aisé de le voir, me dit-elle; comment veux-tu que je vive si ma vue n'est plus propre qu'à te causer un air sombre et chagrin? Tu ne m'as pas fait une seule caresse depuis une heure que tu es ici, et tu as reçu les miennes avec la majesté du Grand Turc au sérail.

Ecoutez, Manon, lui répondis-je et l'embrassant, je ne puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé. Je ne parle point à présent des alarmes où votre fuite imprévue m'a jeté, ni de la cruauté que vous avez eue de m'abandonner sans un mot de consolation après avoir passé la nuit dans un autre lit que moi. Le charme de votre présence m'en ferait bien oublier davantage. Mais croyez-vous que je puisse penser sans soupirs et même sans verser des larmes, continua-t-elle en en versant quelques-unes, à la triste et malheureuse vie que vous voulez que je mène

dans cette maison ? Laissons ma naissance et mon honneur à part ; ce ne sont plus des raisons si faibles qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien ; mais cet amour même, ne vous imaginez-vous pas qu'il gémit de se voir si mal récompensé, ou plutôt traité si cruellement par une ingrâte et dure maîtresse ?...

E le m'interrompit : Tenez, dit-elle, mon chevalier, il est inutile de me tourmenter par des reproches qui me percent le cœur lorsqu'ils viennent de vous. Je vois ce qui vous blesse. J'avais espéré que vous consentiriez au projet que j'avais fait pour rétablir un peu notre fortune, et c'était pour ménager votre délicatesse que j'avais commencé à l'exécuter sans votre participation ; mais j'y renonce puisque vous ne l'approuvez pas. E le ajouta qu'elle ne me demandait qu'un peu de complaisance pour le reste du jour ; qu'elle avait déjà reçu deux cents pistoles de son vieil amant, et qu'il lui avait promis de lui apporter le soir un beau collier de perles avec d'autres bijoux, et par-dessus cela la moitié de la pension annuelle qu'il lui avait promise. Laissez-moi seulement le temps, m'a-t-elle, de recevoir ces présents ; je vous jure qu'il ne pourra se vanter des avantages que je lui ai donnés sur moi, car je l'ai remis jusqu'à présent à la ville. Il est vrai qu'il m'a baisé plus d'un million de fois les mains ; il est juste qu'il paye ce plaisir, et ce ne sera point trop que cinq ou six mille francs en proportionnant le prix à ses richesses et à son âge.

Sa résolution me fut beaucoup plus agréable que l'espérance des cinq mille livres. J'eus lieu de reconnaître que mon cœur n'avait point encore perdu tout sentiment d'honneur, puisqu'il était si satisfait d'échapper à l'infamie ; mais j'étais né pour les courtes joies et les longues douleurs. La fortune ne me délivra d'un précipice que pour me faire tomber dans un autre. Lorsque j'eus marqué à Manon par mille caresses combien je me croyais heureux de son changement, je lui dis qu'il fallait en instruire M. Lescaut, afin que nos mesures se prissent de concert. Il en murmura d'abord ; mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer gaiement dans nos vues. Il fut donc réglé que nous nous trouverions tous à souper avec M. de G... M... ; et cela pour deux raisons : l'une pour nous donner le plaisir d'une scène agréable en me faisant passer pour un écuyer, frère de Manon ; l'autre pour empêcher ce vieux libertin de s'émanciper trop avec sa maîtresse, par le droit qu'il croirait s'être acquis en payant si libéralement d'avance. Nous devions nous retirer, Lescaut et moi, lorsqu'il monterait à la chambre où il comptait de passer la nuit ; et Manon, au lieu de la suivre, nous promit de sortir et de la venir passer avec moi. Lescaut se chargea du soin d'avoir exactement un carrosse à la porte.

L'heure du souper étant venue, M. de G... M... ne se fit pas attendre longtemps. Lescaut était avec sa sœur dans la salle. Le premier compliment du vieillard fut d'offrir à sa belle un collier, des bracelets et des pendants de perles qui valaient au moins mille écus. Il lui compta ensuite en beaux louis d'or la somme de deux mille quatre cents livres qui faisait la moitié de la pension. Il assaisonna son présent de quantité de douceurs dans le goût de la vieille cour. Manon ne put lui refuser quelques baisers ; c'était autant de droits qu'elle acquérait sur l'argent qu'il lui mettait entre les mains. J'étais à la porte, où je prêtai l'oreille en attendant que Lescaut m'avertit d'entrer.

Il vint me prendre par la main lorsque Manon eut serré l'argent et les bijoux ; et, me conduisant vers M. de G... M..., il m'ordonna de lui faire la révérence. J'en fis deux ou trois des plus profondes. Excusez, monsieur, lui dit Lescaut, c'est un enfant fort neuf. Il est bien éloigné, comme vous voyez, d'avoir les airs de Paris ; mais nous espérons qu'un peu d'usage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici souvent monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers moi ! faites bien votre profit d'un si bon modèle.

Le vieil amant parut prendre plaisir à me voir. Il me donna deux ou trois petits coups sur la joue en me disant que j'étais un joli garçon, mais qu'il fallait être sur mes gardes à Paris, où les jeunes gens se laissent aller facilement à la débauche. Lescaut l'assura que j'étais naturellement si sage, que je ne parlais que de me faire prêtre, et que tout mon plaisir était de faire de petites chapelles. Je lui trouve l'air de Manon, reprit le vieillard en me haussant le menton avec la main. Je répondis d'un air naïf : Monsieur, c'est que nos deux chairs se touchent de bien proche ; aussi j'aime ma sœur comme un autre moi-même. L'entendez-vous, dit-il à Lescaut ; il a de l'esprit. C'est dommage que cet enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. Oh ! monsieur, repris-je, j'en ai vu beaucoup chez nous dans les églises, et je crois bien que j'en trouverai à Paris de plus sots que moi. Voyez, ajouta-t-il, cela est admirable pour un enfant de province.

Toute notre conversation fut à peu près du même goût pendant le souper. Manon, qui était badine, fut plusieurs fois sur le point de gâter tout par ses éclats de rire. Je trouvai occasion en soupant de lui raconter sa propre histoire et le mauvais sort qui le menaçait. Lescaut et Manon tremblaient pendant mon récit, surtout lorsque je faisais son portrait au naturel ; mais l'amour-propre l'empêcha de s'y reconnaître, et je l'achevai si adroitement, qu'il fut le premier à le trouver fort risible. Vous verrez que ce n'est pas sans raison que je me suis étendu sur cette ridicule scène.

Enfin l'heure du sommeil étant arrivée, il parla d'amour et d'impatience. Nous nous retirâmes, Lescaut et moi. On le conduisit à sa chambre, et Manon étant sortie sous prétexte d'un besoin, nous vint joindre

à la porte. Le carrosse, qui nous attendait trois ou quatre maisons plus bas, s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes en un instant du quartier.

Quoiqu'à mes propres yeux cette action fût une véritable friponnerie, ce n'était pas la plus injuste que je crusse avoir à me reprocher. J'avais plus de scrupule sur l'argent que j'avais acquis au jeu. Cependant nous profitâmes aussi peu de l'un que de l'autre ; et le ciel permit que la plus légère de ces injustices fût la plus rigoureusement punie.

M. de G... M... ne tarda pas longtemps à s'apercevoir qu'il était dupé. Je ne sais s'il fit dès le soir même quelques démarches pour nous découvrir, mais il eut assez de crédit pour n'en pas faire longtemps d'inutiles, et nous assez d'imprudence pour compter trop sur la grandeur de Paris et sur l'éloignement qu'il y avait de notre quartier au sien. Non-seulement il fut informé de notre demeure et de nos affaires présentes, mais il apprit aussi qui j'étais, la vie que j'avais menée à Paris, l'ancienne liaison de Manon avec B..., la tromperie qu'elle lui avait faite ; en un mot, toutes les parties scandaleuses de notre histoire. Il prit là-dessus la résolution de nous faire arrêter et de nous traiter moins comme des criminels que comme de fiers libertins. Nous étions encore au lit lorsqu'un exempt de police entra dans notre chambre avec une demi-douzaine de gardes. Ils se saisirent d'abord de notre argent, ou plutôt de celui de M. de G... M... ; et nous ayant fait lever brusquement, ils nous conduisirent à la porte, où nous trouvâmes deux carrosses, dans l'un desquels la pauvre Manon fut enlevée sans explication, et moi, traîné dans l'autre à Saint-Lazare.

Il faut avoir éprouvé de tels revers pour juger du désespoir qu'ils peuvent causer. Nos gardes eurent la dureté de ne me pas permettre d'embrasser Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai longtemps ce qu'elle était devenue. Ce fut sans doute un bonheur pour moi de ne l'avoir pas su d'abord, car une catastrophe si terrible m'aurait fait perdre le sens et peut-être la vie.

Ma malheureuse maîtresse fut donc enlevée à mes yeux et menée dans une retraite que j'ai horreur de nommer. Quel sort pour une créature toute charmante qui eût occupé le premier trône du monde si tous les hommes eussent en mes yeux et mon cœur ! On ne l'y traita pas barbalement, mais elle fut resserrée dans une étroite prison, seule et condamnée à remplir tous les jours une certaine tâche de travail comme une condition nécessaire pour obtenir quelque dégoûtante nourriture. Je n'appris ce triste détail que longtemps après, lorsque j'eus essuyé moi-même plusieurs mois d'une rude et ennuyeuse pénitence.

Mes gardes ne m'ayant point averti non plus du lieu où ils avaient ordre de me conduire, je ne connus mon destin qu'à la porte de Saint-Lazare. J'aurais préféré la mort dans ce moment à l'état où je me crus près de tomber. J'avais de terribles idées de cette maison. Ma frayeur augmenta lorsqu'en entrant les gardes visitèrent une seconde fois mes poches pour s'assurer qu'il ne me restait ni armes ni moyen de défense.

Le supérieur parut à l'instant ; il était prévenu sur mon arrivée. Il me salua avec beaucoup de douceur. Mon père, lui dis-je, point d'indignités ; je perdrai mille vies avant que d'en souffrir une. Non, non, monsieur, me répondit-il : vous prendrez une conduite sage, et nous serons contents l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une chambre haute. Je le suivis sans résistance. Les archers nous accompagnèrent jusqu'à la porte, et le supérieur, y étant entré, leur fit signe de se retirer.

Je suis donc votre prisonnier ? lui dis-je. Eh bien, mon père, que prétendez-vous faire de moi ? Il me dit qu'il était charmé de me voir prendre un ton raisonnable ; que son devoir serait de travailler à m'inspirer le goût de la vertu et de la religion, et le mien de profiter de ses exhortations et de ses conseils ; que pour peu que je voulusse répondre aux attentions qu'il aurait pour moi, je ne trouverais que du plaisir dans ma solitude. Ah ! du plaisir, repris-je ; vous ne savez pas, mon père, l'unique chose qui est capable de m'en faire goûter. Je le sais, reprit-il ; mais j'espère que votre inclination changera. Sa réponse me fit comprendre qu'il était instruit de mes aventures et peut-être de mon nom. Je le priai de m'éclaircir. Il me dit naturellement qu'on l'avait informé de tout.

Cette connaissance fut la plus rude de tous mes châtiments. Je me mis à verser un ruisseau de larmes, avec toutes les marques d'un affreux désespoir. Je ne pouvais me consoler d'une humiliation qui allait me rendre la table de toutes les personnes de ma connaissance et la honte de ma famille. Je passai ainsi huit jours dans le plus profond abattement sans être capable de rien entendre ni de m'occuper d'autre chose que de mon opprobre. Le souvenir même de Manon n'ajoutait rien à ma douleur. Il n'y entraît du moins que comme un sentiment qui avait précédé cette nouvelle peine ; et la passion dominante de mon âme était la honte et la confusion.

Il y a peu de personnes qui connaissent la force de ces mouvements particuliers du cœur. Le commun des hommes n'est sensible qu'à cinq ou six passions dans le cercle desquelles leur vie se passe, et où toutes leurs agitations se réduisent. Otez leur l'amour et la haine, le plaisir et la douleur, l'espérance et la crainte, ils ne sentent plus rien ; mais les personnes d'un caractère plus noble peuvent être renuées de mille façons différentes ; il semble qu'elles aient plus de cinq sens et qu'elles puissent recevoir des idées et des sensations qui passent les bornes ordinaires de la nature. Et comme elles ont un sentiment de cette grandeur qui les élève au-dessus du vulgaire, il n'y a rien dont elles soient plus jalou-

ses. De là vient qu'elles souffrent si impatiemment le mépris et la risée, et que la honte est une de leurs plus violentes passions.

J'avais ce triste avantage à Saint-Lazare. Ma tristesse parut si excessive au supérieur, qu'en appréhendant les suites, il crut devoir me traiter avec beaucoup de douceur et d'indulgence. Il me visitait deux ou trois fois le jour. Il me prenait souvent avec lui pour faire un tour de jardin, et son zèle s'épuisait en exhortations et en avis salutaires. Je les recevais avec douceur; je lui marquais même de la reconnaissance: il en tirait l'espoir de ma conversion.

Vous êtes d'un naturel si doux et si aimable, me dit-il un jour, que je ne puis comprendre les désordres dont on vous accuse. Deux choses m'étonnent: l'une, comment avec de si bonnes qualités vous avez pu vous livrer à l'excès du libertinage; et l'autre, que j'admire encore plus, comment vous recevez si volontiers mes conseils et mes instructions après avoir vécu plusieurs années dans l'habitude du désordre. Si c'est repentir, vous êtes un exemple signalé des miséricordes du ciel; si c'est bonté naturelle, vous avez du moins un excellent fonds de caractère qui me fait espérer que nous n'aurions pas besoin de vous retenir ici longtemps pour vous ramener à une vie honnête et réglée.

Je fus ravi de lui voir cette opinion de moi. Je résolus de l'augmenter par une conduite qui pût le satisfaire entièrement, persuadé que c'était le plus sûr moyen d'abrèger ma prison. Je lui demandai des livres. Il fut surpris que n'ayant laissé le choix de ceux que je voulais lire, je me déterminai pour quelques auteurs sérieux. Je feignis de m'appliquer à l'étude avec le dernier attachement, et je lui donnai ainsi dans toutes les occasions des preuves du changement qu'il désirait.

Cependant il n'était qu'extérieur. Je dois le confesser à ma honte, je jouai à Saint-Lazare un personnage d'hypocrite. Au lieu d'étudier quand j'étais seul, je ne m'occupais que de gémir de ma destinée. Je mandissais ma prison et la tyrannie qui m'y retenait. Je n'eus pas plutôt quelque réliche du côté de cet accablement on m'avait jeté la confusion, que je retombai dans les tourments de l'amour. L'absence de Manon, l'incertitude de son sort, la crainte de ne la revoir jamais, étaient l'unique objet de mes tristes méditations. Je me la figurais dans les bras de G... M...; car c'était la pensée que j'avais eue d'abord; et, loin de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement qu'à moi, j'étais persuadé qu'il ne m'avait fait éloigner que pour la posséder tranquillement.

Je passais ainsi des jours et des nuits dont la longueur me paraissait éternelle. Je n'avais d'espérance que dans le succès de mon hypocrisie. J'observais soigneusement le visage et les discours du supérieur pour m'assurer de ce qu'il pensait de moi, et je me faisais une étude de lui plaire comme à l'arbitre de ma destinée. Il me fut aisé de reconnaître que j'étais parfaitement dans ses bonnes grâces. Je ne doutai plus qu'il ne fût disposé à me rendre service.

Je pris un jour la hardiesse de lui demander si c'était de lui que mon élargissement dépendait. Il me dit qu'il n'en était pas absolument le maître, mais que sur son témoignage il espérait que M. de G... M..., à la sollicitation duquel M. le lieutenant général de police m'avait fait renfermer, consentirait à me rendre la liberté. Puis-je me flatter, repris-je doucement, que deux mois de prison que j'ai déjà essayés lui paraîtront une expiation suffisante? Il me promit de lui en parler si je le souhaitais. Je le priai instamment de me rendre ce bon office.

Il m'apprit deux jours après que G... M... avait été si touché du bien qu'il avait entendu de moi, que non-seulement il paraissait être dans le dessein de me laisser voir le jour, mais qu'il avait même marqué beaucoup d'envie de me connaître plus particulièrement, et qu'il se proposait de me rendre une visite dans ma prison. Quoique sa présence ne pût m'être agréable, je la regardai comme un achèvement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à Saint-Lazare. Je lui trouvai l'air plus grave et moins sot qu'il ne l'avait eu dans la maison de Manon. Il me tint quelques discours de bon sens sur ma mauvaise conduite. Il ajouta, pour justifier apparemment ses propres désordres, qu'il était permis à la faiblesse des hommes de se procurer certains plaisirs que la nature exige, mais que la friponnerie et les artifices honteux méritaient d'être punis.

Je l'écoutai avec un air de soumission dont il parut satisfait. Je ne m'offensai pas même de lui entendre lâcher quelques railleries sur ma fraternité avec Lescaut et Manon, et sur les petites chapelles dont il supposait, me dit-il, que j'avais dû faire un grand nombre à Saint-Lazare, puisque je trouvais tant de plaisir à cette pieuse occupation. Mais il lui échappa, malheureusement pour lui et pour moi-même, de me dire que Manon en aurait fait aussi sans doute de fort jolies à l'hôpital. Malgré le froissement que le nom d'hôpital me causa, j'eus encore le pouvoir de le prier avec douceur de s'expliquer. Hé oui, reprit-il, il y a deux mois qu'elle apprend la sagesse à l'hôpital général, et je souhaite qu'elle en ait tiré autant de profit que vous à Saint-Lazare.

Quand j'aurais eu une prison éternelle ou la mort même présente à mes yeux, je n'aurais pas été le maître de mon transport à cette affreuse nouvelle. Je me jetai sur lui avec une si furieuse rage, que j'en perdis la moitié de mes forces. J'en eus assez néanmoins pour le renverser par terre et pour le prendre à la gorge. Je l'étranglais, lorsque le bruit de sa chute et quelques cris aigus que je lui laissais à peine la liberté de pousser attirèrent le supérieur et plusieurs religieux dans ma chambre. On le délivra de mes mains.

J'avais presque perdu moi-même la force et la respiration. O Dieu! m'écriai-je en poussant mille soupirs; justice du ciel! faut-il que je vive

un moment après une telle infamie? Je voulus me jeter encore sur le barbare qui venait de m'assassiner. On m'arrêta. Mon désespoir, mes cris et mes larmes passaient toute imagination. Je fis des choses si étonnantes, que tous les assistants, qui en ignoraient la cause, se regardaient les uns les autres avec autant de frayeur que de surprise.

M. G... M... rajustait pendant ce temps-là sa perruque et sa cravate; et, dans le dépit d'avoir été si maltraité, il ordonnait au supérieur de me resserrer plus étroitement que jamais, et de me punir par tous les châtimens qu'on sait être propres à Saint-Lazare. Non, monsieur, lui dit le supérieur, ce n'est point avec une personne de la naissance de M. le chevalier que nous en usons de cette manière. Il est si doux d'ailleurs et si honnête, que j'ai peine à comprendre qu'il se soit porté à cet excès sans de fortes raisons. Cette réponse acheva de déconcerter M. G... M...; il sortit en disant qu'il saurait faire plier et le supérieur et moi et tous ceux qui oseraient lui résister.

Le supérieur, ayant ordonné à ses religieux de le conduire, demeura seul avec moi. Il me conjura de lui apprendre promptement d'où venait ce désordre. O mon père! lui dis-je en continuant de pleurer comme un enfant, figurez-vous la plus horrible cruauté, imaginez-vous la plus détestable de toutes les barbaries, c'est l'action que l'indigne G... M... a eu la lâcheté de commettre. Oh! il m'a percé le cœur. Je n'en reviendrai jamais. Je veux vous raconter tout, ajoutai-je en sanglotant. Vous êtes bon, vous aurez pitié de moi.

Je lui fis un récit abrégé de la longue et insurmontable passion que j'avais pour Manon, de la situation florissante de notre fortune avant que nous eussions été dépoñillés par nos propres domestiques, des offres que G... M... avait faites à ma maîtresse, de la conclusion de leur mariage, et de la manière dont il avait été rompu. Je lui représentai les choses, à la vérité, du côté le plus favorable pour nous. Voilà, continuai-je, de quelle source est venu le zèle de M. de G... M... pour ma conversion. Il a en le cœur de me faire renfermer ici par un pur motif de vengeance. Je lui pardonne; mais, mon père, ce n'est pas tout; il a fait enlever cruellement la plus chère moitié de moi-même; il l'a fait mettre honteusement à l'hôpital; il a eu l'impudence de me l'annoncer aujourd'hui de sa propre bouche. A l'hôpital, mon père! O ciel! ma charmante maîtresse, ma chère reine à l'hôpital, comme la plus infâme de toutes les créatures! Où trouverai-je assez de force pour ne pas mourir de douleur et de honte!

Le bon père, me voyant dans cet excès d'affliction, entreprit de me consoler. Il me dit qu'il n'avait jamais compris mon aventure de la manière dont je la racontais; qu'il avait su à la vérité que je vivais dans le désordre; mais qu'il s'était figuré que ce qui avait obligé M. G... M... d'y prendre intérêt était quelque liaison d'estime et d'amitié avec ma famille; qu'il ne s'en était expliqué à lui-même que sur ce pied; que ce que je venais de lui apprendre mettrait beaucoup de changement dans mes affaires, et qu'il ne doutait point que le récit fidèle qu'il avait dessein d'en faire à M. le lieutenant général de police ne pût contribuer à ma liberté.

Il me demanda ensuite pourquoi je n'avais pas encore pensé à donner de mes nouvelles à ma famille, puisqu'elle n'avait point en de part à ma captivité. Je satisfis à cette objection par quelques raisons prises de la douleur que j'avais appréhendé de causer à mon père, et de la honte que j'en aurais ressentie moi-même. Enfin, il me promit d'aller de ce pas chez le lieutenant général de police, ne fût-ce, ajouta-t-il, que pour prévenir quelque chose de pis de la part de M. G... M..., qui est sorti de cette maison fort mal satisfait, et qui est assez considéré pour se faire redouter.

J'attendis le retour du père avec toutes les agitations d'un malheureux qui touche au moment de sa sentence. C'était pour moi un supplice inexplicable de me représenter Manon à l'hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorais de quelle manière elle y était traitée; et le souvenir de quelques particularités que j'avais entendues de cette maison d'horreur renouvelait à tous moments mes transports. J'étais tellement résolu de la secourir à quelque prix et par quelque moyen que ce pût être, que j'aurais mis le feu à Saint-Lazare s'il m'eût été impossible d'en sortir autrement.

Je réfléchis donc sur les voies que j'avais à prendre s'il arrivait que le lieutenant général de police continuât de m'y retenir malgré moi. Je mis mon industrie à toutes les épreuves; je parcourus toutes les possibilités. Je ne vis rien qui pût m'assurer une évasion certaine, et je craignis d'être renfermé plus étroitement si je faisais une tentative malheureuse. Je me rappelai le nom de quelques amis de qui je pouvais espérer du secours; mais quel moyen de leur faire savoir ma situation? Enfin, je crus avoir formé un plan si adroit, qu'il pourrait réussir; et je remis à l'arranger encore mieux après le retour du père supérieur, si l'inutilité de sa démarche me le rendait nécessaire.

Il ne tarda point à revenir. Je ne vis pas sur son visage les marques de joie qui accompagnent une bonne nouvelle. J'ai parlé, me dit-il, à M. le lieutenant général de police; mais je lui ai parlé trop tard. M. de G... M... l'est allé voir en sortant d'ici, et l'a si fort prévenu contre vous, qu'il était sur le point de m'envoyer de nouveaux ordres pour vous resserrer davantage.

Cependant, lorsque je lui ai appris le fond de vos affaires, il a paru s'adoucir beaucoup; et, riant un peu de l'incontinence du vieux M. de G... M..., il m'a dit qu'il fallait vous laisser ici six mois pour le satisfaire;

d'autant mieux, a-t-il dit, que cette demeure ne saurait vous être inutile. Il m'a recommandé de vous traiter honnêtement, et je vous réponds que vous ne vous plaindrez point de mes manières.

Cette explication du supérieur fut assez longue pour me donner le temps de faire une sage réflexion. Je conçus que je m'exposerais à renverser mes desseins si je lui marquais trop d'empressement pour ma liberté. Je lui témoignai au contraire que dans la nécessité de demeurer, c'était une douce consolation pour moi d'avoir quelque part à son estime. Je le priai ensuite, sans affectation, de m'accorder une grâce qui n'était de nulle importance pour personne, et qui servirait beaucoup à ma tranquillité; c'était de faire avertir un de mes amis, un saint ecclésiastique qui demeurait à Saint-Sulpice, que j'étais à Saint-Lazare, et de permettre que je reçusse quelquefois sa visite. Cette faveur me fut accordée sans délibérer.

C'était mon ami Tiberge dont il était question; non que j'espérasse de lui les secours nécessaires pour ma liberté; mais je voulais l'y faire servir comme un instrument éloigné, sans qu'il en eût même connaissance. En un mot, voici mon projet: je voulais écrire à Lescant et le charger, lui et nos amis communs, du soin de me délivrer. La première difficulté était de lui faire tenir ma lettre; ce devait être l'office de Tiberge. Cependant, comme il le connaissait pour le frère de ma maîtresse, je craignais qu'il n'eût peine à se charger de cette commission. Mon dessein était de renfermer ma lettre à Lescant dans une autre lettre que je devais adresser à un honnête homme de ma connaissance, en le priant de rendre promptement la première à son adresse; et comme il était nécessaire que je visse Lescant pour nous accorder dans nos mesures, je voulais lui marquer de venir à Saint-Lazare et de demander à me voir sous le nom de mon frère aîné qui était venu exprès à Paris pour prendre connaissance de mes affaires. Je remettais à convenir avec lui des moyens qui nous paraîtraient les plus expéditifs et les plus sûrs. Le père supérieur fit avertir Tiberge du désir que j'avais de l'entretenir. Ce fidèle ami ne m'avait pas tellement perdu de vue qu'il ignorât mon aventure; il savait que j'étais à Saint-Lazare, et peut-être n'avait-il pas été fâché de cette disgrâce qu'il croyait capable de me ramener au devoir. Il accourut aussitôt à ma chambre.

Notre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de mes dispositions. Je lui ouvris mon cœur sans réserve, excepté sur le dessein de ma fuite. Ce n'est pas à vos yeux, cher ami, lui dis-je, que je veux paraître ce que je ne suis point. Si vous avez cru trouver ici un ami sage et réglé dans ses desirs, un libertain réveillé par les châtimens du ciel, en un mot un cœur dégagé de l'amour et revenu des charmes de sa Manon, vous avez jugé trop favorablement de moi. Vous me revoyez tel que vous me laissâtes il y a quatre mois, toujours tendre, et toujours malheureux, par cette fatale tendresse dans laquelle je ne me lasse point de chercher mon bonheur.

Il me répondit que l'aveu que je faisais me rendait inexcusable; qu'on voyait bien des pécheurs qui s'enivraient du faux bonheur du vice jusqu'à le préférer hautement au vrai bonheur de la vertu; mais que c'était du moins à des images de bonheur qu'ils s'attachaient, et qu'ils étaient les dupes de l'apparence; mais que de reconnaître comme je le faisais que l'objet de mes attachements n'était propre qu'à me rendre coupable et malheureux, et de continuer à me précipiter volontairement dans l'infortune et dans le crime, c'était une contradiction d'idées et de conduite qui ne faisait pas honneur à ma raison.

Tiberge, repris-je, qu'il vous est aisé de vaincre lorsqu'on n'oppose rien à vos armes! Laissez-moi raisonner à mon tour. Pouvez-vous prétendre que ce que vous appelez le bonheur de la vertu soit exempt de peines, de traverses et d'inquiétudes? Quel nom donnerez-vous à la prison, aux croix, aux supplices et aux tortures des tyrans? Direz-vous, comme font les mystiques, que ce qui tourmente le corps est un bonheur pour l'âme? Vous n'oseriez le dire, c'est un paradoxe insoutenable. Ce bonheur que vous relevez tant est donc mêlé de mille peines, ou, pour parler plus juste, ce n'est qu'un tissu de malheurs à travers desquels on tend à la félicité. Or, si la force de l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes, parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on espère, pourquoi traitez-vous de contradictoire et d'insensée dans ma conduite une disposition toute semblable? J'aime Manon; je tends au travers de mille douleurs à vivre heureux et tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche est malheureuse, mais l'espérance d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur; et je me croirai trop bien payé par un moment passé avec elle de tous les chagrins que j'essuie pour l'obtenir. Toutes choses me paraissent donc égales de votre côté et du mien; ou s'il y a quelque différence, elle est encore à mon avantage; car le bonheur que j'espère est proche, et l'autre est éloigné: le mien est de la nature des peines, c'est-à-dire sensible au corps; et l'autre est d'une nature inconnue qui n'est certaine que par la foi.

Tiberge parut effrayé de ce raisonnement. Il recula deux pas en me disant de l'air le plus sérieux que non-seulement ce que je venais de dire blessait le bon sens, mais que c'était un malheureux sophisme d'impiété et d'irréligion; car cette comparaison, ajouta-t-il, du terme de vos peines avec celui qui est proposé par la religion, est une idée des plus libertines et des plus monstrueuses.

J'avoue, repris-je, qu'elle n'est pas juste; mais prenez-y garde, ce n'est pas sur elle que porte mon raisonnement. J'ai eu dessein d'expliquer ce que vous regardez comme une contradiction dans la persévérance

d'un amour malheureux; et je crois avoir fort bien prouvé que si c'en est une, vous ne sauriez vous en sauver plus que moi. C'est à cet égard seulement que j'ai traité les choses d'égales, et je soutiens encore qu'elles le sont.

Répondez-vous que le terme de la vertu est infiniment supérieur à celui de l'amour? Qui refuse d'en convenir? Mais est-ce de quoi il est question? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont l'un et l'autre pour faire supporter les peines? Jugeons-en par l'effet. Combien trouve-t-on de déserteurs de la sévère vertu, et combien en trouverez-vous peu de l'amour?

Répondez-vous encore que s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne sont pas infaillibles et nécessaires; qu'on ne trouve plus de tyrans ni de croix, et qu'on voit quantité de personnes vertueuses mener une vie douce et tranquille? Je vous dirai de même qu'il y a des amours paisibles et fortunés; et, ce qui fait encore une différence qui m'est extrêmement avantageuse, j'ajouterai que l'amour, quoiqu'il trompe assez souvent, ne promet du moins que des satisfactions et des joies, au lieu que la religion veut qu'on s'attende à une pratique triste et mortifiante.

Ne vous alarmez pas, ajoutai-je en voyant son zèle prêt à se chagriner. L'unique chose que je veux conclure ici, c'est qu'il n'y a point de plus mauvais méthode pour dégoûter un cœur de l'amour, que de lui en dénier les douceurs et de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. De la manière dont nous sommes faits, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir. Je délie qu'on s'en forme une autre idée: or le cœur n'a pas besoin de se consulter longtemps pour sentir que de tous les plaisirs, les plus doux sont ceux de l'amour. Il s'aperçoit bientôt qu'on le trompe lorsqu'on lui en promet ailleurs de plus charmants; et cette tromperie le dispose à se délier des promesses les plus solides.

Prédicateur qui voulez me ramener à la vertu, dites-moi qu'elle est indispensablement nécessaire; mais ne me déguisez pas qu'elle est sévère et pénible. Établissez bien que les délices de l'amour sont passagères, qu'elles sont défendues, qu'elles sont suivies par d'éternelles peines; et ce qui fera peut-être encore plus d'impression sur moi, que plus elles sont douces et charmantes, plus le ciel sera magnifique à récompenser un si grand sacrifice; mais confessez qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles sont ici-bas nos plus parfaites félicités.

Cette fin de mon discours rendit sa bonne humeur à Tiberge. Il convint qu'il y avait quelque chose de raisonnable dans mes pensées. La seule objection qu'il ajouta fut de me demander pourquoi je n'entrerais pas du moins dans mes propres principes en sacrifiant mon amour à l'espérance de cette récompense dont je me faisais une si grande idée. O mon cher ami! lui répondis-je, c'est ici que je reconnais ma misère et ma faiblesse; hélas oui, c'est mon devoir d'agir comme je raisonne! mais l'action est-elle en mon pouvoir? De quels secours n'aurais-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon? Dieu me pardonne, reprit Tiberge, je pense que voici encore un de nos jansénistes. Je ne sais ce que je suis, répliquai-je, et je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être; mais je n'éprouve que trop la vérité de ce qu'ils disent.

Cette conversation servit du moins à renouveler la pitié de mon ami. Il comprit qu'il y avait plus de faiblesse que de malignité dans mes désordres. Son amitié en fut plus disposée dans la suite à me donner des secours sans lesquels j'aurais péri infailliblement de misère. Cependant je ne lui fis pas la moindre ouverture du dessein que j'avais de m'échapper de Saint-Lazare. Je le priai seulement de se charger de ma lettre; je l'avais préparée avant qu'il fût venu, et je ne manquai point de prétextes pour colorer la nécessité ou j'étais d'écrire. Il eut la fidélité de la porter exactement; et Lescant reçut, avant la fin du jour, celle qui était pour lui.

Il me vint voir le lendemain, et il passa heureusement sous le nom de mon frère. Ma joie fut extrême en l'apercevant dans ma chambre. J'en fermai la porte avec soin. Ne perdons pas un seul moment, lui dis-je; apprenez-moi d'abord des nouvelles de Manon, et donnez-moi ensuite un bon conseil pour rompre mes fers. Il m'assura qu'il n'avait pas vu sa sœur depuis le jour qui avait précédé mon emprisonnement; qu'il n'avait appris son sort et le mien qu'à force d'informations et de soins; que s'étant présenté deux ou trois fois à l'hôpital, on lui avait refusé la liberté de lui parler. Malheureux G... M..., m'écriai-je, que tu me le payeras cher!

Pour ce qui regarde votre délivrance, continua Lescant, c'est une entreprise moins facile que vous ne pensez. Nous passâmes hier la soirée, deux de mes amis et moi, à observer toutes les parties extérieures de cette maison, et nous jugeâmes que vos fenêtres étant sur une cour entourée de bâtiments, comme vous nous l'aviez marqué, il y aurait bien de la difficulté à vous tirer de là. Vous êtes d'ailleurs au troisième étage, et nous ne pouvons introduire ici ni cordes ni échelles. Je ne vois donc nulle ressource du côté du dehors. C'est dans la maison même qu'il faudrait imaginer quelque artifice.

Non, repris-je; j'ai tout examiné, surtout depuis que ma clôture est un peu moins rigoureuse par l'indulgence du supérieur: la porte de ma chambre ne se ferme plus avec la clef; j'ai la liberté de me promener dans les galeries des religieux; mais tous les escaliers sont bouchés par des portes épaisses qu'on a soin de tenir fermées la nuit et le jour; de sorte qu'il est impossible que la seule adresse puisse me sauver.

Attendez, repris-je après avoir un peu réfléchi sur une idée qui me parut excellente, pourriez-vous m'apporter un pistolet? Aisément, me dit Lescaut; mais voulez-vous tuer quelqu'un? Je l'assurai que j'avais si peu dessein de tuer, qu'il n'était pas même nécessaire que le pistolet fût chargé. Apportez-le-moi demain, ajoutai-je, et ne manquez pas de vous trouver le soir, à onze heures, vis-à-vis la porte de cette maison avec deux ou trois de nos amis: j'espère que je pourrai vous y rejoindre. Il me pressa en vain de lui en apprendre davantage. Je lui dis qu'une entreprise telle que je la méditais ne pouvait paraître déraisonnable qu'après avoir réussi. Je le priai d'abréger sa visite afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis avec aussi peu de peine que la première fois. Son air était grave; il n'y a personne qui ne l'eût pris pour un homme d'honneur.

Lorsque je me trouvai muni de l'instrument de ma liberté, je ne doutai presque plus du succès de mon projet. Il était bizarre et hardi; mais de quoi n'étais-je pas capable avec les motifs qui m'animait? J'avais remarqué, depuis qu'il m'était permis de sortir de ma chambre et de me promener dans les galeries, que le portier apportait chaque jour, au soir, les clefs de toutes les portes au supérieur, et qu'il régnait ensuite un profond silence dans la maison, qui marquait que tout le monde était retiré. Je pouvais aller sans obstacle, par une galerie de communication, de ma chambre à celle de ce père. Ma résolution était de lui prendre ses clefs en l'épouvantant avec mon pistolet s'il faisait difficulté de me les donner, et de m'en servir pour gagner la rue: j'en attendis le temps avec impatience. Le portier vint à l'heure ordinaire, c'est-à-dire un peu après neuf heures. J'en laissai passer encore une pour m'assurer que tous les religieux et les domestiques étaient endormis. Je partis enfin avec mon arme et une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du père pour l'éveiller sans bruit. Il m'entendit au second coup; et, s'imaginant sans doute que c'était quelque religieux qui se trouvait mal et qui avait besoin de secours, il se leva pour m'ouvrir. Il eut néanmoins la précaution de demander au travers de la porte qui c'était et ce qu'on voulait de lui? Je fus obligé de me nommer; mais j'affectai un ton plaintif pour lui faire comprendre que je ne me trouvais pas bien. Ah! c'est vous, mon cher fils, me dit-il en ouvrant sa porte; qu'est-ce donc qui vous amène si tard? J'entrai dans sa chambre; et l'ayant tiré à l'autre bout, opposé à la porte, je lui déclarai qu'il m'était impossible de demeurer plus longtemps à Saint-Lazare; que la nuit était un temps commode pour sortir sans être aperçu, et que j'attendais de son amitié qu'il consentirait à m'ouvrir les portes ou à me prêter ses clefs pour les ouvrir moi-même.

Ce compliment devait le surprendre. Il demeura quelque temps à me considérer sans me répondre. Comme je n'en avais pas à perdre, je repris la parole pour lui dire que j'étais touché de toutes ses bontés, mais que la liberté étant le plus cher de tous les biens, surtout pour moi à qui on la ravissait injustement, j'étais résolu de me la procurer cette nuit même à quelque prix que ce fût; et, de peur qu'il ne lui prit envie d'élever la voix pour appeler du secours, je lui fis voir une honnête raison de silence que je tenais sous mon justaucorps. Un pistolet! me dit-il. Quoi! mon fils, vous voulez m'ôter la vie pour reconnaître la considération que j'ai eue pour vous? — A Dieu ne plaise, lui répondis-je; vous avez trop d'esprit et de raison pour me mettre dans cette nécessité; mais je veux être libre, et j'y suis si résolu, que si mon projet manque par votre faute, c'est fait de vous absolument. — Mais, mon cher fils! reprit-il d'un air pâle et effrayé, que vous ai-je fait? quelle raison avez-vous de vouloir ma mort? — Eh non, répliquai-je avec impatience. Je n'ai pas dessein de vous tuer si vous voulez vivre; ouvrez-moi la porte, et je suis le meilleur de vos amis. J'aperçus les clefs qui étaient sur la table; je les pris et je le priai de me suivre en faisant le moins de bruit qu'il pourrait.

Il fut obligé de s'y résoudre. A mesure que nous avançons et qu'il ouvrait une porte, il me répétait avec un soupir: Ah, mon fils! ah! qui l'aurait jamais cru? — Point de bruit, mon père, répétai-je de mon côté à tout moment. Enfin nous arrivâmes à une espèce de barrière qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyais déjà libre et j'étais derrière le père avec ma chandelle à la main et mon pistolet dans l'autre.

Pendant qu'il s'empressait d'ouvrir, un domestique qui couchait dans une chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrous, se lève et met le nez à sa porte. Le bon père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna avec beaucoup d'imprudences de venir à son secours. C'était un puissant coquin qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai point; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes cause, mon père, dis-je assez fièrement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajoutai-je en le poussant vers la porte. Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement et je trouvai à quatre pas Lescaut qui m'attendait avec deux amis, suivant sa promesse.

Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avait pas entendu tirer un pistolet. C'est votre faute, lui dis-je, pourquoi me l'apportiez-vous chargé? Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étais sans doute à Saint-Lazare pour longtemps. Nous allâmes passer la nuit chez un traiteur où je me remis un peu de la mauvaïse chère que j'avais faite depuis près de trois mois. Je ne pus néanmoins m'y livrer au plaisir, je souffrais mortellement dans Manon. Il faut la délivrer, disais-je à mes trois amis. Je n'ai souhaité la liberté que dans cette vue. Je vous demande le secours de votre adresse: pour moi, j'y emploierai jusqu'à ma vie.

Lescaut, qui ne manquait pas d'esprit et de prudence, me représenta qu'il fallait aller bride en main; que mon évasion de Saint-Lazare et le malheur qui m'était arrivé en sortant causeraient infailliblement du bruit; que le lieutenant général de police ne ferait chercher, et qu'il avait les bras longs; enfin, que si je ne voulais pas être exposé à quelque chose de pis que Saint-Lazare, il était à propos de me tenir couvert et renfermé pendant quelques jours pour laisser au premier feu de nos ennemis le temps de s'éteindre. Son conseil était sage; mais il aurait fallu l'être aussi pour le suivre. Tant de lenteur et de ménagement ne s'accordait pas avec ma passion. Toute ma complaisance se réduisit à lui promettre que je passerais le jour suivant à dormir. Il m'enferma dans sa chambre, où je demeurai jusqu'au soir.

J'employai une partie de ce temps à former des projets et des expédients pour secourir Manon. J'étais bien persuadé que sa prison était encore plus impénétrable que n'avait été la mienne. Il n'était pas question de force et de violence, il fallait de l'artifice; mais la déesse même de l'invention n'aurait pas su par où commencer. J'y vis si peu de jour, que je remis à considérer mieux les choses lorsque j'aurais pris quelques informations sur l'arrangement intérieur de l'hôpital.

Aussitôt que la nuit m'eut rendu la liberté, je priai Lescaut de m'accompagner. Nous liâmes conversation avec un des portiers qui nous parut homme de bon sens. Je feignis d'être un étranger qui avait entendu parler avec admiration de l'hôpital général et de l'ordre qui s'y observe. Je l'interrogeai sur les plus minces détails; et, de circonstances en circonstances, nous tombâmes sur les administrateurs, dont je le priai de m'apprendre les noms et les qualités. Les réponses qu'il me fit sur ce dernier article me firent naître une pensée dont je m'applaudis aussitôt, et que je ne tardai point à mettre en œuvre. Je lui demandai, comme une chose essentielle à mon dessein, si ces messieurs avaient des enfants. Il me dit qu'il ne pouvait pas m'en rendre un compte certain; mais que pour M. de T..., qui était un des principaux, il lui connaissait un fils en âge d'être marié, qui était venu plusieurs fois à l'hôpital avec son père. Cette assurance me suffisait.

Je rompis presque aussitôt notre entretien, je fis part à Lescaut, en retournant chez lui, du dessein que j'avais conçu. Je m'imagine, lui dis-je, que M. de T... le fils, qui est riche et de bonne famille, est dans un certain goût du plaisir comme la plupart des jeunes gens de son âge. Il ne saurait être ennemi des femmes, ni ridicule au point de refuser ses services pour une affaire d'amour. J'ai formé le dessein de l'intéresser à la liberté de Manon. S'il est honnête homme et qu'il ait des sentiments, il nous accordera son secours par générosité. S'il n'est point capable d'être conduit par ce motif, il fera du moins quelque chose pour une fille aimable, ne fût-ce que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs. Je ne veux pas différer de le voir, ajoutai-je, plus longtemps que jusqu'à demain. Je me sens si consolé par ce projet, que j'en tire un bon augure.

Lescaut convint lui-même qu'il y avait de la vraisemblance dans mes idées, et que nous pouvions espérer quelque chose par cette voie. J'en passai la nuit moins tristement.

Le matin étant venu, je m'habillai le plus proprement qu'il me fut possible dans l'état d'indigence où j'étais, et je me fis conduire dans un fiacre à la maison de M. de T... Il fut surpris de recevoir la visite d'un inconnu. J'augurai bien de sa physionomie et de ses civilités. Je m'expliquai naturellement avec lui; et, pour échauffer ses sentiments naturels, je lui parlai de ma passion et du mérite de ma maîtresse comme de deux choses qui ne pouvaient être égales que l'une par l'autre. Il me dit que quoiqu'il n'eût jamais vu Manon, il avait entendu parler d'elle, du moins s'il s'agissait de celle qui avait été la maîtresse du vieux G... M... Je ne doutai point qu'il ne fût informé de la part que j'avais eue à cette aventure; et, pour le gagner de plus en plus en me faisant un mérite de ma confiance, je lui racontai le détail de tout ce qui était arrivé à Manon et à moi. Vous voyez, monsieur, continuai-je, que l'intérêt de ma vie et celui de mon cœur sont entre vos mains. L'un ne m'est pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de réserve avec vous parce que je suis informé de votre générosité, et que la ressemblance de nos âges me fait espérer qu'il s'en trouvera quelque une dans nos inclinations.

Il parut fort sensible à cette marque d'ouverture et de candeur. Sa réponse fut celle d'un homme qui a du monde et des sentiments; ce que le monde ne donne pas toujours et qu'il fait perdre souvent. Il me dit qu'il mettait ma visite au rang de ses bonnes fortunes; qu'il regardait mon amitié comme une de ses plus heureuses acquisitions, et qu'il s'efforceraient de la mériter par l'ardeur de ses services. Il ne promit pas de me rendre Manon, parce qu'il n'avait, me dit-il, qu'un crédit médiocre et mal assés; mais il m'offrit de me procurer le plaisir de la voir, et de faire tout ce qui serait en sa puissance pour la remettre entre mes bras. Je fus plus satisfait de cette incertitude de son crédit que je ne l'aurais été d'une pleine assurance de remplir tous mes desirs. Je trouvai dans la modération de ses offres une marque de franchise dont je fus charmé. En un mot, je me promis tout de ses bons offices. La seule promesse de me faire voir Manon m'aurait fait tout entreprendre pour lui. Je lui marquai quelque chose de ces sentiments d'une manière qui le persuada aussi que je n'étais pas d'un mauvais naturel. Nous nous embrassâmes avec tendresse et nous devinmes amis, sans autre raison que la bonté de nos cœurs, et une simple disposition qui porte un homme tendre et généreux à aimer un autre homme qui lui ressemble.

Il poussa les marques de son estime bien plus loin; car ayant com-

biné mes aventures, et jugeant qu'en sortant de Saint-Lazare je ne devais pas me trouver à mon aise, il m'offrit sa bourse et me pressa de l'accepter. Je ne l'acceptai point, mais je lui dis : C'est trop, mon cher monsieur. Si, avec tant de bonté et d'amitié, vous me faites revoir ma chère Manon, je vous suis attaché pour toute ma vie. Si vous me rendez tout à fait cette chère créature, je ne croirai pas être quitte en versant tout mon sang pour vous servir.

Nous ne nous séparâmes qu'après être convenus du temps et du lieu où nous devions nous retrouver. Il eut la complaisance de ne pas me remettre plus loin que l'après-midi du même jour.

Je l'attendis dans un café, où il vint me rejoindre vers les quatre heures, et nous primes ensemble le chemin de l'hôpital. Mes genoux étaient tremblants en traversant les cours. Puissance d'amour ! dis-je, je reverrai donc l'idole de mon cœur, l'objet de tant de pleurs et d'inquiétudes ! Ciel ! conservez-moi assez de vie pour aller jusqu'à elle, et disposez après cela de ma fortune et de mes jours ; je n'ai plus d'autre grâce à vous demander.

M. de T... parla à quelques concierges de la maison, qui s'empressèrent de lui offrir tout ce qui dépendait d'eux pour sa satisfaction. Il se fit montrer le quartier où Manon avait sa chambre, et l'on nous y conduisit avec une clef d'une grandeur effroyable qui servit à ouvrir sa porte. Je demandai au valet qui nous menait et qui était celui qu'on avait chargé du soin de la servir, de quelle manière elle avait passé le temps dans cette demeure. Il nous dit que c'était une douceur angélique ; qu'il n'avait jamais reçu d'elle un mot de dureté ; qu'elle avait versé continuellement des larmes pendant les six premières semaines après son arrivée, mais que depuis quelque temps elle paraissait prendre son malheur avec plus de patience, et qu'elle était occupée à coudre du matin jusqu'au soir, à la réserve de quelques heures qu'elle employait à la lecture. Je lui demandai encore si elle avait été entretenue proprement. Il m'assura que le nécessaire du moins ne lui avait jamais manqué.

Nous approchâmes de sa porte. Mon cœur battait violemment. Je dis à M. de T... : Entrez seul et prévenez-la sur ma visite, car j'appréhende qu'elle ne soit trop saisie en me voyant tout d'un coup. La porte nous fut ouverte. Je demeurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs discours. Il lui dit qu'il venait lui apporter un peu de consolation ; qu'il était de mes amis, et qu'il prenait beaucoup d'intérêt à notre bonheur. Elle lui demanda avec le plus vif empressement si elle apprendrait de lui ce que j'étais devenu. Il lui promit de m'amener à ses pieds, aussi tendre, aussi fidèle qu'elle pouvait le désirer. Quand ? reprit-elle. — Aujourd'hui même, lui dit-il : ce bienheureux moment ne tardera point ; il va paraître à l'instant si vous le souhaitez. Elle comprit que j'étais à la porte. J'entraî lorsqu'elle y accourait avec précipitation. Nous nous embrassâmes avec cette effusion de tendresse qu'une absence de trois mois fait trouver si charmante à de parfaits amants. Nos soupirs, nos exclamations interrompues, mille noms d'amour répétés languissamment de part et d'autre formèrent pendant un quart d'heure une scène qui attendrissait M. de T... Je vous porte envie, me dit-il en nous faisant a-seoir ; il n'y a point de sort glorieux auquel je ne préférasse une maîtresse si belle et si passionnée. — Aussi mépriserais-je tous les empires du monde, lui répondis-je, pour m'assurer le bonheur d'être aimé d'elle.

Tout le reste d'une conversation si désirée ne pouvait manquer d'être infiniment tendre. La pauvre Manon me raconta ses aventures, et je lui appris les miennes. Nous pleurâmes amèrement en nous entretenant de l'état où elle était et de celui d'où je ne faisais que de sortir. M. de T... nous consola par de nouvelles promesses de s'employer ardemment pour finir nos misères. Il nous conseilla de ne pas rendre cette première entrevue trop longue, pour lui donner plus de facilité à nous en procurer d'autres. Il eut beaucoup de peine à nous faire goûter ce conseil. Manon surtout ne pouvait se résoudre à me laisser partir. Elle me fit remettre cent fois sur ma chaise. Elle me retenait par les habits et par les mains. Hélas ! dans quel lieu me laissez-vous ? disait-elle. Qui peut m'assurer de vous revoir ? M. de T... lui promit de la venir voir souvent avec moi. Pour le lieu, ajouta-t-il agréablement, il ne faut plus l'appeler l'hôpital ; c'est Versailles depuis qu'une personne qui mérite l'empire de tous les cœurs y est renfermée.

Je fis en sortant quelques libéralités au valet qui la servait, pour l'engager à lui rendre ses soins avec zèle. Ce garçon avait l'âme moins basse et moins dure que ses pareils. Il avait été témoin de notre entrevue. Ce tendre spectacle l'avait touché. Un louis d'or, dont je lui fis présent, acheva de me l'attacher. Il me prit à l'écart en descendant dans les cours : Monsieur, me dit-il, si vous voulez me prendre à votre service ou me donner une honnête récompense pour me dédommager de la perte de l'emploi que j'occupe ici, je crois qu'il me sera facile de délivrer mademoiselle Manon.

J'ouvris l'oreille à cette proposition ; et, quoique je fusse dépourvu de tout, je lui fis des promesses fort au-dessus de ses désirs. Je comptais bien qu'il me serait toujours aisé de récompenser un homme de cette étoffe. Sois persuadé, lui dis-je, mon ami, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour toi, et que ta fortune est aussi assurée que la mienne. Je voulus savoir quels moyens il avait dessein d'employer. Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le soir la porte de sa chambre et de vous la conduire jusqu'à celle de la rue, où il faudra que vous soyez prêt à la recevoir. Je lui demandai s'il n'était point à craindre qu'elle ne fût reconnue en tra-

versant les galeries et les cours. Il confessa qu'il y avait quelque danger ; mais il me dit qu'il fallait bien risquer quelque chose.

Quoique je fusse ravi de le voir si résolu, j'appelai M. de T... pour lui communiquer ce projet et la seule raison qui pouvait le rendre douteux. Il y trouva plus de difficultés que moi. Il convint qu'elle pouvait absolument s'échapper de cette manière : Mais si elle est reconnue, continua-t-il, si elle est arrêtée en fuyant, c'est peut-être fait d'elle pour toujours. D'ailleurs il vous faudrait donc quitter Paris sur-le-champ ; car vous ne seriez jamais assez caché aux recherches ; ou les redoublerait autant par rapport à vous qu'à elle. Un homme s'échappe aisément quand il est seul ; mais il est presque impossible de demeurer inconnu avec une jolie femme.

Quelle solide que me parût ce raisonnement, il ne put l'emporter dans mon esprit sur un espoir si proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à M. de T..., et je le priai de pardonner un peu d'imprudence et de témérité à l'amour. J'ajoutai que mon dessein était en effet de quitter Paris pour m'arrêter, comme j'avais déjà fait, dans quelque village voisin. Nous convînmes donc avec le valet de ne pas remettre son entreprise plus loin qu'au jour suivant ; et, pour la rendre aussi certaine qu'il était en notre pouvoir, nous résolûmes d'apporter des habits d'homme dans la vue de faciliter notre sortie. Il n'était pas aisé de les faire entrer ; mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai seulement M. de T... de mettre le lendemain deux vestes légères l'une sur l'autre, et je me chargeai de tout le reste.

Nous retournâmes le matin à l'hôpital. J'avais avec moi, pour Manon, du linge, des bas, etc., et par-dessus mon justaucorps un surtout qui ne laissait rien voir de trop enfilé dans mes poches. Nous ne fûmes qu'un instant dans sa chambre. M. de T... lui laissa une de ses deux vestes. Je lui donnai mon justaucorps, le surtout me suffisant pour sortir. Il ne se trouva rien de manque à son ajustement, excepté la culotte que j'avais malheureusement oubliée.

L'oubli de cette pièce nécessaire nous eût sans doute apprêté à rire si l'embarras où il nous mettait eût été moins sérieux. J'étais au désespoir qu'une bagatelle de cette nature fût capable de nous arrêter. Cependant je pris mon parti, qui fut de sortir moi-même sans culotte. Je laissai la mienne à Manon. Mon surtout était long, et je me mis, à l'aide de quelques épingles, en état de passer déceimant à la porte.

Le reste du jour me parut d'une longueur insupportable. Enfin la nuit étant venue, nous nous rendîmes dans un carrosse un peu au-dessous de la porte de l'hôpital. Nous n'y fûmes pas longtemps sans voir Manon paraître avec son conducteur. Notre portière étant ouverte, ils montèrent tous deux à l'instant. Je reçus ma chère maîtresse dans mes bras. Elle tremblait comme une feuille. Le cocher me demanda où il fallait toucher : Touche au bout du monde, lui dis-je, et même-moi quelque part où je ne puisse jamais être séparé de Manon.

Ce transport dont je ne fus pas le maître faillit de m'attirer un fâcheux embarras. Le cocher fit réflexion à mon langage, et lorsque je lui dis ensuite le nom de la rue où nous voulions être conduits, il me répondit qu'il craignait que je ne m'engageasse dans une mauvaise affaire ; qu'il voyait bien que ce beau jeune homme qui s'appelait Manon était une fille que j'enlevais de l'hôpital, et qu'il n'était pas d'humeur à se perdre pour l'amour de moi.

La délicatesse de ce coquin n'était qu'une envie de me faire payer la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'hôpital pour ne pas filer doux. Tais-toi, lui dis-je ; il y a un louis d'or à gagner pour toi. Il m'aurait aidé après cela à brûler l'hôpital même.

Nous gagnâmes la maison où demeurait Lescaut. Comme il était tard, M. de T... nous quitta en chemin avec promesse de nous revoir le lendemain ; le valet demeura seul avec nous.

Je tenais Manon si étroitement serrée entre mes bras, que nous n'occupions qu'une place dans le carrosse. Elle pleurait de joie, et je sentais ses larmes qui mouillaient mon visage.

Lorsqu'il fallut descendre pour entrer chez Lescaut, j'eus avec le cocher un nouveau démêlé dont les suites furent funestes. Je me repentis de lui avoir promis un louis, non-seulement parce que le présent était excessif, mais par une autre raison bien plus forte, qui était l'impuissance de le payer. Je fis appeler Lescaut. Il descendit de sa chambre pour venir à la porte. Je lui dis à l'oreille dans quel embarras je me trouvais. Comme il était d'une humeur brusque, et nullement accoutumé à ménager un liacre, il me répondit que je me moquais. Un louis d'or ! ajouta-t-il, vingt coups de canne à ce coquin-là. J'eus beau lui représenter doucement qu'il allait nous perdre ; il m'arracha ma canne avec l'air d'en vouloir maltraiter le cocher. Celui-ci, à qui il était peut-être arrivé de tomber quelquefois sous la main d'un garde du corps ou d'un mousquetaire, s'enfuit de peur avec son carrosse en criant que je l'avais trompé, mais que j'aurais de ses nouvelles. Je lui répétai inutilement d'arrêter.

Sa fuite me causa une extrême inquiétude. Je ne doutai point qu'il m'advertit le commissaire. Vous me perdez, dis-je à Lescaut ; je ne serai pas en sûreté chez vous, il faut nous en éloigner dans le moment. Je prêtai le bras à Manon pour marcher, et nous sortîmes promptement de cette dangereuse rue. Lescaut nous tint compagnie.

Le chevalier des Grieux ayant employé plus d'une heure à ce récit, je le priai de prendre un peu de relâche et de nous tenir compagnie à souper. Notre attention lui fit juger que nous l'avions écouté avec plaisir. Il nous assura que nous trouverions quelque chose encore de plus intéress-

sant dans la suite de son histoire ; et, lorsque nous eûmes fini de souper, il continua dans ces termes :

SECONDE PARTIE.

C'est quelque chose d'admirable que la manière dont la Providence enchaîne les événements. A peine avions-nous marché cinq ou six minutes, qu'un homme dont je ne découvris point le visage reconnut Lescaut. Il le cherchait sans doute aux environs de chez lui, avec le malheureux dessein qu'il exécuta. C'est Lescaut, dit-il en lui lâchant un coup de pistolet ;



J. B. FAUCIT

il ira souper ce soir avec les anges. Il se déroba aussitôt. Lescaut tomba sans le moindre mouvement de vie. Je pressai Manon de fuir, car nos secours étaient inutiles à un cadavre, et je craignais d'être arrêté par le guet, qui ne pouvait tarder à paraître. J'enfilai, avec elle et le valet, la première petite rue qui croisait. Elle était si éperdue, que j'avais de la peine à la soutenir. Enfin j'aperçus un fiacre au bout de la rue. Nous y montâmes. Mais lorsque le cocher me demanda où il fallait nous conduire, je fus embarrassé à lui répondre. Je n'avais point d'asile assuré, ni d'ami de confiance à qui j'osasse avoir recours. J'étais sans argent, n'ayant guère plus d'une demi-pistole dans ma bourse. La frayeur et la fatigue avaient tellement incommodé Manon, qu'elle était à demi-pâmée près de moi. J'avais d'ailleurs l'imagination remplie du meurtre de Lescaut, et je n'étais pas encore sans appréhension de la part du guet. Quel parti prendre ? Je me souvins heureusement de l'auberge de Chaillot, où j'avais passé quelques jours avec Manon, lorsque nous étions allés dans ce village pour y demeurer. J'espérai non-seulement y être en sûreté, mais d'y pouvoir vivre quelque temps sans être pressé de payer. Mène-nous à Chaillot, dis-je au cocher. Il refusa d'y aller si tard à moins d'une pistole ; autre sujet d'embarras. Enfin nous eûmes de six francs : c'était toute la somme qui restait dans ma bourse.

Je consolais Manon en avançant, mais au fond, j'avais le désespoir dans le cœur. Je me serais donné mille fois la mort, si je n'eusse pas eu dans mes bras le seul bien qui m'attachait à la vie : cette seule pensée me remettait. Je la tiens du moins, disais-je ; elle m'aime, elle est à moi ; Tiberge a beau dire, ce n'est pas là un fantôme de bonheur. Je verrais périr tout l'univers sans y prendre intérêt : pourquoi ? parce que je n'ai plus d'affection de reste.

Le sentiment était vrai ; cependant, dans le temps que je faisais si peu de cas des biens du monde, je sentais que j'aurais eu besoin d'en avoir du moins une petite partie pour mépriser encore plus souverainement tout le reste. L'amour est plus fort que l'abondance, plus fort que les trésors et les richesses ; mais il a besoin de leurs secours ; et rien n'est plus désespérant pour un amant délicat que de se voir ramené par là, malgré lui, à la grossièreté des âmes les plus basses.

Il était onze heures quand nous arrivâmes à Chaillot. Nous fûmes reçus à l'auberge comme des personnes de connaissance. On ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme, parce qu'on est accoutumé, à Paris et

aux environs, de voir prendre aux femmes toutes sortes de formes. Je la fis servir aussi proprement que si j'eusse été dans la meilleure fortune. Elle ignorait que je fusse mal en argent. Je me gardai bien de lui en rien apprendre, étant résolu de retourner seul à Paris le lendemain pour chercher quelque remède à cette fâcheuse espèce de maladie.

Elle me parut pâle et maigrie, en soupant. Je ne m'en étais point aperçu à l'Hôpital, parce que la chambre où je l'avais vue n'était pas des plus claires. Je lui demandai si ce n'était pas encore un effet de la frayeur qu'elle avait eue en voyant assassiner son frère. Elle m'assura que, quelque touchée qu'elle fût de cet accident, sa pâleur ne venait que d'avoir essayé pendant trois mois mon absence. Tu m'aimes donc extrêmement, lui répondis-je ? — Mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle. — Tu me quitteras donc plus jamais, ajoutai-je ? — Non, jamais, répliqua-t-elle. Cette assurance fut confirmée par tant de caresses et de serments, qu'il me parut impossible en effet qu'elle pût jamais les oublier. J'ai toujours été persuadé qu'elle était sincère. Quelle raison aurait-elle eue de se contrefaire jusqu'à ce point ? Mais elle était encore plus volage, ou plutôt elle n'était plus rien, et elle ne se reconnaissait pas elle-même, lorsqu'ayant devant les yeux des femmes qui vivaient dans l'abondance, elle se trouvait dans la pauvreté et dans le besoin. J'étais à la veille d'en avoir une dernière preuve qui a surpassé toutes les autres, et qui a produit la plus étrange aventure qui soit jamais arrivée à un homme de ma naissance et de ma fortune.

Comme je la connaissais de cette humeur, je me hâtai le lendemain d'aller à Paris. La mort de son frère et la nécessité d'avoir du linge et des habits pour elle et pour moi étaient de si bonnes raisons, que je n'eus pas besoin de prétextes. Je sortis de l'auberge avec le dessein, dis-je à Manon et à mon hôte, de prendre un carrosse de louage ; mais c'était une gasconnade. La nécessité m'obligeant d'aller à pied, je marchai fort vite jusqu'au Cours-la-Reine, où j'avais dessein de m'arrêter. Il fallait bien prendre un moment de solitude et de tranquillité pour m'arranger et prévoir ce que j'allais faire à Paris.

Je m'assis sur l'herbe. J'entrai dans une mer de raisonnements et de réflexions qui se réduisirent à peu près à trois principaux articles : j'avais besoin d'un prompt secours pour un nombre infini de nécessités présentes ; j'avais à chercher quelque voie qui pût du moins m'ouvrir des espérances pour l'avenir ; et, ce qui n'était pas de moindre importance, j'avais des informations et des mesures à prendre pour la sûreté de Manon et pour la mienne. Après m'être épuisé en projets et en combinaisons sur ces trois chefs, je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions pas mal à couvert dans une chambre de Chaillot ; et pour les besoins futurs, je crus qu'il serait temps d'y penser lorsque j'aurais satisfait aux présents.

Il était donc question de remplir actuellement ma bourse. M. de T... m'avait offert généreusement la sienne ; mais j'avais une extrême répugnance à la remettre moi-même sur cette matière. Quel personnage que d'aller exposer sa misère à un étranger et de le prier de nous faire part de son bien ! Il n'y a qu'une âme lâche qui en soit capable, par une bassesse qui l'empêche d'en sentir l'indignité ; ou un chrétien humble, par un excès de générosité qui le rend supérieur à cette honte. Je n'étais ni un homme lâche, ni un bon chrétien : j'avais donné la moitié de mon sang pour éviter cette humiliation.



Tiberge, disais-je, le bon Tiberge me refusera-t-il ce qu'il aura le pouvoir de me donner ? Non, il sera touché de ma misère ; mais il m'assassinera par sa morale. Il faudra essayer ses reproches, ses exhortations, ses menaces ; il me fera acheter ses secours si cher, que je donnerais encore une partie de mon sang plutôt que de m'exposer à cette scène fâcheuse qui me laissera du trouble et des remords. Bon, reprenais-je, il faut donc renoncer à tout espoir, puisqu'il ne me reste point d'autre

voie, et que je suis si éloigné de m'arrêter à ces deux-là que je verserais plus volontiers la moitié de mon sang que d'en prendre une, c'est-à-dire tout mon sang, plutôt que de les prendre toutes deux. Oui, mon sang tout entier, ajoutai-je après une réflexion d'un moment, je le donnerais plus volontiers, sans doute, que de me réduire à de basses supplications.

Mais il s'agit bien ici de mon sang ! Il s'agit de la vie et de l'entretien de Manon, il s'agit de son amour et de sa fidélité. Qu'ai-je à mettre en balance avec elle ? Je n'y ai rien mis jusqu'à présent : elle me tient lieu de gloire, de bonheur et de fortune. Il y a bien des choses, sans doute, que je donnerais ma vie pour obtenir ou pour éviter ; mais estimer une chose plus que ma vie n'est pas une raison pour l'estimer autant que Manon. Je ne fus pas longtemps à me déterminer après ce raisonnement. Je continuai mon chemin, résolu d'aller d'abord chez Tiberge, et de là chez M. de T....

En entrant à Paris, je pris un fiacre, quoique je n'eusse pas de quoi le payer : je comptais sur les secours que j'allais solliciter. Je me fis conduire au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir Tiberge que j'étais à l'attendre. Il satisfait mon impatience par sa promptitude. Je lui appris l'extrémité de mes besoins sans nul détour. Il me demanda si les cent pistoles que je lui avais rendues me suffiraient ; et, sans m'opposer un seul mot de difficulté, il me les alla chercher dans le moment avec cet air ouvert et ce plaisir à donner qui n'est connu que de l'amour et de la véritable amitié.

Quoique je n'eusse pas eu le moindre doute du succès de ma demande, je fus surpris de l'avoir obtenue à si bon marché, c'est-à-dire sans qu'il m'eût querellé sur mon impénitence. Mais je me trompais en me croyant tout à fait quitte de ses reproches, car lorsqu'il eut achevé de me compter son argent et que je me préparais à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée. Je ne lui avais point parlé de Manon ; il ignorait qu'elle fût en liberté ; ainsi sa morale ne tomba que sur ma luité téméraire de Saint-Lazare et sur la crainte où il était, qu'au lieu de profiter des leçons de sagesse que j'y avais reçues, je ne repris le train du désordre.

Il me dit qu'étant allé pour me visiter à Saint-Lazare le lendemain de mon évasion, il avait été frappé au delà de toute expression en apprenant la manière dont j'en étais sorti ; qu'il avait eu là-dessus un entretien avec le supérieur ; que ce bon père n'était pas encore remis de son effroi ; qu'il avait eu néanmoins la générosité de déguiser à M. le lieutenant général de police les circonstances de mon départ, et qu'il avait empêché que la mort du portier ne fût connue au dehors ; que je n'avais donc, de ce côté-là, nul sujet d'alarmes ; mais que s'il me restait le moindre sentiment de sagesse, je profiterais de cet heureux tour que le ciel donnait à mes affaires ; que je devais commencer par écrire à mon père et me remettre bien avec lui ; et que si je voulais suivre une fois son conseil, il était d'avis que je quittasse Paris pour retourner dans le sein de ma famille.

J'écoutai son discours jusqu'à la fin. Il y avait bien là des choses satisfaisantes. Je fus ravi premièrement de n'avoir rien à craindre du côté de Saint-Lazare : les rues de Paris me redevenaient un pays libre ; en se-

j'étais disposé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs et de ses volontés. Mon espérance était de l'engager à m'envoyer de l'argent sous prétexte de faire mes exercices à l'Académie ; car j'aurais en peine à lui persuader que je fusse dans la disposition de retourner à l'état ecclésiastique. Et dans le fond je n'avais nul éloignement pour ce que je voulais lui promettre ; j'étais bien aise, au contraire, de m'appliquer à quelque chose d'honnête et de raisonnable, autant que ce dessein pourrait s'accorder avec mon amour. Je faisais mon compte de vivre avec ma maîtresse et de faire en même temps mes exercices. Cela était fort compatible.

Je fus si satisfait de toutes ces idées, que je promis à Tiberge de faire partir le jour même une lettre pour mon père. J'entraî effectivement dans un bureau d'écriture en le quittant, et j'écrivis d'une manière si tendre et si soumise, qu'en relisant ma lettre je me flattai d'obtenir quelque chose du cœur paternel.



Quoique je fusse en état de prendre et de payer un fiacre après avoir quitté Tiberge, je me fis un plaisir de marcher fièrement à pied en allant chez M. de T.... Je trouvais de la joie dans cet exercice de ma liberté, pour laquelle mon ami m'avait assuré qu'il ne me restait rien à craindre. Cependant il me revint tout d'un coup à l'esprit que ses assurances ne regardaient que Saint-Lazare, et que j'avais, outre cela, l'affaire de l'hôpital sur les bras, sans compter la mort de Lescaut, dans laquelle j'étais mêlé, du moins comme témoin. Ce souvenir m'effraya si vivement, que je me retirai dans la première allée, d'où je fis appeler un fiacre. J'allai droit chez M. de T...., que je fis rire de ma frayeur. Elle me parut risible à moi-même, lorsqu'il m'eut appris que je n'avais rien à craindre du côté de l'hôpital, ni de celui de Lescaut. Il me dit que dans la pensée qu'on pourrait le soupçonner d'avoir eu part à l'enlèvement de Manon, il était allé le matin à l'hôpital, et qu'il avait demandé à la voir, en feignant d'ignorer ce qui était arrivé ; qu'on était si éloigné de nous accuser, ou lui, ou moi, qu'on s'était empressé, au contraire, de lui apprendre cette aventure comme une étrange nouvelle, et qu'on admirait qu'une fille aussi jolie que Manon Lescaut eût pris le parti de fuir avec un valet ; qu'il s'était contenté de répondre froidement qu'il n'en était pas surpris, et qu'on fait tout pour la liberté.

Il continua de me raconter qu'il était allé de là chez Lescaut, dans l'espérance de m'y trouver avec ma charmante maîtresse : que l'hôte de la maison, qui était un carrossier, lui avait protesté qu'il n'avait vu ni elle, ni moi ; mais qu'il n'était pas étonnant que nous n'eussions point paru chez lui, si c'était pour Lescaut que nous devions y venir, parce que nous aurions sans doute appris qu'il venait d'être tué à peu près dans le même temps : sur quoi il n'avait pas refusé d'expliquer ce qu'il savait de la cause et des circonstances de cette mort. Environ deux heures auparavant, un garde du corps des amis de Lescaut l'était venu voir et lui



cond lieu, je m'applaudis de ce que Tiberge n'avait pas la moindre idée de la délivrance de Manon et de son retour avec moi : je remarquais même qu'il avait évité de me parler d'elle, dans l'opinion apparemment qu'elle me tenait moins au cœur puisque je paraissais si tranquille sur son sujet. Je résolus, sinon de retourner dans ma famille, du moins d'écrire à mon père, comme il me le conseillait, et de lui témoigner que

avait proposé de jouer. Lescaut avait gagné si rapidement, que l'autre s'était trouvé cent écus de moins en une heure, c'est-à-dire tout son argent. Ce malheureux, qui se voyait sans un sou, avait prié Lescaut de lui prêter la moitié de la somme qu'il avait perdue; et sur quelques difficultés nées à cette occasion, ils s'étaient querellés avec une animosité extrême. Lescaut avait refusé de sortir pour mettre l'épée à la main, et l'autre avait juré, en le quittant, de lui casser la tête; ce qu'il avait exécuté le soir même. M. de T... eut l'honnêteté d'ajouter qu'il avait été fort inquiet par rapport à nous, et qu'il continuait de m'offrir ses services. Je ne balançai point à lui apprendre le lieu de notre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât souper avec nous.

Comme il ne me restait qu'à prendre du linge et des habits pour Manon, je lui dis que nous pouvions partir à l'heure même, s'il voulait avoir la complaisance de s'arrêter un moment avec moi chez quelques marchands. Je ne sais s'il eut que je lui faisais cette proposition dans la vue d'intéresser sa générosité, ou si ce fut par le simple mouvement d'une belle âme; mais ayant consenti à partir aussitôt, il me mena chez les marchands qui fournissaient sa maison: il me fit choisir plusieurs étoffes d'un prix plus considérable que je ne me l'étais proposé; et lorsque je me disposais à les payer, il défendit aux marchands de recevoir un sou de moi. Cette galanterie se fit de si bonne grâce, que je crus pouvoir en profiter sans honte. Nous primes ensemble le chemin de Chaillot, où j'arrivai avec moins d'inquiétude que je n'en étais parti.

Ma présence et les politesses de M. de T... dissipèrent tout ce qui pouvait rester de chagrin à Manon. Oublions nos terreurs passées, ma chère âme, lui dis-je en arrivant, et recommençons à vivre plus heureux que jamais. Après tout, l'amour est un bon maître: la fortune ne saurait nous causer autant de peines qu'il nous fait goûter de plaisirs. Notre souper fut une vraie scène de joie.

J'étais plus fier et plus content avec Manon et mes cent pistoles que le plus riche partisan de Paris avec ses trésors entassés. Il faut compter ses richesses par les moyens qu'on a de satisfaire ses désirs. Je n'en avais pas un seul à remplir. L'avenir même me causait peu d'embarras. J'étais presque sûr que mon père ne ferait pas difficulté de me donner de quoi vivre honorablement à Paris, parce qu'étant dans ma vingtième année, j'étais en droit d'exiger ma part du bien de ma mère. Je ne cachai point à Manon que le fond de mes richesses n'était que de cent pistoles. C'était assez pour attendre tranquillement une meilleure fortune, qui semblait ne me pouvoir manquer, soit par mes droits naturels ou par les ressources du jeu.

Ainsi, pendant les premières semaines, je ne pensai qu'à jouir de ma situation, et la force de l'honneur, autant qu'un reste de ménagement pour la police, me faisant remettre de jour en jour à renouer avec les associés de l'hôtel de Transylvanie, je me réduisis à jouer dans quelques assemblées moins décriées, où la faveur du sort m'épargna l'humiliation d'avoir recours à l'industrie. J'allais passer à la ville une partie de l'après-midi, et je revenais souper à Chaillot, accompagné fort souvent de M. de T..., dont l'amitié croissait de jour en jour pour nous.

Manon trouva des ressources contre l'ennui. Elle se lia dans le voisinage avec quelques jeunes personnes que le printemps y avait ramenées. La promenade et les petits exercices de leur sexe faisaient alternativement leur occupation. Une partie de jeu dont elles avaient réglé les bornes fournissait aux frais de la voiture. Elles allaient prendre l'air au bois de Boulogne; et le soir, à mon retour, je retrouvais Manon plus belle, plus contente et plus passionnée que jamais.

Il s'éleva néanmoins quelques nuages qui semblèrent menacer l'édifice de mon bonheur, mais ils furent nettement dissipés; et l'humeur folâtre de Manon rendit le dénoûment si comique, que je trouve encore de la douceur dans un souvenir qui me représente sa tendresse et les agréments de son esprit.

Le seul valet qui composait notre domestique me prit un jour à l'écart pour me dire, avec beaucoup d'embarras, qu'il avait un secret d'importance à me communiquer. Je l'encourageai à parler librement. Après quelques détours, il me fit entendre qu'un seigneur étranger semblait avoir pris beaucoup d'amour pour mademoiselle Manon. Le trouble de mon sang se fit sentir dans toutes mes veines. En a-t-elle pour lui? interrompis-je plus brusquement que la prudence ne le permettait pour m'éclaircir.

Ma vivacité l'effraya. Il me répondit d'un air inquiet que sa pénétration n'avait pas été si loin; mais qu'ayant observé depuis plusieurs jours que cet étranger venait assidûment au bois de Boulogne, qu'il y descendait de son carrosse, et que, s'engageant seul dans les contre-allées, il paraissait chercher l'occasion de voir ou de rencontrer mademoiselle, il lui était venu à l'esprit de faire quelque liaison avec ses gens pour apprendre le nom de leur maître; qu'ils le traitaient de prince italien, et qu'ils le soupçonnaient eux-mêmes de quelque aventure galante; qu'il n'avait pu se procurer d'autres lumières, ajouta-t-il en tremblant, parce que le prince, étant alors sorti du bois, s'était approché familièrement de lui et lui avait demandé son nom; après quoi, comme s'il eût deviné qu'il était à notre service, il l'avait félicité d'appartenir à la plus charmante personne du monde.

J'attendais impatientement la suite de ce récit. Il le finit par des excuses timides que je n'attribuai qu'à mes imprudentes agitations. Je le pressai en vain de continuer sans déguisement. Il me protesta qu'il ne savait rien de plus, et que ce qu'il venait de me raconter étant arrivé le jour

précédent, il n'avait pas revu le geas du prince. Je le rassurai non-seulement par des éloges, mais par une honnête récompense; et, sans lui marquer la moindre défiance de Manon, je lui recommandai d'un ton plus tranquille de veiller sur toutes les démarches de l'étranger.

Au fond, sa frayeur me laissa de cruels doutes. Elle pouvait lui avoir fait supprimer une partie de la vérité. Cependant, après quelques réflexions, je revins de mes alarmes jusqu'à regretter d'avoir donné cette marque de faiblesse. Je ne pouvais faire un crime à Manon d'être aimée. Il y avait beaucoup d'apparence qu'elle ignorait sa conquête. Et quelle vie allais-je mener, si j'étais capable d'ouvrir si facilement l'entrée de mon cœur à la jalousie!

Je retournai à Paris le jour suivant, sans avoir formé d'autre dessein que de hâter le progrès de ma fortune en jouant plus gros jeu, pour me mettre en état de quitter Chaillot au premier sujet d'inquiétude. Le soir, je n'appris rien de nuisible à mon repos. L'étranger avait reparu au bois de Boulogne; et, prenant droit de ce qui s'y était passé la veille pour se rapprocher de mon confident, il lui avait parlé de son amour, mais dans des termes qui ne supposaient aucune intelligence avec Manon. Il l'avait interrogé sur mille détails. Enfin, il avait tenté de le mettre dans ses intérêts par des promesses considérables; et, tirant une lettre qu'il tenait prête, il lui avait offert inutilement quelques louis d'or pour la rendre à sa maîtresse.

Deux jours se passèrent sans aucun autre incident. Le troisième fut plus orageux. J'appris, en arrivant de la ville assez tard, que Manon, pendant sa promenade, s'était écartée un moment de ses compagnes, et que l'étranger, qui la suivait à peu de distance, s'étant approché d'elle au signal qu'elle lui en avait fait, elle lui avait remis une lettre qu'il avait reçue avec des transports de joie. Il n'avait eu le temps de les exprimer qu'en baisant amoureusement les caractères, parce qu'elle s'était aussitôt dérobée. Mais elle avait paru d'une gaieté extraordinaire pendant le reste du jour; et depuis qu'elle était rentrée au logis, cette humeur ne l'avait pas abandonnée. Je frémis sans doute à chaque mot. Es-tu bien sûr, dis-je tristement à mon valet, que tes yeux ne t'aient pas trompé? Il prit le ciel à témoin de sa bonne foi.

Je ne sais à quoi les tourments de mon cœur m'auraient porté, si Manon, qui m'avait entendu rentrer, ne fût venue au-devant de moi, avec un air d'impatience et des plaintes de ma lenteur. Elle n'attendit point ma réponse pour m'accabler de caresses; et, lorsqu'elle se vit seule avec moi, elle me fit des reproches fort vifs de l'habitude que je prenais de revenir si tard. Mon silence lui laissant la liberté de continuer, elle me dit que, depuis trois semaines, je n'avais pas passé une journée entière avec elle; qu'elle ne pouvait soutenir de si longues absences; qu'elle me demandait du moins un jour, par intervalles; et que dès le lendemain elle voulait me voir près d'elle, du matin au soir.

J'y serai, n'en doutez pas, lui répondis-je d'un ton assez brusque. Elle marqua peu d'attention pour mon chagrin; et dans le mouvement de sa joie, qui me parut en effet d'une vivacité singulière, elle me fit mille peintures plaisantes de la manière dont elle avait passé le jour. Étrange fille! me disais-je à moi-même: que dois-je attendre de ce prélude? L'aventure de notre première séparation me revint à l'esprit. Cependant je croyais voir dans le fond de sa joie et de ses caresses un air de vérité qui s'accordait avec les apparences.

Il ne me fut pas difficile de rejeter la tristesse dont je ne pus me défendre pendant notre souper, sur une perte que je me plains d'avoir faite au jeu. J'avais regardé comme un extrême avantage, que l'idée de ne pas quitter Chaillot le jour suivant fût venue d'elle-même. C'était gagner du temps pour mes délibérations. Ma présence éloignait toutes sortes de craintes pour le lendemain; et si je ne remarquais rien qui m'obligeât de faire éclater mes découvertes, j'étais déjà résolu de transporter, le jour d'après, mon établissement à la ville, dans un quartier où je n'eusse rien à démêler avec les princes. Cet arrangement me fit passer une nuit plus tranquille; mais il ne m'était pas la douleur d'avoir à trembler pour une nouvelle infidélité.

A mon réveil, Manon me déclara que, pour passer le jour dans notre appartement, elle ne prétendait pas que j'en eusse l'air plus négligé, et qu'elle voulait que mes cheveux fussent accommodés de ses propres mains. Je les avais fort beaux. C'était un amusement qu'elle s'était donné plusieurs fois. Mais elle y apporta plus de soins que je ne lui en avais jamais vu prendre. Je fus obligé, pour la satisfaire, de m'asseoir devant sa toilette, et d'essayer toutes les petites recherches qu'elle imagina pour ma parure. Dans le cours de son travail, elle me faisait tourner souvent le visage vers elle, et, s'appuyant des deux mains sur mes épaules, elle me regardait avec une curiosité avide. Ensuite, exprimant sa satisfaction par un ou deux baisers, elle me faisait reprendre ma situation pour continuer son ouvrage.

Ce badinage nous occupa jusqu'à l'heure du dîner. Le goût qu'elle y avait pris m'avait paru si naturel, et sa gaieté sentait si peu l'artifice, que, ne pouvant concilier des apparences si constantes avec le projet d'une noire trahison, je fus tenté plusieurs fois de lui ouvrir mon cœur, et de me décharger d'un fardeau qui commençait à me peser. Mais je me flattais, à chaque instant, que l'ouverture viendrait à elle, et je m'en faisais d'avance un délicieux triomphe.

Nous rentrâmes dans son cabinet. Elle se mit à rajuster mes cheveux, et ma complaisance me faisait éder à toutes ses volontés; lorsqu'un vint l'avertir que le prince de..... demandait à la voir. Ce nom m'échauffa

jusqu'au transport. Quoi donc! m'écriai-je en la repoussant; qui? quel prince? Elle ne répondit point à mes questions. Faites-le monter, dit-elle froidement au valet. Et se tournant vers moi: Cher amant! toi que j'adore, reprit-elle d'un ton enchaînant, je te demande un moment de complaisance; un moment, un seul moment! Je t'en aimerai mille fois plus, je t'en saurai gré toute ma vie.

L'indignation et la surprise me lièrent la langue. Elle répétait ses instances, et je cherchais des expressions pour les rejeter avec mépris. Mais, entendant ouvrir la porte de l'antichambre, elle empoigna d'une main mes cheveux, qui étaient flottants sur mes épaules, elle prit de l'autre son miroir de toilette; elle employa toute sa force pour me traîner dans cet état jusqu'à la porte du cabinet, et, l'ouvrant du genou, elle offrit à l'étranger, que le bruit semblait avoir arrêté au milieu de la chambre, un spectacle qui ne dut pas lui causer peu d'étonnement. Je vis un homme fort bien mis, mais d'assez mauvaise mine.

Dans l'embarras où le jetait cette scène, il ne laissa pas de faire une profonde révérence. Manon ne lui donna pas le temps d'ouvrir la bouche; elle lui présenta son miroir: Voyez, monsieur, lui dit-elle, regardez-vous bien, et rendez-moi justice. Vous me demandez de l'amour; voici l'homme que j'aime, et que j'ai juré d'aimer toute ma vie. Faites la comparaison vous-même: si vous croyez lui pouvoir disputer mon cœur, apprenez-moi donc sur quel fondement, car je vous déclare qu'aux yeux de votre servante très-humble tous les princes d'Italie ne valent pas un des cheveux que je tiens.

Pendant cette folle harangue, qu'elle avait apparemment méditée, je faisais des efforts inutiles pour me dégager; et, prenant pitié d'un homme de considération, je me sentais porté à réparer ce petit outrage par mes politesses. Mais s'étant remis assez facilement, sa réponse, que je trouvais un peu grossière, me fit perdre cette disposition. Mademoiselle, mademoiselle, lui dit-il avec un sourire forcé, j'ouvre en effet les yeux, et je vous trouve bien moins novice que je ne me l'étais figuré.

Il se retira aussitôt sans jeter les yeux sur elle, en ajoutant d'une voix basse que les femmes de France ne valent pas mieux que celles d'Italie. Rien ne m'invitant, dans cette occasion, à lui faire prendre une meilleure idée du beau sexe.

Manon quitta mes cheveux, se jeta dans un fauteuil, et fit retentir la chambre de longs éclats de rire. Je ne dissimulerais pas que je fus touché jusqu'au fond du cœur d'un sacrifice que je ne pouvais attribuer qu'à l'amour. Cependant la plaisanterie me parut excessive. Je lui en fis des reproches; elle me raconta que mon rival, après l'avoir obsédée pendant plusieurs jours au bois de Boulogne, et lui avoir fait deviner ses sentiments par des grimaces, avait pris le parti de lui en faire une déclaration ouverte, accompagnée de son nom et de tous ses titres, dans une lettre qu'il lui avait fait remettre par le cocher qui la conduisait avec ses compagnes; qu'il lui promettait au delà des monts une brillante fortune et des adorations éternelles; qu'elle était revenue à Chaillot dans la résolution de me communiquer cette aventure; mais, qu'ayant conçu que nous en pouvions tirer de l'amusement, elle n'avait pu résister à son imagination; qu'elle avait offert au prince italien, par une réponse flatteuse, la liberté de la voir chez elle; et qu'elle s'était fait un second plaisir de me faire entrer dans son plan sans m'en avoir fait naître le moindre soupçon. Je ne lui dis pas un mot des lumières qui m'étaient venues par une autre voie; et l'ivresse de l'amour triomphant me fit tout approuver.

J'ai remarqué dans toute ma vie que le ciel a toujours choisi, pour me frapper de ses plus rudes châtimens, le temps où ma fortune me semblait le mieux établie. Je me croyais si heureux avec l'amitié de M. de T... et la tendresse de Manon, qu'on n'aurait pu me faire comprendre que j'eusse à craindre quelque nouveau malheur; cependant il s'en préparait un si funeste, qu'il m'a réduit à l'état où vous m'avez vu à Passy, et par degrés à des extrémités si déplorables, que vous aurez peine à croire mon récit fidèle.

Un jour que nous avions M. de T... à souper, nous entendîmes le bruit d'un carrosse qui s'arrêtait à la porte de l'hôtellerie. La curiosité nous fit désirer de savoir qui pouvait arriver à cette heure. On nous dit que c'était le jeune G... M..., c'est-à-dire le fils de notre plus cruel ennemi, de ce vieux débauché qui m'avait mis à Saint-Lazare, et Manon à l'hôpital. Son nom me fit monter la rougeur au visage. C'est le ciel qui me l'amené, dis-je à M. de T..., pour le punir de la lâcheté de son père. Il ne m'échappera pas que nous n'ayons mesuré nos épées. M. de T..., qui le connaissait, et qui était même de ses meilleurs amis, s'efforça de me faire prendre d'autres sentiments pour lui. Il m'assura que c'était un jeune homme très-amable, et si peu capable d'avoir eu part à l'action de son père, que je ne le verrais pas moi-même un moment sans lui accorder mon estime et sans désirer la sienne. Après avoir ajouté mille choses à son avantage, il me pria de consentir qu'il allât lui proposer de venir prendre place avec nous, et de s'accorder du reste de notre souper. Il prévint l'objection du péril où c'était exposé Manon, que de découvrir sa demeure au fils de notre ennemi, en protestant, sur son honneur et sur sa foi, que, lorsqu'il nous connaîtrait, nous n'aurions point de plus zélé défenseur. Je ne fis difficulté de rien après de telles assurances.

M. de T... ne nous l'amena point sans avoir pris un moment pour l'informer qui nous étions. Il entra d'un air qui nous prévint effectivement en sa faveur; il m'embrassa, nous nous assimes; il admira Manon, moi, tout ce qui nous appartenait, et il mangea d'un appétit qui fit honneur à notre souper.

Lorsqu'on eut desservi, la conversation devint plus sérieuse. Il baissa les yeux pour nous parler de l'exécès où son père s'était porté contre nous. Il nous fit les excuses les plus soumises. Je les abrégé, nous dit-il, pour ne pas renouveler un souvenir qui me cause trop de honte. Si elles étaient sincères dès le commencement, elles le deviendraient bien plus dans la suite; car il n'eût pas passé une demi-heure dans cet entretien, que je m'aperçus de l'impression que les charmes de Manon faisaient sur lui. Ses regards et ses manières s'attendrirent par degrés. Il ne laissa rien échapper néanmoins dans ses discours; mais, sans être aidé de la jalousie, j'avais trop d'expérience en amour pour ne pas discerner ce qui venait de cette source.

Il nous tint compagnie pendant une partie de la nuit, et il ne nous quitta qu'après s'être félicité de notre connaissance, et nous avoir demandé la permission de venir nous renouveler quelquefois l'offre de ses services. Il partit le matin même avec M. de T..., qui se mit avec lui dans son carrosse.

Je ne me sentais, comme j'ai dit, aucun penchant à la jalousie. J'avais plus de crédulité que jamais pour les sermens de Manon. Cette charmante créature était si absolument maîtresse de mon âme, que je n'avais pas un seul petit sentiment qui ne fût de l'estime et de l'amour. Loin de lui faire un crime d'avoir plu au jeune G... M..., j'étais ravi de l'effet de ses charmes, et je m'applaudissais d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvait aimable. Je ne jugeai pas même à propos de lui communiquer mes soupçons. Nous fûmes occupés, pendant quelques jours, du soin de faire ajuster ses habits, et à délibérer si nous pouvions aller à la comédie sans appréhender d'être reconnus. M. de T... revint nous voir avant la fin de la semaine; nous le consultâmes la-dessus. Il vit bien qu'il fallait dire oui, pour faire plaisir à Manon. Nous résolûmes d'y aller le soir même avec lui.

Cependant cette résolution ne put s'exécuter; car m'ayant tiré aussitôt en particulier: Je suis, me dit-il, dans le dernier embarras depuis que je ne vous ai vu, et la visite que je vous fais aujourd'hui en est une suite. G... M... aime votre maîtresse; il m'en a fait confidence. Je suis son intime ami, et disposé en tout à le servir; mais je ne suis pas moins le vôtre. J'ai considéré que ses intentions sont injustes, et je les ai condamnées. J'aurais gardé son secret, s'il n'avait dessein d'employer pour plaire que les voies communes; mais il est bien informé de l'humeur de Manon. Il a su, je ne sais d'où, qu'elle aime l'abondance et les plaisirs; et comme il jouit déjà d'un bien considérable, il m'a déclaré qu'il veut la tenter d'abord par un très-gras présent, et par l'offre de dix mille livres de pension. Toutes choses égales, j'aurais peut-être eu beaucoup plus de violence à me faire pour le trahir; mais la justice s'est jointe à l'amitié en votre faveur, d'autant plus qu'ayant été la cause imprudente de sa passion en l'introduisant ici, je suis obligé de prévenir les effets du mal que j'ai causé.

Je remerciai M. de T... d'un service de cette importance, et je lui avouai, avec un parfait retour de confiance, que le caractère de Manon était tel que G... M... se le figurait, c'est-à-dire qu'elle ne pouvait supporter le nom de la pauvreté. Cependant, lui dis-je, lorsqu'il n'est question que du plus ou du moins, je ne la crois pas capable de m'abandonner pour un autre. Je suis en état de ne la laisser manquer de rien, et je compte que ma fortune va croître de jour en jour. Je ne crains qu'une chose, ajoutai-je, c'est que G... M... ne se serve de la reconnaissance qu'il a de notre déveure pour nous rendre quelque mauvais office.

M. de T... m'assura que je devais être sans appréhension de ce côté-là; que G... M... était capable d'une folie amoureuse, mais qu'il ne l'était point d'une bassesse; que s'il avait la lâcheté d'en commettre une, il serait le premier, lui qui parlait, à l'en punir et à réparer par là le malheur qu'il avait eu d'y donner occasion. Je vous suis obligé de ce sentiment, repris-je; mais le mal serait fait, et le remède fort incertain. Ainsi le parti le plus sage est de le prévenir en quittant Chaillot pour prendre une autre demeure. Oui, reprit M. de T..., mais vous aurez peine à le faire aussi promptement qu'il faudrait; car G... M... doit être ici à midi: il me le dit hier, et c'est ce qui m'a porté à venir si matin pour vous informer de ses vues. Il peut arriver à tout moment.

Un avis si pressant me fit regarder cette affaire d'un œil plus sérieux. Comme il me semblait impossible d'éviter la visite de G... M..., et qu'il me le serait aussi, sans doute, d'empêcher qu'il ne s'ouvrit à Manon, je pris le parti de la prévenir moi-même sur le dessein de ce nouveau rival. Je m'imaginai que, me sachant instruit des propositions qu'il lui ferait, et les recevant à mes yeux, elle aurait assez de force pour les rejeter. Je découvris ma pensée à M. de T..., qui me répondit que cela était extrêmement délicat. Je l'avoue, lui dis-je; mais toutes les raisons qu'on peut avoir d'être sûr d'une maîtresse, je les ai de compter sur l'affection de la mienne. Il n'y aurait que la grandeur des offres qui pût l'efflourer, et je vous ai dit qu'elle ne connaît point l'intérêt. Elle aime ses aises, mais elle m'aime aussi; et dans la situation où sont mes affaires, je ne saurais croire qu'elle me préfère le fils d'un homme qui l'a mise à l'hôpital. En un mot, je persistai dans mon dessein; et m'étant retiré à l'écart avec Manon, je lui déclarai naturellement tout ce que je venais d'apprendre.

Elle me remercia de la bonne opinion que j'avais d'elle, et elle me promit de recevoir les offres de G... M... d'une manière qui lui ôterait l'envie de les renouveler. Non, lui dis-je, il ne faut pas l'irriter par une brusquerie; il peut nous nuire. Mais tu sais assez, toi, friponne, ajoutai-je en riant, comment te défaire d'un amant désagréable ou incommode. Elle reprit, après avoir un peu rêvé: Il me vient un dessein admirable,

et je suis toute glorieuse de l'invention. G... M... est le fils de notre plus cruel ennemi; il faut nous venger du père, non pas sur le fils, mais sur sa bourse. Je veux l'écouter, accepter ses présents et me moquer de lui.

Le projet est joli, lui dis-je, mais tu ne songes pas, ma pauvre enfant, que c'est le chemin qui nous a conduits droit à l'hôpital. J'eus beau lui représenter le péril de cette entreprise, elle me dit qu'il ne s'agissait que de bien prendre nos mesures et elle répondit à toutes mes objections. Donnez-moi un amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices d'une maîtresse adorée, et je conviendrais que j'eus tort de céder si facilement. La résolution fut prise de faire une dupe de G... M..., et, par un tour lizarre de mon sort, il arriva que je devins la sienne.

Nous vîmes paraître son carrosse vers les onze heures. Il nous fit des compliments fort recherchés sur la liberté qu'il prenait de venir dîner avec nous. Il ne fut pas surpris de trouver M. de T... qui lui avait promis la veille de s'y rendre aussi, et qui avait feint quelques affaires pour se dispenser de venir dans la même voiture. Quoiqu'il n'y eût pas un seul de nous qui ne portât la trahison dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance et d'amitié. G... M... trouva aisément l'occasion de déclarer ses sentiments à Manon. Je ne dus pas lui paraître gênant; car je m'absentais exprès pendant quelques minutes.

Je m'aperçus à mon retour qu'on ne l'avait pas désespéré par un excès de rigueur, il était de la meilleure humeur du monde; j'affectai de le paraître aussi; il riait intérieurement de ma simplicité, et moi de la sienne. Pendant toute l'après-midi, nous fûmes l'un pour l'autre une scène fort agréable. Je lui ménageai encore avant son départ un moment d'entretien particulier avec Manon; de sorte qu'il eut lieu de s'applaudir de ma complaisance autant que de la bonne chère.

Aussitôt qu'il fut monté en carrosse avec M. de T..., Manon accourut à moi les bras ouverts, et m'embrassa en éclatant de rire. Elle me répéta ses discours et ses propositions, sans y changer un mot. Ils se réduisaient à ceci: Il l'adorait, il voulait partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouissait déjà, sans compter ce qu'il attendait après la mort de son père. Elle allait être maîtresse de son cœur et de sa fortune; et, pour gage de ses bienfaits, il était prêt à lui donner un carrosse, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois laquais et un cuisinier.

Voilà un fils, dis-je à Manon, bien autrement généreux que son père. Parlois de bonne foi, ajoutai-je; cette offre ne vous tente-t-elle point? Moi? répondit-elle en ajustant à sa pensée deux vers de Racine,

Moi! vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moi! je pourrais souffrir un visage odieux
Qui rappelle toujours l'hôpital à mes yeux?

Non, repris-je en continuant la parodie:

J'aurais peine à penser que l'hôpital, madame,
Fût un trait dont l'amour l'eût gravé dans votre âme.

Mais c'en est un bien séduisant qu'un hôtel meublé, avec une femme de chambre, un cuisinier, un carrosse, trois laquais; et l'amour en a peu d'aussi forts.

Elle me protesta que son cœur était à moi pour toujours, et qu'il ne recevrait jamais d'autres traits que les miens. Les promesses qu'il m'a faites, me dit-elle, sont un aiguillon de vengeance plutôt qu'un trait d'amour. Je lui demandai si elle était dans le dessein d'accepter l'hôtel et le carrosse. Elle me répondit qu'elle n'en voulait qu'à son argent.

La difficulté était d'obtenir l'un sans l'autre. Nous résolûmes d'attendre l'entière explication du projet de G... M..., dans une lettre qu'il avait promis de lui écrire. Elle la reçut en effet le lendemain par un laquais sans livrée, qui se procura fort adroitement l'occasion de lui parler sans témoins. Elle lui dit d'attendre sa réponse, et elle vint m'apporter aussitôt sa lettre. Nous l'ouvrîmes ensemble.

Outre les lieux communs de tendresse, elle contenait le détail des promesses de mon rival. Il ne bornait point sa dépense; il s'engageait à lui compter dix mille francs en prenant possession de l'hôtel, et à réparer tellement les diminutions de cette somme, qu'elle l'eût toujours devant elle en argent comptant. Le jour de l'inauguration n'était pas reculé trop loin. Il ne lui en demandait que deux pour les préparatifs, et il lui marquait le nom de la rue et de l'hôtel où il lui promettait de l'attendre l'après-midi du second jour, si elle pouvait se dérober de mes mains. C'était l'unique point sur lequel il la conjurait de le tirer d'inquiétude; il paraissait sûr de tout le reste, mais il ajoutait que si elle prévoyait de la difficulté à m'échapper, il trouverait le moyen de rendre sa fuite aisée.

G... M... était plus fin que son père. Il voulait tenir sa proie avant que de compter ses espèces. Nous délibérâmes sur la conduite que Manon avait à tenir. Je fis encore des efforts pour lui ôter cette entreprise de la tête, et je lui en représentai tous les dangers; rien ne fut capable d'ébranler sa résolution.

Elle fit une courte réponse à G... M... pour l'assurer qu'elle ne trouverait pas de difficulté à se rendre à Paris le jour marqué, et qu'il pouvait l'attendre avec certitude.

Nous réglâmes ensuite que je partirais sur-le-champ pour aller louer un nouveau logement dans quelque village, de l'autre côté de Paris, et que je transporterais avec moi notre petit équipage; que le lendemain après-midi, qui était le temps de son assignation, elle se rendrait de bonne heure à Paris; qu'après avoir reçu les présents de G... M..., elle le prie-rait instamment de la conduire à la comédie; qu'elle prendrait avec elle tout ce qu'elle pourrait porter de la somme, et qu'elle chargerait du

reste mon valet, qu'elle voulait mener avec elle. C'était toujours le même qui l'avait délivrée de l'hôpital, et qui nous était infiniment attaché. Je devais me trouver, avec un fiacre, à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arts, et l'y laisser vers les sept heures, pour m'avancer dans l'obscurité à la porte de la comédie. Manon me promettait d'inventer des prétextes pour sortir un instant de sa loge, et de l'employer à descendre pour me rejoindre. L'exécution du reste était facile. Nous aurions regagné mon fiacre en un moment, et nous serions sortis de Paris par le faubourg Saint-Antoine, qui était le chemin de notre nouvelle demeure.

Ce dessein, tout extravagant qu'il était, nous parut assez bien arrangé. Mais il y avait dans le fond une folle imprudence à s'imaginer que, quand il eût réussi le plus heureusement du monde, nous eussions jamais pu nous mettre à couvert des suites. Cependant nous nous exposâmes avec la plus téméraire confiance. Manon partit avec Marcel: c'est ainsi que se nommait notre valet. Je la vis partir avec douleur. Je lui dis en l'embrassant: Manon, ne me trompez-vous point? me serez-vous fidèle? Elle se plaignit tendrement de ma défiance, et elle me renouvela tous ses serments.

Son compte était d'arriver à Paris sur les trois heures. Je partis après elle. J'allai me morfondre, le reste de l'après-midi, dans le café de Féré, au pont Saint-Michel. J'y demeurai jusqu'à la nuit. J'en sortis alors pour prendre un fiacre que je postai, suivant notre projet, à l'entrée de la rue Saint-André-des-Arts; ensuite je gagnai à pied la porte de la comédie. Je fus surpris de n'y pas trouver Marcel, qui devait être à m'attendre. Je pris patience pendant une heure, confondu dans une foule de laquais, et l'œil ouvert sur tous les passants. Enfin, sept heures étant sonnées, sans que j'eusse rien aperçu qui eût rapport à nos desseins, je pris un billet de parterre pour aller voir si je découvrirais Manon et G... M... dans les loges. Ils n'y étaient ni l'un ni l'autre. Je retournai à la porte, où je passai encore un quart d'heure, transporté d'impatience et d'inquiétude. N'ayant rien vu paraître, je rejoignis mon fiacre, sans pouvoir m'arrêter à la moindre résolution. Le cocher, m'ayant aperçu, vint quelques pas au-devant de moi pour me dire, d'un air mystérieux, qu'une jolie demoiselle m'attendait depuis une heure dans le carrosse; qu'elle m'avait demandé à des signes qu'il avait bien reconnus, et, qu'ayant appris que je devais revenir, elle avait dit qu'elle ne s'impatierait point à m'attendre.

Je me figurai aussitôt que c'était Manon. J'approchai. Mais je vis un joli petit visage qui n'était pas le sien. C'était une étrangère qui me demanda d'abord si elle n'avait pas l'honneur de parler à M. le chevalier des Grieux. Je lui dis que c'était mon nom. J'ai une lettre à vous rendre, reprit-elle, qui vous instruira du sujet qui m'amène, et par quel rapport j'ai l'avantage de connaître votre nom. Je la priai de me donner le temps de la lire dans un cabaret voisin. Elle voulut me suivre, et elle me conseilla de demander une chambre à part. De qui vient cette lettre? lui dis-je en montant. Elle me remit à la lecture.

Je reconnus la main de Manon. Voici à peu près ce qu'elle me marquait: « G... M... l'avait reçue avec une politesse et une magnificence au delà de toutes ses idées. Il l'avait comblée de présents. Il lui faisait envisager un sort de reine. Elle m'assurait néanmoins qu'elle ne m'oubliait pas dans cette nouvelle splendeur; mais que n'ayant pu faire consentir G... M... à la mener ce soir à la comédie, elle remettait à un autre jour le plaisir de me voir, et que, pour me consoler un peu de la peine qu'elle prévoyait que cette nouvelle pouvait me causer, elle avait trouvé le moyen de me procurer une des plus jolies filles de Paris, qui serait la porteuse de son billet. Il était signé: Votre fidèle amante, « MANON LESCAUT. »

Il y avait quelque chose de si cruel et de si insultant pour moi dans cette lettre, que, demeurant suspendu quelque temps entre la colère et la douleur, j'entrepris de faire un effort pour oublier éternellement mon ingrate et parjure maîtresse. Je jetai les yeux sur la fille qui était devant moi. Elle était extrêmement jolie, et j'aurais souhaité qu'elle l'eût été assez pour me rendre parjure et infidèle à mon tour. Mais je n'y trouvais point ces yeux fins et languissants, ce port divin, ce teint de la composition de l'amour, enfin, ce fonds inépuisable de charmes que la nature avait prodigués à la perdue Manon. Non, non, lui dis-je en cessant de la regarder, l'ingrate qui vous envoie savait fort bien qu'elle vous faisait faire une démarche inutile. Retournez à elle et dites-lui de ma part qu'elle jouisse de son crime, et qu'elle en jouisse s'il se peut sans remords. Je l'abandonne sans retour, et je renonce en même temps à toutes les femmes, qui ne sauraient être aussi aimables qu'elle, et qui sont sans doute aussi lâches et d'aussi mauvaise foi.

Je fus alors sur le point de descendre et de me retirer sans prétendre davantage à Manon; et la jalousie mortelle qui me déchirait le cœur se déguisant en une morne et sombre tranquillité, je me crus d'autant plus proche de ma guérison, que je ne sentais nul de ces mouvements violents dont j'avais été agité dans les mêmes occasions. Hélas! j'étais la dupe de l'amour autant que je croyais l'être de G... M... et de Manon.

Cette fille, qui m'avait apporté la lettre, me voyant prêt à descendre l'escalier, me demanda ce que je voulais donc qu'elle rapportât à M. de G... M... et à la dame qui était avec lui? Je rentra dans la chambre à cette question; et, par un changement incroyable à ceux qui n'ont jamais senti de passions violentes, je me trouvai tout d'un coup, de la tranquillité ou je croyais être, dans un transport terrible de fureur. Va, lui dis-je, rapporte au traître G... M... et à sa perdue maîtresse le désespoir où

ta maudite lettre m'a jeté; mais apprends-leur qu'ils n'en vront pas longtemps, et que je les poignarderai tous deux de ma propre main. Je me jetai sur une chaise. Mon chapeau tomba d'un côté et ma amie de l'autre; deux ruisseaux de larmes amères commencèrent à couler de mes yeux. L'accès de rage que je venais de sentir se changea en une profonde douleur. Je ne fis plus que pleurer en poussant des gémissements et des soupirs. Approche, mon enfant, approche, m'écriai-je en parlant à la jeune fille; approche, puisque c'est toi qu'on envoie pour me consoler. Dis-moi si tu sais des consolations contre la rage et le désespoir, contre l'envie de se donner la mort à soi-même après avoir tué deux perliques qui ne méritent pas de vivre. Oui, approche, continuai-je en voyant qu'elle faisait vers moi quelques pas timides et incertains. Viens essuyer mes larmes, viens rendre la paix à mon cœur, viens me dire que tu m'aimes, afin que je m'accoutume à l'être d'une autre que de mon infidèle. Tu es folle, je pourrai peut-être t'aimer à mon tour. Cette pauvre enfant, qui n'avait pas seize ou dix-sept ans, et qui paraissait avoir plus de pudeur que ses pareilles, était extraordinairement surprise d'une si étrange scène. Elle s'approcha néanmoins pour me faire quelques caresses; mais je l'écartai aussitôt en la repoussant de mes mains. Que veux-tu de moi? lui dis-je. Ah! tu es une femme, tu es d'un sexe que je déteste et que je ne puis plus souffrir. La douceur de ton visage me menaçait encore de quelque trahison. Va-t'en et laisse-moi seul ici. Elle me fit une révérence, sans oser rien dire, et elle se taura pour sortir. Je lui criai de s'arrêter. Mais apprends-moi du moins, repris-je, pourquoi, comment, à quel dessein tu as été envoyée ici? Comment as-tu découvert mon nom et le lieu où tu pouvais me trouver?

Elle me dit qu'elle connaissait de longue main M. de G... M...; qu'il l'avait envoyé chercher à cinq heures, et qu'ayant suivi le laquais qui l'avait averti, elle était allée dans une grande maison, où elle l'avait trouvé qui jouait au piquet avec une jolie dame, et qu'ils l'avaient chargée tous deux de me rendre la lettre qu'elle m'avait apportée, après lui avoir appris qu'elle me trouverait dans un carrosse au bout de la rue Saint-André. Je lui demandai s'ils ne lui avaient rien dit de plus. Elle me répondit, en rougissant, qu'ils lui avaient fait espérer que je la prendrais pour me tenir compagnie. On t'a trompé, lui dis-je; ma pauvre fille, ou t'a trompée. Tu es une femme, il te faut un homme; mais il t'en faut un qui soit riche et heureux, et ce n'est pas ici que tu peux le trouver. Retourne, retourne à M. de G... M... Il a tout ce qu'il faut pour être aimé des belles; il a des hôtels meublés et des équipages à donner. Pour moi, qui n'ai que de l'amour et de la constance à offrir, les femmes méprisent ma misère, et font leur jouet de ma simplicité.

J'ajoutai mille choses, ou tristes, ou violentes, suivant que les passions qui m'agitaient tour à tour cédaient ou reprenaient le dessus. Cependant, à force de me tourmenter, mes transports diminuèrent assez pour faire place à quelques réflexions. Je comparai cette dernière infortune à celles que j'avais déjà essuyées dans le même genre, et je ne trouvais pas qu'il y eût plus à désespérer que dans les premières. Je connaissais Manon; pourquoi m'affliger tant d'un malheur que j'avais dû prévoir? pourquoi ne pas m'employer plutôt à chercher du remède? il était encore temps; je devais du moins n'y pas épargner mes soins, si je ne voulais avoir à me reprocher d'avoir contribué, par ma négligence, à mes propres peines. Je me mis là-dessus à considérer tous les moyens qui pouvaient m'ouvrir un chemin à l'espérance.

Entreprenant de l'arracher avec violence des mains de G... M..., c'était un parti désespéré qui n'était propre qu'à me perdre, et qui n'avait pas la moindre apparence de succès. Mais il me semblait que si j'eusse pu me procurer le moindre entretien avec elle, j'aurais gagné infailliblement quelque chose sur son cœur. J'en connaissais si bien tous les endroits sensibles! J'étais si sûr d'être aimé d'elle! Cette bizarrerie même de m'avoir envoyée une jolie fille pour me consoler, j'aurais parié qu'elle venait de son invention, et que c'était un effet de sa compassion pour mes peines.

Je résolus d'employer toute mon industrie pour la voir. Parmi quantité de voies que j'examinai l'une après l'autre, je m'arrêtai à celle-ci: M. de T... avait commencé à me rendre service avec trop d'affection pour me laisser le moindre doute de sa sincérité et de son zèle. Je me proposai d'aller chez lui sur-le-champ et de l'engager à faire appeler G... M... sous le prétexte d'une affaire importante. Il ne me fallait qu'une demi-heure pour parler à Manon. Mon dessein était de me faire introduire dans sa chambre même, et je crus que cela me serait aisé dans l'absence de G... M...

Cette résolution m'ayant rendu plus tranquille, je payai libéralement la jeune fille, qui était encore avec moi; et, pour lui ôter l'envie de retourner chez ceux qui me l'avaient envoyée, je pris son adresse, en lui faisant espérer que j'irais passer la nuit avec elle. Je montai dans mon fiacre et je me fis conduire grand train chez M. de T... Je fus assez heureux pour l'y trouver. J'avais eu là-dessus de l'inquiétude en chemin. Un mot le mit au fait de mes peines et du service que je venais lui demander.

Il fut si étonné d'apprendre que G... M... avait pu séduire Manon, qu'ignorant que j'avais eu part moi-même à mon malheur, il m'offrit généreusement de rassembler tous ses amis pour employer leurs bras et leurs épées à la délivrance de ma maîtresse. Je lui fis comprendre que cet éclat pouvait être pernicieux à Manon et à moi. Réservons notre sang, lui dis-je, pour l'extrémité. Je médite une voie plus douce et dont

je n'espère pas moins de succès. Il s'engagea, sans exception, à faire tout ce que je demanderais de lui; et, lui ayant répété qu'il ne s'agissait que de faire avertir G... M... qu'il avait à lui parler, et de le tenir dehors une heure ou deux, il partit aussitôt avec moi pour me me satisfaire.

Nous cherchâmes de quel expédient il pourrait se servir pour l'arrêter si longtemps. Je lui conseillai de lui écrire d'abord un billet simple, daté d'un cabaret, par lequel il le prierait de s'y rendre aussitôt pour une affaire si importante, qu'elle ne pouvait souffrir de délai. J'observerai, ajoutai-je, le moment de sa sortie, et je m'introduirai sans peine dans la maison, n'y étant connu que de Manon et de Marcel, qui est mon valet. Pour vous, qui serez pendant ce temps là avec G... M..., vous pourrez lui dire que cette affaire importante pour laquelle vous souhaitez de lui parler est un besoin d'argent, que vous venez de perdre le vôtre au jeu, et que vous avez joué beaucoup plus sur votre parole avec le même malheur. Il lui faudra du temps pour vous mener à son coffre-fort, et j'en aurai suffisamment pour exécuter mon dessein.

M. de T... suivit cet arrangement de point en point. Je le laissai dans un cabaret où il écrivit promptement sa lettre. J'allai me placer à quelques pas de la maison de Manon. Je vis arriver le porteur du message, et G... M... sortit à pied, un moment après, suivi d'un laquais. Lui ayant laissé le temps de s'éloigner de la rue, je m'avancai à la porte de mon infidèle, et, malgré toute ma colère, je frappai avec le respect qu'on a pour un temple. Heureusement ce fut Marcel qui vint m'ouvrir. Je lui fis signe de se taire. Quoique je n'eusse rien à craindre des autres domestiques, je lui demandai tout bas s'il pouvait me conduire dans la chambre où était Manon, sans que je fusse aperçu. Il me dit que cela était aisé en montant doucement par le grand escalier. Allons donc promptement, lui dis-je, et tâche d'empêcher, pendant que j'y serai, qu'il n'y monte personnellement. Je pénétrai sans obstacle jusqu'à l'appartement.

Manon était occupée à lire. Ce fut là que j'eus lieu d'admirer le caractère de cette étrange fille. Loin d'être effrayée et de paraître timide, en m'apercevant, elle ne donna que des marques légères de surprise dont on n'est pas le maître à la vue d'une personne qu'on croit éloignée. Ah! c'est vous, mon amour, me dit-elle en venant m'embrasser avec sa tendresse ordinaire. Bon Dieu, que vous êtes hardi! qui vous aurait attendu aujourd'hui dans ce lieu? Je me dégageai de ses bras, et, loin de répondre à ses caresses, je la repoussai avec dédain, et je fis deux ou trois pas en arrière pour m'éloigner d'elle. Ce mouvement ne laissa pas de la déconcerter. Elle demeura dans la situation où elle était, et elle jeta les yeux sur moi en changeant de couleur.

J'étais dans le fond si charmé de la revoir, qu'avec tant de justes sujets de colère, j'avais à peine la force d'ouvrir la bouche pour la querreller. Cependant mon cœur saignait du cruel outrage qu'elle m'avait fait. Je le rappelais vivement à ma mémoire pour exciter mon dépit, et je tâchais de lui faire briller dans mes yeux un autre feu que celui de l'amour. Comme je demeurai quelque temps en silence, et qu'elle remarqua mon agitation, je la vis trembler, apparemment par un effet de sa crainte.

Je ne pus soutenir ce spectacle. Ah! Manon, lui dis-je d'un ton tendre, infidèle et parjure Manon! par où commencerai-je à me plaindre? Je vous vois pâle et tremblante; et je suis encore si sensible à vos moindres peines, que je crains de vous affliger trop par mes reproches. Mais, Manon, je vous le dis, j'ai le cœur percé de la douleur de votre trahison; ce sont là des coups qu'on ne porte point à un amant, quand on n'a pas résolu sa mort. Voici la troisième fois, Manon, je les ai bien comptées; il est impossible que cela s'oublie. C'est à vous de considérer, à l'heure même, quel parti vous allez prendre; car mon triste cœur n'est plus à l'épreuve d'un si cruel traitement; je sens qu'il succombe et qu'il est prêt à se fendre de douleur. Je n'en puis plus, ajoutai-je en m'asseyant sur une chaise; j'ai à peine la force de parler et de me soutenir.

Elle ne me répondit point; mais, lorsque je fus assis, elle se laissa tomber à genoux et elle appuya sa tête sur les miens, en cachant son visage de mes mains. Je sentis en un instant qu'elle les mouillait de ses larmes. Dieux! de quels mouvements n'étais-je point agité! Ah! Manon, Manon, repris-je avec un soupir, il est bien tard de me donner des larmes, lorsque vous avez causé ma mort! Vous affectez une triste-esse que vous ne sauriez sentir. Le plus grand de vos maux est sans doute ma présence, qui a toujours été importune à vos plaisirs. Ouvrez les yeux, voyez qui je suis; ou ne verse pas des pleurs si tendres pour un malheureux qu'on a trahi et qu'on abandonne cruellement.

Elle baisait mes mains sans changer de posture. Inconstante Manon, repris-je encore, fille ingrate et sans foi, où sont vos promesses et vos serments? Amante mille fois volage et cruelle, qu'as-tu fait de cet amour que tu me jurais encore aujourd'hui? Juste ciel! ajoutai-je, est-ce ainsi qu'une infidèle se rit de vous après vous avoir attesté si saintement! C'est donc le parjure qui est récompensé! Le désespoir et l'abandon sont pour la constance et la fidélité!

Ces paroles furent accompagnées d'une réflexion si amère, que je laissai échapper malgré moi quelques larmes. Manon s'en aperçut au changement de ma voix. Elle rompit enfin le silence. Il faut que je sois bien coupable, me dit-elle tristement, puisque j'ai pu vous causer tant de douleur et d'émotion; mais que le ciel me punisse si j'ai cru l'être ou si j'ai eu la pensée de le devenir.

Ce discours me parut si dépourvu de sens et de bonne foi, que je ne pus me défendre d'un vil mouvement de colère. Horrible dissimulation!

m'écrierai-je, je vois mieux que jamais que tu n'es qu'une coquine et une perfide. C'est à présent que je connais ton misérable caractère. Adieu, lâche créature, continue-je en me levant; j'aime mieux mourir mille fois que d'avoir désormais le moindre commerce avec toi. Que le ciel me punisse moi-même si je t'honore jamais du moindre regard! Demeure avec ton nouvel amant, aime-le, déteste-moi, renonce à l'honneur, au bon sens; je m'en ris, tout m'est égal.

Elle fut si épouvantée de ce transport, que, demeurant à genoux près de la chaise d'où je m'étais levé, elle me regardait en tremblant et sans oser respirer. Je fis encore quelques pas vers la porte en tournant la tête et tenant les yeux fixés sur elle. Mais il aurait fallu que j'eusse perdu tous sentiments d'humanité pour m'endurcir contre tant de charmes.

J'étais si éloigné d'avoir cette force barbare, que, passant tout d'un coup à l'extrémité opposée, je retournai vers elle ou plutôt je m'y précipitai sans réflexion; je la pris entre mes bras; je lui donnai mille tendres baisers; je lui demandai pardon de mon emportement; je confessai que j'étais un brutal, et que je ne méritais pas le bonheur d'être aimé d'une fille comme elle.

Je la fis asseoir, et, m'étant mis à genoux à mon tour, je la conjurai de m'écouter en cet état. Là, tout ce qu'un amant soumis et passionné peut imaginer de plus respectueux et de plus tendre, je le renfermai en peu de mots dans mes excuses. Je lui demandai en grâce de prononcer qu'elle me pardonnait. Elle laissa tomber ses bras sur mon cou, en disant que c'était elle-même qui avait besoin de ma bonté pour me faire oublier les chagrins qu'elle me causait, et qu'elle commençait à craindre avec raison que je ne goûtais point ce qu'elle avait à me dire pour se justifier. Moi! interrompis-je aussitôt; ah! je ne vous demande point de justification; j'approuve tout ce que vous avez fait. Ce n'est point à moi d'exiger des raisons de votre conduite: trop content, trop heureux, si ma chère Manon ne m'ôte point la tendresse de son cœur! Mais, continuai-je, en réfléchissant sur l'état de mon sort, toute-puissante Manon, vous qui faites à votre gré mes joies et mes douleurs, après vous avoir satisfaite par mes humiliations et par les marques de mon repentir, ne me sera-t-il point permis de vous parler de ma tristesse et de mes peines? Apprendrai-je de vous ce qu'il faut que je devienne aujourd'hui, et si c'est sans retour que vous allez signer ma mort en passant la nuit avec mon rival?

Elle fut quelque temps à méditer sa réponse. Mon chevalier, me dit-elle en reprenant un air tranquille, si vous vous étiez d'abord expliqué si nettement, vous vous seriez épargné bien du trouble, et à moi une scène bien affligeante. Puisque votre peine ne vient que de votre jalousie, je l'aurais guérie en m'offrant à vous suivre sur-le-champ au bout du monde. Mais je me suis ligurée que c'était la lettre que je vous ai écrite sous les yeux de M. de G... M..., et la fille que nous vous avons envoyée, qui causaient votre chagrin. J'ai cru que vous auriez pu regarder ma lettre comme une raillerie; et cette fille, en vous imaginant qu'elle était allée vous trouver de ma part, comme une déclaration que je renonçais à vous pour m'attacher à G... M... C'est cette pensée qui m'a jetée tout d'un coup dans la consternation; car, quelque innocente que je fusse, je trouvais en y pensant que les apparences ne m'étaient pas favorables. Cependant, continua-t-elle, je veux que vous soyez mon juge après que je vous aurai expliqué la vérité du fait.

Elle m'apprit alors tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle avait trouvé G... M... qui l'attendait dans le lieu où nous étions. Il l'avait reçue effectivement comme la première princesse du monde. Il lui avait montré tous les appartements, qui étaient d'un goût et d'une propreté admirables. Il lui avait compté dix mille livres dans son cabinet, et il y avait ajouté quelques bijoux, parmi lesquels étaient le collier et les bracelets de perles qu'elle avait déjà eus de son père. Il l'avait menée de là dans un salon qu'elle n'avait pas encore vu, où elle avait trouvé une collation exquis: il l'avait fait servir par les nouveaux domestiques qu'il avait pris pour elle, en leur ordonnant de la regarder désormais comme leur maîtresse; enfin il lui avait fait voir le carrosse, les chevaux et tout le reste de ses présents; après quoi il lui avait proposé une partie de jeu, pour attendre le souper.

Je vous avoue, continua-t-elle, que j'ai été frappée de cette magnificence. J'ai fait réflexion que ce serait dommage de nous priver tout d'un coup de tant de biens, en me contentant d'emporter les dix mille francs et les bijoux; que c'était une fortune toute faite pour vous et pour moi, et que nous pourrions vivre agréablement aux dépens de G... M...

Au lieu de lui proposer la comédie, je me suis mis dans la tête de le sonder sur votre sujet, pour pressentir quelles facilités nous aurions à nous voir, en supposant l'exécution de mon système. Je l'ai trouvé d'un caractère fort traitable. Il m'a demandé ce que je pensais de vous, et si je n'avais pas eu quelque regret à vous quitter. Je lui ai dit que vous étiez si aimable, et que vous en aviez toujours usé si honnêtement avec moi, qu'il n'était pas naturel que je pusse vous haïr. Il a confessé que vous aviez du mérite, et qu'il s'était senti porté à désirer votre amitié.

Il a voulu savoir de quelle manière je croyais que vous prendriez mon départ, surtout lorsque vous viendriez à savoir que j'étais entre ses mains. Je lui ai répondu que la date de notre amour était déjà si ancienne, qu'il avait eu le temps de se refroidir un peu; que vous n'étiez pas d'ailleurs fort à votre aise, et que vous ne regarderiez peut-être pas ma perte comme un grand malheur, parce qu'elle vous déchargerait d'un fardeau qui vous pesait sur les bras. J'ai ajouté qu'étant tout à fait convaincue que vous agiriez pacifiquement, je n'avais pas fait difficulté de vous dire que je

venais à Paris pour quelques affaires; que vous y aviez consenti, et qu'y étant venu vous-même, vous n'aviez pas paru extrêmement inquiet lorsque je vous avais quitté.

Si je croyais, m'a-t-il dit, qu'il fût d'humeur à bien vivre avec moi, je serais le premier à lui offrir mes services et mes civilités. Je l'ai assuré que, du caractère dont je vous connaissais, je ne doutais point que vous n'y répondissiez honnêtement: Surtout, lui ai-je dit, s'il pouvait vous servir dans vos affaires, qui étaient fort dérangées depuis que vous étiez mal avec votre famille. Il m'a interrompue pour me protester qu'il vous rendrait tous les services qui dépendraient de lui; et que, si vous vouliez même vous embarquer dans un autre amour, il vous procurerait une jolie maîtresse qu'il avait quittée pour s'attacher à moi.

J'ai applaudi à son idée, ajouta-t-elle, pour prévenir plus parfaitement tous ses soupçons; et, me confirmant de plus en plus dans mon projet, je ne souhaitais que de pouvoir trouver le moyen de vous en informer, de peur que vous ne fussiez trop alarmé lorsque vous me verriez manquer à notre assignation. C'est dans cette vue que je lui ai proposé de vous envoyer cette nouvelle maîtresse dès le soir même, afin d'avoir une occasion de vous écrire; j'étais obligée d'avoir recours à cette adresse parce que je ne pouvais espérer qu'il me laissât libre un moment.

Il a ri de ma proposition; il a appelé son laquais, et, lui ayant demandé s'il pourrait retrouver sur-le-champ son ancienne maîtresse, il l'a envoyé de côté et d'autre pour la chercher. Il s'imaginait que c'était à Chaillot qu'il fallait qu'elle allât vous trouver; mais je lui ai appris qu'en vous quittant je vous avais promis de vous rejoindre à la comédie, ou que, si quelque raison m'empêchait d'y aller, vous vous étiez engagé à m'attendre dans un carrosse au bout de la rue Saint-André; qu'il valait mieux, par conséquent, vous envoyer là votre nouvelle amante, ne fût-ce que pour vous empêcher de vous y morfondre pendant toute la nuit. Je lui ai dit encore qu'il était à propos de vous écrire un mot pour vous avertir de cet échange, que vous auriez peine à comprendre sans cela. Il y a consenti; mais j'ai été obligée d'écrire en sa présence, et je me suis bien gardée de m'expliquer trop ouvertement dans ma lettre.

Voilà, ajouta Manon, de quelle manière les choses se sont passées. Je ne vous déguise rien, ni de ma conduite, ni de mes desseins. La jeune fille est venue; je l'ai trouvée jolie, et comme je ne doutais point que mon absence ne vous causât de la peine, c'était sincèrement que je souhaitais qu'elle pût servir à vous désennuyer quelques moments; car la fidélité que je souhaite de vous est celle du cœur. J'aurais été ravie de pouvoir vous envoyer Marcel; mais je n'ai pu me procurer un moment pour l'instruire de ce que j'avais à vous faire savoir. Elle conclut enfin son récit, en m'apprenant l'embarras où G... M... s'était trouvé en recevant le billet de M. de T... Il a balancé, me dit-elle, s'il devait me quitter, et il m'a assuré que son retour ne tarderait point: c'est ce qui fait que je ne vous vois point ici sans inquiétude, et que j'ai marqué de la surprise à votre arrivée.

J'écoutai ce discours avec beaucoup de patience. J'y trouvais assurément quantité de traits cruels et mortifiants pour moi, car le dessein de son infidélité était si clair, qu'elle n'avait pas même eu le soin de me le déguiser. Elle ne pouvait espérer que G... M... la laissât toute la nuit comme une vestale. C'était donc avec lui qu'elle comptait de la passer. Quel aveu pour un amant! Cependant je considérai que j'étais cause en partie de sa faute, par la connaissance que je lui avais donnée d'abord des sentiments que G... M... avait pour elle, et par la complaisance que j'avais eue d'entrer aveuglément dans le plan téméraire de son aventure. D'ailleurs, par un tour naturel du génie qui m'est particulier, je fus touché de l'ingénuité de son récit, et de cette manière bonne et ouverte avec laquelle elle me racontait jusqu'aux circonstances dont j'étais le plus offensé. Elle pêche sans malice, disais-je en moi-même; elle est légère et imprudente, mais elle est droite et sincère. Ajoutez que l'amour suffisait seul pour me fermer les yeux sur toutes ses fautes. J'étais trop satisfait de l'espérance de l'enlever le soir même à mon rival. Je lui dis néanmoins: Et la nuit, avec qui l'auriez-vous passée? Cette question que je lui fis tristement l'embarrassa. Elle ne me répondit que par des *mais* et des *si* interrompus.

J'eus pitié de sa peine; et, rompant ce discours, je lui déclarai nettement que j'attendais d'elle qu'elle me suivit à l'heure même. Je le veux bien, me dit-elle; mais vous n'approuvez donc pas mon projet? Ah! n'est-ce pas assez, repartis-je, que j'approuve tout ce que vous avez fait jusqu'à présent? Quoi! nous n'emporterons pas même les dix mille francs? répliqua-t-elle: il me les a donnés; ils sont à moi. Je lui conseillai d'abandonner tout et de ne penser qu'à nous éloigner promptement; car quoi qu'il y eût à peine une demi-heure que j'étais avec elle, je craignais le retour de G... M... Cependant elle me fit de si pressantes instances pour me faire consentir à ne pas sortir les mains vides, que je crus lui devoir accorder quelque chose, après avoir tant obtenu d'elle.

Dans le temps que nous nous préparions au départ, j'entendis frapper à la porte de la rue. Je ne doutai nullement que ce ne fût G... M...; et dans le trouble où cette pensée me jeta, je dis à Manon que c'était un homme mort s'il paraissait. Effectivement, je n'étais pas assez revenu de mes transports pour me modérer à sa vue. Marcel finit ma peine en m'apportant un billet qu'il avait reçu pour moi à la porte: il était de M. de T...

Il me marquait que G... M... étant allé lui chercher de l'argent à sa maison, il profitait de son absence pour me communiquer une pensée fort plaisante: qu'il lui semblait que je ne pouvais me venger plus agréa-

blement de mon rival, qu'en mangeant son souper, et en couchant cette nuit même dans le lit qu'il espérait d'occuper avec ma maîtresse; que cela lui paraissait assez facile, si je pouvais m'assurer de trois ou quatre hommes qui eussent assez de résolution pour l'arrêter dans la rue, et de fidélité pour le garder à vue jusqu'au lendemain; que pour lui, il promettait de l'amuser encore une heure pour le moins, par des raisons qu'il tenait prêtes pour son retour.

Je montrai ce billet à Manon, et je lui appris de quelle ruse je m'étais servi pour m'introduire librement chez elle. Mon intention et celle de M. de T... lui parurent admirables. Nous en rîmes à notre aise pendant quelques moments; mais, lorsque je lui parlai de la dernière comme d'un badinage, je fus surpris qu'elle insistât sérieusement à me la proposer comme une chose dont l'idée la ravissait. En vain lui demandai-je où elle voulait que je trouvasse tout d'un coup des gens propres à arrêter G... M... et à le garder fidèlement. Elle me dit qu'il fallait du moins tenter, puisque M. de T... nous garantissait encore une heure; et pour réponse à mes autres objections, elle me dit que je faisais le tyran, et que je n'avais pas de complaisance pour elle. Elle ne trouvait rien de si joli que ce projet. Vous aurez son couvert à souper, me répétait-elle: vous coucherez dans ses draps; et demain de grand matin vous enlèverez sa maîtresse et son argent. Vous serez bien vengé du père et du fils.

Je cédaï à ses instances malgré les mouvements secrets de mon cœur, qui semblaient me présager une catastrophe malheureuse. Je sortis dans le dessein de prier deux ou trois gardes du corps avec lesquels Lescaut m'avait mis en liaison, de se charger du soin d'arrêter G... M... Je n'en trouvai qu'un au logis; mais c'était un homme entreprenant qui n'eût pas plutôt su de quoi il était question, qu'il m'assura du succès: il me demanda seulement dix pistoles pour récompenser trois soldats aux gardes qu'il prit la résolution d'employer en se mettant à leur tête. Je le priai de ne pas perdre de temps. Il les rassembla en moins d'un quart d'heure. Je l'attendais à sa maison; et lorsqu'il fut de retour avec ses associés, je les conduisis moi-même au coin d'une rue par laquelle G... M... devait nécessairement rentrer dans celle de Manon. Je lui recommandai de ne pas le maltraiter, mais de le garder si étroitement jusqu'à sept heures du matin, que je pusse être assuré qu'il ne lui échapperait pas. Il me dit que son dessein était de le conduire à sa chambre, et de l'obliger à se déshabiller ou même à se coucher dans son lit, tandis que lui et ses trois braves passeraient la nuit à boire et à jouer.

Je demeurai avec eux jusqu'au moment où je vis paraître G... M...; et je me retirai alors quelques pas au-dessous dans un endroit obscur, pour être témoin d'une scène si extraordinaire. Le garde du corps l'aborda, le pistolet au poing, et lui expliqua civilement qu'il n'en voulait ni à sa vie ni à son argent; mais s'il faisait la moindre difficulté de le suivre, ou s'il jetait le moindre cri, il allait lui brûler la cervelle. G... M... le voyant soutenu par trois soldats, et craignant sans doute la bourse du pistolet, ne fit pas de résistance. Je le vis emmener comme un mouton.

Je retournai aussitôt chez Manon; et pour ôter tout soupçon aux domestiques, je lui dis qu'il ne fallait pas attendre M. de G... M... pour souper; qu'il lui était survenu des affaires qui le retenaient malgré lui, et qu'il m'avait prié de venir lui en faire ses excuses et souper avec elle: ce que je regardais comme une grande faveur auprès d'une si belle dame. Elle seconda fort adroitement mon dessein: nous nous mîmes à table; nous y primes un air grave pendant que les laquais demeurèrent à nous servir. Enfin, les ayant congédiés, nous passâmes une des plus charmantes soirées de notre vie. J'ordonnai en secret à Marcel de chercher un liacre, et de l'avertir de se trouver le lendemain à la porte avant six heures du matin. Je feignis de quitter Manon vers minuit; mais étant rentré doucement par le secours de Marcel, je me préparai à occuper le lit de G... M... comme j'avais rempli sa place à table.

Pendant ce temps-là, notre mauvais génie travaillait à nous perdre. Nous étions dans le délire du plaisir, et le glaive était suspendu sur nos têtes. Le fil qui le soutenait allait se rompre; mais pour mieux faire entendre toutes les circonstances de notre ruine, il faut en éclaircir la cause.

G... M... était suivi d'un laquais lorsqu'il avait été arrêté par le garde du corps. Ce garçon, effrayé de l'aventure de son maître, retourna en fuyant sur ses pas, et la première démarche qu'il fit pour le secourir, fut d'aller avertir le vieux G... M... de ce qui venait d'arriver.

Une si fâcheuse nouvelle ne pouvait manquer de l'alarmer beaucoup. Il n'avait que ce fils, et sa vivacité était extrême pour son âge. Il voulut d'abord savoir du laquais tout ce que son fils avait fait l'après-midi, s'il s'était querellé avec quelqu'un, s'il avait pris part aux démêlés d'un autre, s'il s'était trouvé dans quelque maison suspecte. Celui-ci, qui croyait son maître dans le dernier danger, et qui s'imaginait ne devoir plus rien ménager pour lui procurer du secours, découvrit tout ce qu'il savait de son amour pour Manon, et de la dépense qu'il avait faite pour elle; la manière dont il avait passé l'après-midi dans sa maison jusqu'aux environs de neuf heures, sa sortie, et le malheur de son retour. C'en fut assez pour faire soupçonner au vieillard que l'affaire de son fils était une querelle d'amour. Quoiqu'il fût au moins dix heures et demie du soir, il ne balança point à se rendre aussitôt chez M. le lieutenant de police. Il le pria de faire donner des ordres particuliers à toutes les escouades du guet; et lui en ayant demandé une pour se faire accompagner, il courut lui-même vers la rue où son fils avait été arrêté: il visita tous les endroits de la ville où il espérait de le pouvoir trouver; et n'ayant pu découvrir ses

traces, il se fit conduire enfilé à la maison de sa maîtresse où il se figura qu'il pouvait être retourné.

J'allais me mettre au lit lorsqu'il arriva. La porte était fermée, je n'entendis point frapper à celle de la rue; mais il entra suivi de deux archers; et s'étant informé inutilement de ce qu'était devenu son fils, il lui prit envie de voir sa maîtresse pour tirer d'elle quelque lumière. Il monta à l'appartement, toujours accompagné de ses archers. Nous étions prêts à nous mettre au lit, il ouvre la porte et il nous glace le sang par sa vue. O dieux! c'est le vieux G... M..., dis-je à Manon: je saute sur mon épée. Elle était malheureusement embarrassée dans mon ceinturon, Les archers, qui virent mon mouvement, s'approchèrent aussitôt pour me la saisir; un homme en chemise est sans résistance. Ils m'ôtèrent tous les moyens de me défendre.

G... M..., quoique troublé par ce spectacle, ne tarda point à me reconnaître: il remit encore plus aisément Manon. Est-ce une illusion! nous dit-il gravement: ne vois-je point le chevalier des Grioux et Manon Lescaut? J'étais si enragé de honte et de douleur, que je ne lui fis pas de réponse. Il parut rouler pendant quelque temps diverses pensées dans sa tête; et comme si elles eussent allumé tout d'un coup sa colère, il s'écria en s'adressant à moi: Ah! malheureux, je suis sûr que tu as tué mon fils! Cette injure me piqua vivement. Vieux scélérat, lui répondis-je avec fierté, si j'avais eu à tuer quelqu'un de ta famille, c'est par toi que j'aurais commencé. Tenez-le bien, dit-il aux archers; il faut qu'il me dise des nouvelles de mon fils; je le ferai pendre demain s'il ne m'apprend tout à l'heure ce qu'il en a fait. Tu me foras pendre? repris-je. Infâme! ce sont tes pareils qu'il faut chercher au gibet. Apprends que je suis d'un sang plus noble et plus pur que le tien. Oui, ajoutai-je, je sais ce qui est arrivé à ton fils; et si tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il soit demain, et je te promets le même sort après lui.

Je commis une imprudence en lui confessant que je savais où était son fils; mais l'excès de ma colère me fit faire cette indiscrétion. Il appela aussitôt cinq ou six autres archers qui l'attendaient à la porte, et il leur ordonna de s'assurer de tous les domestiques de la maison. Ah! monsieur le chevalier, reprit-il d'un ton railleur, vous savez où est mon fils et vous le ferez étrangler, dites-vous? Comptez que nous y mettrons bon ordre. Je sentis aussitôt la faute que j'avais commise.

Il s'approcha de Manon qui était assise sur le lit en pleurant; il lui dit quelques galanteries ironiques sur l'empire qu'elle avait sur le père et sur le fils, et sur le bon usage qu'elle en faisait. Ce vieux monstre d'incertitude voulut prendre quelques familiarités avec elle. Garde-toi de la toucher! m'écriai-je, il n'y aurait rien de sacré qui te pût sauver de mes mains. Il sortit en laissant trois archers dans la chambre, auxquels il ordonna de nous faire prendre promptement nos habits.

Je ne sais quels étaient alors ses desseins sur nous. Peut-être eussions-nous obtenu la liberté en lui apprenant où était son fils. Je méditais en m'habillant si ce n'était pas le meilleur parti; mais s'il était dans cette disposition en quittant notre chambre, elle était bien changée lorsqu'il y revint. Il était allé interroger les domestiques de Manon, que les archers avaient arrêtés. Il ne put rien apprendre de ceux qu'elle avait reçus de son fils; mais lorsqu'il sut que Marcel nous avait servis auparavant, il résolut de le faire parler en l'intimidant par des menaces.

C'était un garçon fidèle, mais simple et grossier. Le souvenir de ce qu'il avait fait à l'hôpital pour délivrer Manon, joint à la terreur que G... M... lui inspirait, fit tant d'impression sur son esprit faible, qu'il s'imagina qu'on allait le conduire à la potence ou sur la roue. Il promit de découvrir tout ce qui était venu à sa connaissance si l'on voulait lui sauver la vie. G... M... se persuada là-dessus qu'il y avait quelque chose dans nos affaires de plus sérieux et de plus criminel qu'il n'avait eu lieu jusque-là de se le figurer: il offrit à Marcel non-seulement la vie, mais des récompenses pour sa confession.

Ce malheureux lui apprit une partie de notre dessein, sur lequel nous n'avions pas fait difficulté de nous entretenir devant lui, parce qu'il devait y entrer pour quelque chose. Il est vrai qu'il ignorait entièrement les changements que nous y avions faits à Paris; mais il avait été informé, en partant de Chaillot, du plan de l'entreprise et du rôle qu'il y devait jouer. Il lui déclara donc que notre vue était de duper son fils, et que Manon devait recevoir ou avait déjà reçu dix mille francs qui, selon notre projet, ne retourneraient jamais aux héritiers de la maison G... M...

Après cette découverte, le vieillard enporté remonta brusquement dans notre chambre. Il passa sans parler dans le cabinet, où il n'eût pas de peine à trouver la somme et les bijoux. Il revint à nous avec un visage enflammé; et, nous montrant ce qu'il lui plut de nommer notre larcin, il nous accabla de reproches outrageants. Il fit voir à Manon de près le collier de perles et les bracelets: Les reconnaissez-vous? lui dit-il avec un souris moqueur. Ce n'était pas la première fois que vous les eussiez vus. Les mêmes, sur ma foi! ils étaient de votre goût, ma belle; je me les persuadais aisément. Les pauvres enfants! ajouta-t-il, ils sont bien aimables en effet l'un et l'autre; mais ils sont un peu fripons.

Mon cœur crevait de rage à ce discours insultant. J'aurais donné pour être libre un moment... juste ciel! que n'aurais-je pas donné! Enfin, je me fis violence pour lui dire avec une modération qui n'était qu'un raffinement de fureur: Finissons, monsieur, ces insolentes railleries. De quoi est-il question? voyons? que prétendez-vous faire de nous? Il est question, monsieur le chevalier, me répondit-il, d'aller de ce pas au Châtelet. Il fera jour demain; nous verrons plus clair dans nos affaires,

et j'espère que vous me ferez la grâce, à la fin, de m'apprendre où est mon fils.

Je compris, sans beaucoup de réflexions, que c'était une chose d'une terrible conséquence pour nous, d'être une fois renfermés au Châtelet. J'en prévis en tremblant tous les dangers. Malgré toute ma fierté, je reconnus qu'il fallait plier sous le poids de ma fortune, et flatter mon plus cruel ennemi pour en obtenir quelque chose par la soumission. Je le priai d'un ton honnête de m'écouter un moment. Je me rends justice, monsieur, lui dis-je; je confesse que la jeunesse m'a fait commettre de grandes fautes, et que vous êtes assez blessé pour vous en plaindre. Mais si vous connaissez la force de l'amour, si vous pouvez juger de ce que souffre un pauvre malheureux jeune homme à qui l'on enlève tout ce qu'il aime, vous me trouverez peut-être pardonnable d'avoir cherché le plaisir d'une petite vengeance, ou du moins vous me croirez assez puni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'est besoin ni de prison ni de supplice pour me forcer de vous découvrir où est M. votre fils. Il est en sûreté; mon dessein n'a pas été de lui nuire, ni de vous offenser. Je suis prêt à vous nommer le lieu où il passe tranquillement la nuit, si vous me faites la grâce de nous accorder la liberté.

Ce vieux tigre, loin d'être touché de ma prière, me tourna le dos en riant; il lâcha seulement quelques mots pour me faire comprendre qu'il savait notre dessein jusqu'à l'origine. Pour ce qui regardait son fils, il ajouta brutalement qu'il se retrouverait assez, puisque je ne l'avais pas assassiné. Conduisez-les au petit Châtelet, dit-il aux archers, et prenez garde que le chevalier ne vous échappe. C'est un rusé qui s'est déjà sauvé de Saint-Lazare.

Il sortit et me laissa dans l'état que vous pouvez vous imaginer. O ciel! m'écriai-je, je recevrai avec soumission tous les coups qui viennent de ta main; mais qu'un malheureux coquin ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie, c'est ce qui me réduit au dernier désespoir! Les archers nous prièrent de ne pas les faire attendre plus longtemps. Ils avaient un carrosse à la porte. Je tendis la main à Manon pour descendre. Venez, ma chère reine, lui dis-je, venez vous soumettre à toute la rigueur de notre sort. Il plaira peut-être au ciel de nous rendre quelque jour plus heureux.

Nous partîmes dans le même carrosse: elle se mit dans mes bras. Je ne lui avais pas entendu prononcer un mot depuis l'arrivée de G... M...; mais se trouvant seule alors avec moi, elle me dit mille tendresses, en se reprochant d'être la cause de mon malheur. Je l'assurai que je ne me plaindrais jamais de mon sort, tant qu'elle ne cesserait pas de m'aimer. Ce n'est pas moi qui suis à plaindre, continuai-je; quelques mois de prison ne m'effrayent nullement, et je préférerai toujours le Châtelet à Saint-Lazare; mais c'est pour toi, ma chère âme, que mon cœur s'intéresse. Quel sort pour une créature si charmante! Ciel! comment traitez-vous avec tant de rigueur le plus parlait de vos ouvrages! Pourquoi ne sommes nous pas nés l'un et l'autre avec des qualités conformes à notre misère? Nous avons reçu de l'esprit, du goût, des sentiments: hélas! quel triste usage en faisons-nous, tandis que tant d'âmes basses et dignes de notre sort jouissent de toutes les faveurs de la fortune!

Ces réflexions me pénétraient de douleur; mais ce n'était rien en comparaison de celles qui regardaient l'avenir; car je séchais de crainte pour Manon. Elle avait déjà été à l'hôpital; et, quand elle en fut sortie par la bonne porte, je savais que les recluses en ce genre étaient d'une conséquence extrêmement dangereuse. J'aurais voulu lui exprimer mes frayeurs; j'appréhendais de lui en causer trop. Je tremblais pour elle sans oser l'avertir du danger, et je l'embrassais en soupirant, pour l'assurer du moins de mon amour qui était presque le seul sentiment que j'osasse exprimer. Manon, lui dis-je, parlez sincèrement, n'aimerez-vous toujours? Elle me répondit qu'elle était bien malheureuse que j'en pusse douter. Eh bien, repris-je, je n'en doute point, et je veux braver tous nos ennemis avec cette assurance. J'emploierai ma famille pour sortir du Châtelet; et tout mon sang ne sera utile à rien si je ne vous en tire pas aussitôt que je serai libre.

Nous arrivâmes à la prison: on nous mit chacun dans un lieu séparé. Ce coup me fut moins rude parce que je l'avais prévu. Je recommandai Manon au concierge, en lui apprenant que j'étais un homme de quelque distinction, et lui promettant une récompense considérable. J'embrassai ma chère maîtresse avant de la quitter; je la conjurai de ne pas s'affliger excessivement, et de ne rien craindre tant que je serais au monde. Je n'étais pas sans argent; je lui en donnai une partie; et je payai au concierge, sur ce qui me restait, un mois de grosse pension d'avance pour elle et pour moi. Mon argent eut un fort bon effet. On me mit dans une chambre proprement meublée, et l'on m'assura que Manon en avait une pareille.

Je m'occupai aussitôt des moyens de hâter ma liberté. Il était clair qu'il n'y avait rien d'absolument criminel dans mon affaire; et, supposant même que le dessein de notre vol fût prouvé par la déposition de Marcel, je savais fort bien qu'on ne punit point les simples volontés. Je résolus d'écrire promptement à mon père, pour le prier de venir en personne à Paris. J'avais bien moins de honte, comme je l'ai déjà dit, d'être au Châtelet qu'à Saint-Lazare. D'ailleurs, quoique je conservasse tout le respect dû à l'autorité paternelle, l'âge et l'expérience avaient diminué beaucoup ma timidité. J'écrivis donc, et l'on ne lit pas difficulté au Châtelet de laisser sortir ma lettre; mais c'était une peine que j'aurais pu

m'épargner si j'avais su que mon père devait arriver le lendemain à Paris.

Il avait reçu celle que je lui avais écrite huit jours auparavant. Il en avait ressenti une joie extrême; mais de quelque espérance que je l'eusse flatté au sujet de ma conversion, il n'avait pas cru devoir s'arrêter tout à fait à mes promesses. Il avait pris le parti de venir s'assurer de mon changement par ses yeux, et de régler sa conduite sur la sincérité de mon repentir. Il arriva le lendemain de mon emprisonnement.

Sa première visite fut celle qu'il rendit à Tiberge, à qui je l'avais prié d'adresser sa réponse. Il ne put savoir de lui ni ma demeure ni ma condition présente: il en apprit seulement mes principales aventures, depuis que je m'étais échappé de Saint-Sulpice. Tiberge lui parla fort avantageusement des dispositions que je lui avais marquées pour le bien dans notre dernière entrevue. Il ajouta qu'il me croyait entièrement dégagé de Manon; mais qu'il était surpris néanmoins que je ne lui eusse pas donné de mes nouvelles depuis huit jours: mon père n'était pas dupe. Il comprit qu'il y avait quelque chose qui échappait à la pénétration de Tiberge, dans le silence dont il se plaignait; et il employa tant de soins pour découvrir mes traces, que, deux jours après son arrivée, il apprit que j'étais au Châtelet.

Avant de recevoir sa visite, à laquelle j'étais fort éloigné de m'attendre sitôt, je recus celle de M. le lieutenant général de police, ou, pour expliquer les choses par leur nom, je subis l'interrogatoire. Il me fit quelques reproches; mais ils n'étaient ni durs ni désobligeants. Il me dit avec douceur qu'il plaignait ma mauvaise conduite; que j'avais manqué de sagesse en me faisant un ennemi tel que M. de G... M...; qu'à la vérité il était aisé de remarquer qu'il y avait dans mon affaire plus d'imprudence et de légèreté que de malice; mais que c'était néanmoins la seconde fois que je me trouvais sujet à son tribunal, et qu'il avait espéré que je fusse devenu plus sage après avoir pris deux ou trois mois de leçons à Saint-Lazare.

Charmé d'avoir affaire à un juge raisonnable, je m'expliquai avec lui d'une manière si respectueuse et si modérée, qu'il parut extrêmement satisfait de mes réponses. Il me dit que je ne devais pas me livrer trop au chagrin, et qu'il se sentait disposé à me rendre service, en faveur de ma naissance et de ma jeunesse. Je me hasardai à lui recommander Manon et à lui faire l'éloge de sa douceur et de son bon naturel. Il me répondit en riant qu'il ne l'avait point encore vue; mais qu'on la représentait comme une dangereuse personne. Ce mot excita tellement ma tendresse, que je lui dis mille choses passionnées pour la défense de ma pauvre maîtresse; et je ne pus m'empêcher même de répandre quelques larmes. Il ordonna qu'on me reconduisit à ma chambre. Amour! amour! s'écria ce grave magistrat en me voyant sortir, ne te réconcilieras-tu jamais avec la sagesse?

J'étais à m'entretenir tristement de mes idées et à réfléchir sur la conversation que j'avais eue avec M. le lieutenant général de police, lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre: c'était mon père. Quoique je dusse être à demi préparé à cette vue, puisque je m'y attendais quelques jours plus tard, je ne laissai pas d'en être frappé si vivement, que je me serais précipité au fond de la terre si elle s'était entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embrasser avec toutes les marques d'une extrême confusion. Il s'assit, sans que ni lui ni moi eussions encore ouvert la bouche.

Comme je demeurais debout, les yeux baissés et la tête découverte. Asseyez-vous, monsieur, me dit-il gravement, asseyez-vous. Grâce au scandale de votre libertinage et de vos friponneries, j'ai découvert le lieu de votre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel que le vôtre de ne pouvoir demeurer caché: vous allez à la renommée par un chemin infaillible. J'espère que le terme en sera bientôt la Grève, et que vous aurez effectivement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le monde.

Je ne répondis rien. Il continua: Qu'un père est malheureux, lorsqu'après avoir aimé tendrement un fils, et n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le déshonore! On se console d'un malheur de fortune: le temps l'efface et le chagrin diminue; mais quel remède contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les désordres d'un fils vicieux qui a perdu tous sentiments d'honneur! Tu ne dis rien, malheureux, ajouta-t-il; voyez cette modestie contrefaite et cet air de douceur hypocrite; ne le prendrait-on pas pour le plus honnête homme de sa race?

Quoique je fusse obligé de reconnaître que je méritais une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'était les porter à l'excès. Je crus qu'il m'était permis d'expliquer naturellement ma pensée.

Je vous assure, monsieur, lui dis-je, que la modestie où vous me voyez devant vous n'est nullement affectée: c'est la situation naturelle d'un fils bien né qui respecte infiniment son père et surtout un père irrité. Je ne prétends pas non plus passer pour l'homme le plus réglé de notre race. Je me connais digne de vos reproches; mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté, et de ne pas me traiter comme le plus infâme de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms si durs. C'est l'amour, vous le savez, qui a causé toutes mes fautes. Fatale passion! hélas! n'en connaissez-vous pas la force, et se peut-il que votre sang, qui est la source du mien, n'ait jamais ressenti les mêmes ardeurs? L'amour m'a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidèle, et peut-être trop complaisant pour les désirs d'une maîtresse touté charmante; voilà mes

crimes. En voyez-vous là quelqu'un qui vous déshonore ? Allons, mon père, ajoutai-je tendrement, un peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de respect et d'affection pour vous, qui n'a pas renoncé comme vous pensez à l'honneur et au devoir, et qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sauriez vous l'imaginer. Je laissai tomber quelques larmes en finissant ces paroles.

Un cœur de père est le chef-d'œuvre de la nature ; elle y règne, pour ainsi parler, avec complaisance, et elle en règle elle-même tous les ressorts. Le mien, qui était avec cela homme d'esprit et de goût, fut si touché du tour que j'avais donné à mes excuses, qu'il ne fut pas le maître de me caclier ce changement. — Viens, mon pauvre chevalier, me dit-il, viens m'embrasser ; tu me fais pitié. Je l'embrassai. Il me serra d'une manière qui me fit juger de ce qui se passait dans son cœur. Mais quel moyen prendrons-nous donc, reprit-il, pour te tirer d'ici ? Explique-moi toutes tes affaires sans déguisement.

Comme il n'y avait rien, après tout, dans le gros de ma conduite, qui pût me déshonorer absolument, du moins en la mesurant sur celle des jeunes gens d'un certain monde, et qu'une maîtresse ne passe point pour une infamie dans le siècle où nous sommes, non plus qu'un peu d'adresse à s'attirer la fortune du jeu, je fis sincèrement à mon père le détail de la vie que j'avais menée. A chaque faute dont je lui faisais l'aveu, j'avais soin de joindre des exemples célèbres, pour en diminuer la honte.

Je vis avec une maîtresse, lui disais-je, sans être lié par les cérémonies du mariage : M. le duc de... en entretient deux aux yeux de tout Paris ; M. D... en a une depuis dix ans, qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue pour sa femme. Les deux tiers des honnêtes gens de France se font honneur d'en avoir. J'ai usé de quelque supercherie au jeu : M. le marquis de... et le comte de... n'ont point d'autres revenus ; M. le prince de... et M. le duc de... sont les chefs d'une bande de chevaliers du même ordre. Pour ce qui regardait mes desseins sur la bourse des deux G... M..., j'aurais pu prouver aussi facilement que je n'étais pas sans modèles ; mais il me restait trop d'honneur pour ne pas me condamner moi-même, avec tous ceux dont j'aurais pu me proposer l'exemple ; de sorte que je priai mon père de pardonner cette faiblesse aux deux violentes passions qui m'avaient agité, la vengeance et l'amour.

Il me demanda si je pouvais lui donner quelques ouvertures sur les plus courts moyens d'obtenir ma liberté, et d'une manière qui pût lui faire éviter l'éclat. Je lui appris les sentiments de bonté que le lieutenant général de police avait pour moi. Si vous trouvez quelques difficultés, lui dis-je, elles ne peuvent venir que de la part des G... M... ; ainsi je crois qu'il serait à propos que vous prissiez la peine de les voir. Il me le promit.

Je n'osai le prier de solliciter pour Manon ; ce ne fut point un défaut de hardiesse, mais un effet de la crainte où j'étais de le revolter par cette proposition, et de lui faire naître quelque dessein funeste à elle et à moi. Je suis encore à savoir si cette crainte n'a pas causé nos plus grandes infortunes en m'empêchant de tenter les dispositions de mon père, et de faire des efforts pour lui en inspirer de favorables à ma malheureuse maîtresse. J'aurais peut-être excité encore une fois sa pitié. Je l'aurais mis en garde contre les impressions qu'il allait recevoir trop facilement du vieux G... M... Que sais-je ? Ma mauvaise destinée l'aurait peut-être emporté sur tous mes efforts ; mais je n'aurais en qu'elle, du moins, et la cruauté de mes ennemis à accuser de mon malheur.

En me quittant, mon père alla faire une visite à M... de G... M... Il le

trouva avec son fils, à qui le garde du corps avait honnêtement rendu la liberté. Je n'ai jamais su les particularités de leur conversation ; mais il ne m'a été que trop facile d'en juger par ses mortels effets. Ils allèrent ensemble (je dis les deux pères) chez M. le lieutenant général de police, auquel ils demandèrent deux grâces : l'une, de me faire sortir sur-le-champ du Châtelet ; l'autre, d'enfermer Manon pour le reste de ses jours,

ou de l'envoyer en Amérique. On commençait, dans le même temps, à embarquer quantité de gens sans aveu pour le Mississippi. M. le lieutenant général de police leur donna sa parole de faire partir Manon par le premier vaisseau.

M. de G... M... et mon père vinrent aussitôt m'apporter ensemble la nouvelle de ma liberté. M. de G... M... me fit un compliment civil sur le passé ; et m'avant félicité sur le bonheur que j'avais d'avoir un tel père, il m'exhorta de profiter désormais de ses leçons et de ses exemples. Mon père m'ordonna de lui faire des excuses de l'injure prétendue que j'avais faite à sa famille, et de le remercier de s'être employé avec lui pour mon élargissement.

Nous sortimes ensemble sans avoir dit un mot de ma maîtresse. Je n'osai même parler d'elle aux guichetiers en leur présence. Hélas ! mes tristes recommandations eussent été bien inutiles : l'ordre cruel était venu en même temps que celui de ma délivrance. Cette fille infortunée fut conduite une heure après à l'Hôpital, pour y être associée à quelques malheu-

reuses qui étaient condamnées à subir le même sort.

Mon père m'ayant obligé de le suivre à la maison où il avait pris sa demeure, il était presque six heures du soir lorsque je trouvai le moment de me dérober de ses yeux pour retourner au Châtelet. Je n'avais dessein que de faire tenir quelques rafraîchissements à Manon, et de la recommander au concierge ; car je ne me promettais pas que la liberté de la voir me fût accordée. Je n'avais point encore eu le temps, non plus, de réfléchir aux moyens de la délivrer.

Je demandai à parler au concierge. Il avait été content de ma liberté et de ma douceur ; de sorte qu'avant quelque disposition à me rendre service, il me parla du sort de Manon comme d'un malheur dont il avait beaucoup de regret, parce qu'il pouvait m'affliger. Je ne compris point ce langage. Nous nous entretenimes quelques moments sans nous entendre. A la fin, s'apercevant que j'avais besoin d'une explication, il me la donna telle que j'ai déjà eu l'honneur de vous la dire, et que je l'ai encore de vous la répéter.

Jamais apoplexie violente ne causa d'effet plus subit et plus terrible. Je tombai, avec une palpitation de cœur si douloureuse, qu'à l'instant que je perdis la connaissance, je me crus délivré de la vie pour toujours. Il me resta même quel que chose de cette pensée lorsque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre et sur moi-même, pour m'assurer si je portais encore la malheureuse qualité d'homme vivant. Il est certain qu'en ne suivant que le mouvement naturel qui fait chercher à se délivrer de ses peines, rien ne pouvait me paraître plus doux que la mort, dans ce moment de désespoir et de consternation. La religion même ne pouvait me faire envisager rien de plus insupportable après la vie, que les convulsions cruelles dont j'étais tourmenté. Cependant, par un miracle propre à l'amour, je retrouvai bientôt assez de force pour remercier le ciel de m'avoir rendu la connaissance et la raison. Ma mort n'eût été utile qu'à moi ; Manon avait besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la venger ; je jurai de n'y employer sans ménagement.

Le concierge me donna toute l'assistance que j'eusse pu attendre du



meilleur de mes amis. Je reçus ses services avec une vive reconnaissance. Hélas ! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines ! Tout le monde m'abandonne ; mon père même est sans doute un de mes plus cruels persécuteurs : personne n'a pitié de moi. Vous seul, dans le séjour de la dureté et de la barbarie, vous marquez de la compassion pour le plus misérable de tous les hommes ! Il me conseillait de ne point paraître dans la rue sans être un peu remis du trouble où j'étais. Laissez, laissez, répondis-je en sortant ; je vous reverrai plus tôt que vous ne pensez. Préparez le plus noir de vos cachots, je vais travailler à le mériter.

En effet, mes premières résolutions n'allaient à rien moins qu'à me défaire des deux G... M... et du lieutenant général de police, et fondre ensuite à main armée sur l'hôpital, avec tous ceux que je pourrais engager dans ma querelle. Mon père lui-même eût à peine été respecté dans une vengeance qui me paraissait si juste ; car le concierge ne m'avait pas caché que lui et G... M... étaient les auteurs de ma perte.

Mais lorsque j'eus fait quelques pas dans les rues, et que l'air eut un peu rafraîchi mon sang et mes humeurs, ma fureur fit place peu à peu à des sentiments plus raisonnables. La mort de nos ennemis eût été d'une faible utilité pour Manon, et elle m'eût exposé sans doute à me voir ôter tous les moyens de la secourir. D'ailleurs, aurais-je eu recours à un lâche assassinat ? Quelle autre voie pouvais-je m'ouvrir à la vengeance ? Je recueillis toutes mes forces et tous mes esprits pour travailler d'abord à la délivrance de Manon, remettant tout le reste après le succès de cette importante entreprise.

Il me restait peu d'argent ; c'était néanmoins un fondement nécessaire par lequel il fallait commencer. Je ne voyais que trois personnes de qui j'en pusse attendre ; M. de T..., mon père et Tiberge. Il y avait peu d'apparence d'obtenir quelque chose des deux derniers, et j'avais honte de fatiguer l'autre par mes importunités. Mais ce n'est point dans le désespoir qu'on garde des ménagements. J'allai sur-le-champ au séminaire de Saint-Sulpice, s'en m'embarrasser si j'y serais reconnu. Je fis appeler Tiberge. Ses premières paroles me firent comprendre qu'il ignorait encore mes dernières aventures. Cette idée me fit changer le dessein que j'avais de l'attendrir par la compassion. Je lui parlai, en général, du plaisir que j'avais eu de revoir mon père ; et je le priai ensuite de me prêter quelque argent, sous prétexte de payer, avant mon départ de Paris, quelques dettes que je souhaitais tenir inconnues. Il me présenta aussitôt sa bourse. Je pris cinq cents francs sur six cents que j'y trouvai : je lui offris mon billet ; il était trop généreux pour l'accepter.

Je tournai de là chez M. de T... Je n'eus point de réserve avec lui. Je lui fis l'exposition de mes malheurs et de mes peines ; il en savait déjà jusqu'aux moindres circonstances, par le soin qu'il avait eu de suivre l'aventure du jeune G... M... Il m'écouta néanmoins, et me plaignit beaucoup. Lorsque je lui demandai ses conseils sur les moyens de délivrer Manon, il me répondit tristement qu'il y voyait si peu de jour, qu'à moins d'un secours extraordinaire du ciel, il fallait renoncer à l'espérance ; qu'il avait passé exprès à l'hôpital depuis qu'elle y était renfermée ; qu'il n'avait pu obtenir lui-même la liberté de la voir ; que les ordres du lieutenant général de police étaient de la dernière rigueur, et que, pour comble d'infortune, la malheureuse bande où elle devait entrer devait partir le surlendemain du jour où nous étions.

J'étais si consterné de son discours, qu'il eût pu parler une heure sans que j'eusse pensé à l'interrompre. Il continua de me dire qu'il ne m'était point allé voir au Châtelet, pour se donner plus de facilité à me servir, lorsqu'on le croirait sans liaison avec moi ; et que depuis quelques heures que j'en étais sorti, il avait eu le chagrin d'ignorer où je m'étais retiré, et qu'il avait souhaité de me voir promptement, pour me donner le seul conseil dont il semblait que je pusse espérer du changement dans le sort de Manon ; mais un conseil dangereux auquel il me priait de cacher étroitement qu'il eût part, c'était de choisir quelques braves qui eussent le courage d'attaquer les gardes de Manon, lorsqu'ils seraient sortis de Paris avec elle. Il n'attendit point que je lui parlasse de mon indignance. Voilà cent pistoles, me dit-il en me présentant une bourse, qui pourront vous être de quelque usage : vous me les remettrez lorsque la fortune aura rétabli vos affaires. Il ajouta que si le soin de sa réputation lui eût permis d'entreprendre lui-même la délivrance de ma maîtresse, il m'eût offert son bras et son épée.

Cette excessive générosité me toucha jusqu'aux larmes. J'employai pour lui marquer ma reconnaissance toute la vivacité que mon affliction me laissait de reste. Je lui demandai s'il n'y avait rien à espérer par la voie des intercessions auprès du lieutenant général de police : il me dit qu'il y avait pensé ; mais qu'il croyait cette ressource inutile, parce qu'une grâce de cette nature ne pouvait se demander sans motif, et qu'il ne voyait pas bien quel motif on pouvait employer pour se faire un intercesseur d'une personne grave et puissante ; que si l'on pouvait se flatter de quelque chose de ce côté-là, ce ne pouvait être qu'en faisant changer de sentiment à M. de G... M... et à mon père, et en les engageant à prier eux-mêmes M. le lieutenant général de police de révoquer sa sentence. Il m'offrit de faire tous ses efforts pour gagner le jeune G... M..., quoiqu'il le crût un peu refroidi à son égard, par quelques soupçons qu'il avait conçus de lui à l'occasion de notre affaire ; et il m'exhorta à ne rien omettre de mon côté pour fléchir l'esprit de mon père.

Ce n'était pas une légère entreprise pour moi ; je ne dis pas seulement par la difficulté que je devais naturellement trouver à le vaincre, mais par une autre raison qui me faisait même redouter ses reproches ; je

m'étais débroué de son logement contre ses ordres, et j'étais fort résolu de n'y pas retourner, depuis que j'avais appris la triste destinée de Manon. J'appréhendais avec sujet qu'il ne me fit retenir malgré moi, et qu'il ne me reconduisit de même en province. Mon frère aîné avait usé autrefois de cette méthode. Il est vrai que j'étais devenu plus âgé ; mais l'âge était une faible raison contre la force. Cependant je trouvais une voie qui me sauvait du danger, c'était de le faire appeler dans un endroit public, et de m'annoncer à lui sous un autre nom. Je pris aussitôt ce parti. M. de T... s'en alla chez G... M... et moi au Luxembourg, d'où j'envoyai avertir mon père qu'un gentilhomme de ses serviteurs était à l'attendre. Je craignais qu'il n'eût quelque peine à venir, parce que la nuit approchait. Il parut néanmoins peu après suivi de son laquais ; je le priai de prendre une allée où nous passions être seuls. Nous fîmes cent pas pour le moins sans parler ; il s'imaginait bien, sans doute, que tant de précautions ne s'étaient pas faites sans un dessein d'importance. Il attendait ma harangue, et je la méditais.

Enfin j'ouvris la bouche. Monsieur, lui dis-je en tremblant, vous êtes un bon père. Vous m'avez comblé de grâces ; et vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes ; aussi le ciel m'est-il témoin que j'ai pour vous tous les sentiments du fils le plus tendre et le plus respectueux. Mais il me semble... que votre rigueur... Eh bien, ma rigueur ! interrompit mon père, qui trouvait sans doute que je parlais lentement pour son impatience. Ah ! monsieur, repris-je, il me semble que votre rigueur est extrême dans le traitement que vous avez fait à la malheureuse Manon. Vous vous en êtes rapporté à M. de G... M... Sa haine vous l'a représentée sous les plus noires couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuse idée. Cependant c'est la plus douce et la plus aimable créature qui fut jamais. Que n'a-t-il plu au ciel de vous inspirer l'envie de la voir un moment ! Je ne suis pas plus sûr qu'elle est charmante, que je le suis qu'elle vous l'aurait paru. Vous auriez pris parti pour elle. Vous auriez détesté les noirs artifices de G... M... ; vous auriez eu compassion d'elle et de moi. Hélas ! j'en suis sûr. Votre cœur n'est pas insensible ; vous vous seriez laissé attendrir.

Il m'interrompit encore, voyant que je parlais avec une ardeur qui ne m'aurait pas permis de finir sitôt. Il voulut savoir à quoi j'avais dessein d'en venir par un discours si passionné. A vous demander la vie, répondis-je, que je ne puis conserver un moment si Manon part une fois pour l'Amérique. Non, non, me dit-il d'un ton sévère, j'aime mieux te voir sans vie, que sans sagesse et sans honneur. N'allons donc pas plus loin, m'écriai-je en l'arrêtant par le bras ; ôtez-la-moi, cette vie odieuse et insupportable ; car, dans le désespoir où vous me jetez, la mort sera une faveur pour moi. C'est un présent digne de la main d'un père.

Je ne te donnerais que ce que tu mérites, répliqua-t-il. Je connais bien des pères qui n'auraient pas attendu si longtemps pour être eux-mêmes tes bourreaux ; mais c'est ma bonté excessive qui t'a perdu.

Je me jetai à ses genoux : Ah ! si vous en reste encore, lui dis-je en les embrassant, ne vous durcissez donc pas contre mes pleurs. Songez que je suis votre fils... Hélas ! souvenez-vous de ma mère. Vous l'aimiez si tendrement ! Auriez-vous souffert qu'on l'eût arrachée de vos bras ? vous l'auriez défendue jusqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous ? Peut-on être barbare après avoir une fois éprouvé ce que c'est que la tendresse et la douleur ?

Ne me parle pas davantage de ta mère, reprit-il d'une voix irritée ; ce souvenir échauffe mon indignation. Tes désordres la feraient mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, ajouta-t-il ; il m'importe, et ne me fera point changer de résolution. Je retourne au logis : je t'ordonne de me suivre.

Le ton sec et dur avec lequel il m'intima cet ordre me fit trop comprendre que son cœur était inflexible. Je m'éloignai de quelques pas, dans la crainte qu'il ne lui prit envie de m'arrêter de ses propres mains. N'augmentez pas mon désespoir, lui dis-je, en me forçant de vous désobéir. Il est impossible que je vous suive. Il ne l'est pas moins que je vive, après la dureté avec laquelle vous me traitez : ainsi je vous dis un éternel adieu. Ma mort, que vous apprendrez bientôt, ajoutai-je tristement, vous fera peut-être reprendre pour moi des sentiments de père. Comme je me tournais pour le quitter : Tu refuses donc de me suivre ? s'écria-t-il avec une vive colère : va, cours à ta perte. Adieu, fils ingrat et rebelle ! Adieu, lui dis-je dans mon transport, adieu, père barbare et dénaturé !

Je sortis aussitôt du Luxembourg. Je marchai dans les rues comme un furieux jusqu'à la maison de M. de T... Je levais, en marchant, les yeux et les mains pour invoquer toutes les puissances célestes. Ociel ! disais-je, serrez-vous aussi impitoyable que les hommes ? Je n'ai plus de secours à attendre que de vous.

M. de T... n'était point encore retourné chez lui ; mais il revint après que je l'y eus attendu quelques moments. Sa négociation n'avait pas réussi mieux que la mienne ; il me le dit d'un visage abattu. Le jeune G... M..., quoique moins irrité que son père contre Manon et contre moi, n'avait pas voulu entreprendre de le solliciter en notre faveur. Il s'en était défendu par la crainte qu'il avait lui-même de ce vieillard vindicatif, qui s'était déjà fort emporté contre lui, en lui reprochant ses desseins de commerce avec Manon.

Il ne me restait donc que la voie de la violence, telle que M. de T... m'en avait tracé le plan ; j'y réduisis mes espérances. Elles sont bien incertaines, lui dis-je ; mais la plus solide et la plus consolante pour moi est celle de périr du moins dans l'entreprise. Je le quittai, en le priant de

me secourir par ses vœux ; et je ne pensai plus qu'à m'associer des camarades à qui je pusse communiquer une étincelle de mon courage et de ma résolution.

Le premier qui s'offrit à mon esprit fut le même garde du corps que j'avais employé pour arrêter G... M... J'avais dessein aussi d'aller passer la nuit dans sa chambre, n'ayant pas en l'esprit assez libre pendant l'après-midi pour me procurer un logement. Je le trouvai seul : il eut de la joie de me voir sorti du Châtelet. Il m'offrit affectueusement ses services : je lui expliquai ceux qu'il pouvait me rendre. Il avait assez de bon sens pour en apercevoir toutes les difficultés ; mais il fut assez généreux pour entreprendre de les surmonter.

Nous employâmes une partie de la nuit à raisonner sur mon dessein. Il me parla des trois soldats aux gardes dont il s'était servi dans la dernière occasion, comme de trois braves à l'épreuve. M. de T... m'avait informé exactement du nombre des archers qui devaient conduire Manon : ils n'étaient que six. Cinq hommes hardis et résolus suffisaient pour donner l'épouvante à ces misérables, qui ne sont point capables de se défendre honorablement lorsqu'ils peuvent éviter le péril du combat par une lâcheté.

Comme je ne manquais point d'argent, le garde du corps me conseilla de ne rien épargner pour assurer le succès de notre attaque. Il nous faut des chevaux, me dit-il, avec des pistolets, et chacun notre mousqueton. Je me charge de prendre demain le soin de ces préparatifs. Il faudra aussi trois habits communs pour nos soldats, qui n'oseraient paraître dans une affaire de cette nature avec l'uniforme du régiment. Je lui mis entre les mains les cent pistoles que j'avais reçues de M. de T... ; elles furent employées le lendemain jusqu'au dernier sou. Les trois soldats passèrent en revue devant moi : je les animai par de grandes promesses ; et, pour leur ôter toute défiance, je commençai par leur faire un présent à chacun de dix pistoles.

Le jour de l'exécution étant venu, j'en envoyai un de grand matin à l'hôpital, pour s'instruire, par ses propres yeux, du moment auquel les archers partiraient avec leur proie. Quoique je n'eusse pris cette précaution que par un excès d'inquiétude et de prévoyance, il se trouva qu'elle avait été absolument nécessaire. J'avais compté sur quelques fausses informations qu'on m'avait données de leur route, et m'étant persuadé que c'était à la Rochelle que cette déplorable troupe devait être embarquée, j'aurais perdu mes peines à l'attendre sur le chemin d'Orléans. Cependant je fus informé, par le rapport du soldat aux gardes, qu'elle prenait le chemin de Normandie, et que c'était du Havre-de-Grâce qu'elle devait partir pour l'Amérique.

Nous nous rendîmes aussitôt à la porte Saint-Honoré, observant de marcher par des rues différentes ; nous nous réunîmes au bout du faubourg. Nos chevaux étaient frais : nous ne tardâmes point à découvrir les six gardes et les deux misérables voitures que vous vîtes à Passy il y a deux ans. Ce spectacle faillit m'ôter la force et la connaissance. O fortune, m'écriai-je, fortune cruelle ! accorde-moi ici du moins la mort ou la victoire.

Nous tirâmes conseil un moment sur la manière dont nous ferions notre attaque. Les archers n'étaient guère plus de quatre cents pas devant nous, et nous pouvions les couper en passant au travers d'un petit champ autour duquel le grand chemin tournait. Le garde du corps fut d'avis de prendre cette voie, pour les surprendre en fondant tout d'un coup sur eux. J'approuvai sa pensée, et je fus le premier à piquer mon cheval. Mais la fortune avait rejeté impitoyablement mes vœux.

Les archers, voyant cinq cavaliers accourir vers eux, ne doutèrent point que ce ne fût pour les attaquer. Ils se mirent en défense, en préparant leurs baïonnettes et leurs fusils d'un air résolu.

Cette vue, qui ne fit que nous animer le garde du corps et moi, ôta tout d'un coup le courage à nos trois lâches compagnons : ils s'arrêtèrent comme de concert ; et, s'étant dit entre eux quelques mots que je n'entendis point, ils tournèrent la tête de leurs chevaux pour reprendre le chemin de Paris à bride abattue.

Dieux ! me dit le garde du corps, qui paraissait aussi éperdu que moi de cette infâme désertion, qu'allons-nous faire ? nous ne sommes que deux. J'avais perdu la voix, de fureur et d'étonnement. Je m'arrêtai, incertain si ma première vengeance ne devait pas s'employer à la poursuite des lâches qui m'abandonnaient. Je les regardais fuir, et je jetais les yeux de l'autre côté sur les archers ; s'il m'eût été possible de me partager, j'aurais fondu tout à la fois sur ces deux objets de ma rage ; je les devrais tous ensemble.

Le garde du corps, qui jugeait de mon incertitude par le mouvement égaré de mes yeux, me pria d'écouter son conseil. N'étant que deux, me dit-il, il y aurait de la folie à attaquer six hommes aussi bien armés que nous, et qui paraissent nous attendre de pied ferme. Il faut retourner à Paris, et tâcher de réussir mieux dans le choix de nos braves. Les archers ne sauraient faire de longues journées avec deux pesantes voitures ; nous les rejoindrons demain sans peine.

Je fis un moment de réflexion sur ce parti ; mais, ne voyant de tous côtés que des sujets de désespoir, je pris une résolution véritablement désespérée ; ce fut de remercier mon compagnon de ses services ; et, loin d'attaquer les archers, je résolus d'aller, avec soumission, les prier de me recevoir dans leur troupe, pour accompagner Manon avec eux jusqu'au Havre-de-Grâce, et passer ensuite au delà des mers avec elle. Tout le monde me persécuta ou me trahit, dis-je au garde du corps ; je n'ai plus de fond à faire sur personne ; je n'attends plus rien ni de la fortune ni

de secours des hommes ; mes malheurs sont au comble ; il ne me reste plus que de m'y soumettre ; ainsi je ferme les yeux à toute espérance. Puisse le ciel récompenser votre générosité ! Adieu ; je vais aider mon mauvais sort à consommer ma ruine, en y courant moi-même volontairement. Il fit inutilement ses efforts pour m'engager à retourner à Paris. Je le priai de me laisser suivre mes résolutions et de me quitter sur-le-champ, de peur que les archers ne continuassent de croire que notre dessein était de les attaquer.

J'allai seul vers eux d'un pas lent, et le visage si consterné, qu'ils ne durent rien trouver d'effrayant dans mes approches. Ils se tenaient néanmoins en défense. Rassurez-vous, messieurs, leur dis-je en les abordant ; je ne vous apporte point la guerre, je viens vous demander des grâces. Je les priai de continuer leur chemin sans défiance, et je leur appris, en marchant, les faveurs que j'attendais d'eux.

Ils consultèrent ensemble de quelle manière ils devaient recevoir cette ouverture. Le chef de la bande prit la parole pour les autres. Il me répondit que les ordres qu'ils avaient de veiller sur leurs captives étaient d'une extrême rigueur ; que je lui paraissais néanmoins si joli homme, que lui et ses compagnons se relâcheraient un peu de leur devoir ; mais que je devais comprendre qu'il fallait qu'il m'en coûtât quelque chose. Il me restait environ quinze pistoles ; je leur dis naturellement en quoi consistait le fond de ma bourse. Eh bien, me dit l'archer, nous en userons généreusement. Il ne vous en coûtera qu'un écu par heure pour entretenir celle de nos filles qui vous plaira le plus ; c'est le prix courant de Paris.

Je ne leur avais pas parlé de Manon en particulier, parce que je n'avais pas dessein qu'ils eussent ma passion. Ils s'imaginèrent d'abord que ce n'était qu'une fantaisie de jeune homme, qui me faisait chercher un peu de passe-temps avec ces créatures ; mais lorsqu'ils crurent s'être aperçus que j'étais amoureux, ils augmentèrent tellement le tribut, que ma bourse se trouva épuisée en partant de Mantes, où nous avions couché le jour que nous arrivâmes à Passy.

Vous dirai-je quel fut le déplorable sujet de mes entretiens avec Manon pendant cette route, ou quelle impression sa vue fit sur moi, lorsque j'eus obtenu des gardes la liberté d'approcher de son chariot ? Ah ! les expressions ne rendent jamais qu'à demi les sentiments du cœur ; mais figurez-vous ma pauvre maîtresse enchaînée par le milieu du corps, assise sur quelques poignées de paille, la tête appuyée languissamment sur un côté de la voiture, le visage pâle et mouillé d'un ruisseau de larmes qui se faisait un passage au travers de ses paupières, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés. Elle n'avait pas même eu la curiosité de les ouvrir lorsqu'elle avait entendu le bruit de ses gardes qui craignaient d'être attaqués. Son linge était sale et dérangé, ses mains délicates exposées à l'injure de l'air ; enfin tout ce composé charmant, cette figure capable de ramener l'univers à l'idolâtrie, paraissait dans un désordre et un abattement inexprimables.

J'employai quelque temps à la considérer, en allant à cheval à côté du chariot. J'étais si peu à moi-même, que je fus sur le point plusieurs fois de tomber dangereusement. Mes soupirs et mes exclamations fréquentes m'attirèrent d'elle quelques regards. Elle me reconnut, et je remarquai que, dans le premier mouvement, elle tenta de se précipiter hors de la voiture pour venir à moi ; mais, étant retenue par sa chaîne, elle retomba dans sa première attitude.

Je priai les archers d'arrêter un moment, par compassion ; ils y consentirent par avarice. Je quittai mon cheval pour m'asseoir auprès d'elle. Elle était si languissante et si affaiblie, qu'elle fut longtemps sans pouvoir se servir de sa langue ni remuer les mains. Je les mouillais pendant ce temps-là de mes pleurs ; et, ne pouvant proférer moi-même une seule parole, nous étions l'un et l'autre dans une des plus tristes situations dont il y ait jamais en d'exemple. Nos expressions ne le furent pas moins lorsque nous eûmes retrouvé la liberté de parler. Manon parla peu : il sembla que la honte et la douleur eussent altéré les organes de sa voix ; le son en était faible et tremblant.

Elle me remercia de ne l'avoir pas oubliée, et de la satisfaction que je lui accordais, dit-elle en soupirant, de me voir du moins encore une fois, et de me dire le dernier adieu. Mais lorsque je l'eus assurée que rien n'était capable de me séparer d'elle, et que j'étais disposé à la suivre jusqu'à l'extrémité du monde, pour prendre soin d'elle, pour la servir, pour l'aimer et pour attacher inséparablement ma malheureuse destinée à la sienne, cette pauvre fille se livra à des sentiments si tendres et si douloureux, que j'appréhendai quelque chose pour sa vie d'une si violente émotion. Tous les mouvements de son âme semblaient se réunir dans ses yeux. Elle les tenait fixés sur moi. Quelquefois elle ouvrait la bouche sans avoir la force d'achever quelques mots qu'elle commençait. Il lui en échappait néanmoins quelques-uns : c'était des marques d'admiration sur mon amour, de tendres plaintes de son excès, des doutes qu'elle pût être assez heureuse pour m'avoir inspiré une passion si parfaite, des instances pour me faire renoncer au dessein de la suivre, et chercher ailleurs un bonheur digne de moi, qu'elle me disait que je ne pouvais espérer avec elle.

En dépit du plus cruel de tous les sorts, je trouvais ma félicité dans ses regards et dans la certitude que j'avais de son affection. J'avais perdu, à la vérité, tout ce que le reste des hommes estime, mais j'étais maître du cœur de Manon, le seul bien que j'estimais. Vivre en Europe, vivre en Amérique, que m'importait-il en quel endroit vivre si j'étais sûr d'y être heureux en y vivant avec ma maîtresse ? Tout l'univers

n'est-il pas la patrie de deux amants fidèles ? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre, père, mère, parents, amis, richesses et félicité ?

Si quelque chose me causait de l'inquiétude, c'était la crainte de voir Manon exposée aux besoins de l'indigence. Je me supposais déjà avec elle dans une région inculte et habitée par des sauvages. Je suis bien sûr, disais-je, qu'il ne saurait y en avoir d'aussi cruels que G... M... et mon père. Ils nous laisseront du moins vivre en paix. Si les relations qu'on en fait sont fideles, ils suivent les lois de la nature. Ils ne connaissent ni les fureurs de l'avarice qui possèdent G... M..., ni les idées fantastiques de l'honneur, qui m'ont fait un ennemi de mon père : ils ne troubleront point deux amants qu'ils verront vivre avec autant de simplicité qu'eux. J'étais donc tranquille de ce côté-là.

Mais je ne me formais point des idées romanesques par rapport aux besoins communs de la vie. J'avais éprouvé trop souvent qu'il y a des nécessités insupportables, surtout pour une fille délicate qui est accoutumée à une vie commode et abondante. J'étais au désespoir d'avoir épuisé inutilement ma bourse, et que le peu d'argent qui me restait fût encore sur le point de m'être ravi par la friponnerie des archers. Je concevais qu'avec une petite somme j'aurais pu espérer non-seulement de me soutenir quelque temps en Amérique, où l'argent était rare, mais d'y former même quelque entreprise pour un établissement durable.

Cette considération me fit naître la pensée d'écrire à Tiberge, que j'avais toujours trouvé si prompt à m'offrir les secours de l'amitié. J'écrivis, des la première ville où nous passâmes. Je ne lui apportai point d'autre motif que le pressant besoin dans lequel je prévoyais que je me trouverais au Havre-de-Grâce, où je lui confessais que j'étais allé conduire Manon ; je lui demandais cent pistoles. Faites-les moi tenir au Havre, lui disais-je, par le maître de la poste. Vous voyez bien que c'est la dernière fois que j'importe votre affection, et que ma malheureuse maîtresse m'étant enlevée pour toujours, je ne puis la laisser partir sans quelques soulagements qui adouciennent son sort et mes mortels regrets.

Les archers devinrent si intraitables lorsqu'il eurent découvert la violence de ma passion, que, redoublant continuellement le prix de leurs moindres faveurs, ils me réduisirent bientôt à la dernière indigence. L'amour, d'ailleurs, ne me permettait guère de ménager ma bourse. Enfin, ma bourse étant tout à fait vide, je me trouvai exposé aux caprices et à la brutalité de six misérables qui me traitaient avec une hauteur insupportable. Vous en fûtes témoin à Passy. Votre rencontre fut un heureux moment de relâche qui me fut accordé par la fortune. Votre pitié à la vue de mes peines fut ma seule recommandation auprès de votre cœur généreux. Le secours que vous m'accordâtes libéralement servit à me faire gagner le Havre, et les archers tinrent leur promesse avec plus de fidélité que je ne l'espérais.

Nous arrivâmes au Havre. J'allai d'abord à la poste. Tiberge n'avait point encore eu le temps de me répondre ; je m'informai exactement quel jour je pouvais attendre sa lettre. Elle ne pouvait arriver que deux jours après ; et, par une étrange disposition de mon mauvais sort, il se trouva que notre vaisseau devait partir le matin de celui auquel j'attendais l'ordinaire. Je ne puis vous représenter mon désespoir. Quoi ? m'écriai-je, dans le malheur même il faudra toujours que je sois distingué par des excès ! Manon répondit : Hélas ! une vie si malheureuse mérite-t-elle le soin que nous en prenons ? Mourons au Havre, mon cher chevalier. Que la mort finisse tout d'un coup nos misères. Irons-nous les traîner dans un pays inconnu où nous devons nous attendre à d'horribles extrémités, puisqu'on a voulu m'en faire un supplice ? Mourons, me répéta-t-elle, ou du moins donne-moi la mort, et va chercher un autre sort dans les bras d'une amante plus heureuse. Non, non, lui dis-je ; c'est pour moi un sort digne d'envie que d'être malheureux avec vous.

Son discours me fit trembler. Je jugeai qu'elle était accablée de ses maux. Je m'efforçai de prendre un air plus tranquille, pour lui ôter ces funestes pensées de mort et de désespoir. Je résolus de tenir la même conduite à l'avenir, et j'ai éprouvé dans la suite que rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme, que l'intrépidité d'un homme qui elle aime.

Lorsque j'eus perdu l'espérance de recevoir du secours de Tiberge, je vendis mon cheval. L'argent que j'en tirai, joint à celui qui me restait encore de vos libéralités, me composa la petite somme de dix-sept pistoles. J'en employai sept à l'achat de quelques soulagements nécessaires à Manon ; et je serrai les dix autres avec soin, comme le fondement de notre fortune et de nos espérances en Amérique. Je n'eus point de peine à me faire recevoir dans le vaisseau. On cherchait alors des jeunes gens qui fussent disposés à se joindre volontairement à la colonie. Le passage et la nourriture me furent accordés gratis. La poste de Paris devant partir le lendemain, j'y laissai une lettre pour Tiberge. Elle était touchante, et capable de l'attendrir sans doute au dernier point, puisqu'elle lui fit prendre une résolution qui ne pouvait venir que d'un fonds intime de tendresse et de générosité pour un ami malheureux.

Nous mimés à la voile. Le vent ne cessa point de nous être favorable. J'oliais du capitaine un lieu à part pour Manon et pour moi. Il eut la bonté de nous regarder d'un autre oeil que le commun de nos misérables associés. Je l'avais pris en particulier dès le premier jour ; et, pour m'attirer de lui quelque considération, je lui avais découvert une partie de mes infortunes. Je ne crus pas me rendre coupable d'un mensonge hon-

teux en lui disant que j'étais marié à Manon. Il feignit de me croire, et il m'accorda sa protection. Nous en reçûmes des marques pendant toute la navigation. Il eut soin de nous faire nourrir honnêtement ; et les égards qu'il eut pour nous servirent à nous faire respecter des compagnons de notre misère. J'avais une attention continuelle à ne pas laisser souffrir la moindre incommodité à Manon. Elle le remarquait bien ; et cette vue, jointe au vif ressentiment de l'étrange extrémité où je m'étais réduit pour elle, la rendait si tendre et si passionnée, si attentive aussi à mes plus légers besoins, que c'était entre elle et moi une perpétuelle énumération de services et d'amour. Je ne regrettais point l'Europe ; au contraire, plus nous avançons vers l'Amérique, plus je sentais mon cœur s'élargir et devenir tranquille. Si j'eusse pu m'assurer de n'y pas manquer des nécessités absolues de la vie, j'aurais remercié la fortune d'avoir donné un tour si favorable à nos malheurs.

Après une navigation de deux mois, nous abordâmes enfin au rivage désiré. Le pays ne nous offrit rien d'agréable à la première vue. C'étaient des campagnes stériles et inhabitées où l'on voyait à peine quelques oiseaux et quelques arbres dépouillés par le vent. Nulle trace d'homme ni d'animaux. Cependant le capitaine ayant fait tirer quelques pièces de notre artillerie, nous ne fûmes pas longtemps sans apercevoir une troupe de citoyens de la Nouvelle-Orléans, qui s'approchèrent de nous avec de vives marques de joie. Nous n'avions pas découvert la ville : elle est cachée de ce côté-là par une petite colline. Nous fûmes reçus comme des gens descendus du ciel.

Ces pauvres habitants s'empresèrent pour nous faire mille questions sur l'état de la France et sur les différentes provinces où ils étaient nés. Ils nous embrassèrent comme leurs frères, et comme de chers compagnons qui venaient partager leur misère et leur solitude. Nous primes le chemin de la ville avec eux ; mais nous fûmes surpris de découvrir, en avançant, que ce qu'on nous avait vanté jusqu'alors comme une bonne ville n'était qu'un assemblage de quelques pauvres cabanes. Elles étaient habitées par cinq ou six cents personnes. La maison du gouverneur nous parut un peu distinguée par sa hauteur et par sa situation. Elle est défendue par quelques ouvrages de terre autour desquels règne un large fossé.

Nous fûmes d'abord présentés à lui. Il s'entretint longtemps en secret avec le capitaine ; et revenant ensuite à nous, il considéra l'une après l'autre toutes les filles qui étaient arrivées par le vaisseau. Elles étaient au nombre de trente ; car nous en avions trouvé au Havre une autre bande qui s'était jointe à la nôtre. Le gouverneur les ayant longtemps examinées, fit appeler divers jeunes gens de la ville, qui languissaient dans l'attente d'une épouse. Il donna les plus jolies aux principaux, et le reste fut tiré au sort. Il n'avait point encore parlé à Manon ; mais lorsqu'il eut ordonné aux autres de se retirer, il nous fit demeurer elle et moi. J'apprends du capitaine, nous dit-il, que vous êtes mariés, et qu'il vous a reconnus sur la route pour deux personnes d'esprit et de mérite. Je n'entre point dans les raisons qui ont causé votre malheur ; mais s'il est vrai que vous ayez autant de savoir-vivre que votre figure me le promet, je n'épargnerai rien pour adoucir votre sort, et vous contribuerez vous-mêmes à me faire trouver quelque agrément dans ce lieu sauvage et désert.

Je lui répondis de la manière que je crus la plus propre à confirmer l'idée qu'il avait de nous. Il donna quelques ordres pour nous faire préparer un logement dans la ville, et il nous retint à souper avec lui. Je lui trouvai beaucoup de politesse pour un chef de malheureux bannis. Il ne nous fit point de questions en public sur le fond de nos aventures. La conversation fut générale ; et malgré notre tristesse nous nous en organâmes, Manon et moi, de contribuer à la rendre agréable.

Le soir, il nous fit conduire au logement qu'on nous avait préparé. Nous trouvâmes une misérable cabane composée de planches et de boue, qui consistait en deux ou trois chambres de plain-pied, avec un grenier au-dessus. Il y avait fait mettre six chaises et quelques commodités nécessaires à la vie.

Manon parut effrayée à la vue d'une si triste demeure. C'était pour moi qu'elle s'affligeait beaucoup plus que pour elle-même. Elle s'assit lorsque nous fûmes seuls, et elle se mit à pleurer amèrement. J'entrepris d'abord de la consoler ; mais lorsqu'elle m'eut fait entendre que c'était moi seul qu'elle plaînait, et qu'elle ne considérait dans nos malheurs communs que ce que j'avais à souffrir, j'affectai de montrer assez de courage et même assez de joie pour lui en inspirer. De quoi me plaindrais-je, lui dis-je ? je possède tout ce que je désire. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? quel autre bonheur me suis-je jamais proposé ? Laissons au ciel le soin de notre fortune. Je ne la trouve pas si désespérée. Le gouverneur est un homme civil, il nous a marqué de la considération ; il ne permettra pas que nous manquions du nécessaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de notre cabane et la grossièreté de nos meubles, vous avez pu remarquer qu'il y a peu de personnes ici qui paraissent mieux logées et mieux meublées que nous : et puis tu es un chimiste admirable, ajoutai-je en l'embrassant ; tu transformes tout en or.

Vous serez donc la plus riche personne de l'univers, me répondit-elle ; car s'il n'y eut jamais d'amour tel que le vôtre, il est impossible d'être aimé plus tendrement que vous l'êtes. Je me rends justice, continua-t-elle ; je sens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai causé des chagrins que vous n'avez pu me pardonner sans une bonté extrême. J'ai été légère et volage ; et même en vous aimant éperdument, comme j'ai toujours fait, je n'étais qu'une ingratitude. Mais vous ne sauriez croire combien je suis changée : mes lar-

mes, que vous avez vu couler si souvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une seule fois mes malheurs pour objet. J'ai cessé de les sentir aussitôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendresse et de compassion pour vous. Je ne me console point d'avoir pu vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne cesse point de me rapprocher mes inconstances, et de m'attendrir en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuse qui n'en était pas digne, et qui ne payerait pas bien de tout son sang, ajouta-t-elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a causées.

Ses pleurs, son discours, et le ton dont elle le prononça, firent sur moi une impression si étonnante, que je crus sentir une espèce de division dans mon âme. Prends garde, lui dis-je, prends garde, ma chère Manon; je n'ai point assez de force pour supporter des marques si vives de ton affection; je ne suis point accoutumé à ces excès de joie. O bien! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien. Je suis assuré du cœur de Manon; il est tel que je l'ai souhaité pour être heureux; je ne puis plus cesser de l'être à présent; voilà ma félicité bien établie. Elle l'est, reprit-elle, si vous la faites dépendre de moi, et je sais bien où je puis compter aussi de trouver toujours la même.

Je me couchai avec ces charmantes idées, qui changèrent ma cabane en un palais digne du premier roi du monde. L'Amérique me parut un lieu de délices après cela. C'est à la Nouvelle-Orléans qu'il faut venir, disais-je souvent à Manon, quand on veut goûter les vraies douceurs de l'amour: c'est ici qu'on s'aime sans intérêt, sans jalousie, sans inconstance. Nos compatriotes y viennent chercher de l'or; ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des trésors bien plus estimables.

Nous cultivâmes soigneusement l'amitié du gouverneur. Il eut la bonté, quelques semaines après notre arrivée, de me donner un petit emploi qui vint à vaquer dans le fort. Quoiqu'il ne fût pas bien distingué, je l'acceptai comme une faveur du ciel: il me mettait en état de vivre sans être à charge à personne. Je pris un valet pour moi, et une servante pour Manon. Notre petite fortune s'arrangea: j'étais réglé dans ma conduite, Manon ne l'était pas moins; nous ne laissions point échapper l'occasion de rendre service et de faire du bien à nos voisins. Cette disposition officieuse et la douceur de nos manières nous attirèrent la confiance et l'affection de toute la colonie; nous fûmes en peu de temps si considérés, que nous passions pour les premières personnes de la ville après le gouverneur.

L'innocence de nos occupations et la tranquillité où nous étions continuellement servaient à nous faire rappeler insensiblement des idées de religion. Manon n'avait jamais été une fille impie; je n'étais pas non plus de ces libertins outrés qui font gloire d'ajouter l'irréligion à la dépravation des mœurs: l'amour et la jeunesse avaient causé tous nos désordres. L'expérience commençait à nous tenir lieu d'âge; elle fit sur nous le même effet que les années. Nos conversations, qui étaient toujours réfléchies, nous mirent insensiblement dans le goût d'un amour vertueux. Je fus le premier qui proposai ce changement à Manon. Je connaissais les principes de son cœur: elle était droite et naturelle dans tous ses sentiments, qualité qui dispose toujours à la vertu. Je lui fis comprendre qu'il manquait une chose à notre bonheur: c'est, lui dis-je, de le faire approuver du ciel. Nous avons l'âme trop belle et le cœur trop bien fait l'un et l'autre pour vivre volontairement dans l'oubli du devoir. Passe d'y avoir vécu en France, où il nous était également impossible de nous aimer et de nous satisfaire par une voie légitime; mais en Amérique, où nous ne dépendons que de nous-mêmes, où nous n'avons plus à ménager les lois arbitraires du sang et de la bienséance, où l'on nous croit même mariés, qui empêche que nous ne le soyons bientôt effectivement, et que nous n'ennoblissions notre amour par des serments que la religion autorise? Pour moi, ajoutai-je, je ne vous offre rien de nouveau en vous offrant mon cœur et ma main; mais je suis prêt à vous en renouveler le don au pied d'un autel.

Il ne parut que ce discours la pénétrait de joie. Croiriez-vous, me répondit-elle, que j'y ai pensé mille fois depuis que nous sommes en Amérique? La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce désir dans mon cœur. Je n'ai point la présomption d'aspirer à la qualité de votre épouse. Ah! Manon, répliquai-je, tu serais bientôt celle d'un roi si le ciel m'avait fait naître avec une couronne. Ne balançons plus; nous n'avons nul obstacle à redouter: j'en veux parler des aujourd'hui au gouverneur, et lui avouer que nous l'avons trompé jusqu'à ce jour. Laissons craindre aux amants vulgaires, ajoutai-je, les chaînes indissolubles du mariage; ils ne les craindraient pas s'ils étaient sûrs, comme nous, de porter toujours celles de l'amour. Je laissai Manon au comble de la joie après cette résolution.

Je suis persuadé qu'il n'y a point d'honnête homme au monde qui n'eût approuvé mes vues dans les circonstances où j'étais; c'est à-dire asservi fatalement à une passion que je ne pouvais vaincre, et combattu par des remords que je ne devais point étouffer. Mais se trouvera-t-il quelqu'un qui accuse mes plaintes d'injustice, si je gémiss de la rigueur du ciel à rejeter un dessein que je n'avais formé que pour lui plaire? Hélas! que dis-je! à le rejeter; il l'a puni comme un crime. Il m'avait souffert avec patience tandis que je marchais aveuglément dans la route du vice; et ses plus rudes châtiments m'étaient réservés lorsque je commencerais à retourner à la vertu. Je crains de manquer de force pour achever le récit du plus funeste événement qui fut jamais.

J'allai chez le gouverneur, comme j'en étais convenu avec Manon, pour

le prier de consentir à la cérémonie de notre mariage. Je me serais bien gardé d'en parler, à lui ni à personne, si j'eusse pu me promettre que son aumônier, qui était alors le seul prêtre de la ville, m'eût rendu ce service sans sa participation; mais n'osant espérer qu'il voudrait s'engager au silence, j'avais pris le parti d'agir ouvertement.

Le gouverneur avait un neveu nommé Synnelet, qui lui était extrêmement cher. C'était un homme de trente ans, brave, mais emporté et violent. Il n'était point marié. La beauté de Manon l'avait touché dès le jour de notre arrivée; et les occasions sans nombre qu'il avait eues de la voir, pendant neuf ou dix mois, avaient tellement enflammé sa passion, qu'il se consumait en secret pour elle. Cependant, comme il était persuadé, avec son oncle et toute la ville, que j'étais réellement marié, il s'était rendu maître de son amour jusqu'au point de n'en laisser rien éclater; et son zèle s'était même déclaré pour moi dans plusieurs occasions de me rendre service.

Je le trouvai avec son oncle lorsque j'arrivai au fort. Je n'avais nulle raison qui m'obligeât de lui faire un secret de mon dessein, de sorte que je ne fis point difficulté de m'expliquer en sa présence. Le gouverneur m'écouta avec sa bonté ordinaire. Je lui racontai une partie de mon histoire, qu'il entendit avec plaisir; et, lorsque je le priai d'assister à la cérémonie que je méditais, il eut la générosité de s'engager à faire toute la dépense de la fête. Je me retirai fort content.

Une heure après, je vis entrer l'aumônier chez moi. Je m'imaginai qu'il venait me donner quelques instructions sur mon mariage; mais, après m'avoir salué froidement, il me déclara, en deux mots, que M. le gouverneur me défendait d'y penser, et qu'il avait d'autres vues sur Manon. D'autres vues sur Manon! lui dis-je avec un mortel saisissement de cœur; et quelles vues donc, M. l'aumônier? Il me répondit que je n'ignorais pas que M. le gouverneur était le maître; que Manon ayant été envoyée de France pour la colonie, c'était à lui de disposer d'elle; qu'il ne l'avait pas fait jusqu'alors, parce qu'il l'a croyait mariée; mais qu'ayant appris de moi-même qu'elle ne l'était point, il jugeait à propos de la donner à M. Synnelet, qui en était amoureux.

Ma vivacité l'emporta sur ma prudence. J'ordonnai fièrement à l'aumônier de sortir de ma maison, en jurant que le gouverneur, Synnelet, et toute la ville ensemble, n'oseraient porter la main sur ma femme ou ma maîtresse, comme ils voudraient l'appeler.

Je fis part aussitôt à Manon du funeste message que je venais de recevoir. Nous jugeâmes que Synnelet avait séduit l'esprit de son oncle depuis mon retour, et que c'était l'effet de quelque dessein médité depuis longtemps. Ils étaient les plus forts. Nous nous trouvions dans la Nouvelle-Orléans comme au milieu de la mer, c'est-à-dire séparés du reste du monde par des espaces immenses. Où fuir, dans un pays inconnu, désert ou habité par des bêtes féroces et par des sauvages aussi barbares qu'elles? J'étais estimé dans la ville; mais je ne pouvais espérer d'émouvoir assez le peuple en ma faveur pour en obtenir un secours proportionné au mal: il eût fallu de l'argent, j'étais pauvre. D'ailleurs, le succès d'une émotion populaire était incertain; et si la fortune nous eût manqué, notre malheur serait devenu sans remède.

Je roulais toutes ces pensées dans ma tête; j'en communiquai une partie à Manon; j'en formais de nouvelles sans écouter sa réponse; je prenais un parti, je le rejetais pour en prendre un autre; je parlais seul, je répondais tout haut à mes pensées; enfin, j'étais dans une agitation que je ne saurais comparer à rien, parce qu'il n'y en eut jamais d'égal. Manon avait les yeux sur moi: elle jugeait par mon trouble de la grandeur du péril; et, tremblant pour moi plus que pour elle-même, cette tendre fille n'osait pas même ouvrir la bouche pour m'exprimer ses craintes.

Après une infinité de réflexions, je m'arrêtai à la résolution d'aller trouver le gouverneur, pour m'efforcer de le toucher par des considérations d'honneur et par le souvenir de mon respect et de son affection. Manon voulut s'opposer à ma sortie; elle me disait, les larmes aux yeux: Vous allez à la mort; ils vont vous tuer; je ne vous reverrai plus; je veux mourir avant vous. Il fallut beaucoup d'efforts pour la persuader de la nécessité où j'étais de sortir, et de celle qu'il y avait pour elle de demeurer au logis. Je lui promis qu'elle me reverrait dans un instant. Elle ignorait, et moi aussi, que c'était sur elle-même que devait tomber toute la colère du ciel et la rage de nos ennemis.

Je me rendis au fort: le gouverneur était avec son aumônier. Je m'abaissai, pour le toucher, à des soumissions qui m'auraient fait mourir de honte si je les eusse faites pour toute autre cause. Je le pris par tous les motifs qui doivent faire une impression certaine sur un cœur qui n'est pas celui d'un tigre féroce et cruel.

Ce barbare ne fit à mes plaintes que deux réponses, qu'il répéta cent fois. Manon, me dit-il, dépendait de lui; il avait donné sa parole à son neveu. J'étais résolu de me modérer jusqu'à l'extrémité: je me contentai de lui dire que je le croyais trop de mes amis pour vouloir ma mort, à laquelle je consentirais plutôt qu'à la perte de ma maîtresse.

Je fus trop persuadé, en sortant, que je n'avais rien à espérer de cet opiniâtre vieillard, qui se serait damné mille fois pour son neveu. Cependant je persistai dans le dessein de conserver jusqu'à la fin un air de modération; résolu, si l'on en venait aux excès d'injustice, de donner à l'Amérique une des plus sanglantes et des plus horribles scènes que l'amour ait jamais produites.

Je retournais chez moi en méditant sur ce projet, lorsque le sort, qui

voulait hâter ma ruine, me fit rencontrer Synnelet. Il lut dans mes yeux une partie de mes pensées. J'ai dit qu'il était brave; il vint à moi: Ne me cherchez-vous pas? me dit-il. Je connais que mes desseins vous offensent, et j'ai bien prévu qu'il faudrait se couper la gorge avec vous: allons voir qui sera le plus heureux. Je lui répondis qu'il avait raison, et qu'il n'y avait que ma mort qui pût finir nos différends.

Nous nous écartâmes d'une centaine de pas hors de la ville. Nos épées se croisèrent; je le blessai et le le désarmai presque en même temps. Il fut si enragé de son malheur, qu'il refusa de me demander la vie et de renoncer à Manon. J'avais peut-être droit de lui ôter tout d'un coup l'une et l'autre; mais un sang généreux ne se dément jamais. Je lui jetai son épée. Reconnaissez, lui dis-je, et songez que c'est sans quartier. Il m'attaqua avec une furie inexprimable. Je dois confesser que je n'étais pas fort dans les armes, n'ayant eu que trois mois de salle à Paris. L'amour conduisait mon épée. Synnelet ne laissa pas de me percer le bras d'outre en outre; mais je le pris sur le temps, et je lui fournis un coup si vigoureux, qu'il tomba à mes pieds sans mouvement.

Malgré la joie que donne la victoire après un combat mortel, je réfléchis aussitôt sur les conséquences de cette mort. Il n'y avait pour moi ni grâce ni délai de supplice à espérer. Connaissant, comme je faisais, la passion du gouverneur pour son neveu, j'étais certain que ma mort ne serait pas différée d'une heure après la connaissance de la sienne. Quelque pressante que fût cette crainte, elle n'était pas la plus forte cause de mon inquiétude. Manon, l'intérêt de Manon, son péril et la nécessité de la perdre, me troublaient jusqu'à répandre de l'obscurité sur mes yeux et à m'empêcher de reconnaître le lieu où j'étais. Je regrettai le sort de Synnelet; une prompt mort me semblait le seul remède de mes peines.

Cependant ce fut cette pensée même qui me fit rappeler promptement mes esprits, et qui me rendit capable de prendre une résolution. Quoi! je veux mourir, m'écriai-je, pour finir mes peines! Il y en a donc que j'appréhende plus que la perte de ce que j'aime. Ah! souffrons jusqu'aux plus cruelles extrémités pour secourir ma maîtresse; et remettons à mourir après les avoir souffertes inutilement.

Je repris le chemin de la ville; j'entrai chez moi, j'y trouvai Manon à demi morte de frayeur et d'inquiétude; ma présence la ranima. Je ne pouvais lui déguiser le terrible accident qui venait de m'arriver. Elle tomba sans connaissance entre mes bras au récit de la mort de Synnelet et de ma blessure; j'employai plus d'un quart d'heure à lui faire retrouver le sentiment.

J'étais à demi mort moi-même; je ne voyais pas le moindre jour à sa sûreté ni à la mienne. Manon, que ferons-nous? lui dis-je lorsqu'elle eut repris un peu de force; hélas! qu'allons-nous faire? Il faut nécessairement que je m'éloigne. Voulez-vous demeurer dans la ville? Oui, demandez-y; vous pouvez encore y être heureuse; et moi je vais, loin de vous, chercher la mort parmi les sauvages ou entre les griffes des bêtes féroces.

Elle se leva malgré sa faiblesse; elle me prit la main pour me conduire vers la porte: Fuyons ensemble, me dit-elle, ne perdons pas un instant. Le corps de Synnelet peut avoir été trouvé par hasard, et nous n'aurions pas le temps de nous éloigner. Mais, chère Manon, repris-je tout éperdu, dites-moi donc où nous pouvons aller. Voyez-vous quelque ressource? Ne vaut-il pas mieux que vous tâchiez de vivre ici sans moi, et que je parte volontairement ma tête au gouverneur?

Cette proposition ne fit qu'augmenter son ardeur à partir; il fallut la suivre. J'eus encore assez de présence d'esprit, en sortant, pour prendre quelques liqueurs fortes que j'avais dans ma chambre, et toutes les provisions que je pus faire entrer dans mes poches. Nous dîmes à nos domestiques, qui étaient dans la chambre voisine, que nous partions pour la promenade du soir (nous avions cette coutume tous les jours); et nous nous éloignâmes de la ville plus promptement que la délicatesse de Manon ne semblait le permettre.

Quoique je ne fusse pas sorti de mon irrésolution sur le lieu de notre retraite, je ne laissais pas d'avoir deux espérances sans lesquelles j'aurais préféré la mort à l'incertitude de ce qui pouvait arriver à Manon. J'avais acquis assez de connaissance du pays, depuis près de dix mois que j'étais en Amérique, pour ne pas ignorer de quelle manière on apprivoisait les sauvages. On pouvait se mettre entre leurs mains sans courir à une mort certaine. J'avais même appris quelques mots de leur langue et quelques-unes de leurs coutumes, dans les diverses occasions que j'avais eues de les voir.

Avec cette triste ressource, j'en avais une autre du côté des Anglais, qui ont comme nous des établissements dans cette partie du nouveau monde. Mais j'étais effrayé de l'éloignement: nous avions à traverser, jusqu'à leurs colonies, de stériles campagnes de plusieurs journées de longueur, et quelques montagnes si hautes et si escarpées, que le chemin en paraissait difficile aux hommes les plus grossiers et les plus vigoureux. Je me flattais néanmoins que nous pourrions tirer parti de ces deux ressources: des sauvages pour nous aider à nous conduire, et des Anglais pour nous recevoir dans leurs habitations.

Nous marchâmes aussi longtemps que le courage de Manon put la soutenir, c'est-à-dire environ deux lieues, car cette amante incomparable refusa constamment de s'arrêter plus tôt. Accablée enlin de lassitude, elle me confessa qu'il lui était impossible d'avancer davantage. Il était déjà nuit; nous nous assîmes au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pu

trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier soin fut de changer le linge de ma blessure, qu'elle avait pansée elle-même avant notre départ. Je m'opposai en vain à ses volontés; j'aurais achevé de l'accabler mortellement si je lui eusse refusé la satisfaction de me croire à mon aise et sans danger, avant que de penser à sa propre conservation. Je me soumis durant quelques moments à ses desirs; je reçus ses soins en silence et avec honte.

Mais lorsqu'elle eut satisfait sa tendresse, avec quelle ardeur la mienne ne prit-elle pas son tour! Je me dépouillai de tous mes habits pour lui faire trouver la terre moins dure en les étendant sous elle. Je la fis consentir, malgré elle, à me voir employer à son usage tout ce que je pus imaginer de moins incommode. J'échauffai ses mains par mes baisers ardents et par la chaleur de mes soupirs. Je passai la nuit entière à veiller près d'elle, et à prier le ciel de lui accorder un sommeil doux et paisible. O Dieu! que mes vœux étaient vifs et sincères; et par quel rigoureux jugement aviez-vous résolu de ne les pas exaucer!

Pardonnez si j'achève en peu de mots un récit qui me tue. Je vous raconte un malheur qui n'eût jamais d'exemple; toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon âme semble reculer d'horreur chaque fois que j'entends de l'exprimer.

Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyais ma chère maîtresse endormie, et je n'osais pousser le moindre souffle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'aperçus dès le point du jour, eu touchant ses mains, qu'elle les avait froides et tremblantes; je les approchai de mon sein pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, et, faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit d'une voix faible qu'elle se croyait à sa dernière heure.

Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune, et je n'y répondis que par les tendres consolations de l'amour. Mais ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuait de tenir les miennes, me firent connaître que la fin de ses malheurs approchait.

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis; je reçus d'elle des marques d'amour au moment même qu'elle expirait: c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon âme ne suivit point la sienne. Le ciel ne me trouva sans doute point assez rigoureusement puni; il a voulu que j'aie traîné depuis une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

Je demurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs fortes que j'avais apportées; elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais, c'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse; j'y plaçai l'idole de mon cœur après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits, pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle; je la considérai longtemps; je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours, dans le sein de la terre, ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable; et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du ciel, et j'attendis la mort avec impatience.

Ce qui vous paraîtra difficile à croire, c'est que pendant tout l'exercice de ce lugubre ministère il ne sortit point une larme de mes yeux ni un soupir de ma bouche. La consternation profonde où j'étais, et le dessein déterminé de mourir, avaient coupé le cours à toutes les expressions du désespoir et de la douleur. Aussi ne demurai-je pas longtemps dans la posture où j'étais sur la fosse, sans perdre le peu de connaissance et de sentiment qui me restaient.

Après ce que vous venez d'entendre, la conclusion de mon histoire est de si peu d'importance, qu'elle ne mérite pas la peine que vous voulez bien prendre de l'écouter. Le corps de Synnelet ayant été rapporté à la ville, et ses plaies visitées avec soin, il se trouva non-seulement qu'il n'était pas mort, mais qu'il n'avait pas même reçu de blessure dangereuse. Il apprit à son oncle de quelle manière les choses s'étaient passées entre nous, et sa générosité le porta sur-le-champ à publier les effets de la mienne. On ne fit chercher; et mon absence avec Manon me fit soupçonner d'avoir pris le parti de la fuite. Il était trop tard pour envoyer sur mes traces; mais le lendemain et le jour suivant furent employés à me poursuivre.

On me trouva, sans apparence de vie, sur la fosse de Manon; et ceux qui me découvrirent en cet état, me voyant presque nu et sanglant de ma blessure, ne doutèrent point que je n'eusse été volé et assassiné.

ils me portèrent à la ville. Le mouvement du transport réveilla mes sens ; les soupirs que je poussai en ouvrant les yeux, et en gémissant de me retrouver parmi les vivants, firent connaître que j'étais encore en état de recevoir du secours : on m'en donna de trop heureux.

Je ne laissai pas d'être renfermé dans une étroite prison. Mon procès fut instruit ; et comme Manon ne paraissait point, on m'accusa de m'être défait d'elle par un mouvement de rage et de jalousie. Je racontai naturellement ma pitoyable aventure. Synnelet, malgré les transports de douleur où ce récit le jeta, eut la générosité de solliciter ma grâce. Il l'obtint.

J'étais si faible, qu'on fut obligé de me transporter de la prison dans mon lit, où je fus retenu pendant trois mois par une violente maladie. Ma haine pour la vie ne diminuait point ; j'invoquais continuellement la mort, et je m'obstinaï longtemps à rejeter tous les remèdes. Mais le ciel, après m'avoir puni avec tant de rigueur, avait dessein de rendre utiles mes malheurs et mes châtimens : il m'éclaira de ses lumières, qui me firent rappeler des idées dignes de ma naissance et de mon éducation.

La tranquillité ayant commencé à renaitre un peu dans mon âme, ce changement fut suivi de près par ma guérison. Je me livrai entièrement aux inspirations de l'honneur, et je continuai de remplir mon petit emploi, en attendant les vaisseaux de France, qui vont une fois chaque année dans cette partie de l'Amérique. J'étais résolu de retourner dans ma patrie, pour y réparer, par une vie sage et réglée, le scandale de ma conduite. Synnelet avait pris le soin de faire transporter le corps de ma chère maîtresse dans un lieu honorable.

Ce fut environ six semaines après mon rétablissement, que, me promenant seul un jour sur le rivage, je vis arriver un vaisseau que des affaires de commerce amenaient à la Nouvelle-Orléans. J'étais attentif au débarquement de l'équipage. Je fus frappé d'une surprise extrême en reconnaissant Tiberge parmi ceux qui s'avançaient vers la ville. Ce fidèle ami me remit de loin, malgré les changements que la tristesse avait faits

sur mon visage. Il m'apprit que l'unique motif de son voyage avait été le désir de me voir et de m'engager à retourner en France ; qu'ayant reçu la lettre que je lui avais écrite du Havre, il s'y était rendu en personne pour me porter les secours que je lui demandais ; qu'il avait senti la plus vive douleur en apprenant mon départ, et qu'il serait parti sur-le-champ pour me suivre, s'il eût trouvé un vaisseau prêt à faire voile ; qu'il en avait cherché pendant plusieurs mois dans divers ports, et qu'en ayant enfin rencontré un à Saint-Malo, qui levait l'ancre pour la Martinique, il s'y était embarqué dans l'espérance de se procurer de là un passage facile à la Nouvelle-Orléans ; que le vaisseau malouin ayant été pris en chemin par des corsaires espagnols, et conduit dans une de leurs îles, il s'était échappé par adresse ; et qu'après diverses courses, il avait trouvé l'occasion du petit bâtiment qui venait d'arriver pour se rendre heureusement près de moi.

Je ne pouvais marquer trop de reconnaissance pour un ami si généreux et si constant. Je le conduisis chez moi ; je le rendis le maître de tout ce que je possédais. Je lui appris tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ en France ; et, pour lui causer une joie à laquelle il ne s'attendait pas, je lui déclarai que les semences de vertu qu'il avait jetées autrefois dans mon cœur commençaient à produire des fruits dont il allait être satisfait. Il me protesta qu'une si douce assurance le dédommageait de toutes les fatigues de son voyage.

Nous avons passé deux mois ensemble à la Nouvelle-Orléans, pour attendre l'arrivée des vaisseaux de France ; et nous étant mis enfin en mer, nous primes terre, il y a quinze jours, au Havre-de-Grâce. J'écrivis à ma famille en arrivant. J'ai appris, par la réponse de mon frère aîné, la triste nouvelle de la mort de mon père, à laquelle je tremble, avec trop de raison, que mes égarements n'aient contribué. Le vent étant favorable pour Calais, je me suis embarqué aussitôt, dans le dessein de me rendre, à quelques lieues de cette ville, chez un gentilhomme de mes parents, où mon frère m'écrit qu'il doit attendre mon arrivée.

AVIS DE L'AUTEUR

DES

MÉMOIRES D'UN HOMME DE QUALITÉ.

Quoique j'eusse pu faire entrer dans mes Mémoires les aventures du chevalier des Grioux, il m'a semblé que, n'y ayant point un rapport nécessaire, le lecteur trouverait plus de satisfaction à les voir séparément. Un récit de cette longueur aurait interrompu trop longtemps le fil de ma propre histoire. Tout éloigné que je suis de prétendre à la qualité d'écrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être déchargée des circonstances qui la rendraient pesante et embarrassée : c'est le précepte d'Horace :

« Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
« Pleraque differat, ac presens in tempus onittat. »

Il n'est pas même besoin d'une si grave autorité pour prouver une vérité si simple, car le bon sens est la première source de cette règle.

Si le public a trouvé quelque chose d'agréable et d'intéressant dans l'histoire de ma vie, j'ose lui promettre qu'il ne sera pas moins satisfait de cette addition. Il verra dans la conduite de M. des Grioux un exemple

terrible de la force des passions. J'ai à peindre un jeune aveugle qui refuse d'être heureux pour se précipiter volontairement dans les dernières infortunes ; qui, avec toutes les qualités dont se forme le plus brillant mérite, préfère par choix une vie obscure et vagabonde à tous les avantages de la fortune et de la nature ; qui prévoit ses malheurs sans vouloir les éviter ; qui les sent et qui en est accablé sans profiter des remèdes qu'on lui offre sans cesse, et qui peuvent à tous moments les finir ; enfin un caractère ambigu, un mélange de vertus et de vices, un contraste perpétuel de bons sentiments et d'actions mauvaises. Tel est le fond du tableau que je présente. Les personnes de bon sens ne regarderont point un ouvrage de cette nature comme un travail inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événements qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs ; et c'est rendre, à mon avis, un service considérable au public que de l'instruire en l'amusant.

On ne peut réfléchir sur les préceptes de la morale sans être étonné de les voir tout à la fois estimés et né-

gligés ; et l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection dont il s'éloigne dans la pratique. Si les personnes d'un certain ordre d'esprit et de politesse veulent examiner quelle est la matière la plus commune de leurs conversations, ou même de leurs rêveries solitaires, il leur sera aisé de remarquer qu'elles tournent presque toujours sur quelques considérations morales. Les plus doux moments de leur vie sont ceux qu'ils passent, ou seuls ou avec un ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la vertu, des douceurs de l'amitié, des moyens d'arriver au bonheur, des faiblesses de la nature qui nous en éloignent, et des remèdes qui peuvent les guérir. Horace et Boileau marquent cet entretien comme un des plus beaux traits dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t-il donc qu'on tombe si facilement de ces hautes spéculations, et qu'on se retrouve sitôt au niveau du commun des hommes? Je suis trompé, si la raison que je vais en rapporter n'explique bien cette contradiction de nos idées et de notre conduite : c'est que tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues et généraux, il est très-difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs et des actions.

Mettons la chose dans un exemple. Les âmes bien nées sentent que la douceur et l'humanité sont des vertus aimables, et sont portées d'inclination à les pratiquer : mais sont-elles au moment de l'exercice ; elles demeurent souvent suspendues. En est-ce réellement

l'occasion? sait-on bien quelle en doit être la mesure? ne se trompe-t-on point sur l'objet? Cent difficultés arrêtent : on craint de devenir dupe en voulant être bien-faisant et libéral ; de passer pour faible en paraissant trop tendre et trop sensible ; en un mot, d'excéder ou de ne pas remplir des devoirs qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité et de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience ou l'exemple qui puissent déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or, l'expérience n'est point un avantage qu'il soit libre à tout le monde de se donner ; elle dépend des situations différentes où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu.

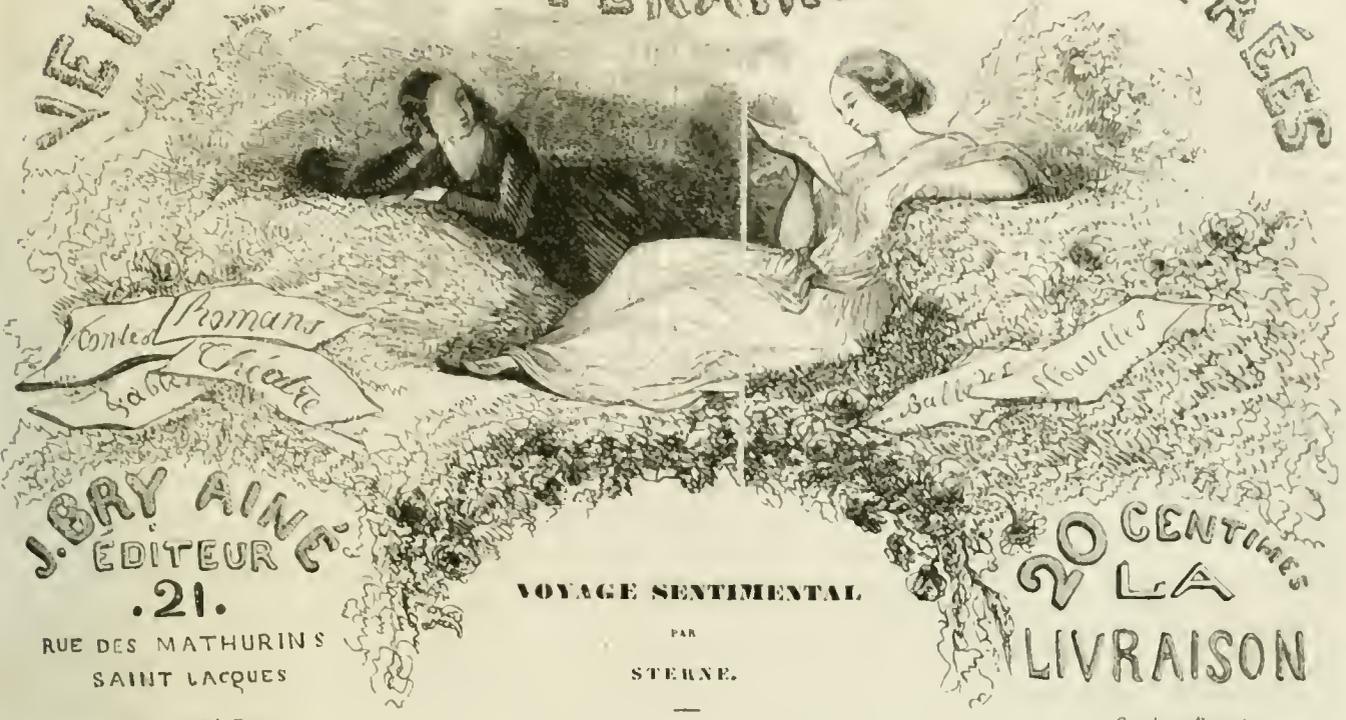
C'est précisément pour cette sorte de lecteurs que des ouvrages tels que celui-ci peuvent être d'une extrême utilité, du moins lorsqu'ils sont écrits par une personne d'honneur et de bon sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière, une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque aventure est un modèle d'après lequel on peut se former ; il n'y manque que d'être ajouté aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage entier est un traité de morale réduit agréablement en exercice.

Un lecteur sévère s'offensera peut-être de me voir reprendre la plume à mon âge pour écrire des aventures de fortune et d'amour ; mais si la réflexion que je viens de faire est solide, elle me justifie ; si elle est fautive, mon erreur sera une excuse.

FIN DE MANON LESCAUT.



LES VIEILLES LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES



J. BRY AINE
ÉDITEUR
21.
RUE DES MATHURINS
SAINT LACQUES

VOYAGE SENTIMENTAL

PAR
STERNÉ.

20 CENTIMES
LA
LIVRAISON

Dessiné par Ed. Frère.

Gravé par Rouget.

« Cette affaire, dis-je, est mieux réglée en France. »

« Vous avez été en France? » me dit le plus poliment du monde, et avec un air de triomphe, la personne avec laquelle je disputais... Il est bien surprenant, dis-je en moi-même, que la navigation de vingt-un milles, car il n'y a absolument que cela de Douvres à Calais, puisse donner tant de droits à un homme... Je les examinerai... Ce projet fait aussitôt cesser la dispute. Je me retire chez moi... Je fais un paquet d'une demi-douzaine de chemises, d'une culotte de soie noire... Je jette un coup d'œil sur les manches de mon habit, je vois qu'il peut passer... Je prends une place dans la voiture publique de Douvres. J'arrive. On me dit que le paquebot part le lendemain matin à neuf heures. Je m'embarque; et, à trois heures après midi, je mange en France une fricassée de poulets, avec une telle certitude d'y être, que s'il m'était arrivé la nuit suivante de mourir d'indigestion, le monde entier n'aurait pu suspendre l'effet du droit d'aubaine. Mes chemises, ma culotte de soie noire, mon porte-manteau, tout aurait appartenu au roi de France; même ce petit portrait que j'ai si longtemps porté, et que je t'ais souvent dit, Elisa, que j'emporterais avec moi dans le tombeau, m'aurait été arraché du cou... En vérité, c'est être peu généreux que de se saisir des effets d'un imprudent étranger que la politesse et la civilité de vos sujets engagent à parcourir vos états. Par le ciel, Sire, le trait n'est pas beau; je fais ce reproche avec d'autant plus de peine, qu'il s'adresse au monarque d'un peuple si honnête, et dont la délicatesse de sentiments est si vantée partout.



La boucle du soutier.

A peine ai-je mis le pied dans vos états.

Je dinai. Je bus, pour l'acquies de ma conscience, quelques rasades à la santé du roi de France, à qui je ne portais point rancune; je l'honorais et respectais au contraire infiniment, à cause de son humeur affable et humaine; et quand cela fut fait, je me levai de table en me croyant un peu plus grand.

Non..., dis-je, la race des Bourbons est bien éloignée d'être cruelle... Ils peuvent se laisser surprendre; c'est le sort de presque tous les princes, mais il est dans leur sang d'être doux et modérés. Tandis que cette vérité se rendait sensible à mon âme, je sentais sur ma joue un épanchement d'une espèce plus délicate, une chaleur plus douce et plus propice que celle que pouvait produire le vin de Bourgogne que je venais de boire, et qui coûtait au moins quarante sous la bouteille.

Juste Dieu! m'écriai-je en poussant du pied mon portemanteau de côté, qu'y a-t-il donc dans les biens de ce monde pour aigrir si fort nos esprits, et causer des querelles si vives entre ce grand nombre d'affectionnés frères qui s'y trouvent?

Lorsqu'un homme vit en paix et en amitié avec les autres, le plus pesant des métaux est plus léger qu'une plume dans sa main. Il tire sa bourse, la tient ouverte, et regarde autour de lui, comme s'il cherchait un objet avec lequel il pourrait la

partager. C'est précisément ce que je cherchais... Je sentais toutes mes veines se dilater; le battement de mes artères se faisait avec un concert admirable; toutes les puissances de la vie accomplissaient en moi leurs mouvements avec la plus grande facilité; et la précieuse

la plus instruite de Paris, avec tout son matérialisme, aurait eu de la peine à m'appeler une machine.

Je suis persuadé, me disais-je à moi-même, que je bouleverserais son *Crede*.

Cette idée, qui se joignit à celles que j'avais, éleva en moi la nature aussi haut qu'elle pouvait monter... J'étais en paix avec tout le monde auparavant, et cette pensée acheva de me faire conclure le même traité avec moi-même.

Si j'étais à présent roi de France, me disais-je, quel moment favorable à un orphelin, pour me demander, malgré le droit d'aubaine, le porte-manteau de son père!

LE MOINE.

Cette exclamation était à peine sortie de ma bouche, qu'un moine de l'ordre de saint François entra dans ma chambre, pour me demander quelque chose pour son couvent. Personne ne veut que le hasard dirige ses vertus. Un homme peut n'être généreux que de la même manière qu'un autre; il peut, selon la distinction des casuistes, être puissant, *sed non quoad hanc*... Quoi qu'il en soit... car on ne peut raisonner régulièrement sur le flux et le reflux de nos humeurs: elles dépendent peut-être des mêmes causes que les marées; et, si cela était, ce serait une espèce d'excuse à cette inconsistance à laquelle nous sommes si sujets. Je sais bien, pour ce qui me regarde, que j'aimerais mieux qu'on dit de moi, dans une affaire où il n'y aurait ni pèche ni honte, que j'ai été dirigé par les influences de la lune, que d'entendre attribuer faction où il y en aurait, à mon *libre arbitre*.

Quoi qu'il en soit, car il faut revenir où j'en étais, je n'eus pas sitôt jeté les yeux sur le moine, que je me sentis *prédéterminé* à ne lui pas donner un sou. Je renouai effectivement le cordon de ma bourse, et je la remis dans ma poche. Je pris un certain air et, la tête haute, j'avangai gravement vers lui; je crois même qu'il y avait quelque chose de rude et de rebutant dans mes regards. Sa figure est encore présente à mes yeux; et il me semble, en me la rappelant, qu'elle méritait un accueil plus honnête.

Le moine, si j'en juge par sa tête chauve et le peu de cheveux blancs qui lui restaient, pouvait avoir soixante-dix ans. Cependant ses yeux, où l'on voyait une espèce de feu que l'usage du monde avait plutôt tempéré que le nombre des années, n'indiquaient que soixante ans. La vérité était peut-être au milieu de ces deux calculs; c'est-à-dire qu'il pouvait avoir soixante-cinq ans. Sa physionomie en général lui donnait cet âge; les rides dont elle était sillonnée ne font rien à la chose; elles pouvaient être prématurées.

C'était une de ces têtes qui sont si souvent sorties du pinceau du Guide. Une figure douce, pâle, n'ayant point l'air d'une ignorance nourrie par la présomption; des yeux pénétrants, et qui cependant se baissaient avec modestie vers la terre, et semblaient aussi viser à quelque chose au-delà de ce monde. Dieu sait mieux que moi comment cette tête avait été placée sur les épaules d'un moine, et surtout d'un moine de son ordre: elle aurait mieux convenu à un brachmane, et je l'aurais respectée, si je l'avais rencontrée dans les plaines de l'Indostan.

Le reste de sa figure était ordinaire, et il aurait été aisé de la peindre, parce qu'il n'y avait rien d'agréable et de rebutant que ce que le caractère et l'expression rendaient tel. Sa taille, au-dessus de la médiocre, était un peu raccourcie par une courbure ou un pli qu'elle faisait en avant; mais c'était l'attitude d'un moine qui se vove à mendier: telle qu'elle se présente en ce moment à mon imagination, elle gagnait plus qu'elle ne perdait à être ainsi.

Il fit trois pas en avant dans la chambre, mit la main gauche sur sa poitrine, et se tint debout avec un bâton blanc dans sa main droite. Lorsque je me fus avancé vers lui, il me détailla les besoins de son couvent et la pauvreté de son ordre... Il le fit d'un air si naturel, si gracieux, si humble, qu'il fallait que j'eusse été ensorcelé pour n'en être pas touché...

Mais la meilleure raison que je puisse alléguer de mon insensibilité, c'est que j'ai été *prédéterminé* à ne lui pas donner un sou.

« Il est bien vrai, lui dis-je, pour répondre à une élévation de ses yeux, qui avait terminé son discours; il est bien vrai... Je souhaite que le ciel soit propice à ceux qui n'ont d'autre ressource que la charité du public; mais je crains qu'elle ne soit pas assez zélée pour satisfaire à toutes les demandes qu'on lui fait à chaque instant. »

A ce mot de demandes, il jeta un coup d'œil léger sur une des manches de sa robe... Je sentis toute l'éloquence de ce langage. « De l'avoue, dis-je, un habit grossier qu'il ne faut user qu'en trois ans, et un ordinaire apparemment fort mince... je l'avoue, tout cela n'est pas grand-chose; mais encore est-ce dommage qu'on puisse les acquérir dans ce monde avec aussi peu d'industrie que votre ordre en emploie pour se les procurer. Il ne les obtient qu'aux dépens des fonds destinés aux aveugles, aux infirmes, aux estropiés et aux personnes âgées. Le capitif qui, le soir en se couchant, compte les heures de ses afflictions, languit après une partie de cette annuë... Que n'êtes vous de l'ordre de la Merci, au lieu d'être de celui de saint François! Pauvre comme je suis, vous voyez mon porte-manteau,

il est léger; mais il vous serait ouvert avec plaisir pour contribuer à la rançon des malheureux... » Le moine me salua... « Mais surtout, ajoutai-je, les infortunés de notre propre pays ont des droits à la préférence, et j'en ai laissé des milliers sur les rivages de ma patrie. » Il fit un mouvement de tête plein de cordialité, qui semblait me dire que la misère règne dans tous les coins du monde aussi bien que dans son couvent... « Mais nous distinguons, lui dis-je, en posant la main sur la manche de sa robe, dans l'intention de répondre à son signe de tête, nous distinguons, mon bon père, ceux qui ne désirent avoir du pain que par leur propre travail, d'avec ceux qui, au contraire, ne veulent vivre qu'aux dépens du travail des autres, et qui n'ont d'autre plan de vie que de la passer dans l'oisiveté et dans l'ignorance, *pour l'amour de Dieu*. »

Le pauvre franciscain ne répliqua pas... Un rayon de rougeur traversa ses joues, et se dissipa dans un clin d'œil: il semblait que la nature épouée ne lui fournissait point de ressentiment... du moins il n'en fit pas voir... mais, laissant tomber son bâton entre ses bras, il se baissa avec résignation, ses deux mains contrela poitrine, et se retira.

Il n'eut pas sitôt fermé la porte, que mon cœur me fit un reproche de ma dureté... Bah! disais-je à trois fois différentes, et prenant un air insouciant; mais ma tranquillité ne revenait pas. Toutes les syllabes disgracieuses que j'avais prononcées se présentaient en foule à mon imagination. Je fis réflexion que je n'avais d'autre droit sur ce pauvre moine que de le refuser, et que c'était une peine assez grande pour lui, sans y ajouter des paroles dures. Je me rappelais ses cheveux gris; sa figure, son air bonhôte, se retraçaient à mes yeux, et il me semblait l'entendre dire: Quel mal vous ai-je fait?... Pourquoi me traiter ainsi?... En vérité, j'aurais dans ce moment donné vingt francs pour avoir un avocat... Je me suis mal comporté, me disais-je...; mais je ne fais que commencer mes voyages... J'appréhends par la suite à me mieux conduire.

J'avais remarqué qu'un homme mécontent de lui-même était dans une position d'esprit admissible pour faire un marché. Il me fallait une voiture pour voyager en France et en Italie. J'aperçus des chaises dans la cour de l'hôtellerie, et je descendis de ma chambre pour en acheter ou pour en louer une. Une vieille désobligeante, qui était placée dans le coin le plus reculé de la cour, me frappa d'abord les yeux, et je sautai dedans: je la trouvai passablement d'accord avec la disposition actuelle de mes sensations. Je fis donc appeler M. Dessein, le maître de l'hôtellerie... mais M. Dessein était allé à vêpres. J'allais descendre, lorsque j'aperçus le moine de l'autre côté de la cour, causant avec une dame qui venait d'arriver à l'auberge... Je ne voulais pas qu'il me vît; je tirai le rideau de taffetas pour me cacher; et, ayant résolu d'écrire mon voyage, je tirai de ma poche mon écritoire portative, et je me mis à en faire la préface dans la désobligeante.

Plus d'un philosophe péripatéticien doit avoir observé que la nature, de sa pleine autorité, a mis des bornes au mécontentement de l'homme: elle a exécuté son plan de la manière la plus commode et la plus favorable pour lui, en lui imposant l'invincible nécessité de se procurer l'aisance, et de soutenir les revers de la fortune dans son propre pays. Ce n'est que là qu'elle l'a pourvu d'objets les plus propres à participer à son bonheur, et à porter une partie de ce fardeau qui, dans tous les âges et dans toutes les contrées, a toujours paru trop pesant pour les épaules d'une seule personne. Nous sommes donc, il est vrai, du pouvoir de répandre quelquefois notre bonheur hors de ses limites; mais il est bien imparfait, par l'impossibilité de se faire entendre, le manque de connaissances, le défaut de liaisons, la différence qui se trouve dans l'éducation, les mœurs, les coutumes, les habitudes; ce qui nous fait trouver tant de difficultés à communiquer nos sensations hors de notre propre sphère, qu'elles équivalent souvent à une entière impossibilité.

Il s'ensuit de là que la balance du commerce sentimental est toujours contre celui qui sort de chez lui. Les gens qu'il rencontre lui font acheter, au prix qu'ils veulent, les choses dont il n'a guère besoin; ils prennent rarement sa conversation en échange pour la leur sans qu'il y perde... et il est forcé de changer souvent de correspondants, pour tâcher d'en trouver de plus équitables. On devine aisément tout ce qu'il a à souffrir.

Cela me conduit à mon sujet; et si le mouvement que je fais faire à la désobligeante me permet d'écrire, je vais développer les causes qui excitent à voyager.

Les gens oisifs qui quittent leur pays natal pour aller chez l'étranger ont leurs raisons; elles proviennent de l'une ou de l'autre de ces trois causes générales:

- Infirmités du corps.
- Faiblesse d'esprit.
- Nécessité inévitable.

Les deux premières causes renferment ceux que l'orgueil, la curiosité, la vanité, une humeur sombre, excitent à voyager par terre et par mer; et cela peut être combiné et subdivisé à l'infini.

La troisième classe offre une armée de pèlerins et de martyrs. C'est ainsi que voyagent, sous l'obédience d'un supérieur, les moines

de toutes les couleurs; que les malfauteurs vont chercher le châtiement de leurs crimes; ou que les jeunes gens de famille, aimables libertins, sont forcés par des parents barbares de voyager sous la tutelle des gouverneurs qui leur sont recommandés par les universités d'Oxford, Aberdeen et Glasgow.

Il y a une quatrième classe de voyageurs; mais leur nombre est si petit qu'il ne mériterait pas de distinction, s'il n'était nécessaire, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, d'observer la plus grande précision et la plus grande exactitude, pour ne point confondre les caractères. Les hommes dont je veux parler sont ceux qui traversent les mers et sejourner dans les pays étrangers par vues d'économie, pour plusieurs raisons et sous divers prétextes. Mais, comme ils pourrissent s'épargner et aux autres beaucoup de peines inutiles en économisant dans leur pays... et que leurs raisons de voyager sont moins uniformes que celles des autres espèces d'émigrants, je les distinguerai sous le titre de

Simples voyageurs.

Ainsi on peut diviser le cercle entier des voyageurs comme il suit :

- Voyageurs oisifs,
- Voyageurs curieux,
- Voyageurs menteurs,
- Voyageurs orgueilleux,
- Voyageurs vains,
- Voyageurs sombres.

Viennent ensuite

- Les voyageurs contraints, les moines;
- Les voyageurs criminels, les coupables;
- Les voyageurs innocents et infortunés,
- Les simples voyageurs;

Et enfin, s'il vous plaît,

Le voyageur sentimental, ou moi-même dont je vais rendre compte. J'ai voyagé autant par nécessité et par le besoin que j'avais de voyager, qu'aucun autre de cette classe.

Je sais que mes voyages et mes observations seront d'une tournure différente de celle de mes prédécesseurs, et que j'aurais peut-être pu exiger pour moi seul une niche à part; mais en voulant attirer l'attention sur moi, ce serait empiéter sur les droits d'un voyageur vain, et j'abandonne cette prétention, jusqu'à ce qu'elle soit mieux fondée que sur l'unique nouveauté de ma voiture.

Mon lecteur se placera lui-même, comme il voudra, dans la liste. Il ne lui faut, s'il a voyagé, que peu d'inquétudes et de réflexions pour se mettre dans le rang qui lui convient. Ce sera toujours un pas qu'il aura fait pour se connaître; et je parierais que, malgré ses voyages, il a conservé quelque teinture et quelque ressemblance de ce qu'il était avant qu'il ne les eût commencés.

L'homme qui le premier transplanta des ceps de vigne de Bourgogne au cap de Bonne-Espérance, ne s'imaginait pas sans doute, quoique Hollandais, qu'il boirait au cap du même vin que ces ceps de vigne auraient produit sur les coteaux de Beaune et de Pomard... Il était trop flegmatique pour s'attendre à pareille chose; mais il était au moins dans l'idée qu'il boirait une espèce de liqueur vineuse, bonne, médiocre ou tout-à-fait mauvaise. Il savait que tout cela ne dépendait pas de son choix, et que ce qu'on appelle hasard devait décider du succès. Cependant il en espérait la meilleure réussite; mais, par une confiance trop présomptueuse dans la force de sa tête et dans la profondeur de sa prudence, mon Hollandais aurait bien pu voir renverser l'une et l'autre par les fruits de son nouveau vignoble, et, en montrant sa nudité, devenir la risée du peuple.

Il en est de même d'un pauvre voyageur qui se hisse dans un vaisseau, ou qui court la poste à travers les royaumes les plus policés du globe, pour s'avancer dans la recherche des connaissances et des perfections.

On peut en acquérir en courant les mers et la poste dans cette vue; mais c'est mettre à la loterie. En supposant même qu'on obtienne ainsi des connaissances utiles et des perfections réelles, il faut encore savoir se servir de ce fonds acquis, avec précaution et avec économie, pour le faire tourner à son profit. Malheureusement les chances vont ordinairement au revers et pour l'acquisition et pour l'application. Cela me fait croire qu'un homme agirait très sagement s'il pouvait prendre sur lui de vivre content dans son pays, sans connaissances et sans perfections étrangères, surtout si on n'y manque pas absolument des unes et des autres. En effet, je tombe en défaillance quand j'observe tous les pas que fait un voyageur curieux, pour jeter les yeux sur des points de vue et observer des découvertes qu'il aurait pu voir chez lui, comme disait très bien Sancho Pança à Don Quichotte. Le siècle est si éclairé qu'à peine il y a quelque pays ou quelque coin dans l'Europe dont les rayons ne soient pas traversés ou échangés réciproquement avec d'autres. Les rameaux divers des connaissances ressemblent à la musique dans les rues des villes d'Italie; on participe *gratis* à ses agréments. Mais il n'y a pas de nation sous le ciel, et Dieu, à qui je rendrai compte un jour de cet ouvrage, Dieu est témoin que je parle sans ostentation; il n'y a pas, dis-je, une nation sous le ciel qui soit plus féconde dans les genres

variés de la littérature... ou l'on courtise plus les arts... ou l'on puisse acquérir la science plus sûrement... ou les arts soient plus encouragés et plus tôt portés à leur perfection... ou la nature soit plus approfondie... ou l'esprit enfin soit mieux nourri par la variété des caractères...

« On donc allez-vous, mes chers compatriotes? — Nous ne faisons, me dirent-ils, que regarder cette chaise. — Votre très humble serviteur, leur dis-je en sautant dehors et en ôtant mon chapeau. — Nous avions envie de savoir, me dit l'un d'eux, qui était un voyageur curieux, ce qui occasionnait le mouvement de cette chaise... — C'était, dis-je froidement, l'agitation d'un homme qui écrivait une préface... — Je n'ai jamais entendu parler, dit l'autre, qui était un voyageur simple, d'une préface écrite dans une *désobligeante*. — Elle aurait peut-être été plus chaudement faite, lui dis-je, dans un vis-à-vis. »

Mais un Anglais ne voyage pas pour voir des Anglais... Je me retirai dans ma chambre.

Je marchais dans le long corridor; il me semblait qu'une ombre plus épaisse que la mienne en obscurcissait le passage: c'était effectivement M. Dessein, qui, étant revenu de vèpres, me suivait complaisamment le chapeau sous le bras, pour me faire souvenir que je l'avais demandé. La préface que je venais de faire dans la *désobligeante* m'avait dégoûté de cette espèce de voiture, et M. Dessein ne m'en parla que par un haussement d'épaules qui voulait dire qu'elle ne me convenait pas. Je jugeai aussitôt qu'elle appartenait à quelque voyageur idiot qui l'avait laissée à la probité de M. Dessein pour en tirer ce qu'il pourrait. Il y avait quatre mois qu'elle était dans le coin de la cour; c'était le point marqué où, après avoir fait son tour d'Europe, elle avait dû revenir. Lorsqu'elle en partit, elle n'avait pu sortir de la cour sans être réparée; elle s'était depuis brisée deux fois sur le Mont-Cenis. Toutes ces aventures ne l'avaient pas améliorée, et son repos oisif dans le coin de la cour de M. Dessein ne lui avait pas été favorable. Elle ne valait pas beaucoup, mais encore valait-elle quelque chose... Et quand quelques paroles peuvent soulager la misère, je déteste l'homme qui est avare.

Je dis à M. Dessein, en appuyant le bout de mon index sur sa poitrine: « En vérité, si j'étais à votre place, je me piquerais d'honneur pour me défaire de cette *désobligeante*: elle doit vous faire des reproches toutes les fois que vous en approchez. »

« Mon Dieu! dit M. Dessein, je n'y ai aucun intérêt... — Excepté, dis-je, l'intérêt que des hommes d'une certaine tournure d'esprit, M. Dessein, prennent dans leurs propres sensations... Je suis persuadé que pour un homme qui sent pour les autres aussi bien que pour lui-même, et vous vous déguisez inutilement; je suis persuadé que chaque nuit pluvieuse vous fait de la peine... Vous souffrez, M. Dessein, autant que la machine. »

J'ai toujours observé, lorsqu'il y a de l'*paigre-dour* dans un compliment, qu'un Anglais est en doute s'il se fâchera ou non. Un Français n'est jamais embarrassé: M. Dessein me sauva.

« Ce que vous dites est bien vrai, monsieur, dit-il; mais je ne ferai dans ce cas-là que changer d'inquétude, et avec perte. Figurez-vous, je vous prie, mon cher monsieur, si je vous vendais une voiture qui tombât en lambeaux avant d'être à la moitié du chemin, figurez-vous ce que j'aurais à souffrir de la mauvaise opinion que j'aurais donnée de moi à un homme d'honneur, et de m'y être exposé vis-à-vis d'un *homme d'esprit*. »

La dose était exactement pesée au poids que j'avais prescrit; il fallut que je la prisée... Je rendis à M. Dessein son salut; et, sans parler davantage de cas de conscience, nous marchâmes vers sa remise, pour voir son magasin de chaises.

Le globe que nous habitons est apparemment une espèce de monde querelleur. Comment, sans cela, l'acheteur d'une aussi petite chose qu'une mauvaise chaise de poste pourrait-il sortir dans la rue avec celui qui veut la vendre, dans des dispositions pareilles à celles où j'étais? Il ne devait tout au plus être question que d'en régler le prix; et je me trouvais dans la même position d'esprit, je regardais mon marchand de chaises avec les mêmes yeux de colère, que si j'avais été en chemin pour aller au coin de *Hyde-Park* me battre en duel avec lui. Je ne savais pas trop bien manier l'épée, et je ne me croyais pas capable de mesurer la mienne avec celle de M. Dessein... mais cela n'empêchait pas que je ne sentisse en moi les mouvements dont on est agité dans cette espèce de situation... Je regardais M. Dessein avec des yeux perçants... Je les jetais sur lui en profil... ensuite en face... Il me semblait un Juif... un Turc... Sa perruque me déplaisait... J'implorais tous mes dieux pour qu'ils le maudissent... Je le souhaitais à tous les diables...

Le cœur doit-il donc être en proie à toutes ces émotions pour une bagatelle? Qu'est-ce que trois ou quatre louis qui peut me faire payer de trop? « Passion basse! me dis-je en me retournant avec la précipitation naturelle d'un homme qui change subitement de façon de penser... Passion basse, vile!... tu fais la guerre aux humains; ils devraient être en garde contre toi... Dieu m'en preserve! » s'écria-t-elle, en mettant la main sur son front... et je vis, en me retournant, la dame que le moine avait abordée dans la cour... Elle nous avait suivis sans que nous nous en fussions aperçus. « Dieu vous en preserve! » lui dis-je en lui offrant la mienne... Elle avait des

gants de soie noire, qui étaient ouverts au bout des pouces et des doigts... Elle l'accepta sans façon, et je la conduisis à la porte de la remise.

M. Dessein avait donné plus de cinquante fois la clef au diable avant de s'apercevoir que celle qu'il avait apportée n'était pas la bonne. Nous étions aussi impatients que lui de voir cette porte ouverte; et si attentifs à l'obstacle, que je continuais à tenir la main de la dame sans presque m'en apercevoir; de sorte que M. Dessein nous laissa ensemble, la main dans la mienne, et le visage tourné vers la porte de la remise, en nous disant qu'il serait de retour dans cinq ou six minutes.

Un colloque de cinq ou six minutes dans une pareille situation, fait plus d'effet que s'il durait cinq ou six siècles le visage tourné vers la rue. Ce que l'on se dit dans ce dernier cas ne roule ordinairement que sur des objets et des événements du dehors... Mais, quand les yeux ne sont point distraits, et qu'ils se portent sur un point fixe, le sujet du dialogue ne vient uniquement que de nous-mêmes... Je sentis l'importance de la situation... Un seul moment de silence après le départ de M. Dessein y eût été fatal... La dame se serait infailliblement retournée... Je commençai donc la conversation sur-le-champ.

Comme je n'écris pas pour excuser les faiblesses de mon cœur, mais pour en faire le récit, je vais dire quelles furent les tentations que j'éprouvai dans cette occasion, avec la même simplicité que je les ai senties.

Lorsque j'ai dit que je ne voulais pas sortir de la désobligeante, parce que je voyais le moine en conférence avec une dame qui venait d'arriver, j'ai dit la vérité...; mais je n'ai pas dit toute la vérité, car j'étais bien autant retenu par l'air et la figure de la dame avec laquelle il s'entretenait. Je soupçonnais qu'il lui rendait compte de ce qui s'était passé entre nous...; quelque chose en moi-même me le suggérerait... Je souhaitais le moine dans son couvent.

Lorsque le cœur devance l'esprit, il épargne au jugement bien des peines... J'étais certain qu'elle était du rang des plus belles créatures. Cependant je ne pensai plus à elle, et continuai d'écrire ma préface.

L'impression qu'elle avait faite sur moi revint aussitôt que je la rencontrai dans la rue. L'air franc et en même temps réservé avec lequel elle me donna la main me parut une preuve d'éducation et de bon sens. Je sentais, en la conduisant, je ne sais quelle douceur autour d'elle, qui repandait le calme dans tous mes esprits.

Bon Dieu, me disais-je, avec quel plaisir on mènerait une pareille femme avec soi autour du monde!

Je n'avais pas encore vu son visage... mais qu'importe? son portrait était achevé longtemps avant d'arriver à la remise. L'imagination m'avait peint toute sa tête, et se plaisait à me faire croire qu'elle était une déesse, autant que si je l'eusse retirée du fond du Tibre... O magicienne! tu es séduite, et tu n'es toi-même qu'une friponne séduisante... Tu nous trompes sept fois par jour avec tes portraits et tes images... mais aussi tu les fais si gracieux, ils ont tant de charmes... tu couvres tes peintures d'un coloris si brillant, qu'on a du regret à rompre avec toi.

Lorsque nous fûmes près de la porte de la remise, elle ôta sa main de son front et le laissa voir... C'était une figure à peu près de vingt-six ans... une brune claire, piquante, sans rouge, sans poudre, et accommodée le plus simplement. A l'examiner en détail, ce n'était pas une beauté; mais il y avait dans cette figure le charme qui, dans la situation d'esprit où je me trouvais, m'attachait beaucoup plus que la beauté: elle était surtout intéressante... Elle avait l'air d'une veuve qui avait surmonté les premières impressions de la douleur, et qui commençait à se réconcilier avec sa perte: mais mille autres revers de la fortune avaient pu tracer les mêmes lignes sur son visage... J'aurais voulu savoir ses malheurs...; et si le même bon ton qui regnait dans les conversations du temps d'Esdras eût été à la mode en celui-ci, je lui aurais dit: « Qu'as-tu? et pourquoi es-tu inquiet? Qu'est-ce qui te chagrine? et d'où te vient ce trouble d'esprit? »

En un mot, jeme sentis de la bienveillance pour elle, et je pris la résolution de lui faire la cour de manière ou d'autre... enfin de lui offrir mes services.

Telles furent mes tentations... et, disposé à les satisfaire, on me laissa seul avec la dame, sa main dans la mienne, ayant le visage tourné vers la remise, et beaucoup plus près de la porte que la nécessité ne l'exigeait.

LA PORTE DE LA REMISE.

« Belle dame, lui dis-je, en élevant légèrement sa main, voici un de ces événements qui amène la capricieuse fortune, de prendre, pour ainsi dire, par la main deux personnes absolument étrangères l'une à l'autre, de différents sexes, et peut-être de différents coins du monde, et de les placer en un moment ensemble d'une manière si cordiale, que l'amitié elle-même en pourrait à peine faire autant, si elle l'avait projeté depuis un mois. »

« Et votre réflexion sur ce point, monsieur, fait voir combien l'aventure vous a embarrassé... »

« Lorsque notre situation est telle que nous l'aurions souhaitée, rien n'est plus mal à propos que de parler des circonstances qui la rendent ainsi. Vous remerciez la fortune, continua-t-elle, vous avez raison... Le cœur le savait et il était content. Il n'y avait qu'un philosophe anglais qui pût en avertir l'esprit pour révoquer le jugement. »

En me disant cela, elle dégagea sa main avec un coup d'œil qui me parut un commentaire suffisant sur le texte.

Je vais donner une misérable idée de la faiblesse de mon cœur, en avouant qu'il éprouva une peine que des causes peut-être plus dignes n'auraient pu lui faire ressentir... La perte de sa main me mortifiait, et la manière dont je l'avais perdue ne portait point de baume sur la blessure... Je sentis alors, plus que je n'ai jamais fait de ma vie, le désagrément que cause une sottise inférieure.

Mais de pareilles victoires ne donnent qu'un triomphé momentané: un cœur vraiment féminin n'en jouit pas longtemps. Cinq ou six secondes changerent la scène: elle appuya sa main sur mon bras pour achever sa réplique, et je me remis, sans savoir comment, dans ma première situation.

J'attendais qu'elle me parlât... elle n'avait rien à y ajouter.

Je donnai alors une autre tournure à la conversation. La morale et l'esprit de la science m'avaient fait voir que je n'avais pas bien saisi son caractère. Elle tourna son visage vers moi, et je m'aperçus que le feu qui l'avait animée pendant qu'elle me parlait, s'était évaporé... ses muscles s'étaient relâchés, et je revis ce même air de peine qui m'avait d'abord intéressé en sa faveur. Qu'il était triste de voir cet esprit fin et délicat en proie à la douleur! Je la plaignis de toute mon âme. Ce que je vais dire paraîtra peut-être ridicule à un cœur insensible... mais, en vérité, j'aurais pu en ce moment la prendre et la serrer dans mes bras, quoique dans la rue, sans en rougir.

Mes doigts serraient les siens, et le battement de mes artères qui s'y faisait sentir, lui apprit ce qui se passait en moi... Elle baissa les yeux... un moment de silence s'ensuivit.

Je craignais avoir fait, dans cet intervalle, quelques légers efforts pour serrer davantage sa main; car j'éprouvai une sensation plus subtile dans la mienne... Ce n'était pas un mouvement pour retirer la sienne... mais c'était comme si la pensée lui en venait; et je l'aurais infailliblement perdue une seconde fois, si l'instinct, plus que la raison, ne m'eût suggéré fort à propos une dernière ressource dans ces sortes de périls... c'était de la tenir si légèrement, qu'il semblait que j'étais sur le point de lui rendre sa liberté de mon propre gré; et c'est ainsi qu'elle me la laissa jusqu'à ce que M. Dessein fut de retour avec la clef. Cependant, je me mis à réfléchir sur les moyens d'effacer les mauvaises impressions contre moi qu'aurait pu faire sur son esprit mon histoire avec le pauvre moine, en cas que celui-ci en eût fait le rapport.

Le bon vieillard de moine était à quatre pas de nous, lorsque je me rappelais ce qui s'était passé entre lui et moi... il avançait d'un pas timide, dans la crainte sans doute de se rendre importun... Il approche enfin d'un air libre... Il avait une tabatière de corne à la main, et il me la présenta ouverte avec beaucoup de franchise... « Vous goûterez de mon tabac, lui dis-je, en tirant de ma poche une petite tabatière d'écaille que je mis dans sa main... — Il est excellent, dit-il. — Eh bien, lui dis-je, faites-moi donc la grâce de garder le tabac et la tabatière... et, lorsque vous en prendrez une prise, souvenez-vous quelquefois que c'est l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité brusquement... mais qui n'en avait pas l'intention dans le cœur. »

Le pauvre moine devint rouge comme de l'écarlate... « Mon Dieu! dit-il en serrant ses mains l'une contre l'autre, vous n'avez jamais été brusque à mon égard... — Oh! pour cela, dit la dame, je crois qu'il en est incapable. » Je rougis à mon tour... Et quelle en fut la cause... Je le laisse à deviner à ceux qui ont du sentiment... « Pardonnez-moi, madame, je l'ai traité très rudement et sans aucune provocation de sa part... — Cela est impossible, dit-elle... — Mon Dieu, s'écria le moine avec une vivacité qui lui paraissait étrangère, la faute en fut à moi et à l'indiscrétion de mon zèle. » La dame dit que cela ne pouvait pas être, et je m'unis à elle pour soutenir qu'il était impossible qu'un homme aussi honnête que lui pût offenser qui que ce soit.

J'ignorais, avant ce moment, qu'une dispute pût causer une irritation aussi douce et aussi agréable dans toutes les parties sensibles de notre existence. Nous restâmes dans le silence... et nous y restâmes sans éprouver cette peine ridicule que l'on ressent pour l'ordinaire dans une compagnie où l'on s'entre-regarde dix minutes sans dire mot. Le moine, pendant cet intervalle, frottait sa tabatière de corne sur la manche de son froc... Dès qu'il lui eut donné un peu de lustre, il fit une profonde inclination, et me dit qu'il ne savait pas si c'était la faiblesse ou la bonté de nos cœurs qui nous avait engagés dans cette contestation... « Quoi qu'il en soit, monsieur, je vous prie de faire un échange des boîtes... » Il me présenta la sienne d'une

main, et de l'autre, tenant la mienne, il la baisa, les yeux humides de larmes, la mit dans son sein et s'en alla sans rien dire.

Ah!... je conserve sa boîte... elle vient au secours de ma religion pour aider mon esprit à s'élever au-dessus des choses terrestres... Je la porte toujours sur moi... elle me fait souvenir de la douceur et de la modération de celui qui la possédait, et je tâche de le prendre pour modèle dans tous les embarras de ce monde. Il en avait essayé beaucoup. Son histoire, qu'on m'a racontée depuis, était un tissu de peines et de désagréments; il les avait supportés jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans; mais alors, accablé par le chagrin de voir que ses services militaires étaient mal récompensés, et éprouvant en même temps des revers dans la plus tendre des passions, il abandonna l'épée et le beau sexe à la fois, et se retira dans le sanctuaire, non pas tant de son couvent que de lui-même.

Je sens un poids sur mon cœur en ajoutant qu'à mon retour par Calais, m'étant informé du père Lorenzo, j'appris qu'il était mort depuis trois mois, et qu'il avait désiré d'être enterré dans un petit cimetière, à deux lieues de la ville, appartenant à son couvent. J'eus un violent désir d'aller visiter son tombeau... Lorsque j'y fus, je tirai de ma poche sa petite boîte de corne, je m'assis près de sa tombe, et j'arrachai quelques orties qui m'avaient quelque chose de croître sur ce lieu sacré. Toute cette scène m'affecta à un tel point que je versai un torrent de larmes... je suis aussi faible qu'une femme, et je prie le lecteur de ne pas sourire, mais plutôt de me plaindre.

Pendant tout ce temps, je n'avais pas quitté la main de la dame... il me parut qu'il était peu décent, après l'avoir tenue si longtemps, de la lâcher sans la presser contre mes lèvres, et je m'y hasardai... Son teint pâle et inanimé semblait avoir repris pendant cette action son coloris le plus brillant.

Les deux voyageurs qui m'avaient parlé dans la cour vinrent à passer dans ce moment critique, et s'imaginèrent que nous étions pour le moins mari et femme. Le voyageur curieux s'approcha et nous demanda si nous partions pour Paris le lendemain matin... Je lui dis que je ne pouvais répondre que pour moi-même. La dame ajouta qu'elle allait à Amiens... « Nous y dinâmes hier, me dit l'un des voyageurs. — Vous traverserez cette ville, me dit l'autre, en allant à Paris. » J'allais lui faire mille remerciements de m'avoir appris qu'Amiens était sur la route de Paris... mais je tirai de ma poche la petite boîte de corne de mon pauvre moine pour prendre une prise de tabac... Je les saluai d'un air tranquille, et leur souhaitai une bonne traversée à Douvres... Ils nous laisserent seuls...

Mais, me disais-je à moi-même, quel mal y aurait-il que j'offrisse à cette dame affligée la moitié de ma chaise? Quel grand malheur pourrait-il s'ensuivre?

Quel malheur? S'écrièrent en foule toutes les passions basses qui se révélaient en moi... Ne voyez-vous pas, disait l'AVARICE, que cela vous obligera de prendre un troisième cheval, et qu'il vous en coûtera vingt francs de plus? Vous ne savez pas ce qu'elle est, me disait la PRÉCAUTION... ni les embarras que cette affaire peut vous causer, disait la LACHÈTE à mon oreille.

Vous pouvez compter, Yorick, ajoutait la DISCRÉTION, que l'on dira que c'est votre maîtresse, et que Calais était le lieu de votre rendez-vous.

Comment pourriez-vous après cela, s'écria l'HYPOCRISIE, montrer votre visage en public?... ou vous élever, disait la PRÉSOMPTION, dans l'église?... ou y être autre chose qu'un petit chanoine? ajoutait l'ORGUEIL...

Mais... répondais-je à tout cela, c'est une honnêteté... Je n'agis guère que par ma première impulsion, et j'écoute fort peu les raisonnements qui contribuent à endurcir le cœur... Je me retournais précipitamment vers la dame...

Elle n'était déjà plus là... Elle était partie sans que je m'en aperçusse, pendant que cette cause se plaidait, et avait déjà fait douze ou quinze pas dans la rue. Je cours à elle pour lui faire ma proposition du mieux qu'il me serait possible... Mais elle marchait la joue appuyée sur sa main, les yeux fixés en terre, et du pas lent et mesuré d'une personne qui pense... Une idée me frappa qu'elle agissait la même affaire en elle-même. Que le ciel vienne à son secours! dis-je; elle a probablement quelque belle-mère entichée de pruderie, quelque tante hypocrite, quelque vieille femme ignorante à consulter en cette occasion, aussi bien que moi. Ainsi, ne me souciait pas d'interrompre la procédure, et croyant qu'il était plus honnête de la prendre à discrétion, plutôt que par surprise, je me retournai doucement et fis deux ou trois tours devant la porte de la remise, tandis que de son côté, elle réfléchissait en se promenant.

La première fois que je l'avais vue, j'avais arrêté dans mon imagination qu'elle était charmante; ensuite j'avais posé, comme un second axiome aussi incontestable que le premier, qu'elle était veuve et dans l'affliction... Je n'allai pas plus loin; cette situation me plaisait... Elle serait restée avec moi jusqu'à minuit, que je m'en serais tenu à ce système et ne l'aurais considérée que sous ce point de vue général.

Elle s'était à peine éloignée de moi de vingt pas, que quelque chose d'intérieur en moi me faisait désirer plus de particularités sur son compte... L'idée d'une longue séparation vint me saisir et m'alarmer...

Il pouvait se faire que je ne la revisse plus... Le cœur s'attache à ce qu'il peut, et je voulais au moins des traces sur lesquelles mes souhaits pussent la rejoindre, si je ne la revoyais plus moi-même; en un mot, je voulais savoir son nom, celui de sa famille, son état... Je savais l'endroit où elle allait; je voulais savoir l'endroit d'où elle venait. Mais comment parvenir à toutes ces connaissances? Cent petites délicatesses s'y opposaient. Je formai vingt plans différents, je ne pouvais pas lui faire des questions directes; la chose du moins me paraissait impossible.

Un petit officier français de fort bon air, qui venait en dansant au bruit d'une ariette qu'il fredonnait, me fit voir que ce qui me semblait si difficile était la chose du monde la plus aisée. Il se trouva entre la dame et moi, au moment qu'elle revenait à la porte de la remise. Il m'aborda, et à peine m'avait-il parlé, qu'il me pria de lui faire l'honneur de le présenter à la dame... Je n'avais pas été présenté moi-même... Il se retourna aussitôt et se présenta sans moi. « Vous venez de Paris apparemment, lui dit-il, madame? — Non; mais je vais, dit-elle, prendre cette route. — Vous n'êtes pas de Londres? » Elle répondit que non. « Ah! madame vient de Flandre? apparemment que vous êtes Flamande? » La dame répondit oui... « De Lille, peut-être? — Non. — Ni d'Arras, ni de Cambrai, ni de Bruxelles?... » La dame dit qu'elle était de Bruxelles.

« J'ai eu l'honneur d'assister au bombardement de cette ville dans la dernière guerre... Il faut l'avouer, cette place est admirablement bien située pour cela... Elle était remplie de noblesse, quand les Impériaux en furent chassés par les Français... » La dame lui fit une légère inclination de tête... Il lui raconta la part qu'il avait eue au succès de cette affaire... la pria de lui faire l'honneur de lui dire son nom, et la salua...

« Et madame, sans doute, a son mari? » reprit-il en regardant derrière lui après avoir fait deux pas. Et, sans attendre la réponse, il s'en alla en sautant dans la rue.

Je le considérai avec des yeux attentifs... Apparemment, me dis-je, que je n'ai pas assez médité les importantes leçons de la *civilité* qu'on a mises dans les mains de mon enfance; car je n'en pourrais pas faire autant.

M. Dessein était arrivé avec la clef de la remise à la main; il nous ouvrit les grands battants de son magasin de chaises.

Le premier objet qui me donna dans l'œil fut une autre guenille de désobligeante, le vrai portrait de celle qui m'avait plu une heure auparavant, mais qui depuis avait excité en moi une sensation si désagréable... Il me semblait qu'il n'y avait qu'un rustre, un homme insociable, qui eût pu imaginer une telle machine, et je pensais à peu près de même de celui qui voudrait s'en servir.

J'observai qu'elle causait autant de répugnance à la dame qu'à moi... M. Dessein s'en aperçut, et il nous mena vers deux chaises qui devinrent tout de suite l'objet de ses éloges. « Les lords A. et B., dit-il, les avaient achetées pour faire le grand tour; mais elles n'ont pas été plus loin que Paris; ainsi elles sont à tous égards aussi bonnes que neuves... — Je les trouve trop bonnes, M. Dessein; » et je passai à une autre qui était derrière, et qui parut me convenir... J'entrai sur-le-champ en négociation du prix... « Cependant, dis-je, en ouvrant la portière et en montant dedans, il me semble qu'on aurait bien de la peine à y tenir deux... — Ayez la bonté, madame, dit M. Dessein, en lui offrant son bras, d'y monter aussi... » La dame hésita une demi-seconde... et s'y plaça... et M. Dessein, à qui un domestique faisait signe qu'il voulait lui parler, ferma la portière sur nous et nous laissa.

« Voilà qui est plaisant, dit la dame, en souriant; c'est la seconde fois que, par des hasards fort indifférents, on nous laisse ensemble; cela est comique. »

« Il me manque du moins pour le rendre tel, lui dis-je, que l'usage comique que la galanterie d'un Français voudrait faire de cette aventure... Faire l'amour dans le premier moment... offrir sa personne au second. »

« C'est là leur fort, » répondit la dame.

« On le suppose au moins... et je ne sais trop comment cela est arrivé... mais ils ont acquis la réputation de mieux connaître et faire l'amour que toute autre nation de la terre... Pour moi, je les crois très-maladroits... et, dans le vrai, la pire espèce d'archers qui jamais eversa la patience du dieu d'amour. »

« ... Croire qu'ils mettent du sentiment dans l'amour! »

« Je croirai plutôt qu'il est possible de faire un bel habit avec des morceaux de ruse et de toute couleur... Ils se déclarent tout d'un coup, à la première rencontre... Nest-ce pas la soumettre l'offre de leur amour et de leur personne à l'examen sévère d'un esprit que le cœur n'a pas encore échauffé? »

La dame m'écoutait comme si elle s'attendait à quelque chose de plus...

« Considérez donc, madame, lui dis-je en posant ma main sur la sienne... »

« Que les personnes graves détestent l'amour à cause du nom. »

« Les intéressées le haïssent, parce qu'elles donnent la préférence à autre chose. »

« Les hypocrites paraissent l'avoir en horreur, en feignant de n'aspirer qu'aux choses célestes.

« Le vrai de tout cela, c'est que nous sommes beaucoup plus éfrayés que blessés par cette passion... Quelque manque d'expérience que l'homme montre dans ces sortes d'affaires, il ne laisse échapper le mot d'amour qu'une heure ou deux au moins après le temps que son silence sur ce sujet est devenu un vrai tourment. Il me semble qu'une suite de petites et paisibles attentions qui n'iraient pas jusqu'à sonner l'alarme... et qui ne seraient pourtant pas assez vagues pour qu'on pût s'y méprendre... accompagnées de temps en temps d'un regard tendre, mais peu ou même point du tout de discours à ce sujet... laisseraient votre maîtresse toute à la nature, qui saurait bien amollir son cœur. »

« Eh bien ! dit la dame en rougissant, je crois que vous n'avez pas cessé de me faire l'amour depuis que nous sommes ensemble. »

M. Dessein revint pour nous ouvrir la portière, et dit à la dame que M. le comte de L..., son frère, venait d'arriver. Quoique je souhaitasse tout le bien possible à cette dame, j'avouerai que cet événement attrista mon cœur ; et je ne pus m'empêcher de le lui dire... « Car en vérité, madame, ajoutai-je, il est fatal à une proposition que j'allais vous faire... »

« Il est inutile, me dit-elle en m'interrompant et en mettant une de ses mains sur les deux miennes, de m'expliquer votre projet. Il est rare, mon bon monsieur, qu'un homme ait quelque proposition amicale à faire à une femme, sans qu'elle en ait le pressentiment quelques moments auparavant. »

« Oui... la nature, dis-je, l'arme de ce pressentiment, pour la garantir du piège... — Mais, dit-elle en me regardant, je n'avais rien à craindre ; et, à vous parler franchement, j'étais déterminé à accepter votre proposition. Si je l'eusse acceptée... » elle s'arrêta un moment... « Je crois, reprit-elle, que vous m'auriez disposée à vous raconter une histoire qui aurait rendu la compassion la chose la plus dangereuse qui aurait pu nous arriver dans le voyage. »

En me disant cela, elle me tendit la main... Je la baisai deux fois, et elle descendit de la chaise en me disant adieu avec un regard mêlé de sensibilité et de douceur.

Elle ne m'eût pas sitôt quitté, que je commençai à m'ennuyer. Il me semblait que les minutes étaient des heures, et je n'ai jamais fait un marche de douze guinées aussi promptement dans toute ma vie, que celui de ma chaise. Je donnai ordre qu'on m'aménât des chevaux de poste, et je dirigeai mes pas vers l'hôtellerie.

Ciel ! dis-je en entendant quatre heures sonner, et en faisant réflexion qu'il n'y avait guère plus d'une heure que j'étais à Calais...

Quel gros volume d'aventures, en cet instant si court, ne pourrait pas produire un homme qui s'intéresse à tout, et ne laisse rien échapper de ce que le temps et le hasard lui présentent continuellement !

Je ne sais si cet ouvrage aura jamais quelque utilité : peut-être qu'un autre réussira mieux. Mais qu'importe ? c'est un essai que je fais sur la nature humaine... il ne me coûte que mon travail : cela suffit, il me fait plaisir ; il anime la circulation de mon sang, dissipe mes humeurs sombres, éclaire mon jugement et ma raison.

Je plains l'homme qui, voyageant de Dan à Bersheba, peut s'écrier : Tout est stérile ! Oui, sans doute, le monde entier est stérile pour ceux qui ne veulent pas cultiver les fruits qu'il présente ; mais, me disais-je à moi-même en frottant gaîment mes mains l'une contre l'autre, je serais au milieu d'un désert que je trouverais de quoi réveiller mes affections... Un doux myrte, un cyprès, m'attristeraient sous leur feuillage... Je les bénirais de l'ombrage bienfaisant qu'ils m'offriraient... je graverais mon nom sur leur écorce ; je leur dirais : vous êtes les arbres les plus agréables de tout le désert... Je gémirais avec eux en voyant leurs feuilles dessécher et tomber, et ma joie se mêlerait à la leur, quand le retour de la belle saison les couronnerait d'une riante verdure.

Le savant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, et ainsi de suite ; mais le savant Smelfungus avait la jaunisse. Accablé d'une humeur sombre, tous les objets qui se présentèrent à ses yeux lui parurent décolorés et défigurés... Il nous a donné la relation de ses voyages : ce n'est qu'un triste détail de ses pitoyables sensations.

Je rencontrai Smelfungus sous le grand portique du Panthéon... il en sortait... « Ce n'est qu'un vaste cirque pour un combat de coqs, dit-il... — Je voudrais, lui dis-je, que vous n'eussiez rien dit de pis de la Vénus de Médicis... » J'avais appris, en passant à Florence, qu'il avait fort maltraité la déesse, parce qu'il la regardait comme la beauté la plus prostituée du pays.

Smelfungus revenait de ses voyages, et je le rencontrai encore à Turin... Il m'eût que de tristes aventures sur la terre et sur l'onde à me raconter. Il n'avait vu que des gens qui s'entre-mangent, comme les anthropophages... Il avait été écorché vif, et plus maltraité que saint Barthélemy, dans toutes les anberges où il était entré.

« Oh ! je veux le pûdri dans tout l'univers, s'écria-t-il. — Vous ferez mieux, lui dis-je, d'aller voir votre médecin. »

Mundungus, homme dont les richesses étaient immenses, se dit un jour : « Allons, faisons le grand tour. » Il va de Rome à Naples,

de Naples à Venise, de Venise à Vienne, à Dresde, à Berlin... et Mundungus, à son retour, n'avait pas retenu une seule anecdote agréable... ou qui portât un caractère de générosité... Il avait parcouru les grandes routes sans jeter les yeux ni d'un côté ni de l'autre, de crainte que l'amour ou la compassion ne le détournât de son chemin.

Que la paix soit avec eux, s'ils peuvent la trouver ! Mais le ciel, s'il était possible d'y atteindre avec de pareils esprits, n'aurait point d'objets qui pussent fixer et amollir la dureté de leurs cœurs... Les doux génies, sur les ailes de l'Amour, viendraient se réjouir de leur arrivée : ils n'entendraient autre chose que des cantiques de joie, des extases de ravissement et de bonheur... O mes chers lecteurs ! les âmes de Smelfungus et de Mundungus... Je les plains... elles manquent de facultés pour ressentir... Smelfungus et Mundungus seraient placés dans la demeure la plus heureuse du ciel... les âmes de Smelfungus et de Mundungus s'y croiraient malheureuses et gémeraient pendant toute l'éternité.

MONTREUIL.

Mon porte-manteau était tombé une fois de derrière la chaise ; j'avais été obligé de descendre deux fois par la pluie, et je m'étais mis une autre fois dans la boue jusqu'aux genoux, pour aider le postillon à l'attacher... Je ne savais ce qui causait un dérangement si fréquent. J'arrive à Montreuil ; et l'hôte me demande si je n'ai pas besoin d'un domestique... — A ce mot, je devine que c'est le manque d'un domestique qui est cause que mon porte-manteau se dérange si souvent.

« Un domestique ! dis-je : oui, j'en ai bien besoin ; il m'en faut un. — Monsieur, dit l'hôte, c'est qu'il y a ici près un jeune homme qui serait charmé d'avoir l'honneur de servir un Anglais. — Et pourquoi plutôt un Anglais qu'un autre ? — Ils sont si généreux ! » répond l'hôte. Bon ! dis-je en moi-même, je gage que ceci me coûtera vingt sous de plus ce soir... « C'est qu'ils ont de quoi faire les généreux, » ajouta-t-il. Courage ! me disais-je, autres vingt sous à noter. « Pas plus tard qu'hier au soir, continua-t-il, un milord anglais offrit un écu à la fille... — Tant pis pour mademoiselle Janneton, » dit-je.

Mademoiselle Janneton était fille de l'hôte, et l'hôte, s'imaginant que je n'entendais pas bien le français, se hasarda à m'en donner une leçon. « Ce n'est pas tant pis que vous auriez dû dire, monsieur, c'est tant mieux. C'est toujours tant mieux, quand il y a quelque chose à gagner ; tant pis, quand il n'y a rien... — Cela revient au même, lui dis-je. — Pardonnez-moi, monsieur, dit l'hôte, cela est bien différent. »

Ces deux expressions, *tant pis* et *tant mieux*, étant les deux grands pivots de presque toutes les conversations françaises, il est bon d'avertir qu'un étranger qui va à Paris ferait bien de s'instruire, avant d'arriver, de toute l'étendue de leur usage.

Un jeune marquis, plein de vivacité, demanda à M. Hume, à la table de notre ambassadeur, s'il était M. Hume le poète : « Non, dit M. Hume tranquillement. — Tant pis, » répond le marquis.

« C'est M. Hume l'historien, dit un autre. — Ah ! tant mieux, » dit le marquis. Et M. Hume, dont le cœur, comme on le sait, est excellent, remercia le marquis pour son tant pis et pour son tant mieux.

L'hôte, après sa leçon, appela La Fleur : c'est ainsi que se nommait le jeune homme qu'il me proposait. « Je ne puis rien dire de ses talents ; monsieur en jugera mieux que moi ; mais pour sa probité, j'en réponds. »

Je ne sais quel ton il donna à ce qu'il disait ; mais il me fit faire attention à ce que j'allais faire, et La Fleur qui attendait dehors avec cette impatience qu'ont tous les enfants de la nature en certaines occasions, fit son entrée.

Je suis disposé à penser favorablement de tout le monde au premier abord, et surtout d'un pauvre diable qui vient offrir ses services à un aussi pauvre diable que moi ; mais ce penchant me donne quelquefois de la défiance, il m'autorise du moins à en avoir. J'en prends plus ou moins, selon l'humeur qui me domine, et le cas dont il s'agit... Je puis ajouter aussi, selon le sexe à qui je dois avoir affaire.

Dès que La Fleur entra dans la chambre, son air nouveau et naturel triompha de la défiance. Je me décidai sur-le-champ en sa faveur, et je l'arrêtai sans hésiter. Ignorez, à la vérité, ce qu'il sait faire ; mais je découvrirai ses talents à mesure que j'en aurai besoin... D'ailleurs, un Français est propre à tout.

Cependant la curiosité m'aiguillonna ; et quelle fut ma surprise ! le pauvre La Fleur ne savait que battre du tambour, et jouer quelques marches sur le fire. Je sentis que ma faiblesse n'avait jamais été insultée plus vivement que dans cette occasion par ma sagesse...

La Fleur avait commencé son entrée dans le monde par satisfaire le noble désir qui enflamme presque tous ses compatriotes... Il avait servi le roi pendant plusieurs années ; mais, s'étant aperçu que l'honneur d'être tambour n'ouvrait pas les portes de la récompense, ni la carrière de la gloire, il s'était retiré sur ses terres, où il vivait comme il plaisait à Dieu, c'est-à-dire aux dépens de l'air.

Ainsi, me dit la Sagesse, vous avez pris un tambour pour vous

servir dans votre voyage en France et en Italie? Et pourquoi ne l'aurais-je pas pris? dis-je. La moitié de notre noblesse ne fait-elle pas le même voyage avec des *tendors* de compagnons qu'elle paie, et qui lui laissent à payer de plus le flûteur, le diable et tout son train?... Lorsqu'on peut se débarrasser d'un mauvais marche par une equivoque... je trouve qu'on n'est pas à plandre... « Mais, La Fleur, vous savez sans doute faire quelque chose de plus? — Oh qu'oui!... » Il savait faire des guêtres et jouer un peu du violon. Bravo! dit la Sagesse... « Moi, lui dis-je, je joue de la basse... ainsi nous pourrions concerter... Mais, La Fleur, vous savez raser et accommoder un peu une perruque? — J'ai les meilleures dispositions... — C'en est assez pour le ciel, lui dis-je en l'interrompant, et cela doit me suffire... » On servit le souper... Je me mis à table. J'avais d'un côté de ma chaise un épagnou anglais, de l'autre un domestique français aussi gai qu'on peut l'être... J'étais content de mon empire... Et si les monarques savaient borner leurs desirs, ils seraient aussi heureux que je l'étais.

La Fleur ne m'a point quitté pendant tous mes voyages, et il sera souvent question de lui. Il est bien juste que j'instruise mes lecteurs sur son compte; et pourquoi même ne parviendrais-je pas à les intéresser en sa faveur? Je n'ai jamais eu de raison de me repentir d'avoir suivi les impulsions qui m'avaient déterminé à le prendre: il a été le domestique le plus fidèle, le plus attaché, le plus ingénu qui jamais fût à la suite d'un philosophe. Ses talents de battre du tambour et de faire des guêtres, bons en eux-mêmes, ne m'étaient pas, à la vérité, d'une grande utilité; mais j'en étais bien récompensé par la gaieté perpétuelle de son humeur... Elle suppléait à tous les talents qu'il n'avait pas; elle aurait même, dans mon esprit, effacé ses défauts. Je trouvais toujours des ressources et des motifs d'encouragement dans son air et ses regards, et une espèce de fil qui me faisait sortir des difficultés que je rencontrais... J'allais dire aussi des siennes; mais La Fleur était hors de toute atteinte des événements. La faim, la soif, le froid, le chaud, les veilles, la fatigue, ne faisaient pas la moindre impression sur sa physionomie: il était éternellement le même. Je ne sais si je suis philosophe; Satan veut quelquefois me le persuader; mais si je le suis, je l'avoue, je me suis trouvé bien des fois humilié en réfléchissant aux obligations que j'ai au caractère philosophique de ce pauvre garçon. Combien de fois son exemple ne m'a-t-il pas excité à m'appliquer à une philosophie plus sublime?... Avec tout cela, La Fleur était un peu fat; mais c'était plutôt un mouvement de la nature que l'effet de l'art. Il n'eut pas demeuré trois jours à Paris que cette fatuité disparut.

J'installai le lendemain matin La Fleur dans sa charge. Je fis devant lui l'inventaire de mes six chemises et de ma culotte de soie noire, et je lui donnai la clé de mon porte-manteau. Je lui dis de le bien attacher derrière la chaise, de faire atteler les chevaux, et d'avertir l'hôte de m'apporter son compte.

« Ce garçon est heureux, » dit l'hôte en adressant la parole à cinq ou six filles qui entouraient La Fleur et lui souhaitaient affectueusement un bon voyage. La Fleur baisait les mains des filles; ses yeux se mouillaient, il les essuya trois fois, et trois fois il promit d'apporter des pardons de Rome à toute la bande.

« Toute la ville l'aime, me dit l'hôte. On le trouvera de manque dans tous les coins de Montreuil; il n'a qu'un seul défaut, c'est d'être toujours amoureux... » Bon! dis-je en moi-même, cela m'évitera la peine de mettre chaque nuit ma culotte sous mon oreiller; et je faisais moins, en disant cela, l'éloge de La Fleur que le mien. J'ai toute ma vie été amoureux d'une princesse ou de quelque autre, et je compte bien l'être jusqu'à ma mort. Je suis très persuadé que si j'étais destiné à faire une action basse, je ne la ferais que dans l'intervalle d'une passion à l'autre. J'ai éprouvé quelquefois de ces inter-règnes, et je me suis toujours aperçu que mon cœur était fermé pendant ce temps: il était si enduré qu'il fallait que je fisse un effort sur moi pour soulager un misérable en lui donnant seulement six sous. Je me hâtais alors de sortir de cet état d'indifférence. Le moment où je me retrouvais ranimé par la tendre passion était le moment où je redevais généreux et compatissant. J'aurais tout fait pour rendre service, pourvu qu'il n'y eût pas de crime...

Mais que fais-je en disant tout ceci? ce n'est pas mon éloge, c'est celui de la passion.

De toutes les villes de la Thrace, celle d'Abdère était la plus adonnée à la débauche; elle était plongée dans un débordement de mœurs effroyable. C'était en vain que Démocrite, qui y faisait son séjour, employait tous les efforts de l'ironie et de la risée pour l'en tirer; il n'y pouvait réussir. Le poison, les conspirations, le meurtre, le viol, les libelles diffamatoires, les pasquinades, les séditions, y régnaient; on n'osait sortir le jour; c'était encore pis la nuit.

Ces horreurs étaient portées au dernier point lorsqu'on représenta à Abdère l'*Andromède* d'Euripide: tous les spectateurs en furent charmés; mais de tous les endroits dont ils furent enchantés, rien ne frappa plus leur imagination que les tendres accents de la nature qu'Euripide avait mis dans le discours pathétique de Persée:

O Amour! roi des dieux et des hommes, etc.

Tout le monde, le lendemain, parlait en vers iambiques; ce dis-

cours de Persée faisait le sujet de toutes les conversations... On ne faisait que répéter dans chaque maison, dans chaque rue:

O Amour! roi des dieux et des hommes.

Tout retentissait du nom d'Amour; chaque bouche le prononçait comme les notes d'une douce mélodie dont le souvenir charme encore l'oreille, et qu'on ne peut s'empêcher de répéter. On n'entendait de tous côtés qu'Amour! Amour, roi des dieux et des hommes. Le même feu saisit tout le monde; et toute la ville, comme si ses habitants n'avaient eu qu'un même cœur, se livra à l'amour.

Les apothicaires d'Abdère cessèrent de vendre de l'ellébore; les faiseurs d'armes ne vendirent plus d'instruments de mort; l'aubie, la vertu, régnerent partout; les ennemis les plus irréconciliables s'entre-donnèrent publiquement le baiser de paix... Le siecle d'or revint, et répandit ses bienfaits sur Abdère. Les Abdéritains jouaient des airs tendres sur le chalumeau; le beau sexe quittait les robes de pourpre et s'asseyait modestement sur le gazon pour écouter ces doux concerts.

Il n'y avait, dit le fragment, que la puissance d'un dieu dont l'empire s'étend du ciel à la terre, et jusque dans le fond des eaux, qui pût opérer ce prodige.

Quand tout est prêt, et qu'on a discuté chaque article de la dépense, il y a encore, à moins que le mauvais traitement n'ait remué votre bile en agriçant votre humeur, une autre affaire à ajuster à la porte avant de monter en chaise. C'est avec les fils et les filles de la pauvreté que vous avez à faire...; ils vous entourent... Et que personne ne les rebute... Ce que souffrent ces malheureux est déjà trop cruel pour y ajouter de la dureté: il vaut mieux avoir quelque monnaie à leur distribuer, et c'est un conseil que je donne à tous les voyageurs. Ils n'auront pas besoin d'écrire les motifs de leur générosité: ils seront enregistrés ailleurs.

Personne ne donne moins que moi, parce qu'il y a peu de mes connaissances qui aient moins à donner; mais c'était le premier acte de cette nature que je faisais en France, et je le fis avec plus d'attention.

« Hélas! disais-je en les montrant au bout de mes doigts, je n'ai que huit sous, et il y a huit pauvres femmes et autant d'hommes pour les recevoir. »

Un de ces hommes sans chemise, et dont l'habit tombait en lambeaux, se trouvait au milieu des femmes. Il s'en retira aussitôt en faisant la révérence. Lorsque le parterre cria d'une voix: « Place aux dames! » il ne montre pas plus de déférence pour le beau sexe que ce pauvre homme.

Juste ciel! m'écriai-je en moi-même, par quelles sages raisons as-tu ordonné que la mendicité et la politesse seraient réunies dans ce pays, quand elles sont si opposées dans les autres régions?

Je lui offris un de mes huit sous, uniquement parce qu'il avait été honnête.

Un pauvre petit homme plein de vivacité, et qui était vis-à-vis de moi, après avoir mis sous son bras un fragment de chapeau, tira sa tabatière de sa poche, et offrit généreusement une prise de tabac à toute l'assemblée... C'était un don considérable pour lui, et chacun le refusa en faisant une inclination... Il les sollicita avec un air de fauchise; prenez, prenez-en, en regardant d'un autre côté; à la fin chacun en prit. Ce serait dommage, me dis-je, que sa boîte se vidât. J'y mis deux sous, et j'y pris moi-même une prise de tabac pour lui rendre le don plus agréable. Il sentit le poids de la seconde obligation plus que celui de la première. C'était lui faire honneur; l'autre, au contraire, était humiliante: il me salua jusqu'à terre.

« Tenez, dis-je à un vieux soldat qui n'avait qu'une main, et semblait avoir vieilli dans le service, voilà deux sous pour vous... » Vive le roi! s'écria le vieux soldat.

Il ne me restait plus que trois sous; j'en donnai un pour l'amour de Dieu: c'est à ce titre qu'on me le demandait. La pauvre femme avait la cuisse disloquée: on ne peut pas soupçonner que ce fût pour un autre motif.

« Mon cher et très charitable monsieur!... » On ne peut refuser celui-ci, me disais-je.

« Milord anglais!... » le seul son de ce mot valait de l'argent, et je le payai du dernier de mes sous... Mais, dans l'empressement ou j'avais été de les distribuer, j'avais oublié un pauvre honteux qui n'avait personne pour faire la quête, et qui peut-être aurait péri avant d'oser demander lui-même. Il était près de la chaise, mais hors du cercle; il essayait une lame qui décollait le long de son visage, et il avait l'air d'avoir vu de plus beaux jours. Bon dieu! me disais-je, et je n'ai pas un sou pour lui donner?... Vous en avez mille, s'écrieront à la fois toutes les puissances de la nature qui étaient en mouvement chez moi. Je m'approchai de lui, et je lui donnai... il m'importe quoi... Je rougirais à présent de dire combien... j'étais honteux alors de penser combien peu... Si le lecteur devine ma disposition, il peut juger entre ces deux points donnés, à vingt ou quarante sous près, quelle fut la somme précise.

Je ne pouvais rien donner aux autres... Que Dieu vous bénisse! leur dis-je. Et que le bon Dieu vous bénisse vous-même! s'écrieront le vieux soldat, le petit homme, etc., etc. Le pauvre honteux ne pou-

vait rien dire. Il tira un petit mouchoir de sa poche, et essuya ses yeux en se détournant. Je crus qu'il me remerciait plus que tous les autres.

Ces petites affaires ne furent pas sitôt ajustées, que je montai dans ma chaise, très content de tout ce que j'avais fait à Montreuil... La Fleur, avec ses grosses bottes, sauta sur un bidet. Il s'y tenait aussi droit et aussi heureux qu'un prince.

Mais qu'est-ce que le bonheur et les grandeurs dans cette scène factice de la vie! Nous n'avions pas encore fait une lieue, qu'un âne mort arrêta tout court La Fleur dans sa course. Le bidet ne voulut pas passer, la contestation entre La Fleur et lui s'échauffa, et le pauvre garçon fut désarçonné et jete par terre.

Il souffrit sa chute avec toute la patience du Français qui aurait été le meilleur chrétien, et ne dit pas autre chose que, *diable!* Il remonta à cheval sur-le-champ, et battit le bidet comme il aurait pu battre son tambour.

Le bidet volait d'un côté du chemin à l'autre, tantôt par-ci, tantôt par-là; mais il ne voulait pas approcher de l'âne mort. La Fleur, pour le corriger, insistait... et le bidet entêté le jeta encore par terre.

« Qu'à ton bidet, La Fleur? lui dis-je. — Monsieur, c'est le cheval le plus opiniâtre du monde. — Eh bien, s'il est obtiné, repris-je, il faut le laisser aller à sa fantaisie. » La Fleur, qui était remonté, descendit, et dans l'idée qu'il ferait aller le bidet en avant, il lui donna un grand coup de fouet; mais le bidet me prit au mot, et s'en retourna en galopant à Montreuil. *Peste!* dit La Fleur.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que, quoique La Fleur, dans ses accidents, ne se fût servi que de ces deux termes d'exclamation, et il y en a cependant trois dans la langue française. Ils répondent à ce que les grammairiens appellent le positif, le comparatif et le superlatif; et l'on se sert des uns et des autres dans tous les accidents de la vie.

Diable! est le premier degré, c'est le degré positif; il est d'usage dans les émotions ordinaires de l'esprit, et lorsque de petites choses contraires à notre attente arrivent. Qu'on joue, par exemple, au passe-dix, et que l'on ne rapporte deux fois de suite que double as, ou, comme La Fleur, que l'on soit jeté par terre; ces petites circonstances et tant d'autres s'expriment par, *diable!* et c'est pour cette raison que lorsqu'il est question de couage, on se sert de cette expression.

Mais dans une aventure où il entre quelque chose de dépitant, comme lorsque le bidet s'enfuit en laissant La Fleur étendu par terre avec ses grosses bottes, alors vient le second. On se sert de, *peste!*

Pour le troisième.

Oh! c'est ici que mon cœur se gonfle de compassion, quand je songe à ce qu'un peuple aussi poli doit avoir souffert pour qu'il soit forcé à s'en servir.

Puissance, qui délie nos langues et les rend éloquentes dans la douleur, accorde-moi des termes décents pour exprimer ce superlatif, et quel que soit mon sort, je céderai à la nature!...

Mais il n'y a point de ces termes décents dans la langue française. Je formai la résolution de prendre les accidents qui m'arriveraient avec patience et sans faire d'exclamation.

La Fleur n'avait pas fait cette convention avec lui-même. Il suivit le bidet des yeux tant qu'il le put voir... Et l'on peut s'imaginer, si l'on veut, dès qu'il ne le vit plus, de quelle expression il fit usage pour finir la scène.

Il n'y avait guère de moyens, avec des bottes fortes aux jambes, de rattraper un cheval élarouché. Je ne voyais qu'une alternative, c'était de faire monter La Fleur derrière la chaise, ou de l'y faire entrer.

Il vint s'asseoir à côté de moi, et, dans une demi-heure, nous arrivâmes à la poste de Nampont.

« Voici, dit-il, en tirant de son bissac le reste d'une croûte de pain, voici ce que tu aurais partagé avec moi si tu avais vécu... » Je croyais que cet homme apostrophait son enfant; mais c'était à son âne qu'il adressait la parole, et c'était le même âne que nous avions vu en chemin, et qui avait été si fatal à La Fleur... Il paraissait le regretter si vivement, qu'il me fit souvenir des plaintes que Sancho-Pança avait faites dans une occasion semblable... Mais cet homme se plaignait avec des accents plus conformes à la nature.

Il était assis sur un banc de pierre à la porte. Le panneau et la bride de l'âne étaient à côté de lui; il les levait de temps en temps, et les laissait ensuite retomber... puis les regardait et secouait la tête... il reprit ensuite sa croûte de pain, comme s'il allait la manger... Mais, après l'avoir tenue quelque temps à la main, il la posa sur le mors de la bride, en regardant avec des yeux de désir l'arrangement qu'il venait de faire, et il soupira.

La simplicité de sa douleur assembla une foule de monde autour de lui; et La Fleur s'y mêla pendant qu'on attelait les chevaux. J'étais resté dans la chaise; je voyais et j'entendais par-dessus la tête des autres.

Il disait qu'il venait d'Espagne, où il était allé du fond de la Francome, et qu'il s'en retournait chez lui; il était arrivé jusqu'à cet endroit quand son âne mourut. Chacun était curieux de savoir

ce qui avait pu engager ce pauvre vieillard à entreprendre un si long voyage.

« Hélas! dit-il, le ciel m'avait donné trois fils; c'étaient les plus beaux garçons de toute l'Allemagne. La petite-vérole m'enleva les deux aînés dans la même semaine; et le plus jeune était frappé de la même maladie; je craignis aussi de le perdre, et je fis vœu, s'il en revenait, d'aller à Saint-Jacques de Compostelle. »

Là, il s'arrêta pour payer un tribut à la nature... et pleura amèrement.

Il continua... « Le ciel, dit-il, me fit la faveur d'accepter la condition, et je partis de mon hameau avec le pauvre animal que j'ai perdu... Il a participé à toutes les fatigues de mon voyage; il a mangé le même pain que moi pendant toute la route... enfin, il a été mon compagnon et mon ami. »

Chacun prenait part à la douleur de ce pauvre homme. La Fleur lui offrit de l'argent. Il dit qu'il n'en avait pas besoin. « Hélas! ce n'est pas la valeur de l'âne que je regrette; c'est sa perte... J'étais assuré qu'il m'aimait... » Il leur raconta l'histoire d'un malheur qui leur était arrivé en passant les Pyrénées... Ils s'étaient perdus, et avaient été séparés trois jours l'un de l'autre; pendant ce temps, l'âne l'avait cherché autant qu'il avait cherché l'âne; à peine purent-ils manger l'un et l'autre jusqu'à ce qu'ils se fussent retrouvés.

« Tu as au moins une consolation, lui dis-je, dans la perte de ton pauvre animal; c'est que je suis persuadé que tu lui as été un tendre maître. — Hélas! dit-il, je le croyais ainsi pendant qu'il vivait; mais à présent qu'il est mort, je crains que la fatigue de me porter ne l'ait accablé, et que je ne sois responsable d'avoir abrégé sa vie. »

Quelle honte pour l'humanité! me dis-je en moi-même; si nous ne nous aimions les uns les autres qu'autant que ce pauvre homme aimait son âne... ce serait quelque chose.

Cette histoire m'affecta. Le postillon n'y prit pas garde, et il m'en traîna sur le pavé au grand galop.

Le voyageur qui brûle de soif dans les déserts sablonneux de l'Arabie, n'aspire pas plus vivement au bonheur de trouver une source, que mon âme ne soupire après des mouvements tranquilles. J'aurais souhaité que le postillon fût parti moins vite; mais au moment que le bon pèlerin achevait son histoire, il donna de si grands coups de fouet à ses chevaux, qu'ils partirent comme si mille diables étaient à leurs trousses.

« Pour l'amour de Dieu, lui criai-je, allez plus doucement; » mais plus je criais, plus il excitait ses chevaux. « Que le diable t'emporte donc! lui dis-je. Vous verrez qu'il continuera d'aller vite jusqu'à ce qu'il me mette en colère... ensuite il ira doucement, afin de me faire goûter les douceurs de cet état. »

Il n'y manqua pas. Il arriva à une hauteur, et fut obligé d'aller pas à pas... Je m'étais fâché contre lui... Je m'étais fâché ensuite contre moi-même pour m'être mis en colère.

Un bon galop dans ce moment m'aurait fait du bien...

« Allons un peu plus vite, je t'en prie, mon bon garçon, » lui dis-je...

Mais le postillon me montra la montagne... Je voulais alors me rappeler l'histoire du pauvre Allemand et de son âne; mais j'en avais perdu le fil, et il me fut aussi impossible de la retrouver, qu'au postillon d'aller le trot.

Eh bien! que tout aille à l'aventure; je me sens disposé à faire de mon mieux, et tout va de travers.

La nature dans ses trésors a toujours des léuitifs pour adoucir nos maux. Je m'endormis, et ne me réveillai qu'au mot d'Amiens qui frappa mon oreille.

Oh! oh! dis-je en me frottant les yeux... c'est ici que ma belle dame doit venir.

Jeus à peine prononcé ces mots que le comte de L*** et sa sœur passèrent rapidement dans leur chaise de poste. Elle n'eut que le temps de me faire un salut de connaissance, même avec un air qui semblait désigner qu'elle avait quelque chose à me dire. Je n'avais effectivement pas encore achevé de souper que le domestique de son frère m'apporta un billet de sa part. Elle me pria, le premier matin que je n'aurais rien à faire à Paris, de remettre la lettre qu'elle m'envoyait à madame de R***. Elle ajoutait qu'elle aurait bien voulu me raconter son histoire, et qu'elle était bien fâchée de n'avoir pu le faire... mais que si jamais je passais par Bruxelles, et que je n'eusse pas oublié le nom de madame de L***, elle aurait cette satisfaction.

Ah! j'irai te voir, charmante femme! disais-je en moi-même, rien ne me sera plus facile. Je n'aurai, en revenant d'Italie, qu'à traverser l'Allemagne, la Hollande, et retourner chez moi par la Flandre; à peine y aura-t-il dix postes de plus; mais y en eût-il dix mille... Quelles délices, pour prix de tous mes voyages, de participer aux incidents d'une triste histoire que la beauté qui en est le sujet raconte elle-même! de la voir pleurer! C'en serait un plus grand encore de tarir la source de ses larmes; mais si je ne parviens pas à la dessécher, n'est-ce pas toujours une sensation exquise d'essayer les joues mouillées d'une belle femme, assis à ses côtés pendant la nuit et dans le silence?

Il n'y avait certainement pas de mal dans cette pensée. J'en fis cependant un reproche amer et dur à mon cœur.

J'avais toujours joui du bonheur d'aimer quelque belle. Ma dernière flamme, éteinte dans un accès de jalousie, s'était rallumée depuis trois mois aux beaux yeux d'Elisa, et je lui avais juré qu'elle durerait pendant tous mes voyages... Et pourquoi dissimuler la chose? Je lui avais juré une fidélité éternelle; elle avait des droits sur tout mon cœur. Partager mes affections, c'était dissimuler ces mêmes droits... Les exposer, c'était les risquer... Et là où il y a du risque, il peut y avoir de la perte. Et alors, Yorick, qu'auras-tu à répondre aux plaintes d'un cœur si rempli de confiance, si bon, si doux, si irréprochable?

Non, non, dis-je en m'interrompant, je n'irai point à Bruxelles... Mon imagination vint au secours de mon Eliza. Je me rappelai ses regards au dernier moment de notre séparation, lorsque ni l'un ni l'autre n'eûmes la force de prononcer le mot, adieu! Je jetai les yeux sur son portrait qu'elle m'avait attaché au cou avec un ruban noir... Je rougis en le regardant... J'aurais voulu le baiser... Une honte secrète m'arrêtait. Cette tendre fleur, dis-je, en le pressant entre mes mains, doit-elle être flétrie jusque dans la racine; et flétrie, Yorick, par toi qui as promis que ton sein serait son abri?

Source éternelle de félicité! m'écriai-je en tombant à genoux, sois témoin, ainsi que tous les esprits célestes, que je n'irai point à Bruxelles, à moins qu'Eliza ne m'y accompagne: dût ce chemin me conduire au suprême bonheur.

Le cœur, dans des transports de cette nature, dira toujours beaucoup trop en dépit du jugement.

La fortune n'avait pas favorisé La Fleur: il n'avait pas été heureux dans ses faits de chevalerie, et, depuis vingt-quatre heures à peu près qu'il était à mon service, rien ne s'était offert pour qu'il pût signaler son zèle. Ce pauvre garçon brûlait d'impatience. Le domestique du comte de L..., qui m'avait apporté la lettre, lui parut une occasion propice; il la saisit. Dans l'idée qu'il me ferait honneur par ses intentions, il le prit dans un cabinet de l'auberge, et le régala du meilleur vin de Picardie. Le domestique du comte, pour n'être pas en reste de politesse, l'engagea à venir avec lui à l'hôtel. L'humeur gaie et douce de La Fleur mit bientôt tous les gens de la maison à leur aise vis-à-vis de lui. Il n'était pas chiche, en vrai Français, de montrer les talents qu'il possédait; en moins de cinq ou six minutes, il prit son livre; la femme de chambre, le maître d'hôtel, le cuisinier, la lavasse de vaisselle, les laquais, les chiens, les chats, tous, jusqu'à un vieux singe, se mirent aussitôt à danser. Jamais cuisine n'avait été si gaie depuis le déluge.

Madame de L..., en passant de l'appartement de son frère dans le sien, surprise des ris et du bruit qu'elle entendait, sonna sa femme de chambre pour en savoir la cause; et, dès qu'elle sut que c'était le domestique du gentleman anglais qui avait répandu la gaie dans la maison en jouant du livre, elle lui fit dire de monter.

La Fleur, en montant l'escalier, s'était chargé de mille compléments de la part de son maître pour madame, ajoutant bien des choses au sujet de la santé de madame; que son maître serait au désespoir si madame se trouvait incommodée par les fatigues du voyage; et enfin, que monsieur avait reçu la lettre que madame lui avait fait l'honneur de lui écrire... « Et sans doute il m'a fait l'honneur, dit madame en interrompant La Fleur, de me répondre par un billet. »

Elle lui parut dire cela d'un ton qui annonçait tellement qu'elle était sûre du fait, que La Fleur n'osa la déromper... Il trembla que je n'eusse fait une impolitesse; peut-être eût-il peur aussi qu'on ne le regardât comme un sot de s'attacher à un maître qui manquait d'égards pour les dames; et lorsqu'elle lui demanda s'il avait une lettre pour elle: Oh! qu'oui, dit-il, madame. » Il mit aussitôt son chapeau par terre, et, saisissant le bas de sa poche droite avec la main gauche, il commença à chercher la lettre avec son autre main... Il fit la même recherche dans sa poche gauche: « Diable! » disait-il. Ensuite il chercha dans les poches de sa veste, et même de son gousset: « Peste! » Enfin il les vida toutes sur le plancher, où il étala un col sale, un mouchoir, un peigne, une niche de fouet, un bonnet de nuit... Il regarda entre les bords de son chapeau; et peu s'en fallut qu'il ne plaçât la troisième exclamation: « Quelle étourderie! dit-il. J'aurai laissé la lettre sur la table de l'auberge. Je vais courir la chercher et je serai de retour dans trois minutes. »

Je venais de me lever de table, quand La Fleur entra pour me conter son aventure. Il me fit naïvement le récit de toute l'histoire, et ajouta que si monsieur avait par hasard oublié de répondre à la lettre de madame, il pouvait réparer cette faute par tout ce qu'il venait de faire... sinon, que les choses resteraient comme elles étaient d'abord.

Je n'étais pas sûr que l'étiquette m'obligeât de répondre ou non. Mais un démon même n'aurait pas pu se fâcher contre La Fleur. C'était son zèle pour moi qui l'avait fait agir. S'y était-il mal pris? me jetai-il dans un embarras? Son cœur n'avait point de faute... Je ne crois pas que je fusse obligé d'écrire... La Fleur avait cependant l'air d'être si satisfait de lui-même, que...

« Cela est fort bien, lui dis-je, cela suffit... » Il sortit de la chambre

avec la vitesse d'un éclair, et m'apporta presque aussitôt une plume, de l'encre et du papier... Il approcha la table d'un air si gai, si content, que je ne pus me défendre de prendre la plume.

Mais qu'écrire? Je commençai et recommençai. Je gâtai inutilement cinq ou six feuilles de papier.

Bref, je n'étais pas d'humeur à écrire.

La Fleur, qui s'imaginait que l'encre était trop épaisse, m'apporta de l'eau pour la dilayer. Il mit ensuite devant moi de la poudre et de la cire d'Espagne. Tout cela ne faisait rien. J'écrivais, j'effaçais, je déchirais, je brûlais, et je me remettais à écrire avec aussi peu de succès. Peste de l'étourdi! disais-je à voix basse... Je ne peux pas écrire cette lettre... Je jetai de désespoir la plume à terre.

La Fleur, qui vit mon embarras, s'avança d'une manière respectueuse, et en me faisant mille excuses de la liberté qu'il allait prendre, il me dit qu'il avait dans sa poche une lettre écrite par un tambour de son régiment à la femme d'un caporal, laquelle lettre osait-il dire, pourrait convenir dans cette occasion.

Je ne demandais pas mieux que de le contenter. « Voyons-la, » lui dis-je.

Il tira de sa poche un petit portefeuille sale, rempli de lettres et de billets doux. Il dénoua la corde qui le liait, en tira les lettres, les mit sur la table, les feuilleta les unes après les autres, et, après les avoir repassées à deux reprises dill rentes, il s'écria: « Enfin, monsieur, la voici. » Il la déploya, la mit devant moi, et se retira à trois pas de la table, pendant que je la lisais.

« Madame,

« Je suis pénétré de la douleur la plus vive, et réduit en même temps au désespoir par ce retour imprévu du caporal qui rend notre entrevue de ce soir la chose du monde la plus impossible.

« Mais vive la joie! et toute la mienne sera de penser à vous.

« L'amour n'est rien sans sentiment.

« Et le sentiment est encore moins sans amour.

« On dit qu'on ne doit jamais se désespérer.

« On dit aussi que monsieur le caporal monte la garde mercredi; alors ce sera mon tour.

Chacun à son tour.

« En attendant, vive l'amour! et vive la bagatelle!

« Je suis, Madame, avec tous les sentiments les plus respectueux et les plus tendres, tout à vous,

« Jacques RÔCQUE. »

Il n'y avait qu'à changer le caporal en comte... ne point parler de monter la garde le mercredi. La lettre, au surplus, n'était ni bien ni mal. Ainsi, pour contenter le pauvre La Fleur, qui tremblait pour ma réputation, pour la sienne, et pour celle de sa lettre, j'habillai ce chef-d'œuvre à ma guise. Je cachetai ce que j'avais écrit, La Fleur le porta à madame de L..., et nous partîmes le lendemain matin pour Paris.

PARIS.

L'agréable ville, quand on a un bel équipage, une demi-douzaine de laquais et une couple de cuisiniers! avec quelle liberté, quelle aisance on y vit!

Mais un pauvre prince, sans cavalerie, et qui n'a pour tout bien qu'un fantassin, fait bien mieux d'abandonner le champ de bataille et de se confiner dans le cabinet, s'il peut s'y amuser.

J'avoue que mes premières sensations, dès que je fus seul dans ma chambre, furent bien éloignées d'être aussi flatteuses que je me l'étais figuré... Je m'approchai de la fenêtre, et je vis à travers les vitres une foule de gens de toutes couleurs, qui couraient après le plaisir: les vieillards, avec des lances rompues et des casques qui n'avaient plus leurs masques; les jeunes, chargés d'une armure brillante d'or, ornés de tous les riches plumages de l'Orient, et joutant tous en faveur du plaisir, comme les preux chevaliers faisaient autrefois dans les tournois pour l'amour et la gloire.

Hélas! mon pauvre Yorick, m'écriai-je, que fais-tu ici? A peine es-tu arrivé, que ce fracas brillant te jette dans le rang des atomes. Ah! cherche quelque rue détournée, quelque profond cul-de-sac, ou ton n'ait jamais vu de flambeau darder ses rayons, ni entendu de carrosses rouler.... C'est là que tu peux passer ton temps. Peut-être y trouveras-tu quelque tendre grisette qui te le fera paraître moins long. Voilà les espèces de coteries que tu pourras fréquenter.

Je périsse plutôt, m'écriai-je en tirant de mon portefeuille la lettre que madame de L... m'avait chargé de remettre. J'ai vu madame de B..., et c'est la première chose que je ferai... « La Fleur? — Monsieur. — Faites venir un perruquier... Vous donnerez ensuite un coup de vergette à mon habit. »

Le perruquier entre. Il jette un coup d'œil sur ma perruque, et refuse net d'y toucher. C'était une chose au-dessus ou au-dessous de son art. « Mais comment donc faire? lui dis-je... — Monsieur, il faut en prendre une de ma façon... j'en ai de toutes prêtes. »

« Mais je crains, mon ami, lui dis je en examinant celle qu'il me

montrait, que cette boucle ne se soutienne pas... — Vous pourriez, dit-il, la tremper dans la mer, elle tiendrait.»

Tout est mesuré sur une grande échelle dans cette ville, me disais-je. La plus grande étendue des idées d'un perruquier anglais n'aurait jamais été plus loin qu'à lui faire dire : trempez-la dans un seau d'eau. Quelle différence ! C'est comme du temps à l'éternité.

Je l'avouerai, je deteste toutes les conceptions froides et flegmatiques, ainsi que toutes les idées minces dont elles naissent ; je suis ordinairement si frappé des grands ouvrages de la nature, que, si je le pouvais, je n'aurais jamais d'objets de comparaison que ce ne fût pour le moins une montagne. Tout ce qu'on peut objecter contre le sublime français, dans cet exemple, c'est que la grandeur consiste plus dans le mot que dans la chose. La mer remplit, sans doute, l'esprit d'une idée vaste ; mais Paris est si avant dans les terres, qu'il n'y avait pas d'apparence que je prisse la poste pour aller à cent milles de la faire l'expérience dont me parlait le perruquier. Ainsi, le perruquier ne me disait rien.

Un seau d'eau fait, sans contredit, une triste figure à côté de la mer ; mais il a l'avantage d'être sous la main, et l'on peut y tremper la boucle en un instant...

Disons vrai. L'expression française exprime plus qu'on ne peut effectuer. C'est du moins ce que je pense, après avoir bien réfléchi. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ces minuties sont des marques beaucoup plus sûres et beaucoup plus distinctives des caractères nationaux, que les affaires les plus importantes de l'État, ou il n'y a ordinairement que les grands qui agissent. Ils se ressemblent et parlent à peu près de même dans toutes les nations, et je ne donnerais pas douze sous de plus pour avoir le choix entre tous.

Le perruquier resta si longtemps à accommoder ma perruque, que je trouvai qu'il était trop tard pour aller porter ma lettre chez madame de R... Cependant, quand un homme est une fois habillé pour sortir, il ne peut guère se livrer à des réflexions sérieuses. Je pris par écrit le nom de l'hôtel de Modene où j'étais logé, et je sortis sans savoir où j'irais... J'y songerai, dis-je, en marchant.

Les petites douceurs de la vie en rendent le chemin plus uni et plus agréable. Les grâces, la beauté, disposent à l'amour ; elles ouvrent la porte de son temple, et on y entre insensiblement.

« Je vous prie, madame, d'avoir la bonté de me dire par où il faut prendre pour aller à l'Opéra-Comique. — Très volontiers, monsieur, » dit-elle en quittant son ouvrage.

J'avais jeté les yeux dans cinq ou six boutiques pour chercher une figure qui ne se renfrogerait pas en lui faisant cette question. Celle-ci me plut et j'entrai.

Elle était assise sur une chaise basse dans le fond de la boutique, en face de la porte, et brodait des manchettes.

« Très volontiers », dit-elle en posant son ouvrage sur une chaise à côté d'elle, et elle se leva d'un air si gai, si gracieux, que si j'avais pensé cinquante louis dans sa boutique, j'aurais dit : Cette femme est reconnaissante.

« Il faut tourner, monsieur, dit-elle en venant avec moi à la porte et en me montrant la rue qu'il fallait prendre ; il faut d'abord tourner à votre gauche... Mais prenez garde... Il y a deux rues : c'est la seconde... Vous la suivrez un peu, et vous verrez une église ; quand vous l'aurez passée, vous prendrez à droite, et cette rue vous conduira au bas du Pont-Neuf, qu'il faudra passer... Vous ne trouverez personne qui ne se fasse un vrai plaisir de vous montrer le reste du chemin. »

Elle me répéta ses instructions trois fois, avec autant de patience et de bonté la troisième que la première ; et si des tons et des manières ont une signification (et ils en ont une sans doute, à moins que ce ne soit pour des cœurs insensibles), elle semblait s'intéresser à ce que je ne me perdisse pas.

Cette femme, qui n'était guère au-dessus de l'ordre des grisettes, était charmante ; mais je ne supposerai pas que ce fût sa beauté qui me rendit si sensible à sa politesse. La seule chose dont je me souvienne bien, c'est que je la regardais beaucoup en lui disant combien je lui étais obligé, et je répétai mes remerciements autant de fois qu'elle avait pris la peine de m'instruire.

Je n'étais pas à dix pas de sa porte, que j'avais oublié tout ce qu'elle m'avait dit... Je regardai derrière moi, et je la vis qui était encore sur le pas de sa porte pour observer si je prendrais le bon chemin. Je retournai vers elle pour lui demander s'il fallait d'abord aller à droite ou à gauche... « J'ai tout oublié, lui dis-je. — Est-il possible ? dit-elle en souriant. — Cela est très possible, et cela arrive toujours quand on fait moins d'attention aux avis que l'on reçoit qu'à la personne qui les donne. »

Ce que je disais était vrai, et elle le prit comme toutes les femmes prennent les choses qui leur sont dues. Elle me fit une légère révérence.

« Attendez, me dit-elle en mettant sa main sur mon bras pour me retenir ; je vais envoyer un garçon dans ce quartier-là porter un paquet ; si vous voulez avoir la complaisance d'entrer, il sera prêt dans un moment, et il vous accompagnera jusqu'à l'endroit même. » Elle cria à son garçon qui était dans l'arrière-boutique, de se dépêcher,

et j'entrai avec elle. Je levai de dessus la chaise où elle les avait mises, les manchettes qu'elle brodait, dans l'intention de m'y asséoir ; elle s'assit elle-même sur une chaise basse, et je me mis aussitôt à côté d'elle.

« Il sera prêt dans un moment, monsieur, dit-elle... — Et pendant ce moment, je voudrais, moi, vous dire combien je suis sensible à toutes vos politesses. Il n'y a personne qui ne puisse, par hasard, faire une action qui annonce un bon naturel ; mais quand les actions de ce genre se multiplient, c'est l'effet du caractère et du tempérament. Si le sang qui passe dans le cœur est le même que celui qui coule vers les extrémités, je suis sûr, ajoutai-je en lui soulevant le poignet, qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ait un meilleur pouls que le vôtre... — Tâtez-le, » dit-elle en tendant le bras. Je me débarrassai aussitôt de mon chapeau ; je saisis ses doigts d'une main, et j'appuyai sur l'artère les deux premiers doigts de mon autre main.

Que n'as-tu passé en ce moment, mon cher Eugène ! Tu m'aurais vu en habit noir et dans une attitude grave, aussi attentivement occupé à compter les battements de son pouls que si j'eusse goûté le retour du flux et du reflux de la fièvre. Tu aurais ri, et peut-être moralisé sur ma nouvelle profession... Eh bien ! je t'aurais laissé rire et sermonner à ton aise... Crois-moi, mon cher Eugène, l'aurais-je dit, il y a de pires occupations dans le monde que celle de tâter le pouls d'une femme... Oui... mais d'une grisette, répliquerais-tu... et dans une boutique tout ouverte ! Ah ! Yorick !

Et tant mieux ! Quand mes vœux sont honnêtes, je me mets peu en peine que le monde me voie dans cette occupation.

J'avais compté vingt battements de pouls, et je voulais aller jusqu'à quarante, quand son mari parut à l'improviste et déranga mon calcul. « C'est mon mari, dit-elle, et cela ne fait rien. » Je recommençai donc à compter. « Monsieur est assez plaisant, ajouta-t-elle, lorsqu'il passa près de nous, pour prendre la peine de me tâter le pouls. » Le mari ôta son chapeau, me salua, et me dit que je lui faisais trop d'honneur. Il remit aussitôt son chapeau et s'en alla.

Bon Dieu ! m'écriai-je en moi-même, est-il possible que ce soit là son mari ?

Une foule de gens savent sans doute ce qui pouvait m'autoriser à faire cette exclamation ; qu'ils ne se fâchent pas si je vais l'expliquer à ceux qui l'ignorent.

A Londres, un marchand ne semble faire avec sa femme qu'un même tout : quelquefois l'un, quelquefois l'autre brille par diverses perfections de l'esprit et du corps ; mais ils unissent tout cela, vont de pair, et tâchent de cadrer l'un avec l'autre, autant que mari et femme doivent le faire.

A Paris, il y a à peine deux ordres d'être plus différents : car la puissance législative et exécutive de la boutique n'appartenant point au mari, il y paraît rarement... Il se tient dans l'arrière-boutique ou dans quelque chambre obscure, tout seul dans son bonnet de nuit : enfant brut de la nature, il reste tel que la nature l'a formé.

Le génie d'un peuple, dans un pays où il n'y a rien de salique que la monarchie, ayant cédé ce département, ainsi que plusieurs autres, entièrement aux femmes, celles-ci, par un babillage et un commerce continué avec ceux qui vont et viennent, sont comme des cailloux de toute sorte de formes, qui, frottés les uns contre les autres, perdent leur rudesse et prennent quelquefois le poli du diamant... L'époux ne vaut pas beaucoup mieux que la pierre que vous foulez aux pieds.

Très certainement il n'est pas bon que l'homme soit seul... Il est fait pour la société et les douces communications. L'en appelle, pour preuve de ce que j'avance, au perfectionnement que notre nature en reçoit.

« Comment trouvez-vous, monsieur, le battement de mon pouls ? dit-elle. — Il est aussi doux, lui dis-je en la regardant tranquillement, que je me l'étais imaginé. » Elle allait me répondre quelque chose d'honnête ; mais le garçon entra avec le paquet de gants. « A propos, dis-je, j'en voudrais avoir une ou deux paires. »

La belle marchande se leva, passa derrière son comptoir, avec un paquet, et le delia. J'avance vis-à-vis d'elle : les gants étaient tous trop grands ; elle les mesura l'un après l'autre sur ma main ; cela ne les rapetissait pas. Elle me pria d'en essayer une paire qui ne lui paraissait pas si grande que les autres... Elle en ouvrit un, et ma main y glissa tout d'un coup. « Cela ne me convient pas, dis-je en remuant un peu la tête. — Non, » dit-elle, en faisant le même mouvement.

Il y a de certains regards combinés d'une subtilité unique, où le caprice, et le bon sens, et la gravité, et la softise, sont tellement confondus que tous les langages variés de la tour de Babel ne pourraient les exprimer... Ils se communiquent et se saisissent avec une telle promptitude qu'on sait à peine quel est le contagieux... Pour moi, je laisse à messieurs les dissertateurs le soin de grossir de ce sujet leurs agréables volumes... Il me suffit de répéter que les gants ne convenaient pas... Nous plîâmes tous deux nos mains dans nos bras en nous appuyant sur le comptoir. Il était si étroit qu'il n'y avait de place entre nous que pour le paquet de gants.

La jeune marchande regardait quelquefois les gants ; puis du côté de la fenêtre, puis les gants... et jetait de temps en temps les yeux sur moi. Je n'étais pas disposé à rompre le silence... Je suivais en

tout son exemple. Mes yeux se portaient tour-à-tour sur elle, et sur la fenêtre, et sur les gauts.

Mais je perdais beaucoup dans toutes ces attaques d'imitation. Elle avait des yeux noirs, vifs, qui dardaient leurs rayons à travers deux longues paupières de soie, et ils étaient si pénétrants, qu'ils pénétraient jusqu'au fond de mon cœur... Cela peut paraître étrange; mais telle était l'impression qu'elle faisait sur moi.

« N'importe, dis-je, je vais m'accommoder de ces deux paires de gauts; » et je les mis en poche.

Elle ne me les surfit pas d'un son, et je fus sensible à ce procédé. J'aurais voulu qu'elle eût demandé quelque chose de plus, et j'étais embarrassé comment le lui faire comprendre. « Croyez-vous, monsieur, me dit-elle, en se méprennant sur mon embarras, que je voudrais demander seulement un sou de trop à un étranger, et surtout à un étranger dont la politesse, plus que le besoin de gauts, l'engage à prendre ce qui ne lui convient pas, et à se fier à moi? Est-ce que vous m'en auriez cru capable?... — Moi! non, je vous assure; mais vous l'eussiez fait, que je vous l'aurais pardonné de bon cœur... » Je payai; et, en la saluant un peu plus profondément que cela n'est d'usage à l'égard d'une femme de marchand, je la quittai; et le garçon, avec son paquet, me suivit.

On me mit dans une loge où il n'y avait qu'un vieil officier. J'aime les militaires, non-seulement parce que l'honneur l'homme dont les mœurs sont adoucies par une profession qui développe souvent les mauvaises qualités de ceux qui sont méchants, mais parce que j'en ai connu un autrefois... car il n'est plus; pourquoi ne le nommerais-je pas? C'était le capitaine Tobie Shandy, le plus cher de tous mes amis. Je ne puis penser à la douceur et à l'humanité de ce brave homme, quoiqu'il ait bien longtemps qu'il soit mort, sans que mes yeux se remplissent de larmes; et j'aime, à cause de lui, tout le corps des vétérans. J'enjambai sur-le-champ les deux banes qui étaient devant moi, et me plaçai à côté de l'officier.

Il lisait attentivement, ses lunettes sur le nez, une petite brochure qui était probablement une des pièces qu'on allait jouer. Je fus à peine assis, qu'il ôta ses lunettes, les enferma dans un étui de chagrin, et mit le livre et l'étui dans sa poche. Je me levai à demi pour le saluer.

Qu'on traduise ceci dans tous les langages du monde : en voici le sens.

« Voilà un pauvre étranger qui entre dans la loge... il a l'air de ne connaître personne, et il demeurerait sept ans à Paris, qu'il ne connaîtrait qui que ce soit, si tous ceux dont il approcherait gardaient leurs lunettes sur le nez... C'est lui qui ferme la porte de la conversation; ce serait le traiter pire qu'un Allemand. »

Le vieil officier aurait pu dire tout cela à haute voix, et je ne l'aurais pas mieux entendu... Je lui aurais, à mon tour, traduit en français le salut que je lui avais fait; je lui aurais dit « que j'étais très sensible à son attention, et que je lui en rendais mille grâces. »

Il n'y a point de secret qui aide plus au progrès de la sociabilité que de se rendre habile dans cette manière abrégée de se faire entendre, et d'être prompt à expliquer en termes clairs les divers mouvements des yeux et du corps dans toutes leurs inflexions. Quant à moi, par une longue habitude, j'exerce cet art si machinalement, que, lorsque je marche dans les rues de Londres, je traduis tout du long du chemin; et je me suis souvent trouvé dans des cercles où l'on n'avait pas dit quatre mots, et dont j'aurais pu rapporter vingt conversations différentes, ou les écrire, sans risquer de dire quelque chose qui n'aurait pas été vrai.

Un soir que j'allais au concert de Martini à Milan, comme je me présentais à la porte de la salle pour entrer, la marquise de F... en sortait avec une espèce de précipitation : elle était presque sur moi que je ne l'avais pas vue, de sorte que je fis un saut de côté pour la laisser passer; elle fit de même et du même côté, et nos têtes se touchèrent... Elle alla aussitôt de l'autre côté; un mouvement involontaire m'y porta, et je m'opposai encore innocemment à son passage... Cela se répéta encore malgré nous, jusqu'au point que cela en devint ridicule... A la fin, je fis ce que j'aurais dû faire dès le commencement, je me tins tranquille, et la marquise passa sans difficulté. Je sentis aussitôt ma faute, et il n'était pas possible que j'entrasse avant de la réparer. Pour cela, je suivis la marquise des yeux jusqu'au bout du passage : elle tourna deux fois les siens vers moi, et semblait marcher le long du mur, comme si elle voulait faire place à quelque autre qui viendrait à passer... Non, non, dis-je, c'est là une mauvaise traduction : elle a droit d'exiger que je lui fasse des excuses, et l'espace qu'elle laisse n'est que pour m'en donner la facilité. Je cours donc à elle, et lui demande pardon de l'embarras que je lui avais causé, en lui disant que mon intention était de lui faire place... Elle répondit qu'elle avait eu le même dessein à mon égard... et nous nous remercîâmes réciproquement. Elle était au haut de l'escalier, et, ne voyant point d'écuyer près d'elle, je lui offris la main pour la conduire à sa voiture... Nous descendîmes l'escalier en nous arrêtant presque à chaque marche pour parler du concert et de notre aventure. Elle était dans son carrosse. « En vérité, madame, lui dis-je, j'ai fait six efforts différents pour vous laisser passer... — Et moi, j'en ai fait autant pour vous laisser entrer... — Je souhaite-

rais bien, ajoutai-je aussitôt, que vous en fissiez un septième... — Très volontiers, » dit-elle en me faisant place... La vie est trop courte pour s'occuper de tant de formalités... Je montai dans la voiture, et je l'accompagnai chez elle... Et que devint le concert? Ceux qui y étaient le savent mieux que moi.

Je veux seulement ajouter que la liaison agréable qui resulta de cette traduction, me fit plus de plaisir qu'aucune de celles que j'ai eu l'honneur de faire en Italie.

Je n'ai jamais osé dire que quelqu'un, si ce n'est une seule personne que je nommerai probablement dans ce chapitre, eût fait une remarque que je fis au moment même que je jetai les yeux sur le parterre, et qui me frappa d'autant plus vivement, que je ne me souvenais même pas trop qu'on l'eût faite; c'est le jeu inévitable de la nature, en formant un si grand nombre de nains. Elle se joue sans doute de tous les pauvres humains dans tous les coins de l'univers; mais, à Paris, il semble qu'elle ne mette point de bornes à ses amusements. Cette bonne déesse paraît aussi gaie qu'elle est sage.

J'étais à l'Opéra-Comique, mais toutes mes idées n'y étaient pas renfermées, et elles se promenaient dehors comme si j'y avais été moi-même... Je mesurais, j'examinais tous ceux que je rencontrais dans les rues; c'était une tâche mélancolique, surtout quand la taille était petite... le visage très brun, les yeux vifs, le nez long, les dents blanches, la mâchoire en avant... Je souffrais de voir tant de malheureux que la force des accidents avait chassés de la classe où ils devaient être, pour les contraindre à faire nombre dans une autre... Les uns, à cinquante pas, paraissaient à peine être des enfants par leur taille; les autres étaient nains, rachitiques, bossus, ou avaient les jambes tortues. Ceux-ci étaient arrêtés dans leur croissance, dès l'âge de six ou sept ans, par les maux de la nature; ceux-là ressemblaient à des pommiers nains qui, dès leur première existence, font voir qu'ils ne parviendront jamais à la hauteur commune des autres arbres de la même espèce.

Un médecin voyageur dirait peut-être que cela ne provient que des bandages mal faits et mal appliqués... Un médecin sombre dirait que c'est faute d'air; et un voyageur curieux, pour appuyer ce système, se mettrait à mesurer la hauteur des maisons, le peu de largeur des rues, et combien de pieds carrés occupent au sixième ou septième étage les gens du peuple, qui mangent et couchent ensemble. M. Shandy, qui avait sur bien des choses des idées fort extraordinaires, soutenait, en causant un soir sur cette matière, que les enfants, comme d'autres animaux, pouvaient devenir fort grands lorsqu'ils étaient venus au monde sans accident; mais, ajouta-t-il, le malheur des habitants de Paris est d'être si étroitement logés qu'ils n'ont pas réellement assez de place pour les faire... Aussi, que font-ils? des riens; car n'est-ce pas ainsi qu'on doit appeler une chose qui, après vingt ou vingt-cinq ans de tendres soins et de bonne nourriture, n'est pas devenue plus haute que ma jambe?... Or, M. Shandy étant d'une très petite stature, on ne pouvait rien dire de plus.

Ce n'est pas ici un ouvrage de raisonnement, et je m'en tiens à la fidélité de la remarque qui peut se vérifier dans toutes les rues et dans tous les carrefours de Paris. Je descendais un jour la rue qui conduit du Carrousel au Palais-Royal, j'aperçus un petit garçon qui avait de la peine à passer un ruisseau, et je lui tendis la main pour l'aider... Quelle fut ma surprise en jetant les yeux sur lui! Le petit garçon avait au moins quarante ans... Mais il n'importe, dis-je... quelque autre bonne âme en fera autant pour moi quand j'en aurai quatre-vingt-dix.

Je sens en moi je ne sais quels principes d'égards et de compassion pour cette portion défectueuse et diminutive de mon espèce, qui n'a ni la force ni la taille pour se pousser et pour figurer dans le monde. Je n'aime point qu'on les humilie... et je ne fus pas sitôt assis à côté de mon vieil officier que j'eus le chagrin de voir qu'on se moquait d'un bossu au bas de la loge où nous étions.

Il y a, entre l'orchestre et la première loge de côté, un espace où beaucoup de spectateurs se réfugient quand il n'y a plus de place ailleurs. On y est debout, quoiqu'on paie aussi cher que dans l'orchestre. Un pauvre hiere de cette espèce s'était glissé dans ce lieu incommode : il était entouré de personnes qui avaient au moins deux pieds et demi de plus que lui... et le nain bossu souffrait prodigieusement; mais ce qui le gênait le plus était un homme de plus de six pieds de haut, épais à proportion, Allemand par-dessus tout cela, qui était précisément devant lui, et lui dérobaient absolument la vue du théâtre et des acteurs. Mon nain faisait ce qu'il pouvait pour jeter un coup d'œil sur ce qui se passait : il cherchait à profiter des ouvertures qui se faisaient quelquefois entre les bras de l'Allemand et son corps; il guettait d'un côté, était à l'affût de l'autre : mais ses soins étaient inutiles; l'Allemand se tenait massivement dans une attitude carrée : il aurait été aussi bien dans le fond d'un puits. Il étendit en haut très civilement sa main jusqu'au bras du geant, et lui conta sa peine... L'Allemand tourne la tête, jette en bas les yeux sur lui, comme Goliath sur David..., et mexorâment se remet dans sa situation.

Je prenais en ce moment une prise de tabac dans la tabatière de

corne du bon moine. « Ah! mon bon père Laurent! comme ton esprit doux et poli, et qui est si bien modèle pour supporter et pour souffrir avec patience... aurait prêté une oreille complaisante aux plaintes de ce pauvre nain!... »



L'aumône.

Le vieil officier me vit lever les yeux avec émotion en faisant cette apostrophe, et me demanda ce qu'il y avait. Je lui contai l'histoire en trois mots, en ajoutant que cela était inhumain.

Le nain était poussé à bout, et, dans les premiers transports, qui sont communément déraisonnables, il dit à l'Allemand qu'il couperait sa longue queue avec ses ciseaux. L'Allemand le regarda froidement, et lui dit qu'il en était le maître s'il pouvait y atteindre.

Oh! quand l'injure est aiguë par l'insulte, tout homme qui a du sentiment prend le parti de celui qui est offensé, quel qu'il soit... J'aurais volontiers sauté en bas pour aller au secours de l'opprimé... Le vieil officier le soulagea avec beaucoup moins de fracas... Il fit signe à la sentinelle, et lui montra le lieu où se passait la scène. La sentinelle y pénétra... il n'y avait pas besoin d'explication, la chose était visible... Le soldat fit reculer l'Allemand, et plaça le nain devant l'épaulement... « Cela est bien fait! m'écriai-je, en frappant des mains. — Vous ne souffririez pas une chose semblable en Angleterre, » dit le vieil officier.

« En Angleterre, monsieur, lui dis-je, nous sommes tous assis à notre aise... »

Il voulut apparemment me donner quelque satisfaction de moi-même, et me dit : « Voilà un bon mot... » Je le regardai, et je vis bien qu'un bon mot a toujours de la valeur à Paris. Il m'offrit une prise de tabac.

Mon tour vint de demander au vieil officier ce qu'il y avait... J'entendais de tous côtés erier du parterre : « Haut les mains, monsieur l'abbé, » et cela m'était tout aussi incompréhensible qu'il avait pu compris ce que j'avais dit en parlant du moine.

Il me dit que c'était apparemment quelque abbé qui se trouvait placé dans une loge derrière quelques grisettes, et que le parterre l'ayant vu, il voulait qu'il tint ses deux mains en l'air pendant la représentation... « Ah! comment soupçonner, dis-je, qu'un ecclésiastique puisse être un filou? » L'officier sourit, et, en me parlant à l'oreille, il me donna connaissance d'une chose dont je n'avais pas encore eu la moindre idée.

Bon, Dieu! dis-je, en palissant d'étonnement, est-il possible qu'un homme rempli de sentiment, ait en même temps des idées si étranges, et qu'il se démente jusqu'à ce point? Quelle grossièreté! » ajoutai-je.

L'officier me dit : C'est une raillerie piquante qui a commencé au théâtre contre les ecclésiastiques, du temps que Molière donna son *Tartufe*... Mais cela passe peu à peu avec le reste de nos mœurs gothiques... Chaque nation, continua-t-il, a ses délicatesses et ses gros-

sièretés qui règnent pendant quelque temps, et se perdent par la suite... J'ai été dans plusieurs pays, et je n'en ai pas vu un seul où je n'aie trouvé des raffinements qui manquaient dans d'autres. Le roc et le contre se trouvent dans chaque nation... Il y a une balance de bien et de mal partout; il ne s'agit que de la bien observer. C'est le vrai préservatif des préjugés que le vulgaire d'une nation prend contre une autre... Un voyageur a l'avantage de voir beaucoup et de pouvoir faire le parallèle des hommes et de leurs mœurs, et par là il apprend le *savoir-vivre*. Une tolérance réciproque nous engage à nous entre-aimer... » Il me fit, en disant cela, une inclination et me quitta.

Il me tint ce discours avec tant de candeur et de bon sens, qu'il justifia les impressions favorables que j'avais eues de son caractère... Je croyais aimer l'homme; mais je craignais de me méprendre sur l'objet... Il venait de tracer ma façon de penser. Je n'aurais pas pu l'exprimer aussi bien; c'était la seule différence.

Rien n'est plus incommode pour un cavalier, que d'avoir un cheval entre ses jambes, qui dresse les oreilles et fait des écarts à chaque objet qu'il aperçoit : cela m'inquiète fort peu... mais j'avoue franchement que j'ai rougi plus d'une fois pendant le premier mois que j'ai passé à Paris, d'entendre prononcer certains mots auxquels je n'étais pas accoutumé. Je croyais qu'ils étaient indécents, et ils me soulevaient... Mais je trouvai, le second mois, qu'ils étaient sans conséquence, et ne blessaient point la pudeur.

Madame de Rambouillet, après six semaines de connaissance, me fit l'honneur de me mener avec elle à deux lieues de Paris, dans sa voiture... On ne peut être plus polie, plus vertueuse et plus modeste qu'elle dans ses expressions... en revenant elle me pria de tirer le cordon... « Avez-vous besoin de quelque chose? lui dis-je... — Rien que de pisser, » dit-elle.

Ami voyageur, ne troublez point madame de Rambouillet; et vous, belles nymphes qui faites les mystérieuses, allez cueillir des roses, effeuillez-les sur le sentier où vous vous arrêterez... Madame de Rambouillet n'en fit pas davantage... Je lui avais aidé à descendre de carrosse, et j'eusse été le prêtre de la chaste Castalie, que je ne me se-



Le mousquetaire.

rais pas tenu dans une attitude plus décente et plus respectueuse près de sa fontaine.

Ce que le vieil officier venait de me dire sur les voyages me fit souvenir des avis que Polonius donnait à son fils sur le même sujet; ces avis me rappellerent Hamlet, et Hamlet retraça à ma mémoire les autres ouvrages de Shakspeare. J'entrai, à mon retour, dans la boutique d'un libraire sur le quai de Conti, pour acheter les œuvres de ce poète.

Le libraire me dit qu'il n'en avait point de complètes. « Comment! lui dis-je, en voilà un exemplaire sur votre comptoir. — Cela est vrai; mais il n'est pas à moi... Il est à M. le comte de B..., qui me l'a envoyé de Versailles pour le faire relier, et je le lui renverrai demain matin. »

« Et que fait M. le comte de B... de ce livre? lui dis-je... Est-ce qu'il lit Shakspeare? — Oh! dit le libraire, c'est un esprit fort... Il aime les livres anglais; et ce qui lui fait encore plus d'honneur, monsieur, c'est qu'il aime aussi les Anglais. — En vérité, lui dis-je, vous parlez si poliment que vous forcerez presque un Anglais, par reconnaissance, à dépenser quelques louis dans votre boutique. » Le libraire fit une inclination, et allant probablement dire quelque chose lorsqu'une jeune fille d'environ vingt ans, fort decemment mise, et qui avait l'air d'être au service de quelque devote à la mode, entra dans la boutique, et demanda les *Egarements du cœur et de l'esprit*. Le libraire les lui donna aussitôt. Elle tira de sa poche une petite bourse de satin vert, noncée d'un ruban de même couleur. Elle la delia, et mit dedans le pouce et l'index avec délicatesse, mais sans affectation, pour prendre de l'argent, et paya. Rien ne me retenait dans la boutique, et j'en sortis avec elle.

« Ma belle enfant, lui dis-je, quel besoin avez-vous des *Egarements du cœur*? A peine savez-vous encore que vous en avez un, jusqu'à ce que l'amour vous l'ait dit ou qu'un berger infidèle lui ait causé du mal. — Dieu m'en garde! répondit-elle. — Oui, vous avez raison; votre cœur est bon, et ce serait dommage qu'on vous le dérobat... C'est pour vous un trésor précieux... Il vous donne un meilleur air que si vous étiez parée de perles et de diamants. »

La jeune fille m'écoutait avec une attention docile, et elle tenait sa bourse par le ruban. « Elle est bien légère, » lui dis-je en la saisissant... et aussitôt elle l'avança vers moi... Il y a bien peu de chose dedans, continuai-je. Mais soyez toujours aussi sage que vous êtes belle, et le ciel la remplira... » J'avais encore dans la main quelques écus qui avaient été destinés à l'achat de Shakspeare; elle m'avait tout-à-fait laissé aller sa bourse, et j'y mis un écu. Je nouai le ruban, et je la lui rendis.

Elle me fit, sans parler, une humble inclination... C'était une de ces inclinations tranquilles et reconnaissantes, où le cœur a plus de part que le geste. Le cœur sent le bienfait, et le geste exprime la reconnaissance. Je n'ai jamais donné un écu à une fille avec plus de plaisir.

« Mon avis ne vous aurait servi à rien, ma chère, sans ce petit présent; quand vous verrez l'écu, vous vous souviendrez de l'avis. »

« N'allez pas le dépenser en rubans... »

« Je vous assure, monsieur, que je le conserverai... » et elle me donna la main... « Oui, monsieur, je le mettrai à part. »

Une convention vertueuse qui se fait entre homme et femme semble sanctifier leurs plus secrètes démarches. Il était déjà tard et il faisait obscur; malgré cela, comme nous allions du même côté, nous n'eûmes point de scrupule de suivre ensemble le quai de Conti.

Elle me fit une seconde inclination lorsque nous nous mimes en marche, et nous n'étions pas encore à vingt pas de la porte du libraire que, croyant n'avoir pas assez fait, elle s'arrêta un petit moment pour me remercier encore.

« C'est un petit tribut, lui dis-je, que je n'ai pu m'empêcher de payer à la vertu, et je ne voudrais pas m'être trompé sur le compte de la personne à qui je rends cet hommage... Mais l'innocence, ma chère, est peinte sur votre visage... Malheur à celui qui essaierait de lui tendre des pièges! »

Elle parut un peu affectée de ce que je lui disais... Elle fit un profond soupir... Je ne me crus pas autorisé d'en rechercher la cause, et nous gardâmes le silence jusqu'au coin de la rue de Nevers, où nous devions nous séparer.

« Est-ce ici le chemin, lui dis-je, ma chère, de l'hôtel de Modène? — Oui, mais on peut y aller aussi par la rue Guénégaud, qui est un peu plus loin... — Eh bien! j'irai donc par la rue Guénégaud, pour deux raisons: d'abord, parce que cela me fera plaisir, et ensuite pour vous accompagner plus longtemps. — En vérité, dit-elle, je souhaiterais que l'hôtel fût dans la rue des Saints-Pères... — C'est peut-être là que vous demeurez? lui dis-je. — Oui, monsieur; je suis femme de chambre de madame de R... — Bon Dieu! m'écriai-je, c'est la dame pour laquelle on m'a chargé d'une lettre à Amiens. » Elle me dit que madame de R... attendait en effet un étranger qui devait lui remettre une lettre, et qu'elle était fort impatiente de le voir... « Eh bien! ma chère enfant, dites-lui que vous l'avez rencontré. Assurez-la de mes respects, et que j'aurai l'honneur de la voir demain matin. »

C'était au coin de la rue de Nevers que nous disions tout cela... Nous nous étions arrêtés, parce que la jeune fille voulait mettre les deux volumes qu'elle venait d'acheter dans ses poches: je tenais le second, tandis qu'elle y fourrait le premier, et elle tint sa poche ouverte afin que j'y misse l'autre.

Qu'il est doux de sentir la finesse des liens qui attachent nos affections!

Nous nous remîmes encore en marche... et nous n'avions pas fait trois pas, qu'elle me prit le bras.... J'allais l'en prier, mais elle le fit d'elle-même, avec cette simplicité irréfléchie qui montre qu'elle

ne pensait pas du tout qu'elle ne m'avait jamais vu.... Pour moi, je crus sentir si vivement en ce moment les influences de ce qu'on appelle la force du sang, que je ne pus m'empêcher de la regarder pour voir si je ne trouverais pas en elle quelque ressemblance de famille.... « Eh! ne sommes-nous pas, dis-je, tous parents? »

Arrivés au coin de la rue Guénégaud, je m'arrêtai pour lui dire décidément adieu. Elle me remercia encore, et pour ma politesse, et pour lui avoir tenu compagnie. Nous avions quelque peine à nous séparer.... Cela ne se fit qu'en nous disant adieu deux fois. Notre séparation était si cordiale, que je l'aurais scellée, je crois, en tout autre lieu, d'un baiser de charité aussi saint, aussi chaud que celui d'un apôtre.

Mais à Paris il n'y a guère que les hommes qui s'embrassent.... Je fis ce qui revient à peu près au même....

Je priai Dieu de la bénir.



Les égarements du cœur.

LE PASSEPORT.

De retour à l'hôtel, La Fleur me dit qu'on était venu de la part de M. le lieutenant de police pour s'informer de moi... « Diable! dis-je, j'en sais la raison, et il est temps d'en informer le lecteur. J'ai omis cette partie de l'histoire dans l'ordre qu'elle est arrivée... Je ne l'avais pas oubliée... mais j'avais pensé, en écrivant, qu'elle serait mieux placée ici. »

J'étais parti de Londres avec une telle précipitation, que je n'avais pas songé que nous étions en guerre avec la France. J'étais arrivé à Douvres; déjà je voyais par le secours de ma lunette d'approche, les hauteurs qui sont au-delà de Boulogne, que l'idée de la guerre ne m'était pas plus venue à l'esprit, que celle qu'on ne pouvait pas aller en France sans passeport... Aller seulement au bout d'une rue, et m'en retourner sans avoir rien fait, est pour moi une chose pénible. Le voyage que je commençais était le plus grand effort que j'eusse jamais fait pour acquérir des connaissances, et je ne pouvais supporter l'idée de retourner à Londres sans remplir mon projet... On me dit que le comte de *** avait loué le paquebot... Il était logé dans mon auberge; j'étais légèrement connu de lui, et j'allai le prier de me prendre à sa suite... Il ne fit point de difficulté; mais il me prévint que son inclination à m'obliger ne pourrait s'étendre que jusqu'à Calais, parce qu'il était obligé d'aller de

là à Bruxelles. « Mais arrivé à Calais, me dit-il, vous pourrez sans crainte aller à Paris. Lorsque vous y serez, vous chercherez des amis pour pourvoir à votre sûreté. — M. le comte, lui dis-je, je me trouverai alors d'embaras... » Je m'embarquai donc, et je ne songeai plus à l'affaire.

Mais, quand La Fleur me dit que M. le lieutenant de police avait envoyé, je sentis dans l'instant de quoi il était question.... L'hôte monta presque en même temps pour me dire la même chose, en ajoutant qu'on avait singulièrement demandé mon passeport. « J'espère, dit-il, que vous en avez un? — Moi, non; en vérité, lui dis-je, n'en ai pas. »

« Vous n'en avez pas! » et il se retira à trois pas, comme s'il eût craint que je ne lui communiquasse la peste : La Fleur, au contraire, avança trois pas avec cette espèce de mouvement que fait une bonne âme pour venir au secours d'une autre... Le bon garçon gagna tout-à-fait mon cœur. Ce seul trait me fit connaître son caractère aussi parfaitement que s'il m'avait déjà servi avec zèle pendant sept ans; et je vis que je pouvais me fier entièrement à sa probité et à son attachement...

« Mord! » s'écria l'hôte... mais se reprenant aussitôt, il changea de ton... « Si monsieur, dit-il, n'a pas de passeport, il a apparemment des amis à Paris qui peuvent lui en procurer un... — Je ne connais personne, lui dis-je avec un air indifférent — Eh bien, monsieur, en ce cas-là, dit-il, vous pouvez vous attendre à vous voir fourrer à la Bastille, ou pour le moins au Châtelet... — Oh! dis-je, je ne crains rien; le roi est rempli de bonté; il ne fait de mal à personne.... — Vous avez raison, mais cela n'empêchera pourtant pas qu'on ne vous mette à la Bastille demain matin... — J'ai loué, repris-je, votre appartement pour un mois, et je ne le quitterai pas avant le temps pour tous les rois de France du monde. »

La Fleur vint me dire à l'oreille : « Monsieur, mais personne ne peut s'opposer au roi. »

« Parbleu! dit l'hôte, il faut avouer que ces messieurs Anglais sont des gens bien extraordinaires; » et il se retira en grognant.

Je ne montrai tant d'assurance à l'hôte, et n'eus l'air de traiter la chose si cavalièrement, que pour ne point chagriner La Fleur. J'affectai même de paraître plus gai pendant le souper, et de causer avec lui d'autres choses. Paris et l'Opéra-Comique étaient déjà pour moi un sujet inépuisable de conversation. La Fleur avait aussi vu le spectacle, et il m'avait suivi jusqu'à la boutique du libraire. Mais, lorsqu'il me vit en sortir avec la jeune fille, et que j'allais avec elle, le long du quai, il jugea inutile de me suivre un pas de plus; et, après quelques réflexions, il prit le chemin le plus court pour revenir à l'hôtel, où il avait appris toute l'affaire de la police sur mon arrivée à Paris.

Il n'eut pas sitôt ôté le couvert, que je lui dis de descendre pour souper. Je me livrai alors aux plus sérieuses réflexions sur ma situation.

Oh! c'est ici, mon cher Eugène, que tu souriras au souvenir d'un court entretien que nous eûmes ensemble, presque au moment de mon départ... Je dois le raconter ici.

Eugène, sachant que je n'étais pas plus chargé d'argent que de réflexion, m'avais pris à part pour me demander combien j'avais. Je lui montrai ma bourse. Eugène branla la tête, et dit que ce qu'il y avait ne suffirait pas!.... « Tiens, tiens, dit-il, en voulant vider la sienne dans la mienne, augmente tes guinées de toutes celles que j'ai... — Mais en conscience j'en ai assez des miennes... — Je t'assure que non. Je connais mieux que toi le pays où tu vas voyager. — Cela peut être, mais vous ne faites pas réflexion, Eugène, lui dis-je en refusant son offre, que je ne serais pas trois jours à Paris sans faire quelque étourderie qui me fera mettre à la Bastille, où je vivrai un ou deux mois entièrement au dépens du roi... — Oh! excusez, repiqua-t-il sechement, j'avais réellement oublié cette ressource. »

L'événement dont j'avais badiné allait probablement se réaliser...

Mais, soit folie, indifférence, philosophie, opiniâtreté, ou je ne sais quelle autre cause, j'eus beau réfléchir sur cette affaire, je ne pus y penser que de la même manière dont j'en avais parlé à mon ami au moment de mon départ.

La Bastille!... Mais la terreur est dans le mot... et qu'on en dise ce qu'on voudra, ce mot ne signifie autre chose qu'une tour... et une tour ne veut rien dire de plus qu'une maison dont on ne peut pas sortir... Que le ciel soit favorable aux gonteux!... Mais ne sont-ils pas dans ce cas deux fois par an? Oh! avec neuf francs par jour, des plumes, de l'encre, du papier et de la patience, on peut bien garder la maison pendant un mois ou six semaines sans sortir. Que craindre quand on n'a point fait de mal?... On n'en sort que meilleur et plus sage...

La tête pleine de ces réflexions, euclanté de mes idées et de mon raisonnement, je descendis dans la cour, je ne sais pour quelle raison. Je déteste, me dis-je, les pinceaux sombres, et je n'envie point l'art triste de peindre les maux de la vie avec des couleurs aussi noires. L'esprit s'effraie d'objets qu'il s'est grossis, et qu'il s'est rendus horribles à lui-même; deponillez-les de tout ce que vous y avez ajouté, et il n'y fait aucune attention... Il est vrai, continuai-je, dans le dessein d'adoucir la proposition, que la Bastille est un mal qui n'est

pas à mépriser... Mais ôtez lui ses tours, comblez ses fossés, que ses portes ne soient pas barriadées, figurez-vous que ce n'est simplement qu'un asile de contrainte, et supposez que c'est quelque infirmité qui vous y retient, et non la volonté d'un homme, alors le mal s'évanouit, et vous le souffrez sans vous plaindre. Je me disais tout cela, quand je fus interrompu, au milieu de mon soliloque, par une voix que je pris pour celle d'un enfant qui se plaignait de ce qu'on ne pouvait sortir. Je regardai sous la porte cochère... Je ne vis personne, et je revins dans la cour sans faire la moindre attention à ce que j'avais entendu.

Mais à peine y fus-je revenu, que la même voix répéta deux fois les mêmes expressions... Je levai les yeux, et je vis qu'elles venaient d'un sausonnnet qui était renfermé dans une petite cage... « *Je ne peux pas sortir, je ne peux pas sortir...* » disait le sausonnnet.

Je me mis à contempler l'oiseau. Plusieurs personnes passèrent sous la porte, et il leur lit les mêmes plaintes de sa captivité, en volant de leur côté dans sa cage... « *Je ne peux pas sortir...* — Oh! je vais à ton aide, m'écriai-je, je te ferai sortir, coûte qu'il coûte... » La porte de la cage était du côté du mur; mais elle était si fort entrelacée avec du fil d'archal, qu'il était impossible de l'ouvrir sans mettre la cage en morceaux... J'y mis les deux mains.

L'oiseau volait à l'endroit où je tentais de lui procurer sa délivrance. Il passait sa tête à travers le treillis, et y pressait son estomac, comme s'il eût été impatient... « Je crains bien, pauvre petit captif, lui disais-je, de ne pouvoir te rendre la liberté... — Non, dit le sausonnnet, *je ne peux pas sortir, je ne peux pas sortir...* »

Jamais mes affections ne furent plus tendrement agitées... Jamais dans ma vie aucun accident ne m'a rappelé plus promptement mes esprits dissipés par un faible raisonnement. Les notes n'étaient proférées que mécaniquement; mais elles étaient si conformes à l'accent de la nature, qu'elles renversèrent en un instant tout mon plan systématique sur la Bastille; et, le cœur appesanti, je remontai l'escalier avec des pensées bien différentes de celles que j'avais eues en descendant...

Déguise-toi comme tu voudras, triste esclavage, tu n'es toujours qu'une coupe amère; et quoique des millions de mortels, dans tous les siècles, aient été formés pour goûter de ta liqueur, tu n'en es pas moins amer. C'est toi, ô charmante déesse! que tout le monde adore en public ou en secret; c'est toi, aimable LIBERTÉ, dont le goût est délicieux, et le sera toujours jusqu'à ce que la nature soit changée... Nulle teinture ne peut tenir ta robe de neige, nulle puissance chimique changer ton sceptre en fer... Le berger qui jouit de tes faveurs est plus heureux en mangeant sa croûte de pain, que son monarque, de la cour duquel tu es exilée... Dieu!... m'écriai-je en tombant à genoux sur la dernière marche de l'escalier, accorde-moi seulement la santé dont tu es le grand dispensateur, donne-moi cette belle déesse pour compagne... et fais pleuvoir tes mitres, si c'est la volonté de ta divine providence, sur les têtes de ceux qui les ambitionnent.

L'idée du sausonnnet en cage me suivit jusque dans ma chambre... Je m'approchai de la table, et, ma tête appuyée sur ma main, toutes les peines d'une prison se retrairent à mon esprit... J'étais disposé à réfléchir, et je donnai carrière à mon imagination.

Je voulus commencer par les millions de mes semblables qui étaient nés pour l'esclavage... Mais trouvant que cette peinture, quelque touchante qu'elle fût, ne rapprochait pas assez les idées de la situation où j'étais, et que la multitude de ces tristes groupes ne faisait que me distraire... je me représentai donc un seul captif renfermé dans un cachot... Je le regardai au travers de sa porte grillée, pour faire son portrait à la faveur de la leur sombre qui éclairait son triste souterrain.

Je considérai son corps à demi usé par l'ennui de l'attente et de la contrainte, et je compris cette espèce de maladie du cœur qui provient de l'espoir différé... Je le vis, en l'examinant de plus près, presque entièrement défiguré; il était pâle et miné par la fièvre... Depuis trente ans, son sang n'avait point été rafraîchi par le vent d'ouest. Il n'avait vu ni le soleil ni la lune pendant tout ce temps... Ni amis ni parents ne lui avaient fait entendre les doux sons de leurs voix à travers ses grilles... Ses enfants...

Ici mon cœur commença à saigner, et je fus forcé de jeter les yeux sur une autre partie du tableau.

Il était assis sur un peu de paille dans le coin le plus reculé du cachot. C'était alternativement son lit et sa chaise... Il avait la main sur un calendrier qu'il s'était fait avec de petits bâtons, où il avait marqué par des tailles les tristes jours qu'il avait passés dans cet affreux cachot... Il tenait un de ces petits bâtons, et avec un clou rouillé il ajoutait, par une nouvelle entaille, un autre jour de misère au nombre de ceux qui étaient passés. Comme j'obscurcissais le peu de lumière qu'il avait, il leva vers la porte des yeux éteints par le désespoir, les baissa ensuite, secoua la tête, et continua son déplorable travail. Ses chaînes, en mettant son petit bâton sur le tas des autres, se firent entendre... Il poussa un profond soupir. Le fer qui l'entourait me semblait pénétrer dans son âme... Je fondis en larmes... Je ne pus soutenir la vue de cet affreux tableau que mon imagination me présentait... Je me levai en sursaut... J'appelai La Fleur et

je lui ordonnai d'avoir, le lendemain matin, un carrosse de remise à neuf heures précises.

« J'irai, dis-je, me présenter directement à M. le duc de Choiseul. »

La Fleur m'aurait volontiers aidé à me mettre au lit;... mais je connaissais sa sensibilité, et je ne voulus pas lui faire voir mon air triste et sombre; je lui dis que je me coucherais seul, et qu'il pouvait aller en faire autant.

Je montai dans mon carrosse à l'heure indiquée. La Fleur se mit derrière, et je dis au cocher de me mener à Versailles le plus grand train qu'il pourrait.

Le chemin ne m'offrant rien de ce que je cherche ordinairement en voyageant, je ne pus mieux en remplir le vide que par l'histoire abrégée de mon sansonnet.

Milord L... attendait un jour que le vent devint favorable pour passer de Douvres à Calais... Son laquais, en se promenant sur les hauteurs, attrapa le sansonnet avant qu'il pût voler. Il le mit dans son sein, le nourrit, le prit en affection, et l'apporta à Paris.

Son premier soin, en arrivant, fut de lui acheter une cage qui lui coûta vingt-quatre sous. Il n'avait pas beaucoup d'affaires; et, pendant les cinq mois que son maître resta à Paris, il apprit au sansonnet, dans la langue de son pays, les quatre mots (et pas davantage) auxquels j'ai tant d'obligation.

Lorsque milord partit pour l'Italie, son laquais donna le sansonnet et la cage à l'hôte; mais son petit chant en faveur de la liberté étant un langage inconnu à Paris, on ne faisait guère plus de cas de ce qu'il disait que de lui... La Fleur offrit une bouteille de vin à l'hôte, et l'hôte lui donna le sansonnet et la cage.

A mon retour d'Italie, je l'emportai avec moi, et lui fis revoir son pays natal. Je racontai son histoire au lord A..., et le lord A... me pria de lui donner l'oiseau. Quelques semaines après, il en fit présent au lord B...; le lord B... le donna au lord C...; l'écuyer du lord C... le vendit au lord D... pour un schelling; le lord D... le donna au lord E...; et mon sansonnet fit ainsi le tour de la moitié de l'alphabet. De la chambre des pairs il passa dans la chambre des communes, où il ne trouva pas moins de maîtres; mais comme tous ces messieurs voulaient entrer dedans... et que le sansonnet au contraire ne demandait qu'à sortir, il fut presque aussi méprisé à Londres qu'à Paris.

Plusieurs de mes lecteurs ont assurément entendu parler de lui...; et si quelqu'un par hasard l'a jamais vu, je le prie de se souvenir qu'il n'a appartenu.

Je n'ai plus rien à ajouter à son sujet, sinon que, depuis lors jusqu'à présent, j'ai porté ce pauvre sansonnet pour cimier de mes armoiries.

Que les héralds d'armes lui tordent le cou, s'ils l'osent.

Je ne voudrais pas, quand je vais implorer la protection de quelqu'un, que mon ennemi vît la situation de mon esprit... C'est par cette même raison que je tâche ordinairement d'être mon propre protecteur... mais c'était par force que je m'adressais au duc de Choiseul; si eût été une action de choix, je suppose que je l'aurais faite tout comme un autre.

Combien de formes de placets, de la tournure la plus basse, mon servile cœur ne conçut-il pas pendant tout le chemin! Je méritais d'aller à la Bastille pour chacune de ces tournures.

Arrivé à la vue de Versailles, je voulus m'occuper à rassembler des mots, des maximes; j'essayai des attitudes, des tons de voix pour m'insinuer dans les bonnes grâces de M. le duc. Bon! disais-je, j'y suis; ceci fera l'affaire. Oui, tout aussi bien qu'un habit qu'on lui aurait fait sans lui prendre la mesure. Sot, continuai-je en m'apostrophant, commence par regarder M. le duc de Choiseul, observe son visage... le caractère qui y est tracé... remarque son attitude en l'écoutant, la tournure et l'expression de toute sa personne, et le premier mot qui sortira de sa bouche te donnera le ton que tu dois prendre. Vous composerez sur-le-champ votre harangue de l'assemblage de toutes ces choses; elle ne pourra lui déplaire, et passera très vraisemblablement; c'est lui qui en aura fourni les ingrédients.

Eh bien! dis-je, je voudrais déjà avoir fait ce pas-là. Lâche! un homme n'est-il donc pas égal à un autre sur la surface du globe? Cela est ainsi dans un champ de bataille; pour quoi cela ne serait-il pas de même face à face dans le cabinet? Crois-moi, Yorick, un homme qui ne prend pas cette noble assurance, se manque à lui-même, se dégrade et dément ses propres ressources dix fois sur une que la nature les lui refuse. Présente-toi au duc avec la crainte de la Bastille dans tes regards et dans ta contenance, et sois assuré que tu seras renvoyé à Paris en moins d'une heure sous bonne escorte...

Ma foi, dis-je, je le vois ainsi... Eh bien, par le ciel! j'irai au duc avec toute l'assurance et toute la gaieté possibles...

Vous vous égarez encore, me dis-je. Un cœur tranquille ne se jette pas dans les extrêmes... il se possède toujours... Bien, bien, m'écriai-je, tandis que le cocher entraînait dans les cours, je vois que je m'en acquitterai très bien. Et, quand il s'arrêta, je me trouvais, par la leçon que je venais de me donner, aussi calme qu'on peut l'être. Je ne montai l'escalier ni avec cet air craintif qu'ont les

victimes de la justice, ni avec cette humeur vive et badine qui m'anime toujours quand je le vais voir, Eliza.

Dès que je parus dans le salon, une personne vint au devant de moi; je ne sais si c'était le maître-d'hôtel ou le valet de chambre, peut-être était-ce quelque sous-secrétaire; elle me dit que M. le duc de Choiseul travaillait. « Ignorez, lui dis-je, comment il faut s'y prendre pour obtenir audience; je suis étranger, et, ce qui est encore pis dans la conjoncture des affaires présentes, c'est que je suis Anglais. » Elle me répondit que cette circonstance ne rendait pas la chose plus difficile... Je lui fis une légère inclination... « Monsieur, lui dis-je, ce que j'ai à communiquer à M. le duc est fort important. » Il regarda de côté et d'autre, pour voir apparemment s'il n'y avait personne qui pût en avertir le ministre. Je retournai à lui... « Je ne veux pas, monsieur, lui dis-je, causer ici de méprise... ce n'est pas pour M. le duc que l'affaire dont j'ai à lui parler est importante, c'est pour moi. — Ah! c'est une autre affaire, dit-il. — Non, monsieur, repris-je, je suis sûr que c'est la même chose pour M. le duc... » Cependant, je le priai de me dire quand je pourrais avoir accès. « Dans deux heures, » dit-il. Le nombre des équipages qui étaient dans la cour semblait justifier ce calcul. Que faire pendant ce temps-là? se promener en long et en large dans une salle d'audience ne me paraissait pas un passe-temps fort agréable. Je descendis, et j'ordonnai au cocher de me mener au Gordon-bleu.

Mais tel est mon destin... Il est rare que j'aille à l'endroit que je me propose.

Je n'étais pas à moitié chemin de l'auberge que je changeai d'avis. Puisque je suis à Versailles, pensai-je, il ne m'en coûtera pas davantage de parcourir la ville; je tirai le cordon, et je dis au cocher de me promener par quelques-unes de ses principales rues. « Cela sera bientôt fait, ajoutai-je, car je suppose qu'elle n'est pas grande. — Elle n'est pas grande! pardonnez-moi, monsieur, elle est fort grande et même fort belle. La plupart des seigneurs y ont des hôtels... » A ce mot d'hôtels, je me rappelai tout-à-coup le comte de B... dont le libraire du quai de Conti m'avait dit tant de bien... Eh! pourquoi n'irais-je pas chez un homme qui a une aussi haute idée des livres anglais et des Anglais mêmes? Je lui raconterai mon aventure... Je changeai donc d'avis une seconde fois... à bien compter, même, c'était la troisième. J'avais eu d'abord envie d'aller chez madame B..., rue des Saints-Pères; j'avais chargé sa femme de chambre de la prévenir que je me rendrais assurément chez elle. Mais ce n'est pas moi qui règle les circonstances, ce sont les circonstances qui me gouvernent. Ayant donc aperçu de l'autre côté de la rue un homme qui portait un panier et paraissait avoir quelque chose à vendre, je dis à La Fleur d'aller lui demander où demeurerait le comte de B...

La Fleur revint précipitamment; et avec un air qui peignait la surprise, il me dit que c'était un chevalier de Saint-Louis qui vendait des petits pâtés... « Quel conte! lui dis-je; cela est impossible. — Je ne puis, monsieur, vous expliquer la raison de ce que j'ai vu; mais cela est; j'ai vu la croix et le ruban rouge attaché à la boutonnière... J'ai regardé dans le panier, et j'ai vu les petits pâtés qu'il vend; il est impossible que je me trompe en cela. »

Un tel revers dans la vie d'un homme éveille dans une âme sensible un autre principe que la curiosité... Je l'examinai quelque temps de dedans mon carrosse... Plus je l'examinais, plus je le voyais avec sa croix et son panier, et plus mon esprit et mon cœur s'échauffaient... Je descendis de la voiture, et je dirigeai mes pas vers lui.

Il était entouré d'un tablier blanc qui lui tombait au dessous des genoux. Sa croix pendant au dessus de la bavette. Son panier, rempli de petits pâtés, était couvert d'une serviette ouverte. Il y en avait une autre au fond, et tout cela était si propre, que l'on pouvait acheter ses petits pâtés, aussi bien par appétit que par sentiment.

Il ne les offrait à personne, mais il se tenait tranquille dans l'encoignure d'un hôtel, dans l'espoir qu'on viendrait les acheter sans y être sollicité.

Il était âgé d'environ cinquante ans... d'une physionomie calme, mais un peu grave. Cela ne me surpris pas... Je m'adressai au panier plutôt qu'à lui. Je levai la serviette et pris un petit pâté, en le priant d'un air touché de m'expliquer ce phénomène.

Il me dit en peu de mots qu'il avait passé sa jeunesse dans le service, qu'il y avait mangé un petit patrimoine; qu'il avait obtenu une compagnie et la croix; mais qu'à la conclusion de la dernière paix, son régiment fut réformé, et que tout le corps, ainsi que ceux d'autres régiments, fut renvoyé sans pension ni gratification... Il se trouvait dans le monde sans amis, sans argent. « Et bien réellement, ajouta-t-il, sans autre chose que ceci » montrant sa croix). Le pauvre chevalier me faisait pitié; mais il gagna mon estime, en achevant ce qu'il avait à me dire.

« Le roi est un prince aussi bon que généreux, mais il ne peut récompenser ni soulager tout le monde; mon malheur est de me trouver de ce nombre... Je suis marié... Ma femme, que j'aime et qui m'aime, a cru pouvoir mettre à profit le petit talent qu'elle a de faire de la pâtisserie, et j'ai pensé, moi, qu'il n'y avait point de déshonneur à nous préserver tous deux des horreurs de la disette en

vendant ce qu'elle fait... à moins que la Providence ne nous eût offert un meilleur moyen. »

Je priverais les âmes sensibles d'un plaisir, si je ne leur racontais pas ce qui arriva à ce pauvre chevalier de Saint-Louis, huit ou neuf mois après.

Il se tenait ordinairement près de la grille du château. Sa croix attira les regards de plusieurs personnes qui eurent la même curiosité que moi, et il leur raconta la même histoire avec la même modestie qu'il me l'avait racontée. Le roi en fut informé. Il sut que c'était un brave officier qui avait eu l'estime de tout son corps, et il mit fin à son petit commerce, en lui donnant une pension de quinze cents livres.

J'ai raconté cette anecdote dans l'espoir qu'elle plairait au lecteur; je prie de me permettre, pour ma propre satisfaction, d'en raconter une autre arrivée à une personne du même état: les deux histoires se donnent jour réciproquement, et ce serait dommage qu'elles fussent séparées.

Quand les empires les plus puissants ont leurs époques de décadence et éprouvent à leur tour les calamités et la misère, je ne m'arrêterai pas à dire les causes qui avaient insensiblement ruiné la maison d'E*** en Bretagne. Le marquis d'E*** avait lutté avec beaucoup de fermeté contre les coups de la fortune: il voulait conserver encore aux yeux du monde quelques restes de l'éclat dont avaient brillé ses ancêtres; mais les dépenses excessives qu'ils avaient faites lui en avaient entièrement ôté les moyens.... Il lui restait bien assez pour le soutien d'une vie obscure... mais il avait deux fils qui semblaient lui demander quelque chose de plus, et il croyait qu'ils méritaient un meilleur sort. Ils avaient essayé de la voie des armes... il en coûtait trop pour parvenir... l'économie ne convenait pas à cet état... Il n'y avait donc pour lui qu'une ressource, et c'était le commerce.

Dans toute autre province de France, hormis la Bretagne, c'était flétrir pour toujours la racine du petit arbre que son orgueil et son affection voulaient voir re fleurir... Heureusement la Bretagne a conservé le privilège de secouer le joug de ce préjugé. Elle s'en prévaut. Les États étaient rassemblés à Rennes; le marquis en prit occasion de se présenter un jour, suivi de ses deux fils, devant le sénat. Il fit valoir avec dignité la faveur d'une ancienne loi du duché, qui, quoique rarement réclame, n'en subsistait pas moins dans toute sa force. Il ôta son épée de son côté. « La voici, dit-il, prenez-la; soyez-en les fideles depositaires, jusqu'à ce qu'une meilleure fortune me mette en état de la reprendre et de m'en servir avec honneur. »

Le président accepta l'épée.... Le marquis s'arrêta quelques moments pour la voir déposer dans les archives de sa maison, et se retira.

Il s'embarqua le lendemain avec toute sa famille pour la Martinique. Une application assidue au commerce pendant dix-neuf ou vingt ans, et quelques legs inattendus de branches éloignées de sa maison, lui rendirent de quoi soutenir sa noblesse, et il revint chez lui pour réclamer son épée.

J'eus le bonheur de me trouver à Rennes le jour de cet événement solennel. C'est ainsi que je l'appelle. Quel autre nom pourrait lui donner un voyageur sentimental?

Le marquis, tenant par la main une épouse respectable, parut avec modestie au milieu de l'assemblée. Son fils aîné conduisait sa sœur. Le cadet était à côté de sa mère. Un mouchoir cachait les larmes de ce bon père.

Le silence le plus profond régnait dans toute l'assemblée. Le marquis remit sa femme aux soins de son fils cadet et de sa fille, avança six pas vers le président, et lui demanda son épée. On la lui rendit. Il ne l'eut pas plutôt, qu'il la tira presque tout entière hors du fourreau.... C'était la face brillante d'un ami qu'il avait perdu de vue depuis quelque temps. Il l'examina attentivement, comme pour s'assurer que c'était la même. Il aperçut un peu de rouille vers la pointe; il la porta plus près de ses yeux, et il me sembla que je vis tomber une larve sur l'endroit rouillé; je ne pus y être trompé par ce qui suit.

« Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen pour l'ôter. »

Il la remit ensuite dans le fourreau, remercia ceux qui en avaient été les depositaires, et se retira avec son épouse, sa fille et ses deux fils.

Que je lui envoie ses sensations!

VERSAILLES.

J'entra chez M. le comte de R*** sans essayer la moindre difficulté. Il feuilletait les ouvrages de Shakspeare qui étaient sur son secrétaire, et je lui fis juger par mes regards que je les connaissais. « Je suis venu, lui dis-je, sans introducteur, parce que je savais que je trouverais dans votre cabinet un ami qui m'introduirait auprès de vous. Le voilà, c'est le grand Shakspeare, mon compatriote.... Esprit sublime, m'écriai-je, fais-moi cet honneur-là! »

Le comte sourit de la singularité de cette manière de se présenter... Il s'aperçut à mon air pâle que je ne me portais pas bien, et me pria aussitôt de m'asseoir. J'obéis; et, pour lui épargner des conjectures sur une visite qui n'était certainement pas faite dans les règles ordinaires, je lui racontai naïvement ce qui m'était arrivé chez le libraire, et comment cela m'avait enhardi à venir le trouver plutôt que tout autre, pour lui faire part du petit embarras où je m'étais plongé. « Quel est votre embarras? me dit-il, que je le sache. » Je lui fis le même récit que j'ai déjà fait au lecteur.

« Mon hôte, ajoutai-je en le terminant, m'assure, M. le comte, qu'on me mettra à la Bastille. Mais je ne crains rien; je suis au milieu du peuple le plus poli de l'univers, et ma conscience me dit que je suis intègre. Je ne suis point venu ici pour jouer le rôle d'espion, ni pour observer la nudité du pays; à peine ai-je eu la pensée que je fusse exposé. Il ne convient pas à la générosité française, M. le comte, dis-je, de faire du mal à des infirmes. »

Je vis le teint du comte s'animer lorsque je prononçai ceci... « Ne craignez rien, dit-il... — Moi! monsieur, je ne crains réellement rien; d'ailleurs, continuai-je d'un air un peu badin, je suis venu en riant depuis Londres jusqu'à Paris, et je ne erois pas que M. le duc de Choiseul soit assez ennemi de la joie pour me renvoyer en pleurs.

« Je me suis adressé à vous, M. le comte, ajoutai-je en lui faisant une profonde inclination, pour vous engager à le prier de ne pas faire cet acte de cruauté. »

Le comte m'écoutait avec un grand air de bonté... sans cela j'aurais moins parlé... Il s'écria une ou deux fois: « Cela est bien dit... » Cependant la chose en resta là, et je ne voulus plus en parler.

Il changea lui-même de discours; nous parlâmes de choses indifférentes, de livres, de nouvelles, de politique, des hommes... et puis des femmes. « Que Dieu bénisse tout le beau sexe, lui dis-je, personne ne l'aime plus que moi. Après tous les faibles que j'ai vus aux femmes, toutes les satires que j'ai lues contre elles, je les aime toujours. Je suis fermement persuadé qu'un homme qui n'a pas une espèce d'affection pour elles toutes, n'en peut aimer une seule comme il le doit. »

« Eh bien! M. l'Anglais, me dit gaiement le comte, vous n'êtes pas venu ici, dites-vous, pour espionner la nudité du pays... je vous erois... ni encore... j'ose le dire, celle de nos femmes. Mais permettez-moi de conjecturer que si, par hasard, vous en trouviez quelques-unes sur votre chemin, qui se présentassent ainsi à vos yeux, la vue de ces objets ne vous effraierait pas. »

Il y a quelque chose en moi qui se révolte à la moindre idée indécente. Je me suis souvent efforcé de surmonter cette répugnance, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'ai hasardé de dire, dans un cercle de femmes, des choses dont je n'aurais pas osé risquer une seule dans le tête-à-tête, m'eût-elle conduit au bonheur.

« Excusez-moi, M. le comte, lui dis-je, si un pays aussi florissant ne m'offrirait qu'une terre nue, j'y jetterais les yeux en pleurant.... Pour ce qui est de la nudité des femmes, continuai-je en rougissant de l'idée qu'il avait excitée en moi, j'observe si scrupuleusement l'Évangile, je m'attendris tellement sur leurs faiblesses, que si j'en trouvais dans cet état, je les couvrirais d'un manteau, pourvu que je susse comment il faudrait m'y prendre.... Mais, je l'avoue, je voudrais bien voir la nudité de leurs cœurs, et tâcher, à travers les différents déguisements des costumes, du climat, de la religion et des mœurs, de modeler le mien sur ce qu'il y a de bon... »

« C'est pour cela que je suis venu à Paris; c'est pour la même raison, M. le comte, continuai-je, que je n'ai pas encore été voir le Palais-Royal, le Luxembourg, la façade du Louvre.... Je n'ai pas non plus essayé de grossir le catalogue des tableaux, des statues, des églises; je me représente chaque beauté comme un temple dans lequel j'aimerais mieux entrer pour y voir les traits originaux et les légères esquisses qui s'y trouvent, que le fameux tableau de la Transfiguration de Raphaël lui-même.

« La soif que j'en ai, continuai-je, aussi ardente que celle qui enflamme le sein du connaisseur, m'a fait sortir de chez moi pour venir en France, et me conduira probablement plus loin... C'est un voyage tranquille que le cœur fait à la poursuite de la nature et des affections qu'elle fait éprouver, et qui nous porte à nous entraîner un peu mieux que nous ne faisons. »

Le comte me dit des choses fort obligeantes à ce sujet, et ajouta très poliment qu'il était très redevable à Shakspeare de lui avoir procuré ma connaissance... « Mais à propos, dit-il, cet auteur est si rempli de ses grandes idées, qu'il a oublié une petite bagatelle, qui est de me dire votre nom... Cela vous met dans la nécessité de vous nommer vous-même. »

Rien ne m'embarrasse plus que d'être obligé de dire qui je suis... Je parle plus aisément d'un autre que de moi-même; et j'ai souvent souhaité de pouvoir le faire en un seul mot, pour avoir plus tôt fini. Ce fut le seul moment et la seule occasion dans ma vie où je pus me satisfaire à cet égard. Shakspeare était sous mes yeux; je me souvins que mon nom était dans la tragédie d'*Hamlet*, je cherchai immédiatement la scène des Essoyeurs, au cinquième acte; et, posant le doigt

sur le nom d'Yorick, je présentai le volume au comte... « Me voici, » lui dis-je.

Il importe peu de savoir si la réalité de ma personne avait effacé ou non de l'esprit du comte l'idée du squelette du pauvre Yorick, ou par quelle magie il se trompa de sept ou huit siècles... Les Français conçoivent mieux qu'ils ne combinent... Rien ne m'étonne dans ce monde, et encore moins ces espèces de méprises... Je me suis avisé de faire quelques volumes de sermons, bons ou mauvais; et un de nos évêques, dont je revêrais d'ailleurs la candeur et la piété, me disait un jour qu'il n'avait pas la patience de feuilleter des sermons qui avaient été composés par le bouffon du roi de Danemark. « Mais, monseigneur, lui dis-je, il y a deux Yorick : le Yorick dont vous parlez est mort et enterré il y a huit siècles... Il florissait à la cour d'Horwendillus... L'autre Yorick n'a brillé dans aucune cour, et c'est moi qui le suis... » Il secoua la tête. « Mon Dieu, monseigneur, ajoutai-je, vous voudriez donc me faire penser que vous pourriez confondre Alexandre-le-Grand avec Alexandre dont parle saint Paul, et qui n'était qu'un chaudronnier? — Je ne sais, dit-il; mais n'est-ce pas le même? »

« Ah! si le roi de Macédoine, lui dis-je, monseigneur, pouvait vous donner un meilleur évêché, je suis bien sûr que vous ne parleriez pas ainsi. »

Le comte de B*** tomba dans la même erreur.

« Vous êtes Yorick! s'écria-t-il... — Oui, je le suis... — Vous? — Oui, moi-même, moi qui ai l'honneur de vous parler. — Bon dieu! dit-il en m'embrassant, vous êtes Yorick! »

Il mit aussitôt le volume de Shakespeare dans sa poche, et me laissa seul dans son cabinet.

Je ne pouvais pas concevoir pourquoi le comte de B*** était sorti si précipitamment, ni pourquoi il avait mis le volume de Shakespeare dans sa poche... Mais des mystères qui s'expliquent d'eux-mêmes par la suite ne valent pas le temps que l'on perd à vouloir les pénétrer... Il valait mieux lire Shakespeare... Je pris un des volumes qui restaient, et je tombai sur la pièce intitulée : *Beaucoup de bruit et de fracas pour rien*, et, du fauteuil où j'étais assis, je me transportai sur-le-champ à Messine; je m'y occupais si fort de don Pédre, de Benoît et de Béatrix, que je ne pensais ni à Versailles, ni au comte, ni au passe-port.

Douce flexibilité de l'esprit humain, qui peut aussitôt se livrer à des illusions qui adoucissent les tristes moments de l'attente et de l'ennui!... Il y a longtemps que je n'existerais plus si je n'avais pas erré dans ces plaines enchantées... Dès que je trouve un chemin trop rude pour mes pieds ou trop escarpé pour mes forces, je le quitte pour chercher un sentier velouté et uni que l'imagination a jonché de boutons de roses. J'y fais quelques tours, et j'en reviens plus robuste et plus frais. Lorsque le mal m'accable et que ce monde ne m'offre aucune retraite pour m'y soustraire, je le quitte, et je prends une nouvelle route... Et, comme j'ai une idée beaucoup plus claire des Champs-Élysées que du ciel, je fais comme Enée, j'y entre par force... Je le vois qui rencontre l'ombre pensive de sa Didon abandonnée, qu'il cherche à reconnaître... Elle l'aperçoit, se détourne en silence de l'auteur de sa misère et de sa honte... Mes sensations se perdent dans les siennes et se confondent dans ces émotions qui m'arrachaient des larmes sur son sort lorsque j'étais au collège.

Ce n'est certainement pas là courir après une ombre vaine et se tourmenter inutilement pour la saisir : on se tourmente bien plus souvent en confiant le succès de ces émotions à la seule raison. J'assurerais hardiment que, quant à moi, je ne fus jamais plus en état de vaner aussi décidément une seule sensation désagréable dans mon cœur, qu'en y excitant à sa place une autre plus douce et plus agréable.

J'allais finir de lire le troisième acte, lorsque le comte de B*** entra, avec mon passe-port à la main... « M. le duc de Choiseul, me dit-il, est aussi bon prophète qu'il est grand homme d'État... Celui qui rit, dit-il, ne sera jamais dangereux. Pour tout autre que le bouffon du roi, je n'aurais pu l'avoir de plus de deux heures... — Mais M. le comte, lui dis-je, je ne suis pas le bouffon du roi... — Mais vous êtes Yorick? — Oui... — Et vous riez, vous plaisantez? — Je ris, je plaisante, mais je ne suis point payé pour cela... C'est toujours à mes propres frais que je m'amuse... »

« Nous n'avons pas, M. le comte, de bouffons à la cour; le dernier que nous eûmes parut sous le règne licencieux de Charles II. Nos mœurs depuis ce temps, se sont si épurées, nos grands seigneurs sont si désintéressés, qu'ils ne désirent plus rien que les honneurs et la richesse de leur patrie; nos dames sont toutes si modestes, si réservées, si chastes, si dévotées... Ah! M. le comte, un bouffon n'aurait pas un seul trait de raillerie à décocher... »

« Oh! pour cela, s'écria-t-il, voilà du persiflage. »

Le passe-port était adressé à tous les gouverneurs, lieutenants, commandants, officiers généraux et autres officiers de justice; et M. Yorick, le bouffon du roi, et son bagage, pouvaient voyager tranquillement. On avait ordre de les laisser passer sans les inquiéter... J'avoue cependant que le triomphe d'avoir obtenu ce passe-port me paraissait un peu terni par la figure que j'y faisais... Mais quels biens

dans ce monde sont sans mélange? Je connais de graves théologiens qui vont jusqu'à soutenir que la jouissance même est accompagnée d'un soupir, et que la plus délicate qu'ils connaissent se termine ordinairement par quelque chose approchant de la convulsion.

Je me souviens que le grave et le savant Bevoriskius, dans son commentaire sur les générations d'Adam, étant au milieu d'une note, l'interrompt tout naturellement pour parler de deux moineaux qui étaient sur les bords de sa fenêtre, et qui l'avaient tellement incommodé, pendant qu'il écrivait, qu'ils lui avaient enfin fait perdre le fil de sa généalogie.

« Cela est étrange, s'écrie-t-il, mais le fait n'en est pas moins vrai. Ils me troublaient par leurs caresses... J'eus la curiosité de « les marquer une à une avec ma plume, et le moineau mâle, dans « le peu de temps qu'il m'aurait fallu pour finir ma note, réitéra les « siennes vingt-trois fois et demie. »

« Que le ciel repaule de bienfaits sur ses créatures! » ajoute Bevoriskius.

Et c'est le plus grave de tes frères, ô malheureux Yorick, qui publie ce que tu ne peux copier ici sans rougir!

Mais cette anecdote n'a rien de commun avec mes voyages... Je demande deux fois... trois fois excuse de cette digression.

« Eh bien, me dit le comte après qu'il m'eut donné le passe-port, comment trouvez-vous les Français? »

On peut s'imaginer qu'après avoir reçu tant d'honnêtetés je ne pouvais répondre à cette question que d'une manière fort polie.

« Passe pour cela, dit le comte, mais parlez franchement; trouvez-vous dans les Français toute l'urbanité dont on leur fait honneur partout? — Tout ce que j'ai vu, lui dis-je, me confirme dans cette opinion... — Oh! oui, dit le comte, les Français sont polis... — Jusqu'à l'excès, » reprit-je.

Le mot *excès* le frappa, il prétendait que j'entendais par là plus que je ne disais... Je m'en défendis pendant longtemps aussi bien que je pus... Il insista sur ma réserve, et il m'engagea à parler avec franchise.

« Je crois, M. le comte, lui dis-je, qu'il en est des questions que l'on se fait dans la société comme de la musique; on a besoin d'une clef pour répondre aux unes comme pour régler l'autre. Une note exprimée trop haut ou trop bas dérange tout le système de l'harmonie... » Le comte de B*** me dit qu'il ne savait pas la musique, et me pria de m'expliquer de quelque autre façon... « Une nation civilisée, M. le comte, lui dis-je enfin, rend le monde son tributaire. La politesse en elle-même, ainsi que le beau sexe, a d'ailleurs tant de charmes qu'il répugne au cœur d'en dire du mal... Je crois cependant qu'il n'y a qu'un seul point de perfection où l'homme en général puisse arriver. S'il le passe, il change plutôt de qualités qu'il n'en acquiert... Je ne prétends pas marquer par là à quel degré cela se rapporte aux Français sur le point dont nous parlons. Mais si jamais les Anglais parvenaient à cette politesse qui distingue les Français, et s'ils ne perdaient pas en même temps cette politesse du cœur qui engage les hommes à faire plutôt des actes d'humanité que de pure civilité, ils perdraient au moins ce caractère original et varié qui les distingue non-seulement les uns des autres, mais qui les distingue aussi de tout le reste du monde. »

Je fouillai dans ma poche, et j'en tirai quelques schellings qui avaient été frappés du temps du roi Guillaume, et qui étaient unis comme le verre : ils pouvaient servir à éclaircir ce que je venais de dire.

« Voyez, M. le comte, lui dis-je en les posant devant lui sur son bureau : par le frottement de ces pièces pendant soixante-dix ans qu'elles ont passé par tant de mains, elles sont devenues si semblables les unes aux autres qu'à peine pouvez-vous les distinguer.

« Les Anglais, comme les anciennes médailles que l'on met à part et qui ne passent que par peu de mains, conservent la même rudesse que la nature leur a donnée. Elles ne sont pas si agréables au toucher; mais en revanche la légende en est si lisible que, du premier coup d'œil, l'on voit de qui elles portent l'effigie et la suscription... Mais les Français, M. le comte... ajoutai-je, cherchant à adoucir ce que j'avais dit, ont tant d'excellentes qualités qu'ils peuvent bien se passer de celle-là. Il n'y a point de peuple plus loyal, plus brave, plus généreux, plus spirituel et meilleur. S'ils ont un défaut... c'est d'être trop sérieux.

« Mon Dieu! s'écria le comte en se levant avec surprise... »

« Mais vous plaisantez, » dit-il... Je mis la main sur ma poitrine et l'assurai gravement que c'était mon opinion...

Le comte me dit qu'il était mortifié de ne pouvoir rester pour m'entendre justifier cette idée. Il était obligé de sortir dans le moment pour aller dîner chez le duc de Choiseul, ou il était engagé.

« Mais j'espère, me dit-il, que vous ne trouverez pas Versailles trop éloigné de Paris, pour vous empêcher d'y venir dîner avec moi... J'aurais peut-être alors le plaisir de vous voir retracer votre opinion... ou d'apprendre comment vous la soutiendrez. En ce cas, M. l'Anglais, vous ferez bien d'employer tous vos moyens, car vous avez tout le monde contre vous... » Je promis au comte d'avoir l'honneur de dîner avec lui avant de partir pour l'Italie, et je me retirai.

Je revins aussitôt à Paris. Le portier me dit qu'une jeune fille, qui avait une boîte de carton, était venue me demander un instant avant que j'arrivasse. « Je ne sais, dit-il, si elle s'en est allée ou non. » Je pris la clef de ma chambre, et je trouvai dans l'escalier la jeune fille qui descendait.

C'était mon aimable fille du quai de Conti. Madame de R*** l'avait envoyée chez une marchande de modes, à deux pas de l'hôtel de Mordene; je ne l'avais pas eue voir, et elle lui avait dit de s'informer si je n'étais déjà plus à Paris; et en ce cas, si je n'avais pas laissé une lettre à son adresse. Elle monta avec moi dans ma chambre, pour attendre que j'eusse écrit une carte. C'était une belle soirée de la fin du mois de mai. Les rideaux de la fenêtre, de taffetas cramoisi, étaient bien fermés... Le soleil se couchait et réfléchissait à travers l'étoffe une si belle teinte sur le visage charmant de la jeune beauté, que je crus qu'elle rougissait... Cette idée me fit rougir moi-même. Nous étions seuls, et cette circonstance me donna une seconde rougeur avant que la première fût dissipée.

Il y a une espèce agréable de rougeur qui est à moitié criminelle, et qui provient plutôt du sang que de l'homme lui-même. Le cœur l'envoie avec impétuosité, et la vertu vole à sa suite... non pas pour la rappeler, mais pour en rendre la sensation plus délicieuse... elles vont de compagnie... Je ne la décrivai pas... Je sentis d'abord quelque chose en moi qui n'était pas conforme à la leçon de vertu que j'avais donnée la veille sur le quai de Conti; je cherchai une carte pendant cinq ou six minutes, quoique je susse que je n'en avais point. Je pris une plume, je la replaçai; ma main tremblait, le diable m'agitait.

Je sais aussi bien que tout autre que c'est un ennemi qui s'enfuit si on lui résiste; mais il est rare que je lui résiste, de peur d'être blessé au combat, quoique vainqueur... J'aime mieux, pour plus de sûreté, céder le triomphe; et c'est moi-même qui fuis, au lieu de le faire fuir.

La jeune fille s'approcha du secrétaire, où je cherchais si inutilement une carte... Elle prit d'abord la plume que j'avais remplacée, et m'offrit de me tendre le cornet, et cela d'une voix si douce, que j'allais l'accepter; cependant je n'osai pas. « Mais, ma chère, je n'ai point de carte, lui dis-je, pour écrire. — Qu'importe? écrivez, dit-elle naïvement, sur telle autre chose que ce soit. — Ah! je fus tenté de lui dire: « Je vais donc l'écrire sur tes lèvres... » Mais je suis perdu, me dis-je, si je fais cela. Je la pris par la main, et la menai vers la porte, en la priant de ne point oublier la leçon que je lui avais donnée... Elle promit de s'en souvenir, et elle fit cette promesse avec tant d'ardeur, qu'en se retournant elle mit ses deux mains dans les miennes... Il était impossible, dans cette situation, de ne pas les serrer; je voulais les laisser aller et je les retenais encore... Je ne lui parlais point, je raisonnais en moi-même. L'action me faisait de la peine, mais je tenais toujours mes mains serrées... Au même instant, je m'aperçus qu'il fallait recommencer le combat; je sentais tout mon cœur trembler à cette idée.

Le lit n'était qu'à deux pas de nous. Je lui tenais encore les mains... et je ne sais comment cela arriva... Je ne lui dis pas de s'y asseoir... je ne l'y attirai pas. Je n'y pensais même pas, cependant nous nous trouvâmes tous deux assis sur le pied du lit.

« Il faut, dit-elle, que je vous montre la petite bourse que j'ai faite ce matin pour mettre votre écu... » Elle la chercha dans sa poche droite qui était de mon côté, et la chercha pendant quelque temps; ensuite dans sa poche gauche, et ne la trouvant point, elle craignait de l'avoir perdue... Je n'ai jamais attendu une chose avec autant de patience. Enfin, elle la trouva dans sa poche droite, et l'en tira pour me la montrer. Elle était de taffetas vert doublé de satin blanc piqué, et n'était pas plus grande qu'il ne fallait pour contenir l'écu qui était dedans. Elle me la mit dans la main, elle était joliment faite. Je la tins dix minutes, le revers de ma main appuyé sur ses genoux. Je regardai la bourse et quelquefois à côté.

J'avais un col plissé, dont quelques fils s'étaient rompus. Elle enfila, sans rien dire, une aiguille, et se mit à le raccommoder... Je prévis tout le danger que courait ma gloire... Sa main, qu'elle faisait passer et repasser sur mon cou, en gardant le silence, agitait violemment les lanternes que mon imagination avait placées sur ma tête.

La boucle d'un de ses ongles s'était défilée en marchant... « Voyez, dit-elle, en levant son pied, j'allais la perdre si je ne m'en étais aperçue... » Je ne pouvais pas faire moins, en reconnaissance du soin qu'elle avait pris de me raccommoder mon col, que de rattacher sa boucle... Lorsque j'eus fini, je levai l'autre pied, pour voir si les boucles étaient placées l'une contre l'autre... Je le fis un peu trop brusquement... et la belle fille fut renversée... Et alors...

Où, et alors?... O vous! dont les têtes froides et les cœurs tièdes peuvent vainement ou masquer les passions par le raisonnement, dites-moi quelle faute un homme commet à les ressentir? Comment son esprit est-il responsable envers l'émanateur de tous les esprits, de la conduite qu'il tient quand il en est agité?

Si la nature, en tissant sa toile d'amitié, a entrelacé dans toute la pièce quelques fils d'amour et de désir, faut-il déchirer toute la toile pour les en arracher? Oh! châtie de pareils stoiciens, grand Maître

de la nature! m'écriai-je en moi-même. En quelque endroit que tu me places pour éprouver ma vertu, quel que soit le péril où je me trouve exposé, quelle que soit ma situation, laisse-moi sentir les mouvements des passions qui appartiennent à l'humanité!... Et, si je les gouverne comme je le dois, j'ai toute confiance en ta justice; car c'est toi qui nous as formés... nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes.

Je n'eus pas sitôt adressé cette courte prière au ciel, que je relevai la jeune fille. Je la pris par la main et la conduisis hors de la chambre. Elle se tint près de moi jusqu'à ce que j'eusse fermé la porte, et que j'en eusse mis la clef dans ma poche... Alors la victoire était décidée... et seulement alors je lui donnai un baiser sur la joue... je la pris par la main, et la conduisis en toute sûreté jusqu'à la porte de la rue.

Un homme qui jugera le cœur humain, jugera aisément qu'il m'était impossible de retourner sitôt dans ma chambre; c'eût été passer d'un morceau musical dont le feu avait animé toutes mes affections, à une clef froide... Je restai donc quelque temps sur la porte de l'hôtel, et je m'occupai à examiner les passants et à former sur eux les conjectures que leurs différentes allures me suggéraient; mais un seul objet fixa bientôt toute mon attention et confondit toute espèce de raisonnement que je pouvais faire sur lui.

C'était un grand homme sec, d'un sérieux philosophique et d'une mine hâlée, qui passait et repassait gravement dans la rue, et n'allait jamais au-delà de soixante pas de chaque côté de la porte. Il paraissait avoir à peu près cinquante-deux ans; il avait une petite canne sous le bras... Son habit, sa veste et sa culotte étaient de drap noir, un peu usé, mais encore propre. A sa manière d'ôter son chapeau et d'accoster un grand nombre de passants, je jugeai qu'il demandait l'aumône, et je préparai quelque monnaie pour la lui donner quand il s'adresserait à moi en passant... Mais il passa sans me rien demander, et cependant ne fit pas six pas sans s'arrêter vis-à-vis d'une petite femme qui venait devant lui... J'avais plus l'air de lui donner qu'elle. A peine eut-il fini, qu'il ôta son chapeau à une autre qui venait par le même chemin. Un monsieur d'un certain âge avançait lentement, il était suivi d'un jeune homme fort bien mis... Il les laissa passer tous deux sans leur rien demander... Je restai à l'observer une bonne demi-heure, et il fit pendant ce temps une douzaine de tours en avant et en arrière, en suivant constamment la même conduite. Il y avait dans cela deux choses bien singulières, et qui me faisaient faire inutilement beaucoup de réflexions: c'était de savoir d'abord pourquoi il ne contait son affaire qu'aux femmes; et ensuite quelle espèce d'éloquence il employait pour toucher leurs cœurs, en jugeant apparemment qu'elle était inutile pour émouvoir ceux des hommes. Deux autres circonstances me rendaient encore ce mystère plus impénétrable: l'une, qu'il disait tout bas à chaque femme ce qu'il avait à lui dire, et d'une façon qui avait plutôt l'air d'un secret confié que d'une demande; l'autre était qu'il réussissait toujours. Il n'arrêta pas une seule femme qu'elle ne tirât de sa bourse quelque chose pour lui. J'eus beau réfléchir, je ne pus me former de système pour expliquer ce phénomène. C'était une énigme à m'occuper tout le reste de la soirée, et je me retirai dans ma chambre.

Mon hôte me suivit, et à peine fut-il entré qu'il me dit de chercher un autre logement. « Pourquoi cela, lui dis-je, mon ami?... — Pourquoi?... N'avez-vous donc pas eu pendant deux heures une jeune fille enfermée avec vous? Cela est contre les règles de ma maison... — Fort bien, lui dis-je, et nous nous quitterons tous bons amis, car la jeune fille n'a point eu de mal... ni moi non plus, et je vous laisserai comme je vous ai trouvé... — C'en est assez, reprit-il, pour perdre mon hôtel de réputation... Cela n'est pas équivoque... Voyez, ajouta-t-il en me montrant le pied du lit où nous avions été assis... » J'avoue que cela avait quelque apparence d'un témoignage; mais mon orgueil ne souffrait pas que j'entrasse en explication avec lui: je lui dis donc de se tranquilliser, de dormir aussi bien que je le ferais cette nuit, et que je le paierais le lendemain matin.

« Je ne me serais pas soucié, monsieur, de vous voir une vingtaine de filles... — Et je n'ai jamais songé, moi, à en avoir une seule, lui dis-je en l'interrompant... — Pourvu, ajouta-t-il, que c'eût été le matin... — Est-ce que la différence des moments du jour met, à Paris, de la différence dans le mal? — Cela en fait beaucoup, monsieur, par rapport à la décence... » Je goûte une bonne distinction, et je ne pouvais me fâcher bien vivement contre cet homme... « J'avoue, poursuivit-il, qu'il est nécessaire à un étranger d'avoir la commodité d'acheter des dentelles, de la broderie, des bas de soie... et ce n'est rien quand une femme qui vend de tout cela vient avec une boîte de carton... cela passe... — Oh! en ce cas votre conscience et la mienne sont à l'abri; car, sur ma foi, elle en avait une, mais je n'y ai pas regardé... — Monsieur n'a donc rien acheté? dit-il. — Bien du tout, dis-je. — C'est que je vous recommanderais, monsieur, une jeune fille qui vous vendra en conscience. — A la bonne heure, mais il faut que je la voie ce soir... » Il me fit une profonde révérence, et se retira sans répliquer. Je vais triompher de cet homme, me dis-je; mais quel profit en tirerai-je? Je lui ferai voir que ce n'est qu'une âme vile. Et ensuite? ensuite!... J'étais trop près de moi pour dire

que c'était pour l'amour des autres... Je n'avais point de bonne réponse à me faire à cette question... Il y avait plus de mauvaise humeur que de principe dans mon projet... et il me déplaisait même avant de l'exécuter. Une jeune grisette entra quelques minutes après avec une boîte de dentelles... Elle vient bien inutilement, me dis-je, je n'achèterai certainement rien. Elle voulait me faire tout voir... Mais il était difficile de me montrer quelque chose qui me plût. Cependant elle ne faisait pas semblant de s'apercevoir de mon indifférence. Son petit magasin était ouvert, et elle en étala toutes les dentelles à mes yeux, les déplia et les replia l'une après l'autre avec beaucoup de patience et de douceur... Il ne tenait qu'à moi d'acheter ou de ne point acheter; elle me laissait le tout pour le prix que je voudrais lui en donner. La pauvre créature semblait avoir grande envie de gagner quelques sous, et fit tout ce qu'elle put pour vaincre mon obstination... Le jeu de ses grâces était cependant plus animé par un air naïf et caressant que par l'art. S'il n'y a pas dans l'homme un fond de complaisance et de bonté qui le rend dupe, tant pis! Mon cœur s'amollit et ma dernière résolution se changea aussi facilement que la première... Pourquoi punir quelqu'un de la faute des autres? Si tu es tributaire de ce tyran d'hôte, me disais-je en fixant la jeune marchande, je plains ton sort. Je n'aurais eu que quelques louis dans ma bourse, que je ne l'aurais pas renvoyée sans en dépenser trois... Je lui pris une paire de manchettes. L'hôte va partager son profit avec elle... Qu'importe? je n'ai fait que payer, comme tant d'autres ont fait avant moi, pour une action qu'ils n'ont pu commettre, ou même en avoir l'idée.

La Fleur, en me servant au souper, me dit que l'hôte était bien fâché de l'affront qu'il m'avait fait en me disant de chercher un autre logement. Un homme qui veut passer une nuit tranquille ne se couche point avec de l'inimitié contre quelqu'un, quand il peut se réconcilier. Je dis donc à La Fleur de dire à l'hôte que j'étais fâché moi-même de lui avoir donné occasion de me faire ce mauvais compliment; vous pouvez même ajouter que si la jeune fille revenait encore, je ne veux plus la recevoir. Ce n'était pas à lui que je faisais ce sacrifice, c'était à moi-même... après l'avoir échappé aussi belle, je m'étais résolu de ne plus courir de risques, et de tâcher de quitter Paris, s'il était possible, avec le même fonds de vertu que j'y avais apporté. « Mais, monsieur, dit La Fleur en me saluant jusqu'à terre, ce n'est pas suivre le ton... Monsieur changera sans doute de sentiment. Si par hasard il voulait s'amuser... — Je ne trouve point en cela d'amusement, lui dis-je en l'interrompant. — Mon Dieu! » dit La Fleur en ôtant le couvert. Il alla souper, et revint une heure après pour me coucher. Personne n'était plus attentif que lui, mais il était encore plus officieux qu'à l'ordinaire. Je voyais qu'il voulait me dire ou me demander quelque chose, et qu'il n'osait le faire. Je ne concevais pas ce que ce pouvait être, et je ne me mis pas beaucoup en peine de le savoir. J'avais une autre énigme plus intéressante à deviner, c'était le manège de l'homme que j'avais vu demandant la charité. J'en aurais bien voulu connaître tous les ressorts, et ce n'est point la curiosité qui m'excitait: c'est en général un principe de recherche si bas, que je ne donnerais pas une obole pour la satisfaire... Mais un secret qui amollissait si promptement et avec autant d'efficacité le cœur du beau sexe, était, à mon avis, un secret qui valait la pierre philosophale. Si les deux Indes m'eussent appartenu, j'en aurais donné une pour le savoir. Je le tournai et retournai inutilement toute la nuit dans ma tête. Mon esprit, le lendemain en m'éveillant, était aussi épuisé par ses rêves que celui du roi de Babylone. Je n'hésiterai pas d'affirmer que l'interprétation de cette énigme aurait embarrassé tous les savants de Paris aussi bien que ceux de la Chaldée.

LE DIMANCHE.

Cette nuit amena le dimanche. La Fleur, en m'apportant du café, du pain et du beurre pour mon déjeuner, était si paré que j'eus de la peine à le reconnaître.

En le prenant à Montreuil, je lui avais promis un chapeau neuf avec une ganse et un bouton d'argent, et quatre louis pour s'habiller à Paris; le bon garçon avait en ne peut mieux employé son argent.

Il avait acheté un fort bel habit écarlate et la culotte de même... Cela n'avait été porté que peu de temps... Je lui sus mauvais gré de me dire qu'il avait fait cette emplette à la friperie... L'habillement était si frais, que, quoique je susse bien qu'il ne pouvait pas être neuf, j'aurais souhaité pouvoir m'imaginer que je l'avais fait faire exprès pour lui, plutôt que d'être sorti de la friperie. Mais c'est une délicatesse à laquelle on ne fait pas beaucoup d'attention à Paris.

La veste qu'il avait achetée était en satin bleu, assez bien brodée en or, un peu usée, mais encore fort apparente; le bleu n'était pas trop foncé, et cela s'assortissait très bien avec l'habit et la culotte. Outre cela, il avait su tirer encore de cette somme une bourse à cheveux neuve et un solitaire; et il avait tant insisté auprès du fripier, qu'il en avait obtenu des jarretières d'or aux boutonnières de sa culotte. Il avait acheté de sa propre monnaie des manchettes brodées

qui coûtaient quatre francs, et une paire de bas de soie blancs. Mais par-dessus tout, la nature lui avait donné une belle figure qui ne lui coûtait pas un sou.

C'est ainsi qu'il entra dans ma chambre, ses cheveux frisés dans le dernier goût, et avec un gros bouquet à la boutonnière de son habit. Il y avait dans tout son maintien un air de gaîté et de propriété qui me rappela que c'était dimanche. Je conjecturais aussitôt, en combinant ces deux choses, que ce qu'il avait à me dire le soir, était de me demander la permission de passer ce jour-là comme on le passe à Paris. J'y avais à peine pensé, que, d'un air timide, mêlé cependant d'une sorte de confiance que je ne le refusais pas, il me pria de lui accorder la journée, en ajoutant ingénument que c'était pour faire le gâtant vis-à-vis de sa maîtresse.

Moi, j'avais précisément à le faire vis-à-vis de madame de B... J'avais retenu exprès mon carrosse de remise, et ma vanité n'aurait pas été peu flattée d'avoir un domestique aussi élégant derrière ma voiture... J'avais de la peine à me résoudre à me passer de lui dans cette occasion... Mais il ne faut pas raisonner dans ces petits embarras, il faut sentir. Les domestiques sacrifient leur liberté dans le contrat qu'ils font avec nous; mais ils ne sacrifient pas la nature. Ils sont de chair et de sang, et ils ont leur vanité, leurs souhaits, aussi bien que leurs maîtres... Ils ont mis à prix leur *abnégation* d'eux-mêmes, si je peux me servir de cette expression; cependant leurs prétentions sont quelquefois si déraisonnables, que si leur état ne me donnait pas le moyen de les mortifier, je voudrais souvent les en frustrer... Mais quand je réfléchis qu'ils peuvent me dire :

« Je le sais bien... je sais que je suis votre domestique... » Je sens alors que je suis désarmé de tout le pouvoir d'un maître.

« La Fleur, tu peux t'en aller, lui dis-je... Mais quelle espèce de maîtresse as-tu faite depuis si peu de temps que tu es à Paris... » Et La Fleur, en mettant la main sur sa poitrine, me dit que c'était une demoiselle qu'il avait vue chez M. le comte de B... La Fleur avait un cœur fait pour la société; à dire vrai, il en laissait échapper de manière on d'autre aussi peu d'occasions que son maître... Mais comment celle-ci vint-elle? Dieu le sait. Tout ce qu'il m'en dit, c'est que, pendant que j'étais chez le comte, il avait fait connaissance avec la demoiselle au bas de l'escalier. Le comte m'avait accordé sa protection, et La Fleur avait su se mettre dans les bonnes grâces de la demoiselle. Elle devait venir ce jour-là à Paris, avec deux ou trois autres personnes de la maison de M. le comte, et il avait fait la partie de passer la journée avec elle sur les boulevards. Gens heureux! qui, une fois la semaine au moins, mettez de côté vos embarras et vos soucis, et qui, en chantant et dansant, éloignez gaiement de vous un fardeau de peines et de chagrins qui accable les autres nations!

La Fleur, sans y songer plus que moi, m'avait laissé de quoi m'amuser tout le jour. Il m'avait apporté le beurre sur une feuille de figuier. Il faisait chaud et il avait demandé une mauvaise feuille de papier pour mettre entre sa main et la feuille de figuier. Cela tenait lieu d'une assiette, et je lui dis de mettre le tout sur la table comme c'était. Le congé que je lui avais donné m'avait déterminé à ne point sortir. Je lui dis d'avertir le traiteur que je dinerais à l'hôtel, et de me laisser déjeuner. Lorsque j'eus fini je jetai la feuille de figuier par la fenêtre. J'en allais faire autant de la feuille de papier; mais elle était imprimée. J'y jetai les yeux. J'en lus une ligne, puis une autre, puis une troisième; cela excita ma curiosité. Je fermai la fenêtre, pres de laquelle j'approchai un fauteuil, et je me mis à lire. C'était du vieux français qui paraissait être du temps de Rabelais; c'était peut-être lui qui en était l'auteur. Le caractère en était gothique, et si effacé par l'humidité et par l'injure du temps, que j'eus bien de la peine à le déchiffrer... J'en abandonnai même la lecture, et j'écrivis une lettre à mon ami Eugène... Mais je repris le chiffon. Impatient de nouveau, je l'écrivis aussi, ma chère Elisa, pour me calmer; mais irrité par la difficulté de débrouiller le maudit papier, je le repris encore, et cette difficulté que j'éprouvais à le comprendre n'en faisait qu'augmenter le désir. Le diner vint. Je réveillai mes esprits par une bouteille de vin de Bourgogne, et je repris ma tâche. Enfin, après deux ou trois heures d'une application presque aussi profonde que jamais Gruter ou Spon en mirent pour pénétrer le sens d'une inscription absurde, je crus m'apercevoir que je comprenais ce que je lisais... Mais, pour m'en assurer davantage, je m'imaginai qu'il n'y avait pas de meilleur moyen que de le traduire en anglais, pour voir la figure que cela ferait... Je m'en occupai à loisir comme un homme qui écrit des maximes, tantôt en faisant quelques tours dans ma chambre, tantôt en me mettant à la fenêtre; puis je reprenais ma plume. A neuf heures du soir, j'eus enfin achevé mon travail. Alors je me mis à lire ce qui suit :

Or, comme la femme du notaire disputait sur ce point un peu trop vivement avec le notaire, « Je voudrais, dit le notaire en mettant bas son parchemin, qu'il y eût ici un autre notaire pour prendre acte de tout ceci. » Que feriez-vous alors? » dit-elle en se levant précipitamment... La femme du notaire était une petite femme vaine et coquette... Et le notaire, pour éviter une scène, jugea à propos de répondre avec douceur... « J'irais, dit-il, au lit... — Vous pouvez aller au diable, » dit la femme du notaire.

Or, il n'y avait qu'un lit dans tout l'appartement, parce que ce n'est pas la mode à Paris d'avoir plusieurs chambres qui en soient garnies; et le notaire, qui ne se souciait pas de coucher avec une femme qui venait de l'envoyer au diable, prit son chapeau, sa canne, son manteau, et sortit de la maison. La nuit était pluvieuse et venteuse, et il marchait mal à son aise vers le Pont-Neuf.

De tous les ponts qui ont jamais été faits, ceux qui ont passé sur le Pont-Neuf doivent avouer que c'est le pont le plus beau, le plus noble, le plus magnifique, le mieux éclairé, le plus long, le plus large qui ait jamais joint deux côtés de rivière sur la surface du globe.

A ce trait, on dirait que l'auteur du fragment n'était pas Français.

Le seul reproche que les théologiens, les docteurs de Sorbonne et tous les casuistes fassent à ce pont, c'est que s'il fait du vent à Paris, il n'y a point d'endroit où l'on blasphème plus souvent la nature à l'occasion de ce météore... et cela est vrai, mes bons amis; si y souffle si vigoureusement, il vous y houspille avec des bouillées si subites et si fortes, que de cinquante personnes qui le passent, il n'y en a pas une qui ne coure le risque de se voir enlever ou de montrer quelque chose.

Le pauvre notaire, qui avait à garantir son chapeau d'accident, appuya dessus le bout de sa canne; mais, comme il passait en ce moment auprès de la sentinelle, le bout de sa canne, en la levant, atrapa la corne du chapeau de la sentinelle, et le vent, qui n'avait presque plus rien à faire, emporta le chapeau dans la rivière. « C'est un coup de vent, » dit en l'attrapant un bachelot qui se trouvait là. La sentinelle était un Gascon. Il devint furieux, releva sa moustache, et mit son arquebuse en joue. Dans ce temps-là, on ne faisait partir les arquebuses que par le secours d'une meche. Le vent, qui fait des choses bien plus étranges, avait éteint la lanterne de papier d'une vieille femme, et la vieille femme avait emprunté la meche de la sentinelle pour la rallumer... Cela donna le temps au sang du Gascon de se refroidir, et de faire tourner l'aventure plus avantageusement pour lui... Il courut après le notaire et se saisit de son castor. « C'est un coup de vent, » dit-il, pour rendre sa capture aussi légitime que celle du bachelot. Le pauvre notaire passa le pont sans rien dire; mais, arrivé dans la rue Dauphine, il se mit à déplorer son sort. « Que je suis malheureux! disait-il. Serai-je donc toute ma vie le jouet des orages, des tempêtes et du vent? Étais-je né pour entendre toutes les injures, les imprécations qu'on vomit sans cesse contre mes confrères et contre moi? Ma destinée était-elle donc de me voir forcé par les foudres de l'Église à contracter un mariage avec une femme qui est pire qu'une furie? d'être chassé de chez moi par des vents domestiques, et dépourvu de mon castor par ceux du pont? Me voilà tête nue, et à la merci des bourrasques d'une nuit pluvieuse et orageuse, et du flux et reflux des accidents qui l'accompagnent. Où aller? où passer la nuit? Quel vent, au moins, dans les trente-deux points du compas, poussera chez moi les pratiques de mes confrères? »

Le notaire se plaignait ainsi, lorsqu'il entendit, du fond d'une allee obscure, une voix qui criait à quelqu'un d'aller chercher le notaire le plus proche... Or le notaire qui était là se crut le notaire designé... Il entra dans l'allée et s'y enfonça jusqu'à une petite porte qu'il trouva ouverte. Là, il entra dans une grande salle, et une vieille servante l'introduisit dans une chambre encore plus grande, où il y avait pour tous meubles une longue pertuisane, une cuirasse, une vieille épée rouillée, et une bandoulière, qui étaient suspendues à des clous à quatre endroits différents le long du mur.

Un vieux personnage, autrefois gentilhomme, et qui l'était encore, en supposant que l'adversité et la misère ne flétrissent pas la noblesse, était couché dans un lit à moitié entouré de rideaux, la tête appuyée sur sa main en guise de chevet... Il y avait une petite table tout auprès du lit, et, sur la petite table, une chandelle qui éclairait tout l'appartement. On avait placé la seule chaise qu'il y eût, près de la table, et le notaire s'y assit. Il tira de sa poche une écriture et une feuille ou deux de papier qu'il mit sur la table... Il exprima du coton de son cornet un peu d'encre avec sa plume, et, la tête baissée au-dessus de son papier, il attendait, d'une oreille attentive, que le gentilhomme lui dictât son testament.

« Hélas! M. le notaire, dit le gentilhomme, je n'ai rien à donner qui puisse seulement payer les frais de mon testament, si ce n'est mon histoire... Et je vous avoue que je ne mourrais pas tranquillement si je ne l'avais léguée au public... Je vous lègue à vous, qui allez l'écrire, les profits qui pourront vous en revenir... C'est une histoire si extraordinaire, que tout le genre humain la lira avec avidité. Elle fera la fortune de votre maison... » Le notaire, dont l'encre était séchée, en puisa encore comme il put. « Puissant directeur de tous les événements de ma vie! s'écria le vieux gentilhomme en levant les yeux et les mains vers le ciel; ô toi dont la main m'a conduit, à travers ce labyrinthe d'aventures étranges, jusqu'à cette scène de désolation, aide la mémoire futive d'un homme infirme et affligé... dirige ma langue par l'esprit de la vérité éternelle, que cet étranger n'écrive rien qui ne soit déjà écrit dans ce livre invisible qui doit me condamner ou m'absoudre! » Le notaire éleva sa plume entre ses

yeux et la chandelle, pour voir si rien ne s'exposerait à la netteté de son écriture. « Cette histoire, M. le notaire, ajouta le moribond, réveillera toutes les sensations de la nature... Elle affligera les cœurs humains. Les âmes les plus dures, les plus cruelles, en seront émuës de compassion. » Le notaire brûlait d'impatience de la commencer; il reprit de l'encre pour la troisième fois, et le moribond, en se tournant de son côté, lui dit : « Écrivez, le notaire. » Et le notaire écrivit ce qui suit. « Où est le reste? » dis-je à La Fleur qui entra dans ce moment dans ma chambre.

« Le reste! monsieur, dit-il, quand je lui eus dit ce qui me manquait. Il n'y en avait que deux feuilles, celle-ci, et une autre dont j'ai enveloppé les tiges du bouquet que j'avais, et que j'ai donné à la demoiselle que j'ai été trouver sur le boulevard... — Je l'en prie, La Fleur, retourne la voir, et demande l'autre feuille, si par hasard elle l'a conservée. — Elle l'aura sans doute, » dit-il; et il partit en volant. Il ne fut que quelques instants à revenir. Il était essoufflé, et plus triste que s'il eût perdu la chose la plus précieuse... « Juste ciel! me dit-il, monsieur, il n'y a qu'un quart d'heure que je lui ai fait le plus tendre adieu; et la volage, en ce peu de temps, a donné le gage de ma tendresse à un valet de pied du comte! J'ai été le lui demander: il l'avait donné lui-même à une jeune lingère du coin; et celle-ci en a fait présent à un joueur de violon, qui l'a emporté je ne sais où... — Et la feuille de papier avec? — Oui, monsieur... » Nos malheurs étaient enveloppés dans la même aventure... Je soupirai; et La Fleur soupira, mais un peu plus haut.

« Quelle perfidie! » s'écriait La Fleur. « Cela est malheureux, » disait son maître.

« Cela ne m'aurait pas fait de peine, disait La Fleur, si elle l'avait perdu. — Si à moi, La Fleur, si je l'avais trouvé. »

L'on verra par la suite si j'ai retrouvé cette feuille... ou point.

Un homme qui craint d'entrer dans un passage obscur peut être un très galant homme, et propre à faire mille choses; mais il lui est impossible de faire un bon voyageur sentimental. Je fais peu de cas de ce qui se passe au grand jour et dans les grandes rues. La nature est retenue et n'aime pas à agir devant les spectateurs. Mais on voit quelquefois, dans un coin retiré, de courtes scènes qui valent mieux que tous les sentiments d'une douzaine de tragédies du Théâtre-Français réunies... Elles sont cependant bien bonnes... Elles sont aussi utiles aux prédicateurs qu'aux rois, aux héros, aux guerriers; et, quand je veux faire quelque sermon plus brillant qu'à l'ordinaire, je les lis, et j'y trouve un fonds inépuisable de matériaux. La Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphlie, le Mexique, me fournissent des textes aussi bons que aucun de la Bible.

Il y a un passage fort long et fort obscur qui va de l'Opéra-Comique à une rue fort étroite; il est fréquenté par ceux qui attendent humblement l'arrivée d'un fiacre, ou qui veulent se retirer tranquillement à pied quand le spectacle est fini. Le bout de ce passage, vers la salle, est éclairé par un lampion dont la lumière faible se perd avant qu'on arrive à l'autre bout. Ce lumignon est peu utile, mais il sert d'ornement. Il paraît de loin comme une étoile fixe de la moindre grandeur... Elle brûle, et ne fait aucun bien à l'univers.

En m'en retournant le long de ce passage, j'aperçus, à cinq ou six pas de la porte, deux dames qui se tenaient par le bras, et qui avaient l'air d'attendre une voiture: comme elles étaient le plus près de la porte, je pensai qu'elles avaient un droit de priorité. Je me tapis donc le long du mur, presque à côté d'elles, et m'y tins tranquillement... J'étais en noir, et à peine pouvait-on distinguer qu'il y eût là quelqu'un.

La dame dont j'étais le plus proche était grande, maigre, et d'environ trente-six ans; l'autre, aussi grande, aussi maigre, avait environ quarante ans. Elles n'avaient rien qui dénotât qu'elles fussent femmes ou veuves. Elles semblaient être deux sœurs, vraies vestales, aussi peu accoutumées au doux langage des amants qu'à leurs tendres caresses... J'aurais bien souhaité de les rendre heureuses... Mais le bonheur, ce soir, était destiné à leur venir d'une autre main.

Une voix basse avec une bonne tournure d'expression, terminée par une douce cadence, se fit entendre, et leur demanda, pour l'amour de Dieu, une pièce de douze sous entre elles deux... Il me parut singulier d'entendre un mendiant fixer le contingent d'une aumône, et surtout de le fixer à douze fois plus haut qu'on ne donne ordinairement dans l'obscurité... Les dames en parurent tout aussi surprises que moi. « Douze sous! dit l'une; une pièce de douze sous! » dit l'autre; et point de réponse.

« Je ne sais, mesdames, dit le pauvre, comment demander moins à des personnes de votre rang; » et il leur fit une profonde révérence.

« Passez, passez, dirent-elles, nous n'avons point d'argent. »

Il garda le silence pendant une minute ou deux, et renouvela sa prière.

« Ne fermez pas vos oreilles, mes belles dames, dit-il, à mes accents. — Mais, mon bonhomme, dit la plus jeune, nous n'avons point de monnaie... — Que Dieu vous bénisse donc, dit-il, et multiplie envers vous ses faveurs! » L'aînée mit la main dans sa poche. « Voyons donc, dit-elle, si je trouverai un sou marqué... — Un sou marqué

Ah ! donnez la pièce de douze sous, dit l'homme ; la nature a été libérale à votre égard, soyez-le envers un malheureux qu'elle semble avoir abandonné. »

« Volontiers, dit la plus jeune, si j'en avais. »

« Beauté compatissante, dit-il en s'adressant à la plus âgée, il n'y a que votre bonté, votre bienfaisance, qui donnent à vos yeux un éclat si doux, si brillant... et c'est ce qui faisait dire tout à l'heure au marquis de Sauterre et à son frère, en passant, des choses si agréables de vous deux. »

Les deux dames parurent très affectées ; et toutes deux à la fois, comme par impulsion, mirent la main dans leur poche et en tirèrent chacune une pièce de douze sous.

La contestation entre elles et le suppliant finit ; il n'y en eut plus qu'entre elles pour savoir qui donnerait la pièce de douze sous ; pour finir la dispute, chacune d'elles la donna, et l'homme se retira.

Je cours vite après lui, et je fus tout étonné de voir le même homme que j'avais vu devant l'hôtel de Modène, et qui m'avait jeté

L'homme, en ce moment, n'était pas gêné par le temps, et il prodigua à ces dames ce qu'il était forcé d'épargner dans d'autres circonstances. Il est sûr qu'il savait se réduire à moins de paroles dans les cas pressés, tels que ceux qui arrivaient dans la rue ; mais comment faisait-il ?... L'inquiétude de le savoir ne me tourmente pas... C'est assez pour moi de savoir qu'il gagna deux pièces de douze sous... Que ceux qui ont fait une fortune plus considérable par la flatterie expliquent le reste ; ils y réussiront mieux que moi.

Nous nous avançons moins dans le monde en rendant des services qu'en en recevant. Nous prenons le rejeton fane d'un oillet, nous le plantons, et nous l'arrosons parce que nous l'avons planté.

M. le comte de B***, qui m'avait été si utile pour mon passe-port, me le fut encore... Il était venu à Paris, et devait y rester quelques jours... Il s'empressa de me présenter à quelques personnes de qualité qui devaient me présenter à d'autres, et ainsi de suite.

Je venais de découvrir, assez à temps, le secret que je voulais approfondir pour tirer parti de ces honneurs et les mettre à profit. Sans



Marie la folle.

l'esprit dans un si grand embarras.... Je découvris tout d'un coup son secret, ou au moins ce qui en faisait la base : c'était la flatterie.

Parfum délicieux ! quel rafraîchissement ne donnes-tu pas à la nature ! Comme tu remues toutes ses puissances et toutes ses faiblesses ! Avec quelle douceur tu pénètres dans le sang, et tu l'aides à franchir les passages les plus difficiles qu'il rencontre dans sa route pour aller au cœur !

cela, je n'aurais dîné ou soupé qu'une seule fois à la ronde chez toutes ces personnes, comme cela se pratique ordinairement ; et en traduisant, selon ma coutume, les figures et les attitudes françaises en anglais, j'aurais vu à chaque fois que j'avais pris le couvert de quelqu'un qui aurait été plus agréable à la compagnie que moi. L'effet tout naturel de ma conduite eût été de résigner toutes mes places l'une après l'autre, uniquement parce que je n'aurais pas su

les conserver... Mon secret opéra si bien, que les choses n'allèrent pas mal.

Je fus introduit chez le vieux marquis de ***. Il s'était signalé autrefois par une foule de faits de chevalerie dans la cour de Cythère, et il conservait encore l'idée de ses jeux et de ses tournois... Mais il aurait voulu faire croire que les choses étaient encore ailleurs que dans sa tête. « Je veux, disait-il, faire un tour en Angleterre; » et il s'informait beaucoup des dames anglaises... « Croyez-moi, lui dis-je, M. le marquis, restez où vous êtes. Les seigneurs anglais ont beaucoup de peine à obtenir de nos dames un seul coup d'œil favorable. » Et le vieux marquis m'invita à souper.

M. P***, fermier général, me fit une foule de questions sur nos taxes... « J'entends dire, me dit-il, qu'elles sont considérables. — Oui, lui dis-je en lui faisant une profonde révérence; mais vous devriez nous donner le secret de les recueillir. »

Il me pria à souper dans sa petite maison.

On avait dit à madame de Q*** que j'étais un homme d'esprit... Madame de Q*** était elle-même une femme d'esprit; elle brûlait d'impatience de me voir et de m'entendre parler... Je ne fus pas plus tôt assis, que je m'aperçus que la moindre de ses inquiétudes était de savoir que j'eusse de l'esprit ou non... Il me sembla qu'on ne m'avait laissé entrer que pour que je susse qu'elle en avait... Je prends le ciel à témoin que je ne desserrai pas une fois les lèvres.

Madame de Q*** assurait à tout le monde qu'elle n'avait jamais eu avec qui que ce fut une conversation plus instructive que celle qu'elle avait eue avec moi.

Il y a trois époques dans l'empire d'une dame d'un certain ton en France... Elle est coquette, puis déiste... et enfin dévote. L'empire subsiste toujours, et il ne fait que changer de sujet. Les esclaves de l'amour se sont-ils envolés à l'apparition de sa trente-cinquième année, ceux de l'incrédulité leur succèdent, viennent ensuite ceux de l'Église.

Madame de V*** chancelait entre les deux époques; ses roses commençaient à se faner; et il y avait cinq ans au moins, quand je lui rendis ma première visite, qu'elle devait pencher vers le déisme.

Elle me fit placer sur le sofa où elle était, afin de parler plus commodément et de plus près sur la religion; nous n'avions pas causé quatre minutes, qu'elle me dit: « Pour moi, je ne crois à rien du tout. »

« Il se peut, madame, que ce soit votre principe; mais je suis sûr qu'il n'est pas de votre intérêt de détruire des ouvrages extérieurs aussi puissants. Une citadelle ne résiste guère quand elle en est privée. Rien n'est si dangereux pour une beauté que d'être déiste... et je dois cette dette à mon *credo*, de ne pas vous le cacher. Eh! bon Dieu, madame, quels ne sont pas vos périls! il n'y a que quatre ou cinq minutes que je suis auprès de vous... et j'ai déjà formé des desseins; qui sait si je n'aurais pas tenté de les suivre, si je n'avais été persuadé que les sentiments de votre religion seraient un obstacle à leur succès? »

« Nous ne sommes pas des diamants, lui dis-je en lui prenant la main; il nous faut des contraintes jusqu'à ce que l'âge s'appesantisse sur nous et nous les donne... Mais, ma belle dame, ajoutai-je en lui baisant la main que j'étais... il est encore trop tôt. Le temps n'est pas encore venu. »

Je peux le dire... je passai dans tout Paris pour avoir converti madame de V***. Elle rencontra D*** et l'abbé M***, et leur assura que je lui en avais plus dit en quatre minutes en faveur de la religion révélée, qu'ils n'en avaient écrit contre elle dans toute leur Encyclopédie... Je fus enregistré sur-le-champ dans la coterie de madame de V***, qui différa de deux ans l'époque déjà commencée de son déisme.

Je me souvins que j'étais chez elle un jour; je tâchai de démontrer au cercle qui s'y était formé la nécessité d'une première cause... J'étais dans le fort de mes preuves, et tout le monde y était attentif, lorsque le jeune comte de F*** me prit mystérieusement par la main... Il m'attira dans le coin le plus reculé du salon, et me dit tout bas: « Vous n'y avez pas pris garde... votre solitaire est attaché trop serré... il faut qu'il badine... voyez le mien... Je ne vous en dis pas davantage; un mot, M. Yorick, suffit au sage. »

« Et un mot qui vient du sage suffit, M. le comte, » répliquai-je en le saluant.

M. le comte m'embrassa avec plus d'ardeur que je ne l'avais jamais été.

Je fus ainsi de l'opinion de tout le monde pendant trois semaines. « Parbleu! disait-on, ce M. Yorick a, ma foi, autant d'esprit que nous. — Il raisonne à merveille, disait un autre. — On ne peut être de meilleure compagnie, » ajoutait un troisième. J'aurais pu, à ce prix, manger dans toutes les maisons de Paris, et passer ainsi ma vie au milieu du beau monde... Mais quel métier! j'en rougissais. C'était jouer le rôle de l'esclave le plus vil; tout sentiment d'honneur se révoltait contre ce genre de vie... Plus les sociétés dans lesquelles je me trouvais étaient élevées, et plus je me trouvais forcé de faire usage du secret que j'avais appris dans le cul-de-sac de l'Opéra-Comique... Plus la coterie avait de réputation, et plus elle était fréquentée par les enfants de l'art... et je languissais après les enfants

de la nature. Une nuit que je m'étais vilement prostitué à une demi-douzaine de personnes du plus haut parage, je me trouvai incommodé... J'allai me coucher. Je dis le lendemain de grand matin à La Fleur d'aller chercher des chevaux de poste, et je partis pour l'Italie.

MARIE.

Jamais, jusqu'à présent, je n'ai senti l'embarras des richesses. Voyager à travers le Bourbonnais, le pays le plus riant de la France, dans les beaux jours de la vendange, dans ce moment où la nature reconnaissante verse ses trésors avec profusion, et où tous les yeux sont rayonnants de joie. Ne pas faire un pas sans entendre la musique appeler à l'ouvrage les heureux enfants du travail, qui portent en folâtrant leurs grappes au pressoir. Rencontrer à chaque instant des groupes qui présentent mille variétés aimables. Se sentir l'âme dilatée par les émotions les plus délicieuses. Juste ciel! voilà de quoi faire vingt volumes.

Mais hélas! il ne me reste plus que quelques pages à remplir, et je dois en consacrer la moitié à la pauvre Marie, que mon ami M. Shandy rencontra près de Moulins.

J'avais lu avec attendrissement l'histoire qu'il a donnée de cette fille infortunée à qui le malheur avait fait perdre la raison. Me trouvant dans les environs du pays qu'elle habitait, elle me revint tellement à l'esprit, que je ne pus résister à la tentation de me détourner d'une demi-lieue, pour aller au village où demeuraient ses parents, demander de ses nouvelles.

C'était aller, je l'avoue, comme le chevalier de la *Triste-Figure*, à la recherche des aventures fâcheuses. Mais je ne sais comment cela se fait, je ne suis jamais plus convaincu qu'il existe dans moi une âme que quand j'en rencontre.]

La vieille mère vint à la porte. Ses yeux m'avaient conté toute l'histoire avant qu'elle eût ouvert la bouche. Elle avait perdu son mari, enterré depuis un mois. Le malheur arrivé à sa fille avait coûté la vie à ce bon père. « Et j'avais craint d'abord, ajouta la bonne femme, que ce coup n'achèverait de déranger la tête de ma pauvre Marie; mais, au contraire, elle lui est un peu revenue depuis. Cependant, il lui est impossible de rester en repos; et, dans ce moment, elle est à errer quelque part dans les environs de la route. »

Pourquoi mon poulx bat-il si faiblement que je le sens à peine, pendant que je trace ces lignes? Pourquoi La Fleur, garçon qui ne respire que la joie, passa-t-il deux fois la main sur ses yeux pour les essuyer? Pendant que la vieille nous faisait ce récit, j'ordonnai au postillon de reprendre la grande route.

Arrivé à une demi-lieue de Moulins, et à l'entrée d'un petit sentier qui conduisait à un petit bois, j'aperçus la pauvre Marie assise sous un peuplier; elle avait le coude appuyé sur ses genoux et la tête penchée sur sa main: un petit ruisseau coulait au pied de l'arbre.

Je dis au postillon de s'en aller avec la chaise à Moulins, et à La Fleur de faire préparer le souper, que j'allais le suivre.

Elle était habillée de blanc, et à peu près comme mon ami me l'avait dépeinte, excepté que ses cheveux, qui étaient retenus par un réseau de soie quand il la vit, étaient alors épars et flottants. Elle avait ajouté à son corset un ruban d'un vert pâle, qui passait par dessus son épaule et descendait jusqu'à sa ceinture, et son chalumau y était suspendu. Sa chèvre lui avait été infidèle comme son amant; elle l'avait remplacée par un petit chien qu'elle tenait en laisse avec une petite corde attachée à son bras. Je regardai son chien; elle le tira vers elle, en disant: « Toi, Sylvio, tu ne me quitteras pas. » Je fixai les yeux de Marie, et je vis qu'elle pensait à son père plus qu'à son amant ou à sa petite chèvre; car en proférant ces paroles, des larmes coulaient le long de ses joues.

Je m'assis à côté d'elle, et Marie me laissa essuyer ses pleurs avec mon mouchoir; j'essuyais ensuite les miens, puis encore les siens, puis encore les miens, et j'éprouvais des émotions qu'il me serait impossible de décrire, et qui, j'en suis bien sûr, ne provenaient d'aucune combinaison de la matière et du mouvement.

Oh! je suis certain que j'ai une âme. Les matérialistes et tous les livres dont ils ont infecté le monde, ne me convaincront jamais du contraire.

Quand Marie fut un peu revenue à elle, je lui demandai si elle se souvenait d'un homme pâle et maigre qui s'était assis entre elle et sa chèvre, il y avait deux ans. Elle me répondit que dans ce temps-là elle avait l'esprit dérangé; mais qu'elle se le rappelait très bien, à cause de deux circonstances qui l'avaient frappée: l'une que, quoiqu'elle fût très mal, elle s'était bien aperçue que ce monsieur avait pitié de son état; l'autre, parce que sa chèvre lui avait pris son mouchoir, et qu'elle l'avait battue pour cela. Elle l'avait lavé dans le ruisseau, et depuis, elle le gardait dans sa poche pour le lui rendre, si jamais elle le voyait. « Il me l'avait à moitié promis, » ajouta-t-elle. En parlant ainsi, elle tira le mouchoir de sa poche pour me le montrer; il était enveloppé proprement dans deux feuilles de vigne et lié avec des brins d'osier; elle le déploya, et je vis qu'il était marqué d'un S à l'un des coins.

Elle me raconta qu'elle avait été depuis ce temps-là à Rome, qu'elle avait fait une fois le tour de l'église de Saint-Pierre... qu'elle

avait trouvé son chemin toute seule au travers de l'Apennin; qu'elle avait traversé toute la Lombardie sans argent... et les chemins pierreux de la Savoie sans souliers. Elle ne se souvenait point de la manière dont elle avait été nourrie, ni comment elle avait pu supporter tant de fatigue: « Mais Dieu, dit-elle, tempère le vent en faveur de l'agneau nouvellement tondu. »

« Et tondu, au vil! lui dis-je... Ah! si tu étais dans mon pays, ou j'ai un petit hameau, je t'y menerais, je te mettrais à l'abri des accidents... Tu mangerais de mon pain, tu boirais dans ma coupe, j'aurais soin de Sylvio... Quand, tes accès te reprenant, tu te remettrais à errer, je te chercherais et te ramènerais... Je ferais mes prières quand le soleil se coucherait... et, mes prières faites, tu jouerais ton chant du soir sur ton chalumeau. L'encens de mon sacrifice serait plus agréable au ciel quand il serait accompagné de celui d'un cœur brisé par la douleur. »

Je sentais la nature fondre en moi, en disant tout cela; et Marie, voyant que je prenais mon mouchoir, déjà trop mouillé pour m'en servir, voulut le laver dans le ruisseau... « Mais où le feras-tu sécher, ma chère enfant? — Dans mon sein, dit-elle, cela me fera du bien. »

« Est-ce que ton cœur ressent encore des feux, ma chère Marie! » Je touchais là une corde sur laquelle étaient tendus tous ses maux. Elle me regarda quelques moments avec des yeux en désordre; puis, sans rien dire, elle prit son chalumeau et joua une hymne à la Vierge... La vibration de la corde que j'avais touchée cessa... Marie revint à elle, laissa tomber son chalumeau et se leva.

« Ou vas-tu, ma chère Marie? » lui dis-je. Elle me dit qu'elle allait à Moulins. « Eh bien! allons ensemble. » Elle me prit le bras, et allongea la corde pour laisser à son chien la facilité de nous suivre avec plus de liberté. Nous arrivâmes ainsi à Moulins.

Quoique je n'aime point les salutations en public, cependant, lorsque nous fûmes au milieu de la place, je m'arrêtai pour faire mon dernier adieu à Marie.

Marie n'était pas grande, mais elle était bien faite. L'affliction avait donné à sa physiologie quelque chose de céleste. Elle avait les traits délicats et tout ce que le cœur peut désirer dans une femme... Ah! si elle pouvait recouvrer son bon sens, et si les traits d'Elisa pouvaient s'effacer de mon esprit, non-seulement Marie mangerait de mon pain et boirait dans ma coupe... Je ferais plus, elle serait reine dans mon sein, elle serait ma fille.

Adieu, fille infortunée! imbibe l'huile et le vin que la compassion d'un étranger verse en passant sur tes blessures... L'être qui deux fois a brisé ton cœur, peut seul le guérir pour toujours.

Ces émotions si douces, ces riants tableaux que je m'étais promis en traversant cette belle partie de la France, pendant le temps des vendanges, s'étaient entièrement évanouis. Il ne m'en restait plus rien... Mon cœur s'était fermé au sentiment du bonheur depuis que j'avais posé le pied sur une terre d'affliction. Au milieu de toutes ces scènes d'une joie bruyante que je rencontrais à chaque instant, je voyais toujours Marie, dans le fond du tableau, assise et revêue sous son peuplier; j'étais déjà aux portes de Lyon, je la voyais encore.

Charmante sensibilité! source inépuisable de tout ce qu'il y a de précieux dans nos plaisirs et de doux dans nos afflictions! tu enchaînes ton martyr sur son lit de paille, ou tu l'élevés jusqu'au ciel. Source éternelle de nos sensations! c'est la divinité qui me donne ces émotions... Non que, dans certains moments funestes et maladroits, *mon âme s'abatte et s'effraie de la destruction*. Ce ne sont que des paroles pompeuses... Mais parce que je sens en moi que cette destruction doit être suivie des plaisirs et des soins les plus doux. Tout vient de toi, grand Emanateur de ce monde! C'est toi qui amollis nos cœurs et nous rends compatissants aux maux d'autrui: c'est pour toi que mon ami Eugène tire les rideaux de mon lit quand je suis languissant, qu'il écoute mes plaintes et cherche à me consoler. Tu fais passer quelquefois cette douce compassion dans l'âme du père grossier qui habite les montagnes les plus âpres: il s'attendrit quand il trouve égorge un agneau du troupeau de son voisin... Je le vois dans ce moment, la tête appuyée contre sa houlette, le contempler avec pitié... « Ah! si j'étais arrivé un moment plus tôt, » s'écrie-t-il... Le pauvre agneau perd tout son sang, il meurt, et le tendre cœur du berger en gemit.

Que la paix soit avec toi, généreux berger! Tu l'en vas tout affligé... mais le plaisir balancera ta douleur, car le bonheur entoure ton hameau... heureuse est celle qui le partage avec toi! heureux sont les agneaux qui bondissent autour de toi!

Un fer se détacha d'un pied de devant du cheval de brancard, en commençant la montée de Tarare: le postillon descendit et le mit dans sa poche. Comme la montée pouvait avoir cinq ou six milles de longueur, et que ce cheval était notre unique ressource, j'insistai pour que nous rattachassions le fer aussi bien qu'il nous serait possible; mais le postillon avait jeté les clous, et sans eux le marteau qui était dans la chaise ne pouvant pas nous servir, je consentis à continuer notre route.

A peine avions-nous fait cinq cents pas que, dans un chemin pierreux, cette pauvre bête perdit aussi le fer de l'autre pied de devant. Je descendis alors tout de bon de la chaise, et apercevant une mai-

son à quelques portées de fusil, à gauche du chemin, j'obtins du postillon qu'il m'y suivrait. L'air de la maison et de tout ce qui l'entourait ne me fit point regretter mon désastre. C'était une jolie ferme entourée d'un beau clos de vigne et de quelques arpents de ble. Il y avait d'un côté un potager rempli de tout ce qui pouvait entretenir l'abondance dans la maison d'un paysan, et de l'autre un petit bois qui pouvait servir d'ornement et fournir le chauffage... Il était à peu près huit heures du soir lorsque j'y arrivai... Je laissai au postillon le soin de s'arranger, et j'entrai tout droit dans la maison.

La famille était composée d'un vieillard à cheveux blancs, de sa femme, de leurs fils, de leurs gendres, de leurs femmes et de leurs enfants.

Ils allaient se mettre à table pour manger leur soupe aux lentilles. Un gros pain de froment occupait le milieu de la table, et une bouteille de vin à chaque bout promettait de la joie pendant le repas: c'était un festin d'amour et d'amitié.

Le vieillard se leva aussitôt pour venir à ma rencontre, et m'invita avec une cordiale respectueuse, à me mettre à table. Mon cœur s'y était mis dès le moment que j'étais entre. Je m'assis tout de suite comme un des enfants de la famille; et, pour en prendre plus tôt le caractère, j'empruntai, à l'instant même, le couteau du vieillard, et je coupai un gros morceau de pain. Tous les yeux, en me voyant faire, semblaient me dire que j'étais le bienvenu, et qu'on me remerciait de ce que je n'avais pas paru en doutant.

« Était-ce cela, ou, dis-le-moi, Nature, était-ce autre chose qui me faisait paraître ce morceau si friand? A quelle magie étais-je redevenu des délices que je goûtais en buvant un verre de vin de cette bouteille; et qui semble encore m'affecter le palais? »

Le souper était de mon goût: les actions de grâces qui le suivirent en furent encore plus.

ACTIONS DE GRÂCES.

Le souper fini, le vieillard donna un coup sur la table avec le manche de son couteau. C'était le signal de se lever de table et de se préparer à danser. Dans l'instant, les femmes et les filles coururent dans une chambre à côté pour arranger leurs cheveux, et les hommes et les garçons vont à la porte pour se laver le visage, et quitter leurs sabots pour prendre des souliers. En trois minutes toute la troupe est prête à commencer le bal sur une petite esplanade de gazon qui était devant la cour. Le vieillard et sa femme sortent les derniers. Je les accompagne, et me place entre eux sur un petit banc de verdure près de la porte.

Le vieillard, dans sa jeunesse, avait su jouer assez bien de la vielle, et il en jouait encore passablement. La femme l'accompagnait de la voix, et les enfants et les petits-enfants dansaient... Je dansais moi-même, quoique assis...

Au milieu de la seconde danse, à quelques pauses dans les moments où ils semblaient tous lever les yeux, je crus entrevoir que cette élévation était l'effet d'une autre cause que celle de la simple joie... Il me sembla, en un mot, que la religion était mêlée pour quelque chose dans la danse... Mais, comme je ne l'avais jamais vue s'engager dans ce plaisir, je commençais à croire que c'était l'illusion d'une imagination qui me trompe, continuellement, si, la danse finie, le vieillard ne m'eût dit: « Monsieur, c'est là ma coutume; pendant toute ma vie, j'ai toujours eu pour règle, après souper, de faire sortir ma famille pour danser et se réjouir, bien sûr que le contentement et la gaieté de l'esprit sont les meilleures actions de grâces qu'un homme comme moi, qui n'est point instruit, puisse rendre au ciel. »

« Ce seraient peut-être même aussi les meilleures des plus savants prélats, » lui dis-je.

« Quand on est arrivé au sommet de la montagne de Tarare, on est bientôt à Lyon. Adieu alors à tous les mouvements rapides! Il faut voyager avec précaution; mais il convient mieux aux sentiments de ne pas aller si vite. Je fis marché avec un voiturier pour me conduire dans ma chaise aussi lentement qu'il voudrait à Turin par la Savoie.

Les Savoyards sont pauvres, mais patients, tranquilles, et doués d'une grande probité. Chers villageois, ne craignez rien! le monde ne vous enviera pas votre pauvreté, trésor de vos simples vertus. Nature! parmi tous tes désordres, tu agis encore avec bonté lorsque tu agis avec parcimonie. Au milieu des grands ouvrages qui l'environnent, tu n'as laissé que peu ici pour la faux et la faucille; mais ce peu est en sûreté; il est protégé par toi! Heureuses les demeures qui sont ainsi mises à l'abri de la cupidité et de l'envie!

Laissez d'ailleurs le voyageur fatigué se plaindre des détours et des dangers de vos routes, de vos rochers, de vos précipices, des difficultés de les gravir, des horreurs que l'on éprouve à les descendre, des montagnes impraticables et des cataractes qui roulent avec elles de grandes pierres qu'elles ont détachées de leur sommet, et qui barrent le chemin. Les habitants d'un village avaient travaillé à mettre de côté un fragment de ce genre entre Saint-Michel et Modène; et, avant que mon conducteur pût arriver à ce dernier endroit, il fallut plus de deux heures d'ouvrage pour en ouvrir le passage... Il n'y avait point d'autre remède que d'attendre avec patience. La nuit était

pluvieuse et orageuse. Cette raison et le délai causé par les mauvais chemins obligèrent le voiturier d'arrêter à cinq milles de ses relais, dans une petite auberge près de la route.

Je pris aussitôt possession de ma chambre à coucher... L'air était devenu très froid; je fis faire bon feu, et je donnai des ordres pour le souper... Je remerciais le ciel de ce que les choses n'étaient pas pires, lorsqu'une voiture, dans laquelle était une dame avec sa femme de chambre, arriva dans l'auberge.

Il n'y avait pas d'autre chambre à coucher dans la maison que la mienne: l'hôteesse les y amena sans façon, en leur disant qu'il n'y avait personne qu'un gentilhomme anglais... qu'il y avait deux bons lits et un cabinet à côté qui en contenait un troisième... La manière dont elle parlait de ce troisième lit n'en fit pas beaucoup l'éloge. « Toutefois, dit-elle, il y a trois lits, et il n'y a que trois personnes » et elle osa avancer que le monsieur ferait de son mieux pour arranger les choses. Je ne voulus pas laisser la dame un moment en doute; je lui déclarai d'abord que je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir.

Mais cela ne voulait pas dire que je la rendais maîtresse absolue de ma chambre. Je n'en crus tellement le propriétaire que je pris le droit d'en faire les honneurs. Je priai donc la dame de s'asseoir; je la plaçai dans le coin le plus chaud, lui demandai du bois; je dis à l'hôteesse d'augmenter le souper, et de ne point oublier que je lui avais recommandé de donner le meilleur vin.

La dame ne fut pas cinq minutes auprès du feu qu'elle jeta les yeux sur les lits. Plus elle les regardait, et plus son inquiétude semblait augmenter. J'en étais mortifié et pour elle et pour moi; ses regards et le cas en lui-même m'embarrassaient autant qu'il était possible que la dame le fût elle-même.

C'en était assez pour causer cet embarras que les lits fussent dans la même chambre. Mais ce qui nous troublait le plus, c'était leur position. Ils étaient parallèles, et si proches l'un de l'autre qu'il n'y avait de place entre les deux que pour mettre une chaise... Ils n'étaient guère éloignés du feu. Le manteau de la cheminée d'un côté, qui avançait fort avant dans la chambre, et une grosse poutre de l'autre, formaient une espèce d'alcôve qui n'était point du tout favorable à la délicatesse de nos sensations... Si quelque chose pouvait ajouter à notre perplexité, c'était que les deux lits étaient si étroits qu'il n'y avait pas moyen de songer à faire coucher la femme de chambre avec sa maîtresse. Si cela avait été faisable, l'idée qu'il fallait que je couchasse auprès d'elle aurait glissé plus aisément sur l'imagination.

Le cabinet nous offrit peu ou point de consolation: il était humide, froid; la fenêtre en était à moitié brisée; il n'y avait pas de vitres... le vent soufflait, et il était si violent qu'il me fit tousser quand j'y entrai avec la dame pour le visiter. L'alternative où nous nous trouvâmes réduits était donc fort embarrassante. La dame saerlieraient-elle sa santé à sa délicatesse, en occupant le cabinet et en abandonnant le lit à sa femme de chambre, ou cette fille prendrait-elle le cabinet, etc. ?

La dame était une jeune Piémontaise d'environ trente ans, dont le teint l'aurait disputé à l'éclat des roses. La femme de chambre était Lyonnaise, vive, lesté, et n'avait pas plus de vingt ans. De toute manière il y avait des difficultés. L'obstacle de la grosse pierre de roche qui barrait notre chemin, et qui fut cause de notre détresse, quelque grand qu'il parût, n'était qu'une bagatelle en comparaison de ce qui nous embarrassait en ce moment; ajoutez à cela que le poids qui accablait nos esprits n'était pas allégé par la délicatesse que nous avions de ne pas nous communiquer l'un à l'autre ce que nous sentions dans cette occasion.

Le souper vint, et nous nous mîmes à table. Je crois que si nous n'eussions pas eu de meilleur vin que celui qu'on nous donna, nos langues auraient été liées jusqu'à ce que la nécessité nous eût forcés de leur donner de la liberté. Mais la dame avait heureusement quelques bouteilles de bon vin de Bourgogne dans sa voiture, et elle envoya sa femme de chambre en chercher deux. Le souper fini, et restés seuls, nous nous sentîmes inspirés d'une force d'esprit suffisante pour parler au moins sans réserve de notre situation; nous la retournâmes dans tous les sens; nous l'examinâmes sous tous les points de vue. Enfin, après deux heures de négociation et de débat, nous convinmes de nos articles, que nous stipulâmes en forme de traité de paix; et il y eut, je crois, des deux côtés, autant de religion et de bonne foi que dans aucun traité qui jamais ait eu l'honneur de passer à la postérité.

En voici les articles :

Art. 1^{er}. — Comme le droit de la chambre à coucher appartient à monsieur, et qu'il croit que le lit qui est le plus proche du feu est le plus chaud, il le cède à madame.

Accorde de la part de madame, pourvu que les rideaux des deux lits, qui sont d'une toile de coton presque transparente, et trop étroits pour bien fermer, soient attachés à l'ouverture avec des épingles, ou même entièrement cousus avec du lil, afin qu'ils soient censés former une barrière suffisante du côté de monsieur.

II. — Il est demandé de la part de madame que monsieur soit enveloppé toute la nuit dans sa robe de chambre.

Refusé, parce que monsieur n'a pas de robe de chambre, et qu'il n'a, dans son porte-manteau, que six chemises et une culotte de soie noire.

La mention de la culotte de soie noire fit un changement total dans les articles. On regarda la culotte comme un équivalent de la robe de chambre. Il fut donc convenu que j'aurais toute la nuit ma culotte de soie noire.

III. — Il est stipulé et on insiste de la part de madame, que, dès que monsieur sera au lit, et que le feu et la chandelle seront éteints, monsieur ne dira pas un seul mot pendant toute la nuit.

Accordé, à condition que les prières que monsieur fera ne seront pas regardées comme une infraction au traité.

Il n'y eut qu'un point d'oublié: c'était la manière dont la dame et moi nous nous deshabillerions et nous nous mettrions au lit. Il n'y avait qu'une manière de le faire, et le lecteur peut le deviner... Je proteste que, si elle ne lui paraît pas la plus délicate et la plus décente qu'il y ait dans la nature, c'est la faute de son imagination... Ce ne serait pas la première plainte que j'aurais à faire à cet égard. Enfin, nous nous couchâmes. Je ne sais si c'est la nouveauté de la situation ou quelque autre chose qui m'empêcha de dormir; mais je ne pus fermer l'œil... je me tournais tantôt d'un côté, tantôt de l'autre... Et cela dura jusqu'à deux heures du matin, qu'impatient de tant de mouvements inutiles, il m'échappa de m'écrier: « O mon Dieu! Vous avez rompu le traité, monsieur, » dit avec précipitation la dame, qui n'avait pas plus dormi que moi. Je lui fis mille excuses, mais je soutenais que ce n'était qu'une exclamation... Elle voulut que ce fût une infraction entière au traité... Et moi je prétendais qu'on avait prévu le cas par le troisième article.

La dame ne voulait pas céder, et la dispute affaiblit un peu sa barrière... J'entendais tomber par terre deux ou trois épingles des rideaux.

« Sur mon honneur, madame, ce n'est pas moi qui les ai détachées, lui dis-je en étendant mon bras hors du lit, comme pour affirmer ce que je disais...

J'allais ajouter que pour tout l'or du monde je n'aurais pas voulu violer l'idée de décence que je...

Mais la femme de chambre qui nous avait entendus, et qui craignait les hostilités, était sortie doucement de son cabinet, et, à la faveur de l'obscurité, s'était glissée dans le passage qui était entre le lit de sa maîtresse et le mien.

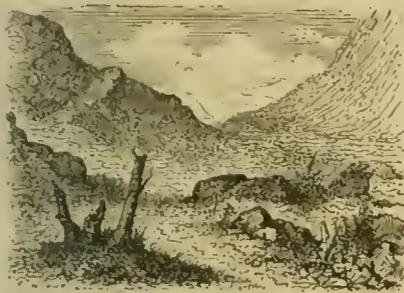
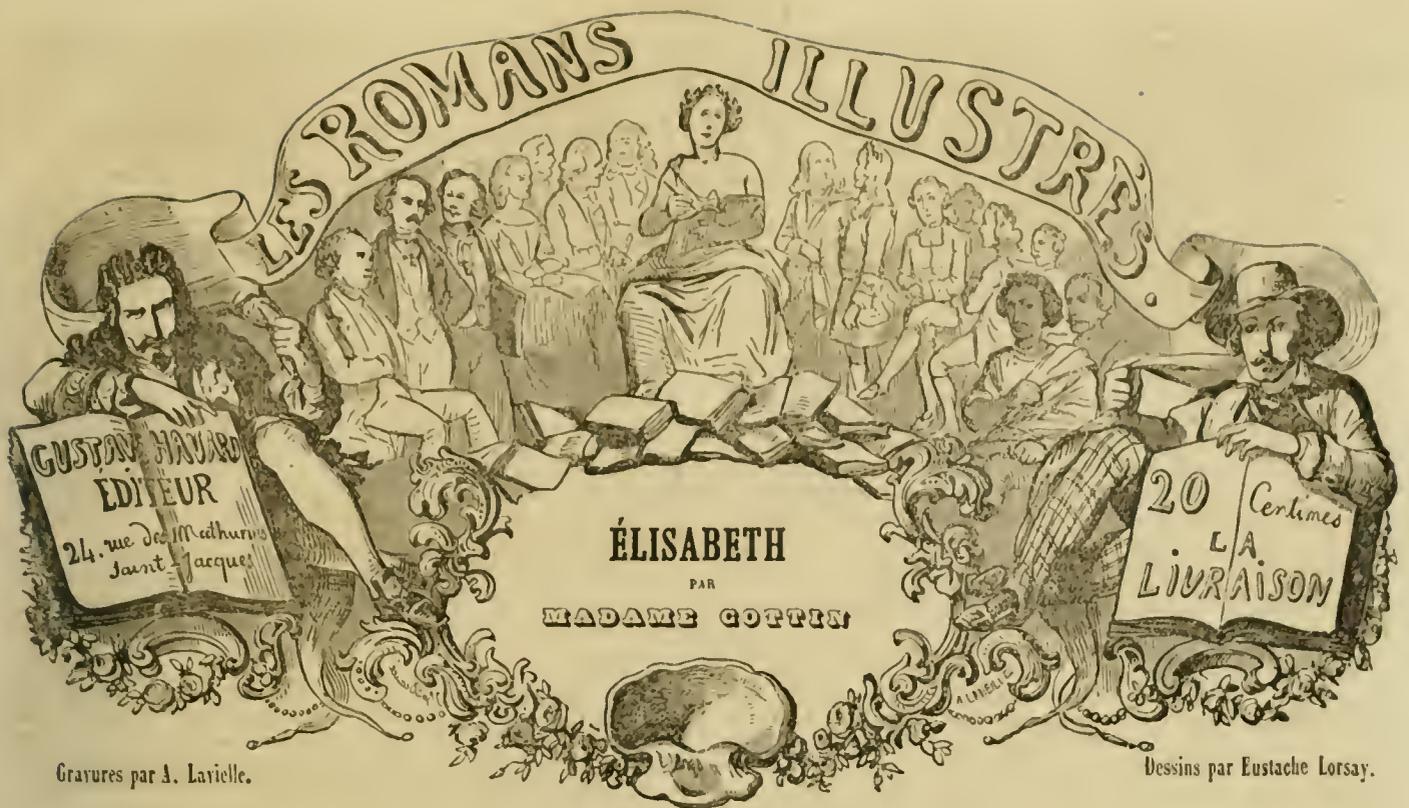
De manière qu'en étendant le bras je saisis la femme de chambre...

FIN.

STERNE.



La femme de chambre.



La ville de Tobolsk, capitale de la Sibérie (1*), est située sur les rives de l'Irtish; au nord elle est entourée d'immenses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale. Dans cet espace de onze cents verstes (2), on rencontre des montagnes arides, rocaillieuses et couvertes de neiges éternelles; des plaines incultes, dépeuplées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégele pas à un pied; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie, ni vu épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent; des broussailles de mélèzes rampants et de bouleaux nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées; enfin, des marais chargés de mousses (3) se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante; après quoi toute trace de végétation disparaît. Néanmoins c'est là qu'au milieu des horreurs d'un éternel hiver, la nature a encore des pompes magnifiques; c'est là que les aurores boréales sont fréquentes et majestueuses, et qu'embrassant l'horizon en forme d'arc très-clair, d'où partent des colonnes de lumière mobile, elles donnent à ces régions hyperborées des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du Midi. Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim; des landes, parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs amers, le séparent des Kirguis, peuple nomade et idolâtre. À gauche, il est borné par l'Irtish, qui va se perdre, après de nombreux détours, sur les frontières de la Chine, et à droite par le Tobol. Les rives de ce fleuve sont nues et stériles; elles ne présentent à l'œil que des fragments de rocs brisés, entassés les uns sur les autres, et surmontés de quelques sapins; à leur pied, dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial de Saimka; sa distance de Tobolsk est de plus de six cents verstes. Placé jusqu'à la dernière limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil, et triste comme son climat.

Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois; mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord, qui souffle alors continuellement, arrive chargé de glaces des déserts arctiques, et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que dès le mois de septembre le Tobol charrie des glaces; une neige épaisse tombe sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle

les arbres se couvrent de feuilles, et les champs de verdure: deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation; les chatons des bouleaux exhalent une odeur de rose; le cytise velu s'empare de tous les endroits humides; des troupes de cigognes, de canards tigrés (4), d'oies du Nord (5), se jouent à la surface des lacs; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid, qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs; et dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre et fondant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi, pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours; mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.



Les Kirguis.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve, depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Ischim; d'autres

(*) Pour les notes, voir à la fin.

sont relégués dans des cabanes au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques-uns; ceux qu'il abandonne vivent de leurs chasses d'hiver: presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que par le nom de malheureux. A deux ou trois verstes de Saïmka, au milieu d'une forêt marécageuse et remplie de flaques d'eau, sur le bord d'un lac circulaire, profond et bordé de peupliers noirs et blancs, habitait une famille d'exilés. Elle était composée de trois personnes, d'un homme de quarante-cinq ans, de sa femme, et de sa fille, belle et dans toute la fleur de la jeunesse.

Renfermé dans ce désert, cette famille n'avait de communication avec personne: le père allait tout seul à la chasse; jamais il ne venait à Saïmka, jamais on n'y avait vu ni sa femme ni sa fille; hors une pauvre paysanne tartare qui les servait, nul être au monde ne pouvait entrer en leur cabane. On ne connaissait ni leur patrie, ni leur naissance, ni la cause de leur châtement: le gouverneur de Tobolsk en avait seul le secret, et ne l'avait pas même confié au lieutenant de sa juridiction établi à Saïmka. En mettant ces exilés sous sa surveillance, il lui avait seulement recommandé de leur fournir un logement commode, un petit jardin, de la nourriture et des vêtements, mais d'empêcher qu'ils n'eussent aucune communication au dehors, et surtout d'intercepter sévèrement toutes les lettres qu'ils hasarderaient de faire passer à la cour de Russie.

Tant d'égards d'un côté, et de l'autre tant de rigueur et de mystère, faisaient soupçonner que le simple nom de Pierre Springer qu'on donnait à l'exilé cachait un nom plus illustre, une infortune éclatante, un grand crime peut-être, ou peut-être une grande injustice.

Mais tous les efforts pour pénétrer ce secret ayant été inutiles, bientôt la curiosité s'éteignit, et l'intérêt avec elle. On cessa de s'occuper d'infortunés qu'on ne voyait point, et on finit même par les oublier tout à fait: seulement, lorsque quelques chasseurs se répandaient dans la forêt, et parvenaient jusque sur les bords du lac, s'ils demandaient le nom des habitants de cette cabane: Ce sont des malheureux, leur répondait-on. Alors ils n'en demandaient pas davantage, et s'éloignaient émus de pitié, en se disant au fond du cœur: Dieu veuille les rendre un jour à leur patrie! Pierre Springer avait bâti lui-même sa demeure; elle était en bois de sapin et couverte de paille; des masses de rochers la garantissaient des rafales du vent de nord et des inondations du lac. (Les rochers, d'un granit tendre, réfléchissaient, en s'exfoliant, les rayons du soleil; dans les premiers jours du printemps, on voyait sortir de leurs fentes des familles de champignons, les uns d'un rose pâle, les autres couleur de soufre, ou d'un bleu azuré, pareils à ceux du lac Baïkal; et dans les cavités où les ouragans avaient jeté un peu de terre, des jets de pins et de sorbiers s'empresaient d'enfoncer leurs racines et d'élever leurs jeunes rameaux.)

Du côté méridional du lac, la forêt n'était plus qu'un taillis clair-semé, qui laissait apercevoir des landes immenses, couvertes d'un grand nombre de tombeaux; plusieurs avaient été pillés, et des ossements de cadavres étaient épars tout autour; reste d'une ancienne peuplade qui serait demeurée éternellement dans l'oubli, si des bijoux d'or, renfermés avec elle au sein de la terre, n'avaient révélé son existence à l'avario.

A l'est de cette grande plaine, une petite chapelle de bois avait été élevée par des chrétiens; on remarquait que de ce côté les tombeaux avaient été respectés, et que, devant cette croix qui rappelle toutes les vertus, l'homme n'avait point osé profaner la cendre des morts. C'est dans ces landes ou steppes, nom qu'elles portent en Sibérie, que, durant le long et rude hiver de ce climat, Pierre Springer passait toutes ses matinées à la chasse; il tuait des élans qui se nourrissent des jeunes feuilles de tremble et de peuplier. Il attrapait quelquefois des martres zibelines, assez rares dans ce canton, et plus souvent des hermines, qui y sont en grand nombre: du prix de leur fourrure, il faisait venir de Tobolsk des meubles commodes et agréables pour sa femme, et des livres pour sa fille. Les longues soirées étaient employées à l'instruction de la jeune Elisabeth. Souvent, assise entre ses parents, elle leur lisait tout haut des passages d'histoire; Springer arrêtait son attention sur tous les traits qui pouvaient élever son âme; et sa mère, Phédora, sur tous ceux qui pouvaient l'attendrir. L'un lui montrait toute la beauté de la gloire et de l'héroïsme; l'autre, tout le charme des sentiments pieux et de la bonté modeste. Son père lui disait ce que la vertu a de grand et de sublime; sa mère, ce qu'elle a de consolant et d'aimable: le premier lui apprenait comment il faut la révérer, celle-ci comment il faut la chérir. De ce concours de soins il résulta un caractère courageux, sensible, qui, réunissant l'extraordinaire énergie de Springer à l'angélique douceur de Phédora, fut tout à la fois noble et fier comme tout ce qui vient de l'honneur, et tendre et dévoué comme tout ce qui vient de l'amour.

Mais quand les neiges commençaient à fondre, et qu'une légère teinte de verdure s'étendait sur la terre, alors la famille s'occupait en commun des soins du jardin: Springer labourait les plates-bandes, Phédora préparait les semences, et Elisabeth les confiait à la terre. Leur petit enclos était entouré d'une palissade d'aunes, de cornouillers blancs, et de bourdaines, espèce d'arbrisseau fort estimé en Sibérie, parce que sa fleur est la seule qui exhale quelque parfum. Au midi, Springer avait pratiqué une espèce de serre, où il cultivait, avec un soin particulier, certaines fleurs inconnues à ce climat; et quand venait le moment de leur floraison, il les pressait contre ses lèvres, il les montrait à sa femme, et or-

nait le front de sa fille, on lui disait: « Elisabeth, pare-toi des fleurs de ta patrie; elles te ressemblent; comme toi, elles s'embellissent dans l'exil. Ah! puisses-tu n'y pas mourir comme elles! »

Hors ces instants d'une douce émotion, il était toujours silencieux et grave: on le voyait demeurer des heures entières enseveli dans une profonde rêverie, assis sur le même banc, les yeux tournés vers le même point, poussant de profonds soupirs que les caresses de sa femme ne calmaient pas, et que la vue de sa fille rendait plus amers. Souvent il la prenait dans ses bras, la pressait étroitement sur son cœur, et puis tout à coup la rendant à sa mère, il s'écriait: « Emmène, emmène cette enfant, Phédora; sa détresse, la tienne me feront mourir: ah! pourquoi as-tu voulu me suivre? Si tu m'avais laissé seul ici, si tu ne portais pas la moitié de mes maux, si je te savais tranquille et honorée dans ta patrie, il me semble que je vivrais dans ce désert sans me plaindre. » A ces mots, la tendre Phédora fondait en larmes; ses regards, ses paroles, ses actions, tout en elle décelait un profond amour qui l'attachait à son époux. Elle n'aura-tu vivre un seul jour loin de lui, ni se trouver malheureuse quand ils étaient toujours ensemble. Dans leur ancienne fortune, peut-être que de grandes dignités, d'illustres et dangereux emplois le tenaient souvent éloigné d'elle: dans l'exil ils ne se quittaient plus. Ah! si elle avait pu ne pas s'affliger du chagrin de son époux, peut-être aurait-elle aimé leur exil.

Phédora, quoique âgée de plus de trente ans, était belle encore; également dévouée à son époux, à sa fille et à son Dieu, ces trois amours avaient gravé sur son front des charmes que le temps n'efface point; on y lisait qu'elle avait été créée pour aimer avec innocence, et qu'elle remplissait sa destinée. Elle s'occupait à préparer elle-même les mets qui plaisaient le plus à son époux; attentive à ses moindres désirs, elle cherchait dans ses yeux ce qu'il allait vouloir, pour l'avoir fait avant qu'il l'eût demandé. L'ordre, la propreté, l'aisance même, régnaient dans leur petite demeure. La plus grande pièce servait de chambre aux deux époux, un grand poêle l'échauffait; les murs, enfumés, étaient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille; les fenêtres étaient en carreaux de verre, luxe assez rare dans ce pays, et qu'on devait au produit des chasses de Springer. Deux cabinets composaient le reste de la cabane; Elisabeth couchait dans l'un, l'autre était occupé par la jeune paysanne tartare et par tous les ustensiles de cuisine et les instruments du jardinage.

Ainsi la semaine se passait dans ces soins intérieurs, soit à tisser des étoffes avec des peaux de rennes, ou à les doubler avec d'épaisses fourrures; mais quand le dimanche arrivait, Phédora soupirait tout bas de ne pouvoir assister à l'office divin, et passait une partie de ce jour en prières. Prosternée devant Dieu et devant une image de saint Basile, pour lequel elle avait une profonde vénération, elle les invoquait en faveur des objets de sa tendresse; et si chaque jour sa dévotion devenait plus vive, c'est qu'elle avait toujours éprouvé qu'à la suite de ces pieux exercices, son cœur, plus éloquent, savait mieux trouver les pensées et les expressions qui pouvaient consoler son époux.

Elevée dans ces bois sauvages depuis l'âge de quatre ans, la jeune Elisabeth ne connaissait point d'autre patrie: elle trouvait dans celle-ci de ces beautés que la nature offre encore, même dans les lieux qu'elle a le plus maltraités, et de ces plaisirs simples que les cœurs innocents goûtent partout. Elle s'amusa à grimper sur les rochers qui bordaient le lac, pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs, qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapait des ramiers au lilet, et en remplissait une volière; d'autres fois elle pêchait des corraissins, qui vont par bandes, et dont les écailles pourprées, collées les unes contre les autres, paraissent, à travers les eaux du lac, comme des couches de feu recouvertes d'un argent liquide. Jamais, durant son heureuse enfance, il ne lui vint dans la pensée qu'il pouvait y avoir un sort plus fortuné que le sien. Sa santé se fortifiait par le grand air, sa taille se développait par l'exercice, et sur son visage, où reposait la paix de l'innocence, on voyait chaque jour naître un agrément de plus. Ainsi, loin du monde et des hommes, croissant en beauté cette jeune vierge pour les yeux seuls de ses parents, pour l'unique charme de leur cœur; semblable à la fleur du désert qui ne s'épanouit qu'en présence du soleil, et ne se pare pas moins de vives couleurs, quoiqu'elle ne puisse être vue que par l'astre à qui elle doit la vie.

Il n'y a d'affections tendres et profondes que celles qui se concentrent sur peu d'objets: aussi Elisabeth, qui ne connaissait que ses parents et n'aimait qu'eux seuls dans le monde, les aima avec passion: ils étaient tout pour elle, les protecteurs de sa faiblesse, les compagnons de ses jeux, et son unique société. Elle ne savait rien qu'ils ne lui eussent appris: ses amusements, ses talents, son instruction, elle leur devait tout; et, voyant que tout lui venait d'eux, et que par elle-même elle ne pouvait rien, elle se plaisait dans une dépendance qu'ils ne lui faisaient sentir que par des bienfaits. Cependant, quand la jeunesse succéda à l'enfance, et que la raison commença à se développer, elle s'aperçut des larmes de sa mère, et vit que son père était malheureux. Plusieurs fois elle les conjura de lui en dire la cause, et ne put en obtenir d'autre réponse, sinon qu'ils pleuraient leur patrie; mais pour le nom de cette patrie et le rang qu'ils y occupaient, ils ne le lui confièrent jamais, ne voulant pas exciter de douloureux regrets dans son âme, en lui apprenant de que le hauteur ils avaient été précipités dans l'exil. Mais depuis le moment qu'Elisabeth eut découvert la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent

plus les mêmes, et sa vie changea entièrement. Les plaisirs dont elle amusa son innocence perdirent tout leur attrait; sa basse-cour fut négligée; elle oublia ses fleurs, et cessa d'aimer ses oiseaux. Quand elle venait sur le bord du lac, ce n'était plus pour jeter l'hameçon ou naviguer dans sa petite nacelle, mais pour se livrer à de longues méditations, et réfléchir à un projet qui était devenu l'unique occupation de son esprit et de son cœur. Quelquefois, assise sur la pointe d'un rocher, les yeux fixés sur les eaux du lac, elle songeait aux larmes de ses parents et aux moyens de les tarir: ils pleuraient une patrie. Elisabeth ne savait point quelle était cette patrie; mais puisqu'ils étaient malheureux loin d'elle, ce qui lui importait était bien moins de la connaître que de la leur rendre. Alors elle levait les yeux au ciel pour lui demander du secours, et demeurait abîmée dans une si profonde rêverie, que souvent la neige tombant par flocons, et le vent soufflant avec violence, ne pouvaient l'en arracher. Cependant ses parents l'appelaient-ils, aussitôt elle entendait leur voix, descendant légèrement du sommet des rochers, et venait recevoir les leçons de son père, et aider sa mère aux soins du ménage: mais, auprès d'eux comme en leur absence, en s'occupant d'une lecture comme en tenant l'aiguille, dans le sommeil et dans la veille, une seule et unique pensée la poursuivait toujours, elle la gardait religieusement au fond de son cœur, décidée à ne la révéler que quand elle serait au moment de partir.

Où, elle voulait partir, elle voulait s'arracher des bras de ses parents pour aller seule à pied jusqu'à Pétersbourg demander la grâce de son père: tel était le hardi dessein qu'elle avait conçu; telle était la téméraire entreprise dont ne s'effrayait point une jeune fille timide. En vain elle entrevoyait de grands obstacles: la force de sa volonté, le courage de son cœur et sa confiance en Dieu la rassuraient, et lui rê, ondaient qu'elle triompherait de tout. Cependant, quand son projet prit un caractère moins vague, et qu'elle cessa d'y réfléchir pour songer à l'exécuter, son ignorance l'effraya un peu: elle ne savait seulement pas la route du village le plus voisin; elle n'était jamais sortie de la forêt: comment trouverait-elle son chemin jusqu'à Pétersbourg? Comment se ferait-elle entendre en voyageant au milieu de tant de peuples dont la langue lui était inconnue? Il lui faudrait toujours vivre d'aumônes. Pour s'y résoudre, elle appelait à son aide l'humilité qu'elle tenait de la religion de sa mère; mais elle avait si souvent entendu son père se plaindre de la dureté des hommes, qu'elle appréhendait beaucoup le malheur d'avoir à solliciter leur pitié. Elle connaissait trop la tendresse de ses parents pour se flatter qu'ils faciliteraient son départ; ce n'était pas à eux qu'elle pouvait avoir recours. Mais à qui s'adresser dans ce désert, où elle vivait séparée du reste du monde? et dans cette cabane dont l'entrée était interdite à tous les humains, comment attendre un appui? Cependant elle ne désespéra pas d'en trouver un: le souvenir d'un accident dont son père avait pensé être la victime lui rappela qu'il n'est point de lieu si sauvage où la Providence ne puisse entendre les prières des malheureux et leur envoyer des secours.

Il y avait quelques années que, dans une chasse d'hiver, sur le haut des Alpes rochers qui bordent le Tobol, Springer avait été délivré d'un péril imminent par l'intrépidité d'un jeune homme. Ce jeune homme était le fils de M. Smoloff, gouverneur de Tobolsk; il venait tous les hivers poursuivre les élans et les martres dans les landes d'Ischim, et combattre l'ours des monts Ourals dans les environs de Saïmka. C'est dans cette dernière chasse, la plus dangereuse de toutes, qu'il avait rencontré Springer et qu'il lui avait sauvé la vie. Depuis ce moment le nom de Smoloff n'était prononcé dans la demeure des exilés qu'avec respect et reconnaissance. Elisabeth et sa mère regrettaient vivement de ne point connaître leur bienfaiteur, de ne pouvoir point lui offrir leur bénédiction; chaque jour elles priaient le ciel pour lui; chaque année, quand elles entendaient dire que les chasses d'hiver avaient recommencé, elles se flattaient qu'il viendrait peut-être dans leur cabane; mais il n'y venait point: l'entrée lui en était interdite comme à tout le monde, et il ne songeait point à trouver cet ordre rigoureux, car il ne savait point encore ce que renfermait cette cabane.

Cependant, depuis qu'Elisabeth avait senti la difficulté de sortir de son désert sans un secours humain, sa pensée se reportait plus souvent sur le jeune Smoloff. Un pareil protecteur l'aurait délivrée de toutes ses craintes, aurait levé tous les obstacles. Qui mieux que lui pouvait l'éclairer sur les détails de la route de Saïmka à Pétersbourg, lui indiquer la plus sûre voie de faire passer une requête à l'empereur? et si sa fuite irritait le gouverneur de Tobolsk, qui mieux qu'un fils, se disait-elle, saura désarmer sa colère, émuouvoir sa pitié, et l'empêcher de punir mes parents, en les rendant responsables de ma faute?

C'est ainsi qu'elle calculait tous les avantages qui lui reviendraient d'un semblable appui; et, en voyant l'hiver s'approcher, elle résolut de ne pas laisser passer le temps des chasses, sans s'informer si le jeune Smoloff était dans le canton, et sans chercher les moyens de le voir et de lui parler.

Springer avait été si touché des terreurs de sa femme et de sa fille au récit du danger qu'il avait couru, que, depuis cette époque, il leur avait promis de ne plus retourner à la chasse aux ours, et de ne s'écarter de la forêt que pour poursuivre l'écureuil et l'hermine. Malgré cette promesse, Phédora ne pouvait plus le voir s'éloigner sans effroi, et jusqu'à son retour elle demeurait inquiète et tremblante, comme si cette absence eût été le présage d'un grand malheur.

Une neige épaisse et durcie par un froid de plus de trente degrés cou-

vrait la terre; on était en plein hiver, lorsque, dans une belle matinée de décembre, Springer prit son fusil pour aller chasser dans la steppe. Avant de partir il embrassa sa femme et sa fille, et leur promit de venir avant la fin du jour; mais l'heure passa, la nuit s'approchait, et Springer ne revenait point. Depuis l'événement qui avait menacé sa vie, c'était la première fois qu'il manquait d'exactitude; et les frayeurs de Phédora furent sans bornes: tout en cherchant à les calmer, Elisabeth les partageait, elle voulait aller au secours de son père, et ne pouvait se résoudre à quitter sa mère en pleurs. Jusqu'à cet instant, Phédora, délicate et faible, n'avait jamais été au delà des rives du lac; mais la violence de son inquiétude lui persuada qu'elle aurait des forces pour suivre sa fille et aller chercher son époux. Toutes deux sortirent ensemble, et marchèrent vers la lande à travers le taillis. L'air était très-froid, les sapins paraissaient des arbres de glace; un givre épais s'était attaché à chaque rameau et en blanchissait la superficie; une sombre brume couvrait l'horizon; l'approche de la nuit donnait encore à tous ces objets une teinte plus lugubre, et la neige, unie comme un miroir, faisait chanceler à chaque pas la faible Phédora. Elisabeth, élevée dans ces climats, et accoutumée à braver les froids les plus rigoureux, soutenait sa mère et lui prêtait sa force. Ainsi on voit un arbre transplanté hors de sa patrie languir dans une terre étrangère, tandis que le jeune rejeton qui naît de ses racines, habitué à ce nouveau sol, élève des jets vigoureux, et en peu d'années soutient les branches du tronc qui l'a nourri, et protégé de son ombre l'arbre qui lui donna la vie. En approchant de la plaine, Phédora ne pouvait plus marcher; Elisabeth lui dit: «Ma mère, le jour va finir, repose-toi ici, et laisse-moi aller seule jusqu'à la lisière de la forêt; si nous attendions plus longtemps, la nuit m'empêcherait de distinguer mon père dans la lande.» Phédora s'appuya contre un sapin, et laissa partir sa fille. En peu d'instants celle-ci eut atteint la plaine. Les tombeaux dont elle est couverte y forment d'assez hauts monticules: debout sur l'un d'eux, Elisabeth, le cœur navré, les yeux pleins de larmes, regardait si elle n'apercevait pas son père; elle ne voyait rien: tout était solitaire, silencieux, et l'obscurité commençait à unir le ciel et la terre. Cependant un coup de fusil, parti à peu de distance, lui rend toutes ses espérances. Ce bruit, qu'elle n'entendait jamais que de la main de son père, lui parait un signe assuré que son père est là; elle se précipite de ce côté. Derrière une masse de rochers elle voit un homme courbé à demi et qui paraissait chercher quelque chose par terre; elle lui crie: «Mon père, mon père, est-ce toi?» Cet homme se retourne; ce n'était point Springer: son visage était jeune, beau, et à l'aspect d'Elisabeth il exprima une grande surprise. «Vous n'êtes point mon père, reprit-elle avec douleur; mais ne l'avez-vous point vu dans la steppe? ne pouvez-vous me dire de quel côté je pourrais le trouver? — Je ne connais point votre père, répondit-il; mais je sais qu'à cette heure-ci vous ne devez point rester seule dans cette lande; vous y courez plusieurs dangers et vous devez craindre.... — Ah! interrompit-elle, je ne crains rien dans le monde que de ne pas trouver mon père.» En parlant ainsi, elle élevait vers le ciel ses yeux, dont la fierté et la tendresse, le courage et la douleur peignaient si bien son âme et semblaient présager sa destinée. Le jeune homme en fut ému: il croyait rêver; il n'avait rien vu, jamais rien imaginé de pareil à Elisabeth. Il lui demanda le nom de son père. «Pierre Springer, lui dit-elle. — Quoi! s'écria-t-il, vous êtes la fille de l'exilé de la cabane du lac? Tranquillisez-vous, je connais votre père; il n'y a pas une heure que je l'ai quitté; il a fait un détour pour rentrer dans sa demeure; mais il doit y être arrivé maintenant!» Elisabeth n'en écoute pas davantage, elle court vers le lieu où elle a laissé sa mère: elle l'appelle avec des cris de joie, afin que sa voix la rassure avant même qu'elle ait pu lui parler; elle ne la trouve plus: éperdue, elle fait retentir la forêt du nom de ses parents. Du côté du lac, des voix lui répondent; elle double le pas, elle arrive, et, sur le seuil de la cabane, elle voit son père et sa mère; elle s'y jette: en s'embrassant, ils s'expliquent, chacun d'eux était revenu dans la chaumière par un chemin différent; mais les voila réunis, les voila tranquilles. Alors seulement Elisabeth s'aperçoit que le jeune homme l'a suivie; Springer le regarde, le reconnaît, et lui dit avec un profond regret: «Il est bien tard, monsieur de Smoloff; et cependant vous savez qu'il ne m'est pas permis de vous offrir un asile, même pour une seule nuit. — Monsieur de Smoloff! s'écriait Elisabeth et sa mère, notre libérateur, c'est lui qui est ici?» Et toutes deux tombent ensemble à ses pieds; Phédora les baigne de ses pleurs; Elisabeth lui dit: «Monsieur de Smoloff, depuis trois ans que vous avez sauvé la vie de mon père, nous n'avons pas passé un seul jour sans demander à Dieu de vous bénir. — Ah! il vous a entendue, puisqu'il m'a envoyé ici, répond le jeune homme avec une profonde émotion, car le peu que j'ai fait ne méritait assurément pas un pareil prix.»

Cependant il était fort tard; une profonde obscurité enveloppait toute la forêt; le retour à Saïmka au milieu de la nuit n'était pas sans danger, et Springer ne pouvait se résoudre à refuser l'hospitalité à son libérateur; mais il avait promis, sur la foi de l'honneur, au gouverneur de Tobolsk, de ne recevoir personne dans sa demeure, et il lui était affreux de manquer à un pareil serment. Il proposa au jeune homme de l'accompagner jusqu'à Saïmka. «J'allumerai un flambeau, lui dit-il; je connais les détours de la forêt, les marais, les stagnés d'eau (G) qu'il faut éviter; je marcherai le premier.» Phédora effrayée se jeta au-devant de lui pour l'arrêter. Smoloff prit la parole: «Permettez-moi, monsieur, lui dit-il, de rester dans votre cabane jusqu'au jour; je sais quels sont les ordres de mon père, et les motifs qui l'obligent à vous montrer tant de rigueur; mais

je suis sur qu'il me permettra, en cette occasion, de vous accuser de votre serment, et je vous réponds de revenir bientôt vous remercier de sa part de l'asile que vous m'aurez accordé. » Springer prit la main du jeune homme; il entra avec lui dans la cabane, et tous deux s'assirent près du poêle, tandis que Phédora et sa fille préparaient le souper.

Elisabeth était vêtue, selon l'usage des paysannes tartares, avec un court jupon rouge relevé sur le côté, la jambe couverte d'un pantalon de peau de renne, et les cheveux tombant en tresses jusque sur ses talons; un corset étroit et boutonné sur le côté laissait voir toute l'élégance de sa taille, et ses manches retroussées jusqu'au coude ne dérobaient point la beauté de ses bras. La simplicité de son costume semblait relever encore la dignité de son maintien, et tous ses mouvements étaient accompagnés d'une grâce que Smoloff admirait avec une singulière émotion, et dont il ne pouvait détacher ni ses regards ni son cœur. Elisabeth ne le regardait pas avec moins de plaisir; mais dans ce plaisir tout était pur; il ne venait que de la reconnaissance qu'elle lui devait, et des espérances qu'elle fondait sur lui. Dieu lui-même, qui sonde jusqu'aux derniers replis du cœur, n'aurait pas trouvé dans celui d'Elisabeth un seul sentiment qui ne se rapportât à ses parents, et qui ne fût entièrement pour eux. Pendant le souper, le jeune Smoloff dit aux exilés qu'il n'était que depuis trois jours à Saïmka; qu'il avait appris que des loups affamés ravageaient tout le canton, et qu'avant peu on ferait une chasse générale pour les détruire. A cette nouvelle, Phédora se pressa contre son époux en palissant: « Vous n'irez point, j'espère, lui dit-elle, à cette chasse dangereuse; vous n'exposerez pas votre vie, votre vie, le plus précieux de mes biens! — Hélas! Phédora, que dites-vous? reprit Springer avec un sentiment d'amertume. Qu'est-ce que ma vie? sans moi seriez-vous ici? savez-vous ce qui vous rendrait la liberté à vous et à votre enfant? le savez-vous? » Sa femme l'interrompit par un cri douloureux: Elisabeth quitta sa place, vint auprès de son père, lui prit la main et lui dit: « Mon père, tu le sais, élevée dans ces forêts, je ne connais point d'autre patrie; ici, à tes côtés, ma mère et moi nous vivons heureuses; mais j'atteste son cœur comme le mien, que dans aucun lieu de la terre nous ne pourrions vivre sans toi, fût-ce dans ta patrie. — Entendez-vous, monsieur de Smoloff? répliqua Springer; vous croyez que de telles paroles devraient me consoler, et elles enfoncent au contraire le poignard plus avant dans mon sein: des vertus qui devraient faire ma joie sont mon désespoir, quand je pense qu'à cause de moi elles demeureront ensevelies dans ce désert; qu'à cause de moi Elisabeth ne sera point connue, ne sera point aimée. » La jeune fille l'interrompit vivement par ces mots: « O mon père! me voici entre ma mère et toi, et tu dis que je ne serai point aimée? » Springer, sans pouvoir modérer sa douleur, continua ainsi: « Jamais tu ne jouiras de ce plaisir que je te dois; jamais la voix d'un enfant adoré ne te fera entendre de si douces paroles: tu vivras seule ici, sans époux, sans famille, comme un faible oiseau égaré dans le désert. Innocente victime, tu ne connais point les biens que tu perds; mais moi qui ne peux plus te les donner, j'ai tout perdu. » Pendant cette scène, le jeune Smoloff avait essuyé ses larmes plus d'une fois; il voulut parler, sa voix était altérée. Cependant il dit: « Monsieur, dans la place triste qu'occupe mon père, vous devez croire que je ne suis pas étranger au malheur; souvent j'ai parcouru les divers cercles de son vaste gouvernement; que de larmes j'ai recueillies! que de douleurs solitaires j'ai entendues gémir! J'ai vu, j'ai vu dans les déserts de l'affreux Bérésif des infortunés qui vivaient sans amis, sans famille; jamais ils ne recevaient une tendre caresse, jamais une douce parole ne réjouissait leur cœur; isolés dans le monde, séparés de tout, ils n'étaient pas seulement exilés, ils étaient malheureux. — Et quand le ciel t'a blassé ta fille, interrompit Phédora, d'un ton de reproche et d'amour, tu dis que tu as tout perdu; si le ciel te l'ôtait, que dirais-tu donc? » Springer tressaillit: il prit la main de sa fille, et la serrait sur son cœur avec celle de sa femme, il répondit en les regardant toutes deux: « Ah! je le sens, je n'ai pas tout perdu. »

Quand le jour parut, le jeune Smoloff prit congé des exilés. Elisabeth le voyait partir avec regret, car elle était impatiente de lui révéler son projet, de lui demander sa protection; elle n'avait pas trouvé un moment pour lui parler en particulier; ses parents ne l'avaient pas quittée, et elle ne voulait pas s'expliquer devant eux: elle espérait qu'en le voyant souvent elle trouverait l'occasion de l'entretenir. Aussi lui dit-elle très-vivement: « Ne reviez-vous pas, monsieur? Ah! promettez-moi que ce jour-ci n'est pas le dernier où j'aurai vu le sauveur de mon père! » Springer fut surpris de ces paroles, surtout de l'air dont elles étaient prononcées; une secrète inquiétude le saisit. Il se rappela les ordres du gouverneur et assura qu'il n'y désobéirait pas deux fois. Smoloff répondit qu'il était certain d'obtenir de son père une exception pour lui, et que dès ce jour même il allait retourner à Tobolsk pour la solliciter. « Mais, monsieur, continua-t-il, en réclamant ses bontés pour moi, ne lui dirai-je rien pour vous? ne serai-je pas assez heureux pour vous servir? n'avez-vous rien à lui demander? — Bien, monsieur, » répliqua Springer d'un air grave. Le jeune homme baissa tristement les yeux vers la terre, et puis, s'adressant à Phédora, il lui fit la même question. « Monsieur, répondit-elle, je voudrais qu'il me donnât la permission d'aller tous les dimanches entendre la messe à Saïmka avec ma fille. » Smoloff s'engagea à la lui faire obtenir, et s'éloigna, emportant toutes les bénédictions de la famille et les vœux secrets d'Elisabeth pour son prompt retour. En s'en retournant, il n'était occupé que d'elle; il n'avait plus d'autre pensée. Cette jeune fille, qui lui était apparue la veille dans ce désert sous une forme si belle, avait commencé par frapper son imagination; bientôt, en la voyant auprès de ses parents, son

cœur avait été profondément touché; il se retraçait ses moindres paroles, son air, ses regards, surtout le dernier mot qu'elle lui avait dit. Sans ce mot, peut-être une sorte de respect l'eût-il empêché de l'aimer; mais cette vivacité avec laquelle Elisabeth avait exprimé le désir de le revoir, cette prière dont l'accent décelait un sentiment si tendre, lui firent croire qu'elle avait été émue comme lui. Sa jeune imagination s'exaltant par cette pensée, il se persuada que la rencontre de la veille n'était pas un coup de hasard, qu'une mutuelle sympathie avait agi sur Elisabeth comme sur lui, et il était impatient de lire dans son cœur innocent la confirmation de tout ce qu'il osait espérer. Ah! qu'il était loin de deviner ce qu'il devait y lire un jour!

Pendant, depuis la visite de Smoloff, la tristesse de Springer avait pris un caractère plus sombre. Le souvenir de ce jeune homme si aimable, si généreux, si intrépide, lui rappelait sans cesse l'époux qu'il aurait désiré à sa fille; mais sa triste position lui interdisait toute pensée de ce genre, loin de désirer le retour de Smoloff, il le craignait; car Elisabeth pouvait être sensible, et c'eût été le dernier terme du malheur pour son cœur paternel, que de voir sa fille atteinte par la secrète douleur d'un amour sans espoir.

Un soir, plongé dans ces rêveries, la tête entre ses deux mains, le coude appuyé sur le poêle, il poussait de profonds soupirs. Phédora, à cet aspect, avait laissé tomber son aiguille; les yeux fixés sur son époux, le cœur plein d'anxiété, elle demandait au ciel de lui inspirer ces paroles qui consolent et qui ont le pouvoir de faire oublier le malheur. Un peu plus loin dans l'ombre, Elisabeth les regardait tous deux, et songeait avec joie qu'un jour viendrait peut-être où ils ne pleureraient plus. Elle ne doutait point que Smoloff ne consentît à favoriser son entreprise; un secret instinct lui répondait d'avance qu'il en serait touché, et qu'il la protégerait; mais elle craignait le refus de ses parents, surtout celui de sa mère. Cependant, comment partir sans leur aveu, sans savoir le nom de leur patrie, et pour quelle faute elle allait demander grâce? Elle sentit qu'il fallait leur ouvrir son cœur, et que le moment était venu. Elle mit un genou en terre pour demander à Dieu de disposer ses parents à l'entendre; ensuite elle s'approcha doucement de son père, et demeura debout derrière lui, appuyée contre le dossier de la chaise où il était assis. Elle garda le silence un moment, dans l'espoir qu'il lui parlerait peut-être le premier; mais voyant qu'il ne quittait point son attitude pensive, elle commença ainsi: « Mon père, permets-moi de t'adresser une question. » Il releva la tête, et lui fit signe qu'elle le pouvait. « L'autre jour, quand le jeune Smoloff te demanda si tu ne désirais rien: Rien, lui répondis-tu; est-il vrai, ne désirais-tu rien? — Rien qu'il puisse me donner. — Et qui pourrait le donner ce que tu désires? — L'équité, la justice! — Mon père, où peut-on les trouver? — Dans le ciel, sans doute; mais sur la terre, jamais, jamais. » Avant parlé ainsi, les noirs soucis qui ombrageaient son front prirent une teinte plus sombre, et il laissa retomber sa tête dans ses mains.

Après une courte pause, Elisabeth reprit la parole, et d'une voix plus animée elle dit: « Mon père, ma mère, écoutez-moi; c'est aujourd'hui que j'accomplis ma dix-septième année; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de vous cette vie qui me sera si chère, si je puis vous la consacrer; ce cœur, avec lequel je vous aime et vous révère comme les images vivantes du Dieu du ciel. Depuis ma naissance, chacun de mes jours a été marqué par vos bienfaits; je n'ai pu y répondre encore que par ma reconnaissance et ma tendresse; mais qu'est-ce que ma reconnaissance, si elle ne se montre point? qu'est-ce que ma tendresse, si je ne puis vous la prouver? O mes parents! pardonnez à l'audace de votre fille; mais, j'une fois en sa vie, elle voudrait faire pour vous ce que vous n'avez cessé de faire pour elle depuis sa naissance. Ah! daignez enfin verser dans son sein le secret de tous vos malheurs. — Ma fille, que me demandes-tu? interrompit très-vivement son père. — Que vous m'instruisiez de tout ce que j'ai besoin de savoir pour vous montrer tout mon amour, et Dieu sait quel motif m'anime, lorsque j'ose vous adresser un pareil vœu. » En disant ces mots, elle tomba aux genoux de son père, et éleva vers lui des regards suppliants. Un sentiment si grand, si noble, brillait dans ses yeux, à travers les larmes dont ils étaient pleins, et l'héroïsme de son âme jetait quelque chose de si divin sur l'humilité de son attitude, que Springer entrevit à l'instant une partie de ce que sa fille pouvait vouloir. Sa poitrine s'oppressa; il ne pouvait ni parler, ni pleurer; il demeurait silencieux, immobile, accablé comme devant la présence d'un ange: l'excès de l'infortune n'avait point eu la puissance de remuer son cœur, comme venaient de faire les paroles d'Elisabeth; et cette âme si ferme, que les rois n'intimidait point, et que l'adversité ne pouvait abattre, attendrie à la voix de son enfant, cherchait en vain sa force et ne la trouvait plus. Pendant que Springer gardait le silence, Elisabeth demeurait toujours prosternée devant lui. Sa mère s'approcha pour la relever. Placée derrière sa fille, elle n'avait pu voir, lorsque celle-ci était tombée à genoux, ni le geste, ni le regard qui venaient de révéler son sublime secret à son père, et elle était restée bien loin du malheur qui subissait sa tendresse. « Pourquoi, dit-elle à son époux, pourquoi refuserais-tu de lui confier nos secrets? est-ce que sa jeunesse l'effraye? crains-tu que l'âme d'Elisabeth ne s'afflige jusqu'à la faiblesse, de la grandeur de nos revers? — Non, reprit le père, en regardant fixement sa fille, non, ce n'est pas sa faiblesse que je crains. » A ces mots, Elisabeth ne douta pas que son père ne l'eût comprise; elle lui serra la main, mais en silence, afin de n'être entendue que de lui; car elle connaissait le cœur de sa mère, et était bien aise de retarder l'instant qui

devait le déchirer. « Mon Dieu ! s'écria Springer, pardonnez mes murmures ; je commais tous les biens que vous m'avez ravés, et non ceux que vous me destiniez. Elisabeth, tu as effacé en ce jour douze années d'adversité. — Mon père, répondit-elle, puisqu'on entend de semblables paroles sur la terre, ne dis plus qu'il ne s'y trouve pas de bonheur ; mais parle, réponds-moi, je t'en conjure, quel est ton nom, ta patrie, tes malheurs ? — Mes malheurs, je n'en ai plus ; ma patrie, ou je vis près de toi ; mon nom, l'heureux père d'Elisabeth. — O mon enfant ! interrompit Phédora, je pouvais donc t'aimer davantage ! tu viens de consoler ton père. » A ces mots, la fermeté de Springer fut tout à fait vaincue ; il serra dans ses bras sa femme et sa fille, et les baignant de ses larmes, il répétait d'une voix entrecoupée : « Mon Dieu, pardonnez, j'étais un ingrat, pardonnez, ne punissez pas. » Quand cette violente émotion fut un peu calmée, Springer dit à sa fille : « Mon enfant, je vous promets de vous instruire de tout ce que vous désirez savoir ; mais attendez quelques jours encore, je ne pourrais vous parler de mes malheurs aujourd'hui ; vous venez de me les faire oublier. »

L'obéissante Elisabeth n'osa point le presser davantage, et attendit avec respect l'instant où il voudrait s'expliquer ; mais elle l'attendit vainement, Springer semblait le craindre et le fuir ; il avait deviné son projet, et aucun terme ne pouvait exprimer l'admiration et la reconnaissance de ce tendre père : il ne se sentait pas le droit de refuser à sa fille le consentement qu'elle allait lui demander ; mais il ne se sentait pas non plus le courage de le donner. Sans doute ce moyen était le seul qui lui laissât quelque espérance de sortir de l'exil et de replacer Elisabeth au rang qui lui était dû ; mais quand il considérait les fatigues inouïes et les terribles dangers de ce voyage, il n'en pouvait supporter la pensée. Pour rétablir sa famille et retrouver son pays, il eût donné sa vie ; mais il ne pouvait pas risquer celle de sa fille.

Le silence de Springer dictait à Elisabeth la conduite qu'elle devait tenir : elle était sûre que son père l'avait devinée, qu'il était touché de ce qu'elle voulait faire ; mais s'il eût approuvé son projet, aurait-il évité avec tant de soin de lui en parler ? En effet, ce projet était si extraordinaire, que ses parents ne pouvaient le voir que comme une pieuse et tendre folie. Pour parvenir à le leur faire adopter, il était nécessaire qu'elle le présentât sous le jour le plus favorable, dégagé de ses plus grands obstacles, protégée de l'aide et des conseils de Smoloff. Jusqu'à il serait rejeté, elle n'en doutait point. Elle se décida donc à se taire encore, et à n'achever d'ouvrir son cœur à ses parents que quand elle aurait eu un entretien avec Smoloff sur ce sujet. Comme elle prévoyait aussi qu'une des plus fortes raisons que ses parents opposeraient à son départ serait l'impossibilité de lui laisser faire à son âge huit cent lieues à pied dans le climat le plus rigoureux du monde, et pour répondre d'avance à cette difficulté, elle essayait chaque jour ses forces dans les landes d'Ischim ; aucun temps ne la retenait ; soit que le vent chassât la neige avec violence, soit qu'un brouillard épais lui cachât la vue de tous les objets, elle partait toujours, quelquefois malgré ses parents, et s'exerçait ainsi, peu à peu, à braver leurs ordres et les tempêtes.

Les hivers de Sibérie sont sujets aux orages ; souvent, au moment où le ciel paraît le plus serein, des ouragans terribles viennent l'obscurcir tout à coup. Partis des deux points opposés de l'horizon, l'un arrive chargé de toutes les glaces de la mer du Nord (7), et l'autre des tourbillons orageux de la mer Caspienne : s'ils se rencontrent, s'ils se cloquent, les sapins opposent en vain à leur furie leurs troncs robustes et leurs longues pyramides ; en vain les bouleaux plient jusqu'à terre leurs flexibles rameaux et leur mobile feuillage : tout est rompu, tout est renversé ; les neiges roulent du haut des montagnes ; entraînées par leur chute, d'énormes masses de glace éclatent et se brisent contre la pointe des rochers qui se brisent à leur tour ; et les vents, s'emparant des débris des monts qui s'écroulent, des cabanes qui s'abîment, des animaux qui succombent, les enlèvent dans les airs, les poussent, les dispersent, les rejettent vers la terre, et couvrent des espaces immenses de ruines de toute la nature.

Dans une matinée du mois de janvier, Elisabeth fut surprise par une de ces horribles tempêtes ; elle était alors dans la grande plaine des Tombeaux, près la petite chapelle de bois. A peine vit-elle le ciel s'obscurcir, qu'elle se réfugia dans cet asile sacré. Bientôt les vents déchainés vinrent heurter contre ce frêle édifice, et l'ébranlant jusqu'en ses fondements, menaçaient à toute heure de le renverser. Cependant Elisabeth, courbée devant l'autel, n'éprouvait aucun effroi, et l'orage qu'elle entendait gronder autour d'elle atteignait tout, hors son cœur. Sa vie pouvait être utile à ses parents, elle était sûre qu'à cause d'eux Dieu veillerait sur sa vie, et qu'il ne la laisserait pas mourir avant qu'elle les eût délivrés. Ce sentiment, qu'on nommera superstitieux peut-être, mais qui n'était autre chose que cette voix du ciel que la piété seule sait entendre ; ce sentiment, dis-je, inspirait à Elisabeth un courage si tranquille, qu'au milieu du bouleversement des éléments et sous l'atteinte même de la foudre, elle ne put s'empêcher de céder à la fatigue qui l'accablait, et, se couchant au pied de l'autel où elle venait de prier, elle s'endormit paisiblement comme l'innocence dans les bras d'un père, comme la vertu sur la foi d'un Dieu.

En ce même jour, Smoloff était revenu de Tobolsk ; son premier soin, en arrivant à Saïmka, avait été de se rendre à la cabane des exilés. Il apportait à Phédora la permission qu'elle avait sollicitée. Elle et sa fille allaient être libres de se rendre tous les dimanches à l'office de Saïmka ;

mais, loin que cette grâce s'étendit jusqu'à Springer, les ordres de la cour à son égard étaient plus sévères que jamais, et en permettant à Smoloff de le revoir une fois encore, le gouverneur de Tobolsk avait plus consulté son cœur que son devoir. Au reste, cette visite devait être la dernière, le jeune homme l'avait juré à son père. Il était cruellement affligé de tant de rigueur ; mais, en s'avancant vers la demeure d'Elisabeth, insensiblement sa tristesse se changeait en joie, et il sentait moins le chagrin qu'il aurait à la quitter que la charme qu'il allait goûter à la revoir. Dans la première jeunesse, la jouissance du bonheur présente a quelque chose de si vif, de si complet, qu'elle fait oublier toute pensée d'avenir. On est alors trop occupé d'être heureux pour songer si on le sera toujours, et la félicité remplit si bien le cœur, que la crainte de la perdre n'y peut trouver place. Mais en entrant dans la cabane, Smoloff chercha vainement Elisabeth ; elle n'y était point ; il prévint qu'il serait peut-être obligé de repartir avant qu'elle fût de retour, et le sincère jeune homme ne sut point dissimuler sa peine. En vain Phédora, bénissant la main qui lui ouvrait la maison de Dieu et celle qui avait sauvé son époux, lui adressait les plus tendres expressions de sa reconnaissance ; en vain Springer le nommait l'appui, la providence des infortunés, il demeurait faiblement touché de ce qu'il entendait ; il répondait à peine, et le nom d'Elisabeth s'échappait à tout moment de sa bouche. Son trouble révéla aux exilés une partie de son secret ; peut-être en devint-il plus cher à Phédora. Cet amour dont sa fille était l'objet flattait vivement son orgueil, et ce n'est pas un faible orgueil que celui d'une mère. Springer, moins accessible à cette tendre faiblesse, et craignant seulement que sa fille ne s'aperçût d'un sentiment qui pouvait troubler son repos, pressait Smoloff d'obéir à son père, en terminant au plus tôt une visite que sous mille prétextes ce jeune homme s'efforçait de prolonger. Sur ces entrefaites, l'orage se déclara, et les exilés tremblèrent pour leur fille. « Elisabeth ! que va devenir mon Elisabeth ! » s'écriait la mère désolée. Springer prit son bâton en silence et ouvrit la porte pour aller chercher sa fille ; Smoloff se précipita sur ses pas. Le vent soufflait avec violence ; les arbres se rotapaient de tous côtés, il y allait de la vie à travers la forêt. Springer voulut le représenter à Smoloff, et l'empêcher de le suivre ; il ne put y réussir : le jeune homme voyait bien le péril, mais il le voyait avec joie ; il était heureux de le braver pour Elisabeth. Les voilà tous deux dans la forêt. « De quel côté irons-nous ? demande Smoloff. — Vers la grande lande, reprend Springer : c'est là qu'elle va tous les jours, j'espère qu'elle se sera réfugiée dans la chapelle. » Ils n'en disent pas davantage, ils ne se parlent point ; leur inquiétude est pareille, ils n'ont rien à s'apprendre ; ils marchent avec la même intrépidité, s'inclinant, se baissant pour se garantir du choc des branches fracassées, de la neige que le vent chassait dans leurs yeux, et des éclats de rochers que la tempête faisait tourbillonner sur leurs têtes. En atteignant la lande, ils cessèrent d'être menacés par le déchirement des arbres de la forêt ; mais sur cette plaine rase ils étaient poussés, renversés par les rafales de vent qui soufflaient avec furie ; enfin, après bien des efforts, ils gagnèrent la petite chapelle de bois où ils espéraient qu'Elisabeth se serait réfugiée ; mais en apercevant de loin ce pauvre et faible abri dont les branches disjointes craquaient horriblement et semblaient près de s'enfoncer, ils commencèrent à frémir de l'idée qu'elle était là. Animé d'une ardeur extraordinaire, Smoloff devança le père de quelques pas ; il entre le premier, il voit... est-ce un songe ? il voit Elisabeth, non pas effrayée, pâle et tremblante, mais doucement endormie au pied de l'autel. Frappé d'une inexprimable surprise, ils arrêtèrent, la montre à Springer en silence, et tous deux, par un même sentiment de respect, tombent à genoux auprès de l'ange qui dort sous la protection du ciel. Le père se penche sur le visage de son enfant, le jeune homme baisse les yeux avec modestie, et se recule, comme n'osant regarder de trop près une si divine innocence. Elisabeth s'éveille, reconnaît son père, se jette dans ses bras, et s'écrie : « Ah ! je le savais bien que tu veillais sur moi ! » Springer la serre dans ses bras avec une sorte d'étreinte convulsive. « Malheureuse enfant, lui dit-il, dans quelles angoisses tu nous a jetés, ta pauvre mère et moi ! — Mon père, pardonne-moi ses larmes, répond Elisabeth, et allons les essuyer. » Elle se lève et voit Smoloff. « Ah ! dit elle avec une douce surprise, tous mes protecteurs veillaient donc sur moi : Dieu, mon père, et vous ! » Le jeune homme retient son cœur prêt à s'échapper, « Imprudente, reprend Springer, tu parles d'aller retrouver la mère, sais-tu seulement si le retour est possible, et si ta faiblesse résistera à la violence de la tempête, quand M. de Smoloff et moi n'y avons échappé que par miracle ? — Essayons, répond-elle ; j'ai plus de force que tu ne crois ; je suis bien aise que tu t'en assures, et que tu vois toi-même ce que je puis faire pour consoler ma mère. » En parlant ainsi, ses yeux brillent d'un si grand courage, que Springer voit bien qu'elle n'a point abandonné son projet ; elle s'appuie sur le bras de son père, elle s'appuie aussi sur celui de Smoloff : tous deux la soutiennent, tous deux garantissent sa tête, en la couvrant de leurs vastes manteaux. Ah ! c'est bien alors que Smoloff ne peut s'empêcher d'aimer ce tonnerre, ces vents épouvantables qui font chanceler Elisabeth, et l'oblignent à se presser contre lui. Il ne craint point pour sa propre vie, qu'il exposerait mille fois pour de pareils moments ; il ne craint point pour celle d'Elisabeth, il est sûr de la sauver ; dans l'exaltation qui le possède, il défierait toutes les tempêtes de pouvoir l'en empêcher.

Cependant le ciel ne menace plus, les nuages s'éclaircissent, ils cessent de fuir avec une effrayante rapidité ; le vent tombe et s'apaise ; le cœur

de Springer se rassure, celui de Smoloff gémit. Elisabeth dégage son bras, elle veut marcher seule; elle veut braver, aux yeux de son père, ce reste d'orage qui agite encore les airs; elle est fière de ses forces, elle éprouve une sorte d'orgueil à les montrer à son père; elle espère le convaincre qu'elle n'en manquera point pour aller chercher sa grâce, tantôt il aller la chercher à l'autre extrémité du monde.

Phédora les reçoit tous trois dans ses bras, en bénissant le Dieu qui les ramène, et console sa fille des larmes que sa fille vient de lui coûter; elle fait sécher ses bottes de poil d'écureuil, lui ôte son bonnet fourré, et peigne ses longs cheveux. Ces soins maternels, si simples et si tendres, qu'Elisabeth reçoit tous les jours, et dont son cœur est tous les jours plus touché, émeuvent vivement le jeune Smoloff; il sent qu'il est impossible d'aimer Elisabeth sans aimer aussi sa mère, et qu'au bonheur d'être l'époux de cette jeune fille tient un bonheur presque aussi grand, celui d'être le fils de Phédora.

L'orage était entièrement dissipé, le ciel était serein, la nuit s'approchait. Springer prit la main du jeune homme, la serra avec un sentiment douloureux et tendre, et lui rappela qu'il était temps de partir. Alors seulement Elisabeth apprit qu'il était venu pour la dernière fois; elle rougit et se troubla: « Quoi! lui dit-elle, ne vous reverrai-je plus? — Ah! répondit-il avec une grande vivacité, tant que je serai libre, et aussi longtemps que vous habiterez ces déserts, je ne quitte plus Saïmka: je vous verrai dans la forêt, dans la plaine, sur les bords du fleuve: je vous verrai partout. » Il s'arrêta subitement, surpris lui-même de ce qu'il éprouve et de ce qu'il exprime; mais il n'a point été compris par Elisabeth: dans ce qu'il vient de dire, elle n'a vu que la certitude de pouvoir bientôt lui confier ses projets; et, rassurée par cette espérance, elle le voit partir avec moins de regret.

Quand le dimanche fut arrivé, Elisabeth et sa mère se préparèrent de bonne heure à partir pour Saïmka. Springer leur dit adieu, le cœur un peu serré; depuis leur exil, c'était la première fois qu'il restait seul dans sa chaumière: mais il sut dérober son émotion à leurs yeux, et les benit d'une voix calme, en les recommandant aux bontés du Dieu qu'elles allaient implorer. Le temps était beau, la route leur parut courte; la jeune paysanne tartare leur servit de guide dans la forêt et jusqu'au village de Saïmka. En entrant dans l'église, les regards de tout le monde se tournèrent vers elles; mais elles ne tournèrent les leurs que vers Dieu.

Le cœur plein d'une égale piété, la tête baissée, elles s'avancèrent vers l'autel, se prosternèrent humblement, prononcèrent les mêmes vœux en faveur du même objet; et si ceux d'Elisabeth furent plus étendus que ceux de sa mère, Dieu ne les entendit pas moins.

Pendant tout le temps de la cérémonie, cette jeune fille ne leva pas le voile qui couvrait son visage; sa pensée, tout à Dieu et à son père, ne fut pas même jusqu'à celui dont elle attendait du secours. Le pieux concert de toutes les voix qui se réunissaient pour chanter l'hymne divin lui fit une impression profonde et qui tenait de l'extase; elle n'avait jamais entendu rien de pareil; il lui semblait voir les cieux ouverts et Dieu lui-même lui présenter un de ses anges pour la conduire pendant sa route. Cette vision ne cessa qu'avec la musique: alors seulement Elisabeth leva la tête, et le premier objet qu'elle vit fut le jeune Smoloff debout à quelques pas, le dos appuyé contre un pilier, et les yeux fixés sur elle avec la plus tendre expression. Elle crut voir l'ange que Dieu venait de lui promettre, l'ange qui devait l'aider à délivrer son père; elle le regarda avec beaucoup de reconnaissance. Smoloff fut ému; ce regard lui semblait d'accord avec ce qu'il trouvait dans son propre cœur.

En sortant de l'église, il proposa à Phédora de la reconduire dans son traineau jusqu'à l'entrée de la forêt; elle y consentit avec joie: c'était un moyen de retrouver plus tôt son époux; mais Elisabeth éprouva un véritable chagrin de cet arrangement. En marchant à pied, elle se flattait de trouver le moment de parler en secret à Smoloff: dans un traineau, cela devenait impossible. Pouvait-elle s'ouvrir devant sa mère, qui, n'ayant aucune idée de son projet, le repousserait avec effroi, et défendrait au jeune homme d'y donner le moindre encouragement? Cependant allait-elle encore perdre cette occasion favorable, cette occasion peut-être unique, de révéler son projet à Smoloff? Le trouble, l'incertitude agitaient son cœur; déjà le traineau touchait aux premiers arbres de la forêt; Smoloff lui-même avait déclaré ne pouvoir pas aller plus loin. Cependant, ne pouvant pas se résoudre à quitter sitôt Elisabeth, il poussa jusqu'aux bords du lac; mais là il fallut s'arrêter. Phédora descendit la première; en lui donnant la main il lui dit: « Ne venez-vous pas vous promener ici quelquefois? » Elisabeth, qui descend après sa mère, répond d'une voix basse et précipitée: « Non, pas ici; mais demain, dans la petite chapelle de la plaine. » Elle venait de donner un rendez-vous, mais elle ne le savait pas; elle croyait n'avoir parlé que pour son père; et, en voyant dans les yeux de Smoloff qu'il avait entendu sa prière, une douce joie éclata dans les siens.

Tandis que sa mère et elle marchent vers leur cabane, Smoloff s'en retourne seul à travers la forêt, plongé dans les plus délicieuses rêveries. Après ce qu'il vient d'entendre, comment ne serait-il pas sûr d'être aimé d'Elisabeth? Et, avec ce qu'il connaît d'elle, comment ne serait-il pas transporté de son bonheur?

Ce ne fut point avec le trouble d'une démarche hasardée, mais avec toute la sécurité de l'innocence, qu'Elisabeth se rendit le lendemain à la petite chapelle de bois. Sa marche était plus légère, plus rapide, elle faisait les premiers pas vers la délivrance de son père. Le soleil jetait sa

lumière sur une plaine de neige mille glaçons attachés aux arbres multipliaient sa brillante image sous toutes les formes et dans les miroirs de toutes les grandeurs; mais cet éclat si divin et si pur était moins pur et moins divin que le cœur d'Elisabeth. Elle entre dans la chapelle; Smoloff n'y est point encore: ce retard la trouble, un léger nuage paraît dans ses yeux. Ah! ce n'est ni la vanité ni l'amour qui l'y place. En ce moment ni les faiblesses ni les passions ne peuvent s'élever jusqu'à Elisabeth; mais elle craint qu'un accident, une circonstance imprévue, n'arrêtent les pas de celui qu'elle attend. Inquiète, elle demande à Dieu de ne pas prolonger plus longtemps l'incertitude où elle vit. Tandis qu'elle prie, Smoloff accourt; il est surpris qu'elle l'ait devancé, il s'était hâté beaucoup. On va vite sans doute quand c'est la passion qui entra ne; mais Elisabeth venait de prouver en ce jour que la vertu qui court à son devoir peut aller plus vite encore.

En voyant Smoloff, elle lève les yeux et les mains au ciel, et se tournant ensuite vers lui avec une grâce vive et touchante: « Ah! monsieur, lui dit-elle, avec quelle impatience je vous attendais! » Ces mots, l'expression de ses regards, ce rendez-vous, l'exactitude qu'elle a mise à s'y rendre, tout confirme au jeune homme qu'il est aimé; il se hâte de dire qu'il aime, elle ne lui en donne pas le temps. « Monsieur Smoloff, s'écrie-t-elle, écoutez-moi; j'ai besoin de vous pour sauver mon père, promettez-moi votre appui. » Ce peu de mots confond toutes les idées du jeune homme: troublé, confus, il pressent sa méprise, mais n'en aime pas moins Elisabeth. Il tombe à genoux; elle croit que c'est devant Dieu: non, c'est devant elle; il jure d'obéir. Elle reprend ainsi: « Depuis que j'ai commencé à me connaître, mes parents ont été ma seule pensée; leur amour, mon unique bien; leur bonheur, le but de ma vie entière. Ils sont malheureux, Dieu m'appelle à les secourir, et il ne vous a envoyé ici que pour m'aider à remplir ma destinée. Monsieur de Smoloff, je veux aller à Pétersbourg demander la grâce de mon père. » Il fit un geste de surprise comme pour combattre ce projet; elle se hâta d'ajouter: « Je ne pourrais vous dire moi-même depuis quel temps cette pensée est entrée dans mon esprit; il me semble que je l'ai reçue avec la vie, que je l'ai sucée avec le lait; elle est la première dont je me souviens, elle ne m'a jamais quittée: je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle; c'est elle qui m'a toujours occupée auprès de vous: c'est elle qui m'amène ici; c'est elle qui m'inspire le courage de ne craindre ni la fatigue, ni la misère, ni la mort, ni les rebuts; c'est elle qui me ferait désobéir à mes parents s'ils m'ordonnaient de ne pas partir. Vous voyez, monsieur de Smoloff, qu'il serait inutile de me combattre, et que de pareilles résolutions ne peuvent être ébranlées. » Pendant ce discours, les tendres espérances du jeune homme s'étaient toutes évaporées; mais il goûta jusqu'à l'ivresse le sentiment de l'admiration, et l'héroïsme de cette jeune fille lui arrachait des larmes aussi douces peut-être que celles de l'amour. « Ah! lui dit-il, heureux, mille fois heureux que vous m'ayez choisi pour vous entendre, pour vous aider; mais vous ne connaissez point tous les obstacles... — Deux seuls m'ont inquiétée, interrompit-elle, et il n'y a peut-être que vous au monde qui puissiez les lever. — Parlez, parlez, lui dit-il, impatient d'obéir: que pouvez-vous demander qui ne soit au-dessous de ce que je voudrais faire? — Ces obstacles, les voici, répondit Elisabeth: j'ignore la route que je dois prendre, et je ne suis pas sûre que ma fuite ne nuise pas à mon père; il faut donc que vous m'indiquiez mon chemin, les villes que je trouverai sur mon passage, les maisons hospitalières qui recueilleront ma misère, le moyen le plus sûr de faire passer ma requête à l'empereur; mais, avant tout, il faut que vous me répondiez que votre père ne punira pas le rien de mon absence. » Smoloff en répondit: « Mais, Elisabeth, ajoutez-t-il, savez-vous à quel point l'empereur est irrité contre votre père? savez-vous qu'il le regarde comme son plus mortel ennemi? — J'ignore, lui dit-elle, de quel crime on peut l'accuser; je ne connais encore ni son vrai nom, ni sa patrie; mais je suis sûre de son innocence. — Quoi! repartit Smoloff, vous ne savez point quel était le rang de votre père, ni le nom que vous lui rendrez? — Non, je ne les sais point, répondit-elle. — O fille étonnante! s'écria-t-il, pas un mouvement d'orgueil, de vanité dans ton devotedement; tu ne sais point ce que tu vas reconquérir: tu n'as pensé qu'à tes parents; mais qu'est-ce que la grandeur de ta naissance devant celle de ton âme? qu'est-ce auprès de tes sentiments que le nom des... — Arrêtez, interrompit-elle vivement, ce secret est celui de mon père, et je ne dois l'apprendre que de lui. — Elle a raison, repartit Smoloff dans une sorte d'enthousiasme; rien n'est assez bien pour elle quand elle peut encore faire mieux. » La jeune fille reprit la parole pour lui demander quand il lui donnerait les lumières dont elle avait besoin pour sa route: « Je vais y travailler, lui dit-il; mais, Elisabeth, croyez-vous que vous puissiez traverser les trois mille cinq cents verstes qui séparent le cercle d'Ischim de la province d'Ingrie, seule, à pied, sans secours? — Ah! s'écria-t-elle en se prosternant devant l'autel, celui qui m'envoie au secours de mes parents ne m'abandonnera pas. » Smoloff, les yeux pleins de larmes, lui répondit après un moment de silence: « Il est impossible que vous songiez à une telle entreprise avant les beaux jours, maintenant elle serait impraticable. Voici la saison où les traîneaux vont être interrompus, et où vous seriez inondée dans les forêts humides de la Sibérie; je vous reverrai dans quelques jours, Elisabeth; alors seulement je pourrai vous dire tout ce que je pense d'un projet qui m'a trop ému pour que j'aie pu le juger. Je retournerai à Tobolsk, je veux parler à mon père... Mon père est le meilleur des hommes; il y aurait bien plus d'infortunés ici s'il n'y

commandait pas. Les grandes actions plaisent à son cœur; il n'est pas libre de vous aider, son devoir le lui défend; mais, je le jure, il ne punira pas votre père d'avoir donné le jour à une fille si vertueuse. Ah! qu'il s'enorgueillirait, au contraire, de vous nommer la sienne! Elisabeth, pardonnez; c'est malgré moi que mon cœur se déclare: je sais bien qu'il ne peut y avoir de place dans le vôtre pour un autre sentiment que pour celui qui l'occupe; je n'attends donc rien; mais, s'il vient un jour où vos parents, rendus à leur patrie, soient heureux, et vous tranquille, souvenez-vous alors que dans ces déserts Smoloff vous vit, vous aima, et qu'il eût préféré y vivre obscur et pauvre avec Elisabeth, fille d'un exilé, à tous les honneurs que le monde pourrait lui offrir. Il ne put achever, des larmes étouffent sa voix; lui-même s'étonne d'une si extraordinaire émotion; car jusqu'alors il n'avait jamais été faible, mais jusqu'alors il n'avait point aimé.

Cependant Elisabeth est demeurée immobile; l'idée d'un autre amour que l'amour filial lui paraît si nouvelle, qu'à peine elle la conçoit: peut-être lui eût-elle paru moins étrange, si son cœur avait eu de la place pour le recevoir; peut-être que si elle avait vu ses parents heureux, Smoloff aurait été aimé; s'ils le sont un jour, peut-être l'aimera-t-elle; mais tant qu'ils seront dans l'infortune elle demeurera fidèle à sa pieuse passion: pour en contenir deux, le cœur humain, tout vaste qu'il est, ne l'est point encore assez.

Elisabeth n'a jamais vécu dans le monde, elle en ignore les usages et les bienséances; cependant une sorte de pudor, qui est comme l'instinct de la vertu, lui apprend qu'après l'aveu qu'elle vient d'entendre une jeune fille ne doit point rester seule avec le jeune homme qui l'a osé faire; elle marche vers la porte, elle va sortir: Smoloff, qui voit son dessein, lui dit: « Elisabeth, vous aurais-je offensée? Ah! j'atteste ce Dieu ici présent que, s'il y a de l'amour dans mon cœur, il n'y a pas moins de respect; il sait que, si vous me l'ordonnez, je puis me taire et mourir: comment donc, Elisabeth, pourrais-je vous avoir offensée? — Vous ne m'avez point offensée, répondit-elle avec douceur; mais je ne suis venue ici que pour vous parler en faveur de mes parents: maintenant que vous m'avez entendue, je n'ai plus rien à vous dire, et je vais les retrouver. — Eh bien, noble fille, retourne à ton devoir; en m'associant à lui, tu m'as rendu digne de toi; et loin de jamais songer à t'en écarter, même dans ma plus secrète pensée, je ne vais m'occuper que de t'aider à le remplir. »

Alors il lui promit de lui remettre, le dimanche suivant, à l'église de Sainka, toutes les notes et les renseignements dont elle aurait besoin pour l'exécution de son projet; et ils se séparèrent.

Quand le dimanche arriva, Elisabeth suivit sa mère avec joie à Sainka; elle était impatiente de retrouver Smoloff, et de recevoir enfin toutes les instructions qui allaient faciliter son départ. Cependant la cérémonie finit, et Smoloff ne parut point; Elisabeth devint inquiète. Pendant que sa mère priait encore, elle demanda à une vieille femme si M. de Smoloff n'était pas dans l'église; on lui répondit que non, et qu'il était parti depuis deux jours pour Tobolsk. A ce mot, Elisabeth fut frappée d'une véritable douleur: l'objet de ses plus chers desirs semblait toujours fuir devant elle en ce moment où elle se croyait près de l'atteindre. Mille craintes funestes la troublèrent: puisque Smoloff avait quitté Sainka sans se souvenir de sa promesse qui lui répondait qu'il s'en souviendrait à Tobolsk, et alors, quel serait son recours? Cette pensée la poursuivit tout le jour; et le soir, accablée d'un chagrin d'autant plus cruel qu'elle en portait seule tout le poids, et qu'elle employait tout son courage à le dérober aux yeux de ses parents, elle se retira de bonne heure dans son petit réduit, afin de se livrer du moins sans contrainte à l'inquiétude qui la tourmentait. Aussitôt qu'elle fut sortie, Phédora pencha sa tête sur le sein de son époux, et lui dit: « Écoute la sollicitude qui pèse sur mon cœur. N'as-tu pas remarqué le changement de notre Elisabeth? près de nous elle est pensive: le nom de Smoloff la fait rougir, son absence l'inquiète; ce matin, à l'église, elle était préoccupée, ses regards erraient de tous côtés; je l'ai entendue demander si Smoloff n'était point à Sainka, et elle est devenue pâle comme la mort, quand on lui a dit qu'il était parti pour Tobolsk. O Stanislas! je m'en souviens, dans ces jours qui précéderent celui où je devins ton heureuse épouse, c'est ainsi que je rougisais quand on me parlait de toi; c'est ainsi que mes yeux te cherchaient partout, et qu'il se remplissaient de larmes quand ils ne te rencontraient pas. Hélas! ces symptômes d'un amour qui ne devait point fuir, comment ne les verrais-je point avec terreur dans l'âme de ma fille? elle n'est pas destinée à être heureuse comme sa mère. — Heureuse! reprit Springer avec amertume; heureuse dans le désert, dans l'exil! — Oui, dans le désert, dans l'exil, interrompit vivement Phédora, heureuse partout où l'on aime. » Et ses bras serrèrent son époux contre son sein. Mais bientôt, revenant à la première pensée qui l'occupait, elle dit: « Je crains que mon Elisabeth n'aime le jeune Smoloff; toute charmante qu'elle est, cependant il ne verra en elle que la fille d'un pauvre exilé; il la dédaignera, et mon unique enfant, née de mon sang, nourrie de mon lait, mourra comme sa mère, avec son amour... »

En parlant ainsi elle pleurait, et la vue de son époux, qui la console de tout, ne pouvait la consoler du malheur de sa fille. Springer réfléchit un moment, puis il répondit: « Phédora, ma bien-aimée, calme tes craintes; j'ai étudié aussi notre Elisabeth; peut-être ai-je vu plus avant que toi dans son âme; une autre pensée que celle de Smoloff l'occupe tout entière, j'en suis sûr; je suis sûr aussi que, si nous la voulons don-

ner à Smoloff, il ne la dédaignerait point, même dans ce désert, et ce sentiment le rendrait digne de l'obtenir, si jamais... Non, Elisabeth ne restera pas toujours dans ce désert, elle ne demeurera pas inconnue, elle ne sera pas malheureuse, cela est impossible: l'un de vertus sur la terre annonce une justice dans le ciel, tôt ou tard elle se montrera. »

Depuis leur exil, c'était la première fois que Springer n'avait pas désespéré de l'avenir. Phédora en conçut les plus doux présages; et, rassurée par les paroles de son époux, elle s'endormit tranquillement entre ses bras.

Pendant deux mois, Elisabeth alla chaque dimanche à Sainka, s'attendant toujours à y trouver Smoloff. Ce fut en vain: il ne parut plus, et même elle apprit qu'il avait quitté Tobolsk. Alors toutes ses espérances l'abandonnèrent; elle ne douta plus que Smoloff ne l'eût entièrement oubliée, et plus d'une fois elle versa sur cette pensée des larmes amères, dont la plus pure innocence n'aurait pu lui faire un reproche. Vers la fin d'avril, un soleil plus doux venait de fondre les dernières neiges; les îles sablonneuses des lacs commençaient à se couvrir d'un peu de verdure; l'aubépine épanouissait ses grosses houppes blanches semblables à des flocons d'une neige nouvelle, et la campanule avec ses boutons d'un bleu pâle, le vélar qui élève ses feuilles en formes de lance, et l'armoise cotonneuse, tapissaient le pied des buissons. Des nuées de merles noirs s'abattaient par troupes sur les arbres dépouillés, et interrompaient les premiers le morne silence de l'hiver; déjà sur les bords du fleuve voltigeait çà et là le beau canard de Perse, couleur de rose, avec son bec noir et sa huppe sur sa tête, qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris perçants, même lorsqu'on l'a manqué; et dans les roseaux des marais accourraient des bécasses de toute espèce, les noires avec des becs jaunes, les autres hautes en jambes avec un collier de plume. Enfin, un printemps prématuré semblait s'annoncer à la Sibérie; et Elisabeth, pressentant tout ce qu'elle allait perdre, si elle manquait une année si favorable pour son voyage, prenait la résolution hardie de poursuivre son projet, et de ne compter, pour en assurer le succès, que sur elle et sur Dieu.

Un matin, Springer s'occupait à labourer son jardin; assise près de lui, Elisabeth le regardait en silence; il ne lui avait point confié encore le secret de son infortune, et elle ne recherchait plus cette confiance. Il s'était élevé dans son âme une sorte de tendre fierté qui lui faisait désirer de ne connaître les malheurs de ses parents que quand elle serait au moment de partir, et de n'entendre le récit de tout ce qu'ils avaient perdu que quand elle pourrait leur répondre: « Je vais tout vous rendre. » Jusqu'à ce jour, elle avait compté sur les promesses de Smoloff, et c'était là-dessus qu'elle avait fondé des espérances raisonnables; mais, après les espérances raisonnables, il en est d'autres encore, et ce furent elles-là qui la déterminèrent à parler. Cependant, avant de commencer, elle repassa dans sa tête toutes les objections qu'on va lui faire, tous les obstacles qu'on va lui opposer: ils sont terribles, elle le sait, Smoloff le lui a dit, et elle est bien sûre que la tendresse de ses parents les exagérera encore. Que répondra-t-elle à leurs frayeurs, à leurs ordres, à leurs prières? Que répondra-t-elle, quand ils lui diront que les joies de la patrie ne sont rien pour eux au prix de l'absence de leur enfant? Un instant elle oublia que son père est auprès d'elle, et, tout en larmes, elle tombe à genoux, en demandant à Dieu de lui accorder l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents. Springer, qui l'entend pleurer, se retourne, court à elle, la prend dans ses bras, et lui dit: « Elisabeth, qu'as-tu? que veux-tu? Ah! si ton cœur est déchiré, pleure du moins dans le sein de ton père. — Mon père, répond-elle, ne me retiens plus ici: tu sais que je veux partir, promets-moi de partir; je le sens, c'est Dieu qui m'appelle... » Elle ne peut achever. La jeune Tartare accourt: « M. de Smoloff, leur dit-elle, voici M. de Smoloff. » Elisabeth jette un cri de joie, serre les deux mains de son père contre sa poitrine, en ajoutant: « Tu le vois bien, c'est Dieu lui-même qui m'appelle; il envoie celui qui peut m'ouvrir les chemins, il n'y a plus d'obstacles. O mon père! ton heureuse fille brisera ta chaîne. » Sans attendre sa réponse, elle court au-devant de Smoloff; elle rencontre sa mère; elle la serre dans ses bras, l'entraîne en s'écriant: « Viens, ma mère, il est revenu! M. de Smoloff est ici. » Elles entrent dans leur chambre, et y trouvent un homme de cinquante ans, en habit d'uniforme, et suivi de plusieurs officiers. La mère et la fille s'arrêtent avec surprise. « Voici M. de Smoloff, » leur dit la jeune Tartare. A ces mots, toutes les espérances qui venaient de rentrer dans le cœur d'Elisabeth, l'abandonnent une seconde fois; elle pâlit; ses yeux se remplissent de larmes. Phédora, frappée de la vivacité de cette impression, s'approche de sa fille, se place devant elle, afin de cacher son trouble; heureuse si, en lui donnant sa vie, elle avait pu la délivrer de la funeste passion dont elle la croyait dévorée.

Le gouverneur de Tobolsk fit éloigner sa suite; et, dès qu'il fut seul avec les exilés, il se tourna vers Springer et lui dit: « Monsieur, depuis que la prudence de la cour de Russie a cru devoir vous envoyer ici, voici la première fois que je viens visiter ce cercle éloigné; ce devoir m'est doux, puisqu'il me permet de montrer à un illustre proscrit toute la part que je prends à son infortune; je gémis que ce même devoir me défende de le secourir et de le protéger. — Je n'attends rien des hommes, monsieur, interrompit froidement Springer; je ne veux point de leur pitié, et je n'espère rien de leur justice; heureux dans mon malheur de ce qu'ils m'ont placé aussi loin d'eux, je passerai mes jours dans ces déserts sans me plaindre. — Ah! monsieur, reprit le gouverneur avec émotion, pour un homme comme vous, vivre loin de sa patrie est

un affreux destin. — Il en est un plus affreux encore, monsieur le gouverneur, reprit Springer, c'est de mourir loin d'elle. » Il n'acheva point; s'il eût ajouté un mot, peut-être eût-il versé une larme, et l'illustre infortuné ne voulait pas se montrer moins grand que son malheur. Elisabeth, cachée derrière sa mère, regardait timidement par-dessus son épaule, si l'air et la physiognomie du gouverneur annonçaient assez de bonté pour qu'elle osât s'ouvrir à lui. Ainsi, la craintive colombe, ayant de sortir de son nid, élève sa tête entre les feuilles, et regarde longtemps si la pureté du ciel lui promet un jour serein.

Le gouverneur la remarqua, il la reconnut; son fils lui avait souvent parlé d'elle, et le portrait qu'il en avait fait ne pouvait ressembler qu'à Elisabeth. « Mademoiselle, lui dit-il, mon fils vous a connue; vous lui avez laissé des souvenirs ineffaçables. — Vous a-t-il dit, monsieur, qu'elle lui devait la vie de son père? interrompit vivement Phédora. — Non, madame, lui répondit le gouverneur; mais il ma dit qu'elle donnerait la sienne pour son père et pour vous. — Elle la donnerait, reprit Springer, et cette tendresse est le seul bien qui nous reste, le seul que les hommes ne pourraient jamais nous ravir. »

Le gouverneur détourna la tête avec émotion; après un court silence il reprit la parole en s'adressant à Elisabeth. « Mademoiselle, il y a deux mois que mon fils, étant à Saïnka, reçut l'ordre de l'empereur de partir sur-le-champ pour rejoindre l'armée qui se rassemblait en Livonie; il fallut obéir sans délai. Avant de me quitter, il me conjura de vous faire passer une lettre; cela était impossible. Je ne pouvais, sans me compromettre, en charger personne; je ne pouvais que vous la donner moi-même; la voici. » Elisabeth la prit en rougissant; le gouverneur vit la surprise de ses parents, et s'écria: « Heureux le père, heureuse la mère dont la fille ne leur cache que de semblables secrets! » Alors il rappela sa suite, et devant elle il dit à Springer: « Monsieur, les ordres de mon souverain me prescrivent toujours de vous empêcher de recevoir personne ici; cependant je suis informé que de pauvres missionnaires, revenant des frontières de la Chine, doivent traverser ces montagnes; s'ils viennent frapper à votre cabane, et vous demander pour une nuit l'hospitalité, il vous sera permis de la leur donner. »

Quand le gouverneur fut parti, Elisabeth demeura les yeux baissés, regardant sa lettre, et n'osant l'ouvrir: « Ma fille, lui dit Springer, si tu attends de ta mère et de moi la permission de lire ce papier, nous te la donnons. » Alors d'une main tremblante Elisabeth brisa le cachet de la lettre, la parcourut tout bas, et s'interrompit plusieurs fois par des exclamations de reconnaissance et de joie. A la fin, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita sur le sein de ses parents. « Le moment est venu, leur dit-elle; tout favorise mes projets: la Providence m'ouvre une route sûre, le ciel m'approuve et bénit mes intentions. O mes parents! ne les approuverez-vous pas, ne les bénirez-vous pas comme moi? »

A ces mots Springer tressaillit, car il comprit ce qu'il allait entendre; mais Phédora, qui n'en avait aucune idée, s'écria: « Elisabeth, quel est donc ce mystère, et que contient ce papier? » Et elle fit un mouvement pour le prendre; sa fille osa le retenir. « O ma mère! pardonne, lui dit-elle, je tremble de parler devant toi; tu n'as rien deviné, ta douleur m'empêche: c'est maintenant l'unique obstacle, c'est le seul devant lequel je recule... Ah! permets que je ne m'explique que devant mon père; tu n'es pas préparée comme lui... — Non, ma fille, interrompit Springer, ne fais point ce que l'exil et le malheur n'ont pu faire, ne nous sépare pas. Viens, ma Phédora, viens contre le cœur de ton époux, et si tu as besoin de force pour les paroles que tu vas entendre, il te prêtera toute la sienne. » Phédora éperdue, se voyant comme menacée par la foudre, sans savoir de quelle main, répondit avec effroi: « Stanislas, que veut dire ceci? n'ai-je point soutenu tous les revers avec courage? je n'en manquerai point, ajouta-t-elle, en serrant fortement contre son cœur son époux et sa fille; je n'en manquerai point contre tous ceux qui m'atteindront entre vous deux. » Elisabeth voulut répondre; sa mère ne le permit pas. « Ma fille, s'écria-t-elle avec un accent déchirant, demande-moi la vie, mais ne me demande pas de t'éloigner d'ici. » Ces mots disaient qu'elle avait tout deviné; il ne s'agissait plus de lui rien apprendre, mais de la déterminer; baignée de larmes, et tremblant devant la douleur de sa mère, Elisabeth, d'une voix entrecoupée, laissa seulement échapper ces mots: « Ma mère, pour le bonheur de mon père, si je te demandais quelques jours? — Non, pas un seul jour, interrompit sa mère éperdue: quel horrible bonheur pourrait s'acheter par ton absence! non, pas un seul jour. O mon Dieu! ne permettez pas qu'elle me le demande. » Ces paroles anéantirent les forces d'Elisabeth: hors d'état de prononcer elle-même ce qui doit affliger sa mère, elle présente en silence à son père la lettre du gouverneur de Tobolsk, et lui fait signe de la lire. Springer soutient sa femme contre sa poitrine, en lui disant: « Repose-toi ici avec confiance, car ce soutien-là ne te manquera jamais. » Puis, d'une voix qu'il s'efforce en vain de raffermir, il lit tout haut la lettre suivante, écrite de Tobolsk par le jeune Smoloff, et à deux mois de date:

« Un de mes plus vifs regrets, en quittant Saïnka, mademoiselle, a été de ne pouvoir vous instruire de l'obligation rigoureuse qui me forçait à m'éloigner de vous: je ne pouvais vous aller voir, vous écrire, ni vous envoyer des explications que vous n'aviez demandées, sans contraindre aux ordres de mon père, et sans compromettre sa sûreté; peut-être l'eussé-je fait sans l'exemple que vous veniez de me donner; mais quand je venais d'appréhender que vous veniez de me donner

« son père, je ne pouvais pas risquer la vie du mien. Cependant, je l'avoue, je n'aime pas mon devoir comme vous aimez le vôtre, et je suis revenu à Tobolsk le cœur déchiré. Mon père m'apprend qu'un ordre de l'empereur m'envoie à mille lieues d'ici, et qu'il faut obéir à l'instant; je vais partir, Elisabeth; vous ne savez pas ce que je souffre. Ah! je ne demande point au ciel que vous le sachiez jamais; il ne peut être juste qu'autant que vous serez heureuse.

« J'ai ouvert mon cœur à mon père: je vous ai fait connaître à lui, j'ai vu couler ses larmes quand je lui ai dit vos projets; je crois qu'il veut vous voir, et qu'il ira exprès cette année visiter le cercle d'Ischim. En attendant, s'il se peut, il vous fera parvenir cette lettre. Elisabeth, je pars plus tranquille, puisque je vous laisse sous la protection de mon père. Cependant, je vous en conjure, n'en usez point pour partir avant mon retour; j'espère revenir à Tobolsk avant un an: c'est moi qui vous conduirai à Pétersbourg, c'est moi qui vous présenterai à l'empereur, c'est moi qui veillerai sur vous pendant ce long voyage: ne craignez point mon amour, je n'en parlerai plus; je ne serai que votre ami, que votre frère; et si je vous sers avec toute la vivacité de la passion, je jure de ne vous parler qu'un langage pur comme l'innocence, comme les anges, comme vous. »

Un peu plus bas, l'apostille suivante était écrite de la main même du gouverneur:

« Non, mademoiselle, ce n'est point avec mon fils que vous devez partir: je ne doute pas de son honneur; mais le vôtre doit être à l'abri de tout soupçon. En allant montrer à la cour de Russie des vertus trop touchantes pour n'être point couronnées, il ne faut pas risquer de faire dire que vous avez été conduite par votre amant, et d'être ainsi le plus beau trait de pitié filiale dont le monde puisse s'honorer. Dans votre situation, il n'y a pas de protecteurs dignes de votre innocence. Que Dieu et votre père: votre père ne peut vous suivre, Dieu ne vous abandonnera pas. La religion vous prêtera son flambeau et son appui; abandonnez-vous à elle: vous savez à qui j'ai permis l'entrée de votre cabane. En vous remettant ce papier, je vous rends dépositaire de mon sort: car si une pareille lettre était connue, si on pouvait se douter que j'aie favorisé votre départ, je serais à jamais perdu; mais je ne suis pas même inquiet: je sais à qui je me confie, et tout ce qu'on doit attendre de la force et de la vertu d'une fille qui s'apprête à dévouer sa vie à son père. »

En finissant cette lettre, la voix de Springer était plus forte et plus animée, car il voyait avec orgueil les vertus de sa fille et l'estime qu'on en faisait; mais la tendre mère ne voyait que son départ: pâle, abattue, sans mouvement, elle regardait sa fille, levait les yeux au ciel, et n'avait plus la force de pleurer. Elisabeth se mit à genoux devant eux, et leur dit: « O mes parents, laissez-moi vous parler ainsi; ce n'est que dans une humble attitude qu'on doit demander la plus grande de toutes les félicités. J'ose aspirer à celle de vous rendre votre liberté, votre patrie; depuis plus d'une année voilà quel est l'objet de mes plus chères espérances! j'y touche enfin, et vous me défendriez de l'atteindre! Ah! s'il est un bien au-dessus de celui que je vous demande, refusez-moi, j'y consens; mais s'il n'en est pas... » Emue, tremblante, sa voix expira, et ce ne fut qu'en embrassant les genoux de ses parents qu'elle put achever sa prière. Springer posa les mains sur la tête de sa fille sans proférer un seul mot. La mère s'écria: « Seule, à pied, sans secours! non, je ne le puis, je ne le puis. — Ma mère, reprit vivement Elisabeth, je l'en conjure, ne repousse pas mes vœux. Si tu savais depuis combien de temps je nourris mon projet, et toutes les consolations que je lui dois! Aussitôt que mon âge me permit de comprendre vos infortunes, je me promis de consacrer ma vie à vous en délivrer. Heureux jour celui où je promis de servir mon père! heureux espoir qui me soutenait quand je le voyais pleurer!... Ah! que de fois, étant témoin de vos muets chagrins, j'aurais été consumée d'une mortelle tristesse, si je n'avais pu me dire: Moi, moi, je leur rendrai ce qu'ils regrettent!... Mes parents, si vous m'arrachez cette espérance, vous m'arracherez la vie. Privée de cette pensée, où toutes mes autres pensées viennent aboutir, je ne verrai plus de but à mon existence, et mes jours s'éteindront dans la langueur... Oh! pardonnez si je vous afflige; non, si vous me retenez ici, je ne mourrai pas, puisque ma mort serait pour vous un malheur de plus; mais permettez-moi d'être heureuse. Ne dites pas que mon entreprise est impossible; elle ne l'est pas, mon cœur vous en répond; il trouvera des forces pour aller demander justice, et des paroles pour la faire obtenir: il ne craint rien, ni les fatigues, ni les obstacles, ni les mépris, ni la cour, ni les rois; il ne craint que votre refus... — Laisse, laisse, Elisabeth, interrompit Springer, je ne me connais plus, tu bouleverses mon âme; jusqu'à ce jour elle n'avait point reculé devant une bonne action, et des vertus supérieures à son courage ne s'étaient point présentées à elle... Je ne croyais pas être faible: ô ma fille, tu viens de m'apprendre que je le suis; non, je ne puis consentir à ce que tu veux. » Ranimée par ce refus, Phédora prit les mains de sa fille entre les siennes, et lui dit: « Ecoute-moi, Elisabeth; si ton père est faible, tu peux bien permettre à ta mère de l'être aussi; pardonne-lui de ne pouvoir se résoudre à te laisser déployer tant de vertus. Etrange situation, où une mère demande à sa fille d'être moins vertueuse; mais la mère te le demande, ne te l'ordonne point; car en t'élevant au-dessus de tout, tu as mérité de ne plus recevoir d'ordre que de toi-même. — Ma mère, reprit Elisabeth, les tiens me seront toujours sacrés; si tu me demandes de rester ici, j'espère avoir la force de l'obéir;

mais puisque mon dessein t'a touchée, laisse-moi espérer qu'il aura ton assentiment : il n'est pas le fruit d'un moment d'enthousiasme, mais de longues années de méditation; il s'appuie autant sur des raisons solides que sur les plus tendres sentiments. Existe-t-il un autre moyen d'arracher mon père à l'exil? depuis douze ans qu'il languit ici, quel ami a pris sa défense? et quand il s'en trouverait un qui osât, oserait-il parler comme moi? serait-il inspiré par un semblable amour?... Oh! laissez-moi toujours croire que Dieu n'a donné qu'à votre unique enfant le pouvoir de vous rendre au bonheur, et ne vous opposez pas à l'auguste mission que le ciel a daigné lui confier. Dites-moi, que trouvez-vous donc de si effrayant dans mon entreprise? Est-ce mon absence? Mais ne vous ai-je pas entendu gémir souvent ensemble d'un exil qui vous empêchait de me donner un époux? Un époux, ô mes parents! ne m'aurait-il pas séparée de vous aussi! Des dangers? il n'y en a point: les hivers de ce climat m'ont accoutumée à la rigueur des saisons, et mes courses dans nos landes à la fatigue d'une longue marche. Avez-vous peur de ma jeunesse? elle sera mon appui: on vient au secours de tout ce qui est faible. Enfin, redoutez-vous mon inexpérience? je ne serai pas seule: rappelez-vous les paroles et la lettre du gouverneur. S'il permet à un pauvre missionnaire de se reposer sous notre toit, c'est pour me donner un guide et un protecteur. Vous le voyez, tout est prévu; il n'y a point de péril, il n'y a plus d'obstacles, et rien ne me manque que votre consentement et votre bénédiction... — Et ton pain, tu le mendieras, répondit Springer avec amertume; les aïeux de la mère, qui régnerent jadis dans ces contrées; les miens, qui se sont assis sur le trône de Pologne, verront l'héritière de leur nom parcourir, en demandant l'aumône, cette Russie qui a fait de leurs royaumes des provinces de son empire. — Si tel est le sang d'où je sors, reprit Elisabeth avec une modeste surprise, si je descends des rois, et que deux couronnes aient été sur le front de mes aïeux, j'espère me montrer digne d'eux et de vous, et ne point avilir le nom qu'ils m'ont laissé; mais la misère ne l'avilira point. Pourquoi la fille des Seïds et de Sobieski rougirait-elle d'avoir recours à la charité de ses semblables? tant de grands hommes précipités du faite des honneurs l'ont implorée pour eux-mêmes! plus heureux qu'eux tous, je ne l'implorerai que pour servir mon père. »



Le gouverneur et son lieutenant.

La noble fermeté de cette jeune fille, une sorte de divin orgueil qui faisait briller dans ses yeux la pensée de s'humilier pour ses parents, donnaient à tout ce qu'elle disait une force et une autorité qui triomphèrent de Springer; il ne se sentit pas la force d'empêcher sa fille de mettre tant de vertus au jour; il se serait cru coupable de la forcer à les ensevelir dans un désert. « O ma Phédora! s'écria-t-il en serrant les mains de son épouse, la laisseras-nous mourir ici, la priverons-nous du bonheur de donner le jour à des enfants qui lui ressemblent? Prends courage, ma bien-aimée; et puisqu'il n'existe nul autre moyen de la rendre à ce monde dont elle sera la gloire, laissons-la partir. » Dans ce moment la mère l'emporta sur l'épouse, et, pour la première fois de sa vie, Phédora s'éleva contre la plus sainte autorité: « Non, non, je ne la laisserai pas partir; en vain mon époux le demande, je saurai lui résister. Quoi! j'exposerais la vie de mon enfant? je laisserais partir mon Elisabeth, pour apprendre un jour qu'elle a péri de froid et de misère dans d'affreux déserts; pour vivre sans elle, pour la pleurer toujours? voilà ce qu'on ose exiger d'une mère! O Stanislas! devais-tu m'apprendre qu'il est un sacrifice que je ne puis te faire, et une douleur dont tu ne me consolerais pas? » En parlant ainsi, elle ne pleurait plus, et était comme dans un état de délire. Springer, le cœur déchiré de sa peine, s'écria: « Ma fille, si votre mère n'y peut consentir, vous ne partirez pas. — Non, ma mère, si tu l'ordonnes, je ne partirai pas, lui dit Elisabeth, en l'accablant des plus touchantes caresses; je l'obéirai toujours. Mais peut-être Dieu obtiendra-t-il de toi ce que tu as refusé à mon père; viens le prier avec moi, ma mère; »

demandons-lui ensemble ce que nous devons faire: c'est la lumière qui guide et la force qui soutient: toute vérité vient de là, et toute résignation aussi! »

En priant, Phédora pleura. Cette piété qui calme, adoucit, et ne s'empare du cœur que pour se mettre à la place de ce qui le tourmente et le déchire; cette piété divine qui ne prescrit jamais un devoir sans en montrer la récompense; cette voix de Dieu, si puissante pour les âmes tendres, toucha celle de Phédora. Dans les caractères nobles et liers, qui ne composent le bonheur que de gloire, l'estime des hommes peut obtenir le sacrifice des plus chères affections; mais la religion seule peut l'obtenir des cœurs qui ne composent le bonheur que d'amour.



Le gouverneur de Tobolsk.

Le lendemain Springer, s'étant trouvé seul avec sa fille, lui fit le récit de ses longues infortunes, il lui apprit quelles funestes guerres avaient déchiré la Pologne, et comment ce malheureux royaume avait été effacé du nombre des empires. « Mon seul crime, ma fille, lui dit-il, est d'avoir trop aimé ma patrie, et de n'avoir pu supporter son asservissement. Ses plus grands monarques étaient du même sang que moi; je pouvais moi-même être appelé au trône, et je devais bien mon amour et ma vie au pays dont je tirais toute ma gloire; je l'ai servi comme je le devais; seul, à la tête d'une poignée de nobles polonais, je l'ai défendu jusqu'à la dernière extrémité contre les trois grandes puissances qui s'avançaient pour l'envahir; et lorsque, accablé par le nombre de nos ennemis, sous les murs de Varsovie, à la vue de cette vaste capitale livrée aux flammes et au pillage, il a fallu céder et se soumettre à la tyrannie, au fond de mon âme je résistais encore. Humilié d'être toujours dans ma patrie, et de n'en plus avoir, partout je cherchais des armes, partout je cherchais des alliés qui m'aidassent à rendre à la Pologne son existence et son nom. Vains efforts, tentatives inutiles! chaque jour rivait davantage des chaînes que mes faibles mains ne pouvaient ébranler. Les terres de mes aïeux étaient dans la partie tombée sous la domination de la Russie; j'y vivais avec Phédora, heureux, mille fois heureux, si le joug de l'étranger n'avait pesé que sur mon front. Mes plaintes peu mesurées, et surtout les nombreux mécontents qui se rassemblaient chez moi, inquiétèrent un monarque absolu et soupçonneux. Un matin, je fus arraché de ma maison, des bras de ma femme, des tiens, ma fille: tu n'avais alors que quatre ans, et tes larmes ne coulaient sur ton malheur que parce que tu voyais pleurer la mère. Je fus traîné dans les prisons de Pétersbourg, Phédora m'y suivit: la permission de s'y enfermer avec moi fut la seule grâce »



Elisabeth faisant la lecture à ses parents.

qu'elle put obtenir. Nous vécîmes près d'une année dans ces affreux cahots, privés d'air, presque du jour, mais non pas d'espérance. Je ne

pouvais croire qu'un monarque juste n'excusât pas un citoyen d'avoir soutenu les droits de sa patrie, et qu'il ne se fiât pas à la promesse que je lui donnais de demeurer soumis; j'avais trop bien présumé des hommes; je fus jugé sans être entendu, et exilé pour la vie en Sibérie. Ma tûlele compagne ne m'abandonna point, et je dois dire qu'en m'accompagnant ici elle avait l'air d'écouter plus encore son cœur que son devoir; si j'eusse été envoyé dans les ténèbres glacées de l'affreux Bérésol, dans les solitudes perdues du lac Baïkal ou du Kamtchatka, je n'y aurais pas été seul encore: il n'est point de désert, il n'est point d'autre si sauvage où ma Phédora ne m'eût suivi: oui, je le veux croire, c'est à ses vertus, c'est à son dévouement si généreux que j'ai dû un exil plus humain. O mon enfant! s'il y a eu quelques douceurs dans ma vie, c'est à ta mère que je les dois, et s'il y a eu du malheur dans la sienne, je n'en dois accuser que moi. — Du malheur! mon père, lui dit Elisabeth, et tu l'as toujours aimée. » A ces mots Springer reconnut le cœur de Phédora, et vit bien qu'ainsi que sa mère, Elisabeth auprès d'un époux ne pourrait pas être malheureuse dans l'exil. « Ma fille, répondit-il en lui remettant la lettre du jeune Smoloff, qu'il avait gardée depuis la veille, si je dois un jour à ton zèle et à ton courage des biens que je ne désire plus que pour t'en accabler, au sein de la prospérité cette lettre te rappellera nos bienfaiteurs; ton cœur, Elisabeth, doit être reconnaissant, et l'alliance de la vertu peut honorer le sang des rois. » La jeune fille rougit, prit la lettre des mains de son père, l'attacha sur son cœur, et s'écria: « Le souvenir de celui qui t'a plaint, qui t'a aimé, qui t'a servi, ne sortira jamais de là. »

Durant quelques jours on ne parla plus du voyage d'Elisabeth: sa mère n'y avait pas consenti encore; mais, à la tristesse de ses regards, au profond abattement de sa contenance, on voyait assez que le consentement était au fond de son cœur, et que l'espérance n'y était plus.

Cependant, peut-être n'eût-elle jamais trouvé la force de dire à sa fille: *Tu peux partir, si le ciel ne la lui eût envoyée.* Un dimanche soir, la famille était en prières, lorsqu'on entendit à la porte un homme qui frappait avec son bâton. Springer ouvre à l'instant; Phédora s'écrie: « Ah! mon Dieu, mon Dieu, voilà celui qu'on nous annonce, celui qui vient enlever mon enfant. » Et elle tomba tout en pleurs, le visage contre la table, sans que sa piété puisse lui donner le courage d'aller au-devant de l'homme de Dieu. Le missionnaire entre: une large barbe blanche lui descend sur la poitrine; son air est vénérable; il est courbé par la fatigue plus encore que par les années; les épreuves de sa vie ont usé son corps et fortifié son âme: aussi porte-t-il dans ses regards quelque chose de triste, comme l'homme qui a beaucoup souffert, et de doux, comme celui qui est bien sûr de n'avoir pas souffert en vain.

« Monsieur, dit-il, j'entre chez vous avec joie; la bénédiction de Dieu est sur cette pauvre cabane; je sais qu'il y a ici des richesses plus précieuses que les perles et l'or: je viens vous demander une nuit de repos. » Elisabeth s'empessa de lui approcher un siège. « Jeune fille, lui dit-il, vous vous êtes bien hâtée dans le chemin de la vertu, et dès les premiers pas vous nous avez laissés loin derrière vous. » Il allait s'asseoir, lorsqu'il entendit les sanglots de Phédora: « Mère chrétienne, lui dit-il, pourquoi pleurez-vous? le fruit de vos entrailles n'est-il pas béni? Ne pouvez-vous pas aussi vous dire heureuse entre toutes les femmes? Si vous versez des larmes parce que la vertu vous sépare de votre enfant pour un peu de temps, que feront les mères qui se voient arracher les leurs par le vice, et qui les perdent pour l'éternité? — O mon père! si je ne devais plus la revoir! s'écria la mère désolée. — Vous la reverrez, reprit-il vivement, dans le ciel, qui est déjà son partage; mais vous la reverrez aussi sur la terre: les fatigues sont grandes, mais Dieu la soutiendra; il mesure le vent à la laine de l'agneau. » Phédora courba la tête avec résignation. Springer n'avait pas dit un mot encore; il ne pouvait parler, son cœur se déchirait; et Elisabeth elle-même, qui jusqu'à ce jour n'avait senti que son courage, commença à sentir sa faiblesse. L'espoir d'être utile à ses parents lui avait caché la douleur de s'en séparer; mais à présent que le moment était venu, quand elle pouvait se dire: demain je n'entendrai plus la voix de mon père, demain je ne recevrai plus les caresses de ma mère, et peut-être un an entier se passera avant que je retrouve d'aussi douces joies, alors il lui semblait que tout s'abîmait devant elle; ses yeux se troublèrent, ses genoux fléchirent, elle tomba en pleurant sur le sein de son père. Ah! timide orpheline, si déjà tu tends les bras à ton protecteur, et que dès les premiers pas tu penches vers la terre comme une vigne sans appui, où trouveras-tu donc des forces pour traverser seule presque une moitié du monde?

Avant de se coucher, le missionnaire s'assit à la table des exilés pour prendre le repas du soir. La plus franche hospitalité y présidait; mais la gaieté en était bannie, et ce n'était qu'avec effort que chacun des exilés retenait ses larmes. Le bon religieux les regardait avec une tendre compassion; il avait vu beaucoup d'afflictions dans le cours de ses longs voyages, et l'art de les adoucir avait été la principale étude de sa vie: aussi pour toutes les douleurs il avait une consolation; pour chaque situation, chaque caractère, il avait des paroles qui rencontraient toujours juste. Quelquefois il n'eût pu s'empêcher point de pleurer; mais les larmes qu'on versait sur une douleur personnelle, il savait, en présentant l'image d'une infortune plus grande, les détourner sur les douleurs d'autrui, et par le sentiment de la piété adoucir le sentiment du malheur. C'est ainsi qu'en racontant ses longues traverses et les désastres dont il avait été le témoin, peu à peu il attachait l'attention des exilés, les emplit de compassion pour leurs frères, les conduisit à se dire intérieurement, qu'en compa-

raison de tant d'infortunés, leur sort était bien doux encore. En effet, que n'avait-il point vu, que ne pouvait-il point dire, cet homme vénérable, qui depuis soixante ans, à deux mille lieues de sa patrie, sous un ciel étranger, au milieu des persécutions, travaillait, sans se lasser jamais, à la conversion des barbares qu'il appelait ses frères, et qui souvent étaient ses hourreaux? Il avait vu la cour de l'ékin, et l'avait étonnée par ses vastes connaissances, et plus encore par ses vertus; il avait adouci les mœurs, il avait réuni des hordes errantes qui tenaient de lui les premières notions de l'agriculture. Ainsi, des landes changées en champs fertiles, des hommes devenus doux et humains, des familles auxquelles les noms de père, d'époux et d'enfants, n'étaient plus étrangers, et des cœurs qui s'élevaient à Dieu pour le bémir de tant de bienfaits, étaient le fruit des soins d'un seul homme. Ah! ces gens-là ne disaient point du mal des missions; ils ne disaient point que la religion qui les commande est une religion sévère et tyrannique; ils ne disaient point surtout que les hommes qui la pratiquent avec cet excès de charité et d'amour sont des hommes inutiles et ambitieux. Mais, pourquoi ne pas dire qu'ils sont ambitieux? En se dévouant au service de leurs frères, n'aspirent-ils pas au plus grand prix possible? ne veulent-ils pas plaire à Dieu et gagner le ciel? L'ambition des plus célèbres conquérants ne s'est jamais élevée si haut; elle s'est contentée du suffrage des hommes et du sceptre de l'univers.

Le bon père apprit ensuite aux exilés que, rappelé par ses supérieurs, il retournait à pied dans l'Espagne, sa patrie. Pour s'y rendre, il avait à traverser encore la Russie, l'Allemagne et la France; mais il disait que c'était peu de chose. Celui qui vient de voyager dans les déserts, qui pour tout abri trouve un antre, pour tout oreiller une pierre, pour toute nourriture un peu de farine de riz délayée dans l'eau, doit se croire au-dessus de ses fatigues en arrivant chez des nations civilisées; et, pour le père Paul, c'était être dans sa patrie que d'être chez des peuples chrétiens. Il racontait des choses extraordinaires des maux qu'il avait soufferts, des difficultés qu'il avait essayées, lorsque, après avoir dépassé les grandes murailles de la Chine, il s'était enfoncé dans l'immense Tartarie. Il disait encore comment, à l'entrée des vastes déserts de la Soongorie, qui appartient à la Chine, et lui servent de limites avec la Sibérie, il avait trouvé un pays abondant en magnifiques pelleteries, en précieuses fourrures, et susceptible de faire, à l'aide de cette richesse, un grand commerce avec les peuples européens; mais nul vestige de notre industrie n'avait encore pénétré jusque-là, aucun marchand n'avait osé porter son or et ses calculs là où le missionnaire avait planté une croix et répandu des bienfaits: tant il est vrai que la charité va encore plus loin que l'avarice.

On arrangea pour le père Paul un lit propre et commode dans le petit cabinet qu'occupait la jeune Tartare, et celle-ci vint dormir, enveloppée d'une peau d'ours, auprès du poêle.

Quand le jour commença à paraître, Elisabeth se leva, elle s'approcha doucement de la porte du père Paul; et, ayant entendu qu'il était déjà en prières, elle lui demanda la permission d'entrer et de l'entretenir seul: devant ses parents, elle n'aurait pas osé lui parler de ses projets, et du désir qu'elle avait de ne pas attendre plus loin que l'aube prochaine pour se mettre en route. A genoux près de lui, elle lui raconta l'histoire de toute sa vie: touchante histoire, qui n'était composée que de sa tendresse pour ses parents! Sans doute, dans le long récit de ses incertitudes et de ses espérances, elle prononça plus d'une fois le nom de Smoloff; mais il semblait que ce non n'était là que pour relever son innocence, et montrer qu'elle l'avait conservée dans toute sa pureté: aussi le père Paul fut-il profondément touché de tout ce qu'il entendit: il avait fait le tour du monde, et vu presque tout ce qu'il contient; mais un cœur comme celui d'Elisabeth, il ne l'avait point vu encore.

Springer et Phédora ne savaient point que l'intention de leur fille était de les quitter le lendemain; mais le matin, en l'embrassant, ils se sentirent émus et agités de ce frémissement involontaire qu'éprouvent tous les êtres vivants à la veille de l'orage. A chaque pas qu'Elisabeth faisait dans la chambre, sa mère la suivait des yeux, et souvent la retenait brusquement par le bras, sans oser lui adresser une question, mais lui parlant sans cesse de soins à prendre pour le lendemain, et lui donnant des ordres pour divers ouvrages à faire à quelques jours de là. Ainsi, elle cherchait à se rassurer par ses propres paroles; mais son cœur n'en était pas plus tranquille, et le silence de sa fille lui parlait toujours de départ. Pendant le diner, elle lui dit: « Elisabeth, si le temps est beau demain, vous monterez dans votre petite nacelle avec votre père, pour aller pêcher quelques poissons dans le lac. » Sa fille la regarda, se tut, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Springer, déchiré de la même inquiétude que sa femme, reprit un peu vivement: « Ma fille, avec vous entendez l'ordre de votre mère? demain vous viendrez avec moi. » La jeune fille pencha sa tête sur l'épaule de son père, et lui dit à voix basse: « Demain vous consolerez ma mère. » Springer pâlit: c'en fut assez pour Phédora, elle ne demanda plus rien; elle était sûre que le mot de départ venait d'être prononcé, et elle ne voulait pas l'entendre; car le moment où l'on oserait en parler devant elle serait celui où il faudrait y donner son consentement, et elle espérait que tant qu'elle ne l'aurait pas donné, sa fille n'oserait pas partir. Springer ramassa toutes ses forces; il voit qu'il aura à soutenir, le lendemain, et le départ de sa fille et la douleur de sa femme; il ne sait point s'il survivra au sacrifice qu'il va faire, sacrifice auquel il ne peut se résoudre que par excès d'amour pour sa fille, et l'air de le recevoir; il la remercie de son dévouement; et, cachant

ses larmes au fond de son cœur, il feint d'être heureux, pour donner à son Elisabeth la seule récompense digne de ses vertus.

Ah ! dans ce jour-là, que d'émotions secrètes, de sentiments inaperçus, de caresses vives et déchirantes entre les parents et leur fille ! Le missionnaire cherchait à fortifier les courages, en rappelant toutes les histoires des saintes Écritures, où Dieu se montre prompt à récompenser les grands sacrifices de la piété filiale et de la résignation paternelle ; il laissait entrevoir aussi que les fatigues du voyage seraient moins grandes, parce qu'un homme puissant, qu'il ne nommait pas, mais qu'on devinait assez, lui avait fourni les moyens de rendre la route plus commode et plus douce. Enfin, quand le soir fut arrivé, Elisabeth se mit à genoux, et d'une voix émue demanda à ses parents de la bénir. Le père s'approcha, des larmes coulaient le long de ses joues ; sa fille lui tendit les bras : il comprit que c'était un adieu ; son cœur se serra, ses larmes s'arrêrèrent ; il posa les mains sur la tête d'Elisabeth, en la recommandant à Dieu dans son cœur, mais sans avoir la force de proférer une parole. La jeune fille alors, regardant sa mère, lui dit : « Et toi, ma mère, ne veux-tu pas bénir aussi ton enfant ? — Demain, reprit-elle avec l'accent étouffé d'une profonde désolation, demain ! — Et pourquoi pas aujourd'hui aussi, ma mère ? — Ah ! oui, repartit Phédora, en s'élançant impétueusement vers elle, tous les jours, tous les jours ! » Elisabeth courba la tête d'avant ses parents, qui, les mains réunies, les yeux élevés, la voix tremblante, prononcèrent ensemble une bénédiction que Dieu dut entendre.

A quelques pas le missionnaire pria aussi : c'était la vertu qui pria pour l'innocence. Ah ! si de pareils vœux n'étaient pas écoutés du ciel, quels seraient donc ceux qui auraient le droit d'aller jusqu'à lui !

On était alors à la fin de mai ; c'est le temps de l'année où, entre le crépuscule du soir et l'aube du jour, à peine y a-t-il deux heures de nuit. Elisabeth les employa à faire les préparatifs de son départ : elle mit dans son sac de peau de renne un habit de voyage et des chaussures ; depuis près d'un an elle y travaillait la nuit à l'insu de sa mère, et depuis le même temps à peu près elle mettait de côté à chacun de ses repas quelques fruits secs et un peu de farine, afin de retarder le plus longtemps possible le moment d'avoir recours à la charité d'autrui, sans être obligée, en partant, de rien emporter de ce toit paternel, où il n'y avait que le pur nécessaire. Huit ou dix kopecks formaient tout son trésor ; c'était le seul argent qu'elle possédât sur la terre, et toute la richesse avec laquelle elle s'embarquait pour traverser un espace de plus de huit cents lieues.

« Mon père, dit-elle au missionnaire, en ouvrant doucement sa porte, parlons pendant que mes parents dorment encore ; ne les éveillons point, ils pleureront assez tôt ; ils sont tranquilles parce qu'ils croient que nous ne pouvons sortir que par leur chambre ; mais la fenêtre de ce cabinet n'est pas haute, je sauterai facilement en dehors, et je vous aiderai ensuite à descendre sans vous faire aucun mal. » Le missionnaire se prêta à ce pieux stratagème, qui devait épargner de déchirants adieux à trois infortunés. Quand il fut dans la forêt avec Elisabeth, elle mit son petit paquet sur son dos, et fit quelques pas pour s'éloigner ; mais en tournant encore une fois la tête vers la cabane qu'elle abandonnait, ses sanglots la suffoquèrent, elle se précipita tout en larmes devant la porte où dormaient ses parents : « Mon Dieu, s'écria-t-elle, veillez sur eux, protégez-les, conservez-les-moi, et ne permettez pas que je repasse jamais ce seuil, si je ne devais plus les retrouver. » Alors elle se lève, se retourne, elle voit son père debout derrière elle. « O mon père ! vous ? Pourquoi, mon père, pourquoi venir ici ? — Pour te voir, t'embrasser, te bénir encore une fois ; pour te dire : Mon Elisabeth, si durant les jours de ton enfance j'en ai passé un sans te montrer ma tendresse, si une seule fois j'ai fait couler tes larmes, si un regard, une parole sévère ont affligé ton cœur, ayant de t'éloigner, pardonne, pardonne à ton vieux père, afin que s'il n'est plus destiné au bonheur de te voir, il puisse mourir en paix. — Ah ! ne dis point, ne dis point ceci, interrompit Elisabeth. — Et ta pauvre mère, continua-t-il, quand elle s'éveillera, que lui dirai-je ? que lui répondrai-je, quand elle me demandera son enfant ? Elle te cherchera dans cette forêt, sur les rives de ce lac ; je la suivrai partout en pleurant avec elle, en appelant partout avec elle notre enfant, qui ne nous répondra plus. » A ces mots Elisabeth s'appuya à demi évanouie contre le mur de la chaumière. Son père vit qu'il avait trop émue, il se reprocha vivement sa faiblesse. « Ma fille, lui dit-il avec une voix plus calme, prends courage ; je prendrai courage aussi ; je te promets, non de consoler ta mère, mais de la fortifier contre la douleur de ton départ ; je te promets de te la rendre quand tu reviendras ici. Oui, mon enfant, soit que le succès couronne ou non ton pieux voyage, tes parents ne mourront pas sans t'avoir revue. » Alors il dit au missionnaire qui, les yeux baissés et dans un profond attendrissement, se tenait à quelque distance de cette scène d'affliction : « Mon père, je vous remets un bien qui n'a point d'égal ; c'est plus que mon sang, que ma vie ; je vous les remets cependant avec confiance ; partez ensemble ; des milliers d'anges vielleront autour d'elle et de vous ; pour la défendre, les puissances célestes s'armeront ; cette poussière qui fut ses yeux se ranimera ; et Dieu, puisqu'il est tout-puissant et qu'il est père aussi de mon Elisabeth, Dieu ne permettra pas que notre Elisabeth périsse. »

La jeune fille, sans oser regarder son père, mit une main sur ses yeux, donna l'autre au missionnaire, et s'éloigna avec lui. En ce moment l'aurore commençait à éclaircir la cime des monts, et dorait déjà le faite des noirs sapins ; mais tout reposait encore. Aucun souffle de vent ne ridait

la surface du lac, n'agitait les feuilles des arbres ; celles même du bouleau étaient tranquilles ; les oiseaux ne chantaient point, tout se taisait jusqu'au moindre insecte. On eût dit que la nature entière se tenait dans un respectueux silence, afin que la voix d'un père qui à travers la forêt criait encore un adieu à sa fille, fût le dernier son qu'elle pût entendre. J'ai essayé de dire les douleurs du père, mais celles de la mère je ne l'essayerai point.

Comment peindre cette infortunée qui, s'éveillant au cri de son époux, accourt à lui, et, en lisant dans son attitude désolée que son enfant est parti, tombe dans de vaines angoisses qui semblaient être à tous moments les dernières de sa vie ? En vain son époux, rappelant tous les malheurs de l'exil, la conjurait de se calmer ; elle n'entendait plus la voix de son époux, et l'amour lui-même avait perdu sa puissance et n'arrivait plus à son cœur ; tant il est vrai que les douleurs d'une mère s'élevaient au-dessus de toutes les consolations humaines et ne peuvent être atteintes par rien de ce qui vient de la terre. Ah ! Dieu seul s'est réservé le pouvoir de les adoucir, et s'il les donne en partage au sexe qu'il a fait le plus faible, c'est qu'il l'a fait assez tendre pour pouvoir aimer la main qui le frappe et croire au seul espoir qui console.

Ce fut le 18 de mai qu'Elisabeth et son guide se mirent en route ; ils employèrent un mois entier à traverser les forêts humides de la Sibérie, sujettes en cette saison à des inondations terribles. Quelquefois des paysans tartares leur permettaient, pour une faible rétribution, de monter dans leur charrette, et tous les soirs ils se reposaient dans des cabanes si misérables, qu'il ne fallait pas moins que la longue habitude qu'Elisabeth avait de la pauvreté pour pouvoir goûter un peu de repos. Elle se couchait toute vêtue sur un mauvais matelas, dans une chambre remplie d'une odeur de fumée, d'eau-de-vie et de tabac, où le vent soufflait souvent à travers les fenêtres collées avec du papier, et où, pour surcroît de désagrément, dormaient pêle-mêle le père, la mère, les enfants, et quelquefois même une partie du bétail de la famille.

A quarante verstes de Tioumen (8), on passe dans un bois où des poteaux indiquent la fin du gouvernement de Tobolsk : Elisabeth les remarqua ; elle quittait la terre de l'exil ; il lui sembla qu'elle quittait sa patrie et qu'elle se séparait une seconde fois de ses parents. « Ah ! dit-elle, que me voilà loin d'eux à présent ! » Cette réflexion, elle la fit encore lorsqu'elle mit le pied en Europe. Être dans une autre partie du monde lui présentait l'image d'une distance qui l'effrayait plus que le chemin qu'elle venait de faire ; elle laissait en Asie ses seuls protecteurs, les seuls êtres dans toute la nature sur qui elle eût des droits, et dont l'affection lui fut assurée. Et que trouverait-elle dans cette Europe si célèbre par ses lumières, dans cette cour impériale où affluent les richesses et les talents ? Y trouverait-elle un seul cœur touché de sa misère, ému de sa faiblesse, dont elle pût implorer la protection ? Sans doute à cette pensée il était un nom qui devait se présenter à elle. Ah ! si elle avait espéré le rencontrer à Pétersbourg !... mais il n'y était point. L'ordre de l'empereur l'avait mandé pour rejoindre l'armée en Livonie (9) ; elle ne le trouverait donc pas dans cette Europe, qui lui semblait n'être habitée que par lui, parce qu'il était la seule personne qu'elle y connaît. Alors tout son recours était dans le père Paul. Un homme qui avait passé soixante ans à faire du bien, devait, dans les idées d'Elisabeth, avoir un grand crédit à la cour des rois.

De Perme à Tobolsk on compte près de neuf cents verstes : les chemins sont beaux, les champs fertiles et bien cultivés ; on rencontre fréquemment de riches villages russes et tartares, dont les habitants ont l'air si heureux, qu'on a peine à croire qu'ils respirent l'air de la Sibérie ; il y a même quelques auberges ornées de très-belles images, de tables, de tapis et de plusieurs ustensiles de luxe qui étaient inconnus à Elisabeth, et qui commençaient à étonner sa simplicité.

Cependant la ville de Perme, quoique la plus grande qu'elle eût vue encore, l'attrista par ses rues sales et étroites, la hauteur de ses maisons, le mélange confus de palais et de chaumières, et l'air fétide qu'on y respirait. Perme est entourée de marécages ; et jusqu'à Kasan le pays, entrecoupé de bruyères stériles et de noires forêts de sapins, présente l'aspect du monde le plus triste. Dans la saison des orages, la foudre tombe très-fréquemment sur ces vieux arbres, qu'elle embrase avec rapidité, et qui paraissent alors comme des colonnes d'un rouge ardent, surmontées d'une vaste chevelure de flamme. Plusieurs fois Elisabeth et son guide furent témoins de ces incendies. Obligés de traverser ses bois, qui brûlaient des deux côtés du chemin, tantôt ils voyaient des arbres consumés par le bas, soutenu de leur seule écorce leurs cimes, que le feu n'avait pas encore gagnées ; ou renversés à demi, former comme un arc de feu au milieu de la route ; ou enfin, s'écrasant avec fracas, retomber l'un sur l'autre en pyramides embrasées, semblables à ces bûchers antiques, où la piété païenne recueillait la cendre des héros.

Cependant, malgré ces dangers et ceux plus éminents peut-être du passage des fleuves débordés, Elisabeth ne se plaignait point, et trouvait même qu'on lui avait exagéré les difficultés du voyage. Il est vrai que le temps était très-beau, et qu'elle n'allait pas toujours à pied ; on rencontrait, le long de la route, des charrettes et des kibicks vides qui revenaient de mener des bannis en Sibérie ; pour quelques kopecks nos voyageurs obtenaient facilement des courriers la permission de monter dans leurs voitures. Elisabeth acceptait sans humiliation les secours du bon père ; car, en les recevant de lui, elle croyait les tenir du ciel.

Arrivés sur les bords de la Kama (10) vers les premiers jours de septem-

bre, nos voyageurs n'étaient plus qu'à deux cents verstes de Kasan (11) ; c'était avoir presque fait la moitié du voyage. Ah ! si le ciel eût permis qu'Elisabeth l'eût fini ainsi qu'elle l'avait commencé, elle aurait cru avoir faiblement payé le honneur d'être utile à ses parents ; mais tout allait changer, et avec la mauvaise saison s'approchait le moment qui devait exercer son courage, mettre au jour sa vertu, et sur la tête du juste la couronne immortelle de vie.



Pierre Springer.

Depuis plusieurs jours le missionnaire s'affaiblissait sensiblement ; il ne marchait plus qu'avec peine, et, quoique appuyé sur son bâton et sur le bras d'Elisabeth, il était obligé de se reposer sans cesse. S'il montait dans un kibick, la route, formée de gros rondins placés sur des marécages, lui causait des secousses horribles qui épuisaient ses dernières forces sans altérer un moment son courage. Cependant, en arrivant à Sarapoul, gros village à clocher, sur la rive droite de la Kama, le bon religieux éprouva une défaillance si extraordinaire, qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il fut recueilli dans un mauvais cabaret auprès de la maison de l'Oupravitel, qui régit les biens de la couronne dans le territoire de Sarapoul. La seule chambre qu'on pût lui donner était une espèce de galetas élevé, avec un plancher tout tremblant, des fenêtres sans carreaux, pas une chaise, pas un banc, pour tout meuble une mauvaise table et un bois de lit vide ; on y jeta un peu de paille, et le missionnaire s'y coucha. Le vent qui soufflait par la fenêtre était si froid, qu'il aurait éloigné le sommeil du malade, lors même que ses souffrances lui eussent



Phédora.

permis de s'y livrer. De plus funestes pensées commençaient à effrayer Elisabeth. Elle demanda un médecin, il n'y en avait point à Sarapoul ; et comme elle vit que les gens de la maison ne prenaient aucune part à l'état du pauvre mourant, elle fut réduite à n'avoir recours qu'à elle-même pour le soulager. D'abord elle attacha contre la croisée un lam-

beau de vieille tapisserie qui pendait le long du mur ; elle alla cueillir dans les champs de la réglise à gousses velues, ainsi que des roses de Gueldre, et puis les mêlant, comme elle l'avait vu pratiquer à sa mère, avec des feuilles du cotylédon épineux, elle en fit une boisson salutaire qu'elle apporta au pauvre religieux. A mesure que la nuit approchait son état empirait de plus en plus, et la malheureuse Elisabeth ne pouvait plus retenir ses larmes. Quelquefois elle s'éloignait pour étouffer ses sanglots ; au fond de son grabat le bon père les entendait, et il pleurait sur cette douleur qu'il ne pouvait pas soulager, car il sentait qu'il ne se relèverait plus, et que tout était fini pour lui sur la terre. Ah ! ce n'est pas quand on a employé soixante ans à travailler pour Dieu qu'on peut craindre la mort ! mais comment ne pas regretter un peu la vie, quand il y reste beaucoup de bien à faire ? « Mon Dieu, disait-il à voix basse, je ne murmure point contre votre volonté ; mais si vous m'aviez permis de conduire cette pauvre orpheline jusqu'au terme de son voyage, il me semble que je serais mort plus tranquille. » Elisabeth avait allumé un flambeau de résine, et demeura debout toute la nuit pour soigner son malade. Un peu avant le jour elle s'approcha pour lui donner à boire ; le missionnaire, prévoyant qu'avant peu il ne serait plus en état de parler, se souleva sur son séant, prit le verre des mains de la jeune fille, et l'élevant vers le ciel, il dit : « Mon Dieu, je la recommande à celui qui nous a promis qu'un verre d'eau offert en son nom ne serait pas un bienfait perdu. » Ces mots révélèrent à Elisabeth toute l'évidence d'un malheur que jusqu'alors elle s'était efforcée de ne pas croire possible ; elle vit que le religieux sentait qu'il allait mourir, elle vit qu'elle allait tout perdre ; son cœur se brisa, elle tomba à genoux devant le lit le front couvert



Elisabeth au sommet des rochers.

d'une sueur froide et la poitrine suffoquée de sanglots. « Mon Dieu, prenez pitié d'elle ; prenez pitié d'elle, mon Dieu ! » répétait le missionnaire en la regardant avec une profonde compassion. A la fin, comme il vit que la violence de sa douleur allait toujours croissant, il lui dit : « Au nom du ciel et de votre père, calmez-vous, ma fille, et écoutez-moi. » Elisabeth tressaillit, étouffa ses cris, essuya ses larmes, et les yeux fixés sur le religieux, attendit avec respect ce qu'il allait lui dire ; il s'appuya contre la planche qui servait de dossier à son lit, et recueillant toutes ses forces, il parla ainsi : « Mon enfant, vous allez être exposée à de grandes peines en voyageant seule, à votre âge, au milieu de la mauvaise saison ; cependant c'est là votre moindre péril ; la cour vous en offrira de plus terribles ; un courage ordinaire peut lutter contre l'infortune et ne résiste pas à la séduction ; mais vous n'avez pas un courage ordinaire, ma fille, et le séjour de la cour ne vous changera pas. Si quelques méchants (et vous en trouverez beaucoup) voulaient abuser de votre situation et de votre misère pour vous écarter de la vertu, vous ne croirez point à leurs promesses, et toutes leurs vaines richesses ne vous éblouiront

ont pas la crainte de Dieu et l'amour de vos parents, voilà ce qui est au-dessus de tout, et voilà ce que vous avez. A quelque extrémité que vous soyez réduite, vous n'abandonnez jamais ces biens pour quelque bien qu'on puisse vous offrir, et vous vous souviendrez toujours qu'une seule faute porterait la mort au sein de ceux qui vous ont donné la vie. — Ah ! mon père ! interrompit-elle, ne craignez pas... — Je ne crains rien, dit-il, votre piété, votre dévouement ont mérité une confiance sans bornes, et je suis sûr que vous ne succomberez pas à l'épreuve à laquelle Dieu vous soumet. Maintenant, ma fille, prenez dans ma robe la bourse que le généreux gouverneur de Tobolsk me donna en vous recommandant à mes soins. Gardez-lui le secret, il y va de sa vie... Cet argent vous conduira à Pétersbourg. Allez chez le patriarche, parlez-lui du père Paul, peut-être ne l'aura-t-il pas oublié ; il vous donnera un asile dans un couvent de filles, et présentera sans doute lui-même votre requête à l'empereur... Il est impossible qu'on la rejette... Au moment de la mort, je puis vous le dire, ma fille, votre vertu est grande ; le monde en voit peu de semblable, il en sera touché ; elle aura sa récompense sur la terre avant de l'avoir dans le ciel... Il s'arrêta, sa respiration devenait gênée, et une sueur froide coulait sur son front. Elisabeth pleurait en silence, la tête penchée sur le lit. Après une longue pause le missionnaire détacha de dessus sa poitrine un petit crucifix de bois d'ébène, et le présentant à Elisabeth, il lui dit d'une voix affaiblie : « Prends ceci, ma fille ; c'est le seul bien que j'aie à donner, le seul que j'aie possédé sur la terre : avec lui je n'ai manqué de rien. » Elle le pressa contre ses lèvres avec un vif transport de douleur, car l'abandon d'un pareil bien lui prouvait que le missionnaire était sûr de n'avoir plus qu'un moment à vivre. « Pauvre brebis abandonnée, ajouta-t-il avec une grande compassion, ne crains plus rien ; car voilà le bon pasteur du troupeau qui veillera sur toi ; s'il te prend ton appui, il te rendra plus qu'il ne te prend, fie-toi à sa bonté. Celui qui donne la nourriture aux petits passereaux et qui sait le compte des sables de la mer, n'oubliera pas Elisabeth. — Mon père, ô mon père ! s'écria-t-elle, en serrant la main qu'il étendait vers elle, je ne puis me soumettre à vous perdre... — Mon enfant, reprit-il, Dieu l'ordonne : résigne-toi, calme ta douleur ; dans peu d'instants je serai là-haut, je prierai pour toi, pour tes parents... » Il ne put achever ; ses lèvres remuaient encore, mais on ne distinguait aucun son : il retomba sur sa paille, les yeux élevés vers le ciel ; ses dernières forces furent employées à lui recommander l'orpheline gémissante, et il semblait encore prier pour elle quand déjà la mort l'avait frappé : tant était grande en son âme l'habitude de la charité, tant, durant le cours de sa longue vie, il avait négligé ses propres intérêts pour ne songer qu'à ceux d'autrui ; au moment terrible de comparaître devant le trône du souverain juge, et de tomber pour toujours dans les abîmes de l'éternité, ce n'était pas encore à lui-même qu'il pensait.



Smoloff à la chasse.

Les cris d'Elisabeth attirèrent plusieurs personnes : on lui demanda ce qu'elle avait, elle montra son protecteur étendu sans vie ; aussitôt, au bruit de cet événement, la chambre se remplit de monde : les uns venaient voir ce qui se passait avec une curiosité stupide, ceux-ci jetaient un coup d'œil de surprise sur cette jeune fille, qui pleurait auprès de ce moine mort ; d'autres la regardaient avec pitié. Mais les maîtres de l'auberge, occupés seulement de se faire payer les misérables aliments qu'ils avaient fournis, trouvèrent avec joie dans la robe du missionnaire

la bourse que, dans sa douleur, Elisabeth n'avait pas songé à prendre ; ils s'en emparèrent, et dirent à la jeune fille qu'ils lui rendraient le reste quand ils seraient remboursés de leurs frais et de ceux de l'enterrement. Bientôt les popes arrivèrent avec leurs flambeaux et leur suite ; ils jetèrent un grand drap sur le corps du mort. La pauvre Elisabeth fit alors un cri douloureux. Obligée de quitter la main roidie de son guide, qu'elle tenait toujours, elle dit un dernier adieu à cette figure vénérable, qui respirait déjà une sérénité divine, et se précipita à genoux dans le coin le plus obscur de la chambre. Là, baignée de larmes, la tête couverte d'un mouchoir, comme pour se cacher ce monde désert où elle allait marcher seule, elle s'écriait d'une voix étouffée : « O esprit bienheureux, n'abandonne pas la pauvre délaissée ! O mon père, ma tendre mère, que faites-vous maintenant que tout secours vient d'être ôté à l'enfant de votre amour ? »



Smoloff et Springer.

Dependant on commença quelques chants funèbres, on mit le corps dans la bière, et quand vint le moment de l'emporter, Elisabeth, quoique faible, tremblante et désespérée, voulut accompagner jusqu'à son dernier asile celui qui l'avait soutenue, secourue, fortifiée, et qui était mort en priant pour elle.

Sur la rive droite de la Kama, au pied d'une éminence où s'élevaient les ruines d'une forteresse construite pendant les anciens troubles des Baschkirs (12), est le lieu consacré à la sépulture des habitants de Sarapoul. Cette place est en pleine campagne ; elle est entourée d'une haie de mélèzes nains ; au milieu, on voit une petite maison de bois qui sert d'oratoire, et tout autour des amoncellements de terre surmontés d'une croix qui désignent autant de tombeaux ; et là quelques sapins épars projettent des ombres lugubres, et de dessous les pierres sépulcrales sortent des touffes de chardons en forme de bluets, avec de larges feuilles pendantes et découpées, et une autre plante dont la tige nue et penchée se divise en plusieurs rameaux effilés, et dont les fleurs, d'un jaune livide, semblent faites pour ne s'épanouir que sur les tombeaux.

Le cortège qui suivait le cercueil du missionnaire était nombreux. On y voyait plusieurs sortes de nations, des Persans, des Trukmènes (13), des Arabes échappés à l'esclavage des Kirguis et reçus dans des collèges fondés par la dernière impératrice. Ils suivaient tête-à-tête un flambeau de paille à la main, le convoi funèbre, en mêlant leurs voix à celles des popes, tandis qu'Elisabeth, silencieuse, marchait à pas lents, la tête couverte, et ne sentant de relation, au milieu de cette foule tumultueuse, qu'avec celui qui n'était plus.

Quand le cercueil fut placé dans la fosse, le pope, selon l'usage du rit grec, mit une petite pièce de monnaie dans la main du mort pour payer son passage, et après avoir jeté un peu de terre par-dessus, il s'éloigna ; et la demeura enseveli dans un éternel oubli un mortel charitable, qui n'avait pas passé un seul jour sans faire du bien à quelqu'un ; semblable à ces vents bienfaisants qui portent en tous lieux les graines utiles, et qui les font germer dans tous les climats, il avait parcouru plus de la moitié du monde, semant partout la sagesse et la vérité, et il mourait ignoré du monde : tant la renommée s'attache peu à la bonté modeste, tant les hommes qui la distribuent ne l'accordent qu'à ce qui les étonne, à ce qui les détruit, et jamais à ce qui les console. O rayon éclatant, éblouissante lumière, superbe gloire humaine ! ne pense pas que Dieu t'eût permis d'être ainsi le prix de la grandeur, s'il n'avait réservé sa propre gloire pour être le prix de la vertu.

Elisabeth resta dans ce lieu de tristesse jusqu'à la chute du jour; elle y pleura, elle y pria beaucoup, et ses larmes et ses prières la soulagèrent. Dans les grandes infortunes, il est bon, il est utile de pouvoir passer quelques heures à méditer entre le ciel et la mort. On tombe et s'élève des pensées de courage, du ciel descendent de consolantes espérances: on craint moins le malheur là où on en voit la fin; et là où on en pressent la récompense, on commence presque à l'aimer.

Elisabeth pleurait et ne murmurait point: elle remerciait Dieu des bienfaits qu'il avait répandus sur une partie de sa route, et ne croyait point avoir le droit de se plaindre, parce qu'il les avait retirés à l'autre. Elle se trouvait, comme sur les bords du Tobol, sans guide, sans secours, mais armée d'un courage et remplie des mêmes sentiments. « Mon père, ma mère, s'écriait-elle, ne craignez rien, votre enfant ne se laissera point abattre. » Ainsi elle cherchait à les rassurer, comme s'ils eussent pu deviner l'abandon où elle se trouvait. Et quand un secret effroi gagnait son cœur: « Mon père! ma mère! » répétait-elle encore; et ces noms calmaient sa frayeur. « Homme juste et maintenant bienheureux, disait-elle en appuyant son front sur la terre fraîchement remuée, faut-il vous avoir perdu avant que mon noble père, ma tendre mère vous aient remercié de vos soins pour leur pauvre orpheline!... O bonheur d'être béni par eux? faut-il que vous en ayez été privé! »

Quand la nuit commença à s'approcher, et qu'Elisabeth sentit qu'il fallait s'arracher de ce lieu funèbre, elle voulut y laisser quelques traces de son passage, et prenant un caillou tranchant, elle traça ces mots sur la croix qui s'élevait au dessus du cercueil: *Le juste est mort, et il n'y a personne qui y prenne garde* (14).

Alors, disant un dernier adieu aux cendres du pauvre religieux, elle sortit du cimetière, et revint tristement occuper la chambre déserte de l'hôtel de Sarapoul. Le lendemain, quand elle voulut se remettre en route, l'hôte lui donna trois roubles, en l'assurant que c'était tout ce qui restait dans la bourse du missionnaire. Elisabeth les prit avec un sentiment de reconnaissance et d'attendrissement, comme si ces richesses, qu'elle devait à son protecteur, lui étaient arrivées de ce ciel où il habitait maintenant. « Ah! s'écria-t-elle, mon guide, mon appui, ainsi votre charité vous survit, et quand vous n'êtes plus auprès de moi, c'est elle qui me soutient encore! »

Cependant, dans sa route solitaire, elle ne peut cesser de verser des larmes; tout est pour elle un sujet de regret, tout lui fait sentir l'importance du bien qu'elle a perdu. Si un paysan, un voyageur curieux la regardait ou l'interrogeait, elle n'a plus son vénérable protecteur pour commander le respect: si la fatigue l'oblige à s'asseoir, et qu'un kibick vide vienne à passer, elle n'ose point l'arrêter, dans la crainte d'un refus ou d'une insulte; d'ailleurs, ne possédant que trois roubles, elle aime mieux qu'ils lui servent à retarder le moment d'avoir recours aux aumônes, qu'à lui procurer la moindre commodité. Aussi se refuse-t-elle maintenant les légères douceurs que le bon missionnaire lui procurait souvent. Elle choisit toujours pour s'abriter les plus pauvres asiles, et se contente du plus mauvais lit et de la nourriture la plus grossière.

Ainsi, cheminant très-lentement, elle ne put arriver à Kasan que dans les premiers jours d'octobre. Un grand vent de nord-ouest soufflait depuis plusieurs jours, et avait amassé beaucoup de glaçons sur les rives du Volga (15), ce qui avait rendu son passage presque impraticable. On ne pouvait le traverser que partie en nacelle et partie à pied, en sautant de glaçon en glaçon. Les bateliers, accoutumés aux dangers de cette navigation, n'osant aller du bord du fleuve à l'autre que pour l'appât d'un gain très-considérable, et nul passager ne se serait exposé à faire le trajet avec eux. Elisabeth, sans examiner le péril, voulut entrer dans un de leurs bateaux; ils la repoussèrent brusquement, en la traitant d'insensée, et jurant qu'ils ne permettraient pas qu'elle traversât le fleuve avant qu'il fût entièrement glacé. Elle leur demanda combien de temps il faudrait probablement attendre. « Au moins deux semaines, » répondirent-ils. Alors elle résolut de passer sur-le-champ. « Je vous en prie, leur dit-elle d'une voix suppliante, au nom de Dieu, aidez-moi à traverser le fleuve: je viens de par delà Tobolsk, je vais à Pétersbourg demander à l'empereur la grâce de mon père, exilé en Sibérie, et j'ai si peu d'argent, que si je demeurais quinze jours à Kasan, il ne me resterait plus rien pour continuer ma route. » Ces paroles touchèrent un des bateliers; il prit Elisabeth par la main: « Venez, lui dit-il, je vais essayer de vous conduire; vous êtes une bonne fille craignant Dieu et aimant votre père; le ciel vous protégera. » Il la fit entrer avec lui dans sa barque, et navigua jusqu'à moitié du fleuve. Alors, ne pouvant aller plus loin, il prit la jeune fille sur ses épaules, et, marchant sur les glaces en se soutenant sur ses avirons, il atteignit sans accident l'autre rive du Volga, et y déposa son fardeau. Elisabeth, pleine de reconnaissance, après l'avoir remercié avec toute l'effusion du cœur le plus touché, voulut lui donner quelque chose. Elle tira sa bourse, qui contenait un peu moins de trois roubles: « Pauvre fille! lui dit le batelier en regardant son trésor, voilà donc tout ce que tu possèdes, tout ce que tu as pour te rendre à Pétersbourg, et tu crois que Nicolas Kiso-off t'en ôterait une obole? Non, je veux plutôt y ajouter: cela me portera bonheur, ainsi qu'à mes six enfants. »

Alors il lui jeta une petite pièce de monnaie, et s'éloigna en lui criant: « Dieu veuille sur toi, ma fille! »

Elisabeth ramassa sa petite pièce de monnaie, et la considérant avec un peu d'émotion, elle dit: « Je te garderai pour mon père, afin que tu lui

sois une preuve que ses vœux ont été entendus, que son esprit ne m'a point quittée, et que partout une protection paternelle a veillé sur moi. »

Le temps était clair et serein; mais par moments il venait du côté du nord des bouffées d'une bise très-froide. Après avoir marché quatre heures sans s'arrêter, Elisabeth se sentit très-fatiguée. Aucune maison ne s'offrant à ses regards, elle fut chercher un asile au pied d'une petite colline dont les rochers bruns et coupés à pic la garantissaient de tous les vents. Près de là s'étendait une forêt de chênes; ce n'est que sur cette rive du Volga qu'on commence à voir cette espèce d'arbres. Elisabeth ne les connaissait point, et quoiqu'ils eussent déjà perdu une partie de leur verdure, ils pouvaient être admirés encore; mais quelque beaux qu'ils fussent, Elisabeth ne pouvait aimer ces arbres d'Europe: ils lui faisaient trop sentir la distance qui la séparait de ses parents; elle leur préférait beaucoup le sapin. Le sapin était l'arbre de l'exil, l'arbre qui avait protégé son enfance, et sous l'ombre duquel ses parents se reposaient peut-être en cet instant. De telles pensées la faisaient fondre en larmes. « Oh! quand les reverrai-je? s'écriait-elle, quand entendrai-je leur voix, quand retournerai-je de ce côté pour tomber dans leurs bras? » Et en parlant ainsi, elle tendait les siens vers Kasan, dont elle apercevait encore les tours dans le lointain, et au-dessus de la ville l'antique forteresse des khans de la Tartarie, se présentant sur le haut des rochers d'une manière imposante et pittoresque.

Le long de sa route Elisabeth rencontrait souvent des objets qui portaient dans son cœur une tristesse à peu près semblable à celle qui naissait du sentiment de ses propres malheurs: tantôt c'étaient des infortunés enchaînés deux à deux, qu'on envoyait soit dans les mines de Nerzhinsk, pour y travailler jusqu'à la mort, soit dans les campagnes d'Irkoutsk (16), pour peupler les rives sauvages de l'Angora (17): tantôt c'étaient des troupes de colons destinés à peupler la nouvelle ville qu'on bâtissait, par l'ordre de l'empereur, sur les frontières de la Chine. Les uns allaient à pied, et les autres étaient juchés sur des chariots de bois, des caisses et les ballots, les chiens et les poules. Cependant tous ces hommes, exilés pour des fautes qui ailleurs eussent peut-être été punies de mort, n'excitaient que la commisération d'Elisabeth; mais quand elle rencontrait quelque banni conduit par un courrier du sénat, et dont la noble figure lui rappelait celle de son père, alors elle était émue jusqu'aux larmes; elle s'approchait avec respect du malheureux, et lui donnait ce qui dépendait d'elle: ce n'était point de l'or, elle n'en avait pas; mais c'était ce qui souvent console davantage, et ce que la plus pauvre des créatures peut donner comme la plus opulente, c'était la pitié. Hélas! la pitié était la seule richesse d'Elisabeth; c'était avec la pitié qu'elle soulageait la peine des infortunés qu'elle rencontrait le long de sa route, et c'était à l'aide de la pitié qu'elle allait voyager désormais; car, en atteignant Volodimir, il ne lui restait plus qu'un rouble. Elle avait mis près de trois mois à se rendre de Sarapoul à Volodimir (18); et grâce à l'hospitalité des paysans russes, qui, pour du lait et du pain, ne demandent jamais de paiement, son faible trésor n'était pas entièrement épuisé: mais elle commençait à manquer de tout, ses chaussures étaient déchirées, ses habits en lambeaux la garantissaient mal du froid qui était déjà à plus de trente degrés, et qui augmentait tous les jours. La neige couvrait la terre de plus de deux pieds d'épaisseur; quelquefois en tombant elle se gelait en l'air, et semblait une pluie de glaçons qui ne permettait de distinguer ni ciel ni terre; d'autres fois c'étaient des torrents d'eau qui creusaient des précipices dans les chemins, ou des coups de vent si furieux, qu'Elisabeth, pour éviter leur atteinte, était obligée de creuser un tron dans la neige, et de se couvrir la tête de longs morceaux d'écorce de pin, qu'elle arrachait adroitement, ainsi qu'elle l'avait vu pratiquer à certains habitants de la Sibérie.

Un jour que la tempête soulevait la neige par bouffées, et en formait une brume épaisse qui remplissait l'air de ténèbres, Elisabeth, chancelant à chaque pas, et ne pouvant plus distinguer son chemin, fut forcée de s'arrêter; elle se réfugia sous un grand rocher, contre lequel elle s'attacha étroitement, afin de résister aux tourbillons de vent qui renversaient tout autour d'elle. Tandis qu'elle demeurait là, appuyée, immobile et la tête baissée, elle crut entendre assez près un bruit confus, qui lui donna l'espérance de trouver un meilleur abri; elle se traîna avec peine de ce côté, et aperçut en effet un kibick renversé et brisé, et un peu plus loin une chaumière. Elle se hâta d'aller frapper à cette porte hospitalière; une vieille femme vint lui ouvrir: « Pauvre jeune fille! lui dit-elle, émue de sa profonde détresse, d'où viens-tu, à ton âge, ainsi seule, transie et couverte de neige? » Elisabeth répondit comme à son ordinaire: « Je viens de par delà Tobolsk, et je vais à Pétersbourg demander la grâce de mon père. » A ces mots, un homme qui avait la tête penchée dans ses mains, la releva tout à coup, regarda Elisabeth avec surprise: « Que dis-tu? s'écria-t-il: tu viens de la Sibérie dans cet état, dans cette misère, au milieu des tempêtes, pour demander la grâce de ton père? Ah! ma pauvre fille ferait comme toi peut-être; mais on m'a arraché de ses bras sans qu'elle sache où l'on m'emmena, sans qu'elle puisse solliciter pour moi; je ne la verrai plus, j'en mourrai... On ne peut pas vivre loin de son enfant... » Elisabeth tressaillit. « Monsieur, reprit-elle vivement, j'espère qu'on peut vivre quelque temps loin de son enfant. — Maintenant que je connais mon sort, continua l'exilé, je pourrais en instruire ma fille: voici une lettre que je lui ai écrite; le courrier de ce kibick renversé qui retourne à Biga où est ma fille, consentirait à s'en charger si j'avais la moindre récompense à lui offrir; mais la moindre de toutes n'est pas

en mon pouvoir, je ne possède pas un simple kopeck ; les cruels m'ont tout enlevé. »

Elisabeth sortit de sa poche le rouble qui lui restait, en rougissant beaucoup d'avoir si peu à offrir. « Si cela pouvait suffire, » dit-elle d'une voix timide, en le mettant dans la main de l'exilé. Celui-ci serra la main généreuse qui lui donnait toute sa fortune, et courut proposer l'argent au courrier : c'était le denier de la veuve, le courrier s'en contenta. Dieu sans doute avait béni l'offrande ; il permit qu'elle parût ce qu'elle était, grande et magnifique, afin que, servant à rendre une fille à son père et le bonheur à une famille, elle portât des fruits dignes du cœur qui l'avait faite.



Elisabeth et sa mère remerciant Smoloff.

Quand l'ouragan fut calmé, Elisabeth voulut se mettre en route. Elle embrassa la vieille femme qui l'avait soignée comme sa propre fille, et lui dit tout bas, pour que l'exilé ne l'entendît pas : « Je ne puis vous récompenser, je n'ai plus rien du tout ; je ne puis vous offrir que les bénédictions de mes parents ; elles sont à présent ma seule richesse. — Quoi ! interrompit la vieille femme tout haut, pauvre fille, vous avez tout donné ? » Elisabeth rougit et baissa les yeux. L'exilé leva les mains au ciel et tomba à genoux devant elle : « Ange qui m'as tout donné, lui dit-il, je ne puis rien pour toi ? » Un couteau était sur la table ; Elisabeth le prit, coupa une boucle de ses cheveux, et la donna à l'exilé, elle dit : « Monsieur, puisque vous allez en Sibérie, vous verrez le gouverneur de Tobolsk ; donnez-lui ceci, je vous en prie : Elisabeth l'envoie à ses parents, lui direz-vous... Peut-être consentira-t-il que ce souvenir aille les instruire que leur enfant existe encore. — Ah ! je vous jure de vous obéir, répondit l'exilé ; et, dans ces déserts où l'on m'envoie, si je ne suis point tout à fait esclave, je saurai trouver la cabane de vos parents et leur dire ce que vous avez fait aujourd'hui. »



Elisabeth.

Avec le cœur d'Elisabeth, le don d'un trône l'eût bien moins touchée que l'espoir des consolations qu'on lui promettait de porter à ses parents. Elle ne possédait plus rien, rien que la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et cependant elle pouvait se croire opulente, car elle venait de goûter les seuls vrais biens que les richesses puissent procurer : par ses dons, elle avait fait la joie d'un père, elle avait consolé l'orpheline en pleurs ; et voilà pourtant ce qu'un rouble peut produire entre les mains de la charité !

Depuis Volodimir jusqu'à Pokrof, village de la couronne, le pays est

dans un bas-fond très-marécageux et couvert de forêts d'ormes, de chênes, de trembles et de pommiers sauvages. Dans l'été, ces différentes espèces d'arbres forment des bosquets qui réjouissent la vue, mais qui sont ordinairement le refuge des voleurs : l'hiver on les redoute moins, parce que les taillis dépourvillés de feuilles ne leur permettent pas de se cacher aussi bien. Cependant, le long de sa route, Elisabeth entendait parler de vols qui s'étaient commis : si elle avait possédé quelque chose, peut-être ces bruits l'eussent-ils effrayée ; mais obligée de mendier son pain, il lui semblait que sa pauvreté la mettait à l'abri de tout, et que, sous cette égide, elle pouvait traverser ces forêts sans danger.

Quelques verstes avant Pokrof, la grande route venait d'être emportée par un ouragan, et les voyageurs étaient obligés, pour se rendre à Moscou, de faire un grand détour à travers les marécages que le Volga forme en cet endroit ; ils étaient couverts d'une glace si épaisse, qu'on y marchait aussi solidement que sur la terre. Elisabeth prit cette route qu'on lui avait indiquée ; elle marcha longtemps à travers ce désert de glace ; mais comme aucun chemin n'y était tracé, elle se perdit, et tomba dans une espèce de marais fangeux, dont elle eut beaucoup de peine à se tirer. Enfin, après bien des efforts, elle gagna un tertre un peu élevé. Couverte de boue et épuisée de fatigue, elle s'assit sur une pierre, et détacha sa chaussure pour la faire sécher au soleil, qui brillait en ce moment d'un éclat assez vif. Ce lieu était sauvage, on n'y voyait aucune trace d'habitation, il n'y passait personne, et on n'y entendait même aucun bruit. Elisabeth vit bien qu'elle s'était beaucoup écartée de la grande route et, malgré son courage, elle fut effrayée de sa situation. Derrière elle était le marais qu'elle venait de traverser, et au delà une immense forêt dont ses yeux n'apercevaient pas la fin. Le jour commençait à décliner. Malgré son extrême lassitude, la jeune fille se leva dans l'espoir de trouver un asile, ou des gens qui l'aideraient à en trouver un : elle erra çà et là, mais en vain ; elle ne voyait rien, elle n'entendait rien, et cependant il lui semblait qu'une voix humaine eût rempli son cœur de joie... Tout à coup elle entend plusieurs, et bientôt elle voit des hommes qui sor-



Smoloff chez Springer.

tent de la forêt : elle marche vers eux, pleine d'espérance ; mais plus ils approchent, plus elle sent l'effroi succéder à la joie : leur air sauvage, leur physionomie farouche, l'épouvantent plus que la solitude où elle était ; elle se rappelle ce qu'on lui a dit des malfaiteurs qui remplissent cette contrée, et elle craint que Dieu ne la punisse de la témérité qui lui a persuadé qu'elle n'avait rien à craindre ; elle tombe à genoux pour s'humilier devant la miséricorde divine. Cependant la troupe s'avance, s'arrête auprès d'Elisabeth, la regarde et lui demande d'où elle vient et ce qu'elle fait là. La jeune fille, les yeux baissés et d'une voix tremblante, répond qu'elle vient de par delà Tobolsk, et qu'elle va demander à l'empereur la grâce de son père ; elle ajoute qu'elle a pensé périr dans les marais, et qu'elle attend qu'elle ait repris un peu de force pour aller chercher un asile. Ces gens s'étonnent, la questionnent encore, et veulent savoir quel argent elle possède pour faire une si longue route. Elle tire de son sein la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et la leur montre. « Voilà tout ? s'écrient-ils. — Tout, » leur répondit-elle. A ces mots les bandits se regardent l'un l'autre ; ils ne sont point touchés, ils ne sont point émus, l'habitude du crime ne permet pas de l'être ; mais ils sont surpris : ils n'avaient point l'idée de ce qu'ils voient ; c'est pour eux quelque chose de surnaturel, et cette jeune fille leur semble protégée par un pouvoir inconnu. Saisis de respect, ils n'osent pas lui faire de mal ; ils n'osent pas même lui faire du bien ; ils s'éloignent en se disant entre eux : « Laissons-la, laissons-la, car Dieu est assurément auprès d'elle. »

Elisabeth se lève, et fuit le plus vite qu'elle peut du côté opposé ; elle entre dans la forêt. A peine y a-t-elle fait quelques pas, qu'elle voit quatre grandes routes formant la croix, et à un des angles, une petite

chapelle dédiée à la Vierge, surmontée d'un poteau qui indique les villes ou conduit chacun des chemins. Elisabeth sent qu'elle est sauvée, elle se prosternait avec reconnaissance : les malfaiteurs ne s'étaient pas trompés, Dieu était auprès d'elle.



Elisabeth endormie.

La jeune fille ne sent plus sa fatigue, l'espoir lui a rendu des forces; elle prend légèrement la route de Pokrof; bientôt elle retrouve le Volga, qui forme un coude auprès de ce village et baigne les murs d'un pauvre couvent de filles. Elisabeth se hâte d'aller frapper à cette porte hospitalière; elle raconte sa peine et demande un asile; on le lui donne aussitôt; elle est accueillie, reçue comme une sœur, et en se voyant entourée de ces âmes pieuses et pures qui lui prodiguent les plus tendres soins, elle croit un moment avoir retrouvé sa mère. Le récit simple et modeste qu'Elisabeth fit de ses aventures fut un sujet d'édification pour toute la communauté. Ces bonnes sœurs ne se lassèrent point d'admirer la vertu de cette jeune fille, qui venait d'endurer tant de fatigues, de soutenir tant d'épreuves, sans avoir murmuré une seule fois. Elles regrettaient beaucoup de n'avoir pas de quoi fournir aux frais de son voyage; mais leur couvent était très-pauvre; il ne possédait aucun revenu, et elles-mêmes ne vivaient que de charités. Cependant elles ne purent se résoudre à laisser l'orpheline continuer sa route avec une robe en lambeaux et des souliers déchirés; elles se dépouillèrent pour la couvrir, et chacune donna une partie de ses propres vêtements. Elisabeth voulait refuser leurs dons, car c'était avec leur nécessaire que ces pieuses filles la secouraient; mais celles-ci montrant les murs de leur couvent, lui dirent : « Nous avons un abri, et vous n'en avez pas; le peu que nous possédons vous appartient, vous êtes plus pauvre que nous. »



Une paysanne tartare.

Enfin, voici Elisabeth sur la route de Moscou (19); elle s'étonne du mouvement extraordinaire qu'elle y voit, de la quantité de voitures, de traîneaux, d'hommes, de femmes, de gens de toute espèce qui semblent affluer vers cette grande capitale : plus elle avance, plus la foule augmente. Dans le village où elle s'arrête, elle trouve toutes les maisons pleines de gens qui payent à si haut prix une très-petite place, que l'infortunée, qui n'a rien à donner, ne peut que bien difficilement en obtenir une. Ah!

que de larmes elle dévore en recevant d'une compassion dédaigneuse un grossier aliment et un abri misérable où sa tête est à peine à couvert de la neige et des tempêtes! Cependant elle n'est point humiliée, car elle n'oublie jamais que Dieu est témoin de ses sacrifices et que le bonheur de ses parents en est le but; mais elle ne s'enorgueillit pas non plus; trop simple pour croire qu'en se dévouant à toutes les misères en faveur de ses parents, elle fasse plus que son devoir, et trop tendre peut-être pour ne pas trouver un secret plaisir à souffrir beaucoup pour eux.

Cependant, de tous côtés, les cloches s'ébranlent, de tous côtés Elisabeth entend retentir le nom de l'empereur. Des coups de canon partis de Moscou viennent l'épouvanter; jamais un tel bruit n'avait frappé ses oreilles. D'une voix timide elle en demande la cause à des gens couverts d'une riche livrée, qui se pressaient autour d'une voiture renversée. « C'est l'empereur qui fait sans doute son entrée à Moscou, lui dirent-ils. — Comment! reprit-elle avec surprise, est-ce que l'empereur n'est pas à Pétersbourg? » Ils haussèrent les épaules d'un air de pitié, en lui répondant : « Eh quoi! pauvre fille, ne sais-tu pas qu'Alexandre vient faire la cérémonie de son couronnement à Moscou? » Elisabeth joignit les mains avec transport; le ciel venait à son secours, il envoyait au-devant d'elle le monarque qui tenait entre ses mains la destinée de ses parents; il permettait qu'elle arrivât dans un de ces temps de réjouissances nationales, où le cœur des rois fait taire la rigueur et même la justice pour n'écouter que la clémence. « Ah! s'écria-t-elle en se tournant du côté des terres de l'exil, mes parents, faut-il que mes espérances ne soient que pour moi, et que lorsque votre fille est heureuse, sa voix ne puisse aller jusqu'à vous! »



Smoloff et son père.

Elle entra, en mars 1801, dans l'immense capitale de la Moscovie, se croyant au terme de ses peines, et n'imaginant pas qu'elle dût avoir de nouveaux malheurs à craindre. En avançant dans la ville, elle vit des palais superbes, décorés avec une magnificence royale, et près de ces palais des huttes enfumées, ouvertes à tous les vents; elle vit ensuite des rues si populeuses, qu'elle pouvait à peine marcher au milieu de la foule qui la pressait et la couvrait de toutes parts. A très-pen de distance, elle trouva des bois, des champs, et se crut en pleine campagne; elle se reposa un moment dans la grande promenade : c'est une allée de boulevards qui ressemble assez aux allées de tilleuls. Un nombre infini de personnes s'y promenaient, en s'entretenant de la cérémonie du couronnement; des voitures allaient, venaient, se croisaient en tous sens avec un grand fracas; les énormes cloches de la cathédrale ne cessaient de sonner; de tous les points de la ville, d'autres cloches leur répondaient; et le canon, qui tirait par intervalles, se faisait à peine entendre au milieu du bruit dont retentissait cette vaste cité. C'était surtout en approchant de la place du Kremlin que le tumulte et le mouvement allaient toujours croissant; de grands feux y étaient allumés; Elisabeth s'en approcha et s'assit timidement à côté. Elle était épuisée de froid et de fatigue; elle avait marché tout le jour, et sa joie du matin commençait à se changer en tristesse; car, en parcourant les innombrables rues de Moscou, elle avait bien vu des maisons magnifiques, mais elle n'avait pas trouvé un asile; elle avait bien rencontré une foule nombreuse de gens de toute espèce et de toutes nations, mais elle n'avait pas trouvé un protecteur; elle avait entendu des personnes demander leur chemin, s'inquiéter de l'avoir perdu, et elle avait enqué leur sort. « Heureux, se disait-elle, d'avoir quelque chose à chercher! il n'y a que l'infortunée qui n'a point d'asile, qui ne cherche rien, et qui ne se perd point. »

Cependant la nuit approchait, et le froid devenait plus vif; la pauvre Elisabeth n'avait pas mangé de tout le jour, elle ne savait que devenir, elle cherchait à lire sur tous les visages si elle n'en trouverait pas un

dont elle pût espérer quelque pitié : mais ce monde, qu'elle regardait avec attention, parce qu'elle avait besoin de lui, ne la regardait seulement pas, parce qu'il n'avait pas besoin d'elle. Elle se hasarda à aller frapper à la porte des plus pauvres réduits ; partout elle fut rebulée. L'espoir de faire un gain considérable pendant les fêtes du couronnement avait fermé le cœur des moindres aubergistes à la charité ; jamais on n'est moins disposé à donner que quand on se voit au moment de s'enrichir.

La jeune fille revint s'asseoir auprès du grand feu de la place du Krémelin ; elle pleurait en silence, le cœur oppressé, et n'ayant pas même la force de manger un morceau de pain qu'une vieille femme lui avait donné par compassion. Elle se voyait réduite à ce degré de misère où il lui fallait tendre la main aux passants pour en obtenir une faible aumône, accordée avec distraction ou refusée avec mépris. Au moment de la faire, un mouvement d'orgueil la retint ; mais le froid était si violent, qu'en passant la nuit dehors elle risquait sa vie, et sa vie ne lui appartenait pas. Cette pensée dompta la fierté de son cœur ; une main sur ses yeux, elle avança l'autre vers le premier passant, et lui dit : « Au nom du père qui vous aime, de la mère de qui vous tenez le jour, donnez-moi de quoi payer un gîte pour cette nuit. » L'homme à qui elle s'adressait la regardait avec curiosité à la lueur du feu. « Jeune fille, lui répondit-il, vous faites là un vilain métier ; ne pouvez-vous pas travailler ? A votre âge on devrait savoir gagner sa vie ; Dieu vous aide ! je n'aime point les mendiants. » Et il passa outre.

L'infortunée leva les yeux au ciel comme pour y chercher un ami ; fortifiée par la voix consolante qui s'éleva alors dans son cœur, elle osa réitérer sa demande à plusieurs personnes. Les unes passèrent sans l'entendre ; d'autres lui donnèrent une si faible aumône, qu'elle ne pouvait suffire à ses besoins. Enfin, comme la nuit s'avancait, que la foule s'écartait, et que les feux allaient s'éteindre, la garde qui veillait aux portes du palais, en faisant sa ronde sur la place, s'approcha d'Elisabeth, et lui demanda pourquoi elle restait là. L'air dur et sauvage de ces soldats la glaça de terreur ; elle fondit en larmes sans avoir le courage de répondre un seul mot. Les soldats, peu émus de ses pleurs, l'entourèrent en répétant leur question avec une insolente familiarité. La jeune fille répondit alors d'une voix tremblante : « Je viens de par delà Tobolsk pour demander à l'empereur la grâce de mon père ; j'ai fait la route à pied, et comme je ne possède rien, personne n'a voulu me recevoir. » À ces mots, les soldats éclatèrent de rire, en taxant son histoire d'imposture. L'innocente fille, vivement alarmée, voulut s'échapper ; ils ne le permirent pas, et la retinrent malgré elle. « O mon Dieu ! ô mon père ! s'écria-t-elle avec l'accent du plus profond désespoir, ne viendrez-vous pas à mon secours ? Avez-vous abandonné la pauvre Elisabeth ? »

Pendant ce débat, des hommes du peuple, attirés par le bruit, s'étaient rassemblés en groupes, et laissaient éclater un murmure d'improbation contre la dureté des soldats. Elisabeth étend les bras et s'écrie : « Je le jure à la face du ciel, je n'ai point menti ; je viens à pied de par delà Tobolsk pour demander la grâce de mon père ; sauvez-moi, sauvez-moi et que je ne meure du moins qu'après l'avoir obtenue. » Ces mots remuent tous les cœurs, plusieurs personnes s'avancent pour le secourir. Une d'elles dit aux soldats : « Je tiens l'auberge de Saint-Basile sur la place, je vais y loger cette jeune fille ; elle paraît honnête, laissez-la venir avec moi. » Les soldats, émus enfin d'un peu de pitié, ne la retiennent plus, et se retirent. Elisabeth embrasse les genoux de son protecteur ; il la relève, et la conduit dans son auberge, à quelques pas de là. « Je n'ai pas une seule chambre à te donner, dit-il, elles sont toutes occupées ; mais pour une nuit, ma femme te recevra dans la sienne ; elle est bonne, et se gênera sans peine pour t'obliger. » Elisabeth tremblante le suit sans dire un seul mot. Il l'introduit dans une petite salle basse, où une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras, était assise auprès d'un poêle ; elle se lève en les voyant. Son mari lui raconte à quel danger il vient d'arracher cette infortunée, et l'hospitalité qu'il lui a promise en son nom. La jeune femme confirme la promesse, et prenant la main d'Elisabeth, elle lui dit avec un sourire plein de bonté : « Pauvre petite, comme est pâle et agitée ! mais rassurez-vous, nous aurons soin de vous ; et une autre fois, évitez, erroyez-moi, de rester aussi tard sur la place. A votre âge, et dans les grandes villes il ne faut jamais être à cette heure-ci dans les rues. » Elisabeth répondit qu'elle n'avait aucun asile, que toutes les portes lui avaient été fermées ; elle avoua sa misère sans honte, et raconta son voyage sans orgueil. La jeune femme pleura en l'écoutant ; son mari pleura aussi ; et ni l'un ni l'autre ne s'imaginèrent de soupçonner que ce récit ne fût pas sincère, leurs larmes leur en répandaient. Les gens du peuple ne se trompent guère à cet égard ; les brillantes fictiones ne sont point à leur portée, et la vérité a seule le droit de les toucher.

Quand elle eut fini, Jacques Rossi, l'aubergiste, lui dit : « Je n'ai pas grand crédit dans la ville ; mais tout ce que je ferais pour moi-même, comptez que je le ferai pour vous. » La jeune femme serra la main de son mari en signe d'approbation, et demanda à Elisabeth si elle ne connaissait personne qui pût l'introduire auprès de l'empereur. « Personne, » dit-elle : car elle ne voulait pas nommer le jeune Smoloff, de peur de le compromettre ; d'ailleurs, quel secours pouvait-elle en attendre, puisqu'il était en Livonie ? « N'importe, reprit la jeune femme ; auprès de notre magnanime empereur, la piété et le malheur sont les plus puissantes recommandations, et celles-là ne vous manqueront pas. — Oui, oui, inter-

rompit Jacques Rossi, l'empereur Alexandre doit être couronné demain dans l'église de l'Assomption ; il faut que vous vous trouviez sur son passage ; vous vous jetterez à ses pieds, vous lui demanderez la grâce de votre père ; je vous accompagnerai, je vous soutiendrai... — Ah ! mes généreux hôtes, s'écria Elisabeth en saisissant leurs mains avec la plus vive reconnaissance, Dieu vous entend, et mes parents vous béniront ; vous m'accompagnerez, vous me soutiendrez, vous me conduirez aux pieds de l'empereur... Peut-être serez-vous témoins de mon bonheur, du plus grand bonheur qu'une créature humaine puisse goûter... Si j'obtiens la grâce de mon père, si je puis la lui rapporter, voir sa joie et celle de ma mère... » Elle ne put achever, l'image d'une pareille félicité lui ôta presque l'espérance de l'obtenir ; il lui semblait qu'elle n'avait pas mérité d'être si heureuse. Ses hôtes ranimèrent son espoir par les éloges qu'ils donnèrent à la clémence d'Alexandre, par le récit qu'ils lui firent de toutes les grâces qu'il lui avait accordées, et du plaisir qu'il paraissait prendre à faire le bien. Elisabeth les écoutait avidement ; elle aurait passé la nuit à les entendre ; mais il était fort tard, ses hôtes voulurent qu'elle prit un peu de repos pour se préparer à la fatigue du lendemain. Jacques Rossi se retira dans la petite chambre au plus haut de la maison, et sa bonne femme reçut Elisabeth dans son propre lit.

Pendant longtemps elle ne put dormir ; son cœur était trop agité, trop plein ; elle remerciait Dieu de tout, même de ses peines, dont l'excès lui avait valu la généreuse hospitalité qu'elle recevait. « Si j'avais été moins malheureuse, se dit-elle, Jacques Rossi n'aurait pas eu pitié de moi. » Quand le sommeil vint la surprendre, il ne lui ôta point son bonheur ; de doux songes le lui offrirent sous toutes les formes : tantôt elle croyait voir son père, tantôt la touchante figure de sa mère lui apparaissait brillante de joie ; quelquefois il lui semblait entendre la voix de l'empereur lui-même, et quel quefois aussi un autre objet se montrait à travers une vapeur qui cachait ses traits et ne lui permettait pas de les distinguer plus que les sentiments qu'il avait fait naître dans son cœur.

Le lendemain, de nombreuses salves d'artillerie, le roulement des tambours et les cris de joie de tout le peuple ayant annoncé la fête du jour, Elisabeth, vêtue d'un habit que lui avait prêté sa bonne hôtesse, et appuyée sur le bras de Jacques Rossi, se mêla parmi la foule qui suivait le cortège, et se rendit à la grande église de l'Assomption, où l'empereur Alexandre devait être couronné.

Le temple saint était éclairé de plus de mille flambeaux, et décoré avec une pompe éblouissante. Sur un trône éclatant, surmonté d'un riche dais, on voyait l'empereur et sa jeune épouse, vêtus d'habits magnifiques, et brillants d'une si extraordinaire beauté, qu'ils paraissaient à tous les regards comme des êtres célestes. Prostrnée devant son auguste époux, la princesse recevait de ses mains la couronne impériale, et ceignait son front modeste de ce superbe gage de leur éternelle union. Vis-à-vis d'eux, le vénérable Platon, patriarche de Moscou, du haut de la chaire de vérité, rappelait à Alexandre, dans un discours éloquent et pathétique, tous les devoirs des rois, et l'effrayante responsabilité que Dieu fait peser sur leurs têtes, pour compenser la splendeur et la puissance dont il les environne. Parmi cette foule immense qui remplissait l'église, il lui montrait des Kamtchadales (20) apportant des tributs de paix de toutes les arrachées aux îles Aloutiennes (21), qui touchent au continent de l'Amérique ; des négociants d'Archangel, chargés des richesses que leurs vaisseaux vont chercher dans les mers d'Europe ; il lui montrait des Samoïèdes venus de l'embouchure de l'Ennissi, où règne un éternel hiver, où les moissons sont inconnues, où jamais un grain n'a germé ; et des naturels d'Astracan, qui voient mûrir dans leurs champs le melon, la figue, et le doux fruit de la vigne, qui y donne un vin exquis ; il lui montrait enfin des habitants de la mer Noire, de la mer Caspienne et de cette grande Tartarie, qui, bornée par la Perse, la Chine et l'empire du Mogol, s'étend du couchant à l'aurore, embrasse une moitié du monde, et atteint presque jusqu'au pôle. « Maître du plus vaste empire de l'univers, lui disait-il, vous qui allez jurer de présider aux destinées d'un Etat qui contient la cinquième partie du globe, n'oubliez jamais que vous allez répondre devant Dieu du sort de tant de milliers d'hommes, et qu'une injustice faite au moindre d'entre eux, et que vous auriez pu prévenir, vous sera comptée au dernier jour. » À ces paroles, le cœur du jeune empereur parut vivement ému ; mais il y avait dans l'église un cœur qui n'était pas moins ému peut-être, c'était celui qui allait demander la grâce d'un père.

Au moment où Alexandre prononça le serment solennel par lequel il s'engageait à dévouer son temps et sa vie au bonheur de ses peuples, Elisabeth crut entendre la voix de la clémence qui ordonnait de briser les chaînes de tous les malheureux ; elle ne put se contenir plus longtemps. Avec une force surnaturelle, elle écarta la foule, se fait jour à travers les haies de soldats, s'élance vers le trône, en s'écriant : *Grâce ! grâce !* Cette voix qui interrompait la cérémonie eussait beaucoup de ruineur ; des gardes s'avancèrent et entraînent Elisabeth hors de l'église, en dépit de ses prières et des efforts du bon Jacques Rossi. Cependant l'empereur, dans un si beau jour, ne veut pas avoir été imploré en vain ; il ordonne à un de ses officiers d'aller savoir ce que cette femme demande. L'officier obéit : il sort de l'église, il entend les accents suppliants de l'infortunée qui se débat au milieu des gardes ; il tressaille, précipite ses pas, la voit, la reconnaît, et s'écrie : « C'est elle, c'est Elisabeth ! » La jeune fille ne peut croire à tant de bonheur, elle ne peut

croire que Smoloff soit là pour sauver son père; cependant c'est sa voix, ses traits, elle ne peut s'y méprendre; elle le regarde en silence, et étend ses bras vers lui comme s'il venait lui ouvrir les portes du ciel. Il court à elle, hors de lui-même; il lui prend la main, il doute presque de ce qu'il voit: « Elisabeth, lui dit-il, est-ce bien toi? D'où viens-tu, ange du ciel? — Je viens de Tobolsk. — De Tobolsk, seul, à pied? » Il tremblait d'agitation en parlant ainsi. « Oui, répondit-elle, je suis venue seule, à pied, pour demander la grâce de mon père; et on m'éloigne du trône, on m'arrache de devant l'empereur. — Viens, viens, Elisabeth, interrompit le jeune homme avec enthousiasme; c'est moi qui te présenterai à l'empereur; viens lui faire entendre ta voix, viens lui adresser ta prière; il n'y résistera pas. » Il écarte les soldats, ramène Elisabeth vers l'église. En ce moment, le cortège impérial défilait par la grande porte; aussitôt que le monarque parut, Smoloff se fit jour jusqu'à lui, en tenant Elisabeth par la main. Il se jette à genoux avec elle, il s'écrie: « Sire, écoutez-moi, écoutez la voix du malheur, de la vertu; vous voyez devant vous la fille de l'infortuné Stanislas Potowsky. Elle arrive des déserts d'Ischim, où depuis douze ans ses parents languissent dans l'exil; elle est partie seule, sans secours; elle a fait la route à pied, demandant l'aumône, et bravant les rebuts, la misère, les tempêtes, tous les dangers, toutes les fatigues, pour venir implorer à vos pieds la grâce de son père. » Elisabeth éleva ses mains suppliantes vers le ciel, en répétant: « La grâce de mon père! » Il y eut parmi la foule un cri d'admiration, l'empereur lui-même fut frappé; il avait de fortes préventions contre Stanislas Potowsky; mais en ce moment elles s'effacèrent; il crut que le père d'une fille si vertueuse ne pouvait être coupable; mais l'eût-il été, Alexandre aurait pardonné encore. « Votre père est libre, lui dit-il; je vous accorde sa grâce. » Elisabeth n'en entendit pas davantage. A ce mot de grâce, une trop vive joie la saisit, et elle tomba sans connaissance entre les bras de Smoloff: On l'emporta à travers une foule immense qui s'ouvrit devant elle, en jetant des cris et en applaudissant à la vertu de l'héroïne et à la clémence du monarque. On la transporta dans la demeure du bon Jacques Rossi; c'est là qu'elle reprit l'usage de ses sens. Le premier objet qu'elle vit fut Smoloff à genoux auprès d'elle; les premiers mots qu'il lui dit furent les paroles qu'elle venait d'entendre de la bouche du monarque: « Elisabeth, votre père est libre; sa grâce vous est accordée. » Elle ne pouvait parler encore, ses regards seuls disaient sa joie et sa reconnaissance, ils disaient beaucoup. Enfin elle se pencha vers Smoloff; d'une voix émue, tremblante, elle prononça le nom de son père, celui de sa mère. « Nous les reverrons donc, ajouta-t-elle, nous jouirons de leur bonheur. » Ces mots pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme du jeune homme. Elisabeth ne lui avait point dit qu'elle l'aimait; mais elle venait de l'associer au premier sentiment de son cœur, au premier bien de sa vie; elle venait de le mettre de moitié dans la plus douce félicité qu'elle attendait de l'avenir. Dès ce moment il osa concevoir l'espérance qu'elle pourrait peut-être consentir un jour à ne plus séparer ce qu'elle venait d'unir.

Plusieurs jours se passèrent avant que la grâce pût être expédiée; il fallut revoir l'affaire de Stanislas Potowsky: en l'examinant Alexandre fut convaincu que la seule équité lui eût ordonné de briser les fers du noble palatin; mais il avait fait grâce avant de savoir qu'il devait faire justice, et les exilés ne l'oublièrent jamais.

Un matin Smoloff entra chez Elisabeth plus tôt qu'il ne l'avait osé faire jusqu'alors; il lui présenta un parchemin scellé du sceau impérial: « Voici, lui dit-il, l'ordre que l'empereur envoie à mon père de mettre le votre en liberté. » La jeune fille saisit le parchemin, le pressa contre son visage et le couvrit de larmes. « Ce n'est pas tout, ajouta Smoloff avec émotion: notre magnanime empereur ne se contente pas de rendre la liberté à votre père, il lui rend ses dignités, son rang, ses richesses, toutes ces grandeurs humaines qui élèvent les autres hommes, mais qui ne pourront élever Elisabeth. Le courrier porteur de cet ordre doit partir demain matin; j'ai obtenu de l'empereur la permission de l'accompagner. — Et moi, interrompit vivement Elisabeth, ne l'accompagnerai-je pas? Ah! vous l'accompagnez sans doute, reprit Smoloff. Quelle autre bouche que la vôtre aurait le droit d'apprendre à votre père qu'il est libre? J'étais sûr de votre intention, j'en ai informé l'empereur; il a été touché, il vous approuve, et il me charge de vous annoncer que demain vous pourrez partir; qu'il vous donne une de ses voitures, deux femmes pour vous servir, et une horse de deux mille roubles que voici, pour vos frais de route. » Elisabeth regarda Smoloff, elle lui dit: « Depuis le jour où je vous ai vu, je ne me souviens pas d'avoir obtenu un seul bien dont vous n'ayez été l'auteur: sans vous je ne tiendrais point cette grâce de mon père; sans vous il n'aurait jamais revu sa patrie. Ah! c'est à vous à lui apprendre qu'il est libre, et ce bonheur sera le seul prix digne de vos bienfaits. — Non, Elisabeth, repartit le jeune homme, ce bonheur sera votre partage; moi j'aspire à un plus haut prix. — Un plus haut prix! s'écria-t-elle; ô mon Dieu! quel peut-il être? » Smoloff fit un mouvement pour parler; il se retint, il baissa les yeux, et après un assez long silence, il répondit d'une voix émue: « Je vous le dirai aux genoux de votre père. »

Depuis que Smoloff avait retrouvé Elisabeth, il ne s'était pas passé un seul jour sans qu'il la vit, sans qu'il demeurât plusieurs heures de suite avec elle, sans qu'il eût une nouvelle raison de l'aimer davantage, et sans qu'il s'écartât un moment du respect qu'il lui devait. Elle était loin de ses parents, et ne l'avait d'autre protecteur que lui; et cette jeune fille

sans défense était à ses yeux un objet trop sacré, trop saint, pour qu'il n'eût pas rougi de lui exprimer un sentiment qu'elle aurait rougi d'entendre.

Avant de quitter Moscou, Elisabeth avait libéralement récompensé ses bons hôtes; de même en passant le Volga devant Kasan, elle se ressouvint du batelier Nicolas Kisoloff; elle demanda ce qu'il était devenu: on lui apprit que par suite d'une chute il était tombé dans la plus profonde misère, gisant sur un grabat au milieu de six enfants qui manquaient de pain. Elisabeth se fit conduire chez lui: il l'avait vue pauvre et en lambeaux, elle revenait riche et brillante; il ne la reconnut pas. Elle tira de sa bourse la petite pièce qu'il lui avait donnée, elle la lui montra, lui rappela ce qu'il avait fait pour elle, et posant sur son lit une centaine de roubles: « Tenez, lui dit-elle, la charité ne sème point en vain; voici ce que vous avez donné au nom de Dieu, voilà ce que Dieu vous envoie. »

Elisabeth était si pressée d'arriver auprès de ses parents, qu'elle voyageait la nuit et le jour; mais à Sarapoul elle voulut s'arrêter, elle voulut aller visiter la tombe du pauvre missionnaire; c'était presque un devoir filial, et Elisabeth ne pouvait pas y manquer. Elle revit cette croix qu'on avait placée au-dessus du cercueil, ce lieu où elle avait versé tant de larmes; elle en versa encore, mais elles étaient douces; il lui semblait que du haut du ciel le pauvre religieux se réjouissait de la voir heureuse, et que dans ce cœur plein de charité la vue du bonheur d'autrui pouvait même ajouter au parfait bonheur qu'il goûtait dans le sein de Dieu.

Je me hâte, il en est temps; je ne m'arrêterai point à Tobolsk, je ne peindrai point la joie de Smoloff en présentant Elisabeth à son père, ni la reconnaissance de celle-ci envers ce bon gouverneur; comme elle, je ne serai satisfaite qu'en arrivant dans cette cabane, où on compte avec tant de douleur les jours de son absence. Elle n'a point voulu qu'on prévint ses parents de son retour; elle sait qu'ils se portent bien, on le lui a dit à Tobolsk, on le lui confirme à Saïmka; elle veut les surprendre, elle ne permet qu'à Smoloff de la suivre. Oh! comme son cœur palpite en traversant la forêt, en approchant des rives du lac, en reconnaissant chaque arbre, chaque rocher! elle aperçoit la cabane paternelle, elle s'élançait.... Elle s'arrête, la violence de ses émotions l'épouvaute, elle recule devant trop de joie. Ah! misère de l'homme, te voilà bien tout entière! Nous voulons du bonheur, nous en voulons avec excès, et l'excès du bonheur nous tue, nous ne pouvons le supporter. Elisabeth, s'appuyant sur le bras de Smoloff, lui dit: « Si j'allais trouver ma mère malade! » Cette crainte, qui venait se placer entre elle et ses parents, tempéra la félicité qui l'accablait, et lui rendit toutes ses forces. Elle court, elle touche au seuil, elle entend des voix, elle les reconnaît, son cœur se serre, sa tête se perd, elle appelle ses parents: la porte s'ouvre, elle voit son père; il jette un cri: la mère accourt, Elisabeth tombe dans leurs bras. « La voilà, s'écrie Smoloff, la voilà qui vous apporte votre grâce; elle a triomphé de tout, elle a tout obtenu. »

Ces mots n'ajoutent rien au bonheur des exilés, peut-être ne les ont-ils pas entendus; absorbés dans la vue de leur fille, ils savent seulement qu'elle est revenue, qu'elle est devant leurs yeux, qu'ils l'ont retrouvée, qu'ils la tiennent, qu'ils ne la quitteront plus; ils ont oublié qu'il existe d'autres biens dans le monde.

Longtemps ils demeurent plongés dans cette extase, ils sont comme éperdus, on les croirait en délire; ils laissent échapper des mots sans suite, ils ne savent ce qu'ils disent; ils cherchent en vain des expressions pour ce qu'ils éprouvent, ils n'en trouvent point; ils pleurent, ils gémissent, et leurs forces, comme leur raison, se perdent dans l'excès de leur joie.

Smoloff tombe aussi aux pieds des exilés. « Ah! leur dit-il, vous avez plus d'un enfant. Jusqu'à ce moment Elisabeth m'a nommé son frère, mais à vos genoux peut-être me permettra-t-elle d'aspirer à un autre nom. » La jeune fille prend la main de ses parents, les regarde, et leur dit: « Sans lui je ne serais point ici peut-être; c'est lui qui m'a conduite aux genoux de l'empereur, qui a parlé pour moi, qui a sollicité votre grâce, qui l'a obtenue; c'est lui qui vous rend votre patrie, qui vous rend votre enfant, qui me ramène dans vos bras. O ma mère! dis-moi comment doit se nommer ma reconnaissance? ô mon père! apprends-moi comment je pourrai m'acquitter? » Phédora, en pressant sa fille contre son sein, lui répondit: « Ta reconnaissance doit être l'amour que j'ai pour ton père. » Springer s'écria avec enthousiasme: « Le don d'un cœur comme le tien est au-dessus de tous les bienfaits, mais Elisabeth ne saurait être trop généreuse. » La jeune fille alors, unissant la main du jeune homme à celles de ses parents, lui dit avec une modeste rougeur: « Vous promettez de ne les quitter jamais? — Mon Dieu! ai-je bien entendu? s'écria-t-elle; ses parents me la donnent, et elle consent à être à moi. » Il n'acheva point, il pencha son visage baigné de larmes sur les genoux d'Elisabeth: il ne croyait pas que dans le ciel même on pût être plus heureux que lui; et l'ivresse de cette mère qui revoyait son enfant, le tendre orgueil de ce père qui devait la liberté au courage de sa fille, l'inconcevable satisfaction de cette pieuse héroïne qui, à l'aurore de sa vie, venait de remplir le plus saint des devoirs, et ne voyait plus aucune vertu au-dessus de la sienne; tous ces biens réunis, tous ces bonheurs ensemble ne lui semblaient pas pouvoir égaler le bonheur qu'il devait au seul amour.

Maintenant, si je parlais des jours qui suivirent celui-là, je montrerais les parents s'entretenant avec leur fille des cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence; je les montrerais écoutant, avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur fait de

son long voyage : je ferais entendre les bénédictions du père en faveur de tous ceux qui ont secouru son enfant ; je ferais voir la tendre mère montrant, attachée sur son cœur, comme la seule force qui avait pu la faire vivre jusqu'à cet instant, la boucle de cheveux envoyée par Elisabeth ; je dirais ce que les parents éprouverent, le jour que l'exilé se présenta dans leur cabane pour leur apprendre le bien que leur fille lui avait fait. Je dirais les larmes qu'ils versèrent au récit de sa détresse, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu : enfin, je raconterais leurs adieux à cette cabane sauvage, à cette terre d'exil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et naissent du sein des larmes ; semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais éclatants que quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des champs trempés de rosée.

Pure et sans tache comme les anges, Elisabeth va partit riper à leur bonheur, elle va vivre comme eux d'innocence et d'amour. O amour, inno-

cence ! c'est assurément de votre éternelle union que se compose l'éternelle félicité.

Je n'irai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parce qu'elles sont sans vraisemblance ; on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie ; un seul jour de félicité les épuise. Elisabeth est dans les bras de ses parents ; ils vont la ramener dans leur patrie, la replacer au rang de ses ancêtres, s'enorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont examiné les mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pensées. Ce que j'ai connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et chimériques félicités, me fait craindre, si j'ajoutais une seule page à cette histoire, d'être obligée d'y placer un malheur.

NOTES.

(1) La Sibérie est le pays le plus septentrional de l'empire de Russie, en Asie. Elle est bornée à l'est par la mer du Japon, au sud par la Tartarie chinoise, à l'ouest par la Russie européenne, et au nord par la mer Glaciale. Comme cette immense contrée, de plus de deux cents milles d'Angleterre de longueur, n'a guère au delà de trois millions cinq cent mille habitants, les entrepreneurs de Russie y envoient tous les malfaiteurs de l'empire condamnés à l'exil par la sentence d'un tribunal, et toutes les personnes suspectes de crimes contre l'État, très-souvent sans qu'elles subissent un interrogatoire ou qu'elles sachent la cause de leur exil. Les peuples qui habitent la Sibérie, lorsqu'elle fut conquise, en 1777, par le chef de Cosaques Yermak, étaient les Tartares, les Vogouls et les Ostiagues. La Sibérie est divisée en deux gouvernements, Tobolsk et Irkutsk ; les provinces subordonnées à ces deux gouvernements sont celles de Tomsk, Kolhyvan Nerischink, Yakutsk ; les deux principaux fleuves sont l'Oby et le Yénisséï. Les personnes qui ne connaissent ce pays que par la description que M. Kotzebue en a faite dans son ouvrage intitulé : *L'Année la plus remarquable de ma vie*, n'en auraient qu'une idée inexacte. Il est évident que M. Kotzebue n'a point observé le pays qu'il a parcouru : d'un bout à l'autre de l'ouvrage, le romancier a tenu la plume du voyageur.

(2) La verste est de trois mille cinq cents pieds anglais. On compte cent quatre verstes et demie par degré, en Russie. Les Russes mesurent la distance d'un point à un autre comme nous le faisons en France avec la lieue, et les Anglais à l'aide du mille.

(3) On confond généralement sous le nom de mousses trois familles de plantes que Linné a rangées dans sa Cryptogamie : les mousses proprement dites, qui sont pourvues de feuilles, les lichens, qui en sont privés, et les hépatiques, dont les unes ont des feuilles et se rapprochent des mousses, et les autres n'en ont pas et se rapprochent des lichens. Les Grecs les confondaient toutes sous le nom de *bryon* et de *mnion*, et les Latins sous celui de *musei*. Les lichens sont des plantes dépourvues de fleurs, de feuilles et souvent de racines. Les uns sont une simple croûte qui couvre les pierres ; d'autres, une substance foliaire et membraneuse qui s'étend sur la terre ou sur le tronc des arbres ; d'autres, des filaments cylindriques ou aplatis, simples ou articulés, qui pendent aux branches ; d'autres ont la forme de cornets ou de verres à pied ; d'autres, enfin, ont des ramifications ramassées en touffe ou écartées en tout sens, et ressemblent à de petits arbrisseaux. On aperçoit, sur diverses parties de leur surface, une farine qu'on croit être la poussière fécondante, et des verres ou de petits boucliers d'une couleur vive, qui sont le réceptacle des graines. Malgré les observations d'Edwig et d'Hoffmann, on ne peut encore rien dire de certain sur leur fécondation. Quoique les petits corps contenus dans les tubercules reproduisent la plante, il n'est pas démontré que ce soient de véritables graines, et non des espèces de bourgeons. Leur reproduction n'est peut-être qu'une simple évolution comme dans les plantes vivipares. Les hépatiques tiennent le milieu entre les lichens et les mousses. Les unes se présentent sous la forme d'une expansion membraneuse ; d'autres sont de petites herbes dont les rameaux nombreux sont appliqués les uns sur les autres, et tapissent les rochers et le tronc des arbres d'une verdure bronzée et d'une couleur de citron. Leurs étamines sont de petits corps vésiculeux ; incisés dans des fossettes ou dans

les plis et les sinuosités des feuilles. Les graines, renfermées dans des capsules qui s'ouvrent longitudinalement en plusieurs valves, sont garnies de fils élastiques roulés en spirale, qui font un véritable ressort, et qui, en se déroulant, les lancent au loin. Ces capsules n'ont point d'opercule, et souvent point de coiffe. C'est par ces divers caractères qu'on les distingue des mousses. Celles qui ressemblent le plus aux lichens, en diffèrent par toutes les parties de leur fructification, c'est-à-dire, en ce qu'elles ont de vraies étamines et de vraies capsules. Les mousses proprement dites ont une racine, une tige plus ou moins courte, des feuilles alternes et persistantes, une capsule portée sur un pédoncule plus ou moins allongé. Cette capsule, à laquelle on a donné le nom d'urne, à cause de sa forme, est couverte d'une coiffe et d'un opercule, et s'ouvre transversalement vers le sommet pour laisser échapper les graines. Les mousses sont ramassées en gazons et en touffes satinées, ou étendues comme un tapis élastique sur la terre, les pierres et les bois. Quelques-unes seulement croissent isolées sur le sable et dans les eaux ; il y en a peu d'annuelles. Leurs ovaires, ordinairement fécondés au commencement ou à la fin de l'hiver, ne parviennent à la maturité qu'à l'année suivante, leur végétation paraissent suspendue pendant les chaleurs et les fortes gelées. Quoique desséchées depuis longtemps, elles revivent et reprennent leur faculté végétative lorsqu'on les humecte. Elles partagent cette propriété avec les hépatiques, les lichens et les algues ; et c'est un rapport que ces plantes ont avec quelques insectes, tels que le rotifère, qui, desséché sous la forme d'une pellicule, et dans un état de mort apparente pendant des mois entiers, se ranime et agit ses antennes lorsque quelques gouttes de pluie baignent la poussière des toits dans laquelle il est enseveli.

Linné, en disposant les mousses en genres, d'après Billenius, prit les capsules pour les anthères. Il crut que les rosettes contenaient les graines, et que les globules renfermées dans les urnes étaient la poussière fécondante ou pollen. C'est Edwig qui, aide d'un microscope, et doué d'une rare sagacité, a démontré cette erreur ; il a vu les étamines lancer leur poussière, et paraître vides après l'avoir lancée ; il a vu ensuite les ovaires fécondés, d'abord presque imperceptibles, s'élever et grossir jusqu'à la maturité des graines. Enfin, il a semé les graines, et il a obtenu des individus semblables, dont il a décrit la germination.

Les mousses, ainsi que les hépatiques et les lichens, sont beaucoup plus communes dans les pays du Nord. Elles fleurissent presque toutes pendant l'hiver. C'est à cette époque que, la terre étant dépourvue de toute autre verdure, elles lui en donnent une nouvelle. Elles occupent les lieux que les autres plantes ont délaissés. Les rochers, les troncs d'arbres, le sol le plus aride, sont couverts d'une multitude d'espèces qui attestent l'impénétrable fécondité et le travail continu de la nature. Elles défendent les toits de chaume de la dégradation que l'humidité y cause, et de la destruction que produit le passage subit de la pluie à la sécheresse ; elles les conservent pendant un grand nombre d'années ; elles garantissent le tronc des arbres de la surprise du froid et de la gelée. Linné a eu tort de dire qu'elles en dévorant la sève ; leurs racines sont superficielles et ne pénètrent point avant dans l'écorce, comme celles des autres parasites. L'ennemi a même remarqué que lorsque les racines des arbres plantés dans un jardin rencontrent le tuf et qu'ils souffrent, ils se couvrent de lichens et de mousses, ce qui est l'indication et non la

eau e de leur dépérissement. Les mousses servent aux peuples du Nord pour matelasser les lits de leurs enfants, et elles sont pour cet usage bien supérieures à la paille et à toute espèce de tissu, parce qu'elles absorbent l'humidité, ne se pourrissent pas, et ne sont point attaquées par les insectes et les souris.

C'est du lycopode à massue, le même que Linné appelle *lycopodium clavatum*, qu'on tire cette poussière inflammable connue sous le nom de soufre végétal, qui brûle si rapidement et avec un si grand éclat, et dont on fait les gerbes et les torches lumineuses, qu'on agite impunément sur nos théâtres au milieu de matières les plus inflammables. Cette poussière est contenue dans les capsules dont le sommet de la plante est converti au temps de la fructification; elle n'est point miscible à l'eau. Les femmes russes emploient dans leurs teintures le *lycopodium complanatum* de Linné (lycopode aplati); il donne aux étoffes une belle couleur jaune. Les capsules de *Thyrium rutabulum* de Linné ont exactement le goût des huîtres, et leur infusion a l'odeur de celle du fucus, connu sous le nom d'*helminthocorton*. Le polytrich passe pour un puissant sudorifique; le lycopode, appelé par Linné *lycopodium selago*, est un vomitif très-violent; d'autres sont regardés comme des contre-vers. La poussière du lycopode à massue, appliquée extérieurement, passe pour le spécifique du *plica polonica*.

Ce n'est pas ici le lieu de parler du lycopode de l'Inde, gravé dans le Jardin du Malabar, tome 12, tab. 14, et connu dans le pays sous le nom de *tam-poucl*, ce qui signifie la plante admirable. Cette plante est célébrée comme possédant des vertus merveilleuses, et surtout comme un aphrodisiaque. Les lichens vivent jusque sur les sommets granitiques des montagnes primitives, où aucun autre végétal ne peut exister. Ils s'implantent dans les rochers les plus durs, les corrodent, y creusent des fossettes, les rendent propres à retenir la poussière qui flotte dans l'air, et à recevoir des semences dans les inégalités pratiquées à leur surface. On mange le *lichen islandicus* de Linné, bouilli dans du lait; on en fait un gruau pour le potage, une farine qu'on met dans le pain, et une excellente gelée pectorale. Mais le *lichen rangiferinus* est la production la plus utile des pays du Nord. Il couvre de ses touffes blanches les collines glaiseuses et les montagnes escarpées de la Laponie et du Groënland. C'est la nourriture des rennes, qui le cherchent et le broutent sous la neige, où il ne cesse de végéter. On sait que les troupeaux de rennes sont l'unique richesse des Lapons; ces peuples, privés de nos animaux domestiques et des produits de l'agriculture et du commerce, par la rigueur et la durée de l'hiver, trouvent en eux toutes les ressources que nous fournissent nos bœufs, nos chevaux et nos brebis. Ainsi, sans ce lichen, les régions voisines du cercle polaire seraient inhabitées.

Les lichens sont le genre le plus nombreux et le plus répandu sur la surface du globe. La simplicité de leur organisation les rend propres à vivre également dans les cavernes, sur les montagnes couvertes de neige, sur les rochers arides, sur les pics brûlés par le soleil et battus par les vents, et dans ces lieux où ils appellent seuls l'attention du botaniste, et lui rappellent les fleurs les plus brillantes, par l'éclat et la variété des couleurs dont ils sont enrichis.

(4) La nature a couvert l'estomac de cette espèce de canard, connu sous le nom d'*eider*, et que Linné appelle *anas moltissima*, de ce duvet élastique si chaud, si léger, que nous appelons édreton; le plus estimé est celui que l'oiseau s'arrache pour garnir son nid, et qu'on recueille dans le nid même.

(5) Cet oiseau, que Buffon appelle le grand manchot, porte, au lieu d'ailes, deux espèces de membranes qui lui tombent de chaque côté, comme de petits bras. Il est de la taille de l'oie; son cou est gros et court, sa peau dure et épaisse; il a le corps revêtu d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et ras, sortant par morceaux courts de petits tuyaux luisants, et qui forment comme une cotte de mailles impénétrable à l'eau. Il habite les mers australes, et se trouve sur la plupart des portions de terre les plus avancées vers le pôle antarctique.

(6) Les stagoes d'eau, au lieu de dire les eaux stagnantes.

(7) C'est la mer qui baigne les côtes orientales de l'Amérique. On l'appelle mer du Nord, par opposition à la mer qui baigne les côtes occidentales de l'Amérique, à laquelle on a donné le nom de mer du Sud. Il faut bien se garder de confondre la mer du Nord avec cette partie de l'Océan qui est entre l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemark et la Norvège.

(8) Timmen, au sud-ouest de Tobolsk, sur la rive méridionale de la Toura, fut fondée en 1586. Sa position est à la fois agréable et avantageuse. Pres de la ville est un quartier de Tartares de la Sibérie et de la Boukharie. Le sol de cette contrée est fertile.

(9) La Livonie est bornée au couchant par la mer Baltique, ou du moins par un golfe de cette mer; au midi par la Courlande et par le gouvernement de Polotsk, et au levant par celui de Pleskof. Le duché de Livonie forme aujourd'hui le gouvernement de Riga.

(10) La plus considérable et la plus poissonneuse de toutes les rivières qui tombent dans le Volga. Elle prend sa source dans plusieurs marais de la Permie, et continue son cours sinueux dans l'étendue de 250 lieues.

(11) Kasan fut autrefois la capitale d'un puissant royaume des Tartares. C'est une des villes les plus belles et les plus marchandes de la Russie. Elle est bâtie sous le 55° 45' de latitude, et sous le 66° 40' de longitude, à 1465 verstes de Pétersbourg, et à l'embouchure de la Kasanka, petite rivière qui tombe dans le Volga. Elle fut fondée par les Tartares, peut-être même par les Bulgares, qui dominèrent dans cette contrée jusqu'au temps de l'incurSION de Raty. Elle fut prise trois fois par les Russes, qui la conservèrent depuis 1552. Elle est divisée en trois parties: le Kremlé ou la forteresse; la ville proprement dite, et les faubourgs, dont le plus considérable est celui des Tartares. Deux écoles y sont établies: l'une sous le titre de séminaire, et l'autre sous celui de gymnase. Dans le séminaire, dépendant de l'université de Moscou, de jeunes Russes apprennent les langues de l'Europe, les belles-lettres et les mathématiques; le gymnase est destiné aux enfants des Tchouvaches, des Tchémémissés des Mordwas, des Kalmoiks et des Tartares; on leur enseigne la langue russe, la langue latine et les éléments de la philosophie et de la théologie. Le but de cette institution est d'amener insensiblement ces différents peuples à la religion chrétienne, et de lier plus étroitement les vaincus à leurs vainqueurs. Cette ville contient plus de vingt-cinq mille marchands, sans compter un grand nombre de marchands tartares. Elle entretient un riche commerce avec les ports de Pétersbourg, d'Archangel et d'Astrakan, avec Moscou, avec les villes de la Sibérie et du gouvernement d'Orenbourg, et avec plusieurs villes de la petite Russie. On a conservé dans Kasan l'industrie des anciens Bulgares, pour la fabrication de l'ouïlle ou cuir de Roussi: on y fait aussi beaucoup de savon, et on corroie des peaux de chèvres de différentes couleurs, qui le cèdent peu au plus beau maroquin du Levant. La fabrique des draps de Kasan contribue pour une grande partie à l'habillement des troupes. La province de Kasan, fertile en grains et en fruits, est couverte de vastes forêts; on en tire les plus beaux mâts et les meilleurs bois de construction.

(12) Le pays des Baschkirs, qui se nomment eux-mêmes Bachkourtes, est situé vers la partie la plus méridionale des monts Longoriques. Cette nation est répandue aux environs de la Bélaïa, et entre la Kama, le Volga et l'Iaik. Leur origine est fort incertaine, eux-mêmes la rapportent aux Tartares Nogais. Des savants russes les font descendre des grands Bulgares; il est vrai que le pays qu'ils occupent a fait partie de l'ancienne Bulgarie. On remarque aussi qu'ils ne ressemblent point tout à fait aux Tartares, et l'on pourrait croire qu'ils sont un mélange des anciens Bulgares avec leurs vainqueurs; d'autres font remonter leur origine aux anciens habitants des monts Longoriques; ils se plaisent à voir en eux la postérité des Igours ou longors, et croient qu'ils sont de la même race que les Hongrois. Il faut avouer du moins qu'on ne retrouve dans leur langue aucune trace de cette origine, et qu'ils ont dans les traits du visage assez de conformité avec les Tartares pour faire soupçonner qu'ils sont de la même famille; ils ont cependant le visage plus large, plus aplati; ils sont plus épais, plus robustes, et se distinguent par la grandeur de leurs oreilles. Ces caractères, qui leur sont communs avec les Mongols, peuvent être attribués, si l'on veut, aux Igours leurs ancêtres, pendant que leurs barbes rousses les ferait classer parmi les peuples fenniques. Placés dans une contrée qui servit de passage à tant de peuples, il n'est pas étonnant qu'on reconnaisse en eux le caractère de plusieurs nations. Ils errèrent longtemps sous la conduite de leurs propres khans, au midi de la Sibérie; mais opprimés, resserrés par les Tartares sibériens, ils se rapprochèrent du Volga, se mirent sous la protection des khans de Kasan, et passèrent avec cette domination sous le joug de la Russie. Inquiets, audacieux, perfides, souvent révoltés, toujours cruels et féroces dans leurs révoltes, et toujours réprimés ou punis, ils ont avec le temps perdu la race de leurs princes, et vu s'éteindre leur noblesse. Divisés maintenant en tribus, chacune d'elles élit dans son sein un ou plusieurs chefs. Leur langue est celle des Tartares, mais fort corrompue, et leur dialecte est très-éloigné de celui de Kasan. Jusqu'à ce qu'ils fussent soumis à la Russie, ils menaient une vie errante; aujourd'hui, pasteurs et agriculteurs, ils occupent en hiver des demeures fixes, et campent pendant l'été. Ils ne cherchent pas le voisinage des eaux pour construire leurs habitations d'hiver: la neige supplée abondamment au défaut des eaux courantes. Les plus grands de leurs villages ne sont composés que de cinquante maisons; la plupart n'en contiennent pas plus de dix, si l'on peut appeler maisons leurs méchantes luttes de bois: les toits en sont plats, et les portes si basses, qu'on n'y peut entrer qu'en rampant; des peaux de poissons ou de vieux morceaux de toile trempés dans du beurre y tiennent lieu de vitrage. Les temples n'ont pas plus de magnificence. Sur la moindre inquiétude, la plus faible espérance, le plus léger dégoût, on détruit un village, on le transporte ailleurs. L'intérieur de leurs cabanes répond à leur misérable apparence: entourées de bancs, à la manière des Tartares, elles ne contiennent pas de meubles plus précieux qu'une grande outre de cuir posée sur un pied de bois, et toujours remplie de lait fermenté; vase intarissable et jamais nettoyé, d'où s'exhale une odeur agréable pour eux, insupportable aux étrangers; des chaudrons de fonte, des sacs de cuir, quelque vaisselle de bois de bou-

leau, complètent leur ameublement : riches, ils n'offrent que le spectacle de la misère. Presque aucun n'a de couvertures ; ils couchent tant habillés sur des feutres, et se laissent ronger par la vermine. Obligés par la loi mahométane à la plus grande propreté, ils s'abandonnent à la malpropreté la plus dégoûtante, et ne font presque jamais usage du bain. Les deux sexes y ont une égale habitude de monter à cheval. Un Baschkir ne va presque jamais à pied ; il a toujours sa monture toute sellée à la porte de sa maison : le plus grand honneur qu'il puisse faire à son hôte, à son ami, c'est de seller pour lui le meilleur de ses chevaux. Toujours à cheval ou assis sur leurs talons, tous ont les genoux cagneux, les jambes arquées et les genoux en dedans. Aussitôt que les rigueurs du froid commencent à s'adoucir, ils se répandent dans la campagne. Un seul village se divise en plusieurs camps, et l'on ne voit guère plus de cinq ou six tentes réunies. Un homme du commun n'a guère moins de trente à cinquante chevaux : beaucoup en ont cinq cents, et quelques-uns mille, deux mille, et au delà. L'habit des Baschkirs ressemble beaucoup à celui des Tartares de Kasan, ils ont des chemises de grosse toile d'ortie, de longues et larges culottes, des bottines courtes, ou des babouches à la manière des Turcs. Leur robe de dessus est fort simple ; elle est ordinairement garnie d'une bordure de pelletterie, et ils la serrent au-dessus des hanches avec une ceinture ou avec le ceinturon de leur sabre : ils préfèrent le drap rouge. Leur pelisse est quelquefois de peau de mouton, mais plus souvent de peau de cheval : le poil est tourné en dehors, la crinière se place sur le dos, et fait un singulier effet quand elle est agitée par le vent. Ils conservent leur barbe, se rasent la tête et portent des calottes de crin. Ils se distinguent des autres nations par leurs bonnets, qui ont la forme d'un cône tronqué et une étroite bordure de pelletterie. Les femmes choisissent pour leur robe de dessus du drap lin, ou quelque étoffe de soie : cette robe se ferme par des boutons, et est serrée par une ceinture au-dessous de la poitrine. Leur sein est couvert d'une sorte de mantille ornée de pièces de monnaie, de coquilles et de grains de verre ; elles partagent leurs cheveux en deux nattes, et se ceignent le front d'un bandeau : leur bonnet, qui se termine en pointe, est chargé des mêmes ornements que la mantille, aussi bien qu'un morceau d'étoffe qui tient à la coiffure et descend entre les épaules. Les filles laissent pendre leurs cheveux, divisés en un grand nombre de tresses, et y attachent des rubans et des franges qui descendent jusqu'au-dessous des jarrets. Les armes des Baschkirs sont l'arc, les flèches, la lance, le casque et la cotte de mailles : ils reçoivent des Russes des sabres, des fusils et des pistolets. C'est un spectacle singulier que celui d'une armée baschkirienne : nul ordre dans les marches ; on ne se met en rang que lorsqu'on s'arrête. Chacun conduit un cheval de main, qui porte toutes les provisions de bouche ; la charge est faible ; elle ne consiste qu'en du fromage, et du blé séché au feu, et un petit moulin à bras pour le réduire en farine. Chaque guerrier, vêtu de sa longue robe, s'équipe comme il peut ou comme il lui plaît. L'un s'est procuré toutes les espèces d'armes et porte avec lui un arsenal entier ; l'autre possède à peine une mauvaise arme offensive. Ils sont tous bien montés et manient fort adroitement leurs chevaux. Les Baschkirs ont ordinairement deux femmes ; il est bien rare qu'ils en aient davantage. C'est le moullah qui consacre le mariage. Après avoir uni les deux époux, il présente une flèche au mari : « Sois brave, lui dit-il, et protège la femme. » Ils professent depuis longtemps le mahométisme ; on ignore même à quelle époque ils l'ont embrassé ; mais cette religion, qu'ils suivent sans en connaître les principes ni même les pratiques, n'a pu les arracher aux anciennes superstitions du chamanisme : ils y sont encore plus confirmés par l'exemple de leurs moullahs, aussi peu instruits que le reste du peuple. Les jours de fête ils présentent au soleil, en se prosternant devant cet astre, les prémices de l'animal qu'ils ont tué pour le repas. Ils suspendent une tête de cheval dans les endroits des forêts où ils ont établi leurs ruches, et ils croient par là préserver les abeilles de tous les maléfices. Ils ont des sorciers, et ils les craignent, car ces deux faiblesses sont inséparables. Ces fourbes conjurent les malins esprits, les voient dans les ténèbres, les poursuivent, les combattent, les blessent : ils pourraient même dire qu'ils les tuent ; ils trouveraient peu de contradicteurs.

(15) Les Trukmènes, plus connus en Europe sous le nom de Turkomans, errent dans les campagnes qui s'étendent le long des côtes de la mer Caspienne, depuis l'Emba et les steppes des Kirguis, jusqu'à la Khive et la Perse. Ce sont des Turcs ou Tartares, qui ne sont altérés par aucun mélange ; nation industrielle, riche en troupeaux, fabriquant elle-même ses armes blanches et ses armes à feu, et se louant volontiers à ses voisins pour faire la guerre ; courageuse, fière, et en même temps humaine. Les Trukmènes préfèrent au séjour de leurs plaines les vallées et les penchans des monts Mangnichlat, qui s'élevaient à quatre ou cinq journées des bouches de l'Aïk : c'est là que, défendus par la situation même des lieux, ils nourrissent en paix de nombreux troupeaux de chameaux, de bêtes à cornes et de brebis. Quelques-uns cultivent la terre et sèment du blé et du millet ; mais ils se livrent plus volontiers au commerce qu'ils entretiennent avec la Khive, la Perse et la Boukharie, et leurs marchands amassent quelquefois de grandes richesses. Bien moins nombreux que les Kirguis, ils sont bien plus redoutables à la guerre, et souvent ils les ont vaincus. Leur adresse à manier le sabre les rend surtout terribles à leurs voisins. Si quelquefois la faiblesse du nombre ne leur permet pas de se mesurer avec

leurs ennemis, ils trouvent un asile assuré sur leurs montagnes inaccessibleles. La nature elle-même leur a fourni d'autres remparts contre les incursions des peuples septentrionaux. Entre l'Emba, la mer Caspienne et le lac Aral, règnent de vastes plaines d'un sable léger et mobile : les peuples voisins de ces plaines les appellent des *mers de sable*. Les vents semblent se faire un jeu d'en changer sans cesse l'aspect : ils élèvent aujourd'hui des montagnes qui seront demain changées en abîmes ; ils creusent des précipices qui bientôt seront couverts de montagnes. Leur souffle soulève, agite, fait combattre et gronder le sable comme les flots de l'Océan. Les armées que l'audace ou l'ignorance engageraient dans des campagnes prêtes à s'ouvrir sous leurs pas, à rouler sur leurs têtes, ne laisseraient pas même après elles un léger souvenir de leur entreprise.

(14) Isâe, chap. 37, v 4.

(15) Le Volga est le plus grand des fleuves de l'Europe. Les anciens l'appelaient *Rha*. Les Tartares le nomment *Ethle*. Il a ses sources dans plusieurs lacs et marais de Novogorod, non loin de celle de la Dwina occidentale ; il traverse les gouvernements de Moscou, de Nijagorod, de Kasan et d'Astrakan, dans un cours de 750 lieues, et se jette, par un grand nombre de bouches, dans la mer Caspienne. Il n'y a peut-être aucun fleuve aussi poissonneux, et l'on compte qu'il nourrit plus d'un million de pêcheurs et de travailleurs. On tire des bords du Volga les œufs d'esturgeon ou le caviar, qui, frais encore, est un mets agréable, et qui, pressé et séché, perd beaucoup de sa bonté, et est cependant encore recherché par plusieurs nations de l'Europe. On en transporte même dans la Turquie et dans les deux Indes. C'est des vessies d'air de ces mêmes esturgeons que fournit le caviar, que se fait la coque de poisson.

(16) Irkoutsk est une belle ville, sur la rive orientale de l'Angora, devant l'embouchure de la rivière Irkoutsk, située sous le 52° 6' de latitude, et au delà du 122° de longitude, dans un pays fertile, mais hérissé de montagnes. Elle est peu éloignée du lac Baïkal, abondant en esturgeons, et qui fournit, en une quantité prodigieuse, un poisson que les gens du pays appellent *omoute*. Il ressemble au hareng, mais il est un peu plus gros. Le peuple en fait, pendant l'automne, sa provision pour l'année entière. On compte dans Irkoutsk près de trois mille marchands qui s'enrichissent du commerce qu'ils font avec la Chine. La richesse est commune dans toute la bourgeoisie de cette ville, et le bas prix des denrées la rend superflue.

(17) L'Angora est une grande rivière qui sort du lac Baïkal, et qui, après avoir reçu l'Oka et l'Ilim, prend le nom de Toungouska, continue encore le chemin qu'elle avait commencé du sud au nord, dès son origine, tourne ensuite à l'occident, et se jette dans l'Éuisséi.

(18) Volodimir ou Vladimir, sur la Klïasma, au sud-est de Pireslavle-Zaleskoi, fut construit dans le douzième siècle par Ionry Vladimirovitch Dolgorouki, et son fils André la rendit la résidence des souverains de Russie.

(19) La ville de Moscou se nomme en russe Moska ; elle est située au 55° 45' 46" de longitude, au 55° 12' 45" de latitude, et à 751 werstes de Pétersbourg. Trois rivières la baignent : la Moskwa, qui lui a donné son nom, l'Aouza et la Néglina. C'est la plus grande ville de l'Europe : elle a environ dix lieues de circonférence ; mais les bâtiments n'y sont pas serrés comme à Paris et à Londres, et la plupart des maisons ont des jardins. Vers 1786, Moscou renfermait neuf mille cent quatre-vingt-seize habitations, parmi les quelles treize cent quatre-vingt-deux étaient de pierre ; dix-neuf grandes églises, vingt-huit convents, vingt-trois petites écoles, cent dix-neuf bains publics, deux cent vingt-quatre tavernes, deux cent quatre-vingt-dix-sept auberges. La population de la ville ne peut être évaluée au juste : elle varie d'ailleurs de l'hiver à l'été. On croit, avec assez de fondement, qu'en hiver il y a dans Moscou plus de quatre cent mille âmes, et qu'il n'en reste en été qu'environ trois cent mille. Moscou a été fondée en 1147 par Iouri Dolgorouki, et est devenue, en 1528, la résidence des souverains, sous le règne d'Ivan Basilevitch. Elle a reçu depuis des accroissements successifs, et est à présent distribuée en quatre parties principales, qui sont comme autant de villes, et qui même en portent le nom. Le premier de ces quartiers se nomme *le Kremlé*, mot tartare qui signifie forteresse. C'était la résidence des souverains. Il est entouré d'une muraille, d'un rempart et d'un fossé. Le château s'élève sur une montagne : il a été achevé par des architectes italiens, sous le règne du prince Ivan Vassiliévitch, à la fin du quinzième siècle. C'est dans ce quartier qu'est le palais des patriarches, devenu la maison du synode. On y conserve une bibliothèque riche en anciens manuscrits russes et grecs. Kitoi-Gorod, ou la ville Kitai, n'a pas été ainsi nommée, comme on l'a dit, parce qu'on y éale des raretés de la Chine : le mot kitai appartient à la langue tartare, et signifie milien. On a donné ce nom à ce quartier, parce qu'il fait le milieu entre le Kremlé et la Ville-Blanche. Il a été bâti sous le règne du tsar Ivan Vassiliévitch. On remarque, dans ce quartier, l'imprimerie du synode, dans laquelle est une belle et ancienne bibliothèque ; la maison de l'université, grand édifice d'une assez belle architecture ; la cour des monnaies, et le *gostimoidter*, ou cour du commerce, où sont réunies toutes les boutiques. Beloi-Gorod, ou la Ville-Blanche, doit son nom à une muraille de

pièce dont elle était entourée, et qui est tombée en ruines. Elle renferme la grande apothécaire, la fonderie de canons, les écoles de l'université, fondée en 1755 par Elisabeth, et la maison des Enfants-Trouvés, fondée en 1765 par l'impératrice Catherine II. Enfin le Zemlianoi-Gorod, ou la Ville de-Terre, enveloppe les trois quartiers dont nous venons de parler. Elle doit son nom à un rempart de terre dont le tsar Fedor Ivanovitch la fit entourer en 1591, après l'incursion des Tartares de Crimée. Cette ville, qui s'étend autour de Moscou, est elle-même enveloppée par plus de trente faubourgs. Les plus nombreux sont la Slahode allemande et le faubourg de Lefort. C'est dans le dernier que Pierre I^{er} a fondé un hôpital, avec une école où l'on enseigne à la jeunesse le latin, l'anatomie, la botanique et la médecine.

(20) Par quels événements des hommes se sont-ils fixés dans un pays dont le seul aspect devait leur faire horreur? On ne pourra jamais résoudre cette question que par de faibles conjectures. On dit que la langue de la principale nation du Kamtchatka paraît tirer son origine de celle des Mongols. C'est le seul fil qui puisse conduire les enriues dans ce labyrinthe, et qui peut-être ne les empêcherait pas de se perdre. Il est certain du moins que les Kamtchadales se sont établis depuis longtemps dans la triste contrée qu'ils habitent. Ils n'ont aucune tradition du passé; mais une de leurs opinions religieuses peut leur en tenir lieu: ils sont persuadés qu'ils ont été créés dans leur presqu'île par leur dieu Koutkhon. Ils croient que leur pays est la plus heureuse région de la terre, et qu'eux-mêmes, particulièrement favorisés des dieux, sont les plus fortunés des hommes. Les Kamtchadales sont petits et mal proportionnés; leur tête est grosse, leur ventre pendait, leurs jambes grêles, leur démarche lente et maladroite. Ils ont le teint basané, les cheveux noirs et peu de barbe, un visage large, des joues plates, un nez écrasé, de petits yeux enfoncés, des lèvres épaisses, et font un des plus vilains peuples de la terre. La largeur de leurs épaules, indice de la force, fait un contraste choquant avec la faiblesse apparente de leurs jambes: on ne sait comment ces minces appuis soutiennent ces vastes corps. Ce peuple ne se lave jamais les mains ni le visage, jamais il ne se fait les ongles; ne vivant que de la pêche, il exhale de toutes les parties de son corps une odeur poissonneuse; leur langue peut exprimer les noms de nombre jusqu'à cent, mais ils n'en sont pas plus habiles à calculer, et ont beaucoup de peine à compter jusqu'à trois sans le secours de leurs doigts. Leur embarras est extrême quand le nombre passe dix: ils ne savent plus que faire quand ils ont employé les doigts de leurs mains, aussi ne savent-ils pas leur âge: ce serait un calcul trop fort pour eux que de compter le nombre de leurs années. Ils distribuent l'année en quatre saisons et en dix mois; mais ces mois, ces saisons, n'ont pas une durée égale, et ne reviennent point à un temps bien marqué. Bien différents des autres peuples orientaux et des sauvages en général, ils se soumettent, ils obéissent à leurs épouses: elles ont la plupart la peau fine, un peu brune, les yeux noirs, de même que les sourcils, la main petite, de jolis pieds, une taille bien prise. La nature, en leur accordant les moyens de plaire, leur a donné un esprit plus fin, plus délié qu'aux hommes de leur pays. Le Kamtchadale ne connaît pas les métaux, mais il emploie les os, le caillou pour faire des haches, des couteaux, des lames des flèches, des lancettes et des aiguilles. Sa hache consiste en un gros os de renne ou de baleine rendu tranchant, ou en une pierre taillée en coin et fixée par des courroies à un manche recourbé. Un homme assidu et laborieux travaille trois ans pour creuser un canot, et plus d'un an pour faire une auge. Aussi la peuplade qui peut se vanter d'avoir le plus grand canot tire-t-elle quelque vanité de cette précieuse possession. On montre une auge avec la même ostentation qu'un riche fastueux met chez nous à faire étaler sa brillante vaisselle. Une grande auge est le plat de cérémonie; elle est réservée pour les jours de fête: apportée au milieu des convives, elle excite d'abord leur admiration; mais quelle que soit sa capacité, de quelque quantité d'aliments que le maître de la hutte ait eu soin de la charger, elle est bientôt vide; car un Kamtchadale, dans un jour de festin, mange plus que dix autres hommes: dans le besoin, il sait se restreindre à la plus grande sobriété. C'est avec un cristal de roche d'une couleur sale et verdâtre que les Kamtchadales font leurs couteaux; ils y adaptent un manche de bois; ils arment de ce même cristal leurs flèches et leurs lances; ils en font des lancettes pour la saignée. Ils travaillent de petits os de martre zibeline en forme d'aiguilles, et leurs femmes s'en servent avec beaucoup d'adresse.

Les Kamtchadales suppléent au pain, qu'ils ne connaissent pas, par les queues et les arêtes de plusieurs espèces de poissons de la classe des saumons: ils les font sécher à l'air. Le dos et le ventre de ces mêmes poissons, séchés à la fumée, font un de leurs régals; et les plus fines arêtes, réduites en poudre, un de leurs assaisonnements; car ils ne font pas usage du sel. N'ayant pour plats et pour marmîtes que des auges de bois qui ne peuvent supporter le feu, ils sont obligés, pour faire cuire leurs viandes, de jeter sans cesse des cailloux rougis au feu dans les auges pleines d'eau. Jusqu'à ce que la viande soit cuite, ils n'ont pas un moment de repos, continuellement occupés à jeter dans l'auge de nouveaux cailloux embrasés, et à retirer ceux qui se refroidissent pour les remettre dans le feu. Cette opération est longue et fatigante. Aussi ce sont les hommes qui font eux-mêmes la cuisine, et on peut bien croire qu'ils ne mangent pas tous les jours de la viande cuite. Ils ne mangent rien de chaud. Ils laissent aigri dans des fosses la graisse des balaines et des

veaux marins, et la font cuire avec des racines. Ils en mettent dans leur bouche autant qu'elle en peut contenir, coupent le morceau presque au bord des lèvres, et l'engloutissent plutôt qu'ils ne le mangent. Quand un Kamtchadale traite un de ses amis, il prend lui-même avec ses mains une forte pièce de graisse, la lui enfonce dans la bouche, et coupe ce qui n'y peut entrer. C'est une des grandes politesses du pays. L'auge qui sert de plat n'est jamais lavée; elle est successivement commune à la famille et aux chiens. Les hommes la salissent, les chiens la nettoient avec leurs langues. Ils ont un mets qu'ils aiment plus que tous les autres, et qui est réservé pour les jours de fête. Il consiste en des têtes de poisson ou en des poissons entiers qu'on a laissés longtemps pourrir en terre. Quand on ouvre la fosse où ils ont été déposés, on ne trouve qu'une pâte que l'on tire avec des cuillers. L'étranger ne peut soutenir l'odeur infecte de cette affreuse marmelade; mais aucun mets ne flatte davantage le palais d'un Kamtchadale. Les femmes ne connaissent pas de coiffure plus agréable qu'une espèce de perruque dans laquelle il entre quelquefois dix livres de cheveux. Les hommes partagent leurs cheveux en deux tresses, et ne les peignent jamais. En soulevant ces tresses, ils ramassent la vermine avec la main, en font un tas et l'avalent. La polygamie est permise aux Kamtchadales, mais l'époux étant, chez eux, soumis à sa femme, il est rare qu'il en prenne plusieurs; il est encore plus rare qu'il épouse une veuve. On croit que celle-ci est souillée par le trépas de son mari: pour qu'elle puisse serrec de nouveaux nœuds, il faut qu'un homme veuille bien auparavant se charger de sa souillure et la purifier en acceptant ses faveurs; mais cette complaisance charitable est déshonorante, et les veuves sont toujours obligées de la payer à très-haut prix. Le mariage n'est défendu qu'entre les pères et les enfants, les frères et les sœurs. Le divorce est commun et n'exige aucune cérémonie. Le mari cesse d'habiter avec sa femme, et le divorce est déclaré: les deux époux sont maîtres de faire un nouveau choix. Les femmes du Kamtchatka se font une gloire d'être mères; elles croient se rendre fécondes en mangeant des araignées; d'autres dévorent le cordon ombilical d'un enfant nouveau-né. Mais si elles supposent que leur fruit a été conçu dans un temps d'orage ou sous de malheureux auspices, elles détestent la maternité qui avait fait l'objet de tous leurs vœux; elles prennent des drogues pour détruire le fruit qu'elles portent dans leur sein: souvent même, plus courageuses dans leur fureur criminelle, elles implorent l'affreuse adresse de quelques vieilles femmes accoutumées à ces détestables opérations, leur font tuer l'enfant qu'elles sentent palpiter dans leurs entrailles, et, punies justement, elles meurent quelquefois avec lui. S'il leur naît deux jumeaux, si leur fruit est mal conformé, s'il vient au monde dans un jour réputé malheureux, la rage succède à la tendresse maternelle; elles étranglent le malheureux enfant dont elles avaient désiré la naissance, et le jettent à leurs chiens qui le dévorent. Les pères aiment leurs enfants, et les enfants méprisent leurs pères dans la vieillesse; ils les accablent d'injures, ou du moins la dédaigneuse indifférence est le sentiment le plus doux qu'ils leur accordent. Les Kamtchadales ne sauveraient pas un homme qui se noie; car, en arrachant ce malheureux à la condamnation que les dieux ont prononcée contre lui, ils croiraient attirer la même condamnation sur leur tête. Ils ont une manière de gagner l'amitié de leurs compatriotes, qui est fort singulière. Il faut inviter à manger celui dont on veut faire un ami. Le jour indiqué, on chauffe la hutte, on tâche de lui donner une chaleur égale à celle d'un four ardent, et l'on prépare autant de nourriture que si l'on devait traiter dix personnes. L'hôte et le convive quittent leurs habits et restent absolument nus. Le maître de la maison ferme la hutte, et apporte l'auge de cérémonie remplie de tous les mets qu'il a préparés. Lui-même ne mange qu'avec beaucoup de distraction, car il est sans cesse occupé à enfoncer des poignées de chair et de graisse dans la bouche de son futur ami, et à jeter de l'eau sur des cailloux rougis au feu. Cette eau se dilate en vapeur et répand dans la hutte une chaleur insupportable. C'est un combat de gloire entre les deux hommes, l'un s'obstinant à endurer la chaleur et à ne pas refuser de manger, l'autre lui portant toujours, jusque dans le gosier, de nouveaux morceaux, et augmentant toujours la vapeur étouffante; mais la partie n'est pas égale; il est permis à l'hôte de sortir et de respirer, et le convive ne peut obtenir cette permission qu'après s'être déclaré vaincu. Quand il ne peut plus enfin résister, quand il est près d'expirer à la fois de plénitude et de faiblesse, il demande grâce; il convie galamment qu'on ne peut mieux régaler son monde, et qu'il n'a jamais eu si chaud de sa vie; mais il n'en est pas encore quitte: il faut qu'il achète la liberté de respirer, et qu'il reconnaisse la politesse qu'on vient de lui faire, par un présent au choix de son hôte. Les Kamtchadales font la guerre pour prendre des chiens, pour enlever des femmes, pour faire des prisonniers qu'ils réduisent en esclavage et qu'ils attachent aux plus durs travaux. Quelquefois aussi la soif de la vengeance leur met les armes à la main, la querelle de quelques enfants de deux habitations suffit pour les rendre ennemis; mais il n'est pas de cause plus grave d'hostilité que lorsqu'un homme, invité dans une autre habitation, ne croit pas y avoir été assez bien traité: ses concitoyens partagent son injure; il faut que l'affront imaginaire dont il se plaint soit lavé dans le sang de toute une peuplade.

(21) Ce fut en 1745 que les Russes commencèrent à connaître le groupe d'îles qu'ils nomment Aleutiennes. La nature se montre dans ces îles

dans toute l'honneur qu'elle déploie quand l'homme ne l'a point encore asservie ; elle y semble morte, ou plutôt elle ne montre une effrayante activité que par les feux des volcans, par les secousses qu'elle imprime à la terre, et par le bruit épouvantable et sourd que rendent les montagnes enflammées. Aucun arbre ne peut naître parmi ces décombres : quelques maigres herbages y trouvent seuls une nourriture suffisante, et des osiers nains, des sous-arbustes, des bruyères, y représentent les grands chênes de nos forêts. Les loutres de mer, les lions et les veaux marins fréquentent les rivages, et l'on ne voit dans l'intérieur des îles que les animaux qui se plaisent dans les plus sauvages solitudes. C'est principalement dans ces îles que se trouvent les volcans enflammés : c'est là que les suifrières et les sources d'eau bouillante trahissent le feu que la terre recèle encore dans son sein. Le groupe des Aleutiennes semble avoir autrefois fait partie de la terre du Kamtchatka, dont elles partagent encore la stérilité. On observe parmi les habitants un grand nombre de nations différentes. Elles se distinguent par la variété des traits, de l'extérieur, de toute la conformation, des usages, des mœurs, mais surtout par la différence des langues. On a cru reconnaître aussi de grandes conformités, tant pour le son que pour la terminaison, entre les noms des habitants de ces îles et ceux des Groënlandais. Les îles Aleutiennes ne produisent aucun fruit, aucune semence nourricière. Dépouillées de forêts, elles ne nourrissent point de gibier : cependant il est rare que les insulaires éprouvent une grande disette. Les renards, les oiseaux de proie, la chair huileuse des baleines, la chair gluante et coriace des veaux et des lions marins, celle des loutres de mer, les poissons morts dans les eaux et apportés par la marée, les herbes et les racines sauvages, tout sert à la nourriture de ces hommes durs et peu difficiles : ils mangent jusqu'au varech que la mer abandonne sur le rivage. Ils dévorent les chairs toutes crues, et le sang leur ruisselle sur le menton par les trous qu'ils se font sous les lèvres. Quoique entourés de la mer, ils n'ont pas encore pensé à faire servir le sel d'assaisonnement à leur nourriture. Pendant l'hiver ils embrochent dans de petits bâtons les chairs dont ils veulent faire leurs repas, et les exposent au-dessus de leurs lampes ; mais ce n'est pas pour les cuire, c'est pour les faire dégeler. Des que les viandes ont perdu l'extrême dureté que leur avait imprimée la congélation, la cuisine est faite et le repas commence. On ne sait, dans ces îles, tirer ni des baies, ni des herbes qu'elles nourrissent, aucune liqueur fermentée. On ne boit que de l'eau, et même souvent, dit-on, celle de la mer, qui, près du rivage, a bien quelque salure, mais sans être saumâtre. L'huile de la baleine est, pour les jours de fête, une boisson délicate ; les vessies gonflées de cette liqueur épaisse et si dégoûtante pour nous, sont vidées avec profusion quand on reçoit la visite de ses amis. L'huile de veau marin, présentée encore avec plus de faste, est accueillie avec la même joie qu'elle excite parmi nous les vins les plus exquis. Ils se construisent des huttes souterraines avec des troncs d'arbres que les flots jettent sur le rivage. Dans ces antres obscurs sont rassemblées cinquante personnes au moins, et quelquefois deux ou trois cents. L'air, le jour, pénètre à peine dans ces vastes souterrains ; on y est éclairé par la lumière funèbre de

quelques lampes qui ne sont autre chose que des pierres creuses qu'on remplit d'huile de baleine ; des herbes sèches tiennent lieu de mâches. Hommes, femmes, enfants, tout reste nu dans les huttes, ou l'on couvre tout au plus d'un morceau de peau ou de quelques feuilles les parties que la pudeur ordonne de cacher. Un étranger ne peut descendre sans horreur dans ces habitations : la sombre lueur des lampes, qui rend les ténèbres encore plus effrayantes, l'épaisse et noire fumée qu'elles exhalent, une foule d'hommes nus et hideux qu'on entrevoyait dans l'obscurité, le bruit qu'ils font en parlant, en agissant tous ensemble, une chaleur lourde et malsaine, un air qui a perdu son ressort, l'odeur empestée que renvoient tant de personnes resserrées dans le même cachot, et qui se confond avec la puanteur des chairs pourrissantes du poisson et des monstres marins ; la vermine fourmillant sur tous les corps, et que ceux qu'elle ronge ne cherchent que pour la dévorer à leur tour ; l'impudique lubricité des pères et des mères, les déjections des enfants, l'aspect des repas, plus dégoûtants encore : tout révolte et blesse tous les sens. Des nattes faites d'herbes tressées, des coquilles demi-brisées qui servent de tasses, des cailloux creux qui, suivant leur volume, font l'office de lampes ou de marmites ; des troncs d'arbres grossièrement creusés en forme d'auges, des corbeilles maladroitement tissées, des instruments de pêcheurs encore plus imparfaits, des pierres dures et tranchantes qui servent de couteaux et de haches : voilà toute la richesse de ces misérables peuples. Ils n'ont aucune idée de la pureté des mœurs, pas même de la décence. Dans leurs huttes communes, sur les chemins, dans les campagnes ouvertes, ils se livrent sans pudeur, comme les animaux, aux plaisirs de l'amour. Souvent même ils outragent la nature dans leurs sales voluptés ; et l'on trouve à la fois chez eux le modèle de la vie la plus simple et celui de la dernière dépravation. Malades, ils restent tapis dans un coin de leur hutte, et s'imposent un jeûne absolu. S'ils éprouvent des douleurs de tête, ils s'ouvrent une veine de la tête avec une pierre aiguë. Ils appliquent sur leurs blessures une racine dont ils ont reconnu l'efficacité : ils sont d'ailleurs si peu sensibles, que, quand ils ont besoin de ce le, ils se tirent du sang du nez à coups de poing. Quand il meurt quelqu'un des principaux de la nation, ils exposent le cadavre, vêtu de ses habits, dans un petit canot qu'ils suspendent à des perches, et le laissent ainsi pourrir à l'air libre. On n'a trouvé parmi eux aucune trace de religion, aucune idée d'un être supérieur. Attachés à la terre par le besoin, les esprits y restent fixés et ce qui n'est pas essentiellement nécessaire à leur conservation actuelle n'a pour eux aucune existence. Ils prêtent, ils échangent leurs femmes, parce qu'ils peuvent faire l'usage qu'il leur plaît de leur propriété : ils souffrent qu'elles les abandonnent, parce qu'ils ne croient pas pouvoir leur refuser de rentrer dans leurs droits naturels et d'être libres ; mais l'étranger qui tente de les leur ravir n'est à leurs yeux qu'un brigand, un lâche ravisseur. Féroces pour lui seul, implacables, ils ne respirent plus que la vengeance et méprisent toutes les satisfactions qu'on peut leur proposer. Vainement chercherait-on à les vaincre par de mauvais traitements ; ils ont un moyen facile de s'y soustraire, la mort.

FIN DES NOTES.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Le trait qui fait le sujet de cette histoire est vrai : l'imagination n'invente point des actions si touchantes, ni des sentiments si généreux ; le cœur seul peut les inspirer.

La jeune fille qui a conçu le noble dessein d'arracher son père à l'exil, qui l'a exécuté en dépit de tous les obstacles, a réellement existé ; sans doute elle existe encore : si on trouve quelque intérêt dans mon ouvrage, c'est à cette pensée que je le devrai.

J'ai entendu reprocher à quelques écrivains de mettre dans leurs livres une vertu trop parfaite ; je ne parle pas de moi, qui suis si loin de posséder le talent néces-

saire pour atteindre à ce beau résultat ; mais je ne sais quelle plume assez éloquente pourrait ajouter quelque charme à la beauté de la vertu. La vertu est si supérieure à tout ce qu'on en peut dire, qu'elle paraîtrait peut-être impossible si on la montrait dans toute sa perfection : voilà du moins la difficulté que j'ai éprouvée en écrivant ELISABETH.

La véritable héroïne est bien au-dessus de la mienne, elle a souffert bien davantage. En donnant un appui à Elisabeth, en terminant son voyage à Moscou, j'ai beaucoup diminué ses dangers, et par conséquent son mérite : mais si peu de personnes savent ce qu'un enfant

pieux, soumis et tendre, est capable de faire pour ses parents, que, si j'avais dit toute la vérité, on m'aurait accusée de manquer de vraisemblance; et le récit des longues fatigues qui n'ont point lassé le courage d'une jeune fille de dix-huit ans aurait fini par lasser l'attention de mes lecteurs.

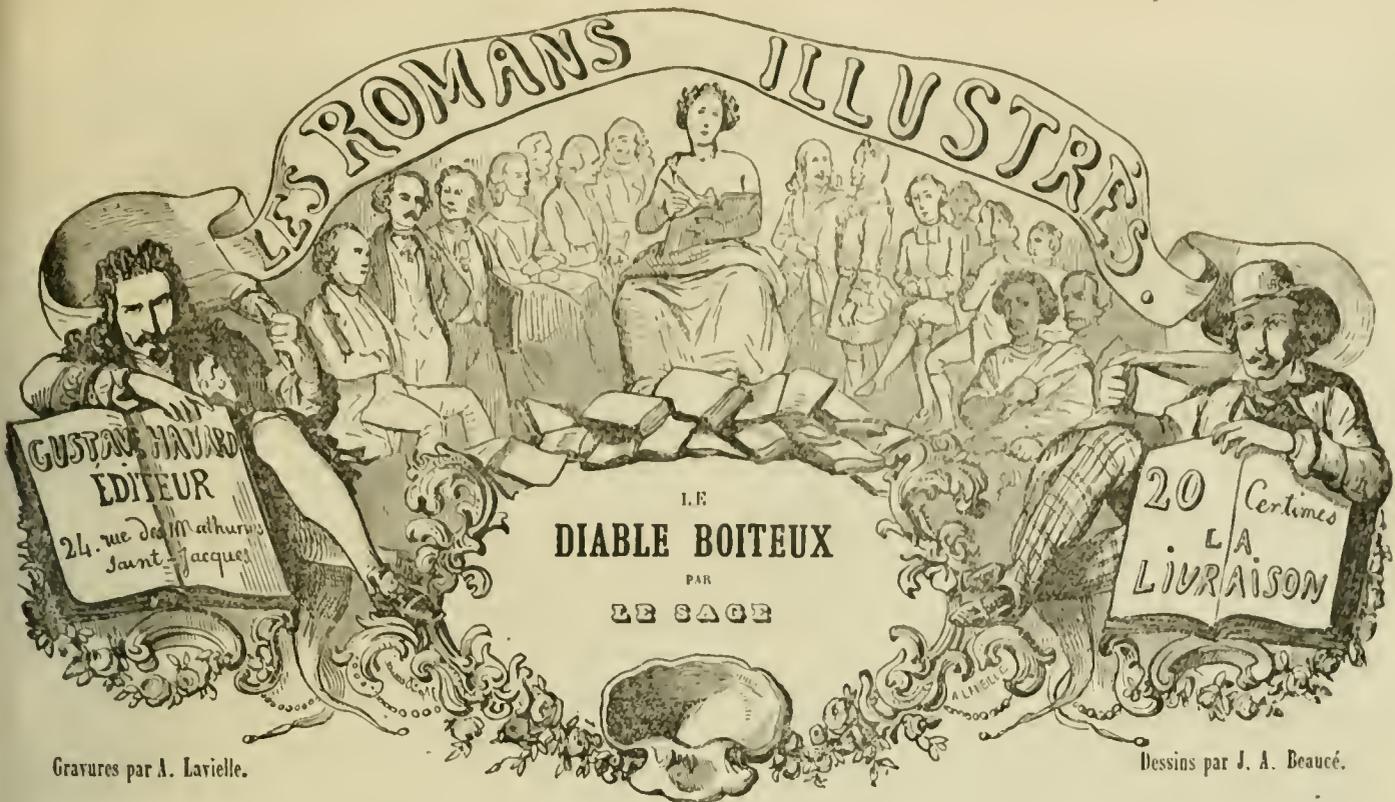
S'il m'a fallu aller jusqu'en Sibérie pour trouver le trait

principal de cette histoire, je ne puis m'empêcher de dire que pour les caractères, les expressions de la piété filiale, et surtout d'une bonne mère, je n'ai pas été les chercher si loin (1).

(1) C'est dans la tendresse de sa mère et dans la bonté de son propre cœur que madame Cottin a trouvé ces traits sublimes et touchants qui font de son ouvrage un monument élevé par la piété filiale à l'affection maternelle.

FIN D'ÉLISABETH.





CHAPITRE PREMIER.

Quel diable c'est que le Diable boiteux. Où et par quel hasard don Cleophas Leandro Perez Zambullo fit connaissance avec lui.

Une nuit du mois d'octobre couvrait d'épaisses ténèbres la célèbre ville de Madrid : déjà le peuple, retiré chez lui, laissait les rues libres aux amants qui voulaient chanter leurs peines ou leurs plaisirs sous les balcons de leurs maîtresses : déjà le son des guitares causait de l'inquiétude aux pères, et alarmait les maris jaloux : enfin il était près de minuit lorsque don Cleophas Leandro Perez Zambullo, écolier d'Alcala, sortit brusquement par une lucarne d'une maison où le fils indiscret de la déesse de Cythère l'avait fait entrer. Il tâchait de conserver sa vie et son honneur en s'efforçant d'échapper à trois ou quatre spadassins qui le suivaient de près pour le tuer, ou pour lui faire épouser par force une dame avec laquelle ils venaient de le surprendre.

Quoique seul contre eux, il s'était défendu vaillamment, et il n'avait pris la fuite que parce qu'ils lui avaient enlevé son épée dans le combat. Ils le poursuivirent quelque temps sur les toits ; mais il trompa leur poursuite à la faveur de l'obscurité. Il marcha vers une lumière qu'il aperçut de loin, et qui, toute faible qu'elle était, lui servit de fanal dans une conjoncture si périlleuse. Après avoir plus d'une fois



Zambullo et le Diable boiteux.

couru risque de se rompre le cou, il arriva près d'un grenier d'où sortaient les rayons de cette lumière, et il entra dedans par la fenêtre, aussi transporté de joie qu'un pilote qui voit heureusement surgir au port son vaisseau menacé du naufrage.

Il regarda d'abord de toutes parts ; et fort étonné de ne trouver personne dans ce galetas, qui lui parut un appartement assez singulier, il se mit à le considérer avec beaucoup d'attention. Il vit une lampe de cuivre attachée au plafond, des livres et des papiers en confusion sur une table, une sphère et des compas d'un côté, des fioles et des cadrans de l'autre : ce qui lui fit juger qu'il demeurerait au-dessous quelque astrologue qui venait faire ses observations dans ce réduit.

Il rêvait au péril que son bonheur lui avait fait éviter, et délibérait en lui-même s'il demeurerait là jusqu'au lendemain, ou s'il prendrait un autre parti, quand il entendit pousser un long soupir auprès de lui. Il s'imagina d'abord que c'était quelque fantôme de son esprit agité, une illusion de la nuit ; c'est pourquoi, sans s'y arrêter, il continua ses réflexions.

Mais, ayant ouï soupirer une seconde fois, il ne douta plus que ce ne

fit une chose réelle ; et, bien qu'il ne vit personne dans la chambre, il ne laissa pas de s'écrier : Qui diable soupire ici ? C'est moi, seigneur écolier, lui répondit aussitôt une voix qui avait quelque chose d'extraordinaire ; je suis depuis six mois dans une de ces fioles boucheées. Il loge en cette maison un savant astrologue qui est magicien : c'est lui qui, par le pouvoir de son art, me tient enfermé dans cette étroite prison. Vous êtes donc un esprit ? dit don Cleophas, un peu troublé de la nouveauté de l'aventure. Je suis un démon, répartit la voix ; vous venez ici fort à propos pour me tirer d'esclavage. Je languis dans l'oisiveté, car je suis le diable de l'enfer le plus vif et le plus laborieux.

Ces paroles causèrent quelque frayeur au seigneur Zambullo ; mais, comme il était naturellement courageux, il se rassura, et dit d'un ton ferme à l'esprit : Seigneur diable, apprenez-moi, s'il vous plaît, quel rang vous tenez parmi vos confrères, si vous êtes un démon noble ou roturier. Je suis un diable d'importance, répondit la voix, et celui de tous qui a le plus de réputation dans l'un et l'autre monde. Seriez-vous par hasard, répliqua don Cleophas, le démon qu'on appelle *Lucifer* ? Non, répartit l'esprit ; c'est le diable des charlatans. Êtes-vous *Uriel* ? reprit l'écolier. Et donc, interrompit brusquement la voix ; c'est le patron des marchands, des tailleurs, des huchers, des boulangers et des autres voleurs du tiers état. Vous êtes peut-être *Belzébut* ? dit Leandro. Vous moquez-vous ? répondit l'esprit ; c'est le démon des duègnes et des écuyers. Cela m'étonne, dit Zambullo ; je croyais *Belzébut* un des plus grands personnages de votre compagnie. C'est un de ses moindres sujets, répartit le démon ; vous n'avez pas des idées justes de notre enfer.

Il faut donc, reprit don Cleophas, que vous soyez *Léviathan*, *Belphegor*, ou *Astarot*. Oh ! pour ces trois-là, dit la voix, ce sont des diables du premier ordre ; ce sont des esprits de cour. Ils entrent dans les conseils des princes, animent les ministres, forment les lignes, excitent les soulèvements dans les États, et allument les flambeaux de la guerre. Ce ne sont point là des marouffes comme les premiers que vous avez nommés. Hé, dites-moi, je vous prie, répliqua l'écolier, quelles sont les fonctions de *Flagel* ? Il est l'âme de la chicane, et l'esprit du barreau, répartit le démon. C'est lui qui a composé le protocole des huissiers et des notaires. Il inspire les plaideurs, possède les avocats, et obsède les juges.

Pour moi, j'ai d'autres occupations : je fais des mariages ridicules ; j'unis des barbons avec des mineurs, des maîtres avec leurs servantes, des filles mal dotées avec de tendres amants qui n'ont point de fortune. C'est moi qui ai introduit dans le monde le luxe, la débauche, les jeux de hasard et la chimie. Je suis l'inventeur des carrosses, de la danse, de la musique, de la comédie, et de toutes les modes nouvelles de France. En un mot, je m'appelle *Asmodée*, surnommé le *Diable boiteux*.

Hé quoi ! s'écria don Cleophas, vous seriez ce fameux *Asmodée* dont il est fait une si glorieuse mention dans *Agrippa* et dans la *Clavicule de Salomon* ? Ah, vraiment ! vous ne m'avez pas dit tous vos amusements ; vous avez oublié le meilleur. Je sais que vous vous divertissez quelquefois à soulager les amants malheureux : à telles enseignes que, l'année passée, un bachelier de mes amis obtint, par votre secours, dans la ville d'Alcala, les honnes grâces de la femme d'un docteur de l'université. Cela est vrai, dit l'esprit ; je vous gardais celui-là pour le dernier. Je suis le démon de la luxure, ou, pour parler plus honorablement, le dieu *Cupidon* ; car les poètes m'ont donné ce joli nom, et ces messieurs me peignent fort avantageusement. Ils disent que j'ai des ailes dorées, un bandeau sur les yeux, un arc à la main, un carquois plein de flèches sur les épaules, et avec cela une beauté ravissante. Vous allez voir tout à l'heure ce qui en est, si vous voulez me mettre en liberté.

Seigneur *Asmodée*, répliqua Leandro Perez, il y a longtemps, comme vous savez, que je vous suis entièrement dévoué : le péril que je viens de courir en peut faire foi. Je suis bien aise de trouver l'occasion de vous servir, mais le vase qui vous recèle est sans doute un vase enchanté : je tenterais vainement de le déboucher ou de le briser : ainsi je ne sais pas trop bien de quelle manière je pourrai vous délivrer de prison. Je n'ai pas un grand usage de ces sortes de délivrances ; et, entre nous, si, tout fin diable que vous êtes, vous ne sauriez vous tirer d'affaire, comment un chétif mortel en pourrait-il venir à bout ? Les hommes ont ce pouvoir, répondit le démon. La fiole où je suis retenu n'est qu'une simple bouteille de verre facile à briser. Vous n'avez qu'à la prendre, et qu'à la jeter par terre, j'apparaîtrai tout aussitôt en forme humaine. Sur ce pied-là, dit l'écolier, la chose est plus aisée que je ne pensais. Apprenez-moi donc dans quelle fiole vous êtes ; j'en vois un assez grand nombre de pareilles, et je ne puis la démêler. C'est la quatrième du côté de la fenêtre, répliqua l'esprit. Quoique l'empreinte d'un cachet magique soit sur le bouchon, la bouteille ne laissera pas de se casser.

Cela suffit, reprit don Cleophas. Je suis prêt à faire ce que vous souhaitez ; il n'y a plus qu'une petite difficulté qui m'arrête : quand je vous aurai rendu le service dont il s'agit, je crains de payer les pots cassés. Il ne vous arrivera aucun malheur, répartit le démon ; au contraire, vous serez content de ma reconnaissance. Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez savoir ; je vous instruirai de tout ce qui se passe dans le monde ; je vous découvrirai les défauts des hommes ; je serai votre démon intélaire ; et, plus éclairé que le génie de *Socrate*, je prétends vous rendre encore plus savant que ce grand philosophe. En un mot, je me donne à vous avec mes bonnes et mauvaises qualités ; elles ne vous seront pas moins utiles les unes que les autres.

Voilà de belles promesses, répliqua l'écolier ; mais vous autres, mes-

sieurs les diables, on vous accuse de n'être pas fort religieux à tenir ce que vous nous promettez. Cette accusation n'est pas sans fondement, répartit *Asmodée*. La plupart de mes confrères ne se font pas un scrupule de vous manquer de parole. Pour moi, outre que je ne puis trop payer le service que j'attends de vous, je suis esclave de mes serments ; et je vous jure, par tout ce qui les rend inviolables, que je ne vous tromperai point. Complétez sur l'assurance que je vous en donne ; et, ce qui doit vous être bien agréable, je m'offre à vous venger, dès cette nuit, de dona *Thomasa*, de cette perfide dame qui avait caché chez elle quatre scélérats pour vous surprendre et vous forcer à l'épouser.

Le jeune Zambullo fut particulièrement charmé de cette dernière promesse. Pour en avancer l'accomplissement, il se hâta de prendre la fiole où était l'esprit, et, sans s'embarrasser davantage de ce qu'il en pourrait arriver, il la laissa tomber rudement. Elle se brisa en mille pièces, et inonda le plancher d'une liqueur noirâtre, qui s'évapora peu à peu, et se convertit en une fumée, laquelle venant à se dissiper tout à coup, fit voir à l'écolier surpris une figure d'homme en manteau, de la hauteur d'environ deux pieds et demi, appuyé sur deux léquilles. Ce petit monstre boiteux avait des jambes de bouc, le visage long, le menton pointu, le teint jaune et noir, le nez fort écrasé ; ses yeux, qui paraissaient très-petits, ressemblaient à deux charbons allumés ; sa bouche, excessivement fendue, était surmontée de deux crocs de moustache rousse, et bordée de deux lèvres sans pareilles.

Ce gracieux *Cupidon* avait la tête enveloppée d'une espèce de turban de crépon rouge, relevé d'un bouquet de plumes de coq et de paon. Il portait au cou un large collet de toile jaune, sur lequel étaient dessinés divers modèles de colliers et de pendants d'oreilles. Il était revêtu d'une robe courte de satin blanc, ceinte par le milieu d'une large bande de parchemin vierge, toute marquée de caractères talismaniques. On voyait peints sur cette robe plusieurs corps à l'usage des dames, très-avantageux pour la gorge, des écharpes, des tabliers ligarrés, et des coiffures nouvelles, toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Mais tout cela n'était rien en comparaison de son manteau, dont le fond était aussi de satin blanc. Il y avait dessus une infinité de figures peintes à l'encre de Chine, avec une si grande liberté de pinceau, et des expressions si fortes, qu'on jugeait bien qu'il fallait que le diable s'en fût mêlé. On y remarquait, d'un côté, une dame espagnole couverte de sa mante, qui agaçait un étranger à la promenade ; et de l'autre, une dame française qui étudiait dans un miroir de nouveaux airs de visage pour les essayer sur un jeune abbé qui paraissait à la portière de sa chambre avec des mouches et du rouge. Ici, des cavaliers italiens chantaient et jouaient de la guitare sous les balcons de leurs maîtresses ; et là, des Allemands déboulinés, tout en désordre, plus pris de vin et plus barbouillés de tabac que des petits-maitres français, entouraient une table inondée des débris de leur débauche. On apercevait dans un endroit un seigneur musulman sortant du bain, et environné de toutes les femmes de son sérail, qui s'empressaient à lui rendre leurs services : on découvrait dans un autre un gentilhomme anglais qui présentait galamment à sa dame une pipe et de la bière.

On y démêlait aussi des joueurs merveilleusement bien représentés : les uns, animés d'une joie vive, remplissaient leurs chapeaux de pièces d'or et d'argent ; et les autres, ne jouant plus que sur leur parole, lançaient au ciel des regards sacrilèges, en mangeant leurs cartes de désespoir. Enfin l'on y voyait autant de choses curieuses que sur l'admirable bouclier que le dieu *Vulcain* fit à la prière de *Thétis* ; mais il y avait cette différence entre les ouvrages de ces deux boiteux, que les figures du bouclier n'avaient aucun rapport aux exploits d'*Achille*, et qu'au contraire celles du manteau étaient autant de vives images de tout ce qui se fait dans le monde par la suggestion d'*Asmodée*.

CHAPITRE II.

Suite de la délivrance d'*Asmodée*.

Ce démon, s'apercevant que sa vue ne prévenait pas en sa faveur l'écolier, lui dit en souriant : Eh bien, seigneur don Cleophas Leandro Perez Zambullo, vous voyez le charmant dieu des amours, ce souverain maître des cœurs. Que vous semble de mon air et de ma beauté ? Les poètes ne sont-ils pas d'excellents peintres ? Franchement, répondit don Cleophas, ils sont un peu flatteurs. Je crois que vous ne parîtes pas sous ces traits devant *Psyché*. Oh ! pour cela non, répartit le Diable ; j'empruntai ceux d'un petit marquis français, pour me faire aimer brusquement. Il faut bien couvrir le vice d'une apparence agréable, autrement il ne plairait pas. Je prends toutes les formes que je veux ; et j'aurais pu me montrer à vos yeux sous un plus beau corps fantastique ; mais puisque je me suis donné tout à vous, et que j'ai dessein de ne vous rien déguiser, j'ai voulu que vous me vissiez sous la figure la plus convenable à l'opinion qu'on a de moi et de mes exercices.

Je ne suis pas surpris, dit Leandro, que vous soyez un peu laid : pardonnez, s'il vous plaît, le terme ; le commerce que nous allons avoir ensemble demande de la franchise. Vos traits s'accordent fort avec l'idée que

J'avais de vous ; mais apprenez-moi, de grâce, pourquoi vous êtes boiteux.

C'est, répondit le démon, pour avoir en autrefois en France un différend avec Pillardoc, le diable de l'intérêt. Il s'agissait de savoir qui de nous deux posséderait un jeune Manceau qui venait à Paris chercher fortune. Comme c'était un excellent sujet, un garçon qui avait de grands talents, nous nous en disputâmes vivement la possession. Nous nous battîmes dans la moyenne région de l'air. Pillardoc fut le plus fort, et me jeta sur la terre, de la même façon que Jupiter, à ce que disent les poètes, culbata Vulcain. La conformité de ces aventures fut cause que mes camarades me surnommèrent le Diable boiteux. Ils me donnèrent en raillant ce sobriquet, qui m'est resté depuis ce temps-là. Néanmoins, tout estropié que je suis, je ne laisse pas d'aller bon train. Vous serez témoin de mon agilité.

Mais, ajouta-t-il, finissons cet entretien. Hâtons-nous de sortir de ce galetas. Le magicien va bientôt monter, pour travailler à l'immortalité d'une belle Syphilde qui le vient trouver ici tous les nuits. Si il nous surprenait, il ne manquerait pas de me remettre en bouteille, et il pourrait bien vous y mettre aussi. Jetons auparavant par la fenêtre les morceaux de la fiole brisée, afin que l'enchantement ne s'aperçoive pas de mon élargissement.

Quand il s'en apercevrait après notre départ, dit Zambullo, qu'en arriverait-il ? Ce qu'il en arriverait ! répondit le boiteux ; il paraît bien que vous n'avez pas lu le livre de la Contrainte. Quand j'irais me cacher aux extrémités de la terre, ou de la région qu'habitent les salamandres enflammées ; quand je descendrais chez les gnomes, ou dans les plus profonds abîmes des mers, je n'y serais point à couvert de son ressentiment. Il ferait des conjurations si fortes, que tout l'enfer en tremblerait. J'aurais beau vouloir lui désobéir, je serais obligé de paraître malgré moi devant lui, pour subir la peine qu'il voudrait m'imposer.

Cela étant, reprit l'écolier, je crains fort que notre liaison ne soit pas de longue durée : ce redoutable nécromancien découvrira bientôt votre fuite. C'est ce que je ne sais point, répliqua l'esprit, parce que nous ne savons pas ce qui doit arriver. Comment, s'écria Leandro Perez, les démons ignorent l'avenir ? Assurément, répartit le Diable ; les personnes qui se fient à nous là-dessus sont de grandes dupes. C'est ce qui fait que les devins et les devineresses disent tant de sottises, et en font tant faire aux femmes de qualité qui vont les consulter sur les événements futurs. Nous ne savons que le passé et le présent. J'ignore donc si le magicien s'apercevra bientôt de mon absence ; mais j'espère que non. Il y a ici plusieurs fioles semblables à celle où j'étais enfermé ; il ne soupçonnera pas qu'elle y manque. Je vous dirai de plus que je suis dans son laboratoire comme un livre de droit dans la bibliothèque d'un financier : il ne pense point à moi ; et, quand il y penserait, il ne me fait jamais l'honneur de m'entretenir : c'est le plus fier enchanteur que je connaisse. Depuis le temps qu'il me tient prisonnier il n'a pas daigné me parler une seule fois.

Quel homme ! dit don Cleophas. Qu'avez-vous donc fait pour vous attirer sa haine ? J'ai traversé un de ses desseins, répartit Asmodée. Il y avait une place vacante dans certaine académie : il prétendait qu'un de ses amis l'eût ; je voulais la faire donner à un autre : le magicien fit un talisman composé des plus puissants caractères de la cabale ; moi, je mis mon homme au service d'un grand ministre, dont le nom l'emporta sur le talisman.

Après avoir parlé de cette sorte, le démon ramassa toutes les pièces de la fiole cassée, et les jeta par la fenêtre. Seigneur Zambullo, dit-il ensuite à l'écolier, sauvons-nous au plus vite : prenez le bout de mon manteau, et ne craignez rien. Quelque périlleux que parût ce parti à don Cleophas, il aimait mieux l'accepter que de demeurer exposé au ressentiment du magicien ; et il s'accrocha le mieux qu'il put au Diable, qui l'emporta dans le moment.

CHAPITRE III.

Dans quel endroit le Diable boiteux transporta l'écolier, et des premières choses qu'il lui fit voir.

Asmodée n'avait pas vanté sans raison son agilité. Il fendit l'air comme une flèche décochée avec violence, et s'alla percher sur la tour de San Salvador. Dès qu'il y eut pris pied, il dit à son compagnon : Eh bien, seigneur Leandro, quand on dit d'une rude voiture que c'est une voiture de diable, n'est-il pas vrai que cette façon de parler est fautive ? Je viens d'en vérifier la fausseté, répondit potivement Zambullo. Je puis assurer que c'est une voiture plus douce qu'une litière, et avec cela si diligente, qu'on n'a pas le temps de s'émouvoir sur la route.

Oh ça, reprit le démon, vous ne savez pas pourquoi je vous amène ici : je prétends vous montrer tout ce qui se passe dans Madrid ; et comme je veux débiter par ce quartier-ci, je ne pouvais choisir un endroit plus propre à l'exécution de mon dessein. Je vais, par mon pouvoir diabolique, enlever les toits des maisons ; et, malgré les ténèbres de la nuit, le dedans va s'ouvrir à vos yeux. A des mots, il ne fit simplement qu'étendre le bras droit, et aussitôt tous les toits disparurent. Alors l'é-

colier vit, comme en plein midi l'intérieur des maisons, de même, dit Luis Velez de Gitevara, qu'on voit le dedans d'un pâté dont on vient d'ôter la croûte.

Le spectacle était trop nouveau pour ne pas attirer son attention tout entière. Il promena sa vue de toutes parts ; et la diversité des choses qui l'environnaient eut de quoi occuper longtemps sa curiosité. Seigneur don Cleophas, lui dit le Diable, cette confusion d'objets que vous regardez avec tant de plaisir est, à la vérité, très-agréable à contempler, mais ce n'est qu'un amusement frivole. Il faut que je vous le rende utile ; et, pour vous donner une parfaite connaissance de la vie humaine, je veux vous expliquer ce que font toutes ces personnes que vous voyez. Je vais vous découvrir les motifs de leurs actions, et vous révéler jusqu'à leurs plus secrètes pensées.

Par où commençons-nous ? Observons d'abord, dans cette maison à ma droite, ce vieillard qui compte de l'or et de l'argent. C'est un bourgeois avare. Son carrosse, qu'il a en presque pour rien à l'inventaire d'un alcade de Corte, est tiré par deux mauvaises mules qui sont dans son écurie, et qu'il nourrit suivant la loi des Douze Tables, c'est-à-dire qu'il leur donne tous les jours à chacune un livre d'orge ; il les traite comme les Romains traitaient leurs esclaves. Il y a deux ans qu'il est revenu des Indes, chargé d'une grande quantité de lingots, qu'il a changés en espèces. Admirez ce vieux fou ; avec quelle satisfaction il parcourt des yeux ses richesses ! il ne peut s'en rassasier. Mais prenez garde en même temps à ce qui se passe dans une petite salle de la même maison. Y remarquez-vous deux jeunes garçons avec une vieille femme ? Oui, répondit Cleophas. Ce sont apparemment ses enfants ? Non, répondit le Diable, ce sont ses neveux qui doivent en hériter, et qui, dans l'impatience où ils sont de partager ses dépouilles, ont fait venir secrètement une sorcière pour savoir d'elle quand il mourra.

J'aperçois dans la maison voisine deux tableaux assez plaisants. L'un est une coquette surannée qui se couche après avoir laissé ses cheveux, ses souflets et ses dents sur sa toilette ; l'autre, un galant sexagénaire qui revient de faire l'amour. Il a déjà ôté son poil et sa moustache postiches, avec sa perruque, qui cachait une tête chauve. Il attend que son valet lui ôte son bras et sa jambe de bois, pour se mettre au lit avec le reste.

Si je m'en fie à mes yeux, dit Zambullo, je vois dans cette maison une grande et jeune fille faite à peindre. Qu'elle a l'air mignon ! Eh bien, reprit le boiteux, cette jeune beauté qui vous frappe est sœur aînée de ce galant qui va se coucher. On peut dire qu'elle fait la paire avec la vieille coquette qui loge avec elle. Sa taille, que vous admirez, est une machine qui a épuisé les mécaniques. Sa gorge et ses hanches sont artificielles ; et il n'y a pas longtemps qu'étant allée au sermon, elle laissa tomber ses fesses dans l'auditoire. Néanmoins, comme elle se donne un air de mineure, il y a deux jeunes cavaliers qui se disputent ses bonnes grâces. Ils en sont même venus aux mains pour elle. Les enragés ! Il me semble que je vois deux chiens qui se battent pour un os.

Riez avec moi de ce concert qui se fait assez près de là dans une maison bourgeoise, sur la fin d'un souper de famille. On y chante des cantates. Un vieux jurisconsulte en a fait la musique, et les paroles sont d'un alguazil qui fait l'aimable, d'un fat qui compose des vers pour son plaisir et pour le supplice des autres. Une cornemuse et une épinette forment la symphonie. Un grand flandrin de chanteur à voix claire fait le dessus, et une jeune fille qui a la voix fort grosse fait la basse. O la plaisante chose ! s'écria don Cleophas en riant : quand on voudrait donner expressément un concert ridicule, on n'y réussirait pas si bien.

Jetez les yeux sur cet hôtel magnifique, poursuivit le démon ; vous y verrez un seigneur conchélé dans un superbe appartement. Il a près de lui une cassette remplie de billets doux. Il les lit pour s'endormir voluptueusement, car ils sont d'une dame qu'il adore, et qui lui fait faire tant de dépenses, qu'il sera bientôt réduit à solliciter une vice-royaute.

Si tout repose dans cet hôtel, si tout y est tranquille, en récompense on se donne bien du mouvement dans la maison prochaine à main gauche. Y démêlez-vous une dame dans un lit de damas rouge ? C'est une personne de condition. C'est dona Fabula, qui vient d'envoyer chercher une sage-femme, et qui va donner un héritier au vieux Torribio, son mari, que vous voyez auprès d'elle. N'êtes-vous pas charmé du bon naturel de cet époux ? Les cris de sa chère moitié lui percent l'âme : il est pénétré de douleur ; il souffre autant qu'elle. Avec quel soin et quelle ardeur il s'empresse à la secourir ! Effectivement, dit Leandro, voilà un homme bien agité ; mais j'en aperçois un autre qui paraît dormir d'un profond sommeil dans la même maison, sans se soucier du succès de l'affaire. La chose doit pourtant l'intéresser, reprit le boiteux, puisque c'est un domestique qui est la cause première des douleurs de sa maîtresse.

Regardez un peu au delà, continua-t-il, et considérez dans une salle basse cet hypocrite qui se frotte de vieux oing pour aller à une assemblée de sorciers qui se tient cette nuit entre Saint-Sébastien et Fontarabie. Je vous y porterais tout à l'heure pour vous donner cet agréable passe-temps, si je ne craignais d'être reconnu du démon qui fait le bouc à cette cérémonie.

Ce diable et vous, dit l'écolier, vous n'êtes donc pas bons amis ? Non parlez, reprit Asmodée. C'est ce même Pillardoc dont je vous ai parlé. Ce coquin me trahirait ; il ne manquerait pas d'avertir de ma fuite mon magicien. Vous avez eu peut-être encore quelque démêlé avec ce Pillardoc ? Vous l'avez dit, reprit le démon : il y a deux ans que nous eûmes ensemble un nouveau différend pour un enfant de Paris qui songeait à

s'établir. Nous prétendions tous deux en disposer; il en voulait faire un commis, j'en voulais faire un homme à bonnes fortunes; nos camarades en firent un mauvais moine pour finir la dispute. Après cela on nous reconcilia; nous nous embrassâmes, et depuis ce temps-là nous sommes ennemis mortels.

Laissons là cette belle assemblée, dit don Cleophas, je ne suis nullement curieux de m'y trouver; continuons plutôt d'examiner ce qui se présente à notre vue. Que signifient ces étincelles de feu qui sortent de cette cave. C'est une des plus folles occupations des hommes, répondit le Diable. Ce personnage qui, dans cette cave, est auprès de ce fourneau embrasé, est un souffleur; le feu consume peu à peu son riche patrimoine, et il ne trouvera jamais ce qu'il cherche. Entre nous, la pierre philosophale n'est qu'une belle chimère, que j'ai moi-même forgée pour me jouer de l'esprit humain, qui veut passer les bornes qui lui ont été prescrites.

Ce souffleur a pour voisin un bon apothicaire, qui n'est pas encore couché. Vous le voyez qui travaille dans sa boutique avec son épouse surannée et son garçon. Savez-vous ce qu'ils font? Le mari compose une pilule prolifique pour un vieil avocat qui doit se marier demain; le garçon fait une tisane laxative, et la femme pile dans un mortier des drogues astringentes.

J'aperçois dans la maison qui fait face à celle de l'apothicaire, dit Zambullo, un homme qui se lève et s'habille à la hâte. Malepeste! répondit l'esprit, c'est un médecin qu'on appelle pour une affaire bien pressante. On vient le chercher de la part d'un prélat qui, depuis une heure qu'il est au lit, a toussé deux ou trois fois.

Portez la vue au delà, sur la droite, et tâchez de découvrir dans un grenier un homme qui se promène en chemise, à la sombre clarté d'une lampe. J'y suis, s'écria l'écolier, à telles enseignes que je ferai l'inventaire des meubles qui sont dans ce galetas: il n'y a qu'un grabat, un placet et une table, et les murs me paraissent tout barbouillés de noir. Le personnage qui loge si haut est un poète, reprit Asmodée, et ce qui vous paraît noir, ce sont des vers tragiques de sa façon dont il a tapissé sa chambre, étant obligé, faute de papier, d'écrire ses poèmes sur le mur.

A le voir s'agiter et se démener comme il fait en se promenant, dit don Cleophas, je juge qu'il compose quelque ouvrage d'importance. Vous n'avez pas tort d'avoir cette pensée, répliqua le boiteux: il mit hier la dernière main à une tragédie intitulée *le Déluge universel*. On ne saurait lui reprocher qu'il n'a point observé l'unité de lieu, puisque toute l'action se passe dans l'arche de Noé.

Je vous assure que c'est une pièce excellente; toutes les bêtes y parlent comme des docteurs. Il a dessein de la dédier; il y a six heures qu'il travaille à l'épître dédicatoire; il en est à la dernière phrase en ce moment. On peut dire que c'est un chef-d'œuvre que cette dédicace: toutes les vertus morales et politiques, toutes les louanges qu'on peut donner à un homme illustre par ses ancêtres et par lui-même, n'y sont point épargnées; jamais auteur n'a tant prodigué l'encens. A qui prétend-il adresser un éloge si magnifique? reprit l'écolier. Il n'en sait rien encore, repartit le Diable; il a laissé le nom en blanc. Il cherche quelque riche seigneur qui soit plus libéral que ceux à qui il a déjà dédié d'autres livres; mais les gens qui payent les épîtres dédicatoires sont bien rares aujourd'hui: c'est un défaut dont les seigneurs se sont corrigés, et par là ils ont rendu un grand service au public, qui était accablé de pitoyables productions d'esprit; attendu que la plupart des livres ne se faisaient autrefois que pour le produit des dédicaces.

A propos d'épître dédicatoire, ajouta le démon, il faut que je vous rapporte un trait assez singulier. Une femme de la cour ayant permis qu'on lui dédât un ouvrage, en voulut voir la dédicace avant qu'on l'imprimât; et ne s'y trouvant pas assez bien louée à son gré, elle prit la peine d'en composer une de sa façon, et de l'envoyer à l'auteur pour la mettre à la tête de son ouvrage.

Il me semble, s'écria Leandro, que voilà des voleurs qui s'introduisent dans une maison par un balcon. Vous ne vous trompez point, dit Asmodée, ce sont des voleurs de nuit. Ils entrent chez un banquier: suivons-les de l'œil; voyons ce qu'ils feront. Ils visitent le comptoir; ils fouillent partout: mais le banquier les a prévus; il partit hier pour la Hollande avec tout ce qu'il avait d'argent dans ses coffres.

Examinons, dit Zambullo, un autre voleur qui monte par une échelle de soie à un balcon. Celui-là n'est pas ce que vous pensez, répondit le boiteux: c'est un marquis qui tente l'escalade, pour se cacher dans la chambre d'une fille qui veut cesser de l'être. Il lui a juré très-légalement qu'il l'épousera, et elle n'a pas manqué de se rendre à ses serments; car, dans le commerce de l'amour, les marquis sont des négociants qui ont grand crédit sur la place.

Je suis curieux, reprit l'écolier, d'apprendre ce que fait certain homme que je vois en bonnet de nuit et en robe de chambre. Il écrit avec application, et il y a près de lui une petite figure noire qui lui conduit la main en écrivant. L'homme qui écrit, répondit le Diable, est un greffier qui, pour obliger un tuteur très-reconnaissant, altère un arrêt rendu en faveur d'un pupille; et la petite figure noire qui lui conduit la main est Griffaël, le démon des greffiers. Ce Griffaël, répliqua don Cleophas, n'occupe donc cet emploi que par intérim: puisque Flagel est l'esprit du barreau, les greffes, ce me semble, doivent être de son département? Non,

repartit Asmodée, les greffiers ont été jugés dignes d'avoir leur diable particulier, et je vous jure qu'il a de l'occupation de reste.

Considérez dans une maison bourgeoise, auprès de celle du greffier, une jeune dame qui occupe le premier appartement. C'est une veuve, et l'homme que vous voyez avec elle est son oncle, qui loge au second étage. Admirez la pudeur de cette veuve: elle ne veut pas prendre sa chemise devant son oncle: elle passe dans un cabinet, pour se la faire mettre par un galant qu'elle y a caché.

Il demeure chez le greffier un gros bachelier boiteux, de ses parents, qui n'a pas son pareil au monde pour plaisanter! Volumius, si vanté par Cicéron pour les traits piquants et pleins de sel, n'était pas un si fin railleur. Ce bachelier, nommé par excellence, dans Madrid, le bachelier Donoso, est recherché de toutes les personnes de la cour et de la ville qui donnent à manger; c'est à qui l'aura. Il a un talent tout particulier pour réjouir les convives; il fait les délices d'une table: aussi va-t-il tous les jours dîner dans quelque honne maison, d'où il ne revient qu'après deux heures après minuit. Il est aujourd'hui chez le marquis d'Alcazinas, où il n'est allé que par hasard. Comment, par hasard? interrompit Leandro. Je vais m'expliquer plus clairement, repartit le Diable. Il y avait ce matin, sur le midi, à la porte du bachelier, cinq ou six carrosses qui venaient le chercher de la part de différents seigneurs. Il a fait monter leurs pages dans son appartement, et leur a dit, en prenant un jeu de cartes: Mes amis, comme je ne puis contenter tous vos maîtres à la fois, et que je n'en veux point préférer un aux autres, ces cartes en vont décider. J'irai dîner chez le roi de trèfle.

Quel dessein, dit don Cleophas, peut avoir, de l'autre côté de la rue, certain cavalier qui se tient assis sur le seuil d'une porte? attend-il qu'une soubrette vienne l'introduire dans la maison? Non, non, répondit Asmodée; c'est un jeune Castillan qui file l'amour parfait: il veut par pure galanterie, à l'exemple des amants de l'antiquité, passer la nuit à la porte de sa maîtresse. Il racle de temps en temps une guitare, en chantant des romances de sa composition; mais son infante, couchée au second étage, pleure, en l'écoutant, l'absence de son rival.

Venons à ce bâtiment neuf qui contient deux corps de logis séparés: l'un est occupé par le propriétaire, qui est ce vieux cavalier qui tantôt se promène dans son appartement, et tantôt se laisse tomber dans un fauteuil. Je juge, dit Zambullo, qu'il roule dans sa tête quelque grand projet. Qui est cet homme-là? Si l'on s'en rapporte à la richesse qui brille dans sa maison, ce doit être un grand de la première classe. Ce n'est pourtant qu'un contador, répondit le démon. Il a vieilli dans des emplois très-lucratifs. Il a quatre millions de bien. Comme il n'y a pas sans inquiétude sur les moyens dont il s'est servi pour les amasser, et qu'il se voit sur le point d'aller rendre ses comptes dans l'autre monde, il est devenu scrupuleux: il songe à bâtir un monastère; et se flatte qu'après une si bonne œuvre il aura la conscience en repos. Il a déjà obtenu la permission de fonder un couvent; mais il n'y veut mettre que des religieux qui soient tout ensemble chastes, sobres, et d'une extrême humilité. Il est fort embarrassé sur le choix.

Le second corps de logis est habité par une belle dame qui vient de se baigner dans du lait, et de se mettre au lit tout à l'heure. Cette voluptueuse personne est venue d'un chevalier de Saint-Jacques, qui ne lui a laissé pour tout bien qu'un beau nom; mais heureusement elle a pour amis deux conseillers du conseil de Castille, qui font à frais communs la dépense de sa maison.

Oh, oh! s'écria l'écolier, j'entends retentir l'air de cris et de lamentations; viendrait-il d'arriver quelque malheur? Voici ce que c'est, dit l'esprit: deux jeunes cavaliers jouaient ensemble aux cartes, dans ce tripot où vous voyez tant de lampes et de chandelles allumées. Ils se sont débattus sur un coup, ont mis l'épée à la main, et se sont blessés tous deux mortellement: le plus âgé est marié, et le plus jeune est fils unique; ils vont rendre l'âme. La femme de l'un et le père de l'autre, avertis de ce funeste accident, viennent d'arriver; ils remplissent de cris tout le voisinage. Malheureux enfant, dit le père en apostrophant son fils, qui ne saurait l'entendre, combien de fois t'ai-je exhorté à renoncer au jeu? Combien de fois t'ai-je prédit qu'il te coûterait la vie? Je déclare que ce n'est point ma faute si tu péris misérablement. De son côté la femme se désespère. Quoique son époux ait perdu au jeu tout ce qu'elle lui a apporté en mariage; quoiqu'il ait vendu toutes les pierres qu'elle avait, et jusqu'à ses habits, elle est inconsolable de sa perte; elle maudit les cartes, qui en sont la cause; elle maudit celui qui les a inventées; elle maudit le tripot et tous ceux qui l'habitent.

Je plains fort les gens que la fureur du jeu possède, dit don Cleophas; ils ont souvent l'esprit dans une horrible situation. Grâce au ciel, je ne suis point entiché de ce vice-là. Vous en avez un autre qui le vaut bien, reprit le démon. Est-il plus raisonnable, à votre avis, d'aimer les courtisanes? et n'avez-vous pas couru risque ce soir d'être tué par des spadassins? J'admire messieurs les hommes: leurs propres défauts leur paraissent des minuties, au lieu qu'ils regardent ceux d'autrui avec un microscope.

Il faut encore, ajouta-t-il, que je vous présente des images tristes. Voyez, dans une maison à deux pas du tripot, ce gros homme étendu sur un lit: c'est un malheureux chanoine qui vient de tomber en apoplexie. Son neveu et sa petite-niece, bien loin de lui donner du secours, le laissent mourir, et se saisissent de ses meilleurs effets, qu'ils vont porter

chez des recéleurs ; après quoi ils auront tout le loisir de pleurer et de se lamenter.

Remarquez-vous près de là deux hommes que l'on ensevelit ? Ce sont deux frères ; ils étaient malades de la même maladie, mais ils se gouvernaient différemment ; l'un avait une confiance aveugle en son médecin, l'autre a voulu laisser agir la nature ; ils sont morts tous deux ; celui-là pour avoir pris tous les remèdes de son docteur, celui-ci pour n'avoir rien voulu prendre. Cela est fort embarrassant, dit Leandro. Eh ! que faut-il donc que fasse un pauvre malade ? C'est ce que je ne puis vous apprendre, répondit le Diable ; je sais bien qu'il y a de bons remèdes, mais je ne sais s'il y a de bons médecins.

Changeons de spectacle, poursuivit-il ; j'en ai de plus divertissants à vous montrer. Entendez-vous dans la rue un charivari ? Une femme de soixante ans a épousé ce matin un cavalier de dix-sept. Tous les rieurs du quartier se sont ameutés pour célébrer ses noces par un concert bruyant de bassins, de poêles et de chaudrons. Vous n'avez dit, interrompit l'ecolier, que c'était vous qui faisiez les mariages ridicules ; cependant vous n'avez point de part à celui-là. Non vraiment, répartit le boiteux, je n'avais garde de le faire, puisque je n'étais pas libre ; mais quand je l'aurais été, je ne m'en serais pas mêlé. Cette femme est scrupuleuse : elle ne s'est remarquée que pour pouvoir goûter sans remords des plaisirs qu'elle aime. Je ne forme point de pareilles unions ; je me plais bien davantage à troubler les consciences qu'à les rendre tranquilles.

Malgré le bruit de cette burlesque sérénade, dit Zambullo, un autre, ce me semble, frappe mon oreille. Celui que vous entendez en dépit du charivari, répondit le boiteux, part d'un cabaret où il y a un gros capitaine flamand, un chanteur français, et un officier de la garde allemande, qui chantent en trio. Ils sont à table depuis huit heures du matin, et chacun d'eux s' imagine qu'il y va de l'honneur de sa nation d'enivrer les deux autres.

Arrêtez vos regards sur cette maison isolée vis-à-vis celle du chanoine ; vous verrez trois fameuses Galliciennes qui font la débauche avec trois hommes de la cour. Ah ! qu'elles me paraissent jolies ! s'écria don Cleophas : je ne m'étonne pas si les gens de qualité les courent. Qu'elles font de caresses à ceux-là ! il faut qu'elles soient bien amoureuses d'eux ! Que vous êtes jeune ! répliqua l'esprit : vous ne connaissez guère ces sortes de dames ; elles ont le cœur plus fardé que le visage. Quelques démonstrations qu'elles fassent, elles n'ont pas la moindre amitié pour ces seigneurs : elles en ménagent un pour avoir sa protection, et les deux autres pour en tirer des contrats de rente. Il en est de même de toutes les coquettes. Les hommes ont beau se ruiner pour elles, ils n'en sont pas plus aimés ; au contraire, tout payeur est traité comme un mari : c'est une règle que j'ai établie dans les intrigues amoureuses ; mais laissons ces seigneurs savourer des plaisirs qu'ils achètent si cher, pendant que leurs valets, qui les attendent dans la rue, se consolent dans la douce espérance de les avoir gratis.

Expliquez-moi, de grâce, interrompit Leandro Perez, un autre tableau qui frappe mes yeux. Tout le monde est encore sur pied dans cette grande maison à gauche. D'où vient que les uns rient à gorge déployée, et que les autres dansent ? On y célèbre quelque fête apparemment ? Ce sont des noces, dit le boiteux ; tous les domestiques sont dans la joie : il n'y a pas trois jours que dans ce même hôtel on était dans une extrême affliction. C'est une histoire qu'il me prend envie de vous raconter : elle est un peu longue, à la vérité ; mais j'espère qu'elle ne vous ennuiera point. En même temps il la commença de cette sorte.

CHAPITRE IV.

Histoire des amours du comte de Bellor et de Léonor de Cespedes.

Le comte de Bellor, un des plus grands seigneurs de la cour, était éperdument amoureux de la jeune Léonor de Cespedes. Il n'avait pas dessein de l'épouser ; la fille d'un simple gentilhomme ne lui paraissait pas un parti assez considérable pour lui : il ne se proposait que d'en faire une maîtresse.

Dans cette vue il la suivait partout, et ne perdait pas une occasion de lui faire connaître son amour par ses regards ; mais il ne pouvait lui parler ni lui écrire, parce qu'elle était incessamment obsédée d'une duegne sévère et vigilante, appelée la dame Marcelle. Il en était au désespoir ; et sentant irriter ses desirs par les difficultés, il ne cessait de rêver aux moyens de tromper l'Argus qui gardait son lo.

D'un autre côté Léonor, qui s'était aperçue de l'attention que le comte avait pour elle, n'avait pu se défendre d'en avoir pour lui ; et il se forma insensiblement dans son cœur une passion qui devint enfin très-violente. Je ne la fortifiais pourtant pas par mes tentations ordinaires, parce que le magicien, qui me tenait alors prisonnier, m'avait interdit toutes mes fonctions ; mais il suffisait que la nature s'en mêlât. Elle n'est pas moins dangereuse que moi ; toute la différence qu'il y a entre nous, c'est qu'elle corrompt peu à peu les cœurs, au lieu que je les séduis brusquement.

Les choses étaient dans cette disposition lorsque Léonor et son éter-

nelle gouvernante, allant un matin à l'église, rencontrèrent une vieille femme qui tenait à la main un des plus gros chapelets qu'ait jamais fabriqués l'hypocrisie. Elle les aborda d'un air doux et riant ; et adressant la parole à la duegne : Le ciel vous conserve, lui dit-elle, la sainte paix soit avec vous ; permettez-moi de vous demander si vous n'êtes pas la dame Marcelle, la chaste veuve du feu seigneur Martin Rosette ? La gouvernante répondit que oui. Je vous rencontre donc fort à propos, lui dit la vieille, pour vous avertir que j'ai au logis un vieux parent qui voudrait bien vous parler. Il est arrivé de Flandre depuis peu de jours ; il a connu particulièrement, mais très-particulièrement votre mari, et il a des choses de la dernière conséquence à vous communiquer. Il aurait été vous les dire chez vous, s'il ne fût pas tombé malade ; mais le pauvre homme est à l'extrémité. Je demeure à deux pas d'ici ; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre.

La gouvernante, qui avait de l'esprit et de la prudence, craignant de faire quelque fausse démarche, ne savait à quoi se résoudre ; mais la vieille devint le sujet de son embarras, et lui dit : Ma chère madame Marcelle, vous pouvez vous fier à moi en toute assurance. Je me nomme la Chichona. Le licencié Marcos de Figuerna, et le bachelier Mira de Mesqua vous répondront de moi comme de leurs grand'mères. Quand je vous propose de venir à ma maison, ce n'est que pour votre bien. Mon parent veut vous restituer certaine somme que votre mari lui a autrefois prêtée. A ce mot de restitution la dame Marcelle prit son parti. Allons, ma fille, dit-elle à Léonor, allons voir le parent de cette bonne dame ; c'est une action charitable que de visiter les malades.

Elles arrivèrent bientôt au logis de la Chichona, qui les fit entrer dans une salle basse, où elles trouverent un homme alité, qui avait une barbe blanche, et qui, s'il n'était pas fort malade, paraissait du moins l'être. Tenez, cousin, lui dit la vieille en lui présentant la gouvernante, voici cette sage dame Marcelle à qui vous souhaitez de parler, la veuve du feu seigneur Martin Rosette, votre ami. A ces paroles le vieillard, soulevant un peu la tête, salua la duegne, lui fit signe de s'approcher, et lorsqu'elle fut pres de son lit, lui dit d'une voix faible : Ma chère madame Marcelle, je rends grâce au ciel de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce moment : c'était l'unique chose que je désirais ; je craignais de mourir sans avoir la satisfaction de vous voir et de vous remettre en main propre cent ducats que feu votre époux, mon intime ami, me prêta pour me tirer d'une affaire d'honneur que j'eus autrefois à Bruges. Ne vous a-t-il jamais entretenue de cette aventure ?

Hélas ! non, répondit la dame Marcelle, il ne m'en a point parlé : devant Dieu soit son âme ! il était si généreux, qu'il oubliait les services qu'il avait rendus à ses amis ; et bien loin de ressembler à ces fanfarons qui se vantent du bien qu'ils n'ont point fait, il ne m'a jamais dit qu'il eût obligé personne. Il avait l'âme belle assurément, répliqua le vieillard, j'en dois être plus persuadé qu'un autre ; et, pour vous le prouver, il faut que je vous raconte l'affaire dont je suis heureusement sorti par son secours ; mais, comme j'ai des choses à dire qui sont de la dernière importance pour la mémoire du défunt, je serais bien aise de ne les révéler qu'à sa discrète veuve.

Eh bien, dit à ors la Chichona, vous n'avez qu'à lui faire ce récit en particulier ; pendant ce temps là nous allons passer dans mon cabinet, cette jeune dame et moi. En achevant ces paroles, elle laissa la duegne avec le malade, et entraîna Léonor dans une autre chambre, où, sans chercher de détours, elle lui dit : Belle Léonor, les moments sont trop précieux pour les mal employer. Vous connaissez de vue le comte de Bellor : il y a longtemps qu'il vous aime et qu'il meurt d'envie de vous le dire ; mais la vigilance et la sévérité de votre gouvernante ne lui ont pas permis jusqu'ici d'avoir ce plaisir. Dans son désespoir, il a eu recours à mon industrie ; je l'ai mise en usage pour lui. Ce vieillard que vous venez de voir est un jeune valet de chambre du comte ; et tout ce que j'ai fait n'est qu'une ruse, que nous avons concertée pour tromper votre gouvernante et vous attirer ici.

Comme elle achevait ces mots, le comte, qui était caché derrière une tapisserie, se montra ; et courant se jeter aux pieds de Léonor : Madame, lui dit-il, pardonnez ce stratagème à un amant qui ne pouvant plus vivre sans vous parler. Si cette obligeante personne n'eût pas trouvé moyen de me procurer cet avantage, j'allais m'abandonner à mon désespoir. Ces paroles, prononcées d'un air touchant, par un homme qui ne déplaissait pas, troublèrent Léonor. Elle demeura quelque temps incertaine de la réponse qu'elle y deva faire, mais enfin, s'étant remise de son trouble, elle regarda fierement le comte, et lui dit : Vous croyez peut-être avoir beaucoup d'obligation à cette officieuse dame qui vous a si bien servi ; mais apprenez que vous tirerez peu de fruit du service qu'elle vous a rendu.

En parlant ainsi elle fit quelques pas pour rentrer dans la salle. Le comte l'arrêta : Demeurez, dit-il, adorable Léonor ; daignez un moment m'entendre. Ma passion est si pure, qu'elle ne doit point vous alarmer. Vous avez sujet, je vous l'avoue, de vous révolter contre l'artifice dont je me sers pour vous entretenir ; mais n'ai-je pas jusqu'à ce jour inutilement essayé de vous parler ? Il y a six mois que je vous suis aux églises, à la promenade, aux spectacles. Je cherche en vain partout l'occasion de vous dire que vous m'avez charmé. Votre cruelle, votre impitoyable gouvernante a toujours su tromper mes desirs. Hélas ! au lieu de me taire un crime d'un stratagème que j'ai été forcé d'employer, plaignez-moi,

belle Léonor, d'avoir souffert tous les tourments d'une si longue attente, et jugez par vos charmes des peines mortelles qu'elle a dû me causer.

Bellor ne manqua pas d'assaisonner ce discours de tous les airs de persuasion que les jolis hommes savent si heureusement mettre en pratique : il laissa couler quelques larmes. Léonor en fut émue ; il commença malgré elle à s'élever dans son cœur des mouvements de tendresse et de pitié ; mais, loin de céder à sa faiblesse, plus elle se sentait attendrir, plus elle marquait d'empressement à vouloir se retirer. Comte, s'écria-t-elle, tous vos discours sont inutiles, je ne veux point vous écouter ; ne me retenez pas davantage ; laissez-moi sortir d'une maison où ma vertu est alarmée, ou bien je vais par mes cris attirer ici tout le voisinage, et rendre votre audace publique. Elle dit cela d'un ton si ferme, que la Chichona, qui avait de grandes mesures à garder avec la justice, pria le comte de ne pas pousser les choses plus loin. Il cessa de s'opposer au dessein de Léonor. Elle se débarrassa de ses mains ; et, ce qui jusque-lors n'était arrivé à aucune fille, elle sortit de ce cabinet comme elle y était entrée.

Elle rejoignit promptement sa gouvernante. Venez, ma bonne, lui dit-elle, quittez ce frivole entretien : on nous trompe ; sortons de cette dangereuse maison. Qu'y a-t-il, ma fille ? répondit avec étonnement la dame Marcelle. Quelle raison vous oblige à vouloir vous retirer si brusquement ? Je vous en instruirai, repartit Léonor. Fuyons : chaque instant que je m'arrête ici me cause une nouvelle peine. Quelque envie qu'eût la duègne de savoir le sujet d'une si brusque sortie, elle ne put s'en éclaircir sur-le-champ, il lui fallut céder aux instances de Léonor. Elles sortirent toutes deux avec précipitation, laissant la Chichona, le comte et son valet de chambre, aussi déconcertés tous trois que des comédiens qui viennent de représenter une pièce que le parterre a mal reçue.

Des que Léonor se vit dans la rue, elle se mit à raconter avec beaucoup d'agitation à sa gouvernante tout ce qui s'était passé dans le cabinet de la Chichona. La dame Marcelle l'écouta fort attentivement ; et lorsqu'elles furent arrivées au logis : Je vous avoue, ma fille, lui dit-elle, que je suis extrêmement mortifiée de ce que vous venez de m'apprendre. Comment ai-je pu être la dupe de cette vieille femme ? J'ai fait d'abord difficulté de la suivre. Que n'ai-je continué ! Je devais me défier de son air doux et honnête ; j'ai fait une sottise qui n'est pas pardonnable à une personne de mon expérience. Ah ! que ne m'avez-vous découvert chez elle cet artifice, je l'aurais dévisagée, j'aurais accablé d'injures le comte de Bellor, et arraché la barbe au faux vieillard qui me contaît des fables. Mais je vais retourner sur mes pas, porter l'argent que j'ai reçu comme une véritable restitution ; et si je les retrouve ensemble, ils ne perdront rien pour avoir attendu. En achevant ces mots, elle reprit sa mante qu'elle avait quittée, et sortit pour aller chez la Chichona.

Le comte y était encore ; il se désespérait du mauvais succès de son stratagème. Un autre, en sa place, aurait abandonné la partie ; mais il ne se rebata point. Avec mille bonnes qualités il en avait une peu louable, c'était de se laisser trop entraîner au penchant qu'il avait à l'amour. Quand il aimait une dame il était trop ardent à la poursuite de ses faveurs ; et, quoique naturellement honnête homme, il était alors capable de violer les droits les plus sacrés pour obtenir l'accomplissement de ses desirs. Il fit réflexion qu'il ne pourrait parvenir au but qu'il se proposait sans le secours de la dame Marcelle, et il résolut de ne rien épargner pour la mettre dans ses intérêts. Il jugea que cette duègne, toute sévère qu'elle paraissait, ne serait point à l'épreuve d'un présent considérable ; et il n'avait pas tort de faire un pareil jugement. S'il y a des gouvernantes fideles, c'est que les galants ne sont pas assez riches, ou assez libéraux.

D'abord que la dame Marcelle fut arrivée, et qu'elle aperçut les trois personnes à qui elle en voulait, il lui prit une fureur de langue : elle dit un million d'injures au comte et à la Chichona, et fit voler la restitution à la tête du valet de chambre. Le comte essaya patiemment cet orage ; et, se mettant à genoux devant la duègne, pour rendre la scène plus touchante, il la pressa de reprendre la bourse qu'elle avait jetée, et lui offrit mille pistoles de surcroît, en la conjurant d'avoir pitié de lui. Elle n'avait jamais vu solliciter si puissamment sa compassion, aussi ne fut-elle pas inexorable : elle eut bientôt quitté les invectives ; et comparant en elle-même la somme proposée avec la médiocre récompense qu'elle attendait de don Luis de Céspedes, elle trouva qu'il y avait plus de profit à écarter Léonor de son devoir qu'à l'y maintenir. C'est pourquoi, après quelques façons, elle reprit la bourse, accepta l'offre des mille pistoles, promit de servir l'amour du comte, et s'en alla sur-le-champ travailler à l'exécution de sa promesse.

Comme elle connaissait Léonor pour une fille vertueuse, elle se garda bien de lui donner lieu de soupçonner son intelligence avec le comte, de peur qu'elle n'en avertit don Luis, son père ; et, voulant la perdre adroitement, voici de quelle manière elle lui parla à son retour. Léonor, je viens de satisfaire mon esprit irrité ; j'ai retrouvé nos trois fourbes ; ils étaient encore tout étourdis de votre courageuse retraite. J'ai menacé la Chichona du ressentiment de votre père et de la rigueur de la justice, et j'ai dit au comte de Bellor toutes les injures que la colère a pu me suggérer. J'espère que ce seigneur ne formera plus de pareils attentats, et que ses galanteries cesseront désormais d'occuper ma vigilance. Je rends grâce au ciel que vous ayez, par votre fermeté, évité le piège qu'il vous avait tendu. J'en pleure de joie. Je suis ravie qu'il n'ait tiré aucun avantage de son artifice ; car les grands seigneurs se font un jeu de séduire de jeunes

personnes. La plupart même de ceux qui se piquent le plus de probité ne s'en font pas le moindre scrupule, comme si ce n'était pas une mauvaise action que de déshonorer des familles. Je ne dis pas absolument que le comte soit de ce caractère, ni qu'il ait envie de vous tromper ; il ne faut pas toujours juger mal de son prochain ; peut-être a-t-il des vues légitimes. Quoiqu'il soit d'un rang à prétendre aux premiers partis de la cour, votre beauté peut lui avoir fait prendre la résolution de vous épouser. Je me souviens même que, dans les réponses qu'il a faites à mes reproches, il m'a laissé entrevoir cela.

Que dites-vous, ma bonne ? interrompit Léonor. S'il avait formé ce dessein, il m'aurait déjà demandée à mon père, qui ne me refuserait point à un homme de sa condition. Ce que vous dites est juste, reprit la gouvernante ; j'entre dans ce sentiment ; la démarche du comte est suspecte, ou plutôt ses intentions ne sauraient être bonnes ; peu s'en faut que je ne retourne encore sur mes pas pour lui dire de nouvelles injures. Non, ma bonne, repartit Léonor, il vaut mieux oublier ce qui s'est passé et nous venger par le mépris. Il est vrai, dit la dame Marcelle, je crois que c'est le meilleur parti ; vous êtes plus raisonnable que moi ; mais, d'un autre côté, ne jugerions-nous point mal des sentiments du comte ? que savons-nous s'il n'en use pas ainsi par délicatesse ? Avant que d'obtenir l'aveu d'un père, il veut peut-être vous rendre de longs services, mériter de vous plaire, s'assurer de votre cœur, afin que votre union ait plus de charmes. Si cela était, ma fille, serait-ce un grand crime que de l'écouter ? Découvrez-moi votre pensée ; ma tendresse vous est connue, vous sentez-vous de l'inclination pour le comte, ou auriez-vous de la répugnance à l'épouser ?

À cette malicieuse question, la trop sincère Léonor baissa les yeux en rougissant ; et avoua qu'elle n'avait nul éloignement pour lui ; mais, comme sa modestie l'empêchait de s'expliquer plus ouvertement, la duègne la pressa de nouveau de ne lui rien déguiser. Enfin elle se rendit aux affectueuses démonstrations de sa gouvernante. Ma bonne, lui dit-elle, puisque vous voulez que je vous parle confidemment, apprenez que Bellor m'a paru digne d'être aimé. Je l'ai trouvé si bien fait, et j'en ai oui parler si avantageusement, que je n'ai pu me défendre d'être sensible à ses galanteries. L'attention infatigable que vous avez à les traverser m'a souvent fait beaucoup de peine, et je vous avouerai qu'en secret je l'ai plaint quelquefois, et dédommagé, par mes soupirs, des maux que votre vigilance lui fait souffrir. Je vous dirai même qu'en ce moment, au lieu de le hair après son action téméraire, mon cœur, malgré moi, l'excuse, et rejette sa faute sur votre sévérité.

Ma fille, reprit la gouvernante, puisque vous me donnez lieu de croire que sa recherche vous serait agréable, je veux vous ménager cet amour. Je suis très-sensible, repartit Léonor en s'attendrissant, au service que vous voulez me rendre. Quand le comte ne tiendrait pas un des premiers rangs à la cour, quand il ne serait qu'un simple cavalier, je le préférerais à tous les autres hommes ; mais ne nous flattons point : Bellor est un grand seigneur, destiné sans doute pour une des plus riches héritières de la monarchie. N'attendons pas qu'il se borne à la fille de don Luis, qui n'a qu'une fortune médiocre à lui offrir. Non, non, ajouta-t-elle, il n'a pas pour moi des sentiments si favorables ; il ne me regarde pas comme une personne qui mérite de porter son nom ; il ne cherche qu'à m'offenser.

Eh ! pourquoi, dit la duègne, voulez-vous qu'il ne vous aime pas assez pour vous épouser ? l'amour fait tous les jours de plus grands miracles. Il semble, à vous entendre, que le ciel ait mis entre le comte et vous une distance infinie. Faites-vous plus de justice, Léonor ; il ne s'abaissera point en unissant sa destinée à la vôtre : vous êtes d'une ancienne noblesse, et votre alliance ne saurait le faire rougir. Puisque vous avez du penchant pour lui, continua-t-elle, il faut que je lui parle ; je veux approfondir ses vues ; et, si elles sont telles qu'elles doivent être, je le flatterai de quelque espérance. Gardez-vous-en bien, s'écria Léonor ; je ne suis point d'avis que vous l'aimiez chercher ; s'il me soupçonnait d'avoir quelque part à cette démarche, il cesserait de m'estimer. Oh ! je suis plus adroite que vous ne pensez, répliqua la dame Marcelle. Je commencerai par lui reprocher d'avoir eu dessein de vous séduire. Il ne manquera pas de vouloir se justifier ; je l'écouterai ; je le verrai venir ; enfin, ma fille, laissez-moi faire, je ménagerai votre honneur comme le mien.

La duègne sortit à l'entrée de la nuit. Elle trouva Bellor aux environs de la maison de don Luis. Elle lui rendit compte de l'entretien qu'elle avait eu avec sa maîtresse, et n'oublia pas de lui vanter avec quelle adresse elle avait découvert qu'il en était aimé. Rien ne pouvait être plus agréable au comte que cette découverte ; aussi en remercia-t-il la dame Marcelle dans les termes les plus vifs : c'est-à-dire qu'il promit de lui livrer dès le lendemain les mille pistoles ; et il se répondit à lui-même du succès de son entreprise, parce qu'il savait bien qu'une fille prévenue est à moitié séduite. Après cela, s'étant séparés fort satisfaits l'un de l'autre, la duègne retourna au logis.

Léonor, qui l'attendait avec inquiétude, lui demanda ce qu'elle avait à lui annoncer. La meilleure nouvelle que vous puissiez apprendre, lui répondit la gouvernante : j'ai vu le comte. Je vous le disais bien, ma fille, ses intentions ne sont pas criminelles : il n'a point d'autre but que de se marier avec vous ; il me l'a juré par tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. Je ne me suis pas rendue à cela, comme vous pouvez

penser. Si vous êtes dans cette disposition, lui ai-je dit, pourquoi ne faites-vous pas auprès de don Luis la démarche ordinaire ?

Ah ! ma chère Marcelle, m'a-t-il répondu, sans paraître embarrassé de cette demande, approuveriez-vous que, sans savoir de quel œil me regardait Léonor, et ne suivant que les transports d'un aveugle amour, j'allasse tyranniquement l'obtenir de son père ? Non, son repos m'est plus cher que mes desirs, et je suis trop honnête homme pour m'exposer à faire son malheur.

Pendant qu'il parlait de la sorte, continua la duègne, je l'observais avec une extrême attention, et j'employais mon expérience à démêler dans ses yeux s'il était effectivement épris de tout l'amour qu'il m'exprimait. Que vous dirai-je ! il m'a paru pénétré d'une véritable passion ; j'en ai senti une joie que j'ai bien eu de la peine à lui cacher ; néanmoins, lorsque j'ai été persuadée de sa sincérité, j'ai cru que, pour vous assurer un amant de cette importance, il était à propos de lui laisser entrevoir vos sentiments : Seigneur, lui ai-je dit, Léonor n'a point d'aversion pour vous ; je sais qu'elle vous estime ; et, autant que j'en puis juger, son cœur ne gémera pas de votre recherche. Grand Dieu ! s'est-il alors écrié tout transporté de joie, qu'entends-je ! Est-il possible que la charmante Léonor soit dans une disposition si favorable pour moi ? Que ne vous dis-je point, obligeante Marcelle, de m'avoir tiré d'une si longue incertitude ? Je suis d'autant plus ravi de cette nouvelle, que c'est vous qui me l'annoncez ; vous qui, toujours révoltée contre ma tendresse, m'avez tant fait souffrir de maux ; mais achevez mon bonheur, ma chère Marcelle ; faites-moi parler de la divine Léonor ; je veux lui donner ma foi, et lui jurer devant vous que je ne serai jamais qu'à elle.

A ce discours, poursuivit la gouvernante, il en a ajouté d'autres encore plus touchants. Enfin, ma fille, il m'a priée d'une manière si pressante de lui procurer un entretien secret avec vous, que je n'ai pu me défendre de le lui promettre. Hé ! pourquoi lui avez-vous fait cette promesse ? s'écria Léonor avec quelque émotion. Une fille sage, vous me l'avez dit cent fois, doit absolument éviter ces conversations, qui ne sauraient être que dangereuses. Je demeure d'accord de vous l'avoir dit, répliqua la duègne, et c'est une très-bonne maxime ; mais il vous est permis de ne la pas suivre dans cette occasion, puis que vous pouvez regarder le comte comme votre mari. Il ne l'est point encore, repartit Léonor, et je ne le dois pas voir que mon père n'ait agréé sa démarche.

La dame Marcelle, en ce moment, se repentit d'avoir si bien élevé une fille dont elle avait tant de peine à vaincre la retenue. Voulant toutefois en venir à bout, à quel que prix que ce fût : Ma chère Léonor, reprit-elle, je m'applaudis de vous voir si réservée. Il s'ensuit fruit de mes soins ! Vous avez mis à profit toutes les leçons que je vous ai données. Je suis charmée de mon ouvrage ; mais, ma fille, vous avez enclîré sur ce que je vous ai enseigné : vous outre ma morale ; je trouve votre vertu un peu trop sauvage. De quelque sévérité que je me pique, je n'approuve point une farouche sagesse qui s'arme indifféremment contre le crime et l'innocence. Une fille ne cesse pas d'être vertueuse pour écouter un amant, quand'elle connaît la pureté de ses desirs ; et alors elle n'est pas plus criminelle de répondre à sa passion que d'y être sensible. Reposez-vous sur moi, Léonor ; j'ai trop d'expérience, et je suis trop dans vos intérêts, pour vous faire faire un pas qui puisse vous nuire.

Et dans quel lieu voulez-vous que je parle au comte ? dit Léonor. Dans votre appartement, reprit la duègne : c'est l'endroit le plus sûr. Je l'introduirai ici demain, pendant la nuit. Vous n'y pensez pas, ma bonne ! répliqua Léonor ; qu'il je souffrirai qu'un homme... Oui, vous le souffrirez, interrompit la gouvernante ; ce n'est pas une chose si extraordinaire que vous vous l'imaginiez. Cela arrive tous les jours ; et plutôt au ciel que toutes les filles qui reçoivent de pareilles visites eussent des intentions aussi bonnes que les vôtres ! D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre ? ne serai-je pas avec vous ? Si mon père venait nous surprendre ? reprit Léonor. Soyez encore en repos là-dessus, repartit la dame Marcelle. Votre père a l'esprit tranquille sur votre conduite : il connaît ma fidélité, il a une entière confiance en moi. Léonor, si vivement poussée par la duègne, et pressée en secret par son amour, ne put résister plus longtemps ; elle consentit à ce qu'on lui proposait.

Le comte en fut bientôt informé. Il en eut tant de joie, qu'il donna sur-le-champ à son agente cinq cents pistoles, avec une bagne de pareille valeur. La dame Marcelle, voyant qu'il tenait si bien sa parole, ne voulut pas être moins exacte à tenir la sienne. Dès la nuit suivante, quand elle jugea que tout le monde reposait au logis, elle attacha à un balcon une échelle de soie que le comte lui avait donnée, et fit entrer par là ce seigneur dans l'appartement de sa maîtresse.

Cependant cette jeune personne s'abandonnait à des réflexions qui l'agitaient vivement. Quel que penchant qu'elle eût pour Bellor, et malgré tout ce que pouvait lui dire sa gouvernante, elle se reprochait d'avoir eu la facilité de consentir à une visite qui blessait son devoir : la pureté de ses intentions ne la rassurait point. Recevoir la nuit, dans sa chambre, un homme qui n'avait pas l'aveu de son père, et dont elle ignorait même les véritables sentiments, lui paraissait une démarche, non-seulement criminelle, mais digne encore des mépris de son amant. Cette dernière pensée faisait sa plus grande peine, et elle en était fort occupée lorsque le comte entra.

Il se jeta d'abord à ses genoux pour la remercier de la faveur qu'elle lui faisait. Il parut pénétré d'amour et de reconnaissance, et il l'assura qu'il était dans le dessein de l'épouser. Néanmoins comme il ne s'étendait pas là-dessus, elle se dit qu'elle l'aurait souhaité : Comte, lui dit-elle, je veux bien croire que vous n'avez pas d'autres vœux que celles-là ; mais, quelques assurances que vous m'en puissiez donner, elles me seront toujours suspectes, jusqu'à ce qu'elles soient autorisées du consentement de mon père. Madame, répondit Bellor, il y a longtemps que je l'aurais demandé, si je n'eusse pas craint de l'obtenir aux dépens de votre repos. Je ne vous reproche point de n'avoir pas encore fait cette démarche, reprit Léonor ; j'approuve même sur cela votre délicatesse : mais rien ne vous retient plus, et il faut que vous parliez au plus tôt à don Luis, ou bien résolvez-vous à ne me revoir jamais.

Hé ! pourquoi, répliqua-t-il, ne vous verrais-je plus, belle Léonor ? Que vous êtes peu sensible aux douceurs de l'amour ! Si vous saviez aussi bien aimer que moi, vous vous feriez un plaisir de recevoir secrètement mes soins, et d'en dérober, du moins pour quelque temps, la connaissance à votre père. Que ce commerce mystérieux a de charmes pour deux cœurs étroitement liés ! Il en pourrait avoir pour vous, dit Léonor ; mais il n'aurait pour moi que des peines. Ce raffinement de tendresse ne convient point à une fille qui a de la vertu. Ne me vantez plus les délices de ce commerce coupable. Si vous m'estimiez, vous ne me l'auriez pas proposé ; et si vos intentions sont telles que vous voulez me le persuader, vous devez, au fond de votre âme, me reprocher de ne m'en être pas offensée. Mais, hélas ! ajouta-t-elle en laissant échapper quelques larmes, c'est à ma seule faiblesse que je dois imputer cet outrage ; je m'en suis rendue digne en faisant ce que je fais pour vous.

Adorable Léonor, s'écria le comte, c'est vous qui me faites une mortelle injure ! Votre vertu trop scrupuleuse prend de fausses alarmes. Quoi ! parce que j'ai été assez heureux pour vous rendre favorable à mon amour, vous craignez que je cesse de vous estimer ? Quelle injustice ! Non, madame, je connais tout le prix de vos bontés : elles ne peuvent vous ôter mon estime, et je suis prêt à faire ce que vous exigez de moi. Je parlerai d'ici demain au seigneur don Luis ; je ferai tout mon possible pour qu'il consente à mon bonheur ; mais je ne vous le cèle point, j'y vois peu d'apparence. Que dites-vous ! reprit Léonor avec une extrême surprise. Mon père pourra-t-il ne pas agréer la recherche d'un homme qui tient le rang que vous tenez à la cour ? Eh ! c'est ce même rang, repartit Bellor, qui me fait craindre ses refus. Ce discours vous surprend : vous allez cesser de vous étonner.

Il y a quelques jours, poursuivit-il, que le roi me déclara qu'il voulait me marier. Il ne m'a point nommé la dame qu'il me destine ; il m'a seulement fait comprendre que c'est un des premiers partis de la cour, et qu'il a le mariage fort à cœur. Comme j'ignorais quels pouvaient être vos sentiments pour moi, car vous savez bien que votre rigueur ne m'a pas permis jusqu'ici de les démêler, je ne lui ai laissé voir aucune répugnance à suivre ses volontés. Après cela, jugez, madame, si don Luis voudra se mettre au hasard de s'attirer la colère du roi en m'acceptant pour gendre.

Non, sans doute, dit Léonor ; je connais mon père : quel que avantageuse que soit pour lui votre alliance, il aimera mieux y renoncer que de s'exposer à déplaire au roi. Mais quand mon père ne s'opposerait point à notre union, nous n'en serions pas plus heureux ; car enfin, comte, comment pourriez-vous me donner une main que le roi veut engager ailleurs ? Madame, répondit Bellor, je vous avouerai de bonne foi que je suis encore dans un assez grand embarras de ce côté-là ; j'espère néanmoins qu'en tenant une conduite délicate avec le roi, je ménagerai si bien son esprit et l'amitié qu'il a pour moi, que je trouverai le moyen d'éviter le malheur qui me menace : vous pourriez même, belle Léonor, m'aider en cela, si vous me jugiez digne de m'attacher à vous. Eh ! de quelle manière, dit-elle, puis-je contribuer à rompre le mariage que le roi vous a proposé ? Ah, madame ! répliqua-t-il d'un air passionné, si vous vouliez recevoir ma foi, je saurais bien me conserver à vous sans que ce prince m'en pût savoir mauvais gré.

Permettez, charmante Léonor, ajouta-t-il en se jetant à ses genoux, permettez que je vous épouse en présence de la dame Marcelle ; c'est un témoin qui répondra de la sainteté de notre engagement. Par là je me déroberai sans peine aux tristes noms dont on veut me lier ; car, si après cela le roi me presse d'accepter la dame qu'il me destine, je me jetterai aux pieds de ce monarque, je lui dirai que je vous aime depuis longtemps, et que je vous ai secrètement épousée. Quelque envie qu'il puisse avoir de me marier avec une autre, il est trop bon pour vouloir m'arracher à ce que j'adore, et trop juste pour faire cet affront à votre famille.

Que pensez-vous, sage Marcelle, ajouta-t-il en se tournant vers la gouvernante, que pensez-vous de ce projet que l'amour vient de m'inspirer ? J'en suis charmée, dit la dame Marcelle ; il faut avouer que l'amour est bien ingénieux ! Et vous, adorable Léonor, reprit le comte, qu'en dites-vous ? Votre esprit, toujours armé de défiance, refusera-t-il de l'approuver ? Non, répondit Léonor, pourvu que vous yfassiez entrer mon père ; je ne doute pas qu'il n'y souscrive dès que vous l'en aurez instruit.

Il faut bien se garder de lui faire cette confidence, interrompit en cet endroit l'abominable duègne ; vous ne connaissez pas le seigneur don Luis : il est trop délicat sur les matières d'honneur pour se prêter à de mystérieuses amours. La proposition d'un mariage secret l'offensera ; d'ailleurs sa prudence ne manquera pas de lui faire appréhender les suites d'une union qui lui paraîtra choquer les desseins du roi. Par cette démarche indiscrete vous lui donnerez des soupçons, ses yeux seront in-

cessamment ouverts sur toutes nos actions, et il vous ôtera tous les moyens de vous voir.

J'en mourrais de douleur ! s'écria notre courtisan. Mais, madame Marcelle, poursuivit-il en affectant un air chagrin, croyez-vous effectivement que don Luis rejette la proposition d'un hymen clandestin ? N'en doutez nullement, répondit la gouvernante ; mais je veux qu'il l'accepte ; régulier et scrupuleux comme il est, il ne consentira point que l'on supprime les cérémonies de l'église ; et si on les pratique dans votre mariage, la chose sera bientôt divulguée.

Ah ! ma chère Léonor, dit alors le comte en serrant tendrement la main de sa maîtresse entre les siennes, faut-il, pour satisfaire une vaine opinion de bienséance, nous exposer à l'affreux péril de nous voir séparés pour jamais ! Vous n'avez besoin que de vous-même pour vous donner à moi. L'aveu d'un père vous épargnerait peut-être quelques peines d'esprit ; mais puisque la dame Marcelle nous a prouvé l'impossibilité de l'obtenir, rendez-vous à mes innocents desirs. Recevez mon cœur et ma main ; et lorsqu'il sera temps d'informer don Luis de notre engagement, nous lui apprendrons les raisons que nous avons eues de le lui cacher. Eh bien, comte, dit Léonor, je consens que vous ne parliez pas sitôt à mon père. Sondez auparavant l'esprit du roi ; avant que je reçoive en secret votre main, parlez à ce prince ; dites-lui, s'il le faut, que vous m'avez secrètement épousée. Tâchons, par cette fausse confiance... Oh ! pour cela non, madame, répondit Bellor ; je suis trop ennemi du mensonge pour oser soutenir cette feinte ; je ne puis me trahir jusque-là. De plus, tel est le caractère, du roi que s'il venait à découvrir que je l'eusse trompé, il ne me le pardonnerait de sa vie.

Je ne finirais point, seigneur don Cleophas, continua le Diable, si je répétais mot pour mot tout ce que Bellor dit pour séduire cette jeune personne ; je vous dirai seulement qu'il lui tint tous les discours passionnés que je souffle aux hommes en pareille occasion ; mais il eut beau jurer qu'il confirmerait publiquement, le plus tôt qu'il lui serait possible la foi qu'il lui donnait en particulier ; il eut beau prendre le ciel à témoin de ses serments, il ne put triompher de la vertu de Léonor, et le jour, qui était prêt à paraître, l'obligea, malgré lui, à se retirer.

Le lendemain, la duègne, croyant qu'il y allait de son honneur, ou, pour mieux dire, de son intérêt de ne point abandonner son entreprise, dit à la fille de don Luis : Léonor, je ne sais plus quel discours je dois vous tenir ; je vous vois révoltée contre la passion du comte, comme s'il n'avait pour objet qu'une simple galanterie. N'auriez-vous point remarqué en sa personne quelque chose qui vous en eût dégoûtée ? Non, ma bonne, lui répondit Léonor, il ne m'a jamais paru plus aimable, et son entêtement m'a fait apercevoir en lui de nouveaux charmes. Si cela est, reprit la gouvernante, je ne vous comprends pas. Vous êtes prévenue pour lui d'une inclination violente, et vous refusez de souscrire à une chose dont on vous a représenté la nécessité ?

Ma bonne, répliqua la fille de don Luis, vous avez plus de prudence et plus d'expérience que moi ; mais avez-vous bien pensé aux suites que peut avoir un mariage contracté sans l'aveu de mon père ? Oui, oui, répondit la duègne, j'ai fait là-dessus toutes les réflexions nécessaires, et je suis fâchée que vous vous opposiez avec tant d'opiniâtreté au brillant établissement que la fortune vous présente. Prenez garde que votre obstination ne fatigue et ne refuse votre amour ; craignez qu'il n'ouvre les yeux sur l'intérêt de sa fortune, que la violence de sa passion lui fait négliger. Puisqu'il veut vous donner sa foi, recevez-la sans balancer. Sa parole le lie ; il n'y a rien de plus sacré pour un homme d'honneur ; d'ailleurs je suis témoin qu'il vous reconnaît pour sa femme ; ne savez-vous pas qu'un témoignage tel que le mien suffit pour faire condamner en justice un amant qui oserait se parjurer ?

Ce fut par de semblables discours que la perfide Marcelle ébranla Léonor, qui se laissant éblouir sur le péril qui la menaçait, s'abandonna de bonne foi, quelques jours après, aux mauvaises intentions du comte. La duègne l'introduisait toutes les nuits, par le balcon, dans l'appartement de sa maîtresse, et le faisait sortir avant le jour.

Une nuit qu'elle l'avait averti un peu plus tard qu'à l'ordinaire de se retirer, et que déjà l'aurore commençait à percer l'obscurité, il se mit brusquement en devoir de se couler dans la rue ; mais, par malheur, il prit si mal ses mesures, qu'il tomba par terre assez rudement.

Don Luis de Cespèdes, qui était couché dans l'appartement au-dessus de sa fille, et qui s'était levé ce jour-là de très-grand matin pour travailler à quelques affaires pressantes, entendit le bruit de cette chute. Il ouvrit sa fenêtre pour voir ce que c'était. Il aperçut un homme qui achevait de se relever avec beaucoup de peine, et la dame Marcelle sur le balcon, occupée à détacher l'échelle de soie, dont le comte ne s'était pas si bien servi pour descendre que pour monter. Il se frotta les yeux, et prit d'abord ce spectacle pour une illusion ; mais, après l'avoir bien considéré, il jugea qu'il n'y avait rien de plus réel, et que la clarté du jour, toute faible qu'elle était encore, ne lui découvrait que trop sa honte.

Troublé de cette fatale vue, transporté d'une juste colère, il descend en robe de chambre dans l'appartement de Léonor, tenant son épée d'une main et une bougie de l'autre. Il la cherche, elle et sa gouvernante, pour les sacrifier à son ressentiment. Il frappe à la porte de leur chambre, ordonne d'ouvrir ; elles reconnaissent sa voix ; elles obéissent en tremblant. Il entre d'un air furieux ; et montrant son épée nue à leurs yeux éperdus : Je viens, dit-il, laver dans le sang d'une infâme l'affront qu'elle

fait à son père, et puis en même temps la lâche gouvernante qui trahit ma confiance.

Elles se jetèrent à genoux devant lui l'une et l'autre, et la duègne prenant la parole : Seigneur, dit-elle, avant que nous recevions le châtiement que vous nous préparez, daignez m'écouter un moment. Eh bien ! malheureuse, répliqua le vieillard, je consens de suspendre ma vengeance pour un instant ; parle, apprends-moi toutes les circonstances de mon malheur ; mais que dis-je, toutes les circonstances ! je n'en ignore qu'une, c'est le nom du téméraire qui déshonore ma famille. Seigneur, reprit la dame Marcelle, le comte de Bellor est le cavalier dont il s'agit. Le comte de Bellor ! s'écria don Luis. Où a-t-il vu ma fille ? par quelle voie l'a-t-il séduite ? Ne me cache rien. Seigneur, repartit la gouvernante, je vais vous faire ce récit avec toute la sincérité dont je suis capable.

Alors elle lui débita avec un art infini tous les discours qu'elle avait fait accroire à Léonor que le comte lui avait tenus. Elle le peignit avec les plus belles couleurs : c'était un amant tendre, délicat et sincère. Comme elle ne pouvait s'écarter de la vérité au dénoûment, elle fut obligée de la dire ; mais elle s'étendit sur les raisons que l'on avait eues de faire à son insu ce mariage secret, et elle leur donna un si bon tour, qu'elle apaisa la fureur de don Luis. Elle s'en aperçut bien ; et pour achever d'adoucir le vieillard : Seigneur, lui dit-elle, voilà ce que vous vouliez savoir : punissez-nous présentement ; plongez votre épée dans le sein de Léonor. Mais qu'est-ce que je dis ? Léonor est innocente, elle n'a fait que suivre les conseils d'une personne que vous avez chargée de sa conduite ; c'est à moi seule que vos coups doivent s'adresser ; c'est moi qui ai introduit le comte dans l'appartement de votre fille, c'est moi qui ai formé les nœuds qui les lient. J'ai fermé les yeux sur ce qu'il y avait d'irrégulier dans un engagement que vous n'autorisez pas, pour vous assurer un gendre dont vous savez que la faveur est le canal par où coulent aujourd'hui toutes les grâces de la cour ; je n'ai envisagé que le bonheur de Léonor, et l'avantage que votre famille pourrait tirer d'une si belle alliance ; l'excès de mon zèle m'a fait trahir mon devoir.

Pendant que l'artificieuse Marcelle parlait ainsi, sa maîtresse ne s'épargnait point à pleurer ; et elle fit paraître une si vive douleur, que le bon vieillard n'y put résister. Il en fut attendri ; sa colère se changea en compassion ; il laissa tomber son épée ; et dénouillant l'air d'un père irrité : Ah ! ma fille, s'écria-t-il les larmes aux yeux, que l'amour est une passion funeste ! Hélas ! vous ne savez pas toutes les raisons que vous avez de vous affliger : la honte seule que vous cause la présence d'un père qui vous surprend excite vos pleurs en ce moment. Vous ne prévoyez pas encore tous les sujets de douleur que votre amant vous prépare peut-être. Et vous, imprudente Marcelle, qu'avez-vous fait ? Dans quel précipice nous jette votre zèle indiscret pour ma famille ! J'avoue que l'alliance d'un homme tel que le comte a pu vous éblouir, et c'est ce qui vous sauve dans mon esprit ; mais, malheureuse que vous êtes, ne fallait-il pas vous défier d'un amant de ce caractère ? Plus il a de crédit et de faveur, plus vous deviez être en garde contre lui. S'il ne se fait pas de scrupule de manquer de foi à Léonor, quel parti faudra-t-il que je prenne ? Implorerai-je le secours des lois ? Une personne de son rang saura bien se mettre à l'abri de leur sévérité. Je veux bien, que, fidèle à ses serments, il ait envie de tenir parole à ma fille ; si le roi, comme il vous l'a dit, a dessein de lui faire épouser une autre dame, il est à craindre que ce prince ne l'y oblige par son autorité.

Oh ! pour l'y obliger, seigneur, interrompit Léonor, ce n'est pas ce qui doit nous alarmer. Le comte nous a bien assuré que le roi ne fera pas une si grande violence à ses sentiments. J'en suis persuadé, dit la dame Marcelle ; outre que ce monarque aime trop son favori pour exercer sur lui cette tyrannie, il est trop généreux pour vouloir causer un déplaisir mortel au vaillant don Luis de Cespèdes, qui a donné tous ses beaux jours au service de l'Etat.

Passé le ciel, reprit le vieillard en soupirant, que mes craintes soient vaines ! Je vais chez le comte lui demander un éclaircissement là-dessus. Les vœux d'un père sont pénétants ; je verrai jusqu'au fond de son âme. Si je le trouve dans la disposition que je souhaite, je vous pardonnerai le passé ; mais, ajouta-t-il d'un ton plus ferme, si dans ses discours je démêle un cœur perfide, vous irez toutes deux dans une retraite pleurer votre imprudence le reste de vos jours. A ces mots il ramassa son épée, et, les laissant se remettre de la frayeur qu'il leur avait causée, il remonta dans son appartement pour s'habiller.

Asmodée, en cet endroit de son récit, fut interrompu par l'écolier, qui lui dit : Quelque intéressante que soit l'histoire que vous me racontez, une chose que j'aperçois m'empêche de vous écouter aussi attentivement que je le voudrais. Je découvre dans une maison une femme qui me paraît gentille, entre un jeune homme et un vieillard. Ils boivent tous trois apparemment des liqueurs exquises ; et tandis que le cavalier suranné embrasse la dame, la friponne par derrière donne une de ses mains à baiser au jeune homme, qui sans doute est son galant. Tout au contraire, répondit le boiteux, c'est son mari, et l'autre son amant. Ce vieillard est un homme de conséquence, un commandeur de l'ordre militaire de Calatrava. Il se ruine pour cette femme, dont l'époux a une petite charge à la cour ; elle fait des caresses par intérêt à son vieux soupirant, et des infidélités en faveur de son mari par inclination.

Ce tableau est joli, répliqua Zambullo. L'époux ne serait-il pas Français ? Non, repartit le Diable, il est Espagnol. Oh ! la bonne ville de Madrid ne laisse pas d'avoir aussi dans ses murs des maris débonnaires ;

mais ils n'y fourmillent pas comme dans celle de Paris, qui, sans contredit, est la cité du monde la plus fertile en pareils habitants. Pardon, seigneur Asmodée, dit don Cleophas, si j'ai coupé le fil de l'histoire de Léonor; continuez-la, je vous prie; elle m'attache infiniment: j'y trouve des nuances de séduction qui m'enlèvent. Le démon la reprit ainsi.

CHAPITRE V.

Suite et conclusion des amours du comte de Bellor.

Don Luis sortit de bon matin, et se rendit chez le comte, qui, ne croyant pas avoir été découvert, fut surpris de cette visite. Il alla au-devant du vieillard; et après l'avoir aréalisé d'embrassades: Que j'ai de joie, dit-il, de voir ici le seigneur don Luis! Viendrait-il m'offrir l'occasion de le servir? Seigneur, lui répondit don Luis, ordonnez, s'il vous plaît, que nous soyons seuls.

Bellor fit ce qu'il souhaitait. Ils s'assirent tous deux; et le vieillard prenant la parole: Seigneur, dit-il, mon bonheur et mon repos ont besoin d'un éclaircissement que je viens vous demander. De vous ai vu ce matin sortir de l'appartement de Léonor. Elle m'a tout avoué: elle m'a dit... Elle vous a dit que je l'aime, interrompit le comte pour éluder un discours qu'il ne voulait pas entendre; mais elle ne vous a que faiblement exprimé tout ce que je sens pour elle, j'en suis enchanté: c'est une fille tout adorable; esprit, beauté, vertu, rien ne lui manque. On m'a dit que vous avez aussi un fils qui achève ses études à Alcalá; ressemble-t-il à sa sœur? S'il en a la beauté, et pour peu qu'il tienne de vous d'ailleurs, ce doit être un cavalier parfait; je meurs d'envie de le voir, et je vous offre tout mon crédit pour lui.

Je vous suis redevable de cette offre, dit gravement don Luis; mais venons à ce que... Il faut le mettre incessamment dans le service, interrompit encore le comte; je me charge de sa fortune: il ne vieillira point dans la foule des officiers subalternes, c'est de quoi je puis vous assurer. Répondez-moi, comte, reprit brusquement le vieillard, et cessez de me couper la parole. Avez-vous dessein, ou non, de tenir la promesse...? Oui, sans doute, interrompit Bellor pour la troisième fois, je tiendrai la promesse que je vous fais d'appuyer votre fils de toute ma faveur; comptez sur moi, je suis homme réel. C'en est trop, comte, s'écria Gaspédes en se levant: après avoir séduit ma fille, vous osez encore m'insulter; mais je suis noble, et l'offense que vous me faites ne demeurera pas impunie. En achevant ces mots, il se retira chez lui, le cœur plein de ressentiment, et roulant dans son esprit mille projets de vengeance.

Dès qu'il y fut arrivé, il dit avec beaucoup d'agitation à Léonor et à la dame Marcelle: Ce n'était pas sans raison que le comte m'était suspect, c'est un traître dont je veux me venger. Pour vous, dès demain, vous entrerez toutes deux dans un couvent; vous n'avez qu'à vous y préparer; et rendez grâce au ciel que ma colère se borne à ce châtement. En disant cela il alla s'enfermer dans son cabinet pour penser mûrement au parti qu'il avait à prendre dans une conjoncture aussi délicate.

Quelle fut la douleur de Léonor quand elle eut entendu dire que Bellor était perfide! Elle demeura quelque temps immobile; une pâleur mortelle se répandit sur son visage; ses esprits l'abandonnèrent, et elle tomba sans mouvement entre les bras de sa gouvernante, qui crut qu'elle allait expirer. Cette duègne apporta tous ses soins pour la faire revenir de son évanouissement. Elle y réussit. Léonor reprit l'usage de ses sens, ouvrit les yeux, et voyant sa gouvernante empressée à la secourir: Que vous êtes barbare! lui dit-elle en poussant un profond soupir; pourquoi m'avez-vous tirée de l'heureux état où j'étais? Je ne sentais pas l'horreur de ma destinée. Que ne me laissez-vous mourir? Vous qui savez toutes les peines qui doivent troubler le repos de ma vie, pourquoi me la voulez-vous conserver?

Marcelle essaya de la consoler, mais ne fit que l'aigrir davantage. Tous vos discours sont superflus, s'écria la fille de don Luis; je ne veux rien écouter: ne perdez pas le temps à combattre mon désespoir; vous devriez plutôt l'irriter, vous qui m'avez plongée dans l'abîme affreux où je suis: c'est vous qui m'avez répondu de la sincérité du comte; sans vous je ne me serais pas livrée à l'inclination que j'avais pour lui, j'en aurais insensiblement triomphé: il n'en aurait jamais, du moins, tiré le moindre avantage. Mais je ne veux pas, poursuivit-elle, vous imputer mon malheur, et je n'en accuse que moi: je ne devais pas suivre vos conseils, en recevant la foi d'un homme sans la participation de mon père. Quelque glorieuse que fut pour moi la recherche du comte de Bellor, il fallait le mépriser plutôt que de le ménager aux dépens de mon honneur; enfin je devais me défier de lui, de vous et de moi. Après avoir été assez faible pour me rendre à ses serments perfides, après l'affliction que je cause au malheureux don Luis, et le déshonneur que je fais à ma famille, je me déteste moi-même; loin de craindre la retraite dont on me menace, je voudrais aller cacher ma honte dans le plus horrible séjour.

En parlant de cette sorte, elle ne se contentait pas de pleurer abondamment, elle déchirait ses habits et s'en prenait à ses beaux cheveux de l'injustice de son amant. La duègne, pour se conformer à la douleur de sa maîtresse, n'épargna pas les grimaces; elle laissa couler quelques

larmes de commande, fit mille imprécations contre les hommes en général, et en particulier contre Bellor. Est-il possible, s'écria-t-elle, que le comte, qui m'a paru plein de droiture et de probité, soit assez scélérat pour nous avoir trompées toutes deux! Je ne puis revenir de ma surprise, ou plutôt je ne puis encore me persuader cela.

En effet, dit Léonor, quand je me le représente à genoux, quelle fille ne se serait pas fiée à son air tendre, à ses serments, dont il prenait si hardiment le ciel à témoin, à ses transports, qui se renouelaient sans cesse? Ses yeux me montraient encore plus d'amour que sa bouche ne m'en exprimait; en un mot, il paraissait charmé de ma vue: non, il ne me trompait point; je ne puis le penser. Mon père ne lui aura point parlé peut-être avec assez de ménagement; ils se seront piqués tous deux, et le comte lui aura moins répondu en amant qu'en grand seigneur. Mais je me flatte aussi peut-être! Il faut que je sorte de cette incertitude: je vais écrire à Bellor, lui mander que je l'attends ici cette nuit; je veux qu'il vienne rassurer mon cœur alarmé, ou me confirmer lui-même sa trahison.

La dame Marcelle applaudit à ce dessein; elle conceut même quelque espérance que le comte, tout ambitieux qu'il était, pourrait bien être touché des larmes que Léonor répandrait dans cette entrevue, et se déterminer à l'épouser.

Pendant ce temps-là Bellor, débarrassé du bonhomme don Luis, rêvait dans son appartement aux suites que pourrait avoir la réception qu'il venait de lui faire. Il jugea bien que tous les Gaspédes, irrités de l'injure, songeraient à la venger; mais cela ne l'inquiétait que faiblement: l'intérêt de son amour l'occupait bien davantage. Il pensait que Léonor serait mise dans un couvent, ou du moins qu'elle serait gardée à vue; que selon toutes les apparences il ne la reverrait plus. Cette pensée l'affligeait, et il cherchait dans son esprit quelque moyen de prévenir ce malheur, lorsque son valet de chambre lui apporta une lettre que la dame Marcelle venait de lui remettre entre les mains; c'était un billet de Léonor, conçu en ces termes:

« Je dois demain quitter le monde pour aller m'ensevelir dans une retraite. Me voir déshonorée, odieuse à ma famille et à moi-même, c'est l'état déplorable où je suis réduite pour vous avoir écouté. Je vous attends encore cette nuit. Dans mon désespoir, je cherche de nouveaux tourments: venez m'avouer que votre cœur n'a point eu de part aux serments que votre bouche m'a faits, ou venez les justifier par une conduite qui peut seule adoucir la rigueur de mon destin. Comme il pourrait y avoir quelque péril dans ce rendez-vous, après ce qui s'est passé entre vous et mon père, faites-vous accompagner par un ami. Quoique vous fassiez tout le malheur de ma vie, je sens que je m'intéresse encore à la vôtre.

« LÉONOR. »

Le comte lut deux ou trois fois cette lettre; et se représentant la fille de don Luis dans la situation où elle se dépeignait, il en fut ému. Il entra en lui-même: la raison, la probité, l'honneur, dont sa passion lui avait fait violer toutes les lois, commencèrent à reprendre sur lui leur empire. Il sentit tout d'un coup dissiper son aveuglement; et, comme un homme sorti d'un violent accès de fièvre rougit des paroles et des actions extravagantes qui lui sont échappées, il eut honte de tous les lâches artifices dont il s'était servi pour contenter ses desirs.

Qu'ai-je fait? dit-il, malheureux! quel démon m'a possédé? J'ai promis d'épouser Léonor; j'en ai pris le ciel à témoin, j'ai feint que le roi m'avait proposé un parti; mensonge, perfidie, sacrilège, j'ai tout mis en usage pour corrompre l'innocence. Quelle fureur! Ne valait-il pas mieux employer mes efforts à détruire mon amour, qu'à le satisfaire par des voies si criminelles? Cependant voilà une fille de condition séduite; je l'abandonne à la colère de ses parents, que je déshonore avec elle, et je la rends misérable pour prix de m'avoir rendu heureux; quelle ingratitude! Ne dois-je pas plutôt réparer l'outrage que je lui fais? Oui, je le dois, et je veux, en l'épousant, dégager la parole que je lui ai donnée. Qui pourrait s'opposer à un dessein si juste? Ses bontés doivent-elles me prévenir contre sa vertu? Non, je sais combien sa résistance m'a coûté à vaincre. Elle s'est moins rendue à mes transports qu'à la foi jurée... Mais, d'un autre côté, si je me borne à ce choix, je me fais un tort considérable. Moi, qui puis aspirer aux plus nobles et aux plus riches héritières de l'État, je me contenterai de la fille d'un simple gentilhomme, qui n'a qu'un bien médiocre? Que pensera-t-on de moi à la cour? On dira que j'ai fait un mariage ridicule.

Bellor, ainsi partagé entre l'amour et l'ambition, ne savait à quoi se résoudre; mais, quoiqu'il fût encore incertain s'il épouserait Léonor, ou s'il ne l'épouserait point, il ne laissa pas de se déterminer à aller trouver la nuit prochaine, et il chargea son valet de chambre d'en avertir la dame Marcelle.

Don Luis, de son côté, passa la journée à songer au rétablissement de son honneur. La conjoncture lui paraissait fort embarrassante. Recourir aux lois civiles, c'était rendre son déshonneur public, outre qu'il craignait avec grande raison que la justice ne fût d'une part et les juges de l'autre: il n'osait pas non plus aller se jeter aux pieds du roi. Comme il croyait que ce prince avait dessein de marier Bellor, il avait peur de faire une démarche inutile; il ne lui restait donc que la voie des armes, et ce fut à ce parti qu'il s'arrêta.

Dans la chaleur de son ressentiment, il fut tenté de faire un appel au comte; mais, venant à considérer qu'il était trop vieux et trop faible pour oser se fier à son bras, il aimait mieux s'en remettre à son fils, dont il jugea les coups plus sûrs que les siens. Il envoya donc un de ses domestiques à Alcalá, avec une lettre par laquelle il mandait à son fils de venir incessamment à Madrid venger une offense faite à la famille des Céspedes.

Le fils, nommé don Pédre, est un cavalier de dix-huit ans, parfaitement bien fait, et si brave, qu'il passe dans la ville d'Alcalá pour le plus redoutable écolier de l'université; mais vous le connaissez, ajouta le Diable, et il n'est pas besoin que je m'étende sur cela. Il est vrai, dit don Cleophas, qu'il a toute la valeur et tout le mérite que l'on puisse avoir.

Le jeune homme, reprit Asmodée, n'était point alors à Alcalá, comme son père se l'imaginait. Le désir de revoir une dame qu'il aimait l'avait amené à Madrid. La dernière fois qu'il y était venu voir sa famille, il avait fait cette conquête au Prado. Il n'en savait point encore le nom; on avait exigé de lui qu'il ne ferait aucune démarche pour s'en informer, et il s'était soumis, quoique avec beaucoup de peine, à cette cruelle nécessité. C'était une fille de condition qui avait pris de l'amitié pour lui, et qui, croyant devoir se délier de la discrétion et de la constance d'un écolier, jugeait à propos de le bien éprouver avant de se faire connaître.

Il était plus occupé de son inconnue que de la philosophie d'Aristote, et le peu de chemin qu'il y a d'ici à Alcalá était cause qu'il faisait souvent comme vous l'école luissonnière, avec cette différence que c'était pour un objet qui le méritait mieux que votre dona Thomasa. Pour dérober la connaissance de ses amoureux voyages à don Luis son père, il avait continué de loger dans une auberge à l'extrémité de la ville, où il avait soin de se tenir caché sous un nom emprunté. Il n'en sortait que le matin à certaine heure, qu'il lui fallait aller à une maison où la dame qui lui faisait si mal faire ses études avait la bonté de se rendre, accompagnée d'une femme de chambre. Il demeurait donc enfermé dans son auberge pendant le reste du jour; mais en récompense, dès que la nuit était venue, il se promenait partout dans la ville.

Il arriva qu'une nuit, comme il traversait une rue détournée, il entendit des voix et des instruments qui lui parurent dignes de son attention. Il s'arrêta pour les écouter; c'était une sérénade: le cavalier qui la donnait était ivre et naturellement brutal. Il n'eut pas sitôt aperçu notre écolier, qu'il vint vers lui avec précipitation, et sans autre compliment: Ami, lui dit-il d'un ton brusque, passez votre chemin; les gens curieux sont ici fort mal reçus. Je pourrais me retirer, répondit don Pédre, choqué de ces paroles, si vous m'en aviez prié de meilleure grâce, mais je veux demeurer pour vous apprendre à parler. Voyons donc, reprit le maître du concert en tirant son épée, qui de nous deux cédera la place à l'autre.

Don Pédre mit aussi l'épée à la main, et ils commencèrent à se battre. Quoique le maître de la sérénade s'en acquittât avec assez d'adresse, il ne put parer un coup mortel qui lui fut porté, et il tomba sur le carreau. Tous les acteurs du concert, qui avaient déjà quitté leurs instruments, et tiré leurs épées pour accourir à son secours, s'avancèrent pour le venger. Ils attaquèrent tous ensemble don Pédre, qui, dans cette occasion, montra ce qu'il savait faire. Outre qu'il paraît avec une agilité surprenante toutes les hottes qu'on lui portait, il en poussa de furieuses, et occupait tous ses ennemis.

Pendant ils étaient si opiniâtres et en si grand nombre, que, tout habile escrimeur qu'il était, il n'aurait pu éviter sa perte, si le comte de Bellor, qui passait alors par cette rue, n'eût pris sa défense. Le comte avait du cœur et beaucoup de générosité. Il ne put voir tant de gens armés contre un seul homme sans s'intéresser pour lui. Il tira son épée; et, courant se ranger auprès de don Pédre, il poussa si vivement avec lui les acteurs de la sérénade, qu'ils s'enfuirent tous, les uns blessés, et les autres de peur de l'être.

Après leur retraite, l'écolier voulut remercier le comte du secours qu'il en avait reçu; mais Bellor l'interrompit: Laissons là les discours, lui dit-il, n'êtes-vous point blessé? Non, répondit don Pédre. Eloignons-nous donc d'ici, reprit le comte: je vois que vous avez tué un homme; il est dangereux de vous arrêter plus longtemps dans cette rue; la justice pourrait vous y surprendre. Ils marchèrent aussitôt à grands pas, gagnèrent une autre rue; et, quand ils furent loin de celle où s'était donné le combat, ils s'arrêtèrent.

Don Pédre, poussé par les mouvements d'une juste reconnaissance, pria le comte de ne lui pas cacher le nom du cavalier à qui il avait tant d'obligation. Bellor ne fit aucune difficulté de le lui apprendre, et il lui demanda aussi le sien: mais l'écolier, ne voulant pas se faire connaître, répondit qu'il s'appelait don Juan de Maros, et l'assura qu'il se souviendrait éternellement de ce qu'il avait fait pour lui.

Je vous, lui dit le comte, vous offrir dès cette nuit une occasion de vous acquitter envers moi. J'ai un rendez-vous qui n'est pas sans péril; j'allais chercher un ami pour m'y accompagner: je connais votre valeur; puis-je vous proposer, don Juan, de venir avec moi? Ce doute m'outrage, répartit l'écolier; je ne saurais faire un meilleur usage de la vie que vous m'avez conservée, que de l'exposer pour vous. Partons, je suis prêt à vous suivre. Ainsi Bellor conduisit lui-même don Pédre à la maison de don Luis, et ils entrèrent tous deux par le balcon dans l'appartement de Léonor.

Don Cleophas, en cet endroit, interrompit le Diable: Seigneur Asmodée, lui dit-il, comment est-il possible que don Pédre ne reconnût point

la maison de son père? Il n'avait garde de la reconnaître, répondit le démon; c'était une nouvelle demeure, don Luis avait changé de quartier, et logeait dans cette maison depuis huit jours; ce que don Pédre ne savait pas: c'est ce que j'allais vous dire lorsque vous m'avez interrompu. Vous êtes trop vil; vous avez la mauvaise habitude de couper la parole aux gens: corrigez-vous de ce défaut-là.

Don Pédre, continua le boiteux, ne croyait donc pas être chez son père; il ne s'aperçut pas non plus que la personne qui les introduisait était la dame Marcelle, puisqu'elle les reçut sans lumière dans une antichambre ou Bellor pria son compagnon de rester pendant qu'il serait dans la chambre de sa dame. L'écolier y consentit, et s'assit sur une chaise, l'épée nue à la main, de peur de surprise. Il se mit à rêver aux faveurs dont il jugea que l'amour allait combler Bellor, et il souhaita d'être aussi heureux que lui: quoiqu'il ne fût pas maltraité par sa dame inconnue, elle n'avait pas encore pour lui toutes les bontés que Léonor avait pour le comte.

Pendant qu'il faisait là-dessus toutes les réflexions que peut faire un amant passionné, il entendit qu'on essayait doucement d'ouvrir une porte qui n'était pas celle des amants, et il vit paraître de la lumière par le trou de la serrure. Il se leva brusquement, s'avança vers la porte, qui s'ouvrit, et présenta la pointe de son épée à son père; car c'était lui qui venait dans l'appartement de Léonor pour voir si le comte n'y serait point. Le bonhomme ne croyait pas, après ce qui s'était passé, que sa fille et Marcelle eussent osé le recevoir encore; c'est ce qui l'avait empêché de les faire coucher dans un autre appartement: il s'était toutefois avisé de penser que, devant entrer le lendemain dans un convent, elles auraient peut-être voulu l'entretenir pour la dernière fois.

Qui que tu sois, lui dit l'écolier, n'entre point ici, ou bien il t'en coûtera la vie. A ces mots, don Luis envisagea don Pédre, qui, de son côté, le regarda avec attention. Ils se reconnaissent. Ah! mon fils, s'écrie le vieillard, avec quelle impatience je vous attendais! Pourquoi ne m'avez-vous pas fait avertir de votre arrivée? craignez-vous de troubler mon repos? Hélas! je n'en puis prendre, dans la cruelle situation où je me trouve! O mon père, dit don Pédre tout éperdu, est-ce vous que je vois? mes yeux ne sont-ils point déçus par une trompeuse ressemblance? D'où vient cet étonnement? reprit don Luis; n'êtes-vous pas chez votre père? ne vous ai-je pas mandé que je demeure dans cette maison depuis huit jours? Juste ciel! répliqua l'écolier, qu'est-ce que j'entends! je suis donc ici dans l'appartement de ma sœur!

Comme il achevait ces paroles, le comte, qui avait entendu du bruit, et qui crut qu'on attaquait son escorte, sortit l'épée à la main de la chambre de Léonor. Dès que le vieillard l'aperçut, il devint furieux, et le montrant à son fils: Voilà, s'écria-t-il, l'audacieux qui a ravi mon repos, et porté à notre honneur une mortelle atteinte. Vengeons-nous; hâtons-nous de punir ce traître. En disant cela il tira son épée qu'il avait sous sa robe de chambre, et voulut attaquer Bellor; mais don Pédre le retint. Arrêtez, mon père, lui dit-il: modérez, je vous prie, les transports de votre colère: quel est votre dessein? Mon fils, répondit le vieillard, vous retenez mon bras! vous croyez sans doute qu'il manque de force pour nous venger. Eh bien, tirez donc raison de l'offense qu'on nous a faite; aussi bien est-ce pour cela que je vous ai mandé de revenir à Madrid. Si vous périssez, je prendrai votre place; il faut que le comte tombe sous nos coups, ou qu'il nous ôte à tous deux la vie, après nous avoir ôté l'honneur.

Mon père, reprit don Pédre, je ne puis accorder à votre impatience ce qu'elle attend de moi. Bien loin d'attenter à la vie du comte, je ne suis venu ici que pour la défendre. Ma parole y est engagée: mon honneur le demande. Sortons, comte, poursuivit-il en s'adressant à Bellor. Ah! lâche, interrompit don Luis en regardant don Pédre d'un œil irrité, tu t'opposes toi-même à une vengeance qui devrait t'occuper tout entier! Mon fils, mon propre fils est d'intelligence avec le perfide qui a suborné ma fille! Mais n'espère pas tromper mon ressentiment: je vais appeler tous mes domestiques; je veux qu'ils me vengent de sa trahison et de ta lâcheté.

Seigneur, répliqua don Pédre, rendez plus de justice à votre fils. Cessez de le traiter de lâche: il ne mérite point ce nom odieux. Le comte m'a sauvé la vie cette nuit. Il m'a proposé, sans me connaître, de l'accompagner à son rendez-vous. Je me suis offert à partager les périls qu'il y pouvait courir, sans savoir que ma reconnaissance engageait imprudemment mon bras contre l'honneur de ma famille. Ma parole m'oblige donc à défendre ici ses jours: par là je m'acquitte envers lui; mais je ne ressens pas moins vivement que vous l'injure qu'il nous a faite; et dès demain vous me verrez chercher à répandre son sang avec autant d'ardeur que vous m'en voyez aujourd'hui à le conserver.

Le comte, qui n'avait point parlé jusque-là, tant il avait été frappé du merveilleux de cette aventure, prit alors la parole: Vous pourriez, dit-il à l'écolier, assez mal venger cette injure par la voie des armes; je vous offre un moyen plus sûr de retablir votre honneur. Je vous avouerai que jusqu'à ce jour je n'ai pas eu dessein d'épouser Léonor; mais ce matin j'ai reçu de sa part une lettre qui m'a touché, et ses pleurs viennent d'achever l'ouvrage; le bonheur d'être son époux fait à présent ma plus chère envie. Si le roi vous destine une autre femme, dit don Luis, comment vous dispenserez-vous. ? Le roi ne m'a proposé aucun parti, interrompit Bellor en rougissant: pardonnez de grâce, cette fable à un homme dont la raison était troublée par l'amour, c'est un crime que la

violence de ma passion m'a fait commettre, et que j'expie en vous l'avouant.

Seigneur, reprit le vieillard, après cet aveu, qui sied bien à un grand cœur, je ne doute plus de votre sincérité; je vois que vous voulez en effet réparer l'affront que nous avons reçu; ma colère cède aux assurances que vous m'en donnez; souffrez que j'oublie mon ressentiment dans vos bras. En achevant ces mots il s'approcha du comte, qui s'était avancé pour le prévenir. Ils s'embrassèrent tous deux à plusieurs reprises, ensuite Bellor se tournant vers don Pedro: Et vous, faux don Juan, lui dit-il, vous qui avez déjà gagné mon estime par une valeur incomparable et par des sentiments généreux, venez, que je vous voie une amitié de frère. En disant cela il embrassa don Pedro, qui reçut ses embrassements d'un air soumis et respectueux, et lui répondit: Seigneur, en me promettant une amitié si précieuse, vous acquérez la mienne; comptez sur un homme qui vous sera dévoué jusqu'au dernier moment de sa vie.

Pendant que ces cavaliers tenaient de semblables discours, Léonor, qui était à la porte de sa chambre, ne perdait pas un mot de tout ce qu'on disait. Elle avait d'abord été tentée de se montrer, et de s'aler jeter au milieu des épées, sans savoir pourquoi. Marcello l'en avait empêchée; mais, lorsque cette adroite duègne vit que les affaires se terminaient à l'amiable, elle jugea que la présence de sa maîtresse et la sienne ne gêneraient rien. C'est pourquoi elles parurent toutes deux, le mouchoir à la main, et coururent en pleurant se prosterner devant don Luis. Elles craignaient, avec raison, qu'après les avoir surprises la nuit dernière, il ne leur fût mauvais gré de la récidive; mais il fit relever Léonor, et lui dit: Ma fille, essayez vos larmes, je ne vous ferai point de nouveaux reproches; puisque votre amant veut garder la foi qu'il vous a jurée, je consens d'oublier le passé.

Oui, seigneur don Luis, dit le comte, j'épouserai Léonor; et pour réparer encore mieux l'offense que je vous ai faite, pour vous donner une satisfaction plus entière, et à votre fils un gage de l'amitié que je lui ai vouée, je lui offre ma sœur Eugénie. Ah! seigneur, s'écria don Luis avec transport, que je suis sensible à l'honneur que vous faites à mon fils! Quel père fut jamais plus content? Vous me donnez autant de joie que vous m'avez causé de douleur.

Si le vieillard parut charmé de l'offre du comte, il n'en fut pas de même de don Pedro: comme il était fortement épris de son inconnue, il demeura si troublé, si interdit, qu'il ne put dire une parole; mais Bellor, sans faire attention à son embarras, sortit en disant qu'il allait ordonner les apprêts de cette double union, et qu'il lui tardait d'être attaché à eux par des chaînes si étroites.

Après son départ, don Luis laissa Léonor dans son appartement, et monta dans le sien avec don Pedro, qui lui dit avec toute la franchise d'un écuyer: Seigneur, dispensez-moi, je vous prie, d'épouser la sœur du comte; c'est assez qu'il épouse Léonor; ce mariage suffit pour rétablir l'honneur de notre famille. Hé quoi! mon fils, répondit le vieillard, auriez-vous de la répugnance à vous marier avec la sœur du comte? Oui, mon père, répartit don Pedro, cette union, je vous l'avoue, serait un cruel supplice pour moi, et je ne vous en chercherai point la cause. J'aime, ou pour mieux dire, j'adore depuis six mois une dame charmante: j'en suis écouté; elle seule peut faire le bonheur de ma vie.

Que la condition d'un père est malheureuse! dit alors don Luis: il ne trouve presque jamais ses enfants disposés à faire ce qu'il désire. Mais quelle est donc cette personne qui a fait sur vous une si forte impression? Je ne le sais point encore, lui répondit don Pedro: elle a promis de me l'apprendre lorsqu'elle sera satisfaite de ma constance et de ma discrétion; mais je ne doute pas que sa maison ne soit une des plus illustres d'Espagne.

Et vous croyez, répliqua le vieillard en changeant de ton, que j'aurai la complaisance d'approuver votre amour romanesque? Je souffrirai que vous renonciez au plus glorieux établissement que la fortune puisse vous offrir, pour vous conserver fidèle à un objet dont vous ne savez pas seulement le nom? N'attendez point cela de ma bonté: étouffez plutôt les sentiments que vous avez pour une personne qui est peut-être indigne de vous les avoir inspirés, et ne songez qu'à mériter l'honneur que le comte veut vous faire. Tous ces discours sont inutiles, mon père, répartit l'écuyer; je sens que je ne pourrai jamais oublier mon inconnue; rien ne sera capable de me détacher d'elle. Quand on me proposerait une infante... Arrêtez, s'écria brusquement don Luis, c'est trop insolentement vanter une constance qui excite ma colère: sortez, et ne vous présentez plus devant moi que vous ne soyez prêt à m'obéir.

Don Pedro n'osa répliquer à ces paroles de peur de s'en attirer de plus dures. Il se retira dans une chambre, où il passa le reste de la nuit à faire des réflexions autant tristes qu'agréables. Il pensait avec douleur qu'il allait se brouiller avec toute sa famille en refusant d'épouser la sœur du comte; mais il en était tout consolé lorsqu'il venait à se représenter que son inconnue lui tiendrait compte d'un si grand sacrifice. Il se flattait même qu'après une si belle preuve de fidélité elle ne manquerait pas de lui découvrir sa condition, qu'il s'imaginait égale pour le moins à celle d'Eugénie.

Dans cette espérance il sortit dès qu'il fut jour, et alla se promener au Prado, en attendant l'heure de se rendre au logis de *doña Juana*, c'est le nom de la dame chez qui il avait coutume d'entretenir tous les matins sa maîtresse. Il attendit ce moment avec beaucoup d'impatience; et quand il fut venu il courut au rendez-vous.

Il y trouva l'inconnue, qui s'y était rendue de meilleure heure qu'à l'ordinaire; mais il la trouva qui fondait en larmes avec *doña Juana*, et qui paraissait agitée d'une vive douleur. Quel spectacle pour un amant! Il s'approcha d'elle tout troublé; et se jetant en ses genoux: Madame, lui dit-il, que dois-je penser de l'état où je vous vois? Quel malheur m'annonce ces larmes qui me percent le cœur? Vous ne vous attendez pas, lui répondit-elle, au coup fatal que j'ai à vous porter. La fortune cruelle va nous séparer pour jamais: nous ne nous verrons plus.

Elle accompagna ces paroles de tant de soupirs, que je ne sais si don Pedro fut plus touché des choses qu'elle disait que de l'affliction dont elle paraissait saisie en les disant: Juste ciel, s'écria-t-il avec un transport de fureur dont il ne fut pas maître, peux-tu souffrir que l'on détruise une union dont tu connais l'innocence! Mais, madame, ajoutez-il, vous avez pris peut-être de fausses alarmes. Est-il certain qu'un vous arrache au plus fidèle amant qui fut jamais? Suis-je en effet le plus malheureux de tous les hommes? Notre infortune n'est que trop assurée, répondit l'inconnue: mon frère, de qui ma main dépend, me marie aujourd'hui; il vient de me le déclarer lui-même. Eh! quel est cet heureux époux? répliqua don Pedro avec précipitation; nommez-le-moi, madame, je vais dans mon désespoir... Je ne sais point encore son nom, interrompit l'inconnue; mon frère n'a pas voulu m'en instruire; il m'a dit seulement qu'il souhaitait que je visse le cavalier auparavant.

Mais, madame, dit don Pedro, vous soumettez-vous sans résistance aux volontés d'un frère? Vous laisserez-vous entraîner à l'autel sans vous plaindre d'un si cruel sacrifice? ne ferez-vous rien en ma faveur? Hélas! je n'ai pas craint de m'exposer à la colère de mon père pour me conserver à vous; ses menaces n'ont pu ébranler ma fidélité; et, avec quelque rigueur qu'il puisse me traiter, je m'épouserai point la dame qu'on me propose, quoique ce soit un parti très-considérable. Et qui est cette dame? dit l'inconnue. C'est la sœur du comte de Bellor, répondit l'écuyer. Ah! don Pedro, répliqua l'inconnue en faisant paraître une extrême surprise, vous vous méprenez sans doute; vous n'êtes point sûr de ce que vous dites. Est-ce en effet Eugénie, la sœur de Bellor, que l'un vous a proposée?

Oui, madame, répartit don Pedro, le comte lui-même m'a offert sa main. Hé quoi! s'écria-t-elle, il serait possible que vous fussiez ce cavalier à qui mon frère me destine? Qu'entends-je! s'écria l'écuyer à son tour, la sœur du comte de Bellor serait mon inconnue! Oui, don Pedro, répartit Eugénie. Mais peu s'en faut que je ne croie plus l'être en ce moment, tant j'ai de peine à me persuader du bonheur dont vous m'assurez.

A ces mots don Pedro lui embrassa les genoux; ensuite il lui prit une de ses mains, qu'il baisa avec tous les transports que peut sentir un amant qui passe subitement d'une extrême douleur à un excès de joie. Pendant qu'il s'abandonnait aux mouvements de son amour, Eugénie, de son côté, lui faisait mille caresses, qu'elle accompagnait de mille paroles tendres et flatteuses. Que mon frère, disait-elle, m'eût épargné de peines s'il m'eût nommé l'époux qui me destine! Que j'avais déjà conçu d'aversion pour cet époux! Ah! mon cher don Pedro, que je vous ai haï! Belle Eugénie, répondait-il, que cette haine a de charmes pour moi! Je veux la mériter en vous adorant toute ma vie.

Après que ces deux amants se furent donné toutes les marques les plus touchantes d'une tendresse mutuelle, Eugénie voulut savoir comment l'écuyer avait pu gagner l'amitié de son frère. Don Pedro ne lui cacha point les amours du comte et de sa sœur, et lui raconta tout ce qui s'était passé la nuit dernière. Ce fut pour elle un surcroît de plaisir d'apprendre que son frère devait épouser la sœur de son amant. *Doña Juana* prenait trop de part au sort de son amie pour n'être pas sensible à cet heureux événement; elle lui en témoigna sa joie, aussi bien qu'à don Pedro, qui se sépara enfin d'Eugénie, après être convenu avec elle qu'ils ne feraient pas semblant tous deux de se connaître quand ils se verraient devant le comte.

Don Pedro s'en retourna chez son père, qui, le trouvant disposé à lui obéir, en fut d'autant plus réjoui, qu'il attribua son obéissance à la manière ferme dont il lui avait parlé la nuit. Ils attendaient des nouvelles de Bellor, lorsqu'ils reçurent un billet de sa part. Il leur mandait qu'il venait d'obtenir l'agrément du roi pour son mariage et pour celui de sa sœur, avec une charge considérable pour don Pedro; que dès le lendemain ces deux mariages se pourraient faire, parce que les ordres qu'il avait donnés pour cela s'exécutaient avec tant de diligence, que les préparatifs étaient déjà fort avancés. Il vint l'après-dînée confirmer ce qu'il leur avait écrit, et leur présenter Eugénie.

Don Luis fit à cette dame toutes les caresses imaginables, et Léonor ne se lassait point de l'embrasser. Pour don Pedro, de quelques mouvements d'amour et de joie qu'il fût agité, il se contraignait assez pour ne pas donner au comte le moindre soupçon de leur intelligence.

Comme Bellor s'attachait particulièrement à observer sa sœur, il crut remarquer, malgré la contrainte qu'elle s'imposait, que don Pedro ne lui plaisait pas. Pour en être plus assuré, il la prit un moment en particulier, et lui fit avouer qu'elle trouvait le cavalier fort à son gré. Il lui apprit ensuite son nom et sa naissance; ce qu'il n'avait pas voulu lui dire auparavant, de peur que l'inégalité des conditions ne la prévint contre lui; ce qu'elle feignit d'entendre comme si elle l'eût ignoré.

Enfin, après beaucoup de compliments de part et d'autre, il fut résolu que les noces se feraient chez don Luis. Elles ont été faites ce soir, et ne

sont point encore achevées; voilà pourquoi on se réjouit dans cette maison. Tout le monde s'y livre à la joie. La seule dame Marcelle n'a point de part à ces réjouissances: elle pleure en ce moment, tandis que les autres rient; car le comte de Bellor, après son mariage, a tout avoué à don Luis, qui a fait renfermer cette duègne *en monasterio de las Arrepentidas*, ou les mille pistoles qu'elle a reçues pour séduire Léonor serviront à lui en faire faire pénitence le reste de ses jours.

CHAPITRE VI.

Des nouvelles choses que vit don Cleophas, et de quelle manière il fut vengé de dona Thomsa.

Turnons-nous d'un autre côté, poursuivait Asmodée: parcourons de nouveaux objets. Laissez tomber vos regards sur l'hôtel qui est directement au-dessous de nous, vous y verrez une chose assez rare. C'est un homme chargé de dettes qui dort d'un profond sommeil. Il faut donc qu'il soit une personne de qualité? dit Leandro. Justement, répondit le démon. C'est un marquis de cent mille ducats de rente, et dont pourtant la dépense excède le revenu. Sa table et ses maîtresses le mettent dans la nécessité de s'endetter; mais cela ne trouble point son repos; au contraire, quand il veut bien devoir à un marchand, il s'imagine que ce marchand lui a beaucoup d'obligation. C'est chez vous, disait-il l'autre jour à un drapier, c'est chez vous que je veux désormais prendre à crédit: je vous donne la préférence.



Le galant et sa dame.

Pendant que ce marquis goûte si tranquillement la douceur du sommeil qu'il ôte à ses créanciers, considérez un homme qui... Attendez, seigneur Asmodée, interrompit brusquement don Cleophas: j'aperçois un carrosse dans la rue, je ne veux pas le laisser passer sans vous demander ce qu'il y a dedans. Chut! lui dit le boiteux en baissant la voix, comme s'il eût craint d'être entendu: apprenez que ce carrosse recèle un des plus graves personnages de la monarchie. C'est un président qui va s'égayer chez une vieille Asturienne dévouée à ses plaisirs. Pour n'être pas reconnu, il a pris la précaution que prenait Caligula, qui mettait en pareille occasion une perruque pour se déguiser.

Revenons au tableau que je voulais offrir à vos regards quand vous m'avez interrompu. Regardez, tout au haut de l'hôtel du marquis, un homme qui travaille dans un cabinet rempli de livres et de manuscrits. C'est peut-être, dit Zambullo, l'intendant qui s'occupe à chercher les moyens de payer les dettes de son maître. Bon, répondit le Diable, c'est bien à

cela vraiment que s'amuse les intendants de ces sortes de maisons! Ils songent plutôt à profiter du dérangement des affaires qu'à y mettre ordre. Ce n'est donc pas un intendant que vous voyez, c'est un auteur; le marquis le loge dans son hôtel pour se donner un air de protecteur des gens



La pudeur de la veuve.

de lettres. Cet auteur, répliqua don Cleophas, est apparemment un grand sujet. Vous en allez juger, répartit le démon. Il est entouré de mille volumes, et il en compose un où il ne met rien du sien. Il pille dans ces livres et ces manuscrits; et quoiqu'il ne fasse qu'arranger et lier ses larcins, il a plus de vanité qu'un véritable auteur.



Le comte de Bellor aux pieds de Léonor.

Vous ne savez pas, continua l'esprit, qui demeure à trois portes au-dessous de cet hôtel? c'est la Chichona, cette même femme dont j'ai fait une si honnête mention dans l'histoire du comte de Bellor. Ah! que je suis

ravi de la voir, dit Leandro. Cette bonne personne, si utile à la jeunesse, est sans doute une de ces deux vieilles que j'aperçois dans une salle basse. L'une a les deux coudes appuyés sur une table, et regarde attentivement l'autre, qui compte de l'argent. Laquelle des deux est la Chichona? C'est, dit le démon, celle qui ne compte point. L'autre, nommée la Pebrada, est une honorable dame de la même profession : elles sont associées, et elles partagent en ce moment les fruits d'une aventure qu'elles viennent de mettre à fin.



B

Don Luis chez le comte de Bellor.

La Pebrada est la plus achalandée : elle a la pratique de plusieurs veuves riches à qui elle porte tous les jours sa liste à lire. Qu'appelez-vous sa liste? interrompit l'écolier. Ce sont, répartit Asmodée, les noms de tous les étrangers bien faits qui viennent à Madrid, et surtout des Français. D'abord que cette négociatrice apprend qu'il en est arrivé de nouveaux, elle court à leurs auberges s'informer adroitement de quel pays ils sont, de leur naissance, de leur taille, de leur air et de leur âge; puis elle en fait son rapport à ces veuves, qui font leurs réflexions là-dessus; et, si le cœur en dit aux dites veuves, elle les abouche avec lesdits étrangers.

Cela est fort commode et juste en quelque façon, répliqua Zambullo en souriant; car enfin, sans ces bonnes dames et leurs agents, les jeunes étrangers qui n'ont point ici de connaissances perdraient un temps infini à en faire. Mais dites-moi s'il y a de ces veuves et de ces maquignottes dans les autres pays? Bon, s'il y en a, répondit le boiteux, en pouvez-vous douter? je remplirais bien mal mes fonctions si je négligeais d'en pcurvoir les grandes villes.

Donnez votre attention au voisin de la Chichona, à cet imprimeur qui travaille tout seul dans son imprimerie. Il y a trois heures qu'il a renvoyé ses ouvriers. Il va passer la nuit à imprimer un livre secrètement. Et quel est donc cet ouvrage? dit Leandro. Il traite des injures, répondit le démon. Il prouve que la religion est préférable au point d'honneur, et qu'il vaut mieux pardonner que venger une offense. O le maraud d'imprimeur! s'écria l'écolier; il fait bien d'imprimer en secret son infâme livre. Que l'auteur ne s'avise pas de se faire connaître; je serais le premier à le bâtonner. Est-ce que la religion défend de conserver son honneur?

N'entrons pas dans cette discussion, interrompit Asmodée avec un souris malin. Il paraît que vous avez bien profité des leçons de morale qui vous ont été données à Alcalá; je vous en félicite. Vous direz ce qu'il vous plaira, interrompit à son tour don Cleophas; que l'auteur de ce ridicule ouvrage fasse les plus beaux raisonnements du monde, je m'en moque; je suis Espagnol, rien ne me semble si doux que la vengeance; et, puisque vous m'avez promis de punir la perfidie de ma maîtresse, je vous somme de me tenir parole.

Je cède avec plaisir au transport qui vous agite, dit le démon. Que j'aime ces bons naturels qui suivent tous leurs mouvements sans scrupule! Je vais vous satisfaire tout à l'heure; aussi bien le temps de vous venger est arrivé; mais je veux auparavant vous faire voir une chose très-réjouissante. Portez la vue au delà de l'imprimerie, et observez bien ce qui se passe dans un appartement tapissé de drap musc. J'y remarque, répondit

Leandro, cinq ou six femmes qui donnent, comme à l'envi, des bouteilles de verre à une espèce de valet, et elles me paraissent furieusement agitées.

Ce sont, reprit le boiteux, des dévotes qui ont grand sujet d'être émuës. Il y a dans cet appartement un inquisiteur malade. Ce vénérable personnage, qui a près de trente-cinq ans, est couché dans une autre chambre que celle où sont ces femmes. Deux de ses plus chères pénitentes le veillent. L'une fait ses bouillons, et l'autre, à son chevet, a soin de lui teindre la tête chaude, et de lui couvrir la poitrine d'une couverture composée de cinquante peaux de mouton. Quelle est donc sa maladie? répliqua Zambullo. Il est enrhumé du cerveau, répartit le Diable; et il est à craindre que le rhume ne lui tombe sur la poitrine.



Don Père.

Ces autres dévotes que vous voyez dans son antichambre accourent avec des remèdes, sur le bruit de son indisposition : l'une apporte, pour la toux, des sirops de jujubes, d'althéa, de corail et de tissilage; l'autre, pour conserver les poumons de Sa Révérence, s'est chargée de sirops de longue



Thomasa en prison.

vie, de véronique, d'immortelle, et d'elixir de propriété; une autre, pour lui fortifier le cerveau et l'estomac, a des eaux de mélisse, de cannelle or

gée, de l'eau divine et de l'eau thériacale avec des essences de muscade et d'ambre gris. Celle-ci vient offrir des confectons anacardines et bézoardiques ; et celle-là des teintures d'orilllets, de corail, de mille-fleurs, de soleil et d'émeraüdes. Toutes ces pénitentes zélées vauent au valet de l'inquisiteur les choses qu'elles apportent : elles le tirent à part tour à tour, et chacune, lui mettant un ducat dans la main, lui dit à l'oreille : Laurent, mon cher Laurent, fais en sorte, je te prie, que ma bouteille ait la préférence.

Parbleu ! s'écria don Cleophas, il faut avouer que ce sont d'heureux mortels que ces inquisiteurs. Je vous en réponds, reprit Asmodée : peu s'en faut que je n'envie leur sort ; et de même qu'Alexandre disait un jour qu'il aurait voulu être Diogène s'il n'eût pas été Alexandre, je dirais volontiers que si je n'étais pas diable je voudrais être inquisiteur.

Alors, seigneur écôlier, ajouta-t-il, allons présentement punir l'ingrate qui a si mal payé votre tendresse. Alors Zambullo saisit le bout du manteau d'Asmodée, qui fondit une seconde fois les airs avec lui, et alla se poser sur la maison de dona Thomasa.

Cette friponne était à table avec les quatre spadassins qui avaient poursuivi Leandro sur les gouttières : il frémit de courroux en les voyant manger deux perdreaux et un lapin qu'il avait payés et fait porter chez la traîtresse, avec quelques bouteilles de bon vin. Pour surcroît de douleur, il s'apercevait que la joie régnait dans ce repas, et jugeait aux démonstrations de dona Thomasa que la compagnie de ces malheureux était plus agréable que la sienne à cette scélérate. O les bourreaux ! s'écria-t-il d'un ton furieux ; les voilà qui se régalent à mes dépens ! quelle mortification pour moi !

Je conviens, lui dit le démon, que ce spectacle n'est pas fort réjouissant pour vous ; mais, quand on fréquente les dames galantes, on doit s'attendre à ces aventures : elles sont arrivées mille fois en France aux abbés, aux gens de robe et aux financiers. Si j'avais une épée, reprit don Cleophas, je foudrais sur ces coquins, et troublerais leurs plaisirs. La partie ne serait pas égale, repartit le boiteux, si vous les attaquiez tout seul : laissez-moi le soin de vous venger ; j'en viendrai mieux à bout que vous. Je vais mettre la division parmi ces spadassins, en leur inspirant une fureur luxurieuse ; ils vont s'armer les uns contre les autres : vous allez voir un beau vacarme.

A ces mots il souffla, et il sortit de sa bouche une vapeur violette qui descendit en serpentant comme un feu d'artifice, et se répandit sur la table de dona Thomasa. Aussitôt un des convives, sentant l'effet de ce souffle, s'approcha de la dame, et l'embrassa avec transport ; les autres, entraînés par la force de la même vapeur, voulurent lui arracher la grivoise : chacun demande la préférence ; ils se la disputent ; une jalouse rage s'empare d'eux ; ils en viennent aux mains ; ils tirent leurs épées, et commencent un rude combat. Cependant dona Thomasa pousse d'horribles cris : tout le voisinage est bientôt en ruineur ; on crie à la justice ; la justice vient ; elle enfonce la porte ; elle entre, et trouve deux de ces bretteurs étendus sur le plancher ; elle se saisit des autres, et les mène en prison avec la courtisane. Cette malheureuse avait beau pleurer, s'arracher les cheveux et se désespérer, les gens qui la conduisaient n'en étaient pas plus touchés que Zambullo, qui en faisait de grands éclats de rire avec Asmodée.

Eh bien, dit ce démon à l'écôlier, êtes-vous content ? Non, non, répondit don Cleophas. Pour me donner une entière satisfaction, portez-moi sur les prisons, que j'aie le plaisir d'y voir enfermer la misérable qui s'est jouée de mon amour ; je me sens pour elle plus de haine en ce moment que je n'ai jamais eu de tendresse. Je le veux bien, lui répliqua le diable : vous me trouverez toujours prêt à suivre vos volontés, quand elles seraient contraires aux miennes et à mes intérêts, pourvu que ce soit pour votre bien.

Ils volèrent tous deux sur les prisons, où bientôt arrivèrent les deux spadassins, qui furent logés dans un cachot noir. Pour Thomasa, on la mit sur la paille avec trois ou quatre autres femmes de mauvaise vie qu'on avait arrêtées le même jour, et qui devaient être transférées le lendemain au lieu destiné pour ces sortes de créatures.

Je suis à présent satisfait, dit Zambullo, j'ai goûté une pleine vengeance : ma mie Thomasa ne passera pas la nuit aussi agréablement qu'elle se l'était promise. Nous irons où il vous plaira continuer nos observations. Nous sommes ici dans un endroit propre à cela, répondit l'esprit. Il y a dans ces prisons un grand nombre de coupables et d'innocents : c'est un séjour qui sert à commencer le châtiement des uns et à purifier la vertu des autres. Il faut que je vous montre quelques prisonniers de ces deux espèces, et que je vous dise pourquoi on les retient dans les fers.

CHAPITRE VII.

Des prisonniers.

Avant que j'entre dans ce détail, observez un peu les guichetiers qui sont à l'entrée de ces horribles lieux. Les poètes de l'antiquité n'ont mis qu'un Cerbère à la porte de leurs enfers ; il y en a ici bien davantage,

comme vous voyez. Ces guichetiers sont des hommes qui ont perdu tout sentiment humain : le plus méchant de mes confrères pourrait à peine en remplacer un. Mais je m'aperçois, ajouta-t-il, que vous considérez avec horreur ces chambres où il n'y a pour tous meubles que des grabats : ces cachots affreux vous paraissent autant de tombeaux. Vous êtes justement étonné de la misère que vous y remarquez, et vous déplorez le sort des malheureux que la justice y retient ; cependant ils ne sont pas tous également à plaindre : c'est ce que nous allons examiner.

Premièrement, il y a dans cette grande chambre à droite quatre hommes couchés dans ces deux mauvais lits : l'un est un cabaretier accusé d'avoir empoisonné un étranger qui creva l'autre jour dans sa taverne. On prétend que la qualité du vin a fait mourir le défunt ; l'hôte soutient que c'est la quantité ; et il sera cru en justice, car l'étranger était Allemand. Eh ! qui a raison, du cabaretier ou de ses accusateurs ? dit don Cleophas. La chose est problématique, répondit le diable. Il est bien vrai que le vin était frelaté ; mais, ma foi, le seigneur allemand en a tant bu, que les juges peuvent en conscience remettre en liberté le cabaretier.

Le second prisonnier est un assassin de profession, un des scélérats qu'on appelle *valientes*, et qui, pour quatre ou cinq pistoles, prêtent obligeamment leur ministère à tous ceux qui veulent faire cette dépense pour se débarrasser de quelqu'un secrètement ; le troisième, un maître à danser qui s'habille comme un petit-maitre, et qui a fait faire un mauvais pas à une de ses écôlières ; et le quatrième, un galant qui a été surpris la semaine passée par la *ronda*, dans le temps qu'il montait par un balcon à l'appartement d'une femme qu'il connaît, et dont le mari est absent. Il ne tient qu'à lui de se tirer d'affaire en déclarant son commerce amoureux ; mais il aime mieux passer pour un voleur, et s'exposer à perdre la vie, que de commettre l'honneur de sa dame.

Voilà un amant bien discret, dit l'écôlier ; il faut avouer que notre nation l'emporte sur les autres en fait de galanterie. Je vais parier qu'un Français, par exemple, ne serait pas capable, comme nous, de se laisser pendre par discrétion. Non, je vous assure, dit le diable ; il monterait plutôt exprès à un balcon pour déshonorer une femme qui aurait des bontés pour lui.

Dans un cabinet auprès de ces quatre hommes, poursuivit-il, est une fameuse sorcière, qui a la réputation de savoir faire des choses impossibles. Par le pouvoir de son art, de vieilles douairières trouvent, dit-on, des jeunes gens qui les aiment but à but ; les maris deviennent fidèles à leurs femmes, et les coquettes véritablement amoureuses des riches cavaliers qui s'attachent à elles ; mais il n'y a rien de plus faux que tout cela. Elle ne possède point d'autre secret que celui de persuader qu'elle en a, et de vivre commodément de cette opinion. Le saint-office réclame cette créature-là, qui pourra être brûlée au premier acte de foi.

Au-dessous du cabinet il y a un cachot noir qui sert de gîte à un jeune cabaretier. Encore un hôte de taverne ! s'écria Leandro ; ces sortes de gens-là veulent-ils donc empoisonner tout le monde ? Celui-ci, reprit Asmodée, n'est pas dans le même cas. On arrêta ce misérable avant-hier, et l'inquisition le réclame aussi. Je vais en peu de mots vous dire le sujet de sa détention.

Un vieux soldat, parvenu par son courage, ou plutôt par sa patience, à l'emploi de sergent dans sa compagnie, vint faire des recrues à Madrid ; il alla demander un logement dans un cabaret : on lui dit qu'il y avait, à la vérité, des chambres vides ; mais qu'on ne pouvait lui en donner aucune, parce qu'il revenait toutes les nuits dans la maison un esprit qui maltraitait fort les étrangers, quand ils avaient la témérité d'y vouloir coucher. Cette nouvelle ne rebuta point le sergent. Que l'on me mette, dit-il, dans la chambre qu'on voudra ; donnez-moi de la lumière, du vin, une pipe et du tabac, et soyez sans inquiétude sur le reste ; les esprits ont de la considération pour les gens de guerre qui ont blanchi sous le harnais.

On mena le sergent dans une chambre, puisqu'il paraissait si résolu, et on lui porta tout ce qu'il avait demandé. Il se mit à boire et à fumer. Il était déjà plus de minuit, que l'esprit n'avait point encore troublé le profond silence qui régnait dans la maison : on eût dit qu'effectivement il respectait ce nouvel hôte ; mais entre une heure et deux, le grivois entendit tout à coup un bruit horrible, comme de ferrailles, et vit bientôt entrer dans sa chambre un fantôme épouvantable vêtu de drap noir, et tout entortillé de chaînes de fer. Notre fumeur ne fut pas autrement ému de cette apparition : il tira son épée, s'avança vers l'esprit, et lui e déchargea du plat sur la tête un assez rude coup.

Le fantôme, peu accoutumé à trouver des hôtés si hardis, fit un cri ; et, remarquant que le soldat se préparait à recommencer, il se prosterna très-humblement devant lui, en disant : De grâce, seigneur sergent, ne m'en donnez pas davantage ; ayez pitié d'un pauvre diable qui se jette à vos pieds pour implorer votre clémence ; je vous en conjure par saint Jacques, qui était, comme vous, un grand spadassin. Si tu veux conserver ta vie, répondit le soldat, il faut que tu me dises qui tu es, et que tu me parles sans déguisement, ou bien je vais te fendre en deux, comme les chevaliers du temps passé fendaient les géants qu'ils rencontraient. A ces mots, l'esprit, voyant à qui il avait affaire, prit le parti d'avouer tout.

Je suis, dit-il au sergent, le maître-garçon de ce cabaret : je m'appelle Guillaume, j'aime Ju-nilla, qui est la fille unique du logis, et je ne lui déplais pas ; mais comme son père et sa mère ont en vue une alliance plus relevée que la mienne, pour les obliger à me choisir pour gendre,

nous sommes convenus, la petite fille et moi, que je ferais toutes les nuits le personnage que je fais : je m'enveloppe le corps d'un long manteau noir, et je me penche au coin une chaise de tournebroche, avec laquelle je cours toute la maison, depuis la cave jusqu'au grenier, en faisant le bruit que vous avez entendu. Quand je suis à la porte de la chambre du maître et de la maîtresse, je m'arrête et m'écrie : « N'espérez pas que je vous laisse en repos que vous n'ayez marié Juanilla avec votre maître-garçon. »

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix que j'affecte grosse et cassée, je continue mon carillon, et j'entre ensuite par une fenêtre dans un cabinet où Juanilla couche seule, et je lui rends compte de ce que j'ai fait. Seigneur sergent, continua Guillaume, vous jugez bien que je vous dis la vérité : je sais qu'après cet aveu vous pouvez me perdre, en apprenant à mon maître ce qui se passe ; mais si vous voulez me servir, au lieu de me rendre ce mauvais office, je vous jure que ma reconnaissance... Et quel service peux-tu attendre de moi ? interrompit le soldat. Vous n'avez, reprit le jeune homme, qu'à dire demain que vous avez vu l'esprit, et qu'il vous a fait si grand peur... Comment, ventrebien ! grand peur ! interrompit encore le grivois : vous voulez que le sergent Annibal Antonio Quebrantador aille dire qu'il a eu peur ? J'aimerais mieux que cent mille diables m'eussent... Cela n'est pas absolument nécessaire, interrompit à son tour Guillaume ; et après tout, il m'importe peu de quelle façon vous parlez, pourvu que vous secondiez mon dessein : lorsque j'aurai épousé Juanilla, et que je serai établi, je promets de vous régaler tous les jours ; our rien, vous et tous vos amis. Vous êtes séduisant, monsieur Guillaume, s'écria le grivois : vous me proposez d'appuyer une fourberie ; l'affaire ne laisse pas d'être sérieuse ; mais vous vous y prenez d'une manière qui m'étourdit sur les conséquences. Allez, continuez de faire du bruit et d'en rendre compte à Juanilla, je me charge du reste.

En effet, dès le lendemain matin, le sergent dit à l'hôte et à l'hôtesse : J'ai vu l'esprit, et je l'ai entretenu ; il est très-raisonnable. Je suis, m'a-t-il dit, le bisaïeul du maître de ce cabaret. J'avais une fille que je promis au père du grand-père de son garçon ; néanmoins, au mépris de ma foi, je la mariaï à un autre, et je mourus peu de temps après : je souffre depuis ce temps-là ; je porte la peine de mon parjure, et je ne serai point en repos que quelqu'un de ma race n'ait épousé une personne de la famille de Guillaume ; c'est pourquoy je reviens toutes les nuits dans cette maison ; cependant j'ai beau dire que l'on m'aime ensemble Juanilla et le maître-garçon, le fils de mon petit-fils fait la sourde oreille, aussi bien que sa femme ; mais dites-leur, s'il vous plaît, seigneur sergent, que, s'ils ne font au plus tôt ce que je désire, j'en viendrai avec eux aux voies de fait : je les tourmenterai l'un et l'autre d'une étrange façon.

L'hôte est un homme assez simple, il fut ébranlé de ce discours ; et l'hôtesse, encore plus faible que son mari, croyant déjà voir le revenant à ses trousses, consentit à ce mariage, qui se lit dès le jour suivant. Guillaume, peu de temps après, s'établit dans un autre quartier de la ville ; le sergent Quebrantador ne manqua pas de le visiter fréquemment ; et le nouveau cabaretier, par reconnaissance, lui donna d'abord du vin à discrétion ; ce qui plaisait si fort au grivois, qu'il menait tous ses amis à ce cabaret ; il y faisait même ses enrôlements, et y enivrait la recrue.

Mais enfin l'hôte se lassa d'abreuver tant de gosiers altérés. Il dit sur cela sa pensée au soldat, qui, sans songer qu'effectivement il passait la convention, fut assez injuste pour traiter Guillaume de petit ingrat. Celui-ci répondit, l'autre répliqua ; et la conversation finit par quelques coups de plat d'épée que le cabaretier reçut. Plusieurs passants voulurent prendre le parti du bourgeois ; Quebrantador en blessa trois ou quatre, et n'en serait pas demeuré là, si tout à coup il n'eût été assailli par une foule d'archers qui l'arrêteraient comme un perturbateur du repos public. Ils le conduisirent en prison, où il a déclaré tout ce que je viens de vous dire ; et sur sa déposition, la justice s'est aussitôt emparée de Guillaume. Le beau-père demande que le mariage soit cassé ; et le saint-office, informé que Guillaume a de bons effets, veut connaître de cette affaire.

Vive Dieu ! dit don Cleophas, la sainte inquisition est bien alerte ! Sitôt qu'elle voit le moindre jour à tirer quelque profit... Doucement, interrompit le botteux ; gardez-vous bien de vous lâcher contre ce tribunal, il a des espions partout : on lui rapporte jusqu'à des choses qui n'ont jamais été dites ; je n'ose en parler moi-même qu'en tremblant.

Au-dessus de l'infortuné Guillaume, dans la première chambre à gauche, il y a deux hommes dignes de votre pitié : l'un est un jeune valet de chambre que la femme de son maître traitait en particulier comme un amant. Un jour le mari les surprit tous deux ; la femme aussitôt se met à crier au secours, et dit que le valet de chambre lui a fait violence. On arrêta ce pauvre malheureux, qui, selon toutes les apparences, sera sacrifié à la réputation de sa maîtresse.

Le compagnon du valet de chambre, encore moins coupable que lui, est sur le point de perdre aussi la vie : il est écuyer d'une duchesse à qui l'on a volé un gros diamant : on l'accuse de l'avoir pris ; il aura demain la question, et il sera tourmenté jusqu'à ce qu'il confesse avoir fait le vol ; et toutefois la personne qui en est l'auteur est une femme de chambre favorite qu'on n'osera soupçonner.

Ah ! seigneur Asmodée ! dit Leandro, rendez, je vous prie, service à cet écuyer : son innocence m'intéresse pour lui ; dérobez-le, par votre pouvoir, aux injustes et cruels supplices qui le menacent ; il mérite ce. Vous n'y pensez pas, seigneur écuyer, interrompit le Diable : pouvez-vous demander que je m'oppose à une action inique, et que j'empêche un in-

nocent de périr ! C'est prier un procureur de ne pas ruiner une veuve ou un orphelin.

Oh ! s'il vous plaît, ajouta-t-il, n'exigez pas de moi que je fasse quelque chose qui soit contraire à mes intérêts, à moins que vous n'en tiriez un avantage considérable. D'ailleurs, quand je voudrais délivrer ce prisonnier, le pourrais-je ? Comment donc ? répliqua Zambullo, est-ce que vous n'avez pas la puissance d'enlever un homme de la prison ? Non certainement, répartit le botteux. Si vous aviez lu l'*Enchiridion* ou *Albert le Grand*, vous sauriez que je ne puis, non plus que mes confrères, mettre un prisonnier en liberté : moi même, si j'avais le malheur d'être entre les gorges de la justice, je ne pourrais m'en tirer qu'en fanaçant.

Dans la chambre prochaine, du même côté, loge un chirurgien convaincu d'avoir, par jalousie, fait à sa femme une saignée comme celle de Sennépio : il a en aujourd'hui la question ; et, après avoir confessé le crime dont on l'accusait, il a déclaré que depuis dix ans il s'est servi d'un moyen assez nouveau pour se faire des pratiques. Il blessait la nuit les passants avec une baïonnette, et se sauvait chez lui par une petite porte de derrière ; cependant le blessé poussait des cris qui attiraient les voisins à son secours : le chirurgien y accourait lui-même comme les autres ; et, trouvant un homme noyé dans son sang, il le faisait porter dans sa boutique, où il le pansait de la même main dont il l'avait frappé.

Quoique ce chirurgien cruel ait fait cette déclaration, et qu'il mérite mille morts, il ne laisse pas de se flatter qu'on lui fera grâce ; et c'est ce qui pourra fort bien arriver, parce qu'il est parent de madame la remueuse de l'infant ; outre cela, je vous dirai qu'il a chez lui une eau merveilleuse, que lui seul sait composer, une eau qui a la vertu de blanchir la peau, et de faire d'un visage décrépit une face enfantine, et cette eau incomparable sert de fontaine de Jouvence à trois dames du palais qui se sont jointes ensemble pour le sauver. Il compte si fort sur leur crédit, on, si vous voulez, sur son eau, qu'il s'est endormi tranquillement, dans l'espérance qu'à son réveil il recevra l'agréable nouvelle de son élargissement.

J'aperçois sur un grabat, dans la même chambre, dit l'écolier, un autre homme qui dort, ce me semble, aussi d'un sommeil paisible, il faut que son affaire ne soit pas bien mauvaise. Elle est fort délicate, répondit le démon. Ce cavalier est un gentilhomme biseayen qui s'est enrichi d'un coup d'escopette ; et voici comment : il y a quinze jours que, chassant dans une forêt avec son frère aîné, qui jouissait d'un revenu considérable, il le tua par malheur, en tirant sur des perdreaux. Le heureux *quiproquo* pour un cadet s'écria don Cleophas en riant. Oui, reprit Asmodée ; mais les collatéraux, qui voudraient bien s'approprier la succession du défunt, poursuivent en justice son meurtrier, qu'ils accusent d'avoir fait le coup pour devenir unique héritier de sa famille. Il s'est de lui-même constitué prisonnier ; et il paraît si affligé de la mort de son frère, qu'on ne saurait s'imaginer qu'il ait en intention de lui ôter la vie. Et n'a-t-il effectivement rien à se reprocher là-dessus que son peu d'adresse ? répliqua Leandro. Non, répartit le botteux, il n'a pas eu une mauvaise volonté ; mais, lorsqu'un fils aîné possède tout le bien d'une maison, je ne lui conseille pas de chasser avec son cadet.

Examinez bien ces deux adolescents qui, dans un petit réduit auprès du gentilhomme de Biscaye, s'entretiennent aussi gaîment que s'ils étaient en liberté. Ce sont de véritables *picaros*. Il y en a principalement un qui pourra donner quelque jour au public un détail de ses espiègleries ; c'est un nouveau Guzman d'Alfarache ; c'est celui qui a un pourpoint de velours brun et un plumet à son chapeau.

Il n'y a pas trois mois qu'il étoit dans cette ville page du comte d'Onate, et il serait encore au service de ce seigneur, sans une fourberie qui est la cause de sa prison, et que je veux vous conter.

Ce garçon, nommé Domingo, reçut un jour chez le comte cent coups de fouet qu'il écuier de salle, autrement le gouverneur des pages, lui fit rudement appliquer, pour certain tour d'habileté qui le méritait. Il eut longtemps sur le cœur cette petite correction-là, et il résolut de s'en venger. Il avait remarqué plus d'une fois que le seigneur don Gôme (c'est le nom de l'écuier) se lavait les mains avec de l'eau de fleurs d'orange, et se frottait le corps avec des pâtes d'oillet et de jasmin ; qu'il avait plus de soin de sa personne qu'une vieille coquette, et qu'enfin c'étoit un de ces fâts qui s'imaginent qu'une femme ne saurait les voir sans les aimer. Cette remarque lui fournit une idée de vengeance qu'il communiqua à une jeune soubrette de son voisinage, de laquelle il avait besoin pour l'exécution de son projet, et dont il étoit tellement ami, qu'il ne pouvoit le devoir davantage.

Cette suivante, appelée Floretta, pour avoir la liberté de lui parler plus aisément, le faisait passer pour son cousin dans la maison de dona Luziana, sa maîtresse, dont le père étoit alors absent. Le malin Domingo, après avoir instruit sa fausse parente de ce qu'elle avoit à faire, entra un matin dans la chambre de don Gôme, où il trouva cet écuyer qui essayait un habit neuf, se regardait avec complaisance dans un miroir, et paraissait charmé de sa figure. Le page fit semblant d'admirer ce Narcisse, et lui dit avec un fin transport : En vérité, seigneur don Gôme, vous avez la mine d'un prince. Je vois tous les jours des grands superbement vêtus ; cependant, malgré leurs riches habits, ils n'ont pas votre prostance. Je ne sais, ajouta-t-il, si, étant votre serviteur autant que je le suis, je vous considère avec des yeux trop prévenus en votre faveur ; mais franchement, je ne vois point à la cour de cavalier que vous n'effaciez.

L'écuier sourit à ce discours qui flattait agréablement sa vanité, et répondit en faisant l'aimable : Tu me flattes, mon ami, ou bien il faut en

effet que tu m'aimes, et que ton amitié me prête des grâces que la nature m'a refusées. Je ne le crois pas, répliqua le flatteur; car il n'y a personne qui ne parle de vous aussi avantageusement que moi. Je voudrais que vous eussiez entendu ce que me disait encore hler une de mes cousines qui sert une fille de qualité.

Don Côme ne manqua pas de demander ce que cette cousine avait dit. Comment! reprit le page, elle s'étendit sur la richesse de votre taille, sur l'agrément qu'on voit répandu dans toute votre personne; et ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'elle me dit confidentiellement que dona Luziana, sa maîtresse, prenait plaisir à vous regarder au travers de sa jalousie, toutes les fois que vous passiez devant sa maison.

Qui peut être cette dame? dit l'écuyer, et où demeure-t-elle? Quoi! répondit Domingo, vous ne savez pas que c'est la fille unique du mestre de camp don Fernando, notre voisin? Ah! je suis à présent au fait, reprit don Côme. Je me souviens d'avoir ouï vanter le bien et la beauté de cette Luziana; c'est un excellent parti. Mais serait-il possible que je me fusse attiré son attention? N'en doutez pas, repartit le page; ma cousine me l'a dit; quoique soubrette, ce n'est point une menteuse, et je vous réponds d'elle comme de moi-même. Cela étant, dit l'écuyer, il me prend envie d'avoir une conversation particulière avec ta parente, de la mettre dans mes intérêts par quelques petits présents, suivant l'usage; et si elle me conseille de rendre des soins à sa maîtresse, je tenterai la fortune. Pourquoi non? Je conviens qu'il y a de la distance de mon rang à celui de don Fernando; mais je suis gentilhomme une fois, et je possède cinq cents bons ducats de rente. Il se fait tous les jours des mariages plus extravagants que celui-là.

Le page fortifia son gouverneur dans sa résolution, et lui ménagea une entrevue avec la cousine, qui, trouvant l'écuyer disposé à tout croire, l'assura que sa maîtresse avait du goût pour lui. Elle m'a souvent interrogée sur votre chapitre, lui dit-elle, et ce que je lui ai répondu là-dessus ne doit pas vous avoir nu; enfin, seigneur écuyer, vous pouvez vous flatter justement que dona Luziana vous aime en secret. Faites-lui hardiment connaître vos légitimes intentions: montrez-lui que vous êtes le cavalier de Madrid le plus galant, comme vous en êtes le plus beau et le mieux fait: donnez-lui surtout des sérénades, rien ne lui sera plus agréable; de mon côté, je lui ferai bien valoir vos galanteries, et j'espère que mes bons offices ne vous seront pas inutiles. Don Côme, transporté de joie de voir la soubrette entrer si chaudement dans ses intérêts, l'accabla d'embrassades; et lui mettant au doigt une bague de peu de valeur, qu'il avait apportée exprès pour lui faire présent: Ma chère Floretta, lui dit-il, je vous donne ce diamant que pour faire connaissance avec vous: j'ai dessein de reconnaître, par une plus solide récompense, les services que vous me rendez.

On ne saurait être plus satisfait qu'il le fut de son entretien avec la suivante. Aussi, non-seulement il remercia Domingo de le lui avoir procuré, il le gratifia d'une paire de bas de soie et de quelques chemises garnies de dentelles, lui promettant d'ailleurs de ne laisser échapper aucune occasion de lui être utile. Ensuite le consultant sur ce qu'il avait à faire: Mon ami, lui dit-il, quel est ton sentiment? Me conseilles-tu de délimter par une lettre passionnée et sublime à dona Luziana? C'est mon avis, répondit le page: faites-lui une déclaration d'amour en haut style; j'ai un pressentiment qu'elle ne la recevra pas mal. Je le crois de même, reprit l'écuyer; je vais à tout hasard commencer par là. Aussitôt il se mit à écrire; et après avoir déchiré pour le moins vingt brouillons, il parvint à faire un billet doux auquel il s'arrêta. Il en fit la lecture à Domingo, qui, l'ayant écouté avec des gestes d'admiration, se chargea de le porter sur le champ à sa cousine. Il était conçu dans ces termes fleuris et recherchés:

« Il y a longtemps, charmante Luziana, que, sur la foi de la renommée qui publie partout vos perfections, je me suis laissé enflammer d'un ardent amour pour vous. Néanmoins, malgré les feux dont je suis la proie, je n'ai osé hasarder aucun acte de galanterie; mais, comme il m'est revenu que vous daigniez arrêter vos regards sur moi quand je passe devant la jalousie qui dérobe aux yeux des hommes votre beauté céleste, et même que, par une influence de votre astre, très-heureuse pour moi, vous inclinez à me vouloir du bien, je prends la liberté de me consacrer à votre service. Si je suis assez fortuné pour l'obtenir, je renonce à toutes les dames passées, présentes et à venir.

« Don CÔME de la Higuera. »

Le page et la suivante ne manquèrent pas de s'égayer aux dépens du seigneur don Côme, et de se divertir de sa lettre. Ils n'en demeurèrent pas là: ils composèrent à frais communs un billet tendre, que la femme de chambre écrivit de sa main, et que Domingo rendit le jour suivant à l'écuyer, comme une réponse de dona Luziana. Il contenait ces paroles:

« J'ignore qui peut vous avoir si bien instruit de mes sentiments secrets. C'est une trahison que quelqu'un m'a faite; mais je la lui pardonne, puisqu'elle est cause que vous m'apprenez que vous m'aimez. De tous les hommes que je vois passer dans ma rue, vous êtes celui que je prends le plus de plaisir à regarder, et je veux bien que vous soyez mon amant; peut-être ne devrais-je pas le vouloir, et encore moins vous le dire. Si c'est une faute que je fais, votre mérite me rend excusable.

« DONA LUZIANA. »

Quoique cette réponse fût un peu vive pour la fille d'un mestre de camp, car les auteurs n'y avaient pas regardé de si près, le présomptueux don Côme ne s'en délia point: il s'estimait assez pour s'imaginer qu'une dame pouvait oublier pour lui les bienséances. Ah! Domingo, s'écria-t-il d'un air triomphant, après avoir lu à haute voix la lettre supposée, tu vois, mon ami, si la voisine en tient: je serai bientôt gendre de don Fernando, ou je ne suis pas don Côme de la Higuera.

Il n'en faut pas douter, dit le bourreau de confident; vous avez fait sur sa fille une furieuse impression. Mais à propos, ajouta-t-il, je me souviens que ma parente m'a bien recommandé de vous dire que dès demain, tout au plus tard, il était nécessaire que vous donnassiez une sérénade à sa maîtresse, pour achever de la rendre folle de Votre Seigneurie. Je le veux bien, dit l'écuyer. Tu peux assurer ta cousine que je suivrai son conseil, et que demain, sans faute, elle entendra dans sa rue, au milieu de la nuit, un des plus galants concerts qu'on ait jamais entendus à Madrid. En effet il alla trouver un habile musicien; et, après lui avoir communiqué son projet, il le chargea du soin de l'exécution.

Tandis qu'il était occupé de sa sérénade, Floretta, que le page avait prévenue, voyant sa maîtresse en bonne humeur, lui dit: Madame, je vous apprête un agréable divertissement. Luziana lui demanda ce que c'était. Oh! vraiment, reprit la soubrette en riant comme une folle, il y a bien des affaires. Un original nommé don Côme, gouverneur des pages du comte d'Onate, s'est avisé de vous choisir pour la dame souveraine de ses pensées, et doit, demain au soir, afin que vous n'en ignoriez, vous régaler d'un admirable concert de voix et d'instruments. Dona Luziana, qui naturellement était fort gaie, et qui d'ailleurs croyait les galanteries de l'écuyer sans conséquence pour elle, bien loin de prendre son sérieux, se fit par avance un plaisir d'entendre sa sérénade. Ainsi cette dame, sans le savoir, aidait à confirmer don Côme dans une erreur dont elle se serait fort offensée si elle l'eût connue.

Enfin, la nuit du jour suivant, il parut devant le balcon de dona Luziana deux carrosses, d'où sortirent le galant écuyer et son confident, accompagnés de six hommes, tant chanteurs que joueurs d'instruments, qui commencèrent leur concert. Il dura fort longtemps. Ils jouèrent un grand nombre d'airs nouveaux, et chantèrent plusieurs couplets de chansons, qui roulaient tous sur le pouvoir que l'amour a d'unir des amants d'une inégale condition; et à chaque couplet dont la fille du mestre de camp se faisait l'application, elle riait de tout son cœur.

Lorsque la sérénade fut finie, don Côme renvoya les musiciens chez eux dans les mêmes carrosses que les avaient amenés, et demeura dans la rue avec Domingo, jusqu'à ce que les curieux que la musique avait attirés se fussent retirés. Après quoi il s'approcha du balcon, d'où bientôt la suivante, avec la permission de sa maîtresse, lui dit par une petite fenêtre de la jalousie: Est-ce vous, seigneur don Côme? Qui me fait cette question? répondit-il d'une voix douce et tendre. C'est, répliqua la soubrette, dona Luziana qui souhaite de savoir si le concert que nous venons d'entendre est un effet de votre galanterie? Ce n'est, repartit l'écuyer, qu'un échantillon des fêtes que mon amour prépare à cette merveille de nos jours, si elle veut bien les recevoir d'un amant sacrifié sur l'autel de sa beauté.

A cette expression figurée la dame n'eut pas peu envie de rire: elle se retint toutefois; et se mettant à la petite fenêtre, elle dit à l'écuyer le plus sérieusement qu'il lui fut possible: Seigneur don Côme, il paraît bien que vous n'êtes pas un galant novice; c'est de vous que les cavaliers amoureux doivent apprendre à servir leurs maîtresses. Je suis très-contente de votre sérénade, et je vous en tiendrai compte; mais, ajouta-t-elle, retirez-vous, on peut nous écouter, une autre fois nous aurons un plus long entretien. En achevant ces mots, elle ferma la fenêtre, laissant l'écuyer dans la rue, fort satisfait de la faveur qu'elle venait de lui faire, et le page bien étonné de la voir jouer un rôle dans cette comédie.

Cette petite fête, en y comprenant les carrosses et la prodigieuse quantité de vin bu par les musiciens, coûta cent ducats à don Côme; et deux jours après, son confident l'engagea dans une nouvelle dépense: voici de quelle manière. Ayant appris que Floretta devait, la nuit de la Saint-Jean, nuit si célébrée dans cette ville, aller avec d'autres filles de son espèce à la *fiesta del Sotillo*, il entreprit de leur donner un déjeuner magnifique aux dépens de l'écuyer.

Seigneur don Côme, lui dit-il la veille de la Saint-Jean, vous savez quelle fête c'est demain. Je vous avertis que dona Luziana se propose d'être à la pointe du jour sur les bords du Mançanarez pour voir le *sotillo*; je crois qu'il n'est pas besoin d'en dire davantage au coryphée des cavaliers galants; vous n'êtes pas homme à négliger une si belle occasion; je suis persuadé que votre dame et sa compagne seront demain bien régâlées. C'est de quoi je puis te répondre, lui dit son gouverneur; je te rends grâces de l'avis: tu verras si je sais prendre la balle au bond. Effectivement, le lendemain de grand matin quatre valets de l'hôtel, conduits par Domingo, et chargés de toutes sortes de viandes froides accommodées de différentes façons, avec une infinité de petits pains et de bouteilles de vins délicieux, arrivèrent sur le rivage du Mançanarez, où Floretta et ses compagnes dansaient comme des nymphes au lever de l'aurore.

Elles n'eurent pas peu de joie quand le page vint interrompre leurs danses légères pour leur offrir un solide déjeuner de la part du seigneur don Côme. Elles s'assirent aussitôt sur l'herbe, et commencèrent à faire honneur au festin, en riant, sans modération, de la dupe qui le donnait;

car la charitable cousine de Domingo n'avait pas manqué de les mettre au fait.

Comme elles étaient toutes en train de se réjouir, on vit paraître l'écuyer monté sur une haquenée des écuries du comte, et richement vêtu. Il vint rejoindre son confident et saluer la compagnie, qui, s'étant levée pour le recevoir plus poliment, le remercia de sa générosité. Il chercha parmi les filles dona Luziana, pour lui adresser la parole, et lui débiter un beau compliment qu'il avait composé en chemin; mais Floretta, le tirant à part, lui dit qu'une indisposition avait empêché sa maîtresse de se trouver à la fête. Don Côme se montra très-sensible à cette nouvelle, et demanda quel mal avait sa chère Luziana. Elle est fort enrhumée, répondit la soubrette, et cela pour avoir passé sans voile, sur son balcon, presque toute la nuit de votre sérénade à me parler de vous. L'écuyer, consolé d'un accident qui venait d'une si belle cause, pria la suivante de lui continuer ses bons offices auprès de sa maîtresse, et regagna son hôtel en s'applaudissant de plus en plus de sa bonne fortune.

Dans ce temps-là don Côme reçut une lettre de change, et toucha mille écus d'or qu'on lui envoyait d'Andalousie, pour sa part de la succession d'un de ses oncles, mort à Séville. Il emporta cette somme, et la mit dans un coffre en présence de Domingo, qui fut fort attentif à cette action, et si violemment tenté de s'approprier ces beaux écus d'or, qu'il résolut de les emporter en Portugal. Il fit confiance de sa tentation à Floretta, et lui proposa même d'être du voyage. Quoique la proposition méritât bien d'être pesée, la soubrette, aussi friponne que le page, l'accepta sans balancer. Enfin, une nuit, tandis que l'écuyer, enfermé dans un cabinet, s'occupait à composer une lettre emphatique pour sa maîtresse, Domingo trouva moyen d'ouvrir le coffre où étaient les écus d'or : il les prit, gagna promptement la rue avec sa proie; et s'étant rendu sous le balcon de Luziana, il se mit à coiffeur un chat qui miaule. La suivante, à ce signal dont ils étaient convenus tous deux, ne le fit pas longtemps attendre; et, prête à le suivre partout, elle sortit avec lui de Madrid.

Ils comptaient qu'ils auraient le temps d'arriver en Portugal avant qu'on pût les atteindre, si on les poursuivait; mais, par malheur pour eux, don Côme, dès la nuit même s'étant aperçu du larcin et de la fuite de son confident, eut aussitôt recours à la justice, qui dispersa de toutes parts ses limiers pour découvrir le voleur. On l'attrapa près de Zebreros avec sa nymphe. On les ramena l'un et l'autre; la soubrette a été renfermée aux Repenties, et Domingo dans cette prison.

Apparemment, dit don Cleophas, que l'écuyer n'a pas perdu ses écus d'or; ils lui auront sans doute été rendus. Oh que non, répondit le Diable; ce sont des pièces qui rouvent le vol; la justice ne s'en desaisira point; et don Côme, dont l'histoire s'est répandue dans la ville, demeure volé, et raillé de tout le monde.

Domingo et cet autre prisonnier qui joue avec lui, continua le boiteux, ont pour voisin un jeune Castillan qui a été arrêté pour avoir, en présence de bons témoins, donné un soufflet à son père. O ciel! s'écria Leandro, que m'apprenez-vous? Quelque mauvais que soit un fils, peut-il lever la main sur son père? Oh que oui, dit le démon; cela n'est pas sans exemple, et je veux vous en citer un assez remarquable. Sous le règne de don Pierre I^{er}, surnommé le Juste et le Cruel, huitième roi de Portugal, un garçon de vingt ans fut mis entre les mains de la justice pour le même fait. Don Pedro, surpris comme vous de la nouveauté du cas, voulut interroger la mère du coupable, et il s'y prit si adroitement, qu'il lui fit avouer qu'elle avait eu cet enfant d'une discrète révérence. Si les juges du Castillan interrogeaient aussi sa mère avec la même adresse, ils pourraient en arracher un pareil aveu.

Descendons de l'œil dans un grand cachot au-dessous de ces trois prisonniers que je viens de vous montrer, et considérons ce qui s'y passe. Y voyez-vous ces trois malheureux? Ce sont des voleurs de grand chemin : les voilà qui vont se sauver; on leur a fait tenir une lime sourde dans un pain et ils ont déjà limé un gros barreau d'une fenêtre, par où ils peuvent se couler dans une cour qui les conduira dans la rue. Il y a plus de dix mois qu'ils sont en prison, et il y en a plus de huit qu'ils devraient avoir reçu la récompense publique qui est due à leurs exploits; mais, grâce à la lenteur de la justice, ils vont encore massacrer des voyageurs.

Suivez-moi dans cette salle basse, où vous apercevrez vingt ou trente hommes couchés sur la paille; ce sont des filous, des gens de toutes sortes de mauvais commerces. En remarquez-vous cinq ou six qui houpillent une espèce de manœuvre qui a été emprisonné aujourd'hui pour avoir blessé un archer d'un coup de pierre? Pourquoi ces prisonniers battent-ils ce manœuvre? dit Zambullo. C'est, répondit Asmodée, parce qu'il n'a pas encore payé sa bienvenue. Mais, ajouta-t-il, laissons-les tous ces misérables; éloignons-nous même de cet horrible lieu; allons ailleurs arrêter nos regards sur des objets plus réjouissants.

CHAPITRE VIII.

Asmodée montre à don Cleophas plusieurs personnes, et lui révèle les actions qu'elles ont faites dans la journée.

Ils laissèrent là les prisonniers, et s'envolèrent dans un autre quartier. Ils firent une pause sur un grand hôtel, où le démon dit à l'écuyer : Il me prend envie de vous apprendre ce qu'ont fait aujourd'hui toutes ces personnes qui demeurent aux environs de cet hôtel; cela pourra vous divertir. Je n'en doute pas, répondit Leandro. Commencez, je vous prie, par ce capitaine qui se botte; il faut qu'il ait quelque affaire de conséquence qui l'appelle loin d'ici. C'est, répartit le boiteux, un capitaine prêt à sortir de Madrid. Ses chevaux l'attendent dans la rue; il va partir pour la Catalogne, où son régiment est commandé.

Comme il n'avait point d'argent, il s'adressa hier à un usurier; Seigneur Sanguisuela, lui dit-il, ne pourriez-vous pas me prêter mille ducats? Seigneur capitaine, répondit l'usurier d'un air doux et benin, je ne les ai pas, mais je me fais fort de trouver un homme qui vous les prêtera, c'est-à-dire, qui vous en donnera quatre cents comptant; vous ferez votre billet de mille, et sur lesdits quatre cents que vous recevrez, j'en toucherai, s'il vous plaît, soixante pour le droit de courtage. L'argent est si rare aujourd'hui!... Quelle usure! interrompit brusquement l'officier; demander six cent soixante ducats pour trois cent quarante! Quelle friponnerie! il faudrait pendre des hommes si durs.

Point d'emportement, seigneur capitaine, reprit d'un grand sang-froid l'usurier; voyez ailleurs. Pe quoi vous plaignez-vous? Est-ce que je vous force à recevoir les trois cent quarante ducats? Il vous est libre de les prendre ou de les refuser. Le capitaine, n'ayant rien à répliquer à ce discours, se retira; mais après avoir fait réflexion qu'il fallait partir, que le temps pressait, et qu'enfin il ne pouvait se passer d'argent, il est retourné ce matin chez l'usurier, qu'il a rencontré à sa porte, en manteau noir, en rabat et en cheveux courts, avec un gros chapelet garni de médailles. Je reviens à vous, seigneur Sanguisuela, lui a-t-il dit; j'accepte vos trois cent quarante ducats; la nécessité où je suis d'avoir de l'argent m'oblige à les prendre. Je vais à la messe, a répondu gravement l'usurier; à mon retour, venez, je vous compterai la somme. Hé, non, non, répliqua le capitaine; rentrez chez vous de grâce, cela sera fait dans un moment; expédiez-moi tout à l'heure; je suis fort pressé. Je ne le puis, répartit Sanguisuela; j'ai coutume d'entendre la messe tous les jours avant que je commence aucune affaire, c'est une règle que je me suis faite, et que je veux observer religieusement toute ma vie.

Quelle impatience qu'eût l'officier de toucher son argent, il lui a fallu céder à la règle du pieux Sanguisuela, il s'est armé de patience, et même, comme s'il eût craint que les ducats ne lui échappassent, il a suivi l'usurier à l'église. Il a entendu la messe avec lui; après cela il se préparait à sortir; mais Sanguisuela, s'approchant de son oreille, lui a dit: Un des plus habiles prédicateurs de Madrid va prêcher, je ne veux pas perdre son sermon.

Le capitaine, à qui le temps de la messe n'avait déjà que trop duré, a été au désespoir de ce nouveau retardement; il est pourtant encore demeuré dans l'église. Le prédicateur paraît, et prêche contre l'usure. L'officier en est ravi, et, observant le visage de l'usurier, il dit en lui-même: Si ce juif pouvait se laisser toucher, s'il me donnait seulement six cents ducats, je me tirerais content de lui. Enfin, le sermon fini, l'usurier sort. Le capitaine le joint et lui dit: Eh bien, que pensez-vous de ce prédicateur? ne trouvez-vous pas qu'il prêche avec beaucoup de force? pour moi, j'en suis tout ému. J'en porte le même jugement que vous, répond l'usurier; il a parfaitement traité sa matière, c'est un savant homme; il a fort bien fait son métier, allons-nous-en faire le nôtre.

Et qui sont ces deux femmes qui sont couchées ensemble, et qui font de si grands éclats de rire? s'écria don Cleophas; elles me paraissent bien gaillardes. Ce sont, répondit le Diable, deux sœurs qui ont fait enterrer leur père ce matin. C'était un homme honnête, et qui avait tant d'aversion pour le mariage, ou plutôt tant de répugnance à établir ses filles, qu'il n'a jamais voulu les marier, quelques partis avantageux qui se soient présentés pour elles. Le caractère du défunt était tout à l'heure le sujet de leur entretien. Il est mort enfin, disait l'aînée, il est mort ce père dénaturé qui se faisait un plaisir barbare de nous voir filles; il ne s'opposera plus à nos vœux. Pour moi, ma sœur, a dit la cadette, j'aime le solide; je veux un homme riche, fût-il d'ailleurs une bête, et le gros don Blanco sera mon fait. Doucement, ma sœur, a répliqué l'aînée, nous aurons pour époux ceux qui nous sont destinés; car nos mariages sont écrits dans le ciel. Tant pis, vraiment, a reparti la cadette, j'ai bien peur que mon père n'en déchire la feuille. L'aînée n'a pu s'empêcher de rire de cette saillie, et elles en rient encore toutes deux.

Dans la maison qui suit celle des deux sœurs est logée, en chambre garnie, une aventurière aragonaise. Je la vois qui se mire dans une glace au lieu de se coucher; elle félicite ses charmes sur une conquête importante qu'ils ont faite aujourd'hui; elle étudie des mines, et elle en a dé-

couvert une nouvelle qui fera demain un grand effet sur son amant. Elle ne peut trop s'appliquer à le ménager, c'est un sujet qui promet beaucoup ; aussi a-t-elle dit tantôt à un de ses créanciers qui lui est venu demander de l'argent : Attendez, mon ami, revenez dans quelques jours ; je suis en termes d'accommodement avec un des principaux personnages de la douane.

Il n'est pas besoin, dit Leandro, que je vous demande ce qu'a fait certain cavalier qui se présente à ma vue ; il faut qu'il ait passé la journée entière à écrire des lettres. Quelle quantité j'en vois sur sa table ! Ce qu'il y a de plaisant, répondit le démon, c'est que toutes ces lettres ne contiennent que la même chose. Ce cavalier écrit à tous ses amis absents ; il leur mande une aventure qui lui est arrivée cette après-midi. Il aime une veuve de trente ans, belle et prude ; il lui rend des soins qu'elle ne dédaigne pas ; il propose de l'épouser, elle accepte la proposition. Pendant qu'on fait les préparatifs des noces, il a la liberté de l'aller voir chez elle. Il y a été cette après-dînée, et comme par hasard il ne s'est trouvé personne pour l'annoncer, il est entré dans l'appartement de la dame, qu'il a surprise dans un galant déshabillé, ou, pour mieux dire, presque nue, sur un lit de repos. Elle dormait d'un profond sommeil. Il s'approche doncement d'elle pour profiter de l'occasion ; il lui dérobe un baiser ; elle se réveille, et s'écrie en soupirant tendrement : « Encore ! ah ! je t'en prie, Ambroise, laisse-moi en repos. » Le cavalier, en galant homme, a pris son parti sur-le-champ, il a renoncé à la veuve ; il est sorti de l'appartement, il a rencontré Ambroise à la porte. Ambroise, lui a-t-il dit, n'entrez pas ; votre maîtresse vous prie de la laisser en repos.

A deux maisons au delà de ce cavalier, je découvre dans un petit corps de logis un original de mari qui s'endort tranquillement aux reproches que sa femme lui fait d'avoir passé la journée entière hors de chez lui. Elle serait encore plus irritée si elle savait à quoi il s'est amusé. Il aura sans doute été occupé de quelque aventure galante ? dit Zambullo. Vous y êtes, reprit Asmodée ; je vais vous la détailler.

L'homme dont il s'agit est un bourgeois nommé Patrice ; c'est un de ces maris libertins qui vivent sans souci, comme s'ils n'avaient ni femme ni enfants ; il a pourtant une jeune épouse aimable et vertueuse, deux filles et un fils, tous trois encore dans leur enfance. Il est sorti ce matin de sa maison, sans s'informer s'il y avait du pain pour sa famille, qui en manque quelquefois. Il a passé par la grande place, où les apprêts du combat des taureaux qui s'est fait aujourdhui l'ont arrêté. Les échafauds étaient déjà dressés tout autour, et déjà les personnes les plus curieuses commençaient à s'y placer.

Pendant qu'il les considérait les uns et les autres, il aperçoit une dame bien faite et proprement vêtue qui laissait voir, en descendant d'un échafaud, une belle jambe bien tournée, couverte d'un bas de soie couleur de rose, avec une jarrettière d'argent ; il n'en a pas fallu davantage pour mettre notre faible bourgeois hors de lui-même. Il s'est avancé vers la dame, qu'accompagnait une autre qui faisait assez connaître, par son air, qu'elles étaient toutes deux des aventurières. Mesdames, leur a-t-il dit, si je puis vous être bon à quelque chose, vous n'avez qu'à parler, vous me trouverez disposé à vous servir. Seigneur cavalier, a répondu la nymphe aux bas couleur de rose, votre offre n'est pas à rejeter : nous avions déjà pris nos places, mais nous venons de les quitter pour aller déjeuner ; nous avons eu l'imprudence de sortir ce matin de chez nous sans prendre notre chocolat. Puisque vous êtes assez galant pour nous offrir vos services, concluez-vous, s'il vous plaît, à quelque endroit où nous puissions manger un morceau, mais que ce soit dans un lieu retiré. Vous savez que les filles ne peuvent avoir trop de soin de leur réputation.

A ces mots, Patrice, devenant plus honnête et plus poli que la nécessité, même ces princesses à une taverne, où il demande à déjeuner. Que voulez-vous ? lui dit l'hôte ; j'ai, de reste d'un grand festin qui s'est donné hier chez moi, des poulettes de grain, des perdreaux de Léon, des pigeon-neaux de la Castille-Vieille, et plus de la moitié d'un jambon d'Estramadure. En voilà plus qu'il ne nous en faut, dit le conducteur des vestales. Mesdames, vous n'avez qu'à choisir : que souhaitez-vous ? Ce qu'il vous plaira, répondirent-elles ; nous n'avons point d'autre goût que le vôtre. Là-dessus le bourgeois commande qu'on serve deux perdreaux et deux poulettes froids, et qu'on lui donne une chambre particulière, attendu qu'il est avec des dames très-délicates sur les bienséances.

On le fait entrer, lui et sa compagnie, dans un cabinet écarté où, un moment après, on leur apporte le plat ordonné, avec du pain et du vin. Nos Lucrèces, comme dans de haut appétit, se jettent avidement sur les viandes, tandis que le héné, qui devait payer l'écot, s'amuse à contempler sa Luisita ; c'est le nom de la beauté dont il était épris. Il admire ses blanches mains, où brillait une grosse bague qu'elle a gagnée en la courant ; il lui prodigue les noms d'étoile et de soleil, et ne saurait manger, tant il est aise d'avoir fait une si bonne rencontre. Il demande à sa déesse si elle est mariée ; elle répond que non, mais qu'elle est sous la conduite d'un frère. Si elle eût ajouté : du côté d'Adam, elle aurait dit la vérité.

Cependant les deux harpies, non-seulement dévoraient chacune un poulet, elles buvaient encore à proportion qu'elles mangeaient. Bientôt le vin manque, le galant va en chercher lui-même, pour en avoir plus promptement. Il n'est pas hors du cabinet, que Jacinthe, la compagne de Luisita, met la griffe sur les deux perdreaux qui restaient dans le plat, et les serre dans une grande poche de toile qu'elle a sous sa robe. Notre Adonis revient avec du vin frais, et remarquant qu'il n'y a plus de

viande, il demande à sa Vénus si elle ne veut rien davantage. Qu'on nous donne, dit-elle, de ces pigeon-neaux dont l'hôte nous a parlé, pourvu qu'ils soient excellents ; autrement un morceau de jambon d'Estramadure suffira. Elle n'a pas prononcé ces paroles, que voilà Patrice qui retourne à la provision, et fait apporter trois pigeon-neaux avec une forte tranche de jambon. Nos oiseaux de proie recommencèrent à becqueter ; et tandis que le bourgeois est obligé de disparaître une troisième fois pour aller demander du pain, ils envoient deux pigeon-neaux teuir compagnie aux prisonniers de la poche.

Après le repas, qui a fini par les fruits que la saison peut fournir, l'amoureux Patrice a pressé Luisita de lui donner les marques qu'il attendait de sa reconnaissance : la dame a refusé de contenter ses desirs, mais elle l'a flatté de quelque espérance, en lui disant qu'il y avait du temps pour tout, et que ce n'était pas dans un cabaret qu'elle voulait reconnaître le plaisir qu'il lui avait fait ; puis, attendant souper une heure après midi, elle a pris un air inquiet, et dit à sa compagne : Ah ! ma chère Jacinthe, que nous sommes malheureuses ! Nous ne trouverons plus de places pour voir les taureaux. Pardonnez-moi, a répondu Jacinthe ; ce cavalier n'a qu'à nous remener où il nous a si poliment abordés, et ne vous mettez pas en peine du reste.

Avant que de sortir de la taverne, il a fallu compter avec l'hôte, qui a fait monter la dépense à cinquante réales. Le bourgeois a mis la main à la bourse, mais, n'y trouvant que trente réales, il a été obligé de laisser en gage, pour le reste, son rosaire chargé de médailles d'argent ; ensuite il a reconduit les aventurières où il les avait prises, et les a placées commodément sur un échafaud dont le maître, qui est de sa connaissance, lui a fait crédit.

Elles ne sont pas plutôt assises, qu'elles demandent des rafraichissements. Je meurs de soif, s'écrie l'une : le jambon m'a furieusement altéré. Et moi de même, dit l'autre ; je boirais bien de la limonade. Patrice, qui n'entend que trop ce que cela veut dire, les quitte pour aller leur chercher des liqueurs, mais il s'arrête en chemin, et se dit à lui-même : Où vas-tu, insensé ? Ne semble-t-il pas que tu aies eut pistoles dans ta bourse ou dans ta maison ? Tu n'as pas seulement un maravédis. Que ferai-je ? ajouta-t-il : de retourner vers la dame sans lui porter ce qu'elle désire, il n'y a pas d'apparence ; d'un autre côté, faut-il que j'abandonne une entreprise si avancée ? Je ne puis m'y résoudre.

Dans cet embarras, il aperçoit parmi les spectateurs un de ses amis qui lui avait souvent fait des offres de services, que, par fierté, il n'avait jamais voulu accepter. Il perd toute honte en cette occasion ; il le joint avec empressement, et lui emprunte une double pistole, avec quoi, reprenant courage, il vole chez un limonadier, d'où il fait porter à ses princesses tant d'eaux glacées, tant de biscuits et de confitures sèches, que le double suffit à peine à cette nouvelle dépense.

Enfin, la fête finit avec le jour ; et notre homme va conduire sa dame chez elle, dans l'espérance d'en tirer bon parti. Mais lorsqu'ils sont devant une maison où elle dit qu'elle demeure, il en sort une espèce de servante qui vient au-devant de Luisita, et lui dit avec agitation : Eh ! d'où venez-vous à l'heure qu'il est ? Il y a deux heures que le seigneur don Gaspard Heridor, votre frère, vous attend en jurant comme un possédé. Alors la sœur, feignant d'être effrayée, se tourne vers le galant, et lui dit tout bas en lui serrant la main : Mon frère est homme d'une violence épouvantable ; mais sa colère ne dure pas. Tenez-vous dans la rue, et ne vous impatientez point : nous allons l'apaiser, et comme il va tous les soirs souper en ville, d'abord qu'il sera sorti, Jacinthe viendra vous en avertir, et vous introduira dans la maison.

Le bourgeois, que cette promesse console, baise avec transport la main de Luisita, qui lui fait quelques caresses, pour le laisser sur la bonne bouche, puis elle entre dans la maison avec Jacinthe et la servante. Patrice, demeuré dans la rue, prend patience ; il s'assied sur une borne à deux pas de la porte, et passe un temps considérable sans s'imaginer qu'on puisse avoir dessein de se jouer de lui ; il s'étonne seulement de ne pas voir sortir don Gaspard, et craint que ce maudit frère n'aille pas souper en ville.

Dépendant il entend sonner dix, onze heures, minuit ; alors il commence à perdre une partie de sa confiance, et à douter de la bonne foi de sa dame. Il s'approche de la porte, il entre et suit à tâtons une allée obscure, au milieu de laquelle il rencontre un escalier. Il n'ose monter ; mais il écoute attentivement, et son oreille est frappée du concert discordant que peuvent faire ensemble un chien qui aboie, un chat qui miaule et un enfant qui crie. Il juge enfin qu'on l'a trompé ; et ce qui achève de l'en persuader, c'est qu'ayant voulu pousser jusqu'au fond de l'allée, il s'est trouvé dans une autre rue que celle où il a si longtemps fait le pied de grue.

Il regrette alors son argent, et retourne au logis en maudissant les bas couleur de rose. Il frappe à sa porte ; sa femme, le chapelet à la main et les larmes aux yeux, lui vient ouvrir, et lui dit d'un air touchant : Ah ! Patrice, pouvez-vous abandonner ainsi votre maison, et vous soucier si peu de votre épouse et de vos enfants ? Qu'avez-vous fait depuis six heures du matin que vous êtes sorti ? Le mari, ne sachant que répondre à ce discours, et d'ailleurs tout honteux d'avoir été la dupe de deux friponnes, s'est déshabillé et mis au lit sans dire un mot. Sa femme, qui est en train de moraliser, lui fait un sermon qui l'endort dans ce moment.

Jetez la vue, poursuivit Asmodée, sur cette grande maison qui est à

côté de celle du cavalier qui écrit à ses amis la rupture de son mariage avec la maîtresse d'Ambroise; n'y remarquez-vous pas une jeune dame couchée dans un lit de satin cramoisi, relevé d'une broderie d'or? Pardonnez-moi, répondit don Cleophas, j'aperçois une personne endormie, et je vois, ce me semble, un livre sur son chevet. Justement, reprit le boiteux. Cette dame est une jeune comtesse fort spirituelle et d'une humeur très-enjouée : elle avait, depuis six jours, une insomnie qui la fatiguait extrêmement; elle s'est avisée aujourd'hui de faire venir un médecin des plus graves de la faculté. Il arrive; elle le consulte : il ordonne un remède marqué, dit-il, dans Hippocrate. La dame se met à plaisanter sur son ordonnance. Le médecin, animal hargneux, ne s'est nullement prêté à ses plaisanteries, et lui a dit avec la gravité doctorale : Madame, Hippocrate n'est point un homme à devoir être tourné en ridicule. Ah! seigneur docteur, a répondu la comtesse d'un air sérieux, je n'ai garde de me moquer d'un auteur si célèbre et si docte; j'en fais un si grand cas, que je suis persuadée qu'en l'ouvrant seulement je me guérirai de mon insomnie. J'en ai dans ma bibliothèque une traduction nouvelle du savant Azera; c'est la meilleure : qu'on me l'apporte. En effet, admirez le charme de cette lecture! dès la troisième page, la dame s'est endormie profondément.

Il y a dans les écuries de ce même hôtel un pauvre soldat manchot, que les palefreniers, par charité, laissent la nuit coucher sur la paille. Pendant le jour il demande l'aumône, et il a en tantôt une plaisante conversation avec un autre gueux qui demeure auprès de Buen-Retiro, sur le passage de la cour. Celui-ci fait fort bien ses affaires; il est à son aise, et il a une fille à marier qui passe chez les mendians pour une riche héritière. Le soldat, abordant ce père au *marav dis*, lui a dit : *Señor mendigo*, j'ai perdu mon bras droit; je ne puis plus servir le roi, et je me vois réduit, pour subsister, à faire, comme vous, des civilités aux passants. Je sais bien que, de tous les métiers, c'est celui qui nourrit le mieux son homme, et que tout ce qui lui manque, c'est d'être un peu plus honorable. S'il était honorable, a répondu l'autre, il ne vaudrait plus rien; car tout le monde s'en mêlerait.

Vous avez raison, a repris le manchot : oh çà, je suis donc un de vos confrères, et je voudrais m'allier avec vous. Donnez-moi votre fille. Vous n'y pensez pas, mon ami, a répliqué le richard; il lui faut un meilleur parti : vous n'êtes point assez estrophié pour être mon gendre; j'en veux un qui soit dans un état à faire pitié aux usuriers. Eh! ne suis-je pas, dit le soldat, dans une assez déplorable situation? Fi donc! a reparti l'autre brusquement, vous n'êtes que manchot, et vous osez prétendre à ma fille! Savez-vous bien que je l'ai refusée à un eul-de-jatte?

J'aurais tort, continua le Diable, de passer la maison qui joint l'hôtel de la comtesse, et où demeurent un vieux peintre ivrogne et un poète caustique. Le peintre est sorti de chez lui ce matin, à sept heures, dans le dessein d'aller chercher un confesseur pour sa femme malade à l'extrémité; mais il a rencontré un de ses amis qui l'a entraîné au cabaret, et il n'est revenu au logis qu'à dix heures du soir. Le poète, qui a la réputation d'avoir eu quelquefois de tristes salaires pour ses vers mordants, disait tantôt d'un air fanfaron, dans un café, en parlant d'un homme qui n'y était pas : C'est un faquin à qui je veux donner cent coups de bâton. Vous pouvez, a dit un railleur, les lui donner facilement, car vous êtes bien en fonds.

Je ne dois pas oublier une scène qui s'est passée aujourd'hui chez un banquier de cette rue, nouvellement établi dans cette ville : il n'y a pas trois mois qu'il est revenu du Pérou avec de grandes richesses. Son père est un honnête *capareto* de Viejo et de Mediana, gros village de la Castille-Vieille, auprès des montagnes de Sierra d'Avila, où il vit, très-content de son état, avec une femme de son âge, c'est-à-dire de soixante ans.

Il y avait un temps considérable que leur fils était sorti de chez eux pour aller aux Indes chercher une meilleure fortune que celle qu'ils lui pouvaient faire. Plus de vingt années s'étaient écoulées depuis qu'ils ne l'avaient vu; ils parlaient souvent de lui; ils priaient le ciel tous les jours de ne le point abandonner, et ils ne manquaient pas, tous les dimanches, de le faire recommander au prône par le curé, qui était de leurs amis. Le banquier, de son côté, ne le mettait pas en oubli. D'abord qu'il eut fixé son établissement, il résolut de s'informer par lui-même de la situation où ils pouvaient être. Pour cet effet, après avoir dit à ses domestiques de n'être pas en peine de lui, il partit, il y a quinze jours, à cheval, sans que personne l'accompagnât, et il se rendit au lieu de sa naissance.

Il était environ dix heures du soir, et le bon savetier dormait auprès de son épouse, lorsqu'ils se réveillèrent en sursaut, au bruit que fit le banquier en frappant à la porte de leur petite maison. Ils demandèrent qui frappait. Ouvrez, ouvrez, leur dit-il, c'est votre fils Francisco. A d'autres, répondit le bonhomme : passez votre chemin, voleurs, il n'y a rien à faire ici pour vous : Francisco est présentement aux Indes, s'il n'est pas mort. Votre fils n'est plus aux Indes, répliqua le banquier; il est revenu du Pérou : c'est lui qui vous parle; ne lui refusez pas l'entrée de votre maison. Levons-nous, Jacques, dit alors la femme, je crois effectivement que c'est Francisco; il me semble le reconnaître à sa voix.

Ils se levèrent aussitôt tous deux : le père alluma une chandelle, et la mère, après s'être habillée à la hâte, alla ouvrir la porte; elle envisagea Francisco, et, ne pouvant le reconnaître, elle se jette à son cou, et le serre étroitement entre ses bras. Maître Jacques, agité des mêmes mouvements que sa femme, embrasse à son tour son fils; et ces trois per-

sonnes, charmées de se voir réunies après une si longue absence, ne peuvent se rassasier du plaisir de s'en donner des marques.

Après des transports si doux, le banquier débrida son cheval, et le mit dans une étable où gisait une vache, mère nourrice de la maison; ensuite il rendit compte à ses parents de son voyage et des biens qu'il avait apportés du Pérou. Le détail fut un peu long, et aurait pu ennuyer des auditeurs désintéressés; mais un fils qui s'épanche en racontant ses aventures ne saurait laisser l'attention d'un père et d'une mère : il n'y a pas pour eux de circonstance indifférente; ils l'écoutaient avec avidité, et les moindres choses qu'il disait faisaient sur eux une vive impression de douleur ou de joie.

Dès qu'il eut achevé sa relation, il leur dit qu'il venait leur offrir une partie de ses biens, et il pria son père de ne plus travailler. Non, mon fils, lui dit maître Jacques, j'aime mon métier, je ne le quitterai pas. Quoi donc! répliqua le banquier, n'est-il pas temps que vous vous reposiez? Je ne vous propose point de venir demeurer à Madrid avec moi; je sais bien que le séjour de la ville n'aurait pas de charmes pour vous; je ne prétends pas troubler votre vie tranquille; mais, du moins, épargnez-vous un travail pénible, et vivez ici commodément, puisque vous le pouvez.

La mère appuya le sentiment du fils, et maître Jacques se rendit. Eh bien, Francillo, dit-il, pour te satisfaire, je ne travaillerai plus pour tous les habitants du village; je raccommoierai seulement mes soulers et ceux de M. le curé, notre bon ami. Après cette convention, le banquier avala deux œufs frais qu'on lui fit cuire, puis se coucha près de son père et s'endormit avec un plaisir que les enfants d'un bon naturel sont seuls capables de s'imaginer.

Le lendemain matin Francillo leur laissa une bourse de trois cents pistoles et revint à Madrid. Mais il a été bien étonné ce matin de voir tout à coup paraître chez lui maître Jacques. Quel sujet vous amène ici, père? lui a-t-il dit. Mon fils, a répondu le vieillard, je te rapporte ta bourse; reprends ton argent; je veux vivre de mon métier; je meurs d'ennui depuis que je ne travaille plus. Eh bien, mon père, a répliqué Francillo, retournez au village, continuez d'exercer votre profession; mais que ce soit seulement pour vous désennuyer. Remportez votre bourse, et n'épargnez pas la mienne. Eh! que veux-tu que je fasse de tant d'argent? a repris maître Jacques. Soulagez-en les pauvres, a reparti le banquier; faites-en l'usage que votre curé vous conseillera. Le savetier, content de cette réponse, s'en est retourné à Mediana.

Don Cleophas n'écoula pas sans plaisir l'histoire de Francillo; et il allait donner toutes les louanges dues au bon cœur de ce banquier, si dans ce moment même des cris perçants n'eussent attiré son attention. Seigneur Asmodee, s'écria-t-il, quel bruit éclatant se fait entendre? Ces cris qui frappent les airs, répondit le Diable, partent d'une maison où il a des fous enfermés : ils s'égosillent à force de crier et de chanter. Nous ne sommes pas bien éloignés de cette maison; allons voir ces fous tout à l'heure, répliqua Leandro. J'y consens, répartit le démon : je vais vous donner ce divertissement, et vous apprendre pourquoi ils ont perdu la raison. Il n'eut pas achevé ces paroles, qu'il emporta l'écolier sur la *casa de los locos*.

CHAPITRE IX.

Des fous enfermés.

Zambullo parcourut d'un air curieux toutes les loges; et après qu'il eut observé les folles et les fous qu'elles renfermaient, le Diable lui dit : Vous en voyez de toutes les façons; en voilà de l'un et de l'autre sexe; en voilà de tristes et de gais, de jeunes et de vieux : il faut à présent que je vous dise pourquoi la tête leur a tourné : allons de loge en loge, et commençons par les hommes.

Le premier qui se présente, et qui paraît furieux, est un novelliste castillan, né dans le sein de Madrid, un bourgeois fier et plus sensible à l'honneur de sa patrie qu'un ancien citoyen de Rome. Il est devenu fou de chagrin d'avoir lu dans la gazette que vingt-cinq Espagnols s'étaient laissés battre par un parti de cinquante Portugais.

Il a pour voisin un licencié qui avait tant d'envie d'attraper un bénéfice, qu'il a fait l'hypocrite à la cour pendant dix ans; et le désespoir de se voir toujours oublié dans les promotions lui a brouillé la cervelle; mais ce qu'il y a d'avantageux pour lui, c'est qu'il se croit archevêque de Tolède. S'il ne l'est pas effectivement, il a du moins le plaisir de s'imaginer qu'il l'est; et je le trouve d'autant plus heureux, que je regarde sa folie comme un beau songe qui ne finira qu'avec sa vie, et qu'il n'aura point de compte à rendre, en l'autre monde, de l'usage de ses revenus.

Le fou qui suit est un pupille : son tuteur l'a fait passer pour insensé, dans le dessein de s'emparer pour toujours de son bien : le pauvre garçon a véritablement perdu l'esprit, de rage d'être enfermé. Après le mineur est un maître d'école qui est venu là pour s'être obstiné à vouloir trouver le *paulo-post-futurum* du verbe grec; et le quatrième, un

marchand dont la raison n'a pu soutenir la nouvelle d'un naufrage, après avoir en la force de résister à deux banqueroutes qu'il a faites.

Le personnage qui git dans la loge suivante est le vieux capitaine Zanubio, cavalier napolitain qui s'est venu établir à Madrid. La jalousie l'a mis dans l'état où vous le voyez : apprenez son histoire.

Il avait une jeune femme nommée Aurore, qu'il gardait à vue; sa maison était inaccessible aux hommes. Aurore ne sortait jamais que pour aller à la messe, et encore était-elle toujours accompagnée de son vieux Tithon, qui la menait quelquefois prendre l'air à une terre qu'il a auprès d'Alcantara. Cependant un cavalier, appelé don Garcie Pacheco, l'ayant vue par hasard à l'église, avait conçu pour elle un amour violent : c'était un jeune homme entreprenant, et digne de l'attention d'une jolie femme mal mariée.

La difficulté de s'introduire chez Zanubio n'en ôta pas l'espérance à don Garcie. Comme il n'avait pas encore de barbe, et qu'il était assez beau garçon, il se déguisa en fille, prit une bourse de cent pistoles, et se rendit à la terre du capitaine, où il avait su que ce mari devait aller incessamment avec sa femme; il s'adressa à sa jardinière, et lui dit d'un ton d'héroïne de chevalerie poursuivie par un géant : Ma bonne, je viens me jeter dans vos bras; je vous prie d'avoir pitié de moi. Je suis une fille de Tolède; j'ai de la naissance et du bien; mes parents veulent me marier à un homme que je hais. Je me suis dérobée la nuit à leur tyrannie; j'ai besoin d'un asile : on ne viendra point me chercher ici; permettez que j'y demeure jusqu'à ce que ma famille ait pris de plus doux sentiments pour moi. Voilà ma bourse, ajouta-t-il en la lui donnant; recevez-la : c'est tout ce que je puis vous offrir présentement; mais j'espère que je serai quelque jour plus en état de reconnaître le service que vous m'aurez rendu.

La jardinière, touchée de la fin de ce discours, répondit : Ma fille, je veux vous servir; je connais de jeunes personnes qui ont été sacrifiées à de vieux hommes, et je sais bien qu'elles ne sont pas fort contentes; j'entre dans leurs peines; vous ne pouvez mieux vous adresser qu'à moi : je vous mettrai dans une petite chambre particulière où vous serez sûrement.

Don Garcie passa quelques jours dans cette terre, fort impatient d'y voir arriver Aurore. Elle y vint enfin avec son jaloux, qui visita d'abord, selon sa coutume, tous les appartements, les cabinets, les caves et les greniers, pour voir s'il ne trouverait point quelque ennemi de son honneur. La jardinière, qui le connaissait, le prévint, et lui conta de quelle manière une jeune fille était venue demander une retraite.

Zanubio, quoique très-déliant, n'eut pas le moindre soupçon de la supercherie : il fut seulement curieux de voir l'inconnue, qui le pria de la dispenser de dire son nom, disant qu'elle devait ce ménagement à sa famille, qu'elle déshonorait en quelque sorte par sa fuite; puis elle débita un roman avec tant d'esprit, que le capitaine en fut charmé. Il se sentit naître de l'inclination pour cette aimable personne : il lui offrit ses services; et, se flattant qu'il en pourrait tirer pied ou aile, il la mit auprès de sa femme.

Dès qu'Aurore vit don Garcie, elle rougit et se troubla sans savoir pourquoi : le cavalier s'en aperçut; il jugea qu'elle l'avait remarqué dans l'église où il l'avait vue : pour s'en éclaircir il lui dit, sitôt qu'il put l'entretenir en particulier : Madame, j'ai un frère qui m'a souvent parlé de vous : il vous a vue un moment dans une église; depuis ce moment, qu'il se rappelle mille fois par jour, il est dans un état digne de pitié.

A ce discours, Aurore envisagea don Garcie plus attentivement qu'elle n'avait fait encore, et lui répondit : Vous ressemblez trop à ce frère pour que je sois plus longtemps la dupe de votre stratagème; je vois bien que vous êtes un cavalier déguisé. Je me souviens qu'un jour, pendant que j'entendais la messe, ma tante s'ouvrit un instant, et que vous me vîtes : je vous examinai par curiosité : vous eûtes toujours les yeux attachés sur moi. Quand je sortis, je erois que vous ne manquâtes pas de me suivre pour apprendre qui j'étais, et dans quelle rue je faisais ma demeure. Je dis je crois, parce que je n'osai tourner la tête pour vous observer : mon mari, qui m'accompagnait, aurait pris garde à cette action, et m'en eût fait un crime. Le lendemain, et les jours suivants, je retournai dans la même église, je vous revis, et je remarquai si bien vos traits, que je les reconnais malgré votre déguisement.

Eh bien, madame, répliqua don Garcie, il faut me démasquer : oui, je suis un homme épris de vos charmes; c'est don Garcie Pacheco que l'amour introduit ici sous cet habillement. Et vous espérez sans doute, reprit Aurore, qu'approuvant votre folle ardeur, je favoriserai votre artifice et contribuerai de ma part à entretenir mon mari dans son erreur? mais c'est ce qui vous trompe : je vais lui découvrir tout; et il y va de mon honneur et de mon repos; d'ailleurs je suis bien aise de trouver une si belle occasion de lui faire voir que sa vigilance est moins sûre que sa vertu, et que, tout jaloux, tout déliant qu'il est, je suis plus difficile à surprendre que lui.

A peine eut-elle prononcé ces derniers mots, que le capitaine parut, et vint se mêler à la conversation. De quoi vous entretenez-vous, mesdames? leur dit-il. Aurore reprit aussitôt la parole : Nous parlions, répondit-elle, des jeunes cavaliers qui entreprennent de se faire aimer de jeunes femmes qui ont de vieux époux; et je disais que si quelqu'un de ces galants était assez téméraire pour s'introduire chez vous sous quelque déguisement, je saurais bien punir son audace.

Et vous, madame, reprit Zanubio en se tournant vers don Garcie, de

quelle manière en useriez-vous avec un jeune cavalier en pareil cas? Don Garcie était si troublé, si déconcerté, qu'il ne savait que répondre au capitaine, qui se serait aperçu de son embarras, si dans ce moment un valet ne fût venu lui dire qu'un homme arrivé de Madrid demandait à lui parler : il sortit pour aller s'informer de ce qu'on lui voulait.

Alors don Garcie se jeta aux pieds d'Aurore, et lui dit : Ah! madame, quel plaisir prenez-vous à m'embarrasser? Seriez-vous assez barbare pour me livrer au ressentiment d'un époux furieux? Non, Pacheco, répondit-elle en souriant; les jeunes femmes qui ont de vieux maris jaloux ne sont pas si cruelles : rassurez-vous; j'ai voulu me divertir en vous causant un peu de frayeur, mais vous en serez quitte pour cela : ce n'est pas trop vous faire acheter la complaisance que je veux bien avoir de vous souffrir ici. A des paroles si consolantes don Garcie sentit évanouir toute sa crainte, et conçut des espérances qu'Aurore eut la bonté de ne pas démentir.

Un jour qu'ils se donnaient tous deux, dans l'appartement de Zanubio, des marques d'une amitié réciproque, le capitaine les surprit : quand il n'aurait pas été le plus jaloux de tous les hommes, il en vit assez pour juger avec fondement que sa belle inconnue était un cavalier déguisé. A ce spectacle il devint furieux; il entra dans son cabinet pour prendre des pistolets; mais pendant ce temps-là les amants s'échappèrent, fermèrent par dehors les portes de l'appartement à double tour, emportèrent les clefs, et gagnèrent tous deux en diligence un village voisin, où don Garcie avait laissé son valet de chambre et deux bons chevaux. Là il quitta ses habits de fille, prit Aurore en croupe, et la conduisit à un couvent où elle avait une tante supérieure; après cela, il s'en retourna à Madrid attendre la suite de cette aventure.

Cependant Zanubio, se voyant enfermé, cria, appelle du monde : un valet accourut à sa voix; mais trouvant les portes fermées, il ne peut les ouvrir. Le capitaine s'efforce de les briser, et n'en venant point à bout assez vite à son gré, il cède à son impatience, se jette brusquement par une fenêtre avec ses pistolets à la main; il tombe à la renverse, se blesse la tête, et demeure étendu par terre sans connaissance. Ses domestiques arrivent, et le portent dans une salle sur un lit de repos : ils lui jettent de l'eau au visage; enfin, à force de le tourmenter, ils le font revenir de son évanouissement; mais il reprend sa fureur avec ses esprits : il demande où est sa femme, on lui répond qu'on l'a vue sortir avec la dame étrangère par une petite porte du jardin. Il ordonne aussitôt qu'on lui rende ses pistolets; on est obligé de lui obéir : il fait seller un cheval : il part sans songer qu'il est blessé, et prend un autre chemin que celui des amants. Il passa la journée à courir en vain; et s'étant arrêté la nuit dans une hôtellerie de village pour se reposer, la fatigue et sa blessure lui causèrent une fièvre avec un transport au cerveau qui pensa l'emporter.

Pour dire le reste en deux mots, il fut quinze jours malade dans ce village; ensuite il retourna dans sa terre, où, sans cesse occupé de son malheur, il perdit insensiblement l'esprit. Les parents d'Aurore n'en furent pas plutôt avertis, qu'ils le firent amener à Madrid pour l'enfermer parmi les fous. Sa femme est encore au couvent, où ils ont résolu de la laisser quelques années pour punir son indiscrétion, ou, si vous voulez, une faute dont on ne doit se prendre qu'à eux.

Immédiatement après Zanubio, continua le Diable, est le seigneur don Blaz Desdielado, cavalier plein de mérite : la mort de son épouse est cause qu'il est dans la situation déplorable où vous le voyez. Cela me surprend, dit don Cleophas. Un mari que la mort de sa femme rend insensé! je ne croyais pas qu'on pût pousser si loin l'amour conjugal. N'allons pas si vite, interrompit Asmodée; don Blaz n'est pas devenu fou de douleur d'avoir perdu sa femme; ce qui lui a trouble l'esprit, c'est que, n'ayant point d'enfants, il a été obligé de rendre aux parents de la défunte cinquante mille ducats qu'il reconnaît dans son contrat de mariage avoir reçus d'elle.

Oh, c'est une autre affaire! répliqua Leandro; je ne suis plus étonné de son accident. Et dites-moi, s'il vous plaît, quel est ce jeune homme qui saute comme un cabri dans la loge suivante, et qui s'arrête de moment en moment pour faire des éclats de rire, en se tenant les côtés? voilà un fou bien gai. Aussi, repartit le botteux, sa folie vient d'un excès de joie. Il était portier d'une personne de qualité; et comme il apprit un jour la mort d'un riche contador dont il se trouvait l'unique héritier, il ne fut point à l'épreuve d'une si joyeuse nouvelle : la tête lui tourna.

Nous voici parvenus à ce grand garçon qui joue de la guitare, et qui l'accompagne de sa voix : c'est un fou mélancolique, un amant que les rigueurs d'une dame ont réduit au désespoir, et qu'il a fallu enfermer. Ah, que je plains celui-là! s'écria l'écoier : permettez que je déplore son infortune, elle peut arriver à tous les honnêtes gens : si j'étais épris d'une beauté cruelle, je ne sais si je n'aurais pas le même sort. A ce sentiment, reprit le démon, je vous reconnais pour un vrai Castillan; il faut être né dans le sein de la Castille pour se sentir capable d'aimer jusqu'à devenir fou de chagrin de ne pouvoir plaire. Les Français ne sont pas si tendres : et si vous voulez savoir la différence qu'il y a entre un Français et un Espagnol sur cette matière, il ne faut que vous dire la chanson que ce fou chante, et qu'il vient de composer tout à l'heure.

CHANSON ESPAGNOLE¹.

Ardo y lloro sin sosiego :
Llorando y ardiendo tanto,
Que ni el llanto apaga el fuego,
Ni el fuego consume el llanto.

Je brûle et je pleure sans cesse, sans que mes pleurs puissent éteindre mes feux, ni mes feux consumer mes larmes.

C'est ainsi que parle un cavalier espagnol quand il est maltraité de sa dame ; et voici comme un Français se plaignait en pareil cas ces jours passés :

CHANSON FRANÇAISE.

L'objet qui règne dans mon cœur
Est toujours insensible à mon amour fidèle.
Mes soupirs, mes soupirs, ma langueur,
Ne sauraient attendrir cette beauté cruelle.
O ciel ! est-il un sort plus affreux que le mien ?
Ah ! puisque je ne puis lui plaire,
Je renonce au jour qui m'éclaire ;
Venez, mes chers amis, m'enterrer chez Payen.

Ce Payen est apparemment un traître ? dit don Cleophas. Justement, répondit le Diable. Continuons, examinons les autres fous. Passons plutôt aux femmes, répliqua Leandro, je suis impatient de les voir. Je vais céder à votre impatience, repartit l'esprit ; mais il y a ici deux ou trois infortunés que je suis bien aise de vous montrer auparavant : vous pourrez tirer quelque profit de leur malheur.

Considérez, dans la loge qui suit celle de ce joueur de guitare, ce visage pâle et décharné qui grince des dents, et semble vouloir manger les barreaux de fer qui sont à sa fenêtre : c'est un honnête homme né sous un astre si malheureux, qu'avec tout le mérite du monde, quelques mouvements qu'il se soit donnés pendant vingt années, il n'a pu parvenir à s'assurer du pain. Il a perdu la raison en voyant un très-petit sujet de sa connaissance monter en un jour, par l'arithmétique, au haut de la roue de la fortune.

Le voisin de ce fou est un vieux secrétaire qui a le timbre fêlé pour n'avoir pu supporter l'ingratitude d'un homme de la cour qu'il a servi pendant soixante ans. On ne peut assez louer le zèle et la fidélité de ce serviteur, qui ne demandait jamais rien : il se contentait de faire parler ses services et son assiduité ; mais son maître, loin de ressembler à Archélaüs, roi de Macédoine, qui refusait lorsqu'on lui demandait, et donnait quand on ne lui demandait pas, est mort sans le récompenser : il ne lui a laissé que ce qu'il lui faut pour passer le reste de ses jours dans la misère et parmi les fous.

Je ne veux plus vous en faire observer qu'un : c'est celui qui, les coudes appuyés sur sa fenêtre, paraît plongé dans une profonde rêverie. Vous voyez en lui un *señor hidalgo de Tafalla*, petite ville de Navarre : il est venu demeurer à Madrid, où il a fait un bel usage de son bien. Il avait la rage de vouloir connaître tous les beaux esprits et de les régaler : ce n'était chez lui tous les jours que festins ; et quoique les auteurs, nation ingrate et impolie, se moquassent de lui en le grugeant, il n'a pas été content qu'il n'ait mangé avec eux son petit fait. Il ne faut pas douter, dit Zambullo, qu'il ne soit devenu fou de regret de s'être si sottement ruiné. Tout au contraire, reprit Asmodée, c'est de se voir hors d'état de continuer le même train.

Venons présentement aux femmes, ajouta-t-il. Comment donc, s'écria l'écolier, je n'en vois que sept ou huit ! il y a moins de folles que je ne croyais. Toutes les folles ne sont pas ici, dit le démon en souriant. Je vous porterai, si vous le souhaitez, tout à l'heure, dans un autre quartier de cette ville, où il y a une grande maison qui en est toute pleine. Cela n'est pas nécessaire, répliqua don Cleophas ; je m'en tiens à celle-ci. Vous avez raison, reprit le boiteux ; ce sont presque toutes des filles de distinction : vous jugez bien, à la propreté de leur linge, qu'elles ne sauraient être des personnes du commun. Je vais vous apprendre la cause de leur folie.

Dans la première loge est la femme d'un corrégidor, à qui la rage d'avoir été appelée bourgeoise par une dame de la cour a troublé l'esprit : dans la seconde, demeure l'épouse d'un trésorier général du conseil des Indes ; elle est devenue folle de dépit d'avoir été obligée, dans une rue étroite, de faire reculer son carrosse pour laisser passer celui de la duchesse de Medina-Cœli ; dans la troisième, fait sa résidence une jeune veuve de famille marchande, qui a perdu le jugement, de regret d'avoir manqué un grand seigneur qu'elle espérait épouser : et la quatrième est

occupée par une fille de qualité nommée dona Beatrix, dont il faut que je vous raconte le malheur.

Cette dame avait une amie qu'on appelle dona Mencia : elles se voyaient tous les jours. Un chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, homme bien fait et galant, fit connaissance avec elles, et les rendit bientôt rivales ; elles se disputèrent vivement son cœur, qui pencha du côté de dona Mencia ; de sorte que celle-ci devint femme du chevalier.

Dona Beatrix, fort jalouse du pouvoir de ses charmes, conçut un dépit mortel de n'avoir pas eu la préférence ; et elle nourrissait, en bonne Espagnole, au fond de son cœur, un violent désir de se venger, lorsqu'elle reçut un billet de don Jacinthe de Romarate, autre amant de dona Mencia ; et ce cavalier lui manda qu'étant aussi mortifié qu'elle du mariage de sa maîtresse, il avait pris la résolution de se battre contre le chevalier qui la lui avait enlevée.

Cette lettre fut très-agréable à Beatrix, qui, ne voulant que la mort du pécheur, souhaitait seulement que don Jacinthe ôtât la vie à son rival. Pendant qu'elle attendait avec impatience une si chrétienne satisfaction, il arriva que son frère, ayant eu par hasard un différend avec ce même don Jacinthe, en vint aux prises avec lui, et fut percé de deux coups d'épée, desquels il mourut. Il était du devoir de dona Beatrix de poursuivre en justice le meurtrier de son frère ; cependant elle négligea cette poursuite, pour donner le temps à don Jacinthe d'attaquer le chevalier de Saint-Jacques ; ce qui prouve bien que les femmes n'ont point de si cher intérêt que celui de leur beauté. C'est ainsi qu'en use Pallas lorsque Ajax a violé Cassandre ; la déesse ne punit point à l'heure même le Grec sacrilège qui vient de profaner son temple ; elle veut auparavant qu'il contribue à la venger du jugement de Paris. Mais hélas ! dona Beatrix, moins heureuse que Minerve, n'a pas goûté le plaisir de la vengeance. Romarate a péri en se battant contre le chevalier ; et le chagrin qu'a eu cette dame de voir son injure impunie a troublé sa raison.

Les deux folles suivantes sont l'aïeule d'un avocat et une vieille marquise : la première, par sa mauvaise humeur, désolait son petit-fils, qui l'a mise ici fort honnêtement pour s'en débarrasser ; l'autre est une femme qui a toujours été idolâtre de sa beauté ; au lieu de vieillir de bonne grâce, elle pleurait sans cesse en voyant ses charmes tomber en ruine ; et enfin, un jour, en se considérant dans une glace fidèle, la tête lui tourna.

Tant mieux pour cette marquise, dit Leandro : dans le dérangement ou est son esprit elle n'aperçoit peut-être plus le changement que le temps a fait en elle. Non, assurément, répondit le Diable : bien loin de remarquer à présent un air de vieillesse sur son visage, son teint lui paraît un mélange de lis et de roses : elle voit autour d'elle les Grâces et les Amours ; en un mot, elle croit être la déesse Vénus. Eh bien, répliqua l'écolier, n'est-elle pas plus heureuse d'être folle que de se voir telle qu'elle est ? Sans doute, repartit Asmodée. Oh çà, il ne nous reste plus qu'une dame à observer : c'est celle qui habite la dernière loge, et que le sommeil vient d'accabler, après trois jours et trois nuits d'agitation : c'est dona Emerenciana ; examinez-la bien ; qu'en dites-vous ? Je la trouve fort belle, répondit Zambullo. Quel dommage ! faut-il qu'une si charmante personne soit insensée ! Par quel accident est-elle réduite en cet état ? Ecoutez-moi avec attention, repartit le boiteux, vous allez entendre l'histoire de son infortune.

Dona Emerenciana, fille unique de don Guillem Stephani, vivait tranquille à Sigüenza dans la maison de son père, lorsque don Chimen de Lizana vint troubler son repos par des galanteries qu'il mit en usage pour lui plaire. Elle ne se contenta pas d'être sensible aux soins de ce cavalier, elle eut la faiblesse de se prêter aux ruses qu'il employa pour lui parler, et bientôt elle lui donna sa foi en recevant la sienne.

Ces deux amants étaient d'une égale naissance ; mais la dame pouvait passer pour un des meilleurs partis d'Espagne, au lieu que don Chimen n'était qu'un cadet. Il y avait encore un autre obstacle à leur union. Don Guillem haïssait la famille des Lizana, ce qu'il ne faisait que trop connaître par ses discours, quand on la mettait devant lui sur le tapis ; il semblait même avoir plus d'aversion pour don Chimen que pour tout le reste de sa race. Emerenciana, vivement affligée de voir son père dans cette disposition, en concevait pour son amour un triste présage ; elle ne laissa pourtant pas, à bon compte, de s'abandonner à son penchant, et d'avoir des entretiens secrets avec Lizana, qui s'introduisait de temps en temps chez elle la nuit, par le ministère d'une soubrette.

Il arriva une de ces nuits que don Guillem, qui par hasard était éveillé lorsque le galant entra dans sa maison, crut entendre quelque bruit dans l'appartement de sa fille, peu éloigné du sien ; il n'en fallut pas davantage pour inquiéter un père aussi défiant que lui ; néanmoins, tout soupçonneux qu'il était, Emerenciana tenait une conduite si adroite, qu'il ne se doutait nullement de son intelligence avec don Chimen ; mais n'étant pas un homme à pousser la confiance trop loin, il se leva tout doucement de son lit, alla ouvrir une fenêtre qui donnait sur la rue, et eut la patience de s'y tenir jusqu'à ce qu'il vit descendre d'un balcon, par une échelle de soie, Lizana, qu'il reconnut à la clarté de la lune.

Quel spectacle pour Stephani, pour le plus vindicatif et le plus barbare mortel qu'ait jamais produit la Sicile, où il avait pris naissance ! Il ne céda point d'abord à sa colère, et n'eut garde de faire un éclat qui aurait pu dérober à ses coups la principale victime que son ressentiment demandait : il se contraignit, et attendit que sa fille fût levée le lendemain pour entrer dans son appartement : là, se voyant seul avec elle, et la regardant avec des yeux étincelants de fureur, il lui dit : Malheureuse ! qui, malgré la noblesse de ton sang, n'as pas honte de commettre des actions infâmes,

¹ Chanson espagnole. On peut la rendre ainsi en vers :

Je brûle et je pleure sans cesse ;
Mais c'est en vain, mes pleurs n'éteignent pas mes feux,
Mes feux ne peuvent pas, quelque ardeur qui me presse,
Tarir les larmes de mes yeux.

prépare-toi à souffrir un juste châtement. Ce fer, ajouta-t-il en tirant de son sein un poignard, ce fer va t'ôter la vie, si tu ne confesses la vérité : nomme-moi l'aulancier qui est venu cette nuit déshonorer ma maison !

Emerenciana demeura tout interdite, et si troublée de cette menace, qu'elle ne put proférer une parole. Ah, misérable ! poursuyvit, le père, ton silence et ton trouble ne m'aj prennent que trop ton crime. Eh, l'imagine-tu, fille indigne de moi, que j'ignore ce qui se passe ? J'ai vu cette nuit le téméraire ; j'ai reconnu don Chimen : ce n'eût pas été assez de recevoir la nuit un cavalier dans ton appartement, il fallait encore que ce cavalier fût mon plus grand ennemi ; mais sachons jus qu'à quel point je suis outragé ; parle sans déguisement ; ce n'est que par ta sincérité que tu peux éviter la mort.

La dame, à ces derniers mots, concevant quelque espérance d'échapper au sort funeste qui la menaçait, perdit une partie de sa frayeur, et répondit à don Guillem : Seigneur, je n'ai pu me défendre d'écouter Lizana ; mais je prends le ciel à témoin de la pureté de ses sentiments. Comme il sait que vous haïssez sa famille, il n'a point encore osé vous demander votre aveu ; et ce n'est que pour conférer ensemble sur les moyens de l'obtenir que je lui ai permis quelquefois de s'introduire ici. Et de quelle personne, répliqua Stephani, vous servez-vous l'un et l'autre pour faire tenir vos lettres ? C'est, répartit sa fille, un de vos pages qui nous rend ce service. Voilà, reprit le père, tout ce que je voulais savoir : il s'agit présentement d'exécuter le dessein que j'ai formé. Là-dessus, toujours la dague à la main, il lui fit prendre du papier et de l'encre, et l'obligea d'écrire à son amant ce billet qu'il lui dicta lui-même : « Cher époux, seul délice de ma vie, je vous avertis que mon père vient de partir tout à l'heure pour sa terre, d'où il ne reviendra que demain : profitez de l'occasion ; je me flatte que vous attendrez la nuit avec autant d'impatience que moi. »

Après qu'Emerenciana eut écrit et cacheté ce billet perfide, don Guillem lui dit : Fais venir le page qui s'acquitte si bien de l'emploi dont tu le charges, et lui ordonne de porter ce paquet à don Chimen ; mais n'espère pas me tromper : je vais me cacher dans un endroit de cette chambre. J'ouï j'observerai quand tu lui donneras cette commission ; et si tu lui dis un mot, ou lui fais quelque signe qui lui rende le message suspect, je te plongerai aussitôt le poignard dans le cœur. Emerenciana connaissait trop son père pour oser lui désobéir : elle remit le billet, comme à l'ordinaire, entre les mains du page.

Alors Stephani rengaina la dague ; mais il ne quitta point sa fille de toute la journée : il ne la laissa parler à personne en particulier, et fit si bien, que Lizana ne put être averti du piège qu'on lui tendait. Ce jeune homme ne manqua donc pas de se trouver au rendez-vous. À peine fut-il dans la maison de sa maîtresse, qu'il se sentit tout à coup saisi par trois hommes des plus vigoureux, qui le désarmèrent sans qu'il pût s'en défendre, lui mirent un linge dans la bouche pour l'empêcher de crier, lui bandèrent les yeux, et lui lièrent les mains derrière le dos : en même temps ils le portèrent en cet état dans un carrosse préparé pour cela, et dans lequel ils montèrent tous trois pour mieux répondre du cavalier, qu'ils conduisirent à la terre de Stephani, située au village de Miedes, à quatre petites lieues de Sigüenza. Don Guillem partit un moment après dans un autre carrosse, avec sa fille, deux femmes de chambre, et une duègne rébarbative qu'il avait fait venir chez lui l'après-dînée et prise à son service. Il emmena aussi tout le reste de ses gens, à la réserve d'un vieux domestique qui n'avait aucune connaissance du ravissement de Lizana.

Ils arrivèrent tous avant le jour à Miedes. Le premier soin du seigneur Stephani fut de faire enfermer don Chimen dans une cave voûtée, qui recevait une faible lumière par un soupirail si étroit, qu'un homme n'y pouvait passer : il ordonna ensuite à Julio, son valet de confiance, de donner pour toute nourriture au prisonnier du pain et de l'eau, pour lit une botte de paille, et de lui dire, chaque fois qu'il lui porterait à manger : Tiens, lâche suborneur, voilà de quelle manière don Guillem traite ceux qui sont assez hardis pour oser l'offenser. Ce cruel Sicilien n'en usa pas moins durement avec sa fille : il l'emprisonna dans une chambre qui n'avait point de vue sur la campagne, lui ôta ses femmes, et lui donna pour geôlière la duègne qu'il avait choisie, duègne sans égale pour tourmenter les filles commises à sa garde.

Il disposa donc ainsi des deux amants. Son intention n'était pas de s'en tenir là : il avait résolu de se défaire de don Chimen ; mais il voulait tâcher de commettre ce crime impunément, ce qui paraissait assez difficile. Comme il s'était servi de ses valets pour enlever ce cavalier, il ne pouvait pas se flatter qu'une action si de tant de monde demeurerait toujours secrète. Que faire donc pour n'avoir rien à démêler avec la justice ? Il prit son parti en grand scélérat : il assembla tous ses complices dans un corps de logis séparé du château ; il leur témoigna combien il était satisfait de leur zèle, et leur dit que, pour le reconnaître, il prétendait leur donner une bonne somme d'argent après les avoir bien regalés. Il les fit asseoir à une table ; et, au milieu du festin, Julio les empoisonna par son ordre : ensuite le maître et le valet mirent le feu au corps de logis ; et, avant que les flammes pussent attirer en cet endroit les habitants du village, ils assasinerent les deux femmes de chambre d'Emerenciana et le petit page dont j'ai parlé ; puis ils jetèrent leurs cadavres parmi les autres : bientôt le corps de logis fut enflammé et réduit en cendres, malgré les efforts que les paysans des environs firent pour étouffer l'embrasement. Il fallait voir, pendant ce temps-là, les démonstrations de douleur du Sicilien : il paraissait inconsolable de la perte de ses domestiques.

S'étant de cette manière assuré de la discrétion des gens qui auroient pu le trahir, il dit à son confident : Mon cher Julio, je suis maintenant tranquille, et je pourrai, quand il me plaira, ôter la vie à don Chimen ; mais, avant que je l'imole à mon honneur, je veux jouir du doux contentement de le faire souffrir : la misère et l'horreur d'une longue prison seront plus cruelles pour lui que la mort. Véritablement Lizana déplorait sans cesse son malheur ; et, s'attendant à ne jamais sortir de la cave, il souhaitait être délivré de ses peines par un prompt trépas.

Mais c'était en vain que Stephani espérait avoir l'esprit en repos après l'exploit qu'il venait de faire. Une nouvelle inquiétude vint l'agiter au bout de trois jours ; il craignait que Julio, en portant à manger au prisonnier, ne se laissât gagner par des promesses ; et cette crainte lui fit prendre la résolution de hâter la perte de l'un, et de brûler ensuite la cervelle à l'autre d'un coup de pistolet. Julio, de son côté, n'était pas sans défiance ; et, jugeant que son maître, après s'être défait de don Chimen, pourrait bien le sacrifier aussi à sa sûreté, conçut le dessein de se sauver une belle nuit avec tout ce qu'il y avait dans la maison de plus facile à emporter.

Voilà ce que ces deux honnêtes gens méditaient chacun en son particulier, lorsqu'un jour ils furent surpris l'un et l'autre à cent pas du château, par quinze ou vingt archers de la Sainte-Hermanad, qui les environnèrent tout à coup en criant : « De par le roi et la justice. » À cette vue, don Guillem pâlit et se troubla ; néanmoins, faisant bonne contenance, il demanda au commandant à qui il en voulait ? À vous-même, lui répondit l'officier : on vous accuse d'avoir enlevé don Chimen de Lizana ; je suis chargé de faire dans ce château une exacte recherche de ce cavalier, et de m'assurer même de votre personne. Stephani, par cette réponse, persuadé qu'il était perdu, devint furieux ; il tira de ses poches deux pistolets, dit qu'il ne souffrirait point qu'on visitât sa maison, et qu'il allait casser la tête au commandant, s'il ne se retirait promptement avec sa troupe. Le chef de la sainte confrérie, méprisant la menace, s'avança sur le Sicilien, qui lui lâcha un coup de pistolet, et le blessa au visage ; mais cette blessure coûta bientôt la vie au téméraire qui l'avait faite : car deux ou trois archers firent feu sur lui dans le moment, et le jetèrent par terre roide mort, pour venger leur officier. À l'égard de Julio, il se laissa prendre sans résistance ; et il ne fut pas besoin de l'interroger pour savoir de lui si don Chimen était dans le château : ce valet avoua tout ; mais voyant son maître sans vie, il le chargea de toute l'iniquité.

Enfin il mena le commandant et ses archers à la cave, où ils trouvèrent Lizana couché sur la paille, bien lié et garrotté. Ce malheureux cavalier, qui vivait dans une attente continuelle de la mort, crut que tant de gens armés n'entraient dans sa prison que pour le faire mourir ; et il fut agréablement surpris d'apprendre que ceux qu'il prenait pour ses bourreaux étaient ses libérateurs. Après qu'ils l'eurent délié et tiré de la cave, il les remercia de sa délivrance, et leur demanda comment ils avoient su qu'il était prisonnier dans ce château. C'est, lui dit le commandant, ce que je vais vous conter en peu de mots.

La nuit de votre enlèvement, poursuyvit-il, un de vos ravisseurs, qui avait une amie à deux pas de chez don Guillem, étant allé lui dire adieu avant son départ pour la campagne, eut l'indiscrétion de lui révéler le projet de Stephani. Cette femme garda le secret pendant deux ou trois jours ; mais, comme le bruit de l'incendie arrivé à Miedes se répandit dans la ville de Sigüenza, et qu'il parut étrange à tout le monde que les domestiques du Sicilien eussent tous péri dans ce malheur, elle se mit dans l'esprit que cet embrasement devait être l'ouvrage de don Guillem. Ainsi, pour venger son amant, elle alla trouver le seigneur don Félix votre père, et lui dit tout ce qu'elle savait. Don Félix, effrayé de vous voir à la merci d'un homme capable de tout, mena la femme chez le corréridor, qui, après l'avoir écoutée, ne douta point que Stephani n'eût envie de vous faire souffrir de longs et cruels tourments, et ne fût le diabolique auteur de l'incendie ; ce que voulant approfondir, ce juge m'a ce matin envoyé ordre, à Retortillo, où je fais ma demeure, de monter à cheval, et de me rendre avec ma brigade à ce château ; de vous y chercher, et de prendre don Guillem mort ou vif. Je me suis heureusement acquitté de ma commission pour ce qui vous regarde ; mais je suis fâché de ne pouvoir conduire à Sigüenza le coupable vivant. Il nous a mis, par sa résistance, dans la nécessité de le tuer.

L'officier, ayant parlé de cette sorte, dit à don Chimen : Seigneur cavalier je vais dresser un procès-verbal de tout ce qui vient de se passer ici, après quoi nous partirons pour satisfaire l'impatience que vous devez avoir de lirer votre famille de l'inquiétude que vous lui causez. Attendez, seigneur commandant, s'écria Julio dans cet endroit ; je vais vous fournir une nouvelle matière pour grossir votre procès-verbal : vous avez encore une autre personne prisonnière à mettre en liberté. Dona Emerenciana est enfermée dans une chambre obscure, où une duègne impitoyable lui tient sans cesse des discours mortifiants, et ne la laisse pas un moment en repos. O ciel ! dit Lizana, le cruel Stephani ne s'est donc pas contenté d'exercer sur moi sa barbarie : allons promptement délivrer cette dame infortunée de la tyrannie de sa gouvernante.

Là-dessus Julio mena le commandant et don Chimen, suivis de cinq ou six archers, à la chambre qui servait de prison à la fille de don Guillem : ils frappèrent à la porte et la duègne vint ouvrir. Vous concevez bien le plaisir que Lizana se faisait de revoir sa maîtresse, après avoir désespéré de la posséder. Il sentait renaitre son espérance, ou plutôt il ne

pouvait douter de son bonheur, puisque la seule personne qui était en droit de s'y opposer, ne vivait plus. Dès qu'il aperçut Emerenciana il courut se jeter à ses pieds; mais qui pourrait exprimer la douleur dont il fut saisi, lorsqu'au lieu de trouver une amante disposée à répondre à ses transports, il ne vit qu'une dame hors de son bon sens? En effet, elle avait été tant tourmentée par la duègne, qu'elle en était devenue folle. Elle demeura quelque temps rêveuse; puis s'imaginant tout à coup être la belle Angélique assiégee par les Tartares dans la forteresse d'Abraque, elle regarda tous les hommes qui étaient dans sa chambre comme autant de paladins qui venaient à son secours. Elle prit le chef de la sainte confrérie pour Roland, Lizana pour Brandimart, Julio pour Hubert du Lion, et les archers pour Antifort, Clarion, Adrian, et les deux fils du marquis Olivier. Elle les regarda avec beaucoup de politesse, et leur dit: Braves chevaliers, je ne crains plus à l'heure qu'il est l'empereur Agri-can ni la reine Marphise; votre valeur est capable de me défendre contre tous les guerriers de l'univers.

A ce discours extravagant l'officier et ses archers ne purent s'empêcher de rire. Il n'en fut pas de même de don Chimen: vivement affligé de voir sa dame dans une si triste situation pour l'amour de lui, il pensa perdre à son tour le jugement; il ne laissa pas toutefois de se flatter qu'elle reprendrait l'usage de sa raison; et dans cette espérance: Ma chère Emerenciana, lui dit-il tendrement, reconnaissez Lizana; rappelez votre esprit égaré; apprenez que nos malheurs sont finis: le ciel ne veut pas que deux cœurs qu'il a joints soient séparés; et le père inhumain qui nous a si maltraités ne peut plus nous être contraire.

La réponse que fit à ses paroles la fille du roi Galafron fut encore un discours adressé aux vaillants défenseurs d'Abraque, qui pour le coup n'en firent point. Le commandant même, quoique très-peu pitoyable de son naturel, sentit quelque mouvement de compassion, et dit à don Chimen, qu'il voyait accablé de douleur: Seigneur cavalier, ne désespérez point de la guérison de votre dame; vous avez à Sigüenza des docteurs en médecine qui pourront en venir à bout par leurs remèdes; mais ne vous arrêtons pas ici plus longtemps. Vous, seigneur Hubert du Lion, ajouta-t-il en parlant à Julio; vous qui savez où sont les écuries de ce château, menez-y avec vous Antifort et les deux fils du marquis Olivier: choisissez les meilleurs coursiers, et les mettez au char de la princesse; je vais pendant ce temps-là dresser mon procès-verbal.

En disant cela, il tira de ses poches une écriture et du papier; et après avoir écrit tout ce qu'il voulut, il présenta la main à Angélique pour l'aider à descendre dans la cour, où, par les soins des paladins, il se trouva un carrosse à quatre mules prêt à partir: il monta dedans avec la dame et don Chimen, et il y fit entrer aussi la duègne, dont il jugea que le corrégidor serait bien aise d'avoir la déposition. Ce n'est pas tout: par ordre du chef de la brigade, on chargea de chaînes Julio, et on le mit dans un autre carrosse, auprès du corps de don Guillem. Les archers remontèrent ensuite sur leurs chevaux; après quoi ils prirent tous ensemble la route de Sigüenza.

La fille de Stephani dit en chemin mille extravagances, qui furent autant de coups de poignard pour son amant. Il ne pouvait sans colère envisager la duègne. C'est vous, cruelle vieille, lui disait-il, c'est vous qui, par vos persécutions, avez poussé à bout Emerenciana et troublé son esprit. La gouvernante se justifiait d'un air hypocrite, et donnait tout le tort au défunt. C'est au seul don Guillem, répondit-elle, qu'il faut imputer ce malheur: ce père trop rigoureux venait chaque jour effrayer sa fille par des menaces qui l'ont fait enfin devenir folle.

En arrivant à Sigüenza, le commandant alla rendre compte de sa commission au corrégidor, qui sur-le-champ interrogea Julio et la duègne, et les envoya dans les prisons de cette ville, où ils sont encore. Ce juge reçut aussi la déposition de Lizana, qui prit ensuite congé de lui pour se retirer chez son père, où il fit succéder la joie à la tristesse et à l'inquiétude. Pour dona Emerenciana, le corrégidor eut soin de la faire conduire à Madrid, où elle avait un oncle du côté maternel. Ce bon parent, qui ne demandait pas mieux que d'avoir l'administration du bien de sa nièce, fut nommé son tuteur. Comme il ne pouvait honnêtement se dispenser de paraître avoir envie qu'elle guérît, il eut recours aux plus fameux médecins; mais il n'eut pas sujet de s'en repentir; car après y avoir perdu leur latin, ils déclarèrent le mal incurable. Sur cette décision, le tuteur n'a pas manqué de faire enfermer ici la pupille, qui, suivant les apparences, y demeurera le reste de ses jours.

La triste destinée! s'écria don Clephas; j'en suis véritablement touché; dona Emerenciana méritait d'être plus heureuse. Et don Chimen, ajouta-t-il, qu'est-il devenu? Je suis curieux de savoir quel parti il a pris. Un fort raisonnable, répartit Asmodée: quand il a vu que le mal était sans remède, il est allé dans la Nouvelle-Espagne; il espère qu'en voyageant il perdra peu à peu le souvenir d'une dame que la raison et son repos veulent qu'il oublie... Mais, poursuivit le Diable, après avoir montré les fous qui sont enfermés, il faut que je vous en fasse voir qui méritent de l'être.

CHAPITRE X.

Dont la matière est inépuisable.

Regardons du côté de la ville, et à mesure que je découvrirai des sujets dignes d'être mis au nombre de ceux qui sont ici, j'en dirai le

caractère. J'en vois déjà un que je ne veux pas laisser échapper: c'est un nouveau marié. Il y a huit jours que, sur le rapport qu'on lui fit des coquetteries d'une aventurière qu'il aimait, il alla chez elle plein de haine, brisa une partie de ses meubles, jeta les autres par les fenêtres, et le lendemain il l'épousa. Un homme de la sorte, dit Zambullo, mérite assurément la première place vacante dans cette maison.

Il a un voisin, reprit le boiteux, que je ne trouve pas plus sage que lui: c'est un garçon de quarante-cinq ans, qui a de quoi vivre, et qui veut se mettre au service d'un grand. J'aperçois la veuve d'un juriconsulte; la bonne dame a douze lustres accomplis: son mari vient de mourir; elle veut se retirer dans un couvent, afin, dit-elle, que sa réputation soit à l'abri de la médisance.

Je découvre aussi deux pucelles, ou, pour mieux dire, deux filles de cinquante ans: elles font des vœux au ciel pour qu'il ait la bonté d'appeler leur père, qui les tient enfermées comme des mineures; elles espèrent qu'après sa mort elles trouveront de jolis hommes qui les épouseront par inclination. Pourquoi non? dit l'écolier; il y a des hommes d'un goût si bizarre! J'en demeure d'accord, répondit Asmodée: elles peuvent trouver des époux; mais elles ne doivent pas s'en flatter: c'est en cela que consiste leur folie.

Il n'y a point de pays où les femmes se rendent justice sur leur âge. Il y a un mois qu'à Paris une fille de quarante-huit ans, et une femme de soixante-neuf, allèrent en témoignage chez un commissaire pour une veuve de leurs amies dont on attaquait la vertu. Le commissaire interrogea d'abord la femme mariée, et lui demanda son âge: quoiqu'elle eût son extrait baptismal écrit sur son front, elle ne laissa pas de dire hardiment qu'elle n'avait que quarante ans. Après qu'il l'eut interrogée, il s'adressa à la fille: Et vous, mademoiselle, lui dit-il, quel âge avez-vous? Passons aux autres questions, monsieur le commissaire, lui répondit-elle; on ne doit pas nous demander cela. Vous n'y pensez pas, reprit-il; ignorez-vous qu'en justice... Oh! il n'y a justice qui tienne, interrompit brusquement la fille; hé! qu'importe à la justice de savoir quel âge j'ai? Ce ne sont pas ses affaires. Mais je ne puis recevoir, dit-il, votre déposition, si votre âge n'y est pas; c'est une circonstance requise. Si cela est absolument nécessaire, répliqua-t-elle, regardez-moi donc avec attention, et mettez mon âge en conscience.

Le commissaire la considéra, et fut assez poli pour ne marquer que vingt-huit ans. Il lui demanda ensuite si elle connaissait la veuve depuis longtemps. Avant son mariage, répondit-elle. J'ai donc mal coté votre âge, reprit-il, car je ne vous ai donné que vingt-huit ans, et il y en a vingt-neuf que la veuve est mariée. Eh bien, s'écria la fille, écrivez donc que j'en ai trente: j'ai pu à un an connaître la veuve. Cela ne serait pas régulier, répliqua-t-il, ajoutons-en une douzaine. Non pas, s'il vous plaît, dit-elle: tout ce que je puis faire pour contenter la justice, c'est d'y mettre encore une année; mais je n'y mettrai pas un mois avec, quand il s'agirait de mon honneur.

Lorsque les deux déposantes furent sorties de chez le commissaire, la femme dit à la fille: Admirez, je vous prie, ce nigaud, qui nous croit assez sottes pour aller dire notre âge au juste; c'est bien assez vraiment qu'il soit marqué sur les registres de nos paroisses, sans qu'il l'écrive encore sur ses papiers, afin que tout le monde en soit instruit. Ne serait-il pas bien gracieux pour nous d'entendre lire en plein barreau: « Madame li-chard, âgée de soixante et tant d'années, et mademoiselle Perinelle, âgée de quarante-cinq, déposent de telles et telles choses. » Pour moi, je me moque de cela: j'ai supprimé vingt années, à bon compte; vous avez fort bien fait d'en user de même.

Qu'appellez-vous de même? répondit la fille d'un ton brusque; je suis votre servante: je n'ai tout au plus que trente-cinq ans. Hé! ma petite, répliqua l'autre d'un air malin, à qui le dites-vous? Je vous ai vue naître; je parle de longtemps; je me souviens d'avoir vu votre père: lorsqu'il mourut il n'était pas jeune, et il y a près de quarante ans qu'il est mort. Oh! mon père, mon père, interrompit avec précipitation la fille irritée de la franchise de la femme: quand mon père épousa ma mère, il était déjà si vieux, qu'il ne pouvait plus faire d'enfants.

Je remarque dans une maison, poursuivit l'esprit, deux hommes qui ne sont pas trop raisonnables: l'un est un enfant de famille, qui ne saurait garder d'argent, ni s'en passer; il a trouvé un bon moyen d'en avoir toujours. Quand il est en fonds il achète des livres, et dès qu'il est à sec il s'en défait pour la moitié de ce qu'ils lui ont coûté. L'autre est un peintre étranger qui fait des portraits de femmes; il est habile: il dessine correctement; il peint à merveille, et attrape la ressemblance; mais il ne flâte point, et il s' imagine qu'il aura la presse. *Inter stultos referatur.*

Comment donc, dit l'écolier, vous parlez latin! Cela doit-il vous étonner? répondit le Diable. Je parle parfaitement toutes sortes de langues: je sais l'hébreu, le turc, l'arabe et le grec; cependant je n'en ai pas l'esprit plus orgueilleux ni plus pédantesque: j'ai cet avantage sur vos érudits.

Voyez, dans ce grand hôtel, à main gauche, une dame malade, qu'entourent plusieurs femmes qui la veillent: c'est la veuve d'un riche et fameux architecte, une femme entêtée de noblesse. Elle vient de faire son testament: elle a des biens immenses, qu'elle donne à des personnes de première qualité, qui ne la connaissent seulement pas; elle leur fait des legs à cause de leurs grands noms. On lui a demandé si elle ne voulait rien laisser à un certain homme qui lui a rendu des services considérables. Hélas! non, a-t-elle répondu d'un air triste, et j'en suis fâchée:

je ne suis point assez ingrate pour refuser d'avouer que je lui ai beaucoup d'obligation ; mais il est roturier, et son nom déshonorerait mon testament.

Seigneur Asmodée, interrompit Leandro, apprenez-moi, de grâce, si ce vieillard que je vois occupé à lire dans un cabinet ne serait point par hasard un homme à mériter d'être ici ? Il le mériterait sans doute, répondit le démon : ce personnage est un vieux licencié qui lit une épreuve d'un livre qu'il a sous la presse. C'est apparemment quelque ouvrage de morale ou de théologie ? dit don Cleophas. Non, répartit le boiteux, ce sont des poésies gaillardes qu'il a composées dans sa jeunesse : au lieu de les brûler, ou du moins de les laisser périr avec lui, il les fait imprimer de son vivant, de peur qu'après sa mort ses héritiers ne soient tentés de les mettre au jour, et que, par respect pour son caractère, ils n'en ôtent tout le sel et l'agrément.

J'aurais tort d'oublier une petite femme qui demeure chez ce licencié : elle est si persuadée qu'elle plaît aux hommes, qu'elle met tous ceux qui lui parlent au nombre de ses amants.

Mais venons à un riche chanoine que je vois à deux pas de là. Il a une folie fort singulière : s'il vit frugalement, ce n'est ni par mortification, ni par sobriété ; s'il se passe d'équipage, ce n'est point par avarice. Et pourquoi donc ménage-t-il son revenu ? C'est pour amasser de l'argent. Qu'en veut-il faire ? des aumônes ? Non : il en achète des tableaux, des meubles précieux, des bijoux. Et vous croyez que c'est pour en jouir pendant sa vie ? vous vous trompez : c'est uniquement pour en payer son inventaire.

Ce que vous dites est outré, interrompit Zambullo : y a-t-il au monde un homme de ce caractère-là ? Oui, vous dis-je, reprit le Diable, il a cette manie ; il se fait un plaisir de penser qu'on admirera son inventaire. A-t-il acheté, par exemple, un beau bureau ? il le fait empaqueter proprement et serrer dans un garde-meuble, afin qu'il paraisse tout neuf aux yeux des fripiers qui viendront le marchander après sa mort.

Passons à un de ses voisins que vous ne trouverez pas moins fou : c'est un vieux garçon venu depuis peu des îles Philippines à Madrid, avec une riche succession que son père, qui était auditeur de l'audience de Manille, lui a laissée. Sa conduite est assez extraordinaire : on le voit toute la journée dans les antichambres du roi et du premier ministre. Ne le prenez pas pour un ambitieux qui brigue quelque charge importante ; il n'en souhaite aucune, et ne demande rien. Hé quoi ! me direz-vous, il n'irait dans cet endroit-là simplement que pour faire sa cour ? Encore moins. Il ne parle jamais au ministre ; il n'en est pas même connu, et ne se soucie nullement de l'être. Quel est donc son but ? Le voici : il voudrait persuader qu'il a du crédit.

Le plaisant original ! s'écria l'écolier en éclatant de rire ; c'est se donner bien de la peine pour peu de chose : vous avez raison de le mettre au rang des fous à enfermer. Oh ! reprit Asmodée, je vais vous en montrer beaucoup d'autres qu'il ne serait pas juste de croire plus sensés. Considérez dans cette grande maison, où vous apercevez tant de bougies allumées, trois hommes et deux femmes autour d'une table ; ils ont soupé ensemble, et jouent présentement aux cartes pour achever de passer la nuit, après quoi ils se sépareront : telle est la vie que mènent ces dames et ces cavaliers. Ils s'assemblent régulièrement tous les soirs, et se quittent au lever de l'aurore pour aller dormir, jusqu'à ce que les ténèbres reviennent chasser le jour, ils ont renoncé à la vue du soleil et des beautés de la nature. Ne dirait-on pas, à les voir ainsi environnés de flambeaux, que ce sont des morts qui attendent qu'on leur rende les derniers devoirs ? Il n'est pas besoin d'enfermer ces fous-là, dit don Cleophas, ils le sont déjà.

Je vois dans les bras du sommeil, reprit le boiteux, un homme que j'aime et qui m'affectionne aussi beaucoup, un sujet pétri d'une pâte de ma façon : c'est un vieux bachelier qui idolâtre le beau sexe. Vous ne sauriez lui parler d'une jolie dame sans remarquer qu'il vous écoute avec un extrême plaisir : si vous lui dites qu'elle a une petite bouche, des lèvres vermeilles, des dents d'ivoire, un teint d'albâtre ; en un mot, si vous la lui peignez en détail, il soupire à chaque trait, il tourne les yeux, il lui prend des élans de volupté. Il y a deux jours qu'en passant dans la rue d'Alcala, devant la boutique d'un cordonnier de femme, il s'arrêta tout court pour regarder une petite pantoufle qu'il y aperçut. Après l'avoir considérée avec plus d'attention qu'elle n'en méritait, il dit d'un air pâmé à un cavalier qui l'accompagnait : Ah, mon ami ! voilà une pantoufle qui m'enchantait l'imagination ! que le pied pour lequel on l'a faite doit être mignon ! Je prends trop de plaisir à la voir ; éloignons-nous promptement, il y a du péril à passer par ici.

Il faut marquer de noir ce bachelier-là, dit Leandro Perez. C'est juger sainement de lui, reprit le Diable, et l'on ne doit pas non plus marquer de blanc son plus proche voisin, un original d'auditeur qui, parce qu'il a un équipage, rougit de honte quand il est obligé de se servir d'un carrosse de louage. Faisons une accolade de cet auditeur avec un licencié de ses parents qui possède une dignité d'un grand revenu dans une église de Madrid, et qui va presque toujours en carrosse de louage, pour en ménager deux fort propres et quatre belles miles qu'il a chez lui.

Je découvre, dans le voisinage de l'auditeur et du bachelier, un homme à qui on ne peut sans injustice refuser une place parmi les fous : c'est un cavalier de soixante ans qui fait l'amour à une jeune femme ; il la voit tous les jours, et croit lui plaire en l'entretenant des bonnes fortunes qu'il a eues dans ses beaux jours ; il veut qu'elle lui tienne compte d'avoir été autrefois aimable.

Mettons avec ce vieillard un autre qui repose à dix pas de nous : un

comte français qui est venu à Madrid pour voir la cour d'Espagne. Ce vieux seigneur est dans son quatorzième lustre ; il a brillé dans ses belles années à la cour de son roi ; tout le monde y admirait jadis sa taille, son air galant, et l'on était surtout charmé du goût qu'il y avait dans la manière dont il s'habillait. Il a conservé tous ses habits, et il les porte depuis cinquante ans en dépit de la mode, qui change tous les jours dans son pays. Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il s'imagine avoir encore aujourd'hui les mêmes grâces qu'on lui trouvait dans sa jeunesse.

Il n'y a point à hésiter, dit don Cleophas ; plaçons ce seigneur français parmi les personnes qui sont dignes d'être pensionnaires dans *la casa de los locos*. J'y retiens une loge, reprit le démon, pour une dame qui demeure dans un grenier à côté de l'hôtel du comte ; c'est une vieille veuve qui, par un excès de tendresse pour ses enfants, a eu la bonté de leur faire une donation de tous ses biens, moyennant une petite pension alimentaire que lesdits enfants sont obligés de lui faire, et que, par reconnaissance, ils ont grand soin de ne lui pas payer.

J'y veux envoyer aussi un vieux garçon de bonne famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pouvant se passer d'espèces, est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devait trente pistoles, vint les lui demander, en lui disant qu'elle en avait besoin pour se marier à un valet de chambre qui la recherchait. Tu as donc d'autre argent, lui dit-il ; car où diable est le valet de chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles ? Hé mais, répondit-elle, j'ai encore outre cela deux cents ducats. Deux cents ducats ! répliqua-t-il avec émotion ; malepeste ! Tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse, et nous voilà quittes à quitte. Il fut pris au mot, et sa blanchisseuse est devenue sa femme.

Retenons trois places pour ces trois personnes qui reviennent de souper en ville, et qui rentrent dans cet hôtel à main droite, où elles font leur résidence. L'un est un comte qui se pique d'aimer les belles-lettres ; l'autre est son frère le licencié, et le troisième est un bel esprit attaché à eux. Ils ne se quittent presque point ; ils vont tous trois ensemble partout en visite. Le comte n'a soin que de se louer ; son frère le loue et se loue aussi lui-même ; mais le bel esprit est chargé de trois soins : de les louer tous deux, et de mêler ses louanges avec les leurs.

Encore deux places ; l'une pour un vieux bourgeois fleuriste qui, n'ayant pas de quoi vivre, veut entretenir un jardinier et une jardinière pour avoir soin d'une douzaine de fleurs qu'il a dans son jardin. L'autre pour un histrion qui, plaignant les désagréments attachés à la vie comique, disait l'autre jour à quelques-uns de ses camarades : Ma foi, mes amis, je suis bien dégoûté de la profession ; oui, j'aimerais mieux n'être qu'un petit gentilhomme de campagne de mille ducats de rente.

De quelque côté que je tourne la vue, continua l'esprit, je ne rencontre que des cerveaux malades. J'aperçois un chevalier de Calatrava, qui est si fier et si vain d'avoir des entrefens secrets avec la fille d'un grand, qu'il se croit de niveau avec les premières personnes de la cour. Il ressemble à Villius, qui s'imaginait être gendre de Sylla, parce qu'il était bien avec la fille de ce dictateur ; cette comparaison est d'autant plus juste, que ce chevalier a, comme le Romain, un *Longareus*, c'est-à-dire un rival de néant, qui est encore plus favorisé que lui.

On dirait que les mêmes hommes renaissent de temps en temps sous de nouveaux traits. Je reconnais, dans ce commis de ministre, Bollanus, qui ne gardait de mesure avec personne, et qui rompait en visière à tous ceux dont l'abord lui était désagréable. Je revois, dans ce vieux président, Fufidius, qui prêtait son argent à cinq pour cent par mois ; et Marsæus, qui donna sa maison paternelle à la comédienne Origo, revit dans ce garçon de famille qui mange avec une femme de théâtre une maison de campagne qu'il a près de l'Escorial.

Asmodée allait poursuivre ; mais comme il entendit tout à coup accorder des instruments de musique, il s'arrêta, et dit à don Cleophas : Il y a au bout de cette rue des musiciens qui vont donner une sérénade à la fille d'un *alcade de corte* ; si vous voulez voir cette fête de près, vous n'avez qu'à parler. J'aime fort ces sortes de concerts, répondit Zambullo ; approchons-nous de ces symphonistes, peut-être y a-t-il des voix parmi eux. Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il se trouva sur une maison voisine de l'alcade.

Les joueurs d'instruments jouèrent d'abord quelques airs italiens ; après quoi, deux chanteurs chantaient alternativement les couplets suivants :

Si de tu hermosa quieros
Una copia con mil gracias ;
Eseucha, porque pretendo
El pintarla,

Si vous voulez une copie de vos grâces et de votre beauté, écoutez-moi, car j'ai prétends en faire le portrait.

Es tu frente toda nieve
Y et alabastro, batallas
Ofreció al Amor, haciendo
En ella saya.

Votre visage, tout de neige et d'albâtre, a fait des défis à l'Amour, qui se moquait de lui.

Amor labró de tus cejas
Dos arcos para su aljava ;

Y debaxo ha descubierto
Quien le mata.

L'Amour a fait de vos sourcils deux arcs pour son carquois ; mais il a découvert le dessous qui le tue.

Eres dueña de el lugar,
Vandolera de las almas,
Iman de los alvedrios,
Linda alhaja.

Vous êtes souveraine de ce séjour, la voleuse des cœurs, l'aimant des désirs, un joli bijou.

Un rasgo de tu hermosura
Quisiera yo retratarla ;
Que es estrella es cielo, es sol ;
No es sino el alva.

Je voudrais d'un seul trait peindre votre beauté : c'est une étoile, un ciel, un soleil ; non, ce n'est qu'une aurore.

Les couplets sont galants et délicats, s'écria l'écolier. Ils vous semblent tels, dit le démon, parce que vous êtes Espagnol : s'ils étaient traduits en français, par exemple, ils ne jetteraient pas un trop beau coton ; les lecteurs de cette nation n'en approuveraient pas les expressions figurées, et y trouveraient une bizarrerie d'imagination qui les ferait rire. Chaque peuple est entêté de son goût et de son génie : mais laissons là ces couplets, continue-t-il ; vous allez entendre une autre musique.

Suivez de l'œil ces quatre hommes qui paraissent subitement dans la rue : les voici qui viennent fondre sur les symphonistes. Ceux-ci se font des boucliers de leurs instruments, lesquels, ne pouvant résister à la force des coups, volent en éclats. Voyez arriver à leur secours deux cavaliers, dont l'un est le patron de la sérénade. Avec quelle furie ils chargent les agresseurs ! Mais ces derniers, qui les égalent en adresse et en valeur, les reçoivent de bonne grâce. Quel feu sort de leurs épées ! Remarquez qu'un défenseur de la symphonie tombe ; c'est celui qui a donné le concert ; il est mortellement blessé. Son compagnon, qui s'en aperçoit, prend la fuite : les agresseurs, de leur côté, se sauvent, et tous les musiciens disparaissent ; il ne reste sur la place que l'infortuné cavalier, dont la mort est le prix de sa sérénade. Considérez en même temps la fille de l'aède : elle est à sa jalousie, d'où elle a observé tout ce qui vient de se passer ; cette dame est si fière et si vaine de sa beauté, quoique assez commune, qu'au lieu d'en déplorer les effets funestes, la cruelle s'en applaudit, et s'en croit plus aimable.

Ce n'est pas tout, ajouta-t-il : regardez un autre cavalier qui s'arrête dans la rue, auprès de celui qui est noyé dans son sang, pour le secourir, s'il est possible ; mais, pendant qu'il s'occupe d'un soin si charitable, prenez garde qu'il est surpris par la ronde qui survient : la voilà qui le mène en prison, ou il demeurera longtemps, et il ne lui en coûtera guère moins que s'il était le meurtrier du mort.

Que de malheurs il arrive cette nuit ! dit Zambullo. Celui-ci, reprit le Diable, ne sera pas le dernier. Si vous étiez présentement à la porte du Soleil, vous seriez effrayé d'un spectacle qui s'y prépare. Par la négligence d'un domestique le feu est dans un hôtel, où il a déjà réduit en cendres beaucoup de meubles précieux ; mais quelque riches effets qu'il puisse consumer, don Pedro de Escolano, à qui appartient cet hôtel magnifique, n'en regrettera point la perte, s'il peut sauver Seraphine, sa fille unique, qui se trouve en danger de périr.

Don Cleophas souhaita de voir cet incendie, et le botteux le transporta dans l'instant même à la porte du Soleil, sur une grande maison qui faisait face à celle où était le feu.

CHAPITRE XI.

De l'incendie, et de ce que fit Asmodée en cette occasion, par amitié pour don Cleophas.

Ils entendirent d'abord les voix confuses de plusieurs personnes, dont les unes criaient au feu, et les autres demandaient de l'eau. Ils remarquèrent, peu de temps après, qu'un grand escalier, par où l'on montait aux principaux appartements de l'hôtel de don Pedro, était tout enflammé : ils virent ensuite sortir par les fenêtres des tourbillons de flamme et de fumée.

L'incendie est dans sa fureur, dit le démon : déjà le feu, parvenu jusqu'au toit, commence à s'y faire un passage, et remplit l'air d'étincelles. L'embrasement devient tel, que le peuple, qui accourt de toutes parts pour l'éteindre, ne peut s'occuper qu'à le regarder. Remétez dans la foule des spectateurs un vieillard en robe de chambre ; c'est le seigneur de Escolano. Entendez-vous ses cris et ses lamentations ? Il s'adresse aux hommes qui l'environnent, et les conjure d'aller délivrer sa fille ; mais il a beau leur promettre une grosse récompense, aucun ne veut exposer sa vie pour cette dame, qui n'a que seize ans, et dont la beauté est incomparable. Voyant qu'il implore en vain leur assistance, il s'arrache les cheveux et la moustache ; il se frappe la poitrine ; l'excès de sa douleur lui fait faire des actions insensées. D'un autre côté Seraphine, abandonnée de ses femmes, s'est évanouie de frayeur dans son appartement, ou bientôt une épaisse fumée va l'étouffer : aucun mortel ne peut la secourir.

Ah ! seigneur Asmodée ! s'écria Leandro Perez, entraîné par les mouvements d'une généreuse compassion, cédez à la pitié dont je me sens saisi, et ne rejetez pas la prière que je vous fais de sauver cette jeune dame de la mort prochaine qui la menace : c'est ce que je vous demande pour prix du service que je vous ai rendu. Ne vous opposez point, comme tantôt, à mon envie ; j'en aurais un chagrin mortel.

Le Diable sourit en entendant parler ainsi l'écolier. Seigneur Zambullo, lui dit-il, vous avez toutes les qua-

lités d'un bon chevalier errant : vous êtes courageux, compatissant aux peines d'autrui, et très-prompt au service des jeunes demoiselles. Ne seriez-vous pas homme à vous jeter au milieu de ces flammes, comme un Amadis, pour aller délivrer Seraphine, et la rendre saine et sauve à son père ? Plût au ciel ! répondit Cleophas, reprit le botteux, serait tout le salaire d'un si bel exploit. Je vous l'ai déjà dit, la valeur humaine ne peut rien dans cette occasion, et il faut bien que je m'en mêle pour vous contenter : regardez de quelle façon je vais m'y prendre ; observez d'ici toutes mes opérations.

Il n'eut pas sitôt dit ces paroles, qu'empruntant la figure de Leandro Perez, au grand étonnement de cet écolier, il se glissa parmi le peuple, traversa la presse, et se lança dans le feu, comme dans son élément, à la vue des spectateurs, qui furent effrayés de cette action, et qui la blâmerent par un cri général. Quel extravagant ! disait l'un ; comment l'intéressé a-t-il pu l'aveugler jusque-là ? S'il n'était pas entièrement fou, la récompense



Asmodee sauve Seraphine des flammes.

promise ne l'aurait nullement tenté. Il faut, disait l'autre, que ce jeune téméraire soit un amant de la fille de don Pèdre, et que, dans la douleur qui le possède, il ait résolu de sauver sa maîtresse, ou de se perdre avec elle.

Enfin ils comptaient tous qu'il aurait le sort d'Empédoce, lorsqu'une minute après ils le virent sortir des flammes avec Séraphine entre ses bras. L'air retentit d'acclamations; le peuple donna mille louanges au brave cavalier qui avait fait un si beau coup. Quand la témérité est heureuse elle ne trouve plus de censeurs, et ce prodige parut à la nation un effet très-naturel du courage espagnol.

Comme la dame était encore évanouie, son père n'osa se livrer à la joie : il craignit qu'après avoir été si heureusement délivrée du feu, elle ne mourût à ses yeux de l'impression terrible qu'avait dû faire en son cerveau le péril qu'elle avait couru; mais il fut bientôt rassuré, elle revint de son évanouissement par les soins qu'on prit de le dissiper. Elle envisagea le vicillard, et lui dit d'un air tendre : Seigneur, je serais plus affligée que réjouie de voir mes jours conservés, si les vôtres ne l'étaient pas. Ah ! ma fille, lui répondit-il en l'embrassant, puisque je ne vous ai pas perdue, je suis consolé de tout le reste. Remercions, poursuivit-il en lui présentant le faux don Cleophas, remerciez tous deux ce jeune cavalier. C'est votre libérateur; c'est à lui que vous devez la vie; nous ne pouvons lui témoigner assez de reconnaissance, et la somme que j'ai promise ne saurait nous acquitter envers lui.

Le Diable prit alors la parole, et dit à don Pèdre d'un air poli : Seigneur, la récompense que vous avez proposée n'a eu aucune part au service que j'ai eu le bonheur de vous rendre : je suis noble et Castillan, le plaisir d'avoir essuyé vos larmes, et arraché aux flammes l'objet charmant qu'elles allaient consumer, est un salaire qui me suffit.

Le désintéressement et la générosité du libérateur firent concevoir pour lui une estime infinie au seigneur de Escolano, qui le pria de le venir voir, et lui demanda son amitié, en lui offrant la sienne. Après bien des compliments de part et d'autre, le père et la fille se retirèrent dans un corps de logis qui était au bout du jardin; ensuite le démon rejoignit l'écolier, qui, le voyant revenir sous sa première forme, lui dit : Seigneur Diable, mes yeux n'auraient-ils trompé ? n'étiez-vous pas tout à l'heure sous ma figure ? Pardonnez-moi, répondit le boiteux; et je vais vous apprendre le motif de cette métamorphose. J'ai formé un grand dessein : je prétends vous faire épouser Séraphine; je lui ai déjà inspiré, sous vos traits, une passion violente pour Votre Seigneurie. Don Pèdre est aussi très-satisfait de vous, parce que je lui ai dit fort poliment qu'en délivrant sa fille je n'avais eu en vue que de leur faire plaisir à l'un et à l'autre, et que l'honneur d'avoir heureusement mis fin à une si périlleuse aventure était une assez belle récompense pour un gentilhomme espagnol. Le honnête homme à l'âme noble : il ne voudra pas demeurer en reste de générosité; et je vous dirai qu'en ce moment il délibère en lui-même s'il vous fera son gendre, pour mesurer sa reconnaissance au service qu'il s'imagine que vous lui avez rendu.

En attendant qu'il s'y détermine, ajouta le boiteux, gagnons un endroit plus favorable que celui-ci pour continuer nos observations. A ces mots, il emporta l'écolier sur une haute église remplie de mausolées.

CHAPITRE XII.

Des tombeaux, des ombres et de la mort.

Avant que nous poursuivions l'examen des vivants, dit le démon, tâchons pour quelques moments le repos des morts de cette église; parcourons tous ces tombeaux; dévoilons ce qu'ils recèlent; voyons ce qui les a fait élever.

Le premier de ceux qui sont à main droite contient les tristes restes d'un officier général qui, comme un autre Agamemnon, trouva, au retour de la guerre, un Egisthe dans sa maison. Il y a dans le second un jeune cavalier de noble race, qui, voulant montrer son adresse et sa vigueur à sa dame un jour de combat de taureaux, fut cruellement occis par un de ces animaux-là. Et dans le troisième git un vieux prêtre sorti de ce monde assez brusquement, pour avoir fait son testament en pleine santé, et l'avoir lu à ses domestiques, à qui, comme un bon maître, il légua quelque chose. Son cuisinier fut impatient de recevoir son legs.

Il repose dans la quatrième mausolée un courtisan qui ne s'est jamais fatigué qu'à faire sa cour : on le vit, pendant soixante ans, tous les jours, au lever, au dîner, au souper et au coucher du roi, qui le combla de bienfaits pour récompenser son assiduité. Au reste, dit don Cleophas, ce courtisan était-il homme à rendre service? A personne, répondit le Diable : il promettait volontiers de faire plaisir; mais il ne tenait jamais ses promesses. Le misérable ! répliqua Leandro : si l'on voulait retrancher de la société civile les hommes qui y sont de trop, il faudrait commencer par les courtisans de ce caractère-là.

Le cinquième tombeau, reprit Asmodée, renferme la dépouille mortelle d'un seigneur zélé pour la nation espagnole, et jaloux de la gloire de son maître. Il fut toute sa vie ambassadeur à Rome ou en France, en Angleterre ou en Portugal. Il se ruina si bien dans ses ambassades, qu'il n'avait pas de quoi se faire enterrer quand il mourut; mais le roi en fit la dépense pour reconnaître ses services.

Passons aux monuments qui sont de l'autre côté. Le premier est celui

d'un gros négociant qui laissa de grandes richesses à ses enfants; mais, de peur qu'elles ne leur fissent oublier de qui ils étaient sortis, il fit graver sur son tombeau son nom et sa qualité, ce qui ne plaît guère aujourd'hui à ses descendants.

Le mausolée qui suit, et qui surpasse tous les autres en magnificence, est un morceau que les voyageurs regardent avec admiration. En effet, dit Zambullo, il me paraît admirable; je suis enchanté surtout de ces deux représentations qui sont à genoux; voilà des figures bien travaillées! Que le sculpteur qui les a faites était un habile ouvrier! Mais appez-moi, de grâce, ce que les personnes qu'elles représentent ont été pendant leur vie.

Le boiteux reprit : Vous voyez un duc et son épouse. Ce seigneur était grand sommelier du corps; il remplissait sa charge avec honneur, et sa femme vivait dans une haute dévotion. Il faut que je vous raconte un trait de cette bonne duchesse; vous le trouverez un peu gaillard pour une dévote. Le voici :

Cette dame avait pour directeur, depuis longtemps, un religieux de la Merci, nommé don Jérôme d'Aguiar, homme de bien et fameux prédicateur. Elle en était très-satisfaite, lorsqu'il parut à Madrid un dominicain qui se mit à prêcher de façon que tout le peuple en fut enchanté. Ce nouvel orateur s'appela le frère Placide; on courait à ses sermons comme à ceux du cardinal Ximènes; et sur sa réputation, la cour ayant voulu l'entendre, en fut encore plus contente que la ville.

Notre duchesse se fit d'abord un point d'honneur de tenir bon contre la renommée, et de résister à la curiosité d'aller juger par elle-même de l'éloquence du frère Placide. Elle en usait ainsi pour prouver à son directeur qu'en pénitente délicate et sensible, elle entraînait dans les sentiments de dépit et de jalousie que ce nouveau venu pouvait lui causer. Il n'y eut pourtant pas moyen de s'en défendre toujours; le dominicain lit tant de bruit, qu'elle céda enfin à la tentation de le voir : elle le vit, l'entendit prêcher, le goûta, le suivit; et la petite inconstante forma le projet de se mettre sous sa direction.

Il fallut auparavant se débarrasser du religieux de la Merci; cela n'était pas facile : un guide spirituel ne se quitte pas comme un amant; une dévote ne veut point passer pour volage, ni perdre l'estime d'un directeur qu'elle abandonne. Que fit la duchesse? Elle alla trouver don Jérôme, et lui dit d'un air aussi triste que si elle eût été véritablement affligée : Mon père, je suis au désespoir; vous me voyez dans un étonnement, dans une affliction, dans une perplexité d'esprit inconcevables. Qu'avez-vous donc, madame? répondit d'Aguiar? Le croiriez-vous, reprit-elle : mon mari, qui a toujours eu une parfaite confiance en ma vertu, après m'avoir vue si longtemps sous votre conduite sans faire paraître la moindre inquiétude sur la mienne, se livre tout à coup à des soupçons jaloux, et ne veut plus que vous soyez mon directeur. Avez-vous jamais ouï parler d'un pareil caprice? J'ai eu beau lui reprocher qu'il offensait avec moi un homme d'une piété profonde et délivré de la tyrannie des passions, je n'ai fait qu'augmenter sa défiance en prenant votre parti.

Don Jérôme, malgré tout son esprit, donna dans ce rapport : il est vrai qu'elle le lui avait fait avec des démonstrations à tromper toute la terre. Quoique fâché de perdre une pénitente de cette importance, il ne jura pas de l'exhorter à se conformer aux volontés de son époux. Mais sa Révérence ouvrit enfin les yeux, et fut au fait lorsqu'elle apprit que cette dame avait choisi le frère Placide pour directeur.

Après ce grand sommelier et son adroite épouse, continua le Diable, un mausolée plus modeste recèle, depuis peu de temps, le bizarre assemblage d'un doyen du conseil des Indes et de sa jeune femme. Ce doyen, dans sa soixante-troisième année, épousa une fille de vingt ans. Il avait d'un premier lit deux enfants dont il était prêt à signer la ruine, lorsqu'une apoplexie l'emporta. Sa femme mourut vingt-quatre heures après lui, de regret qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard.

Nous voici arrivés au monument de cette église le plus respectable : les Espagnols ont autant de vénération pour ce tombeau que les Romains en avaient pour celui de Romulus. De quel grand personnage renferme-t-il donc la cendre? dit Leandro Perez. D'un premier ministre de la couronne d'Espagne répondit Asmodée : jamais la monarchie n'en aura peut-être de pareil. Le roi se reposa du soin du gouvernement sur ce grand homme, qui sut si bien s'en acquitter, que le monarque et les sujets en furent très-contents. L'Etat, sous son ministère, fut toujours florissant et les peuples heureux; enfin cet habile ministre eut beaucoup de religion et d'humanité. Cependant, quoiqu'il n'eût rien à se reprocher en mourant, la délicatesse de son poste ne laissa pas de le faire trembler.

Un peu au delà de ce ministre si digne d'être regretté, démelez dans un coin une table de marbre noir attachée à un pîner. Voulez-vous que j'ouvre le sépulcre qui est dessous pour vous montrer ce qui reste d'une telle bourgeoise qui mourut à la fleur de son âge, et dont la beauté charmait tous les yeux? Ce n'est plus que de la poussière; c'était de son vivant une personne si aimable, que son père avait de continuels alarmes que quelque amant ne la lui enlevât, ce qui aurait bien pu arriver si elle eût vécu plus longtemps. Trois cavaliers, qui l'idolâtraient, furent inconsolables de sa perte et se donnerent la mort pour signaler leur désespoir. Leur tragique histoire est gravée en lettres d'or sur cette table de marbre, avec trois petites figures qui représentent ces trois galants désespérés : ils sont prêts à se défaire eux-mêmes; l'un avale un verre de poison, l'autre se perce de son épée, et le troisième se passe au cou une ficelle pour se pendre.

Le démon, remarquant en cet endroit que l'écolier riait de tout son cœur, et trouvait fort plaisant qu'on eût orné de ces trois figures l'épitaque de la bourgeoisie, lui dit : Puisque cette imagination vous réjouit, peu s'en faut qu'en cet instant je ne vous transporte sur les bords du Tage, pour vous montrer le monument qu'un auteur dramatique a fait construire dans une église d'un village auprès d'Aluaraz, ou il s'était retiré après avoir mené à Madrid une longue et joyeuse vie. Cet auteur a donné au théâtre un grand nombre de comédies pleines de gravelures et de gros sel, mais il s'en est rejeté avant sa mort ; et, pour expier le scandale qu'elles ont causé, il a fait peindre sur son tombeau une espèce de hiécher composé de livres qui représentent quelques-unes de ses pièces, et l'on voit la Pudeur, qui tient un flambeau allumé pour y mettre le feu.

Outre les morts qui sont dans les mausolées que je viens de vous faire observer, il y en a une infinité d'autres qui ont été enterrés ici fort simplement. Je vous errer toutes leurs ombres : elles se promènent, passent et repassent sans cesse les unes auprès des autres, sans troubler le profond repos qui régné dans ce lieu saint. Elles ne se parlent point ; mais je lis dans leur silence toutes leurs pensées. Que je suis mortifié, s'écria don Cleophas, de ne pouvoir jouir, comme vous, du plaisir de les apercevoir ! Je puis encore vous donner ce contentement, lui dit Asmodée ; rien n'est plus facile pour moi. En même temps ce démon lui toucha les yeux, et, par un prestige, lui fit voir un grand nombre de fantômes blancs.

À l'apparition de ces spectres, Zambullo frémit. Comment donc, lui dit le Diable, vous frémissez ? ces ombres vous font peur ? Que leur habillement ne vous épouvante point ; accoutumez-vous-y dès à présent : vous le porterez à votre tour ; c'est l'uniforme des mânes ; rassurez-vous donc, et ne craignez rien. Pouvez-vous manquer de fermeté dans cette occasion, vous qui avez eu l'assurance de soutenir ma vue ? ces gens-ci ne sont pas si méchants que moi.

L'écolier, à ces paroles, rappelant tout son courage, regarda les fantômes assez hardiment. Considérez attentivement toutes ces ombres, lui dit le boiteux : celles qui ont des mausolées sont confondues avec celles qui n'ont qu'une misérable bière pour tout monument : la subordination qui les distinguait les unes des autres pendant leur vie ne subsiste plus ; le grand sommelier du corps, et le premier ministre, ne sont pas plus présentement que les plus vils citoyens enterrés dans cette église. La grandeur de ces nobles mânes a fini avec leurs jours, comme celle d'un héros de théâtre finit avec la pièce.

Je fais une remarque, dit Leandro : je vois une ombre qui se promène toute seule, et semble fuir la compagnie des autres. Dites plutôt que les autres évitent la sienne, répondit le démon, et vous direz la vérité : savez-vous bien quelle est cette ombre-là ? c'est celle d'un vieux notaire, lequel a eu la vanité de se faire enterrer dans un cercueil de plomb ; ce qui a choqué tous les autres mânes de bourgeois, dont les cadavres ont été mis en terre ici plus modestement. Ils ne veulent point, pour mortifier son orgueil, que son ombre se mêle parmi eux.

Je viens de faire encore une observation, reprit don Cleophas : deux ombres, en passant l'une devant l'autre, se sont arrêtées un moment pour se regarder, ensuite elles ont continué leur chemin. Ce sont, reparti le Diable, celles de deux amis intimes, dont l'un était peintre et l'autre musicien : ils étaient un peu ivrognes, à cela près fort honnêtes gens. Ils cessèrent de vivre la même année : quand leurs mânes se rencontrent, frappés du souvenir de leurs plaisirs, ils se disent par leur triste silence : Ah ! mon ami, nous ne boirons plus.

Miséricorde ! s'écria l'écolier, qu'est-ce que je vois ? je découvre au bout de cette église deux ombres qui se promènent ensemble : qu'elles me semblent mal appareillées ! leurs tailles et leurs allures sont bien différentes : l'une est d'une hauteur démesurée, et marche fort gravement ; au lieu que l'autre est petite, et a l'air évaporé. La grande, reprit le boiteux, est celle d'un Allemand qui perdit la vie pour avoir bu, dans une débauche, trois santes avec du tabac dans son vin ; et la petite est celle d'un Français, lequel, suivant l'esprit de sa nation, s'avisa, en entrant dans une église, de présenter poliment de l'eau bénite à une jeune dame qui en sortait : dès le même jour, pour prix de sa politesse, il fut couché par terre d'un coup d'escopette.

De mon côté, dit Asmodée, je considère trois ombres remarquables que je démêle dans la foule : il faut que je vous apprenne de quelle façon elles ont été séparées de leur matière. Elles animaient les jolis corps de trois comédiennes qui faisaient autant de bruit à Madrid, dans leur temps, qu'Origo, Cythérés et Arbuscula en ont fait à Rome dans le leur, et qui possédaient, aussi bien qu'elles, l'art de divertir les hommes en public, et de les ruiner en particulier. Voici quelle fut la fin de ces fameuses comédiennes espagnoles : l'une creva subitement d'envie, au bruit des applaudissements du parterre au début d'une actrice nouvelle ; l'autre trouva dans l'excès de la bonne chère l'infailible mort qui le suit ; et la troisième, venant de s'échauffer sur la scène à jouer le rôle d'une vestale, mourut d'une fausse couche derrière le théâtre.

Mais laissons en repos toutes ces ombres, poursuivit le démon ; nous les avons assez examinées : je veux présenter à votre vue un nouveau spectacle qui doit faire sur vous une impression encore plus forte que celui-ci. Je vais, par la même puissance qui vous a fait apercevoir ces mânes, vous rendre la Mort visible. Vous allez contempler cette cruelle ennemie du genre humain, laquelle tourne sans cesse autour des hommes sans qu'ils la voient ; qui parcourt en un clin d'œil toutes les parties du

monde, et fait dans un même moment sentir son pouvoir aux divers peuples qui les habitent.

Regardez du côté de l'Orient ; là voilà qui s'offre à vos yeux : une troupe nombreuse d'oiseaux de mauvais augure vole devant elle avec la Terreur, et annonce son passage par des cris funèbres. Son infatigable main est armée de la faux terrible sous laquelle tombent successivement toutes les générations. Sur une de ses ailes sont peints la guerre, la peste, la famine, le naufrage, l'incendie, avec les autres accidents funestes qui lui fournissent à chaque instant une nouvelle proie ; et l'on voit sur l'autre aile de jeunes médecins qui se font recevoir docteurs, en présence de la Mort, qui leur donne le bonnet, après leur avoir fait jurer qu'ils n'exerceront jamais la médecine autrement qu'on la pratique aujourd'hui.

Quoique don Cleophas fût persuadé qu'il n'y avait aucune réalité dans tout ce qu'il voyait, et que c'était seulement pour lui faire plaisir que le Diable lui montrait la Mort sous cette forme, il ne pouvait la considérer sans frayeur ; il se rassura néanmoins, et dit au démon : Cette figure épouvantable ne passera pas seulement par-dessus la ville de Madrid, elle y laissera sans doute des marques de son passage. Oui, certainement, répondit le boiteux : elle ne vient pas ici pour rien ; il ne tiendra qu'à vous d'être témoin de la besogne qu'elle va faire. Je vous prends au mot, répliqua l'écolier : volons sur ses traces ; voyons sur quelles familles malheureuses sa fureur tombera. Que de larmes vont couler ! Je n'en doute pas, reprit Asmodée ; mais il y en aura bien de commandé. La Mort, malgré l'horreur qui l'accompagne, cause autant de joie que de douleur.

Nos deux spectateurs prirent leur vol, et suivirent la Mort pour l'observer. Elle entra d'abord dans une maison bourgeoise, dont le chef était malade à l'extrémité ; elle le toucha de sa faux, et il expira au milieu de sa famille, qui forma aussitôt un concert touchant de plaintes et de lamentations. Il n'y a point ici de tricherie, dit le démon ; la femme et les enfants de ce bourgeois l'aimaient tendrement ; d'ailleurs ils avaient besoin de lui pour subsister ; leurs pleurs ne sauraient être perfides.

Il n'en est pas de même de ce qui se passe dans cette autre maison, où vous voyez la Mort qui frappe un vieillard alité. C'est un conseiller qui a toujours vécu dans le célibat, et fait très-mauvaise chère pour amasser des biens considérables qu'il laisse à trois neveux, qui se sont assemblés chez lui dès qu'ils ont appris qu'il tirait à sa fin. Ils ont fait paraître une extrême affliction, et fort bien joué leur rôle ; mais les voilà qui levèrent le masque, et se préparent à faire des actes d'héritiers, après avoir fait des grimaces de parents : ils vont fouiller partout. Qu'ils trouveront d'or et d'argent ! Quel plaisir ! vient de dire tout à l'heure un de ces héritiers aux autres, quel plaisir pour des neveux d'avoir de vieux tuteurs d'oncles qui renoncent aux douceurs de la vie pour leur procurer ! La belle oraison funèbre ! dit Leandro Perez. Oh ! ma foi, reprit le Diable, la plupart des pères qui sont riches, et qui vivent longtemps, n'en doivent point attendre une autre de leurs propres enfants.

Tandis que ces héritiers pleins de joie cherchent les trésors du défunt, la Mort vole vers un grand hôtel où demeure un jeune seigneur qui a la petite vérole. Ce seigneur, le plus aimable de la cour, va périr au commencement de ses beaux jours, malgré le fameux médecin qui le gouverne, ou peut-être parce qu'il est gouverné par ce docteur.

Remarquez avec quelle rapidité la Mort fait ses opérations : elle a déjà tranché la destinée de ce jeune seigneur, et je la vois prête à faire une autre expédition. Elle s'arrête sur un couvent, elle descend dans une cellule, fond sur un bon religieux, et coupe le fil de la vie pénitente et mortifiée qu'il mène depuis quarante ans. La Mort, toute terrible qu'elle est, ne l'a point épouventé ; mais, en récompense, elle entre dans un hôtel qu'elle va remplir d'effroi. Elle s'approche d'un licencié de condition, nommé depuis peu à l'évêché d'Albarazin. Ce prélat n'est occupé que des préparatifs qu'il fait pour se rendre à son diocèse avec toute la pompe qui accompagne aujourd'hui les princes de l'Église. Il ne songe à rien moins qu'à mourir ; néanmoins il va tout à l'heure partir pour l'autre monde, où il arrivera sans suite comme le religieux ; et je ne sais s'il y sera reçu aussi favorablement que lui.

O ciel ! s'écria Zambullo, la Mort va passer par-dessus le palais du roi ! je crains que d'un coup de faux la barbare ne jette toute l'Espagne dans la consternation. Vous avez raison de trembler, dit le boiteux, car elle n'a pas plus de considération pour les rois que pour leurs valets de pied ; mais, rassurez-vous, ajouta-t-il un moment après, elle n'en veut point encore au monarque : elle va tomber sur un de ses courtisans, sur un de ces seigneurs dont l'unique occupation est de la suivre et de faire leur cour : ce ne sont pas les hommes de l'État les plus difficiles à remplacer.

Mais il me semble, répliqua l'écolier, que la Mort ne se contente pas d'avoir enlevé ce courtisan, elle fait encore une pause sur le palais, du côté de l'appartement de la reine. Cela est vrai, reparti le Diable, et c'est pour faire une très-bonne œuvre ; elle va couper le sifflet à une mauvaise femme qui se plaît à semer la division dans la cour de la reine, et qui est tombée malade de chagrin de voir deux dames qu'elle avait brouillées se réconcilier de bonne foi.

Vous allez entendre des cris perçants, continua le démon : la Mort vient d'entrer dans ce bel hôtel à main gauche ; il va s'y passer la plus triste scène que l'on puisse voir sur le théâtre du monde : arrêtez vos yeux sur ce déplorable spectacle. Effectivement dit don Cleophas, j'aperçois une dans qui s'arrache les cheveux, et se débat entre les mains de ses femmes. Pourquoi paraît-elle si affligée ? Regardez dans l'appartement qui

est vis-à-vis de celui-là, répondit le Diable, vous en découvrirez la cause. Remarquez un homme étendu sur un lit magnifique : c'est son mari qui expire, elle est inconsolable. Leur histoire est touchante, et mériterait d'être écrite : il me prend envie de vous la conter.

Vous me ferez plaisir, répliqua Leandro; le pitoyable ne m'attendrait pas moins que le ridicule ne réjouit. Elle est un peu longue, reprit Asmodee; mais elle est trop intéressante pour vous ennuyer. D'ailleurs, je vous l'avouerai, tout démon que je suis, je me lasse de suivre la Mort; laissez-la chercher de nouvelles victimes. Je le veux bien, dit Zambullo; je suis plus curieux d'entendre l'histoire dont vous me faites fête que de voir périr tous les humains l'un après l'autre. Alors le boiteux en commença le récit en ces termes, après avoir transporté l'écolier sur une des plus hautes maisons de la rue d'Alcala.

CHAPITRE XIII.

LA FORCE DE L'AMITIÉ.

HISTOIRE.

Un jeune cavalier de Tolède, suivi de son valet de chambre, s'éloignait à grandes journées du lieu de sa naissance, pour éviter les suites d'une tragique aventure. Il était à deux petites lieues de la ville de Valence, lorsqu'à l'entrée d'un bois il rencontra une dame qui descendait d'un carrosse avec précipitation; aucun voile ne couvrait son visage, qui était d'une éclatante beauté; et cette charmante personne paraissait si troublée, que le cavalier, jugeant qu'elle avait besoin de secours, ne manqua pas de lui offrir celui de sa valeur.

Généreux inconnu, lui dit la dame, je ne refuserai point l'offre que vous me faites : il semble que le ciel vous ait envoyé ici pour détourner le malheur que je crains. Deux cavaliers se sont donné rendez-vous dans ce bois; je viens de les y voir entrer tout à l'heure, ils vont se battre; suivez-moi, s'il vous plaît; venez m'aider à les séparer. En achevant ces mots, elle s'avança dans le bois; et le Tolédan, après avoir laissé son cheval à son valet, se hâta de la joindre.

A peine eurent-ils fait cent pas, qu'ils entendirent un bruit d'épées, et bientôt ils découvrirent entre les arbres deux hommes qui se battaient avec fureur. Le Tolédan courut à eux pour les séparer; et en étant venu à bout par ses prières et par ses efforts, il leur demanda le sujet de leur différend.

Brave inconnu, lui dit un des deux cavaliers, je m'appelle don Fadrique de Mendoce, et mon ennemi se nomme don Alvaro Ponce. Nous aimons dona Theodora, cette dame que vous ac ompagnez; elle a toujours fait peu d'attention à nos soins, et quelques galanteries que nous ayons pu imaginer pour lui plaire, la cruelle ne nous en a pas mieux traités. Pour moi, j'avais dessein de continuer à la servir, malgré son indifférence; mais mon rival, au lieu de prendre le même parti, s'est avisé de me faire un appel.

Il est vrai, interrompit don Alvaro, que j'ai jugé à propos d'en user ainsi; je crois que, si je n'avais point de rival, dona Theodora pourrait m'écouter; je veux donc tâcher d'ôter la vie à don Fadrique, pour me défaire d'un homme qui s'oppose à mon bonheur.

Seigneur cavalier, dit alors le Tolédan, je n'approuve point votre combat; il offense dona Theodora; on saura bientôt dans le royaume de Valence que vous vous serez battus pour elle; l'honneur de votre dame vous doit être plus cher que votre repos et votre vie. D'ailleurs, quel fruit le vainqueur peut-il attendre de sa victoire? Après avoir exposé la réputation de sa maîtresse, pense-t-il qu'elle le verra d'un œil plus favorable? Quel aveuglement! Croyez-moi, faites plutôt sur vous, l'un et l'autre, un effort plus digne des noms que vous portez; rendez-vous maîtres de vos transports furieux, et, par un serment inviolable, engagez-vous tous deux à souscrire à l'accordement que j'ai à vous proposer; votre querelle peut se terminer sans qu'il en coûte de sang.

Hé! de quelle manière? s'écria don Alvaro. Il faut que cette dame se déclare, répliqua le Tolédan; qu'elle fasse choix de don Fadrique ou de vous, et que l'amant sacrifié, loin de s'armer contre son rival, lui laisse le champ libre. J'y consens, dit don Alvaro, et j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré; que dona Theodora se détermine, qu'elle me préfère, si elle veut, mon rival; cette préférence me sera moins insupportable que l'affreuse incertitude où je suis. Et moi, dit à son tour don Fadrique, j'en atteste le ciel: si ce divin objet que j'adore ne prononce point en ma faveur, je vais m'éloigner de ses charmes; et si je ne puis les oublier, du moins je ne les verrai plus.

Alors le Tolédan se tourna vers dona Theodora: Madame, lui dit-il, c'est à vous de parler: vous pouvez, d'un seul mot, désarmer ces deux rivaux; vous n'avez qu'à nommer celui dont vous voulez récompenser la constance. Seigneur cavalier, répondit la dame, cherchez un autre tempérament pour les accorder. Pourquoi me rendre la victime de leur accordement? J'estime, à la vérité, don Fadrique et don Alvaro; mais je ne les aime point; et il n'est pas juste que, pour prévenir l'atteinte que leur combat pourrait porter à ma gloire, je donne des espérances que mon cœur ne saurait avouer.

La feinte n'est plus de saison, madame, reprit le Tolédan; il faut, s'il vous plaît, vous déclarer. Quoique ces deux cavaliers soient également

bien faits, je suis assuré que vous avez plus d'inclination pour l'un que pour l'autre; je m'en fie à la frayeur mortelle dont je vous ai vue agitée.

Vous expliquez mal cette frayeur, repartit dona Theodora: la perte de l'un ou de l'autre de ces cavaliers me toucherait sans doute, et je me la reprocherais sans cesse, quoique je n'en fusse que la cause innocente; mais si je vous ai paru alarmée, sachez que le péril qui menace ma réputation a fait toute ma crainte.

Don Alvaro Ponce, qui était naturellement brutal, perdit enfin patience: C'en est trop, dit-il d'un ton brusque; puisque madame refuse de terminer la chose à l'amiable, le sort des armes en va donc décider; et, parlant de cette sorte, il se mit en devoir de pousser don Fadrique, qui, de son côté, se disposa à le bien recevoir.

Mais la dame, plus effrayée par cette action que déterminée par son penchant, s'écria tout éperdue: Arrêtez, seigneurs cavaliers, je vais vous satisfaire. S'il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher un combat qui intéresse mon honneur, je déclare que c'est à don Fadrique de Mendoce que je donne la préférence.

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que le disgracié Ponce, sans dire un seul mot, courut délier son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, et disparut, en jetant des regards furieux sur son rival et sur sa maîtresse. L'heureux Mendoce, au contraire, était au comble de sa joie: tantôt il se mettait à genoux devant Theodora, tantôt il embrassait le Tolédan, et ne pouvait trouver d'expressions assez vives pour leur marquer toute la reconnaissance dont il se sentait pénétré.

Cependant la dame, devenue plus tranquille après l'éloignement de don Alvaro, songeait avec quelque douleur qu'elle venait de s'engager à souffrir les soins d'un amant dont à la vérité elle estimait le mérite, mais pour qui son cœur n'était pas prévenu.

Seigneur don Fadrique, lui dit-elle, j'espère que vous n'abuserez pas de la préférence que je vous ai donnée: vous la devez à la nécessité où je me suis trouvé de prononcer entre vous et don Alvaro: ce n'est pas que je n'aie toujours fait plus de cas de vous que de lui; je sais bien qu'il n'a pas toutes les bonnes qualités que vous avez; vous êtes le cavalier de Valence le plus parfait, c'est une justice que je vous rends; je dirai même que la recherche d'un homme tel que vous peut flatter la vanité d'une femme; mais, quelque glorieuse qu'elle soit pour moi, je vous avouerai que je la vois avec si peu de goût, que vous êtes à plaindre de m'aimer aussi tendrement que vous le faites paraître. Je ne veux pourtant pas vous ôter toute espérance de toucher mon cœur; mon indifférence n'est peut-être qu'un effet de la douleur qui me reste encore de la perte que j'ai faite depuis un an de don André de Gifuentes, mon mari. Quoique nous n'ayons pas été longtemps ensemble, et qu'il fût dans un âge avancé lorsque mes parents, éblouis de ses richesses, m'obligèrent à l'épouser, j'ai été fort affligée de sa mort: je le regrette encore tous les jours.

Hé! n'est-il pas digne de mes regrets, ajouta-t-elle: il ne ressemblait nullement à ces vieillards chagrins et jaloux qui, ne pouvant se persuader qu'une jeune femme soit assez sage pour leur pardonner leur faiblesse, sont eux-mêmes des témoins assidus de tous ses pas, ou la font observer par une duègne dévouée à leur tyrannie. Hélas! il avait en ma vertu une confiance dont un jeune mari adoré serait à peine capable. D'ailleurs sa complaisance était infinie, et j'ose dire qu'il faisait son unique étude d'aller au-devant de tout ce que je paraissais souhaiter: tel était don André de Gifuentes. Vous jugez bien, Mendoce, que l'on n'oublie pas aisément un homme d'un caractère si aimable: il est toujours présent à ma pensée, et cela ne contribue pas peu sans doute à détourner mon attention de tout ce que l'on fait pour me plaire.

Don Fadrique ne put s'empêcher d'interrompre en cet endroit dona Theodora: Ah! madame, s'écria-t-il, que j'ai de joie d'apprendre de votre propre bouche que ce n'est pas par aversion pour ma personne que vous avez méprisé mes soins! j'espère que vous vous rendrez un jour à ma constance. Il ne tiendra point à moi que cela n'arrive, reprit la dame, puisque je vous permets de me venir voir et de me parler quelquefois de votre amour: tâchez de me donner du goût pour vos galanteries; faites en sorte que je vous aime: je ne vous cacherai point les sentiments favorables que j'aurai pris pour vous; mais, si, malgré tous vos efforts, vous n'en pouvez venir à bout, souvenez-vous, Mendoce, que vous ne serez pas en droit de me faire des reproches.

Don Fadrique voulut répliquer; mais il n'en eut pas le temps, parce que la dame prit la main du Tolédan, et tourna brusquement ses pas du côté de son équipage. Il alla détacher son cheval, qui était attaché à un arbre; et, le tirant après lui par la bride, il suivit dona Theodora, qui monta dans son carrosse avec autant d'agitation qu'elle en était descendue: la cause toutefois en était bien différente. Le Tolédan et lui l'accompagnèrent à cheval jusqu'aux portes de Valence, où ils se séparèrent. Elle prit le chemin de sa maison, et don Fadrique emmena dans la sienne le Tolédan.

Il le fit reposer; et, après l'avoir bien régalé, il lui demanda en particulier ce qui l'amena à Valence, et s'il se proposait d'y faire un long séjour. J'y serai le moins de temps qu'il me sera possible, lui répondit le Tolédan: j'y passe seulement pour aller gagner la mer, et m'embarquer dans le premier vaisseau qui s'éloignera des côtes d'Espagne, car je me mets peu en peine dans quel lieu du monde j'achèverai le cours d'une vie infortunée, pourvu que ce soit loin de ces funestes climats.

Que dites-vous? répliqua don Fadrique avec surprise, qui peut vous

révolter contre votre patrie, et vous faire haïr ce que tous les hommes aiment naturellement? Après ce qui m'est arrivé, repartit le Tolédan, mon pays n'est odieux, et je n'aspire qu'à le quitter pour jamais. Ah! seigneur cavalier, s'écria Mendoce attendri de compassion, que j'ai d'impatience de savoir vos malheurs! si je ne puis soulager vos peines, je suis du moins disposé à les partager. Votre physionomie m'a d'abord prevenu pour vous, vos manières me charment, et je sens que je m'intéresse déjà vivement à votre sort.

C'est la plus grande consolation que je puisse recevoir, seigneur don Fadrique, répondit le Tolédan; et pour reconnaître en quelque sorte les bontés que vous me témoignez, je vous dirai aussi qu'en vous voyant tantôt avec don Alvaro Ponce, j'ai penché de votre côté. Un mouvement d'inclination, que je n'ai jamais senti à la première vue de personne, me fit craindre que dona Theodora ne vous préférât votre rival; et j'eus de la joie lorsqu'elle se fut déterminée en votre faveur. Vous avez depuis si bien fortifié cette première impression, qu'au lieu de vouloir vous cacher mes ennemis, je cherche à m'épancher, et trouve une douceur secrète à vous découvrir mon âme; apprenez donc mes malheurs.

Toledo m'a vu naître, et don Juan de Zarate est mon nom. J'ai perdu, presque dès mon enfance, ceux qui m'ont donné le jour; de manière que je commençai de bonne heure à jouir de quatre mille ducats de rente qu'ils m'ont laissés. Comme je pouvais disposer de moi-même, et que je me croyais assez riche pour ne devoir consulter que mon cœur dans le choix que je ferais d'une femme, j'épousai une fille d'une beauté parfaite, sans m'arrêter au peu de bien qu'elle avait, ni à l'inégalité de nos conditions; j'étais charmé de mon bonheur; et, pour mieux goûter le plaisir de posséder une personne que j'aimais, je la menai, per de jours après mon mariage, à une terre que j'ai à quelques lieues de Tolède.

Nous y vivions tous deux dans une union charmante, lorsque le duc de Naxera, dont le château est dans le voisinage de ma terre, vint, un jour qu'il chassait, se rafraîchir chez moi. Il vit ma femme et en devint amoureux; je le crus du moins; et ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il rechercha bientôt mon amitié avec empressement; ce qu'il avait jusque-là fort négligé; il me mit de ses parties de chasse, me fit force présents, et encore plus d'offres de services.

Je fus d'abord alarmé de sa passion; je pensai retourner à Tolède avec mon épouse; et le ciel sans doute m'inspirait cette pensée: effectivement, si j'eusse été au duc toutes les occasions de voir ma femme, j'aurais évité tous les malheurs qui me sont arrivés; mais la confiance que j'avais en elle me rassura. Il me parut qu'il n'était pas possible qu'une personne que j'avais épousée sans dot, et tirée d'un état obscur, fût assez ingrate pour oublier mes bontés. Hélas! que je la connaissais mal! l'ambition et la vanité, qui sont deux choses si naturelles aux femmes, étaient les plus grands défauts de la mienne.

Dès que le duc eut trouvé moyen de lui apprendre ses sentiments, elle se sut bon gré d'avoir fait une conquête si importante. L'attachement d'un homme que l'on traitait d'Excellence chatouilla son orgueil, et remplit son esprit de fastueuses chimères: elle s'en estima davantage, et m'en estima moins. Ce que j'avais fait pour elle, au lieu d'exciter sa reconnaissance, ne fit plus que m'attirer ses mépris. Elle me regarda comme un mari indigne de sa beauté, et lui sembla que si ce grand seigneur, qui était épris de ses charmes, l'eût vue avant son mariage, il n'aurait pas manqué de l'épouser. Euvrée de ces folles idées, et séduite par quelques présents qui la flattaient, elle se rendit aux secrets empresses du duc.

Ils s'écrivaient assez souvent, et je n'avais pas le moindre soupçon de leur intelligence; mais enfin je fus assez malheureux pour sortir de mon aveuglement. Un jour je revins de la chasse de meilleure heure qu'à l'ordinaire; j'entrai dans l'appartement de ma femme; elle ne m'attendait pas sitôt; elle venait de recevoir une lettre du duc, et se préparait à lui faire réponse. Elle ne put cacher son trouble à ma vue; j'en frémis, et voyant sur une table du papier et de l'encre, je jugeai qu'elle me trahissait. Je la pressai de me montrer ce qu'elle écrivait; mais elle s'en défendit; de sorte que je fus obligé d'employer jusqu'à la violence pour satisfaire ma jalouse curiosité: je tirai de son sein, malgré toute sa résistance, une lettre qui contenait ces paroles:

« Languirai-je toujours dans l'attente d'une seconde entrevue? Que vous êtes cruelle de me donner les plus douces espérances, et de tant tarder à les remplir? Don Juan va tous les jours à la chasse ou à Tolède: ne devrions-nous pas profiter de ces occasions? Ayez plus d'égards à la vive ardeur qui me consume. Plaiguez-moi, madame: songez que si c'est un plaisir d'obtenir ce qu'on désire, c'est un tourment d'en attendre longtemps la possession. »

Je ne pus achever de lire ce billet sans être transporté de rage: je mis la main sur ma dague, et, dans mon premier mouvement, je fus tenté d'ôter la vie à l'infidèle épouse qui m'était l'honneur; mais, faisant réflexion que c'était me venger à demi, et que mon ressentiment demandait encore une autre victime, je me rendis maître de ma fureur: je dissimulai; je dis à ma femme, avec le moins d'agitation qu'il me fut possible: Madame, vous avez eu tort d'écouter le duc; l'éclat de son rang ne devait point vous éblouir; mais les jeunes personnes aiment le faste: je veux croire que c'est là tout votre crime, et que vous ne m'avez point fait le dernier outrage; c'est pourquoi j'excuse votre indiscretion, pourvu que vous rentriez dans votre devoir, et que désormais, sensible à ma seule tendresse, vous ne songiez qu'à la mériter.

Après lui avoir tenu ces discours je sortis de son appartement, autant pour la laisser se remettre du trouble où était ses esprits, que pour chercher la solitude dont j'avais besoin moi-même pour calmer la colère qui m'enflammait. Si je ne pus reprendre ma tranquillité, j'affectai du moins un air tranquille pendant deux jours; et le troisième, teignant d'avoir à Toledo une affaire de la dernière conséquence, je dis à ma femme que j'étais obligé de la quitter pour quelque temps, et que je la priais d'avoir soin de sa gloire pendant mon absence.

Je partis; mais, au lieu de continuer mon chemin vers Tolède, je vins secrètement chez moi à l'entrée de la nuit, et me cachai dans la chambre d'un domestique fidèle, dont je pouvais voir tout ce qui entrait dans ma maison. Je ne doutais point que le duc n'eût été informé de mon départ, et je m'imaginais qu'il ne manquait pas de vouloir profiter de la conjoncture: j'espérais les surprendre ensemble; je me promettais une entière vengeance.

Néanmoins je fus trompé dans mon attente: loin de remarquer qu'on se disposât au logis à recevoir un galant, je m'aperçus, au contraire, que l'on fermait les portes avec exactitude; et trois jours s'étant écoulés sans que le duc eût paru, ni même aucun de ses gens, je me persuadai que mon épouse s'était repentie de sa faute, et qu'elle avait enfin rompu tout commerce avec son amant.

Prévenu de cette opinion, je perdis le désir de me venger; et me livrant aux mouvements d'un amour que la colère avait suspendu, je courus à l'appartement de ma femme, je l'embrassai avec transport, et lui dis: Madame, je vous rends mon estime et mon amitié. Je vous avoue que je n'ai point été à Toledo; j'ai feint ce voyage pour vous éprouver. Vous devez pardonner ce piège à un maridont la jalousie n'était pas sans fondement; je craignais que votre esprit, séduit par de superbes illusions, ne fût pas capable de se déromper; mais, grâce au ciel, vous avez reconnu votre erreur, et j'espère que rien ne troublera plus notre union.

Ma femme me parut touchée de ces paroles; et laissant s'écouler quelques pleurs: Que je suis malheureuse, s'écria-t-elle, de vous avoir donné sujet de soupçonner ma fidélité! J'ai bien détesté ce qui vous a si justement irrité contre moi; mes yeux depuis deux jours, sont véritablement ouverts aux larmes; toute ma douleur, tous mes remords sont inutiles; je ne regagnerai jamais votre confiance. Je vous la redonne, madame, interrompis-je tout attendri de l'affliction qu'elle faisait paraître; je ne veux plus me souvenir du passé, puisque vous vous en repentez.

En effet, dès ce moment j'eus pour elle les mêmes égards que j'avais auparavant, et je recommençai à goûter les plaisirs qui avaient été si cruellement troublés: ils devinrent même plus piquants; car ma femme, comme si elle eût voulu effacer de mon esprit toutes les traces de l'offense qu'elle m'avait faite, prenait plus de soin de me plaire qu'elle n'en avait jamais pris: je trouvais plus de vivacité dans ses caresses, et peu s'en fallait que je ne fusse bien aise du chagrin qu'elle m'avait causé.

Je tombai malade en ce temps-là. Quoique ma maladie ne fût point mortelle, il n'est pas concevable combien ma femme en parut alarmée: elle passait le jour auprès de moi; et la nuit, comme j'étais dans un appartement séparé, elle me venait voir deux ou trois fois, pour apprendre par elle-même de mes nouvelles; enfin, elle montrait une extrême attention à courir au-devant de tous les secours dont j'avais besoin; il semblait que sa vie fût attachée à la mienne. De mon côté, j'étais si sensible à toutes les marques de tendresse qu'elle me donnait, que je ne pouvais me lasser de la lui témoigner. Cependant, seigneur Mendoce, elles n'étaient pas aussi sincères que je me l'imaginais.

Une nuit, ma santé commençant alors à se rétablir, mon valet de chambre vint me réveiller: Seigneur, me dit-il tout ému, je suis fâché d'interrompre votre repos; mais je vous suis trop fidèle pour vouloir vous cacher ce qui se passe dans ce moment chez vous: le duc de Naxera est avec madame.

Je fus si étourdi de cette nouvelle, que je regardai quelque temps mon valet sans pouvoir lui parler: plus je pensais au rapport qu'il me faisait, plus j'avais de peine à le croire véritable. Non, Fabio, m'écriai-je, il n'est pas possible que ma femme soit capable d'une si grande perfidie! tu n'es point assuré de ce que tu dis. Seigneur, reprit Fabio, plût au ciel que j'en pusse encore douter; mais de fausses apparences ne m'ont point trompé. Depuis que vous êtes malade, je soupçonne qu'on introduit presque toutes les nuits le duc dans l'appartement de madame: je me suis caché pour éclaircir mes soupçons, et je ne suis que trop persuadé qu'ils sont justes.

A ce discours je me levai tout furieux; je pris ma robe et mon épée, et marchai vers l'appartement de ma femme, accompagné de Fabio, qui portait la lumière. Au bruit que nous fîmes en entrant, le duc, qui était assis sur le lit, se leva, et prenant un pistolet qu'il avait à sa ceinture, il vint au-devant de moi et me tira; mais ce fut avec tant de trouble et de précipitation, qu'il me manqua. Alors je m'avancai sur lui brusquement, et lui enfonçai mon épée dans le cœur. Je m'adressai ensuite à ma femme, qui était plus morte que vive: Et toi, lui dis-je, infâme! reçois le prix de toutes tes perfidies. En disant cela, je lui plongeai dans le sein mon épée toute fumante du sang de son amant.

Je clamai mon emportement, seigneur don Fadrique, et j'avoue que j'aurais pu assez punir une épouse infidèle sans lui ôter la vie; mais quel homme pourrait conserver sa raison dans une pareille conjoncture? Vaignez-vous cette perfide femme, attentive à ma maladie; représentez-moi toutes ces démonstrations d'amitié, toutes les circonstances, toute

l'énormité de sa trahison; et jugez si l'on ne doit point pardonner sa mort à un mari qu'une si juste fureur animait.

Pour achever cette tragi-que histoire en deux mots : après avoir pleinement assouvi ma vengeance, je m'habillai à la hâte; je jugeai bien que je n'avais pas de temps à perdre; que les parents du duc me feraient chercher par toute l'Espagne, et que le crédit de ma famille ne pouvant balancer leur, je ne savais en sûreté que dans un pays étranger : c'est pourquoi je choisis deux de mes meilleurs chevaux, et avec tout ce que j'avais d'argent et de pierreries, je sortis de ma maison avant le jour, suivi du valet qui m'avait si bien prouvé sa fidélité; je pris la route de Valence, dans le dessein de me jeter dans le premier vaisseau qui ferait voile pour l'Italie. Comme je passais aujourd'hui près du bois où vous étiez, j'ai rencontré dona Theodora, qui m'a prié de la suivre et de l'aider à vous séparer.

Après que Tolédan eut achevé de parler, don Fadrique lui dit : Seigneur don Juan, vous vous êtes justement vengé du duc de Naxera; soyez sans inquiétude sur les poursuites que ses parents pourront faire; vous demeurerez, s'il vous plaît, chez moi, en attendant l'occasion de passer en Italie. Mon oncle est gouverneur de Valence, vous serez plus en sûreté ici qu'ailleurs, et vous y serez avec un homme qui veut être uni désormais avec vous d'une étroite amitié.

Zarate répondit à Mendocce dans des termes pleins de reconnaissance, et accepta l'asile qu'il lui prêta. Admirez la force de la sympathie, seigneur don Cleophas, poursuivit Asmodée, ces deux jeunes cavaliers se sentirent tant d'inclination l'un pour l'autre, qu'en peu de jours ils se formèrent entre eux une amitié comparable à celle d'Oreste et de Pylade. Avec un mérite égal, ils avaient ensemble un tel rapport d'humeur, que ce qui plaisait à don Fadrique ne manquait pas de plaire à don Juan; c'était le même caractère : enfin ils étaient faits pour s'aimer. Don Fadrique surtout était enchanté des manières de son ami : il ne pouvait même s'empêcher de les vanter à tout moment à dona Theodora.

Ils allaient souvent tous deux chez cette dame, qui voyait toujours avec indifférence les soins et les assiduités de Mendocce. Il en était très-mortifié, et s'en plaignait quelquefois à son ami, qui, pour le consoler, lui disait que les femmes les plus insensibles se laissent enfin toucher; qu'il ne manquait aux amants que la patience d'attendre ce temps favorable; qu'il ne perdit point courage; que sa dame, tôt ou tard, récompenserait ses services. Ce discours, quoique fondé sur l'expérience, ne rassurait point le timide Mendocce, qui craignait de ne pouvoir jamais plaire à la veuve de Cifuentes. Cette crainte le jeta dans une langueur qui faisait pitié à don Juan; mais don Juan fut bientôt plus à plaindre que lui.

Quelle suite qu'eût ce Tolédan d'être révolté contre les femmes, après l'horrible trahison de la sienne, il ne put se défendre d'aimer dona Theodora. Cependant, loin de s'abandonner à une passion qui offensait son ami, il ne songea qu'à la combattre; et, persuadé qu'il ne la pouvait vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avaient fait naître, il résolut de ne plus voir la veuve de Cifuentes; ainsi, lorsque Mendocce le voulait mener chez elle, il trouvait toujours quelque prétexte pour s'en excuser.

D'une autre part, don Fadrique n'allait pas une fois chez la dame, qu'elle ne lui demandât pourquoi don Juan ne la venait plus voir. Un jour qu'elle lui faisait cette question, il lui répondit en souriant que son ami avait ses raisons. Et quelles raisons peut-il avoir de me fuir? dit dona Theodora. Madame, répartit Mendocce, comme je voulais aujourd'hui vous ramener, et que je lui marquais quelque surprise sur ce qu'il refusait de m'accompagner, il m'a fait une confidence qu'il faut que je vous révèle pour le justifier. Il m'a dit qu'il avait fait une maîtresse, et que, n'ayant pas beaucoup de temps à demeurer dans cette ville, les moments lui étaient chers.

Je ne suis point satisfaite de cette excuse, reprit en rougissant la veuve de Cifuentes : il n'est pas permis aux amants d'abandonner leurs amis. Don Fadrique remarqua la rougeur de dona Theodora; il crut que la vanité seule en était la cause, et que ce qui faisait rougir la dame n'était qu'un simple dépit de se voir négligée. Il se trompait dans sa conjecture : un mouvement plus vif que la vanité excitait l'émotion qu'elle laissait paraître; mais de peur qu'il ne démêlât ses sentiments, elle changea de discours, et affecta, pendant le reste de l'entretien, un enjouement qui aurait mis en défaut la pénétration de Mendocce, quand il n'aurait pas d'abord pris le change.

Aussitôt que la veuve de Cifuentes se trouva seule, elle tomba dans une profonde rêverie; elle sentit alors toute la force de l'inclination qu'elle avait conçue pour don Juan; et la croyant plus mal récompensée qu'elle ne l'était : Qu'elle injuste et barbare puissance, dit-elle en soupirant, se plaît à enflammer des cœurs qui ne s'accordent pas ! Je n'aime pas don Fadrique, qui m'adore, et je brûle pour don Juan, dont une autre que moi occupe la pensée ! Ah ! Mendocce, cesse de me reprocher mon indifférence, ton ami t'en venge assez.

A ces mots, un vif sentiment de douleur et de jalousie lui fit répandre quelques larmes; mais l'espérance, qui sait adoucir les peines des amants, vint bientôt présenter à son esprit de flatteuses images. Elle se représenta que sa rivale pouvait n'être pas fort dangereuse; que don Juan était peut-être moins arrêté par ses charmes qu'amusé par ses bontés, et que de si faibles liens n'étaient pas difficiles à rompre. Pour juger elle-même de ce qu'elle en devait croire, elle résolut d'entretenir en particulier le Tolédan. Elle le fit avertir de se trouver chez elle : il s'y

rendit; et, quand ils furent tous deux seuls, dona Theodora prit ainsi la parole :

Je n'aurais jamais pensé que l'amour pût faire oublier à un galant homme ce qu'il doit aux dames; néanmoins, don Juan, vous ne venez pas chez moi depuis que vous êtes amoureux. J'ai sujet, ce me semble, de me plaindre de vous. Je veux croire toutefois que ce n'est point de votre propre mouvement que vous me fuyez; votre dame vous aura sans doute défendu de me voir. Avouez-le, don Juan, et je vous excuse : je sais que les amants ne sont pas libes dans leurs actions, et qu'ils n'oseraient désobéir à leurs maîtresses.

Madame, répondit le Tolédan, je conviens que ma conduite doit vous étonner; mais, de grâce, ne souhaitez pas que je me justifie : contentez-vous d'apprendre que j'ai raison de vous éviter. Quelle que puisse être cette raison, reprit dona Theodora tout émue, je veux que vous me la disiez. Eh bien, madame, répartit don Juan, il faut vous obéir; mais ne vous plaignez pas si vous en entendez plus que vous n'en voulez savoir.

Don Fadrique, poursuivit-il, vous a raconté l'aventure qui m'a fait quitter la Castille. En m'éloignant de Tolède, le cœur plein de ressentiment contre les femmes, je les déliais toutes de me jamais surprendre. Dans cette fière disposition je m'approchai de Valence; je vous rencontrai, et, ce que personne encore n'a pu faire peut-être, je soutins vos premiers regards sans en être troublé. Je vous ai revue même depuis impunément; mais, hélas! que j'ai payé cher quelques jours de fierté ! Vous avez enfin vaincu ma résistance : votre beauté, votre esprit, tous vos charmes se sont exercés sur un rebelle; et en un mot, j'ai pour vous tout l'antour que vous êtes capable d'inspirer.

Voilà, madame, ce qui m'écarte de vous. La personne dont on vous a dit que j'étais occupé n'est qu'une dame imaginaire : c'est une fausse confidence que j'ai faite à Mendocce, pour prévenir les soupçons que j'aurais pu lui donner en refusant toujours de vous venir voir avec lui.

Ce discours, à quoi dona Theodora ne s'était point attendue, lui causa une si grande joie, qu'elle ne put l'empêcher de paraître. Il est vrai qu'elle ne se mit point en peine de la cacher, et qu'au lieu d'armer ses yeux de quelque rigueur, elle regarda le Tolédan d'un air assez tendre, et lui dit : Vous m'avez appris votre secret, don Juan, je veux aussi vous découvrir le mien. Ecoutez-moi.

Insensible aux soupirs d'Alvaro Ponce, peu touchée de l'attachement de Mendocce, je menais une vie douce et tranquille, lorsque le hasard vous fit passer près du bois où nous nous rencontrâmes. Malgré l'agitation où j'étais, je ne laissai pas de remarquer que vous m'offriez votre secours de très-bonne grâce; et la manière avec laquelle vous sûtes vous séparer de deux rivaux furieux me fit concevoir une opinion fort avantageuse de votre adresse et de votre valeur. Le moyen que vous proposâtes pour les accorder me déplut : je ne pouvais, sans beaucoup de peine, me résoudre à choisir l'un ou l'autre; mais, pour ne vous rien déguiser, je crois que vous aviez un peu de part à ma répuissance; car, dans le moment même que, forcée par la nécessité, ma bouche nomma don Fadrique, je sentis que mon cœur se déclarait pour l'inconnu. Depuis ce jour, que je dois appeler heureux, après l'aveu que vous m'avez fait, vous méritez à augmenté l'estime que j'avais pour vous.

Je ne vous fais pas, continua-t-elle, un mystère de mes sentiments; je vous les déclare avec la même franchise que j'ai dit à Mendocce que je ne l'aimais point. Une femme qui a le malheur de se sentir du penchant pour un amant qui ne saurait être à elle a raison de se contraindre, et de se venger du moins de sa faiblesse par un silence éternel; mais je crois que l'on peut, sans scrupule, découvrir une tendresse innocente à un homme qui n'a que des vus légitimes. Oui, je suis ravie que vous m'aimiez, et j'en rends grâce au ciel, qui nous a sans doute destinés l'un pour l'autre.

Après ce discours la femme se tut pour laisser parler don Juan, et lui donner lieu de faire éclater tous les transports de joie et de reconnaissance qu'elle croyait lui avoir inspirés; mais, au lieu de paraître enchanté des choses qu'il venait d'entendre, il demeura triste et rêveur.

Que vois-je, don Juan? lui dit-elle. Quand, pour vous faire un sort qu'un autre que vous pourrait trouver digne d'envie, j'oublie la fierté de mon sexe, et vous montre une âme charmée, vous résistez à la joie que doit vous causer une déclaration si obligeante! vous gardez un silence glacé! je vois même de la douleur dans vos yeux. Ah! don Juan, quel étrange effet produisent en vous mes bontés!

Hé! quel autre effet, madame, répondit tristement le Tolédan, peuvent-elles faire sur un cœur comme le mien? Je suis d'autant plus misérable que vous me témoignez plus d'inclination. Vous n'ignorez pas ce que Mendocce fait pour moi : vous savez quelle tendre amitié nous lie; pourrais-je établir mon bonheur sur la ruine de ses plus douces espérances? Vous avez trop de délicatesse, dit dona Theodora : je n'ai rien promis à don Fadrique; je puis vous offrir ma foi sans mériter ses reproches, et vous pouvez la recevoir sans lui faire un larcin. J'avoue que l'idée d'un ami malheureux doit vous causer quelque peine; mais, don Juan, est-elle capable de balancer l'heureux destin qui vous attend?

Où, madame, répliqua-t-il d'un ton ferme, un ami tel que Mendocce a plus de pouvoir sur moi que vous ne pensez. S'il vous était possible de concevoir toute la tendresse, toute la force de notre amitié, que vous me trouveriez à plaindre! Don Fadrique n'a rien de caché pour moi, mes intérêts sont devenus les siens : les moindres choses qui me regardent ne

sauraient échapper à son attention, ou, pour tout dire en un mot, je partage son âme avec vous.

Ah! si vous vouliez que je profitasse de vos hontes, il fallait me les laisser voir avant que j'eusse formé les vœux d'une amitié si forte. Charmé du bonheur de vous plaire, je n'aurais alors regardé Mendocce que comme un rival; mon cœur, en garde contre l'affection qu'il me marquait, n'y aurait pas répondu, et je ne lui devrais pas aujourd'hui tout ce que je lui dois, mais, madame, il n'est plus temps: j'ai reçu tous les services qu'il a voulu me rendre; j'ai suivi le penchant que j'avais pour lui: la reconnaissance et l'inclination me lient, et me réduisent enfin à la cruelle nécessité de renoncer au sort glorieux que vous me présentez.

En cet endroit dona Theodora, qui avait les yeux couverts de larmes, prit son mouchoir pour s'essuyer. Cette action troubla le Tolédan; il sentit chanceler sa constance; il commençait à ne répondre plus de rien. Adieu, madame, continua-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs, adieu; il faut vous fuir pour sauver ma vertu; je ne puis soutenir vos pleurs; ils vous rendent trop redoutable. Je vais m'éloigner de vous pour jamais, et pleurer la perte de tant de charmes, que mon inexorable amitié veut que je lui sacrifie. En achevant ces paroles, il se retira avec un reste de fermeté qu'il n'avait pas peu de peine à conserver.

Après son départ, la veuve de Cifuentes fut agitée de mille mouvements confus: elle eut honte de s'être déclarée à un homme qu'elle n'avait pu retenir; mais, ne pouvant douter qu'il ne fût fortement épris, et que le seul intérêt d'un ami ne lui fit refuser la main qu'elle lui offrait, elle fut assez raisonnable pour admirer un si rare effort d'amitié, au lieu de s'en offenser. Néanmoins, comme on ne saurait s'empêcher de s'affliger quand les choses n'ont pas le succès que l'on désire, elle résolut d'aller dès le lendemain à la campagne pour dissiper ses chagrins, ou plutôt pour les augmenter: car la solitude est plus propre à fortifier l'amour qu'à l'affaiblir.

Don Juan, de son côté, n'ayant pas trouvé Mendocce au logis, s'était enfermé dans son appartement pour s'abandonner en liberté à sa douleur: après ce qu'il avait fait en faveur d'un ami, il crut qu'il lui était permis du moins d'en soupirer; mais don Fadrique vint bientôt interrompre sa rêverie; et jugeant à son visage qu'il était indisposé, il en témoigna tant d'inquiétude, que don Juan, pour le rassurer, fut obligé de lui dire qu'il n'avait besoin que de repos. Mendocce sortit aussitôt pour le laisser reposer; mais il sortit d'un air si triste, que le Tolédan en sentit plus vivement son infortune. O ciel! dit-il en lui-même, pourquoi faut-il que la plus tendre amitié du monde fasse tout le malheur de ma vie?

Le jour suivant, don Fadrique n'était pas encore levé qu'on le vint avertir que dona Theodora était partie, avec tout son domestique, pour son château de Villaréal, et qu'il y avait apparence qu'elle n'en reviendrait pas sitôt. Cette nouvelle le chagrina moins à cause des peines que fait souffrir l'éloignement d'un objet aimé, que parce qu'on lui avait fait mystère de ce départ. Sans savoir ce qu'il en devait penser, il en conçut un funeste présage.

Il se leva pour aller voir son ami, tant pour l'entretenir là-dessus que pour apprendre l'état de sa santé. Mais comme il achevait de s'habiller, don Juan entra dans sa chambre en lui disant: Je viens dissiper l'inquiétude que je vous cause; je me porte assez bien aujourd'hui. Cette bonne nouvelle, répondit Mendocce, me console un peu de la mauvaise que j'ai reçue. Le Tolédan demanda quelle était cette mauvaise nouvelle; et don Fadrique, après avoir fait sortir ses gens, lui dit: Dona Theodora est partie ce matin pour la campagne, et l'on croit qu'elle sera longtemps. Ce départ m'étonne: pourquoi me l'a-t-on caché? qu'en pensez-vous, don Juan? n'ai-je pas raison d'être alarmé?

Zarate se garda bien de lui dire sur cela sa pensée, et tâcha de lui persuader que dona Theodora pouvait être allée à la campagne sans qu'il eût sujet de s'en effrayer. Mais Mendocce, peu content des raisons que son ami employait pour le rassurer, l'interrompit: Tous ces discours, dit-il, ne sauraient dissiper le soupçon que j'ai conçu; j'aurai fait peut-être imprudemment quelque chose qui aura déplu à dona Theodora: pour m'en punir, elle me quitte, sans daigner seulement m'apprendre mon crime.

Quoi qu'il en soit, je ne puis demeurer plus longtemps dans l'incertitude. Allons, don Juan, allons la trouver; je vais faire préparer des chevaux. Je vous conseille, lui dit le Tolédan, de ne mener personne avec vous; cet écartement se doit faire sans témoin. Don Juan ne sut être de trop, reprit don Fadrique; dona Theodora n'ignore point que vous savez tout ce qui se passe dans mon cœur: elle vous estime; et, loin de m'embarrasser, vous m'aidez à l'apaiser en ma faveur.

Non, non, Fadrique, répliqua-t-il, ma présence ne peut vous être utile. Partez tout seul, je vous en conjure. Non, mon cher don Juan, repartit Mendocce, nous irons ensemble; j'attends cette complaisance de votre amitié. Quelle tyrannie! s'écria le Tolédan d'un air chagrin; pourquoi exigez-vous de mon amitié ce qu'elle ne doit pas vous accorder?

Ces paroles, que don Fadrique ne comprenait pas, et le ton brusque dont elles avaient été prononcées, le surprirent étrangement. Il regarda son ami avec attention: Don Juan, lui dit-il, que signifie ce que je viens d'entendre? Quel affreux soupçon naît dans mon esprit! Ah! c'est trop vous contraindre et me gêner; parlez. Qui cause cette répugnance que vous marquez à m'accompagner?

Je voulais vous la cacher, répondit le Tolédan; mais puisque vous m'avez forcé vous-même à la laisser paraître, il ne faut plus que je dissimule:

cessons, mon cher don Fadrique, de nous applaudir de la conformité de nos affections, elle n'est que trop parfaite: les traits qui vous ont blessé n'ont point épargné votre ami. Dona Theodora... Vous seriez mon rival! interrompit Mendocce en plissant. Des que j'ai connu mon amour, repartit don Juan, je l'ai combattu. J'ai vu constamment la veuve de Cifuentes: vous le savez, vous m'en avez vous-même fait reproche: je triomphais du moins de ma passion, si je ne pouvais la détruire.

Mais hier cette dame me fit dire qu'elle souhaitait de me parler chez elle. Je m'y rendis. Elle me demanda pourquoi je semblais vouloir l'éviter. J'inventai des excuses; elle les rejeta. Enfin, je fus obligé de lui en découvrir la véritable cause. Je crus qu'après cette déclaration elle approuverait le dessein que j'avais de la fuir; mais, par un bizarre effet de mon étoile, vous le dirai-je? oui, Mendocce, je dois vous le dire, je trouvais Theodora devenue pour moi.

Quoique don Fadrique eût l'esprit du monde le plus doux et le plus raisonnable, il fut saisi d'un mouvement de fureur à ce discours; et interrompant encore son ami en cet endroit: Arrêtez, don Juan, lui dit-il, perdez-moi plutôt le sein que de poursuivre ce fatal récit. Vous ne vous contentez pas de m'avouer que vous êtes mon rival, vous m'apprenez encore qu'on vous aime! Juste ciel! quelle confiance vous m'osez faire! Vous mettez notre amitié à une épreuve trop rude. Mais que dis-je! notre amitié, vous l'avez violée en conservant les sentiments perfides que vous me déclarez.

Quelle était mon erreur! Je vous croyais généreux, magnanime, et vous n'êtes qu'un faux ami, puisque vous avez été capable de concevoir un amour qui m'outrage. Je suis accablé de ce coup imprévu: je le sens d'autant plus vivement, qu'il m'est porté par une main... Rendez-moi plus de justice, interrompit à son tour le Tolédan; donnez-vous un moment de patience; je ne suis rien moins qu'un faux ami. Écoutez-moi, et vous vous repentirez de m'avoir appelé de ce nom odieux.

Alors il lui raconta ce qui s'était passé entre la veuve de Cifuentes et lui, le tendre aveu qu'elle lui avait fait, et les discours qu'elle lui avait tenus pour l'engager à se livrer sans scrupule à sa passion. Il lui répéta ce qu'il avait répondu à ce discours; et à mesure qu'il parlait de la fermeté qu'il avait fait paraître, don Fadrique sentait évanouir sa fureur. Enfin, ajouta don Juan, l'amitié l'emporta sur l'amour: je refusai la foi de dona Theodora. Elle en pleura de dépit; mais, grand Dieu! que ses pleurs excitèrent le trouble dans mon âme! Je ne puis m'en ressouvenir sans trembler encore du péril que j'ai couru. Je commençais à me trouver barbare; et pendant quelques instants, Mendocce, mon cœur vous devint infidèle. Je ne cédai pas pourtant à ma faiblesse, et je me dérochai par une prompte fuite à des larmes si dangereuses. Mais ce n'est pas assez d'avoir évité ce danger, il faut craindre pour l'avenir. Il faut hâter mon départ; je ne veux plus m'exposer aux regards de Theodora. Après cela don Fadrique m'accusera-t-il encore d'ingratitude et de perfidie?

Non, lui répondit Mendocce en l'embrassant, je vous rends toute votre innocence. J'ouvre les yeux: pardonnez un injuste reproche au premier transport d'un amour qui se voit ravir toutes ses espérances. Hélas! devais-je croire que dona Theodora pourrait vous voir longtemps sans vous aimer, sans se rendre à ces charmes dont j'ai moi-même éprouvé le pouvoir? Vous êtes un véritable ami. Je n'impute plus mon malheur qu'à la fortune, et, loin de vous haïr, je sens augmenter pour vous ma tendresse. Hé quoi! vous renoncez pour moi à la possession de dona Theodora! Vous faites à notre amitié un si grand sacrifice, et je n'en serais pas touché! Vous pouvez dompter votre amour, et je ne ferais pas un effort pour vaincre le mien! Je dois répondre à votre générosité, don Juan; suivez le penchant qui vous entraîne; épousez la veuve de Cifuentes; que mon cœur, s'il veut, en gémissé; Mendocce vous en presse.

Vous m'en pressez en vain, répliqua Zarate. J'ai pour elle, je le confesse, une passion violente; mais votre repos m'est plus cher que mon bonheur. Et le repos de Theodora, repartit don Fadrique, vous doit-il être indifférent? Ne nous flattons point: le penchant qu'elle a pour vous décide de mon sort. Quand vous vous éloignerez d'elle; qu'ind, pour me la céder, vous iriez loin de ses yeux traîner une vie déplorable, je n'en serais pas mieux; puisque je n'ai pu lui plaire jusqu'ici, je ne lui pluirai jamais; le ciel n'a réservé cette gloire qu'à vous seul. Elle vous a aimé dès le premier moment qu'elle vous a vu; elle a pour vous une inclination naturelle; en un mot, elle ne saurait être heureuse qu'avec vous: recevez donc la main qu'elle vous présente; comblez ses desirs et les vôtres; abandonnez-moi à mon infortune; et ne faites pas trois misérables lorsqu'un seul peut épuiser toute la rigueur du destin.

Asmodée, en cet endroit, fut obligé d'interrompre son récit pour écouter l'écolier, qui lui dit: Ce que vous me racontez est surprenant. Vaut-il en effet des gens d'un si beau caractère? Je ne vois dans le monde que des âmes qui se brouillent, je ne dis pas pour des maîtresses comme dona Theodora, mais pour des coquettes fieffées. Un amour peut-il renoncer à un objet qu'il adore, et doit-il estimer de peur de rendre un ami malheureux? Je ne croyais cela possible que dans la nature du roman, où l'on peint les hommes tels qu'ils devraient être plutôt que tels qu'ils sont. Je demeure d'accord, répondit le Diable, que ce n'est pas une chose fort ordinaire; mais elle est non-seulement dans la nature du roman, elle est aussi dans la belle nature de l'homme. Cela est si vrai, que depuis le déluge j'en ai vu deux exemples, y compris celui-ci. Revenons à mon histoire.

Les deux amis continuèrent à se faire un sacrifice de leur passion: et

L'un ne voulait point céder à la générosité de l'autre, leurs sentiments amoureux demeurèrent suspendus pendant quelques jours. Ils cessèrent de s'entretenir de Theodora; ils n'osèrent plus même prononcer son nom. Mais tandis que l'amitié triomphait ainsi de l'amour dans la ville de Valence, l'amour, comme pour s'en venger, régnait ailleurs avec tyrannie, et se faisait obéir sans résistance.

Dona Theodora s'abandonnait à sa tendresse dans son château de Villaréal, situé près de la mer. Elle pensait sans cesse à don Juan, et ne pouvait perdre l'espérance de l'épouser, quoiqu'elle ne dût pas s'y attendre après les sentiments d'amitié qu'il avait fait éclater pour don Fadrique.

Un jour, après le coucher du soleil, comme elle prenait sur le bord de la mer le plaisir de la promenade avec une de ses femmes, elle aperçut une petite chaloupe qui venait gagner le rivage. Il lui sembla d'abord qu'il y avait dedans sept à huit hommes de fort mauvaise mine; mais après les avoir vus de plus près, et considérés avec plus d'attention, elle jugea qu'elle avait pris des masques pour des visages. En effet c'étaient des gens masqués, et tous armés d'épées et de baïonnettes.

Elle frémit à leur aspect; et, ne tirant pas bon augure de la descente qu'ils se préparaient à faire, elle tourna brusquement ses pas vers le château. Elle regardait de temps en temps derrière elle pour les observer; et remarquant qu'ils avaient pris terre, et qu'ils commençaient à la poursuivre, elle se mit à courir de toute sa force; mais comme elle ne courait pas si bien qu'Atalante, et que les masques étaient légers et vigoureux, ils la joignirent à la porte du château, et l'arrêtèrent.

La dame et la fille qui l'accompagnait poussèrent de grands cris qui attirèrent aussitôt quelques domestiques; et ceux-ci, donnant l'alarme au château, tous les valets de dona Theodora accoururent bientôt, armés de fourches et de bâtons. Cependant, deux hommes des plus robustes de la troupe masquée, après avoir pris entre leurs bras la maîtresse et la suivante, les emportèrent vers la chaloupe, malgré leur résistance, pendant que les autres faisaient tête aux gens du château, qui commencèrent à les presser vivement. Le combat fut long; mais enfin les hommes masqués exécutèrent heureusement leur entreprise, et regagnèrent leur chaloupe en se battant en retraite. Il était temps qu'ils se retirassent; car ils n'étaient pas encore tous embarqués, qu'ils virent paraître, du côté de Valence, quatre ou cinq cavaliers qui piquaient à outrance, et semblaient vouloir venir au secours de Theodora. A cette vue les ravisseurs se hâtèrent si bien de prendre le large, que l'empressement des cavaliers fut inutile.

Ces cavaliers étaient don Fadrique et don Juan. Le premier avait reçu ce jour-là une lettre par laquelle on lui mandait que l'on avait appris de bonne part qu'Alvaro Ponce était dans l'île de Majorque; qu'il avait équipé une espèce de tartane; et qu'avec une vingtaine de gens qui n'avaient rien à perdre, il se proposait d'enlever la veuve de Cifuentes la première fois qu'elle se rait dans son château. Sur cet avis, le Tolédan et lui, avec leurs valets de chambre, étaient partis de Valence sur-le-champ, pour venir apprendre cet attentat à dona Theodora. Ils avaient découvert de loin, sur le bord de la mer, un assez grand nombre de personnes qui paraissaient combattre les uns contre les autres; et soupçonnant que ce pouvait être ce qu'ils craignaient, ils poussaient leurs chevaux à toute bride pour s'opposer au projet de don Alvaro. Mais quelque diligence qu'ils pussent faire, ils n'arrivèrent que pour être témoins de l'enlèvement qu'ils voulaient prévenir.

Pendant ce temps-là, Alvaro Ponce, fier du succès de son audace, s'éloignait de la côte avec sa proie, et sa chaloupe allait joindre un petit vaisseau armé qui l'attendait en pleine mer. Il n'est pas possible de sentir une plus vive douleur que celle qu'éprouvent Mendoce et don Juan. Ils firent mille imprécations contre don Alvaro, et remplirent l'air de plaintes aussi pitoyables que vaines. Tous les domestiques de Theodora, animés par un si bel exemple, n'épargnèrent point les lamentations: tout le rivage retentissait de cris; la fureur, le désespoir, la désolation, régnaient sur ces tristes bords. Le ravissement d'Hélène ne causa point dans la cour de Sparte une si grande consternation.

CHAPITRE XIV.

Da démolé d'un poète tragique avec un auteur comique.

L'écolier ne put s'empêcher d'interrompre le Diable en cet endroit: Seigneur Asmodée, lui dit-il, il n'y a pas moyen de résister à la curiosité que j'ai de savoir ce que signifie une chose qui attire mon attention, malgré le plaisir que je prends à vous écouter. Je remarque dans une chambre deux hommes en chemise qui se tiennent à la gorge et aux cheveux, et plusieurs personnes en robe de chambre qui s'empressent de les spéarer: appelez-moi, je vous prie, ce que cela veut dire. Le démon, qui ne cherchait qu'à contenter, lui donna sur-le-champ cette satisfaction de la manière suivante.

Les personnages que vous voyez en chemise et qui se battent, lui dit-il, sont deux auteurs français; et les gens qui les séparent sont deux Allemands, un Flamand et un Italien. Ils demeurent tous dans la même maison, qui est un hôtel garni où il ne loge guère que des étrangers. L'un de ces auteurs fait des tragédies et l'autre des comédies. Le premier, pour qu'il que de agrément qu'il a essayé en France, est venu en Espagne;

et le dernier, peu content de sa condition à Paris, a fait le même voyage dans l'espérance de trouver à Madrid une meilleure fortune.

Le poète tragique est un esprit vain et présomptueux, qui s'est fait, en dépit de la plus saine partie du public, une assez grande réputation dans son pays. Pour tenir sa muse en haleine il compose tous les jours: ne pouvant dormir cette nuit, il a commencé une pièce dont il a tiré le sujet de *l'Iliade*. Il en a fait une scène; et comme son moindre défaut est d'avoir, ainsi que ses confrères, une démangeaison continuelle d'assassiner les gens du récit de ses ouvrages, il s'est levé, a pris sa chemise, et tout en chemise est venu frapper rudement à la porte de l'auteur comique, qui, faisant un meilleur usage de son temps, dormait d'un profond sommeil.

Celui-ci s'est éveillé au bruit, et est allé ouvrir à l'autre, qui, d'un air de possédé, a dit en entrant: Tombez, mon ami, tombez à mes genoux; adorez un génie que Melpomène favorise. Je viens d'enfanter des vers..., mais, que dis-je, je viens! c'est Apollon lui-même qui me les a dictés: si j'étais à Paris, j'irais les lire aujourd'hui de maison en maison; j'attends qu'il soit jour pour en aller charmer monsieur notre ambassadeur, aussi bien que tous les Français qui sont à Madrid. Avant que je les montre à personne, je veux vous les réciter.

Je vous remercie de la préférence, a répondu l'auteur comique en baillant de toute sa force: ce qu'il y a de fâcheux, c'est que vous prenez mal votre temps; je me suis couché fort tard, le sommeil m'accable, et je ne réponds pas que j'entende, sans me rendre, tous les vers que vous avez à me dire. Oh! j'en réponds bien, moi! a repris le poète tragique: quand vous seriez mort, la scène que je viens de composer serait capable de vous rappeler à la vie. Ma versification n'est point un assemblage de sentiments communs et d'expressions triviales que la rime seule soutienne: c'est une poésie mâle qui émeut le cœur et frappe l'esprit. Je ne suis pas un de ces poètes dont les pitoyables nouveautés ne font que passer sur la scène comme des ombres, et vont à Ulrique divertir les Africains; mes pièces, dignes d'être consacrées avec ma statue dans la bibliothèque palatine, ont encore la foule après trente représentations. Mais venons, ajouta ce poète modeste, venons aux vers dont je veux vous donner l'étréme.

Voici ma tragédie: *la Mort de Patrocle*. Scène première. Briséis et les autres captives d'Achille paraissent: elles s'arrachent les cheveux et se frappent le sein, pour témoigner la douleur qu'elles ont de la mort de Patrocle. Elles ne peuvent pas même se soutenir; abattues par leur désespoir, elles se laissent tomber sur le théâtre. Vous me direz que cela est un peu hasardé; mais c'est ce que je cherche. Que les petits génies se tiennent dans les bornes étroites de l'imitation sans oser les franchir, à la bonne heure; il y a de la prudence dans leur timidité. Pour moi, j'aime le nouveau, et je tiens que, pour émouvoir et ravir les spectateurs, il faut leur présenter des images auxquelles ils ne s'attendent point.

Les captives sont donc couchées par terre; Phénix, gouverneur d'Achille, est avec elles: il les aide à se relever, l'une après l'autre; ensuite, il commence la protase par ces vers:

Priam va perdre Hector et sa superbe ville;
Les Grecs veulent venger le compagne d'Achille,
Le fier Agamemnon, le divin Camelus,
Nestor, pareil aux dieux, le vaillant Eumelus,
Léonte, de la pique adroit à l'exercice,
Le nerveux Diomède, et l'éloquent Ulysse.
Achille s'y prépare, et déjà ce héros
Pousse vers Ilum ses immortels chevaux;
Pour arriver plus tôt où sa fureur l'entraîne,
Quoique l'œil qui les voit ne les suive qu'à peine,
Il leur dit: Chers Xanthus, Balus, avancez;
Et, lorsque vous serez de carnage lassés,
Quand les Troyens fuyant rentreront dans leur ville,
Regagnez notre camp, mais non pas sans Achille.
Xanthus baisse la tête, et répond par ces mots:
Achille, vous serez content de vos chevaux,
Ils vont aller au gré de votre impatience;
Mais de votre trépas l'instant fatal s'avance.
Junon aux yeux de bœuf ainsi le fait parler,
Et d'Achille aussitôt le char semble voler.
Les Grecs, en le voyant, de mille cris de joie
Souhait font retentir le rivage de Troie.
Ce prince, revêtu des armes de Vulcain,
Paraît plus éclatant que l'astre du matin,
Ou tel que le soleil, commençant sa carrière,
S'élève pour donner au monde la lumière;
Ou brillant comme un feu que les villageois font
Pendant l'obscur nuit sur le sommet du mont.

Je m'arrête, a poursuivi l'auteur tragique, pour vous laisser respirer un moment; car si je vous récitais toute ma scène de suite, la beauté de ma versification et le grand nombre de traits brillants et de pensées sublimes qu'elle contient vous suffoqueraient. Remarquez la justesse de cette comparaison: *Plus éclatant qu'un feu que les villageois font.....* Tout le monde ne sent point cela; mais vous, qui avez de l'esprit, et du véritable, vous en devez être enchanté. Je le suis, sans doute, a répondu l'auteur comique en souriant d'un air malin; rien n'est si beau, et je suis persuadé que vous ne manquerez pas de parler aussi dans votre tragédie du soin que prenait Thétis de chasser les mouches troyennes qui s'appro-

chaient du corps de Patrocle. Ne pensez pas vous en moquer, a répliqué le tragique. Un poète qui a de l'habileté peut tout risquer; cet endroit-là est peut-être celui de ma pièce le plus propre à me fournir des vers pompeux; je ne le raterai pas, sur ma parole.

Tous mes ouvrages, a-t-il continué sans façon, sont marqués au bon coin; aussi, quand je les lis, il faut voir comme on les applaudit; je m'arrête à chaque vers pour recevoir des louanges. Je me souviens qu'un jour je lisais à Paris une tragédie dans une maison où il va tous les jours des beaux esprits à l'heure du dîner, et dans laquelle, sans vanité, je ne passe pas pour un Pradon. La grande comtesse de Veuille-Brune y était; elle a le goût fin et délicat: je suis son poète favori. Elle pleurait à chaudes larmes des la première scène; elle fut obligée de changer de mouchoir au second acte; elle ne lit que sangloter au troisième; elle se trouva mal au quatrième; et je crus, à la catastrophe, qu'elle allait mourir avec le héros de ma pièce.

A ces mots, quelque envie qu'eût l'auteur comique de garder son sérieux, il lui est échappé un éclat de rire. Ah! que je reconnais bien, dit-il, cette bonne comtesse à ce trait-là: c'est une femme qui ne peut souffrir la comédie; elle a tant d'aversion pour le comique, qu'elle sort ordinairement de sa loge après la grande pièce pour emporter toute sa douleur. La tragédie est sa belle passion: que l'ouvrage soit bon ou mauvais, pourvu que vous y fassiez parler des amants malheureux, vous êtes sûr d'attendrir la dame. Franchement, si je composais des poèmes sérieux, je voudrais avoir d'autres approbateurs qu'elle.

Oh! j'en ai d'autres aussi, dit le poète tragique: j'ai l'approbation de mille personnes de qualité, tant mâles que femelles.... Je me défierais encore du suffrage de ces personnes-là, interrompit l'auteur comique; je serais en garde contre leurs jugements. Savez-vous bien pourquoi? C'est que ces sortes d'auditeurs sont distraits, pour la plupart, pendant une lecture, et qu'ils se laissent prendre à la beauté d'un vers ou à la délicatesse d'un sentiment: cela suffit pour leur faire louer tout un ouvrage, quel que imparfait qu'il puisse être d'ailleurs. Tout au contraire, entendent-ils quelques vers dont la platitude ou la dureté leur blesse l'oreille, il ne leur en faut pas davantage pour décrier une bonne pièce.

Eh bien, a repris l'auteur sérieux, puisque vous voulez que ces juges-là me soient suspects, je m'en fie donc aux applaudissements du parterre. Hé! ne me vantez pas, si l'un vous plaît, votre parterre, a répliqué l'autre; il fait paraître trop de caprices dans ses décisions. Il se trompe quelquefois si lourdement aux représentations des pièces nouvelles, qu'il sera des deux mois entiers sottement enchanté d'un mauvais ouvrage. Il est vrai que dans la suite l'impression le désabuse, et que l'auteur demeure désigné après un heureux succès.

C'est un malheur qui n'est pas à craindre pour moi, a dit le tragique; on réimprime mes pièces aussi souvent qu'elles sont représentées. J'avoue qu'il n'en est pas de même des comédies: l'impression découvre leur faiblesse, les comédies n'étant que des bagatelles, que de petites productions d'esprit.... Tout beau, monsieur l'auteur tragique, interrompit l'autre, tout beau: vous ne songez pas que vous vous échauffez; parlez, de grâce, devant moi de la comédie avec un peu moins d'irrévérence. Pensez-vous qu'une pièce comique soit moins difficile à composer qu'une tragédie? Détrompez-vous; il n'est pas plus aisé de faire rire les honnêtes gens que de les faire pleurer. Sachez qu'un sujet ingénieux, dans les mœurs de la vie ordinaire, ne coûte pas moins à traiter que le plus beau sujet tragique.

Ah! parbleu! s'écrie le poète sérieux d'un ton railleur, je suis ravi de vous entendre parler dans ces termes. Eh bien, monsieur Calidas, pour éviter la dispute, je veux désormais autant estimer vos ouvrages que je les ai méprisés jusqu'ici. Je me soucie fort peu de vos mépris, monsieur Giblet, reprend avec précipitation l'auteur comique; et, pour répondre à vos airs insolents, je vais vous dire nettement ce que je pense des vers que vous venez de me réciter: ils sont ridicules, et les pensées, quoique tirées d'Homère, n'en sont pas moins plates. Achille parle à ses chevaux, ses chevaux lui répondent: il y a là dedans une image basse, de même que dans la comparaison du feu que les villageois font sur une montagne. Ce n'est pas faire honneur aux anciens que de les piller de cette sorte: ils sont, à la vérité, remplis de choses admirables, mais il faut avoir plus de goût que vous n'en avez pour faire un heureux choix de celles qu'on doit emprunter d'eux.

Puisque vous n'avez pas assez d'élevation de génie, a répliqué Giblet, pour apercevoir les beautés de ma poésie, et pour vous punir d'avoir osé critiquer ma scène, je ne vous en lirai pas la suite. Je ne suis que trop puni d'en avoir entendu le commencement, a reparti Calidas; il vous sied bien à vous de mépriser mes comédies. Apprenez que la plus mauvaise que je puisse faire sera toujours fort au-dessus de vos tragédies, et qu'il est plus facile de prendre l'essor et de se guider sur de grands sentiments que d'attraper une plaisanterie fine et délicate.

Grâce au ciel, dit le tragique d'un air dédaigneux, si j'ai le malheur de n'avoir pas votre estime, je crois devoir m'en consoler. La cour juge plus favorablement de moi que vous ne faites, et la pension dont elle m'a bien voulu.... Eh! ne croyez pas m'éblouir avec vos pensions de cour, interrompit Calidas: je sais trop de quelle manière on les obtient, pour en faire plus de cas de vos ouvrages. Encore une fois, ne vous imaginez pas mieux valoir que les auteurs comiques; et, pour vous prouver même que je suis convaincu qu'il est plus aisé de composer des poèmes dramatiques sérieux que d'autres, c'est que si je retourne en France, et que

je n'y réussisse pas dans le comique, je m'abaisserai à faire des tragédies.

Pour un compositeur de farces, dit le poète tragique, vous avez bien de la vanité. Pour un versatileur qui ne doit sa réputation qu'à de faux brillants, dit l'auteur comique, vous vous en faites bien accroire. Vous êtes un insolent, a répliqué l'autre. Si je n'étais pas chez vous, mon petit monsieur Calidas, la péripétie de cette aventure vous apprendrait à respecter le royaume. Que cette considération ne vous arrête point, mon grand monsieur Giblet, a répondu Calidas: si vous avez envie de vous faire battre, je vous battraï aussi bien chez moi qu'ailleurs.

En même temps ils se sont tous deux pris à la gorge et aux cheveux, et les coups de poing et de pied n'ont pas été épargnés de part et d'autre. Un Italien, couché dans la chambre voisine, a entendu tout ce dialogue; et au bruit que les auteurs faisaient en se battant, il a jugé qu'ils étaient aux prises. Il s'est levé, et, par compassion pour ces Français, quoique Italien, il a appelé du monde. Un Flamand et deux Allemands, qui sont ces pers. nnes que vous voyez, viennent avec l'Italien séparer les combattants.



Le seigneur don Gôme.

Ce démêlé me paraît plaisant, dit don Cleophas. Mais, à ce que je vois, les auteurs dramatiques, en France, s'imaginent être des personnages plus importants que ceux qui n'ont fait que des comédies. Sans doute, répondit Asmodée: les premiers se croient autant au-dessus des autres, que les héros des tragédies sont au-dessus des valets des pièces comiques. Eh! sur quoi fondent ils leur orgueil? répliqua l'écolier. Est-ce qu'il serait en effet plus difficile de faire une tragédie qu'une comédie? La question que vous me faites, repartit le Diable, a cent fois été agitée et l'est encore tous les jours. Pour moi, voici comment je la décide, n'en déplaise aux hommes qui ne sont pas de mon sentiment: je dis qu'il n'est pas plus facile de composer une pièce comique qu'une tragédie; car, si la dernière était plus difficile que l'autre, il faudrait conclure de là qu'un faiseur de tragédies serait plus capable de faire une comédie que le meilleur auteur comique, ce qui ne s'accorderait pas avec l'expérience. Ces deux sortes de poèmes demandent donc deux génies d'un caractère différent, mais d'une égale habileté.

Il est temps, ajouta le boiteux, de finir la digression: je vais reprendre le fil de l'histoire que vous avez interrompue.

CHAPITRE XV.

Suite et conclusion de l'histoire de la Forc de l'amitié.

Si les valets de dona Theodora n'avaient pu empêcher son enlèvement, ils s'y étaient du moins opposés avec courage, et leur résistance avait été

fatale à une partie des gens d'Alvaro Ponce. Ils en avaient entre autres blessé un si dangereusement, que ses blessures ne lui ayant pas permis de suivre ses camarades, il était demeuré presque sans vie étendu sur le sable.

On reconnut ce malheureux pour un valet de don Alvaro ; et comme on s'aperçut qu'il respirait encore, on le porta au château, où l'on n'épargna rien pour lui faire reprendre ses esprits. On en vint à bout, quoique le sang qu'il avait perdu l'eût laissé dans une extrême faiblesse. Pour l'engager à parler, on lui promit d'avoir soin de ses jours, et de ne point le livrer à la rigueur de la justice, pourvu qu'il voulût dire où son maître emmenait dona Theodora.

Il fut flatté de cette promesse, bien qu'en l'état où il était il dût avoir peu d'espérance d'en profiter. Il rappela le peu de force qui lui restait, et, d'une voix faible, confirma l'avis que don Fadrique avait reçu. Il ajouta ensuite que don Alvaro avait dessein de conduire la veuve de Cifuentes à Sassari, dans l'île de Sardaigne, où il avait un parent dont la protection et l'autorité lui promettaient un sûr asile.

Cette déposition soulagea le désespoir de Mendocce et du Tolédan ; ils laissèrent le blessé dans le château, on lui mourut quelques heures après, et ils s'en retournèrent à Valence, en songeant au parti qu'ils avaient à prendre. Ils résolurent d'aller chercher leur ennemi commun dans sa retraite ; ils s'embarquèrent bientôt tous deux sans suite à Denia, pour passer au Port-Mahon, ne doutant pas qu'ils n'y trouvassent une commodité pour aller à l'île de Sardaigne. Effectivement, ils ne furent pas plutôt arrivés au Port-Mahon, qu'ils apprirent qu'un vaisseau frété pour Cagliari devait incessamment mettre à la voile : ils profitèrent de l'occasion.

Le vaisseau partit avec un vent tel qu'ils le pouvaient souhaiter ; mais cinq ou six heures après leur départ il survint un calme, et la nuit, le vent étant devenu contraire, ils furent obligés de louver, dans l'espérance qu'il changerait. Ils naviguèrent de cette sorte pendant trois jours ; le quatrième, sur les deux heures après midi, ils découvrirent un vaisseau qui venait droit à eux les voiles tendues. Ils le prirent d'abord pour un vaisseau marchand ; mais voyant qu'il s'avancait presque sous leur canon sans arborer aucun pavillon, ils ne doutèrent plus que ce ne fût un corsaire.

Ils ne se trompaient pas : c'était un pirate de Tunis, qui croyait que les chrétiens allaient se rendre sans combattre ; mais lorsqu'il s'aperçut qu'ils bronillaient les voiles et préparaient leur canon, il jugea que l'affaire serait plus sérieuse qu'il n'avait pensé : c'est pourquoi il s'arrêta, bronilla aussi ses voiles, et se disposa au combat.

Ils commencèrent de part et d'autre à se canonner, et les chrétiens semblaient avoir quelque avantage ; mais un corsaire d'Alger, avec un vaisseau plus grand et mieux armé que les deux autres, arrivant au milieu de l'action, prit le parti du pirate de Tunis. Il s'approcha du bâtiment espagnol à pleines voiles, et le mit entre deux feux.

Les chrétiens perdirent courage à cette vue ; et, ne voulant pas continuer un combat qui devenait trop inégal, ils cessèrent de tirer. Alors il parut, sur la poupe du navire d'Alger, un esclave qui se mit à crier en espagnol aux gens du vaisseau chrétien qu'ils eussent à se rendre pour Alger, s'ils voulaient qu'on leur fit quartier. Après ce cri, un Turc, qui tenait une banderole de taffetas vert parsemée de demi-lunes d'argent entrelacées, la fit flotter dans l'air. Les chrétiens, considérant que toute leur résistance ne pouvait être qu'inutile, ne songèrent plus à se défendre ; ils se livrèrent à toute la douleur que l'idée de l'esclavage peut causer à des hommes libres ; et le maître, craignant qu'un plus long retardement n'irritât des vainqueurs barbares, ôta la banderole de sa poupe, se jeta dans l'esquif avec quelques-uns de ses matelots, et alla se rendre au corsaire d'Alger.

Ce pirate envoya une partie de ses soldats visiter le bâtiment espagnol, c'est-à-dire piller tout ce qu'il y avait dedans. Le corsaire de Tunis, de son côté, donna le même ordre à quelques-uns de ses gens ; de sorte que tous les passagers de ce malheureux navire furent en un instant désarmés et fouillés ; et on les fit passer ensuite dans le vaisseau algérien, où les deux pirates en firent un partage qui fut réglé par le sort.

C'eût été du moins une consolation pour Mendocce et pour son ami de tomber tous deux au pouvoir du même corsaire ; ils auraient trouvé leurs chaînes moins pesantes s'ils avaient pu les porter ensemble ; mais la fortune, qui voulait leur faire éprouver toute sa rigueur, soumit don Fadrique au corsaire de Tunis, et don Juan à celui d'Alger. Peignez-vous le désespoir de ces amis quand il leur fallut se quitter : ils se jetèrent aux pieds des pirates pour les conjurer de ne point les séparer ; mais ces corsaires, dont la barbarie était à l'épreuve des spectacles les plus touchants, ne se laissèrent point fléchir ; au contraire, jugeant que ces deux captifs étaient des personnes considérables et qu'ils pourraient payer une grosse rançon, ils résolurent de les partager.

Mendocce et Zarate, voyant qu'ils avaient affaire à des cœurs impitoyables, se regardaient l'un l'autre, et s'exprimaient par leurs regards l'excès de leur affliction. Mais lorsque l'on eut achevé le partage du butin, et que le pirate de Tunis voulut regarder son bord avec les esclaves qui lui étaient échus, ces deux amis pensèrent expirer de douleur. Mendocce s'approcha du Tolédan, et le serrant entre ses bras : Il faut donc, lui dit-il, que nous nous séparions ! quelle affreuse nécessité ? Ce n'est pas assez que l'audace d'un navire demeure impunie, on nous défend même d'en nir nos plaintes et nos regrets. Ah ! don Juan, qu'avons-nous fait au ciel

pour éprouver si cruellement sa colère ? Ne cherchez point ailleurs la cause de nos disgrâces, répondit don Juan ; il ne les faut imputer qu'à moi. La mort des deux personnes que je me suis immolées, quoique excusable aux yeux des hommes, aura sans doute irrité le ciel, qui vous punit aussi d'avoir pris de l'amitié pour un misérable que poursuit sa justice.

En parlant ainsi il répandait tous deux des larmes si abondamment, et soupirait avec tant de violence, que les autres esclaves n'en étaient pas moins touchés que de leur propre infortune. Mais les soldats de Tunis, encore plus barbares que leur maître, remarquant que Mendocce tardait à sortir du vaisseau, l'arrachèrent brutalement des bras du Tolédan, et l'entraînèrent avec eux, en le chargeant de coups. Adieu, cher ami, s'écria-t-il, je ne vous reverrai plus : dona Theodora n'est point vengée ; les maux que ces cruels m'apprête-t seront les moindres peines de mon esclavage.

Don Juan ne put répondre à ces paroles ; le traitement qu'il voyait faire à son ami lui causa un saisissement qui lui ôta l'usage de la voix. Comme l'ordre de cette histoire demande que nous suivions le Tolédan, nous laisserons don Fadrique dans le navire de Tunis.

Le corsaire d'Alger retourna vers son port, où, étant arrivé, il mena ses nouveaux esclaves chez le bacha, et de là au marché où l'on a coutume de les vendre. Un officier du dey Mezzomorto acheta don Juan pour son maître, chez qui l'on employa ce nouvel esclave à travailler dans les jardins du harem. Cette occupation, quoique pénible pour un gentilhomme, ne laissa pas de lui être agréable, à cause de la solitude qu'elle demandait. Dans la situation où il se trouvait, rien ne pouvait le flatter davantage que la liberté de s'occuper de ses malheurs. Il y pensait sans cesse ; et son esprit, loin de faire quelque effort pour se détacher des images les plus affligeantes, semblait prendre plaisir à se les retracer.

Un jour que, sans apercevoir le dey qui se promenait dans le jardin, il chantait une chanson triste en travaillant, Mezzomorto s'arrêta pour l'écouter : il fut assez content de sa voix ; et, s'approchant de lui par curiosité, il lui demanda comment il se nommait : le Tolédan lui répondit qu'il s'appelait Alvaro. En entrant chez le dey, il avait jugé à propos de changer de nom, suivant la coutume des esclaves, et il avait pris celui-là, parce qu'ayant continuellement dans l'esprit l'enlèvement de Theodora par Alvaro Ponce, il lui était venu à la bouche plutôt qu'un autre. Mezzomorto, qui savait passablement l'espagnol, lui fit plusieurs questions sur les coutumes de l'Espagne, et particulièrement sur la conduite que les hommes y tiennent pour se rendre agréables aux femmes : à quoi don Juan répondit d'une manière dont le dey fut très-satisfait.

Alvaro, lui dit-il, tu parais avoir de l'esprit, et je ne te crois pas un homme du commun ; mais, qui que tu puisses être, tu as le bonheur de me plaire, et je veux t'honorer de ma confiance. Don Juan, à ces mots, se prosterna aux pieds du dey, et se leva après avoir porté le bas de sa robe à sa bouche, à ses yeux, et ensuite sur sa tête.

Pour commencer à l'en donner des marques, reprit Mezzomorto, je te dirai que j'ai dans mon sérail les plus belles femmes de l'Europe. J'en ai une entre autres, à qui rien n'est comparable ; je ne crois pas que le Grand Seigneur même en possède une si parfaite, quoique ses vassaux lui en apportent tous les jours de tous les endroits du monde. Il semble que son visage soit le soleil réfléchi ; et sa taille paraît être la tige du rosier planté dans le jardin d'Eram. Tu m'en vois enchanté.

Mais ce miracle de la nature, avec une beauté si rare, conserve une tristesse mortelle que le temps et mon amour ne saurient dissiper. Bien que la fortune l'ait soumise à mes desirs, je ne les ai point encore satisfaits ; je les ai toujours domptés ; et, contre l'usage ordinaire de mes pareils, qui ne recherchent que les plaisirs des sens, je me suis attaché à gagner son cœur par une complaisance et par des respects que le dernier des musulmans aurait honte d'avoir pour une esclave chrétienne.

Cependant tous mes soins ne font qu'aggraver sa mélancolie, dont l'opiniâtreté commence enfin à me lasser. L'idée de l'esclavage n'est point grave dans l'esprit des autres avec des traits si profonds : mes regards favorables l'ont bientôt effacée ; cette longue douleur fatigue ma patience. Toutefois, avant que je cède à mes transports, il faut que je fasse un effort encore : je veux me servir de ton entremise. Comme l'esclave est chrétienne, et même de ta nation, elle pourra prendre de la confiance en toi, et tu la persuaderas mieux qu'un autre. Vaute-lui mon rang et mes richesses : représente-lui que je la distinguerai de toutes mes esclaves ; fais-lui même envisager, s'il le faut, qu'elle peut aspirer à l'honneur d'être un jour la femme de Mezzomorto, et dis-lui que j'aurai pour elle plus de considération que je n'en aurais pour une sultane dont Sa Hautesse voudrait m'offrir la main.

Don Juan se prosterna une seconde fois devant le dey, et, quoique peu satisfait de cette commission, l'assura qu'il ferait tout son possible pour s'en bien acquitter. C'est assez, répliqua Mezzomorto, abandonne ton ouvrage, et me suis : je vais, contre nos usages, te faire parler en particulier à cette belle esclave. Mais crains d'abuser de ma confiance ; des supplices inconnus aux Turcs mêmes puniraient ta témérité. Tâche de vaincre sa tristesse, et songe que ta liberté est attachée à la fin de mes souffrances. Don Juan quitta son travail et suivit le dey, qui avait pris les devants pour aller disposer la captive affligée à recevoir son agent.

Elle était avec deux vieilles esclaves qui se retirèrent d'abord qu'elles virent paraître Mezzomorto. La belle esclave le salua avec beaucoup de respect ; mais elle ne put s'empêcher de frémir : ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il s'offrait à sa vue. Il s'en aperçut, et pour la rassurer : Aimable captive, lui dit-il, je ne viens ici que pour vous avertir qu'il y a

parmi mes esclaves un Espagnol que vous serez peut-être bien aise d'entretenir : si vous souhaitez le voir, je lui accorderai la permission de vous parler, et même sans témoins.

La belle esclave témoigna qu'elle le voulait bien. Je vais vous l'envoyer, reprit le dey ; puisse-t-il, par ses discours, soulager vos ennuis ! En achevant ces paroles il sortit ; et rencontrant le Tolédan qui arrivait, il lui dit tout bas : Tu peux entrer ; et, après que tu auras entretenu la captive, tu viendras dans mon appartement me rendre compte de cet entretien.

Zarate entra aussitôt dans la chambre, poussa la porte, salua l'esclave sans attacher les yeux sur elle, et l'esclave reçut son salut sans le regarder fixement ; mais venant tout à coup à s'envisager l'un et l'autre avec attention, ils firent un cri de surprise et de joie. O ciel ! dit le Tolédan en s'approchant d'elle, n'est-ce point une image vaine qui me séduit ? est-ce en effet dona Theodora que je vois ? Ah ! don Juan, s'écria la belle esclave, est-ce vous qui me parlez ? Oui, madame, répondit-il en baisant tendrement une de ses mains, c'est don Juan lui-même. Reconnaissiez-moi à ces pleurs que mes yeux, charmés de vous revoir, ne sauraient retenir, à ces transports que votre présence seule est capable d'exciter : je ne murmure plus contre la fortune, puisqu'elle vous rend à mes vœux..... Mais où m'emporte une joie immodérée ? j'oublie que vous êtes dans les fers. Par quel nouveau caprice du sort y êtes-vous tombée ? comment avez-vous pu vous sauver de la téméraire ardeur de don Alvaro ? Ah ! qu'elle m'a causé d'alarmes ! et je crains d'apprendre que le ciel n'ait pas assez protégé la vertu !

Le ciel, dit dona Theodora, m'a vengée d'Alvaro Ponce. Si j'avais le temps de vous raconter... Vous en avez tout le loisir, interrompit don Juan : le dey me permet d'être avec vous, et, ce qui doit vous surprendre, de vous entretenir sans témoins. Profitons de ces heureux moments ; instruisez-moi de tout ce qui vous est arrivé depuis votre enlèvement jusqu'ici. Hé ! qui vous a dit, reprit elle, que c'est par don Alvaro que j'ai été enlevée ? Je ne le sais que trop bien, répartit don Juan. Alors il lui conta succinctement de quelle manière il l'avait appris, et comme Mendocce et lui s'étant embarqués pour aller chercher son ravisseur, ils avaient été pris par des corsaires. Dès qu'il eut achevé son récit, Theodora commença le sien en ces termes :

Il n'est pas besoin de vous dire que je fus fort étonnée de me voir saisie par une troupe de gens masqués ; je m'évanouis entre les bras de celui qui me portait ; et quand je revins de mon évanouissement, qui fut sans doute très-long, je me trouvai seule avec Inès, une de mes femmes, en pleine mer, dans la chambre de poupe d'un vaisseau qui avait les voiles au vent.

La malheureuse Inès se mit à m'exhorter à prendre patience ; et j'eus lieu de juger par ses discours qu'elle était d'intelligence avec mon ravisseur. Il osa se montrer devant moi ; et venant se jeter à mes pieds : Madame, me dit-il, pardonnez à don Alvaro le moyen dont il se sert pour vous posséder : vous savez quels soins je vous ai rendus, et par quel attachement j'ai disputé votre cœur à don Fadrique, jusqu'au jour que vous lui avez donné la préférence. Si je n'avais eu pour vous qu'une passion ordinaire, je l'aurais vaincue, et je me serais consolé de mon malheur ; mais mon sort est d'adorer vos charmes : tout méprisé que je suis, je ne saurais m'affranchir de leur pouvoir. Ne craignez rien pourtant de la violence de mon amour : je n'ai point attenté à votre liberté pour effrayer votre vertu par d'indignes efforts ; et je prétends que, dans la retraite où je vous conduis, un nœud éternel et sacré unisse nos cœurs.

Il me tint encore d'autres discours dont je ne puis bien me souvenir ; mais, à l'entendre, il semblait qu'en me forçant à l'épouser il ne me tyrannissait pas, et que je devais moins le regarder comme un ravisseur insolent que comme un amant passionné. Pendant qu'il parla je ne fis que pleurer et me désespérer ; c'est pourquoi il me quitta, sans perdre le temps à me persuader ; mais en se retirant il fit un signe à Inès, et je compris que c'était pour qu'elle appuyât adroitement les raisons dont il avait voulu m'éblouir.

Elle ne m'y manqua point : elle me représenta même qu'après l'éclat d'un enlèvement je ne pourrais guère me dispenser d'accepter la main d'Alvaro Ponce, quelque aversion que j'eusse pour lui ; que ma réputation ordonnait ce sacrifice à mon cœur. Ce n'était pas le moyen d'essuyer mes larmes, que de me faire voir la nécessité de ce mariage affreux : aussi étais-je inconsolable. Inès ne savait plus que me dire, lorsque tout à coup nous entendîmes sur le tillac un grand bruit qui attira toute notre attention.

Ce bruit que faisaient les gens de don Alvaro était causé par la vue d'un gros vaisseau qui venait fondre sur nous à voiles déployées : comme le nôtre n'était pas si bon voilier que celui-là, il nous fut impossible de l'éviter. Il s'approcha de nous, et bientôt nous entendîmes crier : *Arrive, arrive !* Mais Alvaro Ponce et ses gens, aimant mieux mourir que de se rendre, furent assez hardis pour vouloir combattre. L'action fut très-vive ; je ne vous en ferai point le détail ; je vous dirai seulement que don Alvaro et tous les siens y périrent, après s'être battus comme des désespérés. Pour nous, l'on nous fit passer dans le gros vaisseau, qui appartenait à Mezzomorto, et que commandait Aby Aly Osman, un de ses officiers.

Aby Aly me regarda longtemps avec quelque surprise ; et connaissant à mes habits que j'étais Espagnole, il me dit en langue castillane : Modérez votre affliction ; consolez-vous d'être tombée dans l'esclavage ; ce malheur était inévitable pour vous ; mais que dis-je, ce malheur ! c'est un avantage dont vous devez vous applaudir. Vous êtes trop belle pour vous borner aux hommages des chrétiens. Le ciel ne vous a point fait naître

pour ces misérables mortels ; vous méritez les vœux des premiers hommes du monde : les seuls musulmans sont dignes de vous posséder. Je vais, ajouta-t-il, reprendre la route d'Alger ; quoique je n'aie point fait d'autre prise, je suis persuadé que le dey mon maître sera satisfait de ma course. Je ne crains pas qu'il condamne l'impatience que j'aurai eue de remettre entre ses mains une beauté qui va faire ses délices, et tout l'ornement de son sérail.

A ce discours, qui me faisait connaître ce que j'avais à redouter, je redoublai mes pleurs. Aby Aly, qui voyait d'un autre œil que moi le sujet de ma frayeur, n'en fit que rire, et engla vers Alger, tandis que je m'affligeais sans modération. Tantôt j'adressais mes soupirs au ciel et j'implorais son secours ; tantôt je souhaitais que quelques vaisseaux vinssent nous attaquer, ou que les flots nous engloutissent ; après cela je souhaitais que mes larmes et ma douleur me rendissent si effroyable, que ma vue pût faire horreur au dey ; vains souhaits que ma pudeur alarmée me faisait former ! Nous arrivâmes au port : on me conduisit dans ce palais ; je parus devant Mezzomorto.

Je ne sais point ce que dit Aby Aly en me présentant à son maître, ni ce que son maître lui répondit, parce qu'ils se parlèrent en turc ; mais je crus m'apercevoir, aux gestes et aux regards du dey, que j'avais le malheur de lui plaire ; et les choses qu'il me dit ensuite en espagnol achevèrent de me mettre au désespoir, en me confirmant dans cette opinion.

Je me jetai vainement à ses pieds, et lui promis tout ce qu'il voulait pour ma rançon ; j'eus beau tenter son avarice par l'offre de tous mes biens, il me dit qu'il m'estimait plus que toutes les richesses du monde. Il me fit préparer cet appartement, qui est le plus magnifique de son palais ; et depuis ce temps-là il n'a rien épargné pour banir la tristesse dont il me voit accablée. Il m'amène tous les esclaves de l'un et de l'autre sexe qui savent chanter ou jouer de quelque instrument. Il m'a ôté Inès, dans la pensée qu'elle ne faisait que nourrir mes chagrins ; et je suis servi par de vieilles esclaves qui m'entretiennent sans cesse de l'amour de leur maître, et de tous les différents plaisirs qui me sont réservés.

Mais tout ce qu'on met en usage pour me divertir produit un effet tout contraire : rien ne peut me consoler. Captive dans ce détestable palais, qui retentit tous les jours des cris de l'innocence opprimée, je souffre encore moins de la perte de ma liberté que de la terreur que m'inspire l'odieuse tendresse du dey. Quoique je n'aie trouvé en lui jusqu'à ce jour qu'un amant complaisant et respectueux, je n'en ai pas moins d'effroi, et je crains que, lassé d'un respect qui le gêne déjà peut-être, il n'abuse enfin de son pouvoir ; je suis agitée sans relâche de cette affreuse crainte, et chaque instant de ma vie m'est un supplice nouveau.

Dona Theodora ne put achever ces paroles sans verser des larmes. Don Juan en fut pénétré. Ce n'est pas sans raison, madame, lui dit-il, que vous vous faites de l'avenir une si horrible image ; j'en suis autant épouvanté que vous. Le respect du dey est plus près de se démentir que vous ne pensez ; cet amant soumis dépouillera bientôt sa feinte douceur, je ne le sais que trop, et je suis tous les dangers que vous courez.

Mais, continua-t-il en changeant de ton, je n'en serai point un témoin tranquille. Tout esclave que je suis, mon désespoir est à craindre : avant que Mezzomorto vous outrage, je veux enfoncer dans son sein... Ah ! don Juan, interrompit la veuve de Cifuentes, quel projet osez-vous concevoir ? gardez-vous bien de l'exécuter. De quelles cruautés cette mort serait suivie ! Les Turcs ne la vengeraient-ils pas ? les tourments les plus effroyables... Je ne puis y penser sans frémir ! D'ailleurs n'est-ce pas vous exposer à un péril superflu ? En ôtant la vie au dey, me rendriez-vous la liberté ? Hélas ! je serais vendue à quelque scélérat peut-être, qui aurait moins de respect pour moi que Mezzomorto. C'est à toi, ciel, à montrer ta justice ! tu connais la brutale envie du dey, tu me défends le fer et le poison, c'est donc à toi de prévenir un crime qui l'offense !

Oui, madame, reprit Zarate, le ciel le prévendra ; je sens déjà qu'il m'inspire ; ce qui me vient dans l'esprit en ce moment est sans doute un avis secret qu'il me donne. Le dey ne m'a permis de vous voir que pour vous porter à répondre à son amour. Je dois aller lui rendre compte de notre conversation : il faut le tromper. Je vais lui dire que vous n'êtes pas inconsolable ; que la conduite qu'il tient avec vous commence à soulager vos peines ; et que, s'il continue, il doit tout espérer : secondez-moi de votre côté. Quand il vous reverra, qu'il vous trouve moins triste qu'à l'ordinaire ; feignez de prendre quelque sorte de plaisir à ses discours.

Quelle contrainte ? interrompit dona Theodora. Comment une âme franche et sincère pourra-t-elle se trahir jusque-là ? et quel sera le fruit d'une feinte si pénible ? Le dey, répondit-il, s'applaudira de ce changement, et voudra, par sa complaisance, achever de vous gagner ; pendant ce temps-là je travaillerai à votre liberté. L'ouvrage, j'en conviens, est difficile ; mais je connais un esclave adroit dont j'espère que l'industrie ne nous sera pas inutile.

Je vous laisse, poursuivit-il ; l'affaire veut de la diligence : nous nous reverrons. Je vais trouver le dey, et tâcher d'amuser par des fables son impétueuse ardeur. Vous, madame, préparez-vous à le recevoir ; dissimulez, efforcez-vous ; que vos regards, que sa présence blesse, soient désarmés de haine et de rigueur ; que votre bouche, qui ne s'ouvre tous les jours que pour déplorer votre infortune, tienne un langage qui le flatte : ne craignez point de lui paraître trop favorable ; il faut tout promettre pour ne rien accorder. C'est assez, répartit Theodora, je ferai tout ce que vous m'avez dit, puisque le malheur qui me menace m'impose cette cruelle

nécessité. Allez, don Juan, employez tous vos soins à finir mon esclavage; ce sera un surcroît de joie pour moi si je tiens de vous ma liberté.

Le Tolédan, suivant l'ordre de Mezzomorto, se rendit auprès de lui. Eh bien, Alvaro, lui dit ce dey avec beaucoup d'émotion, quelles nouvelles m'apportes-tu de la belle esclave? L'as-tu disposée à m'écouter? Si tu m'apprends que je ne dois point me flatter de vaincre sa farouche douleur, je jure, par la tête du Grand Seigneur mon maître, que j'obtiendrai dès aujourd'hui par la force ce que l'on refuse à ma complaisance. Seigneur, lui répondit don Juan, il n'est pas besoin de faire ce serment inviolable : vous ne serez point obligé d'avoir recours à la violence pour satisfaire votre amour. L'esclave est une jeune dame qui n'a point encore aimé; elle est si fière, qu'elle a rejeté les vœux des premiers seigneurs d'Espagne : elle vivait en souveraine dans son pays : elle se voit captive ici; une âme orgueilleuse doit sentir longtemps la différence de ces conditions. Cependant cette superbe Espagnole s'accoutumera comme les autres à l'esclavage; j'ose même vous dire que ses fers commencent à lui moins peser : ces déférences attentives que vous avez pour elle, ces soins respectueux qu'elle n'attendait pas de vous, adoucissent ses déplaisirs, et triomphent peu à peu de sa fierté. Ménagez, seigneur, cette favorable disposition; continuez, achevez de charmer cette belle esclave par de nouveaux respects, et vous la verrez bientôt, rendue à vos desirs, perdre dans vos bras l'amour de la liberté.

Tu me ravis par ce discours, s'écria le dey : l'espoir que tu me donnes peut tout sur moi. Oui, je retiendrai mon impatiente ardeur pour mieux la satisfaire; mais ne me trompes-tu point, ou ne t'es-tu pas trompé toi-même? Je vais tout à l'heure entretenir l'esclave; je veux voir si je démêlerai dans ses yeux ces flatteuses apparences que tu y as remarquées. En disant ces paroles il alla trouver Theodora, et le Tolédan retourna dans le jardin, où il rencontra le jardinier, qui était cet esclave adroit dont il prétendait employer l'industrie pour tirer d'esclavage la veuve de Cifuentes.

Le jardinier, nommé Francisque, était Navarrois : il connaissait parfaitement Alger pour y avoir servi plusieurs patrons avant que d'être au dey. Francisque, mon ami, lui dit don Juan, vous me voyez très-alligé. Il y a dans ce palais une jeune dame des plus considérables de Valence : elle a prié Mezzomorto de taxer lui-même sa rançon; mais il ne veut pas qu'on la rachète, parce qu'il en est amoureux. Et pourquoi cela vous chagrine-t-il si fort? lui dit Francisque. C'est que je suis de la même ville, repartit le Tolédan : ses parents et les miens sont intimes amis; il n'est rien que je ne fusse capable de faire pour contribuer à la mettre en liberté.

Quoi que ce ne soit pas une chose aisée, répliqua Francisque, j'ose vous assurer que j'en viendrais à bout si les parents de la dame étaient d'humeur à bien payer ce service. N'en doutez pas, repartit don Juan, je réponds de leur reconnaissance et surtout de la sienne. On la nomme dona Theodora : elle est veuve d'un homme qui lui a laissé de grands biens, et elle est aussi généreuse que riche; en un mot, je suis Espagnol et noble, ma parole doit vous suffire.



Les deux sœurs.

Eh bien, reprit le jardinier, sur la foi de votre promesse, je vais chercher un renégat catalan que je connais, et lui proposer... Que dites-vous? interrompit le Tolédan tout surpris; vous pourriez vous fier à un misérable qui n'a pas eu honte d'abandonner sa religion pour... Quoique renégat, interrompit à son tour Francisque, il ne laisse pas d'être honnête homme; il me paraît plus digne de pitié que de haine, et je le trouverais excusable si son crime pouvait recevoir quelque excuse. Voici son histoire en deux mots :

Il est natif de Barcelone, et chirurgien de profession. Voyant qu'il ne

faisait pas trop bien ses affaires à Barcelone, il résolut d'aller s'établir à Carthagène, dans la pensée qu'en changeant de lieu il deviendrait plus heureux qu'il n'était. Il s'embarqua donc pour Carthagène avec sa mère; mais ils rencontrèrent un pirate d'Alger qui les prit, et les amena dans cette ville. Ils furent vendus, sa mère à un Maure, et lui à un Turc qui le maltraita si fort, qu'il embrassa le mahométisme pour finir son cruel esclavage, comme aussi pour procurer la liberté à sa mère, qu'il voyait traitée avec beaucoup de rigueur chez le Maure son patron. En effet, s'étant mis à la solde du bacha, il alla plusieurs fois en course, et amassa quatre cents patagons : il en employa une partie au rachat de sa mère; et, pour faire valoir le reste, il se mit en tête d'écumer la mer pour son compte.



Le bachelier de la pantoufle.

Il se fit capitaine, il acheta un petit vaisseau sans pont; et, avec quelques soldats turcs qui voulurent bien se joindre à lui, il alla croiser entre Alicante et Carthagène; il revint chargé de butin. Il retourna encore, et ses courses lui réussirent si bien, qu'il se vit enfin en état d'armer un gros vaisseau, avec lequel il fit des prises considérables : mais il cessa d'être heureux. Un jour il attaqua une frégate française qui maltraita tellement son vaisseau, qu'il eut de la peine à regagner le port d'Alger. Comme on juge en ce pays-ci du mérite des pirates par le succès de leurs entreprises, le renégat tomba par ses disgrâces dans le mépris des Turcs. Il en eut du dépit et du chagrin; il vendit son vaisseau, et se retira dans une maison hors la ville, où depuis ce temps-là il vit du bien qui lui reste, avec sa mère, et plusieurs esclaves qui les servent.

Je le vois voir souvent : nous avons demeuré ensemble chez le même patron; nous sommes fort amis; il me découvre ses plus secrètes pensées; et il n'y a pas trois jours qu'il me disait, les larmes aux yeux, qu'il ne pouvait être tranquille depuis qu'il avait eu le malheur de renier sa foi; que, pour apaiser les remords qui le déchiraient sans relâche, il était quelquefois tenté de fouler aux pieds le turban, et, au hasard d'être brûlé tout vif, de réparer, par un aveu public de son repentir, le scandale qu'il avait causé aux chrétiens.

Tel est le renégat à qui je veux m'adresser, continua Francisque; un homme de cette sorte ne vous doit pas être suspect. Je vais sortir, sous prétexte d'aller au baigne; je me rendrai chez lui; je lui représenterai qu'au lieu de se laisser consumer de regret de s'être éloigné du sein de l'Eglise, il doit songer au moyen d'y rentrer; qu'il n'a, pour cet effet, qu'à équiper un vaisseau, comme si, ennuyé de sa vie oisive, il voulait retourner en course, et qu'avec ce bâtiment nous gagnerons la côte de Valence, où dona Theodora lui donnera de quoi passer agréablement le reste de ses jours à Barcelone.

Où, mon cher Francisque, s'écria don Juan transporté de l'espérance que l'esclave navarrois lui donnait, vous pouvez tout promettre à ce renégat; vous et lui soyez sûrs d'être bien récompensés. Mais croyez-vous que ce projet s'exécute de la manière que vous le concevez? Il peut y avoir des difficultés qui ne s'offrent point à mon esprit, repartit Fran-

cisque ; mais nous les lèveurs, le renégat et moi. Alvaro, ajouta-t-il en le quittant, j'augure bien de notre entreprise, et j'espère qu'à mon retour j'aurai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

Ce ne fut pas sans inquiétude que le Tolédan attendit Francisque, qui revint trois ou quatre heures après, et qui lui dit : J'ai parlé au renégat, je lui ai proposé notre dessein ; et, après une longue délibération, nous sommes convenus qu'il achètera un petit vaisseau tout équipé ; que,



Mezzomorlo.

comme il est permis de prendre pour matelots des esclaves, il se servira de tous les sens ; que, de peur de se rendre suspect, il engagera douze soldats turcs, de même que s'il avait effectivement envie d'aller en course ; mais que, deux jours avant celui qu'il leur assignera pour le départ, il s'embarquera la nuit avec ses esclaves, lèvera l'ancre sans bruit, et viendra nous prendre avec son esquif à une petite porte de ce jardin, qui n'est pas éloignée de la mer. Voilà le plan de notre entreprise : vous pouvez en instruire la dame esclave, et l'assurer que dans quinze jours, au plus tard, elle sera hors de sa captivité.

Quelle joie pour Zarate d'avoir une si agréable assurance à donner à dona Theodora ! Pour obtenir la permission de la voir, il chercha le jour suivant Mezzomorlo ; et l'ayant rencontré : Pardonnez-moi, seigneur, lui dit-il, si j'ose vous demander comment vous avez trouvé la belle esclave : êtes vous plus satisfait ?... J'en suis charmé, interrompit le dey : ses yeux n'ont point évité hier mes plus tendres regards ; ses discours, qui n'étaient auparavant que des réflexions éternelles sur son état, n'ont été mêlés d'aucune plainte, et même elle a paru prêter aux miens une attention obligeante.

C'est à tes soins, Alvaro, que je dois ce changement, je vois que tu connais bien les femmes de ton pays. Je veux que tu l'entretiennes encore, pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Epuise ton esprit et ton adresse pour hâter mon bonheur, je romprai aussitôt tes chaînes ; et je jure, par l'âme de notre grand prophète, que je te renverrai dans la patrie, chargé de tant de bienfaits, que les chrétiens, en te revoyant, ne pourront croire que tu reviennes de l'esclavage.

Le Tolédan ne manqua pas de flatter l'erreur de Mezzomorlo : il feignit d'être sensible à ses promesses ; et, sous prétexte d'en vouloir avancer l'accomplissement, il s'empressa d'aller voir la belle esclave. Il la trouva seule dans son appartement : les vieilles qui la servaient étaient occupées ailleurs. Il lui apprit ce que le Navarrais et le renégat avaient comploté ensemble, sur la foi des promesses qui leur avaient été faites.

Ce fut une grande consolation pour la dame d'entendre qu'on avait pris de si bonnes mesures pour sa délivrance. Est-il possible, s'écria-t-elle dans l'excès de sa joie, qu'il me soit permis d'espérer de revoir encore Valence, ma chère patrie ! Quel bonheur, après tant de périls et d'alarmes, d'y vivre en repos avec vous ! Ah ! don Juan, que cette pensée m'est agréable ! en partagez-vous le plaisir avec moi ? sougez-vous qu'en m'arrachant au dey c'est votre femme que vous lui enlevez ?

Hélas ! répondit Zarate en poussant un profond soupir, que ces paroles flatteuses auraient de charmes pour moi si le souvenir d'un amant malheureux n'y venait point mêler une amertume qui en corrompt toute la douceur ! Pardonnez-moi, madame, cette délicatesse ; avouez même que Mendocce est digne de votre pitié. C'est pour vous qu'il est sorti de Valence, qu'il a perdu la liberté ; et je ne doute pas qu'à Tunis il ne soit moins accablé du poids de ses chaînes que du désespoir de ne vous avoir pas vengée.

Il méritait sans doute un meilleur sort, dit dona Theodora : je prends le ciel à témoin que je suis pénétrée de tout ce qu'il a fait pour moi ; je ressens vivement les peines que je lui cause ; mais, par un cruel effet de la malignité des astres, mon cœur ne saurait être le prix de ses services.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée des deux vieilles qui servaient la veuve de Cifoentes. Don Juan changea de discours ; et faisant le personnage du confident du dey : Oui, charmante esclave, dit-il à Theodora, vous avez enchaîné celui qui vous retient dans les fers. Mezzomorlo, votre maître et le mien, le plus amoureux et le plus aimable de tous les Turcs, est très-content de vous ; continuez à le traiter favorablement, et vous verrez bientôt la fin de vos déplaisirs. Il sortit en prononçant ces derniers mots, dont le vrai sens ne fut compris que par cette dame.

Les choses demeurèrent huit jours dans cette disposition au palais du dey. Cependant le renégat catalan avait acheté un petit vaisseau presque tout équipé, et il faisait les préparatifs du départ ; mais, six jours avant qu'il fût en état de se mettre en mer, don Juan eut de nouvelles alarmes.

Mezzomorlo l'envoya chercher, et l'ayant fait entrer dans son cabinet : Alvaro, lui dit-il, tu es libre, tu partiras quand tu voudras pour t'en retourner en Espagne, les présents que je t'ai promis sont prêts. J'ai vu la belle esclave aujourd'hui : qu'elle m'a paru différente de cette personne dont la tristesse me faisait tant de peine ! chaque jour le sentiment de sa captivité s'affaiblit : je l'ai trouvée si charmante, que je viens de prendre la résolution de l'épouser : elle sera ma femme dans deux jours.

Don Juan changea de couleur à ces paroles, et, quelque effort qu'il fit pour se contraindre, il ne put cacher son trouble et sa surprise au dey, qui lui en demanda la cause.

Seigneur, lui répondit le Tolédan dans son embarras, je suis sans doute fort étonné qu'un des plus considérables personnages de l'empire ottoman veuille s'abaisser jusqu'à épouser une esclave : je sais bien que cela n'est pas sans exemple parmi vous ; mais enfin, l'illustre Mezzomorlo, qui peut prétendre aux filles des premiers officiers de la Porte... J'en demeurai d'accord, interrompit le dey ; je pourrais même aspirer à la fille du grand vizir, et me flatter de succéder à l'emploi de mon beau-père ; mais j'ai



L'ami fidèle.

des richesses immenses, et peu d'ambition. Je préfère le repos et les plaisirs dont je jouis ici au vizariat, à ce dangereux honneur où nous ne sommes pas plutôt montés, que la crainte des sultans ou la jalousie des

envieux qui les approchent nous en précipitent : d'ailleurs j'aime mon esclave, et sa beauté la rend assez digne du rang où ma tendresse l'appelle.

Mais il faut, ajouta-t-il, qu'elle change aujourd'hui de religion, pour mériter l'honneur que je veux lui faire. Crois-tu que des préjugés ridicules le lui fassent mépriser ? Non, seigneur, répartit don Juan ; je suis persuadé qu'elle sacrifiera tout à un rang si beau. Permettez-moi pourtant de vous dire que vous ne devez point l'épouser brusquement, ne précipitez rien. Il ne faut pas douter que l'idée de quitter une religion qu'elle a sucée avec le lait ne la révolte d'abord ; donnez-lui le temps de faire des réflexions. Quand elle se représentera qu'au lieu de la déshonorer et de la laisser tristement vieillir parmi le reste de vos captives, vous l'attachez à vous par un mariage qui la comble de gloire, sa reconnaissance et sa vanité vaincront peu à peu ses scrupules. Différez de huit jours seulement l'exécution de votre dessein.

Le dey demeura quelque temps rêveur ; le délai que son confident lui proposait n'était guère de son goût ; néanmoins le conseil lui parut fort judicieux. Je cède à tes raisons, Alvaro, lui dit-il, quelque impatience que j'aie de posséder l'esclave ; j'attendrai donc encore huit jours : va la voir tout à l'heure, et la dispose à remplir mes desirs après ce temps-là. Je veux que ce même Alvaro, qui m'a si bien servi auprès d'elle, ait l'honneur de lui offrir ma main.

Don Juan courut à l'appartement de Theodora, et l'instruisit de ce qui venait de se passer entre Mezzomorto et lui, afin qu'elle se réglât là-dessus. Il lui apprit aussi que dans six jours le vaisseau du renégat serait prêt ; et comme elle témoignait être fort en peine de savoir de quelle manière elle pourrait sortir de son appartement, attendu que toutes les portes des chambres qu'il fallait traverser pour gagner l'escalier étaient bien fermées : C'est ce qui doit peu vous embarrasser, madame, lui dit-il ; une fenêtre de votre cabinet donne sur le jardin ; c'est par là que vous descendrez avec une échelle que j'aurai soin de vous fournir.

En effet, les six jours s'étant écoulés, Francisque avertit le Tolédan que le renégat se préparait à partir la nuit prochaine : vous jugez bien qu'elle fut attendue avec beaucoup d'impatience. Elle arriva enfin, et, pour comble de bonheur, elle devint très-obscure. Dès que le moment d'exécuter l'entreprise fut venu, don Juan alla poser l'échelle sous la fenêtre du cabinet de la belle esclave, qui l'observait, et qui descendit aussitôt avec beaucoup d'empressement et d'agitation ; ensuite elle s'appuya sur le Tolédan, qui la conduisit vers la petite porte du jardin qui ouvrait sur la mer.

Ils marchaient tous deux à pas précipités, et goûtaient déjà par avance le plaisir de se voir hors d'esclavage ; mais la fortune, avec qui ces amants n'étaient pas encore bien reconciliés, leur suscita un malheur plus cruel que tous ceux qu'ils avaient éprouvés jusqu'alors, et celui qu'ils auraient le moins prévu.

Ils étaient déjà hors du jardin, et ils s'avançaient sur le rivage pour s'approcher de l'esquif qui les attendait, lorsqu'un homme, qu'ils prirent pour un compagnon de leur fuite, et dont ils n'avaient aucune défiance, vint tout droit à don Juan, l'épée nue, et la lui enfonçant dans le sein : Perfidé Alvaro Ponce, s'écria-t-il, c'est ainsi que Fadrique de Mendocce doit punir un lâche ravisseur ; tu ne mérites point que je t'attaque en brave homme.

Le Tolédan ne put résister à la force du coup qui le porta par terre ; et en même temps dona Theodora, qu'il soutenait, saisie à la fois d'étonnement, de douleur et d'effroi, tomba évanouie d'un autre côté. Ah ! Mendocce, dit don Juan, qu'avez-vous fait ? c'est votre ami que vous venez de percer. Juste ciel ! s'écria don Fadrique, serait-il bien possible que j'eusse assassiné... ? Je vous pardonne ma mort, interrompit Zarate ; le destin seul en est coupable, ou plutôt il a voulu par là finir nos malheurs. Oui, mon cher Mendocce, je meurs content, puisque je remets entre vos mains dona Theodora, qui peut vous assurer que mon amitié pour vous ne s'est jamais démentie.

Trop généreux ami, dit don Fadrique, emporté par un mouvement de désespoir, vous ne mourrez point seul ; le même fer qui vous a frappé va punir votre assassin : si mon erreur peut faire excuser mon crime, elle ne saurait m'en consoler. A ces mots, il tourna la pointe de son épée contre son estomac, la plongea jusqu'à la garde, et tomba sur le corps de don Juan, qui s'évanouit, moins affaibli par le sang qu'il perdait que surpris de la fureur de son ami.

Francisque et le renégat, qui étaient à dix pas de là, et qui avaient eu leurs raisons pour n'aller pas secourir l'esclave Alvaro, furent fort étonnés d'entendre les dernières paroles de don Fadrique, et de voir sa dernière action. Ils coururent qu'il s'était mépris, et que les blessés étaient deux amis, et non de mortels ennemis comme ils l'avaient cru : alors ils s'empressèrent à les secourir ; mais les trouvant sans sentiment, aussi bien que Theodora, qui était toujours évanouie, ils ne savaient quel parti prendre. Francisque était d'avis que l'on se contentât d'emporter la dame, et qu'on laissât les cavaliers sur le rivage, où, selon toutes les apparences, ils mourraient bientôt, s'ils n'étaient déjà morts. Le renégat ne fut point de cette opinion ; il dit qu'il ne fallait point abandonner les blessés, dont les blessures n'étaient peut-être pas mortelles, et qu'il les panserait dans son vaisseau, ou il avait tous les instruments de son premier métier, qu'il n'avait point oublié. Francisque se rendit à ce sentiment.

Comme ils n'ignoraient pas de quelle importance il était de se hâter, le renégat et le Navarrois, à l'aide de quelques esclaves, portèrent dans

l'esquif la malheureuse veuve de Cifuentes avec ses deux amants, encore plus infortunés qu'elle. Ils joignirent en peu de moments leur vaisseau, où d'abord qu'ils furent tous entrés, les uns tendirent les voiles, pendant que les autres, à genoux sur le tillac, imploraient la faveur du ciel par les plus ferventes prières que leur pouvoir suggérer la crainte d'être poursuivis par les navires de Mezzomorto.

Pour le renégat, après avoir chargé du soin de la manœuvre un esclave français qui l'entendait parfaitement, il donna sa première attention à dona Theodora : il lui rendit l'usage de ses sens, et fit si bien, par ses remèdes, que don Fadrique et le Tolédan reprirent aussi leurs esprits. La veuve de Cifuentes, qui s'était évanouie lorsqu'elle avait vu frapper don Juan, fut fort étonnée de trouver là Mendocce ; et quoiqu'à le voir elle jugeât bien qu'il s'était blessé lui-même de douleur d'avoir percé son ami, elle ne pouvait le regarder que comme l'assassin d'un homme qu'elle aimait.

C'était la chose du monde la plus touchante que de voir ces trois personnes revenues à elles-mêmes : l'état d'où l'on venait de les tirer, quoique semblable à la mort, n'était pas si digne de pitié. Dona Theodora envisageait don Juan avec des yeux où étaient peints tous les mouvements d'une âme que possèdent la douleur et le désespoir ; et les deux amis attachaient sur elle leurs regards mourants, en poussant de profonds soupirs.

Après avoir gardé quelque temps un silence aussi tendre que funeste, don Fadrique le rompit ; il adressa la parole à la veuve de Cifuentes : Madame, lui dit-il, avant que de mourir j'ai la satisfaction de vous voir hors d'esclavage ; plût au ciel que vous me fussiez la liberté ; mais il a voulu que vous eussiez cette obligation à l'amant que vous chérissez. J'aime trop ce rival pour en murmurer, et je souhaite que le coup que j'ai eu le malheur de lui porter ne l'empêche pas de jouir de votre reconnaissance. La dame ne répondit rien à ce discours. Loin d'être sensible en ce moment au triste sort de don Fadrique, elle sentait pour lui des mouvements d'aversion que lui inspirait l'état où était le Tolédan.

Cependant le chirurgien se préparait à visiter et à sonder les plaies. Il commença par celle de Zarate ; il ne la trouva pas dangereuse, parce que le coup n'avait fait que glisser au-dessous de la mamelle gauche, et n'offensait aucune des parties nobles. Le rapport du chirurgien diminua l'affliction de Theodora, et causa beaucoup de joie à don Fadrique, qui, tournant la tête vers cette dame : Je suis content, lui dit-il ; j'abandonne sans regret la vie, puisque mon ami est hors de péril : je ne mourrai point chargé de votre haine.

Il prononça ces paroles d'un air si touchant, que la veuve de Cifuentes en fut pénétrée. Comme elle cessa de craindre pour don Juan, elle cessa de haïr don Fadrique ; et ne voyant plus en lui qu'un homme qui méritait sa pitié : Ah ! Mendocce, lui répondit-elle emportée par un transport généreux, souffrez que l'on panse votre blessure ; elle n'est peut-être pas plus considérable que celle de votre ami. Prêtez-vous au soin que l'on veut avoir de vos jours : vivez ; si je ne puis vous rendre heureux, du moins je ne ferai pas le bonheur d'un autre. Par compassion et par amitié pour vous, je retiendrai la main que je voulais donner à don Juan ; je vous fais le même sacrifice qu'il vous a fait.

Don Fadrique allait répliquer ; mais le chirurgien, qui craignait qu'en parlant il l'irritât le mal, l'obligea de se taire, et visita sa plaie ; elle lui parut mortelle, attendu que l'épée avait pénétré dans la partie supérieure du poulmon : ce qu'il jugeait par une hémorragie ou perte de sang, dont la suite était à craindre. D'abord qu'il eut mis le premier appareil, il laissa reposer les cavaliers dans la chambre de poupe, sur deux petits lits l'un auprès de l'autre, et emmena à leurs côtés dona Theodora, dont il jugea que la présence leur pouvait être nuisible.

Malgré toutes ces précautions, la fièvre prit à Mendocce, et sur la fin de la journée l'hémorragie augmenta. Le chirurgien lui déclara alors que le mal était sans remède, et l'avertit que, s'il avait quelque chose à dire à son ami ou à dona Theodora, il n'avait point de temps à perdre. Cette nouvelle causa une étrange émotion au Tolédan : pour don Fadrique, il la reçut avec indifférence. Il fit appeler la veuve de Cifuentes, qui se rendit auprès de lui dans un état plus aisé à concevoir qu'à représenter.

Elle avait le visage couvert de pleurs, et elle sanglotait avec tant de violence, que Mendocce en fut fort agité : Madame, lui dit-il, je ne vaudrais pas ces précieuses larmes que vous répandez ; arrêtez-les, de grâce, pour m'écouter un moment. Je vous fais la même prière, mon cher Zarate, ajouta-t-il en remarquant la vive douleur que son ami faisait éclater ; je sais bien que cette séparation vous doit être rude ; votre amitié m'est trop connue pour en douter ; mais attendez l'un et l'autre que ma mort soit arrivée pour l'honorer de tant de marques de tendresse et de pitié.

Suspendez jusque-là votre affliction ; je la sens plus que la perte de ma vie. Apprenez par quels chemins le sort qui me poursuit a su cette nuit me conduire sur le fatal rivage que j'ai teint du sang de mon ami et du mien. Vous devez être en peine de savoir comment j'ai pu prendre don Juan pour don Alvaro : je vais vous en instruire, si le peu de temps qui me reste encore à vivre me permet de vous donner ce triste éclaircissement.

Quelques heures après que le vaisseau où j'étais eut quitté celui où j'avais laissé don Juan, nous rencontrâmes un corsaire français qui nous attaqua ; il se rendit maître du vaisseau de Tunis, et nous mit à terre auprès d'Alicante. Je ne fus pas sitôt libre, que je songeai à racheter mon

ami. Pour cet effet, je me rendis à Valence, où je fis de l'argent comptant ; et sur l'avis qu'on me donna qu'à Barcelone il y avait des frères de la Rédemption qui se préparaient à faire voile vers Alger, je m'y rendis ; mais avant que de sortir de Valence je priai le gouverneur, don Francisco de Mendocce, mon oncle, d'employer tout le crédit qu'il peut avoir à la cour d'Espagne pour obtenir la grâce de Zarate, que j'avais dessein de ramener avec moi, et de faire rentrer dans ses biens, qui ont été confisqués depuis la mort du duc de Naxera.

Sitôt que nous fûmes arrivés à Alger, j'allai dans les lieux que fréquentent les esclaves ; mais j'avais beau les parcourir tous, je n'y trouvais point ce que je cherchais. Je rencontraï le renégat catalan, à qui ce navire appartient ; je le reconnus pour un homme qui avait autrefois servi mon oncle. Je lui dis le motif de mon voyage, et le priai de vouloir faire une exacte recherche de mon ami. Je suis fâché, me répondit-il, de ne pouvoir vous être utile : je dois partir d'Alger, cette nuit, avec une dame de Valence qui est esclave du dey. Et comment appelez-vous cette dame ? lui dis-je. Il repartit qu'elle se nommait Theodora.

La surprise que je fis paraître à cette nouvelle apprit par avance au renégat que je m'intéressais pour cette dame. Il me découvrit le dessein qu'il avait formé pour la tirer d'esclavage ; et comme en son récit il fit mention de l'esclave Alvaro, je ne doutai point que ce ne fût Alvaro Ponce lui-même. Servez mon ressentiment, dis-je avec transport au renégat ; donnez-moi les moyens de me venger de mon ennemi. Vous serez bientôt satisfait, me répondit-il ; mais contez-moi auparavant le sujet que vous avez de vous plaindre de cet Alvaro. Je lui appris toute notre histoire ; et lorsqu'il l'eut entendue : C'est assez, reprit-il, vous n'aurez cette nuit qu'à m'accompagner, on vous montrera votre rival ; et, après que vous l'aurez puni, vous prendrez sa place, et viendrez avec nous à Valence conduire dona Theodora.

Néanmoins mon impatience ne me fit point oublier don Juan : je laissai de l'argent pour sa rançon entre les mains d'un marchand italien, nommé Francisco Capati, qui réside à Alger, et qui me promit de le racheter s'il venait à le découvrir. Enfin la nuit arriva, je me rendis chez le renégat, qui me mena sur le bord de la mer. Nous nous arrêtâmes devant une petite porte, d'où il sortit un homme qui vint droit à nous, et qui nous dit, en nous montrant du doigt un homme et une femme qui marchaient sur ses pas : Voilà Alvaro et dona Theodora qui me suivent.

A cette vue je deviens furieux ; je mets l'épée à la main ; je cours au malheureux Alvaro ; et, persuadé que c'est un rival odieux que je vais frapper, je perce cet ami fidèle que j'étais venu chercher. Mais, grâce au ciel, continua-t-il en s'attendrissant, mon erreur ne lui coûtera point la vie, ni d'éternelles larmes à dona Theodora.

Ah ! Mendocce, interrompit la dame, vous faites injure à mon affliction ; je ne me consolerais jamais de vous avoir perdu ; quand même j'épouserais votre ami, ce ne serait que pour unir nos douleurs ; votre amour, votre amitié, vos infortunes, feraient tout notre entretien. C'en est trop, madame, répliqua don Fadrique ; je ne mérite pas que vous me regrettiez si longtemps : souffrez, je vous en conjure, que Zarate vous épouse après qu'il vous aura vengée d'Alvaro Ponce. Don Alvaro n'est plus, dit la veuve de Cifuentes : le même jour qu'il m'enleva, il fut tué par le corsaire qui me prit.

Madame, reprit Mendocce, cette nouvelle me fait plaisir ; mon ami en sera plus tôt heureux ; suivez sans contrainte votre penchant l'un et l'autre. Je vais avec joie approcher le moment qui va lever l'obstacle que votre compassion et sa générosité mettent à votre commun bonheur ; puissent tous vos jours couler dans un repos, dans une union, que la jalousie de la fortune n'ose troubler ! Adieu, madame ; adieu, don Juan ; souvenez-vous quelquefois tous deux d'un homme qui n'a rien tant aimé que vous.

Comme la dame et le Tolédan, au lieu de lui répondre, redoublaient leurs pleurs, don Fadrique, qui s'en aperçut, et qui se sentait très-mal, poursuivit ainsi : Je me laisse trop attendre ; déjà la mort m'environne, et je ne songe pas à supplier la bonté divine de me pardonner d'avoir moi-même borné le cours d'une vie dont elle seule devait disposer. Après avoir achevé ces paroles, il leva les yeux au ciel avec toutes les apparences d'un véritable repentir, et bientôt l'hémorragie eusa une suffocation qui l'emporta.

Alors don Juan, possédé de son désespoir, porte la main sur sa plaie ; il arrache l'appareil, il veut la rendre incurable ; mais Francisque et le renégat se jettent sur lui, et s'opposent à sa rage. Theodora est effrayée de ce transport : elle se joint au renégat et au Navarrais pour détourner don Juan de son dessein. Elle lui parle d'un air si touchant, qu'il rentre en lui-même ; il souffre que l'on relaque sa plaie ; et enfin l'intérêt de l'amant calme peu à peu la fureur de l'ami. Mais s'il reprit sa raison, il ne s'en servit que pour prévenir les effets insensés de sa douleur, et non pour en affaiblir le sentiment.

Le renégat, qui, parmi plusieurs choses qu'il emportait en Espagne, avait de l'excellent baume d'Arabie et de précieux parfums, embauma le corps de Mendocce, à la prière de la dame et de don Juan, qui témoignèrent qu'ils souhaitaient de lui rendre à Valence les honneurs de la sépulture. Ils ne cessèrent tous deux de gémir et de soupirer pendant toute la navigation. Il n'en fut pas de même du reste de l'équipage : comme le vent était toujours favorable, il ne tarda guère à découvrir les côtes d'Espagne.

A cette vue tous les esclaves se livrèrent à la joie ; et, quand le vais-

seau fut heureusement arrivé au port de Denia, chacun prit son parti. La veuve de Cifuentes et le Tolédan envoyèrent un courrier à Valence, avec des lettres pour le gouverneur et pour la famille de dona Theodora. La nouvelle du retour de cette dame fut reçue de ses parents avec beaucoup de joie. Pour don Francisco de Mendocce, il sentit une vive affliction quand il apprit la mort de son neveu.

Il le fit bien paraître lorsque, accompagné des parents de la veuve de Cifuentes, il se rendit à Denia, et qu'il voulut voir le corps du malheureux don Fadrique : ce bon vieillard le mouilla de ses pleurs, en faisant des plaintes si pitoyables, que tous les spectateurs en furent attendris. Il demanda par quelle aventure son neveu se trouvait dans cet état.

Je vais vous la conter, seigneur, lui dit le Tolédan ; loin de chercher à l'effacer de ma mémoire, je prends un funeste plaisir à me la rappeler sans cesse, et à nourrir ma douleur. Il lui dit alors comment était arrivé ce triste accident ; et ce récit, en lui arrachant de nouvelles larmes, redoubla celles de don Francisco. A l'égard de Theodora, ses parents lui marquèrent la joie qu'ils avaient de la revoir, et la félicitèrent sur la manière miraculeuse dont elle avait été délivrée de la tyrannie de Mezzomorto.

Après un entier éclaircissement de toutes choses, on mit le corps de don Fadrique dans un carrosse, et on le conduisit à Valence ; mais il n'y fut point enterré, parce que le temps de la vice-royauté de don Francisco étant près d'expirer, ce seigneur se préparait à s'en retourner à Madrid, où il résolut de faire transporter son neveu.

Pendant que l'on faisait les préparatifs du convoi, la veuve de Cifuentes combla de biens Francisque et le renégat. Le Navarrais se retira dans sa province, et le renégat retourna avec sa mère à Barcelone, où il rentra dans le christianisme, et où il vit encore aujourd'hui fort commodément. Dans ce temps-là, don Francisco reçut un paquet de la cour, dans lequel était la grâce de don Juan, que le roi, malgré la considération qu'il avait pour la maison de Naxera, n'avait pu refuser à tous les Mendocce, qui s'étaient joints pour la lui demander. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au Tolédan, qu'elle lui procurait la liberté d'accompagner le corps de son ami ; ce qu'il n'aurait osé faire sans cela.

Enfin le convoi partit, suivi d'un grand nombre de personnes de qualité ; et sitôt qu'il fut arrivé à Madrid, on enterra le corps de don Fadrique dans une église, où Zarate et dona Theodora, avec la permission des Mendocce, lui firent élever un magnifique tombeau. Ils n'en demeurèrent point là ; ils portèrent le deuil de leur ami durant une année entière, pour éterniser leur douleur et leur amitié.

Après avoir donné des marques si célèbres de leur tendresse pour Mendocce, ils se marièrent ; mais, par un inconcevable effet du pouvoir de l'amitié, don Juan ne laissa pas de conserver longtemps une mélancolie que rien ne pouvait bannir. Don Fadrique, son cher don Fadrique, était toujours présent à sa pensée : il le voyait toutes les nuits en songe, et le plus souvent tel qu'il l'avait vu rendant les derniers soupirs. Son esprit pourtant commençait à se distraire de ces tristes images ; les charmes de Theodora, dont il était toujours épris, triomphaient peu à peu d'un souvenir funeste ; enfin don Juan allait vivre heureux et content : mais ces jours passés il tomba de cheval en chassant ; il se blessa à la tête, il s'y est formé un abcès. Les médecins ne l'ont pu sauver : il vient de mourir ; et Theodora, qui est cette dame que vous voyez entre les bras de deux femmes qui veillent sur son désespoir, pourra le suivre bientôt.

CHAPITRE XVI.

Des songes.

Lorsque Asmodée eut fini le récit de cette histoire, don Cleophas lui dit : Voilà un très-beau tableau de l'amitié ; mais s'il est rare de voir deux hommes s'aimer autant que don Juan et don Fadrique, je crois que l'on aurait encore plus de peine à trouver deux amies rivales, qui pussent se faire si généreusement un sacrifice réciproque d'un amant aimé.

Sans doute, répondit le Diable, c'est ce que l'on n'a point encore vu, et ce que l'on ne verra peut-être jamais. Les femmes ne s'aiment point. J'en suppose deux parfaitement unies ; je veux même qu'elles ne disent pas le moindre mal l'une de l'autre en leur absence, tant elles sont amies ; vous les voyez toutes deux ; vous penchez d'un côté, la rage se met de l'autre ; ce n'est pas que l'enragée vous aime ; mais elle voulait la préférence. Tel est le caractère des femmes : elles sont trop jalouses les unes des autres pour être capables d'amitié.

L'histoire de ces deux amis sans pairs, reprit Leandro Perez, est un peu romanesque, et nous a menés bien loin. La nuit est fort avancée : nous allons voir dans un moment paraître les premiers rayons du jour ; j'attends de vous un nouveau plaisir. J'aperçois un grand nombre de personnes endormies ; je voudrais, par curiosité, que vous me dissiez les divers songes qu'elles peuvent faire. Très-volontiers, repartit le démon : vous aimez les tableaux changeants ; je veux vous contenter.

Je crois, dit Zambullo, que je vais entendre des songes bien ridicules. Pourquoi ? répondit le boiteux : vous, qui possédez votre Ovide, ne savez-vous pas que ce poète dit que c'est vers la pointe du jour que les songes sont plus vrais, parce que dans ce temps-là l'âme est dégagée des vapeurs des aliments. Pour moi, répliqua don Cleophas, quoi qu'en puisse dire Ovide, je n'ajoute aucune foi aux songes. Vous avez tort, reprit Asmodée ; il ne faut ni les traiter de chimère, ni les croire tous ; ce sont des men-

teurs qui disent quelquefois la vérité. L'empereur Auguste, dont la tête valait bien celle d'un écolier, ne méprisait pas les songes dans lesquels il était intéressé; et bien lui en prit, à la bataille de Philippes, de quitter sa tente, sur le récit qu'on lui fit d'un rêve qui le regardait. Je pourrais vous citer mille autres exemples qui vous feraient connaître votre témérité; mais je les passe sous silence, pour satisfaire le nouveau désir qui vous presse.

Commençons par ce bel hôtel à main droite. Le maître du logis, que vous voyez couché dans ce riche appartement, est un comte libéral et galant. Il rêve qu'il est à un spectacle où il entend chanter une jeune actrice, et qu'il se rend à la voix de cette sirène.

Dans l'appartement parallèle repose la comtesse, sa femme, qui aime le jeu à la fureur. Elle rêve qu'elle n'a point d'argent, et qu'elle met en gage des pierres chez un joaillier qui lui prête trois cents pistoles moyennant un très-honorable profit.

Dans l'hôtel le plus proche, du même côté, demeure un marquis du même caractère que le comte, et qui est amoureux d'une fameuse coquette. Il rêve qu'il emprunte une somme considérable pour lui en faire présent; et son intendant, couché tout en haut de l'hôtel, songe qu'il s'enrichit à mesure que son maître se ruine. Eh bien, que pensez-vous de ces songes-là? vous paraissent-ils extravagants? Non, ma foi, répondit don Cleophas, je vois bien qu'Ovide a raison; mais je suis curieux de savoir qui est cet homme que je remarque: il a la moustache en papillotes, et conserve en dormant un air de gravité qui me fait juger que ce ne doit pas être un cavalier du commun. C'est un gentilhomme de province, répondit le démon, un vicomte aragonais, un esprit vain et fier; son âme, en ce moment, nage dans la joie: il rêve qu'il est avec un grand qui lui cède le pas dans une cérémonie publique.

Mais je découvre dans la même maison deux frères médecins qui font des songes bien mortifiants. L'un rêve que l'on publie une ordonnance qui défend de payer les médecins quand ils n'auront pas guéri leurs malades, et son frère songe qu'il est ordonné que les médecins meneront le deuil à l'enterrement de tous les malades qui mourront entre leurs mains. Je souhaierais, dit Zambullo, que cette dernière ordonnance fût réelle, et qu'un médecin se trouvât aux funérailles de son malade, comme un lieutenant criminel assiste, en France, au supplice d'un coupable qu'il a condamné. J'aime la comparaison, dit le Diable: on pourrait dire, en ce cas-là, que l'un va faire exécuter sa sentence, et que l'autre a déjà fait exécuter la sienne.

Oh, oh! s'écria l'écolier, qui est ce personnage qui se frotte les yeux, en se levant avec précipitation? C'est un homme de qualité qui sollicite un gouvernement dans la Nouvelle-Espagne. Un rêve effrayant vient de le réveiller: il songait que le premier ministre le regardait de travers. Je vois aussi une jeune fille qui se réveille, et qui n'est pas contente d'un songe qu'elle vient d'avoir. C'est une fille de condition, une personne aussi sage que belle, qui a deux amants dont elle est obsédée; elle en chérit un tendrement, et a pour l'autre une aversion qui va jusqu'à l'horreur. Elle voyait tout à l'heure en songe, à ses genoux, le galant qu'elle déteste; il était si passionné, si pressant, que, si elle ne se fut réveillée, elle allait le traiter plus favorablement qu'elle n'a jamais fait celui qu'elle aime: la nature, pendant le sommeil, secone le joug de la raison et de la vertu.

Arrêtez les yeux sur la maison qui fait le coin de cette rue: c'est le domicile d'un procureur. Le voilà couché, avec sa femme, dans la chambre où il y a une vieille tenture de tapisserie à personnages et deux lits jumeaux. Il rêve qu'il va visiter un de ses clients à l'hôpital, pour l'assister de ses propres deniers; et la procureuse songe que son mari chasse un grand clerc dont il est devenu jaloux.

J'entends ronfler autour de nous, dit Leandro Perez, et je crois que c'est ce gros homme que je démêle dans un petit corps de logis appartenant à la demeure du procureur. Justement, répondit Asmodée; c'est un chanoine qui rêve qu'il dit son *Benedicite*.

Il a pour voisin un marchand d'étoffes de soie qui vend sa marchandise fort cher, mais à crédit, aux personnes de qualité: il est dû à ce marchand plus de cent mille ducats. Il rêve que tous ses débiteurs lui apportent de l'argent, et ses correspondants, de leur côté, songent qu'il est sur le point de faire banqueroute. Ces deux songes, dit l'écolier, ne sont pas sortis du temple du sommeil par la même porte. Non, je vous assure, répondit le démon: le premier, à coup sûr, est sorti par la porte d'ivoire, et le second par la porte de corne.

La maison qui joint celle de ce marchand est occupée par un fameux libraire. Il a, depuis peu, imprimé un livre qui a eu beaucoup de succès. En le mettant au jour, il promit à l'auteur de lui donner cinquante pistoles s'il réimprimait son ouvrage; et il rêve actuellement qu'il en fait une seconde édition sans l'en avertir.

Oh! pour ce songe-là, dit Zambullo, il n'est pas besoin de demander par quelle porte il est sorti: je ne doute pas qu'il n'ait son plein et entier effet. Je connais messieurs les libraires; ils ne se font pas scrupule de tromper les auteurs. Bien n'est plus véritable, reprit le boiteux; mais apprenez à connaître aussi messieurs les auteurs: ils ne sont pas plus scrupuleux que les libraires. Une petite aventure, arrivée il n'y a pas cent ans à Madrid, va vous le prouver.

Trois libraires soupaient ensemble au cabaret: la conversation tomba sur la rareté des bons livres nouveaux. Mes amis, dit là-dessus un des convives, je vous dirai confidemment que j'ai fait un beau coup ces jours

passés: j'ai acheté une copie qui me coûte un peu cher, à la vérité; mais elle est d'un auteur...! c'est de l'or en barre. Un autre libraire prit alors la parole, et se vanta pareillement d'avoir fait une emplette excellente le jour précédent. Et moi, messieurs, s'écria le troisième à son tour, je ne veux pas demeurer en reste de confiance avec vous: je vais vous montrer la perle des manuscrits; j'en ai fait aujourd'hui l'heureuse acquisition. En même temps chacun tira de sa poche la précieuse copie qu'il disait avoir achetée; et comme il se trouva que c'était une nouvelle pièce de théâtre, intitulée le *Juif errant*, ils furent fort étonnés quand ils virent que c'était le même ouvrage qui leur avait été vendu à tous trois séparément.

Je découvre dans une autre maison, poursuivit le Diable, un amant timide et respectueux qui vient de se réveiller. Il aime une veuve toute des plus vives: il rêvait qu'il était avec elle au fond d'un bois, où il lui tenait des discours tendres, et qu'elle lui a répondu: Ah! que vous êtes séduisant! vous me persuaderiez si je n'étais pas en garde contre les hommes; mais ce sont des trompeurs: je ne me lie point à leurs paroles; je veux des actions. Eh! quelles actions, madame, exigez-vous de moi? a repris l'amant. Faut-il, pour vous prouver la violence de mon amour, entreprendre les douze travaux d'Hercule? Eh! non, don Nicaise; non, a reparti la dame, j'en demande pas tant. Là-dessus, il s'est réveillé.

Apprenez-moi, de grâce, dit l'écolier, pourquoi cet homme couché dans un lit brun se débat comme un possédé. C'est, répondit le Diable, un habile licencié qui fait un songe dont il est terriblement agité: il rêve qu'il dispute et soutient l'immortalité de l'âme contre un petit docteur en médecine, qui est aussi bon catholique qu'il est bon médecin. Au second étage, chez le licencié, loge un gentilhomme d'Estramadure, nommé don Baltazar Fanfarronico, qui est venu en poste à la cour demander une récompense pour avoir tué un Portugais d'un coup d'escopette. Savez-vous quel songe il fait? Il rêve qu'on lui donne le gouvernement d'Antequerre, et encore n'est-il pas content: il croit mériter une vice-royauté.

Je découvre dans un hôtel garni deux personnes de conséquence qui rêvent bien désagréablement: l'un, qui est gouverneur d'une place forte, songe qu'il est assiégé dans sa forteresse, et qu'après une légère résistance il est obligé de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison; l'autre est l'évêque de Murcie. La cour a chargé ce prélat de faire l'éloge funèbre d'une princesse, et il doit le prononcer dans deux jours: il rêve qu'il est en chaire, et qu'il demeure court après l'exorde de son discours. Il n'est pas impossible, dit don Cleophas, que ce malheur lui arrive en effet. Non vraiment, répondit le Diable, et il n'y a pas même longtemps que cela est arrivé à Sa Grandeur en pareille occasion.

Voulez-vous que je vous montre un somnambule? vous n'avez qu'à regarder dans les écuries de cet hôtel: qu'y voyez-vous? J'aperçois, dit Leandro Perez, un homme en chemise qui marche, et tient, ce me semble, une étrille à la main. Eh bien, reprit le démon, c'est un palefrenier qui dort. Il a coutume toutes les nuits de se lever de son lit, et, tout en dormant, d'étriller ses chevaux; après quoi il se recouche. On s'imagine dans l'hôtel que c'est l'ouvrage d'un esprit follet, et le palefrenier lui-même le croit comme les autres.

Dans une grande maison, vis-à-vis l'hôtel garni, demeure un vieux chevalier de la Toison, lequel a jadis été vice-roi du Mexique. Il est tombé malade; et, comme il craint de mourir, sa vice-royauté commence à l'inquiéter: il est vrai qu'il l'a exercée d'une manière qui justifie son inquiétude. Les chroniques de la Nouvelle-Espagne ne font pas une mention honorable de lui. Il vient de faire un songe dont toute l'horreur n'est point encore dissipée, et qui sera peut-être cause de sa mort. Il faut donc, dit Zambullo, que ce songe soit bien extraordinaire. Vous allez l'entendre, reprit Asmodée; il a quelque chose, en effet, de singulier. Ce seigneur rêvait tout à l'heure qu'il était dans la vallée des morts, où tous les Mexicains qui ont été les victimes de son injustice et de sa cruauté sont venus fondre sur lui, en l'accablant de reproches et d'injures: ils ont même voulu le mettre en pièces; mais il a pris la fuite, et s'est dérobé à leur fureur. Après quoi il s'est trouvé dans une grande salle toute tendue de drap noir, où il a vu son père et son aïeul assis à une table sur laquelle il y avait trois couverts. Ces deux tristes convives lui ont fait signe de s'approcher d'eux; et son père lui a dit, avec la gravité qu'ont tous les défunts: Il y a longtemps que nous t'attendons; viens prendre ta place auprès de nous.

Le vilain rêve! s'écria l'écolier: je pardonne au malade d'en avoir l'imagination blessée. En récompense, dit le boiteux, sa nièce, qui est couchée dans un appartement au-dessus du sien, passe la nuit délicieusement; le sommeil lui présente les plus agréables idées. C'est une fille de vingt-cinq à trente ans, laide et mal faite. Elle rêve que son oncle, dont elle est l'unique héritière, ne vit plus, et qu'elle voit autour d'elle une foule d'aimables seigneurs qui se disputent la gloire de lui plaire.

Si je ne me trompe, dit don Cleophas, j'entends rire derrière nous. Vous ne vous trompez point, reprit le Diable; c'est une femme qui rit en dormant à deux pas d'ici; une veuve qui fait la prude, et qui n'aime rien tant que la médisance. Elle songe qu'elle s'entretient avec une vieille dévote dont la conversation lui fait beaucoup de plaisir.

Je ris à mon tour en voyant, dans une chambre au-dessous de cette femme, un bourgeois qui a de la peine à vivre honnêtement du peu de bien qu'il possède. Il rêve qu'il ramasse des pièces d'or et d'argent, et que, plus il en ramasse, plus il en trouve à ramasser; il en a déjà rempli un grand coffre. Le pauvre garçon! dit Leandro; il ne jouira pas longtemps de son trésor. A son réveil, reprit le boiteux, il sera comme un vrai riche qui se meurt; il verra disparaître ses richesses.

Si vous êtes curieux de savoir les songes de deux comédiennes qui sont voisines, je vais vous les dire. L'une rêve qu'elle prend des oiseaux à la pipée, qu'elle les plume à mesure qu'elle les prend, mais qu'elle les donne à dévorer à un beau matou dont elle est folle, et qui en a tout le profit. L'autre songe qu'elle classe de sa maison des livriers et des chiens danois dont elle a fait longtemps ses délices, et qu'elle ne veut plus avoir qu'un petit roquet des plus gentils qu'elle a pris en amitié.

Voilà deux songes bien fous, s'écria l'écolier : je crois que s'il y avait à Madrid, comme autrefois à Rome, des interprètes des songes, ils seraient fort embarrassés à expliquer ceux-là. Pas trop, répondit le Diable : pour peu qu'ils fussent au fait de ce qui se passe aujourd'hui chez la gent comique, ils y trouveraient bientôt un sens clair et net.

Pour moi, je n'y comprends rien, répliqua don Cleophas, et je ne m'en soucie guère ; j'aime mieux apprendre qui est cette dame endormie dans un superbe lit de velours jaune, garni de franges d'argent, et auprès de laquelle il y a, sur un guéridon, un livre et un flambeau. C'est une femme titrée, reparti le démon ; une dame qui a un équipage très-galant, et qui se plaît à faire porter sa livrée par des jeunes hommes de bonne mine. Une de ses habitudes est de lire en se couchant ; sans cela elle ne pourrait fermer l'œil de la nuit. Hier au soir elle lisait les *Métamorphoses* d'Ovide ; et cette lecture est cause qu'elle fait en cet instant un songe où il y a bien de l'extravagance : elle rêve que Jupiter est devenu amoureux d'elle, et qu'il se met à son service sous la forme d'un grand page des mieux bâtis.

A propos de cette métamorphose, en voici une autre qui me paraît plus plaisante. J'aperçois un histrion qui goûte, dans un profond sommeil, la douceur d'un songe qui le flatte agréablement. Cet acteur est si vieux, qu'il n'y a tête d'homme à Madrid qui puisse dire l'avoir vu débiter. Il y a si longtemps qu'il paraît sur le théâtre, qu'il est pour ainsi dire théâtrifié. Il a du talent, et il en est si fier et si vain, qu'il s'imagine qu'un personnage tel que lui est au-dessus d'un homme. Savez-vous le songe que fait ce superbe héros de coulisso ? Il rêve qu'il se meurt, et qu'il voit toutes les divinités de l'Olympe assemblées pour décider de ce qu'elles doivent faire d'un mortel de son importance. Il entend Mercure qui expose au conseil des dieux que ce fameux comédien, après avoir eu l'honneur de représenter si souvent sur la scène Jupiter et les autres principaux immortels, ne doit pas être assujéti au sort commun à tous les humains, et qu'il mérite d'être reçu dans la troupe céleste. Momus applaudit au sentiment de Mercure ; mais quelques autres dieux et quelques déesses se révoltent contre la proposition d'une apothéose si nouvelle ; et Jupiter, pour les mettre tous d'accord, change le vieux comédien en une figure de décoration.

Le Diable allait continuer ; mais Zambullo l'interrompit en lui disant : Halte-là, seigneur Asmodée, vous ne prenez pas garde qu'il est jour ; j'ai peur qu'on ne vous aperçoive sur le haut de cette maison. Si la populace vient une fois à remarquer Votre Seigneurie, nous entendrons des huées qui ne finiront pas sitôt.

On ne nous verra point, lui répondit le démon ; j'ai le même pouvoir que ces divinités fabuleuses dont je viens de parler ; et, tout ainsi que sur le mont Ida l'amoureux fils de Saturne se couvrit d'un nuage pour cacher à l'univers les caresses qu'il voulait faire à Junon, je vais former autour de nous une épaisse vapeur que la vue des hommes ne pourra percer, et qui ne vous empêchera pas de voir les choses que je voudrai vous faire observer. En effet, ils furent tout à coup environnés d'une fumée, qui, bien que des plus opaques, ne dérobaient rien aux yeux de l'écolier.

Retournons aux songes, poursuivit le boiteux. Mais je ne fais pas réflexion, ajouta-t-il, que la manière dont je vous ai fait passer la nuit doit vous avoir fatigué. Je suis d'avis de vous transporter chez vous, et de vous y laisser reposer quelques heures ; pendant ce temps-là, je vais parcourir les quatre parties du monde, et faire quelque tour de mon métier ; après cela je vous rejoindrai pour m'égayier avec vous sur de nouveaux frais. Je n'ai nulle envie de dormir, et je ne suis point las, répondit don Cleophas ; au lieu de me quitter, faites-moi le plaisir de m'apprendre les divers desseins qu'ont ces personnes que je vois déjà levées, et qui se disposent, ce me semble, à sortir. Que vont-elles faire de si grand matin ? Ce que vous souhaitez de savoir, reprit le démon, est une chose digne d'être observée. Vous allez voir un tableau des soins, des mouvements, des peines que les pauvres mortels se donnent pendant cette vie pour remplir le plus agréablement qu'il leur est possible ce petit espace qui est entre leur naissance et leur mort.

CHAPITRE XVII.

Où l'on verra plusieurs originaux qui ne sont pas sans copie.

Observons d'abord cette troupe de gueux que vous voyez déjà dans la rue. Ce sont des libertins, la plupart de bonne famille, qui vivent en communauté comme des moines, et passent presque toutes les nuits à faire la débauche dans leur maison, où il y a toujours une ample provision de pain, de viande et de vin. Les voilà qui vont se séparer pour aller jouer leurs rôles dans les églises ; et ce soir ils se rassembleront pour boire à la santé des personnes charitables qui contribuent pieusement à leur dépense. Admirez, je vous prie, comme ces fripons savent se mettre

et se travestir pour inspirer de la pitié : les coquettes ne savent pas mieux s'ajuster pour donner de l'amour.

Regardez attentivement les trois qui vont ensemble du même côté. Celui qui s'appuie sur des béquilles, qui fait trembler tout son corps, et semble marcher avec tant de peine, qu'à chaque pas vous diriez qu'il va tomber sur le nez, quoiqu'il ait une longue barbe blanche et un air décrépit, est un jeune homme si alerte et si léger, qu'il passerait un daim à la course. L'autre, qui fait le teigneux, est un bel adolescent dont la tête est couverte d'une peau qui cache une chevelure de page de cour. Et l'autre, qui paraît un cul-de-jatte, est un drôle qui a l'air de tirer de sa poitrine des sons si lamentables, qu'à ses tristes accents il n'y a point de vieille qui ne descende d'un quatrième étage pour lui apporter un maravedis.

Tandis que ces fainéants vont, sous le masque de la pauvreté, attraper l'argent du public, je remarque bien des artisans laborieux, quoique Espagnols, qui s'apprentent à gagner leur vie à la sueur de leur corps. J'aperçois de toutes parts des hommes qui se lèvent et s'habillent pour aller remplir leurs différents emplois. Combien de projets formés cette nuit vont s'exécuter ou s'évanouir en ce jour ! Que de démareles l'intérêt, l'amour et l'ambition vont faire faire !

Que vois-je dans la rue ? interrompit don Cleophas. Qui est cette femme chargée de médailles, que conduit un laquais, et qui marche avec précipitation ? elle a sans doute quelque affaire fort pressante. Oui certainement, répondit le Diable : c'est une vénérable matrone qui court à une maison où l'on a besoin de son ministère. Elle y va trouver une comédienne qui pousse des cris, et auprès d'elle il y a deux cavaliers bien embarrassés. L'un est le mari, et l'autre un homme de condition qui s'interresse à ce qui va se passer ; car les couches des femmes de théâtre ressemblent à celles d'Alcémène ; il y a toujours un Jupiter et un Amphitryon qui sont auteurs du part.

Ne dirait-on pas, à voir ce cavalier à cheval avec sa carabine, que c'est un chasseur qui va faire la guerre aux lièvres et aux perdreaux des environs de Madrid ? cependant il n'a aucune envie de prendre le divertissement de la chasse : il est occupé d'un autre dessein ; il va gagner un village où il se déguisera en paysan pour s'introduire, sous cet habit, dans une ferme où est sa maîtresse sous la conduite d'une mère sévère et vigilante.

Ce jeune bachelier, qui passe et marche à pas précipités, a coutume d'aller tous les matins faire sa cour à un vieux chanoine qui est son oncle, et dont il couche en joue la prébende. Regardez dans cette maison vis-à-vis de nous, un homme qui prend son manteau et se dispose à sortir, c'est un honnête et riche bourgeois qu'une affaire assez sérieuse inquiète. Il a une fille unique à marier ; il ne sait s'il doit la donner à un jeune procureur qui la recherche, ou bien à un fier *hidalgó* qui la demande. Il va consulter ses amis là-dessus ; et, dans le fond, rien n'est plus embarrassant. Il craint, en choisissant le gentilhomme, d'avoir un gendre qui le méprise ; et il a peur, s'il s'en tient au procureur, de mettre dans sa maison un ver qui en ronger tous les meubles.

Considérez un voisin de ce père embarrassé, et démêlez, dans ce corps de logis où il y a de superbes ameublements, un homme en robe de chambre de brocart rouge à fleurs d'or : c'est un bel esprit qui fait le seigneur en dépit de sa basse origine. Il y a dix ans qu'il n'avait pas vingt maravedis, et il jouit à présent de dix mille ducats de rente. Il a un équipage très-joli ; mais il en rabat l'entretien sur sa table, dont la frugalité est telle, qu'il mange ordinairement le petit joulet en son particulier : il ne laisse pas pourtant de régaler quelquefois, par ostentation, des personnes de qualité. Il donne aujourd'hui à dîner à des conseillers d'Etat ; et, pour cet effet, il vient d'envoyer chercher un pâtissier et un rôtisseur ; il va marchander avec eux sous sa sou, après quoi il écrira sur des cartes les services dont ils seront convenus. Vous me parlez là d'un grand crasseux, dit Zambullo. Hé mais ! répondit Asmodée, tous les gueux que la fortune enrichit brusquement deviennent avarés ou prodigues : c'est la règle.

Apprenez-moi, dit l'écolier, qui est une belle dame que je vois à sa toilette, et qui s'entretient avec un cavalier fort bien fait. Ah ! vraiment, s'écria le boiteux, ce que vous remarquez là mérite bien votre attention. Cette femme est une veuve allemande qui vit à Madrid de son douaire, et voit très-bonne compagnie, et le jeune homme qui est avec elle est un seigneur nommé don Antoine de Monsalve.

Quoique ce cavalier soit d'une des premières maisons d'Espagne, il a promis à la veuve de l'épouser : il lui a même fait un dédit de trois mille pistoles ; mais il est traversé dans ses amours par ses parents, qui menacent de le faire enfermer s'il ne rompt tout commerce avec l'Allemande, qu'ils regardent comme une aventurière. Le galant, mortifié de les voir tous révoltés contre son penchant, vint hier au soir chez sa maîtresse, qui, s'apercevant qu'il avait quelque chagrin, lui en demanda la cause : il la lui apprit, en l'assurant que toutes les contradictions qu'il aurait à essuyer de la part de sa famille ne pourraient jamais ébranler sa constance. La veuve parut charmée de sa fermeté, et ils se séparèrent tous deux à minuit, très-contents l'un de l'autre.

Monsalve est revenu ce matin : il a trouvé la dame à sa toilette, et il s'est mis sur nouveaux frais à l'entretenir de son amour. Pendant la conversation, l'Allemande a ôté ses papillotes : le cavalier en a pris une sans réflexion, l'a dépliée, et y voyant de son écriture : Comment donc, madame, a-t-il dit en riant, est-ce là l'usage que vous faites des billets doux

qu'on vous envoie? Oui, Malsalve, a-t-elle répondu: vous voyez à quoi me servent les promesses des amants qui veulent m'épouser en dépit de leurs familles; j'en fais des papillotes. Quand le cavalier a reconnu que c'était effectivement son dédit que la dame avait déchiré, il n'a pu s'empêcher d'admirer le désintéressement de sa veuve, et il lui jura de nouveau une éternelle fidélité.

Jetez les yeux, poursuivit le Diable, sur ce grand homme sec qui passe au-dessous de nous: il a un grand registre sous son bras, une écritoire pendue à sa ceinture, et une guitare sur le dos. Ce personnage, dit l'écolier, a un air ridicule; je gagerais que c'est un original. Il est certain, reprit le démon, que c'est un mortel assez singulier. Il y a des philosophes cyniques en Espagne: en voilà un. Il va vers le Buen-Retiro se mettre dans une prairie où il y a une claire fontaine dont l'eau pure forme un ruisseau qui serpente parmi les fleurs. Il demeurera là toute la journée à contempler les richesses de la nature, à jouer de la guitare, et à faire des réels: nous qu'il écrira sur son registre. Il a dans ses poches sa nourriture ordinaire, c'est-à-dire quelques oignons avec un morceau de pain: telle est la vie sobre qu'il mène depuis dix ans; et si quelque Aristippe lui disait comme à Diogène: Si tu savais faire la cour aux grands, tu ne mangerais pas des oignons, ce philosophe moderne lui répondrait: Je ferais ma cour aux grands aussi bien que toi, si je voulais abaisser un homme jusqu'à le faire ramper devant un autre homme.

En effet, ce philosophe a autrefois été attaché aux grands seigneurs: ils lui firent même sa fortune; mais, ayant senti que leur amitié n'était pour lui qu'une honorable servitude, il rompit tout commerce avec eux. Il avait un carrosse qu'il quitta, parce qu'il fit réflexion qu'il éblouissait des gens qui valaient mieux que lui; il a même donné presque tous ses biens à ses amis indigents; il s'est seulement réservé de quoi vivre de la manière qu'il vit; car il ne lui paraît pas moins honteux pour un philosophe d'aller mendier son pain parmi le peuple que chez les grands seigneurs.

Préparez le cavalier qui suit ce philosophe, et que vous voyez accompagné d'un chien: il peut se vanter d'être d'une des meilleures maisons de Castille. Il a été riche, mais il s'est ruiné, comme le Timon de Lucien, en régaland tous les jours ses amis, et surtout en faisant des fêtes superbes aux naissances, aux mariages des princes et princesses; en un mot, à chaque occasion qui a eue l'Espagne de faire des réjouissances. Dès que les parasites ont vu sa marmite renversée, ils ont disparu de chez lui; tous ses amis l'ont abandonné; un seul lui est resté fidèle: c'est son chien.

Pites moi, seigneur Diable, s'écria Leandro Perez, à qui appartient cet équipage que je vois arrêté devant une maison? C'est, répondit le démon, le carrosse d'un riche contador qui va tous les matins dans cette maison, où demeure une beauté galicienne dont ce vieux pêcheur de race manre a soin, et qu'il aime éperdument. Il apprit hier au soir qu'elle lui avait fait une infidélité; dans la fureur que lui causa cette nouvelle, il lui écrivit une lettre pleine de reproches et de menaces. Vous ne devineriez pas quel parti la coquette s'est avisée de prendre: au lieu d'avoir l'imprudence de nier le fait, elle a mandé ce matin au trésorier qu'il est justement irrité contre elle; qu'il ne doit plus la regarder qu'avec mépris, puis qu'elle a été capable de trahir un si galant homme; qu'elle reconnaît sa faute, qu'elle la déteste, et que, pour s'en punir, elle a déjà coupé ses beaux cheveux, dont il sait bien qu'elle est idolâtre; enfin, qu'elle est dans la résolution d'aller dans une retraite consacrer le reste de ses jours à la pénitence.

Le vieux soupirant n'a pu tenir contre les prétendus remords de sa maîtresse: il s'est levé aussitôt pour se rendre chez elle; il l'a trouvée dans les pleurs; et cette bonne comédienne a si bien joué son rôle, qu'il vient de lui pardonner le passé; il fera plus: pour la consoler du sacrifice de sa chevelure, il lui promet en ce moment de la faire dame de paroisse, en lui achetant une belle maison de campagne, qui est actuellement à vendre auprès de l'Escurial.

Toutes les boutiques sont ouvertes, dit l'écolier, et j'aperçois déjà un cavalier qui entre chez un traiteur. Ce cavalier, reprit Asmodée, est un garçon de famille qui a la rage d'écrire, et de vouloir absolument passer pour auteur; il ne manque pas d'esprit; il en a même assez pour critiquer tous les ouvrages qui paraissent sur la scène, mais il n'en a point assez pour en composer un raisonnable. Il entre chez le traiteur pour ordonner un grand repas; il donne à dîner aujourd'hui à quatre comédiens qu'il veut engager à protéger une mauvaise pièce de sa façon, qu'il est sur le point de présenter à leur compagnie.

A propos d'auteurs, continua-t-il, en voilà deux qui se rencontrent dans la rue. Remarquez qu'ils se saluent avec un ris moqueur; ils se méprisent mutuellement, et ils ont raison. L'un écrit aussi facilement que le poète Crispinus, qu'Horace compare aux soufflets des forges, et l'autre emploie bien du temps à faire des ouvrages froids et insipides.

Qui est ce petit homme qui descend de carrosse à la porte de cette église? dit Zambullo. C'est, répondit le boiteux, un personnage digne d'être remarqué. Il n'y a pas dix ans qu'il abandonna l'étude d'un notaire où il était maître clerc, pour s'aller jeter dans la chartreuse de Saragosse. Au bout de six mois de noviciat, il sortit de son couvent, repartit à Madrid; mais ceux qui le connaissaient furent étonnés de le voir devenir tout à coup un des principaux membres du conseil des Indes. On parle encore aujourd'hui d'une fortune si subite. Quelques-uns disent qu'il s'est donné au diable, d'autres veulent qu'il ait été aimé d'une riche douairière,

et d'autres, enfin, qu'il ait trouvé un trésor. Vous savez ce qui en est, interrompit don Cleophas. Oh! pour cela oui, repartit le démon, et je vais vous révéler le mystère.

Pendant que notre moine était novice, il arriva qu'un jour, en faisant dans son jardin une profonde fosse pour y planter un arbre, il aperçut une cassette de cuivre qu'il ouvrit: il y avait dedans une boîte d'or qui contenait une trentaine de diamants d'une grande beauté. Quoique le religieux ne se connût pas autrement en pierreries, il ne laissa pas de juger qu'il venait de faire un bon coup de filet; et prenant aussitôt le parti que prend, dans une comédie de Plaute, ce Gripus qui renonce à la pêche après avoir trouvé un trésor, il quitta le froc, et revint à Madrid, où, par l'entremise d'un joaillier de ses amis, il changea ses pierres précieuses en pièces d'or, et ses pièces d'or en une charge qui lui donne un beau rang dans la société civile.

CHAPITRE XVIII.

Ce que le Diable fit encore remarquer à don Cleophas.

Il faut, poursuivit Asmodée, que je vous fasse rire en vous apprenant un trait de cet homme qui entre chez un marchand de liqueurs. C'est un médecin biscayen; il va prendre une tasse de chocolat, après quoi il passera toute la journée à jouer aux échecs.

Pendant ce temps-là, ne craignez rien pour ses malades, il n'en a point; et, quand il en aurait, les moments qu'il emploie à jouer ne seraient pas les plus mauvais pour eux. Il ne manque pas d'aller tous les soirs chez une belle et riche veuve qu'il voudrait épouser, et dont il fait semblant d'être amoureux. Quand il est avec elle, un fripon de valet, qu'il a pour tout domestique, et avec lequel il s'entend, lui apporte une fausse liste qui contient les noms de plusieurs personnes de qualité, de la part desquelles on est venu chercher ce docteur. La veuve prend tout cela au pied de la lettre, et notre joueur d'échecs est sur le point de gagner la partie.

Arrêtons-nous devant cet hôtel auprès duquel nous sommes; je ne veux point passer outre sans vous faire remarquer les personnes qui l'habitent. Parcourez des yeux les appartements: qu'y découvrez-vous? J'y démêle des dames dont la beauté m'éblouit, répondit l'écolier. J'en vois quelques-unes qui se lèvent, et d'autres qui sont déjà levées. Que de charmes elles offrent à mes regards! Je m'imagine voir les nymphes de Diane, telles que les poètes nous les représentent.

Si ces femmes que vous admirez, reprit le boiteux, ont les attraits des nymphes de Diane, elles n'en ont assurément pas la chasteté. Ce sont quatre ou cinq aventurières qui vivent ensemble à frais communs. Aussi dangereuses que ces belles demoiselles de chevalerie qui arrêtaient par leurs appas les chevaliers qui passaient devant leurs châteaux, elles attirent les jeunes gens chez elles. Malheur à ceux qui s'en laissent charmer! Pour avertir du péril que courent les passants, il faudrait faire mettre devant cette maison des balises, comme on en met dans les rivières pour marquer les endroits dont il ne faut pas s'approcher.

Je ne vous demande pas, dit Leandro Perez, où vont ces seigneurs que je vois dans leurs carrosses: ils vont sans doute au lever du roi. Vous l'avez dit, reprit le Diable: et si vous voulez y aller aussi, je vous y conduirai; nous ferons là quelques remarques réjouissantes. Vous ne pouvez rien me proposer qui me soit plus agréable, répliqua Zambullo; je m'en fais par avance un grand plaisir.

Alors le démon, prompt à satisfaire don Cleophas, l'emporta vers le palais du roi; mais, avant que d'y arriver, l'écolier, apercevant des manœuvres qui travaillaient à une porte fort haute, demanda si c'était un portail d'église qu'ils faisaient. Non, lui répondit Asmodée, c'est la porte d'un nouveau marché; elle est magnifique, comme vous voyez. Cependant, quand ils l'éleveraient jusqu'aux nues, jamais elle ne sera digne des deux vers latins qu'on doit mettre dessus.

Que me dites-vous, s'écria Leandro: quelle idée vous me donnez de ces deux vers! je meurs d'envie de les savoir. Les voici, reprit le démon; préparez-vous à les admirer:

Quam bene Mercurius nunc merces vendit opimas,
Mimus ubi fatuos vendidit ante sales!

Il y a dans ces deux vers un jeu de mots le plus joli du monde. Je n'en sens point encore toute la beauté, dit l'écolier; je ne sais pas bien ce que signifient ces *fatuos sales*. Vous ignorez donc, repartit le Diable, que la place où l'on bâtit ce marché, pour y vendre des denrées, fut autrefois un collège de moines qui enseignaient à la jeunesse les humanités? Les régents de ce collège y faisaient représenter par leurs écoliers des drames, des pièces de théâtre *sales*, et entremêlées de ballets si extravagants, qu'on y voyait danser jusqu'aux prétérêts et aux supins. Oh! ne m'en dites pas davantage, interrompit Zambullo; je sais bien quelle drogue c'est que les pièces de collèges. L'inscription me paraît admirable.

A peine Asmodée et don Cleophas furent-ils sur l'escalier du palais du roi, qu'ils virent plusieurs courtisans qui montaient les degrés. A mesure que ces seigneurs passaient auprès d'eux, le Diable faisait le nomenclateur. Voilà, disait-il à Leandro Perez en les lui montrant du doigt l'un après l'autre, voilà le comte de Villalouso, de la maison de la Puebla

d'Ellerena ; voici le marquis de Castro Fueste, celui-là, c'est don Lopez de Los Rios, président du conseil des finances ; celui-ci, le comte de Villa Lombrosa. Il ne se contentait pas de les nommer, il faisait leur éloge ; mais ce malin esprit y ajoutait toujours quelque trait satirique : il leur donnait à chacun son lardon.

Ce seigneur, disait-il de l'un, est affable et obligeant ; il écoute avec un air de bonté. Imploré-vous sa protection, il vous l'accorde généreusement, et vous offre son crédit. C'est dommage qu'un homme qui aime tant à faire plaisir ait la mémoire si courte, qu'un quart d'heure après que vous lui avez parlé il oublie ce que vous lui avez dit.

Ce duc, disait-il en parlant d'un autre, est un des seigneurs de la cour du meilleur caractère ; il n'est pas, comme la plupart de ses pareils, différent de lui-même d'un moment à un autre : il n'y a point de caprice, point d'inégalité dans son humeur. Ajoutez à cela qu'il ne paye pas d'ingratitude l'attachement qu'on a pour sa personne, ni les services qu'on lui rend ; mais, par malheur, il est trop lent à les reconnaître. Il laisse désirer si longtemps ce qu'on attend de lui, qu'on croit l'avoir bien acheté lorsqu'on l'a obtenu.

Après que le démon eut fait connaître à l'écolier les bonnes et les mauvaises qualités d'un grand nombre de seigneurs, il l'emmena dans une salle où il y avait des hommes de toutes sortes de conditions, et particulièrement tant de chevaliers, que don Cleophas s'écria : Que de chevaliers ! partez, il faut qu'il y en ait bien en Espagne ! Je vous en réponds, dit le boiteux, et cela n'est pas surprenant, puisque, pour être chevalier de Saint-Jacques ou de Calatrava, il n'est pas nécessaire, comme autrefois pour devenir chevalier romain, d'avoir vingt-cinq mille écus de patrimoine : aussi s'aperçoit-on que c'est une marchandise bien mêlée.

Envisagez, continua-t-il, la mine plate qui est derrière vous. Parlez plus bas, interrompit Zambullo, cet homme vous entend. Non, non, répondit le Diable ; le même charme qui nous rend invisibles ne permet pas qu'on nous entende. Regardez cette figure-là : c'est un Catalan qui revient des îles Philippines, où il était libustier. Diriez-vous à le voir que c'est un foudre de guerre ? Il a pourtant fait des actions prodigieuses de valeur. Il va ce matin présenter au roi un placet, par lequel il demande certain poste pour récompense de ses services ; mais je doute fort qu'il l'obtienne, puisqu'il ne s'adresse pas auparavant au premier ministre.

Je vois à la main droite de ce libustier, dit Leandro Perez, un gros et grand homme qui paraît faire l'important : à juger de sa condition par l'orgueil qu'il y a dans son maintien, il faut que ce soit quelque riche seigneur. Ce n'est rien moins que cela, répartit Asmodée : c'est un hidalgo des plus pauvres, qui, pour subsister, donne à jouer sous la protection d'un grand.

Mais je remarque un licencié qui mérite bien que je vous le fasse observer. C'est celui que vous voyez qui s'entretient auprès de la première fenêtre avec un cavalier vêtu de velours gris-blanc. Ils parlent tous deux d'une affaire qui fut hier jugée par le roi : je vais vous en faire le détail.

Il y a deux mois que ce licencié, qui est académicien de l'académie de Tolède, donna au public un livre de morale qui révolta tous les vieux auteurs castillans : ils le trouvèrent plein d'expressions trop hardies et de mots trop nouveaux. Les voilà qui se liguent contre cette production singulière : ils s'assemblent et dressent un placet qu'ils présentent au roi, pour le supplier de condamner ce livre comme contraire à la pureté et à la netteté de la langue espagnole.

Le placet parut digne d'attention à Sa Majesté, qui nomma trois commissaires pour examiner l'ouvrage. Ils estimèrent que le style en était effectivement répréhensible, et d'autant plus dangereux, qu'il était plus brillant. Sur leur rapport, voici de quelle manière le roi a décidé : il a ordonné, sous peine de désobéissance, que ceux des académiciens de Tolède qui écrivent dans le goût de ce licencié ne composeront plus de livres à l'avenir, et que même, pour mieux conserver la pureté de la langue castillane, ces académiciens ne pourront être remplacés après leur mort que par des personnes de la première qualité.

Cette décision est merveilleuse, s'écria Zambullo en riant : les partisans du langage ordinaire n'ont plus rien à craindre. Pardonnez-moi, répartit le démon : les auteurs ennemis de cette noble simplicité qui fait le charme des lecteurs sensés ne sont pas tous de l'académie de Tolède.

Don Cleophas fut curieux d'apprendre qui était le cavalier habillé de velours gris-blanc, qu'il voyait en conversation avec le licencié. C'est, lui dit le boiteux, un cadet catalan, officier de la garde espagnole : je vous assure que c'est un gargon très-spirituel. Je veux, pour vous faire juger de son esprit, vous citer une repartie qu'il fit hier à une dame en fort bonne compagnie ; mais, pour l'intelligence de ce bon mot, il faut savoir qu'il a un frère nommé don André de Prada, qui était, il y a quelques années, officier comme lui dans le même corps.

Il arriva qu'un jour un gros fermier des domaines du roi aborda ce don André, et lui dit : Seigneur de Prada, je porte même nom que vous ; mais nos familles sont différentes. Je sais que vous êtes d'une des meilleures maisons de Catalogne, et en même temps que vous n'êtes pas riche. Moi, je suis riche et d'une naissance peu illustre. N'y aurait-il pas moyen de nous faire part mutuellement de ce que nous avons de bon l'un et l'autre ? Avez-vous vos titres de noblesse ? Don André répondit que oui. Cela étant, répliqua le fermier, si vous voulez me les communiquer, je les mettrai entre les mains d'un habile généalogiste qui tra-

vaillera là-dessus, et nous rendra parents en dépit de nos aïeux. Le no-côte, par reconnaissance, je vous ferai présent de trente mille pistoles. Soumies-nous d'accord ? Don André fut ébloui de la somme : il accepta la proposition, confia ses papiers au fermier, et, de l'argent qu'il en reçut, acheta une terre considérable en Catalogne, où il vit depuis ce temps-là.

Or, son cadet, qui n'a rien gagné à ce marché, était hier à une table où l'on parla par hasard du seigneur de Prada, fermier des domaines du roi ; et là-dessus une dame de la compagnie, adressant la parole à ce jeune officier, lui demanda s'il n'était pas parent de ce fermier ? Non, madame, répondit-il : je n'ai pas cet honneur-là, c'est mon frère.

L'écolier fut un éclat de rire à cette repartie, qui lui parut des plus plaisantes. Puis apercevant tout à coup un petit homme qui suivait un courtisan, il s'écria : Eh ! bon Dieu, que ce petit homme qui suit ce seigneur lui fut de révérences ! Il a sans doute quelque grâce à lui demander. Ce que vous remarquez là, reprit le Diable, vaut bien la peine que je vous dise la cause de ces civilités. Ce petit homme est un honnête bourgeois qui a une assez belle maison de campagne aux environs de Madrid, dans un endroit où il y a des eaux minérales qui sont en réputation. Il a prêté sans intérêt cette maison pour trois mois à ce seigneur, qui y a été prendre les eaux : le bourgeois, en ce moment, prie très-affectueusement ledit seigneur de le servir dans une occasion qui s'en présente, et le seigneur refuse fort poliment de lui rendre service.

Il ne faut pas que je laisse échapper ce cavalier de race plébéenne, lequel fend la presse en tranchant de l'homme de condition. Il est devenu excessivement riche en peu de temps, par la science des nombres : il y a dans sa maison autant de domestiques que dans l'hôtel d'un grand, et sa table l'emporte sur celle d'un ministre par la délicatesse et l'abondance. Il a un équipage pour lui, un pour sa femme, et un autre pour ses enfants. On voit dans ses écuries les plus belles mules et les plus beaux chevaux du monde. Il acheta même, ces jours passés, et paya, argent comptant, un superbe attelage que le prince d'Espagne avait marchandé, et trouvé trop cher. Quelle insolence ! dit Leandro. Un Turc qui verrait ce drôle-là dans un état si florissant ne manquerait pas de le croire à la veille d'essayer quelque fameux revers de fortune. J'ignore l'avenir, dit Asmodée ; mais je ne puis m'empêcher de penser comme un Turc.

Ah ! qu'est-ce que je vois, continua le démon avec surprise. Peuh s'en fait que je ne doute du rapport de mes yeux ! Je démêle dans cette salle un poète qui n'y devrait pas être. Comment ose-t-il se montrer ici, après avoir fait des vers qui offensent de grands seigneurs espagnols ? il faut qu'il compte bien sur le mépris qu'ils ont pour lui.

Considérez attentivement ce respectable personnage qui entre appuyé sur un écuyer. Remarque comme, par considération, tout le monde se range pour lui faire place. C'est le seigneur don Joseph de Reynaste et Alaya, grand juge de police : il vient rendre compte au roi de ce qui est arrivé cette nuit dans Madrid. Regardez ce bon vieillard avec admiration.

Véritablement, dit Zambullo, il a l'air d'être un homme de bien. Il serait à souhaiter, reprit le boiteux, que tous les corrigéurs le prissent pour modèle. Ce n'est pas un de ces esprits violents qui n'agissent que par humeur et par impétuosité ; il ne fera point arrêter un homme sur le simple rapport d'un alguazil, d'un secrétaire ou d'un commis. Il sait trop bien que ces sortes de gens, pour la plupart, ont l'âme vénale, et sont capables de faire un honteux trafic de son autorité. C'est pourquoi, lorsqu'il est question d'enfermer un accusé, il approfondit l'accusation jusqu'à ce qu'il ait démêlé la vérité. Aussi n'envoie-t-il jamais des innocents dans les prisons ; il n'y fait mettre que des coupables : encore n'abandonne-t-il pas ceux-ci à la barbarie qui règne dans les cachots. Il va voir lui-même ces misérables, et a soin d'empêcher qu'on n'ajoute d'inhumanité aux justes rigueurs des lois.

Le beau caractère ! s'écria Leandro ; l'aimable mortel ! Je serais curieux de l'entendre parler au roi. Je suis bien mortifié, répondit le Diable, d'être obligé de vous dire que je ne puis contenter ce nouveau désir sans m'exposer à recevoir une insulte. Il ne m'est pas permis de m'introduire auprès des souverains : ce serait empêcher sur les droits de Léviathan, de Belphégor et d'Astaroth. Je vous l'ai déjà dit, ces trois esprits sont en possession d'obséder les princes. Il est défendu aux autres démons de paraître dans les cours, et je ne sais à quoi je pensais lorsque je me suis avisé de vous amener ici : c'est avoir fait, je l'avoue, une démarche bien téméraire. Si ces trois diables n'apercevaient, ils viendraient avec fureur fondre sur moi ; et, entre nous, je ne serais pas le plus fort.

Puisque cela est, répliqua l'écolier, éloignons-nous promptement de ce palais ; j'aurais une mortelle douleur de vous voir houspiller par vos confidés sans pouvoir vous secourir ; car, si je me mettais de la partie, je crois que vous n'en seriez guère mieux. Non, sans doute, répondit Asmodée ; ils ne sentiraient point vos coups, et vous péririez sous les leurs.

Mais, ajouta-t-il, pour vous consoler de ce que je ne vous fais pas entrer dans le cabinet de votre grand monarque, je vais vous procurer un plaisir qui vaudra bien celui que vous perdez. En achevant ces paroles il prit par la main don Cleophas, et fendit avec lui les airs du côté de la Merce.

CHAPITRE XIX.

Des captifs.

Ils s'arrêtèrent tous deux sur une maison voisine de ce monastère, à la porte duquel il y avait un grand concours de personnes de l'un et de l'autre sexe. Que de monde ! dit Leandro Perez. Quelle cérémonie assemblée ici tout le peuple ? C'est, répondit le démon, une cérémonie que vous n'avez jamais vue, quoiqu'elle se fasse à Madrid de temps en temps. Trois cents esclaves, tous sujets du roi d'Espagne, vont arriver dans un moment : ils reviennent d'Alger, où les pères de la Rédemption les ont été racheter. Toutes les rues par où ils doivent passer vont se remplir de spectateurs.

Il est vrai, répliqua Zambullo, que je n'ai pas été jusqu'ici fort curieux de voir un semblable spectacle ; et si c'est là celui que Votre Seigneurie me réserve, je vous dirai franchement que vous ne deviez pas tant m'en faire fête. Je vous connais trop bien, repartit le Diable, pour ignorer que ce n'est pas pour vous un agréable passe-temps que d'observer des misérables ; mais, quand vous saurez qu'en vous les faisant considérer j'ai dessein de vous révéler les particularités remarquables qu'il y a dans la captivité des uns, et les embarras où vont se trouver quelques autres à leur retour chez eux, je suis persuadé que vous ne serez pas fâché que je vous donne ce divertissement. Oh ! pour cela non, reprit l'écolier : ce que vous dites là change la thèse, et vous me ferez un vrai plaisir de tenir votre promesse.

Pendant qu'ils s'entretenaient de cette sorte, ils entendirent tout à coup de grands cris que poussa la populace à la vue des captifs qui marchaient en cet ordre. Ils allaient à pied, deux à deux, sous-leurs habits d'esclaves, et chacun ayant sa chaîne sur ses épaules. Un assez grand nombre de religieux de la Merci, qui avaient été au-devant d'eux, les précédèrent, montés sur des mules caparaçonnées d'étamine noire, comme s'ils eussent mené un deuil, et un de ces bons pères portait l'étendard de la Rédemption. Les plus jeunes captifs étaient à la tête ; les vieux les suivaient ; derrière eux-ci paraissait, sur un petit cheval, un religieux du même ordre que les premiers, lequel avait tout l'air d'un prophète. Aussi était-ce le chef de la mission. Il s'attirait les yeux des assistants par sa gravité, ainsi que par une longue barbe grise qui le rendait vénérable ; et on lisait sur le visage de ce Moïse espagnol la joie inexprimable qu'il ressentait de ramener tant de chrétiens dans leur patrie.

Ces captifs, dit le boiteux, ne sont pas tous également ravis d'avoir recouvré la liberté. S'il y en a qui se réjouissent d'être sur le point de revoir leurs parents, il en est d'autres qui craignent d'apprendre que, pendant leur absence, il ne soit arrivé dans leurs familles des événements plus cruels pour eux que l'esclavage.

Par exemple, les deux qui marchent les premiers sont dans le dernier cas. L'un, natif de la petite ville de Velilla en Aragon, après avoir été dix ans dans la servitude des Turcs, sans recevoir aucune nouvelles de sa femme, va la retrouver mariée en secondes noces, et mère de cinq enfants qui ne sont pas de son bail. L'autre, fils d'un marchand de laine de Ségovie, fut enlevé par un corsaire il y a près de quatre lustres. Il appréhende que, depuis tant d'années, sa famille n'ait changé de face, et sa crainte n'est pas sans fondement : son père et sa mère sont morts, et ses frères, qui ont partagé tout le bien, l'ont dissipé par leur mauvaise conduite.

J'envisage avec attention un esclave, dit l'écolier, et je juge à son air qu'il est charmé de n'être plus exposé à la bastonnade. Le captif que vous regardez, répondit le Diable, a grand sujet d'être joyeux de sa délivrance : il sait qu'une tante, dont il est un simple héritier, vient de mourir, et qu'il va jouir d'une fortune brillante ; cela l'occupe bien agréablement, et lui donne cet air de satisfaction que vous lui remarquez.

Il n'en est pas de même du malheureux cavalier qui marche à son côté : une cruelle inquiétude l'agite sans relâche, et en voici la cause. Lorsqu'il fut pris par un pirate d'Alger, en voulant passer d'Espagne en Italie, il aimait une dame et en était aimé ; il a peur que, pendant qu'il était dans les fers, la fidélité de la belle n'ait pas été inébranlable. Et a-t-il été longtemps esclave ? dit Zambullo. Dix-huit mois, répondit Asmodée. Oh ! parbleu, répliqua Leandro Perez, je crois que ce galant se livre à une vaine terreur ; il n'a pas mis la constance de sa dame à une assez forte épreuve pour devoir tant s'alarmer. C'est ce qui vous trompe, repartit le boiteux ; sa princesse n'a pas sitôt su qu'il était captif en Barbarie, qu'elle s'est pourvue d'un autre amant.

Diriez-vous, continua le démon, que ce personnage qui suit immédiatement les deux que nous venons d'observer, et qu'une épaisse barbe rousse rend effroyable à voir, fut un fort joli homme ? Rien pourtant n'est plus véritable ; et vous voyez, dans cette figure hisdense, le héros d'une histoire assez singulière que je vais vous conter.

Ce grand garçon se nomme Fabricio. Il avait à peine quinze ans lorsque son père, riche laboureur de Cinquello, gros bourg du royaume de Léon, mourut, et il perdit aussi sa mère peu de temps après ; de sorte qu'étant fils unique, il demeura maître d'un bien considérable, dont l'administration fut confiée à un de ses oncles, qui avait de la probité. Fabricio acheva ses études déjà commencées à Salamanque : il y apprit en-

suite à monter à cheval et à faire des armes ; en un mot il ne négligea rien de tout ce qui pouvait concourir à le rendre digne d'être regardé favorablement de dona Hipolita, sœur d'un petit gentilhomme qui avait sa chaumière à deux portées d'escopette de Cinquello.

Cette dame était parfaitement belle, et à peu près de l'âge de Fabricio, qui, l'ayant vue dès son enfance, avait sucé, pour ainsi dire, avec le lait, l'amour dont il brûlait pour elle. Hipolita, de son côté, s'était bien aperçue qu'il n'était pas mal fait ; mais le connaissant pour le fils d'un laboureur, elle ne daignait pas le considérer avec beaucoup d'attention ; elle était d'une fierté insupportable, aussi bien que son frère don Thomas de Xaral, qui n'avait peut-être pas son pareil en Espagne, pour être guenx et entêté de sa noblesse.

Cet orgueilleux gentilhomme de campagne habitait une maison qu'il appelait son château, et qui n'était, à parler proprement, qu'une mesure, tant elle menaçait ruine de toutes parts. Cependant, quoique ses facultés ne lui permissent pas de la faire réparer, quoiqu'il eût de la peine à vivre, il ne laissait pas d'avoir un valet pour le servir, et de plus il y avait une femme maure auprès de sa sœur.

C'était une chose réjouissante que de voir paraître don Thomas dans le bourg, les fêtes et les dimanches, avec un habit de velours cramoisi tout pelé, et un petit chapeau garni d'un vieux plumet jaune, qu'il conservait chez lui comme des reliques pendant les autres jours de la semaine. Paré de ces guenilles, qui lui semblaient autant de preuves de sa noble origine, il tranchait du seigneur, et croyait assez payer les profondes révérences qu'on lui faisait lorsqu'il voulait bien y répondre par un regard. Sa sœur n'était pas moins folle que lui de l'antiquité de sa race ; et elle joignait à ce ridicule celui d'être si vaine de sa beauté, qu'elle vivait dans la glorieuse espérance que quelque grand viendrait la demander en mariage.

Tels étaient les caractères de don Thomas et d'Hipolita. Fabricio le savait bien ; et, pour s'insinuer auprès de deux personnes si altières, il prit le parti de flatter leur vanité par de faux respects ; ce qu'il fit avec tant d'adresse, que le frère et la sœur enfin trouvèrent bon qu'il eût l'honneur de leur aller souvent rendre ses hommages. Comme il ne connaissait pas moins leur misère que leur orgueil, il avait envie tous les jours de leur offrir sa bourse ; mais la crainte de révolter contre lui leur fierté l'en empêchait : néanmoins son ingénieuse générosité trouva moyen de les aider sans les exposer à rougir. Seigneur, dit-il un jour en particulier au gentilhomme, j'ai deux mille ducats à mettre en dépôt ; ayez la bonté de me les garder : que je vous aie cette obligation là.

Il n'est pas besoin de demander si Xaral y consentit : outre qu'il était mal en argent, il avait la conscience d'un dépositaire. Il se chargea volontiers de cette somme ; et il ne l'eut pas sitôt entre les mains, qu'il en employa sans façon une bonne partie à faire réparer sa chaumière et à se donner toutes ses petites commodités : un habit neuf d'un très-beau velours bleu fut levé et fait à Salamanque, et une plume verte qu'on y acheta vint ravir au vieux plumet jaune la gloire dont il était en possession immémoriale d'ornez le noble chef de don Thomas. La belle Hipolita eut aussi sa paraguante, et fut parfaitement bien nippée. C'est ainsi que Xaral dissipait les ducats qui lui avaient été confiés, sans penser qu'ils ne lui appartaient point, et que jamais il ne pourrait les restituer. Il ne se fit pas le moindre scrupule d'en user ainsi ; il crut même qu'il était juste qu'un roturier payât l'honneur d'être en commerce avec un gentilhomme.

Fabricio avait bien prévu cela ; mais en même temps il s'était flatté qu'en faveur de ses espèces don Thomas vivrait avec lui familièrement, qu'Hipolita peu à peu s'accoutumerait à souffrir ses soins, et lui pardonnerait enfin l'audace d'avoir élevé sa pensée jusqu'à elle. Véritablement il en eut auprès d'eux un accès plus libre : ils lui firent plus d'amitié qu'ils ne lui en avaient fait auparavant. Un homme riche est toujours gracieux des grands quand il se rend leur vache à lait. Xaral et sa sœur, qui jusqu'alors n'avaient connu les richesses que de nom, n'eurent pas plutôt senti leur utilité, qu'ils jugèrent que Fabricio méritait d'être ménagé : ils eurent pour lui des égards et des attentions qui le charmerent. Il crut que sa personne ne leur déplaisait pas, et qu'assurément ils avaient fait réflexion que tous les jours des gentilshommes, pour soutenir leur noblesse, étaient obligés d'avoir recours à des alliances roturières. Dans cette opinion, qui flattait son amour, il se résolut à demander Hipolita en mariage.

Dès la première occasion favorable qu'il put trouver de parler à don Thomas, il lui dit qu'il souhaitait passionnément d'être son beau-frère ; et que, pour avoir cet honneur, non-seulement il lui abandonnerait le dépôt, mais il lui ferait encore présent d'un millier de pistoles. Le superbe Xaral rougit à cette proposition, qui réveilla son orgueil ; et dans son premier mouvement, peu s'en fallut qu'il ne fit éclater tout le mépris qu'il avait pour le fils d'un laboureur. Néanmoins, quelque indigné qu'il fût de la témérité de Fabricio, il se contraignit ; et sans témoigner aucun dédain, il répondit qu'il ne pouvait sur-le-champ se déterminer dans une pareille affaire : qu'il était à propos de consulter là-dessus Hipolita, et de faire même une assemblée de parents.

Il renvoya le galant avec cette réponse, et convoqua effectivement une diète composée de quelques hidalgos de son voisinage, lesquels étaient de ses parents, et qui tous avaient, comme lui, la rage de la *hidalguia*. Il tint conseil avec eux, non pour leur demander s'ils étaient d'avis qu'il accordât sa sœur à Fabricio, mais pour délibérer de quelle façon il fal-

lait punir ce jeune insolent, qui, malgré la bassesse de sa naissance, osait aspirer à la possession d'une fille de la qualité d'Ilipolita.

Mes qu'il eut exposé cette audace à l'assemblée, au seul nom de Fabricio et de fils de labourneur, vous eussiez vu les yeux de tous ces nobles s'allumer de fureur : chacun vomit feu et flamme contre l'audacieux ; les uns ainsi que les autres veulent qu'il expire sous le bâton, pour expier l'outrage qu'il a fait à leur famille par la proposition d'un si honteux hyménée. Cependant, après qu'on eut considérée la chose plus mûrement, le résultat de la diète fut qu'on laisserait vivre le coupable ; mais que pour lui apprendre à ne se plus méconnaître, on lui ferait un tour dont il aurait sujet de se souvenir longtemps.

On proposa diverses fourberies, et celle-ci prévalut. On décida qu'Ilipolita feindrait d'être sensible à l'attachement de Fabricio, et que, sous prétexte de vouloir consoler ce malheureux amant du refus que don Thomas ferait de le prendre pour beau-frère, elle lui donnerait une nuit rendez-vous au château, ou, dans le temps qu'il serait introduit par la femme maure, des gens apostés le surprendraient avec cette soubrette, qu'on lui ferait épouser par force.

La sœur de Xaral se prêta d'abord sans répugnance à cette supercherie : il lui sembla qu'il y allait de sa gloire de regarder comme une injure la recherche d'un homme d'une condition si inférieure à la sienne. Mais cette orgueilleuse disposition fit bientôt place à des mouvements de pitié ; on plut l'amour se rendit bientôt maître de la fierté d'Ilipolita.

Des ce moment elle vit les choses d'un autre oeil : elle trouva l'obscur origine de Fabricio compensée par les belles qualités qu'il avait, et n'aperçut plus en lui qu'un cavalier digne de toute son affection. Admirez, seigneur écuyer, admirez le prodigieux changement que cette passion est capable de produire : cette même fille, qui s'imaginait qu'un prince à peine méritait de la posséder, s'entête en un instant d'un fils de labourneur, et s'applaudit de ses prétentions, après les avoir envisagées comme une ignominie.

Elle s'abandonna au penchant qui l'entraînait ; et bien loin de servir le ressentiment de son frère, elle entretint avec Fabricio une secrète intelligence, par l'entremise de la femme maure, qui le faisait entrer quelquefois la nuit dans la chaumière. Mais don Thomas eut quelque soupçon de ce qui se passait : sa sœur lui devint suspecte ; il l'observa, et fut convaincu, par ses propres yeux, qu'au lieu de répondre aux intentions de sa famille, elle les trahissait. Il en avertit promptement deux de ses cousins, qui, prenant feu à cette nouvelle, commencèrent à crier : Vengeance, don Thomas ! vengeance !... Xaral, qui n'avait pas besoin d'être excité à tirer raison d'une vengeance de cette nature, leur dit avec une modestie espagnole, qu'ils verraient l'usage qu'il savait faire de son épée, quand il saurait de l'employer à venger son honneur : ensuite il les pria de se rendre chez lui à l'entrée d'une nuit qu'il leur marqua.

Ils furent très-exacts à s'y trouver. Il les introduisit et les cacha dans une petite chambre, sans que personne de la maison s'en aperçût ; puis il les quitta en leur disant qu'il reviendrait les joindre aussitôt que le galand serait entré dans le château, supposé qu'il s'avisât d'y venir cette nuit-là : ce qui ne manqua pas d'arriver, la mauvaise étoile de nos amants ayant voulu qu'ils choisissent cette même nuit pour s'entretenir.

Don Fabricio était avec sa chère Ilipolita. Ils commençaient à se tenir des discours qu'ils s'étaient déjà tenus cent fois, mais qui, bien que répétés sans cesse, ont toujours le charme de la nouveauté, lorsqu'ils furent désagréablement interrompus par les cavaliers qui veillaient pour les surprendre. Don Thomas et ses cousins vinrent fondre tous trois courageusement sur Fabricio, qui n'eut que le temps de se mettre en défense, et qui, jugeant à leur action qu'ils voulaient l'assassiner, se battit en désespéré. Il les blessa tous trois, et, leur présentant toujours la pointe de son épée, il eut le bonheur de gagner la porte et de se sauver.

Alors Xaral, voyant que son ennemi lui échappait après avoir impunément déshonoré sa maison, tourna sa fureur contre la malheureuse Ilipolita, et lui plongea son épée dans le cœur ; et ses deux parents, très-mortifiés du mauvais succès de leur complot, se retirèrent chez eux avec leurs blessures.

Demeurons-en là, poursuivait Asmodée ; quand nous aurons vu passer tous les captifs, j'achèverai l'histoire de celui-ci. Je vous raconterai de quelle sorte, après que la justice se fut emparée de tous ses biens, à l'occasion de ce funeste événement, il eut le malheur d'être fait esclave en voyageant sur mer.

Pendant que vous me faisiez le récit que vous avez fait, dit don Cleophas, j'ai remarqué parmi ces infortunés un jeune homme qui avait l'air si triste, si languissant, qu'il s'en est peu fallu que je ne vous aie interrompu pour vous en demander la cause. Vous n'y perdez rien, répondit le démon ; je puis vous apprendre ce que vous souhaitez de savoir. Ce captif, dont l'abattement vous a frappé, est un enfant de famille de Valladolid. Il était en esclavage depuis deux ans chez un patron qui a une femme très-jolie : elle aimait violemment cet esclave, qui payait son amour du plus vif attachement. Le patron, s'en étant doute, s'est hâté de vendre le chrétien, de peur qu'il ne travaillât chez lui à la propagation des Turcs. Le tendre Castillan, depuis ce temps-là, pleure sans cesse la perte de sa patronne ; la liberté ne peut l'en consoler.

Un vieillard de bonne mine attire mes regards, dit Leandro Perez ; qui est cet homme-là ? Le Diable répondit : C'est un barbier, natif de Guipuscoa, qui va s'en retourner en Biscaye après quarante ans de captivité. Lorsqu'il tomba au pouvoir d'un corsaire, en allant de Valence à l'île de

Sardaigne, il avait une femme, deux garçons et une fille : il ne lui reste plus de tout cela qu'un fils, qui, plus heureux que lui, a été au Pérou, d'où il est revenu avec des biens immenses dans son pays, on il a fait l'acquisition de deux belles terres. Quelle satisfaction ! reprit l'écuyer, quel ravissement pour ce fils de revoir son père, et d'être en état de rendre ses derniers vœux agréables et tranquilles !

Vous parlez, reprit le boiteux, en enfant plein de tendresse et de sentiment : le fils du barbier biscayen est d'un naturel plus coriace. L'arrivée imprévue de son père lui causera plus de chagrin que de joie ; au lieu de le retenir dans sa maison à Guipuscoa, et de ne rien épargner pour lui marquer qu'il est ravi de le posséder, il pourra bien le faire concierger d'une de ses terres.

Derrière ce captif qui vous paraît de si bonne mine, il y en a un autre qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un vieux singe : c'est un petit médecin aragonais : il n'a pas été quinze jours à Alger. Des que les Turcs ont su de quelle profession il étoit, ils n'ont pas voulu le garder parmi eux ; ils ont mieux aimé le remettre sans raison aux péres de la Merri, qui ne l'auraient assurément pas racheté, et qui ne l'ont ramené qu'à regret en Espagne.



Fabricio.

Vous qui êtes si compatissant aux peines d'autrui, ah ! que vous plaindriez cet autre esclave qui a sur sa tête chauve une calotte de drap brun, si vous saviez tous les maux qu'il a soufferts à Alger, pendant douze ans, chez un renégat anglais, son patron ! Et qui est ce pauvre captif ? dit Zambullo. C'est un cordelier de Navarre, répondit le démon ; je vous avoue que je suis bien aise qu'il ait pâti comme un misérable, puisqu'il a, par ses discours de morale, empêché plus de cent esclaves chrétiens de prendre le turban.

Je vous dirai avec la même franchise, répliqua don Cleophas, que je suis fâché que ce bon père ait été si longtemps à la merci d'un barbare. Vous avez tort de vous en affliger et moi de m'en réjouir, répartit Asmodée. Ce bon religieux a si bien mis à profit ses douze années de souffrances, qu'il est plus avantageux pour lui d'avoir passé tout ce temps-là dans les tourments que dans sa cellule à combattre des tentations qu'il n'aurait pas toujours vaincues.

Le premier captif après ce cordelier, dit Leandro Perez, a l'air bien tranquille pour un homme qui revient de l'esclavage : il excite ma curiosité à vous demander ce que c'est que ce personnage. Vous me prévenez, répondit le boiteux, j'allais vous le faire remarquer. Vous voyez en lui un bourgeois de Salamanque, un père infortuné, un mortel devenu insensible aux malheurs à force d'en avoir éprouvé. Je suis tenté de vous apprendre sa pitoyable histoire et de laisser à la reste des captifs ; aussi bien, après celui-ci, il y en a un peu dont les aventures méritent de vous être racontées.

L'écolier, qui déjà commençait à s'ennuyer de voir passer tant de tristes figures, témoigna qu'il ne demandait pas mieux. Aussitôt le Diable lui fit le récit contenu dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX.

De la dernière histoire qu'Asmodée raconta : comment, en la finissant, il fut tout à coup interrompu, et de quelle manière désagréable pour ce démon don Cleophas et lui furent séparés.

Pablos de Bahabon, fils d'un alcade de village de la Castille-Vieille, après avoir partagé avec un frère et une sœur la modique succession que leur père, quoique des plus avarés, leur avait laissée, partit pour Salamanque dans le dessein d'aller grossir le nombre des écoliers de l'université. Il était bien fait, il avait de l'esprit, et il entra dans sa vingt-troisième année.

Avec un millier de ducats qu'il possédait, et une disposition prochaine à les manger, il ne tarda guère à faire parler de lui dans la ville. Tous les jeunes gens recherchèrent à l'envi son amitié ; c'était à qui serait des parties de plaisir que don Pablos faisait tous les jours : je dis don Pablos, parce qu'il avait pris le don pour être en droit de vivre plus familièrement avec des écoliers dont la noblesse aurait pu l'obliger à se contraindre. Il aimait tant la joie et la bonne chère, et il ménagea si peu sa bourse, qu'au bout de quinze mois l'argent lui manqua. Il ne laissa pas toutefois de rouler encore, tant par le crédit qu'on lui fit, que par quelques pistoles qu'il emprunta ; mais cela ne put le mener loin, et il demeura bientôt sans ressource.

Alors ses amis, le voyant hors d'état de faire de la dépense, cessèrent de le voir, et ses créanciers commencèrent à le tourmenter. Quoiqu'il assurât ceux-ci qu'il allait incessamment recevoir des lettres de change de son pays, quelques-uns s'impatientèrent, et le poursuivirent même si vivement en justice, qu'ils étaient sur le point de le faire emprisonner, lorsqu'en se promenant sur les bords de la rivière de Tormes il rencontra une personne de sa connaissance qui lui dit : Seigneur don Pablos, prenez garde à vous : je vous avertis qu'il y a un alguazil et des archers à vos trousses : ils prétendent vous mettre la main sur le collet quand vous rentrerez dans la ville.

Bahabon, effrayé d'un avis qui ne s'accordait que trop avec l'état de ses affaires, prit sur-le-champ la fuite et le chemin de Corita ; mais il quitta la route de ce bourg pour gagner un bois qu'il aperçut dans la campagne, et dans lequel il s'enfonça, résolu de s'y tenir caché jusqu'à ce que la nuit vint lui prêter ses ombres pour continuer sa marche plus sûrement. C'était dans la saison où les arbres sont parés de toutes leurs feuilles : il choisit le plus touffu pour y monter, et s'y assit sur des branches qui l'enveloppaient de leurs feuillages.

Se croyant en sûreté dans cet endroit, il perdit peu à peu la crainte de l'alguazil ; et comme les hommes sont ordinairement les plus belles réflexions du monde quand les fautes sont commises, il se représenta toute sa mauvaise conduite, et se promit bien à lui-même, si jamais il se revoyait en fonds, de faire un meilleur usage de son argent. Il jura surtout qu'il ne serait jamais la dupe de ces faux amis qui entraînent un jeune homme dans la débauche, et dont l'amitié se dissipe avec les fumées du vin.

Tandis qu'il s'occupait des différentes pensées qui se succédaient les unes aux autres dans son esprit, la nuit survint. Alors, se démêlant d'entre les branches et les feuilles qui le couvraient, il était prêt à se couler en bas, lorsqu'à la faible clarté d'une nouvelle lune il crut discerner une figure d'homme. A cette vue, qui lui rendit sa première peur, il s'imagina que c'était l'alguazil qui, l'ayant suivi à la piste, le cherchait dans ce bois ; et sa frayeur redoubla quand il vit qu'au pied du même arbre sur lequel il était cet homme s'assit, après en avoir fait le tour deux ou trois fois.

Le Diable boiteux s'interrompit lui-même en cet endroit de son récit. Seigneur Zambullo, dit-il à Cleophas, permettez-moi de jouer un peu de l'embaras ou je mets votre esprit en ce moment. Vous êtes fort en peine de savoir qui pouvait être ce mortel qui se trouvait là si mal à propos, et ce qui l'y amenait. C'est ce que vous apprendrez bientôt : je n'abuserai point de votre patience.

Cet homme, après s'être assis au pied de l'arbre dont l'épais feuillage déroba à ses yeux don Pablos, s'y reposa quelques instants ; puis il se mit à creuser la terre avec un poignard, et fit une profonde fosse où il enterra un sac de buffle ; ensuite il combla la fosse, la recouvrit proprement de gazon, et se retira. Bahabon, qui avait observé tout avec une extrême attention, et dont les alarmes s'étaient changées en transports de joie, attendit que l'homme se fût éloigné pour descendre de son arbre et aller déterrer le sac, où il ne doutait pas qu'il n'y eût de l'or ou de l'argent. Il se servit pour cela de son couteau ; mais quand il n'en aurait pas eu, il se sentait tant d'ardeur pour ce travail, qu'avec ses seules mains il aurait pénétré jusqu'aux entrailles de la terre.

D'abord qu'il eut le sac en sa puissance, il se mit à le tâter ; et, persuadé qu'il y avait dedans des espèces, il se hâta de sortir du bois avec sa proie, craignant alors beaucoup moins la rencontre de l'alguazil que celle de l'homme à qui le sac appartenait. Dans le ravissement où cet écolier était d'avoir fait un si bon coup, il marcha légèrement toute la nuit, sans tenir de route assurée, sans se sentir fatigué ni incommodé du

fardeau qu'il portait ; mais à la pointe du jour, il s'arrêta sous des arbres, assez près du bourg de Molorido, moins, à la vérité, pour se reposer que pour satisfaire enfin la curiosité qu'il avait de savoir ce que son sac renfermait. Il le délia donc avec ce frémissement agréable qui vous saisit au moment que vous allez prendre un grand plaisir : il y trouva de bonnes doubles pistoles, et, pour comble de joie, il en compta jusqu'à deux cent cinquante.

Après les avoir contemplées avec volupté, il rêva fort sérieusement à ce qu'il devait faire ; et lorsqu'il eut formé sa résolution, il serra ses doublons dans ses poches, jeta le sac de buffle, et se rendit à Molorido. Il s'y fit enseigner une hôtellerie où, tandis qu'on lui préparait à déjeuner, il loua une mule sur laquelle il retourna dès le jour même à Salamanque.

Il s'aperçut bien, à la surprise qu'on y fit paraître en le revoyant, que l'on n'ignorait pas pourquoi il s'était éclipsé ; mais il avait sa fable toute prête : il dit qu'ayant besoin d'argent, et que n'en recevant point de son pays, quoiqu'il eût écrit vingt fois pour qu'on lui en envoyât, il s'était déterminé à y faire un tour, et que le soir précédent, comme il arrivait à Molorido, il avait rencontré son fermier qui lui apportait des espèces, de manière qu'il se trouvait dans une situation à détromper tous ceux qui le croyaient un homme sans bien. Il ajouta qu'il prétendait faire connaître à ses créanciers qu'ils avaient eu tort de pousser à bout un honnête homme, qui les aurait depuis longtemps contentés, s'il eût eu des fermiers plus exacts à lui faire toucher ses revenus.

Il ne manqua pas effectivement d'assembler chez lui, dès le lendemain, tous ses créanciers, et de les payer jusqu'au dernier sou. Les mêmes amis qui l'avaient abandonné dans sa misère ne surent pas plutôt qu'il avait de l'argent, qu'ils revinrent à la charge ; ils recommencèrent à le flatter, dans l'espérance de se divertir encore à ses dépens, mais il se moqua d'eux à son tour. Fidèle au serment qu'il avait fait dans le bois, il leur rompit en visière. Au lieu de reprendre son premier train, il ne songea plus qu'à faire des progrès dans la science des lois, et l'étude deyint son unique occupation.

Cependant, me direz-vous, il dépensait toujours à bon compte des doubles pistoles qui n'étaient point à lui. J'en demeure d'accord : il faisait ce que les trois quarts et demi des humains feraient aujourd'hui en pareil cas. Il avait pourtant dessein de les restituer quelque jour, si par hasard il découvrait à qui elles appartenaient ; mais, se reposant sur sa bonne intention, il les dissipait sans scrupule, en attendant patiemment cette découverte, qu'il fit néanmoins une année après.

Le bruit courut dans Salamanque qu'un bourgeois de cette ville, nommé Ambrosio Piquillo, ayant été dans un bois pour y chercher un sac rempli de pièces d'or qu'il y avait enterré, n'avait trouvé que la fosse où il s'était avisé de le cacher, et que ce malheur réduisait enfin ce pauvre homme à la mendicité.

Je dirai, à la louange de Bahabon, que les reproches secrets que sa conscience lui fit à cette nouvelle ne furent pas inutiles. Il s'informa où demeurait Ambrosio, et l'alla voir dans une petite salle basse où il y avait pour tous meubles une chaise et un grabat. Mon ami, lui dit-il d'un air hypocrite, j'ai appris par la voix publique le fâcheux accident qui vous est arrivé, et la charité nous obligeant à nous aider les uns et les autres à proportion de notre pouvoir, je viens vous apporter un petit secours ; mais je voudrais savoir de vous-même votre triste aventure.

Seigneur cavalier, répondit Piquillo, je vais vous la conter en deux mots : J'avais un fils qui me volait ; je m'en aperçus, et craignant qu'il ne mit la main sur un sac de buffle dans lequel il y avait deux cent cinquante doublons bien comptés, je crus ne pouvoir mieux faire que de les aller enterrer dans le bois où j'ai eu l'imprudence de les porter. Depuis ce jour malheureux, mon fils m'a pris tout ce que j'avais, et a disparu avec une femme qu'il a enlevée. Me voyant dans un déplorable état par le libertinage de ce mauvais enfant, ou plutôt par ma soite bonté pour lui, j'ai voulu recourir à mon sac de buffle ; mais, hélas ! cette seule ressource qui me restait pour subsister m'a cruellement été ravie.

Cet homme ne put achever ces paroles sans sentir renouveler son affliction, et il répandit des pleurs en abondance. Don Pablos en fut attendri, et lui dit : Mon cher Ambrosio, il faut se consoler de toutes les traverses qui arrivent dans la vie ; vos larmes sont inutiles, elles ne vous feront pas retrouver vos doubles pistoles, qui véritablement sont perdues pour vous si quelque fripon les possède. Mais que sait-on ? elles peuvent être tombées entre les mains d'un homme de bien, qui ne manquera pas de vous les rapporter dès qu'il apprendra qu'elles sont à vous. Elles vous seront donc peut-être rendues ; vivez dans cette espérance. Et en attendant une restitution si juste, ajouta-t-il en lui donnant dix doublons de ceux mêmes qui avaient été dans le sac de buffle, prenez ceci, et me venez voir dans huit jours. Après lui avoir parlé de cette sorte, il lui dit son nom et sa demeure, et sortit tout confus des remerciements que lui faisait Ambrosio, et des bénédictions qu'il en recevait. Telles sont, pour la plupart, les actions généreuses : on se garderait bien de les admirer si l'on en pénétrait les motifs.

Au bout de huit jours, Piquillo, qui n'avait pas oublié ce que don Pablos lui avait dit, alla chez lui. Bahabon lui fit un très-bon accueil, et lui dit affectueusement : Mon ami, sur les bons témoignages qui m'ont été rendus de vous, j'ai résolu de contribuer autant qu'il me serait possible à vous remettre sur pied : j'y veux employer mon crédit et ma bourse.

Pour commencer à rétablir vos affaires, continua-t-il, savez-vous ce

que j'ai déjà fait? Je connais quelques personnes de distinction qui sont très-charitables; j'ai été les trouver, et j'ai si bien su leur inspirer de la compassion pour vous, que j'en ai tiré deux cents écus que je vais vous donner. En même temps il entra dans son cabinet, d'où il sortit un moment après avec un sac de toile où il avait mis cette somme en argent et non en doublons, de peur que le bourgeois, en recevant de lui tant de doubles pistoles, ne s'avisât de soupçonner la vérité; au lieu que, par cette adresse, il parvenait plus sûrement à son but, qui était de faire la restitution d'une manière qui conciliait sa réputation avec sa conscience.

Aussi Ambrosio était-il bien éloigné de penser que ces écus fussent de l'argent restitué; il les prit de bonne foi pour le produit d'une quête faite en sa faveur; et après avoir remercié de nouveau don Pablos, il regagna sa petite salle basse, en bénissant le ciel d'avoir trouvé un cavalier qui s'intéressait pour lui si vivement.

Il rencontra le lendemain dans la rue un de ses amis qui n'était guère mieux que lui dans ses affaires, et qui lui dit: Je pars dans deux jours pour aller m'embarquer à Cadix, où bientôt un vaisseau doit mettre à la voile pour la Nouvelle-Espagne; je ne suis pas content de ma condition dans ce pays-ci, et le cœur me dit que je serai plus heureux au Mexique. Je vous conseillerais de m'accompagner si vous aviez devant vous cent écus seulement.

Je ne serais pas en peine d'en avoir deux cents, répondit Piquillo; j'entreprendrais volontiers ce voyage si j'étais sûr de gagner ma vie aux Indes. Là-dessus son ami lui vanta la fertilité de la Nouvelle-Espagne, et lui fit envisager tant de moyens de s'y enrichir, qu'Ambrosio, se laissant persuader, ne pensa plus qu'à se préparer à partir avec lui pour Cadix. Mais avant que de quitter Salamanque, il eut soin de faire tenir une lettre à Bahabon, par laquelle il lui mandait que, trouvant une belle occasion de passer aux Indes, il voulait en profiter pour voir si la fortune lui serait plus favorable ailleurs que dans son pays; qu'il prenait la liberté de lui donner cet avis, en l'assurant qu'il conserverait éternellement le souvenir de ses bontés.

Le départ d'Ambrosio causa quelque chagrin à don Pablos, qui voyait par là déconcerter le plan qu'il avait de s'acquitter peu à peu; mais considérant que dans quelques années ce bourgeois pourrait revenir à Salamanque, il se consola insensiblement, et s'attacha plus que jamais à l'étude du droit civil et du droit canon. Il y fit de si grands progrès, tant par son application que par la vivacité de son esprit, qu'il devint le plus brillant sujet de l'université, qui le choisit enfin pour son recteur. Il ne se contenta pas de soutenir cette dignité par une profonde science, il travailla si fort sur lui, qu'il acquit toutes les vertus d'un homme de bien.

Pendant son rectorat, il apprit qu'il y avait dans les prisons de Salamanque un jeune garçon accusé de rapt, et près de perdre la vie. Alors se ressouvant que le fils de Piquillo avait enlevé une femme, il s'informa qui était le prisonnier; et ayant appris que c'était le fils d'Ambrosio lui-même, il entreprit sa défense. Ce qu'il y a d'admirable dans la science des lois, c'est qu'elle fournit des armes pour et contre; et comme notre recteur la possédait à fond, il s'en servit utilement pour l'accusé: il est bien vrai qu'il joignit à cela le crédit de ses amis et les plus fortes sollicitations; ce qui opéra plus que tout le reste.

Le coupable sortit donc de cette affaire plus blanc que neige. Il alla remercier son libérateur, qui lui dit: C'est à la considération de votre père que je vous ai rendu service. Je l'aime, et pour vous en donner une nouvelle marque, si vous voulez demeurer dans cette ville, et y mener une vie d'honnête homme, j'aurai soin de votre fortune; si, à l'exemple d'Ambrosio, vous souhaitez de faire le voyage des Indes, vous pouvez compter sur cinquante pistoles; je vous en fais bon. Le jeune Piquillo lui répondit: Puisque j'ai le bonheur d'être protégé de Votre Seigneurie, j'aurais tort de m'éloigner d'un séjour où je jouis d'un si grand avantage; je ne sortirai point de Salamanque, et je vous proteste d'y tenir une conduite dont vous serez satisfait. Sur cette assurance, le recteur lui mit dans la main une vingtaine de pistoles, en lui disant: Tenez, mon ami, attachez-vous à quelque honnête profession, employez bien votre temps, et soyez sûr que je ne vous abandonnerai point.

Deux mois après cette aventure, il arriva que le jeune Piquillo, qui de temps en temps venait faire sa cour à don Pablos, parut un jour tout en pleurs devant lui. Qu'avez-vous? lui dit Bahabon. Seigneur, répondit le fils d'Ambrosio, je viens d'apprendre une nouvelle qui me déchire le cœur. Mon père a été pris par un corsaire algérien, et il est actuellement dans les fers: un vieillard de Salamanque, qui revient d'Alger, où il a été dix ans captif, et que les peres de la Merci ont racheté depuis peu, m'a dit tout à l'heure l'avoir laissé dans l'esclavage. Hélas! ajouta-t-il en se frappant la poitrine, et s'arrachant les cheveux, misérable que je suis! c'est moi, dont le libertinage a réduit mon père à cacher son argent, et à se bannir de sa patrie! C'est moi qui l'ai livré au barbare qui l'accable de chaînes! Ah! seigneur don Pablos, pourquoi m'avez-vous tiré des mains de la justice? Puisque vous aimez mon père, il fallait être son vengeur, et me laisser expier par ma mort le crime d'avoir causé tous ses malheurs.

A ce discours, qui marquait un fripon de fils converti, le recteur fut touché de la douleur que le jeune Piquillo faisait paraître. Mon enfant, lui dit-il, je vois avec plaisir que vous vous repentez de vos fautes passées: essayez vos larmes. Il suffit que je sache ce qu'Ambrosio est devenu, pour vous assurer que vous le reverrez. Sa délivrance ne dépend que d'une rançon dont je me charge; quelques maux qu'il puisse avoir

soufferts, je suis persuadé qu'à son retour, trouvant en vous un fils sage et plein de tendresse pour lui, il ne se plaindra plus de son mauvais sort.

Don Pablos, par cette promesse, renvoya le fils d'Ambrosio tout consolé, et trois ou quatre jours après il partit pour Madrid, où, étant arrivé, il remit aux religieux de la Merri une bourse où il y avait cent pistoles, avec un petit papier sur lequel ces paroles étaient écrites: « Cette somme est donnée aux pères de la Rédemption pour le rachat d'un pauvre bourgeois de Salamanque, appelé Ambrosio Piquillo, captif à Alger. » Ces bons religieux, dans ce voyage qu'ils viennent de faire à Alger, n'ont pas manqué de suivre l'intention du recteur: ils ont racheté Ambrosio, qui est ret esclave dont vous avez admiré l'air tranquille.

Mais il me semble, dit don Cleophas, que Bahabon n'en doit plus guère de reste à ce bourgeois. Don Pablos pense autrement que vous, répondit Asmodée. Il restituera le principal et les intérêts; la délicatesse de sa conscience va jusqu'à se faire un scrupule de posséder le bien qu'il a gagné depuis qu'il est recteur; et quand il reverra Piquillo, il a dessein de lui dire: Ambrosio, mon ami, ne me regardez plus comme votre bienfaiteur, vous ne voyez en moi que le fripon qui a détéré l'argent que vous aviez caché dans un bois: ce n'est point assez que je vous rende vos deux cent cinquante doublons, puisque je m'en suis servi pour parvenir au rang que je tiens dans le monde: tous mes effets vous appartiennent; je n'en veux retenir que ce qu'il vous plaira que.... Le Diable boiteux s'arrêta tout court en cet endroit; il lui prit un frisson, et il changea de visage.

Qu'avez-vous? lui dit l'écolier; quel mouvement extraordinaire vous agite et vous coupe subitement la parole? Ah! seigneur Leandro, s'écria le démon d'une voix tremblante, quel malheur pour moi! Le magicien qui me tenait prisonnier dans une bouteille vient de s'apercevoir que je ne suis plus dans son laboratoire, il va me rappeler; par des conjurations si fortes, que je n'y pourrai résister. Que j'en suis mortifié! dit don Cleophas tout attendri: quelle perte je vais faire! Hélas! nous allons nous séparer pour jamais. Je ne le crois pas, répondit Asmodée: le magicien peut avoir besoin de mon ministère; et si j'ai le bonheur de lui rendre quelque service, peut-être par reconnaissance me remettra-t-il en liberté. Si cela arrive, comme je l'espère, comptez que je vous rejoindrai aussitôt, à condition que vous ne révélez à personne ce qui s'est passé cette nuit entre nous; car si vous aviez l'indiscrétion d'en faire confidence à quelqu'un, je vous avertis que vous ne me verriez plus.

Ce qui me console un peu d'être obligé de vous quitter, poursuivit-il, c'est que du moins j'ai fait votre fortune. Vous épouserez la belle Scérphine, que j'ai rendue folle de vous: le seigneur don Pedro de Escolano, son père, est dans la résolution de vous la donner en mariage; ne laissez point échapper un si bel établissement. Mais, miséricorde! ajouta-t-il, j'entends déjà le magicien qui me conjure: tout l'enfer est effrayé de paroles terribles que prononce ce redoutable cabaliste. Je ne puis demeurer plus longtemps avec Votre Seigneurie: jusqu'au revoir, cher Zambullo. En achevant ces mots, il embrassa don Cleophas, et disparut après l'avoir transporté dans son appartement.

CHAPITRE XXI.

De ce que fit don Cleophas après que le Diable boiteux se fut éloigné de lui, et de quelle façon l'auteur de cet ouvrage a jugé à propos de le finir.

Un moment après la retraite d'Asmodée, l'écolier, se sentant fatigué d'avoir été toute la nuit sur ses jambes, et de s'être donné beaucoup de mouvement, se déshabilla et se mit au lit pour prendre quelque repos. Dans l'agitation où étaient ses esprits, il eut bien de la peine à s'endormir; mais enfin, payant avec usure à Morphée le tribut que lui doivent tous les mortels, il tomba dans un assoupissement léthargique, où il passa la journée et la nuit suivante.

Il y avait déjà vingt-quatre heures qu'il était dans cet état, quand don Luis de Lujan, jeune cavalier de ses amis, entra dans sa chambre en criant de toute sa force: Holà! holà! seigneur don Cleophas, debout. A ce bruit, Zambullo se réveilla. Savez-vous, lui dit don Luis, que vous êtes couché depuis hier matin? Cela n'est pas possible, répondit Leandro. Rien n'est plus vrai, répliqua son ami; vous avez fait deux fois le tour du cadran. Toutes les personnes de cette maison me l'ont assuré.

L'écolier, étonné d'un si long sommeil, craignit d'abord que son aventure avec le Diable boiteux ne fût qu'une illusion; mais il ne pouvait le croire; et lorsqu'il se rappelait certaines circonstances, il ne doutait plus de la réalité de ce qu'il avait vu. Cependant, pour en être plus certain, il se leva, s'habilla promptement, et sortit avec don Luis, qu'il mena vers la porte du S. Jeil, sans lui dire pourquoi. Quand ils furent arrivés là, et que don Cleophas aperçut l'hôtel de don Pedro presque tout réduit en cendres, il seigneur d'en être surpris. Que vois-je! dit-il; quel ravage le feu a fait ici! A qui appartenait cette malheureuse maison? y a-t-il longtemps qu'elle est brûlée?

Don Luis de Lujan répondit à ces deux questions, et lui dit ensuite: Cet incendie fait moins de bruit dans la ville par le dommage considérable qu'il a causé que par une particularité que je vais vous apprendre. Le seigneur don Pedro de Escolano a une fille unique qui est belle comme le jour; on dit qu'elle était dans une chambre pleine de flamme et de fu-

même où elle devait périr nécessairement, et que néanmoins elle a été sauvée par un jeune cavalier dont je ne sais pas encore le nom ; cela fut le sujet de tous les entretiens de Madrid. On élève jusqu'aux nues la valeur de ce cavalier, et l'on croit que, pour prix d'une action si hardie, quoiqu'il ne soit qu'un simple gentilhomme, il pourra bien obtenir la fille du seigneur don Pèdre.

Leandro Perez écouta don Luis sans faire semblant de prendre le moindre intérêt à ce qu'il disait ; puis, se débarrassant bientôt de lui sous un prétexte spécieux, il gagna le Prado. On s'étant assis sous des arbres, il se plongea dans une profonde rêverie. Le Diable boiteux vint d'abord occuper sa pensée. Je ne puis, disait-il, trop regretter mon cher Asmodée ; il m'aurait fait faire le tour du monde en peu de temps, et j'aurais voyagé sans éprouver les incommodités des voyages. Je fais sans doute une grande perte ; mais, ajouta-t-il un moment après, elle n'est peut-être pas irréparable : pourquoi désespérer de revoir ce démon ? Il peut arriver, comme il me l'a dit lui-même, que le magicien lui rende incessamment la liberté. Pensant ensuite à don Pèdre et à sa fille, il prit la résolution d'aller chez eux, poussé par la seule curiosité de voir la belle Séraphine.

Dès qu'il parut devant don Pèdre, ce seigneur courut à lui les bras ouverts, en disant : Soyez le bienvenu, généreux cavalier ; je commençais à me plaindre de vous. Hé quoi ! disais-je, don Cleophas, après les instances que je lui ai faites de me venir voir, est encore à s'offrir à mes yeux ! qu'il réponde mal à l'impatience que j'ai de lui témoigner l'estime et l'amitié que je sens pour lui !

Zambullo baissa respectueusement la tête à ce reproche obligeant, et dit au vieillard, pour s'excuser, qu'il avait craint de l'incommoder dans l'embarras où il avait jugé qu'il devait être le jour précédent. Je ne suis pas satisfait de cette excuse, répliqua don Pedro ; vous ne sauriez être incommode dans une maison où l'on serait, sans votre secours, dans la plus grande tristesse. Mais, ajouta-t-il, sachez-moi, s'il vous plaît ; vous avez d'autres remerciements que les miens à recevoir. En parlant de cette sorte, il le prit par la main, et le conduisit à l'appartement de Séraphine.

Cette dame venait de faire la sieste. Ma fille, lui dit son père, je viens vous présenter le gentilhomme qui vous a si courageusement sauvé la vie : marquez-lui jusqu'à quel point vous êtes pénétrée de ce qu'il a fait pour vous, puisque l'état où vous étiez avant-hier ne vous le permit pas. Alors la señora Seraphina, ouvrant une bouche de rose, adressa la parole à Leandro Perez, et lui fit un compliment qui charmerait tous mes lecteurs, si je pouvais le rapporter mot pour mot ; mais comme il ne m'a point été rendu fidèlement, j'aime mieux le passer sous silence que de le défigurer.

Je dirai seulement que don Cleophas crut voir et entendre une divinité ; qu'il fut pris en même temps par les yeux et par les oreilles : il conçut aussitôt pour elle un amour violent ; mais bien loin de la regarder comme une personne qu'il ne pouvait manquer d'épouser, il douta, malgré tout ce que le démon lui avait dit, que l'on voulût payer d'un si beau prix le service qu'on s'imaginait qu'il avait rendu. Plus il la trouvait charmante, moins il osait se flatter de l'obtenir.

Ce qui acheva de le rendre tout à fait incertain d'un si grand avantage, c'est que don Pèdre, dans la longue conversation qu'ils eurent ensemble, ne toucha point cette corde-là, et ne fit que l'accabler d'honnêtetés, sans lui laisser entrevoir qu'il eût la moindre envie d'être son beau père. De son côté, Séraphine, aussi polie que son père, tint des discours pleins de reconnaissance, sans se servir d'aucune expression qui pût donner sujet à Zambullo de penser qu'elle fût amoureuse de lui ; de sorte qu'il sortit de chez le seigneur Escalano avec beaucoup d'amour et fort peu d'espérance.

Asmodée, mon ami, disait-il en s'en retournant au logis, comme s'il eût été encore avec ce diable, quand vous m'avez assuré que don Pèdre

était dans la disposition de me faire son gendre, et que Séraphine brûlait d'une vive ardeur que vous lui avez inspirée pour moi, il faut que vous ayez voulu vous égayer à mes dépens, ou bien que vous ne sachiez pas mieux le présent que l'avenir.

Notre écolier fut fâché d'avoir été chez cette dame ; et regardant la passion qu'il avait pour elle comme un amour malheureux qu'il fallait vaincre, il résolut de ne rien épargner pour cela : il fit plus, il se reprocha le désir qu'il avait eu de pousser sa pointe, supposé qu'il eût trouvé le père disposé à lui accorder sa fille ; et il se représenta qu'il était honteux de devoir son bonheur à un artifice.

Il était encore plein de ces réflexions lorsque don Pèdre, l'ayant envoyé chercher le jour suivant, lui dit : Seigneur Leandro Perez, il est temps que je vous prouve par des actions qu'en m'obligeant vous n'avez pas fait plaisir à un de ces courtisans qui se contenteraient, à ma place, de vous donner de l'eau bénite de cour ; je veux que Séraphine soit elle-même la récompense du péril que vous avez couru pour elle ; je l'ai consultée là-dessus, et je la vois prête à m'obéir sans répugnance : je vous dirai même que j'ai reconnu mon sang quand je lui ai proposé pour époux son libérateur. Elle en a marqué sa joie par un transport qui m'a fait connaître que sa générosité répondait à la mienne. C'est donc une chose résolue, vous épouserez ma fille.

Après avoir ainsi parlé, le bon seigneur de Escalano, qui s'attendait avec raison que don Cleophas lui rendrait de très-humbles grâces d'une si grande faveur, fut assez surpris de le trouver interdit et embarrassé. Parlez, Zambullo, lui dit-il : que faut-il que je pense du désordre où vous met la proposition que je vous fais ? qui peut vous révolter contre elle ? Un simple gentilhomme doit-il se refuser à une alliance dont un grand seigneur tiendrait honoré ? La noblesse de ma maison a-t-elle quelque tache que j'ignore ?

Seigneur, répondit Leandro, je ne sais que trop la distance que le ciel a mise entre nous. Pourquoi donc, reprit don Pèdre, paraissez-vous si peu content d'un mariage qui vous fait tant d'honneur ? Avouez-le-moi, don Cleophas, vous aimez quelque dame qui a reçu votre foi ; et son intérêt s'oppose en ce moment à votre fortune. Si j'avais une maîtresse à qui je fusse lié par des serments, répondit l'écolier, rien sans doute ne serait capable de me les faire trahir. Mais ce n'est point cette raison qui m'empêche de profiter de vos bontés : un sentiment de délicatesse veut que je renonce au glorieux établissement que vous me proposez ; et loin de vouloir abuser de votre erreur, je vais vous détromper : je ne suis point le libérateur de Séraphine.

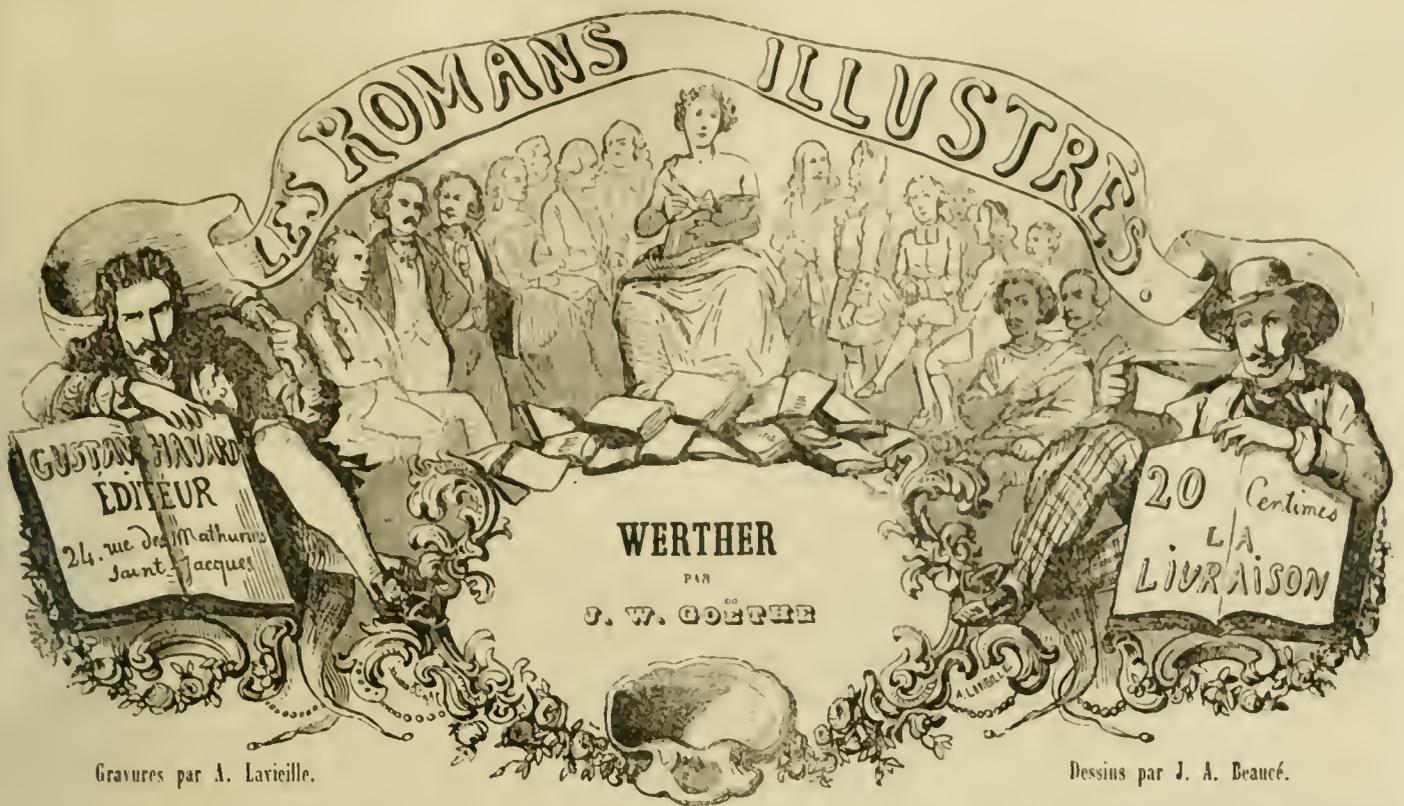
Qu'entends-je ! s'écria le vieillard fort étonné : ce n'est pas vous qui l'avez délivrée des flammes qui l'allaient consumer ? ce n'est point vous qui avez fait une action si hardie ? Non, seigneur, répondit Zambullo, tout mortel l'aurait vainement entrepris, et je veux bien vous apprendre que c'est un diable qui a sauvé votre fille.

Ces paroles augmentèrent la surprise de don Pèdre, qui, ne croyant pas les devoir prendre au pied de la lettre, pria l'écolier de parler plus clairement. Alors Leandro, sans se soucier de perdre l'amitié d'Asmodée, raconta tout ce qui s'était passé entre ce démon et lui. Après quoi le vieillard reprit la parole, et dit à don Cleophas : La confiance que vous venez de me faire me confirme dans le dessein de vous donner ma fille ; vous êtes son premier libérateur. Si vous n'eussiez pas prié le Diable boiteux de l'arracher à la mort qui la menaçait, il n'aurait pas manqué de la laisser périr. C'est donc vous qui avez conservé les jours de Séraphine ; en un mot, vous la méritez, et je vous l'offre avec la moitié de mon bien.

Leandro Perez, à ces mots qui levaient tous ses scrupules, se jeta aux pieds de don Pèdre pour le remercier de ses bontés. Peu de temps après, ce mariage se fit avec une magnificence convenable à l'héritier du seigneur de Escalano, et à la grande satisfaction des parents de notre écolier, lequel demeura par là bien payé de quelques heures de liberté qu'il avait procurées au Diable boiteux.

FIN DU DIABLE BOITEUX.





Gravures par A. Lavielle.

Dessins par J. A. Beauclé.

Le 4 mai 1771.

Que je suis content d'être parti! O mon cher ami, l'étrange chose que nous sommes! Je t'ai quitté, toi, que j'aime tant, toi, dont j'étais inséparable, et je m'en félicite! Ah! tu me le pardones, j'en suis sûr! toutes mes autres liaisons ne semblaient-elles pas choisies par un mauvais destin pour tourmenter mon cœur? La pauvre Léonore! Cependant, ne suis-je pas innocent? est-ce donc ma faute si l'amour s'empara d'elle, tandis que les caprices de sa charmante sœur me procuraient un passe-temps si doux! Et pourtant suis-je vraiment sans reproche? n'ai-je pas alimenté ses sentiments? ne me suis-je pas fait un jeu avec toi de ses expressions si franches, si naïves, et qui méritaient si peu d'être tournées en ridicule? n'ai-je pas... Qu'est-ce donc que l'homme, qu'il ose se lamenter? Cher ami, je veux me corriger; je ne veux plus, suivant ma coutume, revêtir continuellement sur quelques époques fâcheuses de ma vie. Tu as bien raison, mon cher, il y aurait beaucoup moins d'infortunés, si les hommes... Bien sait pourquoi il les a faits ainsi... si leur turbulente imagination, au lieu de les laisser jouir d'un présent supportable, ne travaillait pas sans cesse à leur rappeler les peines du passé.

Fais-moi le plaisir de dire à ma mère que je ne néglige point du tout ses affaires, et que je lui en rendrai compte au premier moment. J'ai parlé à ma tante, qui est loin d'être aussi méchante qu'on nous l'avait dépeinte.

C'est une femme très-gaie, vive, du meilleur cœur possible: je lui ai fait connaître les griefs de ma mère, quant à la portion d'héritage qu'on lui retient; elle m'a déclaré ses motifs, ses raisons, et les conditions auxquelles elle est prête à tout rendre, même plus que nous ne réclamons. Enfin, je ne puis actuellement l'en mander davantage: dis seulement à ma mère que tout ira bien. Cette petite affaire m'a de plus en plus convaincu, mon cher, que la négligence et des malentendus occasionnent beaucoup plus de trouble dans ce monde que la fourberie et la méchanceté: au moins ces deux dernières sont-elles certainement plus rares.

Ici très-bien. La solitude de ce paradis terrestre est un baume pour mon cœur, et ce renouvellement de la nature y fait renaitre les plus vives émotions. Chaque arbre, chaque buisson, est un bouquet de fleurs: que n'est-il possible de se transformer en hanneton, pour voltiger sur cette mer de parfums, pour en faire son unique nourriture!

La ville en elle-même est désagréable, mais tous ses environs sont d'une beauté ravissante: c'est ce qui décida le feu comte de M... à placer un jardin sur une des collines, qui s'y croisent avec la plus aimable variété, et qui renferment des vallées délicieuses. Ce jardin est simple: des les premiers pas, on s'aperçoit que le plan n'en fut pas tracé par un jardinier esclave des règles, mais plutôt par un cœur sensible qui voulait y jouir de lui-même. J'ai déjà donné des larmes, à la mémoire du défunt, dans un petit ca-



Le baiser.

gles, mais plutôt par un cœur sensible qui voulait y jouir de lui-même. J'ai déjà donné des larmes, à la mémoire du défunt, dans un petit ca-

binet en ruine, autrefois sa place favorite, et qui est aussi devenue la mienne. Bientôt ce jardin sera à ma disposition : je m'en suis déjà attaché le jardinier ; et il ne s'en trouvera pas mal.

Le 10 mai.

Mon âme est aussi calme que ces douces matinées du printemps, dont le charme enivre mon cœur. Me voilà seul, et tout entier au bonheur de vivre dans cette belle contrée, faite pour un cœur comme le mien. Je suis si content, mon cher, si absorbé dans la jouissance de ma tranquille existence, que mon talent en souffre infiniment : je ne pourrais maintenant dessiner ; je ne pourrais même former un seul trait, et jamais pourtant je ne fus meilleur peintre. Quand cette vallée charmante exhale autour de moi ses vapeurs embaumées ; quand le soleil, planant sur l'impénétrable et fraîche obscurité de mon bocage, peut à peine lancer quelques rayons dans la profondeur de mon asile, je m'étends sur l'herbe près de la source d'un ruisseau ; et là, plus rapproché de la terre, j'admire l'immense variété de mille espèces de petites plantes. En découvrant au milieu de leurs faibles tiges tant de moncherons, tant d'innombrables et presque imperceptibles vermisseaux ; en voyant si près de mon cœur le fourmillement de ce petit univers, je ressens la présence du Tout-Puissant qui nous crée à son image, le souffle de cet être incomparable, qui nous soutient et nous conserve au milieu de cette source éternelle de jouissances. Mon ami, quand cela se confond à mes yeux, et que le ciel et la terre se concentrent et reposent dans mon âme, comme l'image d'une femme adorée, je soupire et je me dis : Ah ! puisses-tu exprimer, puisses-tu inspirer au papier tes sentiments ardents, et les rendre ainsi l'image de ton âme, comme ton âme est celle de l'être infini ! Mon cher ami... mais il faut y renoncer ; et je succombe sous la grandeur, sous la sublimité de ces apparitions !

Le 12 mai.

Est-ce donc des esprits enchanteurs qui voltigent au-dessus de cette contrée, ou plutôt une illusion brillante et céleste de mon cœur qui change en paradis tout ce qui m'environne ? L'on voit à l'entrée de ce village une fontaine, à laquelle je suis lié par une espèce de charme, comme Mélusine et ses sœurs. Après avoir descendu une petite colline, on se trouve devant une voûte où coulent une vingtaine de marches, et sous laquelle la source la plus pure jaillit d'une roche de marbre : le petit mur qui en forme l'enceinte supérieure, les arbres élevés qui la couvrent de leur ombre, la fraîcheur qu'on y respire, répandent sur cet endroit quelque chose qui attache et saisit l'âme ; il ne se passe point de jour que je n'y passe une heure. Les jeunes filles de la ville viennent y puiser de l'eau, occupation si douce et si nécessaire, dont les filles des rois s'acquittaient jadis elles-mêmes. Lorsque j'y suis assis, je crois être aux siècles heureux des patriarches, où nos bons aïeux formaient leurs liaisons près de fontaines et de puits environnés de génies bienfaisants. Oh ! celui qui ne sent pas cela avec moi, ne s'est jamais rafraîchi à l'onde claire d'une fontaine, après une marche pénible pendant les brûlantes chaleurs de l'été !

Le 15 mai.

Tu me demandes si je désire que tu m'envoies mes livres. Non, je t'en conjure, laisse-les loin de moi. Je ne veux plus être dirigé, excité, animé : mon cœur n'a-t-il pas assez de sa propre effervescence ! il ne me faut que des chants qui me bercent, et mon Homère ne me les fournit-il pas ? Ah ! combien de fois n'ai-je pas tenté de calmer ce sang qui bouillonne dans mes veines ; car tu ne vis jamais rien de plus agité, de plus inégal que mon cœur. Mais à qui vais-je le dire ? à toi qui n'ens que trop à souffrir, en me voyant passer si souvent de la triste-se à l'excès de la joie, ou d'une douce mélancolie à une passion funeste. Aussi je traite ce faible cœur, comme un enfant malade à qui l'on ne refuse rien : cependant que ceci soit dit entre nous ; il est tant de gens qui pourraient m'en blâmer.

Le 15 mai.

Les bons villageois d'ici me connaissent et m'aiment déjà, surtout les enfants. Lorsqu'au commencement je les abordais en les questionnant d'une manière amicale, quelques-uns, croyant que je voulais me moquer d'eux, me renvoyaient brusquement : loin de me rebuter, cela ne servit qu'à me convaincre de la vérité d'une ancienne observation : c'est que les personnes d'un certain rang se tiennent à une grande distance du peuple, dans la crainte sans doute de perdre en s'en rapprochant. Et puis, il y a des étourdis et de mauvais plaisants, qui feignent de s'abaisser jusqu'à ces pauvres gens, pour les mieux accabler de leur insolence.

Je sais bien que nous ne sommes pas égaux, que nous ne pouvons pas l'être ; mais celui qui s'éloigne de ce qu'on appelle le petit peuple, pour n'en pas perdre le respect, me paraît tout aussi méprisable qu'un poltron qui fuirait son adversaire dans la crainte de succomber.

Dernièrement, je rencontrai à la fontaine une jeune servante : elle avait posé son vase sur la dernière marche, en attendant qu'une de ses compagnes vint lui aider à le mettre sur sa tête. Je descendis. Voulez-vous que je vous aide, mademoiselle ? Elle rougit extrêmement. Oh ! monsieur, me dit-elle, — sans façon. — Elle arrangea son coussinet ; j'y plaçai son vase, et elle partit en me remerciant.

Le 17 mai.

J'ai fait ici toute sorte de connaissances, sans avoir encore de société : j'ignore ce qui prévient en ma faveur les gens de ce pays ; la plupart s'attachent à moi, et me font regretter de ne pouvoir passer que si peu de temps avec eux. Tu me demandes comment je les trouve ? Que te répondre ? comme partout ailleurs ; c'est quelque chose de si uniforme que l'espèce humaine. Le plus grand nombre emploient la meilleure partie de leur temps à travailler pour vivre ; et le peu de moments libres qui leur restent les tourmentent si fort, qu'ils mettent tout en œuvre pour s'en débarrasser. O destinée de l'homme !

Du reste, ce sont d'assez bonnes gens. J'aime à me confondre souvent parmi eux ; à goûter leur genre de plaisirs, soit en nous livrant à une aimable et franche gaieté autour d'une table bien servie, soit en arrangeant à propos une promenade, un bal, ou quelque autre amusement semblable ; mais alors il me faut oublier qu'il languit dans mon âme tant d'autres qualités que je dois même leur cacher avec soin. Quelle idée pénible ! et cependant le sort de ceux qui nous ressemblent fut toujours d'être mal jugés.

Ah ! pourquoi n'est-elle plus l'amie de ma jeunesse ! pourquoi l'ai-je jamais connue ! Je me dirais : Insensé que tu es ! tu cherches ce qui n'est point ici-bas. Mais je l'ai possédée ; j'ai senti ce cœur, ce cœur si noble, dont la présence m'élevait à mes propres yeux, parce qu'elle me rendait tout ce que je pouvais être. Grand Dieu ! laissait-elle dans l'inaction une seule des facultés de mon âme ? ne développait-elle pas dans toute son énergie cette plénitude de sentiments qui me fait embrasser la nature entière ? notre commerce n'était-il pas un tissu continu des sensations les plus délicates, des pensées les plus spirituelles, dont les modifications, jusqu'à la déraison même, portaient l'empreinte du génie ? et maintenant... Hélas ! plus avancée que moi dans le voyage de la vie, elle devait aussi me précéder au tombeau ; mais je ne l'oublierai jamais ; oui, je me souviendrai toujours de sa fermeté, de sa patience céleste.

J'ai rencontré, il y a peu de jours, un jeune M. V... d'un extérieur très-prévenant, très-agréable. Il sort de l'université, il ne se flatte pas de tout savoir, et se croit pourtant plus instruit que beaucoup d'autres. A la vérité, il s'est fort appliqué, ce que j'ai pu remarquer à différents égards : bref, il a acquis de bonnes connaissances. Ayant entendu dire que je dessinais beaucoup et que je savais le grec (deux phénomènes pour ce pays), il est venu me voir et m'a étalé beaucoup d'érudition, depuis Batteux jusqu'à Wood, depuis de Piles jusqu'à Winkelmann, en m'assurant qu'il avait lu d'un bout à l'autre la première partie de la théorie des beaux-arts de Sulzer, et qu'il possédait un manuscrit d'Heyne sur l'étude de l'antique : je le laissai parler seul.

J'ai fait aussi la connaissance du bailli du prince, excellent homme, rempli de franchise et de probité : c'est un charme, à ce qu'on assure, de le voir entouré de ses enfants ; il en a neuf, et l'on dit surtout beaucoup de bien de sa fille aînée. Il m'a prié d'aller chez lui ; je compte m'y rendre très-incassablement. Il habite près d'ici une maison de chasse du prince, où il a obtenu l'agrément de se retirer depuis la mort de sa femme, ne pouvant plus supporter le séjour de la ville, ni de la maison où il l'avait perdue.

En outre, je suis importuné par quelques pitoyables originaux ; tout en eux m'est insupportable, mais principalement leurs démonstrations d'amitié.

Adieu, cher ami. Cette lettre-ci pourra te plaire ; elle est entièrement historique.

Le 22 mai.

La vie n'est qu'un songe ! d'autres ont eu cette idée avant moi ; mais elle me suit partout. En considérant le cercle étroit des forces physiques et morales de l'homme ; en réfléchissant que toute son énergie s'épuise à satisfaire ses besoins, quoiqu'ils n'aient pour but que de prolonger sa fragile existence ; en voyant enfin que la tranquillité de notre âme sur certains points de ses recherches n'est qu'une résignation fantastique, qui tapisse de brillantes figures ou de riantes perspectives les murailles de sa prison... ô Guillaume, cela me trouble et m'interdit ! je rentre dans moi-même, et j'y trouve un monde, mais plus encore en pressentiments, en désirs vagues et confus, qu'en action et en réalité. Je m'abandonne alors au tourbillon de mes idées, qui m'entraînent doucement dans les espaces chimériques.

Les doctes pédagogues, les plus graves magisters, conviennent eux-mêmes que les enfants ne connaissent point les motifs de leur volonteé : mais personne ne veut reconnaître que les hommes faits errent aussi dans ce bas monde tout comme les enfants, sans savoir davantage ni d'où ils viennent ni où ils vont, sans se diriger plus qu'eux vers un véritable but ; qu'ils sont, comme ceux-ci, gouvernés par du biscuit, des gâteaux ou des verges ; et cependant la chose est évidente et palpable.

Je te l'avouerai franchement, car je m'attends à ta réponse, je trouve les plus heureux des hommes ceux qui, semblables aux enfants, vivent au jour le jour, promènent sans cesse leurs poupées, les habillent, les déshabillent, tournent d'un air suppliant autour du buffet où la maman renferme les sucreries, et, la bouche remplie de l'objet de leur désir, s'écrient tout de suite : *Encore !* Ne sont-ce pas là d'heureuses créatures ?

Heureuses encore, sans doute, celles qui donnent des qualifications pompeuses à leurs futiles occupations, ou même à leurs passions, les métamorphosent en opérations de géants faites pour le salut et le bien-être du genre humain. Oh! de telles gens sont bien heureux! Mais l'homme qui, dans l'humilité de son cœur, reconnaît la vanité de tout cela, qui observe avec quelles délices chaque propriétaire sait se faire un paradis de son petit jardin, avec quelle constance le malheureux se traîne péniblement sous le fardeau qui l'accable, qui voit comme tous attachent de l'intérêt à jouir une seule minute de plus de la clarté du soleil... oui, celui-là est tranquille. En se formant un monde à lui seul, il y trouve également la mesure de bonheur dévolue à l'humanité. D'ailleurs, quelque borné qu'il soit, il ne cesse de porter dans son cœur le doux sentiment de sa liberté, et celui de pouvoir sortir de sa prison sitôt qu'il lui plaît.

Le 26 mai.

Tu connais depuis longtemps ma manière de choisir, de m'arranger dans quelque solitude agréable une petite retraite où je me contente de très-peu. Félicite-moi, j'ai fait dans ce genre la plus jolie découverte.

Il existe à une lieue d'ici un village nommé Wahlheim : sa position sur un coteau est très-intéressante; et quand, en sortant de la ville, on monte le sentier qui y mène, la vue s'étend sur tout le vallon. Une bonne vieille hôtesses, prévenante et gaie pour son âge, y vend du vin, de la bière et du café : mais, ce qui vaut bien mieux, ce sont deux beaux tilleuls, dont les vastes rameaux ombragent la petite place devant l'église, entourée de maisons ou de granges de paysans. J'ai rencontré peu d'endroits plus attachants, plus retirés : aussi m'y fais-je apporter de l'auberge ma table avec ma chaise; j'y prends mon café, et j'y lis mon Homère. La première fois que le hasard me conduisit sous ces tilleuls, je trouvai cette place d'une extrême solitude; c'était dans un bel après-midi, où tout le monde travaillait aux champs. Un seul petit garçon d'environ quatre ans y était assis par terre, tenant entre ses bras un autre enfant de six mois, assis entre ses jambes, de manière qu'il lui servait comme de siège; malgré le mouvement perpétuel de ses yeux noirs, il se tenait fort tranquille. Ce petit groupe m'intéressa vivement : je m'assis vis-à-vis sur une charrue, et je pris grand plaisir à dessiner cette situation fraternelle. J'y joignis la haie voisine, une porte de grange, quelques roues de chariots brisées, tout comme cela se présentait; et je vis, au bout d'une heure, que j'avais fait un dessin très-agréable et de fort bon goût, sans y avoir ajouté le moindre embellissement. Cela me confirma dans ma résolution de m'en tenir uniquement à la nature; elle seule possède des richesses immenses; elle seule forme de grands artistes. On peut alléguer en faveur des règles à peu près ce qu'on dit à l'avantage de la société: un artiste qui les prend pour guides ne fera jamais rien d'absolument mauvais; de même que celui qui se soumet aux lois, aux bienséances, ne deviendra jamais un voisin insupportable, ni un grand scélérat. Mais, d'un autre côté, les règles, quoi qu'on en dise, nuisent à l'expression pure et fidèle des beautés de la nature. Tu vas errier à l'exagération : tu me diras que les règles fixent des bornes raisonnables, qu'elles élaguent les rameaux superflus, etc. Ah! mon cher, il en est des talents comme de l'amour! Un jeune homme s'éprend passionnément : il passe près de son amante tous les moments de la journée; il prodigue ses forces, ses revenus, pour la convaincre sans cesse qu'il lui a dévoué toute son existence. - Qu'alors quelque grave personnage vienne lui dire : Mon aimable jeune homme, rien de plus naturel que l'amour; mais il faut lui donner des bornes : que vos heures se partagent entre vos devoirs et votre maîtresse, de manière à ne lui céder que le temps superflu : sachez compter avec vous-même; et, si vous êtes à votre aise, faites-lui, j'y consens, quelques petits cadeaux, mais de loin en loin, par exemple à ses jours de fête ou de naissance, etc. Eh bien, si ce jeune homme suit ces avis, il sera un sujet fort utile, et je conseillerais même à un prince de le placer dans un collège; mais c'en est fait de son amour, et, si c'est un artiste, de son talent. O mes amis! pourquoi le fleuve du génie se déborde-t-il si rarement? pourquoi le voit-on si rarement se précipiter en torrents, et ébranler vos âmes étonnées? Mes chers amis, c'est qu'il s'est établi sur ses deux rives des êtres froids, des êtres personnels, qui, dans la crainte de voir bouleverser leurs pavillons, leurs parterres, leurs potagers, savent, à l'aide de digues et de canaux, prévenir le danger qui les menace.

Le 27 mai.

Je m'aperçois que je suis tombé dans des comparaisons, des déclamations, dans un enthousiasme qui m'a fait oublier de te dire ce que sont devenus les deux enfants. Plein d'une sensibilité pittoresque, que ma lettre d'hier t'a rendue bien parfaitement, je restai plus de deux heures assis sur ma charrue. Vers le soir, une jeune femme s'approcha des enfants, qui, pendant ce temps, n'avaient pas bougé; elle portait à son bras une corbeille, et s'écria de loin : Philippe, tu es un brave garçon! Elle me salua; je lui rendis le salut, et lui dis en m'avançant vers elle : Ce sont là vos enfants? — Oui, monsieur. Elle tendit d'une main un gâteau au plus grand, et de l'autre, elle releva le petit qu'elle embrassa de tout son cœur. Je l'avais laissé sous la garde de Philippe, continua-t-elle, pour aller à la ville, avec mon aîné, chercher du pain blanc, du sucre, et ce petit poëlon de terre. C'est ce que je voyais dans la corbeille, dont le couvercle était renversé. Je veux faire ce soir une soupe à mon Janot : hier, mon méchant espiegle d'aîné a cassé le poëlon, en se disputant avec

son frère le gratin de la bouillie. Je lui demandai où il était. Elle me dit qu'il courait après quelques oies dans la prairie; et à l'instant même il parut en sautant, avec une baguette de noisetier qu'il apportait à Philippe. Je continuai de m'entretenir avec la mère : elle m'apprit qu'elle était fille du maître d'école; que son mari était allé en Suisse recueillir la succession d'un parent. Comme on voulait l'en frustrer, ajouta-t-elle, et qu'on ne répondait point à ses lettres, il a pris le parti de s'y rendre lui-même; hélas! Dieu veuille qu'il ne lui soit rien arrivé! Je n'en ai aucunes nouvelles. Je ne pouvais me séparer de cette femme : enfin je donnai un kreutzer à chacun de ses enfants; je lui en donnai un aussi à elle-même pour acheter un gâteau à son petit, la première fois qu'elle irait à la ville, après quoi nous nous quittâmes.

Où, mon ami, quand je commence à n'être plus maître de mes sens, rien ne sert mieux à les calmer que la vue d'une de ces douces créatures qui, dans une heureuse indifférence, parcourent le cercle étroit de leur existence, en tâchant de gagner d'un jour à l'autre de quoi satisfaire leurs premiers besoins, et qui voient tomber les feuilles, sans penser à autre chose, sinon que l'hiver approche.

J'y suis souvent revenu depuis. Les enfants se sont familiarisés avec moi : je leur donne du sucre quand je prends mon café, et, le soir, ils partagent mon pain au beurre, ainsi que mon lait caillé. Le dimanche, le *krentzer* ne leur manque jamais : si je ne suis pas là au sortir de la prière, l'hôtesses a l'ordre de le payer.

Ils sont confiants : ils me racontent toutes sortes de choses, et je m'amuse beaucoup de leur petite jalousie, lorsqu'il se rassemble près de nous d'autres enfants du village.

J'ai eu bien de la peine à persuader à la mère que ses enfants ne m'incommodent point.

Le 30 mai.

Ce que je te mandais dernièrement de la peinture peut assurément s'appliquer à la poésie : il suffit d'avoir le sentiment du beau et d'entreprendre de l'exprimer; ce qui, sans doute, n'est pas sitôt fait que dit. Il m'est arrivé aujourd'hui une aventure qui, bien rendue, fournirait le sujet de la plus belle idylle du monde : mais à quoi bon la poésie et l'idylle? faut-il donc, pour nous intéresser à une scène de la nature, qu'elle soit toujours relevée par l'art?

Si, d'après un tel début, tu t'attends à du grand, à du sublime, tu vas être bien trompé : mon héros n'est qu'un jeune paysan. D'ailleurs, je raconterai fort mal, comme à l'ordinaire; et toi, suivant la coutume, tu ne manqueras pas de me trouver très-exagéré. C'est encore Wahlheim, toujours Wahlheim qui produit ces merveilles.

Quelques personnes s'étaient rassemblées sous les tilleuls, pour y prendre le café : comme cette société ne me convenait guère, j'usai d'un prétexte pour m'en éloigner.

Un jeune paysan, sorti d'une maison voisine, vint travailler à cette charrue que j'avais dessinée : sa figure intéressante m'attira vers lui, et quelques questions que je lui fis, de ce ton familier qui me réussit toujours avec ces sortes de gens, eurent bientôt formé notre connaissance. Il me raconta qu'il servait une veuve, dont il avait beaucoup à se louer : en effet ses éloges devinrent si vifs, que je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il lui était dévoué de corps et d'âme. Elle n'est plus jeune, ajouta-t-il; elle a eu tant à se plaindre de son premier mari, qu'elle n'en veut plus d'autre. Et son air, ses yeux exprimaient bien éloquentement quel serait son bonheur d'avoir à réparer les torts du premier époux. Que ne puis-je répéter toutes ses paroles, te peindre sa passion, son zèle, son enthousiasme! que n'ai-je les talents d'un grand poète, pour te rendre parlants à la fois l'âme de ses gestes, l'harmonie de sa voix, le feu concentré de ses regards! il n'est point d'expressions qui puissent y atteindre : tout ce que je t'en dirais serait trop matériel. Je fus touché surtout de la crainte délicate qu'il me laissa voir, que je ne prisse une opinion défavorable de son attachement et de sa conduite. Que j'aimais à l'entendre exalter la figure et la bonne tournure de cette veuve, qui, malgré le déclin de ses appas, savait encore lui inspirer une passion si vive! cela ne peut se retracer que dans le fond de mon âme. Non, jamais je ne vis la vivacité, ou plutôt le transport du désir, briller d'une manière aussi pure, et supérieure même, il faut que je l'avoue, aux illusions de mon propre cœur. Ah! ne me persille pas, si je te dis que le souvenir de cette candeur, de cette vérité, me fait encore tressaillir; que l'idée de sa fidélité, de sa tendresse, m'est toujours présente; qu'elle me fait soupirer et languir, comme si j'étais dévoré de cette passion moi-même.

Je veux connaître cette femme : non cependant, il vaut mieux l'éviter. Jusqu'ici je ne la vois que par les yeux de son amant : combien les miens pourraient lui faire de tort! et pourquoi m'enlever cette séduisante image?

Le 16 juin.

Tu veux savoir la cause de mon silence? Ah! quelle demande pour un savant homme! Ne devrais-tu pas deviner que je me trouve à merveille? mais que... En deux mots, j'ai fait une connaissance qui touché de plus près mon cœur : j'ai... je ne sais pas ce que j'ai.

Comment te raconter méthodiquement les circonstances qui m'ont rapproché de la plus aimable des femmes? je suis content, je suis heureux, et par cette raison bien mauvais historien.

C'est un ange ! Bon, diras-tu, voilà l'expression banale de tous les amoureux ! Il n'est donc plus de termes pour l'apprendre combien elle est accomplie, ni ce qui la rend si parfaite : il suffit qu'elle a captivé tous mes sens.

Tant d'ingénuité avec tant d'esprit ! tant de bonté avec tant de caractère ! et la douce paix de l'âme au milieu du feu de la jeunesse !

Et tout ce que je t'en dis là n'est qu'un tas de vaines paroles, qui ne te rendent pas même un seul trait de sa personne. Une autre fois... Non, maintenant on jamais ; car, entre nous, depuis que j'ai commencé à t'écrire, je me suis vu trois fois prêt à jeter la plume, à faire seller mon cheval, à partir ; cependant je m'étais si fort promis ce matin de n'y pas aller, et je cours sans cesse à la fenêtre voir si le soleil est encore bien haut....

Je n'ai pu y résister ; j'en reviens à l'instant, mon cher Guillaume ; et pour le coup je vais t'écrire, tout en faisant mon frugal souper. Quel plaisir de voir cette adorable sœur au sein de sa belle petite famille !...

Mais, si je continuais sur ce ton, tu n'en saurais guère davantage. Ecoute ; je vais enfin recueillir toute mon attention.

Je t'ai déjà mandé ma rencontre avec le bailli S... et son invitation d'aller le voir dans son ermitage, ou plutôt dans son petit royaume. J'avais négligé cette visite ; peut-être même je ne l'aurais jamais faite, si le hasard ne m'eût découvert le trésor caché dans cette solitude.

Nos jeunes gens ayant arrangé un bal à la campagne, je m'étais mis volontiers de leur partie. Je choisis pour ma danseuse une jeune, bonne et jolie fille d'ici, assez insignifiante d'ailleurs ; nous convînmes que j'aurais une voiture, pour conduire au lieu de la fête ma demoiselle avec sa cousine, et que, chemin faisant, nous prendrions avec nous Charlotte S... Vous allez voir une charmante fille, me dit ma compagne en traversant l'une des longues percées de la forêt qui conduit à la maison de chasse. Prenez garde, ajouta la cousine, d'en devenir amoureux ! — Pourquoi cela ? lui dis-je. — Elle est déjà promise, répondit-elle, à un fort brave homme, qui est allé régler la succession de son père et solliciter un emploi considérable. Cette nouvelle m'était très-indifférente.

Le soleil était près de se coucher, lorsque nous arrivâmes devant la porte de la cour. Il faisait un chaleur étouffante, et les dames témoignaient leur crainte d'un orage, que des nuages d'un gris blanchâtre semblaient préparer tout autour de l'horizon : je parvins à tromper leur frayeur par une prétendue connaissance du temps, quoique je pressentisse moi-même que notre partie de plaisir recevrait quelque échec.

Je mis pied à terre. Une servante vint nous prier d'attendre un instant mademoiselle Charlotte. Je traversai la cour : je montai l'escalier, et, en entrant dans l'antichambre, mes yeux furent frappés du spectacle le plus ravissant. Figure-toi une jeune fille, belle, faite à peindre, simplement vêtue d'une robe blanche, avec des nœuds d'un rouge pâle sur les bras, sur le sein ; et, autour d'elle, six jolis enfants, depuis onze jusqu'à deux ans, élevant tous à la fois leurs petites mains impatientes, pendant qu'elle leur découpait des tranches de pain proportionnées à leur âge ou à leur appétit ; c'était d'un air si gracieux, et ils la remerciaient avec tant d'affection ! puis ils s'en allaient contents avec leur goûter, l'un en sautant, l'autre très-paisiblement, suivant la différence de leurs caractères, mais tous vers la porte de la cour pour y voir les étrangers et la voiture qui devait emmener leur Charlotte.

Pardonnez, me dit-elle, si je vous donne la peine de monter, et à ces dames celle de m'attendre ; ma toilette, mille petits soins causés par mon absence, m'ont fait oublier le goûter de mes enfants : ils ne veulent le recevoir que de moi seule. Je lui répondis quelques mots au hasard, car mon âme tout entière était attachée à sa figure, à son ton, à ses manières, et je revenais à peine de mon étonnement, quand elle alla dans sa chambre chercher ses gants et son éventail. Les petits me regardaient de côté, en se tenant à quelque distance : je courus au plus jeune, enfant d'une charmante physionomie ; il se reculait, lorsque Charlotte, en reparaisant, lui dit : Louis, donne la main au cousin. Il me la tendit aussitôt de très-bon cœur, et je ne pus m'empêcher, malgré son petit nez morveux, de le baiser tendrement. — Quoi ! dis-je à Charlotte en lui offrant mon bras, me croyez-vous digne d'être votre cousin ? — Oh ! me répondit-elle avec un malin sourire, j'ai tant de cousins ! je ne saurais vous enroire le pire de tous. — En partant, elle chargea Sophie, enfant de onze ans, la plus âgée après elle, d'avoir bien soin des petits et de saluer le papa à son retour de la promenade. Puis elle reconduisit aux autres d'obéir à leur sœur Sophie tout comme à elle-même : quelques-uns le promirent. Une seule petite blonde, à l'air mutin, s'écria : Ce n'est pourtant pas toi, Charlotte, nous t'aimons mieux ! — Les deux aînés des garçons étaient grimpés sur la voiture ; elle leur permit, à ma prière, d'y rester jusqu'à la sortie du bois, mais sous condition de ne pas s'agacer et de se tenir bien fermes.

A peine étions-nous arrangés, à peine les dames avaient-elles fini leurs compliments, leurs observations réciproques sur leur parure, particulièrement sur leurs chapeaux, et bien passé en revue la société qu'on allait rejoindre, que Charlotte dit au cocher d'arrêter pour faire descendre ses frères. Ils voulurent encore une fois lui baiser la main, ce que l'aîné fit avec toute la tendresse d'un jeune homme de quinze ans, et l'autre avec beaucoup de vivacité et d'étourderie ; elle les chargea de mille amitiés pour les petits, et nous partîmes.

La cousine lui demanda si elle avait fini le dernier livre qu'elle lui avait envoyé. Non, répondit-elle, je veux vous le rendre ; je n'en suis pas plus

contente que du premier. Qu'elle me surprit en me faisant connaître ces livres ! Je trouvais tant de pénétration dans son jugement : à chaque mot, sa figure s'embellissait de nouveaux charmes ; je voyais mille rayons de génie y faire briller sa joie de sentir nos deux âmes d'intelligence.

Quand j'étais plus jeune, continua-t-elle, je n'aimais rien autant que les romans ; quel bonheur j'éprouvais, les dimanches, retirée seule dans un petit coin, à partager de tout mon cœur les plaisirs et les peines d'une miss Jenny ! J'avoue que ce genre de lecture ne laisse pas de me séduire encore ; mais, comme il m'arrive rarement de prendre un livre, il faut aussi qu'il me convienne parfaitement ; et je préfère l'auteur où je retrouve ma manière d'exister, celui dont les tableaux tendres et touchants me retracent l'intérieur de notre petit ménage, qui, sans être un paradis, me fait jouir d'une félicité sans égale.

J'essayai de cacher l'émotion qu'elle me causait ; mon effort ne fut pas de longue durée. En l'entendant raisonner avec le même discernement du *Vicaire de Wakefield*, etc., je ne pus plus y tenir, et je me mis à débiter tout ce qui me passait par la tête. Durant ce temps, les deux autres femmes ouvraient de grands yeux, et, sans Charlotte qui leur adressa la parole, j'eusse oublié qu'elles étaient encore là ; la cousine me lança bien des regards moqueurs dont je ne m'embarrassai guère.

On parla de danse. Serait-ce un défaut, dit Charlotte, de l'aimer passionnément ? n'importe ; je ne connais rien au-dessus de la danse. Ai-je quelque souci, je vole à mon clavecin, j'y touche une contredanse, et ma gaieté reparait !

Comme, en l'écoutant, je me mirais dans ses yeux noirs ! comme mon âme, fixée sur ses lèvres vermeilles, sur ses joues de roses, enchantée de son admirable bon sens, perdait la plupart de ses paroles ! Juges-en, toi qui me connais... Enfin, lorsque la voiture s'arrêta devant le lieu de la fête, j'en descendis presque hors de moi. Transporté dans un monde imaginaire, j'entendais à peine la musique qui, du haut d'une salle brillante de lumière, envoyait au-devant de nous sa douce mélodie.

Les deux messieurs Andran, avec un certain M. N., — comment retien-tous les noms ! — les danseurs de la cousine et de Charlotte, descendirent pour les recevoir ; ils s'emparèrent de leurs dames, et je conduisis la mienne.

Nous déhâtâmes par des menuets. J'invitais les dames l'une après l'autre, et précisément les plus maussades ne pouvaient se résoudre à tendre la main pour finir. Charlotte et son cavalier commencèrent une anglaise : quel plaisir, quand mon tour vint de figurer avec elle ! Ah ! c'est là qu'il faut la voir ! son cœur, son âme agitant ses pas, tout son être respirant l'harmonie, tant d'aisance, un si doux abandon, comme si elle ne pensait, ne ressentait plus que la danse ! et certes, elle y est bien tout entière, le reste du monde s'évanouit à ses yeux.

Je l'invitai pour la seconde contredanse ; elle accepta pour la troisième, en m'assurant de l'air le plus naïf qu'elle aimait infiniment les allemandes. C'est la mode ici, continua-t-elle, de ne pas se quitter pour les allemandes ; mais mon cavalier valse mal, il ne saura gré de l'en débarrasser : votre compagne n'y entend guère plus, et j'ai vu à l'anglaise que vous vous en acquittez très-bien. Allons donc proposer un échange, vous à monsieur, moi à mademoiselle. Sitôt dit, sitôt fait, et nous convînmes de plus qu'ils se tiendraient pendant ce temps compagnie.

On commença. Nous nous amusâmes d'abord à des tours de bras. Quelle grâce, quelle légèreté dans ses mouvements ! Lorsqu'enfin nous nous mîmes à valser, à tourner les uns autour des autres comme des sphères, il se forma d'abord la plus plaisante confusion ; mais, laissant le champ libre à ces maladroits, ils nous l'eurent bientôt cédé. Alors nous nous y élançâmes, nous en primes possession avec un autre couple, Andran et sa danseuse. Non, de ma vie je ne fus si léger, je n'étais plus homme. Ah ! sentir entre ses bras une créature adorable, voler avec elle comme le vent, tout perdre de vue autour de soi, etc... Mon cher Guillaume, je te l'avoue franchement, je me jurai qu'une femme que j'aimerais, sur laquelle j'aurais des droits, ne valerait jamais avec d'autres que moi ; et, dusse-je périr... tu m'entends.

Nous fîmes encore quelques tours en marchant dans la salle, pour reprendre haleine ; ensuite elle s'assit, et les oranges que je lui avais conservées, les seules qui restassent alors, lui vinrent fort à propos ; mais chaque tranche qu'elle en donnait par honnêteté à son indiscrette voisine me portait un coup au cœur.

À la troisième anglaise, nous fîmes les seconds. Comme nous faisons la chaîne, et Dieu sait avec quel ravissement je contemplais ses beaux yeux, ses bras charmants, qu'animait une volupté si pure, si touchante, nous passâmes près d'une femme qui, sans être de la première jeunesse, m'avait déjà frappé par son agréable physionomie. Elle regarda Charlotte en souriant ; puis, levant sur elle un doigt menaçant, d'un air très-significatif, elle prononça deux fois le nom d'Albert.

Quel est donc cet Albert, dis-je à Charlotte, s'il est permis de le savoir ? Elle allait me répondre, quand il fallut nous séparer pour le grand huit, et lorsque nous nous rapprochâmes, je crus apercevoir quelque embarras sur sa figure. Pourquoi vous le cacherais-je, dit-elle en me donnant la main pour la promenade, Albert est un galant homme à qui je suis promise. Cela n'était pas nouveau pour moi, puisque les dames me l'avaient appris en chemin ; cependant je crus l'entendre pour la première fois, car je n'avais pas encore éprouvé cette tendre et douce sympathie devenue l'ouvrage d'un seul instant. Je me troublai, je m'égarai, je manquai la figure, je brouillai tout ; et il ne fallut rien moins que la présence

d'esprit, les efforts, l'activité de Charlotte, pour rétablir l'ordre promptement.

La danse n'était pas encore finie, que les éclairs, qui brillaient depuis longtemps, et que j'avais toujours donnés pour des éclairs de chaleur, commencèrent à devenir plus forts; le tonnerre prit le dessus sur les instruments; trois dames s'échappèrent de leurs rangs; elles furent suivies par leurs cavaliers. Le trouble devint général, et la musique cessa. Lorsqu'un malheur ou quelque chose d'effrayant vient nous surprendre au milieu de nos plaisirs, il est naturel que son impression nous affecte davantage, soit à cause d'un contraste si frappant, soit plutôt parce que nos vœux, ouverts à la sensibilité, sont aussi bien plus prompts à s'émouvoir. C'est donc à cela que j'attribuerai les grimaces extraordinaires de nos dames. La plus raisonnable s'assit dans un coin, tournant le dos aux croisées et se bouchant les oreilles; une autre, agenouillée devant celle-ci, cachait sa tête dans son tablier; une troisième, se fourrant entre les deux, embrassait sa petite sœur en versant un torrent de larmes. Quelques-unes voulaient partir; d'autres, sachant encore moins ce qu'elles faisaient, n'avaient plus assez de présence d'esprit pour réprimer les licences de nos jeunes étourdis, qui recueillaient sur les lèvres des belles peureuses tous les ardents soupirs destinés pour le ciel. Quelques-uns de nos messieurs étaient descendus pour fumer tranquillement leurs pipes, et le reste de la société applaudit au bon avis de notre hôtesse de nous rassembler dans une chambre fermée par des volets et des rideaux. À peine y étions-nous retirés, que Charlotte, s'empressant d'y former un cercle de chaises et de nous y faire prendre place, nous proposa tout de suite un jeu.

J'en vis plus d'un qui, dans l'espoir d'un joli *gage touché*, se rengorgeaient d'avance et faisaient la petite bouche. Jouons aux nombres, dit-elle; allons, garde à vous! je vais tourner de droite à gauche, tandis que vous compterez depuis un jusqu'à mille; mais, vite comme la poudre, chacun le nombre qui lui vient; et qui hésite ou se trompe aura un soufflet! Qu'il était plaisant de la voir tourner ainsi, sa main en l'air et toute prête à frapper! Un, commença le premier; deux, dit le voisin; le suivant: trois; et ainsi de suite. Elle court, elle vole; l'un se trompe: paf! un soufflet. Son voisin se met à rire: paf! un autre soufflet; cela pleuvait et tombait comme grêle. Moi-même je recrus pour ma part deux taloches, et je crus, avec un sensible plaisir, remarquer qu'elles étaient mieux appliquées que les autres. Des éclats de rire, un vacarme général, terminèrent le jeu avant qu'on eût compté jusqu'à mille; les intimes formèrent alors des groupes séparés. L'orage était passé; je suivis Charlotte dans la salle. En y allant, elle me disait: Les soufflets leur ont fait oublier l'orage et la peur. Je ne pus lui rien répondre. J'étais, continuait-elle, une des plus craintives; mais en affectant du courage pour en donner aux autres, j'en ai gagné moi-même. Nous nous approchâmes d'une fenêtre: le tonnerre grondait encore dans le lointain; une pluie délicieuse arrosait la terre et remplissait l'air brûlant d'une fraîcheur embaumée qui venait jusqu'à nous. Appuyée sur son coude, ses yeux parcoururent la contrée, s'élevèrent vers le ciel, et se abaissèrent sur moi: je les vis s'attendrir. Elle posa sa main sur la mienne: O Klopstock! me dit-elle. À l'instant, je me rappelai cette ode sublime, qui occupait sa pensée. Ahimé dans le torrent des sensations qu'elle versa sur moi, je collai mes lèvres sur sa main en la baignant de larmes de volupté, et puis mes yeux recherchèrent les siens. Divin Klopstock! que ne vis-tu ton apothéose dans ce regard! Ah! puisse ton nom si souvent profané ne plus sortir pour moi d'aucune autre bouche!

Le 19 juin.

Où en suis-je resté de mon histoire? je ne m'en souviens guère: ce que je sais, c'est qu'il était deux heures après minuit, quand je me couchai. Si, au lieu de l'écrire, j'eusse pu causer avec toi, je t'aurais retenu jusqu'au matin.

Je ne t'ai pas encore conté notre retour du bal; je n'en ai pas non plus le temps aujourd'hui.

Jamais je ne vis plus beau lever du soleil: l'eau déconlait goutte à goutte des arbres de la forêt; toute la campagne avait pris une nouvelle vie. Nos dames sommeillaient: elle me proposa de les imiter, en me priant de ne pas me gêner pour elle. Ah! lui dis-je, tant que ces yeux resteront ouverts, les miens pourraient-ils se fermer! Nous veillâmes jusqu'à sa porte: la servante vint l'ouvrir doucement, en répondant à ses questions que son père et les petits se portaient bien, que tout le monde dormait encore. Il fallut alors la quitter: je lui demandai permission de la revoir dans la journée; elle me l'accorda, j'y suis venu; et maintenant... Soleil, lune, étoiles, errez à l'aventure! Fait-il jour? fait-il nuit? je l'ignore: l'univers se perd autour de moi.

Le 21 juin.

Le ciel s'ouvrait pour moi! Ah! quel que soit mon sort futur, au moins j'aurai goûté les charmes, les délices suprêmes de la vie! Tu connais déjà mon Wahlheim. Eh bien, m'y voilà établi; je n'y suis plus qu'à une demi-lieue de Charlotte: c'est là que je retrouve toute mon existence, que j'éprouve tout le bonheur qui a été accordé à l'homme.

Pouvais-je l'imaginer, en choisissant Wahlheim pour but de mes promenades, que cet endroit fût si près du ciel? Combien de fois, dans mes courses, tantôt du sommet de la montagne, tantôt de la plaine au delà de

la rivière, combien j'avais regardé de fois cette maison de chasse, qui renferme aujourd'hui l'objet de tous mes vœux!

Mon cher Guillaume, j'ai fait mille réflexions, d'abord sur cette passion qu'ont les hommes de voyager, de faire de nouvelles découvertes, d'errer de côté et d'autre; ensuite, sur ce penchant intérieur qui les ramène d'eux-mêmes dans leur premier cercle, qui les rend à leurs anciennes habitudes, qui leur inspire alors tant d'indifférence pour ce qui se passe autour d'eux.

Au moment de mon arrivée, quand mes regards s'étendirent sur cette vallée charmante, comme j'étais séduit par tout ce qui m'environnait! Ce joli petit bois, me disais-je, que son ombre doit être agréable! Cette crête de montagne, qu'elle doit offrir une belle vue! Ces coteaux qui se rapprochent et ces paisibles vallons, quel plaisir d'y égarer ses pas! J'y courais, et j'en revenais sans avoir trouvé ce que je m'étais promis. Il en est donc de l'éloignement comme de l'avenir! une grosse masse vaporeuse s'élève devant notre âme; elle y reste aussi confuse pour nos sensations, que les objets lointains pour nos yeux; et nous brûlons de sacrifier tout notre être à la volupté d'un seul sentiment noble et généreux... Mais, hélas! tout prêts à en jouir, notre illusion s'évanouit: nous retombons dans notre médiocrité, dans notre insuffisance; et cependant notre âme se remet à la poursuite du bonheur qui vient de lui échapper.

Ainsi le vagabond le plus dévot finit par soupirer après sa patrie, par y retrouver dans sa cabane, entre les bras de sa femme et de ses enfants, dans les travaux nécessaires à leur subsistance, ce bonheur qu'il avait en vain cherché dans la vaste étendue du monde. Lorsqu'au lever du soleil je me rends à mon Wahlheim, que j'y cueille moi-même mes pois dans le jardin de l'auberge, que je m'assieds pour les éplucher, en lisant par intervalles dans mon *Homère*, lorsqu'ensuite je choisis un pot dans la petite cuisine, que j'y mets du beurre et mes pois, que je l'approche du feu pour les faire cuire, et que je me place à côté pour les remuer, comme je me retrace alors les liers amants de Pénélope tuant leurs bœufs et leurs porcs, ou les dépeçant pour les faire rôti! rien ne me pénètre d'un sentiment plus pur et plus doux que les traits de la vie des patriarches, qu'il m'est enfin permis d'imiter sans trop d'affectation.

Quelles délices pour mon cœur de goûter le bonheur simple et touchant de l'homme qui sert sur sa table le chou cultivé par ses mains; qui joint au même instant et du fruit de ses soins et du souvenir de ses heures fortunées, de la douce matinée où il le planta, de belles soirées où il l'arrosa, du plaisir qu'il ressentit à le voir croître et prospérer!

Le 29 juin

Avant-hier le médecin de la ville vint ici voir le bailli: il me trouva jouant avec les petits frères de Charlotte; me roulant sur le plancher avec eux, nous agaçant, nous chatouillant, faisant tous grand tapage. Le docteur, aussi sentencieux qu'empesé, qui, tout en discourant, pousse ses manchettes et rajuste sans cesse son jabot, trouva cette conduite fort au-dessous de la dignité de l'homme: je m'en aperçus bien à sa mine, mais je n'en allai pas moins mon train; car, tandis qu'il continuait ses beaux discours, je rebâtissais aux enfants leurs petits châteaux de cartes, qu'ils avaient cultibutés. Aussi le docteur ne manqua-t-il pas de se plaindre, de publier, à son retour à la ville, que les enfants du bailli étaient déjà fort gâtés, mais que Werther achevait de les perdre tout à fait.

Où, cher Guillaume, les enfants sont sur la terre ce que mon cœur affectionne le plus! Lorsque je les contemple, que je démeie dans ces petits êtres le germe de toutes les vertus, de toutes les forces qui leur seront un jour si nécessaires; lorsque j'entrevois dans l'opiniâtreté de l'un la fermeté et la constance à venir d'un grand caractère; dans la pétulance d'un autre, cette légèreté, cette gaieté naturelle, qui font glisser sur les écueils de la vie; et tout cela si neuf, si pur... je me rappelle de plus en plus ces paroles de notre divin maître: *Si vous ne devenez comme un de ceux-ci.* Eh bien, mon cher ami, ces enfants, si vraiment nos égaux, que nous ferions si bien de prendre pour nos modèles, nous les traitons comme nos sujets; nous ne leur permettons pas de volonté! N'avons-nous donc pas la nôtre? et sur quoi fonder cet injuste privilège? sur notre âge, sur notre expérience? Bon Dieu! du haut de ta gloire tu vois de vieux enfants, de jeunes enfants; voilà toute la différence! et combien de temps n'y a-t-il pas que ton fils a désigné ceux qui l'intéressent le plus? Mais, ce qui n'est pas moins ancien, ils croient en lui, et ils ne l'ont content point... ils rendent leurs enfants semblables à eux, et... Adieu, cher Guillaume; j'en ai déjà trop dit.

Le 1^{er} juillet.

Heureux le malade consolé par Charlotte! je le sens à mon pauvre cœur, plus malade assurément que tant d'infortunés qui languissent sur un lit de douleur. Elle va passer quelques jours à la ville chez une excellente femme, dont les médecins désespèrent, et qui, dans ses derniers moments, désire de l'avoir auprès d'elle. Nous allâmes ensemble, la semaine dernière, rendre visite au curé de S..., petit village à une lieue d'ici dans la montagne: nous y arrivâmes vers quatre heures. Charlotte avait pris avec elle la seconde de ses sœurs. Lorsque nous entrâmes dans la cour du pasteur, que deux beaux grands noyers couvrent entièrement de leur ombre, le bon vieillard était assis sur un banc devant la porte de sa maison. Dès qu'il aperçut Charlotte, cette vue le ramena et lui fit oublier son gros bâton pour aller à sa rencontre: mais elle courut à lui, l'obligea de se rasseoir, se plaça à ses côtés en lui faisant mille compliments de la

part de son père, et, trouvant auprès de lui son plus jeune fils, l'amusement de sa vieillesse, elle l'embrassa, quoiqu'il fût maussade et mal-propre. Tu aurais dû voir toutes ses prévenances envers ce digne homme et son attention de lui parler bien haut, parce qu'il était à demi sourd. Elle l'entretenait de la mort de jeunes gens enlevés soudain dans la force de leur âge; puis elle lui vantait l'excellence des eaux de Carlsbad, en louant beaucoup sa résolution d'aller les prendre l'été suivant; enfin elle se plait à lui répéter qu'elle le lui trouvait bien meilleure mine que lors de leur dernière entrevue. Pendant ce temps, je faisais mes civilités à la femme du pasteur; le vieillard était de la meilleure humeur; et, comme je ne pus m'empêcher de louer ses beaux yeux qui nous donnaient une ombre si agréable, il entreprit, quoique avec difficulté, de nous en conter l'histoire. Quant au plus vieux, dit-il, nous ignorons qui l'a planté; ceux-ci nous ont dit que c'est un arbre qui nous est venu de la France; mais le plus jeune, qui est derrière nous, est du même âge que ma femme; il aura cinquante ans au mois d'octobre. Son père, mon devancier dans cette cure, le planta le matin du jour de sa naissance; cet arbre lui était cher au delà de toute expression, et il ne me l'est certainement pas moins; car ma femme était assise sous son feuillage, lorsque j'entrai pour la première fois dans cette cure, il y a environ vingt-sept ans; je n'étais alors qu'un pauvre étudiant. Charlotte lui demanda des nouvelles de sa fille. Elle est allée, dit-il, avec M. Schmidt voir les ouvriers dans la prairie. Puis, reprenant son histoire, il nous apprit comment, en gagnant les bonnes grâces de son devancier et de sa fille, il était devenu tour à tour son vicaire, son gendre et son successeur. Il finissait à peine, lorsque la jeune personne rentra par le jardin avec ce M. Schmidt. Elle fit à Charlotte le meilleur accueil, et je ne te cacherais pas qu'elle me plut assez; c'est une brune très-piquante, d'une jolie tournure, bien propre à faire passer dans cette campagne d'heureux moments. Son amoureux, car M. Schmidt se présentait comme tel du premier abord, est un bel homme, fort concentré pourtant, puisque Charlotte, malgré tous ses efforts, ne put jamais lui faire prendre part à notre conversation, non par bêtise sans doute, sa mine ne l'annonçait guère, mais par caprice ou mauvais humeur; il ne tarda pas à le prouver. En nous promenant, Frédérique se mit à badiner avec Charlotte, et par occasion avec moi; tout à coup la figure de ce monsieur, déjà bien assez brunâtre, se rembrunit si fort, qu'il était temps que Charlotte me tirât par le bras, pour m'avertir de faire un peu moins le galant. Non, rien ne m'afflige plus que de voir des hommes se tourmenter les uns les autres, surtout de jeunes gens, qui, au lieu d'employer le printemps de leur vie à en goûter tous les charmes, altèrent eux-mêmes ces beaux jours si passagers, et ne s'aperçoivent de leur faute que lorsqu'elle est irréparable. J'étais encore tout plein de cette idée quand nous rentrâmes vers le soir dans la cure du pasteur, où l'on nous servit du laitage. La conversation étant tombée sur les peines et sur les plaisirs de la vie, je ne pus m'empêcher de saisir ce prétexte pour m'élever sans réserve contre la mauvaise humeur. Nous nous plaignions sans cesse, leur dis-je, du petit nombre de nos jours heureux; en comparaison de ceux qui sont remplis d'amertume; voilà des plaintes bien injustes, à ce qu'il me semble! Si nos cœurs étaient toujours prêts à jouir des biens que le ciel nous dispense, nous trouverions égal ment la force de supporter le mal quand il nous en arrive. — Mais, répliqua la femme du pasteur, sommes-nous les maîtres de notre humeur? combien ne dépend-elle pas des dispositions du corps? l'un influe continuellement sur l'autre. — D'accord, continuai-je; il faut donc traiter l'humeur comme une maladie, et chercher s'il n'y a point de remède. — C'est mon avis, dit Charlotte, je crois au moins que nous y pouvons beaucoup; j'en fais si souvent l'épreuve. Au je quelque chose qui me tracasse ou m'agite, je vole au jardin, je le parcouris en sautant, en chantant quelque air de danse, et voilà l'humeur qui s'enfuit! — A merveille, repris-je; il y a tant de rapport entre la paresse et la mauvaise humeur, qui n'est elle-même qu'une sorte de paresse. Eh bien, malgré le penchant naturel qui nous porte à la paresse, si nous prenons sur nous de la vaincre, nous travaillons avec vivacité, et du sein de l'occupation naissent pour nous mille jouissances. Frédérique me contait avec un intérêt marqué; mais le jeune homme m'objecta qu'il était impossible d'acquiescer tant d'empire sur soi-même, ou du moins sur ses sensations. Quoi! lui dis-je, il s'agit ici d'une sensation pénible que chacun doit être bien aise de repousser! et qui peut donc connaître toute l'étendue de ses forces avant d'en avoir fait l'essai? Certes un malade a grand soin de consulter les médecins; la crainte des privations les plus difficiles, la réjouissance pour les remèdes les plus désagréables, cèdent toujours au désir que l'on a de recouvrer la santé. Je m'aperçus alors que le digne vieillard s'efforçait de prendre part à ce que nous disions; j'élevai la voix en lui adressant la parole. On a tant prêché, lui dis-je, contre tous les vices; mais il me semble qu'on ne l'a pas encore fait contre l'humeur. — Ce serait bon pour la ville, me répondit-il, car les villageois ne se doutent guère de ce défaut-là; cela ne gênerait cependant rien d'en toucher parfois chez nous quelques petits mots; ne tait-ce que pour la femme du prédicateur et pour M. le bailli. — Nous nous mîmes à rire, et lui de si bon cœur avec nous, qu'il lui en prit une suffocation qui nous interrompit assez longtemps. — Vous appelez l'humeur un vice, me dit enfin le jeune homme, je trouve cela bien exagéré. — Point du tout, continuai-je; ah! comment nommer autrement un défaut qui nous rend si fort à charge aux autres, ainsi qu'à nous-mêmes? n'est-ce donc pas assez de ne pouvoir contribuer à notre satisfaction mutuelle, sans nous disputer encore celle qui dépend de nous? Quel est

l'homme assez généreux pour dissimuler son humeur, pour la supporter seul, sans troubler la joie de ceux qui l'entourent? ou convenez plutôt que l'humeur n'est autre chose que le sentiment de notre peu de mérite, qu'un mécontentement secret de nous-mêmes, toujours inséparable de l'envie, et le résultat d'une sottise vanité; nous ne pouvons souffrir de voir jouir les autres d'un bonheur qui n'est pas notre ouvrage. — Charlotte souriait en voyant la chaleur avec laquelle je m'exprimais, et une larme que je surpris dans les yeux de Frédérique m'encourageait à continuer. — Malheur! malheur! m'écriai-je, à ceux qui n'usent de l'ascendant qu'ils ont sur un tendre cœur, que pour lui envier, pour lui ravir les douces émotions de sa propre sensibilité! Tous leurs présents, toutes leurs complaisances, peuvent-elles remplacer jamais une seule minute de ce bonheur empoisonné par leur tyrannie?

Comme je me sentais agité dans ce moment! le souvenir du passé se pressait si vivement sur mon âme... mes yeux se remplissaient de larmes, elles étaient prêtes à couler.

Pourquoi, m'écriai-je de nouveau, pourquoi ne pas nous répéter sans cesse: Quel bien peux-tu faire à tes amis, si ce n'est de ne pas altérer leurs plaisirs, ou de les augmenter en les partageant avec eux? Mais, quand une passion violente s'est emparée de leur âme, quand tu la vois déchirée par la douleur, est-il en ton pouvoir de la soulager?

Et quand une maladie mortelle saisit enfin la pauvre créature, dont toi-même abrégés la jeunesse; quand tu la vois, prête à s'éteindre, élever vers le ciel des yeux obscurs; quand la sueur de la mort parcourt déjà ses joues décolorées, je t'aperçois devant son lit dans l'attitude d'un coupable qui a reçu son arrêt. Ah! il est trop tard! les remords, les tourments de ton cœur, l'annoucent qu'il n'y a plus de remède: tous tes biens, tous tes efforts ne peuvent plus rendre la moindre vigueur, ne peuvent plus procurer un seul instant de repos à ta victime infortunée!

A ces mots, le souvenir d'une pareille scène, dont je fus le triste témoin, vint m'accabler de toute son amertume: je portai mon mouchoir à mes yeux, je m'éloignai de la société, et je ne revins à moi qu'en entendant Charlotte qui m'appelait pour nous en aller. Chemin faisant, elle me grondait, cette charmante fille; elle me représentait que le trop grand intérêt que je mettais à tout deviendrait la cause de ma perte, qu'il fallait davantage me ménager. — Oui, oui, ange du ciel, c'est pour toi, pour toi seule, que je puis encore aimer la vie!

Le 6 juillet.

Elle est toujours auprès de son amie mourante, elle est toujours la même; toujours un de ces êtres célestes, dont la douce influence calme les douleurs et fait des heureux. Hier soir, elle fut se promener avec Marianne et la petite Amélie: je le savais; j'allai à leur rencontre, et je les accompagnai. Après avoir fait une lieue et demie, nous passâmes en revenant à côté de cette fontaine, jadis mes délices, mais que je vais aimer mille fois davantage. Charlotte s'assit sur le petit mur, et nous restâmes debout vis-à-vis d'elle. En jetant les yeux autour de moi, avec quel intérêt je me rappelai les jours de mon indifférence: Chère fontaine, me disais-je, depuis ce temps je n'ai plus respiré ta fraîcheur: souvent même, en passant rapidement près de toi, je ne t'ai pas seulement regardée! J'apercevais en bas la petite Amélie, fort occupée à remonter un verre d'eau; puis, en fixant Charlotte, je sentais tout ce que je possédais en elle. Amélie arrive enfin avec son verre; Marianne veut le prendre. Non, s'écrie l'enfant avec une expression charmante, non, Charlotte doit boire avant toi! L'énergie de son mouvement, l'accent naïf de cette petite voix, m'émurent au point que, ravi d'aise et l'enlevant dans mes bras, je l'embrassai si vivement, qu'elle se mit à pleurer. — Vous avez mal fait, me dit Charlotte. — J'étais très-surpris. Viens, Amélie, continua-t-elle en la menant sur l'escalier de la fontaine, va, cours te laver dans le bassin, vite, vite; et il n'y paraîtra quel empressement elle frottait, elle repassait sur ses joues ses petites mains mouillées, dans une ferme persuasion d'effacer ainsi l'empreinte d'une vilaine larme! et bien longtemps après que Charlotte lui eut dit: C'est assez, elle n'en continuait pas moins à se laver de plus belle, pensant qu'il valait mieux trop que trop peu. — Non, cher Guillaume, jamais je n'assistai à un baptême, d'un air plus respectueux; aussi, quand Charlotte remonta, je fus tenté de me prosterner devant elle, comme devant un de ces prophètes dont le souffle seul purifiait des nations entières.

Le soir, encore dans la joie de mon cœur, je ne pus m'empêcher de raconter cette petite aventure à un homme auquel je croyais du bon sens, parce qu'il a de l'esprit; mais combien je m'étais trompé! Il me dit que c'était fort mal de la part de Charlotte; qu'il ne fallait jamais en imposer aux enfants; que souvent cela donnait lieu à des préjugés, à des superstitions injurieuses, dont on ne pouvait les garantir de trop bonne heure. Alors je me rappelai qu'il y avait huit jours que cet homme avait fait baptiser un des siens, et je changeai de propos; mais je n'en restai pas moins convaincu que nous devons agir à l'égard de nos enfants, tout comme Dieu le fait envers nous. Nous rend-il jamais plus heureux que quand il nous livre à d'innocentes chimères?

Le 8 juillet.

Peut-on être plus enfant, plus esclave d'un coup d'œil! peut-on être aussi enfant que je le suis! Nous avons fait une partie à Wahlheim: les dames y virent en voiture. A la promenade, je crus lire dans les yeux domes de Charlotte... non, non, rien du tout; pardonne mon extrava-

gance ! mais, si tu pouvais les voir, ah ! quels yeux, mon cher ami ! Bref (car je tombe de sommeil), les dames remontèrent en voiture : nous l'environnions, le jeune W... Selstadt, Andran et moi. Elles causaient à la portière avec ces beaux messieurs, qui faisaient fort les agréables. Moi, je cherchais les regards de Charlotte ; ils allaient de l'un à l'autre, et sans tomber jamais sur moi qui restais là immobile, uniquement occupé d'elle. Mon cœur lui disait mille adieux, et elle ne me regardait pas ! Enfin la voiture partit : mes yeux devinrent humides ; ils la suivirent. Bientôt j'aperçus la tête de Charlotte s'avancer hors de la portière, puis se retourner pour regarder... dirai-je, hélas ! que ses yeux me cherchaient ? Heureuse incertitude, tu fais ma seule consolation ! Oui, c'est peut-être pour moi qu'elle s'est retournée, peut-être ! Bon soir. Oh ! que je suis enfant !

Le 10 juillet.

Quelle sottise figure je fais dans la société, quand on vient à y parler d'elle, mais surtout quand on me demande comment elle me plaît ! Ah ! je déteste cette expression-là ! Charlotte peut-elle plaire à quelqu'un, sans ravir, sans captiver son esprit et son cœur ? Comment elle me plaît ! L'un de ces originaux me demandait dernièrement comment Ossian me plaisait !

Le 11 juillet.

Madame M... est très-mal, et je prie pour elle, parce que je partage les peines de Charlotte. Je ne la vois plus qu'assez rarement chez son amie ; elle m'a raconté ce soir quelque chose de bien extraordinaire. Le vieux M... est un vilain ladre, dont l'avarice et la mesquinerie firent le tourment perpétuel de sa pauvre femme ; ce qui ne l'empêcha pourtant pas de se tirer d'affaire. Il y a quelques jours que, le médecin l'ayant avertie de sa fin prochaine, elle fit appeler son mari, et lui tint devant Charlotte le discours suivant : Je suis forcée de vous faire un aveu, car je veux prévenir le trouble et les reproches que mon silence pourrait causer après ma mort. J'ai donné jus qu'ici tout le soin possible au bon ordre et à l'économie de votre maison : pardonnez-moi donc d'avoir été, depuis trente ans, réduite à vous tromper ! Dans les commencements de notre mariage, vous m'aviez livré une somme des plus modiques, pour subvenir tant aux dépenses de la table qu'à mille autres petits objets ; lorsque notre maison fut devenue plus forte, et nos entours plus nombreux, il n'y eut pas moyen de vous faire augmenter cette somme dans une juste proportion ; bref, vous savez qu'à l'époque où nous eûmes le plus de monde, vous prétendiez que je fisse face à tout, avec quinze francs par semaine ! Il me fallut bien les accepter, sans vous contredire, et puiser le surplus dans votre recette courante, où il n'y avait guère apparence que votre femme irait vous dérober. — Je n'en ai pas abusé, non assurément ! L'approche même de l'éternité ne saurait troubler la paix de ma conscience à cet égard ; mais j'ai craint, pour celle qui me succédera dans le soin de votre ménage, le désagrément de s'entendre citer sans cesse l'exemple de votre première femme.

Nous causâmes beaucoup, Charlotte et moi, sur l'étrange aveuglement d'un tel homme. Pouvait-il donc voir, sans aucun soupçon, une dépense au moins du double des quinze francs qu'il y fournissait ?

Mais j'en ai connu d'autres qui eussent cru bonnement posséder la petite cruche d'huile perpétuelle du prophète.

Le 12 juillet.

Non, je ne m'abuse pas, non ! Je lis dans ses yeux noirs que mon sort l'intéresse ; oui, je le sens, et j'en puis croire mon cœur... comment peindre le ciel en deux mots ? .. cher ami, je sens qu'elle m'aime !

Qu'elle m'aime !... Pensée divine, que tu m'élèves à mes propres yeux ! Comme .. Ah ! je puis te le dire, car tu es digne de le sentir... comme je m'adore, depuis qu'elle m'aime !

Est-ce présomption ? est-ce certitude d'un sentiment réciproque ? je ne sais ; mais personne qui puisse me disputer le cœur de Charlotte, et cependant, quand elle s'occupe de son futur, quand je l'entends parler de lui avec intérêt, avec affection... je me retrouve devant elle comme un ambitieux, déchu soudain de tous ses honneurs, de toutes ses dignités.

Le 16 juillet.

Dieu ! comme mon sang se précipite dans mes veines, lorsque par hasard mon doigt effleure le sien, lorsque nos pieds se rencontrent sous la table ! Je les retire aussi vite que d'un brasier, mais un mouvement involontaire les y ramène aussitôt : tout mon être se trouble et s'agite... Hélas ! son âme pure et innocente ne sent pas combien ces petites familiarités me coûtent cher !... Et lorsqu'en causant avec elle sa main vient à se poser sur la mienne ; lorsque, dans la chaleur de notre entretien, elle s'approche assez de moi pour porter jusqu'à mes lèvres le parfum de son haleine... je reste là comme anéanti par la foudre. — O Guillaume ! si malgré cette pureté, malgré cette confiance angélique, j'osais jamais... tu m'entends ? Non, non, mon cœur n'est pas assez pervers ! il n'est que faible, mais bien faible... n'est-ce pas être déjà pervers ?

Non, Charlotte est sacrée pour moi ! A sa vue, le sentiment fait taire le désir, mon âme seule remplit toute mon existence. Elle a un air favori, un air simple, mais charmant, qu'elle joue sur son clavecin avec une expression divine. Dès qu'elle commence, adieu peine, trouble, rêverie ! j'éprouve, je conçois tout ce qu'on a pu dire de la magie, du pouvoir de la musique ancienne. Oui, dans des moments mêmes où je serais tenté de me bruler la cervelle, je l'entends, je sors de ma mélancolie profonde, et je respire avec plus de facilité !

Le 18 juillet.

Sans l'amour, mon cher Guillaume, qu'est-ce que l'univers pour un cœur sensible ? rien qu'une lanterne magique sans lumière ! mais à peine la petite lampe y est-elle introduite, que les figures paraissent et se colorent sur la blancheur du mur. Eh bien, quand il en serait de même de l'amour, quand ses jouissances ne seraient que des ombres, des fantômes passagers, ne nous rendent-elles pas aussi heureux, ne nous causent-elles pas autant de ravissement qu'à des enfants qui admirent la lanterne magique ? Une société, que je n'ai pu éviter, m'a empêché d'aller voir Charlotte aujourd'hui : qu'ai-je fait ? j'y ai envoyé mon petit domestique, afin d'avoir au moins près de moi quelqu'un qui s'en fût approché. Avec quelle impatience n'ai-je pas attendu son retour ! avec quelle joie je l'ai vu revenir ! comme je l'aurais embrassé de bon cœur, si un mouvement de honte ne m'en eût pas empêché !

On dit que la pierre philosophale exposée aux rayons du soleil, les attire, s'en pénètre, et brille ensuite quelque temps dans l'obscurité : tel était pour moi ce petit garçon. L'idée qu'elle avait arrêté ses yeux sur sa figure, sur ses joues, sur les boutons de son habit, sur le collet de son sur-tout, me rendait tout cela si précieux, que je ne l'eusse pas alors donné pour mille écus : j'étais si content de le voir !... O mon cher Guillaume, garde-toi bien de t'en moquer ! peut-on traiter de folie ce qui fait notre bonheur ?

Le 19 juillet.

Je la verrai, m'écriai-je le matin en me réveillant, contemplant, d'un œil réjoui, le beau lever du soleil ; je la verrai ! Voilà l'unique pensée de mon âme ! voilà mon seul vœu pour le reste du jour !

Le 20 juillet.

Je n'entre guère dans votre projet de me faire suivre l'ambassadeur à.... Je n'aime pas la subordination, et d'ailleurs vous savez tous que cet homme est des plus désagréables. Ma mère souhaiterait, dis-tu, de me voir en activité ; je n'ai pu m'empêcher d'en rire. Eh ! ne suis-je donc pas assez occupé ? que ce soit à éplucher des pois ou des lentilles, cela ne revient-il pas au même ? tout dans ce monde n'est-il pas miserie ou bagatelle ? Oui, en vérité, se tracasser par complaisance, par avarice ou ambition, sans y être entraîné par son penchant ou forcé par ses besoins, cela ne peut s'appeler qu'une grande extravagance.

Le 24 juillet.

Puisque tu t'intéresses si fort à ce que je ne néglige pas le dessin, j'aimerais mieux ne t'en rien dire du tout, que de t'apprendre combien je m'en occupe peu.

Jamais je ne me suis vu plus heureux ; jamais je n'ai senti plus vivement, plus profondément, les beautés de la nature, jusque dans la plus petite pierre, jusque dans le moindre brin d'herbe, et pourtant... Comment l'exprimer mon état ? je n'ai la force de rien exécuter. Mon âme, dans une agitation, dans un vertige continu, ne me permet plus de former un ensemble ; mais je crois que, si j'avais de la terre glaise ou de la cire, je pourrais modeler quelque chose. Pour peu que cela dure, je prendrai de l'argile, je la pétrirai, j'en ferai au moins des boules.

Trois fois j'ai commencé le portrait de Charlotte, et toujours sans succès : ce qui me fâche d'autant plus, que j'avais d'ordinaire beaucoup de facilité à attraper la ressemblance. Je me suis donc borné à faire son portrait à la silhouette. Il faut bien que je m'en contente.

Le 26 juillet.

Vos ordres, belle Charlotte, seront exécutés avec la plus grande exactitude. Honorez-moi de vos commissions, donnez-m'en le plus souvent possible ; mais, je vous supplie, ne jetez plus de sable sur vos billots. En portant à mes lèvres celui de ce matin, oh ! comme cela m'a fait craquer les dents !

Le 28 juillet.

Combien de fois déjà je me suis proposé d'aller la voir moins souvent ! mais comment m'en empêcher ? tous les jours je succombe à la tentation, et ensuite je me promets tant de rester le lendemain chez moi... Le matin arrive ; avec lui, quel-que nouveau prétexte : je me retrouve vis-à-vis d'elle, sans m'en être presque aperçu. Un jour, elle m'a dit en nous quittant : Nous nous reverrons demain. Je ne puis donc pas m'en défendre. Un autre jour, c'est une commission qu'elle m'a donnée : ne convient-il pas de lui en rendre compte moi-même ? Quelquefois, il fait si beau... Je vais à Wahlheim : une seule demi-lieue me sépare encore de Charlotte, c'est trop près de son atmosphère ; zeste, m'y voilà ! Ma bonne grand-mère ne faisait un coin de une montagne d'aimant : quel que vaisseau s'en approchait-il les ferrements se détachaient soudain, les éous volaient à la montagne, et les pauvres passagers disparaissaient sous les débris.

Le 30 juillet.

Albert est arrivé ; je m'en réjouis. Oui, fût-il le meilleur, le plus parfait des hommes ; quand même je sentais, à tous égards, sa supériorité sur moi, je ne pourrais le voir en possession d'un être si accablé. Posséder Charlotte ! Ah ! Guillaume, le prétendu est ici ! c'est un brave, c'est un

aimable homme qu'il est impossible de haïr. Heureusement, je ne fus pas témoin de sa réception; cela m'aurait désolé; et il est si bon, si honnête, qu'il n'a pas encore embrassé Charlotte devant moi. Dieu l'en récompense! Il me force à l'aimer, par le respect qu'il porte à cette charmante fille. Lui-même me voit avec plaisir; mais, sans doute, c'est plutôt l'ouvrage de Charlotte que l'effet de son inclination; les femmes sont si adroites sur ce point. C'est vraiment leur chef-d'œuvre de maintenir la bonne intelligence entre deux de leurs adorateurs; et, dans ce cas, assez rare pourtant, l'avantage leur en reste toujours.

Jusqu'ici je ne puis refuser mon estime à Albert. Quel contraste entre son air sensé et la fougue extrême de son caractère! cependant il a trop de sensibilité, pour ne pas apprécier l'étendue de son honneur. Il paraît avoir peu d'humeur, et tu sais que, de tous les défauts, c'est celui que je pardonne le moins.

Il a pris de moi une opinion favorable: mon attachement pour Charlotte, mon vif intérêt à tout ce qui la regarde, augmentent son triomphe, en ajoutant encore à son amour. Je ne veux point approfondir s'il ne la tourmente pas de quelques petits mouvements de jalousie: pourrais-je, à sa place, me défendre de ce démon-là?

Quoi qu'il en soit, adieu le bonheur que je goûtais près de Charlotte! Est-ce folie, est-ce aveuglement de ma part? qu'importe le nom! la chose s'explique assez. Je savais, avant l'arrivée d'Albert, tout ce que je sais dans ce moment; je n'ignorais pas qu'il ne me restait aucune prétention; je n'en formais pas non plus... c'est-à-dire, autant que pût me le permettre la vue de tant d'attraits... Et voilà cependant que je reste tout interdit, tout stupéfait, de ce qu'un autre vient m'enlever Charlotte!

Je me mords les lèvres, j'enrage! Ah! quel serait mon mépris pour quiconque me prêcherait la résignation, parce que mon malheur est irréparable!... Loin de moi des raisonneurs de cette espèce-là!... Je cours m'enfoncer dans les bois; puis, quand je reviens chez Charlotte, que je la trouve assise près d'Albert sous le berceau de son jardin pouvant à peine me contenir, je m'abandonne à mille extravagances... Au nom de Dieu! me disait aujourd'hui Charlotte, plus de scène, je vous en prie, comme celle d'hier soir: vous êtes terrible dans vos accès de joie!... Entre nous, mon cher ami, j'envie les instants où Albert est occupé: vite, j'y cours; et que j'éprouve de plaisir à la rencontrer seule!

Le 8 août.

Que j'étais loin de songer à toi, mon cher Guillaume, en traitant d'especes pitoyables tous ces gens qui nous exhortent à faire de nécessité vertu! non, je ne te soupçonnais guère d'être de leur avis. Comme tu as raison cependant, je ne te dirai plus qu'un seul mot là-dessus. C'est toujours très-rarement qu'on se décide pour l'un ou l'autre de deux extrêmes; car n'existe-t-il pas autant de nuances d'actions et de sentiments, qu'il peut y avoir de modifications entre un nez aquilin et un nez camus?

Permetts-moi donc, quoi que j'adopte ton opinion, de m'attacher de préférence à un avis mitoyen.

De deux choses l'une, me dis-tu, ou tu conserves l'espoir de posséder Charlotte, ou tu y renonces pour jamais: dans le premier cas, il faut voler à l'accomplissement de tes vœux; dans le second, montrer du caractère et savoir l'affranchir d'une passion malheureuse. Oui, mon cher ami, voilà qui est fort beau vraiment... mais aussi bien aisé à dire.

Exigeras-tu d'un infortuné, succombant sous le poids d'une maladie de langueur, qu'il termine ses souffrances par un coup de poignard? le mal qui l'épuise lui en laisse-t-il la force?

J'avoue que tu as la ressource d'une pareille comparaison. Qui ne se laisserait couper un bras sur l'heure, plutôt que de risquer sa vie en temporisant! Cela se peut. Mais laissons là les comparaisons! O Guillaume! il me prend quelquefois des élans, des accès de courage, qui me feraient partir... mais je ne sais où aller.

Le même soir.

Mon journal, si négligé depuis quelque temps, me retombe aujourd'hui sous la main. Quelle est ma surprise d'y voir comme j'avais prévu tout ce qui m'arrive; comme en jugeant si parfaitement de ma situation, je n'en ai pas moins agi toujours en véritable étourdi! maintenant même je conserve autant de clairvoyance, sans la moindre apparence de me corriger.

Le 10 août.

Ah! si je n'étais pas un insensé, que mon sort serait digne d'envie! Qu'il est rare de voir se réunir tant de circonstances agréables, pour faire le bonheur de quelqu'un! mais, il n'est que trop vrai, c'est du cœur seul que dépend le bonheur. Devenir membre de la plus charmante famille; être aimé du vieillard, comme un fils; des enfants, comme un père, et de Charlotte!... D'ailleurs ce brave Albert, qui ne méritoigne aucune espèce d'honneur, qui m'embrasse de si bonne amitié, qui, après Charlotte, me préfère à tout... Mon ami, il faudrait nous entendre, dans nos promenades, nous entretenir de Charlotte! Non, rien de plus ridicule que notre situation, et cependant il m'arrive souvent d'en être touché jusqu'aux larmes.

Quand il me parle de l'excellente mère de Charlotte; qu'il me raconte comment, prête à mourir, elle recommanda tendrement ses enfants, son ménage, à sa fille, et à lui-même, le bonheur de cette fille chérie; comme Charlotte, dès ce moment, changeant de manière d'être, déploya le zèle,

les soins, l'activité d'une mère de famille sans rien perdre néanmoins de son aimable enjouement... je marche à côté de lui, en cueillant des fleurs; j'en forme un bouquet, et ensuite... je le jette dans le premier ruisseau, qu'il entraîne doucement devant moi. T'ai-je déjà maudit qu'Albert reste ici? Le prince, qui l'estime fort, lui accorde une place d'un très-joli revenu: je connais peu d'hommes qui mettent autant d'ordre et d'assiduité dans les affaires.

Le 12 août.

Vraiment ce bon Albert est le plus digne des hommes! nous eûmes hier ensemble une scène très-particulière. La fantaisie m'ayant pris de faire une course sur la montagne, d'où je t'écrivis dans ce moment, j'étais venu lui dire adieu. En me promenant dans sa chambre, j'aperçus des pistolets: Prête moi, lui dis-je, ces pistolets pour ma route? Volontiers, me répondit-il; mais tu auras la peine de les charger, car ils ne sont là que pour la forme. J'en dépendis un, et il continua: Depuis que ma précaution m'a joué un fort vilain tour, il ne m'arrive plus de toucher les armes à feu. — Je voulus savoir cette aventure. — J'étais depuis trois mois, dit-il, à la campagne d'un de mes amis: j'y avais deux pistolets de poche, qui n'étaient pas chargés; et cela ne m'empêchait pas de dormir bien tranquille. Mais, un certain après-midi triste et pluvieux que je restais à ne rien faire, je ne sais quelle idée me vint qu'on pourrait nous assaillir, que ces pistolets nous seraient utiles, et que... tu sais tout ce qui passe par la tête en pareille occasion. Je les donne donc à mon domestique, pour les nettoyer et les charger; il s'amuse à effrayer la servante: l'arme part, je ne sais comment, et la bague restée dans le canon va fracasser le pouce de cette fille. Juge quel bruit! quelles lamentations; par-dessus tout cela un chirurgien à payer! aussi, depuis ce temps je ne charge plus mes armes. D'ailleurs, mon cher ami, continuait-il, pourquoi tant de prévoyance? avons-nous jamais l'avis du danger qui nous menace? A la vérité... Oh! tu sauras que j'aime tout de cet homme, excepté ses *à la vérité*: car n'est-il pas assez convenu qu'il n'y a point de règles sans exceptions? Mais Albert est d'une franchise, d'une droiture si scrupuleuse, que s'il croit qu'il lui soit échappé quelque chose de hasardeux, de trop vague, ou seulement de demi-vrai, il se met à limiter, modifier, retrancher ou ajouter tant, qu'on ne sait plus à la fin ce qu'il a voulu dire. Il ne manqua donc pas cette occasion de s'enfoncer dans son texte: je cessai pour lors de l'écouter; et tombant dans mes rêveries ordinaires, je portai, j'appuyai vivement la bouche du pistolet sur mon front. Fil me dit Albert en détournant le pistolet, qu'est-ce que cela signifie? — Il n'est pas chargé. — Et quand même! reprit-il avec impatience: je ne puis concevoir qu'un homme soit assez fou pour se brûler la cervelle: l'idée seule m'en fait horreur!

Quoi! lui dis-je, comment peut-on se permettre de prononcer si vite: C'est fou, c'est sage, c'est bon, c'est mauvais? que veut dire tout cela? Avez-vous d'abord examiné les motifs secrets de telle ou telle action? avez-vous su développer les véritables causes qui l'ont produite, qui la rendaient inévitable? non, car si vous l'eussiez fait, votre jugement ne serait pas si précipité.

Tu m'avoueras cependant, dit Albert, qu'il est de certaines actions qui sont toujours criminelles, quels que puissent en être les motifs?

J'en convins, en haussant les épaules. Et pourtant, lui dis-je, cela n'est pas non plus sans exceptions. Le vol est un crime, sans doute: mais ce malheureux, qui ne commet un larcin que pour donner du pain à sa famille mourant de faim, ne mérite-t-il pas notre compassion? Qui jettera la première pierre contre un mari, pour avoir tiré une juste vengeance de son épouse infidèle et de son indigne séducteur? Qui la jettera contre cette jeune personne, pour avoir, dans un moment de faiblesse, succombé au charme irrésistible de l'amour? Nos lois mêmes, ces lois cruelles, se taisent en pareille circonstance; elles retirent leurs châtimens.

Le cas est bien différent, me répondit Albert; car un homme séduit, égaré par ses passions, perd absolument la faculté de réfléchir: on ne doit plus le regarder que comme un homme ivre, ou un insensé.

Ah! gens raisonnables, dis-je alors en souriant, vous y voilà toujours, avec vos mots ordinaires de passion, d'ivresse, d'extravagance! je vous reconnais, ô gens de bien, à votre triste et froide apathie! vous blâmez l'ivrogne; vous avez horreur du pauvre insensé, vous passez outre comme le prêtre; et vous remerciez Dieu, comme le pharisien, de vous avoir rendus plus sages. Et moi aussi, je porte souvent mes passions jusqu'à l'extravagance! mais je n'ai garde d'en rougir. N'est-ce pas l'usage de traiter d'ivres ou d'insensés tous les hommes extraordinaires, tous ceux qui ont tenté de grandes et merveilleuses entreprises?

Et dans la vie privée, n'est-il pas aussi ridicule de prodiguer les mêmes épithètes presque à toutes les actions nobles, généreuses, inattendues? O gens si vains d'une telle sagesse, n'est-ce pas plutôt à vous d'en rougir?

Encore de tes vertiges! dit Albert: voilà comme tu exagères tout, au moins dans ce moment, en plaçant le suicide au rang des grandes actions, tandis qu'il n'est qu'une extrême faiblesse. Certes, il est bien plus aisé de mourir, que de supporter avec courage le fardeau de la vie!

J'étais prêt à rompre là notre entretien; car rien ne me met hors de moi, comme d'entendre des phrases rebattues, quand je parle d'abondance de cœur. Je me contins néanmoins, parce qu'à force d'ouïr de pareils raisonnements, je m'accoutume à les supporter: je lui répondis seulement avec chaleur: Tu nommes cela faiblesse! peut-on juger ainsi

d'après les apparences? Un peuple gémit sous l'insupportable joug de la tyrannie : le traiteras-tu de faible, lorsque l'indignation le porte à briser ses chaînes? Un homme, qui sauve de sa maison embrasée des meubles qu'à peine il eût pu soulever dans un état plus calme, celui qui sa colère, anime au point de lutter contre six personnes et de les terrasser, sont-ce aussi des gens faibles? Eh! mon bon ami, si des efforts constituent la force, leur excès peut-il être l'opposé? — Pardonne, reprit Albert en me fixant : tes exemples sont tout à fait déplacés ici. Cela se peut, lui dis-je; ce n'est pas la le premier ni le plus grave reproch qu'on m'ait fait au sujet de ma manière de combiner. Cherchons donc quel que autre manière de nous figurer les motifs du suicide, de cet abandon volontaire d'une existence souvent très-agréable; car ce n'est qu'en entrant vraiment dans une telle situation, que nous pourrions la concevoir et nous permettre d'en raisonner.

La nature humaine, repris-je, a ses bornes; elle peut supporter la joie, la peine, les douleurs, jusqu'à un certain degré, au delà duquel elle s'anéantit. Il ne s'agit donc pas de savoir si quelqu'un est faible ou fort, mais seulement s'il peut endurer la mesure de ses souffrances, soit morales, soit physiques. Je trouve, par conséquent, tout aussi ridicule de nommer lâche un homme qui s'ôte la vie, qu'il le serait de traiter de même celui qui succombe à une fièvre maligne.

Paradoxe, absolument paradoxe! s'écria Albert. — Pas tant que tu te l'imagines, lui répondis-je. Tu conviendras que nous appelons maladie mortelle celle qui attaque la nature, au point de détruire une partie de ses forces, et de réduire l'autre dans un tel état d'affaïssement, qu'aucune révolution favorable ne puisse rétablir le cours de la vie.

Eh bien, mon cher, faisons-en l'application à l'esprit humain si borné : ne vois-tu pas quel est sur lui le pouvoir des impressions, et comme de certaines idées s'en emparent, jusqu'à ce que les progrès d'une civilisation, lui enlevant sa force avec sa tranquillité, finissent par le perire.

En vain l'homme calme et raisonnable connaît-il le malheur d'une telle situation, en vain donne-t-il ses conseils à celui qui en est la victime : c'est ainsi qu'un homme bien portant, assis près du lit d'un malade, ne saurait lui communiquer la moindre parcelle de ses forces.

Tout cela semblait trop général pour Albert. Je lui citai l'exemple d'une jeune fille qui se noya dernièrement, et je lui en rappelai l'histoire. C'était une bonne créature, tellement façonnée aux étroites habitudes de sa vie domestique et de sa tâche de la semaine, que tous ses plaisirs se bornaient à faire quelquefois, le dimanche, un tour de promenade avec ses amis, danser les jours de grandes fêtes, ou passer quelques heures, près de ses voisins, à jaser ensemble des petites aventures du quartier. Son tempérament sent enfin des besoins plus pressants, que les flatteries des hommes augmentent : bientôt ses premiers amusements lui deviennent insipides. Un sentiment, aussi vif que nouveau, dirige, concentre toutes ses affections sur celui qui obtient son cœur : elle ne voit, n'entend, ne désire plus que lui seul. Tendre et constante, elle veut se donner à son amant, mais c'est dans un lien éternel qu'elle cherche le bien suprême, et ces jouissances tant souhaitées qui manquent encore à son bonheur. Des promesses répétées lui semblent le gage certain de ses espérances : quelques douces témérités, qui l'enflamment davantage, s'emparent du reste de son âme. Plongée dans l'ivresse, soupirant après la volupté, c'est quand elle s'élançait vers l'objet de tous ses vœux; c'est quand elle y touche..... que son bien-aimé l'abandonne! Auçantie, presque inanimée, un abîme s'ouvre devant ses pas. Environnée de ténèbres, elle ne voit plus d'espoir, plus de repos, plus de consolation; elle avait confié au perfide toute son existence! L'univers qui lui reste, tant d'autres hommes qui pourraient réparer sa perte, ne sont plus rien pour son cœur : elle se voit trahie et abandonnée. Egarée, éperdue, l'âme déchirée par la douleur, la mort seule lui paraît un asile, et c'est dans ses bras affreux qu'elle se précipite! Eh bien, mon cher Albert, voilà cependant l'histoire d'une infinité d'autres! N'est-ce pas le même cas que celui de la malade? la nature succombe sous le choc de tant d'émotions diverses : il faut que l'infortuné périsse!

Malheur à celui qui, témoin de cette scène, eût osé dire : C'est une folle ! que n'attendait-elle, que ne laissait-elle agir le temps? son désespoir se serait adouci : on l'aurait vue sourire à un consolateur. Oui, c'est comme si l'on disait d'un malade : Oh ! l'extravagant, qui se laisse mourir de la fièvre ! que n'attendait-il le retour de ses forces, le calme de son sang et de ses humeurs? sa maladie eût pris une bonne tournure : il vivrait encore.

Albert, pour qui cette comparaison n'était pas encore très-claire, me fit quelques autres objections; par exemple, que je n'avais parlé que d'une pauvre et simple fille, mais qu'il ne pouvait concevoir qu'un homme doué de génie, de ressources et de talents, dût, en pareil cas, devenir excusable. Mon ami, lui dis-je, c'est si peu de chose que ce qui forme la supériorité d'un être sur un autre! et d'ailleurs que pourrait cela contre le déchaînement des passions, contre les efforts seulement de la faiblesse humaine? au contraire... Mais ce sera pour une autre fois, lui dis-je en prenant mon chapeau. Oh ! mon cœur était si plein!... Et nous nous quittâmes sans nous être entendus. Qu'il est rare en effet que les hommes puissent s'entendre!

Le 15 août.

Aimez, si vous voulez que l'on vous aime ! rien de plus vrai, mon cher ami. Je sens que Charlotte me perdrait avec regret, et les enfants n'ont

plus d'autre désir que de me revoir le lendemain. J'y étais allé ce matin, dans l'intention d'accorder le clavecin de Charlotte : mais les petits me tourmentèrent si fort pour leur faire un conte, qu'elle-même me pressa de les contenter. Je leur distribuai d'abord leur goûter, qu'ils recevoient maintenant tout aussi volontiers de moi que de Charlotte ; et puis je leur racontai ma plus belle histoire de la princesse servie par des mains. J'ai fait, je l'assure, beaucoup de progrès dans ce genre, et je m'étonne souvent de l'effet que je produis sur eux. Si parfois il m'arrive d'oublier, dans un second récit, quelque incident du premier, ils ne manquent jamais de me le dire ; en sorte que je m'étudie maintenant à leur conter, tout d'un trait, et sans changer la moindre chose. Voilà donc ce qui fait qu'un auteur nuit toujours à ses ouvrages par une nouvelle édition corrigée, fut-elle même infiniment supérieure ! La première impression trouve l'homme disposé à croire l'extraordinaire : son imagination s'y attache, et malheur à qui tente de l'en effacer!

Le 18 août.

Félicité humaine, pourquoi ne brilles-tu un moment que pour nous abandonner au plus douloureux martyre !



La fontaine.

Ce sentiment si vif, si passionné, qui attachait mon cœur à la nature entière, qui l'inondait d'un torrent de délices, qui créait partout un paradis sous mes pas ; ce sentiment, si doux et si tendre, est devenu pour moi un tourment insupportable, un affreux démon qui me poursuit sans relâche. Autrefois, du haut du rocher, mes regards s'étendaient jusqu'aux côtes éloignées qui terminent cette plaine fertile : je voyais autour de moi tout germer, ruisseler et croître; partout respiraient la fraîcheur et la vie. Comme j'admirais ces montagnes, couvertes jusqu'à leurs cimes d'arbres élevés et touffus, et les contours si variés de tous ces vallons ombragés de jolis bocages ! La rivière, pure et calme, coulait lentement entre les roseaux agités : de légers nuages, qu'un doux zéphyr balancait dans les airs, venaient se réfléchir dans le cristal de ses eaux. Ici, j'entendais les oiseaux animer les bois par leur ramage ; là, des milliers de moucheron s'agitaient à travers les rayons pourprés du soleil couchant ; tandis que le hanneton bondissant attendait leur dernière et mourante lueur, pour s'élançer de l'herbe humide. Ce gazoillement, ce murmure, rapprochant encore mes regards de la terre, je voyais l'humble mousse contraindre le dur rocher à lui fournir sa nourriture ; et plus bas, le genêt, naissant du sable aride, me dévoilait cette force active et mystérieuse, ce feu sacré, l'âme véritable de la nature : je le sentais embraser mon cœur. Toute la pompe de ces merveilles, élevant, transportant mon esprit dans un monde supérieur, l'y entourait des sublimes images de l'infini. Ayant au-dessus

de ma tête des rochers gigantesques, sous mes pieds des abîmes effroyables, j'entendais s'y précipiter des torrents orageux, et des fleuves en jaillir, avec un fracas mille fois répété : je voyais, dans les entrailles de la terre, s'agiter et se mouvoir confusément des forces incompréhensibles.

Tous les êtres de la création, sous mille formes différentes, fourmillent sur la terre, dans les airs ; et les hommes, parce qu'ils se fabriquent de petits abris, se croient les rois de la nature : — ô pauvres fous, toujours dupes de leur orgueilleuse misère ! — Depuis les monts, depuis les déserts inaccessibles, jusqu'aux bornes inconnues de l'immense Océan, le Créateur anime tout par son souffle ; il s'applaudit également du moindre atome qui lui doit l'existence. — Grand Dieu ! combien me suis-je souvent souhaité les ailes d'une grue, qui planait sur ma tête, pour m'élancer vers les régions infinies, pour y porter un instant mes lèvres ardentes à la coupe enchanteresse de toutes les voluptés, pour y recueillir dans mon sein une seule goutte de cette béatitude suprême, le centre et le principe de tout l'univers.

Mon bon ami, le simple souvenir de ces heures délicieuses me cause encore du plaisir : l'effort d'esprit, qui me retrace ces vives émotions, qui tente de te les exprimer, ravime, élève mon âme au-dessus d'elle-même ; mais, hélas ! pour lui faire ensuite doublement sentir toute la détresse de ma situation présente.

La scène de la vie a changé pour moi : cette riante perspective d'un bonheur éternel s'évanouit pour jamais, et la toile, en se relevant, ne me découvre plus qu'une tombe entr'ouverte. Pouvons-nous dire : *Cela est* ; tandis que tout passe et s'enfuit avec la rapidité de l'éclair ; que notre existence d'un instant brille, se fracasse et s'abîme dans les flots impétueux du temps. Point de minute qui ne ronge et toi-même et les amis qui t'environnent ; point de minute qui ne t'oblige à devenir un destructeur : la moindre promenade coûte la vie à des milliers de vermineux : un seul de tes pas bouleverse les pénibles travaux de la fourmi, et l'ensevelit sous les ruines de son petit univers. Non, ce ne sont point toutes ces grandes et rares calamités, ces inondations, ces tremblements de terre qui engloutissent nos villes ; non, ce n'est pas là ce qui me perce, ce qui me déchire le cœur ! c'est cette force dévastatrice, cachée dans toute la nature ; elle n'a rien formé qui ne détruise ce qui l'approche, qui ne renferme le principe de sa propre destruction. Ah ! c'est ainsi que j'erre, l'âme oppressée, en voyant le ciel et la terre tourner et se confondre autour de moi ! Je n'aperçois plus qu'un monstre horrible, qui englutit, qui dévore.

Le 21 août.

C'est en vain que, sortant le matin d'un pénible rêve, j'étends mes bras vers elle ! c'est en vain que je la cherche la nuit dans mon lit, quand, abusé par un songe aussi heureux qu'innocent, il me semble que je suis à ses côtés sur le gazon, que je tiens sa main dans la mienne, que je la couvre de mille baisers ! Ah ! lorsque, encore à moitié endormi, je crois la toucher, et qu'enfin je me réveille... un torrent de larmes jaillit de mon cœur désespéré ; je pleure d'avance un sombre avenir.

Le 22 août.

Que cela est triste, mon cher Guillaume ! toute mon ancienne activité n'est plus qu'une inquiète indolence : je ne puis rester oisif, ni m'occuper à la moindre chose. Incapable de réflexion, la nature n'a plus d'attraits pour moi, et les livres me répugnent : ainsi tout nous manque à la fois, quand nous nous abandonnons nous-mêmes. Combien n'ai-je pas souvent désiré d'être un simple manœuvre ! au moins, chaque matin, j'aurais une perspective, un but, une espérance pour le reste du jour. Il m'arrive aussi quelquefois d'envier le sort d'Albert, lorsque je le vois entouré d'un tas de parchemins : ce genre d'occupation pourrait me plaire. Enfin, l'idée m'est venue de l'écrire, ainsi qu'au ministre, pour solliciter ce poste à la suite de l'ambassade, que tu parais sûr de me voir obtenir ; je le crois moi-même. Le ministre, qui m'aime depuis longtemps, m'a souvent conseillé de chercher de l'occupation, et il est des instants où j'y suis assez disposé ; mais, quand je me rappelle la fable du cheval, qui, las de sa liberté, se laissa seller, bridé, puis excéder par son nouveau maître, je ne sais quel parti prendre. D'ailleurs, mon cher ami, ce besoin qui me presse de changer de position, n'est-il pas l'effet d'un malaise insupportable, qui me poursuivra partout ?

Le 28 août.

Si mon mal pouvait se guérir, je ne le devrais qu'à ces aimables gens ! C'est aujourd'hui mon jour de naissance, et dès le matin je reçois de la part d'Albert un petit paquet : qu'est-ce que j'y trouve ? D'abord un des nœuds de rubans que portait Charlotte la première fois que je la vis, et que je lui avais depuis demandé plusieurs fois ; ensuite deux volumes in-12, le petit Homère de Wetstein, que je souhaitais depuis longtemps d'avoir, celui d'Ernest étant trop incommode à la promenade. Vois comme ils préviennent, comme ils savent combler mes desirs par ces petites attentions de l'amitié, si supérieures aux dons brillants de l'orgueil, qui nous humilie. Je les couvre de baisers, ces nœuds charmants ; j'y colle mes lèvres avec transport, et chaque mouvement de ma respiration reporte dans mon pauvre cœur le souvenir de ces rapides, de ces bienheureux jours qui ne reviendront plus. Tel est notre sort, mon cher Guillaume : les fleurs de la vie ne font que paraître. Combien passent sans laisser

d'elles le moindre vestige ! Qu'il en est peu qui produisent des fruits, et qu'il est rare surtout que ces fruits parviennent à leur maturité ! Cependant il s'en trouve encore. O mon cher ami... comment pouvons-nous négliger et laisser perdre le peu de ces fruits mûrs qui nous reste ?

Adieu. Il fait un temps délicieux. Souvent je grimpe, avec une grande perche, sur les arbres du verger de Charlotte ; j'atteins les poires jusqu'à l'extrémité des branches, et elle ramasse celles que je lui fais tomber.

Le 30 août.

Malheureux ! ne prends-tu pas plaisir à t'abuser toi-même ? Quelle peut être l'issue, quel peut être l'espoir de cette passion fongueuse et sans bornes ? Je n'invoque, je n'adore plus que Charlotte ! Mon imagination ne m'offre que sa figure céleste ; elle rapporte à Charlotte tout l'univers, et cela me rend quelques instants de bonheur, jusqu'à ce qu'il faille la quitter pour toujours : hélas ! souvent mon cœur m'y force d'avance ! Quand j'ai passé deux ou trois heures dans la contemplation de tous ses charmes, de ses moindres gestes, de l'expression divine de sa voix, mes sens s'exaltent peu à peu, ma vue se trouble, j'entends à peine : quelque chose me saisit à la gorge, m'étouffe, comme un assassin ; les efforts, les élans de mon cœur pour sortir de cette oppression cruelle, ne servent qu'à l'augmenter encore... Oui, mon cher ami, je ne sais le plus souvent si j'existe, et... quand l'attendrissement ne prend pas le dessus, quand Charlotte ne m'accorde pas la triste consolation d'inonder sa main de mes larmes... il faut que je sorte, il faut que je coure dans la campagne. Je gravis alors quelque roche escarpée, je me plais à m'ouvrir un passage dans l'épaisseur d'un taillis, à travers les épines qui me piquent, à travers les ronces qui me déchirent, et je me trouve un peu soulagé. Quelquefois, mourant de soif, épuisé de fatigue, je finis par m'étendre sur la terre ; d'autres fois, bien avant dans la nuit, errant, au clair de la lune, sous les voûtes obscures d'un bois solitaire, je vais m'asseoir contre un arbre, pour reposer mes pieds tout meurtris, et je m'y endors d'accablement jusqu'au matin. O Guillaume ! la triste cellule, le cilice, la ceinture hérissée de pointes, seraient pour moi des délices auprès de ce que j'endure ! Adieu. Je ne vois plus de repos que dans la tombe !

Le 5 septembre.

C'en est fait, je partirai ! Que je te remercie, mon cher ami ! tu termines ma longue incertitude. Depuis quinze jours, je m'occupais de la quitter : il le faut enfin. Elle est retournée à la ville chez une de ses amies, et Albert... et... Ah ! il faut partir.

Le 10 septembre.

Quelle nuit, mon cher Guillaume ! Maintenant je me sens la force de braver tout. Je ne la reverrai plus. Oh ! que ne puis-je verser dans ton cœur toutes les émotions qui agitent le mien ! comme me voilà troublé, respirant à peine, cherchant à me remettre un peu, en attendant le point du jour et les chevaux que j'ai commandés !

Elle dort, elle repose paisiblement sans songer que nous ne nous reverrons jamais. J'ai eu la force de la quitter, de ne pas lui découvrir mon projet pendant deux heures d'entretien. Et quel entretien, grand Dieu !

Albert m'avait promis de l'amener le soir au jardin. Je les attendais sous les grands marronniers de la terrasse, en regardant le coucher du soleil. C'était pour la dernière fois qu'il quittait devant moi cet aimable vallon et ces tranquilles eaux ; spectacle enchanteur dont j'étais venu si souvent jouir avec elle. Hélas ! je me retrouvais seul et mélancolique dans cette allée chérie ! un charme inconnu, une sympathie secrète, semblaient y attirer mes pas, avant d'avoir vu Charlotte. Combien nous nous réjouîmes, en formant notre connaissance, de notre prédilection mutuelle pour cet endroit-là ! C'est bien, en effet, le plus romantique que jamais l'art ait su produire.

D'abord, l'œil découvre, au travers des marronniers, la plus vaste perspective. Mais je me rappelle de t'en avoir déjà parlé : je crois avoir essayé de te dépendre comme le haut de cette allée est bordé de grandes charmilles, comme un bosquet qui s'y joint la rend de plus en plus sombre, comme tout se termine enfin par un petit cabinet de verdure, asile du silence et de la méditation. Je l'éprouve encore, cette agitation, ce tressaillement que m'y causa ma première entrée, vers le milieu d'un beau jour : un pressentiment doux et triste à la fois m'annonçait un nouveau théâtre de délices et de tourments.

Je m'abandonnais, depuis une demi-heure, aux idées si opposées de séparation et de revoir, lorsque je les entendis venir : je courus au-devant d'eux, je pris la main de Charlotte, que je baisai en tremblant. A l'instant où nous montions la terrasse, la lune parut au-dessus de la forêt : nous parlâmes de différentes choses, et nous approchâmes insensiblement du petit cabinet sombre. Charlotte y entra et s'assit : nous primes place à ses côtés. Je ne pus y rester longtemps ; je me levai, je me tins debout devant elle, je changeai cent fois de position. Elle nous fit remarquer le bel effet de la lune, qui éclairait toute la terrasse, au bout de la charmille : effet vraiment céleste, et d'autant plus frappant, que l'obscurité nous environnait de toutes parts. Nous gardions le silence ; elle l'interrompit la première : Jamais, dit-elle, jamais je ne me promène au clair de la lune, sans me rappeler les amis que j'ai perdus, sans m'occuper de la mort et de l'avenir. Oui, nous serons ! continua-t-elle avec l'accent de la plus vive sensibilité. Mais, Werther, nous retrouverons-nous, nous reconnaitrons-nous ? quels sont vos pressentiments là-dessus ? dites-le-moi,

Charlotte, lui répondis-je les yeux baignés de larmes, oui, nous nous reverrons, nous nous retrouverons, ici et dans l'autre monde. Je ne puis lui en dire davantage. Ah! Guillaume, quelle question, dans l'instant même où cet affreux départ me déchirait le cœur!

Et ces ombres chéries, reprit Charlotte, peuvent-elles savoir, peuvent-elles sentir qu'au sein de notre bonheur nous conservons d'elles le souvenir le plus tendre? Oui, j'en suis sûre, l'ombre de ma mère voltige sur nos têtes, durant ces belles et paisibles soirées que je passe au milieu de ses enfants, qui se pressent autour de moi, comme autrefois ils se pressaient autour d'elle, de ses chers petits enfants, qui sont devenus les miens. Comme mes yeux, s'élançant vers elle, implorant alors un seul de ses regards, pour la rendre témoin de mon zèle, de ma fidélité à lui tenir ma promesse! Avec quelle émotion je m'écrie: Pardonne, ô mère adorée, pardonne si je ne te remplace pas! Ah! je fais cependant tout ce que je puis: ils sont vêtus, ils sont nourris; mais, bien plus encore, ils sont choyés, ils sont aimés. Ombre chère, ombre bienheureuse, puisses-tu voir notre douce union, puisses-tu béni la Providence d'avoir exaucé ta dernière prière pour le bonheur de tes enfants!

Elle dit cela, mon ami: mais qui pourrait répéter ce qu'elle dit? Comment des caractères froids, inanimés, peindraient-ils cette fleur de sentiment? Albert l'interrompit avec douceur: Vous vous affectez trop vivement, lui dit-il, mon aimable Charlotte... O Albert, lui répondit-elle, non, tu n'oublies pas ces heureuses soirées que nous passions tous les trois près de notre petite table ronde, pendant l'absence du papa et après le coucher des enfants! Souvent tu apportais un bon livre, mais tu n'en lisais guère. Comment ne pas préférer à tout la société de cette femme incomparable, si belle, si douce, et toujours si factive? Dieu sait combien de fois, tout en larmes, je me suis prosternée devant lui pour le supplier de me rendre semblable à ma mère.

Charlotte, m'écriai-je en me jetant à ses pieds, en prenant sa main et l'arrosant de mes pleurs, ô Charlotte, la bénédiction du ciel et l'âme de ta mère reposent sur toi! — Que ne l'avez-vous connue! me dit-elle en me serrant la main; elle était digne d'être connue de vous... Je restai presque anéanti: jamais je n'avais reçu d'éloge plus sublime, plus flatteur. — Et pourquoi fallait-il qu'elle mourût si jeune? Son dernier enfant n'avait pas six mois. Sa maladie fut courte. Elle était calme, résignée, s'affectant seulement de quitter ses enfants, surtout le plus jeune. Lorsqu'elle sentit approcher sa fin, elle me dit d'aller les chercher: je les fis entrer. Les petits, qui ne se doutaient de rien, et les grands, qui étaient au désespoir, entourèrent avec moi son lit. Elle leva les mains au ciel, pria sur eux, les embrassa l'un après l'autre, et en les renvoyant elle me dit: Sois maintenant leur mère! Je lui pris la main. Tu promets beaucoup, ma fille, me dit-elle; tu promets le cœur et la sollicitude d'une mère. Oui, tes larmes de reconnaissance m'ont souvent prouvé que tu sens ce que c'est que le cœur d'une bonne mère: aie-le donc, ma chère fille, pour tes frères et sœurs; et pour ton père la fidélité, la soumission d'une épouse: c'est toi qui dois le consoler. Elle le demanda, mais il était sorti, pour nous eacher l'excès de la douleur dont son cœur était déchiré.

Albert, poursuivit Charlotte, tu étais dans la chambre? Elle entendit marcher, s'informa qui c'était, et le lit approcher d'elle. Ah! te souviens-tu de ce long regard qu'elle jeta sur nous deux, de ce regard de paix et de satisfaction qui semblait nous dire: Ils sont heureux! Albert lui sauta au cou, il l'embrassa en s'écriant: Oui, nous le sommes, oui, nous le serons toujours. Ce tranquille Albert était absolument hors de lui: quant à moi, je ne me connaissais plus.

Werther! continua-t-elle, et cette femme devrait-elle avoir cessé d'exister? Non, certes. Mon Dieu, comment peut-on survivre à ceux qu'on a tant aimés! Mais personne ne sent la perte plus vivement que les enfants: ils se plaignaient, bien longtemps après, de ce que les hommes noirs avaient emporté la maman.

Charlotte se leva. Revenu à moi, mais encore tout troublé, je restais assis, en la retenant par la main. Partons, dit-elle, il en est temps. Elle voulut me retirer sa main, et je m'y attachai davantage. Nous nous reverrons, m'écriai-je, nous nous retrouverons. Oui nous nous reconnaitrons, sous quelques formes que ce puisse être! Je m'en vais, continua-je, je pars. Et cependant si c'était pour toujours, ah, je ne pourrais le supporter. Adieu, Charlotte! adieu, Albert! nous nous reverrons — Demain, je pense, reprit-elle en riant. — Comme je sentis ce demain. Hélas! elle l'ignorait en me retirant sa main. — Ils descendirent l'allée: je les suivis des yeux au clair de la lune, puis je me jetai contre terre, dans l'excès de mon désespoir, de me relevai, je courus sur la terrasse; j'y vis encore sa robe blanche briller, dans l'ombre des tilleuls, à la porte du jardin. J'étendis les bras, et elle disparut.

Le 20 octobre.

Nous sommes arrivés hier ici. L'ambassadeur, étant indisposé, ne sortira de quelques jours. Tout irait passablement, s'il était moins bouffon. Ah! je le vois d'avance, le sort me réserve de bien rudes épreuves. Avec de la légèreté, cependant, on s'accoutume à tout. De la légèreté! quelle plaisante expression. Hélas! oui, un peu plus de légèreté me rendrait si heureux! Quoi, tandis que tant d'autres hommes, enchantés de leur médiocrité, se pavant et s'admirent devant moi, je désespérerais de mes facultés, de tous les dons que j'ai reçus de la nature! Grand Dieu, à qui je les dois, que n'en as-tu retenu la moitié, pour me donner en revanche plus de confiance en moi-même et plus de contentement!

Oui, mon cher, cela ira mieux; je m'en aperçois déjà. Depuis que je fréquente journellement les hommes, depuis que j'observe davantage leurs actions, leurs démarches, je trouve que je suis bien plus content de moi. Le bonheur ou le malheur ne tenant qu'aux objets de nos comparaisons, qu'aux rapports que nous y cherchons sans cesse avec nous-mêmes, rien n'est plus dangereux pour nous que la solitude. C'est là que notre imagination, remplie des illusions de la poésie, et toujours prompte à s'exalter, se figure un monde idéal, si magnifique, si sublime, qu'elle nous y laisse au dernier rang. En ressentant nos imperfections, nous supprimons dans d'autres les qualités qui nous manquent, bientôt nous y ajoutons celles que nous possédons mais encore relevées, embellies par notre caprice. Et voilà comme s'élançe de notre imagination le fantôme de la perfection et du bonheur.

Mais si, loin de nous rebuter par les obstacles de notre faiblesse, nous avançons toujours dans la carrière, souvent il arrive que de simples efforts nous conduisent plus près du but que ceux qui mettent tout en œuvre pour y parvenir. Qu'il est agréable alors d'égaliser les autres, ou même de les surpasser!

Le 10 novembre.

Je commence à trouver mon état supportable, parce qu'il m'occupe assez. J'aime d'ailleurs le tableau mouvant de cette foule de nouvelles figures qui me donnent sans cesse la comédie. J'ai fait connaissance avec le comte de C...: c'est un homme de génie, qui joint les talents, les lumières, à une vive sensibilité; tout en lui l'annonce, et je sens de jour en jour s'augmenter la vénération qu'il m'inspire. La première fois que j'allai lui parler d'affaires, il me témoigna de l'intérêt, parce qu'il entrevit d'abord l'analogie de nos caractères, notre facilité réciproque à nous entendre. Je ne saurais trop me louer de sa franchise, de sa confiance à mon égard: c'est un sentiment si doux que de voir une grande âme s'ouvrir à nous sans retenue.

Le 24 décembre.

L'ambassadeur me vexe infiniment, je l'avais bien prévu: c'est l'être le plus minutieux, aussi lent, tracassier qu'une vieille comière, toujours mécontent de lui-même, et par conséquent des autres. J'aime à travailler de suite, lestement, sans jamais revenir sur ce que j'ai fait. Eh bien, il est homme à me dire, en me rendant mon ouvrage: C'est bon, relisez pourtant, vous trouverez encore quelque mot plus propre, quelque particule plus adoptée. J'euraie! Je ne dois pas oublier un seul *et*, pas une seule conjonction; et ces inversions qui m'échappent souvent le mettent hors de lui. Que je quitte un instant le ton de son bureau, voilà un homme qui ne m'entend plus. Oh! quelle fâcheuse dépendance!

La confiance du comte de C... fait mon unique ressourçer. Il me témoignait dernièrement son dépit des lenteurs, des difficultés de mon ambassadeur: ces gens-là sont à charge à eux-mêmes et aux autres. Au reste, ajouta-t-il, il faut bien s'y résigner, comme un voyageur à franchir une montagne, puisque la chose est inévitable.

Mon vieux bouffon s'aperçoit d'ailleurs que le comte me préfère à lui; cela le fâche. Il saisit toutes les occasions de m'en dire du mal; j'y réponds comme je le dois, et cela n'embellit pas son humeur. Hier il me dit: Le comte est assez propre aux affaires du monde, il écrit bien, avec facilité; mais ce qui lui manque, comme à tous les beaux esprits, c'est une érudition solide. En parlant ainsi, sa mine semblait ajouter: A bon entendre salut. Cela ne me piqua point du tout: ses discours, ses sentiments, ne m'inspiraient que du mépris. Je lui répondis cependant avec vivacité que je trouvais le comte aussi distingué par l'étendue de ses connaissances que par l'excellence de son caractère. Je n'ai connu personne, ajoutai-je, qui avec des connaissances aussi étendues ait su conserver l'activité, la routine nécessaires pour la vie commune. C'était la de l'algèbre pour mon homme: aussi je m'éloignai bien vite, pour ne pas entendre sa réponse.

C'est à vous autres pourtant que je dois cet indigne esclavage, c'est à vos rabâchages perpétuels d'activité. Ah! si celui qui plante des pommes de terre, qui va vendre ses blés à la ville, n'est pas plus acif que moi, que je rame encore dix ans sur cette galère, où me voici maintenant enchaîné!

Et cette pitoyable vanité, ce noble ennui, régnant ici parmi la stupide engance qui forme société exclusive! comme ils se jalouent, comme ils s'épient, pour gagner le pas les uns sur les autres! comme leurs chétives et ridicules passions s'étalent dans toute leur hideuse nudité! J'y vois, entre autres, une femme parler à tout venant de sa noblesse, de ses possessions. Peut-être les étrangers la prennent-ils pour une folle, que l'orgueil d'avoir des titres fait extravaganter. Non, c'est encore plus absurde: son père est un greffier du voisinage. Ah! je ne puis concevoir que des hommes soient assez bêtes pour s'avilir jusqu'à ce point-là!

Mais pourquoi, malgré les leçons de l'expérience, pourquoi juger toujours les autres d'après nous? Si fort occupé du seul objet qui m'intéresse, qui affecte exclusivement mon cœur, comme je me soucierais peu de ce que font les autres, s'ils voulaient m'oublier aussi.

Ce qui me choque le plus, ce sont ces misérables distinctions de société, non que je ne sente à merveille toute la nécessité des différences d'états, tous les avantages que j'en retire moi-même. Mais loin de moi ce triste obstacle aux instants de plaisir, de bonheur, qui peuvent m'être encore réservés! J'abordai naguère, à la promenade, une demoiselle de

B... fille très-aimable, dont l'aisance et le naturel contrastent fort avec la morgue de ses grands-parents. Satisfaits tous deux de notre conversation, je lui demandai, en la quittant, la permission d'aller la voir : elle me l'accorda de si bonne grâce, que j'attendis avec impatience l'occasion d'en profiter. Elle n'est pas d'ici, et demeure chez une de ses tantes. Quoique la mine de cette vieille me déplût assez, je ne laissai pas de lui montrer beaucoup d'égards, et de lui adresser souvent la parole. Une demi-heure me suffit pour prendre d'elle une opinion que sa nièce m'a confirmée depuis. Cette chère tante, très-surannée, rien moins que riche, passablement bête, s'appuie de ses aïeux, se targue de sa noblesse, et n'a plus d'autre jouissance qu'à regarder du haut en bas les petits bourgeois qui passent dans sa rue. Jadis elle fut belle, dit-on, et fit alors, par ses caprices, le tourment de maint jeune homme : ce fut pour elle le siècle d'or. Reduite, au déclin de ses appas, à subir le joug d'un vieil officier, même à l'entretenir, ils passèrent ensemble le siècle d'airain. Aujourd'hui la voila dans le siècle de fer, veuve, triste, et délaissée de tout l'univers, si cette charmante nièce ne lui attirait pas encore quelques regards.

Le 8 janvier.

Quelles gens ! leur âme n'est pleine que d'étiquette. D'un bout à l'autre de l'année, ils intriguent, ils tracassent, pour se pousser d'un siège ou deux, plus près du haut de la table : et certes ce n'est pas manque d'autres occupations. Ils s'en surchargent, au contraire, en perdant à de pareilles misères le temps que réclament leurs affaires. La semaine dernière, s'étant disputé le pas dans une partie de traineaux, cela la fit rompre à l'heure même.

Pauvres imbéciles ! ils ne voient, ils ne sentent pas que presque jamais les places ne donnent la vraie supériorité. Combien de rois gouvernés par leurs ministres, de ministres par leurs secrétaires ! Eh ! qui joue donc alors le premier rôle ? celui qui, fort de son ascendant sur les autres, sait en faire les instruments de ses desseins.

Le 20 janvier.

Il faut que je vous écrive, mon aimable Charlotte, d'ici même, du fond d'une chaumière où le mauvais temps m'a fait réfugier. Tant que je ne me suis pas écarté de ma petite bicoque de ville, ni de ses tristes habitants si fort étrangers à mon cœur, il n'a pu trouver, il n'a pu désirer le moment de s'entretenir avec vous ; mais dans cette étroite et solitaire demeure, qu'assailissent la neige et les frimas, j'entrevis à l'instant votre douce image : je la sentis s'emparer de mon âme. O ma Charlotte ! que ton souvenir m'est cher et charmant ! Dieu ! le premier moment heureux après de si longues peines !

Si vous me voyiez, mon adorable amie, comme mes sens sont desséchés, malgré cette foule de dissipations, qui ne peuvent me donner la moindre jouissance, ni même effleurer mes sens ! Non, non, elles ne m'inspirent aucun intérêt : je contemple ces gens comme la pièce curieuse, et, en voyant défilier toute la bande de poupées, je me figure quelque jeu d'optique. Je m'amuse de ces marionnettes, ou plutôt j'en suis une moi-même. Souvent, en posant ma main sur celle de mon voisin, je la sens de bois, et je me retire en frissonnant. Le soir, je me propose d'assister le lendemain au lever du soleil, mais mon indolence me retient dans mon lit. Je me réjouis, durant le jour, d'aller me promener au clair de lune, cependant je ne sors pas de ma chambre : je me lève et je me couche sans savoir ni pourquoi ni comment.

Tout le principe de mon activité m'abandonne. Je l'ai perdu, il m'a quitté, ce charme qui se répandait sur moi jusque dans l'obscurité des nuits ! Elle s'est évanouie, cette douce sérénité qui accompagnait toujours l'instant de mon réveil !

Je ne trouve ici qu'une seule femme à citer : c'est mademoiselle de B... Elle vous ressemble, ma belle Charlotte, si toutefois on peut vous ressembler. Ha ! ha ! diriez-vous, il commence à faire de jolis compliments. Vraiment, oui ! depuis quelque temps, je deviens fort aimable, puisque

je ne saurais être que cela. J'ai beaucoup d'esprit, et ces dames me font compliment de la délicatesse de mes louanges (et de mes mensonges, pouvez-vous ajouter, car l'un ne va guère sans l'autre). Revenons à mademoiselle de B... : son âme se peint dans ses grands yeux bleus. Quant à sa noblesse, ce n'est pour elle qu'un fardeau qui ne remplit aucun des vœux de son cœur. Qu'elle se souhaiterait loin de cette cohue, au milieu de la pure et tranquille félicité des champs, sujet favori de nos entretiens, ainsi que vous-même, ma chère Charlotte. Combien d'hommages n'est-elle pas forcée de vous rendre ! Mais non ; c'est si volontaire de sa part ! car elle se plaît à m'entendre parler de vous ; elle vous aime...

Helas ! que ne suis-je à vos pieds, dans votre petite chambre de prédilection, et environné de toute votre bande joyeuse ! Dès que leur bruit commencerait à vous fatiguer, vite, un petit come de lutins les rangerait en silence autour de moi.

Comme le coucher du soleil est beau ! comme ses derniers rayons colorent la neige étincelante ! Voilà l'ouragan passé... ; je vais donc retourner dans ma cage... Adieu. Albert est-il avec vous ? et comment ?... Ciel ! pour quoi cette question m'est-elle échappée !

Le 8 février.

Il fait, cette semaine, un temps détestable ; mais j'en suis bien aise, car, depuis mon arrivée, je n'ai pu jouir en paix d'un seul beau jour. Maintenant qu'il pleut, qu'il neige, qu'il gèle et dégèle tour à tour, la nécessité de garder ma chambre me semble préférable à celle d'en sortir, et cette pensée-là me satisfait. Si le soleil, en se levant, m'annonce du beau temps, il faut que je m'écrie : Voici encore une faveur céleste qu'ils pourront se ravir ! il n'y a rien qu'ils ne se ravissent. Réputation, santé, gaieté, plaisir ! et cela presque toujours par sottise, ignorance ou descœurement, quoique, à les entendre, ils agissent sans cesse par les plus louables motifs. Ah ! que ne puis-je supplier ces malheureux de ne pas s'acharner contre eux-mêmes avec tant de furie !

Le 17 février.

Nous avons bien l'air, mon ambassadeur et moi, d'être tout prêts à rompre. Non, il n'y a plus moyen d'y tenir ! Sa manière de travailler, de traiter les affaires, est si ridicule, que je ne puis m'empêcher de le contredire, souvent de faire les choses à ma guise, et il ne manque jamais de

s'en fâcher. Dernièrement, il se plaignit de moi à la cour : cela me valut une réprimande du ministre, qui, quoique bien douce, ne m'en fut pas moins sensible. J'allais demander mon congé, quand je reçus de lui une lettre particulière, une lettre vraiment adorable, pleine de dignité, de raison et de sentiment. En me blâmant légèrement de ma trop grande susceptibilité, de mon exaltation ordinaire, il daigna me témoigner le cas qu'il fait de mon activité, de ma pénétration, de ce jeune et bouillant enthousiasme qu'il m'engage à ne pas laisser perdre, mais seulement à modérer, à diriger vers un but utile et raisonnable. Me voilà donc rassuré, content de moi-même au moins pour huit jours. Quelle douce chose que la paix de l'âme, que son approbation intérieure ! Mais, cher ami, ce bien si rare, si précieux, n'en est aussi que plus fragile.

Le 20 février.

Que Dieu vous bénisse, ô mes amis ! qu'il répande sur vous tout le bonheur qu'il retire de moi.

Je te remercie de m'avoir trompé, mon cher Albert. J'attendais que le jour de vos nocces fût fixé, et que j'en fusse informé pour enlever de ma tapisserie la silhouette de Charlotte, pour la dérober à ma vue, pour l'enterrer parmi un tas d'autres papiers. Vous voilà unis, et son portrait est encore là ! Eh bien, qu'il y reste donc ! et pourquoi l'ôter ? Ne suis-je pas aussi près de vous ? ne puis-je pas, sans te faire tort, occuper la seconde place dans le cœur de Charlotte ? Oui, je veux et je dois l'y conserver : je ne me posséderais plus, si elle était capable d'oublier... Oh !



Werther.

cette pensée serait affreuse ! Vivez heureux, mon cher Albert ! Charlotte, ange du ciel, adieu !

Le 15 mars.

Je viens d'avoir une mortification qui me chassera d'ici : je me dépêtais, j'écurage ; mais il n'y a plus de remède. Oui, vous êtes l'unique cause de tout ce qui m'arrive ; c'est l'admirable fruit de vos instances, de vos sollicitations, de vos importunités, pour me faire accepter une place qui ne me convenait point. Me voilà bien ! applaudissez-vous-en. Au reste, comme vous ne manquerez sûrement pas d'en rejeter le blâme sur ma mauvaise tête, je vous envoie, mon cher monsieur, le récit très-simple, très-lidèle de mon aventure, tel qu'aurait pu le rédiger un faiseur de chroniques.

Le comte de C... m'aime, me distingue : chacun le sait ; je te l'ai dit cent fois. Hier, je dinai chez lui : c'était le soir son jour d'assemblée pour l'illustre noblesse de la ville ; je n'y avais pas songé jusque-là, encore moins que nous autres subalternes n'y fussions pas admis. Je dînai donc avec le comte. En sortant de table, nous passons dans le salon ; il s'y promène en causant avec moi, avec le colonel B... qui nous avait joints : le temps se passe ; l'heure de l'assemblée vient, et Dieu sait que je n'y pensais guère. Voici d'abord la très-haute et très-puissante dame de S..., avec monsieur son époux, et leur pécore de fille, à gorge plate, à marche d'oison : ils passent devant moi, le nez en l'air, me regardant du haut de leur grandeur. Comme je déteste cette vilaine race, je n'attendais que l'instant où le comte fit libre, pour prendre congé de lui : mais j'aperçois mademoiselle de B... ; sa charmante mine m'arrête, je vais me placer derrière elle, et je ne remarque qu'au bout d'un certain temps, que ses manières sont plus froides, moins aisées que de coutume. Cela m'étonne : Quoi ! me dis-je, ressemblerait-elle au reste de la bande ! J'étais piqué, prêt à sortir ; et pourtant je différerais encore, soit que, l'excusant toujours, j'espérasse d'elle quelques douces paroles, soit d'ailleurs... tout ce que tu voudras. Pendant ce temps, l'assemblée se complétait. Arrive encore le baron F..., paré du même habit qu'au couronnement de François I^{er} ; puis, M. le conseiller aulique R..., ici appelé monseigneur de R... avec sa femme, vieille, sourde, etc. ; et le blasé J..., tout bariolé de lambeaux gothiques et modernes : bref, il s'en rassemble un troupeau. J'adresse la parole à ceux de ma connaissance, qui me répondent à peine ; mais je ne m'occupe que de mademoiselle de B..., sans m'apercevoir que les femmes chuchotaient, au bout de la salle, que les hommes s'en mêlaient aussi, et que madame de S... parlait au comte avec beaucoup de vivacité. (C'est mademoiselle de B... qui me l'a raconté depuis.) Enfin le comte, venant à moi, me prit à part dans l'embrasure d'une fenêtre : Vous connaissez, me dit-il, nos ridicules usages ; l'on est mécontent de vous voir ici, et je serais désolé... Mille pardons, lui répondis-je, je devais y penser plus tôt : mais que Votre Excellence daigne m'excuser ; c'est un mauvais génie, ajoutai-je en souriant et en le regardant, qui m'a retenu. Le comte me serra la main, d'une manière qui disait tout. Je m'esquivai doucement de l'illustre compagnie ; j'allai prendre un cabriolet, et je courus à M..., pour y admirer, du haut de la colline, le coucher du soleil. J'y lus ce magnifique chant d'Homère, où Ulysse reçoit l'hospitalité des honnêtes gardes de pourceaux : c'en fut assez pour me consoler.

Le soir, je revins souper. Il n'y avait encore, dans la salle à manger de mon hôtel, que cinq ou six personnes, qui avaient relevé la nappe pour jouer aux dés sur la table. Le bon Adelin arrive, me voit, m'aborde, et me dit tout bas : Tu as eu du chagrin ? — Comment ? — Le comte t'a fait sortir de l'assemblée ? — Que le diable emporte cette assemblée ! c'est moi qui ai voulu prendre l'air. — Bien, me dit-il, tu ne t'en embarrasses guère : c'est bien, mais ce qui me fâche, c'est qu'on en jase déjà. — J'entrevis alors

plus sérieusement la chose : chacun me fixait en entrant, j'en devinais la raison, et l'humeur s'empara de moi.

Partout où je vais maintenant l'on a l'air de me plaindre. J'apprends que mes envieux trompent, qu'ils se répètent avec joie : Voilà ce que méritent tous ces petits orgueilleux, qui, forts du peu de leur esprit, veulent braver les usages !... N'y a-t-il pas de quoi se poignarder ? Ah ! qu'on vienne me parler tant qu'on voudra de l'indépendance de l'âme, de l'impassibilité du sage. Il est facile de mépriser de simples bavardages : mais donner prise sur soi à de telle canaille, non, il n'y a pas moyen de l'endurer !

Le 16 mars.

Tout se réunit contre moi. Je trouvais, ce soir, mademoiselle de R... à la promenade ; je ne pus m'empêcher de la joindre, et des que nous fûmes un peu à l'écart, je lui témoignai ma surprise de sa dernière réception. O

Werther, me répondit-elle d'un ton pénétré, comment pûtes-vous si mal interpréter mon trouble, vous qui connaissez mon cœur ? Combien vous me fîtes souffrir, du moment où je vous vis dans la salle ! car je prévis tout ce qui allait arriver, et cent fois je fus prête à vous le dire. J'étais sûre que les de S..., les de T..., décamperaient, elles et leurs maris, plutôt que de rester en votre compagnie ; je savais que le comte ne pourrait prendre sur lui de se brouiller avec eux... et maintenant que ne dit-on pas ! — Comment, mademoiselle ? lui répondis-je, en m'efforçant de me contenir ; car tout ce qu'Adelin m'avait appris la surveillance me mettait alors hors de moi... — Qu'il m'en a déjà coûté ! continua cette aimable fille d'un air attendri... Ne me possédant plus, j'allais me jeter à ses pieds : Expliquez-vous, m'écriai-je. Quelques larmes s'échappèrent de ses yeux ; elle les essuya, sans chercher à me les cacher. Vous connaissez ma tante, poursuivit-elle ; jugez donc de l'effet qu'a produit sur elle cette scène ! O Werther ! quels sermons j'en ai reçus, hier soir et ce matin, sur mes conversations avec vous ! Il m'a fallu vous entendre abaisser, déprimer, et sans pouvoir, sans oser vous défendre qu'à demi !

Chaque mot m'était un coup de poignard. Elle ne sentait point qu'elle devait, par pitié, me taire tous ces détails, au lieu de s'étendre encore, comme elle le fit, sur ce qu'on ne manquerait pas d'y ajouter, sur le triomphe de certaines gens, sur leur maligne joie de ce qu'ils appelaient la punition de mon orgueil et de ce mépris des autres, qu'on m'avait si souvent reproché. Cher Guillaume, entendre tout cela sortir de sa bouche, avec l'expression du plus tendre intérêt !... ah ! quel tourment ! Je concentrais mon désespoir, ma rage ; elle fermentait, elle brûle encore dans mon cœur ! Ah ! qu'un autre ne vient-il m'en parler aussi, pour que je lui plonge mon épée dans le sein, que je me soulage en voyant couler du sang, même mon propre sang ! Il existe, dit-on, une noble race de chevaux, qui, lorsqu'ils se sentent trop échauffés d'une longue course, ont l'instinct de s'ouvrir une veine avec leurs dents, pour respirer plus à l'aise. Que ce moyen me tente, pour m'affranchir à jamais !

Le 24 mars.

Je viens de demander mon congé à la cour ; j'en obtiendrai. J'espère, et je compte aussi sur votre indulgence à me pardonner cette démarche, faite sans votre avis : croyez que c'était chose inévitable ; je savais d'ailleurs tout ce que vous m'objecteriez pour me faire changer d'avis... ; ainsi, charge-toi de dorer la pilule à ma mère. Je ne puis plus rien pour moi-même : qu'aurait-elle donc à attendre de moi ? Elle s'affligera, sans doute, de me voir si brusquement arrêté dans cette belle carrière, qui me conduisait, comme elle se l'imaginait, tout droit à être conseiller privé, puis ministre ; elle se désolera de me voir retomber dans mon néant. Faites, dites, raisonnez là-dessus comme il vous plaira ; je n'en partirai pas moins. Mais, afin que vous sachiez où je vais, je vous dirai que le prince de...



La veille de Noël.

qui est ici, qui m'aime, et qui sait mon projet, m'a engagé d'aller passer le printemps avec lui dans ses terres. Il m'y promet la plus grande liberté; et, comme nous sommes bien d'accord, hormis un seul point, j'en tenterai, j'en risquerai l'aventure.

Le 19 avril.

Je te remercie de tes deux lettres. J'attendais, pour y répondre, que j'eusse reçu mon congé de la cour; je craignais que ma mère, en s'adressant au ministre, ne me suscitât quelques difficultés; mais c'en est fait, et le voici! Je ne te dirai pas combien j'ai eu de peine à l'obtenir, encore moins ce que le ministre m'a écrit à ce sujet; car vos lamentations ne finiraient plus. Le prince héréditaire vient de m'envoyer vingt-cinq ducats, avec quelques mots qui m'ont touché jusqu'aux larmes; je n'ai donc plus besoin de l'argent que je demandais à ma mère.

Le 5 mai.

Je pars demain, et, comme le lieu de ma naissance n'est qu'à six milles de la route, je me détournerai pour le revoir, pour me rappeler l'heureux songe de ma jeunesse. Je veux y rentrer par la même porte, d'où nous sortîmes, ma mère et moi, lorsqu'elle quitta cette agréable demeure, après la mort de mon père, pour aller se claquemurer dans votre triste ville. Adieu, Guillaume! tu auras des nouvelles de ma course.

Le 9 mai.

J'ai fait mon pèlerinage au lieu qui m'a vu naître, avec toute la ferveur d'un véritable pèlerin; combien j'y ai ressenti d'émotions imprévues! Arrivé près du grand tilleul, à un quart de lieu de la ville, du côté de S..., je mis pied à terre, et fis prendre les devants à ma voiture, pour mieux jouir ainsi des souvenirs qui se renouvelaient en foule dans mon cœur. Je m'y revoyais donc sous ce bel arbre, jadis le but et le terme des promenades de mon enfance; mais que les temps étaient changés! Autrefois, dans ma jeune, dans mon heureuse inexpérience, j'élançais de là tous mes vœux, tous mes soupirs, vers les riantes images d'un monde encore inconnu pour moi; et maintenant j'en revenais de ce monde, ô mon ami, avec tant d'illusions évanouies, tant d'espérances abusées! Je les revoyais devant moi, ces montagnes que j'avais si souvent contemplant durant des heures entières; ces vallons, ces forêts lointaines et couvertes d'une douce vapeur aérienne, qui semblaient y attirer mon âme et mes pas; avec quel regret les heures de l'étude m'arrachaient toujours de cette place chérie! A mesure que je m'approchais, je jetais des regards de satisfaction sur chaque petit pavillon de ma connaissance: les nouveaux me déplaisaient fort, ainsi que toute espèce de changements. Enfin j'entraî dans la ville: malgré ma joie, mon ravissement de m'y trouver, de m'y reconnaître, le détail que je pourrais t'en faire serait trop monotone. Je m'étais proposé de loger sur la place, à côté de notre ancienne maison; et je vis, en passant, qu'on avait fait une boutique de la chambre d'école de notre bonne vieille institutrice: comme je me rappelai les peines, les larmes, les heures de gêne et d'oppression que nous endurâmes dans ce petit taudis!... A chacun de mes pas s'attachait quelque souvenir: non, jamais pèlerin dans la terre sainte n'éprouva plus d'émotions religieuses et touchantes... Que je t'en cite un seul trait sur mille. Je descendis, en suivant la rivière, jusqu'à cette ferme, qui fut aussi le lieu de nos anciens rendez-vous, et d'où nous faisons à l'envi de si beaux ricochets sur l'eau. Je sentis mon âme attendrie s'y remplir du passé: ah! qu'il me retraçait vivement ces temps heureux où j'étais là, suivant d'un œil pensif le cours de la rivière, et me forgeant les idées les plus romanesques des contrées qu'elle allait parcourir, jusqu'à ce que mon imagination fatiguée se perdit, s'égarât dans les espaces infinis? — Telle était, mon cher, l'ignorance fortunée de nos vénérables aïeux, telle était leur simplicité sublime et poétique. Mais quand Ulysse nous parle des mers immenses, de la terre sans limites, comme son erreur même s'ennoblit et prend à mes yeux l'air du sentiment, du mystère, je dirais même, de la vérité! Comme l'homme s'agrandit par cette idée! Qu'est-ce que je gagne à savoir répéter? A quoi bon savoir, avec tout écolier, que la terre est ronde? il nous faut si peu de place pour y vivre, bien moins encore pour reposer dans son sein.

J'habite actuellement la maison de chasse du prince: ses manières simples et franches le rendent d'une société des plus douces; mais il est entouré d'étranges personnages, auxquels je n'entends rien. Sans paraître de mauvais sujets, ils n'ont pas non plus la mine d'honnêtes gens; et, quoiqu'ils me le semblent quelquefois, je ne puis encore me fier à eux. Ce qui me déplaît aussi dans le prince, c'est que son opinion dépend toujours de ses lectures, ou de quelque oui-dire.

Enfin, il fait plus de cas de mon esprit et de mes talents que de mon cœur; de ce cœur, dont seul je m'enorgueilliss, qui est le centre de toutes mes facultés, de toute mon existence, l'unique source de mes délices ainsi que de mes tourments! Ah! ce que je sais est commun à tant d'autres: — mais mon cœur n'est qu'à moi!

Le 25 mai.

J'avais en tête un projet, que je comptais vous taire, jusqu'au moment de le réaliser; mais puisque j'y renonce, rien ne m'empêche de vous le dire. Je voulais me rendre à l'armée; je le souhaitais depuis longtemps: c'était là mon vrai motif pour suivre ici le prince, qui est général au service de Dans une promenade que nous fîmes, je l'instruisis de

mon dessein; il m'en dissuada, et j'eusse été trop opiniâtre de ne pas me rendre à ses raisons.

Le 11 juin.

Dis-en tout ce que tu voudras, je ne reste pas ici plus longtemps: et qu'y ferais-je? l'ennui m'accable. J'avoue que le prince me traite au mieux; mais cela peut-il me suffire? Il n'existe, dans le fond, aucune espèce d'analogie entre nous: son esprit est d'un genre si commun... sa conversation ne m'intéresse pas plus que la lecture d'un livre bien écrit. Ainsi, dans huit jours, je me remets à courir le monde. Ce que j'ai fait de mieux ici, ce sont d'assez jolis dessins: le prince a du goût pour l'art, il en aurait même davantage, s'il n'était pas gâté par un fatras de préceptes et de jargon scientifique. Souvent je me dépite de l'entendre, lorsque, m'abandonnant au vrai sentiment de l'art et de la nature, il m'interrompt tout à coup par quelque mot technique.

Le 10 juillet.

Hélas! oui, je ne suis qu'un voyageur, qu'un être errant sur la terre! Mais, vous autres, qu'êtes-vous donc de plus?

Le 18 juillet.

Où vais-je? je veux te le dire en confidence. Il faut que je reste encore quinze jours ici: après quoi, me suis-je dit, j'irai voir les mines de... Mais ce n'est point du tout là l'objet de mon voyage; il ne tend qu'à me rapprocher de Charlotte. Non, je ne saurais être la dupe de mon cœur... et pourtant je lui obéis.

Le 29 juillet.

O bonheur, ô comble du bonheur! Moi!... moi, son époux! Dieu! si tu m'avais créé pour cette béatitude, ma vie n'eût plus été qu'actions de grâces! Je ne murmure pas: pardonne-moi mes larmes, pardonne mes vœux superflus! Charlotte, mon épouse! j'eusse pressé contre mon sein cette créature céleste! Tout mon corps frissonne, ô Guillaume, quand Albert enlace ses bras autour de cette taille svelte!

Et le dirai-je? mais pourquoi pas, mon ami? j'étais plus fait que lui pour la rendre heureuse! Non, Albert ne saurait remplir tous les vœux d'un tel cœur: non, leurs âmes ne sont pas d'intelligence, lorsque souvent nos cœurs savent si bien s'entendre; par exemple dans certains endroits de nos lectures favorites, dans mille autres circonstances qui nous causent les mêmes émotions. Mais, Guillaume, il l'aime si tendrement... et que ne mérite pas un pareil amour?

Un homme insupportable est venu m'interrompre. Voilà mes larmes séchées, mon cœur distrahit! Adieu, mon cher ami.

Le 4 août.

Le malheur n'est pas pour moi seul: combien d'autres, déçus de leurs espérances, ou trompés dans leur attente! J'ai retrouvé ma bonne villageoise sous les tilleuls de Wahlheim: l'aîné de ses garçons courut au-devant de moi, et ses cris de joie attirèrent la mère: comme elle me parut changée! O mon cher monsieur, me dit-elle en m'abordant, notre pauvre Janot est mort! (C'était le plus jeune de ses enfants.) Je gardai le silence. Et mon mari, continua-t-elle, son voyage en Suisse a été inutile! la fièvre lui a pris en route: sans de braves gens qui l'ont secouru, il eût été réduit à demander l'aumône. — Trop ému pour lui répondre, je donnai quelque chose à son petit. Elle m'offrit des pommes, je les acceptai, et me dérobai bien vite à cette triste scène.

Le 21 août.

Quelle variation, quelle inconstance dans ma manière d'être! un léger rayon de joie semble-t-il me ranimer, hélas! il fuit aussitôt. — Plongé dans mes rêveries, souvent je ne puis me défendre de penser: Si Albert venait à mourir, tu serais... oui, elle pourrait être... et je m'attache à cette chimère, je la poursuis, elle m'entraîne jusqu'aux bords d'un abîme, d'où je recule avec effroi.

Quand je sors par cette porte, que je me vois sur cette même route qui me conduisit vers elle, quand j'allai la prendre pour aller au bal, que de changements je retrouve dans mon sort! tout s'est évanoui comme une ombre. Plus un sentiment, plus un battement de cœur, plus un seul vestige du passé! Ah! tel serait le fantôme d'un prince, qui, revenant errer dans un palais superbe, bâti par ses soins, légué par sa tendresse à un fils bien-aimé, ne retrouverait plus, à sa place, que des cendres!

Le 5 septembre.

Comment peut-elle, comment ose-t-elle en aimer un autre, tandis que je la chéris, que je l'adore, que je ne connais, que je ne vois plus que Charlotte, qu'il ne me reste plus qu'elle seule dans tout l'univers!

Le 4 septembre.

Et moi aussi, je suis sur mon déclin, de même que la nature! Comme elle, l'automne me presse; il pénètre dans tous mes sens: mes feuilles jaunissent, et déjà celles des arbres couvrent la terre autour de moi. Te souvient-il de ce jeune paysan, dont je t'écrivis l'histoire au commencement de mon séjour à Wahlheim? j'y demandai dernièrement de ses nouvelles, et j'appris qu'on l'avait chassé de sa condition, mais sans que personne voulût m'en dire davantage. Hier, le hasard me le fit rencontrer

sur la route d'un autre village, je le joignis ; il me conta son aventure ; tu jugeras, quand je te l'aurai contée, de l'effet qu'elle a produit sur moi. A quoi bon cependant ? pourquoi ne pas me réserver ces sujets de trouble et d'amertume ! pourquoi te fournir encore cette nouvelle, cette triste occasion de me plaindre et de me blâmer. Ah ! c'est encore là la suite, la suite inévitable de mon malheureux sort !

Il me répondit d'abord d'un air froid et mélancolique, à travers lequel perceait un peu de retenue ; mais elle se dissipa tout à fait, dès qu'il se revit avec moi sur notre ancien pied. Il m'avoua ses torts, et déplora son infortune : que ne puis-je te rendre chacune de ses expressions ! Le souvenir du passé, se réveillant dans son âme, attachait une sorte de puissance au récit même de ses malheurs. Il m'apprit les progrès rapides de sa passion, qui bientôt s'accrut au point de lui troubler l'esprit ; il en avait perdu le sommeil, l'appétit, jusqu'à la respiration, faisant l'opposé de ce qu'il devait, négligeant ses affaires, et poursuivi sans relâche par une espèce de génie malfaisant. Certain jour enfin qu'il savait sa maîtresse dans une chambre haute, excité ou plutôt entraîné à l'y joindre, et ne pouvant la toucher par ses instances, il avait eu recours à la force : il ne se rappelait plus comme cela s'était fait ; mais il attestait bien de la pureté de ses intentions et de l'ardeur, de la sincérité de son désir de l'épouser, pour passer avec elle le reste de sa vie. Après avoir parlé quel que temps, il parut hésiter, comme s'il n'eût osé finir ; cependant il m'avoua, d'un air bien timide, les petites privautés qu'elle lui avait déjà permises, et la complaisance qu'elle lui avait montrée. Il s'interrompit deux ou trois fois pour me protester qu'il n'entendait point la diffamer (ce sont ses expressions), qu'il l'aimait, qu'il l'estimait toujours de même ; et que si un pareil aven sortait pour la première fois de sa bouche, son unique but était de me convaincre qu'il n'était pas un malhonnête homme. — Voilà maintenant que je vais retomber dans mes éternelles répétitions. Que ne peux-tu te le figurer tel qu'il était devant moi, tel qu'il me semble le voir encore ! que ne puis-je te peindre sa figure, pour te mieux faire sentir toute l'étendue, toute la vivacité de l'intérêt qu'il m'inspirait. O toi, qui connais et mon sort et mon cœur, tu le conçois facilement, ce penchant qui m'attire vers chaque malheureux, mais surtout vers un infortuné de cette nature-là !

En relisant ma lettre, je m'aperçois que j'ai oublié de te conter la fin de l'histoire ; il est temps encore d'y revenir. Cette femme, au bruit de sa résistance, attira son frère, qui, détestant depuis longtemps le domestique, et craignant que sa sœur, en se remarquant avec lui, ne le privât de sa succession, fit un tel esclandre de l'aventure, qu'il força la veuve à le renvoyer. Mais elle a pris un autre domestique, qui l'a de nouveau brouillé avec son frère : on assure qu'elle l'épousera ; et le malheureux ne veut pas y survivre.

Rien de ce que je dis là n'est exagéré ; rien n'est embelli. Non, non, ce n'est qu'une esquisse des plus faibles : comment y mieux réussir avec nos expressions froides, inanimées ?

Ce n'est donc pas une fiction poétique que cette sublimité d'amour, de fidélité, de sentiment ; elle vit, elle respire dans toute sa pureté parmi cette classe d'hommes, que nous appelons brute et grossière. Et en quoi donc notre prétendue perfection ?... quelle ridicule vanité !... Lis, je t'en supplie, lis bien attentivement cette histoire. Je suis calme, très-calme aujourd'hui : tu le vois à mon écriture, plus correcte, moins griffonnée que de coutume. Lis-la donc, cher Guillaume, et songe, en la parcourant, que c'est aussi l'histoire de ton ami. Oui, c'est ainsi que j'ai commencé ; c'est ainsi que je dois finir : mais que je suis loin d'avoir le mérite, le courage de ce pauvre malheureux, auquel je n'ose presque pas me comparer !

Le 5 septembre.

Des affaires ayant conduit Albert à la campagne, Charlotte lui avait écrit quelques mots, et son billet commençait ainsi : Reviens, mon cher ami, reviens le plus tôt possible, car je brûle de te revoir ! — On vint lui dire que plusieurs circonstances différaient encore le retour de son mari. Le billet resta là, et me tomba le soir entre les mains. Je le lus, je me mis à rire : elle m'en demanda la raison. O la belle chose que l'imagination ! m'écriai-je : ne me figurais-je pas que ce billet m'était destiné ! Elle m'interrompit d'un air mécontent, qui m'empêcha d'en dire davantage.

Le 6 septembre.

Il m'en a bien coûté pour me défaire du frac bleu que je portais la première fois que je dansai avec Charlotte ; mais il n'était plus de mise. Je viens de m'en faire faire un autre absolument pareil, avec revers, collet, veste et colotte chamois.

Il ne produit cependant plus le même effet sur moi. Que sais-je au reste ? — peut-être me sera-t-il un jour aussi cher.

Le 12 septembre.

Elle s'était absentée quelques jours pour aller chercher Albert. Lorsque j'entraî aujourd'hui dans sa chambre, elle vint au-devant de moi : je lui pris la main que je baisai avec transport.

Un serin vola du miroir sur son épaule. C'est un nouvel ami que je vous présente, me dit-elle en le prenant sur son doigt : je le destine à mes enfants ; il est si familier. Voyez comme il bat des ailes, quand je lui donne du pain ; comme il sait becqueter joliment et comme il me baise : tenez, voyez !

Elle l'approcha de sa bouche : il s'élança, il se pressa contre ses lèvres charmantes, avec autant de vivacité que s'il eût senti un bonheur suprême.

Je veux qu'il vous baise aussi, me dit-elle, en me tendant le petit oiseau. Il ne lit que passer de sa bouche à la mienne, et ses élan redoublés semblaient avoir pour but quelque agréable jouissance.

Ses baisers, dis-je à Charlotte, ne sont point du tout désintéressés ; il cherche à manger, et paraît très-peu satisfait de mes vaines caresses.

Je crois que oui, me répondit-elle, en lui offrant quelques miettes sur le bord de sa bouche, sur ses lèvres vermeilles, ou respirait alors la plus douce, la plus innocente volupté.

Je détournai les yeux. Que je la blâmais d'en agir ainsi ! Pourquoi m'électriser par cette céleste et ravissante image ? pourquoi me tirer d'un calme, qui équivalait presque à l'indifférence ? — Mais elle m'accorde tant de confiance ; elle sait combien je l'aime !

Le 15 septembre.

N'est-il pas affreux, mon cher Guillaume, qu'il existe des êtres insensibles aux seuls objets dignes d'intéresser sur la terre ? Tu connais ces superbes noyers qui nous couvrent de leur ombre, Charlotte et moi, chez le vénérable pasteur de S... ; ces beaux noyers, dont le vaste feuillage répandait tant de fraîcheur sur toute la cour du presbytère, et me si douce paix dans mon âme. Comme ils rappelaient la mémoire des bonnes gens qui les plantèrent, il y a plus d'un siècle ! car le maître d'école qui m'apprit le nom de l'un de ces braves pasteurs ne le savait lui-même que par tradition de son grand-père. Ce pauvre maître d'école, il avait hier la larme à l'œil, en m'apprenant que les noyers étaient coupés. — Coupés ! je pourrais, dans ma rage, anéantir le drôle qui y a porté le premier coup. Quelle nouvelle pour moi, pour moi qui me désolerais, si j'avais de pareils arbres dans ma cour et qu'il en périt un de vieillesse ! Mon ami, il me reste cependant une consolation : car à quoi la sensibilité ne s'attache-t-elle pas ? Tous les habitants murmurent, et j'espère que l'indigne femme du pasteur va trouver dans la privation d'œufs, de beurre, de toute espèce de cadeaux, la juste punition du tort qu'elle cause au village. Oui, c'est elle, la femme du nouveau pasteur (car notre bon vieillard est mort aussi), c'est elle qui les a fait couper ! Figure-toi une hideuse créature, grande, sèche, vaporeuse, s'isolant par nécessité de tout l'univers qui la fuit ; une vieille folle, qui fait la savante, se mêle de commenter les livres canoniques, qui travaille à la nouvelle réformation, critique et morale du christianisme, et qui parle avec irrévérence des rêveries de Lavater ; enfin un vrai spectacle ambulante, mort d'avance à tous les plaisirs. Non, il n'y avait qu'une telle espèce capable de faire couper mes noyers : ah ! je n'en puis revenir ! Et voici ses raisons : les feuilles, en tombant, rendaient sa cour humide et malpropre ; les branches offusquaient sa vue ; quand les noix étaient mûres, les petits garçons y jetaient des pierres, dont le bruit agaçait ses nerfs, ou la troublait dans ses méditations profondes sur Michaëlis, Semler et Kniepelt. Voyant l'extrême mécontentement des paysans, surtout des vieillards, je leur demandai pourquoi ils l'avaient souffert ? Eh ! monsieur, que pouvions-nous contre les ordres de M. le maire ? Apprenez au reste la fin de l'aventure. Le pasteur, voulant pour la première fois profiter des caprices de sa femme, comptait se partager les arbres avec le maire. Mais la chambre de finances, l'ayant su, s'en est emparée et les a vendus à l'enchère ; ils sont encore étendus sur la place. Oh ! si j'étais prince, comme je traiterais la femme du pasteur, le maire et la chambre ! — Bon, si j'étais prince, m'embarrasserais-je des arbres de mon pays ?

Le 10 octobre.

Voir ses yeux noirs suffit presque à mon bonheur ; mais ce qui m'afflige, c'est qu'Albert ne paraît pas aussi heureux... qu'il l'espérait, et que je l'ense... si... Je n'aime pas trop les suspensions, mais comment ici m'exprimer autrement ? — Ah ! cela n'est-il pas assez clair ?

Le 12 octobre.

Ossian a supplanté Homère dans mon cœur. Dans quel monde me transporte ce barde incomparable ! J'erre avec lui sur la noire surface des bruyères, tandis que l'esprit de la tempête rugit et entraîne, à la pâle clarté de la lune, les nuages qui portent les fantômes de nos aïeux. J'entends, du haut du rocher, à travers les fracas des torrents, les sous-plaintifs des habitants de la caverne. J'entends gémir la jeune beauté, mourante de douleur sur la tombe couverte de mousse de son brave et malheureux ami. Je le rencontre, ce barde à cheveux blancs, cherchant dans cette vaste plaine quelques traces de ses pères, et n'y trouvant plus, hélas ! que leur dernier asile. Il élève alors ses yeux baignés de larmes vers l'astre chéri du soir, qui se plonge et disparaît dans les vagues de l'Océan. Les temps passés revivent dans l'âme du héros ; ces temps où l'étoile bienfaisante semblait veiller sur ses dangers, où la lune éclairait le retour triomphal de son vaisseau couronné des palmes de la gloire. Je lis sur son visage abattu tout l'excès de son affliction ; je le vois seul, abandonné, prêt à s'éteindre, se pencher sur ces tombeaux, contempler avec une sombre joie la froide, la silencieuse demeure de ses amis, l'herbe épaisse et agitée qui la couvre. Je l'entends qui s'écrie : il viendra ici, le voyageur ; il viendra, celui qui me connut dans toute ma beauté ! mais en vain demandera-t-il : Qu'est donc devenu le barde ? Ou est l'illustre fils de l'ingal ? Il passera sur ma tombe sans s'en être aperçu. O mon

ami ! dans mon transport, je pourrais soudain tirer le sabre d'un écuyer, tirer mon gléive, sauver mon prince de sa lente, de sa douloureuse agonie ; puis, en voyant mon demi-dieu délivré, dépêcher mon âme à sa suite !

Le 19 octobre.

Ce vide, ce vide affreux, qui se trouve dans mon existence, comme il disparaîtrait, j'en suis sûr, si je pouvais une fois, rien qu'une seule fois, la presser contre mon cœur !

Le 26 octobre.

Qu'importe une créature de plus ou de moins dans le monde ! je m'en aperçois chaque jour davantage. Charlotte ayant reçu la visite d'une amie, je m'étais retiré dans son cabinet pour y prendre un livre, mais, me sentant trop distrait, j'essayai d'écrire ; je les entendais de la parler à voix basse des petites nouvelles de la ville. Celle-là se marie ; celle-ci se meurt de la poitrine, les os lui percent la peau ; sa vie ne tient plus qu'à un fil, disait l'une. N... est aussi bien mal, répondait Charlotte ; et déjà fort en elle, ajoutait son amie. Au milieu de ce froid dialogue, mon ardente imagination me transportait pres du lit de ces malheureux ; j'étais témoin de leur triste et pénible lutte contre les approches de la mort. Cher Guillaume ! il me semblait les voir... et ces bonnes petites femmes continuaient d'en parler comme de personnes étrangères !... Alors, parcourant des yeux cette chambre, où je voyais d'un côté quelques ajustements de Charlotte, d'un autre, les papiers d'Albert, tant de petits troubles qui m'étaient devenus familiers, et jusqu'à l'écrivoire même dont je me servais : Ah ! me dis-je, que n'es-tu pas aujourd'hui pour les habitants de cette maison ! ils t'estiment, ils te cherissent ; ta joie fait la leur, tu n'existes plus que par eux. Mais... si tu parlais, si tu quittais ce cercle, combien de temps ressentiraient-ils ton absence et ta perte ?... O vanité des affections de la vie ! illusion passagère et perfide du sentiment ! avec quelle promptitude s'effacent de nos cœurs les images les plus chères !

Le 27 octobre.

Quel martyre, quelle affreuse contrariété de voir entre les hommes si peu de rapports ! Non, l'amour, la joie, l'énergie, la volupté, ne peuvent se communiquer à celui qui ne les ressent pas ! Non, l'âme la plus brûlante ne saurait lancer la moindre étincelle de son feu dans un être froid et languissant.

Après midi.

J'ai tant de ressources, et la passion qui me dévore les anéantit toutes. Il me reste tant de sujets d'espoir ! Mais, sans elle, l'univers ne m'est plus rien.

Le 30 octobre.

Cent fois je me suis vu prêt à lui sauter au cou ! Qu'il est pénible d'avoir si souvent tant de charmes sous les yeux sans pouvoir y porter la main ! Est-il un mouvement plus naturel, et les enfants ne touchent-ils pas tout ce qu'ils voient ?... Mais moi !

Le 5 novembre.

Presque tous les soirs, en me couchant, Dieu le sait, je conçois l'espoir de ne me réveiller jamais. Le matin revient, le soleil frappé encore ma vue, et mon âme se r'ouvre à la douleur. Oh ! que ne suis-je hypocondre que ne puis-je attribuer ce que je souffre au mauvais temps, à la faute d'un autre, au peu de succès d'une entreprise ! je n'éprouverais plus qu'à demi le poids insupportable de ma situation. Malheur à moi ! Oui, je ne le sens que trop, je porte mon ennemi dans mon propre sein... et je ne puis l'en arracher, il déchire mon cœur, autrefois la source de mille ravissements. Quoi ! n'est-ce donc plus ce même cœur, qui ne respirait qu'amour et tendresse ; le même que des émotions si douces promettaient sans cesse à travers un monde enchanté ? Le voilà éteint, flétri, desséché ! Mes yeux tristes et mornes, souvent égarés par le désespoir, cherchent en vain des larmes rafraîchissantes qui puissent les soulager. Comment peindre mon tourment ? J'ai perdu le charme de ma vie ; elle n'est plus dans moi, cette force toujours active qui m'environnait d'un monde de ma création ! — J'aperçois, de ma fenêtre, le lever du soleil, qui, s'élevant au-dessus de l'horizon, dissipe, à son approche, les vapeurs légères du matin, et porte ses premiers rayons sur la tendre verdure des prairies. Je vois la rivière transparente s'avancer en longs replis vers moi, au milieu des saules effeuillés qui la bordent. — Mais cette nature admirable n'est plus à mes yeux qu'une vaine image qui n'affecte ni mes sens ni mon cœur. Entouré des merveilles de la création, j'y reste aussi insensible qu'un ruisseau tari ou qu'une plante entièrement fanée. D'autres fois, semblable au labourer qui implore de la pluie, quand le ciel est d'airain sur sa tête et que la terre aride s'entr'ouvre de toutes parts, je me prosterne aussi devant la Providence, pour lui demander, pour en obtenir le bienfait de quelques larmes.

Mais, je le vois bien, Dieu n'accorde pas la pluie ou le soleil à d'importantes prières. Si ces jours irréparables, que je regrette, furent remplis de tant de douceur, c'est qu'alors j'attendais les dons du ciel avec une tranquille résignation, c'est que je les recevais avec une profonde reconnaissance.

Le 8 novembre.

L'aimable réprimande qu'elle vient de me faire sur ce qu'elle appelle mes excès ! et ces excès sont de m'oublier quelquefois jusqu'à boire une bouteille de vin tout entière. Oh ! je vous en prie, m'a-t-elle dit, que cela ne vous arrive plus : pensez à Charlotte. — L'avis est bon ! Penser à vous... Faut-il donc me le dire, et n'êtes-vous pas sans cesse présente à mon cœur ? Ce matin encore, j'étais assis sur la place où vous descendîtes hier de voiture. — Elle m'interrompt aussitôt. Cher ami, je ne suis plus qu'un mannequin ; elle peut faire de moi tout ce qu'elle voudra.

Le 15 novembre.

Mille remerciements, ô mon bon Guillaume, pour le tendre intérêt que tu me témoignes, pour les excellents conseils que tu me donnes : mais rassure-toi sur mon compte, abandonne-moi à mes peines ; car, malgré l'excès de leur amertume, je me trouve la force d'en voir la fin. Je respecte la religion, tu le sais ; je sens qu'elle est l'appui du faible, la consolation de l'affligé ; mais... peut-elle, doit-elle étendre sur tous les hommes sa divine influence ? Que ta pensée embrasse l'univers ; tu verras des millions d'êtres qui ne la commentent pas, et tant d'autres pour lesquels, prêchée ou non, elle n'existera jamais : peut-être suis-je de ce nombre-là. Le fils de Dieu n'a-t-il pas dit qu'il s'entourera de ceux que le père lui aura donnés ? Et si je ne lui étais pas donné, si le père me réservait pour lui, comme mon cœur me l'annonce?... Ah ! ne vois point de dérision dans ces mots, qui partent du fond de mon âme ! Si tu les interprétais mal, j'aimerais mieux n'avoir rien dit : ce n'est pas mon usage de raisonner sur des choses incompréhensibles. A quoi se borne en effet le sort de l'homme ? à porter jusqu'au terme son fardeau, à vider la coupe de la vie. — Et quand le Dieu du ciel en a détourné la tête, aurais-je l'orgueil de feindre que je la trouve agréable ? Rougirais-je de frémir dans l'instant fatal, où mon existence, qui s'enfuit, voit le passé fuir, comme un éclair, sur le sombre abîme de l'avenir ; où l'univers, qui chancelle sous mes pas, va bientôt s'évanouir avec moi ? — Faible créature, épuisée, défaillante, luttant vainement contre la destruction qui la presse, aurais-je honte de pousser ce dernier cri plaintif et suppliant : Mon Dieu, ô mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? Celui devant qui les cieux se replient comme un voile ne l'a-t-il pas prononcé lui-même ?

Le 21 novembre.

Elle ne voit, elle ne sent pas qu'elle me prépare un poison, qui nous perdra tous deux ; et moi, j'avale à longs traits ce poison, qui porte la mort dans mon sein. Que signifient ces regards touchants qu'elle abaisse souvent sur moi ?... souvent... non, j'ai tort ; je voulais dire quelquefois. Que résulte-t-il de la bienveillance qu'elle m'accorde, et de cette douce compassion pour mes peines, qui se peint sur toute sa physionomie ?

Hier, quand je la quittai, elle me dit en me tendant la main : Adieu, mon cher Werther ! Cher Werther ! c'était la première fois qu'elle me donnait ce nom charmant : comme il pénétrait mon âme, et combien de fois il y fut répété ! Cette nuit, prêt à me coucher, et parlant seul à mon ordinaire, je m'écriai tout à coup : Bonne nuit, mon cher Werther ! Il me fallut en rire malgré moi.

Le 22 novembre.

Je ne puis demander à Dieu : Laisse-la-moi ! et cependant il me semble toujours qu'il me l'avait destinée. Je ne puis lui dire : Donne-la-moi ! puisqu'un autre la possède. Mai j'ai recours à mille suppositions, à mille vaines subtilités pour tromper ma douleur.

Le 24 novembre.

Elle sent tout ce que je souffre. Aujourd'hui, je l'ai trouvée seule : je me taisais, et ses yeux, se fixant sur les miens, pénétraient jusqu'au fond de mon cœur. Les charmes de sa figure, le feu de son génie, semblaient avoir disparu dans ce moment pour ne laisser agir sur moi que l'impression bien plus touchante encore de son adorable sensibilité. Pourquoi n'ai-je pas osé me jeter à ses pieds, la prendre, la serrer dans mes bras, lui répondre par mille baisers ? Elle a eu recours à son clavecin, qu'elle a accompagné d'une voix légère, en soupirant un air rempli de mélodie. Dieu ! que ses lèvres étaient charmantes ! on eût dit qu'elles ne s'entr'ouvraient avec tant de volupté que pour recueillir les sons de l'instrument, pour les répéter avec plus de douceur. — Mais comment exprimer de telles sensations ! Trop ému pour y suffire, je me suis dit en penchant ma tête sur mes mains : O lèvres enchanteresses, vous sur qui voltigent des esprits célestes, non, je ne tenterai jamais de vous ravir un baiser !... Et pourtant... ah ! que ne puis-je... Cher Guillaume, c'est comme s'il se tirait un rideau devant mon âme !... Goûter ce bien suprême, puis expier ce péché par ma mort !... Ce péché ?

Le 26 novembre.

O sort funeste et sans pareil ! il n'est point d'infortune, point de tourment, qui puisse y être comparé ! — Quand je relis certain poète de l'antiquité, je erois y trouver la peinture de mon propre cœur. Que n'ai-je pas à souffrir ! Y eut-il jamais un être aussi malheureux ?

Le 30 novembre.

C'en est fait, mon destin est irrévocable ! Partout où je puisse porter mes pas, j'y suis attendu par quelque vision désolante : aujourd'hui encore...

N'ayant pas le moindre appétit, je suis descendu le long de la rivière, pendant l'heure du dîner. La campagne était déserte : un vent d'ouest froid et humide soufflait de la montagne, et des nuages pluvieux s'avançaient sur la plaine. J'ai aperçu de loin un homme vêtu d'un mauvais habit vert, qui semblait chercher des plantes parmi les rochers. S'étant retourné à mon approche, j'ai été frappé de sa figure intéressante qui portait l'empreinte d'une profonde mélancolie, mais sans aucune trace d'égarement : ses cheveux noirs étaient roulés des deux côtés, et formaient par derrière une longue tresse qui lui tombait sur les épaules. Comme ses vêtements m'annonçaient un homme du commun, j'ai cru qu'il ne se formaliserait pas de mon attention à ce qu'il faisait, et je lui ai demandé ce qu'il cherchait là. Je cherche, me répondit-il avec un grand soupir, je cherche des fleurs... et je n'en trouve point !... Mais, lui ai-je dit en souriant, ce n'est pas la saison ! — Il y a tant d'espèces de fleurs, a-t-il répliqué en descendant vers moi. J'ai dans mon jardin des roses et du chèvrefeuille de deux sortes, dont l'une me vient de mon père, elles croissent partout ; cependant je les cherche depuis deux jours sans pouvoir en trouver. Il y a aussi bien des fleurs là-haut, des jaunes, des rouges, des bleues, et beaucoup de ces jolies petites centaurees : hélas ! je n'en trouve aucune aujourd'hui ! Commencant à soupçonner son état, j'ai usé de ménagement pour lui demander ce qu'il voulait faire de ces fleurs. Une espèce de rire convulsif a décomposé toute sa figure. — Ne le dites pas, m'a-t-il répondu en mettant un doigt sur sa bouche ; j'ai promis un bouquet à ma maîtresse. — Bon. — Elle a bien d'autres choses ; elle est si riche ! — Et cependant elle aime fort vos bouquets. — Oh ! elle a des bijoux et une couronne ! — Dites-moi son nom. — Si les états généraux me payaient, que mon sort serait différent ! Ah ! il fut un temps où j'étais si heureux ; mais me voici maintenant ! — Ses yeux attendris s'élevèrent vers le ciel. — Vous étiez donc bien heureux ? — Que ne suis-je encore de même, m'a-t-il répondu ; oui, j'étais gai, vif et content, comme un poisson dans l'eau !... Henri, c'était une vieille femme en s'avançant vers nous, Henri, ou es-tu donc ? nous l'avons cherché partout ; viens dîner !... C'est là votre fils ? lui ai-je dit en m'approchant d'elle. — Oui, monsieur, c'est mon pauvre fils : Dieu m'a envoyé une terrible affliction. Y a-t-il longtemps qu'il est dans cet état ? Environ six mois, me dit-elle, qu'il est aussi tranquille, et j'en bénis le ciel, car il est resté plus d'un an enchaîné dans l'hôpital des fous ! Actuellement, il ne fait de mal à personne ; mais il ne rêve que de rois et d'empereurs. C'était un si brave, un si honnête garçon, qui écrivait à merveille, et m'assistait de tout son pouvoir. Il tomba d'abord dans la mélancolie : puis il lui prit une fièvre chaude ; il devint furieux, et enfin tel que vous le voyez. Si je vous racontais, mon cher monsieur... J'ai interrompu son babil pour lui demander dans quel temps son fils se trouvait si heureux. Le pauvre insensé ! s'est-elle écriée avec un sourire de pitié : ce temps, qu'il regrette si fort, c'est celui qu'il a passé dans l'hôpital des fous, quand il avait l'esprit tout à fait égaré. — Ces derniers mots m'ont frappé comme la foudre : j'ai mis quelque argent dans la main de cette femme, et je me suis hâté de la quitter.

Tu étais heureux ! me suis-je écriée en regagnant précipitamment la ville ; tu étais gai et content comme un poisson dans l'eau ! — Grand Dieu ! faut-il donc que l'homme ne soit heureux qu'avant de posséder la raison, ou qu'après l'avoir perdue ! Pauvre infortuné ! je ne laisse pas d'envier le trouble, le désordre même de tes sens. Tu vas, plein d'espérance, chercher des fleurs pour ta maîtresse,... tu t'affliges de n'en point trouver, sans en deviner la raison ! Et moi,... je retourne, je vais rentrer dans mon logis, sans but ni sans espoir, de même que j'en étais sorti... Tu te ligures que, si les états généraux te payaient, tu deviendrais un homme d'importance : heureuse créature de pouvoir attribuer ton malheur à la main des hommes ! Tu ne sens pas, tu ne peux sentir que ta misère provient uniquement du dérangement de tes organes, et que tous les rois de la terre seraient dans l'impuissance de te soulager.

Périsse, sans consolation, l'être assez méchant pour se rire du malade, qui va chercher, dans des baies éloignées, un accroissement à ses maux, ou une lin souvent plus douloureuse ! Périsse l'être assez dur pour mépriser le pauvre pèlerin, que ses remords conduisent dans la terre sainte, et qui, trouvant une expiation dans les peines, dans les fatigues de sa marche, sent renaître chaque jour, dans son cœur, l'espérance et la paix !... Osez vous nommer cela folie, liebes discoureurs étendus sur des coussins ?... Folie !... O Dieu ! tu vois mes larmes : n'était-ce donc pas assez des misères de l'homme ? fallait-il encore lui donner d'indignes frères toujours prêts à lui ravir le seul bien qu'il possède, sa confiance en toi, providence pleine de bonté ? Oui, ce fut ta main bienfaisante qui créa pour nous les plantes salutaires et la vigne restaurante ; ce fut-elle qui nous entoura de mille préservatifs contre la foule toujours renaissante de nos maux ! User avec confiance de ces ressources, n'est-ce pas se confier en toi-même ? Père céleste, père adoré, qui remplissais jadis toute mon âme, mais qui détournes aujourd'hui tes regards de dessus moi, ah ! rappelle-moi dans ton sein ! ton silence n'arrête plus mon âme impatiente. — Est-il un homme, est-il un père, qui s'irriterait contre son fils, s'il le voyait soudain réparaître devant lui et l'embrasser en s'écriant : Pardonne, pardonne, ô mon père, si j'abrège mon voyage et le terme que tu m'avais fixé ! J'ai trouvé le monde partout le même : travail, occupation, plaisir,

récompense, rien ne m'intéressait plus. Je ne veux désormais jouir ou souffrir que sous tes yeux !... O père céleste et chéri, pourrais-tu bannir un tel fils de ta présence ?

Le 1^{er} décembre.

Mon cher Guillaume, l'homme que je t'ai dépeint, cet heureux infortuné, était écrivain chez le père de Charlotte. La cause de sa folie fut une passion qu'il conçut pour elle, qu'il augmenta en voulant la cacher, qu'il découvrit enfin, et qui le fit renvoyer. Juge quelle impression m'a faite ce peu de mots qu'Albert vient de me dire tout aussi froidement que tu les liras peut-être.

Le 4 décembre.

Épargne-toi des peines inutiles, .. laisse-moi : je ne puis plus supporter mon sort. Aujourd'hui, j'étais assis près de Charlotte ;... elle touchait sur son clavecin quelques variations avec un charme... une expression... impossible à rendre. Pendant ce temps, sa petite sœur habillait sa poupée sur mes genoux. Emu, attendri, je baissais les yeux : j'ai vu son anneau nuptial, et mes larmes ont coulé... Tout à coup elle a joué cet ancien air qui faisait mes délices : mon cœur a paru un instant se ranimer, mais pour se replonger aussitôt dans le souvenir du passé, des premiers jours où j'entendis cet air, de ceux si différents qui les ont suivis, du songe évanoui de mes espérances, et... Ne pouvant plus y tenir, tout prêt à suffoquer, je me suis levé, j'ai marché à grands pas dans la chambre. Au nom de Dieu, lui ai-je dit en m'avançant vivement vers elle, Charlotte, au nom de Dieu, cessez cet air-là ! Elle s'est arrêtée fort étonnée. Werther, m'a-t-elle dit avec un sourire qui m'a pénétré : ô Werther, vous êtes bien malade, puisque vos mets favoris ne vous plaisent plus. Allez, je vous en prie, allez prendre du repos. Je me suis arraché d'auprès d'elle... Ciel, tu vois ce que je souffre ! quand termineras-tu mon martyre ?

Le 6 décembre.

Que je veille ou que je rêve, son image ne me quitte plus. Dès que j'abaisse la paupière, voilà ses yeux noirs qui se fixent dans le creux de mon cerveau, au centre de mes nerfs, ici ! mai... c'est impossible à rendre. Suis-je endormi, ses beaux yeux sont encore devant moi, dans moi-même : ils occupent, ils absorbent toute mon imagination.

Qu'est-ce que l'homme, ce demi-dieu si vanté ? c'est au moment le plus urgent d'employer ses forces, qu'elles lui manquent toujours. Et, soit qu'il s'abandonne aux transports de sa joie, soit qu'il succombe à l'excès de sa douleur, n'est-il pas contraint d'en revenir à sa froide et monotone existence, lui qui aspirait à se perdre dans l'immesité ?

L'ÉDITEUR AU LECTEUR.

Ici commence la dernière, la plus intéressante époque de la vie de notre ami. Avec quel regret je me vois forcé de suppléer par moi-même au peu de souvenirs qui nous en restent de sa propre main.

Je n'ai rien négligé pour recueillir des faits certains auprès des personnes les mieux instruites de cette funeste histoire. Tous leurs récits s'accordent, jusque dans les plus petites particularités ; ils ne varient que par la différence de jugements ou d'opinions sur le caractère des personnages.

Je me bornerai donc à rapporter bien scrupuleusement le résultat de mes pénibles recherches : j'y joindrai tout ce que j'ai pu me procurer des dernières lettres de l'infortuné Werther, sans en omettre le moindre billet. C'est le seul moyen d'approfondir les motifs d'une action particulière, quand elle est relative à des êtres au-dessus du commun.

L'ennui, le dégoût de la vie, s'augmentant chaque jour dans l'âme de Werther, avaient fini par s'en emparer. Dévoré d'un feu, d'une agitation secrète, qui portait le trouble dans tous ses sens et le désordre dans ses idées, il se vit atteint d'un accablement d'autant plus difficile à vaincre, qu'il avait lutté jusque-là contre l'excès du malheur. Les tourments de son cœur eurent bientôt épuisé le peu qui lui restait de force d'esprit, de pénétration et d'activité : il devint d'un commerce très-désagréable, et toujours plus injuste à mesure qu'il se sentait plus malheureux. C'est au moins là ce que prétendent les amis d'Albert ; ils assurent que Werther se trouvait hors d'état d'apprécier la conduite de ce digne homme pour prolonger le bonheur si longtemps souhaité, dont il jouissait alors : Werther pouvait-il le juger, lui qui vivait pour ainsi dire au jour le jour, sans soins ni prévoyance de l'avenir ? Albert, ajoutent-ils, n'était pas de nature à changer si vite ; c'était encore le même Albert dont Werther se louait si fort, au commencement de leur connaissance : rien n'égalait à ses yeux Charlotte ; et, fier de posséder une telle épouse, son plus grand désir était de la voir généralement admirée. Comment donc le blâmer d'avoir voulu éloigner d'elle jusqu'à l'ombre du soupçon, ou de s'être refusé à partager ce trésor, fût-ce le plus innocemment possible. Les amis d'Albert conviennent qu'il quittait souvent la chambre de sa femme, lorsque Werther y était, mais sans aucun sentiment d'humeur ni de malveillance contre lui, et seulement parce qu'il avait remarqué que sa présence l'importunait.

Le père de Charlotte étant indisposé, envoya sa voiture chercher sa fille. Il faisait un des plus beaux jours de l'hiver : la campagne était couverte de la première neige, qui venait de tomber en grande abondance.

Le lendemain matin, Werther partit pour la maison de chasse, espérant d'en ramener Charlotte si son mari n'y venait pas.

La beauté du temps ne produisait que bien peu d'effet sur son âme inquiète, oppressée, remplie d'idées noires ou mélancoliques, et dont toute l'activité ne consistait plus qu'à y faire succéder de nouveaux fantômes.

Perpétuellement en guerre avec lui-même, il se figurait l'état des deux époux bien plus triste encore que le sien. Croyant avoir détruit leur bonne intelligence, il s'en faisait de vifs reproches, mêlés cependant d'un secret mécontentement contre le mari.

Quoi ! se disait-il en marchant d'un air sombre et dépité, voilà donc cette charmante infirmité du mariage ! Cette danse, cette fidélité, cette constante union fait déjà place à la satiété, à l'indifférence ! Quelle chétive affaire ne préfère-t-il pas à son adorable épouse ? Sent-il son bonheur ? en fait-il tout le cas qu'elle mérite ? Hélas ! il la possède !... mais ce n'est pas cela seul qui déchire mon âme, qui y porte le désespoir et la mort !... Qu'est devenue l'amitié qu'Albert m'avait promise ? Déjà mes regards pour Charlotte semblent à son mari un reproche indirect ; et mon attachement pour elle, une atteinte à ses droits. Ah ! je ne le vois que trop, ma présence lui déplaît et le gêne ; il souhaite mon départ !

En se parlant ainsi, tantôt il précipitait sa marche, tantôt il s'arrêtait soudain, tout prêt à revenir sur ses pas. Cependant il s'avavançait toujours et parvint enfin, presque malgré lui, à la maison de chasse.

Il demanda des nouvelles du bailli, de Charlotte, et s'aperçut de quelque agitation paroi les gens du logis : l'aîné des enfants lui dit qu'il était arrivé un malheur à Wahlheim, qu'on y avait tué un paysan... Cela ne parut lui faire aucune impression. — Il entra dans la chambre, où Charlotte cherchait à retenir son père, qui, quoique indisposé, voulait aller lui-même s'informer sur les lieux. Le coupable était encore inconnu : l'on n'avait à cet égard que des soupçons. La mort servait une veuve, et cette veuve avait en un autre domestique, sorti de chez elle mécontent.

À ces mots, Werther se leva précipitamment. J'y vais, j'y vais ! s'écria-t-il. Il courut en effet à Wahlheim vivement agité du souvenir de cet homme, et persuadé que c'était le même auquel il s'intéressait si fort.

Obligé de passer sous les tilleuls pour arriver à l'auberge où l'on avait déposé le corps, il tressaillit en voyant cette petite place, autrefois ses délices. Le seuil de cette porte, où venaient jouer si souvent les enfants du voisinage, était tout souillé de sang. L'amour, la fidélité, les sentiments les plus doux de la vie s'étaient changés en fureur, en crime. Les grands arbres étendaient tristement leurs branches dégarnies de feuilles, blanchies de frimas ; et ces jolis buissons qui couvraient les petits murs du cimetière alors sans verdure, laissaient voir, de distance en distance, les tombes couvertes de neige.

Comme il s'approchait de l'auberge, devant laquelle s'étaient rassemblés tous les habitants, il se fit une grande rumeur : l'on voyait venir une troupe de gens armés, et chacun s'écriait qu'on amenait l'assassin. Werther, jetant ses regards de ce côté, n'eut plus alors le moindre doute : c'était vraiment ce domestique, si fort épris de la veuve, et qu'il avait rencontré errant les champs avec une rage concentrée.

O malheureux, qu'as-tu fait ? lui cria Werther en se précipitant vers lui. Cet homme le regarda froidement, puis lui répondit de même : Aucun de nous ne l'aura ; elle n'aura aucun de nous ! On mena le prisonnier dans l'auberge, et Werther disparut.

Cette scène accablante et terrible l'avait mis hors de lui-même : elle le tira, pour quelques moments, de sa tristesse, de sa mauvaise humeur, de son découragement. Un retour de la plus vive sensibilité le transportait du désir de sauver cet homme ; il le trouvait si fort à plaindre, si innocent même, malgré son crime ; sa position le touchait si fort, qu'il se flattait de ramener les autres à son avis. Avidé, impatient de parler en sa faveur, il se hâta de regagner la maison de chasse, sans pouvoir s'empêcher, tout en courant, de prononcer d'avance son discours.

En rentrant dans la chambre du bailli, il y vit Albert, ce qui le préoccupa d'abord ; cependant il se remit aussitôt, et plaïda sa cause avec beaucoup de chaleur. Le bailli l'écoutait, en secouant la tête ; et quoique Werther lui prôgât, avec un air d'énergie que de vérité et de sentiment, tout ce qu'il était possible qu'un honnête put alléguer pour la justification d'un autre, on jugea bientôt que ce fut en pure perte. Le bailli ne le laissa pas même relever ; il répliqua très-vivement ce qu'il venait de dire, en le blâmant beaucoup de prendre la défense d'un assassin ; il lui fit voir que de cette manière toutes les lois, la sûreté publique seraient nulles ; et fin d'ajouta qu'il ne pouvait rien faire, dans cette circonstance, sans attirer sur lui la plus grande responsabilité ; qu'il fallait laisser à la justice son cours ordinaire, et ne point s'écarter de ses formes.

Werther, ne pouvant pas courir, se retrancha à prier le bailli de vouloir au moins fermer les yeux sur l'évasion de cet homme. Le bailli s'y refusa également. Albert, se mêlant alors du différend, prit le parti de son beau-père. Non, répéta plusieurs fois le bailli, non, il n'y a pas moyen de le sauver ! Werther, interdit, se retraits, l'âme pénétrée de douleur.

Un petit billet, trouvé parmi ses papiers, et qu'il avait sûrement écrit ce même jour, prouve assez combien ces paroles du bailli l'avaient affecté péniblement.

« Il n'y a pas moyen de te sauver, pauvre malheureux ! Non, nous ne pouvons pas être sauvés. »

La conduite d'Albert, touchant le prisonnier, avait infiniment déplu à Werther : il crut y remarquer quelque ressentiment contre lui, et quoiqu'il entrevit, par réflexion, qu'Albert et le bailli pouvaient bien ne pas avoir tort, son extrême sensibilité l'empêchait de s'en faire l'aveu.

Il s'est trouvé parmi ses papiers un autre billet, dont le contenu laisse croire qu'il s'adressait à Albert.

« À quoi sert de me dire, de me répéter, qu'il est bon, qu'il est généreux ? Ce a me déchire le cœur : il m'en coûte trop d'être juste ! »

La soirée étant des plus douces, et le temps au dégel, Charlotte revint à pied avec son mari. Pendant la route, ses regards se portaient de tous côtés, comme s'ils eussent cherché Werther. Albert mit la conversation sur son compte, et le blâma, mais sans humeur : il parla de sa passion malheureuse, en souhaitant qu'il fût possible de l'éloigner. Je le voudrais aussi par rapport à nous, ajouta-t-il à sa femme : je t'en prie même, songe aux moyens de changer ses relations avec toi, et de diminuer le nombre de ses visites ; car le public, qui les remarque, s'en entretient déjà. Charlotte ne répondit rien, Albert parut s'en affecter : au moins depuis ce moment il ne lui parla plus de Werther ; et, si il arrivait à sa femme d'en dire quelque chose, il gardait le silence ou changeait de propos.

La démarche inutile de Werther, pour sauver cet infortuné, fut en lui la dernière lueur d'une flamme prête à s'éteindre. Il n'en retourna que plus avant dans la douleur et l'inactivité ; mais ce qui l'accabla surtout, ce fut d'apprendre qu'on l'obligerait peut-être à déposer contre cet homme, qui persistait à nier son crime.

Tout ce qui pouvait lui être arrivé de fâcheux dans le cours de sa honteuse jeunesse, l'humiliation qu'il avait reçue, étant secrétaire d'ambassade, ses espérances détruites, tous ses chagrins pas éus, se reproduisaient confusément dans son âme. Tant de motifs réunis justifiaient à ses yeux cette profonde indolence, suite de sa faiblesse ou de son découragement, qui le rendait incapable des moindres choses. Et voilà comme, en s'abandonnant à ses idées singulières, à sa passion exaltée, à l'éternelle monotonie d'une pénible société avec la femme la plus aimable et la plus aimée, dont il troublait le repos, ses forces, ses efforts, ses démarches sans but comme sans espoir, l'entraînaient de plus en plus vers sa triste fin.

Quelques-unes de ses lettres, que nous allons joindre ici, renferment la preuve la plus forte de son inquiétude, de ses agitations perpétuelles, et de son dégoût absolu de la vie.

Le 12 décembre.

Cher Guillaume, me voici dans l'état que devaient éprouver ces malheureux que l'on croyait possédés du démon. Souvent il me prend un transport ; ce n'est point désir... C'est une rage interne, indicible, juré et à moi étouffer, prête à me déchirer le sein. Malheur, malheur à moi ! il faut alors que je sorte, il faut que j'erre parmi les scènes sombres et lugubres de cette saison ennemie des hommes.

Hier soir encore, je fus obligé d'aller dans la campagne. Le dégel étant venu tout à coup, l'on me dit que le débordement de la rivière et des ruisseaux avait inondé, depuis Wahlheim, mon vallon chéri. J'y courus vers minuit : quel spectacle effrayant ! Du haut d'un rocher, à la pâle clarté de la lune, je voyais les flois agités qui ensevelissaient les champs, les prairies, les buissons ; la vallée entière n'était plus qu'une mer orageuse tourmentée par les vents. Mais quand la lune, s'échappant de l'obscurité des nuages, vint à éclairer ce désordre imposant de la nature, à luire sur ces vagues blanchissantes qui s'échouaient avec fracas, je frissonnai d'abord ; puis je voulus m'y précipiter. Les bras étendus vers l'âme, j'aspirais d'être la-bas ; je me livrais à l'idée ravissante d'y anéantir toutes mes peines, toutes mes souffrances, d'y rouir avec les flois mugisants. — Quoi ! tu ne pus détacher tes pieds de la terre et brimer ton martyre !... Sans doute, mon heure n'est pas encore venue. O Guillaume ! comme je me sentais prêt à quitter la vie, pour voler sur les tourbillons, déchirer les nuages, bouleverser les flois ! L'instant de ma délivrance ne me causera-t-il pas un jour ces délices ?...

Mes regards alligés cherchèrent ensuite une petite place, où je m'étais assis pres d'un saule, avec Charlotte, dans une de nos promenades d'été ;... l'inondation la couvrait au-si, j'eus même peine à reconnaître le saule. Ah ! pensai-je, la prairie, les entours de la maison de chasse, nos jolis bosquets, tout sera ravagé par les eaux ! Et le passé rentrera dans mon âme, comme un prisonnier revêtu en songe les biens, les honneurs, qu'il a perdus. Je me retins donc... et je ne me le reproche pas, car je me sens vraiment le courage de mourir... Je serai... mais me voici encore si malade à une vieille femme qui ramasse du bois sec le long des haies, qui mendie son pain de porte en porte, pour adoucir, pour prolonger d'une minute sa triste et défaillante existence.

Le 14 décembre.

Qu'est-ce donc, mon cher ami ? je m'effraye de moi-même ! Mon amour pour elle n'est-il pas le plus sacré, le plus pur, le plus fraternel ? mon cœur forma-t-il jamais un seul désir coupable ?... Je n'en jurerais pour-

tant pas... et maintenant mes songes ! Oh ! que j'approuve l'idée d'attribuer à une influence extérieure des effets si contradictoires ! Cette nuit, je tremble de le dire, cette nuit je la tenais dans mes bras, je la pressais contre mon sein, je couvrais de mille baisers ses lèvres d'où s'échappaient les accents de l'amour. Je voyais, se partageais l'ivresse de ses regards. Dieu ! serait-ce un crime de ne me rappeler qu'avec délices ces ravissants transports ? Charlotte, ô ma chère Charlotte !... Mais c'en est fait de moi ; mes sens s'égarent ; je n'ai, depuis huit jours, aucune suite dans mes idées ; mes yeux se haignent de larmes, le malaise me poursuit, je suis partout bien. Ah ! je ferais mieux de partir !

Ce fut alors, ce fut au milieu d'une telle agitation, que Werther sentit s'affermir dans son âme sa résolution de quitter la vie. Depuis son retour auprès de Charlotte, c'était sa seule perspective, son unique espoir. Cependant il s'était proposé d'agir sans enthousiasme ni précipitation : il voulait ne faire ce dernier pas qu'avec le calme et la sécurité d'une volonté froidement réfléchie.

On entrevoit ses doutes, ses combats avec lui-même, dans ce petit billet sans date, trouvé parmi ses papiers, et qui était vraisemblablement le commencement d'une lettre à Guillaume.

Sa présence, son sort, l'intérêt qu'elle prend au mien, expriment encore quelques larmes de mon cerveau desséché.

Soulever la toile et passer derrière, voilà tout ! Pourquoi donc tant de façons ? parce qu'on ignore ce qui s'y fait, parce qu'on n'en revient plus. Ah ! comme notre imagination sait noircir tout ce qu'elle a de la peine à se figurer !

Enfin Werther, se familiarisant toujours davantage avec son funeste projet, en fit un parti fermement décidé ; c'est ce qu'annonce la lettre amplifiée suivante, qu'il écrivait à son ami.

Le 20 décembre.

Que je t'ai d'obligations, mon cher Guillaume, d'avoir relevé ce mot si fort à propos ! Oui, sans doute, je ferais mieux de partir ; mais je n'ai l'opte pas absolument la proposition de me rendre auprès de vous : j'aimerais du moins à faire quelque détour, vu surtout l'espoirance où nous sommes de la gelée et des beaux chemins. Je suis d'ailleurs bien sensible à ton offre de venir me chercher : diffère seulement d'une quinzaine de jours et jusqu'à nouvel avis de ma part. Il ne faut jamais rien précipiter, car quinze jours de plus ou de moins peuvent faire une si grande différence. Dis à ma mère que je lui demande de prier pour son fils, et de me pardonner tous les chagrins que je lui ai causés. Mon sort fut toujours d'affliger les personnes auxquelles je devais de la satisfaction. Adieu, le plus cher de mes amis ! Que Dieu repande toutes ses bénédictions sur toi. Adieu.

Comment venir à bout d'exprimer ce qui se passait alors dans l'âme de Charlotte, et ses dispositions tant à l'égard de son époux qu'à celui de son malheureux ami ? Cependant, la connaissance que nous avons de sa manière de penser nous permet de l'apprécier intérieurement ; et toute femme bonne et sensible pourra faire de même, en la jugeant d'après son propre cœur.

Rien, au reste, de plus certain que la volonté de Charlotte d'employer tous les moyens d'éloigner Werther. Si elle avait temporisé jusqu'alors, ce n'était qu'un ménagement de sa tendre amitié, qui sentait si bien l'immertume et l'extrême difficulté d'une pareille séparation. Mais il lui fallut d'autant plus s'y résoudre, que son mari continuait de parler sur ce point le même silence qu'elle observait de son côté. C'était donc par des effets qu'elle devait lui prouver combien ses sentiments la rendaient digne des siens.

Le même jour où Werther écrivait à son ami la dernière lettre que nous venons de rapporter (c'était le dimanche avant Noël), il alla le soir chez Charlotte, et la trouva seule. Elle s'occupait à arranger quelques bijoux qu'elle destinait à ses petits frères et sœurs pour leurs présents de Noël. Il se mit à lui parler du plaisir qu'auraient les enfants, et de cet heureux âge où l'ouverture subite de la porte, l'apparition du bel arbre orné de bougies, de sucreries et de pommes, causaient mille transports d'allégresse. Vous auriez aussi, lui dit Charlotte en tissant de cacher son embarras sous un aimable sourire, vous auriez, si vous êtes sage, une petite bougie et quelque autre chose... Qu'appellez-vous être sage ? s'écria-t-il ; comment dous-je, comment puis-je l'être, ma chère Charlotte ? — C'est jeudi soir la veille de Noël : les enfants viendront, mon père aussi, chacun aura son petit présent ; venez-y de même... mais pas avant... Werther re la interdit. — Je vous le demande, continua-t-elle, il le faut ; je vous le demande pour ma tranquillité. Non, les choses ne sauraient rester sur ce pied-là... Il détourna les yeux, et parcourut la chambre, répétant entre ses dents : Les choses ne sauraient rester sur ce pied-là ! Charlotte, voyant quelle impression venaient de lui faire ces paroles, chercha, mais en vain, par diverses questions, à le faire changer d'idée. Eh bien, s'écria-t-il, Charlotte, je ne vous reverrai plus ! Pourquoi cela, Werther ? lui dit-elle. Vous pouvez, vous devez nous revoir, mais un peu moins souvent. Que je vous plains d'être né avec cette fougue, cette opiniâtreté de caractère et de sentiment pour tout ce qui vous intéresse ! Calmez-vous, je vous prie, ajouta-t-elle en le prenant par la main :

vos talents, vos connaissances, vos talents, vous offrent tant de ressources agréables. Soyez homme, et détournez ce triste attachement d'une personne qui ne peut que vous plaindre... Il la regarda d'un air sombre et dépité. Elle retint sa main. Werther, lui dit elle, je vous demande un seul instant de tranquillité. Ne sentez-vous pas que vous vous abusez, que vous vous perdez volontairement ? Pourquoi donc moi, Werther, précisément moi, qui suis à un autre ? Ah ! je crains, je crains fort que ce désir de me posséder ne provienne que de l'impossibilité de le satisfaire. Il retira vivement sa main de la sienne, et, la fixant d'un œil presque indigné : La belle remarque ! s'écria-t-il, qu'elle est judicieuse et sage ! ne viendrait-elle pas d'Albert ? elle est si profonde... Chacun peut la faire, repartit-elle. Quoi ! ne resterait-il dans tout l'univers aucune femme selon votre cœur ? Faites-vous cet effort, cherchez-en une, et vous la trouverez, je vous assure. Depuis longtemps je m'inquiète, et pour vous et pour nous, du cercle étroit dans lequel vous vivez, il faut en sortir. Un voyage vous fera le plus grand bien. Partez, Werther ; allez chercher un objet digne de votre amour, et revenez ensuite goûter avec nous tous les charmes de l'amitié.

On pourrait, dit Werther avec un sourire amer, on devrait faire imprimer ces paroles pour servir de précepte : encore un peu de patience, ma chère Charlotte, et tout ira bien ! — Mais du moins, Werther, ne revenez pas avant la veille de Noël ! — Comme il allait répondre, Albert arriva ; ils s'abordèrent assez froidement, et marchèrent à côté l'un de l'autre dans la chambre, d'un air embarrassé. Quelques phrases, qu'ils s'adressèrent tour à tour, furent bientôt suivies du silence. Albert, ayant demandé à sa femme des nouvelles de certaines commissions qu'il lui avait données, et qu'il ne trouva pas faites, lui dit quelques mots qui parurent à Werther assez durs. Il voulut se retirer, n'en eut pas la force, et différa jusqu'à huit heures, sentant augmenter à chaque minute son humeur et son mécontentement : voyant enfin qu'on mettait le couvert, il prit sa canne et son chapeau. Albert l'engagea de rester ; mais ne prenant cette invitation que pour une simple politesse, il le remercia sèchement, et partit.

Il revint chez lui, enleva la lumière de son domestique qui voulait l'éclairer, et alla seul dans sa chambre. Ou l'entendit gémir, se parler à lui-même avec émotion, et marcher à très-grands pas : puis il se jeta tout habillé sur son lit, jusque vers onze heures, où son domestique hasarda d'entrer pour lui tirer ses bottes ; il le laissa faire, et lui défendit de paraître le lendemain avant qu'il l'appellât.

Le lundi matin, 21 décembre, il écrivit la lettre suivante, qu'on trouva cachetée sur son bureau, et qui fut remise à Charlotte après sa mort. Comme il résulte des circonstances qu'il l'avait écrite par fragments, je vais l'insérer de même ici.

Le sort en est jeté, ma chère Charlotte ! je veux mourir ; et je te l'écris bien tranquillement, sans aucuns transports romanesques, le matin du dernier jour où je dois te revoir. Quand tu liras cette lettre, ô mon amie, que ta froide tombe couvrira déjà mes restes inanimés et ce cœur si sensible, si malheureux, qui se retire, aux portes de la vie, pour fixer avec attendrissement ses dernières pensées sur toi. J'ai passé une nuit terrible, mais non, une nuit bienfaisante ; c'est elle qui m'a encouragé, décidé à mourir. Hier, en te quittant, saisi d'un trouble inexprimable, sentant succéder à l'extrême agitation de tous mes sens l'étroitesse horrible et glacée du désespoir, j'eus peine à gagner ma chambre. Hier de moi, je me jetai à genoux, et Dieu daigna m'accorder encore le soulagement de répandre quelques larmes. Mille idées, mille projets se combattaient dans mon cœur ; mais il n'y resta enfin que la seule et irrévocable pensée de la mort... Je me couchai, et ce matin, dans le calme de mon sommeil, je retrouvai cette pensée qui me répète avec force : il faut mourir !... Ce n'est pas le désespoir qui m'y porte ; c'est la certitude que j'ai rempli ma carrière, et que je ne me sachie pour toi. Oui, pourquoi te le cacher, il fallait que l'un de nous trois partit, et ce sera moi ! O Charlotte ! dans ce cœur déchiré par la rage, il s'élevait souvent glissé l'idée trop affreuse... de tuer toi, ma mère, toi-même ! Le dessein n'en est pris. Lors que dans une belle soirée d'été tu m'iras vers la colline, souviens-toi de ton ami ; souviens-toi de l'avoir aperçu tant de fois sortir du valon ; jette ensuite les yeux sur le cimetière qui le renferme, et vois comme au toucher du soleil le vent du soir agite l'herbe épaisse qui le couvre... J'étais tranquille en commençant ma lettre, mais maintenant, assailli par toutes ces idées, voilà que je pleure comme un enfant...

Vers dix heures, Werther appela son domestique, et lui dit, en s'habillant, qu'il partirait dans peu de jours, qu'en conséquence il eût soin d'arranger ses habits, et de tenir tout prêt à être emballé. Il lui ordonna aussi de demander les comptes de ce qu'il pouvait devoir, d'aller chercher quelques livres qu'il avait prêtés, et de payer pour deux mois de pauvres gens qu'il était dans l'usage d'assister chaque semaine.

Il se fit apporter à manger dans sa chambre, et monta ensuite à cheval pour se rendre chez le bailli, qu'il ne trouva pas. Il parcourut son jardin, plongé dans une rêverie profonde, et semblant rassembler pour la dernière fois les souvenirs les plus douloureux.

Les enfants ne le laisserent pas longtemps tranquille ; ils coururent après lui, et lui racontèrent, tout en sautant, que quand demain et un

autre demain, puis un jour encore, seraient passés, ils iraient recevoir de Charlotte leurs présents de Noël, en ajoutant toutes les merveilles que leur petite imagination s'en figurait d'avance. Demain! s'écria Werther, puis un autre demain, et un jour encore! Il les embrassa tendrement, et se préparait à les quitter, lorsque le plus jeune le retint pour lui confier tout bas que ses grands frères avaient écrit de bien beaux compliments du nouvel an, un pour le papa, un autre pour Albert et Charlotte; qu'il y en avait aussi un pour monsieur Werther, et qu'ils iraient les présenter de bonne heure le premier jour de l'an. Ce dernier trait l'accabla; il leur donna quelque chose à tous, les chargea de ses compliments pour le bailli, et partit, les larmes aux yeux.

Il rentra chez lui vers cinq heures, dit à la servante d'avoir soin de son feu et de l'entretenir jusque dans la nuit. Il ordonna de plus à son domestique de mettre ses livres, ainsi que son linge, au fond de sa malle, et de préparer ses habits; ensuite il écrivit, suivant toute apparence, ce passage de sa dernière lettre à Charlotte:

« Tu ne m'attends pas; tu crois que je t'obéirai, que je ne te reverrai que la veille de Noël; non, Charlotte, aujourd'hui ou jamais. La veille de Noël, tu tiendras ce papier d'une main tremblante, et tu l'arroseras de tes larmes. Je veux, je dois partir: ah! que je suis content d'être d'icidé!

Durant ce temps, la situation de Charlotte s'était singulièrement changée. Depuis son dernier entretien avec Werther, elle avait senti combien il lui serait affreux de s'éloigner d'elle, et tout ce qu'une séparation si cruelle aurait d'accablant pour l'un et pour l'autre.

Elle avait dit, comme par hasard, en présence de son mari, que Werther ne reviendrait pas avant la veille de Noël; et Albert s'était rendu chez un bailli du voisinage, où il avait à traiter différentes affaires qui l'obligeaient de s'absenter une nuit.

Charlotte n'avait alors près d'elle aucun de ses jeunes frères ou sœurs. Seule, elle s'abandonnait à des idées mélancoliques sur son sort passé et futur: elle se voyait unie pour toujours à un homme dont elle connaissait l'amour et la fidélité, qu'elle aimait vraiment du fond de son cœur, et dont le caractère doux et confiant lui semblait de toutes les faveurs du ciel la plus propre à assurer le bonheur d'une honnête femme; elle sentait la force des liens indissolubles qui l'attachaient à elle et à ses enfants. Mais, d'un autre côté, Werther lui était devenu si cher; la sympathie de leurs âmes s'étant manifestée si vivement, dès les premiers instants de leur connaissance. D'ailleurs la douce habitude de se voir, d'exister presque en commun, avait produit sur elle une impression qui ne pouvait plus s'effacer. Accoutumée, comme elle l'était, à lui voir partager ses pensées les plus intéressantes, son éloignement allait laisser dans toute son existence un vide, que rien ne pouvait remplir. Oh! quelle eût été sa joie de ne voir en lui qu'un frère... ou de lui faire épouser une de ses amies; moyen qu'elle jugeait propre à rétablir entre Albert et lui leur ancienne intimité.

Son imagination venait de passer en revue le cercle entier de ses connaissances, et découvrait dans chacune quelque défaut; elle n'en voyait point de tel elle eût fait avec plaisir l'épouse de Werther.

C'était ainsi que la pauvre Charlotte se perdait dans ses réflexions, sans vouloir s'avouer son vrai secret de le garder pour elle; car elle en voyait à tous égards l'impossibilité. Son caractère, ordinairement si égal, si gai, si ouvert et toujours si facile à consoler, commençait à sentir les atteintes d'une véritable tristesse: son cœur oppressé se fermait à l'espoir du bonheur, et un nuage épais couvrait ses yeux.

Il pouvait être six heures et demie quand elle entendit Werther monter l'escalier; elle le reconnut d'abord à sa démarche et bientôt à sa voix: comme le cœur lui battait à son approche! On oserait assurer que ce fut pour la première fois. Elle eût vraiment souhaité de pouvoir se faire nier, mais il n'en était plus temps; et dès qu'il parut, elle s'écria fort émue: Vous manquez à votre parole!... Je ne vous l'avais pas donnée, lui répondit-il. Au moins, continua Charlotte, vous avez bien peu d'égards à ma prière; elle intéressait pourtant le repos de tous deux.

Son embarras s'augmentant de plus en plus, elle envoya chercher deux de ses amies, pour ne pas rester seule avec Werther. Il posa sur une table des livres qu'il avait apportés, et lui parla de quelques autres: pendant ce temps, le cœur de Charlotte désirait tour à tour de voir accepter ou refuser son invitation par ses amies; la servante reparut avec les excuses de ces dames.

Elle voulut d'abord faire travailler cette fille dans la chambre voisine, et puis elle changea d'avis. Tandis que Werther allait et venait dans l'appartement, elle s'approcha de son clavecin, et commença un menuet dont elle ne put venir à bout. Elle se remit enfin, et vint tranquillement s'asseoir à côté de Werther, qui avait pris sur le sofa sa place accoutumée.

N'avez-vous rien à lire? lui dit-elle. Il n'avait rien apporté. Cherchez dans ce tiroir, poursuivit Charlotte; vous y trouverez votre traduction de quelques chants d'Ossian: je ne l'ai pas encore lue, car j'espérais toujours que vous me la liriez vous-même; mais depuis longtemps vous n'êtes bon à rien. Il sourit, alla prendre sa traduction, tressaillit en y portant la main, et ses yeux en la parcourant se remplirent de larmes: il s'assit, et commença sa lecture:

« Etoile, compagne étincelante de la Nuit, ô toi qui, t'élançant des nuages du couchant, brilles d'un éclat si vif et si pur en traversant les

ciens, que regardes-tu sur la terre? Les vents orageux se taisent; le bruit du torrent se fait entendre dans le lointain; la mer écumeante se brise doucement contre la roche silencieuse; l'on distingue le faible bourdonnement des insectes du soir. Charmante étoile, que regardes-tu? Mais tu disparais en souriant: les vagues l'ouvrent avec joie leur sein et s'empresment de baigner ta chevelure rayonnante. Adieu, lumière pleine de douceur!... Que le génie d'Ossian vienne briser à ta place!

« Oui, je le sens dans toute son énergie; c'est lui qui me présente les ombres de mes amis, tels qu'ils furent jadis rassemblés sur la colline de Lora... Je te revois, grand Fingal, t'élevant comme une colonne de nuages au milieu de tous tes héros! C'est vous, nobles bardes, enfants de l'harmonie, vénérable Ullin, majestueux Ryno, Alpin à la voix mélodieuse, et toi aussi, tendre et plaintive Minona. O mes amis, comme vous êtes changés, depuis ces fêtes pompheuses de Selma où nous nous disputions le prix du chant, semblables alors aux zéphirs du printemps, quand ils viennent avec un doux murmure agiter tour à tour l'herbe naissante.

« Ce fut dans une de ces fêtes que nous te vîmes, céleste Minona, l'embellir encore de tes larmes et du désordre de ta chevelure flottante au gré des vents... Quelle impression ta voix touchante porta dans l'âme de ces héros! Souvent ils avaient vu la tombe de Salgar et la sombre demeure de la blanche Colma, de cette infortunée Colma, à qui Salgar avait promis de revenir la chercher sur la colline. La nuit descend autour d'elle; elle se voit seule et abandonnée. Ecoutez ses accents douloureux.

COLMA.

« Il est nuit!... Me voilà seule, seule et délaissée sur cette colline battue par l'orage! J'entends gronder les vents: le torrent tombe en mugissant du haut du rocher; pas une cabane pour me garantir de la pluie. Ah! malheureuse, je suis abandonnée!

« Sors, ô lune, des nuages qui t'environnent! Etoiles de la nuit, paraissent-elles quelque lueur bienfaisante ne me guidera-t-elle pas vers le lieu où est mon amant? Sans doute il se repose des fatigues de la chasse, son arc détendu à ses côtés, et ses chiens haletants autour de lui. Hélas! il faudra donc que je passe ici la nuit, toute seule sur ce rocher! Le bruit des torrents et des vents redouble encore, et je ne puis entendre la voix de mon bien-aimé.

« Ah! Salgar, pourquoi tardes-tu? Salgar peut-il manquer à sa parole? Voilà pourtant le rocher; voilà l'arbre et le ruisseau où tu me promis de revenir avant la fin du jour! te serais-tu égaré? Cruel, c'est pour toi que j'ai quitté mon père et mon frère, que j'ai fui leur orgueil! Depuis longtemps nos familles se détestent; mais tu le sais, ô Salgar, si nous pouvions nous haïr?

« Vents, cessez un instant! torrents, apaisez-vous! laissez parvenir ma plainte jusqu'à mon ami. Salgar, Salgar, c'est moi qui l'appelle: voilà l'arbre et le rocher où ta chère Colma l'attend. Viens, viens, ne tarde donc plus!

« Enfin la lune paraît; l'onde brille au fond du vallon; je vois bianchic la tête des rochers, et il n'est point sur leurs cimes. Aucun de ses chiens ne m'annonce sa venue. Pauvre malheureuse! faut-il que je reste seule ici?

« Mais qui vois-je étendu sur cette bruyère?... serait-ce mon amant? serait-ce mon frère?... ô mes amis! répondez-moi. Dieu! quel silence! comme il me déchire l'âme... Ah! ils sont morts! leurs épées sont teintes de sang! O mon frère, mon frère, pourquoi as-tu tué Salgar? Cher Salgar, pourquoi avoir tué mon frère? je vous aimais tant tous les deux! Mon Salgar était le plus beau des mortels; mon frère, la terreur des guerriers. Amis de mon cœur, entendez ma voix! mais, hélas! ils se taisent pour toujours! leurs cœurs sont glacés, et ne battent plus sous ma main!

« Ombres chéries, répondez-moi du haut de ces rochers, du sein de la tempête. Parlez, ne redoutez pas mon effroi? dites, dites-moi où est le lieu de votre repos, dans quelle grotte puis-je vous trouver?... Hélas! je n'entends pas leur voix plaintive; aucune réponse ne vient à mon oreille dans les intervalles de l'orage.

« Je m'assieds seule avec ma douleur, et je vais attendre dans les larmes le retour du matin. Amis des morts, creusez leurs tombes, mais ne la fermez pas que Colma n'y soit aussi; ma vie s'évanouit comme un songe: que ferai-je encore sur la terre? Je vous suis, objets de ma tendresse; nous reposerons ensemble près de la source qui tombe du rocher... Quand la nuit enveloppera la colline, mon esprit, porté sur les vents qui traversent cette bruyère, viendra déplorer la mort de mes amis. Le chasseur, en m'entendant sous sa hutte de feuillage, sera saisi d'un effroi mêlé de charme; car mes accents seront aussi doux qu'ils m'étaient chers tous les deux.»

« Ainsi chantait Minona, fille de Thorman; et son visage se couvrait d'une aimable rougeur. Nos cœurs étaient serrés, et nos larmes coulaient pour Colma.

« Ullin s'avance avec sa harpe, et nous fit entendre les chants d'Alpin... La voix d'Alpin était attendrissante, et l'âme de Ryno était de feu; mais alors ils dormaient déjà dans la tombe, et leur voix ne retentissait plus dans Selma. Ullin, revenant un jour de la chasse, entendit leurs chants remplis de douceur, mais de tristesse. Ils déploraient la chute de

Morar, le premier des héros ; il avait l'âme de Fingal ; son épée était redoutable comme celle d'Oscar ;... mais il périt ; son père le pleura, et sa sœur répandit des torrents de larmes. Cette sœur désolée, c'était Minoua elle-même. Aux premiers accents d'Ullin, elle s'éloigna, semblable à la lune qui prévoit l'orage et cache sa belle tête dans un nuage. Je jouai de la harpe avec Ullin, et nos chants plaintifs commencèrent :

RYNO.

« Les vents et la pluie ont cessé ; le milieu du jour est calme ; les nuages se dispersent et volent dans les airs. La lumière inconstante du soleil semble fuir sur les coteaux. Le torrent de la montagne roule dans la vallée ses eaux rougeâtres : ton murmure me plaît, ô torrent ! mais j'aime encore plus cette voix qui pleure les morts ; c'est un vieillard courbé sous le poids des années ; ses yeux sont rougis par les larmes. Ah ! enfant des concerts, pourquoi seul ainsi sur cette roche déserte ? pourquoi gémis-tu, comme le vent dans la forêt, ou comme les vagues sur le rivage solitaire ? »

ALPIN.

« Ryno, mes pleurs sont pour les morts, ma voix pour les habitants de la tombe. Tu es debout maintenant, ô jeune homme ! tu brilles aujourd'hui des grâces et de la force de ton âge ; mais tu tomberas comme Morar, et tes amis désolés viendront s'asseoir sur ta pierre : ton souvenir même s'évanouira de ces lieux, et ton arc restera détendu dans ta demeure.

« Tu étais léger, ô Morar, comme le cerf de la colline, terrible comme le météore enflammé : ta fureur égalait la tempête ; ton épée, dans les combats, lançait tous les feux de l'éclair ; ta voix retentissait comme le fracas du torrent gonflé par la pluie, ou comme le bruit lointain du tonnerre. Combien de héros succombèrent sous tes coups ! le feu de ta colère consumait les guerriers. Mais, au retour de la guerre, que ta voix était douce, ton visage paisible et serein : tu ressemblais au soleil après l'orage, à la lune dans le silence de la nuit ; ton âme était comme le sein calme d'un lac, lorsque les vents sont muets dans les airs.

« Mais maintenant, que ta demeure est étroite et sombre ! en trois pas je mesure l'espace qui te renferme. O toi, qui fus si grand, quatre pierres couvertes de mousse sont le seul monument qui te rappelle à la mémoire des hommes ! un arbre dépouillé de ses feuilles ; une herbe élevée, le jouet des vents, voilà tout ce qui indique à l'œil du chasseur le tombeau du puissant Morar ! Tu n'as point laissé de mère pour te pleurer, ni d'amante pour baigner ta pierre funèbre des larmes de l'amour : elle est morte, celle qui te porta dans son sein, et la fille de Morglan n'est plus !

« Ah ! quel est ce vieillard appuyé sur son bâton ? sa tête vénérable est blanchie par les ans ; ses yeux sont fatigués de larmes : c'est ton père, ô Morar ! ton père, qui n'avait d'autre fils que toi ! Le bruit de ton courage et de tes exploits était parvenu jusqu'à lui ; il avait appris la fuite de tes ennemis dispersés ; ah ! pourquoi n'apprit-il pas aussi ta blessure ? Pleure, père infortuné, pleure ; mais ton fils ne peut plus l'entendre : le sommeil de la mort est trop profond, sa couche humide trop avant sous la terre. Morar ne te répondra plus ; il ne se lèvera plus à ta voix. Quand le rayon du matin percera-t-il la nuit du tombeau, pour lui annoncer l'heure de son réveil ?

« Adieu pour jamais, le plus brave des hommes ! Conquérant intrépide, le champ de bataille ne te verra plus ! l'ombre des forêts ne sera plus éclairée de la splendeur de ton armure ! tu ne laisses pas de postérité ; mais les champs d'Alpin l'en tiendront lieu, et conserveront ta mémoire ; ils transmettront aux siècles les plus reculés le grand, l'illustre nom de Morar. »

« Ces chants lugubres énumèrent vivement tous les héros ; mais le soupir le plus profond partit du cœur d'Armin : ils lui retraçaient l'image de son fils, mort à la fleur de son âge. Carmor, prince de Galmal était auprès du vieillard. Armin, lui dit-il, pourquoi gémir ainsi ? une si douce harmonie porte l'attendrissement et la consolation dans les âmes ; et elle ressemble à la vapeur qui s'étend du lac sur tout le vallon, et pénètre dans les fleurs : bientôt le soleil reparait, et la vapeur légère s'évanouit. Pourquoi donc cette douleur, digne souverain de l'île de Gorma ? »

ARMIN.

« Oui, je suis triste ; et quel sujet n'ai-je pas de l'être ! Carmor, tu n'as point perdu un fils et une fille incomparable : ton brave Colgar existe ; ta chère Amira fait toujours les délices de ton cœur, et tu vois fleurir les rejetons de ta famille : mais Armin reste le dernier de sa race. O Daura ; ô ma fille ! dans quelle obscurité, dans quel sommeil sont ensevelis tes jeunes appas !... quand te réveilleras-tu, pour me faire entendre la douceur de tes chants ? Levez-vous, vents d'automne, levez-vous ; soufflez sur la noire bruyère ! torrents des montagnes, rugissez ; et vous, tempêtes, grondez dans la cime des chênes ! Balle sur les nuages entr'ouverts, ô lune ! montre par intervalles ta face mélancolique ! rappelle à mon âme cette nuit cruelle où je me vis enlever mes enfants, où le vaillant Arindal périt, où la charmante Daura s'est éteinte.

« O Daura ! ô ma fille ! tu étais belle, aussi belle que la lune sur les collines de Fura ; tu étais blanche comme la neige en tombant des cieux, douce comme l'haleine du zéphyre ! Arindal, rien n'égalait la force de ton arc et la rapidité de ta lance dans les combats : ton regard ressemblait à la sombre vapeur qui s'élève sur les flots, et ton bouclier au nuage qui porte la foudre.

« Armar, guerrier fameux, vint à ma demeure, et rechercha l'amour de Daura, il parvint bientôt à l'obtenir : leurs amis concevaient d'une si belle union la plus flatteuse espérance.

« Le fils d'Odgal, Erath, furieux de la mort de son frère, qu'Armar avait tué, arriva déguisé en vieux matelot ; sa barque, flottant sur les vagues, était agréable à voir ; des cheveux blancs donnaient à son air réfléchi un caractère imposant. O la plus belle des femmes, dit-il, aimable fille d'Armin, tu vois ce rocher qu'environne la mer, à si peu de distance de nous ; c'est là qu'Armar attend sa chère Daura ; il m'envoie pour y conduire sur les vagues le tendre objet de son amour.

« Daura crédule le suit ; elle appelle Armar, mais l'écho du rocher répond seul à sa voix. Armar, répète-t-elle, Armar, mon cher aïeul, pourquoi te plaire à m'inquiéter ? écoute, entends ma plainte : ô mon beau, mon jeune ami, c'est ta Daura qui t'appelle !

« Le perfide Erath regagne la terre, avec un sourire infernal. Elle redouble ses cris ; elle appelle son père, son frère : Arindal ! Armin ! personne de vous ne viendra-t-il me secourir ?

« Enfin, sa voix parvient jusqu'au rivage. Arindal, mon fils, descendait de la colline, couvert des dépouilles de sa classe ; ses flèches s'entre-choquaient à son côté ; son arc était dans sa main ; cinq dogues d'un gris noirâtre suivaient ses pas. Il voit le traître Erath sur le rivage ; il l'atteint, le saisit, et l'attache à un chêne : de forts liens garrottent tous ses membres ; il pousse d'affreux hurlements.



Le clavecin.

« Arindal s'élance dans le bateau et s'empresse d'aller chercher Daura ; mais Armar accourt ; aveuglé par sa rage, il décoche sa flèche : elle siffle et s'enfonce dans le cœur de mon cher Arindal ! O mon fils, tu meurs, au lieu du perfide Erath ! la barque atteignait la roche ; il y tombe, et son âme s'envole. Quel fut ton désespoir, pauvre Daura, en voyant ruisseler le sang de ton frère !

« Les vagues mettent en pièces le bateau. Armar se jette à la nage, résolu de sauver son amante ou de périr. Soudain un coup de vent fond du haut de la colline. Armar s'abîme, et ne reparait plus.

« Seule sur le rocher que la mer environne, ma fille faisait retentir l'air de ses plaintes. Son père entendait ses cris redoublés, et son père ne pouvait la secourir ! Toute la nuit, je restai sur le rivage, j'envoyais ma fille à la faible clarté de la lune ; toute la nuit, j'entendis ses cris : le vent soufflait avec furie, et la pluie orageuse battait les flancs de la montagne. Avant que l'aurore parut, sa voix s'affaiblit par degré et s'éteignit comme le murmure du vent dans les fentes du rocher. La douleur avait épuisé ses forces, elle expira, et te laissa seul, malheureux Armin ! tu as perdu le fils qui faisait ton appui dans les combats ; tu as perdu la fille qui faisait ton orgueil au milieu de ses compagnes.

« Toutes les fois que la tempête descend de la montagne, toutes les fois que le vent du nord soulève les flots, je vais m'asseoir sur le rivage

écumant, et mes regards s'attachent sur le rocher fatal. Souvent, au déclin de la lune, j'entrevois les ombres de mes enfants qui s'entretenaient tristement ensemble. »

Un torrent de larmes que répandit Charlotte, et qui la soulagea beaucoup, interrompit en cet endroit la lecture de Werther. Il jeta son manuscrit, lui prit la main, et l'arrosa de ses pleurs. Charlotte s'appuyait sur son autre bras, les yeux cachés dans son mouchoir. Ils étaient tous deux prodigieusement émus, car ils sentaient leur propre malheur dans le sort de ces nobles infortunés; ils le sentaient ensemble, et leurs larmes se mêlaient. Les yeux et les lèvres de Werther imprimaient au bras de Charlotte l'ardeur qui les consumait; elle tressaillait et voulait se lever; mais la douleur et la compassion l'agitaient, l'oppressaient de plus en plus. Elle essaya de se calmer, puis, en sanglotant, le pria, d'une voix vraiment divine, de continuer sa lecture. Werther, tremblant, le cœur déchiré, ramassa son manuscrit, et poursuivit ainsi, à mots interrompus :

« Pourquoi me ranimer, vent du printemps? tu me flattes, et tu me dis : Je répands sur toi la rosée céleste. Mais voici l'instant qui doit me flétrir; elle s'approche, la tempête qui jonchera la terre de mes feuilles. Demain viendra le voyageur; il viendra, celui qui a vu ma beauté : ses yeux me chercheront autour de lui, et ils ne m'y trouveront plus. »

Toute la force de ces paroles se fit sentir au cœur du malheureux. Dans l'excès de son désespoir, il tombe aux pieds de Charlotte, s'empare de ses mains, et les presse sur ses yeux, sur son front. Charlotte semble pressentir son affreux projet; elle se trouble, lui serre les mains contre son sein vivement ému, se penche vers lui par un mouvement de compassion, et leurs joues brûlantes se rencontrent; l'univers disparaît pour eux. Il entrelace ses bras autour d'elle, l'embrasse avec transport, et mille ardents baisers se succèdent sur ses lèvres tremblantes de surprise et d'amour. Werther! Werther! lui disait-elle d'une voix étouffée, en détournant la tête, en le repoussant d'une main faible. Werther! s'écriait-elle enfin avec toute l'énergie de la vertu et du sentiment; il n'y put résister, l'échappa de ses bras, et se prosterna devant elle, au comble de l'égarement. Non moins agitée que lui, le cœur oppressé, palpitant à la fois de colère et d'amour, elle se lève vivement. C'est pour la dernière fois, Werther! lui dit elle; vous ne me reverrez plus! Et, jetant sur l'infortuné un dernier regard de tendresse, elle court s'enfermer dans la chambre voisine. Werther étendit les bras vers elle, sans oser la retenir. Assis sur le plancher, la tête appuyée sur le sofa, il resta dans cette position plus d'une demi-heure, jusqu'à ce qu'il entendit du bruit; c'était la servante qui venait mettre le couvert. Il fit quelques tours dans la chambre; puis, quand il se revit seul, il s'approcha de la porte du cabinet, et y dit à voix basse : Charlotte! ma chère Charlotte! encore un mot; seulement un adieu! Elle ne répondit pas. Il attendit, répéta sa prière, prêta en vain l'oreille. Enfin, il s'arracha de cette porte, s'écriant : Adieu donc, Charlotte! adieu pour toujours!

Il fut à la porte de la ville; les gardiens, qui le connaissaient, le laisserent passer sans mot dire. Il pleuvait et neigeait; cependant il ne rentra que vers onze heures du soir. Son domestique s'aperçut qu'il lui manquait son chapeau, mais il n'osa lui en parler, et le déshabilla; tout était mouillé. On a retrouvé depuis son chapeau au sommet d'un roc qui penche sur le vallon; et c'est une chose inconcevable qu'il ait pu, dans une nuit si obscure, si humide, atteindre jusque-là sans se précipiter.

Il se coucha et dormit longtemps. Son domestique, lorsqu'il l'appela le lendemain pour lui apporter son café, le trouva qui écrivait sans doute le passage suivant de sa lettre à Charlotte :

« C'est donc pour la dernière fois que je viens de rouvrir les yeux. Ah! ils ne reverront plus le soleil; un temps sombre et nébuleux l'empêche de paraître. Oui, prends le deuil, ô nature! car ton fils, ton ami, ton amant, s'approche de sa fin. Chère Charlotte, ce que j'éprouve est unique, et cependant rien ne ressemble plus à un rêve que de se dire : Voici ton dernier matin. Le dernier; ô Charlotte! je ne puis concevoir ce mot-là. Aujourd'hui je suis debout, jouissant de toute ma force, et demain je serai sans mouvement étendu sur la terre. Mourir! qu'est-ce que cela signifie? savons-nous ce que nous disons, quand nous parlons de la mort? J'en ai tant vu mourir! mais telle est l'insuffisance de l'homme, qu'il ne peut se former l'idée ni du principe ni du terme de son existence. Maintenant je suis encore à moi; que dis-je! à toi, tout à toi, ô ma bien-aimée! et dans quelques minutes... éloigné, séparé... peut-être pour jamais... Non, ma Charlotte, non!... Comment serais-je ancêtre? comment pourrais-tu l'être?... Le néant!... qu'est-ce encore? rien qu'un mot, rien qu'un simple son, qui ne peut aller jusqu'à ma pensée... Mais la mort, ô ma Charlotte! et la fosse humide, si étroite, si sombre!... J'eus jadis une amie, qui tint lieu de tout à ma jeunesse délaissée. Elle mourut; je suivis son convoi. J'étais au bord de sa fosse quand on y descendit son cercueil; j'entendis le froissement des cordes qu'on en retirait, le retentissement souterrain de la première pelée de terre tombant sur cette caisse fatale, et son triste bruit, toujours de plus en plus sourd, jusqu'à ce que la fosse fût comblée!... Je tombai à côté, saisi, troublé, déchiré; mais je ne concevais ni ce qui m'arrivait... ni ce qui va m'arriver... Mourir! tombeau! non, je ne comprends pas ces mots-là!

« Pardonne, pardonne-moi! O jour d'hier! que ne fus-tu le dernier de ma vie! Creature angélique, j'ai donc pu pour la première fois, sans in pitié et sans alarmes, sentir mon âme s'embraser de cette pensée ravissante. Elle m'aime, je suis aimé de Charlotte! Il brûle encore sur mes lèvres, ce feu sacré qu'y portèrent les tiennes; mon cœur s'est rempli d'une volupté nouvelle. Oh! pardonne, pardonne-moi!

« Oui, je le savais que je t'étais cher; je m'en aperçus bien, dès ces premiers regards si expressifs que tu arrêtas sur moi, dès la première fois que tu me serras la main. Et pourtant, quand je m'éloignais de toi, quand je voyais Albert à tes côtés, je retombais dans la plus douloureuse incertitude.

« Te souvient-il des fleurs que tu m'envoyas, lors de cette fâcheuse société où tu ne pus me rien dire, ni seulement me tendre la main? Je passai la moitié de la nuit à genoux devant ces fleurs, gage si chéri de ton amour. Mais, hélas! cette touchante impression s'est aussi dissipée, comme le sentiment de la grâce s'efface peu à peu dans l'âme d'un fidèle, après avoir, avec des transports célestes, participé aux plus divins mystères.

« Tout passe; mais une éternité ne saurait éteindre cette ardeur brûlante qu'hier je respirai sur tes lèvres, qui circule dans tous mes sens! Elle m'aime! ce bras s'est pressé autour d'elle; ces lèvres ont tremblé sur ses lèvres; cette bouche a balbutié sur la sienne! Elle est à moi! Oui, oui, ô Charlotte! à moi pour jamais!

« Et qu'importe qu'Albert soit ton époux? Ton époux!... mais ce n'est que pour ce monde; ce ne peut être qu'en ce monde un péché de t'adorer, de vouloir t'enlever de ses bras dans les miens. C'est donc là un péché? Eh bien, je m'en punis : au moins j'en ai joui, de ce péché; j'en ai savouré tous les charmes, toutes les délices; j'ai goûté un baume qui ranime mon cœur. De ce moment, tu es à moi; tu m'appartiens. O ma Charlotte! je te précède, je vais vers mon père, vers notre père commun; je lui confierai mes peines, et il me consolera jusqu'à ton arrivée. Alors je vole à ta rencontre; je me saisis, je m'empare de toi, pour unir, pour confondre nos âmes à la vue de l'Être suprême dans d'éternels embrassements.

« Ceci n'est pas un rêve; ce n'est point délire; mes yeux s'ouvrent au bord de la tombe. Nous en sortirons, nous nous retrouverons, nous verrons ta mère! Je vais la joindre, lui épancher mon cœur! Ta mère, ô Charlotte! ta mère qui est ton image! »

Vers onze heures, Werther demanda à son domestique si Albert était de retour. Il lui répondit qu'il avait vu ramener son cheval; sur quoi Werther lui remit ce petit billet ouvert :

« Faites-moi le plaisir de me prêter vos pistolets pour un voyage que je me propose de faire. Adieu, portez-vous bien. »

La pauvre Charlotte avait passé une nuit fort agitée. Tout ce qu'elle avait craint venait d'arriver, mais d'une manière qu'elle n'eût soupçonnée jamais. Son sang si pur, qui coulait toujours avec tant de facilité dans ses veines, y bouillonnait alors avec force; mille sensations confuses détruisaient la paix de son cœur. Était-ce le feu des embrassements de Werther qui s'était glissé jusque dans son sein? était-ce le mécontentement de sa témérité, ou bien une triste comparaison de sa situation présente avec ces jours de calme, de sécurité, d'innocence, qu'elle voyait s'évanouir? Comment se présenter à son mari? comment s'y prendre pour un aven qu'elle se sentait très-disposée à lui faire, mais sans avoir la force de le risquer? Ils avaient depuis si longtemps gardé le silence à cet égard; fallait-il donc qu'elle le rompît la première, qu'elle prît sur-tout un si mauvais moment pour lui faire une pareille découverte, redoutant déjà son humeur à la simple nouvelle de la visite de Werther? Et comment y ajouter encore une catastrophe si inattendue? Pouvait-elle espérer qu'Albert l'envisagerait sans injustice, sans prévention, elle qui craignait alors de lui dévoiler ses pensées? Mais, d'un autre côté, lui restait-il quelque moyen de se déguiser aux yeux de son mari, qu'elle avait si bien accoutumée à lire jusqu'aux moindres émotions de son cœur? Tout cela la plongeait dans un extrême embarras, au milieu duquel ses pensées se ramenaient toujours sur Werther, qu'elle sentait perdu pour elle, qu'elle ne pouvait plus recevoir, qu'il lui fallait, hélas! abandonner à lui-même, et qu'elle laissait sans consolations sur la terre.

Combien Charlotte s'affligeait alors de cette réserve qui avait régné entre eux jusque-là, et qu'elle ne savait encore comment s'expliquer! Des êtres si bons, si discrets, ont coutume de dissimuler leurs peines intérieures; chacun taisait ses prétentions et ses sujets de plaintes. Aussi leur liaison s'altéra-t-elle au point qu'ils ne s'ouvrirent pas davantage dans le moment décisif. Avec un peu plus de confiance, l'amour et l'indulgence, se succédant tour à tour dans leurs cœurs, les eussent sans doute disposés à s'entendre; et peut-être y aurait-il eu moyen de sauver encore notre ami.

Une circonstance toute particulière aggravait leur triste position. Les lettres de Werther nous prouvent qu'il n'avait jamais caché son désir de quitter la vie; Albert lui en avait souvent fait la guerre; Charlotte s'en

était aussi entretenue quelquefois avec son mari, qui, d'après son horreur pour le suicide, témoignait avec une vivacité, fort étrangère d'ailleurs à son caractère, qu'il doutait infiniment du sérieux de ce projet; il s'était même permis quelques railleries là-dessus, et avait communiqué son incrédulité à Charlotte. Mais, si d'un côté cela servait à la tranquilliser quand ses images funèbres se reproduisaient devant ses yeux, cela l'empêchait aussi de communiquer à son mari les inquiétudes qui la tourmentaient dans ce moment.

Albert revint; Charlotte le reçut avec une joie affectée. Il n'était pas content, n'ayant pu terminer ses affaires avec le bailli, homme aussi vétilleux que tracassier; et les mauvais chemins avaient achevé de le mettre de mauvaise humeur.

Il s'informa s'il n'y avait rien de nouveau: elle se hâta de lui répondre que Werther était veau la veille. Il lui demanda s'il était arrivé des lettres dans son absence: elle lui dit qu'on les avait mises avec quelques paquets sur son bureau; il s'y rendit, et Charlotte resta seule. La présence de l'homme qu'elle aimait, qu'elle respectait, avait changé la disposition de son cœur; le souvenir de sa générosité, de sa bonté, de son amour, rendait du calme à ses esprits; un mouvement secret la portait à la suivre; elle prit son ouvrage et alla le joindre dans son cabinet, comme cela lui arrivait souvent. Elle le trouva occupé à ouvrir et à lire ses paquets; le contenu de quelques-uns ne lui paraissait pas agréable: elle lui fit diverses questions auxquelles il répondit fort laconiquement, puis se mit à écrire sur son pupitre.

Une heure s'était ainsi passée, et les réflexions de Charlotte devenaient de plus en plus sombres. Elle sentait toute la difficulté de découvrir à son mari le sujet de sa peine, quand même elle l'eût trouvé de la meilleure humeur possible; les efforts qu'elle faisait pour cacher ses larmes et sa douleur ne servaient qu'à l'augmenter davantage.

L'apparition du petit domestique de Werther vint mettre le comble à son embarras; il remit le billet à Albert, qui se tourna froidement vers sa femme, en disant: Donne-lui les pistolets.... Je lui souhaite un bon voyage. Ces mots furent un coup de foudre pour Charlotte; elle hésitait à se lever: enfin, toute tremblante, elle s'avança lentement vers le mur, prit les pistolets, en essuya la poussière, et ne pouvait se résoudre à les donner, quand un coup d'œil expressif d'Albert l'y obligea. Elle remit au jeune homme l'arme fatale, sans pouvoir prononcer un seul mot. Albert sortit; elle plia son ouvrage, et se retira dans sa chambre, dévorée d'inquiétudes: son cœur lui présageait les choses les plus sinistres. Quelquefois elle voulait aller se jeter aux pieds de son mari pour lui tout avouer, l'aventure de la veille, sa faute, et ses pressentiments; mais ensuite elle n'espérait aucun succès de sa démarche, encore moins d'engager son mari à se rendre chez Werther. Le dîner était servi: une bonne amie, qui n'était venue que pour demander quelque chose et s'en aller tout de suite, resta cependant; elle rendit durant le repas la conversation supportable. On se contraignit, on causa, on raconta, et l'on finit par s'étourdir.

Le petit domestique revint chez son maître avec les pistolets. Quand il apprit que Charlotte les lui avait remis elle-même, il les reçut avec ravissement. Il se fit apporter du pain et du vin, envoya dîner le jeune homme, et se mit à écrire:

« Ils ont passé par tes mains; tu en as ôté la poussière; tu les as touchés, et je les baise mille fois. Esprits célestes, vous favorisez donc mon projet! Et toi, ô ma Charlotte! toi dont je désirais toujours de recevoir la mort, c'est aussi toi qui me la présentes! Comme j'ai questionné mon petit garçon, tu tremblais en les lui donnant; mais tu ne l'as chargé d'aucun adieu, d'aucun adieu pour moi! Est-ce dans l'instant même qui va nous unir pour jamais, que tu voudrais me fermer ton cœur? Non, Charlotte, des siècles ne sauraient effacer l'impression de ce moment; non, non, tu ne peux plus haïr celui qui brûle ainsi pour toi! »

Après le dîner, il fit emballer par son petit domestique le reste de ses effets, déchira beaucoup de papiers, et fut acquitter encore quelques dettes. Il revint chez lui, puis sortit de la ville, malgré la pluie: il alla d'abord dans le jardin du comte, d'où il s'enfonça bien avant dans la campagne; il ne rentra qu'à la nuit, et se mit à écrire:

« Guillaume, je viens de voir pour la dernière fois les champs, les forêts et le ciel: reçois, toi aussi, mes derniers adieux. Pardonne-moi, ô ma tendre mère! console-la! Guillaume; et que Dieu vous comble de ses bénédictions! J'ai réglé toutes mes affaires. A revoir, mon cher ami, a revoir dans un meilleur monde!

« Je t'ai bien mal récompensé, Albert, et je te supplie de me le pardonner. J'ai troublé la paix de ta maison; j'ai causé de la mésintelligence entre vous. Adieu, il faut la finir. Puisse ma mort vous rendre le bonheur! Albert, Albert, fais celui de cet ange; et que le ciel te protège! »

Le soir il revit encore ses papiers, en déchira ou brûla beaucoup, et cacheta quelques paquets à l'adresse de Guillaume; ils contenaient de petits extraits, des pensées détachées dont j'ai vu quelques-unes. Vers dix heures, il fit renouveler son feu et apporter une bouteille de vin; puis il renvoya son petit domestique, qui couchait, ainsi que les gens de la maison, assez loin de lui, sur le derrière dans un bâtiment séparé. Ce jeune homme se jeta tout habillé sur son lit, afin d'être plus tôt prêt le lendemain; car son maître lui avait dit que les chevaux de poste seraient à la porte vers six heures.

Après onze heures.

« Comme tout est tranquille autour de moi, et quel calme profond dans mon âme! Je te remercie, ô mon Dieu, de m'accorder dans ces derniers moments tant de courage et de sécurité.

« Je t'écris pres de la fenêtre, ma chère amie; et, à travers les nuages qu'entraîne un vent rapide, je vois encore luire dans les cieux quelques étoiles solitaires. Astres charmants, non, vous ne périrez point; l'Éternel vous porte, ainsi que moi, dans son sein. J'aperçois Acture, la plus belle des étoiles: le soir, quand je sortais de chez toi, elle brillait vis-à-vis de ta porte; dans quelle extase je l'ai considérée souvent! combien de fois n'ai-je pas tendu les bras vers elle, pour la prendre à témoin de ma félicité d'alors! Et maintenant même... ô Charlotte! quel objet ne me rappelle pas ton souvenir? ne respirez-tu pas dans tout ce qui m'environne? ne me suis-je pas approprié, comme un enfant insatiable, mille petites bagatelles consacrées pour moi parce que tu les a touchées?

« Profil chéri! je te le légue: ô ma Charlotte! garde-le, j'en conjure; il fut tant de fois couvert de mes baisers. En rentrant, en sortant de ma chambre, mes regards s'y arrêtaient toujours.

« J'ai écrit à ton père un petit billet, pour le prier de protéger mon corps. Vers l'extrémité du cimetière, à l'angle qui donne sur la campagne, il se trouve deux tilleuls; c'est là que je souhaite de reposer: cela dépend de lui, et sans doute il ne refusera pas son ami; joins aussi ta prière à la mienne. Je n'ose prétendre à ce que de pieux chrétiens veulent se faire enterrer près d'un pauvre malheureux. Ah! que ne puis-je être déposé sur les bords d'un chemin ou dans le fond de quelque vallon, afin que le prêtre et le lévite, en passant près de ma tombe, rendent grâces au Seigneur, tandis que le samaritain donnerait une larme à mon sort.

« Les voici, Charlotte! et je ne m'effraye pas de cette coupe fatale qui renferme le trépas: tu me la présentes; elle ne m'intimide plus. C'est donc là qu'aboutissent tous les vœux, toutes les espérances de ma vie! Froid et glacé, je vais frapper aux portes d'airain de la mort!

« Trop heureux, ô ma Charlotte, si j'eusse pu mourir pour toi, me dévoter pour toi! comme je m'élançais avec joie vers ma fin, si elle pouvait te rendre le repos et le bonheur! Mais, hélas! qu'il en est peu de ces êtres privilégiés, admis à verser leur sang pour leurs amis et à prolonger par ce sacrifice la durée de leurs paisibles jours!

« Chère Charlotte, je veux être enterré dans les habits que je porte; tu les a touchés, ils ne me quitteront plus: j'ai demandé aussi cette grâce à ton père; mon âme planera sur mon cercueil. Qu'on ne cherche pas dans mes poches. Ce nœud de rubans roses, que tu portais sur ton sein la première fois que je te vis au milieu de tes enfants (embrasse-mes mille fois de ma part, ces beaux enfants; instruis-les du sort de leur malheureux ami: ces chers petits, il me semble encore les voir s'agiter autour de moi! oui, ce fut ce premier moment qui m'unît à toi par un charme indétruite!); que ce nœud de rubans descende avec moi dans la tombe! Tu m'en fis cadeau à mon jour de naissance: comme tout cela m'enchantait alors!... Ah! je ne prévoyais guère que cette route me conduirait ici... Calme-toi, modère-toi, je t'en conjure!...

« Ils sont chargés!... Minuit sonne; partons!... Charlotte, chère Charlotte, adieu, adieu! »

Un voisin vit le feu de l'amorce, entendit le coup; mais, comme tout resta tranquille, il n'y pensa plus.

A six heures du matin, le jeune homme entre avec de la lumière; il trouve sur le plancher un pistolet, du sang et son maître; il l'appelle, il se précipite sur lui: point de réponse, mais il respirait encore. Il court chez le médecin, chez Albert. Charlotte entend sonner; elle tremble de tous ses membres et réveille son mari; ils se lèvent. Le domestique, en sanglotant, leur apprend la nouvelle. Charlotte tombe aux pieds d'Albert.

Lorsque le médecin arriva chez le malheureux, il le trouva par terre, sans aucun espoir de salut: le pouls battait toujours; mais les membres étaient déjà roides. Le coup, portant au-dessus de l'œil droit, lui avait fait sauter la cervelle. On le saigna à tout hasard, et il cherchait encore à respirer.

Le sang, répandu sur le dos du fauteuil, fit voir qu'il s'était donné le coup, assis devant son bureau; qu'ensuite il était tombé, et s'était longtemps débattu alentour. Il était étendu près de la fenêtre, tout habillé, avec des bottes, un frac gris et une veste chamois.

Les gens de la maison, ceux du voisinage, une partie de la ville, accoururent en foule. Albert entra. On avait mis Werther sur son lit, son front était bandé, sa figure couverte de la pâleur de la mort ; il ne remuait plus, et un reste de respiration qui s'affaiblissait insensiblement faisait attendre à tout moment sa fin.

Il n'avait bu qu'un seul verre de vin. Emilia Galotti était ouverte sur son pupitre.

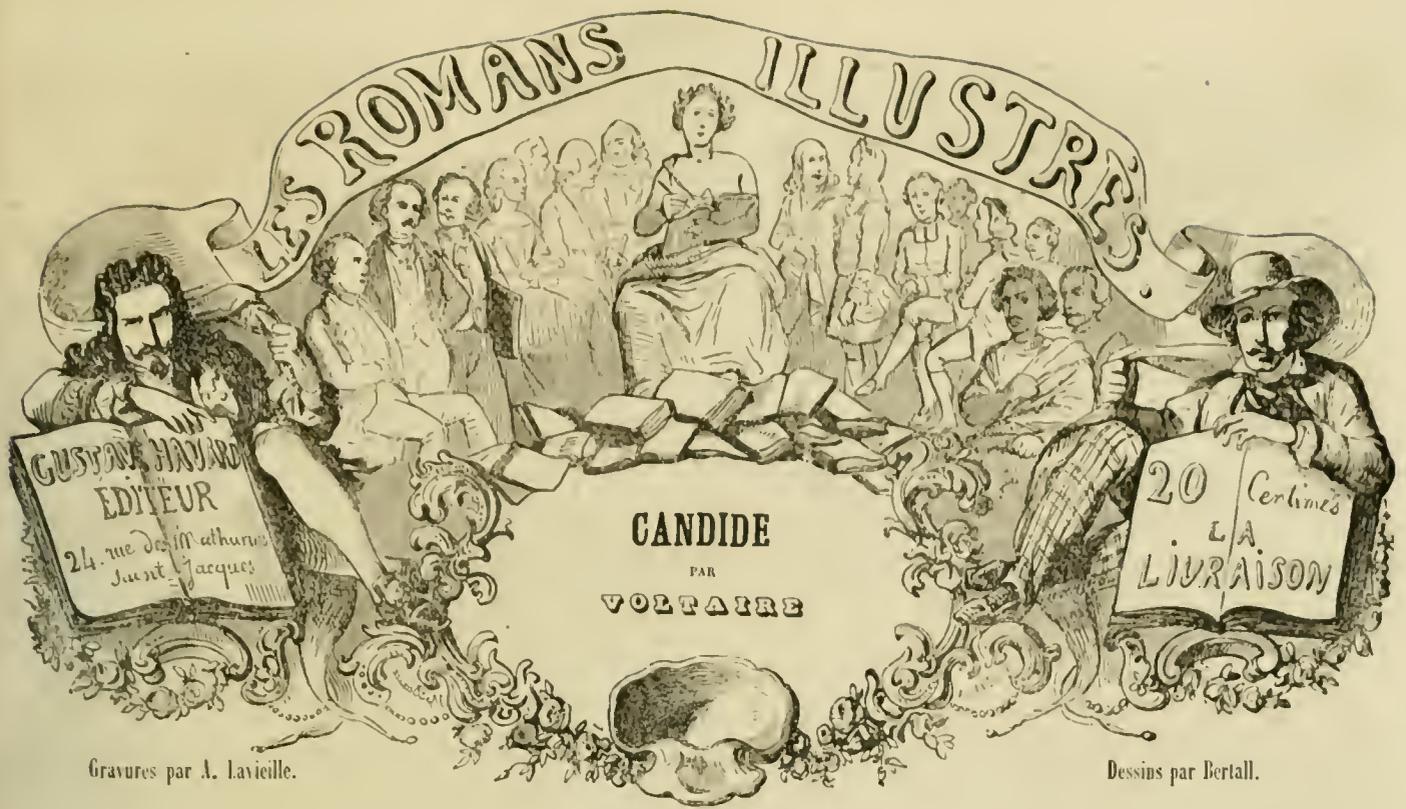
Comment rendre la consternation d'Albert et le désespoir de Charlotte ? Le vieux bailli accourut à cette nouvelle ; il embrassa le mourant, en

fondant en larmes. Ses fils aînés le suivirent de près ; ils se jetèrent à genoux à côté du lit dans la plus extrême douleur, lui baisèrent les mains et la bouche ; et le plus âgé, qui était son favori, ne quitta point ses lèvres qu'il n'eût expiré ; il fallut l'en arracher. Werther mourut vers midi. La présence et les mesures du bailli empêchèrent l'éclat. A onze heures du soir, il le fit enterrer à la place qu'il s'était choisie. Le vieillard et ses fils suivirent le corps ; Albert n'en eut pas la force. On craignait pour la vie de Charlotte. Des journaliers le portèrent, et aucun ecclésiastique ne l'accompagna.

FIN DE WERTHER.



Mourit.



Gravures par A. Lavielle.

Dessins par Bertall.

CHAPITRE PREMIER.

Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d'icelui.

Il y avait en Westphalie, dans le château de M. le baron de Thunder-ten-tronckh, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide. Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était fils de la sœur de monsieur le baron, et d'un bon et honnête gentilhomme du voisinage, que cette demoiselle ne voulut jamais épouser, parce qu'il n'avait pu prouver que soixante et onze quartiers, et que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.

Monsieur le baron était un des plus puissants seigneurs de la Westphalie, car son château avait une porte et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin; ses palefreniers étaient ses piqueurs; le vicaire du village était son grand aumônier; ils l'appelaient tous Monseigneur, et ils riaient quand il faisait des contes.

Madame la baronne, qui pesait environ trois cent cinquante livres, s'attirait par là une très-grande considération, et faisait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encore plus respectable. Sa fille Cunégonde, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante. Le fils du baron paraissait en tout digne de son père. Le précepteur Pangloss était l'oracle de la maison, et le petit Candi le contait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère.

Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolonigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, et que, dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes possibles.

Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement; car, tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes; aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chaussures. Les pierres ont été faites pour être taillées et pour en faire des châteaux; aussi monseigneur a un très-beau château: le plus grand baron de la province doit être le mieux logé; et, les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année: par conséquent, ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise; il fallait dire que tout est au mieux.

Candide écoutait attentivement, et croyait innocemment; car il trouvait mademoiselle Cunégonde extrêmement belle, quoiqu'il ne prit jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de Thunder-ten-tronckh, le second degré de bonheur était d'être mademoiselle Cunégonde; le troisième, de la voir tous les jours; et le quatrième, d'entendre maître Pangloss, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

Un jour Cunégonde, en se promenant auprès du château, dans le petit



Candide et le docteur Pangloss dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.

lois qu'on appelait pare, vit entre des broussailles le docteur Pangloss qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mère, petite brune très-jolie et très-docile. Comme mademoiselle Cunégonde avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa, sans souffler, les expériences répétées dont elle fut témoin; elle vit clairement la raison suffisante du docteur, les effets et les causes, et s'en retourna tout agitée, toute pensante, toute remplie du désir d'être savante, songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune Candide, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra Candide en revenant au château, et rougit : Candide rougit aussi. Elle lui dit bonjour d'une voix entrecoupée; et Candide lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain, après le dîner, comme on sortait de table, Cunégonde et Candide se trouvèrent derrière un paravent; Cunégonde laissa tomber son mouchoir, Candide le ramassa; elle lui prit innocemment la main, le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. M. le baron de Thunder-ten-tronckh passa auprès du paravent; et, voyant cette cause et cet effet, chassa Candide du château à grands coups de pied dans le derrière; Cunégonde s'évanouit : elle fut souflétée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même; et tout fut conterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.

CHAPITRE II.

Ce que devint Candide parmi les Bulgares.

Candide, chassé du paradis terrestre, marcha longtemps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux, qui renfermait la plus belle des baronnettes; il se coucha sans souper au milieu des champs entre deux sillons; la neige tombait à gros flocons. Candide, tout transi, se traîna le lendemain vers la ville voisine, qui s'appelle *Waldberghoff-trarbk-dikdorff*, n'ayant point d'argent, mourant de faim et de lassitude. Il s'arrêta tristement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent : Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très-bien fait, et qui a la taille requise. Ils s'avancèrent vers Candide, et le prièrent à dîner très-civilement. Me-sieurs, leur dit Candide avec une modestie charmante, vous ne faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. Ah! monsieur, lui dit un des bleus, les personnes de votre figure et de votre mérite ne payent jamais rien. n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut? Oui, messieurs, c'est ma taille, dit-il en faisant la révérence. Ah! monsieur, mettez-vous à table; non-seulement nous vous défrayerons, mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent; les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres. Vous avez raison, dit Candide; c'est ce que M. Pangloss m'a toujours dit, et je vois bien que tout est au mieux. On le prie d'accepter quelques écus, il les prend et veut faire son billet; on n'en veut point, on se met à table. N'aimez-vous pas tendrement...? Oh! oui, répondit-il, j'aime tendrement mademoiselle Cunégonde. Non, dit l'un de ces messieurs, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares? Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. — Comment! c'est le plus charmant des rois, et il faut boire à sa santé. — Oh! très-volontiers, messieurs; et il boit. C'en est assez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, le héros des Bulgares; votre fortune est faite, et votre gloire est assurée. On lui met sur-le-champ les fers aux pieds, et on le mène au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hauser la baguette, remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, et on lui donne trente coups de bâton; le lendemain, il fait l'exercice un peu moins mal, et il ne reçoit que vingt coups; le surlendemain, on ne lui en donne que dix, et il est regardé par ses camarades comme un prodige.

Candide, tout stupéfait, ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros. Il s'avisait un beau jour de printemps de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes à son plaisir. Il n'eut pas fait deux lieues, que voilà quatre autres héros de six pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux d'être fustigé trente-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres, et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut faire un choix; il se déterminait, en vertu du don de Dieu qu'on nomme *liberté*, à passer trente-six fois par les baguettes, il essaya deux promenades. Le régiment était composé de deux mille hommes. Cela lui composa quatre mille coups de baguette, qui, depuis la nuque du cou jusqu'au cul, lui découvrirent les muscles et les nerfs. Comme on allait procéder à la troisième course, Candide, n'en pouvant plus, demanda en grâce qu'on voulût bien faire la bonté de lui casser la tête; il obtint cette faveur; on lui bande les yeux;

on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares passe dans ce moment, s'informe du crime du patient; et, comme ce roi avait un grand génie, il comprit, par tout ce qu'il apprit de Candide, que c'était un jeune métaphysicien fort ignorant des choses de ce monde, et il lui accorda sa grâce avec une clémence qui sera louée dans tous les journaux et dans tous les siècles. Un brave chirurgien guérit Candide en trois semaines avec les émoulliens enseignés par Dioscoride. Il avait déjà un peu de peau, et pouvait marcher, quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares.

CHAPITRE III.

Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint.

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boueherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum*, chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes; là des filles éventrées, après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs; d'autres à demi brûlées criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais mademoiselle Cunégonde. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande; mais, ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de M. le baron, avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de mademoiselle Cunégonde.

Il demanda l'aumône à plusieurs graves personnages, qui lui répondirent tous que, s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une maison de correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adressa ensuite à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée. Cet orateur, le regardant de travers, lui dit : Que venez-vous faire ici? y êtes-vous pour la bonne cause? Il n'y a point d'effet sans cause, répondit modestement Candide; tout est enchaîné nécessairement, et arrangé pour le mieux. Il a fallu que je fusse chassé d'après de mademoiselle Cunégonde, que j'aie passé par les baguettes, et il faut que je demande mon pain jusqu'à ce que je puisse en gagner; tout cela ne pouvait être autrement. Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le pape soit l'Antechrist? Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit Candide; mais, qu'il le soit ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre : va, coquin, va, misérable, ne m'approche de ta vie. La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre, et avisant un homme qui doutait que le pape fût Antechrist, lui répandit sur le chef un plein... O ciel! à quel excès se porte le zèle de la religion dans les dames!

Un homme qui n'avait point été baptisé, un bon anabaptiste, nommé Jacques, vit la manière cruelle et ignominieuse dont on traitait ainsi un de ses frères, un être à deux pieds sans plumes, qui avait une âme; il l'amena chez lui, le nettoya, lui donna du pain et de la bière, lui fit présent de deux florins, et voulut même lui apprendre à travailler, dans ses manufactures, aux étoffes de Perse qu'on fabrique en Hollande. Candide, se prosternant presque devant lui, s'écriait : Maître Pangloss l'avait bien dit que tout était au mieux dans ce monde, car je suis infiniment plus touché de votre extrême générosité que de la dureté de ce monsieur à manteau noir, et de madame son épouse.

Le lendemain, en se promenant, il rencontra un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, et crachant une dent à chaque effort.

CHAPITRE IV.

Comment Candide rencontra son ancien maître de philosophie, le docteur Pangloss, et ce qui en advint.

Candide, plus ému encore de compassion que d'horreur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de son honnête anabaptiste Jacques. Le fantôme le regarda fixement, versa des larmes, et sauta à son cou. Candide effrayé recule. Hélas ! dit le misérable à l'autre misérable, ne reconnaissez-vous plus votre cher Pangloss ? Qu'entends-je, vous, mon cher maître ! vous, dans cet état horrible ! quel malheur vous est-il donc arrivé ? Pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau des châteaux ? qu'est devenue mademoiselle Cunégonde, la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature ? Je n'en peux plus, dit Pangloss ! Aussitôt Candide le mena dans l'étable de l'anabaptiste, où il lui fit manger un peu de pain, et quand Pangloss fut refait : Eh bien, lui dit-il, Cunégonde ? Elle est morte, reprit l'autre. Candide s'évanouit à ce mot : son ami rappela ses sens avec un peu de mauvais vinaigre qui se trouva par hasard dans l'étable. Candide rouvre les yeux. Cunégonde est morte ! Ah ! meilleur des mondes, ou êtes-vous ? Mais de quelle maladie est-elle morte ? ne serait-ce point de m'avoir vu chasser du beau château de monsieur son père à grands coups de pied ? Non, dit Pangloss, elle a été éventrée par des soldats bulgares, après avoir été violée autant qu'on peut l'être ; ils ont cassé la tête à monsieur le baron, qui voulait la défendre ; madame la baronne a été coupée en morceaux ; mon pauvre pupille traité précisément comme sa sœur ; et quant au château, il n'est pas resté pierre sur pierre, pas une grange, pas un mouton, pas un caudat, pas un arbre ; mais nous avons été bien vengés, car les Abares en ont fait autant dans une baronnie voisine qui appartenait à un seigneur bulgare.

A ce discours, Candide s'évanouit encore ; mais revenu à soi, et ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cause et de l'effet, et de la raison suffisante, qui avaient mis Pangloss dans un si piteux état. Hélas ! dit l'autre, c'est l'amour : l'amour, le consolateur du genre humain, le conservateur de l'univers, l'âme de tous les êtres sensibles, le souverain des cœurs, cette âme de notre âme ; il ne m'a jamais valu qu'un baiser et vingt coups de pied au cul. Comment cette belle cause a-t-elle pu produire en vous un effet si abominable ?

Pangloss répondit en ces termes : O mon cher Candide ! vous avez connu Paquette, cette jolie suivante de notre auguste baronne : j'ai goûté dans ses bras les délices du paradis, qui ont produit ces tourments d'enfer dont vous me voyez dévoré ; elle en était infectée, elle en est peut-être morte. Paquette tenait ce présent d'un cordelier très-savant qui avait remonté à la source, car il l'avait eu d'une vieille comtesse, qui l'avait reçu d'un capitaine de cavalerie, qui le devait à une marquise, qui le tenait d'un page, qui l'avait reçu d'un jésuite, qui, étant novice, l'avait en en droite ligne d'un des compagnons de Christophe Colomb. Pour moi, je ne le donnerai à personne, car je me meurs.

O Pangloss ! s'écria Candide, voilà une étrange généalogie ! n'est-ce pas le diable qui en fut la souche ? Point du tout, répondit le grand homme ; c'était une chose indispensable dans le meilleur des mondes, un ingrédient nécessaire ; car si Colomb n'avait pas attrapé dans une île de l'Amérique cette maladie qui empoisonne la source de la génération, qui souvent même empêche la génération, et qui est évidemment l'opposé du grand but de la nature, nous n'aurions ni le chocolat ni la cochenille ; il faut encore observer que jusqu'aujourd'hui, dans notre continent, cette maladie nous est particulière, comme la controverse. Les Turcs, les Indiens, les Persans, les Chinois, les Siamois, les Japonais, ne la connaissent pas encore ; mais il y a une raison suffisante pour qu'ils la connaissent à leur tour dans quelques siècles. En attendant, elle a fait un merveilleux progrès parmi nous, et surtout dans ces grandes armées composées d'honnêtes stipendiaires bien élevés, qui décident du destin des États. On peut assurer que, quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt mille vérolés de chaque côté.

Voilà qui est admirable, dit Candide ; mais il faut vous faire guérir. Et comment le puis-je ? dit Pangloss ; je n'ai pas le sou, mon ami, et dans toute l'étendue de ce globe, on ne peut ni se faire saigner ni prendre un lavement sans payer, ou sans qu'il y ait quelqu'un qui paye pour nous.

Ce dernier discours déterminait Candide ; il alla se jeter aux pieds de son charitable anabaptiste Jacques, et lui fit une peinture si touchante de l'état où son ami était réduit, que le bonhomme n'hésita pas à recevoir le docteur Pangloss ; il le fit guérir à ses dépens. Pangloss, dans la cure, ne perdit qu'un œil et une oreille. Il écrivait bien et savait parfaitement l'arithmétique : l'anabaptiste Jacques en fit son teneur de livres. Au bout de deux mois, étant obligé d'aller à Lisbonne pour les affaires de son commerce, il mena dans son vaisseau ses deux philosophes. Pangloss lui expliqua comment tout était pour le mieux. Jacques n'était pas de cet avis. Il faut bien, disait-il, que les hommes aient un peu corrompu la nature, car ils ne sont pas nés loups, et ils sont devenus loups. Dieu ne

leur a donné ni canons de vingt-quatre ni baïonnettes, et ils se sont fait des baïonnettes et des canons pour se détruire. Je pourrais mettre en ligne de compte les banqueroutes, et la justice, qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en frustrer les créanciers. Tout cela était indispensable, répliquait le docteur borgne, et les malheurs particuliers font le bien général ; de sorte que, plus il y a de malheurs particuliers, et plus tout est bien. Tandis qu'il raisonnait, l'air s'obscurcit, les vents soufflèrent des quatre coins du monde, et le vaisseau fut assailli de la plus horrible tempête, à la vue du port de Lisbonne.

CHAPITRE V.

Tempête, naufrage, tremblement de terre, et ce qui advint du docteur Pangloss, de Candide et de l'anabaptiste Jacques.

La moitié des passagers, affaiblis, expirants de ces angoisses inconcevables que le roulis d'un vaisseau porte dans les nerfs et dans toutes les humeurs du corps agitées en sens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jetait des cris et faisait des prières. Les voiles étaient déchirées, les mâts brisés, le vaisseau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, personne ne s'entendait, personne ne commandait. L'anabaptiste aidait un peu à la manœuvre ; il était sur le tillac ; un coupel furieux le frappa rudement et l'étend sur les planches ; mais, du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une si violente secousse, qu'il tomba hors du vaisseau la tête la première. Il restait suspendu et accroché à une partie de mâts rompus ; le bon Jacques courut à son secours, l'aide à remonter, et de l'effort qu'il fit, il est précipité dans la mer à la vue du matelot, qui le laissa périr sans daigner seulement le regarder. Candide approche, voit son bienfaiteur qui reparait un moment, et qui est englouti pour jamais. Il veut se jeter après lui dans la mer : Pangloss l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiste s'y noyât. Tandis qu'il le prouvait *a priori*, le vaisseau s'entr'ouvrit : tout périt, à la réserve de Pangloss, de Candide, et de ce brutal de matelot qui avait noyé le vertueux anabaptiste ; le coquin nagea heureusement jusqu'au rivage, où Pangloss et Candide furent portés sur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marchèrent vers Lisbonne ; il leur restait quelque argent, avec lequel ils espéraient se sauver de la faim après avoir échappé à la tempête.

A peine ont-ils mis le pied dans la ville, en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas ; la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flammes et de cendres couvrent les rues et les places publiques ; les maisons s'ébranlent, les toits sont renversés sur les fondements, et les fondements se dispersent : trente mille habitants de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous des ruines. Le matelot disait en sifflant et en jurant : Il y aura quelque chose à gagner ici. Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène ? disait Pangloss. Voici le dernier jour du monde ! s'écriait Candide. Le matelot court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre ; et, ayant euvé son vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruines des maisons détruites, et au milieu des mourants et des morts. Pangloss le tirait cependant par la manche : Mon ami, lui disait-il, cela n'est pas bien ; vous manquez à la raison universelle, vous prenez mal votre temps. Tête et sang ! répondit l'autre, je suis matelot et né à Batavia ; j'ai marché quatre fois sur le crucifix dans quatre voyages au Japon ; tu as bien trouvé ton homme, avec ta raison universelle !

Quelques éclats de pierre avaient blessé Candide ; il était étendu dans la rue et couvert de débris. Il disait à Pangloss : Hélas ! procure-moi un peu de vin et d'huile ; je me meurs. Ce tremblement de terre n'est pas une éclipse nouvelle, répondit Pangloss ; la ville de Lima éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée ; mêmes causes, mêmes effets : il y a certainement une traînée de soufre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne. Rien n'est plus probable, dit Candide ; mais, pour Dieu, un peu d'huile et de vin. Comment, probable ? répliqua le philosophe, je soutiens que la chose est démontrée. Candide perdit connaissance, et Pangloss lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voisine.

Le lendemain, ayant trouvé quelques provisions de bouche en se glissant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs forces. Ensuite ils travaillèrent comme les autres à soulager les habitants échappés à la mort. Quelques citoyens, secourus par eux, leur donnèrent un aussi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel désastre : il est vrai que le repas était triste ; les convives arrosaient leur pain de leurs larmes ; mais Pangloss les consola, en les assurant que les choses ne pouvaient être autrement : Car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux ; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs ; car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont, car tout est bien.

Un petit homme noir, familier de l'inquisition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole, et dit : Apparemment que monsieur ne croit

pas au péché originel ; car, si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition.

Je demande très-humblement pardon à Votre Excellence, répondit Pangloss encore plus poliment, car la chute de l'homme et la malédiction entraient nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. Monsieur ne croit donc pas à la liberté ? dit le familier. Votre Excellence n'exusera, dit Pangloss ; la liberté peut subsister avec la nécessité absolue ; car il était nécessaire que nous fussions libres ; car enfin la volonté déterminée... Pangloss était au milieu de sa phrase, quand le familier fit un signe de tête à son estafier, qui lui servait à boire du vin de Porto ou d'Oporto.

CHAPITRE VI.

Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblements de terre, et comment Candide fut fessé.

Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale, que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infail- lible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conséquence saisi un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère, et deux Portugais, qui, en mangeant un poulet, en avaient arraché le lard. On vint hier, après le dîner, le docteur Pangloss et son disciple Candide ; l'un pour avoir parlé, et l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation. Tous deux furent menés séparément dans des appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil. Huit jours après, ils furent tous deux revêtus d'un san-benito, et on orna leurs têtes de mitres de papier. La mitre et le san-benito de Candide étaient peints de flammes renversées, et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes ; mais les diables de Pangloss portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et entendirent un sermon très-pathétique suivi d'une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en cadence, pendant qu'on chantait ; le Biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour, la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

Candide, épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même : Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres ? Passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares ; mais, ô mon cher Pangloss ! le plus grand des philosophes, faut-il vous avoir vu pendre sans que je sache pourquoi ! O mon cher anabaptiste ! le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! O mademoiselle Cunégonde, la perle des filles ! faut-il qu'on vous ait fendu le ventre !

Il s'en retournait, se soutenant à peine, prêché, fessé, absous et béni, lorsqu'une vieille l'aborda, et lui dit : Mon fils, prenez courage ; suivez-moi.

CHAPITRE VII.

Comment une vieille prit soin de Candide, et comment il retrouva ce qu'il aimait.

Candide ne prit point courage, mais il suivit la vieille dans une maison. Elle lui donna un pot de pommade pour se frotter, lui laissa à manger et à boire ; elle lui montra un petit lit assez propre ; il y avait auprès du lit un habit complet. Mangez, buvez, dormez, lui dit-elle, et que Notre-Dame d'Atocha, monseigneur saint Antoine de Padoue, et monseigneur saint Jacques de Compostelle prennent soin de vous. Je reviendrai demain. Candide, toujours étonné de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait souffert, et encore plus de la charité de la vieille, voulut lui baiser la main. Ce n'est pas ma main qu'il faut baiser, dit la vieille ; je reviendrai demain. Frottez-vous de pommade, mangez et dormez.

Candide, malgré tant de malheurs, mangea et dormit. Le lendemain, la vieille lui apporte à déjeuner, visite son dos, le frotte elle-même d'une autre pommade ; elle lui apporte ensuite à dîner : elle revient sur le soir et apporte à souper. Le surlendemain, elle fit encore les mêmes cérémonies. Qui êtes-vous ? lui disait toujours Candide ; qui vous a inspiré tant de bonté ? quelles grâces puis-je vous rendre ? La bonne femme ne répondait jamais rien ; elle revint sur le soir et n'apporta point à souper. Venez avec moi, dit-elle, et ne dites mot. Elle le prend sous le bras, et marche avec lui dans la campagne environ un quart de mille ; ils arrivent à une maison isolée, entourée de jardins et de canaux. La vieille frappe à une petite porte ; on ouvre. Elle mène Candide, par un escalier dérobé, dans un cabinet doré, le laisse sur un canapé de brocart, referme

la porte et s'en va. Candide croyait rêver, et regardait toute sa vie comme un songe funeste, et le moment présent comme un songe agréable.

La vieille reparut bientôt ; elle soutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majestueuse, brillante de pierreries, et couverte d'un voile. Otez ce voile, dit la vieille à Candide. Le jeune homme approche ; il lève le voile d'une main timide. Quel moment ! quelle surprise ! il crut voir mademoiselle Cunégonde ; il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole ; il tombe à ses pieds. Cunégonde tombe sur le canapé ; la vieille les accable d'eaux spiritueuses, ils reprennent leurs sens, ils se parlent. Ce sont d'abord des mots entrecoupés, des demandes et des réponses qui se croisent, des soupirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit, et les laisse en liberté. Quoi ! c'est vous, lui dit Candide, vous vivez ! je vous retrouve en Portugal ! On ne vous a donc pas violée ? on ne vous a point fendu le ventre, comme le philosophe Pangloss me l'avait assuré ? Si fait, dit la belle Cunégonde ; mais on ne ment pas toujours de ces deux accidents. — Mais votre père et votre mère ont-ils été tués ? — Il n'est que trop vrai, dit Cunégonde en pleurant. — Et votre frère ? — Mon frère a été tué aussi. — Et pourquoi êtes-vous en Portugal ? et comment avez-vous su que j'y étais ? et par quelle étrange aventure m'avez-vous fait conduire dans cette maison ? — Je vous dirai tout cela, répliqua la dame ; mais il faut auparavant que vous m'appreniez tout ce qui vous est arrivé depuis le baiser innocent que vous me donnâtes, et les coups de pied que vous reçûtes.



Don Fernando d'Ibarra, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza.

Candide lui obéit avec un profond respect ; et, quoiqu'il fût interdit, quoique l'écluse lui fit encore un peu mal, il lui raconta de la manière la plus naïve tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment de leur séparation. Cunégonde levait les yeux au ciel : elle donna des larmes à la mort du bon anabaptiste et de Pangloss ; après quoi elle parla en ces termes à Candide, qui ne perdait pas une parole, et qui la dévorait des yeux :

CHAPITRE VIII.

Histoire de Cunégonde.

J'étais dans mon lit, et je dormais profondément, quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh ; ils égorgèrent mon père et mon frère, et coupèrent ma mère par morceaux. Un grand Bulgare, haut de six pieds, voyant qu'à ce spectacle j'avais perdu connaissance, se mit à me violer ; cela me fit revenir : je repris mes sens, je criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai, je vou-

lais arracher les yeux à ce grand Bulgare, ne sachant pas que tout ce qui arrivait dans le château de mon père était une chose d'usage; le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encore la marque. Hélas! j'espère bien la voir, dit le naïf Candide. Vous la verrez, dit Cunégonde, mais continuons. Continuez, dit Candide.

Elle reprit ainsi le fil de son histoire: Un capitaine bulgare entra; il me vit toute sanglante, et le soldat ne se dérangeait pas. Le capitaine eut en colère du peu de respect que lui témoignait ce brutal, et le tua sur mon corps. Ensuite il me fit panser, et m'emmena prisonnière de guerre à son quartier. Je blanchissais le peu de chemises qu'il avait, je faisais sa cuisine; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer, et je ne m'écarterais pas qu'il ne fût très-bien fait, et qu'il n'eût la peau blanche et douce; d'ailleurs peu d'esprit, peu de philosophie. On voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le docteur Pangloss. Au bout de trois mois, ayant perdu tout son argent, et s'étant dégoûté de moi, il me vendit à un juif nommé don Issachar, qui trahait en Hollande et en Portugal, et qui aimait passionnément les femmes. Ce juif s'attacha beaucoup à ma personne, mais il ne pouvait en triompher: je lui ai mieux résisté qu'un soldat bulgare: une personne d'honneur peut être violée une fois, mais sa vertu s'en affermit. Le juif, pour m'appriivoiser, me mena dans cette maison de campagne que vous voyez. J'avais cru jusque-là qu'il n'y avait rien sur la terre de si beau que le château de Thunder-ten-tronckh; j'ai été trompée.

Le grand inquisiteur m'aperçut un jour à la messe; il me lorgna beaucoup, et me fit dire qu'il avait à me parler pour des affaires secrètes. Je fus conduite à son palais; je lui appris ma naissance; il me représenta combien il était au-dessous de mon rang d'appartenir à un Israélite. On proposa de sa part à don Issachar de me céder à monseigneur. Don Issachar, qui est le banquier de la cour, et homme de crédit, n'en voulut rien faire. L'inquisiteur le menaça d'un auto-da-fé. Enfin mon juif, intimidé, conclut un marché par lequel la maison et moi leur appartenaient à tous deux en commun; que le juif aurait pour lui les lundis, mercredis, et le jour du sabbat, et que l'inquisiteur aurait pour lui les autres jours de la semaine. Il y a six mois que cette convention subsiste. Ce n'a pas été sans querelles; car souvent il a été indécis si la nuit du samedi au dimanche appartenait à l'ancienne loi ou à la nouvelle. Pour moi, j'ai résisté jusqu'à présent à tous les deux, et je crois que c'est pour cette raison que j'ai toujours été aimée.

Enfin, pour détourner le fléau des tremblements de terre, et pour intimider don Issachar, il plut à monseigneur l'inquisiteur de célébrer un auto-da-fé. Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus très-bien placée; on servit aux dames des rafraîchissements entre la messe et l'exécution. Je fus, à la vérité, saisie d'horreur en voyant brûler ces deux juifs et cet honnête Biscayen qui avait épousé sa commère; mais quelle fut ma surprise, mon effroi, mon trouble, quand je vis dans un san-benito, et sous une mitre, une figure qui ressemblait à celle de Pangloss! Je me frotais les yeux, je regardai attentivement, je le vis pendre; je tombai en faiblesse. A peine reprenais-je mes sens, que je vous vis dépoillé tout nu: ce fut là le comble de l'horreur, de la consternation, de la douleur, du désespoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau est encore plus blanche et d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine des Bulgares. Cette vue redoubla tous les sentiments qui m'accablaient, qui me dévoreraient. Je m'écriai, je voulus dire: Arrêtez, barbares! mais la voix me manqua, et mes cris auraient été inutiles. Quand vous eûtes été bien fessé: Comment se peut-il faire, disais-je, que l'aimable Candide et le sage Pangloss se trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, et l'autre pour être pendu par l'ordre de monseigneur l'inquisiteur, dont je suis la bien-aimée? Pangloss m'a donc bien cruellement trompée, quand il me disait que tout va le mieux du monde!

Agitée, éperdue, tantôt hors de moi-même, et tantôt près de mourir de faiblesse, j'avais la tête remplie du massacre de mon père, de ma mère, de mon frère, de l'insolence de mon vilain soldat bulgare, du coup de couteau qu'il me donna, de ma servitude, de mon métier de cuisinière, de mon capitaine bulgare, de mon vilain don Issachar, de mon abominable inquisiteur, de la pendaïson du docteur Pangloss, de ce grand *Misère* en faux-bourdon pendant lequel on vous fessait, et surtout du baiser que je vous avais donné derrière un paravent le jour que je vous avais vu pour la dernière fois. Je louai Dieu, qui vous ramenait à moi par tant d'épreuves. Je recommandai à ma vieille d'avoir soin de vous, et de vous amener ici dès qu'elle le pourrait. Elle a très-bien exécuté ma commission; j'ai goûté le plaisir inexprimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante; j'ai grand appétit: commençons par souper.

Les voilà qui se mettent tous deux à table; et, après le souper, ils se replacent sur ce beau canapé dont on a déjà parlé; ils y étaient, quand le seigneur don Issachar, l'un des maîtres de la maison, arriva. C'était le jour du sabbat: il venait jouir de ses droits et expliquer son tendre amour.

CHAPITRE IX.

Ce qui arriva du Cunégonde, de Candide, du grand Inquisiteur et d'un juif.

Cet Issachar était le plus colérique Hébreu qu'on eût vu dans Israël depuis la captivité en Babylone. Quoi! dit-il, chienne de Galiléenne, ce n'est pas assez de monsieur l'inquisiteur? Il faut que ce coquin partage aussi avec moi? En disant cela, il tire un long poignard dont il était toujours pourvu, et, ne croyant pas que son adverse partie eût des armes, il se jette sur Candide; mais notre bon Westphalien avait reçu une belle épée de la vieille avec l'habit complet. Il tire son épée, quoiqu'il eût les mœurs fort douces, et vous étend l'Israélite roide mort sur le carreau, aux pieds de la belle Cunégonde.

Sainte Vierge! s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir? un homme tué chez moi! si la justice vient, nous sommes perdus. Si Pangloss n'avait pas été pendu, dit Candide, il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité, car c'était un grand philosophe. A son défaut, consultants la vieille. Elle était fort prudente, et commençait à dire son avis quand une autre petite porte s'ouvrit. Il était une heure après minuit, c'était le commencement du dimanche. Ce jour appartenait à monseigneur l'inquisiteur. Il entre et voit le fessé Candide, l'épée à la main, un mort étendu par terre. Cunégonde effarée et la vieille donnant des conseils.

Voici dans ce moment ce qui se passa dans l'âme de Candide, et comment il raisonna: Si ce saint homme appelle du secours, il me fera infailliblement brûler, il pourra en faire autant de Cunégonde; il m'a fait fouetter impitoyablement; il est mon rival: je suis en train de tuer; il n'y a pas à balancer. Ce raisonnement fut net et rapide; et, sans donner le temps à l'inquisiteur de revenir de sa surprise, il le perce d'outre en outre, et le jette à côté du juif. En voici bien d'une autre, dit Cunégonde; il n'y a plus de rémission; nous sommes excommuniés, notre dernière heure est venue. Comment avez-vous fait, vous qui êtes né si doux, pour tuer en deux minutes un juif et un prêtre? Ma belle demoiselle, répondit Candide, quand on est amoureux, jaloux, et fouetté par l'inquisition, on ne se connaît plus.

La vieille prit alors la parole et dit: Il y a trois chevaux andalous dans l'écurie, avec leurs selles et leurs brides: que le brave Candide les prépare; madame a des moyadors et des diamants, montons vite à cheval, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, et allons à Cadix; il fait le plus beau temps du monde, et c'est un grand plaisir de voyager pendant la fraîcheur de la nuit.

Aussitôt Candide selle les trois chevaux; Cunégonde, la vieille et lui font trente milles d'une traite. Pendant qu'ils s'éloignaient, la sainte hermandad arrive dans la maison; on enterre monseigneur dans une belle église, et on jette Issachar à la voirie.

Candide, Cunégonde et la vieille étaient déjà dans la petite ville d'Avacéna, au milieu des montagnes de la Sierra Morena; et ils parlaient ainsi dans un cabaret:

CHAPITRE X.

Dans quelle détresse Candide, Cunégonde et la vieille arrivent à Calix, et leur embarquement.

Qui donc a pu me voler mes pistoles et mes diamants? disait en pleurant Cunégonde; de quoi vivrons-nous? comment ferons-nous? où trouver des inquisiteurs et des juifs qui m'en donnent d'autres? Hélas! dit la vieille, je soupçonne fort un révérend père cordelier, qui coucha hier dans la même auberge que nous à Badajos. Dieu me garde de faire un jugement téméraire! mais il entra deux fois dans notre chambre, et il partit longtemps avant nous. Hélas! dit Candide, le bon Pangloss m'avait souvent prouvé que les biens de la terre sont communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal. Ce cordelier devait bien, suivant ces principes, nous laisser de quoi achever notre voyage. Il ne vous reste donc rien du tout, ma belle Cunégonde? Pas un maravedis, dit-elle. Quel parti prendrez-vous? dit Candide. Vendons un des chevaux, dit la vieille, je monterai en croupe derrière mademoiselle, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, et nous arriverons à Cadix.

Il y avait dans la même hôtellerie un prieur de bénédictins; il acheta le cheval pour le marché. Candide, Cunégonde et la vieille passeront par Lucena, par Lebrixa, par Lebrixa, et arriveront enfin à Cadix. On y équipait une flotte, et on y assemblait des troupes pour mettre à la raison les révérends pères jésuites du Paraguay, qu'on accusait d'avoir fait révolter une de leurs hordes contre les rois d'Espagne et de Portugal, auprès de la

ville du Saint-Sacrement. Candide, ayant servi chez les Bulgares, fit l'exercice bulgarien devant le général de la petite armée, avec tant de grâce, de célérité, d'adresse, de fierté, d'agilité, qu'on lui donna une compagnie d'infanterie à commander. Le voilà capitaine : il s'embarque avec mademoiselle Cunégonde, la vieille, deux valets, et les deux chevaliers andalous qui avaient appartenu à M. le grand inquisiteur de Portugal.

Pendant toute la traversée, ils raisonnèrent beaucoup sur la philosophie du pauvre Pangloss. Nous allons dans un autre univers, disait Candide ; c'est dans celui-là sans doute que tout est bien, car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en physique et en morale. Je vous aime de tout mon cœur, disait Cunégonde ; mais j'ai encore l'âme tout effarouchée de ce que j'ai vu, de ce que j'ai éprouvé. Tout ira bien, répliquait Candide ; la mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe : elle est plus calme, les vents plus constants. C'est certainement le nouveau monde qui est le meilleur des univers possibles. Dieu le veuille ! disait Cunégonde ; mais j'ai été si horriblement malheureuse dans le mien, que mon cœur est presque fermé à l'espérance. Vous vous plaignez, leur dit la vieille, hélas ! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes. Cunégonde se mit presque à rire, et trouva cette bonne femme fort plaisante de prétendre être plus malheureuse qu'elle. Hélas ! lui dit elle, ma bonne, à moins que vous n'avez été violée par deux Bulgares, que vous n'avez reçu deux coups de couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on ait égorgé à vos yeux deux mères et deux pères, et que vous n'avez vu deux de vos amants fouettés dans un antedafé, je ne vois pas que vous puissiez l'emporter sur moi. Ajoutez que je suis née baronne avec soixante et douze quartiers, et que j'ai été cuisinière. Mademoiselle, répondit la vieille, vous ne savez pas quelle est ma naissance, et si je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, et vous suspendriez votre jugement. Ce discours fit naître une extrême curiosité dans l'esprit de Cunégonde et de Candide. La vieille leur parla en ces termes :

CHAPITRE XI.

Histoire de la vieille.

Je n'ai pas eu toujours les yeux éraillés et bordés d'écarlate ; mon nez n'a pas toujours touché à mon menton, et je n'ai pas toujours été servante. Je suis la fille du pape Urbain X et de la princesse de Palestrine. On m'éleva jusqu'à quatorze ans dans un palais auquel tous les châteaux de vos barons allemands n'auraient pas servi d'écurie, et un de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la Westphalie. J'étais en beauté, en grâce, en talents, en milieu des plaisirs, des respects et des espérances ; j'inspirais déjà de l'amour : ma gorge se formait, et quelle gorge ! blanche, ferme, taillée comme celle de la Vénus de Médicis ; et quels yeux ! quelles paupières ! quels sourcils noirs ! quelles flammes brillaient dans mes deux prunelles, et effaçaient la scintillation des étoiles ! comme me disaient les poètes du quartier. Les femmes qui m'habillaient et qui me déhabillaient tombaient en extase en me regardant par devant et par derrière, et tous les hommes auraient voulu être à leur place.

Je fus fiancée à un prince souverain de Massa-Carrara : quel prince ! aussi beau que moi, pétri de douceur et d'agréments, brillant d'esprit et brûlant d'amour ; je l'aimais comme on aime pour la première fois, avec idolâtrie, avec emportement. Les noces furent préparées : c'était une pompe, une magnificence inouïe ; c'étaient des fêtes, des carrousels, des opéras buffa continuel, et toute l'Italie fit pour moi des sonnets dont il n'y eut pas un seul de passable. Je touchais au moment de mon bonheur, quand une vieille marquise, qui avait été maîtresse de mon prince, l'invita à prendre du chocolat chez elle. Il mourut en moins de deux heures avec des convulsions épouvantables ; mais ce n'est qu'une bagatelle. Ma mère au désespoir, et bien moins affligée que moi, voulut s'arracher pour quelque temps à un séjour si funeste. Elle avait une très-belle terre auprès de Gaëte : nous nous embarquâmes sur une galère du pays, dorée comme l'autel de Saint-Pierre de Rome. Voilà qu'un corsaire de Salé fond sur nous et nous aborde. Nos soldats se défendirent comme des soldats du pape, ils se mirent tous à genoux en jetant leurs armes, et en demandant au corsaire une absolution *in articulo mortis*.

Aussitôt on les dépouilla nus comme des singes, et ma mère aussi, nos filles d'honneur aussi, et moi aussi. C'est une chose admirable que la diligence avec laquelle ces messieurs déshabillent le monde ; mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes ne nous laissons mettre ordinairement que des canules. Cette cérémonie me paraissait bien étrange : voilà comme on juge de tout quand on n'est pas sorti de son pays. J'appris bientôt que c'était pour voir si nous n'avions pas caché là quelques diamants. C'est un usage établi de temps immémorial parmi les nations policées qui courent sur mer. J'ai su que messieurs les religieux chevaliers de Malte

n'y manquent jamais quand ils prennent des Turcs et des Turques : c'est une loi du droit des gens à laquelle on n'a jamais dérogé.

Je ne vous dirai point combien il est dur pour une jeune princesse d'être menée esclave à Maroc avec sa mère : vous concevez assez tout ce que nous eûmes à souffrir dans le vaisseau corsaire. Ma mère était encore très-belle : nos filles d'honneur, nos simples femmes de chambre avaient plus de charmes qu'on n'en peut trouver dans toute l'Afrique : pour moi, j'étais ravissante, j'étais la beauté, la grâce même, et j'étais pucelle. Je ne le fus pas longtemps : cette fleur, qui avait été réservée pour le beau prince de Massa-Carrara, me fut ravie par le capitaine corsaire ; c'était un nègre abominable qui croyait encore me faire beaucoup d'honneur. Certes, il fallait que madame la princesse de Palestrine et moi lussions bien fortes pour résister à tout ce que nous éprouvâmes jus qu'à notre arrivée à Maroc. Mais passons : ce sont des choses si communes, qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle.

Maroc nageait dans le sang quand nous arrivâmes. Cinquante fils de l'empereur Muley Ismaël avaient chacun leur parti ; ce qui produisit en effet cinquante guerres civiles, de noirs contre noirs, de noirs contre hasanés, de hasanés contre hasanés, de mulâtres contre mulâtres : c'était un carnage continuel dans toute l'étendue de l'empire.

A peine fûmes-nous débarqués, que des noirs d'une faction ennemie de celle de mon corsaire se présentèrent pour lui enlever son butin. Nous étions, après les diamants et l'or, ce qu'il y avait de plus précieux. Je fus témoin d'un combat tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Europe. Les peuples septentrionaux n'ont pas le sang assez ardent ; ils n'ont pas la rage des femmes au point où elle est commune en Afrique. Il semble que vos Européens aient du lait dans les veines ; c'est du vitriol, c'est du feu qui coule dans celles des habitants du mont Atlas et des pays voisins. On combattit avec la fureur des lions, des tigres et des serpents de la contrée, pour savoir qui nous aurait. Un Maure saisit ma mère par le bras droit, le lieutenant de mon capitaine la retint par le bras gauche ; un soldat maure la prit par une jambe, un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles se trouvèrent presque toutes en un moment tirées ainsi à quatre soldats. Mon capitaine me tenait cachée derrière lui ; il avait le cimetière au poing, et tuait tout ce qui s'opposait à sa rage. Enfin je vis toutes nos Italiennes et ma mère déchirées, coupées, massacrées par les monstres qui se les disputaient. Les captifs, mes compagnons, ceux qui les avaient pris, soldats, matelots, noirs, hasanés, blancs, mulâtres, et enfin mon capitaine, tout fut tué, et je demurai mourante sur un tas de morts. Des scènes pareilles se passaient, comme on sait, dans l'étendue de plus de trois cents lieues, sans qu'on manquât aux cinq prières par jour ordonnées par Mahomet.

Je me débarrassai avec beaucoup de peine de la foule de tant de cadavres sanglants entassés, et je me traînai sous un grand oranger au bord d'un ruisseau voisin ; j'y tombai d'effroi, de lassitude, d'horreur, de désespoir et de faim. Bientôt après mes sans accablés se livrèrent à un sommeil qui tenait plus de l'évanouissement que du repos. J'étais dans cet état de faiblesse et d'insensibilité, entre la mort et la vie, quand je me sentis pressée de quelque chose qui s'agitait sur mon corps ; j'ouvris les yeux. Je vis un homme blanc et de bonne mine qui soupirait et qui disait entre ses dents : *O che sciagura d'essere senza cogli...*

CHAPITRE XII.

(Suite des malheurs de la vieille.)

Étonnée et ravie d'entendre la langue de ma patrie, et non moins surprise des paroles que prononçait cet homme, je lui répondis qu'il y avait de plus grands malheurs que celui dont il se plaignait ; je l'instruisis en peu de mots des horreurs que j'avais essayées, et je retombai en faiblesse. Il m'emporta dans une maison voisine, me fit mettre au lit, me fit donner à manger, me servit, me consola, me flatta, me dit qu'il n'avait rien vu de si beau que moi, et que jamais il n'avait tant regretté ce que personne ne pouvait lui rendre. Je suis né à Naples, me dit-il ; ou y chaponne deux ou trois mille enfants tous les ans ; les uns en meurent, les autres acquièrent une voix plus belle que celle des femmes, les autres vont gouverner des États. On me fit cette opération avec un très-grand succès, et j'ai été musicien de la chapelle de madame la princesse de Palestrine. De ma mère ! m'écriai-je. De votre mère ! s'écria-t-il en pleurant : quoi ! vous seriez cette jeune princesse que j'ai élevée jusqu'à l'âge de six ans, et qui promettait déjà d'être aussi belle que vous êtes ? C'est moi-même : ma mère est à quatre cents pas d'ici coupée en quartiers sous un tas de morts...

Je lui contai tout ce qui m'était arrivé ; il me conta aussi ses aventures, et m'apprit comment il avait été envoyé chez le roi de Maroc par une puissance chrétienne, pour conclure avec ce monarque un traité par lequel on lui fournirait de la poudre, des canons et des vaisseaux, pour l'aider à extermier le commerce des autres chrétiens. Ma mission est faite, dit cet honnête eunuque ; je vais m'embarquer à Ceuta, et je vous ramènerai en Italie. *Ma che sciagura d'essere senza cogli...*

Je le remerciai avec des larmes d'attendrissement, et au lieu de me mener en Italie, il me conduisit à Alger, et me vendit au dey de cette province. A peine fus-je vendue, que cette peste qui a fait le tour de l'Afrique, de l'Asie, de l'Europe, se déclara dans Alger avec fureur. Vous avez vu des tremblements de terre; mais, mademoiselle, avez-vous jamais eu la peste? Jamais, répondit la baronne.

Si vous l'aviez eue, répondit la vieille, vous avoueriez qu'elle est bien au-dessus d'un tremblement de terre. Elle est fort commune en Afrique; j'en fus attaquée. Figurez-vous quelle situation pour la fille d'un pape, âgée de quinze ans, qui en trois mois de temps avait éprouvé la pauvreté, l'esclavage, avait été violée presque tous les jours, avait vu couper sa mère en quatre, avait essuyé la faim et la guerre, et mourait pestiférée dans Alger. Je n'en mourus pourtant pas, mais mon eunuque et le dey, et presque tout le sérail d'Alger périrent.

Quand les premiers ravages de cette épouvantable peste furent passés, on vendit les esclaves du dey. Un marchand m'acheta et me mena à Tunis; il me vendit à un autre marchand, qui me revendit à Tripoli; de Tripoli, je fus revendue à Alexandrie, d'Alexandrie revendue à Smyrne, de Smyrne à Constantinople. J'apparut enfin à un aga des janissaires, qui fut bientôt commandé pour aller défendre Azof contre les Russes qui l'assiégeaient.

L'aga, qui était un très galant homme, mena avec lui tout son sérail, et nous logea dans un petit fort sur les Palus-Méotides, gardé par deux eunuques noirs et vingt soldats. On tua prodigieusement de Russes, mais ils nous le rendirent bien: Azof fut mis à feu et à sang, et on ne pardonna ni au sexe ni à l'âge; il ne resta que notre petit fort: les ennemis voulurent nous prendre par la famine. Les vingt janissaires avaient juré de ne se jamais rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits les contraignirent à manger nos deux eunuques, de peur de violer leur serment. Au bout de quelques jours, ils résolurent de manger les femmes.

Nous avions un iman très-pieux et très-compatissant, qui leur fit un beau sermon par lequel il leur persuada de ne nous pas tuer tout à fait. Coupez, dit-il, seulement une lesse à chacune de ces dames, vous ferez très-bonne chère; s'il faut y revenir, vous en aurez encore autant dans quelques jours: le ciel vous saura gré d'une action si charitable, et vous serez secourus.

Il avait beaucoup d'éloquence, il les persuada; on nous fit cette terrible opération; l'iman nous appliqua le même baume qu'on met aux enfants qu'on vient de circoncire: nous étions toutes à la mort.

A peine les janissaires eurent-ils fait le repas que nous leur avions fourni, que les Russes arrivent sur des bateaux plats; pas un janissaire ne réchappa. Les Russes ne firent aucune attention à l'état où nous étions. Il y a partout des chirurgiens français: un d'eux, qui était fort adroit, prit soin de nous; il nous guérit, et je me souviendrai toute ma vie que, quand mes plaies furent bien fermées, il me fit des propositions. Au reste, il nous dit à toutes de nous consoler; il nous assura que dans plusieurs sièges pareille chose était arrivée, et que c'était la loi de la guerre.

Dès que mes compagnes purent marcher, on les fit aller à Moscou. J'échus en partage à un boyard qui me fit sa jardinière, et qui me donnait vingt coups de fouet par jour; mais ce seigneur ayant été roné au bout de deux ans avec une trentaine de boyards pour quelque tracasserie de cour, je profitai de cette aventure: je m'enfus. Je traversai toute la Russie; je fus longtemps servante de cabaret à Riga, puis à Rostock, à Wismar, à Leipsick, à Cassel, à Utrecht, à Leyde, à la Haye, à Rotterdam. J'ai vieilli dans la misère et dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un pape; je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encore la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos penchants les plus funestes, car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toujours jeter par terre; d'avoir son être en horreur, et de tenir à son être; enfin de caresser le serpent qui nous dévore, jusqu'à ce qu'il nous ait mangé le cœur?

J'ai vu dans les pays que le sort m'a fait parcourir, et dans les cabarets où j'ai servi, un nombre prodigieux de personnes qui avaient leur existence en exécution; mais je n'en ai vu que douze qui aient mis volontairement fin à leur misère, trois nègres, quatre Anglais, quatre Genevois, et un professeur allemand nommé Robek. J'ai fini par être servante chez le juif don Issachar; il me mit auprès de vous, ma belle demoiselle; je me suis attachée à votre destinée, et j'ai été plus occupée de vos aventures que des miennes. Je ne vous aurais même jamais parlé de mes malheurs, si vous ne m'aviez pas un peu piquée, et si l'n'était d'usage, dans un vaisseau, de conter des histoires pour se désennuyer. Enfin, mademoiselle, j'ai de l'expérience, je connais le monde; donnez-vous un plaisir: engagez chaque passager à vous conter son histoire, et s'il s'en trouve un seul qui n'ait souvent maudit sa vie, qui ne se soit souvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes, jetez-moi dans la mer la tête la première.

CHAPITRE XIII.

Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde et de la vieille.

La belle Cunégonde, ayant entendu l'histoire de la vieille, lui fit toutes les politesses qu'on devait à une personne de son rang et de son mérite. Elle accepta la proposition; elle engagea tous les passagers, l'un après l'autre, à lui conter leurs aventures. Candide et elle avouèrent que la vieille avait raison. C'est bien dommage, disait Candide, que le sage Pangloss ait été pendu contre la coutume dans un auto-da-fé; il nous dirait des choses admirables sur le mal physique et sur le mal moral qui couvrent la terre et la mer; et je me sentirais assez de force pour oser lui faire respectueusement quelques objections.

A mesure que chacun racontait son histoire, le vaisseau avançait. On aborda dans Buénos-Ayres. Cunégonde, le capitaine Candide et la vieille allèrent chez le gouverneur don Fernando d'Harraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza. Ce seigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de nous. Il parlait aux hommes avec le dédain le plus noble, portant le nez si haut, élevant si impitoyablement la voix, prenant un ton si imposant, affectant une démarche si altière, que tous ceux qui le saluaient étaient tentés de le battre. Il aimait les femmes à la fureur. Cunégonde lui parut ce qu'il avait jamais vu de plus beau. La première chose qu'il fit fut de demander si elle n'était point la femme du capitaine. L'air dont il fit cette question alarma Candide: il n'osa pas dire qu'elle était sa femme, parce qu'en effet elle ne l'était point; il n'osait pas dire que c'était sa sœur, parce qu'elle ne l'était pas non plus; et, quoique ce mensonge officieux eût été autrefois très à la mode chez les anciens, et qu'il pût être utile aux modernes, son âme était trop pure pour trahir la vérité. Mademoiselle Cunégonde, dit-il, doit me faire l'honneur de m'épouser, et nous supplions Votre Excellence de daigner faire notre noce.

Don Fernando d'Harraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza, relevant sa moustache, sourit amèrement, et ordonna au capitaine Candide d'aller faire la revue de sa compagnie. Candide obéit; le gouverneur demeura avec mademoiselle Cunégonde. Il lui déclara sa passion, lui protesta que le lendemain il l'épouserait à la face de l'Eglise, ou autrement, ainsi qu'il plairait à ses charmes. Cunégonde lui demanda un quart d'heure pour se recueillir, pour consulter la vieille et pour se déterminer.

La vieille dit à Cunégonde: Mademoiselle, vous avez soixante et douze quartiers et pas une obole; il ne tient qu'à vous d'être la femme du plus grand seigneur de l'Amérique méridionale, qui a une très-belle moustache; est-ce à vous de vous piquer d'une fidélité à toute épreuve? Vous avez été violée par les Bulgares; un juif et un inquisiteur ont eu vos bonnes grâces: les malheurs donnent des droits. J'avoue que si j'étais à votre place je ne me ferais aucun scrupule d'épouser M. le gouverneur, et de faire la fortune de M. le capitaine Candide. Tandis que la vieille parlait avec toute la prudence que l'âge et l'expérience donnent, on vit entrer dans le port un petit vaisseau; il portait un alcade et des alguazils, et voici ce qui était arrivé.

La vieille avait très-bien deviné que ce fut un cordelier à la grande manche qui vola l'argent et les bijoux de Cunégonde dans la ville de Badajos, lorsqu'elle fuyait en hâte avec Candide. Ce moine voulut vendre quelques-unes des pierreries à un joaillier. Le marchand les reconnut pour celles du grand inquisiteur. Le cordelier, avant d'être pendu, avoua qu'il les avait volés: il indiqua les personnes, et la route qu'elles prenaient. La fuite de Cunégonde et de Candide était déjà connue. On les suivit à Cadix; on envoya sans perdre de temps un vaisseau à leur poursuite. Le vaisseau était déjà dans le port de Buénos-Ayres. Le bruit se répandit qu'un alcade allait débarquer, et qu'on poursuivait les meurtriers de monseigneur le grand inquisiteur. La prudente vieille vit dans l'instant tout ce qui était à faire. Vous ne pouvez fuir, dit-elle à Cunégonde, et vous n'avez rien à craindre, ce n'est pas vous qui avez tué monseigneur, et d'ailleurs le gouverneur, qui vous aime, ne souffrira pas qu'on vous maltraite; demeurez. Elle court sur-le-champ à Candide. Fuyez, dit-elle, ou dans une heure vous allez être brûlé. Il n'y avait pas un moment à perdre; mais comment se séparer de Cunégonde, et ou se réfugier?

CHAPITRE XIV.

Comment Candide et Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguay.

Candide avait amené de Galix un valet tel qu'on en trouve beaucoup sur les côtes d'Espagne et dans les colonies. C'était un quart d'Espagnol,

né d'un métier dans le Tucuman ; il avait été enfant de chœur, sacristain, matelot, moine, facteur, soldat, laquais. Il s'appelait Cacambo, et aimait fort son maître, parce que son maître était un fort bon homme. Il sella au plus vite les deux chevaux andalous. Allons, mon maître, suivons le conseil de la vieille, partons, et courons sans regarder derrière nous. Candide versa des larmes : O ma chère Cunégonde ! faut-il vous abandonner dans le temps que M. le gouverneur va faire nos noces ! Cunégonde amenée de si loin, que deviendrez-vous ? Elle deviendra ce qu'elle pourra, dit Cacambo ; les femmes ne sont jamais embarrassées d'elles ; Dieu y pourvoit, courons. Ou me mènes-tu ? ou allons-nous ? que ferons-nous sans Cunégonde ? disait Candide. Par saint Jacques de Compostelle, dit Cacambo, vous allez faire la guerre aux jésuites ; allons la faire pour eux ; je sais assez les chemins, je vous mènerai dans leur royaume, ils seront charmés d'avoir un capitaine qui fasse l'exercice à la bulgare ; vous ferez une fortune prodigieuse ; quand on n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'est un très-grand plaisir de voir et de faire des choses nouvelles.

Tu as donc été déjà dans le Paraguay ? dit Candide. Eh ! vraiment oui, dit Cacambo. J'ai été enstre dans le collège de l'Assomption, et je connais le gouvernement de *los padres* comme je connais les rues de Cadix. C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre ; il est divisé en trente provinces. Les *padres* y ont tout, et les peuples rien ; c'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice. Pour moi, je ne vois rien de si divin que les *padres*, qui font ici la guerre au roi d'Espagne et au roi de Portugal, et qui en Europe confessent ces rois ; qui tuent ici des Espagnols, et qui à Madrid les envoient au ciel ; cela me ravit ; avançons ; vous allez être le plus heureux des hommes. Quel plaisir auront les *padres*, quand ils sauront qu'il leur vient un capitaine qui sait l'exercice bulgare !

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière, Cacambo dit à la garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à monseigneur le commandant. On alla avertir le grand-garde. Un officier paraguayen courut aux pieds du commandant lui donner part de la nouvelle. Candide et Cacambo furent d'abord désarmés ; on se saisit de leurs deux chevaux andalous. Les deux étrangers sont introduits au milieu de deux files de soldats ; le commandant était au bout, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retroussée, l'épée au côté, l'esponton à la main. Il fit un signe ; aussitôt vingt-quatre soldats entourent les deux nouveaux venus. Un sergent leur dit qu'il faut attendre, que le commandant ne peut leur parler, que le révérend père provincial ne permet pas qu'aucun Espagnol ouvre la bouche qu'en sa présence, et demeure plus de trois heures dans le pays. Et où est le révérend père provincial ? dit Cacambo. Il est à la parade après avoir dit sa messe, répondit le sergent, et vous ne pourrez baiser ses éperons que dans trois heures. Mais, dit Cacambo, M. le capitaine, qui meurt de faim comme moi, n'est point Espagnol, il est Allemand ; ne pourrions-nous point déjeuner en attendant Sa Révérence ?

Le sergent alla sur-le-champ rendre compte de ce discours au commandant. Dieu soit béni ! dit ce seigneur, puisqu'il est Allemand, je peux lui parler ; qu'on le mène dans ma feuillée. Aussitôt on conduit Candide dans un cabinet de verdure, orné d'une très-jolie colonnade de marbre vert et or, et de treillages qui fermaient des perroquets, des colibris, des oiseaux-mouches, des pintades, et tous les oiseaux les plus rares. Un excellent déjeuner était préparé dans des vases d'or ; et tandis que les Paraguayens mangèrent du maïs dans des écuelles de bois, en plein champ, à l'ardeur du soleil, le révérend père commandant entra dans la feuillée.

C'était un très-beau jeune homme, le visage plein, assez blanc, haut en couleur, le sourcil relevé, l'œil vif, l'oreille rouge, les lèvres vermeilles, l'air fier, mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un Espagnol, ni celle d'un jésuite. On rendit à Candide et à Cacambo leurs armes, qu'on leur avait saisies, ainsi que les deux chevaux andalous ; Cacambo leur fit manger l'avoine auprès de la feuillée, ayant toujours l'œil sur eux, crainte de surprise.

Candide baisa d'abord le bas de la robe du commandant, ensuite ils se mirent à table. Vous êtes donc Allemand ? lui dit le jésuite en cette langue. Oui, mon révérend père, dit Candide. L'un et l'autre, en prononçant ces paroles, se regardaient avec une extrême surprise, et une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. Et de quel pays d'Allemagne êtes-vous ? dit le jésuite. De la sole province de Westphalie, dit Candide ; je suis né dans le château de Thunder-ten-tronckh. O ciel ! est-il possible ! s'écria le commandant. Quel miracle ! s'écria Candide. Serait-ce vous ? dit le commandant. Cela n'est pas possible, dit Candide. Ils se laissèrent tomber tous deux à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes. Quoi ! serait-ce vous, mon révérend père ? vous, le frère de la belle Cunégonde ! vous, qui fûtes tué par les Bulgares ! vous, le fils de M. le baron ! vous, jésuite au Paraguay ! Il faut avouer que ce monde est une étrange chose. O Pangloss ! Pangloss ! que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu !

Le commandant fit retirer les esclaves nègres et les Paraguayens qui servaient à boire dans des gobelets de cristal de roche. Il remercia Dieu et saint Ignace mille fois ; il serrait Candide entre ses bras, leurs visages étaient baignés de larmes. Vous seriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit Candide, si je vous disais que mademoiselle Cunégonde, votre sœur, que vous avez eue éventrée, est pleine de santé. — Ou ? — Dans votre voisinage, chez M. le gouverneur de Buénos-Ayres, et je venais pour vous faire la guerre. Chaque mot qu'ils prononcèrent

dans cette longue conversation accumulait prodige sur prodige. Leur âme tout entière volait sur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, et étincelait dans leurs yeux. Comme ils étaient Allemands, ils tinrent table longtemps, en attendant le révérend père provincial ; et le commandant parla ainsi à son cher Candide :

CHAPITRE XV.

Comment Candide de son frère de sa chère Cunégonde.

J'aurai toute ma vie présent à la mémoire le jour horrible où je vis tuer mon père et ma mère, et violer ma sœur. Quand les Bulgares furent retirés, on ne trouva point cette sœur adorable, et on mit dans une charrette ma mère, mon père, et moi, deux servantes et trois garçons égorgés, pour nous aller enterrer dans une chapelle de jésuites, à deux lieues du château de mes pères. Un jésuite nous jeta de l'eau bénite ; elle était horriblement salée ; il en entra quelques gouttes dans mes yeux : le père s'aperçut que ma paupière faisait un petit mouvement ; il mit la main sur mon cœur, et le sentit palpiter ; je fus secouru, et au bout de trois semaines il n'y paraissait pas. Vous savez, mon cher Candide, que j'étais fort joli, je le devins encore davantage ; aussi le révérend père Croust, supérieur de la maison, prit pour moi la plus tendre amitié ; il me donna l'habit de novice ; quelque temps après je fus envoyé à Rome. Le père général avait besoin d'une recrue de jeunes jésuites allemands. Les souverains du Paraguay reçoivent le moins qu'ils peuvent de jésuites espagnols ; ils aiment mieux les étrangers, dont ils se croient plus maîtres. Je fus jugé propre par le révérend père général pour aller travailler dans cette vigne. Nous partîmes, un Polonais, un Tyrolien, et moi. Je fus honoré, en arrivant, du sous-diaconat et d'une lieutenance : je suis aujourd'hui colonel et prêtre. Nous recevons vigoureusement les troupes du roi d'Espagne ; je vous réponds qu'elles seront excommuniées et battues. La Providence vous envoie ici pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère sœur Cunégonde soit dans le voisinage, chez le gouverneur de Buénos-Ayres ? Candide l'assura par serment que rien n'était plus vrai. Leurs larmes recommencèrent à couler.

Le baron ne pouvait se lasser d'embrasser Candide, il l'appelait son frère, son sauveur. Ah ! peut-être, lui dit-il, nous pourrions ensemble, mon cher Candide, entrer en vainqueurs dans la ville, et reprendre ma sœur Cunégonde. C'est tout ce que je soulaite, dit Candide, car je comptais l'épouser, et je l'espère encore. Vous, insolent ! répondit le baron, vous auriez l'impudence d'épouser ma sœur qui a soixante et douze quartiers ! Je vous trouve bien effronté d'oser me parler d'un dessein si téméraire ! Candide, pétrifié d'un tel discours, lui répondit : Mon révérend père, tous les quartiers du monde n'y font rien ; j'ai tiré votre sœur des bras d'un juif et d'un inquisiteur ; elle m'a assez d'obligations, elle veut m'épouser. Maître Pangloss m'a toujours dit que les hommes sont égaux ; et assurément je l'épouserai. C'est ce que nous verrons, coquin, dit le jésuite baron de Thunder-ten-tronckh, et en même temps il lui donna un grand coup du plat de son épée sur le visage. Candide dans l'instant tira la sienne, et l'enfonça jusqu'à la garde dans le ventre du baron jésuite ; mais, en la retirant toute fumante, il se mit à pleurer : Hélas ! mon Dieu ! dit-il, j'ai tué mon ancien maître, mon ami, mon beau-frère ; je suis le meilleur homme du monde, et voilà déjà trois hommes que je tue, et dans ces trois il y a deux prêtres.

Cacambo, qui faisait sentinelle à la porte de la feuillée, accourut. Il ne nous reste qu'à vendre cher notre vie, lui dit son maître ; on va, sans doute, entrer dans la feuillée ; il faut mourir les armes à la main. Cacambo, qui en avait vu bien d'autres, ne perdit point la tête ; il prit la robe de jésuite que portait le baron, la mit sur le corps de Candide, lui donna le bonnet carré du mort, et le fit monter à cheval. Tout cela se fit en un clin d'œil. Galopons, mon maître ; tout le monde vous prendra pour un jésuite qui va donner des ordres ; et nous aurons passé les frontières avant qu'il n'ait pu se plaindre de nous. Il volait déjà en prononçant ces paroles, et en criant en espagnol : Place, place pour le révérend père colonel !

CHAPITRE XVI.

Ce qui advint aux deux voyageurs avec deux filles, deux singes, et les sauvages nommés Orillons.

Candide et son valet étaient au-delà des barrières, que personne ne savait encore dans le camp la mort du jésuite allemand. Le vigilant Cacambo avait eu soin de remplir sa valise de pain, de chocolat, de jambon, de fruits et de quelques mesures de vin. Ils s'enfoncèrent avec leurs chevaux andalous dans un pays inconnu où ils ne découvrirent aucune route.

Enfin une belle prairie entrecoupée de ruisseaux se présenta devant eux. Nos deux voyageurs font repaître leurs montures. Cacambo propose à son maître de manger, et lui en donne l'exemple. Comment veux-tu, disait Candide, que je mange du jambon, quand j'ai tué le fils de M. le baron, et que je me vois condamné à ne revoir la belle Cunégonde de ma vie ? à quoi me servira de prolonger mes misérables jours, puisque je dois les traîner loin d'elle dans les remords et dans le désespoir ? et que dira le *Journal de Trévoux*.

En parlant ainsi, il ne laissa pas de manger. Le soleil se couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraissaient poussés par des femmes. Ils ne savaient si ces cris étaient de douleur ou de joie ; mais ils se levèrent précipitamment avec cette inquiétude et cette alarme que tout inspire dans un pays inconnu. Ces clameurs portaient de deux filles toutes nues qui couraient légèrement au bord de la prairie, tandis que deux singes les suivaient en leur mordant les fesses. Candide fut touché de pitié ; il avait appris à tirer chez les Bulgares, et il aurait abattu une noisette dans un buisson sans toucher aux feuilles. Il prend son fusil espagnol à deux coups, tire, et tue les deux singes. Dieu soit loué, mon cher Cacambo ! j'ai délivré d'un grand péril ces deux pauvres créatures : si j'ai commis un péché en tuant un inquisiteur et un jésuite, je l'ai bien réparé en sauvant la vie à deux filles. Ce sont peut-être deux demoiselles de condition, et cette aventure peut nous procurer de très-grands avantages dans le pays.

Il allait continuer, mais sa langue devint perchuse quand il vit ces deux filles embrasser tendrement les deux singes, fondre en larmes sur leurs corps, et remplir l'air des cris les plus douloureux. Je ne m'attendais pas à tant de bonté d'âme, dit-il enfin à Cacambo, lequel lui répliqua : Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre, mon maître ; vous avez tué les deux amants de ces deux demoiselles. Leurs amants ! serait-il possible ? vous vous moquez de moi, Cacambo ; le moyen de vous croire ? Mon cher maître, répartit Cacambo, vous êtes toujours étonné de tout ; pourquoi trouvez-vous si étrange que dans quelques pays il y ait des singes qui obtiennent les honnes grâces des dames ? ils sont des quarts d'homme, comme je suis un quart d'Espagnol. Hélas ! reprit Candide, je me souviens d'avoir entendu dire à maître Pangloss qu'autre fois pareils accidents étaient arrivés, et que ces mélanges avaient produit des égipans, des faunes, des satyres, que plusieurs grands personnages de l'antiquité en avaient vu ; mais je prenais cela pour des fables. Vous devez être convaincu à présent, dit Cacambo, que c'est une vérité, et vous voyez comment en useat les personnes qui n'ont pas reçu une certaine éducation ; tout ce que je crains, c'est que ces dames ne nous fassent quelque méchante affaire.

Ces réflexions solides engagèrent Candide à quitter la prairie, et à s'enfoncer dans un bois. Il y soupa avec Cacambo ; et tous deux, après avoir maudit l'inquisiteur du Portugal, le gouverneur de Buénos-Ayres, et le baron, s'endormirent sur de la mousse. A leur réveil, ils sentirent qu'ils ne pouvaient remuer ; la raison en était que pendant la nuit les Oreillons, habitants du pays, à qui les deux dames les avaient dénoncés, les avaient garrottés avec des cordes d'écorces d'arbre. Ils étaient entourés d'une cinquantaine d'Oreillons tout nus, armés de flèches, de massues, et de haches de caillou : les uns faisaient bouillir une grande chaudière, les autres préparaient des broches, et tous s'écriaient : C'est un jésuite, c'est un jésuite ; nous serons vengés, et nous ferons bonne chère ; mangeons du jésuite, mangeons du jésuite.

Je vous l'avais bien dit, mon cher maître, s'écria tristement Cacambo, que ces deux filles nous joueraient un mauvais tour. Candide, apercevant la chaudière et les broches, s'écria : Nous allons certainement être rôtis ou bouillis. Ah ! que dirait maître Pangloss, s'il voyait comme la pure nature est faite ? Tout est bien ; mais, j'avoue qu'il est bien cruel d'avoir perdu mademoiselle Cunégonde, et d'être mis à la broche par des Oreillons. Cacambo ne perdit jamais la tête. Ne désespérez de rien, dit-il au désolé Candide ; j'entends un peu le jargon de ces peuples, je vais leur parler. Ne manquez pas, dit Candide, de leur représenter quelle est l'inhumanité affreuse de faire cuire des hommes, et combien cela est peu chrétien.

Messieurs, dit Cacambo, vous comptez donc manger aujourd'hui un jésuite ? c'est très-bien fait ; rien n'est plus juste que de traiter ainsi ses ennemis. En effet, le droit naturel nous enseigne à tuer notre prochain, et c'est ainsi qu'on en agit dans toute la terre. Si nous n'usons pas du droit de le manger, c'est que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère ; mais vous n'avez pas les mêmes ressources que nous : certainement il vaut mieux manger ses ennemis que d'abandonner aux corbeaux et aux corneilles le fruit de sa victoire. Mais, messieurs, vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un jésuite en broche, et c'est votre défenseur, c'est l'ennemi de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour moi, je suis né dans votre pays ; monsieur que vous voyez est mon maître, et, bien loin d'être jésuite, il vient de tuer un jésuite, il en porte les détonilles : voilà le sujet de votre méprise. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez sa robe, portez-la à la première barrière du royaume de los padres ; informez-vous si mon maître n'a pas tué un officier jésuite. Il vous faudra peu de temps ; vous pourrez toujours nous manger, si vous trouvez que je vous ai menti. Mais, si je vous ai dit la vérité, vous connaissez trop les principes du droit public, les mœurs et les lois, pour ne nous pas faire grâce.

Les Oreillons trouvèrent ce discours très-raisonnable ; ils députèrent deux notables pour aller en diligence s'informer de la vérité ; les deux dé-

putés s'acquittèrent de leur commission en gens d'esprit, et revinrent bientôt apporter de bonnes nouvelles. Les Oreillons délivrèrent leurs deux prisonniers, leur firent toutes sortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnèrent des rafraichissements, et les reconduisirent jusqu'aux confins de leurs Etats, en criant avec allégresse : Il n'est point jésuite, il n'est point jésuite.

Candide ne se lassait point d'admirer le sujet de sa délivrance. Quel peuple ! disait-il, quels hommes ! quelles mœurs ! si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frère de mademoiselle Cunégonde, j'étais mangé sans rémission. Mais, après tout, la pure nature est bonne, puisque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés, des qu'ils ont su que je n'étais pas jésuite.

CHAPITRE XVII.

Arrivée de Candide et de son valet au pays d'Eldorado, et ce qu'ils y virent.

Quand ils furent aux frontières des Oreillons : Vous voyez, dit Cacambo à Candide, que cet hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre ; croyez-moi, retournons en Europe par le plus court. Comment y retourner, dit Candide ; et où aller ? Si je vais dans mon pays, les Bulgares et les Abares y égorgent tout ; si je retourne en Portugal, j'y suis brûlé ; si nous restons dans ce pays-ci, nous risquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter la partie du monde que mademoiselle Cunégonde habite ?

Tournons vers la Cayenne, dit Cacambo, nous y trouverons des Français qui vont par tout le monde ; ils pourront nous aider. Dieu aura peut-être pitié de nous.



Paquette et frère Giroflée.

Il n'était pas facile d'aller à la Cayenne : ils savaient bien à peu près de quel côté il fallait marcher ; mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages, étaient partout de terribles obstacles. Leurs chevaux moururent de fatigue ; leurs provisions furent consumées ; ils se nourrirent un mois entier de fruits sauvages, et se trouvèrent enfin auprès d'une petite rivière bordée de cocotiers qui soutinrent leur vie et leurs espérances.

Cacambo, qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille, dit à Candide : Nous n'en pouvons plus, nous avons assez marché ; j'aperçois un canot vide sur le rivage, emplissons-le de cocos, jetons-nous dans cette petite barque, laissons-nous aller au courant ; une rivière mène toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouverons du moins des choses nouvelles. Allons, dit Candide, recommandons-nous à la Providence.

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords, tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours ; enfin elle se perdit sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve resserré en cet endroit les porta avec une rapidité et un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour ; mais leur canot se fracassa contre les écueils ; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière ; enfin ils découvrirent un horizon immense bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin ; partout l'utile était joint à l'agréable : les chemins étaient couverts ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, entraînés rapidement par de gros moutons rouges qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan, et de Mequinez.

Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Westphalie. Il mit pied à terre avec Cacambo auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfants du village, couverts de brocards d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg ; nos deux hommes de l'autre monde s'amuserent à les regarder : leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns : c'était de l'or, c'étaient des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. Sans doute, dit Cacambo, ces enfants sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. Le magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. Voilà, dit Candide, le précepteur de la famille royale.

Les petits gueux quittèrent aussitôt le jeu, en laissant à terre leurs palets, et tout ce qui avait servi à leurs divertissements. Candide les ramassa, court au précepteur et les lui présente humblement, lui faisant entendre par signe que leurs Altesses Royales avaient oublié leur or et leurs pierreries. Le magister du village, en souriant, les jeta par terre, regarda un moment la figure de Candide avec beaucoup de surprise, et continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis, et les émeraudes. Ou sommes-nous ? s'écria Candide. Il faut que les enfants des rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or et les pierreries. Cacambo était aussi surpris que Candide. Ils approchèrent enfin de la première maison du village : elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empresait à la porte, et encore plus dans le logis ; une musique très-agréable se faisait entendre, et une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. Cacambo s'approcha de la porte, et entendit qu'on parlait péruvien ; c'était sa langue maternelle ; car tout le monde sait que Cacambo était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaissait que cette langue. Je vous servirai d'interprète, dit-il à Candide ; entrons, c'est ici un cabaret.

Aussitôt deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, et les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On servit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un vautour bouilli qui pesait deux cents livres, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, et six cents oiseaux-mouches dans un autre ; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses ; le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche. Les garçons et les filles de l'hôtellerie versaient plusieurs liqueurs faites de cannes de sucre.

Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politesse extrême, qui firent quelques questions à Cacambo avec la discrétion la plus circonspecte, et qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire.

Quand le repas fut fini, Cacambo eut, ainsi que Candide, bien payer son écot, en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées ; l'hôte et l'hôtesse éclatèrent de rire, et se tinrent longtemps les côtés. Enfin ils se remirent. Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers ; nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en paiement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas sans doute de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour diner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village ; mais partout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l'hôte, et Candide les écoutait avec la même admiration et le même égarement que son ami Cacambo les rendait. Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est probablement le pays où tout va bien ; car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et, quoi qu'en dit maître

Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait assez mal en Westphalie.

CHAPITRE XVIII.

Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.

Cacambo témoigna à son hôte toute sa curiosité ; l'hôte lui dit : Je suis fort ignorant, et je m'en trouve bien ; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour qui est le plus savant homme du royaume, et le plus communicatif. Aussitôt il mène Cacambo chez le vieillard. Candide ne jouait plus que le second personnage, et accompagnait son valet. Ils entrèrent dans une maison fort simple, car la porte n'était que d'argent, et les lambris des appartements n'étaient que d'or, mais travaillés avec tant de goût, que les plus riches lambris ne l'éffaçaient pas. L'antichambre n'était à la vérité inrustée que de rubis et d'émeraudes ; mais l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême simplicité.

Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sofa matelassé de plumes de colibri, et leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamant ; après quoi il satisfait à leur curiosité en ces termes :

Je suis âgé de cent soixante et douze ans, et j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou, dont il avait été témoin. Le royaume où nous sommes est l'ancienne patrie des Incas, qui en sortirent très-imprudemment pour aller subjuguier une partie du monde, et qui furent enfin détruits par les Espagnols.

Les princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal furent plus sages ; ils ordonnèrent, du consentement de la nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume ; et c'est ce qui nous a conservé notre innocence et notre félicité. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays, ils l'ont appelé *Eldorado*, et un Anglais, nommé le chevalier Raleigh, en a même approché il y a environ cent années ; mais, comme nous sommes entourés de rochers inabordables et de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les caïdoux et pour la fange de notre terre, et qui, pour en avoir, nous tueraient tous jusqu'au dernier.

La conversation fut longue ; elle roula sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin Candide, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par Cacambo si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. Comment donc ! dit-il, en pouvez-vous douter ? Est-ce que vous nous prenez pour des ignrats ? Cacambo demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado. Le vieillard rongit encore : Est-ce qu'il peut y avoir deux religions ? dit-il. Nous avons, je crois, la religion de tout le monde ; nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin. N'adorez-vous qu'un seul Dieu ? dit Cacambo, qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières. Candide ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard ; il voulait savoir comment on priait Dieu dans Eldorado. Nous ne le prions point, dit le bon et respectable sage ; nous n'avons rien à lui demander, il nous a donné tout ce qu'il nous faut ; nous le remercions sans cesse. Candide eut la curiosité de voir des prêtres ; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard sourit. Mes amis, dit-il, nous sommes tous prêtres ; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement tous les matins, et cinq ou six mille musiciens les accompagnent. — Quoi ! vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui calalent, et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis ? — Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard ; nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. Candide à tous ces discours demeurait en extase, et disait en lui-même : Ceci est bien différent de la Westphalie et du château de monsieur le baron ; si notre ami Pangloss avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre ; et il est certain qu'il faut voyager.

Après cette longue conversation, le bon vieillard fit atteler un carrosse à six moutons, et donna douze de ses domestiques aux deux voyageurs pour les conduire à la cour. Excusez-moi, leur dit-il, si mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne serez pas mécontents, et vous pardonnerez sans doute aux usages du pays, s'il y en a quelques-uns qui vous déplaissent.

Candide et Cacambo montent en carrosse ; les six moutons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut, et de cent de large ; il est impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux et sur ce sable que nous nommons or et pierreries.

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide et Cacambo à la des-

rente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartement de Sa Majesté au milieu de deux files, chacune de mille musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté: si on se jetait à genoux ou ventre à terre; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière; si on léchait la poussière de la salle; en un mot, quelle était la cérémonie. L'usage, dit le grand officier, est d'embrasser le roi et de le baiser des deux côtés. Candide et Cacambo sautèrent au cou de Sa Majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, et qui les pria poliment à souper.

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose, celles de liqueurs de cannes de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places pavées d'une espèce de pierres qui répandaient une odeur semblable à celle du girofle et de la cannelle. Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématiques et de physique.

Après avoir parcouru toute l'après-dînée à peu près la millième partie de la ville, on les ramena chez le roi. Candide se mit à table entre Sa Majesté, son valet Cacambo, et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut Sa Majesté. Cacambo expliquait les bons mots du roi à Candide, et, quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice. Candide ne cessait de dire à Cacambo: Il est vrai, mon ami, encore une fois, que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes; mais enfin mademoiselle Cunégonde n'y est pas, et vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous ni serons que comme les autres, au lieu que si nous retournons dans notre monde, seulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les rois ensemble, nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre, et nous pourrions aisément reprendre mademoiselle Cunégonde.

Ce discours plut à Cacambo; on aime tant à courir, à se faire valoir chez les siens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de ne plus l'être, et de demander leur congé à Sa Majesté.

Vous faites une sottise, leur dit le roi: je sais bien que mon pays est peu de chose; mais, quand on est passablement quelque part, il faut y rester. Je n'ai pas assurément le droit de retenir des étrangers; c'est une tyrannie qui n'est ni dans nos mœurs ni dans nos lois; tous les hommes sont libres; partez quand vous voudrez, mais la sortie est bien difficile. Il est impossible de remonter la rivière rapide sur laquelle vous êtes arrivés par miracle, et qui court sous des voûtes de rochers. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mille pieds de hauteur, et sont droites comme des murailles: elles occupent chacune en largeur un espace de plus de dix lieues; on ne peut en descendre que par des précipices. Cependant, puisque vous voulez absolument partir, je vais donner ordre aux intendants des machines d'en faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes, personne ne pourra vous accompagner; car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leur enceinte, et ils sont trop sages pour rompre leur vœu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. Nous ne demandons à Votre Majesté, dit Cacambo, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux, et de la boue du pays. Le roi rit: Je ne conçois pas, dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaunée; mais emportez-en tant que vous voudrez, et grand bien vous fasse.

Il donna l'ordre sur-le-champ à ses ingénieurs de faire une machine pour guider ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons physiciens y travaillèrent; elle fut prête au bout de quinze jours, et ne coûta pas plus de vingt millions de livres sterling, monnaie du pays. On mit sur la machine Candide et Cacambo; il y avait deux grands moutons rouges selles et bridés pour leur servir de monture quand ils auraient franchi les montagnes, vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des présents de ce que le pays a de plus curieux, et cinquante chargés d'or, de pierreries et de diamants. Le roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ, et la manière ingénieuse dont ils furent hissés eux et leurs moutons au haut des montagnes. Les physiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sûreté, et Candide n'eut plus d'autre désir et d'autre objet que d'aller présenter ses moutons à mademoiselle Cunégonde. Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buénos-Ayres, si mademoiselle Cunégonde peut être mise à prix. Marchons vers la Cayenne, embarquons-nous, et nous verrons ensuite quel royaume nous pourrions acheter.

CHAPITRE XIX.

Ce qui leur arriva à Surinam, et comment Candide fit connaissance avec Martin.

La première journée de nos deux voyageurs fut assez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de se voir possesseurs de plus de trésors que l'Asie, l'Europe et l'Afrique n'en pouvaient rassembler. Candide transporté écrivit le nom de Cunégonde sur les arbres. A la seconde journée, deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans les marais, et y furent abîmés avec leurs charges; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours après; sept ou huit périrent ensuite de faim dans un désert; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin, après cent jours de marche, il ne leur resta que deux moutons. Candide dit à Cacambo: Mon ami, vous voyez comme les richesses de ce monde sont périssables; il n'y a rien de solide que la vertu et le bonheur de revoir mademoiselle Cunégonde. Je l'avoue, dit Cacambo; mais il nous reste encore deux moutons avec plus de trésors que n'en aura jamais le roi d'Espagne; et je vois bien de loin une ville que je soupçonne être Surinam, appartenant aux Hollandais. Nous sommes au bout de nos peines et au commencement de notre félicité.

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. Eh! mon Dieu, lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois? J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi? Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe; je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant, lorsque ma mère me vendit dix cents patagons sur la côte de Guinée, elle me disait: Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. Hélas! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets, sont mille fois moins malheureux que nous: les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste; mais, si ces prêchiers disent vrai, nous sommes tous consins issus de germain. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

O Pangloss! s'écria Candide, tu n'avais pas deviné cette abomination; c'en est fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimisme. Qu'est-ce que l'optimisme? disait Cacambo. Hélas, dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal. Et il versait des larmes en regardant son nègre; et en pleurant, il entra dans Surinam.

La première chose dont ils s'informent, c'est s'il n'y a point au port quelque vaisseau qu'on pût envoyer à Buénos-Ayres. Celui à qui ils s'adressèrent était justement un patron espagnol qui s'offrit à faire avec eux un marché honnête. Il leur donna rendez-vous dans un cabaret. Candide et le fidèle Cacambo allèrent l'y attendre avec les deux moutons.

Candide, qui avait le cœur sur les lèvres, conta à l'Espagnol toutes ses aventures, et lui avoua qu'il voulait enlever mademoiselle Cunégonde. Je me garderai bien de vous passer à Buénos-Ayres, dit le patron: je serais pendu, et vous aussi; la belle Cunégonde est la maîtresse favorite de monseigneur. Ce fut un coup de foudre pour Candide, il pleura longtemps; enfin il tira à part Cacambo. Voici, mon cher ami, lui dit-il, ce qu'il faut que tu fasses. Nous avons chacun dans nos poches pour cinq ou six millions de diamants; tu es plus habile que moi, va prendre mademoiselle Cunégonde à Buénos-Ayres. Si le gouverneur fait quelque difficulté, donne-lui un million; s'il ne se rend pas, donne-lui-en deux; tu n'as point tué d'inquisiteur, on ne se défiera point de toi. J'équiperai un autre vaisseau, j'irai l'attendre à Venise: c'est un pays libre où l'on n'a rien à craindre ni des Bulgares, ni des Abares, ni des Juifs, ni des inquisiteurs. Cacambo applaudit à cette sage résolution. Il était au désespoir de se séparer d'un bon maître devenu son ami intime; mais le plaisir de lui être utile l'emporta sur la douleur de le quitter. Ils s'embrassèrent en versant des larmes; Candide lui recommanda de ne point oublier la bonne vieille. Cacambo partit dès le jour même: c'était un très-bon homme que ce Cacambo.

Candide resta encore quelque temps à Surinam, et attendit qu'un autre patron voulût le mener en Italie lui et les deux moutons qui lui restaient. Il prit des domestiques, et acheta tout ce qui lui était nécessaire pour un long voyage; enfin, M. Vanderdendur, maître d'un grand vaisseau, vint se présenter à lui. Combien voulez-vous, demanda-t-il à cet homme, pour me mener en droiture à Venise, moi, mes gens, mon bagage, et les deux

moutons que voilà? Le patron s'accorda à dix mille piastres : Candide n'hésita pas.

Oh! oh! dit à part soi le prudent Vanderdendur, cet étranger donne dix mille piastres tout d'un coup! il faut qu'il soit bien riche. Puis, revenant un moment après, il signifia qu'il ne pouvait partir à moins de vingt mille. Eh bien, vous les aurez, dit Candide.

Ouais, se dit tout bas le marchand, cet homme donne vingt mille piastres aussi aisément que dix mille. Il revint encore, et dit qu'il ne pouvait le conduire à Venise à moins de trente mille piastres. Vous en aurez donc trente mille, répondit Candide.

Oh! oh! se dit encore le marchand hollandais, trente mille piastres ne coûtent rien à cet homme-ci; sans doute les deux moutons portent des trésors immenses; n'insistons pas davantage : faisons-nous d'abord payer les trente mille piastres, et puis nous verrons. Candide vendit deux petits diamants, dont le moindre valait plus que tout l'argent que demandait le patron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embarqués. Candide suivit dans un petit bateau pour joindre le vaisseau à la rade; le patron prend son temps, met à la voile, démarre; le vent le favorise. Candide éperdu et stupéfait le perd bientôt de vue. Hélas! cria-t-il, voilà un tour digne de l'ancien monde. Il retourne au rivage, abîmé dans la douleur; car enfin il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt monarches.

Il se transporte chez le juge hollandais; et, comme il était un peu troublé, il frappe rudement à la porte: il entre, expose son aventure, et crie un peu plus haut qu'il ne convenait. Le juge commença par lui faire payer dix mille piastres pour le bruit qu'il avait fait; ensuite il l'écoula patiemment, lui promit d'examiner son affaire sitôt que le marchand serait revenu, et se fit payer dix mille autres piastres pour les frais de l'audience.

Ce procédé acheva de désespérer Candide; il avait à la vérité essuyé des malheurs mille fois plus douloureux; mais le sang-froid du juge, et celui du patron dont il était volé, alluma sa bile, et le plongea dans une noire mélancolie. La méchanceté des hommes se présentait à son esprit dans toute sa laideur, il ne se nourrissait que d'idées tristes. Enfin, un vaisseau français étant sur le point de partir pour Bordeaux, comme il n'avait plus de moutons chargés de diamants à embarquer, il lona une chambre du vaisseau à juste prix, et fit signifier dans la ville qu'il payerait le passage, la nourriture, et donnerait deux mille piastres à un honnête homme qui voudrait faire le voyage avec lui, à condition que cet homme serait le plus dégoûté de son état, et le plus malheureux de la province.

Il se présenta une foule de prétendants qu'une flotte n'aurait pu contenir. Candide voulant choisir entre les plus apparents, il distingua une vingtaine de personnes qui lui paraissaient sociables, et qui toutes prétendaient mériter la préférence. Il les assembla dans son cabaret, et leur donna à souper, à condition que chacun ferait serment de raconter fidèlement son histoire, promettant de choisir celui qui lui paraîtrait le plus à plaindre et le plus mécontent de son état, à plus juste titre, et de donner aux autres quelques gratifications.

La séance dura jusqu'à quatre heures du matin. Candide, en écoutant toutes leurs aventures, se ressouvint de ce que lui avait dit la vieille en allant à Buénos-Ayres, et de la gageure qu'elle avait faite, qu'il n'y avait personne sur le vaisseau à qui il ne fût arrivé de très-grands malheurs. Il songeait à Pangloss à chaque aventure qu'on lui contait. Ce Pangloss, disait-il, serait bien embarrassé à démontrer son système. Je voudrais qu'il fût ici. Certainement si tout va bien, c'est dans Eldorado, et non pas dans le reste de la terre. Enfin, il se détermina en faveur d'un pauvre savant qui avait travaillé dix ans pour les libraires à Amsterdam. Il jugea qu'il n'y avait point de métier au monde dont on dût être plus dégoûté.

Ce savant, qui était d'ailleurs un bon homme, avait été volé par sa femme, battu par son fils, et abandonné de sa fille, qui s'était fait enlever par un Portugais. Il venait d'être privé d'un petit-emploi duquel il subsistait; et les prédicants de Surinam le persécutaient, parce qu'ils le prenaient pour un socinien. Il faut avouer que les autres étaient pour le moins aussi malheureux que lui; mais Candide espérait que le savant le désennuierait dans le voyage. Tous ses autres rivaux trouverent que Candide leur faisait une grande injustice; mais il les apaisa en leur donnant à chacun cent piastres.

CHAPITRE XX.

Ce qui arriva sur mer à Candide et à Martin.

Le vieux savant, qui s'appelait Martin, s'embarqua donc pour Bordeaux avec Candide. L'un et l'autre avaient beaucoup vu et beaucoup souffert; et, quand le vaisseau aurait dû faire voile de Surinam au Japon par le cap de Bonne-Espérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral et du mal physique pendant tout le voyage.

Cependant Candide avait un grand avantage sur Martin, c'est qu'il es-

pérait toujours revoir mademoiselle Cunégonde, et que Martin n'avait rien à espérer; de plus, il avait de l'or et des diamants; et, quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés de très-grands trésors de la terre, quoiqu'il eût toujours sur le cœur la friponnerie du patron hollandais; cependant, quand il songeait à ce qui lui restait dans ses poches, et quand il parlait de Cunégonde, surtout à la fin du repas, il penchait alors pour le système de Pangloss.

Mais vous, monsieur Martin, dit-il au savant, que pensez-vous de tout cela? quelle est votre idée sur le mal moral et le mal physique? Monsieur, répondit Martin, mes prêtres m'ont accusé d'être socinien; mais la vérité du fait est que je suis manichéen. Vous vous moquez de moi, dit Candide; il n'y a plus de manichéens dans le monde. Il y a moi, dit Martin; je ne sais qu'y faire; mais je ne peux penser autrement. Il faut que vous ayez le diable au corps, dit Candide. Il se mêle si fort des affaires de ce monde, dit Martin, qu'il pourrait bien être dans mon corps comme partout ailleurs; mais je vous avoue, qu'en jetant la vue sur ce globe, ou plutôt sur ce globule, je pense que Dieu l'a abandonné à quelque être malfaisant; j'en excepte toujours Eldorado. Je n'ai guère vu de ville qui ne désirât la ruine de la ville voisine, point de famille qui ne voulût exterminer quelque autre famille. Partout les faibles ont en exécration les puissants devant lesquels ils rampent, et les puissants les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair. Un million d'assassins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec discipline pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête; et dans les villes qui paraissent jouir de la paix, et où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins et d'inquiétudes, qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encore plus cruels que les misères publiques. En un mot, j'en ai tant vu et tant éprouvé, que je suis manichéen.



Vous, mon cher maître? vous dans cet état horrible!...

Il y a pourtant du bon, répliquait Candide. Cela peut être, disait Martin, mais je ne le connais pas.

Au milieu de cette dispute, on entendit un bruit de canon. Le bruit redouble de moment en moment. Chacun prend sa lunette. On aperçoit deux vaisseaux qui combattent à la distance d'environ trois milles; le vent les amena l'un et l'autre si près du vaisseau français, qu'on eut le plaisir de voir le combat tout à son aise. Enfin, l'un des deux vaisseaux lâcha l'autre une bordée si basse et si juste, qu'il le coula à fond. Candide et Martin aperçurent distinctement une centaine d'hommes sur le tillac du vaisseau qui s'enfonçait; ils levèrent tous les mains au ciel, et jetaient des clameurs effroyables: en un moment tout fut englouti.

Eh bien, dit Martin, voilà comme les hommes se traitent les uns les

autres. Il est vrai, dit Candide, qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette affaire. En parlant ainsi, il aperçut je ne sais quoi d'un rouge éclatant, qui nageait auprès de son vaisseau. On détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être; c'était un de ses moutons. Candide eut plus de joie de retrouver ce mouton qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamants d'Eldorado.

Le capitaine français aperçut bientôt que le capitaine du vaisseau submergeant était Espagnol, et que celui du vaisseau submergé était un pirate hollandais; c'était celui-là même qui avait volé Candide. Les richesses immenses dont ce scélérat s'était emparé furent ensevelies avec lui dans la mer, et il n'y eut qu'un mouton de sauvé. Vous voyez, dit Candide à Martin, que le crime est puni quelquefois, ce coquin de patron hollandais a eu le sort qu'il méritait. Oui, dit Martin, mais fallait-il que les passagers qui étaient sur son vaisseau périsent aussi? Dieu a puni ce fripon, le diable a noyé les autres.

Cependant le vaisseau français et l'espagnol continuèrent leur route, et Candide continua ses conversations avec Martin. Ils disputèrent quinze jours de suite, et au bout de quinze jours ils étaient aussi avancés que le premier. Mais, enfin, ils parlaient, ils se communiquaient des idées, ils se consolèrent. Candide caressait son mouton. Puisque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver Cunégonde.

CHAPITRE XXI.

Candide et Martin approchent des côtes de France, et raisonnent.

On aperçut enfin les côtes de France. Avez-vous jamais été en France, monsieur Martin? dit Candide. Oui, dit Martin, j'ai parcouru plusieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitants est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communément assez doux et assez bête, d'autres où l'on fait le bel esprit; et, dans toutes, la principale occupation est l'amour; la seconde, de médire; et la troisième, de dire des sottises. Mais, monsieur Martin, avez-vous vu Paris? Oui, j'ai vu Paris; il tient de toutes ces espèces-là; c'est un chaos, c'est une presse dans



Cunégonde et la vieille.

laquelle tout le monde cherche le plaisir, et où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu; j'y fus volé, en arrivant, de tout ce que j'avais, par des lilous, à la foire Saint-Germain; on me prit moi-même pour un voleur, et je fus huit jours en prison; après quoi je me fis correcteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante et la canaille convulsionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là: je le veux croire.

Pour moi, je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit Candide, vous devinez aisément que quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de rien voir sur la terre que mademoiselle Cunégonde; je vais l'attendre à Venise; nous traverserons la France pour aller en Italie; ne m'accompagnez-vous pas? Très-volontiers, dit Martin; on dit que Venise



Cacambo, le valet de Candide.

n'est bonne que pour les nobles Vénitiens, mais que cependant on y reçoit très-bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent; je n'en ai point; vous en avez, je vous suivrai partout. A propos, dit Candide, pensez-vous que la terre ait été originellement une mer, comme on l'assure dans ce gros livre qui appartient au capitaine du vaisseau? Je n'en crois rien du tout, dit Martin, non plus que de toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque temps. Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé? dit Candide. Pour nous faire enrager, répondit Martin. N'êtes-vous pas bien étonné, continua Candide, de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour ces deux singes, et dont je vous ai conté l'aventure? Point du tout, dit Martin, je ne vois pas ce que cette passion a d'étrange; j'ai tant vu de choses extraordinaires, qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire. Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui? qu'ils aient toujours été menteurs, courbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avarés, ambitieux, sanguinaires, calomnieux, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots? Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé? Oui, sans doute, dit Candide. Eh bien, dit Martin, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur? Oh! dit Candide, il y a bien de la différence, car le libre arbitre... En raisonnant ainsi, ils arrivèrent à Bordeaux.

CHAPITRE XXII.

Ce qui arriva en France à Candide et à Martin.

Candide ne s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de temps qu'il en fallait pour vendre quelques cailloux du Dorado, et pour s'accueillir d'une bonne chaise à deux places; car il ne pouvait plus se passer de son philosophe Martin; il fut seulement très-fâché de se séparer de son mouton,

qu'il laissa à l'académie des sciences de Bordeaux, laquelle proposa pour le sujet du prix de cette année de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge, et le prix fut adjugé à un savant du Nord, qui démontra par A, plus B, moins C divisé par Z, que le mouton devait être rouge, et mourir de la chavelée.

Cependant tous les voyageurs que Candide rencontrait dans les cabarets de la route lui disaient : Nous allons à Paris. Cet empressement général lui donna enfin l'envie de voir cette capitale; ce n'était pas beaucoup se détourner du chemin de Venise.

Il entra par le faubourg Saint-Marceau, et crut être dans le plus vilain village de la Westphalie.

A peine Candide fut-il dans son auberge, qu'il fut attaqué d'une maladie légère causée par ses fatigues. Comme il avait au doigt un diamant énorme, et qu'on avait aperçu dans son équipage une cassette prodigieusement pesante, il fut aussitôt auprès de lui deux médecins qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas, et deux dévots qui faisaient chauffer ses bouillons. Martin disait : Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage; j'étais fort pauvre; aussi n'eus-je ni amis, ni dévots, et je guéris.

Cependant, à force de médecines et de saignées, la maladie de Candide devint sérieuse. Un habitué du quartier vint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour l'autre monde : Candide n'en voulut rien faire; les dévots l'assurèrent que c'était une nouvelle mode : Candide répondit qu'il n'était point homme à la mode. Martin voulut jeter l'habitué par les fenêtres. Le clerc jura qu'on n'enterrait point Candide. Martin jura qu'il enterrait le clerc, s'il continuait à les importuner. La querelle s'échauffa : Martin le prit par les épaules, et le chassa rudement; ce qui causa un grand scandale, dont on fit un procès-verbal.

Candide guérit; et pendant sa convalescence il eut très-bonne compagnie à souper chez lui. On jouait gros jeu. Candide était tout étonné que jamais les as ne lui vinssent; et Martin ne s'en étonnait pas.

Parmi ceux qui lui font les honneurs de la ville, il y avait un petit abbé périgourdin, l'un de ces gens pressés, toujours alertes, toujours serviables, effrontés, caressants, accommodants, qui guettent les étrangers à leur passage, leur content l'histoire scandaleuse de la ville, et leur offrent des plaisirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord Candide et Martin à la comédie. On y jouait une tragédie nouvelle. Candide se trouva placé auprès de quelques beaux esprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des scènes jouées parfaitement. Un des raisonneurs qui étaient à ses côtés lui dit dans un entr'acte : Vous avez grand tort de pleurer, cette actrice est fort mauvaise; l'acteur qui joue avec elle est plus mauvais acteur encore; la pièce est encore plus mauvaise que les acteurs; l'auteur ne sait pas un mot d'arabe, et cependant la scène est en Arabe; et, de plus, c'est un homme qui ne croit pas aux idées innées; je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. Monsieur, combien avez-vous de pièces de théâtre en France? dit Candide à l'abbé, lequel répondit : Cinq ou six mille. C'est beaucoup, dit Candide; combien y en a-t-il de bonnes? Quinze ou seize, répliqua l'autre. C'est beaucoup, dit Martin.

Candide fut très-content d'une actrice qui faisait la reine Elisabeth, dans une assez plate tragédie, que l'on joue quelquefois. Cette actrice, dit-il à Martin, me plaît beaucoup, elle a un faux air de mademoiselle Lunéville; je serais bien aise de la saluer. L'abbé périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. Candide, élevé en Allemagne, demanda quelle était l'étiquette, et comment on traitait en France les reines d'Angleterre. Il faut distinguer, dit l'abbé : en province, on les mène au cabaret; à Paris, on les respecte quand elles sont belles, et on les jette à la voirie quand elles sont mortes. Des reines à la voirie! dit Candide. Oui vraiment, dit Martin; monsieur l'abbé a raison; j'étais à Paris quand mademoiselle Monime passa, comme on dit, de cette vie à l'autre; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent les honneurs de la sépulture, c'est-à-dire de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière; elle fut enterrée toute seule de sa bande au coin de la rue de Bourgogne; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensait très-noblement. Cela est bien impoli, dit Candide. Que voulez-vous? dit Martin, ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez toutes les contradictions, toutes les incompatibilités possibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les églises, dans les spectacles de cette drôle de nation. Est-il vrai qu'on rit toujours à Paris? dit Candide. Oui, dit l'abbé, mais c'est en enragant; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire; même on y fait en riant les actions les plus détestables.

Quel est, dit Candide, ce gros cochon qui me disait tant de mal de la pièce où j'ai tant pleuré, et des acteurs qui m'ont tant fait de plaisir? c'est un mal vivant, répondit l'abbé, qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces et de tous les livres; il hait quiconque réussit, comme les eunuques haïssent les jouissances; c'est un de ces serpents de la littérature qui se noïrissent de fange et de venin; c'est un folliculaire. Qu'appellez-vous folliculaire? dit Candide. C'est, dit l'abbé, un faiseur de fables, un Fréron.

C'est ainsi que Candide, Martin et le Périgourdin raisonnaient sur l'escalier, en voyant défiler le monde au sortir de la pièce. Quoique je sois très-empressé de revoir mademoiselle Lunéville, dit Candide, je voudrais pourtant souper avec mademoiselle Clairon, car elle m'a paru admirable.

L'abbé n'était pas homme à approcher de mademoiselle Clairon, qui ne voyait que bonne compagnie. Elle est engagée pour ce soir, dit-il;

mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité, et là vous connaîtrez Paris comme si vous y aviez été quatre ans.

Candide, qui était naturellement curieux, se laissa mener chez la dame, au fond du faubourg Saint-Honoré; on y était occupé d'un pharaon; douze tristes pontes tenaient en main un petit livre de cartes, registre cornu de leurs infortunes. Un profond silence régnait, la pâleur était sur le front des pontes, l'inquiétude sur celui du banquier, et la dame du logis, assise auprès de ce banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de lynx tous les parolis, tous les sept-et-le-va de campagne, dont chaque joueur eornait ses cartes; elle les faisait décorner avec une attention sévère, mais polie; et ne se fâchait point, de peur de perdre ses pratiques. La dame se faisait appeler la marquise de Parolignac. Sa fille, âgée de quinze ans, était au nombre des pontes, et avertissait d'un clin d'œil des triponneries de ces pauvres gens qui tâchaient de réparer les cruautés du sort. L'abbé périgourdin, Candide et Martin entrèrent; personne ne se leva, ni les salua, ni les regarda; tous étaient profondément occupés de leurs cartes. Madame la baronne de Thunder-teu-tronckh était plus civile, dit Candide.

Cependant l'abbé s'approcha de l'oreille de la marquise, qui se leva à moitié, honora Candide d'un sourire gracieux, et Martin d'un air de tête tout à fait noble; elle fit donner un siège et un jeu de cartes à Candide, qui perdit cinquante mille francs en deux tailles; après quoi on soupa très-gaiement; et tout le monde était étonné que Candide ne fût pas ému de sa perte; les laquais disaient entre eux, dans leur langage de laquais : Il faut que ce soit quelque milord anglais.

Le souper fut comme la plupart des soupers de Paris, d'abord du silence, ensuite un bruit de paroles qu'on ne distingue point; puis des plaisanteries dont la plupart sont insipides, de fausses nouvelles, de mauvais raisonnements, un peu de politique, et beaucoup de médisance; on parla même de livres nouveaux. Avez-vous vu, dit l'abbé périgourdin, le roman du sieur Gauchat, docteur en théologie? Oui, répondit un des convives, mais je n'ai pu l'achever. Nous avons une foule d'écrits impertinents; mais tous ensemble n'approchent pas de l'impertinence de Gauchat, docteur en théologie; je suis si rassasié de cette immensité de détestables livres qui nous inondent, que je me suis mis à ponter au pharaon. Et les *Mélanges* de l'archidiacre Trublet, qu'en dites-vous? dit l'abbé. Ah! dit madame de Parolignac, l'ennuyeux mortel! comme il vous dit curieusement tout ce que le monde sait! comme il discute pesamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légèrement! comme il s'approprie, sans esprit, l'esprit des autres! comme il gâte ce qu'il pille! comme il me dégoûte! mais il ne me dégoûtera plus; c'est assez d'avoir lu quelques pages de l'archidiacre.

Il y avait à table un homme savant et de goût qui appuya ce que disait la marquise. On parla ensuite de tragédies; la dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois et qu'on ne pouvait lire. L'homme de goût expliqua très-bien comment une pièce pouvait avoir quelque intérêt, et n'avoir presque aucun mérite; il prouva en peu de mots que ce n'était pas assez d'amener une ou deux de ces situations qu'on trouve dans tous les romans, et qui séduisent toujours les spectateurs; mais qu'il faut être neuf sans être bizarre, souvent sublime et toujours naturel, connaître le cœur humain et le faire parler; être grand poète, sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poète; savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, sans que jamais la rime coûte rien au sens. Quiconque ajouta-t-il, n'observe pas toutes ces règles, peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre, mais il ne sera jamais compté au rang des bons écrivains; il y a très-peu de bonnes tragédies; les unes sont des idylles en dialogues bien écrits et bien rimés; les autres, des raisonnements politiques qui endorment, ou des amplifications qui rebutent; les autres, des rêves d'évergumène, en style barbare, des propos interrompus, de longues apostrophes aux dieux, parce qu'on ne sait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux communs ampoulés.

Candide écouta ce propos avec attention, et conçut une grande idée du discoureur; et, comme la marquise avait eu soin de le placer à côté d'elle, il s'approcha de son oreille, et prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien. C'est un savant, dit la dame, qui ne ponte point, et que l'abbé m'amène quelquefois à souper; il se connaît parfaitement en tragédies et en livres, et il a fait une tragédie sifflée et un livre dont on n'a jamais vu hors de la boutique de son libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. Le grand homme! dit Candide, c'est un autre Pangloss.

Alors se tournant vers lui, il lui dit : Monsieur, vous pensez, sans doute, que tout est au mieux dans le monde physique et dans le monde moral, et que rien ne pouvait être autrement? Moi, monsieur, lui répondit le savant, je ne pense rien de tout cela; je trouve que tout va de travers chez nous; que personne ne sait ni quel est son rang, ni quelle est sa charge, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, et qu'excepté le souper, qui est assez gai, et où il paraît assez d'union, tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes; jansénistes contre molinistes, gens du parlement contre gens d'église, gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parents contre parents; c'est une guerre éternelle.

Candide lui répliqua : J'ai vu pis; mais un sage, qui depuis a eu le malheur d'être pendu, m'apprit que tout cela est à merveille; ce sont des ombres à un beau tableau. Votre pendu se moquait du monde, dit

Martin ; vos ombres sont des taches horribles. Ce sont les hommes qui font les taches, dit Candide, et ils ne peuvent pas s'en dispenser. Ce n'est donc pas leur faute, dit Martin. La plupart des pontes, qui n'entendaient rien à ce langage, buvaient ; et Martin raisonna avec le savant, et Candide raconta une partie de ses aventures à la dame du logis.

Après souper, la marquise mena Candide dans son cabinet, et le fit assise sur un canapé. Eh bien, lui dit-elle, vous aimez donc toujours éperdument mademoiselle Cunégonde de Thunder-ten-tronckh ? Oui, madame, répondit Candide. La marquise lui répliqua avec un souris tendre : Vous me répondez comme un jeune homme de Westphalie ; un Français m'aurait dit : il est vrai que j'ai aimé mademoiselle Cunégonde ; mais en vous voyant, madame, je crains de ne la plus aimer. Hélas ! madame, dit Candide, je répondrai comme vous voudrez. Votre passion pour elle, dit la marquise, a commencé en ramassant son mouchoir ; je veux que vous ramassiez ma jarrettière. Ne tout mon cœur, dit Candide ; et il la ramassa. Mais je veux que vous me la remettiez, dit la dame ; et Candide la lui remit. Voyez-vous, dit la dame, vous êtes étranger ; je fais quelquefois languir mes amants de Paris quinze jours, mais je me rends à vous des la première nuit, parce qu'il faut faire les honneurs de son pays à un jeune homme de Westphalie. La belle ayant aperçu deux énormes diamants aux deux mains de son jeune étranger les loua de si bonne foi, que des doigts de Candide ils passèrent aux doigts de la marquise.

Candide, en s'en retournant avec son abbé périgourdin, sentit quelques remords d'avoir fait une infidélité à mademoiselle Cunégonde. M. l'abbé entra dans sa peine ; il n'avait qu'une légère part aux cinquante mille livres perdues au jeu par Candide, et à la valeur des deux brillants moitié donnés, moitié extorqués. Son dessein était de profiter, autant qu'il le pourrait, des avantages que la connaissance de Candide pouvait lui procurer. Il lui parla beaucoup de Cunégonde ; et Candide lui dit qu'il demanderait bien pardon à cette belle de son infidélité, quand il la verrait à Venise.

Le Périgourdin redoublait de politesse et d'attentions, et prenait un intérêt tendre à tout ce que Candide disait, à tout ce qu'il faisait, à tout ce qu'il voulait faire.

Vous avez donc, monsieur, lui dit-il, un rendez-vous à Venise ? Oui, monsieur l'abbé, dit Candide ; il faut absolument que j'aie trouver mademoiselle Cunégonde. Alors, engagé par le plaisir de parler de ce qu'il aimait, il conta, selon son usage, une partie de ses aventures avec cette illustre Westphaliennne.

Je crois, dit l'abbé, que mademoiselle Cunégonde a bien de l'esprit et qu'elle écrit des lettres charmantes. Je n'en ai jamais reçu, dit Candide ; car, figurez-vous qu'ayant été chassé du château pour l'amour d'elle, je ne pus lui écrire ; que bientôt après j'appris qu'elle était morte, qu'ensuite je la retrouvai, et que je la perdis, et que je lui ai envoyé à deux mille cinq cents lieues d'ici un exprès dont j'attends la réponse.

L'abbé écoutait attentivement, et paraissait un peu rêveur. Il prit bientôt congé des deux étrangers, après les avoir tendrement embrassés. Le lendemain Candide reçut à son réveil une lettre conçue en ces termes :

« Monsieur mon très-cher amant, il y a huit jours que je suis malade en cette ville ; j'apprends que vous y êtes. Je volerais dans vos bras si je pouvais remuer. J'ai su votre passage à Bordeaux ; j'y ai laissé le fidèle Cacambo et la vieille, qui doivent bientôt me suivre. Le gouverneur de Buenos-Ayres a tout pris, mais il me reste votre cœur. Venez ; votre présence me rendra la vie ou me fera mourir de plaisir. »

Cette lettre charmante, cette lettre inespérée, transporta Candide d'une joie inexprimable ; et la maladie de sa chère Cunégonde l'accabla de douleur. Partagé entre ces deux sentiments, il prend son or et ses diamants, et se fait conduire avec Martin à l'hôtel où mademoiselle Cunégonde demeurait. Il entre en tremblant d'émotion, son cœur palpite, sa voix sanglote ; il veut ouvrir les rideaux du lit ; il veut faire apporter de la lumière. Gardez-vous-en bien, lui dit la suivante ; la lumière la tue ; et soudain elle referme le rideau. Ma chère Cunégonde, dit Candide en pleurant, comment vous portez-vous ? si vous ne pouvez me voir, parlez-moi du moins. Elle ne peut parler, dit la suivante. La dame alors tire du lit une main potelée que Candide arrose longtemps de ses larmes, et qu'il remplit ensuite de diamants, en laissant un sac plein d'or sur le fauteuil.

Au milieu de ses transports arrive un exempt suivi de l'abbé périgourdin et d'une escouade. Voilà donc, dit-il, ces deux étrangers suspects ? Il les fait incontinent saisir, et ordonne à ses braves de les trainer en prison. Ce n'est pas ainsi qu'on traite les voyageurs dans Eldorado, dit Candide. Je suis plus manichéen que jamais, dit Martin. Mais, monsieur, où nous menez-vous ? dit Candide. Dans un cul de basse-fosse, dit l'exempt.

Martin, ayant repris son sang-froid, jugea que la dame qui se prétendait Cunégonde était une friponne, monsieur l'abbé périgourdin un fripon, qui avait abusé au plus vite de l'innocence de Candide, et l'exempt un autre fripon dont on pouvait aisément se débarrasser.

Plutôt que de s'exposer aux procédures de la justice, Candide, éclairé par son conseil, et d'ailleurs toujours impatient de revoir la véritable Cunégonde, propose à l'exempt trois petits diamants d'environ trois mille pistoles chacun. Ah ! monsieur, lui dit l'homme au bâton d'ivoire, eussiez-vous commis tous les crimes imaginables, vous êtes le plus honnête homme du monde ; trois diamants ! chacun de trois mille pistoles ! Monsieur ! je me ferais tuer pour vous, au lieu de vous mener dans un cachot. On arrête tous les étrangers, mais laissez-moi faire ; j'ai un frère à Dieppe

en Normandie ; je vais vous y mener ; et, si vous avez quelque diamant à lui donner, il aura soin de vous comme moi-même.

Et pourquoi arrête-t-on tous les étrangers ? dit Candide. L'abbé périgourdin prit alors la parole, et dit : C'est parce qu'un gueux du pays d'Atrébatie a entendu dire des sottises ; cela seul lui a fait commettre un parricide, non pas tel que celui de 1610 au mois de mai, mais tel que celui de 1594 au mois de décembre, et tel que plusieurs autres commis dans d'autres années et dans d'autres mois par d'autres gueux qui avaient entendu dire des sottises.

L'exempt alors expliqua de quoi il s'agissait. Ah ! les monstres ! s'écria Candide ; quoi ! de telles horreurs chez un peuple qui danse et qui chante ? Ne pourrai-je sortir au plus vite de ce pays où des singes agacent des tigres ? J'ai vu des ours dans mon pays ; je n'ai vu des hommes que dans le Dorado. Au nom de Dieu, monsieur l'exempt, menez-moi à Venise, où je dois attendre mademoiselle Cunégonde. Je ne peux vous mener qu'en basse Normandie, dit le barigel. Aussitôt il lui fait ôter ses fers, dit qu'il s'est mépris, renvoie ses gens, emmène à Dieppe Candide et Martin, et les laisse entre les mains de son frère. Il y avait un petit vaisseau hollandais à la rade. Le Normand, à l'aide de trois autres diamants, devenu le plus serviable des hommes, embarque Candide et ses gens dans le vaisseau qui allait faire voile pour Portsmouth en Angleterre. Ce n'était pas le chemin de Venise ; mais Candide croyait être délivré de l'enfer ; et il comptait bien reprendre la route de Venise à la première occasion.

CHAPITRE XXIII.

Candide et Martin vont sur les côtes d'Angleterre ; ce qu'ils y voient.

Ah ! Pangloss ! Pangloss ! ah ! Martin ! Martin ! ah ! ma chère Cunégonde ! qu'est-ce que ce monde-ci ? disait Candide sur le vaisseau hollandais. Quelque chose de bien fou et de bien abominable, répondait Martin. — Vous connaissez l'Angleterre ; y est-on aussi fou qu'en France ? C'est une autre espèce de folie, dit Martin. Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. De vous dire précisément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c'est ce que mes faibles lumières ne me permettent pas ; je sais seulement qu'en général les gens que nous allons voir sont fort atabiliaires.

En causant ainsi ils abordèrent à Portsmouth ; une multitude de peuple courrait le rivage, et regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés, sur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte ; quatre soldats, postés vis-à-vis de cet homme, lui tiraient chacun trois balles dans le crâne, le plus paisiblement du monde ; et toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite. Qu'est-ce donc que tout ceci ? dit Candide ; et quel démon exerce partout son empire ? Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie. C'est un amiral, lui répondit-on. Et pourquoi tuer cet amiral ? C'est, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde ; il a livré un combat à un amiral français, et on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui. Mais, dit Candide, l'amiral français était aussi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre ! cela est incontestable, lui répliqua-t-on ; mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres.

Candide fut si étourdi et si choqué de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait, qu'il ne voulut pas seulement mettre pied à terre, et qu'il fit son marché avec le patron hollandais (dit-il le voler comme celui de Surinam), pour le conduire sans délai à Venise.

Le patron fut prêt au bout de deux jours. On côtoya la France ; on passa à la vue de Lisbonne, et Candide frémit. On entra dans le détroit et dans la Méditerranée, enfin on aborda à Venise. Dieu soit loué ! dit Candide en embrassant Martin ; c'est ici que je reverrai la belle Cunégonde. Je compte sur Cacambo comme sur moi-même. Tout est bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il soit possible.

CHAPITRE XXIV.

De Paquette et de frère Giroflée.

Dès qu'il fut à Venise, il fit chercher Cacambo dans tous les cabarets, dans tous les cafés, chez toutes les filles de joie, et ne le trouva point. Il envoyait tous les jours à la découverte de tous les vaisseaux et de toutes les barques ; nulles nouvelles de Cacambo. Quoi ! dit-il à Martin, j'ai eu le temps de passer de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à

Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portsmouth, de côtoyer le Portugal et l'Espagne, de traverser toute la Méditerranée, de passer quelques mois à Venise; et la belle Cunégonde n'est point venue! Je n'ai rencontré au lieu d'elle qu'une drôlesse et un abbé périgourdin! Cunégonde est morte, sans doute; je n'ai plus qu'à mourir. Ah! il valait mieux rester dans le paradis du Dorado que de revenir dans cette maudite Europe. Que vous avez raison, mon cher Martin! tout n'est qu'illusion et calamité.

Il tomba dans une mélancolie noire, et ne prit aucune part à l'opéra *alla moda*, ni aux autres divertissements du carnaval; pas une dame ne lui donna la moindre tentation. Martin lui dit: Vous êtes bien simple, en vérité, de vous figurer qu'un valet médis, qui a cinq ou six millions dans ses poches, ira chercher votre maîtresse au bout du monde, et vous l'amènera à Venise. Il la prendra pour lui, s'il la trouve; s'il ne la trouve pas, il en prendra une autre: je vous conseille d'oublier votre valet Camba et votre maîtresse Cunégonde. Martin n'était pas consolant. La mélancolie de Candide augmenta, et Martin ne cessait de lui prouver qu'il y avait peu de vertu et peu de bonheur sur la terre, excepté peut-être dans Eldorado, où personne ne pouvait aller.

En disputant sur cette matière importante, et en attendant Cunégonde, Candide aperçut un jeune théatin dans la place Saint-Marc, qui tenait sous le bras une fille. Le théatin paraissait frais, potelé, vigoureux; ses yeux étaient brillants, son air assuré, sa mine haute, sa démarche fière. La fille était très-jolie et chantait; elle regardait amoureusement son théatin, et de temps en temps lui pinçait ses grosses joues. Vous m'avez du moins, dit Candide à Martin, que ces gens-ci sont heureux. Je n'ai trouvé jusqu'à présent dans toute la terre habitable, excepté dans Eldorado, que des infortunés; mais pour cette fille et ce théatin, je gage que ce sont des créatures très-heureuses. Je gage que non, dit Martin. Il n'y a qu'à les prier à diner, dit Candide, et vous verrez si je me trompe.

Aussitôt il les aborde, il leur fait son compliment, et les invite à venir à son hôtelier manger du macaroni, des perdrix de Lombardie, des œufs d'esturgeon, et à boire du vin de Montepulciano, du lacryma-christi, du chypre et du samos. La demoiselle rougit, le théatin accepta la partie, et la fille le suivit en regardant Candide avec des yeux de surprise et de confusion, qui furent obscurcis de quelques larmes. A peine fut-elle entrée dans la chambre de Candide, qu'elle lui dit: Eh quoi! monsieur Candide ne reconnaît plus Paquette? A ces mots Candide, qui ne l'avait pas considérée jusque-là avec attention, parce qu'il n'était occupé que de Cunégonde, lui dit: Hélas! ma pauvre enfant, c'est donc vous qui avez mis le docteur Pangloss dans le bel état où je l'ai vu?

Hélas! monsieur, c'est moi-même, dit Paquette; je vois que vous êtes instruit de tout. J'ai vu les malheurs épouvantables arrivés à toute la maison de madame la baronne et à la belle Cunégonde. Je vous jure que ma destinée n'a guère été moins triste. J'étais fort innocente quand vous m'avez vue. Un cordelier, qui était mon confesseur, me séduisit aisément. Les suites en furent affreuses; je fus obligée de sortir du château quelque temps après que M. le baron vous eut renvoyé à grands coups de pied dans le derrière. Si un fameux médecin n'avait pas pris pitié de moi, j'étais morte. Je fus quelque temps par reconnaissance la maîtresse de ce médecin. Sa femme, qui était jalouse à la rage, me battait tous les jours impitoyablement; c'était une furie. Ce médecin était le plus laid de tous les hommes, et moi la plus malheureuse de toutes les créatures d'être battue continuellement pour un homme que je n'aimais pas. Vous savez, monsieur, combien il est dangereux pour une femme acariâtre d'être l'épouse d'un médecin. Celui-ci, outre des procédés de sa femme, lui donna un jour, pour la guérir d'un petit rhume, une médecine si effrénée, qu'elle en mourut en deux heures de temps dans des convulsions horribles. Les parents de madame intentèrent à monsieur un procès criminel; il prit la fuite, et moi je fus mise en prison. Mon innocence ne m'aurait pas sauvée, si je n'avais été un peu jolie. Le juge m'élargit à condition qu'il succéderait au médecin. Je fus bientôt supplantée par une rivale, chassée sans récompense, et obligée de continuer ce métier abominable qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, et qui n'est pour nous qu'un abîme de misère. J'allai exercer la profession à Venise. Ah! monsieur, si vous pouviez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondolier, un abbé; d'être exposée à toutes les avanies; d'être souvent réduite à emprunter une jupe pour aller se la faire lever par un homme dégoûtant; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre; d'être rançonnée par les officiers de justice, et de n'avoir en perspective qu'une vieillesse affreuse, un hôpital et un fumier, vous concluriez que je suis une des plus malheureuses créatures du monde.

Paquette ouvrait ainsi son cœur au bon Candide, dans un cabinet, en présence de Martin, qui disait à Candide: Vous voyez que j'ai déjà gagné la moitié de la gageure.

Frère Girollée était resté dans la salle à manger, et buvait un coup en attendant le dîner. Mais, dit Candide à Paquette, vous aviez l'air si gai, si content quand je vous ai rencontrée, vous chantiez, vous caressiez le théatin avec une complaisance naturelle; vous n'avez paru aussi heureuse que vous prétendez être infortunée. Ah! monsieur, répondit Paquette, c'est encore là une des misères du métier. J'ai été hier volée et battue par un officier, et il faut aujourd'hui que je paraisse de bonne humeur pour plaire à un faut.

Candide n'en voulut pas davantage; il avoua que Martin avait raison.

On se mit à table avec Paquette et le théatin; le repas fut assez amusant, et sur la fin on se parla avec quelque confiance. Mon père, dit Candide au moine, vous me paraissez jouir d'une destinée que tout le monde doit envier; la fleur de la santé brille sur votre visage, votre physionomie annonce le bonheur; vous avez une très-jolie fille pour votre récréation, et vous paraissez très-content de votre état de théatin.

Ma foi, monsieur, dit frère Girollée, je voudrais que tous les théatins fussent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au couvent, et d'aller me faire Turc. Mes parents me forcèrent, à l'âge de quinze ans, d'endosser cette détestable robe, pour laisser plus de fortune à un maudit frère aîné, que Dieu confonde! La jalousie, la discorde, la rage, habitent dans le couvent. Il est vrai que j'ai prêché quelques mauvais sermons qui m'ont valu un peu d'argent dont le prieur me vole la moitié; le reste me sert à entretenir des filles; mais, quand je rentre le soir dans le monastère, je suis prêt à me casser la tête contre les murs du dortoir; et tous mes confrères sont dans le même cas.

Martin se tournant vers Candide avec son sang-froid ordinaire: Eh bien, lui dit-il, n'ai-je pas gagné la gageure tout entière? Candide donna deux mille piastres à Paquette, et mille piastres à frère Girollée. Je vous réponds, dit-il, qu'avec cela ils seront heureux. Je n'en crois rien du tout, dit Martin; vous les rendez peut-être avec ces piastres beaucoup plus malheureux encore. Il en sera ce qui pourra, dit Candide; mais une chose me console, je vois qu'on retrouve souvent les gens qu'on ne croyait jamais retrouver; il se pourra bien faire qu'ayant rencontré mon mouton rouge et Paquette, je rencontre aussi Cunégonde. Je souhaite, dit Martin, qu'elle fasse un jour votre bonheur; mais c'est de quoi je doute fort. Vous êtes bien dur, dit Candide. C'est que j'ai vécu, dit Martin.

Mais regardez ces gondoliers, dit Candide: ne chantent-ils pas sans cesse? Vous ne les voyez pas dans leur ménage, avec leurs femmes et leurs marmots d'enfants, dit Martin. Le doge a ses chagrins, les gondoliers ont les leurs. Il est vrai qu'à tout prendre le sort d'un gondolier est préférable à celui d'un doge; mais je crois la différence si médiocre, que cela ne vaut pas la peine d'être examiné.

On parle, dit Candide, du sénateur Pocourante, qui demeure dans ce beau palais sur la Brenta, et qui reçoit assez bien les étrangers. On prétend que c'est un homme qui n'a jamais eu de chagrin. Je voudrais voir une espèce si rare, dit Martin. Candide aussitôt fit demander au seigneur Pocourante la permission de venir le voir le lendemain.

CHAPITRE XXV.

Visite chez le seigneur Pocourante, noble vénitien.

Candide et Martin allèrent en gondole sur la Brenta, et arrivèrent au palais du noble Pocourante. Les jardins étaient bien entendus et ornés de belles statues de marbre; le palais d'une belle architecture. Le maître du logis, homme de soixante ans, fort riche, reçut très-poliment les deux curieux, mais avec très-peu d'empressement, ce qui déconcerta Candide, et ne déplut point à Martin.

D'abord deux filles jolies et proprement mises servirent du chocolat, qu'elles firent très-bien mousser. Candide ne put s'empêcher de les louer sur leur beauté, sur leur bonne grâce, et sur leur adresse. Ce sont d'assez bonnes créatures, dit le sénateur Pocourante; je les fais quelquefois coucher dans mon lit; car je suis bien las des dames de la ville, de leurs coquetteries, de leurs jalousies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petitesesses, de leur orgueil, de leurs sottises, et des sonnets qu'il faut faire ou commander pour elles; mais, après tout, ces deux filles commencent fort à m'ennuyer.

Candide, après le déjeuner, se promenant dans une longue galerie, fut surpris de la beauté des tableaux. Il demanda de quel maître étaient les deux premiers. Ils sont de Raphaël, dit le sénateur, je les achetai fort cher par vanité, il y a quelques années; on dit que c'est ce qu'il y a de plus beau en Italie, mais ils ne me plaisent point du tout: la couleur en est très-rembrunie, les figures ne sont pas assez arrondies, et ne sortent point assez; les draperies ne ressemblent en rien à une étoffe: en un mot, quoi qu'on en dise, je ne trouve point là une imitation vraie de la nature. Je n'aimerais un tableau que quand je croirai voir la nature elle-même: il n'y en a point de cette espèce. J'ai beaucoup de tableaux, mais je ne les regarde plus.

Pocourante, en attendant le dîner, se fit donner un concerto. Candide trouva la musique délicieuse. Ce bruit, dit Pocourante, peut amuser une demi-heure; mais, s'il dure plus longtemps, il fatigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La musique aujourd'hui n'est plus que l'art d'exécuter des choses difficiles, et ce qui n'est que difficile ne plaît point à la longue.

J'aimerais peut-être mieux l'opéra, si on n'avait pas trouvé le secret d'en faire un monstre qui me révolte. Ira voir qui verra de mauvaises tragédies en musique, où les scènes ne sont faites que pour amener tres-mal à propos deux ou trois chansons ridicules qui font valoir le gosier

d'une actrice ; se pâmera qui vaudra ou qui pourra, en voyant un châtre fredonner le rôle de César et de Caton, et se promener d'un air gauche sur des planches : pour moi, il y a longtemps que j'ai renoncé à ces pauvretés qui font aujourd'hui la gloire de l'Italie, et que des souverains payent si chèrement. Candide disputa un peu, mais avec discrétion. Martin fut entièrement de l'avis du sénateur.

On se mit à table ; et après un excellent dîner, on entra dans la bibliothèque. Candide, en voyant un Homère magnifiquement relié, loua l'illustrissime sur son bon goût. Voilà, dit-il, un livre qui faisait les délices du grand Pangloss, le meilleur philosophe de l'Allemagne. Il ne fait pas les infâmes, dit froidement Pocourante : on ne lit accroire autrefois que j'avais du plaisir en le lisant ; mais cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous, ces dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de décisif, cette Hélène qui est le sujet de la guerre, et qui à peine est une actrice de la pièce ; cette Troie, qu'on assiège et qu'on ne prend point, tout cela me causait le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des savants s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture : tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque, comme un monument de l'antiquité, et comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

Votre Excellence ne pense pas ainsi de Virgile ? dit Candide. Je conviens, dit Pocourante, que le second, le quatrième et le sixième livre de son *Enéide* sont excellents ; mais pour son pieux *Énée*, et le fort *Claonthe*, et l'ami *Achates*, et le petit *Ascanius*, et l'imbécile roi *Latinus*, et la bourgeoise *Amata*, et l'insipide *Lavinia*, je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid et de plus désagréable. J'aime mieux le *Tasse* et les contes à dormir debout de l'*Arioste*.

Oserais-je vous demander, monsieur, dit Candide, si vous n'avez pas un grand plaisir à lire *Horace* ? Il y a des maximes, dit Pocourante, dont un homme du monde peut faire son profit, et qui, étant resserrées dans des vers énergiques, se gravent plus aisément dans la mémoire ; mais je me soucie fort peu de son voyage à *Brindes*, et de sa description d'un mauvais dîner, et de la querelle de crocheteur entre je ne sais quel *Pupulus*, dont les paroles, dit-il, étaient pleines de pus, et un autre dont les paroles étaient du vinaigre. Je n'ai lu qu'avec un extrême dégoût ses vers grossiers contre des vieilles et contre des sorcières, et je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami *Mécenas* que, s'il est mis par lui au rang des poètes lyriques, il frappera les astres de son front sublime. Les sots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne lis que pour moi ; je n'aime que ce qui est à mon usage. Candide, qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même, était fort étonné de ce qu'il entendait, et Martin trouvait la façon de penser de Pocourante assez raisonnable.

Oh ! voici un *Cécron*, dit Candide : pour ce grand homme-là, je pense que vous ne vous lassez point de le lire. Je ne le lis jamais, répondit le Vénitien. Que m'importe qu'il ait plaidé pour *Babirius* ou pour *Cluentius* ? J'ai bien assez des procès que je juge ; je me serais mieux accommodé de ses œuvres philosophiques ; mais quand j'ai vu qu'il doutait de tout, j'ai conclu que j'en savais autant que lui, et que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

Ah ! voilà quatre-vingts volumes de recueils d'une académie des sciences, s'écria Martin ; il se peut qu'il y ait là du bon. Il y en aurait, dit Pocourante, si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles ; mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systèmes, et pas une seule chose utile.

Que de pièces de théâtre je vois là, dit Candide, en italien, en espagnol, en français ! Oui, dit le sénateur, il y en a trois mille et pas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de sermons, qui tous ensemble ne valent pas une page de *Sénèque*, et tous ces gros volumes de théologie, vous pensez bien que je ne les ouvre jamais, ni moi, ni personne.

Martin aperçut des rayons chargés de livres anglais. Je crois, dit-il, qu'un républicain doit se plaire à la plupart de ces ouvrages écrits si librement. Oui, répondit Pocourante, il est beau d'écrire ce qu'on pense ; c'est le privilège de l'homme. Dans toute notre Italie, on n'écrit que ce qu'on ne pense pas ; ceux qui habitent la patrie des Césars et des Antonins n'osent avoir une idée sans la permission d'un jacobin. Je serais content de la liberté qui inspire les génies anglais, si la passion et l'esprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuse liberté a d'estimable.

Candide, apercevant un *Milton*, lui demanda s'il ne regardait pas cet auteur comme un grand homme. Qui ? dit Pocourante, ce barbare, qui fait un long commentaire du premier chapitre de la *Genèse*, en dix livres de vers durs ? ce grossier imitateur des Grecs, qui diligne la création, et qui, tandis que *Moïse* représente l'Être éternel produisant le monde par la parole, fait prendre un grand compas par le *Messiah* dans une armoire du ciel pour tracer son ouvrage ? Moi, j'estimerais celui qui a gâté l'enfer et le diable du *Tasse* ; qui déguise *Lucifer* tantôt en crapaud, tantôt en pygmée ; qui lui fait rebattre cent fois les mêmes discours ; qui le fait disputer sur la théologie ; qui, en imitant sérieusement l'invention comique des armes à feu de l'*Arioste*, fait tirer le canon dans le ciel par les diables ? Ni moi ni personne en Italie n'a pu se plaire à toutes ces tristes extravagances. Le *Mariage du Pêché et de la Mort*, et les couplets dont le *Pêché* accouche, font vomir tout homme qui a le goût un peu délicat ; et sa longue description d'un hôpital n'est bonne que pour

un fossoyeur. Ce poème obscur, bizarre et dégoûtant, fut méprisé à sa naissance ; je le traite aujourd'hui comme il fut traité dans sa patrie par les contemporains. Au reste, je dis ce que je pense, et je me soucie fort peu que les autres pensent comme moi. Candide était affligé de ces discours ; il respectait *Homère*, il aimait un peu *Milton*. Hélas ! dit-il tout bas à Martin, j'ai bien peur que cet homme-ci n'ait un souverain mépris pour nos poètes allemands. Il n'y aurait pas grand mal à cela, dit Martin. Oh ! quel homme supérieur ! disait encore Candide entre ses dents ; quel grand génie que ce *Pocourante* ! rien ne peut lui plaire.

Après avoir fait ainsi la revue de tous les livres, ils descendirent dans le jardin. Candide en loua toutes les beautés. Je ne sais rien de si mauvais goût, dit le maître ; nous n'avons ici que des colifichets ; mais je vais dès demain en faire planter un d'un dessin plus noble.

Quand les deux curieux eurent pris congé de Son Excellence : Or ça, dit Candide à Martin, vous conviendrez que voilà le plus heureux de tous les hommes, car il est au-dessus de tout ce qu'il possède. Ne voyez-vous pas, dit Martin, qu'il est dégoûté de tout ce qu'il possède ? *Platon* a dit, il y a longtemps, que les meilleurs estomacs ne sont pas ceux qui rebutent tous les aliments. Mais, dit Candide, n'y a-t-il pas du plaisir à tout critiquer ; à sentir des défauts ou les autres hommes croient voir des beautés ? C'est-à-dire, reprit Martin, qu'il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir ? Oh bien ! dit Candide, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je verrai mademoiselle *Cunégonde*. C'est toujours bien fait d'espérer, dit Martin.

Cependant les jours, les semaines s'écoulaient ; *Cacambo* ne revenait point ; et Candide était si abîmé dans sa douleur, qu'il ne fit pas même réflexion que *Paquette* et frère *Grogné* n'étaient pas venus seulement le remercier.

CHAPITRE XXVI.

D'un souper que Candide et Martin firent avec six étrangers, et qui ils étoient.

Un soir que Candide, suivi de Martin, allait se mettre à table avec les étrangers qui logeaient dans la même hôtellerie, un homme à visage couleur de suie l'aborda par derrière, et, le prenant par le bras, lui dit : Soyez prêt à partir avec nous ; n'y manquez pas. Il se retourne, et voit *Cacambo* ; il n'y avait que la vue de *Cunégonde* qui pût l'étonner et lui plaire davantage. Il fut sur le point de devenir fou de joie. Il embrasse son cher ami ; *Cunégonde* est ici, sans doute ? où est-elle ? Menez-moi vers elle, que je meure de joie avec elle. *Cunégonde* n'est point ici, dit *Cacambo* ; elle est à Constantinople. Ah ciel ! à Constantinople ! mais fût-elle à la Chine, j'y vole ; par ons. Nous partirons après souper, reprit *Cacambo* ; je ne peux vous en dire davantage ; je suis esclave, mon maître m'attend, il faut que j'aille le servir à table. Ne dites mot, soupez, et tenez-vous prêt.

Candide, partagé entre la joie et la douleur, charmé d'avoir revu son agent fidèle, étonné de le voir esclave, plein de l'idée de retrouver sa maîtresse, le cœur agité, l'esprit bouleversé, se mit à table avec Martin, qui voyait de sang-froid toutes ces aventures, et avec six étrangers qui étaient venus passer le carnaval à Venise.

Cacambo, qui versait à boire à l'un de ces étrangers, s'approcha de l'oreille de son maître, sur la fin du repas, et lui dit : Sire, Votre Majesté partira quand elle voudra, le vaisseau est prêt. Avant dit ces mots, il sortit. Les convives, étonnés, se regardaient sans proférer une seule parole, lorsqu'un autre domestique, s'approchant de son maître, lui dit : Sire, la chaise de Votre Majesté est à Padoue, et la barque est prête. Le maître fit un signe, et le domestique sortit. Tous les convives se regardèrent encore, et la surprise commune redoubla. Un troisième valet, s'approchant aussi d'un troisième étranger, lui dit : Sire, croyez-moi, Votre Majesté ne doit pas rester ici plus longtemps ; je vais tout préparer. Et aussitôt il disparut.

Candide et Martin ne doutèrent pas alors que ce ne fût une mascarade du carnaval. Un quatrième domestique dit au quatrième maître : Votre Majesté partira quand elle voudra, et sortit comme les autres. Le cinquième valet en dit autant au cinquième maître. Mais le sixième valet parla différemment au sixième étranger, qui était auprès de Candide ; il lui dit : Ma foi, sire, on ne veut plus faire crédit à Votre Majesté ni à moi ni plus ; et nous pourrions bien être coffrés cette nuit vous et moi ; je vais pourvoir à mes affaires : adieu.

Tous les domestiques ayant disparu, les six étrangers, Candide et Martin, demeurèrent dans un profond silence. Enfin Candide le rompit : Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie ; pourquoi êtes-vous tous rois ? Pour moi, je vous avoue que ni moi ni Martin nous ne le sommes.

Le maître de *Cacambo* prit alors gravement la parole, et dit en italien : Je ne suis point plaisant, je m'appelle *Achmet III* ; j'ai été grand sultan plusieurs années ; je détrônai mon frère, mon neveu m'a détrôné. On a coupé le cou à mes vizirs ; j'achève ma vie dans le vieux sérail. Mon ne-

veu, le grand sultan Mahmoud, me permet de voyager quelquefois pour ma santé, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Un jeune homme, qui était auprès d'Achmet, parla après lui, et dit : Je m'appelle Ivan ; j'ai été empereur de toutes les Russies ; j'ai été détrôné au herceau. Mon père et ma mère ont été enfermés ; on m'a élevé en prison ; j'ai quelquefois la permission de voyager, accompagné de ceux qui me gardent, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le troisième dit : Je suis Charles-Edouard, roi d'Angleterre ; mon père m'a cédé ses droits au royaume ; j'ai combattu pour les soutenir. On a arraché le cœur à huit cents de mes partisans, et on leur en a battu les joues ; j'ai été mis en prison. Je vais à Rome faire une visite au roi mon père, détrôné ainsi que moi et mon grand-père ; et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le quatrième prit alors la parole, et dit : Je suis roi des Polaques ; le sort de la guerre m'a privé de mes Etats héréditaires. Mon père a éprouvé les mêmes revers ; je me résigne à la Providence comme le sultan Achmet, l'empereur Ivan, et le roi Charles-Edouard, à qui Dieu donne une longue vie ; et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le cinquième dit : Je suis aussi roi des Polaques ; j'ai perdu mon royaume deux fois, mais la Providence m'a donné un autre Etat dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois des Sarmates ensemble n'en ont jamais pu faire sur les bords de la Vistule. Je me résigne aussi à la Providence, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Il restait au sixième monarque à parler. Messieurs, dit-il, je ne suis pas si grand seigneur que vous ; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre. Je suis Théodore ; on m'a élu roi en Corse ; on m'a appelé *Votre Majesté*, et à présent, à peine m'appelle-t-on *Monsieur*. J'ai fait frapper de la monnaie, et je ne possède pas un denier ; j'ai eu deux secrétaires d'Etat, et j'ai à peine un valet. Je me suis vu sur un trône, et j'ai été à Londres en prison sur la paille ; j'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu, comme Vos Majestés, passer le carnaval à Venise.

Les cinq autres rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins au roi Théodore pour avoir des habits et des chemises : Candide lui fit présent d'un diamant de deux mille sequins. Quel est donc, disaient les cinq rois, cet homme qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous, et qui le donne ? Etes-vous roi aussi, monsieur ? — Non, messieurs, et n'ai nulle envie de l'être.

Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre altesses sérénissimes qui avaient aussi perdu leurs Etats par le sort de la guerre, et qui venaient passer le reste du carnaval à Venise ; mais Candide ne prit pas seulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver sa chère Cunégonde à Constantinople.

CHAPITRE XXVII.

Voyage de Candide à Constantinople.

Le fidèle Cacambo avait déjà obtenu du patron turc qui allait reconduire le sultan Achmet à Constantinople qu'il recevrait Candide et Martin sur son bord. L'un et l'autre s'y rendirent après s'être prosternés devant sa misérable hautesse. Candide, chemin faisant, disait à Martin : Voilà pourtant six rois détrônés avec qui nous avons soupé ! et encore, dans ces six rois, il y en a un à qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres princes plus infortunés. Pour moi, je n'ai perdu que cent moutons, et je vole dans les bras de Cunégonde. Mon cher Martin, encore une fois, Pangloss avait raison, tout est bien. Je le souhaite, dit Martin. Mais, dit Candide, voilà une aventure bien peu vraisemblable que nous avons eue à Venise ; on n'avait jamais vu ni ouï conter que six rois détrônés soupassent ensemble au cabaret. Cela n'est pas plus extraordinaire, dit Martin, que la plupart des choses qui nous sont arrivées ; il est très-commun que des rois soient détrônés ; et, à l'égard de l'honneur que nous avons eu de souper avec eux, c'est une chose qui ne mérite pas notre attention. Qu'importe avec qui l'on soupe, pourvu qu'on fasse bonne chère ?

A peine Candide fut-il dans le vaisseau, qu'il sauta au cou de son ancien valet, de son ami Cacambo. Eh bien, lui dit-il, que fait Cunégonde ? est-elle toujours un prodige de beauté ? m'aime-t-elle toujours ? comment se porte-t-elle ? Tu lui as, sans doute, acheté un palais à Constantinople ?

Mon cher maître, répondit Cacambo, Cunégonde lave les écuelles sur les bords de la Propontide, chez un prince qui a très-peu d'écuelles ; elle est esclave dans la maison d'un ancien souverain, nommé Ragotski, à qui le Grand Turc donne trois écus par jour dans son asile ; mais ce qui est bien plus triste, c'est qu'elle a perdu toute sa beauté, et qu'elle est devenue horriblement laide. Ah ! belle ou laide, dit Candide, je suis honnête homme, et mon devoir est de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état si abject, avec les cinq ou six millions que tu avais emportés ? Bon, dit Cacambo, ne m'en a-t-il pas fallu donner deux au sultan don Fernando d'Ibarra, y Figueroa, y Mascarenes, y Lampourdos,

y Souza, gouverneur de Buénos-Ayres, pour avoir la permission de reprendre mademoiselle Cunégonde, et un pirate ne nous a-t-il pas bravement dépillés de tout le reste ? Ce pirate ne nous a-t-il pas menés au cap de Matapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Pétra, aux Dardanelles, à Marmara, à Scutari ? Cunégonde et la vieille servent chez ce prince dont je vous ai parlé, et moi je suis esclave du sultan détrôné. Que d'événements calamités enchainées les uns aux autres ! dit Candide ; mais après tout, j'ai encore quelques diamants ; je délivrerai aisément Cunégonde. C'est bien dommage qu'elle soit devenue si laide.

Ensuite, se tournant vers Martin : Que pensez-vous, dit-il, qui soit le plus à plaindre, de l'empereur Achmet, de l'empereur Ivan, du roi Charles-Edouard ou de moi ? Je n'en sais rien, dit Martin ; il faudrait que je fusse dans vos cœurs pour le savoir. Ah ! dit Candide, si Pangloss était ici, il le saurait et nous l'apprendrait. Je ne sais, dit Martin, avec quelles balances votre Pangloss aurait pu peser les infortunes des hommes et apprécier leurs douleurs ; tout ce que je présume, c'est qu'il y a des millions d'hommes sur la terre cent fois plus à plaindre que le roi Charles-Edouard, l'empereur Ivan, et le sultan Achmet. Cela pourrait bien être, dit Candide.

On arriva en peu de jours sur le canal de la mer Noire. Candide commença par racheter Cacambo fort cher ; et, sans perdre de temps, il se jeta dans une galère avec ses compagnons, pour aller sur le rivage de la Propontide chercher Cunégonde, quelque laide qu'elle pût être.

Il y avait dans la chionorme deux forçats qui ramaient fort mal, et à qui le levanti patron appliquait de temps en temps quelques coups de nerf de bœuf sur les épaules nues ; Candide, par un mouvement naturel, les regarda plus attentivement que les autres galériens, et s'approcha d'eux avec pitié. Quelques traits de leurs visages défigurés lui parurent avoir un peu de ressemblance avec Pangloss et avec ce malheureux jésuite, ce baron, ce frère de mademoiselle Cunégonde. Cette idée l'émut et l'attrista. Il les considéra encore plus attentivement. En vérité, dit-il à Cacambo, si je n'avais pas vu pendre maître Pangloss, et si je n'avais pas eu le malheur de tuer le baron, je croirais que ce sont eux qui rament dans cette galère.

Au nom du baron et de Pangloss les deux forçats poussèrent un grand cri, s'arrêtèrent sur leur banc, et laissèrent tomber leurs rames. Le levanti patron accourait sur eux, et les coups de nerf de bœuf redoublaient. Arrêtez, arrêtez seigneur ! s'écria Candide ; je vous donnerai tant d'argent que vous voudrez. Quoi ! c'est Candide ! disait l'un des forçats ; quoi ! c'est Candide ! disait l'autre. Est-ce un songe ? dit Candide ; veillé-je ! suis-je dans cette galère ? Est-ce là M. le baron, que j'ai tué ? est-ce là maître Pangloss, que j'ai vu pendre ?

C'est nous-mêmes, c'est nous-mêmes, répondaient-ils. Quoi ! c'est là ce grand philosophe ? disait Martin. Eh ! monsieur le levanti patron, dit Candide, combien voulez-vous d'argent pour la rançon de M. Thunder-ten-tronckh, un des premiers barons de l'Empire, et de M. Pangloss, le plus profond métaphysicien de l'Allemagne ? Chien de chrétien, répondit le levanti patron, puisque ces deux chiens de forçats chrétiens sont des barons et des métaphysiciens, ce qui est sans doute une grande dignité dans leur pays, tu m'en donneras cinquante mille sequins. Vous les aurez, monsieur ; remenez-moi comme un éclair à Constantinople, et vous serez payé sur-le-champ. Mais non, menez-moi chez mademoiselle Cunégonde. Le levanti patron, sur la première offre de Candide, avait déjà tourné la proue vers la ville, et il faisait ramer plus vite qu'un oiseau ne fend les airs.

Candide embrassa cent fois le baron et Pangloss. Et comment ne vous ai-je pas tué, mon cher baron ? et mon cher Pangloss, comment êtes-vous en vie, après avoir été pendu ? et pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie ? Est-il bien vrai que ma chère sœur soit dans ce pays ? disait le baron. Oui, répondait Cacambo. Je revois donc mon cher Candide, s'écriait Pangloss. Candide leur présentait Martin et Cacambo. Ils s'embrassaient tous ; ils parlaient tous à la fois. La galère volait, ils étaient déjà dans le port. On fit venir un juif, à qui Candide vendit pour cinquante mille sequins un diamant de la valeur de cent mille, et qui lui jura par Abraham qu'il n'en pouvait donner davantage. Il paya incontinent la rançon du baron et de Pangloss. Celui-ci se jeta aux pieds de son libérateur et les baigna de larmes ; l'autre le remercia par un signe de tête, et lui promit de lui rendre cet argent à la première occasion. Mais est-il bien possible que ma sœur soit en Turquie ? disait-il. Rien n'est si possible, reprit Cacambo, puisqu'elle centre la vaisselle chez un prince de Transylvanie. On fit encore venir deux juifs ; Candide vendit encore des diamants ; et ils repartirent tous dans une autre galère pour aller délivrer Cunégonde.

CHAPITRE XXVIII.

Ce qui arriva à Candide, à Cunégonde, à Pangloss, à Martin, etc.

Pardon, encore une fois, dit Candide au baron ; pardon, mon révérend père, de vous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps. N'en parlons plus, dit le baron ; je fus un peu trop vil, je l'avoue ; mais,

puisque vous voulez savoir par quel hasard vous m'avez vu aux galères, je vous dirai qu'après avoir été guéri de ma blessure par le frère apothicaire du collège, je fus attaqué et enlevé par un parti espagnol; on me mit en prison à Buénos-Ayres dans le temps que ma sœur venait d'un parti. Je demandai à retourner à Rome auprès du père général. Je fus nommé pour aller servir d'aumônier à Constantinople auprès de M. l'ambassadeur de France. Il n'y avait pas huit jours que j'étais entré en fonction, quand je trouvai sur le soir un jeune icoglan très-bien fait. Il faisait fort chaud; le jeune homme voulut se baigner; je pris cette occasion de me baigner aussi. Je ne savais pas que ce fût un crime capital pour un chrétien d'être trouvé tout nu avec un jeune musulman. Un cadî me fit donner cent coups de bâton sous la plante des pieds, et me condamna aux galères. Je ne crois pas qu'on ait fait une plus horrible injustice. Mais je voudrais bien savoir pourquoi ma sœur est dans la cuisine d'un souverain de Transylvanie réfugié chez les Turcs.

Mais vous, mon cher Pangloss, dit Candide, comment se peut-il que je vous voyoie? Il est vrai, dit Pangloss, que vous n'avez vu pendre; je devais naturellement être brûlé; mais vous vous souvenez qu'il plût à verse lorsqu'on allait me cuire: l'orage fut si violent, qu'on désespéra d'allumer le feu; je fus pendu, parce qu'on ne put mieux faire; un chirurgien acheta mon corps, m'emporta chez lui, et me disséqua. Il me fit d'abord une incision cruciale depuis le nombril jusqu'à la clavicle. On ne pouvait pas avoir été plus mal pendu que je l'avais été. L'exécuteur des hautes œuvres de la sainte inquisition, lequel était sous-diaire, brûloit à la vérité les gens à merveille, mais il n'était pas accoutumé à pendre: la corde était mouillée et glissa mal, elle fut nouée; enfin je respirais encore: l'incision cruciale me fit jeter un si grand cri, que mon chirurgien tomba à la renverse; et, croyant qu'il disséquait le diable, il s'enfuit en mourant de peur, et tomba encore sur l'escalier en fuyant. Sa femme accourut au bruit d'un cabinet voisin: elle me vit sur la table étendu avec mon incision cruciale; elle eut encore plus de peur que son mari, s'enfuit, et tomba sur lui. Quand ils furent un peu revenus à eux, j'entendis la chirurgienne qui disait au chirurgien: Mon bon, de quoi vous avisez-vous aussi de disséquer un hérétique? ne savez-vous pas que le diable est toujours dans le corps de ces gens-là? je vais vite chercher un prêtre pour l'exorciser. Je frémis à ce propos, et je ramassai le peu de forces qui me restaient pour crier: Ayez pitié de moi! Enfin le barbier portugais s'enhardit: il recousit ma peau; sa femme m'eut soin de moi; je fus sur pied au bout de quinze jours. Le barbier me trouva une condition, et me fit laquais d'un chevalier de Malte qui allait à Venise: mais, mon maître n'ayant pas de quoi me payer, je me mis au service d'un marchand vénitien, et je le suivis à Constantinople.

Un jour il me prit fantaisie d'entrer dans une mosquée; il n'y avait qu'un vieux iman et une jeune dévote très-jolie qui disait ses paternôtres; sa gorge était toute découverte: elle avait entre ses deux tétous un beau bouquet de tulipes, de roses, d'anémones, de renoncules, d'hyacinthes et d'oreilles-d'ours: elle laissa tomber son bouquet; je le ramassai, et je le lui remis avec un empressement très-respectueux. Je fus si longtemps à le lui remettre, que l'iman se mit en colère, et, voyant que j'étais chrétien, il cria à l'aide. On me mena chez le cadî, qui me fit donner cent coups de latte sous la plante des pieds, et m'envoya aux galères. Je fus enchaîné précisément dans la même galère et au même banc que M. le baron. Il y avait dans cette galère quatre jeunes gens de Marseille, cinq prêtres napolitains et deux moines de Corfou, qui nous dirent que de pareilles aventures arrivaient tous les jours. M. le baron prétendait qu'il avait essuyé une plus grande injustice que moi: je prétendais, moi, qu'il était beaucoup plus permis de remettre un bouquet sur la gorge d'une femme que d'être tout nu avec un icoglan. Nous disputâmes sans cesse, et nous recevions vingt coups de nerf de bœuf par jour, lorsque l'enchaînement des événements de cet univers vous a conduit dans notre galère, et que vous nous avez rachetés.

Eh bien, mon cher Pangloss, lui dit Candide, quand vous avez été pendu, disséqué, roué de coups, et que vous avez ramé aux galères, avez-vous toujours pensé que tout allait le mieux du monde? Je suis toujours de mon premier sentiment, répondit Pangloss; car enfin je suis philosophe; il ne me convient pas de me dédire, Leibnitz ne pouvant pas avoir tort, et l'harmonie préétablie étant d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi bien que le plein et la matière subtile.

CHAPITRE XXIX.

Comment Candide retrouva Cunégonde et la vieille.

Pendant que Candide, le baron, Pangloss, Martin et Cacambo contaient leurs aventures, qu'ils raisonnaient sur les événements contingents ou non contingents de cet univers, qu'ils disputaient sur les effets et les causes, sur le mal moral et sur le mal physique, sur la liberté et la nécessité, sur les consolations que l'on peut éprouver lorsqu'on est aux galères en Turquie, ils abordèrent sur le rivage de la Propontide, à la maison du prince de Transylvanie. Les premiers objets qui se présen-

tèrent furent Cunégonde et la vieille, qui étendaient des serviettes sur des licelles pour les faire sécher.

Le baron pâlit à cette vue. Le tendre amant Candide, en voyant sa belle Cunégonde rembrunie, les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges et ceillés, recula trois pas, saisi d'horreur, et avança ensuite par bon procédé. Elle embrassa Candide et son frère; on embrassa la vieille: Candide les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voisinage; la vieille proposa à Candide de s'en accommoder, en attendant que toute la troupe eût une meilleure destinée. Cunégonde ne savait pas qu'elle était enlaïdée; personne ne l'en avait avertie; elle fit souvenir Candide de ses promesses avec un ton si absolu, que le bon Candide n'osa pas la refuser. Il signiffa donc au baron qu'il allait se marier avec sa sœur. Je ne souffrirai jamais, dit le baron, une telle bassesse de sa part, et une telle insolence de la vôtre; cette infamie ne me sera jamais reprochée: les enfants de ma sœur ne pourraient entrer dans les chapitres d'Allemagne. Non, jamais ma sœur n'épousera qu'un baron de l'Empire. Cunégonde se jeta à ses pieds et les baigna de larmes; il fut inflexible. Maître fou, lui dit Candide, je t'ai réchappé des galères, j'ai payé ta rançon, j'ai payé celle de ta sœur; elle avait ici des écnelles, elle est laide, j'ai la bonté d'en faire ma femme; et tu prétends encore t'y opposer! je te retournerais si j'en croyais ma colère. Tu peux me tuer encore, dit le baron, mais tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant.

CHAPITRE XXX.

Conclusion.

Candide, dans le fond de son cœur, n'avait aucune envie d'épouser Cunégonde; mais l'impertinence extrême du baron le déterminait à conclure le mariage; et Cunégonde le pressait si vivement, qu'il ne pouvait s'en dédire. Il consulta Pangloss, Martin, et le fidèle Cacambo. Pangloss lit un beau mémoire par lequel il prouvait que le baron n'avait nul droit sur sa sœur, et qu'elle pouvait, selon toutes les lois de l'Empire, épouser Candide de la main gauche. Martin conclut à jeter le baron dans la mer; Cacambo décida qu'il fallait le rendre au levant patron, et le remettre aux galères, après quoi on l'enverrait à Rome au père général par le premier vaisseau. L'avis fut trouvé fort bon; la vieille l'approuva; on n'en dit rien à sa sœur; la chose fut exécutée pour quelque argent, et on eut le plaisir d'attraper un jésuite, et de punir l'orgueil d'un baron allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de désastres, Candide, marié avec sa maîtresse, et vivant avec le philosophe Pangloss, le philosophe Martin, le prudent Cacambo, et la vieille, ayant d'ailleurs rapporté tant de diamants de la patrie des anciens Incas, menerait la vie du monde la plus agréable; mais il fut tant friponné par les juifs, qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie; sa femme devenant tous les jours plus laide, devint acariâtre et insupportable; la vieille était infirme, et fut encore de plus mauvaise humeur que Cunégonde. Cacambo, qui travaillait au jardin, et qui allait vendre des légumes à Constantinople, était excédé de travail et mandissait sa destinée. Pangloss était au désespoir de ne pas briller dans quelque université d'Allemagne. Pour Martin, il était fermement persuadé qu'on est également mal partout; il prenait les choses en patience. Candide, Martin et Pangloss, disputaient quel chef de métaphysique et de morale. On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métairie des bateaux chargés d'effendis, de bachas, de ca lis, qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mytilène, à Erzeroum: on voyait venir d'autres cadis, d'autres bachas, d'autres effendis, qui prenaient la place des expulsés, et qui étaient expulsés à leur tour: on voyait des têtes proprement empaillées qu'on allait présenter à la Sublime Porte. Ces spectacles faisaient redoubler les dissertations; et quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif, que la vieille osa un jour leur dire: Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d'être disséqué, ramé en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire? C'est une grande question, dit Candide.

Ce discours lit naître de nouvelles réflexions, et Martin sur-le-champ conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. Candide n'en convenait pas, mais il n'assurait rien. Pangloss avouait qu'il avait toujours horriblement souffert; mais, ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours et n'en croyait rien.

Une chose acheva de confirmer Martin dans ses détestables principes, de faire hésiter plus que jamais Candide, et d'embarrasser Pangloss. C'est qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie Paquette et le frère Girollée, qui étaient dans la plus extrême misère; ils avaient bien vite mangé leurs trois mille piastres, s'étaient quittés, s'étaient raccommodés, s'étaient brouillés, avaient été mis en prison, s'étaient enfuis, et enfin frère Girollée s'était fait Turc. Paquette continuait son métier partout, et n'y gagnait plus rien. Je l'avais bien prévu, dit Martin à Candide, que

vos présents seraient bientôt dissipés, et ne les rendraient que plus misérables. Vous avez regorgé de millions de piastres, vous et Cacambo, et vous n'êtes pas plus heureux que frère Giroflée et Paquette. Ah, ah! dit Pangloss à Paquette, le ciel vous ramène donc ici parmi nous. Ma pauvre enfant! savez-vous bien que vous m'avez coûté le bout du nez, un œil et une oreille? Comme vous voilà faite! eh! qu'est-ce que ce monde! Cette nouvelle aventure les engagea à philosopher plus qu'à jamais.

Il y avait dans le voisinage un derviche très-fameux qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie; ils allèrent le consulter; Pangloss porta la parole, et lui dit: Maître, nous venons vous prier de nous dire pour quoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé.

De quoi te mêles-tu? lui dit le derviche; est-ce là ton affaire? Mais, mon révérend père, dit Candide, il y a horriblement de mal sur la terre. Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien? Quand Sa Hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'embarasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non? Que faut-il donc faire? dit Pangloss. Te taire, dit le derviche. Je me flattais, dit Pangloss, de raisonner un peu avec vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'âme, et de l'harmonie préétablie. Le derviche, à ces mots, leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Constantinople deux vizirs du banc et le mufti, et qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisait partout un grand bruit pendant quelques heures. Pangloss, Candide et Martin, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. Pangloss, qui était aussi curieux que raisonneur, lui demanda comment se nommait le mufti qu'on venait d'étrangler. Je n'en sais rien, répondit le bon homme, et je n'ai jamais su le nom d'aucun mufti ni d'aucun vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaimak piqué d'écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des pistaches, du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de

Batavia et des îles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman-parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss et de Martin.

Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre? Je n'ai que vingt arpents, répondit le Turc; je les cultive avec mes enfants; le travail éloigne de nous trois grands maux: l'ennui, le vice et le besoin.

Candide en retournant dans sa métairie fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin: Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes; car enfin Eglon, roi des Moabites, fut assassiné par Aod; Absalon fut pendu par les cheveux et percé de trois dards; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baasa, le roi Ela par Zambri, Ochosias par Jéhu, Athalie par Joïada; les rois Joachim, Jéchonias, Sédécias, furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Astyage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha, Arioviste, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Bonitien, Richard II d'Angleterre, Edouard II, Henri VI, Richard III, Marie Stuart, Charles I^{er}, les trois Henri de France, l'empereur Henri IV? Vous savez.... Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. Vous avez raison, dit Pangloss; car, quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât; ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. Travaillons sans raisonner, dit Martin, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable.

Toute la petite société entra dans ce louable dessein, chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était, à la vérité, bien laide; mais elle devint une excellente pâtissière; Paquette broda; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendit service; il fut un très-bon menuisier, et même devint honnête homme; et Pangloss disait quelquefois à Candide: Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles; car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin.

FIN DE CANDIDE.

MICROMEGAS

PAR VOLTAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

(Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne.)

Dans une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée Sirius il y avait un jeune homme de beaucoup d'esprit, que j'ai eu l'honneur de connaître dans le dernier voyage qu'il fit sur notre petite fourmière; il s'appelait Micromégas, nom qui convient fort à tous les grands. Il avait huit lieues de haut; j'entends par huit lieues vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun.

Quelques algébristes, gens toujours utiles au public, prendront sur-le-champ la plume, et trouveront que, puisque M. Micromégas, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, et que nous autres citoyens de la terre nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a mille lieues de tour; ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt et un millions six cent mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'est plus simple et plus ordinaire dans la nature. Les Etats de quelques souverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut faire le tour en une demi-heure, comparés à l'empire de

Turquie, de Moscovie, ou de la Chine, ne sont qu'une très-faible image des prodigieuses différences que la nature a mises dans tous les êtres.

La taille de Son Excellence étant de la hauteur que j'ai dite, tous nos sculpteurs et tous nos peintres conviendront sans peine que sa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour; ce qui fait une très-jolie proportion.

Quant à son esprit, c'est un des plus cultivés que nous ayons; il sait beaucoup de choses, il en a inventé quelques-unes: il n'avait pas encore deux cent cinquante ans, et il étudiait, selon la coutume, au collège des jésuites de sa planète, lorsqu'il devina, par la force de son esprit, plus de cinquante propositions d'Euclide. C'est dix-huit de plus, que Blaise Pascal, lequel, après en avoir deviné trente-deux en se jouant, à ce que dit sa sœur, devint depuis un géomètre assez médiocre, et un fort mauvais métaphysicien. Vers les quatre cent cinquante ans, au sortir de l'enfance, il disséqua beaucoup de ces petits insectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre, et qui se déroberent aux microscopes ordinaires; il en composa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires. Le mufti de son pays, grand vétéillard, et fort ignorant, trouva dans son livre des propositions suspectes, malsonnantes, téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, et le poursuivit vivement: il s'agissait de savoir si la forme substantielle des puces de Sirius était de même nature que celle des colimaçons. Micromégas se défendit avec esprit; il mit les femmes de son côté; le procès dura deux cent vingt ans. Enfin le mufti fit condamner le

livre par des juriconsultes qui ne l'avaient pas lu, et l'auteur eût ordre de ne paraître à la cour de huit cents années.

Il ne fut que médiocrement affligé d'être honni d'une cour qui n'était remplie que de tracasseries et de pêtissesses. Il fit une chanson fort plaisante contre le mufti, dont celui-ci ne s'embarassa guère, et il se mit à voyager de planète en planète, pour achever de se former *l'esprit et le cœur*, comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en berline seront sans doute étonnés des équipages de là-haut ; car nous autres, sur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au delà de nos usages. Notre voyageur connaissait merveilleusement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulsives. Il s'en servait si à propos, que, tantôt à l'aide d'un rayon du soleil, tantôt par la commodité d'une comète, il allait de globe en globe lui et les siens, comme un oiseau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps ; et je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais, à travers les étoiles dont elle est semée, ce beau ciel empyrée que l'illustre vicair Derham se vante d'avoir vu au bout de sa lunette. Ce n'est pas que je prétende que M. Derham ait mal vu, à Dieu ne plaise ! mais Micromégas était sur les lieux, c'est un bon observateur, et je ne veux contredire personne. Micromégas, après avoir bien tourné, arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choses nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petitesse du globe et de ses habitants, se défendre de ce sourire de supériorité qui échappe quelquefois aux plus sages. Car enfin Saturne n'est guère que neuf cents fois plus gros que la terre ; et les citoyens de ce pays-là sont des nains qui n'ont que mille toises de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ses gens à peu près comme un musicien italien se met à rire de la musique de Lulli, quand il vient en France. Mais, comme le Sirien avait un bon esprit, il comprit bien vite qu'un être pensant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que six mille pieds de haut. Il se familiarisa avec les Saturniens, après les avoir étonnés. Il lia une étroite amitié avec le secrétaire de l'académie de Saturne, homme de beaucoup d'esprit, qui n'avait, à la vérité, rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui faisait passablement de petits vers et de grands calculs. Je rapporterai ici, pour la satisfaction des lecteurs, une conversation singulière que Micromégas eut un jour avec M. le secrétaire.

CHAPITRE II.

Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne.

Après que Son Excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage : Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs.... Ah ! dit l'autre, laissez là votre parterre. Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures.... Eh ! qu'ai-je affaire de vos brunes ! dit l'autre. Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits.... Eh ! non, dit le voyageur, encore une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons ? Pour vous plaire, répondit le secrétaire. Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur ; je veux qu'on m'instruise ; commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien ; et nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au delà de nos besoins ; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés ; et, malgré toute notre curiosité et le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. Je le crois bien, dit Micromégas ; car dans notre globe nous avons près de mille sens ; et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude, qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé ; j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous ; j'en ai vu de fort supérieurs ; mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de desirs que de vrais besoins, et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien ; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné de nouvelles positives de ce pays-là. Le Saturnien et le Sirien s'épuisèrent alors en conjectures ; mais, après beaucoup de raisonnements fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir aux faits. Combien de temps vivez-vous ? dit le Sirien ! Ah ! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne. C'est tout comme chez nous, dit le Sirien, nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature. Hélas ! nous ne vivons, dit le Saturnien, que cinq cents grandes révolutions du soleil. (Cela revient à quinze mille ans ou environ, à compter à notre manière.) Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né ; notre existence est un point, notre durée un instant, notre globe un atome. A peine a-t-on commencé à s'instruire un peu, que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi, je n'ose faire aucuns projets ; je me trouve comme une goutte d'eau dans un

océan immense. Je suis honteux, surtout devant vous, de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui répartit : Si vous n'étiez pas philosophe, je craindrais de vous affliger en vous apprenant que notre vie est sept cents fois plus longue que la vôtre ; mais vous savez trop bien que, quand il faut rendre son corps aux éléments, et ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir ; quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus longtemps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a partout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti et remercier l'auteur de la nature. Il a répandu sur cet univers une profusion de variétés avec une espèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres pensants sont différents, et tous se ressemblent au fond par le don de la pensée et des desirs. La matière est partout étendue ; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverses. Combien comptez-vous de ces propriétés diverses dans votre matière ? Si vous parlez de ces propriétés, dit le Saturnien, sans lesquelles nous croyons que ce globe ne pourrait subsister tel qu'il est, nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impenétrabilité, la mobilité, la gravitation, la divisibilité, et le reste. Apparemment, répliqua le voyageur, que ce petit nombre suffit aux vues que le Créateur avait sur votre petite habitation. J'admire en tout sa sagesse ; je vois partout des différences, mais aussi partout des proportions. Votre globe est petit, vos habitants le sont aussi ; vous avez peu de sensations ; votre matière a peu de propriétés ; tout cela est l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur est votre soleil bien examiné ? D'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien ; et, quand nous divisons un de ses rayons, nous trouvons qu'il contient sept couleurs. Notre soleil tire sur le rouge, dit le Sirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui se ressemble, comme chez vous il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres.

Après plusieurs questions de cette nature, il s'informa combien de substances essentiellement différentes on comptait dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme Dieu, l'espace, la matière, les êtres étendus qui sentent, les êtres étendus qui sentent et qui pensent, les êtres pensants qui n'ont point d'étendue ; ceux qui se pénètrent, ceux qui ne se pénètrent pas, et le reste. Le Sirien, chez qui on en comptait trois cents, et qui en avait découvert trois mille autres dans ses voyages, étouma prodigieusement le philosophe de Saturne. Enfin, après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils savaient et beaucoup de ce qu'ils ne savaient pas, après avoir raisonné pendant une révolution du soleil, ils résolurent de faire ensemble un petit voyage philosophique.

CHAPITRE III.

Voyage des deux habitants de Sirius et de Saturne.

Nos deux philosophes étaient prêts à s'embarquer dans l'atmosphère de Saturne avec une fort jolie provision d'instruments de mathématiques, lorsque la maîtresse du Saturnien, qui en eut des nouvelles, vint en larmes faire ses remontrances. C'était une jolie petite brune qui n'avait que six cent soixante toises, mais qui réparait par bien des agréments la petitesse de sa taille. Ah ! cruel ! s'écria-t-elle, après l'avoir résisté quinze cents ans, lorsque enfin je commençai à me rendre, quand j'ai à peine passé cent ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde ; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour ; si tu étais un vrai Saturnien, tu serais fidèle. Où vas-tu courir ? que veux-tu ? nos cinq lunes sont moins errantes que toi, notre anneau est moins changeant. Voilà qui est fait, je n'aimerai jamais plus personne. Le philosophe l'embrassa, pleura avec elle, tout philosophe qu'il était ; et la dame, après s'être pâmée, alla se consoler avec un petit-maître du pays.

Cependant nos deux curieux partirent ; ils sautèrent d'abord sur l'anneau, qu'ils trouverent assez plat, comme l'a fort bien deviné un illustre habitant de notre petit globe ; de là ils allèrent de lune en lune. Une comète passait tout auprès de la dernière ; ils s'élançerent sur elle avec leurs domestiques et leurs instruments. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les satellites de Jupiter. Ils passèrent dans Jupiter même, et y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets, qui seraient actuellement sous presse sans messieurs les inquisiteurs, qui ont trouvé quelques propositions un peu dures. Mais j'en ai lu le manuscrit dans la bibliothèque de l'illustre archevêque de **, qui m'a laissé voir ses livres avec cette générosité et cette bonté qu'on ne saurait assez louer.

Mais revenons à nos voyageurs. En sortant de Jupiter, ils traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on sait, est cinq fois plus petite que notre petit globe : ils virent deux lunes qui servent à cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je sais bien que le père Castel

écrit, et même assez plaisamment, contre l'existence de ces deux lunes ; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-la savent combien il serait difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit, qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village, et poussent jusqu'à la ville voisine. Mais le Sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent longtemps, et ne trouvèrent rien. Enfin ils aperçurent une petite lueur, c'était la terre, cela fit pitié à des gens qui venaient de Jupiter. Cependant, de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, et, trouvant une aurore boréale toute prête, ils se mirent dedans, et arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique, le cinq juillet mil sept cent trente-sept, nouveau style.

CHAPITRE IV.

Ce qui leur arriva sur le globe de la terre.

Après s'être reposés quelque temps, ils mangèrent à leur déjeuner deux montagnes, que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite ils voulurent reconnaître le petit pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du nord au sud. Les pas ordinaires du Sirien et de ses gens étaient d'environ trente mille pieds de roi ; le nain de Saturne suivait de loin en haletant ; or il fallait qu'il fit environ douze pas quand l'autre faisait une enjambée : figurez-vous (s'il est permis de faire de telles comparaisons) un tres-petit chien de manchon qui suivrait un capitaine des gardes du roi de Prusse.

Comme ces étrangers-là vont assez vite, ils eurent fait le tour du globe en trente-six heures ; le soleil, à la vérité, ou plutôt la terre, fait un pareil voyage en une journée ; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise quand on tourne sur son axe que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare, presque imperceptible pour eux, qu'on nomme *la Méditerranée*, et cet autre petit étang qui, sous le nom de *grand Océan*, entoure la taupinière. Le nain n'en avait en jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avait-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'ils purent en allant et en revenant dessus et dessous pour tâcher d'apercevoir si ce globe était habité ou non. Ils se baissèrent, ils se couchèrent, ils tâchèrent partout ; mais, leurs yeux et leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner que nous et nos confrères les autres habitants de ce globe avons l'honneur d'exister.

Le nain qui jugeait quelquefois un peu trop vite, décida d'abord qu'il n'y avait personne sur la terre. Sa première raison était qu'il n'avait vu personne. Micromégas lui fit sentir poliment que c'était raisonner assez mal : car, disait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très-distinctement : concluez-vous de là que ces étoiles n'existent pas ? Mais, dit le nain, j'ai bien tâté. Mais, répondit l'autre, vous avez mal senti. Mais, dit le nain, ce globe-ci est si mal construit, cela est si irrégulier et d'une forme qui me paraît si ridicule ! tout semble être ici dans le chaos : voyez-vous ces petits ruisseaux dont aucun ne va de droit fil, ces étangs qui ne sont ni ronds, ni carrés, ni ovales, ni sous aucune forme régulière ; tous ces petits grains pointus dont ce globe est hérissé, et qui m'ont écorché les pieds ? (Il voulait parler des montagnes.) Remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il est plat aux pôles, comme il tourne autour du soleil d'une manière gauche, de façon que les climats des pôles sont nécessairement incultes ? En vérité, ce qui fait que je pense qu'il n'y a ici personne, c'est qu'il me paraît que des gens de bon sens ne voudraient pas y demeurer. Eh bien, dit Micromégas, ce ne sont peut-être pas non plus des gens de bon sens qui l'habitent. Mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'est pas fait pour rien. Tout vous paraît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout est tiré au cordeau dans Saturne et dans Jupiter. Eh ! c'est peut-être pour cette raison-là même qu'il y a ici un peu de confusion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avais toujours remarqué de la variété ? Le Saturnien répliqua à toutes ces raisons. La dispute n'eût jamais fini, si par bonheur Micromégas, en s'échauffant à parler, n'eût cassé le fil de son collier de diamants. Les diamants tombèrent ; c'étaient de jolis petits carats assez inégaux, dont les plus gros pesaient quatre cents livres, et les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns : il s'aperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamants, de la façon dont ils étaient taillés, étaient d'excellents microscopes. Il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle ; et Micromégas en choisit un de deux mille cinq cents pieds. Ils étaient excellents : mais d'abord on ne vit rien par leur secours, il fallait s'ajuster. Enfin l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imperceptible qui remuait entre deux eufs dans la mer Baltique ; c'était une baleine : il la prit avec le petit doigt fort adroitement ; et, la mettant sur l'ongle de son ponce, il la fit voir au Sirien,

qui se mit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étaient les habitants de notre globe. Le Saturnien, convaincu que notre monde est habité, s'imagina bien vite qu'il ne l'était que par des baleines ; et, comme il était grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tirait son mouvement, s'il avait des idées, une volonté, une liberté. Micromégas y fut fort embarrassé ; il examina l'animal fort patiemment, et le résultat de l'examen fut qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'une âme fût logée là. Les deux voyageurs inclinaient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habitation, lorsqu'à l'aide du microscope ils aperçurent quelque chose de plus gros qu'une baleine qui flottait sur la mer Baltique. On sait que dans ce temps-là même une volée de philosophes revenait du cercle polaire, sous lequel ils avaient été faire des observations dont personne ne s'était avisé jusqu'alors. Les gazettes dirent que leur vaisseau échoua aux côtes de Rothnie, et qu'ils eurent bien de la peine à se sauver ; mais on ne sait jamais dans ce monde le dessous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la chose se passa, sans y rien mettre du mien ; ce qui n'est pas un petit effort pour un historien.

CHAPITRE V.

Expériences et raisonnements des deux voyageurs.

Micromégas étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraissait, et, avançant deux doigts, et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portait ces messieurs, et le mit encore sur son ongle, sans le trop presser, de peur de l'écraser. Voici un animal bien différent du premier, dit le nain de Saturne ; le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers et les gens de l'équipage, qui s'étaient crus enlevés par un ouragan, et qui se croyaient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement ; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de Micromégas, et se précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts de cercle, leurs secteurs, et des filles lapones, et descendent sur les doigts du Sirien. Ils en firent tant, qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouillait les doigts ; c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pied dans l'index : il jugea, par ce picotement, qu'il était sorti quelque chose du petit animal qu'il tenait ; mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage. Le microscope, qui faisait à peine discerner une haleine et un vaisseau, n'avait point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes. Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importants de faire ici une petite remarque avec moi ; c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne faisons pas sur la terre une plus grande figure qu'en ferait sur une boule de dix pieds de tour un animal qui aurait à peu près la six cent millième partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une substance qui pourrait tenir la terre dans sa main, et qui aurait des organes en proportion des nôtres ; et il se peut très-bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces substances : or concevez, je vous prie, ce qu'elles penseraient de ces batailles qui nous ont valu deux villages qu'il a fallu rendre.

Je ne doute pas que, si quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe ; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les siens ne seront jamais que des infiniment petits.

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius pour apercevoir les atomes dont je viens de parler ! Quand Leuwenhoek et Harstoeker virent les premiers, ou eurent voir la graine dont nous sommes formés, ils ne firent pas, à beaucoup près, une si étonnante découverte. Quel plaisir sentit Micromégas en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations ! comme il s'écria, comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de son compagnon de voyage ! Je les vois, disaient-ils tous deux à la fois ; ne les voyez-vous pas qui portent leur treblaient par le plaisir de voir des objets si nouveaux, et par la crainte de les perdre. Le Saturnien, passant d'un excès de défiance à un excès de crédulité, crut apercevoir qu'ils travaillaient à la propagation. « Ah ! disait-il, j'ai pris la nature sur le fait. » Mais il se trompait sur les apparences ; ce qui n'arrive que trop, soit qu'on se serve ou non de microscopes.

CHAPITRE VI.

Ce qui leur arriva avec les hommes.

Micromégas, bien meilleur observateur que son nain, vit clairement que les atomes se parlaient ; et il le fit remarquer à son compagnon,

qui, honteux de s'être mépris sur l'article de la génération, ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avait le don des langues aussi bien que le Sirien; il n'entendait point parler nos atomes, et il supposait qu'ils ne parlaient pas. D'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, et qu'auraient-ils à dire? Pour parler, il faut penser, ou à peu près; mais s'ils pensaient, ils auraient donc l'équivalent d'une âme: or, attribuer l'équivalent d'une âme à cette espèce, cela lui paraissait absurde. Mais, dit le Sirien, vous avez cru tout à l'heure qu'ils laissaient l'amour; est-ce que vous croyez qu'on puisse faire l'amour sans penser et sans proférer quelque parole, ou du moins sans se faire entendre? Supposez-vous d'ailleurs qu'il soit plus difficile de produire un argument qu'un enfant? Pour moi, l'un et l'autre me paraissent de grands mystères; je n'ose plus ni croire ni nier, dit le nain; je n'ai plus d'opinion, il faut tâcher d'examiner ces insectes, nous raisonnerons après. C'est fort bien dit, reprit Micromégas; et aussitôt il tira une paire de ciseaux dont il se coupa les ongles, et d'une rognure de l'ongle de son ponce il fit sur-le-champ une espèce de grande trompette parlante, comme un vaste entonnoir, dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppait le vaisseau et tout l'équipage. La voix la plus faible entrait dans les fibres circulaires de l'ongle; de sorte que, grâce à son industrie, le philosophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos insectes de là-bas. En peu d'heures, il parvint à distinguer les paroles, et enfin à entendre le français. Le nain en fit autant, quoique avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoublait à chaque instant. Ils entendaient des mites parler d'assez bon sens; ce jeu de la nature leur paraissait inexplicable. Vous croyez bien que le Sirien et le nain brûlaient d'impatience de lier conversation avec les atomes; le nain craignait que sa voix de tonnerre, et surtout celle de Micromégas, n'assourdit les mites sans en être entendue. Il fallait en diminuer la force. Ils se mirent dans la bouche des espèces de petits cure-dents, dont le bout effilé venait donner auprès du vaisseau. Le Sirien tenait le nain sur ses genoux, et le vaisseau avec l'équipage sur un ongle; il baissait la tête, et parlait bas. Enfin, moyennant toutes ces précautions et bien d'autres encore, il commença ainsi son discours :

Insectes invisibles, que la main du Créateur s'est plu à faire naître dans l'abîme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des secrets qui semblaient impénétrables. Peut-être ne daignerait-on pas vous regarder à ma cour; mais je ne méprise personne, et je vous offre ma protection.

Si jamais il y eut quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvaient deviner d'où elles partaient. L'aumônier du vaisseau récitait les prières des exorcismes, les matelots jurèrent, et les philosophes du vaisseau firent un système; mais, quelque système qu'ils fissent, ils ne purent jamais deviner qui leur parlait. Le nain de Saturne, qui avait la voix plus douce que Micromégas, leur apprit alors en peu de mots à quelles espèces ils avaient affaire. Il leur conta le voyage de Saturne, les mit au fait de ce qu'était M. Micromégas, et après les avoir plantés d'être si petits, il leur demanda s'ils avaient toujours été dans ce misérable état si voisin de l'anéantissement, ce qu'ils faisaient dans un globe qui paraissait appartenir à des baleines, s'ils étaient heureux, s'ils multipliaient, s'ils avaient une âme, et cent autres questions de cette nature.

Un raisonneur de la troupe, plus hardi que les autres, et choqué de ce qu'on doutait de son âme, observa l'interlocuteur avec des pinnules braquées sur un quart de cercle, fit deux stations, et à la troisième il parla ainsi : Vous croyez donc, monsieur, parce que vous avez mille toises depuis la tête jusqu'aux pieds, que vous êtes un... Mille toises ! s'écria le nain : juste ciel ! d'où peut-il savoir ma hauteur ? mille toises ! il ne se trompe pas d'un ponce : quoi ! cet atome m'a mesuré ! il est géométrique, il connaît ma grandeur ; et moi, qui ne le vois qu'à travers un microscope, je ne connais pas encore la sienne ! Oui, je vous ai mesuré, dit le physicien, et je mesurerai encore bien votre grand compagnon. La proposition fut acceptée ; Son Excellence se coucha de son long ; car, s'il se fût tenu debout, sa tête eût été trop au-dessus des nuages. Nos philosophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur Swift nommerait, mais que je me garderai bien d'appeler par son nom, à cause de mon grand respect pour les dames. Puis, par une suite de triangles liés ensemble, ils conclurent que ce qu'ils voyaient était en effet un jeune homme de cent vingt mille pieds de roi.

Alors Micromégas prononça ces paroles : Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente. O Dieu ! qui avez donné une intelligence à des substances qui paraissent si méprisables, l'infiniment petit vous écoute aussi peu que l'infiniment grand ; et, s'il est possible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un esprit supérieur à ceux de ces superbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied seul couvrirait le globe où je suis descendu.

Un des philosophes lui répondit qu'il pouvait en toute sûreté croire qu'il est en effet des êtres intelligents beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que Virgile a dit de fabuleux sur les abeilles, mais ce que Swammerdam a découvert, et ce que Léaumur a disséqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le Sirien lui-même était pour ces animaux si vastes dont il parlait, et ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paraissent que comme des

atomes. Peu à peu la conversation devint intéressante, et Micromégas parla ainsi :

CHAPITRE VII.

Conversation avec les hommes.

O atomes intelligents ! dans qui l'Être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe ; car, ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser ; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici, sans doute. A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux. Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière ; et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que, presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial ? Le Sirien frémit, et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. Il s'agit, dit le philosophe, de quelques tas de bone grands comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétende un fetu sur ces tas de bone. Il ne s'agit que de savoir s'ils appartiendront à un certain homme qu'on nomme *Sullan*, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pas pourquoi, *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit ; et presque aucun de ces animaux, qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge.

Ah ! malheureux, s'écria le Sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée ! Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmière d'assassins ridicules. Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on, ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans il ne reste jamais la centième partie de ces misérables ; sachez que, quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'impertinence les emportent presque tous. D'ailleurs ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui du fond de leur cabinet ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement. Le voyageur se sentait ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de si étonnans contrastes. Puisque vous êtes du petit nombre des sages, dit-il à ces messieurs, et qu'apparemment vous ne tuez personne pour de l'argent, dites-moi, je vous en prie, à quoi vous occupez-vous ? Nous disséquons des mouches, dit le philosophe, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres ; nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, et nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. Il prit aussitôt fantaisie au Sirien et au Saturnien d'interroger ces atomes pensants, pour savoir les choses dont ils convenaient. Combien comptez-vous, dit celui-ci, de l'étoile de la Canicule à la grande étoile des Gémeaux ? Ils répondirent tous à la fois : Trente-deux degrés et demi. Combien comptez-vous d'ici à la lune ? Soixante demi-diamètres de la terre en nombre rond. Combien pèse votre air ? Il croyait les attraper ; mais tous lui dirent que l'air pèse environ neuf cents fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, et dix-neuf mille fois moins que l'or de ducaat. Le petit nain de Saturne, étonné de leurs réponses, fut tenté de prendre pour des sorciers ces mêmes gens auxquels il avait refusé une âme un quart d'heure auparavant.

Enfin Micromégas leur dit : Puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous, sans doute vous savez encore mieux ce qui est en dedans. Dites-moi ce que c'est que votre âme, et comment vous formez vos idées ? Les philosophes parlèrent tous à la fois comme auparavant ; mais ils furent tous de différens avis. Le plus vieux citait Aristote, l'autre prononçait le nom de Descartes ; celui-ci, de Malebranche ; cet autre, de Leibnitz ; cet autre, de Locke. Un vieux péripatéticien dit tout haut avec confiance : L'âme est une entéléchie, et une raison par qui elle a la puissance d'être ce qu'elle est. C'est ce que déclare expressément Aristote, page 655 de l'édition du Louvre.

Ἐντάξει ἐστίν, etc.

Je ne tends pas trop bien le grec, dit le géant. Ni moi non plus, dit la mite philosophique. Pourquoi donc, reprit le Sirien, citez-vous un certain Aristote en grec ? C'est, repliqua le savant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.

Le cartésien prit la parole, et dit : L'âme est un esprit pur qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques, et qui, en sor-

tant de là, est obligé d'aller à l'école, et d'apprendre tout de nouveau ce qu'il a si bien su, et qu'il ne saura plus. Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton âme fût si savante dans le ventre de ta mère, pour être si ignorante quand tu aurais de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit? Que me demandez-vous là? dit le raisonneur; je n'en ai point d'idée; on dit que ce n'est pas la matière. — Mais sais-tu au moins ce que c'est que la matière? Très-bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise et d'une telle forme; elle a ses trois dimensions, elle est pesante et divisible. Eh bien, dit le Sirien, cette chose qui te paraît être divisible, pesante et grise, me diras-tu bien ce que c'est? Tu vois quelques attributs, mais le fond de la chose, le connais-tu? Non, dit l'autre. — Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière.

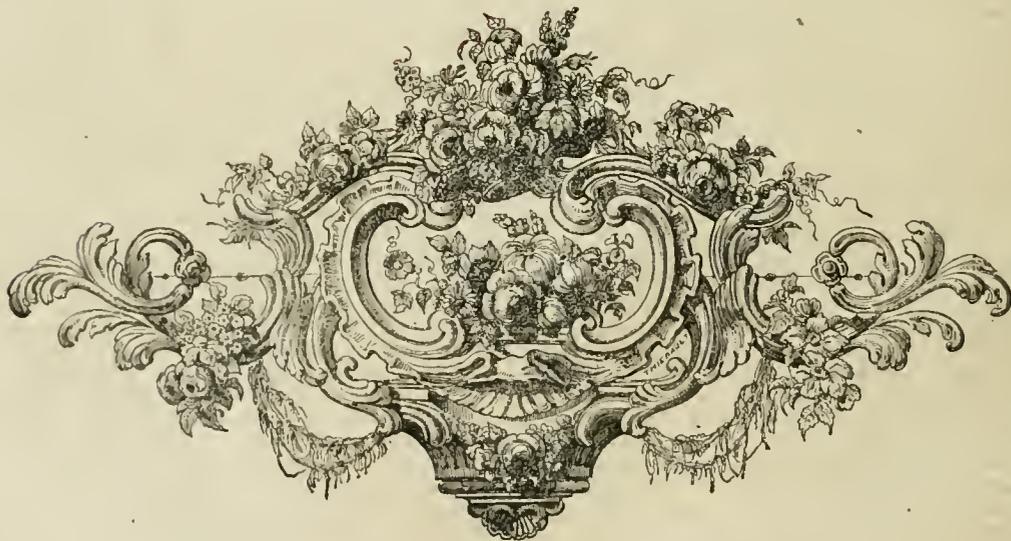
Alors M. Micromégas, adressant la parole à un autre sage qu'il tenait sur son ponce, lui demanda ce que c'était que son âme, et ce qu'elle faisait. Rien du tout, répondit le philosophe malebranchiste; c'est Dieu qui fait tout pour moi; je vois tout en lui; je fais tout en lui; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle. Autant vaudrait ne pas être, reprit le sage de Sirius. Et toi, mon ami, dit-il à un leibnitzien qui était là, qu'est-ce que ton âme? C'est, répondit le leibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon cœur-carillonne; ou bien, si vous voulez, c'est elle qui carillonne pendant que mon corps montre l'heure; ou bien mon âme est le miroir de l'univers, et mon corps est la bordure du miroir; tout cela est clair.

Un petit partisan de Locke était là tout auprès et quand on lui eut enfin adressé la parole: Je ne sais pas, dit-il, comment je pense, mais je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des

substances immatérielles et intelligentes, c'est de quoi je ne doute pas; mais qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière, c'est de quoi je doute fort. Je révère la puissance éternelle; il ne m'appartient pas de la borner: je n'affirme rien; je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne pense.

L'animal de Sirius soufit: il ne trouva pas celui-là le moins sage; et le naïf de Saturne aurait embrassé le sectateur de Locke sans l'extrême disproportion. Mais il y avait là, par malheur, un petit animalcule en bonnet carré qui coupa la parole à tous les animalcules philosophes; il dit qu'il savait tout le secret, que cela se trouvait dans la *Somme* de saint Thomas; il regarda de haut en bas les deux habitants célestes; il leur soufita que leurs personnes, leurs mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. A ce discours, nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible qui, selon Homère, est le partage des dieux; leurs épaules et leurs ventres allaient et venaient, et dans ces convulsions le vaisseau que le Sirien avait sur son ongle tomba dans une poche de la culotte du Saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent longtemps; enfin ils retrouvèrent l'équipage, et le rajustèrent fort proprement. Le Sirien reprit les petites mites; il leur parla encore avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits eussent un orgueil presque infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage, et que, dans ce livre, ils verraient le bout des choses. Effectivement il leur donna ce volume avant son départ: on le porta à Paris à l'Académie des sciences; mais, quand le secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc: « Ah! dit-il, je m'en étais bien douté. »

FIN DE MICROMÉGAS.



DEUX VOLUMES,
50 LIVRAISONS,
800 PAGES, 1600 COL.,
600 GRAVURES.

LE PANORAMA

GUSTAVE BAYARD,
ÉDITEUR,
21, RUE DES MATHURINS
SAINT-JACQUES.

DE LA

LITTÉRATURE ET DE L'ILLUSTRATION.

TESTAMENT D'UN PAPILLON.

On a trouvé sur le chemin de Bagatelle une pièce d'un haut intérêt, c'est le testament d'un papillon, écrit très-lisiblement sur une pétale d'un lis; il est probable que le moribond lépidoptère avait été l'élève, quelques mois avant de tester, du célèbre calligraphe Vital, qui apprend à écrire en vingt-cinq leçons. Quoi qu'il en soit, si les papillons de notre époque commencent à s'adonner aux testaments, on est fondé à penser qu'ils feront aussi des mémoires, et, certes, ces mémoires pourront être aussi piquants et aussi instructifs que les *Mémoires du Diable*; car, où les papillons ne vont-ils pas, que ne voient-ils pas?

Ce document, que nous n'hésitons pas à publier, va nous montrer un papillon, croyant dans ce temps d'hérésie, philosophe dans notre siècle de matérialistes, et caustique au milieu du peuple le plus spirituel de l'univers. Evidemment, le testateur avait puisé ses croyances dans une procession de Fête-Dieu, au milieu des fleurs, et sa philosophie dans quelque jardin de collège, en entendant déclamer un savant professeur. Quant à son esprit caustique, il s'explique peut-être par la lecture de *la Croix de Berny*, feuilleton rédigé en commun par MM. Gautier, Sandeau et Méry, ou bien des *Lettres Parisiennes* renouvelée de Grimm, par M. Amédée Achard.

Ce testament n'est pas comme celui de Babelais, composé de ces trois phrases: « Je n'ai rien, je dois beaucoup, et je donne le reste aux pauvres. » Notre papillon n'est pas un plagiaire, et il semble avoir pris la chose beaucoup plus au sérieux que l'ancien curé de Meudon.

Ainsi, après avoir proclamé l'immortalité de l'âme, après avoir affirmé qu'il est sain d'esprit et de corps, il continue ainsi:

« Je suis jeune encore et je vais mourir. J'ai mené une existence vagabonde, consacrée tout entière aux amours; j'ai été inconstant, volage, et mon passage a été marqué sans cesse par de nouvelles victimes, pauvres délaissées que j'aimais, que j'effleurais de mes baisers et que j'oubliais, hélas! pour des rivales dont les charmes enchanteurs m'attiraient malgré moi. Aujourd'hui que j'ai une patte dans la tombe, que la sagesse a triomphé de la fougue de mes jeunes ans, je me prends à regretter tout le temps que j'ai perdu à



courir le monde, à chercher des aventures, à briguer des conquêtes. Et pourtant, je ne veux pas mourir sans me rappeler encore les belles fleurs, les frais boutons qui se sont ouverts à mes caresses, sans adresser à chacune de mes anciennes maîtresses une larme et un dernier baiser. Où sont-elles, elles si pures, si suaves? Mortes, sans doute, flétries! Hélas! moi aussi j'étais beau, et bientôt cependant il ne restera de moi qu'une dépouille inanimée, qu'un squelette informe que le temps réduira en poussière; ainsi va le monde. Ah! du moins,

puisse ce testament, qui me survivra, apprendre à mes héritiers et à leurs arrière-neveux, que la beauté est éphémère, et qu'il n'y a de durable ici-bas que les qualités du cœur et les mérites de l'esprit.

« Ma succession ne se composera que de trois choses: mes ailes, ma trompe et mes antennes.

« Mes antennes, que le vulgaire pourrait considérer comme des cornes, sont chez moi les organes du toucher le plus délicat. Je ne les donnerai donc pas à certains mais que je pourrais nommer, et que j'ai vus — les habiles! — envoyer leurs femmes en ambassadrices auprès des potentats, dispensateurs des rubans, des pensions ou des dignités;

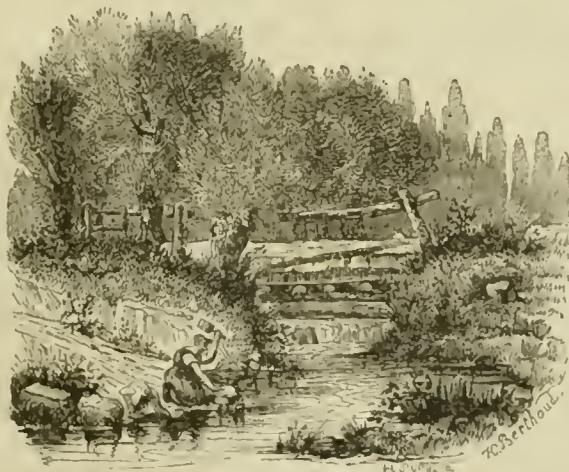
mais je les lègue aux critiques des grands journaux pour leur inspirer un peu de cet atticisme et de cet eclecticisme qui leur manque quelquefois.

« Ma trompe, qui pompait le suc des fleurs, ne sera pas non plus pour ces parasites voraces que le budget ne suffit pas à nourrir; je la lègue à une charmante grisette, Sémiramis en mausarde, dont j'ai souvent visité le jardin suspendu; elle aspire à régner en souveraine rue de la Boule-Rouge, et je fais des vœux pour qu'elle trouve un riche Géladon qui lui ouvre un calice doré; par sa grâce, ses attraits et son esprit, elle en est digne.

« Il me reste à donner mes ailes; c'est ce que j'ai de plus précieux.

« Les donnerai-je à certain mioître qui, léger comme un Français qu'il est, a des tendances très-prononcées pour le vol?

« Ou bien seront-elles pour ce petit comte allemand de ma connaissance qu'on voit par nos belles soirées aller aux Champs-Élysées prendre le frais ou rêver à la lune? Il ne serait pas fâché de les avoir pour prendre la poudre d'escampette, un jour que ses créanciers, ou n'im-



porte qui, le forceront par quelque bon petit scandale à aller revoir le pays qui lui donna le jour.

« Ou bien, enfin, donnerai-je mes ailes à Mlle ***, danseuse à l'Opéra, qui voltige à rendre jaloux tous ceux de ma race ? »

« J'hésite, parce que j'ai une certaine dose d'affection pour mes trois candidats ; mais le naturel l'emporte, les sympathies de ma jeunesse se réveillent, le beau sexe, comme toujours, triomphera dans mon cœur. Or, comme le ministre et le petit comte sont du sexe laid, je donne et lègue mes ailes, avec les avantages y attachés, à Mlle ***. J'espère qu'en considération de cette insigne faveur, elle quittera cette vilaine qualification de rat, inventée sans doute par quelque chauve-

souris de la Banque, dans l'intention de rapprocher les distances, c'est-à-dire, de réunir ce qu'il y a de plus léger, de plus joli au monde, avec ce qu'il y a de plus lourd, de plus ignoble et de plus laid.

« Je nomme pour mon exécuteur testamentaire celui qui le premier trouvera mon testament. »

On fit des recherches minutieuses pour savoir ce qu'était devenu ce papillon philosophe, et grâce aux caquets d'une pie, sa voisine, on apprit que deux jours après avoir fait son testament, il s'était brûlé la cervelle à la bougie d'une lorette de la rue de Bréda, endormie sur la dernière *Revue de Paris* de M. Guinot.

ANÉDÉE SELLIER.

LES

TROIS CEINTURES.

CONTE RUSSE.

Sous le règne du prince Wladimir, trois jeunes orphelines habitaient ensemble dans une chaumière, sur les bords du Dnieper, non loin de la ville de Kiew ; l'aînée s'appelait Peresweta, la seconde Miroslawa ; Ludmila était le nom de la cadette.

Peresweta et Miroslawa étaient belles comme un jour de mai ; les voisins les nommaient *les Roses*, ce qui les avait rendues vaines et orgueilleuses. Quant à Ludmila, on n'en parlait pas ; elle n'avait point de beauté, et ses sœurs lui répétaient sans cesse — Ludmila, pauvre Ludmila, tu ne trouveras jamais à te marier : qui t'aimerait ? tu es pauvre, et tu n'es pas jolie.

Dans la simplicité de son cœur, Ludmila croyait ce que ses sœurs lui disaient, et elle n'en était pas affligée. — C'est vrai, jamais un homme ne voudra de moi pour sa femme ; mais qu'importe, j'aimerai Miroslawa et Peresweta, j'en serai aimée, ce bonheur ne doit-il pas me suffire ? Ainsi pensait Ludmila, la vierge caudide et naïve, et son âme pure était paisible. Ludmila comptait seize printemps, et jamais un désir inquiet n'avait agité son cœur innocent. Chérir ses sœurs, chanter comme la fauvette sous la feuillée, cueillir des fleurs, tels étaient ses seuls plaisirs.

Un jour que les trois sœurs se promenaient sur le rivage du Dnieper, à l'ombre des sapins et des bouleaux, elles aperçurent au bord du fleuve une vieille qui était plongée dans un profond sommeil. Le soleil dardait ses rayons sur sa tête grise et nue. Peresweta et Miroslawa se mirent à rire : — Ma sœur, dit Miroslawa, comment trouves-tu cette beauté ? Peut-on voir des rides dessinées avec plus de grâce ; ses joues sont d'un jaune foncé qui rivalise avec l'éclat du safran. — Et ce nez, Miroslawa, vois donc comme il se courbe élégamment vers le menton ? Et en parlant ainsi, les jeunes filles riaient aux éclats.

— Mes sœurs, dit la douce Ludmila, ce n'est pas bien de vous moquer de cette pauvre femme ; vous a-t-elle offensées ? Si elle est vieille, est-ce sa faute ? Vous aussi, vous vieillirez un jour ; pourquoi riez d'un défaut auquel vous ne pourriez échapper ? Voyez comme le soleil lui brûle le visage. Cueillons des branches de bouleau et formons un berceau autour d'elle, afin que son sommeil soit tranquille et sans danger. En se réveillant, elle nous bénira, elle priera pour nous, et le ciel exauce volontiers la prière du pauvre et du vieillard, comme disait feu notre mère.

Peresweta et Miroslawa furent sensibles à ces reproches. De concert avec Ludmila, elles se mirent à cueillir des branches de saule et de bouleau, et les tressèrent en arceau pour mettre la

tête de la pauvre vieille à l'abri. Bientôt celle-ci se réveilla, et jetant autour d'elle des regards étonnés, elle aperçut les trois jeunes filles : — Je vous rends grâce, mes chères demoiselles, leur dit-elle, approchez ; je veux vous laisser un gage de ma reconnaissance. Voici trois ceintures ; que chacune de vous choisisse celle qui lui plaira le plus. La vieille posa sur l'herbe trois ceintures, dont deux, enrichies de perles et de diamants, chatoyaient au soleil, et jetaient un merveilleux éclat ; la troisième n'était qu'un simple ruban d'une blancheur éblouissante avec une guirlande de violettes.

Peresweta et Miroslawa se jetèrent sur les diamants, Ludmila eut le ruban pour sa part. — Je te remercie, dit Ludmila à la vieille : mes sœurs sont belles, il est juste qu'elles aient de belles parures ; quant à moi, ce modeste ruban me suffit.

— Ne le quitte jamais, ma chère petite, répondit la vieille en lui attachant la ceinture autour de sa taille ; n'écoute point la voix de la vanité et de l'orgueil ; avec ce ruban, tu perdras le bonheur.

Ludmila l'embrassa, et lui promit de ne jamais se séparer de son trésor. La vieille disparut.

Peresweta et Miroslawa contemplaient avec ravissement leurs magnifiques parures ; dans l'ivresse de la joie, elles n'avaient point entendu les paroles que la fée avait adressées à Ludmila. Elles se prirent par la main, et s'e retournèrent en toute hâte à la chaumière. Ludmila les suivait de loin. — En vérité, dit Miroslawa en se tournant vers elle, la vieille t'a fait là un beau cadeau ; regarde ces perles, quelle finesse, quelle grosseur ! et ces diamants, comme ils étincellent ! n'es-tu pas jalouse ? — Comment peut-on être jalouse de ceux que l'on aime ? — Tu es bonne, Ludmila, lui répondit sa sœur : reste à la maison ; nous allons à Kiew acheter des robes neuves. Pour une seule de nos perles, nous aurons toute une garde-robe de princesse.

Vers le soir, Peresweta et Miroslawa furent de retour : elles apportaient de riches vêtements. — Une grande nouvelle ! s'écria Peresweta en entrant : le fils de Wladimir, le prince Swiatoslaw, qui est beau comme un jour de printemps, et vaillant comme le héros Dobrina, va choisir une épouse. Toutes les beautés du pays se réunissent à Kiew. Nous nous y rendons également, Miroslawa et moi. Si tu veux venir avec nous, tu verras la cérémonie, qui sera magnifique.

— Volontiers, mes sœurs, répondit Ludmila avec un sourire,

votre bonheur est le mien ; je prierai Dieu afin qu'il donne à l'une de vous le cœur du jeune prince.

Le lendemain, de grand matin, les trois sœurs se mirent en route pour Kiew, où Mirosława et Peresweta se firent passer pour les filles d'un riche magistrat de Nowogorod. Le jour fixé pour la cérémonie arriva. Vers le soir, le château du prince Wladimir étincela du feu des bougies ; la salle était revêtue de tenture écarlate : on avait réservé pour les dames des banquettes, recouvertes de tapis de soie avec des franges d'or ; sur une estrade on voyait deux fauteuils en ivoire pour le prince Wladimir et son fils. Les tambours resonnèrent dans les rues : cent jeunes filles, belles comme les roses du printemps, passèrent au milieu de la foule éblouie, pour se rendre au château. Ludmila accompagnait ses sœurs. Elle portait une robe blanche serrée autour de sa taille avec la ceinture de la magicienne ; sa chevelure blonde, nouée en une seule tresse, était entrelacée d'un simple ruban. Son cœur battait avec violence, lorsqu'elle s'avança dans la salle : elle prit place derrière ses deux sœurs ; ses regards se dirigeaient avec anxiété vers la porte par laquelle devaient entrer le prince et son fils.

Tout à coup la musique militaire se fait entendre ; les portes s'ouvrent à grand bruit ; les boyards et les guerriers entrent sur deux rangs, les premiers dans de riches costumes en étoffes d'or, les autres revêtus de leurs magnifiques armures, couverts de cuirasses en or, avec des casques éblouissants, surmontés de panaches blanches. Les boyards et les guerriers se rangent de chaque côté du trône ; aux bruyantes fanfares de la musique guerrière succèdent les doux accords de la flûte et du hautbois : tous les yeux sont fixés sur la porte ouverte. Le prince Wladimir paraît dans tout l'appareil de la puissance souveraine ; il conduit par la main le jeune Swiastlaw, son fils, vêtu simplement, la tête nue, ses boucles blondes éparées sur les épaules, brillant de beauté et de jeunesse ; la fraîche rougeur éclatante sur ses joues, comme les reflets de l'aurore sur une source limpide. Hélas ! Ludmila, pauvre Ludmila ! qu'est devenu ton cœur au premier regard que tu as laissé tomber sur le beau jeune homme ? — Que ne suis-je belle ! Que ne suis-je riche ! disait-elle en soupirant et les yeux baissés sur son sein, que soulevaient les battements précipités de son cœur.

Le jeune prince se tenait au milieu de la salle. Qui peindra l'émotion de Ludmila, quand elle vit le beau Swiastlaw se diriger vers elle ? Peresweta et Mirosława se levèrent, persuadées que c'était sur l'une d'elles que le choix du prince s'était arrêté. Swiastlaw présenta la main à Ludmila : — La voilà, s'écria-t-il, la voilà celle dont l'image m'est apparue si souvent dans mes songes, et occupe toutes mes pensées ! c'est à elle que j'offre ma main.

Ludmila faillit s'évanouir : elle n'osait croire ce qu'elle entendait, elle tremblait, elle rougissait et pâlisait. Swiastlaw conduisit l'épouse de son choix vers le prince Wladimir, et la fit asseoir à ses côtés sur le fauteuil d'ivoire. Un léger murmure parcourut la salle. — Quel choix ! se disaient entre elles à voix basse ses rivales offensées, lançant des regards de colère et de mépris à la modeste Ludmila. Peresweta et Mirosława étouffaient de jalousie et de fureur.

Les hommes voyaient Ludmila d'un œil différent : — Elle est ravissante, s'écriaient-ils, quelle douceur candide ! quelle angélique pureté dans ses regards ! quelles grâces modestes !

Le puissant Wladimir fit signe qu'il voulait parler ; tout le monde garda le silence : — Mon fils, dit-il en s'adressant à Swiastlaw, ton choix réjouit mon cœur paternel ; mais la beauté n'est pas le seul mérite qui doit distinguer une épouse, je serais heureux que l'esprit et les talents de la belle Ludmila répondissent à ses attraits. Ludmila pâlit : — Hélas ! s'écria-t-elle, je n'ai aucun talent, je suis une pauvre et ignorante jeune fille. Ce triomphe passager ne servira qu'à faire éclater mon ignorance aux yeux de tout le monde. Laissez-moi m'éloigner, prince ! je n'étais point venue pour disputer à d'autres un bonheur dont elles sont plus dignes que moi.

Le prince Wladimir regarda la jeune fille avec un sourire de bienveillance, et lui ordonna de rester. On apporta une harpe.

Toutes les beautés qui étaient présentes chantèrent l'une après l'autre, célébrant la gloire des vaillants chevaliers ou le bonheur de l'amour. Enfin ce fut le tour de Ludmila ; une pâleur mortelle se repandit sur ses traits ; tout son corps tremblait : — Ludmila, lui dit une voix, Ludmila, rassure-toi, chante la chanson que ta mère t'a apprise : tu ne sais pas de quels heureux dons la nature t'a doué.

Ludmila reconnaît la voix de la vieille : elle prend courage, et s'avance vers la harpe devant laquelle elle s'assied.

O prodige ! ses doigts voltigent, légers comme le vent, sur les cordes dociles ; sa voix a la suavité mélodieuse du rossignol ; elle pénètre au cœur, et le plonge dans la rêverie et dans l'extase mélancolique.

Ludmila chante la chanson que redisait autrefois sa mère, en la balançant dans son berceau.

La rose et le soleil.

« Rose, douce fille du printemps, sous les fraîches ombres de la forêt hâte-toi de te cacher, pour te mettre à l'abri des rayons enflammés du soleil. Frêle et tendre fleur, redoute l'éclat dévorant du roi du jour, disait à la rose le papillon aux ailes d'or.

« Mais la rose dédaigna les conseils du papillon ; s'enivrant des splendeurs de la lumière, la fleur orgueilleuse se disait : — Il m'aime, le roi éclatant du ciel ; je le sens aux douces flammes dont il m'inonde ; pourquoi cacher ma beauté dans les noires ombres des bois ?

« Paroles présomptueuses qui furent cruellement punies. Le soleil darda sans mesure ses rayons dévorants ; la rose languit et pâlit, et sa tête se pencha mourante : ses feuilles se fanèrent sous les traits brûlants, et la source de ses parfums tarit.

Ludmila avait cessé de chanter, mais les sons de sa voix vibrèrent encore longtemps dans le cœur des assistants. Le jeune prince serra la jeune fille avec transport sur son cœur : — Tu n'es point une mortelle, s'écria-t-il dans le ravissement de ton amour ; tu es un ange descendu sur la terre pour faire le bonheur de Swiastlaw.

Et la musique se fit entendre de nouveau ; les danses commencèrent. Ce fut alors un charmant spectacle : les rivales de Ludmila se disputèrent tour à tour le prix de leur art : prestesse correcte des mouvements, élégance calculée, poses savantes, attitudes voluptueuses, tout fut mis en œuvre pour enchanter les regards et enivrer les sens. Ludmila parut à son tour : la voix de la magicienne soutenait son courage ; elle se livra avec bonheur aux inspirations d'un talent pur et naïf ; une chaste coquetterie donnait à sa danse un attrait irrésistible ; la modestie voilait ses grâces timides, et les spectateurs ne pouvaient se lasser en regardant Ludmila.

L'orchestre se tut, et la jeune fille, la joue enflammée, le sein oppressé par l'inquiétude, les yeux cachés sous la paupière abaissée, alla s'asseoir et n'osait se livrer à son bonheur.

Minuit était passé depuis longtemps, le prince prit Swiastlaw par la main, et ils quittèrent la salle avec les boyards et les guerriers : les belles s'éloignèrent. Toutefois l'épreuve n'était pas terminée ; elle devait durer trois jours de suite. Ludmila fut conduite dans un appartement du château.

Nous la quittons un moment, pour nous occuper de ses sœurs. — Qui l'eût pensé ! s'écria Mirosława, quand elles furent de retour à leur habitation, nous préférer cette petite Ludmila ! — Oh ! mais il y a là-dessous quelque mystère. — Que t'en semble, Peresweta ? Cette ceinture ne pourrait-elle pas être un talisman ? N'as-tu pas remarqué l'éclat qu'elle répandait hier soir autour de notre sœur ? — C'est vrai, répondit Mirosława, elle possède un talisman dont elle ignore la vertu. — Il faut le lui enlever, nous verrons alors si elle l'emporte encore sur nous.

Le lendemain Peresweta et Mirosława se rendent en toute hâte auprès de leur sœur ; elles se jettent dans ses bras, l'accablent de perles caresses, et la félicitent de son triomphe : — Mes bonnes sœurs, leur dit Ludmila, je suis tout étonnée

de tout ce qui m'arrive ; je ne comprends rien aux honneurs dont je fus comblée hier soir. Comment a-t-on pu me préférer, moi qui suis pauvre et laide, à vous, mes sœurs, qui êtes belles et riches !

— Ma chère Ludmila, cela te surprend ? mais rien n'est plus naturel. Loin de t'envier ton bonheur, nous nous en réjouissons avec toi. Il est temps de t'ouvrir les yeux ; tu es belle, bien belle, Ludmila ! Jusqu'ici nous te disions le contraire ; c'était dans la crainte de te rendre vaine et orgueilleuse. Maintenant à quoi bon dissimuler plus longtemps ? Apprends que tu éclipses toutes tes rivales par l'éclat de tes attraits ; mais tu as un défaut, tu es trop timide et modeste à l'excès ; tu te mets trop simplement. Il te faut une toilette qui s'accorde avec ta beauté, voici des robes que nous t'apportons, choisis celle qui te plaira.

En disant cela, Miroslawa étala aux yeux de sa sœur de riches vêtements. Le cœur de Ludmila s'était laissé prendre à ces flatteries : elle se crut en effet la plus belle femme de Russie ; sa petite robe de simple indienne lui fit honte : elle choisit tout ce qu'elle trouva de plus magnifique. Pour compléter sa toilette, elle voulut mettre la ceinture de Miroslawa par-dessus le ruban de la vieille, mais elle était trop étroite. Peresweta et Miroslawa la décidèrent à leur céder le précieux ruban : — Comme ce costume te change ! s'écrièrent les deux sœurs avec un sourire victorieux, quelle ravissante tournure ! quelle est la beauté qui pourrait te disputer la main de Swiatoslaw ? Adieu, Ludmila, ce soir nous nous reverrons.

Peresweta et Miroslawa sortirent, Ludmila resta seul. Quel bonheur pour elle de se voir dans cette parure ; la petite orgueilleuse s'admirait dans la glace, que ses yeux ne pouvaient quitter.

Enfin le soir arrive : les belles, les boyards et les guerriers se réunissent dans la salle, comme la veille. Swiatoslaw fixe un regard impatient sur la porte par laquelle Ludmila doit entrer. La voilà enfin, un voile blanc la couvre ; le prince s'élançe, soulève le voile ; ô douleur ! il ne reconnaît plus Ludmila ! — Qui es-tu ? s'écria-t-il, je ne te connais pas ! qu'est devenue ma Ludmila ! — C'est moi, seigneur, tu ne reconnais déjà plus la Ludmila ! — Toi ! jamais !

Un murmure parcourt la salle, personne ne reconnaît Ludmila. Le prince Wladimir lève la main, on fait silence : — On prétend que tu es Ludmila ? je veux bien en croire tes paroles. Il est possible qu'un jour ait suffi pour détruire ta beauté, mais il n'a pu te ravir les talents. Voici la harpe, chante-nous la chanson que tu as chantée hier.

Ludmila s'assied devant la harpe ; ô prodige ! sa main est comme enchaînée, sa voix est sourde, sa bouche ne fait entendre que des sons discordants. Alors le prince se lève avec colère, et ordonne à Ludmila de s'éloigner. L'épreuve est remise au lendemain.

Que devint la malheureuse Ludmila ! elle pleure ; le désespoir est dans son âme. La voilà qui court à sa demeure ; elle se

cache sous les bouleaux ; elle s'assied au bord de la source limpide, puis elle se lève : — Pourquoi t'ai-je quittée, ô ma paisible chaumière ! se disait-elle avec des sanglots ; et elle marchait vers son habitation ; en s'approchant, elle y aperçoit de la lumière : d'abord elle tremble, elle hésite ; à la fin, prenant courage, elle pousse la porte. O terreur ! elle voit la magicienne ! Ludmila reste immobile ; on eût dit une statue ; elle ne pouvait proférer une parole. Enfin elle se remet, et fondit en larmes : — Tu es la cause de tous mes malheurs, dit-elle à la vieille. Pourquoi m'as-tu placée hier sur le trône ? je n'y avais jamais songé. Pourquoi m'as-tu inspiré de l'amour pour le prince ? Hélas ! il m'est plus cher que le trône ! Me voilà couverte de honte, et j'ai tout perdu ! Que deviendras-tu, pauvre Ludmila, dans ta cabane solitaire ? O mes fleurs ! vous vous flétrirez, et qui prendra soin de vous, ô mes chers oiseaux ? Je passerai mes jours assise sur les bords du chemin, et mon cœur s'élancera vers la ville où demeure le prince. Méchante magicienne, que t'avais-je fait ? Pourquoi m'as-tu rendue si malheureuse ? — Pourquoi, répondit la vieille, pourquoi n'as-tu pas su garder le trésor que je t'avais confié ! Pourquoi as-tu échangé la ceinture de la modestie contre celle de la vanité ? Privée du talisman, tu as perdu tous les charmes que tu lui devais. — Ainsi je suis moi-même la cause de mes malheurs ; jamais je ne cesserai de pleurer ; une autre sera la femme de Swiatoslaw !

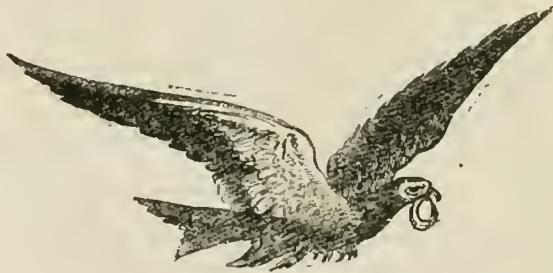
Ludmila se cacha le visage dans ses deux mains. — Console-toi, dit la magicienne ; tes méchantes sœurs t'ont trompée ; mais ton cœur est resté pur. Quand elles t'eurent quittée avec leur proie, je les suivis : une lutte terrible s'éleva entre elles ; chacune voulait l'avoir : je la leur repris, la voilà. Et la bienfaisante magicienne essuya les larmes de la jeune fille, l'embrassa et lui attacha la ceinture.

Et tout à coup, il se fit un grand bruit ; et le toit de la cabane s'entr'ouvrit ; et on vit apparaître un char magnifique, attelé de deux cerfs, ayant des bois d'or et des ailes d'argent. Au lieu de la vieille et laide magicienne, Ludmila aperçut auprès d'elle une jeune dame d'une grande beauté, étincelante de diamants et de pierreries, dont le regard l'éblouissait et l'attirait à la fois. — Elle tenait à la main droite une bague d'or, et sa main gauche se posa doucement sur le front de Ludmila qui s'était jetée à ses genoux.

— Enfant, lui dit-elle (car c'était une fée), sois heureuse ; et souviens-toi toujours de la vieille que tu n'as pas dédaignée. Reste bonne, sois belle et adorée, je veillerai sur toi ; tu épouseras le prince que tu aimes, tu en es digne ; la première parure d'une femme est la noblesse de cœur .. Adieu.

Ludmila eut à peine le temps de déposer un baiser de reconnaissance sur la main blanche et mignonne de la fée bienfaisante, qui disparut au loin dans le char d'azur où elle était montée.

Que vous dirai-je de plus, elle épousa le jeune prince ; maria ses sœurs à des seigneurs riches et puissants du royaume, et jamais un nuage ne vint troubler le bonheur de son hymen.





ARISTOCRATIES,

Comédie en cinq actes et en vers de M. ETIENNE ARAGO.

Le Théâtre Français a dignement signalé sa réouverture. Après Molière et Racine, sont venues les *Aristocraties* de M. Etienne Arago, œuvre originale, étincelante de verve et d'esprit, bien plus que tout cela, une hardiesse inouïe, un grand enseignement. M. Etienne Arago a appelé son travail consciencieux une comédie, il n'y avait pas d'autre mot au répertoire théâtral, il n'a pas voulu en chercher un nouveau. Il a bien fait. L'enthousiasme du public a été à la hauteur de sa surprise. Voyez plutôt ! Une comédie qui ne tire son intérêt ni de l'intrigue sur laquelle elle repose, ni de la fantaisie, ni du genre grotesque qu'on s'efforce de mettre à la mode aujourd'hui ; une comédie remplie d'idées, d'idées généreuses brochées dans un langage sublime sur un fond d'acier, au lieu du canevas de soie qu'on emploie d'ordinaire ! Une comédie qui pose haut et ferme ce *sophisme épouvantable*, que le travail est la meilleure loi sociale, et que le prolétaire a aussi son aristocratie à lui, la noblesse du cœur, le courage, le génie, qui valent mieux que l'aristocratie frelatée du nom, de l'épée ou de l'argent. — Que vont dire les princes de la finance, les gentilshommes étriques, nobles de race, petits de cœur, qui croient de bonne foi qu'une épaule bien garnie, un vieux blason, ou un baronnet de l'empire tiennent lieu de tout, même de bon sens. En vérité, M. Arago est bien le rédacteur en chef de la *Réforme*.

La presse entière a déjà rendu justice, justice éclatante à M. Etienne Arago. Nous venons bien tard pour couronner le poète après le public, après toute la critique théâtrale. A l'heure qu'il est, Paris sait qu'il y a une comédie ayant pour nom les *Aristocraties*, œuvre d'un homme consciencieux et érudit, qui, depuis plus de vingt ans, fait, avec sa plume invaincue, la guerre à tout ce qui est injuste, honteux ! un homme qui, depuis plus de vingt ans, crie haro sur les privilèges. — Qu'il a dû combattre et crier ! — Et Paris va, ira, ou est allé entendre la comédie de cet auteur singulier qui fait du théâtre une leçon, qui commet une bonne action avec une comédie !

M. Arago, sur le terrain glissant où il se plaçait en abordant un sujet pareil, ne s'est laissé entraîner ni à la misanthropie ni à la déclamation, il a été juste, strictement juste, comme un honnête homme qu'il est.

Nous ne vous dirons pas longuement le sujet de cette hardiesse littéraire ! Quelques mots suffiront pour faire comprendre et bien sentir les passages que nous voulons extraire des *Aristocraties*.

M. Verdier, riche financier, personnifie l'aristocratie d'argent. — Deux gentilshommes, l'un fils d'anciens nobles, un petit Montmorency, l'autre fils d'une étoile impériale, représentent deux aristocraties : la naissance, l'épée. Rien ne manque à ces deux gentilshommes du jour, de ce qu'ils ont tous, ni l'insolence, ni l'incapacité.

En regard de ces trois aristocraties, Valentin, né dans le peuple, s'est élevé au-dessus de sa condition première par le travail et l'intelligence ; c'est le travail qui sera sa fortune à lui. — Valentin a sauvé la vie de

Laurence, fille du banquier ; son dévouement lui a ouvert les portes de la maison. Joignez à ces personnages, une certaine Camille, la meilleure et la plus coquette des femmes qui sert à dessiller les yeux de Verdier sur les qualités douteuses des deux nobles aspirants à la main de sa fille, un monsieur Dupré, Figaro retraité, l'intendant du comte, qui ne manque ni d'intelligence ni de finesse, la sœur du banquier, tante de Laurence, une noble et courageuse femme qui ne rougit pas d'avouer qu'elle a été pauvre longtemps, et qu'elle a enseigné le chant pour vivre ; et vous avez les personnages. Un amour contrarié, deux nullités nobles, un banquier vain et ambitieux, deux jeunes coeurs qui se comprennent, la fortune du banquier perdue tout à coup, le travail triomphant en la personne de Valentin qui épouse Laurence et est riche pour tous, une grande leçon et une précieuse récompense ; voilà l'intrigue.

Voici comment l'auteur explique et pose ce caractère de banquier, qui aime sa richesse, l'amasse sagement et avec peine et la dépense avec prodigalité dans une fête. C'est Valentin qui explique à Dupré l'intendant ce contraste apparent dans les actes de Verdier.

A vous, dont le regard me semble assez subtil,
Ce jeu des passions vous échapperait-il ?
Rien de plus naturel pourtant que ce contraste :
L'avarice, monsieur, peut s'allier au faste ;
Car de l'amour du gain tous deux sont l'aliment.
Toujours une fortune acquise promptement
Accoutume l'esprit aux choses déplacées,
Une fortune immense aux choses insensées,
Un nouvel enrichi c'est un aveugle-né
A la clarté du ciel tout à coup amené,
Qui, des objets qu'il voit n'ayant pas l'habitude,
Par l'éblouissement et le trouble prélude ;
Son œil manque d'abord de mesure, de goût,
Et de ses mains il croit qu'il peut atteindre à tout.

DUPRÉ.

J'admire une raison si clairement déduite.
Du banquier vous m'avez expliqué la conduite.
De ses projets d'hymen voyons s'il ne sait rien.
(A part)
(Haut). Un nouvel enrichi cependant voit très-bien,
A travers cet orgueil qui toujours le caresse,
De combien la finance est loin de la noblesse ;
Car il voudrait d'abord se la concilier,
Et plus tard avec elle il cherche à s'allier.

VALENTIN.

C'est qu'un parvenu croit sa puissance fragile,
Et chez ses ennemis il mendie un asile ;

C'est que la peur toujours le pousse en d'autres rangs,
Le détache du peuple en l'attachant aux grands ;
C'est qu'il voit un abri près d'eux contre un orage ;
C'est que dans leur crédit il croit qu'il se ménage
Pour les biens qu'il possède une sécurité,
Pour les honneurs qu'il cherche une facilité.

Plus tard, Dupré complète de la manière suivante le caractère du banquier en présence des deux jeunes aristocrates.

LE COMTE.

Mais à ce compte-là, de notre Turcaret
La ruine est certaine !... A ce qu'il me paraît,
Notre antique manoir, le château de Frauville,
De l'ostentation est l'éternel asile.
On dit que le banquier renouvelle en ces lieux
Les prodigalités de mes nobles aïeux
Et celles qu'imita le baron de l'empire...

DUPRÉ.

Erreur... Parler ainsi du banquier, c'est médire.
Spéculateur prudent, agioteur adroit,
Son esprit positif s'enthousiasme... à froid.
Chez lui tout est calcul... même l'extravagance,
Aussi tout est profit... jusques à la dépense.

Voilà des vers bien frappés et un caractère peint de main de maître.
Dans une autre scène, Dupré veut faire approuver les divers articles de la fête; il les soumet à Verdier :

Avant la fête il va signer sans rien débattre ;
Après, sur chaque article il pourrait bien rabattre.

Le banquier est enchanté du *luxe économique* que lui promet son factotum... mais bientôt ses craintes se réveillent...

Essayez de porter vos plans d'économie
Sur les buffets d'abord, sur le souper enfin ;
Tentez donc d'apaiser et la soif et la faim.

DUPRÉ.

Ne pouvant les calmer, du moins je les amuse ;
Où la force succombe, on pratique la ruse.
On a l'art de grouper les chiffres, Dieu merci !
L'art de grouper les mets est découvert aussi.
Le souper est servi... Quelle sublime extase !
C'est un coup d'œil charmant ! d'éloges on écrase
L'amphitryon qui rit et se laisse louer.
Des chefs, toujours au fait du jeu qu'on va jouer,
Comme pour découper, par de grands coups de maître
Enlèvent tout de table et font tout disparaître.
Puis revient la livrée offrant de toutes parts,
Sur de grands plats d'argent quelques morceaux épars.
Chaque servent s'agite, accourt, va, se démène.
Un cri l'appelle au loin, un autre le ramène ;
Sans s'en être servi l'on change de couvert,
Nul ne peut soupçonner un pareil artifice ;
Tous avaient admiré le luxe du service ;
Et chaque bout de table accuse l'autre bout
D'accaparer les plats, grâce au riche surtout
Dont les fleurs, s'élevant en montagnes perlides,
Arrêtent les regards loin des assiettes vides.

VERDIER.

A merveille, Dupré !... Charmant, en vérité.
Je ris de ce festin si bien escamoté !...

DUPRÉ.

Quand on sait calculer, toujours on se retrouve.

VERDIER.

C'est bien ; aussi, mon cher, aveuglément j'approuve.

(Signant le mémoire.)

Ses plans d'économie embrassent chaque objet.

DUPRÉ (à part).

Et voilà comme on fait passer un gros budget.

Voici quelques fragments qui feront comprendre les caractères et l'élevation de sentiment qui partent éclatent dans cette œuvre.

Valentin répond au comte, qui lui demande ce qu'il ferait s'il était issu d'une condition obscure et que condamne encore l'opinion du monde :

Bravant l'opinion sur une erreur assise,
Je l'aurais méprisé ou je l'aurais conquise.

VERDIER.

Au fait ce sentiment est par moi bien reçu...
Et d'un sang distingué si vous étiez issu ?

VALENTIN.

Tout distingué qu'il fût, fidèle à mon système,
J'aurais voulu d'abord me distinguer moi-même.
C'est une lâcheté qu'un noble cœur ressent
De devoir tout au nom qu'il reçut en naissant.
Un grand qui ne fait rien pour l'honneur de sa race,
Du rang de ses aïeux mérite qu'on l'efface ;
S'il joint son propre éclat à leur nom glorieux,
Il recommence alors sa race à tous les yeux ;
Il dote son pays d'un souvenir illustre,
Sur son digne blason il jette un nouveau lustre,
Et par sa propre gloire et sa célébrité,
Laisse un nouvel exemple à sa postérité.

LE COMTE.

Ah ! je le reconnais à cette heureuse veine !
Monsieur est un Caton de race plébéienne,

(Regardant le banquier.)

Sur vous comme sur nous n'épargnant pas les cris,
Et voulant s'établir sur nos communs débris.

(À Valentin.)

Mais arrivez un jour, messieurs les bons apôtres !...
Nous avons nos censeurs, et vous aurez les vôtres...
Triomphez seulement !... et la critique alors,
Comme elle fait de nous, vous prendra corps à corps.

VALENTIN.

Et ce sera justice... Oh ! pour tout ridicule
La critique a son fouet, la presse a sa férule :
Qu'elles s'en servent donc, et sans jamais broncher,
Dans les mauvais sentiers si l'on nous voit marcher ;
Qu'elles frappent sur nous, si le froid égoïsme
De l'or vient prolonger le honteux despotisme ;
Qu'elles frappent encor, si chez nous on peut voir
Marquis du lansquenet, chevaliers du boudoir,
Enrichis par le jeu, ruinés par l'orgie,
Dont l'avenir perdu bientôt se réfugie
Dans l'appui désastreux, le secours obligeant
Des places de faveur ou d'un hymen d'argent.

Cette sévérité d'honnête homme n'empêche pas le généreux ouvrier de rendre justice aux aïeux du comte et du baron, et d'apprécier même le mérite de Verdier. Plus tard, il leur parlera sévèrement après une querelle où les trois aristocrates de race, d'épée et d'argent se disent leurs vérités :

Ah ! ne flétrissez pas de votre raillerie
Tout soleil qui s'éteint au ciel de la patrie !
Chacun d'eux n'a-t-il pas à son tour inondé
De ses flots de chaleur notre sol fécondé ?
Mais la France, jadis, c'était notre noblesse,
Fille du dévouement, qui combattait sans cesse ;
Bayard, Montmorency, Turenne, Richelieu,
Chacun paya sa dette en son temps, en son lieu ;
D'oppressés insolents balayant nos campagnes,
Reflouant l'Espagnol au delà des montagnes,
L'Allemanil jusqu'au Rhin, l'Anglais jusqu'à la mer,
Veillant, pour leur pays, dans leurs habits de fer.

VERDIER.

Oui, mais cette noblesse en son temps fort utile,
On lui donna des sœurs, la noblesse civile,
La noblesse de robe, et d'autres qu'à prix d'or
Chacun put acheter.

VALENTIN.

Et ce fut là leur mort.

LE COMTE.

Et vous avez raison, car un roi qu'on renomme
A dit : Il faut cent ans pour faire un gentilhomme !

VALENTIN.

Il en fallut bien moins au glorieux soldat
Porté par la victoire au faite de l'Etat.
Cet homme au regard d'aigle, aux volontés si promptes,
Transforme ses guerriers en barons, ducs et comtes ;
Il installe au palais du vieux patricien
Le soldat qu'il arrache au chaume plébéien ;
Il fonde avec l'épée une aristocratie
De géants, de héros auxquels il associe
Les hommes qu'illustraient la science et les arts ;
Mais fille de l'empire, elle en court les hasards.
Cette noblesse-là, par le sabre gagnée,
Fut, un jour de combat, brisée à la poignée.

LE BARON.

Quels tristes successeurs nous ont été donnés !

VALENTIN.

Le fer vous couronna, l'or vous a détronés.

VERDIER.

C'est bien dit, mon ami, j'aime votre langage ;

La fortune est souvent un glorieux ouvrage,

Et si nos financiers ont des airs triomphants,

C'est qu'ils en ont le droit...

VALENTIN.

Oui, mais non leurs enfants.

Pour que les rejetons honorassent la tige,

Un prince fameux c'était : *Noblesse oblige.*

Un noble par l'épée, en mourant à ses fils
 Semblait dire toujours : « Faites comme je fis. »
 Mais un noble d'argent... grand travailleur sans doute,
 N'indique pas aux siens sa trop pénible route ;
 Au contraire, il leur crie, en son amour jaloux :
 « Enfants, ne faites rien, j'ai travaillé pour vous. »
 Voilà la différence !... Elle est à l'avantage
 De la noblesse antique, et celle de notre âge
 A le tort d'oublier que, puisque nos aïeux
 Ont accompli pour nous un travail glorieux,
 Nous devons labourer notre terre féconde,
 Et tous les jours semer pour l'avenir du monde.

HAYDN.

Haydn (François-Joseph) naquit le 31 mars 1752 à Rohran, petit village à deux lieues de Vienne. Son père, nommé Mattia, était un honnête et laborieux charbon, tout à la fois juge de l'endroit et organiste de sa paroisse.

Avant son mariage, Anna Maria, la mère de Joseph Haydn, faisait partie du personnel de la maison du comte Harrach, seigneur de l'endroit. Son père était un catholique fervent. Sa première femme étant venue à mourir, il en épousa une seconde ; il eut de ces deux unions vingt enfants dont notre Joseph fut l'aîné. Il manifesta, dès son tout jeune âge, un goût prononcé pour la musique. C'est ainsi qu'on rapporte qu'à peine âgé de trois ans, ce jeune et intéressant *virtuose* prenait part aux concerts que se donnaient eux-mêmes son père et sa mère, qui jouaient de la harpe et chantaient des madrigaux. Dans ce concert si touchant où, tout au moins et à défaut d'autre, l'harmonie du cœur régnait, le petit Joseph s'était adjugé la place de chef d'orchestre et battait la mesure, avec autant d'ardeur, de force et d'assurance, qu'aurait pu le faire Porpora lui-même, conduisant la première répétition d'une composition nouvelle.

A six ans, on l'envoya chez un cousin établi maître d'école à Hambourg. Peu de temps après, Reuter, maître de chapelle de Saint-Etienne, à Vienne, venant à passer par cette ville, entendit parler de la voix fraîche et mélodieuse du jeune Haydn ; il voulut en juger par lui-même, et la trouva si agréable, qu'il proposa à Frank, son cousin, d'emmener le jeune chanteur à Vienne, et de le nommer enfant de chœur. Un engagement fut signé, Reuter s'obligeait à compléter l'éducation musicale de son nouveau pensionnaire. La joie de Joseph fut grande : il quittait un cousin maître d'école, et entreprenait un attrayant voyage en compagnie d'un étranger qui lui paraissait aimable et bon. Son installation au pensionnat de Saint-Etienne fut marquée par une niche de ses camarades, qui aurait pu avoir un résultat bien mortifiant pour quelqu'un moins organisé que ne l'était Haydn. On chantait un motet dans lequel il y avait une fugue. La fugue est une composition scolastique, qui consiste à faire passer dans les différentes voix et dans les instruments un sujet donné. On comprend qu'il faut apporter dans l'exécution d'une fugue une grande précision et beaucoup de mesure, afin d'éviter la confusion, qui serait très-choquante en ce cas. Qu'avaient donc fait les espérances camarades du nouveau-venu ?

Dans le contrat du morceau se trouvaient cinq mesures de silence, après lesquelles les soprani, dont Joseph faisait partie, devaient attaquer le sujet de la fugue. Le 5 avait été adroitement converti en 4 sur la partie d'Haydn, qui, trompé par le chiffre, devait partir une mesure avant les autres, montrer son ignorance, s'attirer les reproches du maître et la raillerie de tout le monde. Il n'en fut pourtant pas ainsi ; le sentiment musical du futur auteur de la *Création* le guida dans cette circonstance périlleuse, et, au moment d'attaquer le sujet, il s'aperçut de l'erreur de la copie. A dater de ce jour, ses malicieux camarades devinrent des amis intimes et le reconnurent pour leur chef.

Cependant le temps s'écoulait, et Reuter n'était pas prodigue de ses leçons pour Haydn. Souvent celui-ci avait exprimé le désir de s'instruire dans la science du contre-point, mais il n'avait jamais reçu du maître que des réponses évasives. Il y avait évidemment mauvaise volonté de sa part. Haydn résolut d'apprendre seul ce qu'on ne voulait pas lui enseigner ; il acheta le *Gradus ad Parnassum* musical et six fugues de Bach, moyennant un peu d'argent que son père lui avait envoyé pour ses menus plaisirs ; puis il s'enferma, étudia, et, au bout de quelque temps, il avait composé sa première messe à grand orchestre ; mais avait-il réussi, et son œuvre était-elle digne de quelque encouragement ?

Après beaucoup d'hésitation, il finit un jour par vaincre sa timidité, et montra au redoutable maître de chapelle son premier essai.

Après avoir quelque peu parcouru la partition, Reuter dit au jeune écolier qu'avant d'écrire il fallait étudier, qu'on ne s'improvisait pas compositeur, et que son ignorance égalait celle de l'âne !...

Haydn, pourpre de honte, reprit sa partition et se retira dans sa chambre avec l'air d'un patient qu'on conduit au supplice.

Toutefois cet échec ne le découragea pas, et il ne perdit pas tout espoir d'arriver à son but. Si son maître était sévère pour ses compositions, le pieux et fervent public de Saint-Etienne applaudissait chaque jour davantage sa belle voix que le travail avait assouplie et rendue plus belle encore. Chaque fois qu'il devait chanter seul, on se le disait à l'avance, et ces jours-là il ne restait pas une place libre dans la vaste métropole. Mais à quoi tiennent les choses de ce monde ! Pour un coup d'éventail donné à notre ambassadeur, le dey d'Alger perdit ses Etats, et la France compta une belle colonie de plus ; pour une petite et chétive queue de perruque, que Joseph coupa pendant l'office à un de ses camarades, il fut impitoyablement chassé à neuf heures du soir, sans le moindre kreutzer dans sa poche. Il avait alors treize ans. Toute la nuit il erra dans les rues de Vienne, et il était presque mort de sommeil, de fatigue et de chagrin, quand la Providence vint à son secours.

— Tiens ! c'est vous, monsieur Joseph, dit tout à coup une voix près de lui, à cinq heures du matin, et par le temps qu'il fait ! Vous avez donc bien envie de prendre le frais ! Faites attention : quand on a, comme vous, une jolie voix, il faut des précautions, le brouillard du matin est malsain. C'est le cas de dire que je prêche pour ma paroisse.

— Ah ! mon bon monsieur Keller, ce n'est pas l'envie de prendre le frais, croyez-le bien, qui fait que je suis à cette heure dans les rues. On m'a chassé hier soir de Saint-Etienne, parce que j'avais, en jouant, coupé la queue de la perruque d'un de mes camarades.

— Le bonhomme Reuter aura pris cela pour une personnalité. Il est si susceptible ! répondit-il, en riant de plus belle ; et puis peut-être chantait-on de sa musique, et dans ces moments-là, il ne faut pas qu'on s'avise de remuer, de tourner la tête, de faire le moindre geste. Diable ! avec lui l'enthousiasme doit commencer à la première note, et finir tout au plus à la dernière. Mais, dites-moi, mon pauvre garçon, vous n'avez pas d'asile, je ne vous connais pas de parents à Vienne ; venez chez moi, je vous offre ma table.

Keller était un pauvre musicien qui avait plus de cœur que de tout autre chose ; en outre, il était marié et avait des enfants. Son logement se composait d'une chambre et d'un grenier. On réserva le grenier à Haydn. Un clavecin, le *Gradus ad Parnassum*, le *Parfait maître de chapelle*, six sonates, et six fugues d'Emmanuel Bach, furent les seuls ornements de ce modeste réduit. Par l'entremise de son ami Keller, Haydn trouva quelques leçons de chant et de clavecin ; plus tard il fut admis aux concerts du comte Hwangwitz, en qualité de premier violon ; il était d'une certaine force sur cet instrument ; enfin, à cette époque, il obtint l'orgue des pères de la miséricorde.

Sa réputation grandissait de jour en jour ; on parlait déjà de lui comme d'un jeune homme d'un brillant avenir ; on se plaisait à l'inviter de toutes parts ; son caractère doux et modeste, autant que ses talents, le faisaient rechercher comme professeur.

Métastase occupait le premier étage de la maison où logeait Keller ; Haydn devint bientôt le maître de piano de madame Martini, nièce de ce grand poète. Plus tard, il fut présenté à M. Corner, gentilhomme vénitien et ambassadeur de la république de Venise. Il joua devant lui plusieurs morceaux de sa composition, et son succès fut immense. M. Corner, en le félicitant, lui proposa de le conduire aux bains de *Manensdorf*, en compagnie de Porpora, avec qui il voyageait. Haydn baisa la main du gentilhomme vénitien et accepta l'offre avec bonheur. Il prit congé de son ami, de son bienfaiteur Keller, et, lui ayant juré

une reconnaissance sans bornes, il partit. Si l'on songe au désir qu'il avait de se perfectionner dans la science de son art, et à l'impossibilité où il était d'obtenir les leçons d'un homme de talent, on comprendra de quelle ressource étaient pour lui ses relations avec Porpora, une des sommités musicales de son époque. Aussi ne négligea-t-il rien pour lui être agréable ; mais l'auteur des *Litanies* était impérieux, despote, peu sociable. Il faut toutefois dire qu'il doit à Porpora les seules leçons qu'il ait reçues.

Au retour de son voyage, l'ambassadeur le gratifia d'une pension de six sequins par mois. Il composa pour M. Furnberg, chez lequel il faisait la partie d'alto, son premier quatuor. A la même époque, il fit une sérénade qui fut donnée à Bernadone (Curtz), acteur aimé du théâtre de la Porte-de-Carinthie. Frappé de la mélodie de ce morceau, Curtz demanda quel en était l'auteur : on lui montra Haydn ; il le fit appeler et lui confia le libretto d'un opéra intitulé : *le Diable boiteux*. Au bout de quelques jours Haydn avait achevé son travail, et la pièce fut représentée avec succès.



Sa réputation, toujours croissante, lui valut d'être nommé maître de chapelle en second chez le comte de Mothin. L'année suivante il fit paraître sa première symphonie, celle en *ré*, qui eut beaucoup de retentissement. Le comte Antoine Esterhazi l'entendit et demanda Haydn au comte de Mothin pour en faire le maître de chapelle de la maison des princes de sa famille ; le comte de Mothin y consentit, et, dès ce jour seulement (1759), la position du jeune maestro fut assurée. Quelques années plus tard, il paya la dette de la reconnaissance en épousant la fille de son hôte et ami Keller, lui faisant ainsi partager sa bonne fortune. Il y avait peu de temps qu'il était marié lorsque parurent à Paris les premières symphonies, qui lui furent demandées à l'étranger. Elles eurent un succès d'estime, naturellement l'éditeur les estima peu ; aussi, près de vingt années s'écoulèrent-elles avant qu'on lui en redemandât d'autres. Il arriva cependant qu'Haydn prit l'initiative et offrit lui-même ses œuvres. Voici à quelle occasion :

Un jour, sortant d'une répétition, il fut suivi par une jeune fille d'une quinzaine d'années environ. Son air était modeste ; sa physionomie, animée d'une expressive douleur, jetait une adorable poésie sur tout son être ; les yeux baignés de larmes, elle s'avance vers Haydn, et, d'une voix émue, elle le prie de vouloir bien lui accorder un moment d'entretien.

Emu lui-même, Haydn lui prend la main et l'engage à parler en toute confiance. « Ah ! monsieur, lui dit-elle en sanglotant, je suis bien à plaindre : j'ai perdu ma mère il n'y a pas trois mois, mon frère est malade, et mon pauvre père s'est foulé le poignet, il y a huit jours, en

tombant du haut d'une échelle où il était monté pour réparer le plafond de notre chambre. Ces accidents ont épuisé nos ressources. Mon père, qui n'est qu'un ouvrier charron, n'a point d'amis assez riches pour lui prêter quelque argent jusqu'à ce qu'il puisse reprendre son travail. Nous ne possédons rien, si ce n'est un clavecin ; mais, comme il me vient de ma pauvre mère, nous voudrions bien ne pas le vendre. Si vous voulez, M. Haydn, nous prêter quinze ducats, nous vous le donnerions en gage, et mon père vous remettrait cette somme. On m'a dit, je ne sais si c'est vrai, que le vôtre a été aussi ouvrier charron ; s'il en est ainsi, ayez égard à cette considération ; les charrons sont de si braves gens ! mon père surtout. Oh ! il vous en aura une gratitude éternelle ! » Haydn avait un cœur excellent ; il prit vivement part au récit de la jeune fille, lui donna tout l'argent qu'il avait sur lui, et lui promit d'aller voir son père avant peu.

On sera bien surpris sans doute d'apprendre que le maître de chapelle des princes d'Esterhazi, l'homme de génie qui avait créé la véritable musique instrumentale, n'avait pas en sa possession quinze ducats.



Ce ne fut qu'après avoir passé en revue les divers moyens de se procurer cette somme qu'il pensa à tirer parti de quelques compositions nouvelles. Il prit dans ses cartons sa dernière symphonie, et, après l'avoir soigneusement revue, il se disposa à l'envoyer à son éditeur de Paris, qui, lui en ayant acheté trois un an avant, lui demandait des sonates pour clavecin. Une réflexion l'arrêta : n'était-ce pas faire payer trop cher sa symphonie que d'en demander quinze ducats ? Il en ajouta une seconde.

Cent soixante francs pour l'entière propriété de deux symphonies d'Haydn, du premier symphoniste de son époque !...

Il ajouta donc une autre symphonie à la première. Sa lettre était écrite, le paquet prêt à partir, et Haydn hésitait encore. Son extrême modestie, la crainte d'éprouver un refus, le firent douter de lui-même ; il crut que ce n'était pas assez de deux symphonies, il en avait une troisième presque terminée, il la joignit aux deux autres. Sa résolution une fois arrêtée, et sûr alors du bon marché qu'il faisait à son éditeur, il prit une seconde feuille de papier et écrivit en allemand, ne sachant pas le français, la lettre dont voici la traduction :

« Vous avez bien voulu accepter, l'année dernière, trois symphonies de ma composition, et je suis prêt encore à vous en envoyer trois autres, très-sérieusement travaillées et toutes nouvelles, d'une copie belle et correcte, les trois pour le prix de quinze ducats. En même temps, je vous envoie les sonates demandées pour clavecin.

« JOSEPHUS HAYDN. »

La lettre d'Haydn partie, il alla porter des secours à la famille du

pauvre charron, 500 ducats sur lesquels il ne devait pas compter sitôt, et qu'il reçut fort à propos, le mirent à même d'accomplir cette bonne action.

Trois semaines après, une lettre lui arrivait, par laquelle l'éditeur de Paris acceptait ses trois symphonies, dans le cas cependant où il voudrait bien les lui céder pour cent cinquante francs !

Maintenant, un mot sur les ouvrages d'Haydn et sur les progrès qu'il a fait faire à la musique.

Vers la fin du 17^e siècle seulement, Lulli donna le premier l'idée de faire de la musique sans le secours des voix ; il composa, pour ses opéras, des espèces d'ouvertures qui eurent alors beaucoup de succès. Une d'elles servit longtemps d'introduction aux opéras de quelques compositeurs célèbres de ce temps. Vinci, Pergolèse, Leo et plusieurs autres trouvèrent commode de prendre à Lulli son idée et son travail. Scarlatti, cependant, se donna la peine de composer des introductions qui furent accueillies avec une immense faveur. De nos jours, si on entendait ce gâchis informe, incolore, ou aurait de la peine à croire que cela a été fait sérieusement ; c'est qu'en effet la musique d'alors n'avait aucune des qualités de la véritable musique. Que serait un art qui n'ex-

pliquerait aucun sentiment, qui n'éveillerait aucune passion, qui n'aurait aucune puissance sur notre sensibilité et dont toute la valeur résiderait dans une certaine symétrie agréable tout au plus pour quelques initiés ?

Tel était cependant l'effet de la symphonie quand Haydn vint le premier en poser les bases ; il composa de la musique instrumentale dans un style dont on n'avait aucune idée, et, assignant à chaque instrument une fraction de l'intérêt général, il posa le principe de la symphonie. N'eût-il fait que cela, Haydn serait digne de l'admiration qu'il excite. Mais il ne se borna pas là, et son génie créateur devait lui révéler tout ce que l'art a de plus grand, de plus admirable, de plus poétique.

Il fit faire à l'art des progrès immenses, incalculables ; il semblait lui avoir assigné ses dernières limites ; mais l'art n'a point de limites. Mozart et Beethoven parurent, et ces deux immenses génies, se servant des découvertes d'Haydn, agrandirent encore son domaine et resèrent les vainqueurs dans cette lutte admirable jusqu'à ce que Rossini, le plus grand artiste qui ait jamais paru, vint se poser comme le soleil de cette lumineuse constellation.

OSCAR COMMETTANT.



GRETCHEN.

I.

Pauvre Flandre, que tes hivers, aux brumes épaisses et obstinées, sont de longs et sombres hivers!... A peine peux-tu voir tes jeunes feuilles s'échapper du bourgeon qui les retenait prisonnières ; et c'est à leurs parfums qu'il faut que tu devines les premières fleurs, qui s'épanouissent craintives, frissonnantes et voilées sous ton ciel obscurci. Pauvre Flandre!... Un siècle ne donne pas dix printemps à tes vastes plaines, qui semblent encore sommeiller, alors que, depuis longtemps déjà les zébrant les couleurs mélangées des jaunes colzas et des houblons verts.

Aussi, le 14 juin 1542, les rives de l'Escaut avaient je ne sais quelle physionomie joyeuse et incrédule à la chaude lumière du soleil qui surgissait à l'horizon, aussi radieux, aussi splendide que sur les collines favorisées du Tibre ou de l'Arno. Et la vieille cité d'Anvers!... comme elle resplendissait à ces rayons printaniers ! comme elle se faisait coquette et souriante pour fêter ces hôtes si rares, ces amis si désirés!... Les toits des maisons, les coupôles des églises, la haute flèche de la cathédrale étincelaient, comme les mille facettes d'un immense et même miroir. Bien plus... chaque porte allumait un reflet dans son marteau de fer luisant et poli. Aussi l'on eût dit que le soleil allait frapper à chaque porte, et que chaque porte s'ouvrait pour répondre au soleil : Sois le bienvenu ! merci.

Mais toutes les maisons étaient désertes, car cette journée si belle était un jour de solennité pour la bonne ville d'Anvers ; et, dès la sixième heure, toute la population s'abattait par les

rues, empressée, bruyante et parée comme au saint jour de Pâques. Il fallait un spectacle bien stimulant pour que la ruche flamande eût secoué sa torpeur et sa paresse, et le soleil lui seul n'était pas capable d'opérer ce miracle. Qu'allait-il donc se passer le 14 juin 1542?... Messire Charles V, le roi d'Espagne, devait-il étaler de nouveau les magnificences de cette fameuse entrée triomphale, si fort admirée des Anversois en l'an de grâce 1559..... Non, c'était encore mieux que cela ! Il ne s'agissait de rien moins que de voir découvrir, inaugurer et bénir, par monseigneur l'archevêque de Malines en personne, la célèbre cage de fer sculpté, chef-d'œuvre que venait d'achever le forgeron Quintin Maetsyns, pour orner le puits de la place de la Cathédrale ! Or, Quintin Maetsyns, l'artiste prolétaire, l'enfant de l'antique Antwerpen, était l'idole du peuple, qui, dans son enthousiasme naïf, avait surnommé son illustre camarade le maréchal d'Anvers.

La foule impatiente s'était surtout entassée aux abords de la cathédrale et dans toutes les rues qui conduisaient de cette place à l'atelier, où tous les échevins devaient aller en grande pompe chercher le héros de la fête. Là redoublaient encore l'affluence et l'empressement.

L'atelier du forgeron était situé sur la rive de l'Escaut, à l'endroit à peu près où s'élève aujourd'hui la statue de Rubens. C'était un vaste hangar, surmonté d'un étage boisé et surplombant, où habitait Quintin Maetsyns. Cette humble demeure avait pour voisin un splendide palais de marbre, auquel s'adosait un vaste bâtiment, qu'à la toiture basse et vitrée on reconnaissait facilement pour un atelier de peinture. En effet, au-

dessus de la porte haute et étroite, ces trois mots étaient gravés au milieu d'un losange de marbre noire :

Franc Floris, pictor.

Le même nom brillait en lettres d'or au fronton du palais, qui se trouvait ainsi séparer l'atelier du forgeron de l'atelier du peintre, la gloire de Quintin Maetsyns, de la gloire de Franc Floris, le maréchal d'Anvers, du Raphaël de Flandre.

La foule, en attendant, admirait le palais; la fête était presque oubliée. Jet jusqu'aux bords du fleuve on ne s'entretenait que de Franc Floris.

— C'est trop beau!... grommelait un énorme boos de taverne.

— Le vieux Franc se met à faire le grand seigneur, lui répondit un brasseur du quai voisin.

— Il ne les aime pas cependant, s'écria un matelot du port; témoin ce furieux coup de poing dont il abattit le comte d'Egmont lui-même, un certain soir qu'il le surprit chez...

— Précisément, interrompit le marchand, sa femme Flora les aime, et se fait bâtir des cages de marbre pour mieux retenir ces beaux oiseaux-là.

— N'ayez pas souci, compère, qu'ils y reviennent. Ces visites là sont trop dangereuses pour leurs ailes.

— Je n'en suis pas moins pour ce que j'en ai dit, répliqua le tavernier. Voyez-vous, coureur de mer mon ami, le marbre coûte cher. Franc Floris fut longtemps possédé du démon de l'orgueil et de l'amour du luxe. On parle encore de ses bals et de ses festins. Folies que tout cela!... Je le croyais devenu raisonnable, en le voyant ne plus s'enivrer qu'à la taverne du Hanap de Flandre!..

— Voyez le bon apôtre!... s'écria en riant le brasseur. Par saint Barnabé! mon patron, je vous crois sans peine. Franc vaut à lui seul toutes vos autres patriques. C'est le premier buveur de la province; et m'est avis qu'en un mois il est capable de mettre à sec vos caves si bien garnies.

— Et qui les remplira, brasseur du diable?... Ah!... est-ce à vous de faire le mauvais plaisant sur ces matières?... Vous mériteriez...

— Allons, allons!... murmura le matelot; ne vous disputez pas, mes maîtres. Vous, brasseur, faites de la bière, et vous, boos, vendez-la. — Il y aura toujours des gosiers pour la boire, sans compter celui de Floris, le roi des peintres et l'empereur des buveurs!

— Franc Floris! s'écria à quelques pas de ce groupe une voix forte et sombre, c'est un voleur!...

La foule s'écarta, surprise et indignée, mais presque aussitôt le rire circula au loin, et ce nom retentit, répété par cent voix :

— Lambert Lombard!...

Lambert Lombard, l'illustre Liégeois, avait été le maître de Franc Floris, et plus tard, l'élève avant surpassé le maître, celui-ci, dévoré de haine et de jalousie, était devenu presque insensé. Le nom seul de son rival l'exaspérait, et sa folie lui soufflait à l'oreille les plus cruelles injures. C'était un vieillard à la taille haute et un peu voûtée, à la barbe blanche et inculte. Ses vêtements en désordre et sa démarche tiévreuse en faisaient un personnage étrange et bizarre.

Il s'empressa de profiter de la complaisance de la foule, et quelques secondes après sa violente exclamation, il arrivait au milieu du groupe, dont nos trois amis, le boos, le brasseur et le marchand, étaient les principaux orateurs.

Leurs trois voix saluèrent en même temps le nouveau venu, qui continuait à grommeler mille insultes, dont chacune était accompagnée de ce nom maudit et répété sans relâche :

— Franc Floris!...

— Franc Floris?... plagiaire... Franc Floris?... ignorant... Franc Floris?... pillard!...

A chaque nouvelle injure, la voix du vieillard devenait plus hainense et plus retentissante. Enfin, il arriva au paroxysme de la fureur, et jeta de nouveau ce cri terrible à la foule silencieuse qui l'entourait :

— Franc Floris, voleur!...

Mais cette dernière insulte ne resta pas sans réponse, car l'on entendit aussitôt retentir ces mots, prononcés avec l'accent de la jeunesse et de l'indignation :

— Tu as en menti, Lambert Lombard!

Ces paroles étaient parties dans la direction du palais de marbre, et leurs dernières syllabes vibraient encore, qu'un chemin déjà s'était creusé, qu'un espace s'était ouvert entre l'ennemi et le champion de Franc Floris. Les adversaires étaient donc en présence, et tous les yeux se portèrent sur le défenseur de l'artiste outragé.

C'était un tout jeune homme, presque un enfant. Il semblait furieux et prêt à s'élancer sur le vieillard; mais il était retenu par une espèce de colosse, qui, sans grands efforts, l'enchaînait de son poignet vigoureux. L'un et l'autre portait le même costume, et la foule, attentive à ce spectacle imprévu, les reconnut sur-le-champ pour deux élèves en peinture. Comment s'y méprendre, en effet?... Ils étaient coiffés du toquet de velours couronnant une chevelure longue et bouclée; leur pourpoint de laine brune s'entr'ouvrait comme pour laisser voir ce débraillé charmant et coquet qui distingue encore ce que nous appelons de nos jours les rapins. Sauf l'uniforme et le cachet original, la dissemblance était grande entre les deux jeunes camarades : l'un avait la taille d'un nain, l'autre la corpulence d'un géant; les cheveux du premier étaient noirs et luisants comme l'aile d'un corbeau; le second avait la chevelure d'un rouge à faire pâlir la robe écarlate qui paraît ce jour-là monseigneur l'évêque de Malines.

— Tout beau, mon mignon!... disait le géant d'un ton calme et dolent qui redoublait encore la fureur de son compagnon.

— Laisse-moi, grand Jaquemart!... criait-il; laisse-moi corriger l'insolent qui ose traiter mon maître de voleur.

— Allons, *men que piss!* continuait le colosse sans s'émouvoir; tu vas t'enrouer, mon gentil enfant de cœur, et tu ne pourras plus chanter tout à l'heure au lutrin, à la louange de ton ami Quintin Maetsyns.

— Alors, lâche-moi les mains, et je ne parlerai plus, je te le jure!...

— Comment, tu veux frapper un fou, un vieillard... toi, un artiste, un homme!...

Ce dernier mot parut faire impression sur le jeune furibond, car aussitôt sa colère s'apaisa comme par enchantement, et même un sourire superbe et écrasant vint relever ses lèvres imberbes.

Son immense compagnon s'aperçut qu'il avait touché juste, et le lâcha avec cette physionomie bonasse d'un gros dogue luttant contre un roquet.

— A la bonne heure!... fit-il gravement. Te voilà raisonnable; pour quoi se fâcher?... On méprise ce qui ne vaut pas la peine d'être assommé.

— Bien dit, Goliath, mon ami!... Mais, vois-tu... la première idée qui vient, c'est d'assommer... Appeler le maître voleur!...

— Il a peut-être raison, ce pauvre homme, observa Goliath. Pourquoi Lambert Lombard n'a-t-il pas mieux caché les secrets de son art?... Il doit se mordre les doigts, pour avoir admis Franc Floris à son école.

— Bravo!... s'écria avec enthousiasme le petit rapin, bravo! Pourbus, mon léal, vous avez aujourd'hui de l'esprit plein votre énorme torse. Entends-tu, Lambert Lombard?... tu as raison d'appeler Franc Floris un voleur, car il t'a volé toute ta science et tout ton génie.

Un éclat de rire universel accueillit la boutade du malin écologiste.

Au même instant, Lambert Lombard poussa un cri de rage et se rua à son tour sur son adversaire. Déjà celui-ci serrait les poings, déjà Pourbus faisait un mouvement grave et lourd pour interposer son large poitrail, lorsqu'un nouvel incident fit osciller la foule, et vint séparer les combattants.

Le premier coup de neuf heures avait résonné dans la tour de la cathédrale, et simultanément le cortège échevinal débouchait à son de trompes sur le quai de l'Escaut. A cette vue, la

multitude s'était reculée vers le fleuve, et ce mouvement, combiné avec la pente de la berge, avait repoussé les derniers rangs jusqu'au bord de l'eau. Or, c'était l'heure de la marée montante; la crainte d'être englouti produisit un effort surhumain: toute la foule reflua sur elle-même, et vint frapper de ses flots tumultueux les maisons qui faisaient face au fleuve. La force de l'impulsion fut telle, que le gigantesque Pourbus lui-même se vit entraîné comme les autres, et cela jusqu'à la muraille de l'atelier de Franc Floris, contre laquelle il tomba les mains en avant, afin de protéger son camarade. Celui-ci se trouva fort à son aise, à l'abri du torse bienveillant qui maintenait la multitude avec la solidité d'un mur d'acier.

— Merci!... dit-il en regardant de bas en haut, et comme on regarde un plafond, son protecteur voûté en arc au-dessus de sa tête. Peste! tu vaux encore mieux pour l'action que pour le conseil. Mais tiens ferme le rempart, mon ami!... A voir la façon dont cette populace nous presse, ne dirait-on pas que les drôles veulent nous faire entrer de force à l'atelier?

— Sois tranquille, mignon... Vacances pour aujourd'hui!... Je tiens à voir le triomphe de ton ami Quintin. C'est un bon jeune homme, auquel je ne rougis pas de donner un coup de main lorsqu'il s'agit d'enlever quelque bloc de fer trop lourd pour ses épaules.

— Et moi, donc!... Je ne suis pas plus fier que toi, et jamais je n'ai rougi de partager avec lui ces exquis soupes à la bière que défunte sa pauvre mère confectionnait si royalement!... D'ailleurs, ce n'est pas un ouvrier, c'est un artiste.

— Certainement, et j'ai souvent porté envie à notre camarade Lucas de Heere, qui a eu le bonheur de lui sauver la vie en le repêchant dans l'Escaut. J'aurais voulu me trouver là, foi de François Pourbus!...

— Et moi, foi de Crispin Wandenbroecke, j'aurais grande envie de savoir pourquoi Maetsyns s'était jeté à l'eau; car c'était de lui-même. Oh! oui... il voulait se tuer...

— Sa mère venait de mourir...

— Oui, il y avait un peu de cela; mais je gagerais que ce n'était pas là le seul motif.

— Tu sais donc quelque chose, Crispin?...

— Peut-être, François... Et tiens, justement, regarde...

— Où?

— Un peu de tous les côtés.

— A la fois?

— Non. D'abord, en face de nous... que vois-tu?

— Maetsyns lui-même.

— Oui, Maetsyns... Que fait-il?...

— Il vient de sortir de sa maison, et voilà messires les échevins qui le font monter sur le cheval du brasseur Knips, qu'ils ont tout caparaçonné. Tiens, on dirait qu'il regarde de notre côté...

— Le cheval du brasseur Knips?...

— Eh non... Maetsyns.

— Bien... Maintenant regarde au-dessus de nos têtes... Qu'y a-t-il?...

— Tiens!... dame Flora Floris sur le balcon du palais!...

— Et près d'elle?...

— Gretchen, sa fille.

— Où sont ses yeux?...

— Les yeux de qui?...

— Eh parbleu!... de Gretchen?...

— Ses yeux?...

— Oui... Et ceux de Maetsyns?... tiens!... regarde vite!...

— Les yeux de Maetsyns aussi?

— Oui.

— Eh bien?

— Regarde donc!

— Je regarde.

— Où sont-ils?...

— Dame!... ils sont à leur place, tous les deux... C'est-à-dire tous les quatre... les yeux de Gretchen et ceux de...

— Ah! décidément, mon ami Pourbus, vous avez eu un éclair

d'intelligence, mais c'est fini, l'orage est passé, voilà le beau temps!

— Explique-toi.

— Il est trop tard; ces choses-là doivent se saisir au vol; et voilà déjà Maetsyns là-bas. Alerte! ne restons pas en arrière... Manœuvre ton bétier, fais-nous faire place, et suivons de près l'ami Quintin.

En effet, pendant toute cette conversation, le cortège était arrivé devant la demeure du forgeron; deux échevins courts, ventrus, empesés, avaient frappé à la porte; la porte s'était ouverte: les deux magistrats avaient conduit, chacun par une main, le héros de la fête jusqu'au cheval du brasseur Knips; et le digne animal venait de se mettre en marche, un peu effrayé du bruit des applaudissements et des acclamations.

Voilà ce que tout le monde avait vu; mais ce que le malicieux rapin avait seul saisi au vol, comme il le disait lui-même, c'était un regard échangé entre Quintin Maetsyns et la fille de Franc Floris.

Cependant le cortège marchait avec assez de vitesse, et commençait à disparaître par la rue qui conduisait du quai à la place de la cathédrale.

— Eh bien, y sommes-nous? demanda l'impatient Crispin Wandenbroecke.

— Oui, répondit le flegmatique François Pourbus. Prends les basques de mon pourpoint, et tiens ferme... Tiens-tu?

— Oui.

— Allons...

Alors le géant ferma les poings, étendit les bras, baissa la tête, et s'élança au galop en faisant une large trouée dans la foule. Rien ne résistait à ce choc terrible: Crispin se cramponnait aux vêtements de Pourbus, et les deux élèves de Franc Floris filaient rapidement à travers cet océan humain. A les voir courir ainsi, à la suite l'un de l'autre, et laissant derrière eux un sillage écumeux et agité, on eût dit une frégate voguant à pleines voiles, avec la chaloupe du commandant à la remorque.

Quelques minutes après, la rive de l'Escaut était redevenue silencieuse et déserte; la femme et la fille de Franc Floris restaient seules sur le balcon. Enfin dona Flora rentra la première en faisant signe à Gretchen de la suivre; mais elle fut forcée d'appeler à plusieurs reprises Gretchen, qui, penchée sur le marbre, fixait encore les yeux vers le côté où le cortège avait disparu.

II.

Gretchen? voilà un nom qui va paraître bien dur, bien trivial, bien peu euphonique à tous les yeux, à toutes les oreilles. On est possédé d'une telle manie pour les noms en e, en o, en a; d'un tel amour pour les finales où chantent des voyelles!... Une héroïne qui s'appelle Gretchen!... Ah! fi donc!... Et pourtant que ce nom-là eût paru doux et harmonieux à tous ceux qui l'eussent entendu s'échapper, comme un murmure, des lèvres à peine entr'ouvertes de Quintin Maetsyns, au moment où il passait devant le palais superbe de son voisin. C'est que l'amour prête à tout ce qu'il touche ce charme qui n'émane que de lui; et notre ami Crispin Wandenbroecke avait deviné juste. Maetsyns le forgeron aimait, il osait aimer Gretchen, la fille de l'illustre Franc Floris.

Certes, la renommée est une ingrate qui craint de fatiguer ses trompettes, car, de qui sont connus Quintin Maetsyns, Franc Floris et Gretchen?... De bien peu de personnes; cependant ce furent deux grands hommes, et Gretchen était la plus jolie fille de toutes les Flandres.

Mais n'allez pas vous figurer une de ces beautés minces et pâles, dolentes et rêvées, sésaphiques et diaphanes. Oh! non, Dieu merci! ma Gretchen ne ressemblait en rien à cela. C'était une de ces Flamandes roses et blanches, accortées et replettes, dont Rubens a incarné le type dans cette Madeleine dont la douleur réjouit encore le regard, au pied même de la croix de Jésus. Tout chantait, tout riait, tout brillait en elle; l'éclat argenté de la peau sur les contours arrondis, l'émail des dents,

l'incarnat des junes, le vermillon des lèvres, le bleu des yeux, l'or de la chevelure blonde, friponne et bouclée.

Tout le monde en raffolait, et le pauvre Quintin plus à lui seul que tout le monde ensemble. Que d'heures il avait passé, derrière les volets entr'ouverts de sa forge, à contempler Gretchen sur son balcon ! Que de joie lorsqu'il voyait se dessiner sur le fond grisâtre de l'horizon le sein palpitant de la jeune fille, ou bien lorsqu'une fossette mignonne venait à ses regards ravis creuser cette jone purpurine, cette fleur qui semblait alors refermer une de ses pétales les plus roses et les plus fraîches.

C'était là que se bornaient les témérités de l'amoureux forgeron. A peine avait-il échangé avec Gretchen quelques paroles banales dans les rapports du voisinage, et jamais il n'eût osé davantage. Franc Floris était placé si fort au-dessus de Quintin Maetsyns, dame Flora se montrait envers tous si fière et si dédaigneuse !... Gretchen elle-même lui souriait chaque jour d'un air avenant et bon, mais voilà tout. Il y avait en elle tant d'innocence et de naïveté !... c'eût été dommage que l'amour viût effeuiller tout cela ; ne craint-on pas, en touchant le papillon, de ternir la poussière brillante et nacrée qui fait sa fragile parure ?... Aussi Maetsyns aimait Gretchen, sans même avoir jamais eu la pensée que Gretchen pût l'aimer un jour.

Etre aimé d'elle !... lui, si obscur et si infime, jamais !... Et cependant, qui peut expliquer les mystères du cœur ? souvent l'espoir est un instinct qui nous guide à l'insu de nous-mêmes. Un jour, il apprit qu'on allait marier Gretchen, et ce jour-là

déjà le malheur venait de le frapper cruellement, il pleurait sa mère !... La force lui manqua pour supporter tant de douleurs ; dans son désespoir, dans sa folie, il courut jusqu'au bord de l'Escaut, et se précipita dans le fleuve. C'est dans cette occasion que Lucas de Heere, le camarade de Crispin et de Pourbus, lui avait sauvé la vie. Il lui en voulut bien ce jour-là ; mais le lendemain, plus de mariage pour Gretchen, tout était rompu, et cela par les conseils de Lucas de Heere. Le pauvre forgeron faillit devenir fou de joie, et cette fois il voua une reconnaissance éternelle à son libérateur, mais moins pour la vie sauvée que pour l'espérance et le bonheur rendus.

C'était un singulier garçon que ce Lucas de Heere. Un peu grand seigneur, un peu marin, un peu marchand, et par-dessus tout immensément riche ; la fantaisie venait de lui prendre, à trente-cinq ans, d'étudier la peinture sous la direction de Franc Floris, dont il était du reste le plus pitoyable élève. Néanmoins, il régnait en roi dans l'atelier, qu'il réjouissait de son humeur insouciant et enjouée. Tous ses compagnons l'aimaient et le respectaient comme le plus âgé, le plus riche et le plus généreux. Chacun pouvait librement puiser dans sa bourse et boire à son verre. Aussi, tous, depuis l'immense Pourbus jusqu'au minime Crispin, lui étaient dévoués presque autant que Quintin Maetsyns lui-même, et cependant Quintin Maetsyns avait chaque jour de nouvelles raisons d'aimer davantage celui auquel il devait déjà tant de reconnaissance.

CHARLES DESLYS.
A continuer.

LA BIBLE DU DIABLE.

La bibliothèque de Stockholm, où je me promenai longtemps, a des manuscrits assez rares. Un d'eux captiva mon attention : il était d'une dimension gigantesque ; il avait deux pieds et demi de long, et pesait beaucoup plus d'un quintal. Le manuscrit renfermait, outre la Bible, une quantité de prières, des formules d'exorcisme, et le portrait en pied de Satan. Je fis des questions sur ce livre, qu'on appelle la *Bible du diable*, et j'eus une légende à écrire.

Il florissait au 12^e siècle, dans un des monastères de Prague, un ancien soldat qui, après avoir perdu son bras gauche à l'armée, s'était voué à l'état religieux. Le moine Ignace, encore assez jeune, n'était pas précisément un saint homme ; car, loin de tendre à la maigreur et aux rudes austérités, il tournait à la graisse et aux gais penchants. Les regards de la beauté, bien qu'il cherchât à leur résister, le perçaient de part en part, à le clouer contre les murs de son cloître, où il tenait à vivre confiné. On remarquait qu'il soignait sa personne avec coquetterie, et qu'il s'était fait faire un faux bras qui simulait parfaitement le véritable. Bref, une de ces femmes qui ne sont nullement disposées à cacher les charmes dont la nature les a douées, lui tourna la tête un beau jour. Il se laissa aller, le malheureux, à essayer avec elle ce grand duo de l'amour qu'il est si triste de chanter tout seul ; et, de fil en aiguille, ou de fièvre en chaud mal, il en arriva, l'insensé ! à violer les lois de son ordre.

Grande rumeur au monastère. Ignace est traduit et jugé au tribunal de ses frères. Il n'était pas précisément coupable d'un crime ; mais le crime, dit-on, est moins opposé à la vertu que le vice. Ignace est condamné à mort.

Néanmoins, la pitié plaidait pour lui dans le cœur des plus inflexibles moines ; Ignace avait toujours été si bon garçon ! trop bon vivant, sans contredit, mais si naïf dans ses erreurs ! Puis ce n'était pas un de ces esprits lourds et bouchés dont il faut frapper la tête avec un marteau d'airain pour en faire jaillir une étincelle ; il y avait au contraire en lui excès d'imagination et d'ardeur ; il était donc plus excusable qu'un autre. En outre, il revenait des camps où il avait été façonné à des habitudes antiapostoliques. Finalement, le supérieur du couvent se mit dans la pensée que Dieu pourrait l'autoriser à gracier le coupable en faisant un miracle en sa faveur. Il va trouver le père Ignace.

Sa révérence, humiliée et repentante, était prosternée à l'autel, devant une des plus précieuses reliques du cloître. Cette relique était le bras de sainte Gertrude, enchaîné dans un étui d'argent. Ignace pria avec ferveur.

« — Tu peux obtenir ton pardon, lui dit l'abbé d'un ton solennel, mais à une condition expresse : c'est que, renfermé dans ta cellule, et pendant l'espace d'une seule nuit, tu écriras la sainte Bible, avec riches enluminaures. Le livre, tout entier de ta main, devra être d'un format beaucoup plus qu'in-folio, et contenir au moins trois cents pages.

« — Vous nommez cela un pardon ! répliqua Ignace avec une physionomie demi-raïlleuse et demi-consternée. Grand merci ! je ne regrette en ce moment mon bras perdu, que parce que, sans lui, devant vous, je ne saurais battre les mains.

« — Taisez-vous ! interrompit l'abbé.

« — Un mot encore, reprend le coupable après quelques moments de réflexion. Promettez-moi, si je parviens à accomplir le prodige en question, que vous mettrez à ma disposition, dès que je vous le demanderai, quelque saint objet du couvent : ne fût-ce que pendant un jour.

« — Volontiers, je te le promets.

« — Préparez-moi plumes et encre. Fournissez-vous le parchemin ?

« — Nous n'en aurions pas d'assez grand.

« — Et où voulez-vous que j'en prenne ?

« — Je ne sais. Dieu te soit en aide ! »

Et le supérieur se retire.

« — Il est clair, dans tout ceci, se dit le père Ignace en remontant tristement à sa cellule, qu'on me donne à faire en une nuit un travail de plus de deux ans. On est évidemment sans élémence et sans pitié. La bénigne proposition n'est qu'une impitoyable ironie. Brouillé pour le quart d'heure avec Dieu, je ne vois en vérité que le diable qui soit homme à me tirer d'affaire : il a de si malignes ressources ? Malheureusement il faut payer cher ses services. N'importe, nous marcherons. Il est fin, mais je suis rusé. »

Ici la légende ne dit pas comment le révérend moine évoqua sa majesté diabolique. Au surplus, ce détail accessoire est peu à regretter, je suppose. Passons à la scène importante.

Ignace et Satan sont en présence.

« Troupier devenu calotin ! dit gaillardement le diable avec un sourire malhonnête, et portant la main à ses cornes comme pour un salut militaire : je te tire ma révérence. Or çà, qu'y a-t-il pour ton service ? donne tes ordres, camarades ! »

J'ai oublié de dire que le père Ignace tenait singulièrement au langage de la bonne compagnie et aux habitudes de l'extrême politesse.

De là aussi la bienveillance générale qu'il s'attirait. Le style cavalier et le *sans-façon* vulgaire du diable, l'ont, en conséquence, indigné. Il croit néanmoins devoir se contraindre; et, se découvrant le front, en clerc parfaitement éduqué, il réplique avec l'urbanité la plus exquise :

« — J'ai trop de *savoir-vivre*, monseigneur, pour me permettre de vous intimer *des ordres*. Veuillez vous donner la peine de vous asseoir.

« — C'est inutile; saint farceur! Au fait, et point de périphrases. Je connais ta pensée secrète. Tu veux que cette nuit je t'écrive une longue Bible en son entier? Mais ne sais-tu donc pas, mon grivois tonsuré, que les plumes saintes et les phrases sacrées ne sont ni de mon ressort ni de mes attributions. Cela me brûlerait les doigts.

« — Monseigneur peut mettre des gants. D'ailleurs, chez lui, depuis longtemps, on est accoutumé au bon ton.

« — Ah! ah! tu railles, mon compère. Passons outre : que te faut-il?



Le père Ignace.

« — Pour commencer, trois cents peaux d'âne.

« — Quelle boucherie! mon doux prêtre.

« — Il n'en faut pas moins, monseigneur, pour confectionner les trois ou quatre cents pages en parchemin de mon volumineux manuscrit.

« — Va! pour trois cents ânes. Après?

« — Du noir, du vert, du rouge et du bleu pour les caractères; des feuilles d'or et d'argent pour les enluminures...

« — Tu auras tout cela, moineillon!

« — Puis, monseigneur! que Votre Altesse!...

« — *Altesse*, dis donc *majesté*. Pas de *monseigneur*; je veux *Sire*. Il me semble que, pour un *homme poli*, tu es peu au fait des *usages courtois*; c'est égal, ribaud! continue. Sitôt que j'aurai pris la plume...

« — Vous écrirez librement.

« — J'écrirai aussi bien que sifflait le grand serpent de *Midgard* sous les rameaux du frêne *idrasil*.

« — Votre Majesté me fait là de l'érudition, sire. C'est trop d'honneur assurément. Je ne suis pas à sa hauteur.

« — On n'arrive à ma hauteur qu'à force de descendre; et, mon gaillard! tu es en route. Allons! explique-toi maintenant d'une manière claire et précise. Si je fais ce que tu me demandes, que me donneras-tu pour ma peine?

« — Sire! je ferai le portrait de Votre Majesté aussi ressemblant que possible, et je le mettrai dans ma Bible. Je tâcherai qu'il n'ait rien de

repoussant pour les gens à préjugés; et, afin d'y ajouter plus de prix, je doreraï sa queue et ses cornes.

« — Jolie pensée, mon égrillard; mais cela ne servirait me suffire. Il me faut beaucoup plus, beaucoup mieux.

« — Quoi donc?

« — Il me faut ta personne.

« — C'est me flatter infiniment. Cependant cela mérite réflexion. Comment Votre Majesté entend-elle la chose?

« — D'une façon fort simple. Aussitôt que ton impudique révérence aura remis la sainte Bible aux mains des friocards de ceans, tu revieras dans cette cellule où tu auras soin de ne pas trop me faire *bâiller aux cornelles* à l'attendre; et, m'emparant de toi à l'instant, j'aurai le droit de te conduire où bon me semblera.

« — Je comprends Votre Majesté. Voici mes conditions à mon tour. Sire! vous n'aurez le droit de me saisir et de m'emmener que *seulement* pendant la journée qui suivra la confection de la Bible. Puis, rentré dans ma cellule pour me mettre à votre disposition, je ne serai tenu de vous suivre que si vous me prenez poliment par ma main gauche pour me conduire vous-même avec courtoisie au lieu de ma destination. Votre Majesté sait combien j'attache d'importance aux coutumes de l'extrême civilité; ceci est mon *ultimatum*.

« — Jobard! s'écrie le diable ravi, je ne discuterai pas sur de pareilles minuties. On te fera *patte de velours*! on te tirera même son feu, si on en a. Sur ce, présentement, signons!»

Et voilà le marché conclu.

Peu d'heures après, dans la nuit, les trois cents ânes étaient tués, et leurs peaux tannées à ravir.

L'immense Bible fut écrite. Il y resplendissait d'admirables enluminures. Le portrait du seigneur Satan, d'une ressemblance inouïe (et œuvre du révérend père) figurait aux dernières pages; le volume, en sa texture, avait marché on train... *du diable*.

L'aube du jour pointait. Le supérieur manda le moine.

« — Eh bien!

« — Mon ouvrage est fini.»

Et le condamné à mort dépose aux pieds de son juge l'incommensurable travail. Il y avait là un miracle patout, un incontestable miracle.

« — Te voilà sauvé! dit l'abbé. L'Éternel t'aura secouru?

« — Oui! *l'Éternel!* répond Ignace. Mon père! à votre tour, maintenant!

« — C'est juste! que demandes-tu?

« — Le bras de sainte Gertrude, toute la journée.

« — Tu l'auras.»

La précieuse relique est remise au père Ignace. Ce dernier, après un long et secret travail sur sa personne, retourne à sa cellule sans crainte. L'esprit des ténèbres l'attendait; il ricanaît d'un air triomphant.

« — Tu m'appartiens, dit le démon, et pour l'éternité.

« — Prends ma main gauche! répond Ignace avec un sourire ironique; je ne dois te suivre qu'à cette condition; et cela *aujourd'hui seulement*.»

Le diable, sans répliquer, veut saisir la main que lui tendait le moine. Oh! qui peindrait l'excès de sa rage! la main qui le touche le repousse; elle le brûle et le dévore; impossible à lui de la prendre; il recule terrifié. C'était la main de sainte Gertrude.

« — Misérable! je suis joué! s'écrie le démon avec rage; il me faut foire, la foudre est là.»

Et l'enfer a repris sa proie.

Ignace, la journée entière, garde, à la place du sien, le bras sauveur de sainte Gertrude. Satan ne put rien contre lui; et depuis, selon la légende, Ignace vécut en saint homme.

Le vicomte d'ARLIS-COURT.



LE SECRÉTAIRE INTIME.



Des bruits fâcheux s'étaient répandus sur une affaire tout à fait étrangère aux fonctions de secrétaire particulier du cabinet de Napoléon, alors premier consul. On prétendait que ce secrétaire était gravement compromis; il s'agissait d'une spéculation commerciale dans laquelle Bourrienne était intéressé. La banqueroute d'une maison de commerce ayant divulgué le secret de cette association, qui jusqu'alors avait été ignorée, Napoléon en prit beaucoup d'humeur, et quelques jours après le secrétaire intime avait quitté pour la seconde fois le cabinet particulier du premier consul, qui était tellement monté contre lui, qu'il défendit même qu'on lui parlât en sa faveur. Cependant l'intervention de Fouché et de Talleyrand fut plus puissante auprès du chef de l'Etat que celle de sa famille, qui avait essayé de faire revenir Napoléon sur sa détermination; et, sans doute plus que tout cela, un reste de bienveillance pour son ancien camarade de Brienne fit donner à ce dernier quelques missions, tant en Prusse qu'en Saxe; mais là Bourrienne fut encore dénoncé. Rappelé à Paris par ordre, force fut à lui de rentrer dans la vie privée, complètement disgracié qu'il était.

En 1804, et lorsque Napoléon vint à s'emparer des rôles de l'Etat et à légitimer ainsi les faveurs que la fortune n'avait cessé de lui accorder depuis dix ans, ce nouvel ordre de choses parut favorable à Bourrienne, qui ne s'était jamais tenu pour battu complètement. Il chercha non-seulement à rentrer en grâce auprès de son ancien maître, mais encore à reconquérir le poste qu'il avait occupé trois ans auparavant.

Il faut l'avouer, dans cette circonstance l'empereur garda à son ancien secrétaire une rancune que (pour nous servir de son expression) le temps n'avait fait que *faisander*; aussi tous les moyens qui furent employés échouèrent-ils: Napoléon tint bon cette fois, et il n'y eut pas jusqu'à l'excellente Joséphine qui fut contrainte de battre en retraite devant ces sévères paroles:

— Madame, occupez-vous de vos chiffons, et laissez là Bourrienne, dont j'ai défendu qu'on prononçât jamais le nom devant moi, vous le savez bien.

En desespoir de cause et comme dernière ancre de salut, Bourrienne conçut l'idée de s'adresser à un nommé Leclerc, celui de ses valets de chambre pour lequel le nouveau monarque avait une espèce de faiblesse. Ce Leclerc était un franc original, portant le dévouement à son maître jusqu'au fanatisme, et connaissant parfaitement la faiblesse que celui-ci avait pour lui. Sachant en profiter lorsqu'il le fallait ou qu'il le voulait, il n'en avait jamais abusé, parce qu'il était doué de beaucoup d'esprit naturel et surtout de beaucoup de tact. Ce fut donc à ce serviteur, qui chaque matin apportait à l'empereur la demi-tasse de café ou de chocolat qu'il prenait en se levant, que Bourrienne eut recours. Il va le trouver aux Tuileries:

— Vous seul, mon cher Leclerc, lui dit-il, parlez assez familièrement à l'empereur pour obtenir de lui l'audience qui m'est si nécessaire, car s'il consent à me voir, à m'entendre un instant, je me justifierai pleinement des mauvais propos dont on l'a entretenu sur mon compte, et alors ce sera à vous seul que j'aurai l'obligation d'être rentré en grâce.

— Je me donnerais bien de garde de prononcer votre nom devant l'empereur, répond Leclerc: n'ai-je pas été témoin de la manière dont il a rembarqué Joseph, Louis, madame Murat, que sais-je encore, et l'impératrice elle-même! Il me chasserait sans remission. Ne savez-vous donc pas qu'il leur a fermé la bouche par un mot que je n'oserais vous répéter?

— C'est égal, mon cher Leclerc, risquez la demande d'une audience particulière pour moi; j'ai le pressentiment que votre franc-parler sera plus puissant que l'intercession de ceux qui ont cherché à me rapprocher de l'empereur. Ils s'y sont mal pris; mais, vous, ce sera différent, et vous pourrez compter de

ma part, sur une reconnaissance éternelle: ne me connaissez-vous donc pas?

Leclerc lutta encore; mais, il faut le dire, comme il avait déjà à Bourrienne quelques obligations particulières, et qu'au fond il n'était ni ingrat ni courtisan, il se laissa séduire et promit de faire une tentative; puis, après un moment de réflexion, il ajouta:

— Venez demain matin, à l'heure de mon service. Si l'empereur est de bonne humeur, j'essayerai de vous introduire; mais s'il est mal disposé, je ne reponds de rien.

Le lendemain, Bourrienne fut exact; il attendit Leclerc dans le petit salon qui précédait immédiatement la chambre à coucher de Napoléon. Là, ne se trouvant encore que le valet de pied de garde, dont il était bien connu. A six heures du matin Leclerc arriva; un coup de sonnette le fit entrer chez son maître, qui, selon son habitude, le questionna sur une foule de choses assez insignifiantes. Napoléon se plaisait à faire jaser ce serviteur dévoué, et ce jour-là il était d'humeur causeuse, disposition qui parut favorable au valet de chambre pour servir son protégé, et dont il profita habilement en montrant contre sa coutume l'envie de se taire. L'empereur en fit la remarque.

— Tu es bien discret aujourd'hui, lui dit-il. Est-ce que tu es malade?

— Non, sire; mais il y a quelqu'un, là à côté, qui m'attend.

— Diable! de si bonne heure! Qui est-ce donc?

— Oh! sire, répond Leclerc avec un air d'indifférence, c'est une personne que Votre Majesté ne veut pas voir, et qui m'a beaucoup tourmenté pour tâcher de lui ménager avec elle une audience particulière; mais j'ai refusé.

— Et vous avez bien fait, monsieur! répliqua l'empereur d'un ton sévère. De quoi vous mêlez-vous, d'oser faire entrer chez moi quelqu'un que vous savez que je ne veux pas voir?

— Sire, c'est ce que je lui ai dit; mais sur l'observation que je lui ai faite que je n'oserais jamais prendre la liberté de...

— De m'en parler, n'est-ce pas? interrompit Napoléon avec vivacité; vous avez répondu que vous vous en chargez... Je vous reconnais bien là! Quelle est cette personne?

— Sire, je n'ose à présent la nommer à Votre Majesté.

— Et moi, je veux la connaître; parlez à l'instant.

— Eh bien! sire, c'est... M. Bourrienne.

A ces mots, l'empereur se leva de sa chaise comme un furieux; et, repoussant du pied un guéridon qui alla tomber à quelques pas de lui:

— C'est un *tripoteur*! s'écria-t-il, un..... que je ne veux pas voir!... Et vous, monsieur, vous êtes un drôle! sortez... Je n'ai pas besoin de vos services en ce moment.

En disant ces mots, Napoléon était tremblant de colère. Pendant ce temps, Bourrienne était resté dans une incertitude extrême, et lors que Leclerc vint à sortir de la chambre impériale, tout abasourdi par les dures paroles qu'il venait d'entendre, il ne savait comment annoncer à son protégé la fâcheuse réussite de sa mission; ce dernier ne lui laissa pas le temps de s'expliquer, et l'aborda d'un air radieux:

— Eh bien! mon cher Leclerc, Sa Majesté consent à me recevoir, n'est-ce pas?

— Oui... oui... répond Leclerc d'un ton moitié goguenard, moitié contrit; je viens de parler pour vous; l'empereur est *drôlement* disposé en votre faveur... Entrez, si vous en avez l'envie, vous pourrez en juger vous-même.

— J'en étais certain! s'écria Bourrienne; et il entre dans la chambre de l'empereur avec une sorte d'assurance.

En le voyant, Napoléon reste stupéfait. L'étonnement, l'indignation, le rendent muet. Interprétant en sa faveur les divers sentiments qui l'agitent et qui se peignent sur son visage, Bourrienne se jette à ses genoux, implore son pardon, invoque des souvenirs d'enfance... Et l'empereur, tout en l'accablant de reproches, l'écoute, lui presse les mains, le relève tout ému qu'il est, et lui dit enfin d'un ton attendri:

— Assez, Bourrienne, assez. Oui, je vous pardonne, j'oublie tout; mais c'est à cause de votre femme, de votre famille, que j'estime, que j'aime, que je veux bien encore faire quelque chose

pour vous ; cependant je ne puis vous garder auprès de moi : c'est désormais de toute impossibilité. Je vais m'occuper de vous *caser* ; mais, je vous en prévient (et Napoléon appuya sur ces mots, faites en sorte que je n'entende plus parler de vous qu'en bien, ou sinon... Maintenant Bourienne, laissez-moi : il ne faut pas qu'on nous trouve ensemble. Duroc vous fera savoir ma volonté ; bientôt vous recevrez des instructions de Talleyrand... Allons, adieu, partez.

Quinze jours après, l'ex-secrétaire intime était nommé consul à Hambourg, avec le titre de ministre plénipotentiaire. A la manière dont Napoléon le traita dans cette circonstance, il est évident qu'il n'avait point encore oublié tout à fait l'ami de collège, le confident, l'homme infatigable qui avait le talent de saisir, sur un mot, sa pensée, bien que chez lui les pensées se succédassent avec une incroyable rapidité. Mais déjà, alors même que Bourienne jouissait de toute la confiance du premier consul, celui-ci avait plusieurs fois témoigné le désir de s'attacher un jeune homme qui fût travailleur, discret et capable d'aider son secrétaire, que réellement il accablait de besogne. Toutefois il ne voulut pas que ce secrétaire-adjoint lui vint de Bourienne. Napoléon en parla un jour à son frère Joseph.

— Pourrais-tu, lui dit-il, me donner quelqu'un qui me conviendrait pour travailler dans mon cabinet ? Je ne veux ni d'un paresseux ni d'un bavard.

— Ma foi, je ne connais personne. Cependant j'ai à Mortefontaine un jeune homme que j'emploie à classer les livres de ma bibliothèque ; je l'ai peu vu, mais il m'a semblé avoir de l'intelligence. Il est fort doux, fort modeste ; son écriture, du reste, est très-belle.

— Un jeune homme, dis-tu ?... Comment s'appelle-t-il ?

— Je t'avoue que j'ai su son nom parce qu'il m'a écrit il y a quelque temps ; depuis, je l'ai totalement oublié.

— N'importe, je vais l'envoyer chercher tout de suite ; je veux le voir.

Napoléon dit un mot à son premier aide de camp. Un officier

des guides est appelé. Ce dernier reçoit l'ordre de prendre une voiture, d'aller à Mortefontaine et d'en ramener un jeune homme dont on ne lui dit pas le nom, mais qu'on lui désigne comme étant employé à la bibliothèque du château. L'officier, croyant qu'il s'agit d'une arrestation, se fait accompagner d'une escorte, part, arrive à Mortefontaine, et enlève le bibliothécaire sans lui donner le temps de respirer, sans lui fournir la moindre explication, le surveillant comme un prisonnier d'Etat. De retour à Paris, l'officier rend compte de sa mission, et l'aide de camp lui répond :

— Conduisez ce jeune homme dans le cabinet de M. Bourienne.

Ce dernier, prévenu de l'arrivée du nouveau secrétaire, l'installe aussitôt sans lui faire aucune question, et le met au travail. Le soir, le nouveau venu, qui n'avait pas cessé de travailler, allait tomber d'inanition, lorsque Bourienne, s'apercevant de l'altération de son visage, s'avise de lui adresser la parole pour lui demander s'il n'est pas indisposé.

— Non, monsieur ; mais j'ai grand'faim.

— Comment, vous avez faim ?

— Oui, monsieur, je n'avais pas déjeuné ce matin quand on m'a amené ici, et je n'ai pas encore diné.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas dit ?

— Monsieur, je n'ai pas osé.

Bourienne s'empressa de faire donner à son jeune collaborateur tout ce dont il avait besoin, et rendit compte au premier consul de ce qui venait de se passer. Cette modestie, cette simplicité, plurent beaucoup à Napoléon. De temps en temps il faisait causer son protégé, et s'apercevant qu'il avait des qualités qui ne demandaient qu'à être développées, il s'attacha de plus en plus à lui ; enfin lorsqu'il fut forcé de remercier Bourienne, il le lui donna pour successeur.

Ce jeune homme était M. de Menneval.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

LES DEUX IMPÉRATRICES.

L'empire, ses progrès, son influence se développèrent sous les pas de la gloire ; mais aussi la fortune de Bonaparte eut pour levier les nœuds qu'il resserra, à son début de triomphes, avec Joséphine ; elle prit part à toutes les vicissitudes de sa carrière avant de prendre part aux grandeurs de son règne.

La vie de cette impératrice est liée aux plus grandes phases de la vie de Napoléon : elle le vit sous-lieutenant, général, empereur ! Joséphine avait en elle la seule attraction de cœur qui s'attachât au trône de Napoléon : elle palliait par des bienfaits les sacrifices de ses conquêtes.

L'archiduchesse Marie-Louise, élevée avec toute la tierté autrichienne, n'eut pour Napoléon qu'un entrainement d'étiquette, et aux jours de ses revers, à l'anniversaire de Waterloo ; on la vit donner, dans les fêtes de Parme, le bras au duc de Wellington, qui avait renversé l'empereur en passant sur le sang français.

Joséphine, créole et passionnée, avait embelli l'existence de Napoléon ; Marie-Louise ne porta que des souvenirs amers dans son âme.

L'une fit preuve d'une abnégation de chaque jour ; l'autre mesura aux pas de la politique les protestations de sa tendresse. Napoléon compta sur l'une, et vit juste ; Napoléon se confia à l'autre, et ne trouva que déception. Toutes deux retracent les fluctuations d'une couronne, qui le matin était grande, et qui le soir n'avait plus qu'un fleuron.

Ces deux impératrices ont offert à l'avenir une grande leçon.

Joséphine, mariée au comte de Beauharnais, eut pour fruit de cette union Eugène et Hortense. Elle quitta la cour en 1787 pour aller rejoindre, à la Martinique, une mère âgée. Bientôt la révolte des noirs la força de quitter son pays natal : elle revint en France, et retrouva une révolution. Le comte de Beauharnais était général en chef de l'armée du Rhin ; il servait avec courage, mais bientôt il fut une des victimes de 1795 : son sang coula sur l'échafaud. Madame de Beauharnais fut elle-même jetée dans les prisons ; elle dut la vie à madame Tallien, et elle n'oublia jamais les services qu'elle lui avait rendus.

Joséphine, impératrice, fit une pension au chef du 9 thermidor, bien que ses missions durant la Terreur l'eussent fait frissonner.

Après le 15 vendémiaire, Napoléon, en remettant à Eugène Beauharnais l'épée de son père, fit par cet acte sa cour à Joséphine. En 1809, en bombardant le palais impérial de l'Autriche, il apprit que Marie-Louise n'avait pas voulu fuir avec sa famille ; alors, Napoléon, par courtoisie, fit changer la direction des batteries, et le feu des assiégés respecta l'asile de l'archiduchesse. Ce fut avec une épée qu'il conquit le cœur de l'une ; ce fut avec le canon qu'il conquit le cœur de l'autre.

Joséphine fut courtisée par le général Hoche ; elle préféra le général Bonaparte. Marie-Louise fut courtisée par des princes héréditaires ; elle préféra le soldat-empereur.

« Si je gagne des batailles, c'est vous qui gagnez des cœurs, » disait Napoléon à Joséphine ; puis, jugeant les deux impératrices, il s'exprimait ainsi : « J'ai été occupé en ma vie de deux femmes très-différentes : Joséphine est l'art et les grâces ; Marie-Louise, l'innocence et la simplicité naturelle. » Il aurait pu ajouter : l'une était bonne et spirituelle, l'autre était nulle et hautaine. La France a gardé le souvenir de celle qui fut bienfaitrice et dévouée ; elle a oublié celle qui fut égoïste et qui se trouva heureuse.

Joséphine sut former autour d'elle un cercle d'amis ; Marie-Louise n'eut qu'un cercle de courtisans.

Les larmes de Joséphine étaient une pétition d'apitoyance ; Marie-Louise n'usa de sa puissance devant aucune condamnation.

Joséphine aimait le luxe, mais relevait l'infortune ; Marie-Louise oublia qu'elle avait pour aïeule Marie-Thérèse ; elle resta froide devant les malheurs de la patrie.

Joséphine accourut la première au devant de toutes les peines, de tous les dangers de Napoléon ; l'archiduchesse oublia qu'elle était épouse et qu'elle avait été Française.

Ainsi, le même diadème, en ceignant deux fronts, ne garda qu'une seule empreinte.

DELANDINE DE SAINT-ESPRIIT.

LES CHANSONNIERS CÉLÈBRES.



Beranger.

LE BUVEUR.

Air : *Ermite, bon Ermite.*

Chantons, joyeux Trouvères,
 Prolongeons ce repas,
 Mettons à sec nos verres,
 Le vin, mes frères,
 Ne nous manquera pas.

Hommes sans énergie
 Retenez bien cela,
 Jamais une élégie,
 N'a pu sortir de là :
 Fidèle à ma consigne,
 Enfant de la gaieté,
 Je veux me rendre digne
 Des flancs qui m'ont porté.
 Chantons, etc.

De nos banquets splendides
 Hâtons-nous de chasser
 Ces freluquets stupides
 Qui craignent d'engraisser :
 Malgré ce qu'il comporte,
 Dans mes jours d'appétit,
 Le ventre que je porte
 Est encore trop petit.
 Chantons, etc.

Quand la soif les épuise,
 Femme, homme, enfant, troupeau,
 De son rocher, Moïse
 Fait jaillir, quoi ? de l'eau !!!
 A sa place, et pour causes,
 Je vous en fais l'aveu,
 J'aurais mieux fait les choses
 Que l'envoyé de Dieu !
 Chantons, etc.

La table nous rassemble,
 Gens de tous les partis ;
 Elle confond ensemble
 Les grands et les petits :
 Toute prééminence
 La gaieté la haït,
 L'égalité commence
 Quand le flacon finit.

Chantons, etc.

Sur notre bonne ville,
 Vous qui réglez en rois,
 Il vous serait facile
 D'augmenter les octrois.
 Aux sources souterraines,
 Barrez tous les chemins,
 Donnez moins de fontaines
 On boira plus de vin.

Chantons, etc.

Gall et sa clientèle
 Ne m'ont jamais séduit,
 La tête la plus belle
 N'a souvent rien produit ;
 Moquons-nous, gastronomes,
 Des geus au vaste front,
 Et ne jugeons des hommes
 Qu'aux estomacs qu'ils ont.
 Chantons, etc.



Aux trois grandes journées
 On vit, d'un air surpris,
 Des personnes bien nées
 Se cacher à Paris.
 Dans leurs greniers, ces braves
 M'auraient tous indigné,
 Ils étaient dans leurs caves,
 Je leur ai pardonné...

Chantons, etc.

En dépit de leurs larmes,
 On a vu des buveurs
 Traînés par des gendarmes
 Comme des malfaiteurs.
 Dans notre clan sublime
 Narguons l'autorité ;
 Boire n'est pas un crime
 De lèse-majesté !

Chantons, etc.

Et toi, quand vient la brume,
 Dieu puissant des buveurs,
 Fais jaillir de la lune
 Ses propices lueurs.
 Sauve-nous des décombres
 Et des réduits obscurs,
 Fais-nous les nuits moins ombres
 Et les pavés moins durs.

Chantons, etc.

DÉSaugiers, fils.





UNE MÉTAMORPHOSE.

Un homme qui jette loin de lui ses titres de noblesse et vient prendre place dans les rangs du peuple, fonde sa réputation par cette action seule. Si ce début dans la carrière politique est accompagné d'un talent hors ligne, et que ce talent soit secondé par les qualités physiques qui complètent l'orateur, un tel homme grandit dans l'opinion publique, à chaque mot qu'il prononce. Il ne peut faire naître les événements, mais une fois réalisés, il s'en empare et dirige la tempête du côté où il veut qu'elle souffle et fasse son ravage. Les hommes de cette étoffe-là en mènent mille autres; ils les dominent et du geste et de la voix; leur nom seul est d'un effet saisissant; rien ne leur résiste, ils le savent, et ce sentiment de leurs forces les double, les augmente, surtout en face de leurs adversaires. Si nous joignons à une telle organisation, des circonstances précédentes, ayant puissamment contribué à développer ces grandes passions qui peuvent quelquefois tuer un homme, mais qui, pour certains caractères, sont comme le vent qui fait courir le vaisseau sur les mers, nous aurons un homme téméraire, impétueux, que la force matérielle et brutale seule peut renverser.

L'homme que nous voulons ainsi caractériser, c'est Mirabeau, c'est cet orateur représentant à lui seul toute une portion de l'ère révolutionnaire.

Voyons-le dans sa turbulente et fongueuse jeunesse.

A peine ayant ébauché les études classiques, il entre dans un pensionnat militaire, où il reçoit des leçons de mathématiques du savant Lagrange. Il n'avait alors que dix-sept ans. La carrière militaire lui sourit; il entre comme volontaire dans la cavalerie. Mais il a des loisirs, comment va-t-il les employer? Avide de tout connaître, de tout savoir, sa pensée veut se fixer sur tout; l'insatiable désir d'apprendre fait plus que le tourmenter, il le dévore; les jours lui devien-

nent insuffisants, il faut qu'il y joigne les nuits. Son esprit s'éclaire, ses idées s'arrêtent, il se propose un but dans ses études, le bien-être possible de l'espèce humaine et les moyens pour y arriver. La sphère de ses connaissances s'agrandit chaque jour, et aussi chaque jour son tempérament, sa force physique, semblent prendre un accroissement et un développement prodigieux.

C'est ici que ce caractère, dominé lui-même par d'impérieuses passions, va commencer à se dessiner avec une force que l'on veut, mais en vain, morigéner. C'est le fleuve au rapide et profond courant, que l'on veut barrer, et qui, plus fort que l'obstacle, on brise la digue qui le contient, ou, se gonflant, passe par-dessus.

On sait ce qu'était le père de Mirabeau, cet auteur de l'*Ami des hommes*, dont il n'était guère l'ami. Un despote, qui aurait voulu avoir sur ses enfants, comme naguère les Romains, droit de vie et de mort. Aussi c'est peut-être à cet affreux despotisme du père envers le fils que nous devons, en grande partie, la direction que Mirabeau a donnée à ses études. A quelque chose malheur est bon. Vil et plat courtisan, le père de Mirabeau sacrifiait tout à son ambition; après avoir eu la prétention de faire du libéralisme dans ses livres, il se prosternait aux pieds des grands et des rois; la lâcheté ne l'effarouchait pas: il savait aussi celui-là que l'on vit de honte, que l'on n'en meurt pas.

On le voit, le fils et le père, c'étaient deux lignes tracées en sens inverse, deux éléments hétérogènes. L'accord était impossible. L'un s'irritait des idées et des principes de l'autre, se cramponnait davantage à ses idées et à ses principes. Cette lutte acharnée, entre le père et le fils, ce lien de la famille brisé à quelque chose qui serre le cœur et l'attriste singulièrement. C'est que dans nos mœurs, où le sentiment paternel et le



Mirabeau et Sophie arrêtés à Amsterdam.

sentiment filial se développent l'un par l'autre, nous ne pouvons plus comprendre la haine, si j'en admetts de rares exceptions, qu'en dehors des liens du sang. Nous ne croyons plus à la famille des Atrides.

Ce mauvais père fut, sous tous les rapports, la cause première du dévergondage effréné de la vie de son fils. L'avarice et l'égoïsme marchaient de front chez lui. Il était sévère à l'endroit des mœurs pour son fils, mais il entretenait des maîtresses. Sa femme lui avait apporté 50,000 fr. de rente; mais, pour lui prouver sa reconnaissance et la sensibilité de son cœur, il mit tout en œuvre, pendant douze ans, pour la faire jeter dans une prison. Et comme exemple, et comme bonté de cœur, c'est le *nec plus ultra* de l'édifiant; mais il était l'auteur de l' *Ami des hommes* , et le manteau de sa prétendue philanthropie avait, selon lui, assez d'ampleur pour masquer une telle vie!

Telles furent, et nous avons parlé tout à fait succinctement, les leçons de morale et d'éducation pratique que le père donnait à son fils.

Né avec le caractère le plus irritabile, avec les passions les plus exaltées, Mirabeau, n'écoulant plus la voix de la raison, ne connut plus de frein, lâcha, à son insu peut-être, la bride à son imagination; son père, loin de calmer cette brûlante fièvre, faisait tout pour l'exciter par ses mauvais procédés, et la brutalité de ses moyens de répression.

C'était peu pour un tel père que les dissensions intérieures; il fallait que le monde retentit de ses affaires domestiques; il en investissait les tribunaux, et le scandale avait un éclat qui, sans doute, flattait son amour-propre. Quant aux emprisonnements contre les siens, il les obtenait plus que facilement; on ne compte pas moins de cinquante-quatre lettres de cachet mises à sa disposition pour sa propre famille; et l'histoire nous apprend que sur ce nombre il n'y en eut pas moins de dix-sept contre son fils.

Mais retournons un peu sur nos pas, et suivons dans la carrière aventureuse, agitée et sillonnée de tant d'événements divers, l'homme étonnant qui nous occupe, et dont la destinée devait être si extraordinaire.

Le père ne détournait pas les yeux de dessus son fils, et sa main ne quittait pas la massue qui devait le frapper.

Une simple aventure galante qui lui arriva le mit en fureur. Il n'était rien moins question que de l'expatrier dans les colonies hollandaises; mais il fit de la clémence et voulut bien ne le faire enfermer que dans l'île de Rhé.

Le prisonnier est rendu à la liberté; mais on l'expédie pour l'île de Corse. Là il devint capitaine de dragons. Il fit à son père une demande qui n'avait rien d'extraordinaire pour ce temps, celle de lui acheter un régiment. Son père, pas du tout par popularité, mais pour faire de la dureté paternelle, lui répond que les Bayard et les Dogueselin n'ont pas procédé de la sorte.

Dégoûté par cette réponse, il manifeste à son père le désir de se rapprocher de lui; celui-ci, par exception, ne le rebute pas cette fois; mais ce prétendu bon accueil cachait une intention secrète: il voulait l'envoyer et l'envoya en effet dans le Limousin avec mission d'améliorer ses terres. Mais des occupations de ce genre, quoique dignes de fixer l'attention d'un homme de mérite, convenaient peu, on le comprend du reste, à l'esprit effervescent du jeune Mirabeau. Ce qu'il lui fallait, c'était une nation tout entière pour étudier les ressorts de la machine gouvernementale; c'étaient des livres de toute nature pour les compiler, les méditer, et se convaincre par les faits que si les masses demandent à grands cris des améliorations, il est de toute justice de les leur accorder. Son génie prévoyant perceait l'avenir, et voyait bien qu'un second Ballion ne dirait pas aux rois futurs, comme il l'a dit à Louis XIII:

« Les peuples sont encore trop heureux de n'être pas réduits à broter des terres désertes et stériles. »

Il revint à Paris. Une brouille nouvelle éclata entre lui et son père. Selon toutes les probabilités, cette brouille avait pour motif secret de la part du père une divergence sur la manière de voir en économie politique.

Le père de Mirabeau ne devait pas se faire illusion sur le génie naissant de son fils, génie prêt à prendre tout son essor. La jalousie, on est autorisé à le croire, avait germé dans le cœur de ce mauvais père, et il aurait voulu étouffer à son aurore ces belles facultés, ce grandiose d'organisation, cette pensée vaste et profonde, qui devait un jour faire sensation, et dominer une époque à nulle autre pareille, où le genre humain, qui avait perdu ses droits, les retrouva par suite du plus beau mouvement moral qui se soit jamais opéré chez une nation.

Un tel fils eût été l'orgueil, la gloire d'un autre père; mais que pouvait-on attendre d'un homme qui fit tout pour que son fils mêlât au génie dont la nature l'avait si largement doué des écarts plus que blâmables, et qui, à juste titre, méritaient toute la sévérité des hommes de bien.

Mirabeau quitte encore Paris et se rend en Provence. Il s'unit à mademoiselle de Marignan. C'était une belle et riche personne. L'époque à laquelle on se marie est ordinairement le moment où l'on régularise

sa vie. Malheureusement il n'en fut pas ainsi chez Mirabeau; il n'est pas de folles dépenses qu'il ne fit, ni d'extravagantes prodigalités auxquelles il ne se livrât. Ce train de vie dura deux ans.

Son père intervint, et se posant comme un homme sans reproche, il le fit confiner dans ses terres. Cette fois c'était plus que par son ordre, c'était par celui du roi.

Privé encore de sa liberté, son fougueux caractère se déchaîna avec l'impétuosité de la tempête; c'était l'aigle emprisonné dans une étroite cage, et qui, au premier moment, va briser sa demeure, rien que par la force de ses ailes.

C'est alors que sortit de sa plume tout imbibée, si je puis m'exprimer ainsi, d'audace et de vengeance, cet ouvrage qui fit tant de bruit, et qui devait tant en faire par sa hardiesse, ses maximes, ses principes, et tout ce qu'il devoit aux yeux des hommes. L'essai sur le despotisme fit une profonde sensation sur les esprits d'alors, malgré tous ses défauts comme ordonnance. C'est un ouvrage informe où le génie a jeté pêle-mêle sur le papier, et sans méthode aucune, tout ce que l'agitation des passions ne lui avait pas permis de classer, de coordonner. Il est un exemple frappant de la disposition de l'esprit de Mirabeau à cette époque.

Quoique esclave par ordre du roi, une circonstance imprévue fit qu'il se rendit sa liberté lui-même. Un noble insulta sa sœur; il partit sur-le-champ pour le château de sa main.

Son père ne trouva pas de son goût le dévouement du frère pour la sœur. Il déploie de nouvelles sévérités contre son fils, et le fait enfermer au château d'If d'où il fut transféré au fort de Joux, cette prison qui, plus tard, reçut et vit mourir Toussaint Louverture. Quelle vie, bon Dieu! et où ces agitations, ces emprisonnements vont-ils s'arrêter?

Des rapports d'intimité s'établirent entre le prisonnier et le gouverneur de la forteresse. Mirabeau obtint de lui la ville de Pontarlier pour prison.

Il semble que chaque nouvelle position où se trouve cet homme surprenant soit pour lui une nouvelle catastrophe qui se prépare. C'est à Pontarlier qu'il connut cette fameuse Sophie Ruffey, jeune et jolie femme, mariée au vieux marquis de Monnier, ancien président de chambre des comptes à Dôle. Elle plut à Mirabeau et Mirabeau lui plut. Il y a donc, à propos de cette séduction, autant de reproches à faire à madame Monnier qu'à Mirabeau. Aussi nous les blâmons tous deux, car personne au monde ne doit pardonner ces écarts scandaleux et punissables.

Nouvelles poursuites dirigées contre Mirabeau; la famille de Sophie, son vieil époux et le père de Mirabeau se joignirent pour obtenir l'arrestation du séducteur. L'honnête Malesherbes lui écrivit:

« Je quitte le ministère, et le dernier conseil que je puisse vous donner est d'aller prendre du service à l'étranger. »

Mirabeau se rendit à cet avis. Il partit pour la Suisse en toute hâte; mais Sophie ne voulut pas qu'il s'exilât tout seul; elle courut le rejoindre. De la Suisse, ils passèrent tous deux en Hollande.

Pendant ce temps, le parlement de Besançon condamnait Mirabeau à être décapité en exil, comme coupable de rapt.

Dénué de ressources, loin de son pays, il tomba dans la misère. On le voit, Mirabeau est du nombre de ces hommes qui paraissent destinés à passer par toutes les filières de la vie. Mais rien ne l'abat quand l'orage gronde sur sa tête; nouvel Ajax, il semble le défier.

Dans ce moment de détresse, que va-t-il faire pour vivre en pays étranger? Il se met à la solde des libraires, il écrit à tant la page. Mais son père ne le trouvait pas assez malheureux encore; il jugea convenable de faire peser sur lui la plus horrible des accusations, celle d'avoir osé souiller sa couche. Le père écrivit des pamphlets contre son père. L'un et l'autre firent assaut de scandale. Arrêtons-nous: il faut gémir sur de pareilles saletés, et se taire.

De la Hollande, il fit le projet de passer en Amérique. Le temps lui manque pour l'exécuter: son extradition avait été demandée, ainsi que celle de Sophie. Tous deux sont enlevés d'Amsterdam avec violence. Sophie fut jetée dans une maison de surveillance. Quant à Mirabeau, il fut enfermé pendant trois ans et demi au donjon de Vincennes, célèbre à plus d'un titre.

Ses rapports avec Sophie ne furent point interrompus; un haut personnage, le lieutenant de police Lenoir, favorisa leur correspondance qui ne fut publiée que parce qu'on la trouva au secrétariat de cette prison d'Etat. La passion qu'elle respire prouve évidemment que Mirabeau était exalté bien plutôt par la puissance de son tempérament que par les sentiments divins qui partent du cœur et qui sont les vrais sentiments de l'amour.

Le travail, chez cet homme si puissamment organisé, marchait de pair avec les passions les plus désordonnées. C'est de sa détention au donjon de Vincennes, où ces passions n'avaient pas faibli, que datent plusieurs de ses ouvrages, entre autres le livre des *Lettres de cachet* , les *Prisons d'Etat* , et d'autres encore.

Le livre des *Lettres de cachet* fit grand bruit. Mirabeau dut en effet traiter la matière de main de maître : c'est à ses dépens qu'il avait appris ce que c'était que cet horrible arbitraire dont Louis XIV disait tout tranquillement « qu'on en avait usé dans tous les temps. »

Rendu encore une fois à la liberté, il se rend à Pontarlier pour purger sa contumace. L'arrêt est cassé. Il apprend que sa femme vient d'hériter de 6,000 francs de rente; il fait des tentatives, mais infructueuses, pour se rapprocher d'elle.

Malheureux, il se rend à Londres en compagnie d'une Hollandaise qui avait remplacé Sophie. C'est là qu'il publia ses *Considérations sur l'ordre de Cincinnatus*. Son retour en France suivit la publication de cet ouvrage. Toujours dans la même position de fortune, il mit son talent, qu'il appliquait à presque tout, à la disposition des entrepreneurs. A l'occasion des eaux de Paris, il entama avec Beaumarchais une polémique très-violente et très-amère que celui-ci, contrairement à son caractère assez irascible abandonna.

A la suite de la publication d'un pamphlet, *Dénonciation de l'agiotage au roi et aux notables*, il essuya de grandes persécutions, et fut condamné à subir une détention au château de Saumur.

Il ne marcha que de combats en combats. Il publia, en 1788, une *Histoire secrète du cabinet de Berlin*. Toujours intrepide dans son audace, il dévoile hardiment toutes les trames, toutes les basses manœuvres des princes étrangers. Le corps diplomatique ne se remit d'un pareil coup qu'en demandant qu'on fit justice d'un pareil livre. L'ouvrage fut condamné à être brûlé par la main du bourreau. Il en devint beaucoup plus célèbre; c'est l'effet ordinaire des rigueurs exercées contre tout livre qui éclaire le public et met au jour ce que l'autorité voudrait tenir éternellement dans l'ombre.

Toute chose doit avoir son terme. La vie de Mirabeau va changer de face. Les avant-coureurs d'un grand événement se font sentir. Sans en assigner au juste l'époque, chacun le prévoit, le guette, l'attend, le reconnaît inévitable. Préparé par les idées philosophiques dès longtemps, cet événement se mûrissait chaque jour, et chaque jour aussi les hommes de la trempe de Mirabeau étaient là, l'arme au bras, ne conspirant pas, mais tout prêts à se lancer dans l'arène où l'action devait se passer.

Enfin la révolution éclate. Mirabeau se jette à corps perdu dans le fiers état : la noblesse le désavouait, mais la nation, oubliant généreusement les taches de sa vie, lui tend les bras; il s'y jette avec confiance, et le noble, se donnant un nouveau baptême, devient l'enfant d'adoption du peuple. En ce moment, il reçoit une nouvelle vie; elle s'épure au flambeau sacré du patriotisme; il est à la hauteur de sa mission, déjà grand par ses vastes connaissances et son impétueux talent, il va devenir plus grand encore : les événements vont le hausser, et peut-être va-t-il à son tour hausser les événements.

Nommé représentant du peuple dans deux villes différentes à la fois, Marseille et Aix, il opte pour cette dernière. Le vainqueur, tout orgueilleux d'un si beau triomphe, joyeux, parcourt complaisamment la Provence, annonce à ses concitoyens toutes ses intentions; ceux-ci le croient, le comprennent; c'est un échange mutuel de confiance qui fait maître d'un côté la sécurité pour l'avenir; de l'autre un saint enthousiasme, un feu sacré qui ne peut s'éteindre; tableau digne d'un grand peuple dont le courroux terrible et sanglant n'éclate jamais que lorsqu'au lieu de répondre à sa confiance on le sacrifie impitoyablement aux sourdes manœuvres du despotisme et à la cruauté des tyrans.

Après cette tournée triomphale, Mirabeau se rend fièrement à Versailles. La noblesse, il le sait d'avance, va l'exécuter, mais il ne sera pas longtemps à lui prouver par son imposante voix, son geste dominateur, que si elle veut entamer la lutte, il la broiera de son pied héracléen. L'attaquer, c'est vouloir être vaincu, terrassé à jamais pour ne plus se relever. C'était toujours ce colosse qui prenait sur lui la responsabilité des motions les plus énergiques. A la séance du 25 mai 1789, lorsque le marquis de Brézé, grand maître des cérémonies, donna l'ordre aux députés de se séparer, c'est lui qui détermina les siens à résister et à ne se séparer qu'après avoir fait la constitution. Le grand maître des cérémonies, peu habitué à un pareil langage, veut insister; mais, d'un voix stentorée et calme dans sa colère, Mirabeau s'écrie :

« Vous n'avez ici ni voix, ni place, ni droit de parler. Cependant, pour éviter tout délai, allez dire à votre maître que nous sommes ici

par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes !... »

Où le voit, dès le début Mirabeau se mesure avec la royauté; et, dès son début, un seul homme, par la puissance de sa parole, lui impose silence. C'est qu'il comprenait ce qu'il était, et de quel titre ses concitoyens l'avaient revêtu.

Cette réputation semblait grandir en marchant. Chaque obstacle à vaincre était pour lui un nouveau sujet de triomphe.

La Bastille, que tant de despotes ont cru impérissable, tombe aux cris de joie d'un peuple fatigué de servitude. En présence de cet événement, la cour est intimidée, pâillie, et Mirabeau grandissait dans l'opinion publique. Il dominait de sa pensée toute l'assemblée nationale; il imposait à tous sa volonté dictatoriale; il était presque comme un fatal auquel chacun venait se rallier. En un mot, l'époque était représentée dans sa personne.

Une telle puissance jetait l'épouvante à la cour. Elle eût fait d'énormes sacrifices, ou pour la paralyser ou pour l'exploiter à son profit. Mirabeau, tout en produisant un effet immense, n'avait cependant pas fait ce qu'on appelle une profession de foi politique; de sorte que chaque parti ne désespérait pas de se l'attacher. La cour, craignant d'être devancée, se hasarda à lui faire faire des offres à quelque prix que ce fût. C'est Bauffé, qu'une strophe de la *Marseillaise* a stigmatisé pour l'éternité, que l'on chargea de la délicate mission. Notre plume, qui ne veut ni mentir, ni excuser le génie de fléchir devant l'or, doit dire ici que Mirabeau accepta. Bonifié lui-même affirme qu'il recevait une somme considérable par semaine. On ne peut malheureusement douter du fait, quand Mirabeau dit lui-même :

— « Je suis payé, mais je ne suis pas vendu ! »

Ce qui peut s'expliquer ainsi : Tout en recevant de l'argent de la cour, elle ne me forcera jamais à favoriser le despotisme à donner aux idées révolutionnaires un mouvement rétrograde. Nous croyons en effet que Mirabeau eût toujours fait marcher la monarchie dans le sens de ses idées; mais loin de nous de l'excuser. Cependant si le grand homme a taché sa vie, il a rendu d'immenses services au pays, et le pays a usé d'indulgence envers lui; il a tiré le rideau de l'oubli sur une coupable faiblesse, et ne veut plus se souvenir que des titres de gloire d'un homme grand à jamais dans les fastes parlementaires. S'il a mis le pied sur l'immodice, son bras à souvent touché le ciel.

Le titre de grand orateur lui est acquis à jamais, personne ne le lui contestera. Tout en lui produisait un effet indéfinissable. Il avait la corpulence, la voix, la pose, le regard terrible, imposant, dominateur. De simples mots que l'on n'eût pas remarqués de la part d'un autre, prononcés par lui glaçaient d'effroi. Regnaud de Saint-Jean-d'Angely devait prononcer un discours en opposition avec les idées de Mirabeau. En pleine assemblée, celui-ci détourne la tête, donne à ses lèvres l'expression de la pitié, à ses yeux le feu de l'éclair et de la menace, et dit à mi-voix à son adversaire : — « Tais-toi, ou je te ferai verser des larmes de sang ! » Regnaud de Saint-Jean-d'Angely se tint pour averti et garda le silence. Franklin venait de mourir. C'est Mirabeau qui va l'annoncer à l'assemblée nationale, que va-t-il dire ? Il monte à la tribune, se recueille pendant quelques minutes, promène lentement un regard sombre sur l'assemblée entière, et dit d'un ton solennel : — « Messieurs, Franklin est mort ! » Puis il propose de porter le deuil du grand homme pendant vingt-quatre heures, et l'assemblée adopte.

Nous citons ces deux circonstances pour prouver combien cet homme aux fougueuses passions était maître de lui. En somme, la vie de cet homme-là est une belle et fructueuse étude à faire, et sous le rapport du talent et sous celui de l'influence qu'il a exercée. Sa tête était encyclopédique; la liste complète de tous ses écrits, qui est sous nos yeux, prouve que rien ne lui était étranger. Sa vie entière n'est qu'un tissu d'événements successifs, une tempête où s'est mêlé le tonnerre. Jusqu'à son dernier souffle, il a été grand. Avant d'expirer, il entend le canon, et il s'écrie : — « Seraient-ce déjà les funérailles d'Achille ! » Enfin, il disparaît de ce monde, et son dernier mot : — « J'emporte le deuil de la monarchie, les factieux s'en disputeront les lambeaux ! » glaça d'effroi la royauté, mais ne la préserva pas des fautes qui l'ont perdue; fautes qui ont amené un drame sanglant dont le monde attend mais ne connaît pas encore la dernière scène.

J. A. D'ALBANÉS.





AVENTURES DES FEMMES LANTERNIER

DANS LE MAROC.

Vers le mois d'avril 1836, à l'époque où M. Meurice fut fait prisonnier dans la plaine de la Mitidja, un colon du village de Dely-Ibrahim, nommé M. Lanternier, fut enlevé par un parti de cavaliers arabes. Il s'était transporté avec sa femme et sa fille à Bouffarick, où l'avait appelé une partie de plaisir. En retournant dans son village de Dely-Ibrahim, avec sa femme, sa fille et deux Allemandes, il tomba dans une embuscade que lui avaient tendue des maraudeurs arabes, et il fut vendu à l'émir, ainsi que les quatre femmes qui l'accompagnaient. Ces cinq prisonniers finirent par rejoindre, sous l'escorte de leurs ravisseurs, l'émir, qui bivouaquait aux environs de la Tafna; et ils rencontrèrent dans le camp M. Meurice. L'émir venait de perdre, contre M. le général Bugeaud, la bataille de la Tafna, et cette déroute l'avait déconsidéré aux yeux de ses partisans, à tel point que les réguliers et les goums refusaient de marcher à l'ennemi, et qu'ils se désbandaient. La révolte, le pillage et la panique désolaient le camp de l'émir. Son autorité était méconnue, et dans le tumulte d'une fausse alerte nocturne, la tente impériale fut pillée et coupée en deux.

En présence de ces actes d'insubordination, l'émir comprit que la vie des six prisonniers chrétiens, deux hommes et quatre femmes, n'était plus en sûreté dans son camp. Il donna l'ordre à une troupe de trente nègres, avec lesquels il avait composé une sorte de garde d'élite, de conduire les chrétiens, hommes et femmes, à Nedroma, et de les mettre, en son nom, sous la protection du kaïd de cette ville. L'émir recommanda aux trente nègres de bien traiter les prisonniers, et de respecter les femmes.

En arrivant à Nedroma, les deux hommes furent jetés en prison, et les femmes allèrent habiter une maison qui appartenait au kaïd.

Quelque temps après, l'émir rappela M. Meurice auprès de lui. Depuis ce jour, toutes les fois qu'il s'agissait de traiter avec le général français de l'échange des prisonniers, l'émir, qui avait sans doute arrêté déjà la conduite qu'il se proposait de tenir à l'égard des Lanternier, défendait expressément que le nom du père Lanternier fût prononcé dans ces négociations.

Plus tard, à l'époque où l'émir, à son retour de Taglempt, campait aux portes de Mascara, le père Lanternier fut extrait, par les chaous, de sa prison de Nedroma, et ramené une seconde fois chez l'émir. Pendant ce voyage, cet infortuné fut exposé à mille morts; le front fendu par les pierres dont les enfants l'ont accablé, le dos marqué par les coups de bâton des chaous, ce prisonnier est jeté dans la prison de Mascara pour avoir pleuré et tenté de demeurer auprès de sa femme et de sa fille, condamnées à vivre, séparées de lui, dans la maison du kaïd de Nedroma.

Tandis que le vieillard déplore le sort que lui fait une si cruelle catastrophe, et qui le plonge dans un cachot infect, on fait dans le camp de l'émir, aux portes de Mascara, des préparatifs de voyage. Des Arabes apportent de la ville trois de ces sortes de cadres qui servent à soutenir des haïks sur les bâtts des mules, et qui forment une manière

de litière dont les rideaux demeurent fermés, afin de cacher aux yeux des passants le visage des femmes maures lorsqu'elles voyagent. Outre ces trois cadres, on prépare trois caisses dans lesquelles on renferme deux lionceaux, deux panthères et trois autruches. A ces cadres et à ces caisses, on joint un tapis brodé en or et en soie, un burnous en drap bleu, un burnous en drap rouge, brodés en fils d'or, plusieurs tapis de médiocre valeur, quatre chevaux, quatre mules et deux caisses d'argent.

Lorsque ces esclaves de l'émir eurent emballé et chargé ces divers objets, les muletiers se mirent en route, et ils prirent, sous la conduite des chaous, le chemin de Nedroma.

La caravane ne fit que toucher à Nedroma. Les chaous présentèrent un ordre de l'émir, qui enjoignait au kaïd de la ville de livrer les quatre femmes aux porteurs de son écrit. On fit à l'instant même monter les captives chrétiennes sur les mules: on les plaça sous les cadres, on tira les rideaux sur elles, et les muletiers se mirent en mouvement; mais, au lieu de remonter vers Mascara, ils continuèrent à descendre vers Tefza et à se diriger sur Ouchdak, une des premières villes du Maroc, sur les frontières de l'Algérie.

Ces infortunées suivaient, sans savoir quel sort les attendait, la direction que les muletiers faisaient prendre à leurs montures. Elles laissaient derrière elles un mari, un époux et un compagnon d'infortune. Ce dernier, M. Meurice, expirait dans la prison de Mascara, et, quelques mois plus tard, M. Lanternier finissait par mourir, à la veille de reconquer sa liberté, dans son cachot de Milianah.

Dès les premiers jours de leur voyage, les captives s'étaient flattées d'un doux espoir. En se voyant entourées d'égards et de soins, elles avaient pu se persuader que l'heure de leur délivrance allait bientôt sonner, et que chaque pas qu'elles faisaient dans la nouvelle voie où elles se trouvaient engagées les rapprochait de la liberté. Mais cette espérance fut de courte durée. En arrivant à Ouchdak, les chaous de l'émir les conduisirent dans la maison du kaïd qui gouvernait la ville. Là, elles apprirent qu'elles avaient cessé d'appartenir à l'émir, et que le chef des Arabes de l'Algérie les envoyait en cadeau à Muley-Abd-er-Rhaman, empereur de Maroc. A cette nouvelle, les pauvres femmes se prirent à pleurer et s'abandonnèrent au plus violent désespoir. Elles mesurèrent toute l'étendue de leur malheur. Elles ne s'appartenaient plus à elles-mêmes. Elles perdaient leur patrie, leur famille, leur culte et leur nom. Elles cessaient de faire partie du nombre des prisonniers français que l'émir échangeait chaque jour contre les prisonniers arabes déportés à Marseille, et elles se voyaient réduites à l'état d'esclaves chez l'empereur du Maroc.

Dès ce moment les idées les plus lugubres s'emparèrent de leurs esprits. L'ignorance dans laquelle elles se trouvaient plongées sur la condition à laquelle leur nouveau maître allait les réduire, les tenait dans les plus cruelles appréhensions, et les singuliers compagnons de voyage

qu'on leur avait donnés, les jetaient dans des trames et dans des terreurs sans cesse renaissantes.

Enveloppées comme elles l'étaient dans les haïks que l'on avait accrochés sur les cadres, elles ne voyaient rien et demeuraient plongées dans un isolement qui entretenait leur désespoir et leurs craintes. Les chaous, au lieu de placer les mules qui portaient les captives à la file les unes des autres, avaient eu la précaution, par un raffinement de méchanceté, de mettre entre chaque femme la cage d'un lion ou celle d'une panthère. Ces animaux, excités par la marche saccadée des mules, irrités par l'isolement dans lequel on les retenait prisonniers, poussaient des rugissements effroyables, ébranlaient les planches de leur caisse, qu'ils mordaient avec leurs ongles et leurs dents. Les bêtes féroces exhalaient une odeur infecte qui effrayait les mules et les chevaux, et qui causait des nausées aux hommes et aux femmes. Et il semblait aux captives qu'elles précédaient les bêtes fauves auxquelles elles devaient être jetées en pâture, aux applaudissements de la foule entassée sur les gradins du cirque, afin de jouir du spectacle de leur agonie. Ainsi, dans les jeux sanglants des arènes antiques, Rome faisait marcher les gladiateurs devant les lions et les tigres contre lesquels un caprice du triomphateur les avait destinés à combattre.

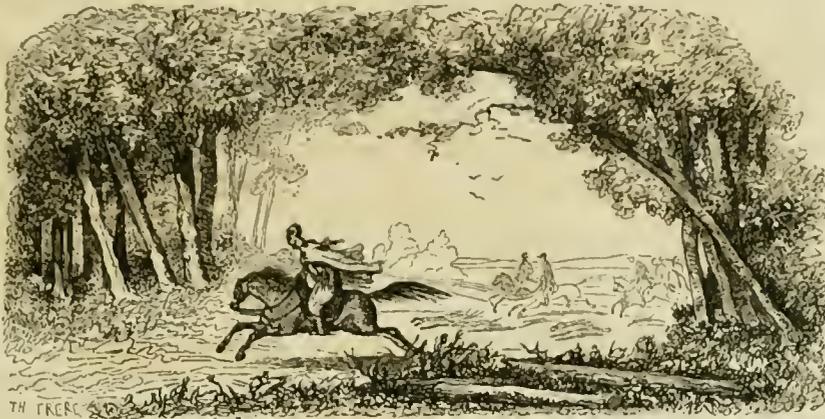
Le kaïd d'Ouehdah donna pour escorte aux mulejiers et aux gens qui composaient la caravane une vingtaine de cavaliers marocains; et, sans prendre un plus long repos, les voyageurs poursuivirent leur route, et se mirent à parcourir les vallées et les montagnes du Rif.

Quoi qu'elle fût assez avancée, la saison d'automne prodiguait encore ses plus tièdes haleines, ses plus calmes horizons, ses douces journées et ses nuits sereines et palpitantes des derniers frémissements amoureux de la nature entière. La caravane marchait depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; elle campait dans les tribus qu'elle rencontrait sur son chemin. Les habitants accordaient une généreuse hospitalité aux voyageurs. Ils leur servaient leurs meilleurs plats de couscous, leur lait de chamelle, et les logeaient dans de bons caïmans. Les femmes de la tribu se chargeaient des chrétiennes, et leur prodiguaient mille soins empressés. Les cavaliers du kaïd d'Ouehdah avaient l'ordre d'exercer les meilleurs traitements à l'égard des captives, et ils ne devaient rien négliger dans l'intérêt de leur santé et de leur conservation. Aussi, dès leur arrivée dans la tribu, commandaient-ils aux esclaves de la caravane de dresser une petite tente. À peine les toiles de la tente étaient-elles fixées, que les nègres creusaient un trou d'un mètre de profondeur; ils entassaient des fagots dans ce trou, et ils y mettaient le feu, en ayant soin de fermer hermétiquement les rideaux de la tente. On chauffait ainsi pendant deux heures cette sorte d'étuve, on en chassait la fumée, et alors les femmes de la tribu introduisaient les chrétiennes, elles les déshabillaient, et leur faisaient prendre un bain maure. Après avoir été massées et frictionnées, les captives reprenaient leurs vêtements, et se voyaient ramenées dans le caïman qui devait leur servir de chambre à coucher pour la nuit. Quelque barbares que fussent ces procédés d'ablution, ils n'en procuraient pas moins un grand soulagement à ces pauvres femmes harassées par un voyage qui les exposait aux chaleurs dévorantes d'un soleil d'Afrique, aux sables du désert, et aux rafales corrosives et brûlantes du terrible simoun.

En outre, la halte du soir dédommageait agréablement les esclaves chrétiennes des fatigues du voyage. Dès qu'elles avaient mis pied à terre, les Marocains les réunissaient dans la même tente, et les laissaient pendant toute la nuit libres d'échanger entre elles leurs craintes et leurs consolations. Rien n'était plus attendrissant que de contempler ces quatre pauvres éplorées mettant en commun leurs larmes et leurs regrets, et qui s'entretenaient de la patrie et de la famille absentes. Étrangères par leur religion et par leur naissance parmi les peuples au milieu desquels le caprice du sort les avait jetées, elles commençaient à se composer qu'une seule et même famille qui souffrait des mêmes douleurs et qui partageait la vie d'esclave qu'on lui avait faite. Déjà se produisaient les instincts et les passions qui animaient ces quatre femmes, et, dans un coin du désert, se révélaient l'intelligence et les préoccupations d'une jeune fille, que la force des choses, aussi bien que la puissance de sa volonté, devaient retirer de la condition

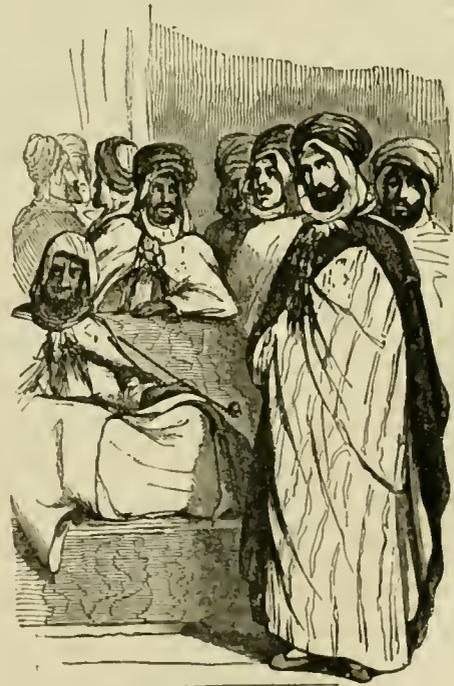
abjecte d'esclave, et placer dans une de ces positions brillantes qui assurent à jamais la fortune et le crédit.

La plus âgée des deux Allemandes, une sorte d'Alsacienne, avait trente ans. C'était une de ces beautés épaisses et triviales qui ont besoin de s'encadrer dans la fumée des estaminets pour déguiser l'ampleur de leurs formes; au milieu de ces vapeurs malsaines, les cheveux blonds et les grosses jones de ces llébes flamandes brillent d'un certain éclat et perdent ces grasses couleurs qui impatientent l'œil au lieu de le charmer. Au demeurant, Thérèse était une bonne femme, active, ménagère, pleine de sens, et douée de l'humeur la plus vagabonde et la plus résolue.



La jeune fille qui l'accompagnait, Joséphine, avait tout au plus seize ans. Douce et timide, obéissante et résignée, avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds, son front si pur et sa bouche si candide, Joséphine représentait l'image séraphique d'une vierge. Le sort on avait fait, à son arrivée à Alger, une fille de taverne et de bivac; et si, par sa naissance, elle eût été placée dans une riche maison, sa grâce, sa modestie et sa distinction en eussent fait la plus charmante et la plus enviée des filles du grand monde. Au

bivac, l'enfant faisait sa besogne: elle rinçait les verres, essuyait les tables et les banes, mais elle ne savait ni boire, ni jurer; et la simplicité de cette jeune âme était si douce et si vraie, qu'elle se faisait respecter du soldat. Celui-ci comprenait que la Joséphine était déplacée à la cantine, et que, s'il voulait trinquer avec une femme, cette jeune fille n'était ni assez vaillante, ni assez déshonorée pour soutenir ses assauts. Il soupçonnait que ces lèvres virginales se terminaient bien vite à ses baisers enflammés par le tabac et l'eau-de-vie, et qu'il en était de cer-



taines filles comme de certaines fleurs qui, les unes aussi bien que les autres, se meurent au souffle d'un vent furieux. Et si la pauvre fille passait inaperçue, malgré ses charmes de quinze ans, au milieu des buveurs qui encombraient la cantine, elle devait, à plus forte raison,

n'exécit chez les Marocains aucun sentiment de convoitise. La finesse exquise de sa physionomie ne pouvait séduire des hommes qui recherchent avant tout, dans une femme, des formes enveloppées et grossières.

La mère Lanternier touchait à ses trente-cinq ans. A quinze ans elle avait pu se faire remarquer par la fraîcheur de son teint et par la cambrure de sa taille. Ce devait être alors ce que l'on est convenu d'appeler au village une fille bien bâtie. Mais elle avait perdu aux travaux des champs la blancheur de son teint. La charge de sa hotte avait quelque peu fait dévier sa taille. La peine et la fatigue l'avaient, en un mot, marquée du sceau ineffaçable qu'elles impriment inévitablement sur le corps de tous les êtres qui s'adonnent à la culture de la terre.

Mais si le corps de la mère Lanternier avait vieilli, avant l'âge, aux pénibles courées de la campagne, son esprit, du moins, n'avait rien perdu de sa finesse, de son entendement et de sa bonhomie. C'était la première rangée, active, bavarde, franche et rusée par excellence, et le père Lanternier ne pouvait pas dire toutes les fois qu'il en avait l'envie — *Je le veux.*

Aussi cette femme souffrait-elle beaucoup de sa captivité, et au lieu de l'accepter avec la résignation de Thérèse l'Alsacienne, la mère Lanternier passait son temps à protester contre la violence qu'on lui faisait et à espérer des jours meilleurs.

Quant à la fille Lanternier, elle n'offrait ni physiquement, ni moralement, aucune ressemblance avec les trois compagnes au milieu desquelles elle voyageait à cette heure, par suite de la caprice et de la munificence de l'émir Abd-el-Kader.

Virginie, ou plutôt ainsi que la nommaient ses père et mère, la Virginie, avait atteint à cette époque ses dix-sept ans. Elle était née au village, et dans la ferme on l'avait employée, dès l'âge de douze ans, à soigner les vaches, à mener les chevaux à l'abreuvoir, à rincer la lessive, pendant la nuit, au lavoir de la commune, à bêcher, à labourer et à scier les blés. Et malgré les fatigues que lui causaient ces divers travaux, chaque dimanche la Virginie paraissait la première à la danse et se retirait la dernière. Mais jamais, en sortant de ces joyeuses réunions, on ne la voyait s'attarder le long des murs de l'église, ou dans les allées entrouvertes des maisons, pour deviser d'amourlette avec les galants qui la courtoisaient. C'était la fille la plus vaillante et la plus aimée du village. La Virginie était la plus jolie fleur du pays, et on ne citait pas, à dix lieues à la ronde, une fille qui fût capable de la *déchausser*. Elle avait des cheveux châtain, qui se lissaient en bandeaux sur ses tempes ; ses yeux noirs respiraient une vivacité et une espièglerie des plus spirituelles et des plus émoustillantes. Le nez était d'un profil admirable par son élégance et sa pureté, et la bouche s'épanouissait en un sourire des plus gracieux et des plus charmants ; et, chose remarquable, la boîte osseuse de la tête affectait la petitesse de la forme que l'on observe dans les meilleures figures de la sculpture grecque. Le cou était un peu engagé dans les épaules, par suite des fardeaux que l'enfant avait portés sur les reins ; le bras et les mains dessinaient un galbe d'un précieux modelé ; la taille offrait ce contours héroïque qui fait pressentir dans la noblesse virginale la fécondité maternelle ; et les jambes et les pieds présentaient un type parfait de finesse, de légèreté et d'élégance.

Rien de vulgaire dans la personne de la paysanne ne venait trahir son origine toute plébéienne.

Tout au contraire dans sa beauté et sa physionomie révélait une distinction, un charme exquis.

C'est la plus folle des filles honnêtes et la plus sage des filles rieuses et pétulantes. Et par voie de ces circonstances qu'il n'est pas rare de rencontrer au village, l'esprit de la Virginie est aussi charmant que son visage. Le *frater* du lieu lui a enseigné à lire et à écrire. Elle a déniché dans une vieille armoire quelques livres oubliés par son père — des tragédies de Voltaire — Paul et Virginie — les comédies de Molière — l'Andromaque de Racine — le Cid de Corneille — un volume de Buffon — deux volumes de Clarisse Harlowe — des chapitres de Gil Blas — un résumé de la Révolution française.

Ces ouvrages, qu'elle a lus et relus à la veillée, aux prés, au jardin, et qui lui parlent un peu et parfaitement de tout, ont nourri son esprit et son cœur des plus saines substances ; et comme la Virginie a le jugement droit et vrai, qu'elle ne se laisse jamais emporter par son imagination, elle s'est trouvée de très-bonne heure à même de se conduire et d'apprécier le monde au milieu duquel elle a vécu.

La paysanne est aussi belle et aussi intelligente que la plus belle et la plus spirituelle des dames de la ville. Elle saura résister à l'infortune et tirer parti des circonstances au milieu desquelles le hasard de sa vie la jettera.

Déjà elle a compris qu'elle doit renoncer à tout espoir de revoir l'Algérie et la France. Elle s'est dit qu'elle ne retrouverait jamais son père, et que l'emir la déportait dans une contrée d'où elle ne saurait jamais revenir.

C'était donc à elle à préparer sa vie à venir et à se créer un sort par-

mi les Marocains, un sort moins misérable que celui d'une esclave obscure, que le maître repousse du pied à l'arrivée d'une nouvelle épouse.

Sa destinée veut qu'à son arrivée à Fez ou à Maroc, elle soit présentée à l'empereur. Dans cette première entrevue, elle rencontre l'occasion de préparer sa fortune et de se ménager la faveur du souverain. Et quelque précaire que soit cette éventualité, elle n'en demeure pas moins pour la Virginie Lanternier l'objet de toutes ses pensées, le but de tous ses désirs. Ainsi, tandis que ses trois compagnes, pareilles à ces brebis stupides qui se laissent pousser à l'abattoir en fuyant devant le fouet du boucher, suivent machinalement les cavaliers marocains et acceptent tristement la condition que l'émir leur a faite, la Virginie se révoit à l'idée dégradante de la servitude : et au lieu de se résigner, elle s'évertue à dompter le sort et à préparer son élévation parmi les plus belles et les plus puissantes de l'empereur.

Dès ce moment nous connaissons parfaitement les quatre femmes que l'émir envoie en cadeau à son allié Muley-Abd-el-Rahman : nous pouvons donc nous occuper de leur voyage jusqu'à Fez et raconter leurs aventures dans le Maroc. On a pu nous reprocher en commençant de nous être complu dans un long détail des qualités physiques et morales des quatre captives, mais à cette heure on doit comprendre le motif qui nous portait à nous étendre sur ce sujet.

Il était de toute nécessité, pour la bonne intelligence des événements qui vont se passer sous nos yeux, de bien connaître l'esprit, le cœur et le visage des nouveaux acteurs que nous venons de produire sur la scène.

II.

La bohémienne.

A mesure que la caravane remontait dans le Maroc, elle laissait derrière elle les provinces montagneuses du Rif, et pénétrait dans une contrée fertile, arrosée par divers courants d'eau, tels que l'Oued-Maloya et l'Oued-Za.

De nombreuses tribus, campées sous des tentes, cultivaient la terre et récoltaient d'abondantes moissons en blé, en orge et en olives. De grands troupeaux de bœufs et de moutons ajoutaient aux richesses des tribus le produit de leurs toisons et de leurs cuirs. On mangeait en grande quantité des dattes que les caravanes allaient recueillir dans le grand désert.

L'aga de la plaine de l'Oued-Za, nommé Sidi-Mohammed, accueillit dans sa tribu nos voyageurs, et leur accorda une hospitalité de quelques jours pendant lesquels les chevaux, les mules et les cavaliers purent se refaire des fatigues de la route.

Les quatre femmes chrétiennes se logèrent dans le caïman occupé par les femmes de l'aga. Elles furent entourées d'égards et de prévenances, et elles payèrent amplement les bons traitements dont elles se virent l'objet durant leur séjour dans cette tribu, par ces mille petits services que des femmes sont à même de rendre. Ainsi elles taillaient des vêtements, elles raccommodaient les haïks et les burnous, et elles apprenaient aux Marocaines de l'Oued-Za à se servir de l'aiguille, à se peigner et à draper coquettement leurs haïks et les burnous, et elles Virginie Lanternier se montrait aussi empressée qu'avenante, et elle profitait des rapports journaliers qu'elle entretenait avec les habitantes de la contrée pour se perfectionner dans la langue marocaine.

Mais l'application que la Virginie apportait dans l'étude de la langue marocaine et les travaux qu'elle accomplissait dans l'intérêt de son hôte, n'avaient pas le pouvoir de distraire ses pensées du projet qu'elle méditait, et elle s'irritait des lenteurs inévitables dans ces voyages entrepris à dos de mulet. Elle brûlait d'arriver à Fez et de connaître la réception qu'elle allait y recevoir ; une rencontre imprévue vint donner satisfaction aux désirs de la jolie captive.

La caravane séjournait encore chez l'aga de l'Oued-Za. Le soleil touchait son déclin. Les hommes de la tribu étaient partis pour la foire de Takinn (petite ville juive dans laquelle se tient un marché d'esclaves), et ils n'étaient pas encore de retour. Les femmes attendaient l'arrivée de leur mari, et elles se tenaient assises à l'entrée de leurs caïmans.

Les esclaves et les vieilles femmes préparaient le couscous du soir, les enfants jouaient dans l'enceinte du douair, tandis que les bergers ramenaient les troupeaux du pâturage, et que les muletiers conduisaient leurs bourriquets à la rivière, et faisaient la provision d'eau nécessaire pour abreuver les tentes.

A cette heure toute brise avait cessé de souffler. Le soleil embrasait de son dernier rayon un coin du firmament, qui brillait d'une sérénité limpide. La campagne semblait frémir de bien-être à l'approche de la nuit qui allait verser sur son sein, altéré par la chaleur de la journée, les larmes de sa rosée, la fraîcheur de ses baisers, et le mystère de ses ombres.

Les captives chrétiennes s'étaient arrêtées sur le seuil de leur tente

et elles contemplaient le mouvement si curieux qui s'opère dans un camp au coucher du soleil. Elles suivaient des yeux les grands chameliers qui se couchaient sur leurs genoux, tandis que les femmes allaient traire les chameaux. Elles comptaient les bœufs et les moutons, et souriaient aux ébats que prenaient les enfants de la tribu ; elles admiraient leurs yeux étincelants, leurs dents éblouissantes et leur grosse tête, sur laquelle le rasoir n'avait laissé qu'un *mahomet flottant* (une mèche de cheveux). Mais Virginie ne s'occupait pas de la tribu : elle élevait ses regards vers le ciel et suivait dans les plaines de l'éther la course d'un nuage que le soleil couchant avait doré de son plus beau rayon. La jeune fille s'était laissée absorber dans cette contemplation. D'étranges pensées traversaient ses esprits et l'avaient plongée dans une sorte d'hallucination, car ses yeux se mouillaient de larmes, ses narines frémissaient, sa bouche se crispait dans une pénible convulsion, et une sueur glacée perlait son front.

« N'entends-tu pas des cris, ma mère, à l'extrémité du douair ? dit-elle tout à coup à la mère Lanternier.

— Oui, j'entends comme le bruit d'une émeute.

— La poussière tourbillonne au-dessus d'un groupe d'individus...

— Ce ne sont pas des Arabes. Quelles mauvaises mines et quels haillons !

— Ma mère, ma mère ! ce sont des gitanos.

— Des *gitanos* ! Quelle espèce d'hommes entends-tu désigner par ce mot ?

— Ce sont des bohémiens, des tireurs de bonne aventure. Je veux les consulter.

— Tu n'as pas le sens commun de parler ainsi.

— C'est possible ; mais je ne saurais résister au mouvement qui me précipite vers eux.

— Consulte-les, si tu veux, mais je ne pousse pas la curiosité aussi loin que toi.

— Vous blâmez plus tard ma conduite ; mais, en attendant, il faut que j'avise au moyen de me rapprocher d'eux. »

Tandis que ces deux femmes échangeaient ces paroles, une troupe de ces vagabonds aux industries bizarres et que l'on trouve disséminés sur tous les points de l'ancien monde, traversait les douairs et s'avancait vers le caïman occupé par les chrétiennes. Cette bande se composait de cinq hommes, de quatre femmes et de onze marmots, filles et garçons, qui poussaient devant eux des boucriquets chargés d'ustensiles de cuisine, de sacs de grains, de quelques broussailles et d'une cage dans laquelle était renfermé un coq. Les boudets se dandinaient sur leurs jambes : ils s'offraient dans un état de maigreur qui attestait les longs jeûnes auxquels ils se trouvaient réduits. Leur échine pelée était déchirée par les plaies qu'avait imprimées dans les chairs le bâton de leurs guides. Hommes et femmes ressemblaient à des mulâtres avec leur teint cuivré, leurs cheveux crépus et leurs lèvres épaisses. Quelques haillons, arrachés à des habits et à des peaux de mouton, couvraient tant bien que mal leur nudité. Les femmes allaient nu-tête, et portaient pour tout vêtement une sorte de ceinture qui leur prenait la taille et descendait à peine jusqu'aux genoux. Les enfants couraient nus des pieds à la tête, et ceux qui ne pouvaient pas marcher se tenaient accrochés sur le dos de leur mère. Ces individus, hommes et femmes, n'auraient pas su dire d'où ils sortaient, où ils allaient et où ils comptaient s'arrêter. Les uns étaient nés au coin d'un bois, ceux-ci dans le fossé du chemin, ceux-là sur un rocher de la mer, et d'autres sur la lisière du désert. Ils parlaient une langue qui participait de toutes les langues parlées sur la terre ; leur religion se composait de paganisme, de mahométisme et de christianisme ; ils n'appartenaient à aucun empire, ils ne descendaient d'aucune nation : ils erraient à l'aventure sur la terre africaine, vivant, au jour le jour, de misère, de joie, de hasards, du bien et du mal, sans avoir adopté de patrie et de chef. Leur caprice était leur règle et la nécessité leur loi. En France, ces vagabonds parcourent les campagnes, volent dans les fermes, étalent les ustensiles de cuisine, et jettent des sorts sur les fruits de la terre. En Afrique, les hommes conduisent les ânes aux juments : ils opèrent la castration sur certains animaux domestiques, et leurs femmes disent la bonne aventure aux esprits errédules. En un mot, ce rebut impur de toute société, cette écume qui surnage au-dessus de toute population, vit et grouille dans la fange à usi que le porc immonde qui s'engraisse de toutes les plus odieuses déjections.

Au milieu de cette bande, une femme jeune encore et qui portait sur son visage les signes d'une grande beauté, altérée toutefois par les fatigues du vagabondage et de la maternité, se faisait remarquer par son attitude théâtrale. Elle marchait la tête fière, la taille cambrée, et se drapait avec une certaine majesté dans un morceau de burnous en drap rouge. A ses poignets et à ses chevilles étincelaient des anneaux en cuivre doré. Ses cheveux étaient relevés sur son front et formaient une sorte de diadème dont les tresses d'ébène étaient parsemées d'étoiles en corail. La fière encolure de son cou, la forme pétillante de sa poitrine, la souplesse bondissante de ses reins et la netteté des lignes

de ses bras et de ses épaules lui faisaient cette sorte de beauté farouche dont on se plaît à embellir la chasseresse antique, alors qu'on l'aperçoit halétante au milieu de la clairière et baignée dans un flot de lumière.

A mesure que cette sorcière s'avancait, les femmes et les enfants de la tribu se pressaient sur son passage et l'appelaient à grands cris :

« Regina ! Regina ! La grande sorcière, la fille des mauvais anges, dis-nous notre sort.

— Regina, répondait l'un des hommes, ne parlera pas aujourd'hui.

— Il faut qu'elle parle.

— L'Esprit le lui a défendu. »

Et Regina, ainsi se nommait cette bohémienne dont la renommée rempli encore, à l'heure qu'il est, les dernières tribus de l'Algérie du côté d'Oran et les tribus du Rif, de l'Oued-Malouya et de l'Oued-Za dans le Maroc, Regina dédaignait de répondre à la foule, qui s'irritait de son silence et qui l'injuriait. Impassible et dédaigneuse, elle marchait à grands pas vers le douair de l'aga Mohammed. Dès qu'elle fut entrée dans le douair, les esclaves de l'aga fermèrent les barrières en broussailles et élevèrent une digue contre le flot des curieux qui menaçaient d'envahir cette enceinte. Ainsi désappointés dans leur poursuite, les gens de la tribu finirent par s'impatienter, et chacun se retira dans son douair.

Pendant ce temps les aventuriers arrivaient devant la tente occupée par les femmes de l'aga. Soudain un nègre murmurait quelques mots à l'oreille de Regina. Celle-ci prenait la cage qui renfermait le coq, et elle entra à la suite de l'esclave chez les femmes de l'aga, tandis que ses compagnons déchargeaient les bandets, et rongeaient, accroupis sur la terre, quelques débris de viande taillés sur la croupe d'un chameau mort sur leur chemin.

Virginie Lanternier était rentrée dans son caïman, lorsqu'elle avait aperçu les gitanos pénétrer dans le douair de l'aga, mais elle n'avait eu garde de s'éloigner. Elle avait rapproché les rideaux qui fermaient la tente, et elle avait suivi d'un œil curieux, à travers les interstices que faisaient entre eux les plis des rideaux, tous les détails de cette scène étrange.

Les femmes de l'aga lui avaient déjà parlé de Regina. Elle n'eut pas de peine à la reconnaître ; et dès qu'elle l'eut vue disparaître dans leur tente, elle dépêcha vers elle une vieille femme attachée au service des chrétiennes ; la vieille femme ne tarda pas à revenir, et la réponse qu'elle murmura à l'oreille de la jolie captive rempli celle-ci d'une bien vive satisfaction, car elle poussa un frémissement de joie pareil à celui que jette une biche bondissante qui entend le cerf bramer dans les hautes futaies.

Une heure s'était à peine écoulée depuis que la messagère de la chrétienne était allée chez les femmes de l'aga, et l'on voyait la gitana Regina écarter les rideaux qui fermaient le caïman des captives. Elle portait à la main une baguette en bois d'ébène et une cage dans laquelle était renfermé un vieux coq. Notre héroïne courut au-devant de la devineresse, et l'introduisit dans sa tente, en l'accueillant avec toutes sortes de bonnes grâces. La gitana lui rendit son salut avec une gravité solennelle, et tout en déposant à terre la cage qu'elle tenait à la main, elle lui adressa cette question :

« C'est toi qui m'as envoyé chercher chez les femmes de l'aga Mohammed ?

— Oui.

— Tu es esclave ?

— Oui.

— Tu n'es pas née dans ces contrées, et tu es fille des chrétiens ?

— Je suis étrangère à ce pays, et ma patrie est la France.

— Que veux-tu de moi ?

— Ai-je besoin de te l'apprendre ?

— Si je te le demande, c'est sans doute parce que je crois utile de t'interroger.

— Te déferais-tu de moi ?

— « Défie-toi de l'étranger, a dit le Prophète, et ne laisse pas tenter en vain l'esprit de Dieu par la curiosité ou l'indiscrétion de l'incrédule. »

— Mais j'ai confiance en ton art ; mais je sais ton habileté, et depuis que la mauvaise fortune m'a conduit dans cette maison de servitude, chacun m'a vanté ta science et ton infailibilité.

— Ainsi tu reconnais la puissance de mon art ?

— Oui, je reconnais la puissance de ton art.

— Et tu viens me consulter ?

— Je viens réclamer les lumières de ton esprit, afin d'éclairer les ténèbres au milieu desquelles je me trouve plongée, et qui dérobent à mes regards les horizons lointains de mon avenir. »

ERNEST ALBY.

(A continuer.)

SOUVENIRS DE L'EMPIRE.

LE CAMP DE BOULOGNE.



A une des batteries situées sur la rive, au camp de Boulogne, à l'aide de sa longue-vue, Napoléon, contemplant les feux et la belle résistance du vaisseau anglais, demanda à un lieutenant d'artillerie :

— Croyez-vous, jeune homme, que les artilleurs de ce bâtiment soient Anglais... Moi, je ne le pense pas.

Le lieutenant fit un signe affirmatif. Au même instant, un des boulets lancé par la frégate vint à passer à dix pieds au-dessus de la tête de Napoléon avec un roulement terrible, et alla s'enterrer dans une petite butte située à cent pas derrière lui.

— Non ! reprit Napoléon, qui avait tourné la tête pour suivre l'effet du boulet, ces artilleurs ne sont pas Anglais. Ah ! ah ! reprit-il ensuite en apercevant un canonnier qui manœuvrait à l'une des pièces avec une vivacité et une précision remarquables, il paraît que je suis en pays de connaissance !

Et tandis qu'il parlait ainsi, le canonnier achevait de charger sa pièce, et, d'une seule main, ayant fait faire le moulinet au refouloir pour rafraîchir l'écouvillon dans le petit seau, avait repris vivement sa position de premier servent de droite.

— Bravo ! M. Pomayrol, lui dit Napoléon, en lui frappant familièrement sur l'épaule ; je vois que vous vous y entendez !

L'artilleur tourna la tête, et, reconnaissant l'empereur, s'écria avec joie :

— *Tron de Diou !* sire, c'est vous ! Comment que vous vous portez ?

— Très-bien, mon brave. Tu es bien occupé, à ce que je vois ?

— Bagasse ! je m'en flatte. Le four chauffe, en attendant que nous les fassions bouillir, les autres là-bas, hé donc !

Le coup partit, et emporta avec lui le pavillon d'un des bricks ennemis, qui tomba sur ses agrès.

— Rapp, dit Napoléon en se retournant pour désigner à son aide de camp celui des artilleurs qui avait pointé le coup, donne vingt francs à cet homme.

Rapp n'avait sur lui qu'un double louis : il le donna.

— Allons, reprit aussitôt Napoléon en s'adressant aux artilleurs, qui veut gagner vingt francs pour boire à ma santé ? Voilà une des frégates qui s'avance.

— *Tron de Diou !* c'est moi qui pointe ! s'écria Pomayrol ; c'est à mon tour.

— Si tu fais une politesse à cette frégate, qui a l'air de se moquer de toi, je te donne quarante francs.

— Hé donc ! c'est comme si je les tenais, je m'en flatte !

— Oh ! oh ! tu ne les tiens pas encore, tu seras trop maladroit.

— *Tron de Diou !* vous allez lui voir descendre son beaupré, et un peu vite, à ce brigand-là ! Attention, vous autres !

La pièce a été chargée, Pomayrol a pointé, et les servants sont à leur poste.

— Allons, maintenant, fâche-toi, ma petite poulette, dit Pomayrol en parlant à sa pièce et en faisant signe au canonnier qui tient la lance.

Celui-ci fit feu, le grand mât de la frégate tomba coupé en deux par le boulet ; Pomayrol bat aussitôt un entrechat en s'écriant :

— Hé donc ! bagasse !

— Bravo ! s'écria Napoléon en frappant des mains avec une sorte de ravissement. Rapp, donne cent francs à ce gaillard-là.

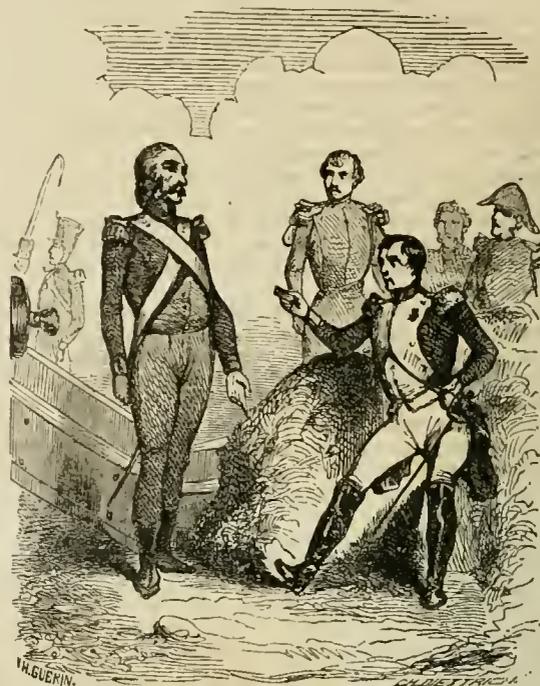
— Sire, répond l'aide de camp avec un signe de tête qui veut dire qu'il n'a plus d'argent.

— Comment ! plus d'argent ! mais il m'en faut, reprend Napoléon avec impatience, en promenant ses mains sur toutes ses poches. Pourquoi ne m'en avoir pas demandé ce matin avant de partir ?

— *Tron de Diou !* sire, ne vous fâchez pas contre ce brave homme ; j'aime mieux lui faire crédit toute ma vie, bagasse !

— Tiens, prends ! dit Napoléon en présentant au marin sa tabatière d'or, qui était le seul objet qu'il eût trouvé dans la poche de sa veste. Pomayrol n'osait avancer la main.

— Prends donc, te dis-je ; seulement fais en sorte que les Anglais ne te la prennent pas.



— Bagasse ! me la prendre, à moi !... s'écria celui-ci en serrant les poings ; je l'avalerai plutôt, fût-elle rouge comme les boulets qui m'ontent là-bas, *tron de Diou !*

— Voilà que tu te fâches aussi, reprit Napoléon en souriant ; calme-toi ; j'espère que tu n'en seras pas réduit là. Puis, s'adressant aux autres artilleurs : Continuez comme vous le faites, je vous réponds qu'avant la fin de l'année prochaine, vous boirez à Londres à ma santé avec le rhum de messieurs les Anglais.

Quelques jours après, Napoléon distribua aux braves du camp de Boulogne, en échange des armes d'honneur qu'ils avaient obtenues précédemment, la croix de la Légion d'honneur. Notre canonnier Pomayrol fut du nombre de ceux à qui cette distinction devait être accordée. Lorsque son tour fut venu et qu'on appela son nom, il répondit d'une voix de Stentor :

— Présent, *tron de Diou !*

Puis, sortant des rangs comme un homme ivre, bien qu'il fût à jeun, il prit une sorte d'élan, arriva au pied du trône, fit voler son chapeau en l'air, et, se trompant d'escalier, se trouva nez à nez avec le contre-amiral Magon, devant lequel il resta planté comme un terme, sans prononcer une parole, jusqu'à ce que des officiers généraux lui eussent expliqué ce qu'il devait faire ; mais le brave marin et vit hors d'état de comprendre : il avait tout à fait perdu la tête. Il descendit l'escalier de gauche et monta celui de droite, sans voir les personnes qui étaient devant lui : les jambes lui tremblaient comme à un criminel qui monte à l'échafaud. Il arriva si brusquement aux derniers degrés, qu'il fit faire une pirouette à Cambacérés, qui causait tranquillement avec Monge. Enfin, quand l'empereur, qui lui sourit d'une façon toute particulière, leva le bras pour lui attacher la décoration, Pomayrol, se trompant sur le but de ce geste, saisit sa main, que Napoléon lui abandonna volontiers, et la lui secoua en prononçant un : *Hé donc ! je m'en flatte !* qui dut meurtrir les doigts de l'empereur. Puis il se retira sans se tromper d'escalier, mais en enjambant quatre ou cinq marches à la fois et en renversant tout ce qui se trouva sur son passage. Arrivé au bas des degrés, il reprit sa course et rentra dans les rangs de ses camarades comme un régiment de cuirassiers qui charge à fond sur un régiment d'infanterie. Là, Pomayrol tomba sans connaissance ; on le fit revenir à lui à l'aide de quelques gorgées d'eau-de-vie, dont les gourdes étaient abondamment pourvues ce jour-là.

Une des choses les plus frappantes et les plus caractéristiques dans le spectacle qu'offrait journellement le camp de Boulogne, était de voir

ces vieux soldats, si terribles devant l'ennemi, se livrer aux amusements les plus innocents et les plus paisibles, comme eussent fait des enfants. Presque tous les soirs, les grenadiers de la vieille garde se rassemblaient sur la vaste pelouse qui entourait la baraque de l'empereur. Le tambour-major Morland, qui joignait à sa qualité de prévôt d'armes celle de maître de danse, prenait alors son violon, monté quelquefois, comme celui de Paganini, avec deux ou trois cordes seulement, et donnait des leçons de danse à quelques-uns de ses camarades, en accompagnant leurs *jetés battus* et leurs *assemblés* du son criard de son instrument, dont, au dire du facétieux Pomayrol, il savait tirer des accords de *tron de Diou à faire tourner une sauce blanche*. Quant au brave marin, il avait aussi certaines prétentions à savoir exécuter avec grâce les *ailes de pigeon* : et plus d'une fois ses succès empêchèrent Morland de dormir et lui donnèrent l'idée d'ajouter, avec son demi-espada, une boutonnière de plus à sa veste ; mais il savait aussi que Pomayrol n'était pas homme à rompre d'une semelle. Et puis, une telle affaire fût devenue une collision sauglante entre les marins et les grenadiers de la garde, et celle-là ne se fût pas terminée comme celle qu'ils avaient eue précédemment avec les *relintintins*. Morland se contenta donc de dire que la danse de M. Pomayrol serait *intempestible et incohérente* dans une société bourgeoise.

Une fois la leçon de danse terminée, les plus savants exécutaient un quadrille complet, depuis la figure du *pantalon* jusqu'à la *finale*, pour laquelle Pomayrol n'oubliait jamais de dire aux danseurs :

— Hé donc ! en avant deux, les quatre ensemble, bagasse !

— Et du pied gauche *inclusivement* ! ajoutait Morland, jaloux qu'un autre se permit de donner des conseils à ses élèves.

Comme il n'y avait pas de danseuses, et qu'il fallait bien que ce rôle fût rempli, afin d'établir la distinction des sexes, ceux qui figuraient

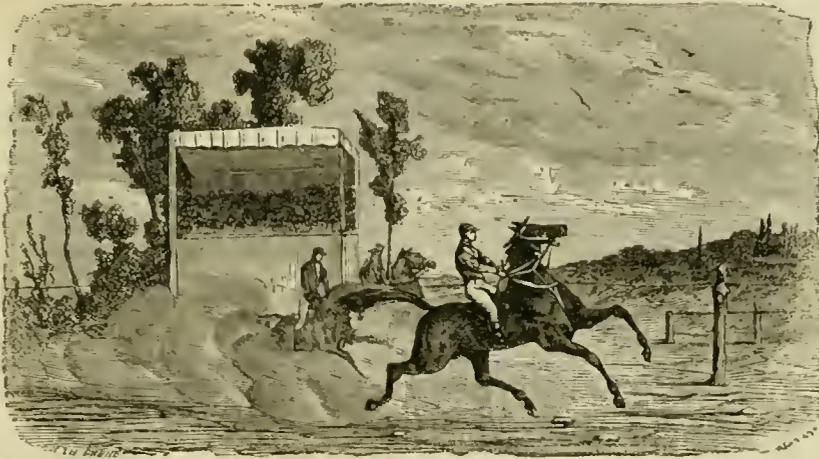
les dames relevaient leurs manches jusqu'au coude, ôtaient leurs cravates, se rabattaient le collet sur les épaules, et, tenant délicatement entre le pouce et l'index les basques de leur habit, qu'ils écartaient un peu en arrondissant les bras, faisaient des pas plus petits et se tenaient un peu plus roides que les autres, les yeux pudiquement baissés.

Ces jeux amusaient beaucoup l'empereur, qui y assistait quelquefois, placé qu'il était derrière la jalousie de la salle à manger de sa baraque. Personne ne semblait plus heureux que lui lorsqu'un de ses vieux sapeurs de l'armée d'Italie ou d'Égypte, à la barbe grisonnante, au teint hâlé, aux joues creuses, aux jambes sèches, avec la douceur et la complaisance qui les distinguaient, consentait, pour se rendre utile et agréable à ses camarades, à remplir le rôle de danseuse. Il fallait voir le paisible grognard figurer *la poutle* avec Pomayrol, qui riait, criait, s'agitait, battait d'effrayants entrechats à tort et à travers, toujours hors de mesure, en donnant des coups de pied à droite, des coups de coudé à gauche, à la grande désolation de Morland, que l'oubliance de son antagoniste navrait et scandalisait profondément ; car la danse du Provençal n'avait rien de classique, et se rapprochait beaucoup de la fameuse *cachucha* moderne. L'empereur riait alors à se tortir ; il était vraiment heureux de la joie de ses soldats bien-aimés.

D'autres fois, ses *vieilles moustaches*, qui savaient par cœur tous les couplets de circonstance, venaient chanter sous ses fenêtres *la Descente en Angleterre*, et répétaient ce refrain de l'un d'eux :

Traverser le détroit
N'est pas la mer à boire !

Alors ils se tenaient tous par la main et formaient autour de la baraque impériale un rond immense, composé souvent de tous les hommes d'un bataillon, en entremêlant leurs couplets des cris de *vive l'empe-*



reur ! A cette acclamation, tous s'arrêtaient et demeuraient fixes et immobiles comme s'ils eussent été sous les armes ; puis ils recommençaient, en partant du pied gauche, selon l'ordonnance de l'école de peloton, et au commandement de Morland, qui était toujours leur chef de file. Napoléon leur faisait souvent distribuer des rafraîchissements : une bouteille de vin pour deux hommes.

De leur côté, les marins de la garde n'avaient pas voulu rester oisifs. Ils avaient imaginé de monter des petits canots sur des roulettes, avec un long mât et une large voile ; et, lorsque le vent était favorable, ils naviguaient à sec sur le bord de la mer. Des officiers d'état-major s'amusaient à suivre à cheval ces embarcations terrestres, que rarement ils parvenaient à atteindre. Lorsque le vent venait tout à coup à changer, les canots chaviraient sur le sol ; les marins et les grenadiers qui les montaient roulaient pêle-mêle les uns sur les autres sur le sable, aux éclats de rire et aux battements de main des *relintintins* de la ligne, modestement réduits à faire galerie.

Cette manie de courir devint si vive et si générale, que les soldats firent entre eux des courses à pied. Napoléon, qui voyait avec plaisir son armée se livrer à des jeux et à des exercices qui ne pouvaient qu'entretenir chez elle la vigueur et la santé, institua, pour les vainqueurs, des prix de 20, de 40 et même de 100 francs. Lorsqu'il s'agissait d'un défi entre plusieurs régiments, le prix était partagé proportionnellement entre les coureurs, selon le plus ou moins de vitesse des

vainqueurs. Ces luttes de vélocité n'avaient guère d'autre inconvénient que de procurer des *points de côté* à deux ou trois cents hommes à la fois.

Il y eut aussi des courses à cheval pour la cavalerie légère. Les prix étaient de 100 à 500 francs. Napoléon voulut un jour que les officiers concourussent, et promit cette fois 4,200 francs au vainqueur. Un conseil, composé d'officiers supérieurs, fut chargé de régler les conditions de la course, et soumit ce règlement à l'empereur, qui l'approuva et indiqua lui-même le jour où elle aurait lieu. Ce fut à qui obtiendrait la faveur d'y figurer. Un jeune officier de dragons, nommé Thierry, se présenta pour être inscrit. Le conseil des officiers refusa de l'admettre, sous le prétexte qu'il n'était pas d'un grade assez élevé : il n'était en effet que sous-lieutenant ; mais le véritable motif était que Thierry passait pour être le meilleur écuyer de l'esadron. Piqué de ce refus injuste, le lieutenant s'adressa à l'empereur, qui, après avoir pris des informations sur son compte, et apprenant que ce jeune homme était fort estimé dans son régiment, lui permit de concourir.

Le grand jour arrive. Napoléon est présent, tous les concurrents sont rangés sur une même ligne : ils partent au signal donné. Thierry ne tarde pas à dépasser ses rivaux de beaucoup ; il va toucher au but, lorsqu'un maudit caniche vient, en aboyant, se jeter dans les jambes de son cheval, qui se cabre, s'abat, roule plusieurs fois sur lui-même avec son cavalier, qui semble collé à la selle, et arrive ainsi le pre-

mier ; il reste là sans mouvement, couché sur la poussière. Tout le monde crut que le vigoureux animal était mort sur le coup et que son maître avait au moins bras et jambes cassés. Deux secondes après, un chef d'escadron qui suivait de près l'officier de dragons arrive au but et est proclamé vainqueur. Pendant ce temps, le cheval tombé, ainsi que son cavalier, se relevent tant bien que mal. Le jeune Thierry se dispose tristement à s'éloigner, un peu consolé cependant par les marques d'intérêt que lui donnent les spectateurs, lorsque Napoléon s'écrie :

— Mais pas du tout ! c'est le *tombé* qui doit avoir le prix.

Les juges de la course, qui l'entourent, lui font respectueusement observer que cet officier n'a pas suivi le programme, et que rouler avec son cheval n'est pas courir.

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua l'empereur ; ce ne sont pas les moyens qu'il faut examiner ici : c'est la fin ; or, la fin justifie les moyens.

— Certainement, sire ; cependant...

— Cet officier est arrivé le premier avec son cheval, il doit avoir le prix ; je ne sors pas de là !

— Mais, sire, Votre Majesté...

— C'est peut être la méthode de messieurs les dragons, interrompit encore l'empereur, de courir de cette façon ; et vous, messieurs, qui prétendez que notre système d'équitation est vicieux, vous qui voulez sans cesse introduire des innovations dans l'école d'escadron, eh bien, en voici une ! Vous n'aviez pas songé à celle-là, ni moi non plus, je l'avoue. Au surplus, il est un moyen bien simple de concilier les choses : quel est l'unique but d'une course ? demanda-t-il au général qui remplissait les fonctions de président, n'est-ce pas de faire arriver un cheval avant les autres à un point indiqué ?

— C'est vrai, sire ; cependant, je crois que...

— Général, répondez par oui ou par non ; le cheval de l'officier de dragons est-il arrivé avant celui du chef d'escadron ?

— Oui, sire ; mais...

— Cela suffit. Or, puisqu'il est bien convenu que c'est le cheval de Thierry qui a gagné le prix de la course, c'est au cheval qu'on donnera les 1,200 francs. Seulement, comme le cheval ne saurait donner un reçu de cette somme, parce qu'il faut que les choses se fassent toujours régulièrement, ajouta-t-il en tâchant de garder son sérieux, son maître donnera le reçu, et on lui donnera les espèces en échange. Puis, s'adressant au grand maréchal du palais : Duroc, vous ferez compter entre les mains du lieutenant Thierry, car je le fais lieutenant, la somme de 1,200 francs. Adieu, messieurs.

Et tout le monde cria *vive l'empereur !* et félicita le nouveau lieutenant d'une si heureuse chute. Napoléon, en agissant ainsi, avait voulu indemniser le jeune Thierry du refus qu'il avait éprouvé d'abord et du fâcheux accident qui avait failli lui coûter la vie, en même temps qu'il donnait une leçon à des officiers supérieurs qui s'étaient montrés injustes et jaloux envers un subordonné.

Avant de quitter Boulogne, à la fin de septembre 1805, pour commencer la glorieuse campagne d'Austerlitz, Napoléon donna des ordres au grand maréchal afin que toutes les fournitures faites au camp pour son compte particulier fussent payées. Parmi les débiteurs, se trouvait l'ingénieur Saustris, qui avait été chargé, en même temps, de construire et de décorer la baraque impériale. Ce chapitre de *décorations* s'élevait, dans le mémoire qu'il présenta au grand maréchal, à une somme ronde de 50,000 fr. Duroc fut effrayé de ce chiffre, et n'osa prendre sur lui de payer cette dépense sans en avoir préalablement parlé à l'empereur, quoique l'ingénieur lui donnât l'assurance qu'aucun des articles indiqués sur sa note n'avait été exagéré, parce qu'il n'avait fait que suivre les instructions données par l'architecte ; il ajouta même qu'il avait longtemps débattu les prix avec les artistes qui en avaient été chargés.

— Vous vous en expliquerez avec l'empereur, lui avait répondu Duroc ; quant à moi, je ne puis rien prendre sur moi.

En effet, le lendemain, à sept heures du matin, un valet de pied vint prévenir l'ingénieur que Sa Majesté l'attendait. M. Saustris arrive à la baraque impériale. Il est aussitôt introduit par l'aide de camp de service dans la salle du conseil, où il trouve Napoléon occupé, non à *éplucher* son mémoire, mais à suivre des yeux, sur une immense carte d'Allemagne étalée sur la table, les opérations de la campagne dont il avait dicté le plan à Duroc quelques jours auparavant.

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur l'ingénieur, dit Napoléon en se relevant, car il était presque couché sur cette carte ; quelle idée avez-vous eue de dépenser tant d'argent pour décorer une misérable baraque ?

— Sire, je n'ai fait que suivre de point en point les instructions de l'architecte de Votre Majesté.

— Comment ! 50 000 fr. pour ces trimborions-là ! J'en suis bien fâché, monsieur, c'est trop cher ! ajouta-t-il en se penchant de nouveau sur la carte. Me prend-on pour un grand seigneur d'autrefois ? 50,000 fr. !

répétait-il encore en suivant du doigt l'itinéraire qu'il traçait. Je passe la Vistule à Varsovie... Si les Russes viennent à moi, je les écrase... Un tas de petites fanfreluches dorées ! Avant qu'ils n'aient eu le temps de repasser le Danube, il n'y aura plus d'armée russe ! S'il ose m'attendre, je fais main basse sur eux, entre Augsbourg et Ulm !... Les architectes sont la ruine des empires !... Et ce vieux maréchal Mack qui s'en mêle aussi ! il verra, celui-là !... Jamais il ne m'arrivera de payer si cher des colifichets inutiles !

— Sire, dit l'ingénieur, le nuage d'azur qui forme le plafond de cette salle et qui entoure l'étoile tutélaire de Votre Majesté a coûté 8,000 fr., il est vrai ; mais, si j'avais mieux consulté les convenances, l'aigle impérial qui va de nouveau foudroyer les ennemis de la France, sire, eût étendu ses ailes sur un nuage d'or parsemé d'étoiles de diamants.

— Eh ! eh ! fit l'empereur en se redressant tout à coup, c'est fort bien ce que vous dites là, monsieur l'ingénieur ; j'accepte volontiers cet augure ; mais je ne vous payerai pas, du moins quant à présent. Je payerai ce compte, sans en rabattre un sou, avec les rixdales de l'empereur d'Autriche et les roubles d'or de son frère de Russie : voyez si vous voulez attendre jusque-là.

L'ingénieur s'inclina respectueusement.

— Sire, dit-il, j'accepte d'autant mieux la proposition que Votre Majesté daigne me faire, que c'est comme si j'avais cet argent dans ma poche ; seulement j'attendrai.

— Oh ! pas aussi longtemps que vous pouvez le penser, monsieur l'ingénieur ; ainsi, c'est dit : après la campagne.

Et d'un geste bienveillant ayant congédié M. Saustris, Napoléon dirigea toute son attention sur la carte qui était restée étalée devant ses yeux.

Deux mois après, M. Saustris, qui avait fait la campagne d'Austerlitz en qualité d'ingénieur des communications militaires, était mandé au quartier général de l'empereur, établi à Brunn : c'était le surlendemain de la bataille.

— Monsieur l'ingénieur, lui dit Napoléon, je suis enchanté de vous voir ici : vous aviez bien deviné lorsque nous étions encore à Boulogne. Or, comme un honnête homme n'a que sa parole, et qu'un souverain doit être le plus honnête homme de son royaume, les 50,000 francs qui vous sont dus pour ma baraque de là-bas vont vous être payés.

Et, sur un signe de Napoléon, Duroc alla prendre, dans une espèce de coffret en acajou garnis de coins en cuivre, plusieurs rouleaux qu'il posa sur le bureau devant lequel l'empereur était assis.

— Trente, dit Napoléon, c'est bien cela. Il brisa un de ces rouleaux, et des rixdales tombèrent çà et là. Il en brisa un autre, et cette fois ce furent des roubles d'or qui tombèrent sur le tapis.

— Vous voyez que je suis de parole, reprit-il en souriant, examinez si le compte y est.

Comme M. Saustris se retirait en s'inclinant, Napoléon lui dit en lui rendant son salut :

— Ce n'est pas moi que vous devriez remercier, monsieur l'ingénieur, c'est l'empereur d'Autriche et l'empereur de Russie.

LENDEMAIN DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.



Le lendemain de la bataille d'Austerlitz, Napoléon passa en revue plusieurs divisions de l'armée, et témoigna à chacune d'elles, en termes flatteurs, la satisfaction qu'il éprouvait de leur belle conduite de la veille. Arrivé devant le front d'un bataillon qui avait fléchi un moment sous les efforts d'une division de cavalerie de la garde impériale russe, son visage se rembrunit, et faisant reculer son cheval de quelques pas, tout en parcourant la ligne d'un regard irrité, il s'écria brusquement :

— Soldats ! qu'est devenue l'aigle que je vous avais donnée ?... Vous m'aviez fait le serment de la défendre jusqu'à la mort !

Un léger murmure, suivi bientôt du plus profond silence, répondit seul à cette vive interpellation. Le commandant de ce bataillon sortit des rangs, et s'avança la pointe de l'épée basse :

— Sire, dit-il avec une sorte d'hésitation, le porte-drapeau a été tué au moment de la première charge, et ce n'est qu'après la seconde que le régiment ayant pu se former en carré, nous nous sommes aperçus de la disparition de notre aigle.

— Et qu'avez-vous fait sans drapeau ? reprend Napoléon d'un ton sévère.

— Sire, nous sommes allés chercher ceux-ci au milieu des cuirassiers russes pour supplier Votre Majesté de nous rendre une autre aigle en échange.

Et deux sous-officiers sortirent des rangs, portant chacun un étendard.

dard russe sur lequel brillait l'aigle noir à deux têtes. Napoléon considéra un instant ces trophées encore sanglants; il sembla hésiter, puis il reprit :

— Soldats! me jurez-vous sur l'honneur qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle?

— Nous le jurons! répond le régiment tout d'une voix.

— Me jurez-vous que vous seriez tous morts pour la reprendre si vous l'aviez su?

— Oui! oui!

— Et vous garderez bien à l'avenir celle que je vais vous donner, car, vous le savez, un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu!

Des acclamations frénétiques répondirent cette fois.

— Eh bien, donc, dit l'empereur en tendant la main, je consens à recevoir ces drapeaux et à vous rendre une aigle. Quant à vous, commandant, ajouta-t-il d'un ton moins sévère que la première fois, vous viendrez me trouver après la revue; j'ai à vous parler.

A peine cette inspection était-elle terminée, que le chef de bataillon était en présence de Napoléon.

— Ah! ah! monsieur, je suis bien aise de vous voir, lui dit-il en lui rendant son salut et en l'attirant un peu à l'écart : c'est votre bataillon qui a faibli hier?

— Sire, les Russes nous pressaient de si près, qu'il nous a été impossible d'exécuter nos feux avec ensemble.

— Toujours des prétextes, des excuses...

— Sire, ce n'est pas ma faute si je ne suis pas tué! reprit l'officier avec une sorte d'humeur.

— Ah! commandant, que me dites-vous là! vous me comprenez mal. A Dieu ne plaise que je vous fasse le reproche d'être aujourd'hui sain et sauf; au contraire, j'en suis enhante; seulement je voulais vous rappeler que c'est à vous autres, messieurs les chefs de bataillon, à donner l'exemple, à soutenir le moral de vos soldats : les vôtres ont eu peur.

— Sire! s'écrie le brave officier en reculant de deux pas, les lèvres pâles et agitées; sire, je crois avoir fait mes preuves hier, et lorsque Votre Majesté me...

— Vos soldats ont eu peur, vous dis-je! répète encore Napoléon en élevant la voix et en fixant sur le commandant des yeux étincelants. Je m'y connais ce me semble, et il n'y a que des lâches ou des menteurs qui puissent se vanter de n'avoir pas eu peur, au moins une fois en leur vie. Comprenez-vous maintenant?

Puis, se rapprochant doucement de l'officier, il avise au collet de son habit une déchirure qui a noirci la couleur tranchante du drap.

— Qu'est-ce cela? lui demande Napoléon avec un sourire plein d'intérêt, en même temps qu'il fourre un de ses doigts dans cette déchirure; voilà une bontoumière qui n'est plus d'ordonnance aujourd'hui.

— Je ne sais..., répond le commandant d'un ton d'indifférence : c'est peut-être un trou...

— Et cette épaulette? continue Napoléon toujours du même ton; voyez dans quel état elle est! Il vous en faut une autre, monsieur.

En effet, la moitié de l'épaulette avait été enlevée par un biseaien; il n'en restait que la torsade, à laquelle pendaient encore quelques graines d'épinards écrasées.

— Sire, peut-être est-ce une balle, répond l'officier sans avoir l'air d'attacher aucune importance à ces preuves irrécusables de son courage.

— Oui, une balle qui a fait un trou : c'est cela... Un moment, monsieur, vous êtes bien pressé, dit Napoléon avec impatience parce que le commandant avait fait mine de vouloir se retirer; j'ai encore quelque chose à vous dire.

Puis, fourrant de nouveau son doigt dans la déchirure du collet, qu'il élargit encore davantage, il continue :

— Ce soir, monsieur le colonel, après avoir assisté à l'appel et avoir fait l'inspection de vos hommes, vous irez trouver Berthier de ma part, et vous lui direz de vous donner une rosette pour boucher ce trou-là.

Napoléon, voyant que celui-ci s'attendrissait, se bâta d'ajouter :

— Allons, soyons calme! pas d'enfantillage. Allez, et faites en sorte de ne pas vous faire tuer, comme vous aviez l'air tout à l'heure de m'en faire la menace, à moi votre empereur, à moi qui vous aime et vous apprécie mieux que personne. Est-ce là de la générosité? .. Hum! mauvaise tête!

Et, après lui avoir légèrement tiré la moustache, il lui tourna brusquement le dos, sans doute pour éviter une scène de sensiblerie, comme il le disait, et rejoignit le groupe de ses maréchaux.

La garde impériale était restée en bataille sur le même terrain. Berthier le fit observer à l'empereur en lui disant :

— Sire, qu'ordonne Votre Majesté?

A ces mots, Napoléon regarda fixement le major général :

— Mais, monsieur le maréchal, lui répondit-il avec étonnement, il me semble que je n'ai rien à ordonner; la garde me suivra : ne m'accompagne-t-elle pas toujours?

— C'est que depuis plus de quatre heures qu'elle est sous les armes, reprit Berthier avec beaucoup de ménagement, elle ne doit pas avoir chaud, ajouta-t-il en tâchant de sourire.

— Vous avez toujours été frileux! répliqua Napoléon, visiblement piqué de la remarque; je sais le moyen de la réchauffer, monsieur le maréchal; suivez-moi.

Napoléon se dirigea vers les deux régiments de la vieille garde, qui depuis leur arrivée n'avaient pas rompu une seule fois leurs rangs. Lorsqu'il ne fut plus qu'à cent pas d'eux, les soldats s'alignèrent, et au commandement de : *Présentez vos armes!* les tambours battirent au champ, les aigles s'inclinèrent; l'empereur mit la main à son épaule, et sauta en pressant le pas; au centre, et en avant de leur régiment respectif, les colonels firent leur salut d'usage avec leur épée; Napoléon leur rendit ce salut en se déclinant une seconde fois; enfin, arrivé à dix pas, il fit signe aux tambours de cesser, et, s'adressant aux colonels, qui étaient venus au-devant de lui :

— Messieurs, leur dit-il d'un ton de bonne humeur, nous ne sommes pas ici dans la cour des Tuileries, je ne viens pas vous passer en revue; c'est une visite que je fais à vos hommes : faites mettre l'arme à volonté.

Le commandement de : *Attention!*... *Reposez vos armes!* fut encore répété par les chefs de bataillon! alors l'alignement éprouva comme une faible oscillation, de légers chuchotements se firent entendre; mais à ce troisième commandement : *Fixe!* le plus grand silence succéda aux causeries, et toute la ligne reprit son immobilité première. Alors Napoléon s'approcha tout à fait de la ligne de ses soldats, et parcourut le premier rang. Aux uns, il fit un petit salut de tête; aux autres, il dit : *Bonjour, bonjour!* à ceux qu'il connaissait plus particulièrement, il adressa quelques paroles; en passant devant les nouveaux, il se contenta de dire : *Bien, bien!* mais, arrivé à l'extrémité du bataillon, il se retourne brusquement; il avait aperçu un ancien qui, comme quelques-uns de ses camarades, avait placé son fusil entre ses jambes, et soufflait dans ses doigts en frappant ses coudes l'un contre l'autre. Le bruit du souffle de cet homme ressemblait à celui produit par un soufflet de forge, et ce bruit seul avait attiré l'attention de Napoléon, qui revint sur ses pas :

— Qu'est-ce que ces manières-là? dit-il doucement à ce grenadier en imitant sa pantomime? est-ce que tu as froid? Fi donc! ce n'est pas d'ordonnance.

Le vieux soldat saisit aussitôt son fusil à la seconde capucine, et, appuyant le petit doigt de sa main gauche sur la couture de sa culotte, releva la tête en cherchant à mordre de sa lèvre inférieure l'extrémité des moustaches que le givre avaient métamorphosées en de petits glaçons; il le regarda fixement l'empereur sans lui répondre. Napoléon ne put s'empêcher de sourire, mais il reprit bientôt d'un ton qui n'avait rien de plaisant :

— J'ai chaud, moi!

— Il est possible, mon empereur, répondit alors le grenadier avec le plus grand sérieux et sans changer de position; mais il est sûr et certain que la froid pique un peu, et que nous n'avons pas, comme vous, l'avantage d'être incombustibles et imperméables.

A ces mots, l'empereur rit tout de bon, et tous ceux qui se trouvaient à ses côtés en firent autant, sans trop savoir pourquoi, attendu qu'aucun d'eux n'avait bien compris les paroles du soldat. Napoléon continua son chemin en disant d'un ton bref :

— Tout le monde se chauffera ce soir.

Arrivé à la tête du 4^e bataillon, la musique fit entendre l'air de la victoire est à nous! L'empereur regarda Berthier, et lui dit en souriant encore :

— Voilà un air de circonstance bien fait pour réchauffer le cœur de ceux qui ont l'onglée.

Pu s'après s'être arrêté un moment devant le magnifique tambour-major de son 1^{er} régiment de grenadiers, qu'à cause de son immobilité et de la richesse de l'uniforme on aurait pu comparer au plus beau modèle de Curtius, il retourna tranquillement au feu de son bivac, toujours les deux mains dans les poches de sa redingote. Enfin il monta à cheval, et, suivi de son brillant état-major, il reprit au pas le chemin du château du prince de Kauniz. Pendant ce temps, la garde avait rompu ses lignes pour se former en colonnes serrées, et s'était mise en marche en accompagnant la musique des cris de vive l'empereur!



A peine s'était-il installé au camp de Boulogne, en 1805, que Napoléon reçut un grand nombre de projets qui tous avaient pour but les moyens d'effectuer, plus sûrement et plus promptement, la descente en Angleterre.

Parmi ces faiseurs de projets, il faut citer M. Quatremère Disjovial, frère de M. Quatremère de Quincy, dont le nom devint européen après

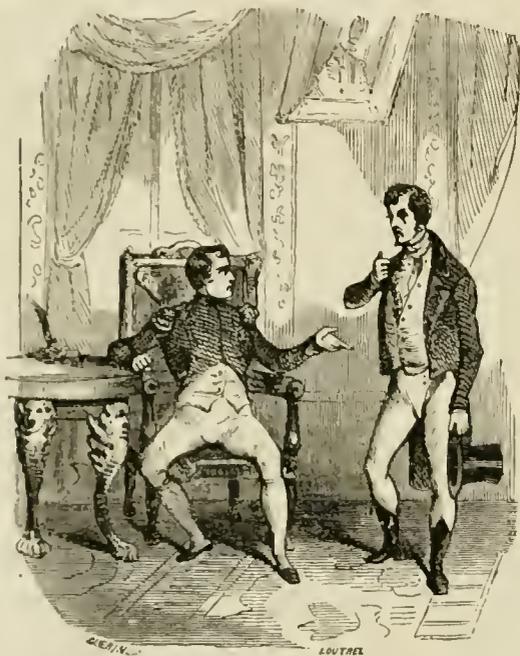
la restauration, comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et des beaux-arts. M. Disjonval avait enfin trouvé le moyen de faire arriver une partie de l'armée en Angleterre sans qu'elle eût à craindre ni les bourrasques, ni les attaques. Déjà l'auteur de ce fameux projet avait été poliment éconduit par la plupart des chefs de l'armée ; mais, lui, ne s'était pas tenu pour battu. Napoléon une fois à Boulogne, il avait songé à Davoust, qui ne l'avait jamais vu et qui ne le connaissait pas. Il alla donc trouver le maréchal à Ostende, et lui présenta son mémoire au moment où il achevait d'inspecter la magnifique division commandée par le général Friant, en lui adressant ce compliment qu'il avait adressé déjà à tous les autres chefs de l'armée :

— Monsieur le maréchal, les choses grandes et gigantesques ne peuvent être comprises que par des hommes comme vous ; voilà pourquoi je viens trouver Votre Excellence, de préférence à tout autre.

A quelques jours de là, Napoléon, rentrant une après-midi à la baraque impériale, trouve près de la porte M. Quatremère, qui l'attendait pour lui présenter la lettre du maréchal. L'empereur y jette les yeux et dit au solliciteur avec bienveillance :

— Mais, monsieur, ce n'est pas tout ; d'après ce que je vois, vous avez encore quelque chose à me remettre ?

— C'est vrai, Sire ; les choses grandes et gigantesques ne peuvent être comprises que par des hommes comme Votre Majesté, voilà pourquoi je prends la respectueuse liberté de m'adresser à elle, de préférence à tout autre.



Napoléon et M. Disjonval.

Napoléon fit une légère inclination de tête. M. Disjonval lui remit, avec un humble salut, un gros rouleau de papier doré sur tranche, et élégamment orné de lavers bleues, roses et blanches, en disant :

— Sire, le moyen que je propose est le seul pour faire arriver sans péril la brave armée de Votre Majesté en Angleterre. Le procédé n'est pas ordinaire, mais il est économique. Sire, je supplie Votre Majesté de lire attentivement ce projet, qui doit donner à la science de l'histoire naturelle une impulsion immense.

Napoléon jeta à M. Disjonval un regard de défiance ; on lui avait déjà présenté tant de projets !... Mais bientôt sa figure reprit son calme ordinaire, et, reculant de deux pas :

— C'est bien, monsieur, répondit-il ; je lirai avec attention.

Et il fit un petit salut de la main.

Le soir, après avoir parcouru la volumineuse correspondance venue de Paris, et signé le travail de la journée, l'empereur, debout devant la cheminée de son cabinet, lut avec étonnement ce qui suit : « Enfin le moment est venu de conquérir l'élément perlide de l'eau, et d'en faire servir les habitants à la gloire de la nation française ! Si le bouf « laboure pour l'homme, si le chien chasse pour lui, si le cheval le « porte au milieu des combats, si l'homme, en un mot, a su rendre « tous les animaux de la terre tributaires et esclaves de sa puissance « et de sa volonté, pourquoi n'essayerait-il pas de dresser à une pa- « reille obéissance certaines classes de poissons, et notamment les « marsouins ? »

— Oh ! oh ! fit l'empereur en rapprochant les bougies placées sur le manteau de la cheminée, voilà du nouveau ! Où diable veut-il en venir avec ses marsouins ?

Et ayant aspire longuement une prise de tabac, il continua sa lecture. « Ce cétacé n'est autre que le dauphin dont parlent les an- « ciens, etc. »

Dans des notes particulières, l'auteur dérivait fort minutieusement comment on devait s'y prendre pour habituer le marsouin à la bride et au mors ; en définitive, il indiquait tout l'équipement du dauphin, car il tenait à ce nom poétique. Il avait même prévu le cas où le marsouin, une fois en route, c'est-à-dire en pleine mer, viendrait à rencontrer quelques vieux amis avec lesquels il sentirait le besoin de renouer connaissance : dans ce cas, le plongeon du cavalier et de la monture eût été inévitable. Pour obvier à cet incident, M. Disjonval proposait d'ajouter à l'équipement du *marsouin-cheval* deux énormes vessies gonflées d'air et attachées à l'arçon de la selle pour remplacer les fontes de pistolets... Tel était en résumé le contenu du mémoire, que Napoléon ne lut pas jusqu'au bout ; croyant même que l'auteur avait voulu le mystifier, il jeta le manuscrit loin de lui. Dans un premier mouvement, il avait mis la main sur le cordon d'une sonnette afin de donner des ordres sévères à l'égard du malencontreux auteur, lorsque, se prenant bientôt à sourire de pitié, il ramassa le cahier en disant :

— Bah ! c'est un fou ! ne nous montrons pas plus fou que lui.

Et il jeta le manuscrit au feu. Le lendemain matin, après avoir visité les travaux comme à l'ordinaire, il ramena avec lui pour déjeuner l'amiral Bruix, le maréchal Davoust, qui revenait d'Ostende, l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Sganziro, et le général Faultrier, qui commandait le matériel de l'artillerie ; il leur dit d'un air de mystère, tandis qu'il était encore à table avec eux :

— Parbleu ! messieurs, vous seriez bien étonnés si je vous présentais un de ces jours un escadron de tritons parfaitement équipés, montés et disciplinés ! Vous avez beau faire creuser des bassins, couler des canons ; personne de vous, je gage, n'a encore songé à lever un régiment de cette espèce-là ? Qu'en dites-vous, Davoust ?

A ces mots, tous les convives se regardèrent sans trop savoir ce qu'il fallait penser, excepté pourtant le maréchal, qui baissa la tête en se piquant les lèvres.

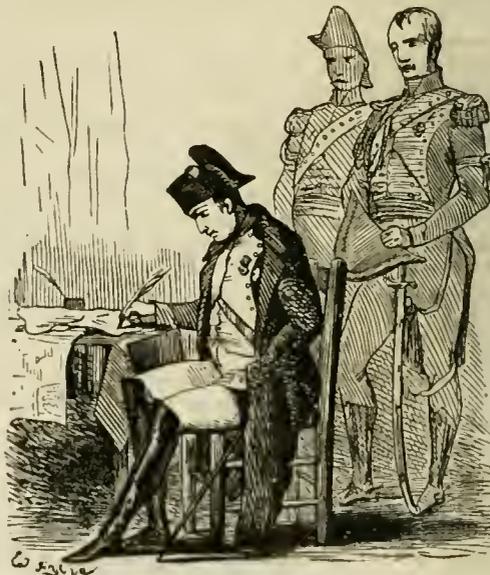
— Oui, reprit l'empereur d'un ton badin, un régiment de *cavalerie romaine* imperméable et incombustible.

Et il racouta, en souriant, quel étrange projet lui avait été soumis la veille. Dès les premiers mots, Bruix rit aux éclats ; Sangzin parut réfléchir et Davoust resta impassible.

— Sire, dit le général Faultrier, saisi d'une sainte indignation. Votre Majesté ne peut permettre qu'on se moque journellement de nous avec autant d'audace ; l'auteur de ce stupide projet doit être livré à la gendarmerie, et conduit de brigade en brigade à Paris pour...

— Pour être enfermé à Charenton, n'est-ce pas, général ? interrompit Napoléon avec vivacité. Et pourquoi ? parce qu'il a un petit coup de marteau sur la tête !... Parbleu, ajouta-t-il en jetant un regard sévère au maréchal, s'il me fallait faire enfermer tous ceux qui viennent ici me présenter ici leurs idées sangreuses et leurs projets absurdes, il me faudrait ajouter une aile de plus à mon chapeau de Vincennes.

EMILE-MARCO-DE-SAINT-HILAIRE.



GRETCHEN.

(Suite.)

Lucas de Heere, en sa qualité d'élève amateur et millionnaire, était plus souvent hors de l'atelier que dedans ; mais, par une bizarrerie dont il plaisantait lui-même, il ne s'éloignait pas du lieu de ses singulières études. On le voyait sans cesse se promener sur le quai, et cela seulement, de long en large, depuis le fleuve jusqu'aux murailles ; depuis la porte de Franc Floris jusqu'au hangar du forgeron. Alors, pour passer le temps, tantôt il échangeait quelques paroles de galanterie avec Gretchen ou avec dame Flora, presque toujours assises sur le balcon de marbre : tantôt il entraînait chez Quintin Maetsyns, et restait de longues heures à causer amicalement avec lui. De là naquit une amitié sincère entre le protecteur et le protégé. Jusqu'au jour de la mort de sa mère, celui-ci n'avait été qu'un ouvrier obscur, inconnu et même presque misérable, car la nature ne l'avait pas créé pour le rude métier qu'il exerçait. Maetsyns était un jeune homme petit et frêle, pâle et blond, aux manières craintives et délicates, à la physionomie triste et intelligente.

Lucas comprit tout cela, et donna le conseil à son nouvel ami d'ouvrager, de ciseler le fer, au lieu de forger sans cesse et de se livrer à un travail au-dessus de ses forces. S'agissait-il de manier quelque pièce un peu pesante, de Heere appelait Pourbus, et le bon Pourbus se chargeait de la besogne en souriant, car le fer semblait de la plume entre ses mains vigoureuses. Cette amitié, ces secours, rendirent à Quintin la force et le courage : d'un autre côté, Lucas insistait sans relâche ; enfin, le forgeron résolu de devenir artiste, et l'ami consentit à obéir à l'ami.

Le moment était bien choisi, car peu de temps après l'occasion se présenta d'elle-même. La fête de Pâques approchait, et, suivant un vieil usage, les lépreux, qui, ce jour-là seulement, pouvaient sortir de l'affreux cimetière, leur vigoureux asile, devaient offrir au peuple des petites images de saints. Le peuple, en revanche, leur faisait des aumônes, et cela toujours en nature, puisque ces malheureux allaient rentrer pour toute une année dans l'enceinte que nul ne devait franchir. Maetsyns, sans autre guide que son instinct et son génie, osa tenter l'entreprise, et le jour de Pâques, les lépreux présentaient à la foule étonnée des petites statuettes de fer, chefs d'œuvre d'expression, de grâce et d'élégance. Tel fut le commencement de la fortune et de la renommée du maréchal d'Anvers.

Une fois ce premier pas franchi, le succès marcha vite. La mode s'éprit des ouvrages de Quintin Maetsyns, le peuple lâcha la bride à son enthousiasme, et bientôt les hommes sérieux et savants vinrent confirmer cette réputation de leur incontestable suffrage. Alors, nobles et riches, tous voulurent avoir des statuettes du forgeron. Le fer, travaillé par ses mains habiles, atteignit le poids de l'or, et bientôt des commandes importantes arrivèrent de toutes parts. Les abbayes, les églises, les cités vinrent frapper à la porte du hangar des rives de l'Escaut. De tous ces ouvrages, deux seulement sont arrivés jusqu'à nous : la balustrade à jour du collège de Louvain, et la cage du puits que l'on inaugura le 44 juin 1542, sur la place de la cathédrale d'Anvers.

Toute cette gloire, tous ces triomphes n'avaient pas changé le cœur de Quintin Maetsyns : il aimait toujours Lucas de Heere, il adorait Gretchen plus que jamais !... Sa timidité, sa modestie étaient encore les mêmes. Personne n'avait son secret, et Lucas ne soupçonnait rien de cet amour muet et profond. En parler à Gretchen était un effort impossible ; à dame Flora, si dédaigneuse et si fière... encore moins. A Franc Floris ;... il y songeait bien quelquefois, mais sans oser se l'avouer à lui-même.

Ce jour-là cependant, lorsque, soutenu par des échevins, il était monté sur le cheval du brasseur Knips, le bruit des ap-

plaudissements et des houras lui avaient donné une minute d'ivresse et d'audace. Il venait pour la première fois de regarder en face Gretchen, et ce regard disait tous les secrets de son cœur. Maetsyns crut rêver en lisant dans les yeux bleus de Gretchen ce qu'il sentait écrit dans ses yeux. Mais non !... il ne se trompait pas, et si l'ami Crispin Vandembroeck se fût trouvé près de lui, il n'eût pas mieux demandé que de le convaincre.

Maetsyns s'efforçait de douter encore, c'était en vain ; un instinct secret lui disait de tout espérer, et cet instinct-là finit toujours par avoir raison. Aussi, comme il était heureux, ravi ! Toutes les choses de la terre n'occupaient plus sa pensée. Il avait oublié le triomphe ; il n'entendait plus les houras de la foule ; il ne se sentait pas avancer sur le cheval du brasseur Knips ; il ne voyait ni les échevins, ni le bourgmestre, ni l'archevêque de Malines, ni même son ami Lucas de Heere qui le saluait de loin avec des cris joyeux.

Une seule image remplissait son horizon, c'était l'image de Gretchen, le regardant du haut de son balcon de ce regard qui l'avait enivré, qui l'enivrait encore ; une seule idée envahissait sa tête : aller se jeter aux pieds du vieux Franc Floris, et lui demander sa fille.

Au fait, c'était là le parti le plus sage, et la démarche la moins effrayante. Pour être de cet avis, il est nécessaire de faire connaissance avec Franc Floris.

Il y avait eu trois hommes bien distincts dans Franc Floris. Très-jeune encore, il jouissait déjà de la fortune et de la célébrité, grâce aux leçons de l'habile Lambert Lombard. Aussi sa reconnaissance envers son maître ne se démentit jamais, et plus tard il eut le courage de supporter respectueusement et sans murmure les insultes du vieillard auquel il devait tout. Il poussa même cette sainte et sévère vénération jusqu'à chasser sans pitié de son école tous ceux de ses élèves qui se permettaient des représailles envers cet ennemi jaloux et insensé.

Pendant la première période de sa vie, Franc Floris eut cette existence de gentilhomme, dont Van-Dyck devait, un siècle plus tard, promener dans toutes les cours de l'Europe, la galanterie vagabonde et l'élégante originalité. On voyageait peu à cette époque ; mais cependant la visite qu'Antoine de Messine était venu rendre, vers l'an 1440, à Jean de Bruges, pour lui demander les secrets de la peinture à l'huile, avait ouvert aux artistes flamands les chemins de l'Italie. Floris remplit Rome tout entière du bruit de ses aventures et de ses folies, qui même, dit-on, le forcèrent à retourner vers l'Escaut un peu plus tôt et plus vite qu'il n'eût voulu.

C'est alors qu'il arrive à Bruges, où il rencontre Flora Van Claer, la plus belle de toutes les Brugeoises, dont la beauté a fait dire que Bruges est une colonie du ciel. Flora, moitié Flamande, moitié Castillane ; Flora, fille de la veuve d'un hidalgo et du plus riche tisserand des bords de l'Escaut. Franc la voit, l'aime, l'épouse, et vient se fixer à Anvers, sa patrie.

Ici commence la seconde phase ; à Van-Dyck succède l'hospitalité princière, le faste royal de Rubens. C'est la période des fêtes et des festins, où viennent s'asseoir les comtes de Horn, d'Egmont et le prince d'Orange lui-même. Cela dure jusqu'au jour où l'époux de la noble Espagnole s'aperçoit, mais un peu tard, dit-on, que ces relations-là sont dangereuses pour son honneur et sa tranquillité ! Floris rompt assez brutalement avec ses puissants amis, et la scène change de nouveau. La défiance a chassé le bonheur, l'artiste déserte le foyer conjugal, et c'est à la taverne qu'il transporte ses pénates outragés. Ce n'est plus Van-Dyck ni Rubens ; la vieillesse arrive, l'embonpoint le déforme, la débauche le dévise. Au bout de quelques années, il est devenu le plus célèbre buveur de Flandre. L'élégant et spirituel artiste fait place au rouge et gros Silène. La belle Flora se dépote, mais on lui répond :

— Je vous ai passé le prince d'Orange, passez-moi la bière de Louvain.

Il faut se taire et obéir. Bientôt la perle de Bruges devient une prude sèche et orgueilleuse ; mais peu importe à Franc : il a arrangé sa vie et réglé son travail ; sept heures par jour, ni plus

ni moins, quatre le matin, trois le soir. Dans l'intervalle on est certain de le trouver à la taverne du Hanap de Flandre. Là, il s'enivre, puis retourne à son atelier, où l'ivresse lui inspire ces touches étranges et hardies qui étonnent et transportent tous les regards qui s'arrêtent sur ces tableaux. C'est le génie dans toute sa puissance, c'est la nature dans toute sa vérité.

Néanmoins le cœur de Franc n'a pas été noyé dans le déluge continu qui inonde sa poitrine : Gretchen est l'idole du vieux buveur, et l'artiste rajeuni retrouve toute son élégance, toute sa poésie dans les yeux bleus et les lèvres roses de sa fille.

Tel était Franc Floris, tels étaient tous les personnages de cette histoire dans la matinée du 44 juin 1542.

III.

En vain le bruit de la foule, en vain les pompes de la cérémonie avaient passé devant l'atelier de Franc Floris, il n'avait pas daigné entr'ouvrir sa porte et se déranger de son travail. Était-ce indifférence?... Était-ce un peu de jalousie!... On ne peut hasarder que de simples conjectures; toujours est-il qu'il n'avait pas bougé de la haute et double échelle qui pliait sous son poids. Il achevait alors son tableau de la chute des Mauvais Anges, la toile la plus riche et la plus belle qui soit sortie de ses mains. Du reste, la comparaison était facile, car tous les chefs-d'œuvre du maître peuplaient son atelier. Par une fantaisie bien naturelle, Floris ne voulait pas se séparer de ses œuvres; et l'acheteur devait accepter comme condition de ne les enlever qu'après la mort de l'auteur. Aussi tous étaient là, appuyés à la muraille: les quatre scènes de la vie de saint Luc, les deux gigantesques allégories exécutées pour l'entrée à Anvers du roi Charles V, et tant d'autres dont s'honorent à cette heure les musées de la Hollande et de la Belgique. Ils étaient là, comme de vieux amis, et semblaient rayonner ce jour-là d'une gloire divine au soleil du printemps, qui les inondait de feux et de lumière.

Cependant Franc Floris venait d'être interrompu par la visite toujours assez mal reçue de l'acariâtre et vaniteuse dame Flora; heureusement Gretchen l'accompagnait; et le père avait étouffé la mauvaise humeur de l'époux. Comment aurait-il pu murmurer?... Gretchen ne venait-elle pas de courir vers lui et de gravir lestement les premiers échelons? Le vieillard s'était penché à son tour, et sa barbe blanche argentait les cheveux blancs de la jeune fille, tandis qu'il embrassait avec ivresse ses joues fraîches et vermeilles.

Ce groupe était ravissant; mais dame Flora ne fut pas de cet avis, car elle s'écria aussitôt d'une voix aigre et sèche :

— Gretchen!... cela n'est pas convenable.

— Comment, répondit brusquement Floris, il n'est pas convenable que ma fille vienne embrasser son père? Voilà du nouveau!... Quel mal voyez-vous donc à cela, madame!...

— Je ne parle pas de la chose en elle-même, mais bien de la façon dont elle est faite. Il faut en tout de la tenue, de la décence. Un père avant tout est un homme; c'est donc lentement et les yeux baissés qu'on doit lui présenter le front, le front... vous m'entendez, monsieur?... le front seulement. Voilà comme on s'acquitte de ce devoir filial, et non pas en courant, en grim pant, pour présenter ses joues, comme une fille de portefaix ou de matelot. Fi donc!... Ce n'est pas ainsi que m'a élevée la noble Castillane, ma mère!... Son précieux sang coule dans les veines de Gretchen, et je veux que Gretchen se conduise en fille bien née.

— Eh morbleu! madame, mieux une fille est née, plus elle doit de reconnaissance à son père, et plus elle doit lui témoigner d'amitié. Voilà mes principes, à moi; et c'étaient, je pense, ceux du brave tisserand votre père, un joyeux compère, ma foi!... fort peu noble, et qui ne s'est jamais avisé de ces distinctions délicates.

— Monsieur!...

— Madame!...

— Vous me perdrez ma fille... à moins que le ciel ne lui envoie un époux digne de sa naissance, de sa fortune et de sa beauté.

— De sa fortune, très-bien; de sa beauté, encore mieux; de sa naissance, ceci est une autre question, et vous trouverez bon que je la traite en temps et lieu sans vous consulter le moins du monde.

— Et moi, monsieur, je suis venue aujourd'hui pour vous entretenir sérieusement à ce sujet; écoutez-moi donc, je vous prie.

— Que tous les diables!...

— Oh! pas si fort, monsieur... j'ai les nerfs malades... ne me répondez pas sur ce ton-là, je vous en prie...

— Peste! je respecte vos nerfs, vous savez... et je vous répondrai aussi bas que vous voudrez... je ferai mieux, je ne vous répondrai pas du tout... vous pouvez commencer.

— Le sang dont je sors, monsieur Floris...

— Attendez... Un seul mot, pardon... Gretchen, embrassez-moi... sur les joues, ma fille... Bien, et l'autre donc?.. sur toutes les deux... A la bonne heure!... Maintenant, assieds-toi là, sur cet échelon; j'ai du génie quand je te regarde en travailant... Là, c'est fait... Nous vous écoutons, madame; allez...

— Vous conviendrez, certes...

— Pardon encore une fois... une simple observation... Il est un peu plus de neuf heures.

— Eh bien, monsieur!...

— Eh bien, voilà tout... Allez, maintenant, allez...

Cette scène d'intérieur avait son côté burlesque et son côté touchant. Impossible de décrire le charme du groupe formé par Floris et sa fille au sommet de la haute et double échelle. Le vieillard, gros, rouge et souriant, avait cet air bonhomme et malin qui réjouit le regard. Enveloppé des plis de sa large cape brune, coiffé jusqu'aux sourcils d'un bonnet de fourrure dont les poils se mêlaient aux poils de ses cheveux gris et de sa barbe blanche, le père, radieux, se tenait debout, le pinceau d'une main, la palette dans l'autre. Au revers de l'échelle, Gretchen, à demi tournée vers le cheval, semblait plutôt suspendue qu'assise en face du peintre, dont elle suivait le travail avec une attentive curiosité. Bientôt elle parut surprise; puis elle rougit et leva sur Franc ses grands yeux bleus, tout pleins de craintes et de reproches. Aussitôt Franc se pencha par-dessus l'échelle et l'embrassa. La jeune fille fit un mouvement boudeur, auquel le vieillard ne répondit qu'en clignant les yeux du côté de dame Flora, et en mettant un doigt sur ses lèvres; puis il se remit à l'ouvrage avec un de ces sourires espiègles qui font parfois ressembler les vieillards à de grands enfants déguisés. Plusieurs fois ce manège se renouvela, et chaque regard de plus en plus sévère, valait à Gretchen un baiser qu'elle cherchait à éviter, et qui tombait tantôt sur son cou blanc, tantôt sur ses joues roses, tantôt enfin au pied de l'échelle, et là se tenait dame Flora, qui certes n'avait pas envie de le ramasser. Gretchen finit par rire, et devint ainsi la charmante complice de la malice à laquelle Floris travaillait sans doute en cet instant.

Rien de gai, de touchant, de gracieux comme cette petite comédie, dont le théâtre était une tremblottante échelle.

Quant au rôle burlesque, c'était dona Flora qui se chargeait de le remplir, et la bonne dame n'avait cependant guère envie de rire. Longue, maigre et sèche, elle se tenait roide et droite dans sa robe de velours noir à corsage en pointe. Sa tête jaune et revêchée ne dérangeait pas un seul des plis de la fraise haute et empesée où elle disparaissait à demi, comme un bouquet fané dans un cornet de papier blanc. On eût dit une statue, un cadavre, une momie, si elle n'eût pas parlé; mais elle parlait, dieu merci!... Elle parlait gravement, sans relâche, sans colère; et elle eût, je crois, parlé toujours, si Franc Floris ne se fût pas enfin décidé à l'interrompre en lui disant :

— Mille pardons, madame!... Mais je viens d'entendre sonner l'horloge de la cathédrale.

— Eh bien, monsieur!...

— Eh bien?... Voilà bien près d'une heure, que j'ai le plaisir de vous entendre. Peu d'avocats plaident aussi longtemps, et... aussi éloquemment; et quelque privé que je sois de vous écouter davantage, je crois la cause suffisamment développée.

— Peut être?... mais avant d'aller plus loin, qu'avez vous à répondre?...

— Vous seriez de force à aller plus loin?... C'est fort beau; mais quant à moi, qui n'ai pas l'haleine aussi infatigable, je me trouve fort bien où nous en sommes, et je vais vous répondre en peu de mots. Ma fille est ma fille, et moi je suis son père! Ce langage est moins heurté, mais plus concluant que le vôtre. Vous vous préoccupez d'un mari pour Gretchen; ce soin-là me regarde. Vous ambitionnez pour elle un grand seigneur... Perdez cette espérance. Depuis le comte d'Egmont, vous m'avez appris à les haïr. L'époux de ma fille sera un artiste comme moi. Telle est ma volonté. Quant à rouvrir ma maison, à donner des fêtes, à choyer la jeunesse dorée, nous ne sommes plus, ni l'un ni l'autre, d'un âge à faire de pareilles folies. Soyez tranquille, les amoureux viendront d'eux-mêmes; et, tenez, Gretchen a rougi : peut-être sont-ils venus déjà sans que vous vous en doutiez. Croyez-moi, laissons arriver les choses; le moment arrivera toujours trop tôt où je devrai me séparer de ma Gretchen. Voilà ma réponse...

— Mais, monsieur...

— C'est assez!... ne recommencez pas. Vous avez beau vouloir faire la jeune fille, vous devez être fatiguée; et d'ailleurs ce serait parfaitement inutile, n'en parlons plus. Maintenant, à mon tour, permettez-moi de vous soumettre quelques observations. Vous me devez bien cela, n'est-ce pas?...

— Je vous écoute, monsieur.

Il y a environ quinze ans que nous convînmes, et ce d'un commun accord, de séparer nos existences, et, quoique vivant sous le même toit, d'être absolument étrangers l'un à l'autre; en un mot, de faire deux maisons dans une. Moi, je n'avais rien à me reprocher, et vous me saurez gré de taire devant notre fille les incidents qui nous amenèrent à cette extrémité. Vous avez d'abord tenu rigoureusement votre promesse; moi, je m'étais créé d'autres amitiés, d'autres amours. La taverne me consolait du foyer, et mon atelier était un sanctuaire où vous ne mettiez jamais un pied profane!... Vous devez voir qu'au besoin je sais faire aussi des phrases belles et sonores.

— Monsieur!...

— Excusez cette mauvaise plaisanterie, et revenons à ce que je voulais vous dire. Nous vivions ainsi, fort heureux, ma foi; mais voilà que, depuis quelques années, vous vous êtes glissée chez moi sur les pas de votre fille. Cela m'a fort contrarié, je ne vous le cacherais pas... Qui pouvait vous ramener ainsi?... Ce n'était pas l'amour?...

— Monsieur!...

— Non... n'est-ce pas? Il est des choses qui ne reviennent jamais... La jeunesse... la confiance... l'estime... et bien d'autres encore, hélas!... A force de chercher des raisons à ce changement inattendu, j'ai songé que peut-être vous ne vous trouviez pas assez bien chez vous; et c'est alors que, pour mieux vous retenir loin de moi, je vous ai fait construire un palais tout de marbre et d'or. Cela m'a coûté beaucoup et m'a fort peu réussi. Maintenant, vous m'honorez presque tous les jours de vos visites, et, je vous l'avouerai, elles me gênent énormément. Ainsi donc, posons franchement la question : Je souhaite être tranquille, et ne croirai jamais payer assez cher ma tranquillité. Qu'exigez-vous pour me la rendre?

— Consentez à ce que je vous demandais tout à l'heure.

— Cela, non; mais tout excepté cela.

— Cela, et pas autre chose.

— Non.

— Votre refus me désole, vous le savez?

— J'en suis fâché, mais...

— Eh bien, je sais le moyen de vous tourmenter à mon tour.

— Ah! vous le prenez ainsi?...

— C'est vous qui l'aurez voulu!...

— Est-ce votre dernier mot!...

— Vous pouvez en être certain.

— Fort bien... j'accepte la guerre ainsi déclarée, et je veux même imiter votre toute gracieuse franchise. Vous m'avez dit votre plan d'attaque, et je vais vous montrer mes moyens de

défense. Veuillez être assez bonne pour jeter un coup d'œil sur ce tableau.

— Pourquoi cela?...

— Vous avez encore d'assez bons yeux pour le deviner en un instant. Regardez donc, je vous prie.

— Quel tableau?...

— Celui-ci... celui auquel je travaillais tout à l'heure.

— Comment! ces groupes d'hommes nus et enlacs... Quelle horreur!...

— Que voulez-vous?... ce sont des anges, et Dieu les a faits trop beaux pour qu'ils aient besoin d'en rien cacher.

— Des anges, cela?...

— Oui, de deux espèces, il est vrai : les bons et les mauvais. Les bons sont ceux que vous voyez dans les hautes régions, planants et terribles. Vers le bas du tableau, vous devez reconnaître les démons. Ils se ruent, entassés, confondus, rugissants; ils tombent dans ce cratère flamboyant que l'enfer entr'ouvre pour les dévorer. Grâce au brasseur Knips, dont la bière donne vraiment du génie, mon ivresse féconde leur a donné mille formes étranges et fantasques. Tenez, tenez, remarquez celui-ci... le corps seulement d'abord... Vous verrez la figure tout à l'heure. N'est-il pas superbe? Les jambes fanées et velues d'un bouc... un torse de poisson aux écailles rougeâtres et changeantes... un serpent gris et vert l'empanache d'une queue dont il se caresse le sabot... Enfin, pour surmonter tout cet assemblage hétérogène, un cou de vautour hideux et pelé!... Hein! qu'en dites-vous?

— C'est affreux!... Mais quel rapport cette horreur...

— Vous trouvez mon diable affreux? J'en suis enchanté; maintenant, regardez la figure.

— Ah!...

Ce cri fut spontané, terrible; et vraiment il y avait lieu, pour dame Flora, d'être épouvantée, car cette figure, que le malicieux vieillard cachait jusque-là de ses deux mains, c'était celle de sa femme. Oh! mais une ressemblance exacte, parfaite : un portrait vivant, une seconde nature.

La pauvre Flora restait immobile, l'œil fixe, la bouche béante. On eût dit la statue de l'étonnement et de la terreur.

On ne voyait plus les lèvres de Gretchen, tant elle se les mordait pour ne pas rire. Quant au bonhomme Floris, il ne se gênait nullement pour faire éclater sa franche et bruyante gaieté.

— Ah! articulait-il d'une voix triomphante et toujours interrompte par des éclats sans cesse renais-sants; ah! vous vous êtes reconnue, bravo!... Tout le monde fera de même... d'abord mes élèves, qui vont arriver tout à l'heure, votre favori Lucas de Heere en tête... Puis la ville, la province, l'empire, l'univers, qui voudra contempler votre image. Oh! soyez tranquille, toutes les voix s'écrieront à la vue de mon diable : C'est elle, c'est dona Flora!...

— C'est dona Flora!... répéta la malheureuse dame en frémissant.

— On ne parlera plus que de cela dans les tavernes, dans les salons, à la cour même!... Pas un voisin qui ne racontera l'anecdote à son voisin... pas un ami qui ne dira à son ami : Vous ne savez pas? j'ai vu dona Flora! — Moi de même!... — Ah! ah! ah! la pauvre femme!... Elle a un cou de vautour... un corps de poisson... des jambes de bouc... elle a une queue de serpent!... ah! ah! ah! Et malgré tout cela, on la reconnaît si bien!... C'est elle!... c'est dona Flora!...

— C'est dona Flora!... murmura la victime avec effort.

CHARLES DESLYS.

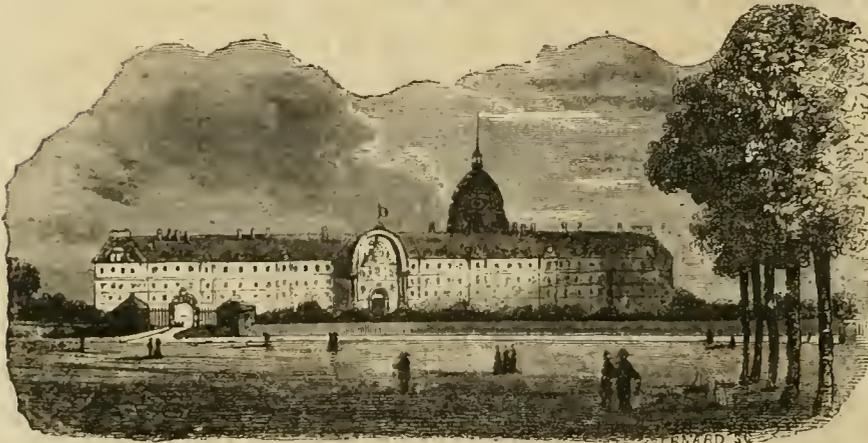
(A continuer.)



PANORAMA DE PARIS.



Chambre des Députés.



Les Invalides.



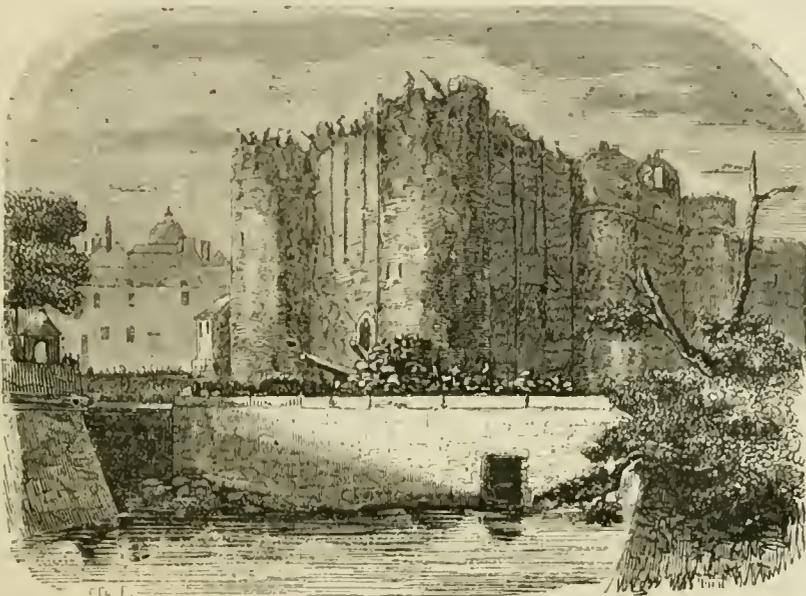
L'arc de triomphe de l'Etoile.

LA PRISE DE LA BASTILLE,

PAR M. LOUIS BLANC.

La Bastille s'élevait à l'extrémité de la rue Saint-Antoine et du boulevard. Forteresse, prison, tombeau, elle se composait de huit grosses tours que liaient entre elles d'épais massifs de maçonnerie et qu'un large fossé entourait. Elle avait été commencée en 1569, sous Charles V. Or, par un destin semblable à celui d'Enguerrand de Marigny, qui, inventeur des fourches patibulaires de Montfaucon, les illustra de son cadavre, Hugues Aubriot, fondateur de la Bastille, fut des premiers à y gémir.

L'aspect de ces lieux était effroyable, et le génie du mal semblait s'être épuisé à en défendre les approches. La cour du gouvernement, ainsi nommée parce que le gouverneur y avait son hôtel, se trouvait située en dehors de la forteresse, en dehors du fossé principal; et cependant, même pour arriver jusqu'à cette cour extérieure, il fallait percer deux lignes de sentinelles, traverser deux corps de garde, passer un pont-levis. De la cour du gouvernement, une longue



zards, de rats monstrueux, d'araignées. De ces cachots, dont l'aménagement consistait en une énorme pierre recouverte d'un pen de paille et qui étaient enfoncées de dix-neuf pieds au-dessous du niveau de la cour, plusieurs n'avaient d'autre ouverture qu'une barbacane dominant sur le fossé où se dégorgeait le grand égout de la rue Saint-Antoine. De sorte qu'on y respirait un air empesté, en compagnie d'animaux hideux, au sein des ténèbres.

Là fut livré aux tourmenteurs ce Mazers de Latude, qui expia par 35 ans de captivité le crime d'avoir, dans l'âge des étourderies, dénoncé à madame de Pompadour un complot imaginaire. Qui ne connaît la merveilleuse histoire de ce prisonnier?

Toute l'Europe à su comment, après une première évasion dont trop de confiance lui enleva le fruit, il parvint à construire, avec des chemises et des mouchoirs effilés, une échelle de cent quatre-vingts pieds de long; comment, suivi de son compagnon d'Alegre, il descendit du haut des tours au plus épais de la nuit; comment il perça, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et les sentinelles à quatre toises de lui, la muraille qui séparait le fossé de la Bastille du fossé de la porte Saint-Antoine; comment enfin, poursuivi au delà des frontières, ressaisi à Amsterdam, il perdit sa liberté reconquise à force d'audace, de persévérance, de génie. Ramené à la Bastille, il fut réduit à passer le rigoureux hiver de 1737, les fers aux pieds, les fers aux mains, couché sur la paille. Pendant qu'il dormait, deux meurtrières de deux poüces et demi de large lui soufflaient au visage un vent glacé qui lui ôta presque entièrement la vue; le froid lui coupa la levre supérieure; ses dents, demeurées à découvert, se fendirent; la racine des



seul, le prisonnier auquel on avait permis d'y venir durant quelques instants contempler la course des nuages ou un coin de l'a-

zur. Ou raconte que Caligula disait à ses bourreaux: « Frappez de manière à ce qu'on se sente mourir. » On se sentait mourir à la Bastille. Un soupirail, pratiqué dans des murs de dix ou douze pieds d'épaisseur et fermé par trois grilles à barreaux croisés, ne transmettait à la plupart des chambres que ce qu'il faut de lumière pour qu'on en regrette l'absence. Il y avait des réduits à cages de fer rappelant le château de Blesis-lez-Tours et les tortures du cardinal de la Balue. Mais rien de comparable aux cachots du bas, affreux repaires de crapauds, de lé-

poils de sa barbe fut brûlée; il devint tout chauve.

Mais qu'étaient ce que ces souffrances physiques des captifs au prix de leurs douleurs morales, de cette agonie sans limite assimilée, sans mesure connue, dont rien ne venait rompre l'écrasante uniformité? Car, le pont-levis de la cour intérieure une fois franchi, c'en était fait du prisonnier. Enveloppé des ombres les plus sinistres du mystère, condamné à une ignorance absolue, formidable, et du délit qui lui était

imputé et du genre de supplice qui l'attendait, il avait cessé d'appartenir à la terre. Plus d'amis, plus de famille, plus de patrie, plus d'amour. Pour lui désormais tout l'univers allait être dans les porte-clefs farouches qui lui apportaient ses aliments ou dans les infortunés dont il devinerait la présence au fracas des portes roulant sur leurs gonds, au grincement des verrous prolongé par le vide sonore des tours. Ce qui n'avait pas d'écho, c'était le bruit des supplications; ce qui ne perceait pas l'épaisseur des voûtes, c'était le son des paroles amies! Il arriva que des enfants portèrent le deuil de leur père sans se douter qu'ils vivaient au-dessus de lui.

Encore si, par un coup de désespoir, on avait pu se faire à soi-même son destin! Mais non: une prévoyance barbare refusait au prisonnier tout moyen de suicide. « On ne laisse à un prisonnier, dit Linguet, ni ciseaux, ni couteau, ni rasoirs. Quand on lui sert les aliments que ses larmes arrosent, il faut que le porte-clefs lui coupe chaque fois les morceaux. » Mourir de faim, cela même ne se pouvait pas. Latude étant resté cent-trente-trois heures sans manger ni boire, ses bourreaux lui ouvrirent la bouche avec des clefs, et lui firent par violence avaler de la nourriture: la vie de chaque victime était probablement considérée comme la propriété des persécuteurs, comme leur proie inviolable. Ainsi donc, à moins d'une caprice de clémence, il fallait vivre à se ronger le cœur. Malheureux! ils étaient si complètement retranchés du nombre des humains, que souvent l'opprimé continuait de crier miséricorde quand l'oppressur se trouvait déjà enterré depuis longtemps. Il y en eut qui, fous de douleur, écœurant de rage, finirent par laisser leur poussière à la Bastille, quoiqu'il ne leur restât plus d'ennemi, et uniquement parce qu'ils avaient été oubliés... Que faisait-on des trépassés? De quelle manière, selon la belle expression de Linguet, « se vengerait-on sur le corps de la fuite de l'âme? » Ce qui est certain, c'est que le corps n'était pas rendu aux parents. Il y avait une Bastille, même pour les morts: c'était Saint-Paul, et on avait soin de n'inscrire sur le registre mortuaire que les initiales des noms, afin de condamner les victimes à un oubli plus noir encore que celui du tombeau.

Toutefois, parmi les habitants de la Bastille on en comptait qui, non-seulement n'avaient pas été étouffés par elle, mais lui avaient communiqué, au contraire, un grand éclat historique. Aux visiteurs favorisés qui allaient chercher dans cette forteresse maudite des sujets de méditation, des souvenirs, on pouvait montrer la plate forme réservée aux promenades mélancoliques du cardinal de Rohan; le cachot où, pour étouffer les hurlements du comte de Lally, Pasquier lui fit mettre un bâillon à la bouche; la porte par laquelle, après trois ans d'une captivité cruelle, La Bourdonnaie sortit réhabilité mais incon-olable et mourant. Une des tours avait fait expier au maréchal de Bassompierre la peur qu'il causait à Richelieu. Une autre tour avait reçu l'homme au masque de fer, enseveli l'épouvantable secret de sa destinée. Les portes d'une troisième s'étaient fermées sur le prévôt de Beaumont, coupable d'avoir connu le pacte sacrilège qui affamait le peuple. Au fond de l'arrière-cour, désignée sous le nom caractéristique de *cour du puits*, le maréchal de Biron avait eu la tête tranchée, et les crocs qui fixèrent au mur son échafaud se voyaient encore.

Biron, Bassompierre, Lally, Rohan, de pareils noms disent assez ce qu'avait de menaçant pour la noblesse l'existence de la Bastille. Aussi les cahiers des nobles demandaient-ils qu'elle fût détruite. La vérité est que, réservée spécialement aux hommes de cour, à ceux qui les approchaient, ou aux gens de lettres, la Bastille était une prison aristocratique. Souvent, lorsqu'on en était sorti, on se vantait d'y avoir été. Les pauvres n'y entraient pas; on les envoyait souffrir à Bicêtre.

Chose éternellement digne de respect, d'admiration, de reconnaissance! Au mois de juillet 1789, le peuple manque de pain, et que demande-t-il! Des armes. Il peut courir à Bicêtre, et quelle forteresse parle-t-il de renverser? La Bastille. C'est qu'il est dans la vie des grands peuples, comme dans celle des grands hommes, des moments d'inspiration souveraine. Ces rudes artisans, ces hôtes incultes des faubourgs, un instinct d'essence divine les avertit qu'à eux aussi appartenait la gloire des emportements chevaleresques; que le premier des privilèges à anéantir c'était celui qui se montrait associé à des tortures, et que la liberté devait s'annoncer par un acte conforme à son génie, c'est-à-dire par un bienfait accordé à ses ennemis. Oui, des plébéiens mettant au nombre de leurs préoccupations les plus ardentes la destruction d'une prison patriote, voilà ce qui n'a pas été assez remarqué et ce qui entoure d'une immortelle splendeur les premiers coups que la Révolution vint frapper.

Le 14 juillet, à la pointe du jour, un inconnu se présentait à Besenval. « Monsieur le baron, lui dit-il d'une voix brève, aujourd'hui les barrières seront brûlées... N'essayez pas de l'empêcher. Vous sacrifiez des hommes sans éteindre un flambeau. » Cet inconnu avait un noble visage, le regard plein de feu, le geste de l'audace. Besenval fut troublé, habilita une réponse qui ne resta pas dans sa mémoire. L'étranger disparut. Que faire? Besenval semblait atteint de paralysie. Il

avait fait construire depuis peu une salle de bains charmante, devenue une des curiosités de la capitale; et ceux de son parti le soupçonnerent d'avoir trop vu dans la révolte de Paris le pillage possible de sa maison.

Or, d'un bout à l'autre de Paris on se préparait au combat. « A la Bastille! » était le mot d'ordre. Personne qui n'eût à son chapeau la cocarde rouge et bleue. De Saint-Denis s'étaient échappés une foule de soldats qui, se mêlant aux groupes, distribuaient des cartouches ou enseignaient aux citoyens le maniement du fusil. On regarda passer avec indifférence des voitures chargées de farine; mais, à la nouvelle qu'un bateau chargé de poudre avait été pris la veille, les rues retentirent d'acclamations passionnées. Du haut des fenêtres, les femmes applaudissaient aux gens armés.

Tous ne l'étaient pas encore: tous brûlaient de l'être. Dès deux heures du matin, l'abbé Lefebvre ayant fait fermer, à l'Hôtel de Ville, la première porte du magasin des poudres, une multitude impatiente était venue la briser à coups de hache, et le prêtre intrépide avait senti ses cheveux effleurés par une balle. Ce qui restait de poudre fut distribué en cornets, mais les ressources ne répondaient ni au nombre des arrivants ni à leur belliqueuse avidité, que rendaient plus farouches les fausses nouvelles, à chaque instant répandues: « Royal-Allemand s'est mis en bataille à la barrière du Trône. — Royal-Cravate massacre tout un faubourg Saint-Antoine. — La rue de Charonne est pleine de sang. — Les régiments de Saint-Denis s'avancent; ils ont gagné la Chapelle. » Les messagers de malheur étaient en général des hommes bien mis. On en remarqua un qui portait un habit bleu orné de brandebourgs en or; il était couvert de poussière, inondé de sueur, et paraissait avoir fait une longue route. Le comité de l'Hôtel de Ville ayant envoyé l'ordre aux districts de sonner l'alarme, les rues furent déparées, des barricades construites, des fossés creusés: Paris fut un camp.

Une masse énorme de peuple s'était portée à l'hôtel des Invalides, cherchant des fusils. Le gouverneur, M. de Sombreuil, paraît à la grille; il demande qu'on respecte en lui les droits de la fidélité, la conscience du soldat. Un courrier vient d'être envoyé à Versailles: ne peut-on attendre son retour? Les assaillants y consentaient, lorsqu'une voix s'élève: « On nous demande du temps pour nous faire perdre le nôtre. » A ce cri, tout s'ébranle. On sante dans les fossés, on désarme les sentinelles; les paroissiens de Saint-Etienne du Mont entrent à la suite de leur curé, devenu chef de bande; le procureur de la ville, Ethis de Corny, donne lui-même les chevaux de sa voiture pour traîner un canon; le caveau où se cachaient les armes est envahi. Mais voilà qu'un bruit de gémissements et d'imprécations se fait entendre. Sur l'escalier, le flot était si considérable, si impétueux, que ceux qui, après s'être armés, remontaient, avaient été violemment renversés jusqu'au fond du caveau, où ils périsaient étouffés. Une épouvantable catastrophe était imminente, car la foule s'amouçait, entraînée par son propre poids. Alors des hommes robustes qui, descendus les premiers, restaient encore debout dans le caveau, se serrent l'un contre l'autre et forcent la multitude non armée à remonter, en lui présentant la baïonnette au visage. En ce désordre extrême, les flambeaux dont on s'était muni pour se guider sous les voûtes s'éteignent, les cris redoublent, il fallut se battre au sein des ténèbres, et le souterrain garda quelques-uns de ceux qui l'avaient affronté. Quant aux personnes qui n'étaient qu'évanouies, on les transporta près du dôme, on les déposa sur le gazon, puis chacun se hâta vers la Bastille.

Il y avait, à cette époque, rue des Boucheries du faubourg Saint-Germain, un restaurateur nommé Duval, chez lequel les principaux agitateurs du Palais-Royal prenaient leurs repas. Tout à coup, la porte de la salle où étaient dressées les tables s'ouvrant avec fracas, un jeune homme se présente, c'était Camille Desmoulins qui revenait des Invalides. Il frappe la terre de la crosse de son fusil en s'écriant: « Nous sommes libres. » fait un rapide récit de ce qu'il vient de voir; et tous ils courent à leurs amis du Palais-Royal, pour les pousser contre la Bastille.

Le gouverneur de cette forteresse travaillait depuis plusieurs jours à des préparatifs de défense. Il avait fait monter des voitures de pavés au haut des tours et construire des pincers propres à abatre les cheminées, dont les décombres devaient écraser les assiégeants. Il fit tailler d'un pied et demi les embrasures, pratiquer des meurtrières, fermer une fenêtre par des madriers de chêne assemblés à rainures et languettes, tirer du magasin d'armes douze de ces fusils de rempart qu'on appelait *amuscettes du comte de Saxe*. Quinze pièces de canon bordant les tours, trois pièces de campagne placées dans la cour intérieure vis-à-vis la porte d'entrée, quatre cents biscariens, quatorze coffrets de boulets sabotés, trois mille cartouches, tel était le matériel de la défense. Il est vrai que la garnison n'était approvisionnée ni de vivres ni d'eau; mais, que le peuple triomphât ou non, le siège bien évidemment ne pouvait être de longue durée. Il est vrai encore que la garnison n'était que de cent quatorze hommes, dont trente-deux Suisses du régiment de Salis-

Samade, et quat'e-vingt-deux invalides; mais, forte comme elle l'était, la Bastille n'avait pas besoin d'un plus grand nombre de défenseurs.

Pour arriver jusqu'au premier pont-levis, dont nous avons parlé plus haut, et qu'on nommait le *pont-levis de l'avancé*, il fallait suivre un chemin tournant bordé à droite par des casernes, à gauche par une rangée de boutiques. Or, ces boutiques étant situées de manière à servir de chemin couvert aux assiégeants, de Launey avait intérêt à les détruire, afin de dégager les approches: il n'en fit rien, parce qu'il tirait un fort revenu de la location. Les écrivains de son propre parti l'ont aussi accusé de n'avoir pas voulu qu'on pointât le canon du côté de l' Arsenal, de peur qu'une petite maison qu'il avait de ce côté-là, et qu'il affectionnait, ne fût endommagée.

Cependant, les alarmes du comité bourgeois de l'Hôtel de Ville se partageaient entre la Bastille et le peuple. Souffrir que le quartier Saint-Antoine restât sous la menace des canons, c'était impossible; et d'autre part, on tremblait de voir le peuple victorieux: car alors il pouvait devenir le maître. Ainsi combattu en lui-même, le comité permanent mit à empêcher la lutte autant d'ardeur que le peuple à la provoquer. Belon, officier de l'arquebuse; Billefod, sergent-major d'artillerie, et Chaton, ancien sergent des gardes françaises, furent donc envoyés par l'Hôtel de Ville au gouverneur de la forteresse, avec mission de lui dire: « Retirez vos canons; donnez votre parole que vous ne commetrez aucune hostilité, et, à notre tour, nous assurons que le peuple du faubourg Saint-Antoine et des environs ne se portera contre la place à aucune entreprise funeste. » C'était disposer bien légèrement de l'indignation populaire: mais dans son impatience d'intervenir, le comité permanent ne calculait pas les obstacles.

La Bastille n'était pas encore serrée de près, quand Belon, Billefod et Chaton y arrivèrent. Aussi furent-ils reçus non-seulement sans difficulté, mais avec courtoisie. De Launey montrait beaucoup de sérénité. « Quoi qu'on ait incendié les barrières, dit-il, j'espère bien qu'on ne viendra pas brûler mes ponts. » Il allait se mettre à table, il y fit asseoir les députés de l'Hôtel de Ville, les entretint familièrement et donna devant eux l'ordre de retirer les canons, ce qui fut aussitôt exécuté.

Au moment où les envoyés du comité permanent se retiraient, un avocat au parlement de Paris vint se présenter au *pont-levis de l'avancé*. Deux bourgeois armés, Toulouse et Bourlier, l'escortaient, et il demandait le gouverneur, au nom du district Saint-Louis de la Culture. C'était ce même Thuriot de la Rosière qui, plus tard, président de la Convention, devait étouffer au bruit de sa sonnette la voix des vaincus de thermidor, et s'attirer cette terrible apostrophe de leur chef: « Une dernière fois, je te demande la parole, président des assassins! »

Bien que la Bastille commençât à être investie de toutes parts, Thuriot n'eut d'abord ni un refus à subir ni une hésitation à combattre. Il frappe, il entre, conduit au gouverneur « Monsieur, lui dit-il, je viens, au nom de la nation, vous représenter que les canons braqués sur les tours répandent l'alarme dans tout Paris. Je vous supplie de les faire descendre. — Ces pièces ont été de tout temps sur les tours, répondit de Launey; je ne puis les faire descendre qu'en vertu d'un ordre du roi. Instroit des alarmes qu'elles causent, je les ai fait retirer et sortir des embrasures. » Thuriot demande à être introduit dans la *cour intérieure*. De Launey refuse; mais, sur la prière du major de Logie, il se décide enfin à faire lever le second pont-levis et ouvrir la grille de fer. La cour intérieure avait un aspect menaçant: les défenseurs de la Bastille attendaient sous les armes, et trois canons étaient prêts à balayer l'avenue. Sans se troubler, Thuriot somma la garnison de se rendre. Elle se contenta de jurer qu'elle ne ferait feu que si elle se voyait attaquée: serment que le gouverneur avait provoqué et qu'il prêta lui-même. Thuriot exige alors qu'on lui montre la position des canons sur les tours. Nouvelles hésitations de de Launey, nouvelles instances de la part de ses officiers; on monte. Les canons étaient effectivement retrés d'environ quatre pieds des embrasures, mais toujours en direction et masqués. Quand on fut parvenu au sommet de la tour nommée de la Razimère, une de celles qui regardaient l' Arsenal, un spectacle s'offrit inattendu, formidable. Tout le faubourg Saint-Antoine s'était ébranlé; il roulait vers la Bastille. De Launey palit, et, saisissant Thuriot par le bras: « Que faites-vous, monsieur? vous abusez d'un titre sacré pour me trahir. — Si vous continuez, repliqua Thuriot d'un ton résolu, je vous déclare que l'un de nous tombera dans le fossé. » De Launey se tut. Du reste, à peine descendu avec le gouverneur, Thuriot dit à haute voix, en présence de la garnison, qu'il était content: qu'il allait faire son rapport au peuple, qui ne se refuserait pas sans doute à fournir une garde bourgeoise pour garder la Bastille, conjointement avec les troupes qui y étaient. Mais le peuple n'entendait pas qu'on gardât la Bastille, encore moins qu'on la gardât avec les Suisses de Sals-Samade; ce que le peuple voulait, c'est qu'on la détruisît. Thuriot exprimait ici les sentiments de la bourgeoisie: il parlait le langage de l'Hôtel de Ville. Aussi, lorsque après avoir paru à la fenêtre du *gouvernement* et harangué de là les emportements populaires, il sortit de

la forteresse, mille imprecations le poursuivirent. Les deux fusiliers qui l'avaient accompagné jusqu'au premier pont-levis venaient d'être emportés par le flux et reflux de la multitude. « Nous sommes trahis! » criaient les plus acérés. Ils entourèrent Thuriot et le reconduisirent au district Saint-Louis la Culture en tenant la hache levée sur sa tête.

Le siège commença. La foule était immense, invinciblement irritée. Le chemin tournant, les rues environnantes, les cours faisant suite aux casernes, le faubourg Saint-Antoine, regorgeaient d'hommes en armes. Des milliers de voix faisaient monter vers le ciel, à travers le bruit des décharges, ce cri impérieux: « Nous voulons la Bastille! » Mais, derrière son double fosse, la Bastille paraissait inaccessible. Deux citoyens courageux, Davanne et Bassain, se laissèrent glisser, du toit d'un parfumeur, sur un mur qui touchait au corps de garde placé au delà du premier pont-levis. Arrivés à ce corps de garde, ils sautèrent dans la cour; deux anciens soldats, Aubin Bonnemier et Louis Tournay, les imitent, et tous ils brisent à coups de hache les chaînes qui retenaient le pont. Il tomba si violemment qu'on le vit rebondir de plusieurs pieds de haut. Un homme fut écrasé, un autre meurtri. Le peuple s'élança en poussant un cri de triomphe.

Mais on n'était encore que dans la cour extérieure, celle du *gouvernement*. Restait, pour aborder la Bastille, le second pont-levis à franchir. Le peuple y courut avec impétuosité, reçoit une décharge de mousqueterie, et recule le long de l'avenue, teinte de son sang. Telle était la confusion que la plupart ignoraient sous quel intrépide effort les chaînes du premier pont s'étaient rompues; ils crurent que le gouverneur lui-même avait donné l'ordre de l'abaisser, afin d'attirer la multitude et d'en faire un plus facile carnage. Ce furent d'inexprimables transports de fureur. Tandis que les uns se rangent contre les murs ou sous les portes, prêts à reprendre l'attaque, les autres repassent le premier pont pour aller répandre par toute la ville l'horrible nouvelle de la trahison commise... De Launey était coupable d'avoir commandé le feu, non d'avoir commis la perfidie atroce qu'on lui imputait, et la justice veut qu'on en lave hautement sa mémoire; mais la rapide adoption de l'erreur qui l'accablait prouve de quelle noirceur Paris le jugeait capable.

Quinze ou vingt blessés avaient été déposés dans diverses maisons de la rue Cérissaye: on en choisit un qu'il n'y avait plus espoir de sauver, et, comme un étendard de vengeance, on le promena expirant sur un cadre. C'était un soldat aux gardes. A cette vue, au récit de la trahison dont on chargeait le gouverneur, ceux qui semblaient avoir hésité coururent aux armes. Un garde des impositions royales, qu'à sa redingote bleue on avait pris d'abord pour un bas officier de la garnison, pousse son cheval jusqu'au milieu de la place de Grève, et dit, d'une voix émue: « Venez, mes amis, venez: Nous allons sauver Paris. » On le suivit en foule. De leur côté, les gardes-françaises s'étaient ébranlés. Un détachement de grenadiers de la compagnie de Ruffeville, des fusiliers de la compagnie de Lubersac, précipitèrent leur marche vers la Bastille, sous la conduite des sergents Warguier et Labarthe. A côté d'eux s'avancèrent deux mille soldats sans uniforme, soldats de la journée, que conduisait au feu le directeur de la blanderie de la reine, Pierre-Auguste Hulin, en qui l'âme d'un chevalier s'unissait à la taille d'un gladiateur. Aux hommes qui le proclamèrent leur chef, il avait dit: « Je vous ramènerai victorieux ou vous me ramènerez mort. On prit deux canons qui étaient sur la place de Grève, et on les traîna au siège.

Au moment où les gardes françaises entrèrent dans la *cour du gouvernement*, un épais nuage de fumée enveloppait la forteresse; du corps de garde de l'avancé, des casernes, de l'Hôtel du gouvernement, s'élevaient des tourbillons de flammes, et plusieurs voitures de fumier, auxquelles Sauterre avait mis le feu, brûlaient devant le second pont-levis. Mais ces voitures embrasées, loin de secourir les assiégeants, ne faisaient qu'embarasser l'attaque. Il fallait absolument éteindre le mouvant incendie, et on ne le pouvait qu'au risque des plus affreux périls, les assiégés ayant pratiqué dans le pont-levis deux meurtrières où se trouvaient placés des fusils de rempart chargés à mitraille. Etie, officier au régiment de la Reine infanterie, et un marchand nommé Beole, se portèrent en avant d'un pas ferme. Deux citoyens, dont on n'a pas conservé les noms, s'élançèrent à leur tour et tombèrent morts. Plus heureux, Etie et Beole parvinrent à retirer les voitures brûlantes, en échappant au danger. Aussitôt le canon fut braqué en face du pont-levis, dont on espérait briser les chaînes. Un fanalre enthousiaste s'était emparé des combattants: l'attaque devint furieuse. Les rues adjacentes étaient remplies de monde. De chaque toit, de chaque fenêtre des maisons voisines on faisait feu. Quelques coups de canons furent tirés de la place, dont on à mitraille; mais l'ardur des assiégeants croissait avec le danger. Au pied de la forteresse se pressaient, confondus dans un même élan, des ouvriers, des marchands, des soldats, des étrangers arrivés de la veille, des prêtres, des femmes. Une jeune fille fut blessée qui, n'ayant pu retenir son amant, était venue combattre à ses côtés. L'espoir était immense, comme le courage. Un ci-

toyen ayant été atteint mortellement, il dit, la tête penchée sur les bras de ceux qui le soutenaient : « Je meurs, mes amis, mais tenez bon : vous la prendrez ! » Et toujours, toujours ce cri : « Nous voulons la Bastille ! »

Au plus fort de cette généreuse exaltation parut, aisément reconnaissable à la beauté de son visage brun et à sa haute stature, l'abbé Fauchet, cerveau faible, cœur puissant, un de ces hommes qui vont à la folie en traversant l'héroïsme. Il n'avait point prononcé encore sa fameuse parole : « C'est l'aristocratie qui a crucifié Jésus ; » mais depuis longtemps déjà il s'était donné à la révolution. Du reste, il ne se présentait pas en soldat. Envoyé, ainsi que trois électeurs, ses collègues, par le comité de l'Hôtel de Ville, il n'avait mission que d'en représenter les alarmes. Amener le gouverneur de la Bastille à partager entre la garnison et la milice bourgeoise le soin de garder la forteresse, en la mettant sous la main de la ville, là se bornaient les vœux du comité permanent. Le peuple, pour prix de son sang versé, demandait davantage. Les trois parlementaires firent au gouverneur des signaux qu'on n'aperçut pas : ils adressèrent aux assiégeants de pacifiques exhortations qui ne furent pas écoutées. Ils se retiraient donc, lorsqu'à l'extrémité de la rue Saint-Antoine on vit flotter un drapeau. C'étaient de nouveaux parlementaires que conduisait, au bruit du tambour, Ethys de Corny, procureur de la ville. Arrivés dans la cour du gouvernement, ils se hâtent de signaler le drapeau ; un d'eux agite un mouchoir blanc au bout de sa canne ; un autre crie : « Nous venons en parlementaires ; cessez le feu ! » Les invalides, rangés sur le sommet des tours, ôtent leurs chapeaux en signe de paix, renversèrent leurs fusils ; mais, au même instant, les Suisses, qui, occupant la cour intérieure, n'étaient pas avertis, firent une décharge meurtrière. Alors, l'indignation du peuple revêtit un caractère d'exaltation à la fois farouche et sublime. Se croyant environné de traîtres, il mêle dans ses imprécations l'Hôtel de Ville et la Bastille. Ethys de Corny faillit perdre la vie ; à un électeur qui cherchait à le couvrir de son corps, on arracha



Décapitation du maréchal Byron.

ses pistolets et son épée. S'il était impossible de vaincre, est-ce qu'il était impossible de mourir ? Un mot fut dit, que tous répétèrent : « Nos cadavres comblent les fossés. »

Sur ces entrefaites, une jeune et belle personne, qu'on assure être la fille du gouverneur, est amenée au pied de la forteresse. Des furieux l'entourent en criant : « Il faut la brûler vive, si le gouverneur ne se rend pas. » Le père était du nombre des assiégés : il entend l'horrible menace ; du haut des tours, il aperçoit sa fille évanouie sur de la paille qu'on se disposait à allumer ; pénétré d'horreur, éperdu, il s'avance, reçoit deux coups de fusil et tombe. Mais, pendant que ses

camarades s'empressent autour de lui, un des combattants, le magnifique Bonnemere, s'élance vers la victime désignée, la sauve, l'emporte, et, après l'avoir mise en sûreté, retourne au combat.

Parviendrait-on à prendre la Bastille, à la faire capituler du moins ? Rien ne semblait l'annoncer. Forcés de lutter à découvert contre des ennemis inaccessibles, de solides créneaux, d'épaisses murailles ; dépourvus de tout ce que l'art des sièges fournit de ressources à la constance ou à l'audace, les assiégeants étaient livrés, en outre, aux mille hasards de l'inexpérience, de la précipitation, du désordre. Ici, c'étaient des pompes qu'on faisait jouer dans le chimérique espoir de mouiller l'amorce des canons de la place, sans prendre garde que le jet d'eau atteignait à peine le sommet des tours en léger brouillard ; là c'était un combattant qu'un de ses compagnons terrassait d'un coup de crosse pour l'empêcher de mettre le feu au magasin des salpêtres ! L'intrepidité du peuple était admirable, mais plus éclatante que décisive. Nul plan général d'attaque, nulle direction. Seuls, les gardes françaises observaient quelque discipline ; la foule ne suivait que les inspirations de son courage. Aussi la garnison ne se trouvait-elle avoir perdu qu'un de ses défenseurs après un combat de cinq heures, tandis que, parmi les assaillants, il y avait quatre-vingt-huit blessés et quatre-vingt-trois morts.

Mais une puissance supérieure à celle des armées pesait sur la Bastille. La voix des canons était venue accabler de Launey de l'injustice de sa cause, et l'avait précipité du haut de son confiant orgueil dans une exprimable anxiété. « Il faut se rendre, » lui disaient les invalides ; « Il faut résister, » lui disaient les Suisses. Et lui, tantôt sombre, tantôt exalté jusqu'à la fureur, se promenant avec agitation ou s'arrêtant pour écouter le mugissement de la foule, il n'osait ni s'obstiner, ni fléchir. Se rendre ! mais, en bas, n'y avait-il personne qui attendit une proie ? Résister ! mais ces flots de sang... Contre les héros téméraires qui, la poitrine nue, affrontaient ses canons, il pouvait tout, peut-être : que pouvait-il contre les cadavres gisant autour de sa forteresse et qui allaient se dresser devant lui ? Parmi ses ennemis, il y en avait d'invincibles : c'étaient des fantômes de son cœur. Au fond, la peur de mourir le touchait si peu, que sa résolution suprême fut de se tuer, mais en faisant sauter la Bastille, mais en cachant son suicide dans l'anéantissement d'un faubourg. Plein d'un désespoir implacable, il prit une mèche de canon, s'approcha des poudres, l'œil fixe, la main étendue... C'en était fait, si deux officiers n'eussent eu le temps d'accourir. Ils lui appuyèrent la baïonnette sur la poitrine et le firent reculer. Que résoudre ? A travers le bruit croissant de la fusillade, un cri montait, un cri de souverain irrité : *Bas les ponts ! bas les ponts !* tandis que, redoublant d'instances, les invalides répétaient : « Il faut se rendre. » De plus en plus troublé, de Launey descendit dans la salle du conseil, où il se mit précipitamment à écrire. En ce moment, Louis de Flue, qui commandait les Suisses, ouvre la porte de la salle. Le canon des assiégeants menaçait les chaînes du second pont-levis : les Suisses devaient-ils se mettre en mesure de balayer l'avenue ? Le gouverneur était-il décidé ? On venait prendre ses ordres. Il répondit en tendant à l'officier un billet qui portait ces mots : « Nous avons vingt milliers de poudre ; nous ferons sauter la garnison et tout le quartier si vous n'acceptez pas la capitulation. » L'officier suisse prit vivement la parole. Pourquoi se résigner si vite ? Est-ce que les portes n'étaient pas entières ? Est-ce que le fort était endommagé ? Quoi ! la garnison n'avait encore qu'un mort, que deux ou trois blessés, et elle capitulait ! Cette fois, de Launey fut inébranlable : l'officier suisse dut obéir. Il se rend au pont-levis, et par une des ouvertures que lui-même avait fait précédemment pratiquer, il glisse le billet, testament de mort de la Bastille. En même temps, on criait de l'intérieur : « Qu'on ne nous massacre pas ! nous consentons à nous rendre. »

Il s'agissait d'attendre le billet, dont les assaillants étaient éloignés de toute la largeur du fossé. On apporte une planche, on l'étend sur le parapet, quelques-uns montent dessus de manière à faire contre-poids, et, d'un pas ferme, un inconnu se risque le long de ce chemin mobile. Parvenu à l'extrémité, il avance le bras, lorsqu'un coup de fusil part et le renverse mort dans le fossé. Maillard le suivait, il lui succède, prend le billet, le remet à Elie, qui, après l'avoir lu à haute voix, le fixe à la pointe de son épée. Les gardes françaises dirent : « Foi de militaires, nous ne vous ferons aucun mal : baissez les ponts ! » Les ponts s'abaissèrent. Alors, à la suite d'Elie, de Hulin, d'Arné, de Maillard, de Réole, de François, de Tournay, d'Humbert, de Louis Morin, le peuple se précipita comme un torrent.

La garnison était rangée en haie dans la cour : les invalides à droite, les Suisses à gauche. Tous ils avaient déposé leurs fusils contre le mur, et à la vue du peuple qui entraînait en grondant, ils ôtèrent leurs chapeaux. Les invalides firent mieux : ils applaudirent ; mais leur uniforme les désignant aux colères de la multitude, ils coururent les plus grands périls. Les Suisses, au contraire, ayant été pris d'abord pour des prisonniers, à cause du sarrau de toile qui les couvrait, on les entoure avec attendrissement, on les appelle du nom de frères, on les embrasse. Un

seul d'entre eux périt, trahi par ses propres frayeurs. C'était celui-là même qui avait pointé les fusils de rempart. Déjà il avait laissé le pont derrière lui, gagné l'avenue... un coup de sabre lui fendit le crâne et l'étendit au milieu du sang qu'il avait versé.

Vêtu d'un frac gris blanc, la tête nue, la main appuyée sur une canne à pomme d'or, qui renfermait un glaive, le gouverneur attendait en silence. Un marchand de la rue des Noyers-Saint-Jacques, nommé Cholat, le reconnaît et l'arrête. Il voulut se poignarder : on le retint, on l'entraîna. Ils ne savaient pas que, d'avance, l'agonie de son âme avait vengé le peuple ! On arrêta aussi Miray, l'aide-major, qui avait autrefois servi dans les gardes françaises. Se croyant perdu, il s'écria d'une voix étouffée : « A moi, camarades ! laissez-vous périr misérablement un brave homme ! » Les gardes accoururent, et cinq d'entre eux s'offrirent à le ramener chez lui, le protégeant de leur uniforme, aime du peuple. Quant au lieutenant du roi, du Poget, il avait eu la présence d'esprit de retourner son habit ; armé d'un gros bâton, les cheveux épars, il se perdit dans la foule et disparut.

Le désordre était immense mais héroïque. Une curiosité frémissante animait tous les visages ; un mot sortait de toutes les bouches : « Où sont les victimes ? Voici la liberté. » Les uns s'enfoncent sous les voûtes, parcourent les sinuosités mystérieuses de la forteresse, s'acharant aux portes des cachots ; les autres vont sur les tours insulter aux canons. Immortel délire de nos pères ! Un soldat qui descendait précipitamment de la plate-forme où on l'avait oublié, rencontre au fond d'un obscur escalier l'intrepide Louis Morin. Loin de fuir il se jette à son cou en pleurant : « Ah ! frère, ayez pitié de quelques pauvres soldats qui ont été forcés d'obéir ; jurez de demander grâce pour eux. — Je le jure, » répondit le noble jeune homme ; et il tint parole. Mais s'il y eut des épisodes touchants, il y eut aussi de lamentables méprises, des hasards funestes. Un enfant de dix parut au sommet des tours ; une balle lancée de la rue St-Antoine lui fracassa la tête. L'officier Béquard, le même qui avait empêché le gouverneur de faire sauter la Bastille, fut désigné comme un des porte-chefs ; on lui abattit le poignet d'un coup de sabre, et on alla promener triomphalement dans Paris cette main qui venait de sauver le faubourg St-Antoine. Béquard n'avait pas combattu : on le tua pourtant, et on ne découvrit l'erreur fatale que lorsqu'il n'était plus temps de la réparer. Aussi sa mort fut-elle pleurée surtout par les vainqueurs, et sa famille confondue dans les témoignages de la reconnaissance publique avec celle des martyrs de la journée.

Cependant les portes des cachots se sont déroulées sous un généreux effort, les prisonniers sont libres. Hélas ! pour trois d'entre eux, il était trop tard ! Victime, depuis sept ans, des vengeances inexplicables d'un père implacable, le premier, qui s'appelait le comte de Solagès, ne retrouva ni des parents qui consentissent à le reconnaître, ni ses biens, devenus la proie de collatéraux avides. Le second se nommait Whyte. De quel crime était-il coupable, accusé, soupçonné du moins ? on ne l'a jamais su. Lui, on l'interrogea vainement : à la Bastille, il avait perdu la raison. Le troisième, Tavernier, à l'aspect de ses libérateurs, avait cru voir entrer ses bourreaux et s'était mis en défense : on le détrompa en l'embrassant ; mais le lendemain il fut rencontré errant par la ville et prononçant des paroles étranges : il était fou.

Pas un coin de la Bastille n'échappa aux investigations ardentes de la foule. On sonda la forteresse jusqu'en ses plus noires profondeurs, et on en rapporta d'horribles trophées : des chaînes que les mains de beaucoup d'innocents, peut-être, avaient usées ; des armes d'une forme bizarre, effrayante ; des machines dont personne ne put deviner l'usage ; un vieux corselet de fer qui paraissait inventé pour retenir un homme par toutes les articulations du corps et le réduire à une inanimité éternelle ; le tableau qui ornait la chapelle de la Bastille, et qui représentait saint Pierre aux Liens. Car on avait voulu que l'image de la ser-

vitute poursuyvit, accablât les prisonniers jusqu'au pied de l'autel !

La salle du conseil, impétueusement envahie, livra ses archives ; mais la fureur populaire, ou les détruisit ou les dispersa. Toutefois, quelques pièces marquées d'un sceau funèbre ont été conservées à la justice de l'histoire, et, par exemple, une lettre de Latude à madame de Pompadour, lettre déchirante, dans laquelle on lit cette phrase : « Le 25 de ce mois de septembre (1760), à quatre heures du soir, il y aura cent mille heures que je souffre. » L'infortuné, quand il écrivit ces mots terribles, avait encore deux cent mille heures de souffrance à compter !

Au moment où les vainqueurs sortaient de la Bastille, ils aperçurent une femme penchée sur le champ de bataille et cherchant parmi les cadavres un visage connu. Le fils de cette femme ayant disparu depuis quelques jours de la maison maternelle, et menant une vie d'opprobre, la malheureuse mère s'était flattée pour lui d'une expiation glorieuse. Condamnée à le pleurer vivant, elle aurait voulu le pleurer martyr. Ne le trouvant point au nombre des morts, elle se retira désespérée.

Il avait été décidé que le gouverneur serait conduit à l'hôtel de Ville on en prit la route. Elle ouvrait la marche, portant la capitulation à la pointe de son épée, suivaient Legris et Maillard, le visage encore tout rayonnant d'héroïsme ; puis, le gouverneur, à qui Bullin et Arné faisaient un bouclier de leur corps ; puis l'Épine, jeune clerc de procureur, plein de dévouement et de courage. Ce fut un triomphe que ce trajet, mais un triomphe à demi enveloppé dans un supplice. Les mémoires de Linguet avaient fait au gouverneur une exécrable célébrité :

quand il passa, le peuple crut voir passer la Bastille. A lui maintenant, disait-on, de gémir et de trembler. Il avait abusé de la force : à son tour de la subir. On demandait pitié pour lui ! Avait-il pitié, lui, des pauvres prisonniers lorsqu'il donnait à louer le petit jardin réservé à leurs promenades, lorsque son avarice leur disputait une heure d'air pur ou de gai soleil ? A l'effet de ces discours s'ajoutaient les ressentiments des trahisons récentes dont on le croyait coupable, et la certitude que, s'il échappait aux vengeances de la place publique, il resterait impuni. Aussi la foule multipliait-elle contre lui, à mesure qu'on approchait de l'hôtel de Ville, les affronts, les injures, les menaces. Il y en eut qui lui arrachèrent les cheveux, d'autres lui portaient l'épée au visage. On atteignit ainsi la place de Greve. Là, les clameurs



Le peuple dansant sur les ruines de la Bastille.

redoublant, le cortège est assailli de toutes parts. L'Épine, qui veut écarter la foule, reçoit un coup violent ; Legris avait affronté sans émotion le feu de la Bastille ; il ne peut soutenir le spectacle qui s'apprête, il s'évanouit. De Launey marchait tête nue, et on le reconnaissait à cela. Bullin, dans un élan sublime, se découvre et met son chapeau sur la tête du gouverneur. Avec une vigueur que la générosité centuplait, Bullin défendit longtemps le malheureux, commis à sa garde ; mais enfin le nombre l'accabla, ses forces l'abandonnèrent ; épuisé, couvert de sang, il se laisse tomber sur une pierre. On lui vint offrir du vin, il reprit connaissance... Quand il se releva, il n'avait plus personne à protéger.

On a écrit que de Launey avait jusqu'au bout conservé une attitude suppliante ; on lui a prêté des paroles où la résignation se mêle d'une manière touchante à la prière : cette version, généralement répandue, n'est point exacte. De Launey déploya, au contraire, un courage altier ; selon le témoignage de l'abbé Lefebvre, le seul qui ait raconté cette mort pour l'avoir vue, de Launey mourut « en se défendant comme un lion ; » et il est permis de croire que sa fermeté fut précisément ce qui accrût l'indignation du peuple, que des prières auraient peut-être touché. A ceux-là, du reste, la responsabilité du sang, qui ne laisse aux peuples d'autre alternative que le silence dans la douleur ou la colère dans la liberté ?

On promena la tête du gouverneur au bout d'une pique : épouvantable indice de l'excès des ressentiments qu'amasse au sein des nations asservies une longue oppression. Et il devait y avoir encore, hélas !

bien d'autres tragédies. Deux invalides furent pendus à une lanterne, en face de l'Hôtel de Ville. Le lieutenant Person fut tué sur le port au blé. Arrivé à la rue des Tournelles où il demeurait et la trouvant déserte, l'aide-major Miray avait eu l'imprudence de renvoyer l'escorte que les gardes françaises lui avaient donnée : il ouvrait sa porte, lorsqu'un groupe d'hommes armés, débouchant d'une rue voisine, le reconnut et le tua. Mais une mort regrettable à jamais, ce fut celle du major de Losme, le consolateur des prisonniers, leur appui, leur providence. La foule, qui, malheureusement, ne connaissait de lui que son uniforme, l'avait entouré, non loin de l'arcade Saint-Jean. Un ancien prisonnier de la Bastille, nommé Pelleport, l'aperçoit et s'élança : « Arrêtez, c'est mon bienfaiteur ! » On ne l'entendit pas. Il s'empare d'un fusil ; et tantôt par les coups qu'il porte, tantôt par ses imprécations, ils s'efforçaient d'écartier de son ami pour la détourner sur lui-même la fureur des meurtriers. « Noble jeune homme, lui dit l'infortuné major, que faites-vous ? Vous allez vous sacrifier sans me sauver. » De Losme tomba mort en effet, tandis qu'on relevait tout sanglant, sur les marches de l'Hôtel de Ville, son généreux protecteur.

Les corps de de Losme, de Miray, de Person furent transportés à la Morgue ; on ne retrouva pas celui de de Launey. Seulement, six mois après, un soldat inconnu rapporta à la famille du gouverneur ses bijoux et sa montre, où pendait un cachet à ses armes, sans s'expliquer sur la manière dont ces objets lui étaient parvenus.

Pendant ce temps, que s'était-il passé dans cet Hôtel de Ville où les vainqueurs allaient faire leur entrée ? Le comité permanent n'avait cessé d'y être, depuis le commencement du jour, en butte aux soupçons et aux menaces. Son refus de décréter la prise de la Bastille lui était imputé à trahison. La multitude, dont les flots, sans cesse renouvelés, mondaient la grande salle et semblaient y avoir apporté le bruit de la tempête, la multitude s'étonnait, elle s'indignait de trouver fermées devant elle les portes de la salle particulière que le comité permanent s'était réservée. Que prétendaient-ils donc ces invisibles dominateurs qui gouvernaient à la manière dont on conspire ? pourquoi tant de mystère ? Qu'ils vissent délibérer dans la grande salle, sous l'œil du peuple.

On amenait à chaque instant des courriers arrêtés. L'électeur Boucheron demanda que les paquets fussent ouverts : ils contenaient deux lettres, dont il fit aussitôt lecture.

La première était conçue en ces termes : « Je vous envoie, mon cher « du Puget, l'ordre que vous croyez nécessaire ; vous le remettrez. — « Paris, ce 14 juillet 1789. — Signé le baron de Besenval. »

La seconde, renfermée dans la même enveloppe, disait : « Monsieur « de Launey tiendra jusqu'à la dernière extrémité ; je lui ai envoyé des « forces suffisantes. — Ce 14 juillet 1789. — Signé, le baron de Besenval. »

Ce fut alors un redoublement de transport. On se crut à la veille des plus sinistres perfidies. Un jeune homme entra furieux, fendit la presse, parvint jusqu'au bureau, et fit entendre ce cri, que mille voix répétèrent avec un emportement terrible. « Pas de comité particulier ! Nous ne voulons pas de comité ! » Un vieillard venait de dire : « Laissez-à sous là ces traîtres ! » et le commissaire Carré accourait, parlant de la Grève en courroux. Le comité fut dissous à l'instant même ; les olivier-garques de la bourgeoisie parurent dans la grande salle, et Flesselles, monté sur l'estrade qui soutenait le siège du président, y resta exposé aux regards déliants de la multitude.

Tel était donc l'aspect intérieur de l'Hôtel de Ville, lorsque la prise de la Bastille fut annoncée par une clameur immense, prodigieuse, une de ces clameurs qui, chez les anciens, faisaient tomber les corbeaux dans le cirque. Bientôt arrive, entassée, mugissante, une masse d'hommes de tout âge, de toute condition, couverts d'armes de toute espèce. « On eût dit que l'Hôtel de Ville allait s'écrouler sous les cris confus des de victoire et de trahison, de vengeance et de liberté. » La pompe était sauvage, elle était sublime. Du milieu de la foule, une main s'élevait, une main sanglante, qui agitait la bannière du col du gouverneur ; mais à côté de ce bideux trophée, un jeune ouvrier montrait, au bout de sa baïonnette, le règlement de la Bastille, et, couronné de lauriers, Elie s'avancit sur les bras de ses compagnons d'héroïsme.

Tant que Flesselles n'avait pas eu à contempler l'image de la mort, il était demeuré calme, souriant, impérieux même. Interpellé vivement par Francoyat, un des électeurs, sur ce qu'il s'obstinait à refuser aux citoyens de la poudre et des armes, il avait osé répondre : « Taisez-vous. » Mais quand il vit apparaître en quelque sorte le spectre du gouverneur de la Bastille, il eut peur. On murmurait autour de lui les mots : « trahison, manœuvres infâmes ; » plein de trouble, il se leva, disant : « Puisque je suis suspect à mes concitoyens, il est indispensable que je me retire. » Et il voulut descendre de l'estrade. Plusieurs le retinrent. Alors, d'une voix menaçante : « Monsieur, lui dit un électeur, nommé Delapois, vous serez responsable des malheurs qui vont arriver. Vous n'avez pas encore donné les clefs du magasin de la ville, où sont ses armes et surtout ses canons. » Flesselles, sans répondre un

seul mot, tira les clefs de sa poche et les remit à l'électeur. Que le prévôt des marchands fût effrayé, c'est ce dont témoignait la pâleur de son visage ; mais il se joignait manifestement à ses craintes une préoccupation singulière et profonde. Nous avons déjà cité un fragment d'une lettre attribuée au baron de Besenval et adressée à Mme de Polignac ; cette lettre contient la phrase suivante : « J'ai été à sez heureux pour soustraire des papiers importants chez le prévôt. J'aurais pu lui sauver la vie, mais j'aurais compromis l'ra (la reine), et j'ai préféré qu'il fût victime. » Le prévôt des marchands avait-il effectivement des papiers qui fussent de nature à compromettre de hauts personnages ? Craignait-il qu'on n'allât visiter sa demeure ? Ce qui est certain, c'est que lorsqu'il fut question de la conduire au Palais-Royal, la sérénité reentra dans ses traits. « Eh bien, messieurs, dit-il avec empressement, allons au Palais-Royal ; » et, sans attendre le retour de l'abbé Fauchet qui était allé calmer le district de Saint-Roch, point de départ des accusations, Flesselles descendit l'estrade. Il est à remarquer que, pendant qu'il traversait la salle, le peuple « ne lui fit pas la moindre violence. » Descendu sur la place de Grève, il fit route, au milieu de la foule et sans en éprouver aucun mauvais traitement, jusqu'au coin du quai Pelletier. Là, un individu le renversa mort d'un coup de pistolet, soit impatience barbare de la part d'un ennemi, soit qu'en tuant Flesselles, un de ses complices eût voulu tuer quelque redoutable secret.

Le bruit courut qu'on avait saisi sur le prévôt des marchands un billet de lui au gouverneur de la Bastille : « Tenez bon ! j'amuse les Parisiens avec des promesses et des cocardes. » La vérité est que personne ne put reproduire ce billet ; qu'il ne fit partie d'aucun procès-verbal ; que l'existence en fut affirmée seulement par la rumeur publique. Mais les paroles citées n'en étaient pas moins un résumé fidèle de la conduite du prévôt des marchands. Il avait amusé les Parisiens avec des cocardes, avec des promesses : qui lui en donna l'ordre ? C'est ce qu'enveloppa le mystère de sa mort.

Presque à la même heure, le prince et la princesse de Montbarrey étaient traînés à l'Hôtel de Ville. Devant les électeurs, la princesse s'étant évanouie, on la transporta dans la salle de la Reine. Quant à son mari, menacé de toutes parts, poussé contre le bureau, plié en deux, il était perdu si, l'enlevant avec vigueur du milieu de la foule irritée, le marquis de La Salle ne l'eût mis en état de se justifier : « Messieurs, dit l'ancien ministre de la guerre, vous vous trompez ; vous voulez me punir comme un aristocrate, et je suis un des plus zélés partisans de la liberté. Mon fils, le prince de Saint-Maurice, est celui qui a opéré la révolution en Franche-Comté. »

Les applaudissements emportèrent les projets de vengeance. Et, à mesure que s'éloignaient les impressions violentes du combat, la générosité reprenait son empire. Les gardes françaises et Elie, dont l'attitude fut constamment celle d'un homme des temps héroïques, demandèrent que le peuple les récompensât de leurs services en se montrant magnanimes. Les défenseurs de la Bastille étaient là, pâles, silencieux, attendant l'arrêt fatal.... Tout à coup, Elie s'adressa à eux : « Jurez fidélité à la nation ! Tous, levant la main, ils prêtèrent le serment civique ; on les embrassa, on pleura d'enthousiasme ; ils sont sauvés !

Conduits au Palais-Royal, les Suisses y trouvèrent, au lieu d'ennemis implacables, des protecteurs aussi ardents qu'ingénieux. On les fit passer, aux yeux du peuple assemblé dans le jardin, pour des captifs arrachés aux cachots de la Bastille, pour des soldats qui, ayant refusé de tirer sur des citoyens, avaient été cruellement punis de leur patriotique désobéissance. Aussitôt on envoya faire une quête en leur faveur, et la multitude se répandit autour d'eux en fraternels transports.

Cependant la nuit était descendue sur la ville, mais sans amener le repos. Heureuse loi du destin ! Car c'en était été le sommeil de la Révolution, en de tels instants, que le sommeil de Paris. Grâce au ciel, il arriva que de mystérieux émissaires parcoururent les divers quartiers, qu'ils remplirent d'armes. A les entendre, Paris allait être bombardé ; on avait vu la butte Montmartre couverte de canons, de bombes, de grils propres à rougir les boulets ; on pouvait nommer les chefs, les coopérateurs de l'abominable entreprise : le prince de Condé, le maréchal de Broglie, Besenval, le prince de Lambesc, le prince Narbonne-Fritzar, le baron de Salkenaym. Puis, comme dans la soirée qui précéda la Saint-Barthélemy, des inconnus allaient dessinant sur la porte des maisons bourgeoises tantôt un cercle, tantôt une croix. Toutes les fenêtres ayant été garnies de lampions, des sentinelles volontaires criaient, à l'entrée de chaque rue, avec l'accent d'une poignante ironie : « Soignez vos lampions, nous avons besoin d'y voir très-clair cette nuit. » Sur le quai Pelletier, le comédien Grammont disait aux passants, du haut d'une borne : « Il y a des carrières au-dessous de Paris. Prenez garde à la poudre ! Visitez les souterrains. » Mais le héros de cette vigilance farouche, ce fut Marat. La capitale lui plaisait, ainsi enivrée de défiance, et son rôle révolutionnaire commença par un soupçon. Un détachement de husards s'étant avancé jusqu'au Pont-Neuf, et l'officier déclarant qu'il venait fraterniser avec le peuple : « Si cela est vrai, lui dit Marat d'un ton brusque, livrez-nous vos ar-

mes. » L'officier refusa. Se mettant alors à la tête de la multitude, que ses discours enflammant, Marat force les hussards de le suivre à l'hôtel de Ville, d'où on les renvoya sous escorte.

Tout concourait à entretenir, à augmenter, parmi les citoyens, le trouble, l'enthousiasme, le courage, la fureur. Et à quel degré d'émportement ne serait-on pas arrivé, si l'on avait su que, durant ces heures d'angoisse, la cour prébudait aux joies de son prochain triomphe par des réjouissances sacrilèges ; que sous les regards, aux applaudissements de la reine, du comte d'Artois, des Polignac, on avait célébré, à Versailles, dans l'Orangerie, les fêtes de la patrie vaincue ; qu'il y avait eu des danses et des chants, et du vin distribué à profusion aux soldats étrangers ; qu'on avait enfin égalé, en insolence humaine, ces empereurs romains qui, au nombre de leurs plaisirs, comptaient les calamités de Rome !

Voilà ce qu'à Paris on ignorait encore ; mais la criminelle présomption des courtisans, on la connaissait trop. On s'occupait donc sans re-

lâche à fabriquer des piques, à fondre des balles. On eut des mots d'ordre, ainsi qu'en un camp ; dans le faubourg Saint-Marceau, *libertas* ; ailleurs, *Washington*. Pour arrêter la cavalerie, des excavations de quatre pieds de profondeur furent pratiquées en avant des barrières. Pour écraser les assaillants, on entassa au haut des maisons, non-seulement des pavés, mais des meubles précieux, des statues, des ornements de bronze, jusqu'à des livres. Les enfants aidèrent au travail des barricades. Les femmes s'adonnèrent au combat. Plusieurs millions d'hommes s'élevaient tous ensemble à l'héroïsme, à force de vouloir la liberté... L'histoire n'avait jamais offert un plus beau spectacle ! Ainsi, dès le premier pas, la Révolution faisait éclater sa puissance, et déjà ceux qu'elle inspirait auraient pu dire cette grande parole, qu'un représentant du peuple pronouça plus tard, au milieu des tempêtes : « Le trône même de Dieu serait ébranlé, si nos décrets parvenaient jusqu'à lui. »

AVENTURES DES FEMMES LANTERNIER

DANS LE MAROC.

Suite

— C'est bien. Et puisque tu es si impatiente d'interroger le sort et de réclamer les interprétations que me souffle l'Esprit, tu dois être prête à verser l'offrande de ta générosité et de ta reconnaissance dans ma main.

— Je suis pauvre, Regina ; l'émir a fait de la fille des chrétiens une esclave. Puis-je posséder quelque chose à cette heure, puisque je ne m'appartiens pas à moi-même ! Les chaous du kaïd d'Ouchdah me conduisent à Fez, où je dois sans doute rencontrer un maître. En attendant, je me trouve privée de toute ressource, et je n'ai en mon pouvoir, ni argent, ni étoffe précieuse à l'offrir.

— Mais comment veux-tu que le coq mange, si nous n'avons pas de quoi lui acheter quelques grains de blé ou d'orge ?

— Les Arabes qui m'ont faite prisonnière se sont emparés des bijoux que je portais au cou et aux doigts ; il ne me reste plus que ce petit anneau. Je suis parvenue jusqu'à ce jour à le cacher à tous les yeux. Il est en or. L'acceptes-tu ?

— Oui.

— Alors tu vas commencer ?

— Oui ; mais la nuit est venue ; cette chambre est plongée dans l'obscurité ; hâtons-nous de dissiper ces ténèbres, car l'heure du sommeil va bientôt sonner pour le coq.

— Je vais préparer de la lumière.

A ces mots, la captive alla chercher dans un coin du caïman une sorte de chandelier en bois, qui avait bien en hauteur trois pieds. A l'extrémité de ce bâton était planté un clou. La chrétienne lieha sur ce clou une bougie en cire jaune aussi mince que le petit doigt. Elle plaça ce luminaire au milieu du caïman, et l'alluma à l'aide d'un morceau de bois, qu'un nègre venait d'enflammer en le frottant contre un morceau de bois. Aussitôt la Regina alla fermer les rideaux du caïman ; elle fit sortir le nègre et la négresse qui servaient les chrétiennes, et elle demeura seule en compagnie des quatre captives, et commença les préparatifs nécessaires pour la scène de divination qu'elle allait jouer au grand ébahissement des personnes présentes.

La bougie projetait dans le caïman une clarté douteuse qui favorisait l'étrange spectacle dont la représentation allait avoir lieu. Une partie de la tente était plongée dans une demi-obscurité. Les quatre femmes étaient assises en cercle sur les nattes qui occupaient le centre de la chambre. Leurs yeux étaient éclairés par les ternes rayons de la bougie, et pétillaient d'impatience et de curiosité. Regina se tenait debout au milieu du cercle, avec la tête haute, l'œil inspiré, la levre gonflée et les seins irrités ; on la voyait passer insensiblement à l'état convulsif qui jadis faisait trembler la sibylle des pieds à la tête. Par moment, elle recevait en plein sur le visage et sur la poitrine la clarté du luminaire, et alors cette flamme rouge, qui la colorait violemment de ses rayons, imprimait sur sa personne ces reflets sinistres et terrifiants dont les génies infernaux couronnent leur front de feu.

La devineresse, en tenant sa baguette à la main et en traçant dans l'air des signes cabalistiques, se tourna vers les quatre points cardinaux

qu'elle salua successivement, et murmura quelques mots cabalistiques. « *Zéphira*, » s'écria-t-elle en regardant le nord.

« *Ananisapta*, » continua-t-elle en s'inclinant du côté du midi.

« *Ephesia-Gammata*, » ajouta-t-elle en saluant le levant.

« *Bagad*, » finit-elle en se prosternant du côté du couchant.

Après avoir prononcé ces paroles sacramentelles, la Regina souleva la natte sur laquelle elle venait de piétiner, et la roula dans un coin du caïman. Ensuite elle traça autour d'elle un grand cercle avec son bâton divinatoire, en prononçant ces mots :

— Fille des chrétiens, je divise le carré magique sur le sol. Je vais diviser le carré en autant de cases que l'alphabet renferme de lettres. Sur chaque case, j'écrirai une lettre en commençant par l'*alpha* et en finissant par l'*omega*. Ensuite, je mettrai dans chaque case et au pied de chaque lettre un grain de blé. Lorsque j'aurai rempli ainsi chaque compartiment du carré avec une lettre et un grain de blé, je lâcherai mon coq au milieu du cercle. A mesure que le coq piquera un grain de blé, nous inscrirons sur une tablette la lettre à laquelle correspondait le grain de blé que le coq aura enlevé ; et, lorsque l'oiseau aura cessé de manger, nous rassemblerons les lettres que nous aurons relevées sur nos tablettes, et le mot que l'assemblage de ces lettres entre elles formera, nous fournira le mot de ta destinée.

— Acceptes-tu cette épreuve par le concours du coq ?

— Oui, répondit d'une voix ferme la Virginie.

— Sais-tu lire l'arabe ? ajouta la devineresse.

— Je le déchiffre mal.

— De quel alphabet veux-tu que je me serve ?

— De celui que tu jugeras le plus propre à seconder ton charme.

— Je puis employer l'alphabet syriaque, égyptien, turc, marocain, nègre, espagnol, italien, latin, grec.

— Tu ne connais donc pas l'alphabet franc ?

— Non.

— Cependant, c'est celui dont je te verrais servir de préférence à tout autre.

— Il m'importe peu de me servir de tel ou tel caractère. Tu choisis l'alphabet franc ?

— Oui.

— De combien de lettres se compose-t-il ?

— De vingt-quatre lettres.

— Je vais diviser le carré magique en vingt-quatre cases, et dans chaque case tu inscriras une lettre de ton alphabet.

— Je suis prête à t'obéir.

Aussitôt la gitana subdivisa son carré en vingt-quatre parties, et la Virginie écrivit successivement les vingt-quatre lettres de notre alphabet.

Ainsi qu'elle venait de l'annoncer, la Regina allait interroger l'avenir par les procédés de l'*allectryomanie*. Le genre de divination qu'elle employait n'était pas nouveau, et on pouvait dire qu'il était aussi ancien que le monde.

Dans toute l'Algérie et dans tout le Maroc, ainsi que sur les côtes d'Espagne et de Portugal, les devineresses opèrent encore à l'heure qu'il est par l'*alectrymancie*. Ces bizarres pratiques ont été importées dans ces contrées par les Romains de la cité païenne; et voici ce qu'on lit à ce sujet dans les auteurs anciens :

« L'*alectrymancie* formait une branche de la science divinatoire, qui recevait son application par le moyen d'un coq. Voici comment elle se pratiquait : on traçait sur la terre un cercle que l'on partageait en vingt-quatre cases. Dans chacune on écrivait une lettre de l'alphabet, et sur chaque lettre on mettait un grain de blé : cela fait, on plaçait un coq au milieu du cercle; on remarquait quels étaient les grains qu'il mangeait, et quelles étaient les lettres des cases dans lesquelles les grains avaient été placés. On formait un mot de ces lettres, et l'on en tirait des pronostics. C'est par cet art que le sophiste Libanius et le devin Jamblique cherchèrent et crurent avoir trouvé quel serait le successeur de l'empereur Valens; car le coq ayant mangé les grains qui cachaient les lettres *t — h — e — o — d*, ils ne doutèrent plus que le successeur ne fût *Théodore*; mais ce fut *Théodose*, surnommé le Grand. »

Ainsi, nous retrouvons après les siècles qui ont amené la ruine de l'empire romain et les siècles qui ont créé de nouveaux peuples, de nouveaux royaumes et les nouveaux cultes sur les débris gigantesques des rois de l'ancien monde, nous retrouvons sur cette terre d'Afrique les mêmes erreurs et les mêmes fourberies. Qu'ils sont bizarres ces instincts de la créature humaine, qui la portent, en dépit des progrès des temps, à s'abreuver aux sources d'une fable grossière, alimentée par le mensonge et la paresse de quelques peuplades vagabondes! Et com-



ment expliquer cette providence qui, à mesure qu'une contrée fait un pas dans la voie de la civilisation, laisse retomber dans les ténèbres d'une ignorance stupide une contrée qu'elle dédaigne d'enlever à la barbarie.

Nous avons en outre négligé de couper un peu plus haut notre récit, lorsque nous aurions dû faire remarquer au lecteur l'erreur dans laquelle étaient plongées la gitana et la chrétienne au sujet des signes alphabétiques empruntés au latin ou à l'espagnol. Ainsi ces femmes ne se rendaient pas compte de l'identité qui devait exister entre les lettres de l'alphabet espagnol et les lettres de l'alphabet franais, et elles se persuadaient que la différence des dialectes devait produire une différence dans les signes de l'écriture. Elles croyaient que l'espagnol ne s'écrivait pas au moyen des caractères alphabétiques dont on se sert pour écrire le français.

Mais revenons à l'expérience cabalistique de Regina la gitana.

Dès que Virginie Lanternier eut inscrit dans les vingt-quatre cases

du carré magique, les vingt-quatre lettres de l'alphabet, la devineresse déposa un grain de blé sur chaque lettre.

Lorsqu'elle eut fini cette opération, elle alla délivrer le coq qui commençait à sommeiller dans sa cage, et elle le lança au milieu du carré cabalistique.

III.

Un rêve d'or.

A peine le coq se vit-il en liberté au milieu du cercle, qu'il se mit à frissonner dans tout son corps. Il agita ses ailes, gratta le sol avec ses griffes, redressa fièrement sa tête armée d'une superbe crête, et poussa son cri d'amour et de guerre. Puis il se promena dans le cercle en regardant la Regina, qui le suivait de l'œil dans toutes ses évolutions. Lorsque l'oiseau eut bien battu de l'aile, bien chanté, et qu'il eut donné le temps aux spectatrices d'admirer son port vig et hardi, il rabattit son bec vers la terre, et demeura irresolu à la vue des grains de blé distribués dans les cases qui l'entouraient.

La gitana profita de cette indécision pour mettre la main sur l'oiseau; puis, en se tournant vers la captive :

— Est-ce de toi, ou de l'un des tiens, que nous allons nous occuper? car tu ne m'as pas encore dit de quel individu il s'agissait.

— Tu as raison. Avant de te livrer ma personne, je veux connaître la destinée d'un être qui a toute ma tendresse.

— Virginie, de qui veux-tu parler? fit la mère Lanternier.

— Ma mère, répondit la jeune fille, je veux parler de mon père.

— Ton père! s'écria la bonne femme; ton père, malheureuse enfant! Oh! c'est mal de tenter ainsi le sort.

— Puisque je vais me soumettre à la même épreuve.

— Tu lui porteras malheur.

— Nous sommes séparées de mon père; les Arabes, depuis son départ pour le camp de l'émir, ont refusé de me donner de ses nouvelles. Pouvons-nous entendre parler de lui dans le Maroc? Une occasion se présente de connaître son sort. Je n'hésite pas, et je dis à la gitana de commencer son expérience.

— Tu vas être satisfaite, répondit la Regina.

Et soudain la devineresse remit son coq en liberté.

Dès que le coq se sentit débarrassé de l'étreinte dans laquelle sa maîtresse le maintenait, il parcourut le carré magique à grands pas, et se précipita sur les grains de blé.

La gitana et la chrétienne suivirent tous ses mouvements avec la plus inquiète curiosité; et, à mesure que l'oiseau enlevait un grain de blé, Virginie traçait sur le sol la lettre qui occupait la case dans laquelle il avait plongé son bec. L'oiseau enleva huit grains de blé, en revenant deux fois sur la case dans laquelle figurait la lettre *a*, et la devineresse eut beau faire, elle ne put parvenir à le contraindre à en piquer davantage.

Voici l'ordre dans lequel se présentèrent les lettres :

1	2	3	4	5	6	7	8
m	a	l	n	é	a	n	l

— L'oiseau ne veut plus mordre, s'écria la gitana, en s'adressant à la jeune captive; c'est le moment de rassembler les lettres et de lire le mot cabalistique.

— Quest-ce qu'il chante, le coq? fit la mère Lanternier.

— Il dit, répondit la chrétienne, *malnéant*.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Ma mère! poursuivit la jeune fille en pleurant chaudement, mon père a cessé de vivre.

— Qui te l'a dit?

— L'Esprit, qui parle par la bouche de Regina.

— Malheureuse! tais-toi.

— Ces huit lettres, continua Virginie, forment ces deux mots : *mal, néant*.

— Eh bien?

— Le premier mot — *mal* — signifie que mon père a souffert tout le mal possible.

— Et le second?

— *Néant* nous annonce qu'il est mort, qu'il est réduit à *néant*, à rien.

— Pauvre cher Lanternier! murmura douloureusement la bonne femme.

— Mon père! mon père! mort! mon Dieu! Et sa femme, sa fille!... Mon père est mort!

— Es-tu tentée de poursuivre l'expérience? reprit la gitana.

— Oui.

— C'est bien : tu montres une confiance et un courage qui t'honorent.

— Tais-toi, sorcière de l'enfer! s'écria la mère Lanternier. Au lieu

d'encourager cette enfant, tu ferais bien mieux de la dissuader et de porter ailleurs tes mensonges.

— La certitude ne vaut-elle pas mieux que l'incertitude, quelque cruelle qu'elle soit ?

— Je ne comprends rien à ton argot, indigne créature, ignoble aventurière.

— Calmez-vous, ma mère. Au lieu de témoigner à la devineresse un tel mécontentement, que ne lui témoignez-vous votre reconnaissance ?

— Ma reconnaissance, à cette chouette ! Mais si j'étais chez nous, je la comerais en deux avec le tranchant de ma faucille.

— Ne l'irritez pas, j'ai foi dans son habileté. Allons, Regina, occupe-toi de mon sort.

— C'est bien ; je t'ai entendue. »

Aussitôt la gitana plaça de nouveaux grains de blé dans les cases vides, et remit sur ses pieds son coq qui se tenait blotti sur ses genoux.

Le coq, en se retrouvant au milieu du carré cabalistique, se redressa fierement sur ses pattes, puis il se mit à bondir par saccades et à entrer dans une vive irritation. La devineresse lui adressa quelques mots comme pour le calmer : l'oiseau se retourna vers elle ; il sembla l'interroger du regard, puis il se précipita sur les cases, et, sans la moindre hésitation, et avec une sorte d'instinct qu'il apportait dans cette dernière épreuve qui devait couronner son œuvre, il donna douze coups de bec, et mit à vide les lettres suivantes. Sur les douze coups, il en putra deux sur une place déjà nette, et qui encadrait la lettre e.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
r — e — g — i — n — a — t — o — u — c — h — e

Dès que le coq eut ramassé les douze grains de blé, il battit de l'aile, poussa un cri de triomphe, et alla se réfugier dans les jambes de la devineresse.

« L'Esprit a parlé, dit la gitana.

— J'ai inscrit douze lettres, répondit la chrétienne.

— Rassemble-les.

— En les rassemblant, elles forment le mot *Reginatouche*.

— Il y a deux mots.

— Quels sont-ils ?

— *Regina*, c'est le premier ; *touche*, c'est le second. Je comprends bien ce que veut dire le premier, mais je ne sais pas ce que signifie le second.

— C'est un mot franc.

— Quelle idée traduit-il ?

— Celle d'atteindre, de prendre, de mettre la main sur un objet ou sur une personne.

— Ah ! je saisis le sens...

— Quel est-il ?

— La fille des chrétiens sortira de la classe des esclaves.

— Après ?...

— Son front est entouré d'une auréole lumineuse. La gloire et les honneurs l'accompagnent. Toutes les têtes s'inclinent devant elle... Un palais la reçoit dans ses salles de marbre... Que d'esclaves à genoux devant elle !... Un grand lui fait une couronne de son amour... Les perles et les diamants se suspendent à ses oreilles et à son cou... ses babouches magnifiques foulent les somptueux tapis... esclave aujourd'hui ; reine dans quelques jours...

— Explique-toi plus clairement ! s'écria la belle captive, en attachant un regard plein d'anxiété sur la gitana.

— *Regina*, reprit la devineresse, c'est la reine ; *touche*, c'est mettre la main sur la grandeur, la puissance et la richesse.

— Ainsi, tu me prédis ?...

— Que tu seras Regina dans le Maroc...

— Entends-tu ma mère ?...

— Tu t'élèveras au lieu de descendre.

— Par quel moyen ?

— Par la volonté d'un grand, qui te prendra dans sa maison et te donnera...

— Achève...

— J'entends du bruit... on vient...

— Oui, fit la vieille négresse en entrant dans la tente ; ce sont les cavaliers qui arrivent de la foire, et l'aga Mohammed s'avance dans le donair... Allons, la Regina, c'est l'heure de t'en aller.

— Parle, parle, Regina...

— C'est trop tard... Adieu...

— Un dernier mot.

— L'Esprit s'est retiré de moi.

— Conjure-le de nouveau.

— J'en ai dit assez... Adieu, et dans ta splendeur, n'oublie pas la gitana, qui t'a parlé dans la tribu de l'Oued-Za. »

Et en achevant ces mots, la Regina éteignit la lumière et s'échappa

au milieu de l'obscurité, en emportant le coq, qu'elle avait replacé dans sa cage.

Soudain l'aga de la plaine de l'Oued-Za, précédé par un esclave qui portait une bougie dans un petit vase en terre, entra dans la tente que venait de quitter la devineresse : il constata, par sa propre inspection, que les quatre captives ne s'étaient pas absentes de la tribu, et il leur annonça qu'au lever du jour elles partiraient pour la ville de Taza.

Dès que les cavaliers chargés d'escorter les quatre prisonnières eurent dit la prière du matin, la caravane se mit en marche. Elle suivit la route tracée jusqu'à Fez par les Portugais, à l'époque de leur domination dans le Maroc. Chemin faisant, on rencontrait la trace des anciens camps : ici, des pans de muraille, là, des casernes à moitié ruinées, plus loin des citernes immenses et dans un parfait état de conservation, attestaient les travaux et le passage des conquérants européens. Quelques ponts, en partie détruits, plongeaient leurs piles isolées au milieu de la rivière. Nos voyageurs, avant d'arriver chez l'aga Mohammed, avaient traversé, à une journée de marche de la tribu, l'Oued-Malonya. A quelques heures du chemin de la tribu, ils franchirent l'Oued-Za. A cette époque de l'année, vers la fin de décembre, les pluies de la saison d'hiver avaient grossi les eaux, et le passage de ces rivières présentait quelque danger. Les cavaliers lancèrent leurs chevaux à la nage ; les mules qui portaient les femmes suivirent l'exemple qui leur était donné sans trop opposer de résistance ; et la distance qui séparait les tribus de l'Oued-Za de la ville de Taza fut parcourue sans avoir exposé la caravane aux attaques des maraudeurs et aux périls de la crue des rivières.

La caravane fut par découvrir la montagne sur laquelle est bâtie la jolie petite ville de Taza. De loin, cette montagne, qui s'élève à une grande hauteur, montrait ses dernières cimes couronnées par une immense forêt. A mesure qu'on se rapprochait, on découvrait, au-dessous de cette forêt, de vastes escarpements dépourvus de toute végétation ; puis, au-dessous de ces escarpements, sur les premiers plans, le soleil inondait de ses rayons des terrasses des maisons de Taza. La ville s'étendait sur une seule ligne, et faisait admirer l'élégance de sa mosquée, dont le dôme étincelait à la lumière, ainsi qu'un casque en acier sur la tête d'un soldat romain. Mais on perdit bientôt de vue la ville. L'horizon était borné par les jardins qui forment comme les avant-postes de Taza, et on traversait un bas-fond pour gagner le pied de la montagne. La caravane filait le long des sentiers qui sont tracés au milieu des jardins, et les mules accrochaient en passant les clôtures des jardins fermés par des haies vives en roseaux. Elle franchit un petit pont et atteignit la première rampe de la montagne.

Les cavaliers commencèrent par traverser les anciennes murailles qui doivent leur origine aux Portugais. Puis on traversa la vieille forteresse, et l'on arriva devant une porte sous laquelle est placé le bureau de la douane.

Le kaïd préposé à l'entrée et à la sortie des voyageurs, demanda le paiement des droits de douane ; mais le chef de la caravane lui montra la lettre de l'émir. Aussi des que le kaïd des douanes eut déchiffré le cachet du sultan des Arabes, ouvrit il les portes et laissa-t-il pénétrer nos voyageurs dans l'intérieur de la ville.

Les cavaliers prirent la route qui devait les conduire au *fondack* (espèce d'hôtellerie) dans lequel les voyageurs ont le droit d'être logés et d'abriter leurs marchandises et leurs chevaux moyennant le prix d'une *oukia* par jour (monnaie marocaine) que le portier du fondack verse entre les mains du gouverneur de la ville. Mais des que les employés du fondack eurent appris que parmi les gens qui composaient cette caravane on comptait quatre femmes, ils firent mille difficultés et refusèrent d'ouvrir la porte.

Les cavaliers présentèrent la lettre de l'émir et invoquèrent le nom de l'empereur marocain.

— Nous venons, dirent-ils, nous présenter ici d'après la volonté de Sidi-lladj-Abd-el-kader : ces femmes appartiennent à Muley-Abd-er-Rhamau.

Nous sommes fatigués. Nous marchons depuis Onchdah. Ouvrez-nous les portes du fondack.

« Nous voulons bien vous recevoir, répondirent les gens du fondack, mais nous ne voulons pas prendre sur nous de recevoir des femmes qui n'ont pas de maître.

— Mais leur maître c'est votre empereur, l'émir les lui envoie sous forme de présent.

— Oui, mais notre empereur les a-t-il acceptées ?

— Il les acceptera.

— L'a-t-il dit ?

— Non.

— Allez-vous-en.

— Elles sont jeunes et jolies.

— Nous vous croyons. Mais ce sont les filles des chiens de chrétiens.

— Elles prieront bientôt Allah et Mohammed. »

— En attendant, des chrétiennes ne peuvent pas entrer dans la maison des croyants.

— Que faire ?

— Allez chez le gouverneur de la ville.

Les cavaliers se dirigèrent vers la maison du gouverneur. Ils s'engagèrent dans une petite ruelle et s'arrêtèrent devant un grand portail en ogive. Un nègre vint leur ouvrir. Le kaïd de la caravane entra seul dans la maison.

Il ne tarda pas à revenir, et donna l'ordre d'aider les femmes à descendre de leurs mules.

Une fois à terre, les chrétiennes pénétrèrent, sous la conduite du kaïd, dans la maison du gouverneur.

On passa sous un porche taillé à l'espagnole, et l'on mit le pied dans une cour pavée en marbre blanc au milieu de laquelle un jet d'eau bouillonnant à quelques pouces de terre, s'écoulait, dans un bassin en marbre blanc, en cascade limpide.

Dans la cour on admirait six chevaux magnifiques, attachés par un licou à des anneaux plantés dans la muraille. Des nègres, habillés avec des chemises en cotonnade rouge et blanche et coiffés avec un bonnet en pain de sucre et de couleur écarlate, se prélassaient dans une molle oisiveté autour de ces chevaux, qui n'avaient pas d'autre écurie que cette cour.

Le kaïd traversa la cour tout en jetant un regard d'admiration et de convoitise sur les chevaux et s'engagea dans un petit corridor qui conduisit notre homme et les femmes dans un jardin.

À l'entrée de ce jardin on passait sous une sorte de tonnelle formée par des branches de vigne. Le gouverneur de la ville était assis sous cet ombrage de pampres, sur de riches coussins et fumait gravement sa pipe.

À ses côtés, plusieurs agas et kaïds se livraient au même délassement. Ce gouverneur était un homme de cinquante ans et se faisait remarquer par une physionomie bonne et belle, et par une attitude majestueuse.

Le personnage donna l'ordre aux chrétiennes de se dévoiler : il les regarda des pieds à la tête pendant quelques minutes, sans trahir par un geste ou par un mot l'impression qu'elles produisaient sur lui; puis il leur fit adresser quelques questions.

— Ont-elles à se plaindre de quelqu'un ?

— Elles disent que non, répondit l'interprète.

— Ont-elles besoin de quelque chose ?

— Oui.

— Que demandent-elles ?

— Des chemises, des haïks et des babouches.

— Que le juif aille en chercher dans son magasin.

— Elles te remercient.

— Aiment-elles mieux loger au fondack ou demeurer avec mes femmes ?

— Elles demandent à aller chez les femmes.

— On va les conduire chez mes femmes. Elles seront traitées comme méritent de l'être les esclaves de l'empereur Abd-er-Rhman.

— Partirons-nous demain ?

— Vous partirez, non pas demain, mais dans trois jours : je vais faire charger sur des mules des haïks, des burnous, des babouches et des caisses d'argent que tu conduiras à Fez. C'est la contribution que la ville paye à l'empereur. Les hommes vont donc aller au fondack et les chrétiennes demeureront avec mes femmes.

À ces mots le kaïd partit avec les cavaliers pour le fondack, et les captives allèrent chez les femmes du gouverneur.

Au jour fixé par le gouverneur de Taza, la caravane se mit en route. Elle descendit dans la plaine par des sentiers étroits, bordés par des haies en roseaux ou par des murs en pierres sèches qui clôturaient des jardins. Des pavillons élégants et des plantations admirables en oliviers, en orangeiers, en figuiers, en grenadiers, faisaient de ces jardins des campagnes aussi agréables que productives. On rencontrait des muletiers qui poussaient devant eux des mules et des bourriquets chargés de sel gemme. Ces hommes allaient à deux lieues de Taza récolter ce sel, que l'on vend à très-bas prix. Ainsi avec une dizaine de sous, un ménage fait une ample provision de sel pour sa consommation de l'année.

Dès que la caravane eut franchi les jardins et se fut engagée dans la plaine, elle put jeter un dernier regard sur Taza, qui s'étendait gracieusement sur la première rampe de la montagne. Peu à peu les lignes des maisons se fondirent dans une vague demi-teinte et elles finirent bientôt par s'effacer à l'horizon.

On traversa l'endroit dans lequel les Marocains recueillaient le sel gemme ; ensuite on gravit une montagne au pied de laquelle se déroulait une vaste plaine. Cette plaine était coupée par une rivière, et de chaque côté de la rivière s'élevaient de nombreuses collines. Les tribus sejournaient dans cette province et se livraient à la culture du sol.

Cà et là, les vestiges des anciens camps racontaient la victoire et la ruine de la domination étrangère.

Nous n'avons pas l'intention de suivre pas à pas nos voyageurs, et nous les laissons tranquillement filer jusqu'au pied d'une grande montagne, escarpée, pelée et d'un accès difficile. Ils atteignirent cette montagne après avoir marché pendant trois jours, et ils se virent dans la nécessité de l'escalader.

Les cavaliers mirent pied à terre ainsi que les femmes, et chaque homme gravit les rampes de la montagne en tirant par la bride sa monture après lui. Chemin faisant, les Marocains ramassaient des pierres qu'ils emportaient précieusement dans le plis de leur haïk. On finit, non sans peine, par atteindre les derniers sommets de la montagne. Là un plateau assez vaste occupait ces crêtes élevées. Sur cet emplacement on voyait plusieurs monceaux de pierre accumulés les uns sur les autres en si grande profusion, qu'ils auraient pu fournir les matériaux suffisants pour la construction d'une grande ville.

De ce point culminant, on découvrait une immense plaine traversée par une belle rivière, et cette plaine était bornée d'un côté par une montagne.

La ville de Fez s'élevait en amphithéâtre sur les premières rampes de cette montagne, et on distinguait les maisons dans lesquelles logeait une population de trois cent mille âmes. Les flèches des mosquées et les dômes des marabouts et des palais, couverts de tuiles en faïence peintes en blanc, en vert et en bleu, étincelaient au soleil et encadraient merveilleusement la ville dans un horizon inondé de lumière, dont les dernières lignes s'éteignaient graduellement dans un océan de verdure.

À la vue de la cité impériale, les Marocains déposèrent les pierres qu'ils avaient ramassées sur celles qui étaient déjà entassées, et ils accomplirent cet acte si simple en apparence avec une sorte de solennité qui trahissait chez eux une préoccupation religieuse. Puis ils se prosternèrent et baisèrent la terre. Après ces génuflexions, ils se redressèrent et adressèrent une prière à Allah et à Mohammed, en élevant les bras vers le ciel.

Telles sont les dévotions auxquelles se livrent les vrais croyants lorsqu'ils se préparent à entrer pour la première fois dans une ville.

Ainsi, les patriarches bibliques élevaient des monuments, qu'ils formaient avec de simples pierres brutes, lorsqu'ils voulaient perpétuer le souvenir de quelque grand événement ou sanctifier l'emplacement sur lequel ils avaient accompli les sacrifices de la loi et les saintes dévotions prescrites par le prophète.

Pour descendre la montagne, les Marocains furent obligés de contourner leur marche afin d'adoucir l'escarpement des rampes, et ils finirent par arriver dans la plaine sans avoir essuyé d'accidents.

Ils traversèrent la rivière de Fez sur un pont magnifique, dont la construction remonte à la conquête des Portugais, et ils s'engagèrent dans un chemin tracé à travers des jardins. Ils arrivèrent ainsi à une sorte de carrefour dont le centre était occupé par un *marabout* (tombeau d'un saint personnage), qui formait un beau monument en marbre blanc. Des carreaux en faïence bleue recouvraient son dôme, et des verres bleus, oranges, rouges, violets, fermaient les ouvertures qui donnaient du jour dans l'intérieur de l'édifice.

Il s'en fallut bien peu que les chrétiennes ne devinssent à cette place victimes d'un misérable fou.

Sur les marches du marabout, on voyait accroupis des aveugles, des paralytiques, des cul-de-jatte qui imploraient la charité publique. Les bonnes âmes, en passant, leur baisaient la tête et leur faisaient d'abondantes aumônes. On sait que les estropiés et les fous sont considérés, chez les peuples mahométans, comme des êtres privilégiés auxquels Dieu accorde les grâces d'une sainteté parfaite. Aussi toute impunité est-elle acquise à ces malheureux impotents, et jouissent-ils du titre et du bénéfice de *santon*.

Parmi ces infirmes qui priaient sur les marches du marabout, on voyait un homme jeune et beau, qui se démenait d'une étrange façon. Il était nu des pieds à la tête, et une chevelure noire et emmelée couvrait sa tête, que le couteau n'avait jamais rasée. Il roulait des yeux hagards, et une bave infecte tachait ses lèvres d'une écume venimeuse.

ERNEST ALBY.

(A continuer.)



GRETCHEN.

(Suite.)

— Vos nobles ancêtres en frémiront dans leurs tombeaux armoriés de Séville ou de Valence... je ne sais plus au juste!... Et vous, vous n'aurez plus ni repos, ni paix, ni trêve... Mon diable vous poursuivra partout, la nuit comme le jour... Le jour vous croirez voir, à chaque pas, vautour, poisson, bouc, ou serpent!... La nuit, ce spectre se penchera à votre chevet!... Il dansera sur la courte-pointe de votre couche... en agitant ses plumes, ses poils, ses soies, ses écailles... en vous faisant mille hideuses grimaces... et en vous criant de ses quatre voix : Je suis dona Flora!... je suis dona Flora!

— Oh!... c'est horrible!... soupira la fière Castillane, en cachant son visage dans ses mains crispées.

— N'est-ce pas? Que voulez-vous, je ne fus jamais dieu; mais vous, madame, vous fûtes un ange!... Cependant, comme dieu, j'ai un enfer à mes ordres, là, tout prêt, tout flamboyant. Il n'est plus qu'un moyen de me débarrasser de vous, et je vous plonge dans mon enfer!

— Assez! assez! s'écria enfin la pauvre damnée.

— C'est vous qui avez voulu la guerre. Pour une première escarmouche, hein, qu'en dites-vous?

— Grâce! grâce!

— Je le veux bien; mais vous savez à quelles conditions?

— J'obéirai... Effacez! effacez!

— A l'instant! Rappelez-vous seulement que d'un coup de pinceau je puis faire disparaître cette image redoutable. Contentez-vous donc d'avoir fletri ma vie, et ne vous avisez plus de vouloir tourmenter ma vieillesse, ou je serai sans pitié; songez-y bien. La Flora à laquelle je parle et celle que je viens de peindre sont inséparables dans cet atelier. Entr'ouvrez seulement la porte, et vous vous reverrez dans cette toile comme un miroir. Je barbouille le miroir, mais je ne le casse pas.

— Tout ce que vous voudrez, mais j'entends du bruit... effacez... Je vous jure...

— Je n'ai pas besoin de vos serments, vous êtes dans ma main. Ayez de la mémoire, et voilà tout.

— Ce sont vos élèves!... Hâtez-vous...

— Oui.

— Enfin!

— Ah!... une dernière condition...

— Mais ils approchent!...

— Rien qu'un mot. Mes démons sont achevés, mais il me reste à terminer mes anges, et j'ai besoin chaque matin d'une visite de Gretchen.

— Seule?

— Cela va sans dire.

— Ma fille n'est plus d'un âge à sortir sans sa mère.

— Il le faut.

— Elle-même refuserait.

— J'en fais mon affaire.

— Je ne puis consentir.

— Je le veux!

— Jamais!...

— Jurez-moi de suite qu'elle viendra... ou bien... tenez...

Voilà mes élèves, vous êtes encore au chef de mon diable, et je vous coiffe devant tous d'une nichée de chenilles.

— Oh!...

— Eh bien?...

— Je le jure!... les voilà!...

— Allons donc!...

D'un coup de brosse, Franc Floris fit disparaître la figure, mais pas assez complètement au gre de la tremblante dame, car elle s'écria :

— Encore, monsieur, encore! Effacez ce côté; il me reste un œil.

— Ah! bah! répondit gaiement l'artiste; ne vous en plaignez

pas. Vous êtes un peu curieuse, et à travers cette couche de bistre vous pourrez voir sans être vue.

— Il était temps! murmura-t-elle pour toute réponse, en retombant sur son escabeau.

En effet, la porte s'ouvrit aussitôt, et l'essaim bruyant des élèves se précipita dans l'atelier du maître.

IV.

De l'école de Franc Floris est sortie toute cette pléiade dont s'illumina l'horizon flamand au seizième siècle. Tous les élèves qui venaient d'entrer dans l'atelier ont été de grands hommes; mais leurs noms énormes et baroques épouvantent l'oreille qui les entend, l'œil qui les lit, et jusqu'à la plume qui tente de les écrire. Nous nous bornerons donc à citer seulement les trois d'entre eux qui marchaient en tête de la joyeuse phalange. On les connaît, on les a devinés déjà; c'étaient nos trois vieilles connaissances : le beau Lucas de Heere, le gigantesque François Pourbus, et l'espiègle Crispin Wandenbroecke.

A leur aspect, Franc Floris avait essayé, mais en vain, de déguiser son bon et riant visage sous un masque sévère et grandeur.

— Paresseux!... fâneurs!... s'écria-t-il d'un ton bourru, vous voilà enfin; vous êtes donc las de courir les ruelles! Il est bientôt onze heures, et l'on arrive à l'atelier!

— Maître, hasarda Crispin, aujourd'hui c'est un jour de fête.

— Paix! petite moitié d'homme à peine sorti du berceau; je ne connais pas de fête hors le saint jour du dimanche, où le cabaret à tout mon temps; tous les autres, il me faut mes sept heures de travail, et c'est ainsi que l'on fait de bonne besogne.

— On profitera de la leçon, murmura Pourbus.

— Alors ce sera la première, grand ignorant.

— Attrape, Goliath, dit Wandenbroecke à voix basse.

— Merci, murmura François.

— Et quelle fête était-ce donc aujourd'hui? reprit le vieillard.

— Vous le demandez? s'écria Lucas; mais on vient d'inaugurer la cage de fer de Quintin Maetsyns.

— Voilà bien du bruit pour une cage, mes jeunes oiseaux. On ne fit jamais pareil triomphe à Raphaël lui-même.

— Lequel? observa Crispin en souriant.

— Que veux-tu dire?

— On parle de Raphaël, et je demande lequel. Celui de Flandre ou celui d'Italie?

— Silence! petit serpent flatteur, répondit le maître au milieu du murmure général.

Le coup avait porté, et ce fut d'un ton plus radouci qu'il ajouta :

— Cet ouvrage est donc un chef-d'œuvre?

— Je le crois bien, répliqua aussitôt Pourbus, un travail qui pèse au moins...

— Voilà bien mon Hercule, qui juge l'art au poids.

— Vous serez de l'avis de tous, maître, se hâta de dire Lucas; c'est du fer, il est vrai; mais ce fer-là peut rivaliser avec le marbre. Le dessin général est élégant et léger. Il y a des animaux qui semblent marcher, des fleurs dont on sent le parfum...

— Des fruits dans lesquels on est tenté de mordre, interrompit avec feu Wandenbroecke.

— Encore un jugement bien raisonné! grommela Franc. Le fort estime avec ses muscles, et le gourmand avec son palais.

Pourbus ne remarqua pas cette boutade et prit la parole à son tour.

— Et puis au sommet, à l'endroit où les arceaux se réunissent en guirlandes, la statue du géant de l'Escaut, debout, appuyé sur sa hache, et de l'autre bras étendu tenant une main coupée qu'il semble prêt à lancer sur la rive opposée du fleuve.

Cette fois, ce fut la douce voix de Gretchen qui succéda à la voix d'ophicléide de Pourbus. La jeune fille se mêla à la conversation générale, en disant avec timidité :

— Le géant est tout pareil à celui de la tradition.

— Ah !... fit le père étonné, tu connais la tradition ?

— Oui, mon père...

— Voyons-la...

— C'est bien simple, et tout le monde ici la sait mieux que moi.

— N'importe; je veux que tu me la dises, cela me fera plaisir.

— Volontiers, mon père, mais ne vous moquez pas trop de moi.

— Je te le promets, et je t'écoute.

— Eh bien ! voilà bien des siècles de cela, que les bords de l'Escaut étaient habités par un géant cruel et farouche. Il ne laissait approcher personne; et si quelque malheureux avait l'audace de vouloir passer le fleuve, il lui coupait la main droite, qu'il jetait aussitôt d'une rive à l'autre. Des bergers courageux survinrent, attaquèrent le géant et le tuèrent. Ce sont nos ancêtres; car à la place même du combat ils fondèrent notre ville, qui recut, en souvenir de la cruauté du vaincu, le nom d'Antwerpen. Voilà tout, mon père...

— Je ne te croyais pas si bien instruite. Tu sais donc l'histoire de ton pays ?

— Oh ! celle-là seulement.

— Qui te l'a donc apprise ?

— Quintin Maetsyns lui-même.

— Comment cela ?

— Il y a près d'une semaine, Lucas de Heere nous conduisit, ma mère et moi, dans l'atelier du forgeron pour visiter son travail. Nous y avons même rencontré Pourbus et Crispin.

— Ah !

— Maître, dit aussitôt Lucas de Heere, je n'ai pas pensé commettre une inconvenance en faisant entrer ces dames chez un ami que j'estime, et dont l'atelier touche à leur palais.

— Je ne vous adresse aucun reproche, messire de Heere, j'oubliais seulement que notre voisin est votre ami. Je me rappelle maintenant, ne lui avez-vous pas sauvé la vie ?

— J'ai fait plus, j'ai deviné, découvert son génie.

— Ah !... monsieur est inventeur de grands hommes !...

— Je n'ai pas inventé, j'ai trouvé.

— C'est fort heureux... mais, puisque vous êtes si habile à trouver le talent des autres, pourquoi ne pas avoir encore cherché le vôtre ?

L'attaque était un peu brutale, mais Lucas de Heere agit en homme d'esprit. Il ne s'en émut nullement, et riposta aussitôt :

— J'ai beaucoup voyagé, maître, et j'ai vu qu'en certains climats le soleil était si fécond, que la terre s'y couvrait de fruits et de fleurs sans que pour cela on se donnât la peine de la cultiver. C'est ce souvenir qui m'a inspiré le désir d'entrer à votre école, et je croirais être bien fou de chercher ce qui doit venir de soi-même sous les rayons du soleil.

Un murmure d'approbation circula par l'atelier, et le vieillard rougit un peu, en répondant :

— C'est le jour des flatteries, mais je n'ai pas le droit de vous en vouloir. Vous répondez à une sottise par un compliment. Votre main, Lucas de Heere. Vous me conduirez aussi chez votre ami, où l'on rencontre, à ce qu'il paraît, ces deux paresseux-là. Que diable peuvent-ils faire dans une forge, je vous le demande ?... Pourbus, encore, je le comprends. Il posait peut-être pour le géant de l'Escaut; mais Crispin...

— Crispin eût été bien mieux l'affaire de Maetsyns, observa François, la statue n'a qu'un pied et demi.

— Ah ! Pourbus, vous vous tournez contre moi, s'écria Wandembroecke, je me vengerai. Eh bien, oui, je posais...

— Pour quoi donc ? demanda toute l'école.

— Pour la soupe à la bière de la mère Maetsyns ! Mais, hélas ! la cuisinière n'est plus... Ah ! je l'ai bien pleurée ?

— La soupe ? ricana Pourbus.

— Non... oui... répondit étourdiment Crispin. Ma foi ! toutes les deux... Elle était si bone !

— La soupe ? s'écria tout le monde.

— Autant l'une que l'autre, allez !... Cette pauvre mère Maet-

syns ! ajouta le rapin avec un soupir qui, cette fois, partait de son cœur.

— Et nos Bruxellois ? dit tout à coup une voix dans la foule.

— C'est vrai ! répondirent en chœur Lucas, Pourbus et Crispin.

— Qu'est-ce donc ? demanda Franc Floris.

A cette question, il se fit un murmure universel; tous voulaient parler. De Heere fit un pas en avant, le bruit se tut, et le roi de l'atelier prit la parole :

— Maître, dit-il, c'est une chose de la plus haute importance, et qu'en cette qualité nous avons parfaitement oubliée. On nous a chargés pour vous d'un grave message, d'une mission sacrée, et vous voyez en nous une députation solennelle, une ambassade toute diplomatique.

— Parlez, ambassadeurs... articula Floris en s'inclinant profondément.

— C'est, poursuivit l'orateur avec une certaine hésitation, c'est... que le sujet est un peu délicat... et je n'oserais en présence de ces dames...

— Fort bien !... repartit Franc ; vous entendez, mesdames... votre place n'est plus ici.

Le vieillard appuya ces mots d'un coup d'œil significatif à sa femme.

Dona Flora se leva aussi roide, aussi prétentieuse qu'à son entrée dans l'atelier. Elle répondit au respectueux salut des élèves par un geste froid et fier; puis, tournant sur elle-même comme sur un pivot, elle se disposa à sortir.

Floris l'arrêta en lui disant avec un singulier sourire :

— A bientôt, dona Flora... Au revoir.

Puis reprenant son ton de bonhomie, il ajouta brusquement :

— Embrasse-moi, Gretchen.

La femme de l'artiste fit une profonde révérence, et murmura d'une voix sèche et basse un :

— Jamais !

Qui fit frissonner sa fraise, moins pâle et moins empesée qu'elle-même; puis elle sortit.

Quant à Gretchen, elle se jeta au cou de son père, et lui glissa, entre deux baisers, ce mot charmant à l'oreille :

— Toujours !...

Le cœur du vieux Franc s'arrêta une seconde dans sa poitrine, un léger frémissement agita les poils longs et soyeux de sa barbe blanche, et il s'empressa d'accompagner sa femme et sa fille jusqu'à la porte de l'atelier.

Tous se regardèrent, étonnés de cette galanterie inaccoutumée; mais personne ne devina, pas même Crispin Wandembroecke, l'innocente ruse du père, qui essuyait à la dérobée une larme de joie de sa main tremblante.

Le 44 juin 1542 est doublement célèbre dans la chronique flamande; et cette journée mémorable gardait encore un triomphe à l'un des enfants de la vieille Antwerpen.

Six Bruxellois venaient d'entrer à la taverne du Hanap de Flandre, escortés d'une énorme tonne de faro; et tous six avaient proclamé à haute voix défi au plus terrible des buveurs anversois, à Franc Floris !

Plusieurs de ses élèves étaient présents, et les abdomens effrayants des provocateurs ne les avaient pas arrêtés. Ils avaient relevé le gant, ou plutôt le gobelet jeté à leur maître; puis, ramassant dans leur course tout le reste de l'école, ils étaient venus en toute hâte requérir pour le combat le héros défié.

Les six Bruxellois et leur tonne attendaient à la taverne.

Tel était l'objet de l'ambassade, et Lucas de Heere l'expliqua tout au long dès que les dames se furent retirées.

Personne ne doutait de la réponse de Franc Floris. On le savait jaloux de sa réputation de buveur, plus encore que de sa gloire d'artiste. Aux premières paroles de Lucas, ses yeux brillèrent, ses lèvres sourirent; il se redressa superbe et belliqueux, comme un cheval de bataille aux premières fanfares des trompettes.

Il acceptait le combat; l'école tout entière battit des mains.

Il acceptait; mais le plaisir ne dérangea jamais d'une minute ses habitudes de son travail. A chaque matinée, le vieillard

avait voilé quatre heures; et ce jour-là, comme les autres jours, il ne devait quitter l'atelier qu'à midi. En vain ses élèves le tentèrent par la prière et par la vanité; il était enfermé dans sa parole comme dans une prison, il n'était pas libre.

— Retournez à la taverne du Hanap de Flandre, répondit-il d'une voix calme et résolue, et priez ces hardis compères de m'attendre!

— Mais ils viennent de loin, maître, observa Lucas de Heere; ils ont soif.

— Tant mieux! riposta Floris, qu'ils gardent bien précieusement cette soif-là!... Par Bacchus! ils en auront besoin, et nous nous chargeons de la leur faire passer. Un peu de patience, je n'ai plus qu'une heure de besogne. A midi, nous choquerons ensemble le premier *mossen*... Allez, et surtout pas d'escarmouches. Gardez-vous bien de commencer les hostilités avant l'arrivée du corps de bataille. A la taverne!

— A la taverne! répondit en chœur la troupe joyeuse, qui s'élança aussitôt vers la porte de l'atelier.

— Anii Pourbus, disait Crispin qui marchait en tête avec son fidèle compagnon, vivent les Bruxellois! Nous voilà de congé pour toute la journée. Et quelle journée! Vois donc ce soleil!

— Pas un nuage au ciel, observa François.

— Et que nous importent les nuages! s'écria Vandebroëcke. Nous sommes à l'abri. Grâce à nos sept lutteurs, le déluge peut tomber aujourd'hui.

— Comment cela? demanda Pourbus.

— Eh!... parbleu, mon cher Goliath, il serait avalé!...

Quant à Franc Floris, il resta un instant au milieu de l'atelier, immobile, souriant, rêveur, et se caressant amoureusement l'abdomen de ses deux larges mains. Puis enfin il reprit sa palette et ses pinceaux, remonta sur la haute échelle, et se remit en devoir d'achever la corne droite d'un des diables, tout en fredonnant un vieux refrain de guerre espagnol.

L'heure et la chanson étaient encore loin d'être achevées lorsque le vieillard s'arrêta tout à coup.

Gretchen venait d'entrer dans l'atelier.

Mais ce n'était plus la Gretchen calme, rose et souriante! Une vive et récente émotion semblait agiter la jeune fille. Son sein battait avec violence; et son souffle précipité entr'ouvrait, de seconde en seconde, les ailes de ses narines transparentes. Ses yeux étaient humides, brillants, et des couleurs plus chaudes que d'ordinaire marbraient ses joues de nuances purpurines.

Gretchen était ainsi mille fois plus jolie!

L'heureux père ne vit d'abord que sa fille, et s'écria joyeusement:

— Ah! te voilà, mignonne? Déjà... c'est bien... merci!... Allons, viens jusqu'à moi... monte... tu sais le chemin.

Puis, remarquant enfin le trouble et la rougeur de Gretchen, il ajouta d'un ton de surprise inquiète:

— Mais qu'as-tu donc, mon enfant?... te voilà toute tremblante!... tu n'oses approcher... quelqu'un l'aurait-il fait du chagrin?...

— Oh! non... non, mon père!... Ce n'est pas cela... répondit-elle en hésitant un peu.

— Alors tu as commis une faute, et tu n'oses pas me le dire?...

— Non, père... ce n'est pas cela non plus.

— Pourquoi donc cette contrainte?... tu n'aimes donc plus ton vieux père, que tu n'accoures pas l'embrasser!

— Oh! si!... s'écria la jeune fille en grimpa lestement à la double échelle.

— A la bonne heure!... répondit le vieillard en se débarrassant de sa palette.

— Aussitôt il déposa un bruyant baiser sur ses joues plus pourpres que la pêche en août; puis il s'assit, prit dans les siennes les deux mains de Gretchen, qui restait debout et un peu penchée en arrière sur un des échelons inférieurs, et fixant ses petits yeux perçants dans ses grands yeux bleus, il lui dit:

— Gretchen, tu as quelque chose à me demander, et tu n'oses pas faire ta demande?

— Vous vous trompez, mon père, je vous jure.

— Bien vrai?

— Oui.

— Alors, c'est au moins quelque chose à me dire, et...

La jeune fille fit un mouvement.

— C'est cela! se hâta d'ajouter Floris en souriant. N'est-ce pas, c'est cela, hein?

— Oui! murmura Gretchen avec un petit signe de tête hypocrite.

— A la bonne heure!... répliqua le père, voilà déjà la moitié du chemin de fait... Continue maintenant, que diable!... je ne suis pas si redoutable!...

— Pour ma mère, cependant!... observa la jeune fille avec un accent de reproche.

— Il ne s'agit pas de ta mère, mais de toi... interrompit Franc. Voyons, parle?... qu'y a-t-il?...

— Eh bien,... commença Gretchen en hésitant, c'est... je ne suis pas venue seule?...

— Est-ce que dame Flora serait là?... demanda le vieillard en redevenant tout à coup sérieux.

— Non, mon père, repartit vivement la douce enfant, ma mère ne m'accompagnera plus. C'est une autre personne... quelqu'un que je viens de rencontrer... devant votre atelier.

— Et qui cela?

— Un de nos voisins.

— Lequel donc?

— Maetsyns.

— Le forgeron?

— Oui, mon père, murmura-t-elle en baissant les yeux.

— Ah! fit l'artiste étonné, et Maetsyns veut me parler?

— Oui, mon père, mais il n'ose pas.

— Ah çà, personne n'ose m'aborder! Je suis donc bien terrible aujourd'hui... Et qu'a-t-il à me dire, ce voisin si timide?...

— Il vous l'apprendra lui-même, soupira Gretchen, mais si bas que le vieillard dut à peine entendre sa réponse.

— Qu'il vienne alors, répondit Floris en souriant.

— Vous consentez donc à le recevoir?

— Sans doute.

— Je vais le chercher, mon père.

La jeune fille descendit deux échelons, puis elle remonta jusqu'au vieillard, embrassa avec effusion ses cheveux blancs, et redescendit définitivement en répétant d'une voix émue et tremblante:

— Je vais le chercher, mon père!

Franc Floris suivait tous les mouvements de sa fille d'un regard surpris et curieux. Il ne comprenait rien à cette petite comédie mystérieuse.

A peine Gretchen était-elle sortie, qu'elle rentra suivie de Quintin Maetsyns.

Pauvre Quintin! le cœur lui battait à briser sa poitrine; c'était la première fois qu'il pénétrait dans l'atelier du père de Gretchen; et, sans l'encouragement de la jeune fille, jamais il ne se fût décidé à tant d'audace.

En effet, voilà ce qui s'était passé sur le quai de l'Escout pendant les scènes que nous venons de raconter.

Aussitôt la cérémonie terminée, Maetsyns, surexcité par le triomphe, avait couru tout d'une haleine jusqu'à la porte de Franc Floris; mais sur cette porte toute sa résolution s'était brisée, comme les vagues sur les rochers du rivage, et, comme la vague impuissante, il avait reculé, puis il était revenu; puis il s'était encore éloigné de nouveau; et depuis une heure il allait et venait de l'atelier au fleuve, et du fleuve à l'atelier. Il n'avait pas hésité si longtemps lorsqu'il s'était précité dans le fleuve!... Que de beaux raisonnements son amour faisait à sa timidité! Il fallut que l'amour plaidât longtemps, mais enfin sa cause semblait gagnée, et le forgeron s'avançait triomphant vers la porte fatale, lorsque la sortie de l'école était venue tout à point lui barrer le passage. Le poltron avait été ravi de ce contre-temps; et grâce à l'une des colonnes du palais de marbre, il s'était rapidement dérobé aux regards redoutés des élé-

ves... Cependant, dès qu'il les eut vus disparaître tous à l'angle de la rue de la cathédrale, il reprit son courage à deux mains, et s'élança pour la dixième fois peut-être vers l'atelier. Peut-être serait-il encore resté en chemin, sans une alliée qui voulut bien lui venir en aide un peu.

Cette alliée, c'était Gretchen elle-même.

A travers la jalousie du balcon, la jeune fille avait assisté à toutes les hésitations, à tous les combats de Maetsyns. D'abord elle s'était amusée de cette singulière promenade. Jamais le jeune homme ne lui avait parlé de sa tendresse; mais les femmes ont un sens tout particulier pour deviner l'amour qu'on a pour elles. Aimait-elle Maetsyns?... Elles l'ignorait. Son innocence ne s'était pas encore avisée d'interroger son cœur; et ce cœur de seize ans n'aurait rien su lui répondre, car ce cœur-là n'avait pas encore la conscience de lui-même. Néanmoins elle prit un intérêt naïf à ces angoisses dont elle était la cause. L'instant d'après elle se dépitait de ces timidités sans cesse renaissantes, elle lui en voulut. Mais Gretchen était si compatissante, si bonne! Le soleil de Flandre n'avait convé cette fleur du nord que de rayons pâles et atédés; à défaut de passions, la tendre pitié dominait dans son âme frileuse; à défaut de désirs, la nature la tentait par la charité. Aussi, sa colère enfantine tomba au bout de la minute qui l'avait vue naître, et son oreille surprit ses lèvres qui murmuraient :

— Pauvre garçon!

Elle rougit de cette pensée, et le dépit reprenant le dessus, elle ajouta :

— Il n'osera jamais!

C'était le tour de la compassion, et la compassion lui souffla ce conseil :

— Si je l'aidais un peu?

Elle courut à la porte de sa chambrette; mais elle s'arrêta, la main sur la serrure, incertaine et honteuse :

— Peut-être a-t-il osé? espéra-t-elle.

Elle retourna d'un bond à la fenêtre; Quintin était encore sur le quai. Alors elle revint à la porte, puis de la porte encore une fois au balcon. Pendant un quart d'heure, elle suivit toutes les allées et venues de son amant, et se promena dans le salon de la promenade dont il se promenait sur le quai. S'avancait-il vers l'atelier, elle s'avancait sur le balcon. Reculait-il vers le fleuve, elle reculait vers la porte. Tout ce petit manège était accompagné de regards charmants et de moues délicieuses. La pudeur, le devoir, retenaient la pauvre enfant; la curiosité, la coquetterie, la tiraient bien fort par le bout de ses doigts mignons. Eve, notre digne mère, dut certes bien hésiter avant de toucher le fruit défendu, mais elle était femme, hélas! et elle finit par le cueillir!...

Pour achever la défaite de Gretchen, il ne fallait qu'un prétexte; or, les prétextes sont, comme on le sait, les plus malicieux des démons.

— Mon père serait bien heureux si j'allais le voir! se dit l'hypocrite enfant. Je le lui ai promis tout à l'heure.

Il n'y avait plus à répliquer à cela. Elle avait promis!... La porte tant de fois tourmentée s'ouvrit enfin. C'était la porte de la cage, l'oiseau s'envola.

Au seuil de l'atelier, Gretchen se trouva face à face avec Quintin Maetsyns.

Pendant une minute, qui fut un siècle, tous deux restèrent immobiles, interdits et silencieux.

Lequel deux allait parler le premier?

La chose va paraître invraisemblable: ce fut le jeune homme qui eut ce courage. Il dit, en balbutiant bien, par exemple, il dit :

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, demoiselle Floris...

La glace était rompue; et Gretchen répondit aussitôt et de l'air le plus naturel du monde :

— Vous allez entrer chez mon père, voisin Maetsyns?

— Oui... c'est-à-dire non... j'ai peur d'être importun...

— Pourquoi donc cela? demanda la friponne en souriant.

C'est la première fois que je me présente chez l'illustre Floris.

— Mais il vous connaît, il vous estime même beaucoup.

— Vous croyez?... c'est vrai, il m'a quelquefois, en passant devant ma forge, donné un conseil, un encouragement; mais il travaille, et je crains...

— Que pouvez-vous craindre?... entre voisins...

— N'importe... Et tenez, j'ai réfléchi... que je ne vous empêche pas d'entrer... Je reviendrai un autre jour.

Le pauvre Quintin s'éloignait déjà; Gretchen le retint en lui disant :

— Voulez-vous que je lui demande de vous recevoir?...

— Oh!... oui, mademoiselle, s'écria-t-il avec un accent de prière et de reconnaissance.

— Eh bien, attendez-moi là, répondit la jeune fille avec un geste bienveillant; je vais revenir.

Et elle s'élança légère et souriante dans l'atelier.

L'amoureux forgeron demeura ébloui, ivre et comme enchaîné sur le sol par une main invisible. Il était au comble de ses vœux. Cette occasion bienheureuse, il l'eût payée de sa vie; et cependant, la porte à peine refermée, de nouvelles terreurs l'assaillirent! S'il avait osé, s'il avait pu, il se serait sauvé à toutes jambes.

Mais Gretchen reparut bientôt et lui dit :

— Mon père vous attend; venez...

Il n'y avait plus moyen de reculer; et Quintin Maetsyns suivit la jeune fille; qui tremblait certes presque autant que lui.

— Soyez le bienvenu, voisin Maetsyns! lui dit Franck sans à peine se déranger de son travail. Vous désirez me parler, m'a-t-on dit?... De quoi s'agit-il?

C'était là le moment terrible!

— Seigneur Floris, répondit Quintin avec embarras... je venais... pour...

Sa langue s'arrêta, clouée au palais; il ne put achever.

— Eh bien... fit le vieillard étonné.

— C'est que... balbutia le forgeron.

— C'est que?... répéta l'artiste avec impatience. Que diable? Vous voilà comme ma fille. Permis à cette enfant... Mais cette timidité ne sied pas chez un homme. Vous avez donc quelque chose de bien difficile à me dire?

— Il est vrai, poursuivit Maetsyns avec plus de hardiesse. De ce que vous allez me répondre dépend le bonheur de ma vie tout entière... et je crains...

— Je ne comprends ni ce que je puis pour vous ni ce que vous avez à craindre de moi! Voyons, est-ce la présence de Gretchen qui vous embarrasse?...

— Précisément! se hâta de dire Quintin, heureux déjà de n'avoir plus affaire qu'à un seul ennemi. Précisément, et devant mademoiselle, je n'oserais jamais parler.

— Ah! grommela le père d'un ton bourru, c'est différent... Tu l'entends, Gretchen! tout le monde te classe aujourd'hui, ma pauvre enfant.

Gretchen avait paru surprise; mais presque aussitôt elle fit un mouvement boudeur pour sortir de l'atelier. Maetsyns s'en aperçut et s'écria :

— Restez, restez, mademoiselle!... Je ne veux pas forcer le père et la fille à se séparer... C'est à moi de m'éloigner et d'attendre... Je reviendrai demain.

— Non, non? repartit Floris; il serait mal à moi de vous renvoyer sans vous avoir entendu... Mais pourquoi ne pas vouloir parler devant Gretchen?... Ne craignez rien, je vous en prie! En quoi, diable! ce que vous avez à me dire peut-il l'intéresser?

— Ce que j'ai à vous dire, murmura le forgeron, intéresse particulièrement mademoiselle Gretchen.

— Que venez-vous donc me demander? fit le peintre avec étonnement.

— Elle-même!... articula courageusement le pauvre jeune homme.

Le vieux Franc bondit sur l'échelle; puis il descendit rapidement à terre, et regarda tour à tour, et Gretchen, et Maetsyns.

Maetsyns était pâle et tremblant; Gretchen était toute rouge et toute interdite. Tous deux baissaient les yeux ainsi que deux coupables, pauvres innocents qu'ils étaient!

Un affreux soupçon traversa l'esprit du vieillard.

— Malheureux! s'écria-t-il, tu as séduit ma fille!...

A cette accusation, Quintin releva la tête, et d'une voix noble et fière, il répondit!

— Floris, voilà le premier mot de mon amour que je prononce devant Gretchen!... Tu es là, entre nous, et c'est toi qui l'as voulu!

Un second regard acheva de rassurer le père alarmé! La jeune fille n'avait pas même compris sa pensée.

— C'est bien!... ajouta-t-il d'un ton rasséréné. Vous aviez raison, Maetsyns; et peut-être eût-il mieux valu que Gretchen sortît avant que vous n'eussiez parlé... Mais enfin, vous dites vrai, c'est moi qui l'ai voulu!... Laissez-nous, ma fille!...

— Mon père!... murmura-t-elle.

— Ne crains rien... va, va... laisse-nous.

— Vous ne m'embrassez donc pas?... soupira la triste enfant d'une voix chagrine en faisant un pas vers le vieillard, qui courut aussitôt à elle, et la serra dans ses bras avec une franchise et bonne effusion.

Gretchen s'en fut lentement jusqu'à la porte de l'atelier; là elle se retourna à demi comme pour l'ouvrir, et jeta un regard oblique et furtif vers son amant et vers son père. Quintin avait encore la tête baissée; Franc ramassait ses pinceaux, que, dans son premier mouvement de terreur, il avait laissé tomber du haut de l'échelle. La curieuse, certaine alors de ne pas être vue, se glissa, légère et rapide, derrière un des tableaux qui masquaient la muraille.

Floris la crut partie, car presque aussitôt il se redressa, et s'adressant brutalement au forgeron, il s'écria:

— A nous deux maintenant, maître Maetsyns!

— J'attends vos ordres, murmura humblement le jeune homme.

— Ainsi, vous aimez ma fille?

— Je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

— Par Bacchus! la gloire vous monte à la tête comme un mosen de lambick, et le triomphe d'aujourd'hui vous a rendu fou.

— Il est possible, seigneur Floris, mais alors ma folie ne date pas seulement d'aujourd'hui. J'étais encore un pauvre et obscur ouvrier que déjà j'aimais Gretchen; et la preuve de cela, c'est qu'au bruit de son prochain mariage, j'ai voulu mourir. Le ciel a placé Lucas de Heere sur mon chemin, et Lucas de Heere m'a sauvé la vie, m'a rendu le courage et l'espoir. Mais ce qui multipliait ma force et mon énergie, c'était cet amour, si bien caché aux yeux de tous, que j'osais à peine me l'avouer à moi-même. Oh! j'ai bien travaillé, allez, seigneur Floris!... Enfin, Dieu m'a béni; l'ouvrier s'est fait artiste, le pauvre s'est fait riche! Le triomphe d'aujourd'hui vient de doubler ma fortune et ma réputation; et c'est pourquoi je suis venu à vous aujourd'hui

d'hui même pour vous dire. Voilà ce que je suis devenu pour mériter Gretchen; voulez-vous me la donner pour femme?...

— Mais il me semble en tout cela, maître Quintin, que vous vous préoccupez fort peu de Gretchen elle-même. Auriez-vous quelque raison de vous croire certain de son consentement?

— Aucune, seigneur Floris. Je crois seulement qu'un honnête homme, avant d'ouvrir son cœur à une jeune fille, doit s'adresser au père de celle qu'il aime; c'est donc à vous que je suis venu d'abord.

Le vieillard tendit la main au jeune homme et lui répondit:

— Vous êtes un franc et loyal garçon, Maetsyns! A tout autre je tournerais le dos en riant; à vous, je vais dire ma pensée aussi franchement, aussi loyalement que vous venez de le faire vous-même. Je ne vous parlerai pas des susceptibilités de dame Flora, qu'un semblable hymen jetterait en pamoison soudaine. Non, je suis seul maître de ma fille; mais j'ai résolu de ne la donner qu'à un artiste.

— Ne suis-je donc pas un artiste? demanda Quintin avec une émotion pénible.

— Pardon! voisin, interrompit aussitôt le vieillard. Loin de moi la pensée de vous insulter... encore une fois, pardon! Pardon, frère!... Je voulais seulement vous dire que le vieux peintre veut un gendre peintre. Traitez cela de fantaisie, je vous le permets; mais, voyez-vous bien, c'est une résolution irrévocable!... L'heure approche où le dernier pinceau s'échappera de ma main; et je veux avoir, là, derrière moi, une main toute prête à le ramasser. Le ciel ne m'a pas donné de fils: eh bien! Ce sera mon gendre qui recueillera cet héritage. Floris mort, tout ne doit pas mourir avec lui!... Lorsque je ne viendrai plus chaque matin ouvrir cette porte, il ne faut pas pour cela que cette porte se ferme comme celle d'un sépulcre, ou bien que la main d'un étranger suspende ses toiles à ces vieux clous qui pendant vingt ans auront supporté les miennes. Ma Gretchen a l'habitude de monter à ces échelons; et lorsque son père ne sera plus en haut de l'échelle, il faut qu'elle y trouve un époux! Enfin, je veux savoir qu'après moi mon nom restera grave sur la façade de mon atelier. Ces choses-là sont arrêtées, vous le comprenez bien, n'est-ce pas?... C'est mon seul espoir, c'est ma seule consolation. Et Michel-Ange lui-même serait venu me demander Gretchen, que je l'eusse refusé s'il n'eût été qu'un grand sculpteur!...

— Adieu donc, murmura le pauvre Maetsyns d'une voix sourde et désespérée. Mon amour a déjà tenté ce qui semblait impossible à mes forces; mais devenir peintre, moi qui ignore même ce que c'est que la peinture!

— La peinture! s'écria le vieil artiste avec enthousiasme, c'est le reflet de la divinité, c'est créer une seconde fois, c'est imiter la nature.

Un soupir déchirant et navré gémit dans la poitrine du forgeron.

CHARLES DESLYS.

(A continuer.)

TOUT LASSE, TOUT CASSE, TOUT PASSE.

Une lettre pour madame la marquise, dit respectueusement un domestique en entrant dans l'élégant boudoir où la marquise de Cerny et la comtesse d'Argent, toutes deux amies d'enfance, séparées pendant de longues années, causaient avec tout l'épanchement d'une affection sincère qu'aucune rivalité n'était jamais venue entraver.

L'une, la marquise, était petite, svelte, brune et pâle; en un mot, la véritable Parisienne aristocrate; l'autre était grosse, assez grande, très-fraîche; c'était, au contraire, la châtelaine du moyen-âge. Toutes deux se réunissaient sur un seul point; elles avaient cet âge intéressant que regardaient comme la maturité accomplie les anciens romanciers, épris uniquement des héroïnes de pensionnat, mais qu'ont à l'envi réhabilité depuis quelque temps des écrivains moins exclusifs ou moins impartiaux: trente ans... peut-être même plus!

Madame de Cerny prit négligemment cette lettre et s'appretait à la poser sur la cheminée sans l'ouvrir, lorsque le domestique la prévint qu'on attendait une réponse. Elle lut alors le billet qui lui était remis, et s'excusant auprès de son amie, elle écrivit quelques mots à la hâte.

— Pourquoi donc cachettes-tu ta lettre avec de la cire noire? demanda la comtesse; es-tu en deuil sans que je le sache?

— Mon Dieu, non, répondit en souriant la marquise; c'est seulement que je trouve cette couleur appropriée à la devise de mon cachet.

— A la devise! dit la comtesse avec étonnement; tu ne te sers donc pas de tes armes?

— Depuis nombre d'années, ma chère, je le conserve pour mes mouchoirs, pour mes voitures, mais je ne m'en sers plus pour mes lettres.

— Et que dit ce cachet précieux, qui remplace ainsi ton blason?

— Ma pensée et ma conviction intime: « Tout lasse, tout casse, tout passe... »

— Tout lasse, tout casse, tout passe!... s'écria la comtesse. Mais tu veux plaisanter! ça ne peut pas être la *pensée* et la *conviction* d'une femme de ton âge!... à cinquante ans je ne dis pas!... Attends, je t'en supplie, les rides et les cheveux blancs pour lever une semblable banquette!

— Les rides vieillissent moins, je l'assure, que les larmes; si ce n'est

la figure, c'est le cœur, c'est l'âme, c'est l'imagination !... Un homme de talent a dit : A la suite d'une grande douleur le cœur se brise ou se bronze. Je ne suis pas de cet avis, ou plutôt j'en suis trop, car il se brise d'abord et se bronze après.

— Tu as donc bien souffert, ma pauvre amie ? dit la comtesse en se rapprochant avec intérêt.

— Oui... répondit la marquise avec un fin sourire ; et je n'en parle aujourd'hui que comme mémoire, car c'est parfaitement passé.

— Eh bien, si tu peux en parler sans douleur, conte-moi, je t'en prie, cette triste histoire ? demanda la comtesse avec une légère nuance de curiosité.

— Volontiers, ma chère, quoique tu sois indiscreète comme une provinciale ; mais comme je sais que l'intérêt domine avant tout dans ton cœur, je veux bien te dire pourquoi j'ai adopté le cachet dont tu es si fort scandalisée.

A peine sortie de pension, on me maria, tu le sais, au marquis de Erny ; mais ce que tu ignores, c'est que c'était l'homme le plus égoïste, le plus froid, le plus épris de lui-même, et surtout le moins capable de savoir diriger ni de se faire aimer d'une jeune fille simple et bonne comme je l'étais autrefois.



Les premiers temps de mon mariage furent sinon heureux, au moins brillants et bruyants. Je m'occupais de ma toilette ; je suivais les bals, les fêtes, les concerts ; j'étais jeune, riche, et je m'amusai d'abord de ce tombillon qui entraîne et enivre petit à petit. Cependant j'en fus fatiguée, puis ennuyée. Alors je regardai autour de moi, et me trouvai bien seule... pas une amie, pas un cœur pour répondre au mien ; car alors je croyais à l'affection... j'avais vingt ans... je conservais encore toutes mes illusions de jeunesse, semées du ciel, fleurs de l'âme que le souffle de la douleur dessèche et tue à jamais sans laisser aucune trace.

Un jour de printemps, j'étais à la campagne dans une disposition triste et soucieuse, lorsque M. de Cerny, absent depuis quelques mois, arriva, amenant avec lui le comte Maurice de Montreux, son neveu. Maurice était beau, je le crus bon ; il était malheureux, puisqu'il venait de perdre une mère qu'il adorait. Que te dirai-je ? nos âmes sympathisèrent, et ce fut le plus tendre et le plus violent sentiment de ma vie. Maurice m'adorait, je crus à cet amour et laissai parler le mien. Pendant longtemps je fus heureuse ; mais j'avais vingt ans... je fus trompée. Les hommes veulent conserver le droit exclusif du sentiment ; s'ils se sentent plus aimés qu'ils n'aiment eux-mêmes, ils se lassent et reculent. J'aimais trop Maurice pour le fixer longtemps ; je le fatiguai de mon amour pour réveiller le sien : pauvre sotte ! je le laissai et l'éloignai davantage.

Avec nous, au château, était une de mes cousines veuve, jeune et

core, peu jolie, mais coquette et spirituelle. L'amour heureux se cache facilement ; lorsqu'il souffre, il a besoin de se plaindre. Louise devint ma confidente. Elle pleurait avec moi, grondait Maurice, lui reprochait son indifférence pour tant de dévouement. Je la croyais franche, et d'ailleurs je n'aurais pas soupçonné que Maurice pût me préférer une femme moins jeune, moins jolie, moins élégante ; je ne savais pas qu'il fallait avant tout être adroite, et que les hommes ne s'attachent qu'aux femmes qui ne méritent pas leur amour.

Un jour, Maurice me prévint qu'il partirait le lendemain pour Paris, où une affaire l'appelait pour quelques jours. Avant de me quitter il fut tendre et bon, aussi aucun soupçon ne vint avertir mon cœur.

Le lendemain, Louise reçut une lettre d'une amie malade qui la demandait : elle partit, me montrant les plus grands regrets de me quitter au moment où ma solitude me rendait sa présence nécessaire. Cette coïncidence dans les départs de Louise et de Maurice ne me fit naître aucune pensée fâcheuse. J'avais vingt ans... il était si facile de me tromper !

J'attends, les premiers jours avec calme, puis ensuite avec angoisses. J'écrivis sans recevoir aucune réponse. M. de Cerny était en voyage ; alors je revins à Paris. Je courus chez Maurice, remplie d'inquiétude, le croyant malade. J'appris qu'il était parti pour l'Italie avec Louise. Je faillis mourir, mais je fus sauvée...



Libre de mes actions, dont mon mari ne me demandait jamais compte, je partis à mon tour pour l'Italie. Était-ce dans l'intention de rejoindre les fugitifs ? Était-ce seulement par l'instinct ! car l'Italie est la terre classique des malades et des malheureux ? Je l'ignore, mais je partis. Je m'arrêtai à Florence, et, seule avec ma femme de chambre, brave fille qui s'était dévouée à moi, je restai pendant de longues journées renfermée dans mon appartement, livrée tout entière à la douleur. Plusieurs mois se passèrent ainsi, puis je commençai à sortir. Je rencontrai quelques Françaises qui me firent accueil ; elles étaient gaies, aimables, musiciennes ; elles cherchèrent à me distraire ; et un jour que je faisais ma toilette avec soin, je vis à mon miroir que mes joues redevenaient roses, mes yeux brillants ; enfin je m'aperçus avec honte que je me consolais, moi qui voulais de si bonne foi mourir de ma douleur.

Alors, furieuse contre moi-même, je cherchai à raviver mon désespoir éteint, et je revins à Paris, pensant que les lieux témoins de mon abandon feraient jaillir encore les larmes de mon âme... c'était ma dernière illusion, et une épreuve décisive devait me convaincre que mon chagrin était passé pour toujours.

Un matin, je sortais du passage des Panoramas ; je voulus traverser le boulevard ; mais je fus entravée par une élégante calèche qui s'arrêtait devant moi ; un jeune homme en descendant, c'était Maurice. Il me salua comme une connaissance de la veille, je le lui rendis tout naturellement, sans même me sentir émue ; pour m'en assurer, je mis la main sur son cœur... hélas ! les battements étaient aussi calmes, aussi uniformes que dans l'ordinaire de la vie. Pauvre femme ! j'étais consolée !...

Depuis ce jour j'ai adopté le cachet dont tu me blâmes. Ne résumes-t-il pas mes principaux chagrins ?... Je vais dans le monde, j'en prends le bien, j'en laisse le mal. Enfin, je suis devenue égoïste, bien convaincue qu'il en est des autres choses de la vie comme de l'amour, où TOUT LASSE, TOUT CASSE, TOUT PASSE. LACOMTESSE DE BASSANVILLE.

LA VÉRITÉ SUR LA CHINE.



pris plus tard que cette cérémonie était les derniers devoirs rendus à un parent qui venait de mourir.

Chaque famille a son cimetière. Celui d'un mandarin, par exemple, est ceint d'une muraille à hauteur d'appui; au milieu se trouve un banc de stuc avec un dossier, pour la commodité des personnes qui rendent visite à ce défunt illustre. La porte d'entrée est murée jusqu'à ce que quelqu'un de la famille vienne à mourir; alors elle est démolie.

Le céleste empire, le pays mystérieux, commence à perdre de sa renommée depuis qu'on le connaît. Jadis les voyageurs, qui n'avaient pu y pénétrer, en faisaient des descriptions pompeuses. A les entendre, on eût dit qu'il était couvert de merveilles sans nombre, auprès desquelles les plus admirables créations de l'Europe ne pouvaient soutenir la comparaison.

Aujourd'hui, cet immense échafaudage éroulé de toutes parts, et la Chine apparaît dépourvue de ces brillantes couleurs qui n'existaient que dans l'imagination des voyageurs. Les braves gens, vexés d'avoir fait un si long voyage pour ne rien voir, plus vexés encore de n'avoir rien à raconter en revenant dans leur pays, s'étaient amusés à chasser un empire chinois que chacun d'eux arrangeait à sa guise.

Le voyage de l'ambassade française en Chine, les lettres qui sont écrites par des gens qui ont vu, nous permettent de donner quelques détails sur ce pays fantastique.

Après Pékin, capitale de l'empire, la ville de Canton est la plus considérable de la Chine. A peu d'exceptions près, ses rues sont petites, étroites, tortueuses, et trois hommes ne peuvent y passer de front. Une foule immense les parcourt en tous sens; mais on

n'y voit ni voitures, ni chevaux, pas même la plus petite brouette. La place nécessaire à la circulation des voitures est occupée par des portefaix dont les fardeaux sont suspendus aux deux extrémités d'un bâton qui repose sur leurs épaules.

A côté de cette ville établie sur la terre ferme, il y en a une autre plus curieuse, plus pittoresque, établie sur la rivière. Cette ville bizarre ne compte pas moins de soixante mille habitants. Il y a des quartiers de bateaux, des rues de bateaux. Dans chacune de ces maisons flottantes il y a une ou plusieurs familles dont la vie se passe sur le fleuve.

Dans la partie marchande, chaque bateau est une boutique. Les rues de la ville aquatique sont aussi animées que celles de la ville en terre ferme. Elles sont sans cesse sillonnées par des milliers de tankas, allant et venant, se croisant en tous sens. On appelle tankas de petits bateaux couverts qui font sur la rivière de Canton le même office que les gondoles à Venise ou les voitures dans nos grandes villes de France.

Chacun de ces bateaux est monté par une femme qui se tient à l'arrière avec une godille, et par un homme qui se tient à l'avant avec un aviron. Entre eux se trouve un petit salon avec des fenêtres, des rideaux, des persiennes. On y tient quatre ou cinq fort à l'aise.

Un jour j'entrai dans une maison d'où sortaient de longs gémissements. Une douzaine d'enfants étaient agenouillés devant une espèce d'autel merveilleusement éclairé. Derrière eux et dans la même posture, quatre ou cinq Chinois jetaient des cris douloureux.

Ma présence parut les gêner; mais, après un instant de repos, ils continuèrent leurs bruyants gémissements. Les uns se prosternèrent le visage contre terre, les autres levaient les mains vers les cieux et faisaient des invocations.

L'un d'eux, moins patient que les autres, vint à moi et m'engagea à me retirer. J'ap-

Les Chinois gardent pendant huit jours les cadavres qu'ils ont en le soin d'embaumer. Les parents du mort portent près de son lit du riz et du poisson, et l'exhortent à manger.

— Qu'avez-vous? lui demandent-ils. Pourquoi ne prenez-vous pas votre nourriture habituelle? êtes-vous fâché contre nous? aimeriez-vous mieux autre chose?

Quoiqu'il ne soit pas arrivé souvent que le mort ait répondu et se soit laissé attendrir par la vivacité de leurs instances, cette coutume

subsiste toujours. La huitaine expirée, les prêtres ou bonzes se transportent dans la maison, font l'enlèvement du corps et vont, suivis de ses parents, de ses amis, au lieu où doit se faire l'inhumation. Le défunt est porté dans un riche palanquin, précédé d'une infinité d'autres dans lesquels sont les images des dieux, des fleurs et des présents pour eux, afin de les engager à lui faire un accueil gracieux.

Les femmes chinoises vivent dans un esclavage complet. Elles ne paraissent jamais aux yeux des étrangers. Si elles sortent, on les rencontre ensevelies sous un immense parasol aux trois quarts fermé et qui ne leur laisse voir que les endroits où elles peuvent marcher. Dans les maisons des particuliers et des marchands, elles occupent l'appartement le plus retiré.

La beauté, chez les Chinoises, consiste dans la petitesse du pied ; aussi, pour forcer la nature à leur procurer cette perfection, elles s'enveloppent de petites bandes d'étoffe bien serrées, qui empêchent le sang de circuler trop librement dans leurs pieds et d'y occasionner un enflure qu'elles trouvent disgracieux. Il résulte de ce traitement qu'elles peuvent à peine marcher.

Chez nous, le costume du voyageur est remarquable par sa simplicité. En Chine, au contraire, c'est une affaire d'étiquette et d'apparat.

Les voitures, les chevaux, les vêtements somptueux, la suite la plus nombreuse, tout annonce les titres et l'importance du voyageur. Un étranger croirait rencontrer une armée en trouvant un mandarin sur sa route.

Il existe depuis plus de quinze cents ans une loi fort sage et fort utile, qui met tout le monde à même de se délier de ceux qui ont été punis pour vols ou autres faits graves. Elle défend aux malfaiteurs, sous peine de mort, de porter une queue. La crainte d'être confondus avec ces misérables fait que les vieillards chauves collent, avec un peu de poix, une fausse queue sur leur occiput. Il ne faut cependant pas toujours prendre cela pour un signe certain de probité ; car si on exécutait rigoureusement la loi, et si tous les Chinois voleurs étaient privés de leur queue, je crois que cet ornement disparaîtrait dans toute l'étendue du céleste empire.

Les coiffeurs courent dans les rues, une sonnette à la main, un tabouret, un réchaud, une cafetière, une serviette, un plat à barbe et la trousse derrière le dos, et, au coin d'une rue, sur une place ou dans la première allée, ils étalent leur boutique, rasent et expédient leurs pratiques d'occasion à un prix très modéré, puis, repliant bagage, ils courent après de nouveaux chalands qu'ils appellent en agitant leur sonnette.

Le jeu des échecs est pour l'éducation des demoiselles chinoises ce qu'est parmi nous l'étude de la musique. C'est une chose indispensable. Aussi ce talent est-il décisif dans les mariages pour entretenir la bonne intelligence entre les deux époux, qui passent rarement une journée sans faire deux ou trois parties d'échecs.

La Chine, dit M. de Balzac, est extrêmement poétique, en ce sens qu'il n'y a de régularité dans aucune chose, pas même dans les temples, qui sont tous bizarres de formes comme les habitations particulières. Les temples chinois ont heureusement préoccupé notre voyageur ; il en a rapporté des vues, des intérieurs, des plans extrêmement curieux et auxquels les précédents sinographes ou sinologues n'avaient pas songé. Pour donner à leurs temples le caractère qui leur manque, soit à cause de leur peu d'élevation et de l'architecture, les Chinois encadrent soigneusement ces édifices, soit par des arbres énormes, soit par les accidents du terrain.

Quant au luxe, il est fabuleux en Chine : le voyageur est ébloui par les somptuosités des bateaux aristocratiques, dorés et peints comme des poissons, et dans lesquels on réunit toutes les commodités de la vie. L'Angleterre a imité la Chine dans les jardins dits anglais, dont les plus beaux de l'Europe ne sont rien, comparés aux moindres de la Chine. Le premier missionnaire qui y pénétra y a trouvé la tragédie, la comédie, le roman. Voltaire, en imitant l'*Orphelin de la Chine*, nous a démontré que le théâtre chinois repose sur les plus grandes idées politiques. La passion du Chinois pour le spectacle est égale à celle du Parisien. Voici ce qu'en dit un témoin oculaire :

« Les idées religieuses diffèrent essentiellement des nôtres, bien que le culte ait assez d'analogie avec celui de l'église catholique. Ainsi la comédie, si sévèrement défendue par nos prêtres et non-seulement tolérée par les bonzes, mais encore ils permettent aux théâtres, qui sont toujours ambulants, de s'établir près des temples. Je vis une troupe dressant des bambous sur la grande esplanade et bâissant son théâtre convert de nattes, en face de la grande fenêtre ronde du temple tournant le dos à la mer. Les bonzes se tenaient constamment dans la cour du sanctuaire principal, jouissant du spectacle, tandis qu'ils fumaient leur pipe. La *sing-song*, c'est le nom qu'on donne à ces fêtes, dura quinze jours, pendant lesquels l'esplanade offrit le spectacle le plus animé.... »

« Appuyé sur la balustrade, j'observais cette foule qui fourmillait

devant moi. Tous les degrés de l'échelle sociale s'y trouvaient confondus : mendians, aveugles, marins, pèlerins, fashion bles, car ici il y a des lions comme à Londres et à Paris : seulement il n'y a pas de lionnes. Tous s'agitaient péle-mêle dans ce petit espace qui pouvait à peine les contenir. Ce n'est pas que les riches n'affectassent des airs de hauteur, en se promenant avec nonchalance, vêtus de longues robes serrées à la taille par une ceinture d'où pendent une blague et une pipe dont ils se servent continuellement, et en s'abritant sous leurs écrans, qui, de plus, servent à les éventer et sécher la sueur qui découle de leur front. Je fus frappé par l'impossibilité des querelles et des rixes. On entend bien parfois les voix s'élever, mais on n'en vient jamais aux coups, et cela me surprit bien plus que je ne l'avais été par le même fait pendant mon séjour à Canton, où, dans ces foules qui vivent sur l'eau, chacun est sur son terrain, et ne craint pas que son adversaire s'empare de sa place. Est-ce là un effet de la mansuétude de ce peuple ou de sa bonne discipline ? Quand je quittai mon observatoire pour aller voir le spectacle, le bonze me donna la place d'honneur, juste au milieu de la fenêtre ronde. Je ne puis rien vous dire de la pièce à laquelle je n'entendais rien, si ce n'est qu'elle intéressait vivement les spectateurs, et ce ne fut ni les applaudissements, ni aucun signe bruyant qui me le firent comprendre, mais leur immobilité, mais leur attention si grande, qu'on aurait entendu une mouche voler, sans le bruit qui se faisait autour du théâtre. Les Chinois sont si avides de spectacle, que ceux qui n'avaient pu trouver place sur les bancs dressés dans l'emplacement convert, montaient sur les bambous qui soutenaient le toit ; puis d'autres arrivaient qui priaient ceux-là de grimper plus haut si bien que la charpente finit par être couverte de spectateurs, aussi pressés que ceux du parterre, et tout aussi attentifs, quoiqu'il leur fallût un rude travail pour se maintenir à cette place dangereuse. J'admirai encore, et avec plus de raison que jamais, la solidité du bambou. »

Pour la religion, la légende du temple de Macao, telle qu'un auteur chinois la raconte, donnera l'idée des traditions de ce pays, et montrera combien le théâtre, la poésie, l'histoire, les institutions sont solidaires en Chine, de l'idée fondamentale de la morale bouddhique. Macao veut dire *Temple de la Dame* (*Neans-Ma-ko*, en chinois).

« Sous je ne sais quelle dynastie, une princesse de la famille impériale, l'unique enfant de son père, fut élevée avec un soin tout particulier, et de l'instruction qu'elle reçut naquit un désir immodéré de voir le monde, de s'affranchir de la réclusion à laquelle les mœurs du pays condamnent toutes les femmes. Elle garda le secret de cette passion pendant bien longtemps, car il lui fallut vaincre bien des préjugés avant que d'oser se l'avouer à elle-même. Enfin elle en parla à l'empereur qui ne sut lui rien refuser. Jugez de son bonheur, quand elle sortit du palais où devaient s'écouler ses jours, elle dont l'esprit inquiet avait rêvé un monde sous mille formes différentes ; et quand pour la première fois elle plonge son regard dans les profondeurs de l'horizon ? Elle s'embarque donc, le ciel et la mer lui sourient d'abord. Tout ce qu'elle voyait excitait son enthousiasme et lui révélait des poésies délicieuses. Mais ces joies si profondément senties furent de peu de durée, car toute faute veut une expiation. Elle avait enfreint la loi ; elle n'avait pas craint de se montrer et braver ainsi les défenses expresses de tous les législateurs, elle qui, princesse, devait le bon exemple aux femmes. Bientôt un terrible typhon se déclara, et faillit vingt fois l'engloutir. Vivement effrayée du danger qu'elle court, elle invoque la déesse de la mer, et promet de lui élever un temple au lieu où elle abordera, si la déesse parvient à dissiper le péril. La mer s'apaise, le typhon se dissipe, et la jonque est doucement portée au rivage par une lame. La princesse tint parole et un temple s'éleva sur la colline stérile, là où elle avait pris terre. Là où il n'y avait que des arbres chétifs, on voit maintenant de puissantes végétations que je ne me suis jamais lassé d'admirer. »

Quelle belle légende chez un peuple qui fait de la réclusion des femmes, dans les hautes classes de la société, le point fondamental de la société ? Mahomet a copié les Chinois. Une femme aristocratique, tombée dans la misère, est, à ce qu'il paraît, en proie aux plus horribles souffrances. On voit dans les rues des malheureuses marchant sur ces moignons qui, chez les aristocrates, remplacent le pied ; et c'est, dit l'auteur, un affreux spectacle. En Chine, une femme qui tombe ne se relève plus !...

Avouez que ce peuple vaut bien la peine d'être connu, étudié, d'abord par l'industrie à cause de ses procédés, car en Chine on raccomode la fonte et on la soude comme nous raccommodons et ressoudons le fer-blanc. On y rend la pâte de riz aussi dure et aussi polie que le marbre. Puis la politique et l'art ne devraient-ils pas y étudier les institutions. Quant à la science, il nous suffira de dire qu'un explorateur a cru trouver en Chine le *magnétisme animal* à l'état pratique.

Espérons que la société de géographie décidera quelque expédition en Chine, et que notre pays comprendra la nécessité d'avoir

avec cette contrée des relations commerciales un peu plus étendues que celles qui rendent notre hong le plus fertile de tous.

M. Borget, qui a visité la Chine, a publié trente et quelques dessins sur ce pays encore si peu connu; ses lettres dont il n'a donné que des fragments pour expliquer ses planches, me paraissent être l'ouvrage le plus intéressant. Il aurait dû procéder au rebours, c'est-à-dire, donner des dessins pour expliquer son texte. L'amour-propre du peintre l'a-t-il emporté sur celui du narrateur! je ne sais; mais si les lettres répondent aux citations que j'ai déjà données, M. Borget pourrait être le Jacquemont de la Chine. Ce ne serait pas une faute au gouvernement français que de lui confier la mission d'aller achever son œuvre. Il est sincère, honnête homme, en tant que voyageur bien entendu; tous les voyageurs ne sont pas de cette espèce. Il y a dans le style un peu de cette douce malice qui assaisonne le récit et le fait digérer. Espérons qu'il sera dignement récompensé de ce bon travail préparatoire.

L'art en Chine est d'une fécondité sans bornes. Les Chinois ont jugé de bonne heure l'infertilité de ce que nous appelons le *beau*. Le beau ne peut avoir qu'une ligne. L'art grec était réduit à la répétition d'idées, en définitive très-pauvres, n'en déplaise aux classiques. La théorie chinoise a vu, quelque mille ans avant les Sarrasins et le moyen âge, les immenses ressources que présente le *laïd*, mot si naïvement jeté à la face des romantiques, et dont je me sers par opposition à ce mot le *beau*. Le beau n'a qu'une statue, il n'a qu'un temple, il n'a qu'un livre, il n'a qu'une pièce : l'*Iliade* a été recommencée trois fois, on a copié les mêmes statues grecques, on a reconstruit le même temple à satiété, la même tragédie a marché sur la scène avec les mêmes mythologies, à donner des nausées. Au contraire, le poème de l'Arioste, le roman du trouvère, la pièce hispano-anglaise, la cathédrale et la maison du moyen âge sont l'infini dans l'art. D'après ce système, aucune production ne se ressemble. Ceux qui corrient aux oreilles des sottis qu'on proscriit ainsi l'*idéalisation* grecque, cornélienne, raphaëlesque, etc., sont des gens de mauvaise foi, car ils savent très-bien que l'art ainsi compris comporte l'idéal à côté des fantaisies, et que la fantaisie sert de cadre à l'idéal. On peut mettre la plus idéale statue dans les dix mille statues de la cathédrale de Milan, des strophes raphaëlesques dans les Orientales, une sorte de Vénus anglaise dans Clarisse, et un admirable torse de femme à la queue d'un cheval dans le massacre de Séio. Pour le penseur, le gothique et le style Louis XV ne sont-ils pas cousins germains de l'art chinois? La travailleur que j'ai vue à Cange fait concurrence avec ses figurines à la cathédrale de Milan; seulement les figures chinoises sont grotesques, elles vous demandent un sourire, et il est impossible de le leur refuser; en les voyant, Young rirait au bout d'un quart d'heure. Or, le grotesque est en réalité un élément si nécessaire au moyen âge, que le grotesque florentin dans trente monuments sur quarante, soit princiers, soit religieux, qui nous viennent de ce temps.

Les charmants oiseaux que Jean Bellini a mis au bas de ses madones, les figurines de San Michele sont le grotesque rectifié, approprié à des conceptions d'un style élevé; c'est enfin la fantaisie ennoblée. Aucune des inventions de la Chine ne jurait auprès des inventions de la mode au temps de Louis XV. Le magot était frère de bien des groupes dans les ornements de la cheminée. Quelque bizarre que soit l'objet érigé par la fantaisie chinoise, si vous l'examinez, vous y découvrirez une idée qui vous fera rire.

Notre voyageur, malgré ses préjugés sur les bizarreries chinoises, fut encore surpris à l'aspect des temples et de toutes les choses du pays. Si l'on aime tant la fantaisie, c'est qu'on la croit impossible; aussi M. Borget a-t-il été stupéfait en voyant, comme je vous l'ai dit, que les paravents étaient de l'histoire. Je n'ai donc rien exagéré en disant au commencement de ce travail que le Chinois était un peuple essentiellement plaisant.

La grande question que la philosophie politique doit faire est celle-ci, selon moi : Ce peuple est-il heureux? Et la réponse de notre voyageur, homme sincère, est : Oui, les Chinois sont heureux. Disons bien haut à notre siècle, horrible produit de cet esprit d'examen introduit dans la société européenne par les discussions sur le libre arbitre, par le schisme de Luther et par la philosophie du dix-huitième siècle, que, du fond des masses pauvres, jusqu'au trône, la Chine est fortement imbuë de l'esprit religieux. Oui, malgré les corruptions extérieurement engendrées par la spéculation et par le commerce, la religion soutient cette société que rien n'a entamée, pas même la victoire de sept conquêtes.

Le premier bouddha, si tant est qu'il y en ait en plusieurs, question plutôt posée que résolue, et sur laquelle il faut bien se garder de hasarder une opinion, le premier bouddha dota l'Asie, et nous pouvons dire le monde, de la constitution merveilleuse que l'Eglise catholique, apostolique et romaine s'est appropriée. Cette constitution repose sur l'élevation constante des capacités par l'élection, mais par l'élection confiée à des pairs également instruits. Mille ans avant l'établissement définitif de la papauté, tout au Thibet se passait comme au conclave,

pour l'élection du grand lama qui a son collège de cardinaux! Donc, ce premier bouddha a si fortement tracé l'empreinte de sa doctrine sur l'Asie centrale, qu'elle ne s'y est pas plus effacée que celle de Moïse sur le peuple hébreu. La Chine est fondée sur la reconnaissance du mérite et de la capacité. C'est le fait le plus certain que la science ait acquis. Maintenant, la loi domine-t-elle, en Chine comme ici, des résultats contraires au but qu'elle se propose? Elève-t-elle au pouvoir des ignorants, de même que l'élection qui devrait élever des capacités ne produit ici que des noms oubliés, tant les hommes sont médiocres? Ceci serait peut-être le procès à faire à l'humanité qui tend à ronger tous ses freins. Si les institutions chinoises sont viciées par les usages, et les sont du moins immuablement écrites; et, si elles dorment, vous voyez par l'événement qui fit rayer un village de la carte de l'empire, et par le deuil de l'empereur, qu'elles ont de terribles réveils. On nous redit des exemples merveilleux en ce genre; il y a mille anecdotes de ministres frappés pour leurs exactions; mais nous avons peu d'exemples semblables à offrir, et nos ministres mis à mort : les Seublancay, les Enguerand de Marigny, les Strafford, ou ceux qu'on a seulement persécutés, comme Aubriot et Mazarin, étaient des hommes de génie ou des gens probes méconnus.

Il est une institution parfaitement en vigueur et observée par les voyageurs à l'état normal en Chine, qui, à elle seule, sauverait un peuple : c'est l'anoblissement rétrograde. Vous vous rendez illustre, c'est sur votre père que se reporte la gloire. Votre fils vous imite, sa gloire anoblit le bisaïeul. De là, le culte des morts. Il est poussé à un si haut point, que les Chinois attribuent leurs malheurs à ce que leurs ancêtres ne sont pas bien logés. La sépulture des morts préoccupe tant les Chinois de toutes les classes que notre voyageur qui, à son départ, était encore sous le coup du succès de la grande figure de Robert-Macaire, a retrouvé Robert Macaire, ce type de Mascariotte et de Scapin devenus meurtriers, tapi dans le plus beau des sentiments chinois. Il existe en Chine des *commissionnaires en sépultures*, des gens qui, en vous voyant inquiets, viennent vous annoncer qu'ils ont découvert un endroit ravissant où monsieur votre père serait infaiblement mieux, et l'on surpasse ces espèces de villas mortuaires. L'album nous montre le convoi d'un Chinois démenagé par sa famille, et que l'auteur a dessiné sur place. Ainsi, la loi chinoise a fait de l'égoïsme un moyen de consolidation sociale. En Europe, l'égoïsme nuit à la société, qu'il rouge; en Chine, l'égoïsme est devenu l'appui du pouvoir paternel : bien élever son enfant, le rendre grand, c'est travailler pour soi-même.

Si le Chinois voit la loi, les maximes religieuses écrites partout, même sur les dalles qu'il foule du pied, pourquoi le Chinois est-il valet? Ici, se présente la grande objection, le dilemme : sais-je par Jean-Jacques Rousseau. Ce peuple, soi-disant moral, produit les fripons les plus éhontés. Rien de plus vrai, la friponnerie chinoise est naïve comme celle que Debureau met en scène avec Fumambule. Elle est constante, elle n'est pas louche et traîtresse comme celle des juifs qui grattent tous les bijoux qui leur passent par les mains, qui trempent les pierres d'or dans une eau pour les diminuer; elle est hardie, elle est toujours sous le coup de la police correctionnelle. Surprise en flagrant délit, cette friponnerie se met à rire d'aussi bon cœur que Pierrot, toujours prête à recommencer.

D'abord, faisons observer que le vol, considéré comme une heureuse manière d'acquiescer la propriété, n'a jamais été pris sur le fait en Chine, par la grande raison que personne ne pénètre en Chine, et que nos missionnaires, les seuls Européens qui s'y soient incrustés en se faisant Chinois, n'en ont pas fait mention. Enfin, il n'y a rien qui soit plus sévèrement puni que le vol en Chine.

Quand la Chine et l'Angleterre fabriquent quoi que ce soit, les plus petites comme les plus grandes choses, pour leur commerce extérieur, tout est de la plus excellente qualité, de la meilleure fabrication. Aussi, les produits chinois et anglais sont-ils rivaux sur tous les marchés du monde.

Au rebours, en France, tout ce qu'il y a de mauvais, de défectueux, d'inférieur, est destiné pour l'exportation. La pensée du commerçant français est de se débarrasser au loin de ce qui ne peut être vendu à ceux qui s'y connaissent trop bien pour acheter de méchants produits. Une autre pensée, pensée fondamentale, est de donner de l'apparence à la marchandise, afin de tromper le consommateur et de l'emporter par l'infériorité, par la nullité du produit, sur les concurrents. Ce qui peut se traduire par : vendre quelque chose qui soit rien. Ce système, qui régit toutes les parties de notre commerce, est bien plus odieux et accuse une bien plus grande dépravation que celle attribuée aux Chinois sortis de Chine. La tendance du vol du Chinois est un combat d'homme à homme, un avis de vous tenir sur vos gardes et ne nuit qu'aux individus; tandis que la manière française nuit à tout le monde, deshonne le pays et tarit les sources de son commerce.

AVENTURES DES FEMMES LANTERNIER, DANS LE MAROC.



A la vue de la caravane, l'épileptique poussa des cris féroces. Il se précipite parmi les chevaux et court sur les mules qui portent les femmes. Les cavaliers ouvrent leurs rangs et se contentent de regarder, en simples spectateurs, les indiscretions auxquelles le fou va se livrer. Celui-ci arrive sur Virginie Lanternier : il écarte le kaïk qui lui cache la jeune fille, et il recule frappé d'admiration. Mais il a bientôt dominé son émotion : il se perche sur la mule, prend dans ses bras la belle captive et la dépose par terre. Alors il se roule à ses pieds, lui baise les mains. Il va pour étreindre la jeune fille dans ses bras, lorsque celle-ci, l'œil en feu, la menace à la bouche, et le geste impérieux, s'écrie :

« Je suis chrétienne et prisonnière de Sidi-Mahidim-l'Adj-Abd-el-Kader.

— *Keffre*? répond l'épileptique.

— Oui, *keffre* (chrétien), réplique la Virginie, et je te tue avec ce couteau, si tu me touches. »

Soit que la résolution de la captive eût intimidé le fou, soit que son titre de chrétienne lui eût inspiré cette répugnance et cette horreur que ressent le musulman contre tout être qui ne partage pas sa religion, il arriva que ce misérable abandonna la victime qu'il voulait immoler à sa brutalité. Il alla prier dans un coin, en versant d'abondantes larmes; et tandis que les dévots l'entouraient de soins et d'offrandes en baisant sa tête, les cavaliers remplaçaient Virginie Lanternier en selle et se remettaient en marche.

Ils atteignirent, après un bon quart d'heure de chemin, une sorte de faubourg occupé par des marchands ferrants, des marchands de grains et de paille. Puis ils longèrent l'ancien mur d'enceinte construit par les Portugais, et ils finirent par arriver, au milieu d'un concours de curieux qui allait en grossissant sans cesse, à l'une des portes de la ville de Fez. Là, ils rencontrèrent une porte en fer et une vingtaine de soldats qui leur barrèrent le passage.

Le kaïd qui commandait le poste questionna les cavaliers : il lut la lettre de l'émir. Cette lecture terminée, le kaïd marocain fit ouvrir la porte en fer. La caravane franchit cette porte, on la referma sur les voyageurs, qui se trouvèrent dans la rue des marchands. Là on leur donna deux chaouis qui se chargèrent de conduire les nouveaux arrivants au palais de l'empereur Muley-Abd-er-Rahman.

IV.

L'empereur du Maroc.

De la rue des Marchands les cavaliers entrèrent dans la rue des Moulins. On peut ainsi nommer cette rue, car elle n'est formée des deux côtés que sur des maisons dans lesquelles, au moyen de roues hydrauliques, les meuniers mettent en mouvement des meules qui réduisent le blé en farine. On employa une heure pour traverser la ville.

La caravane s'était arrêtée devant un grand portail qu'il fallait franchir pour pénétrer dans le *Bour*. Les soldats qui gardaient cette porte laissèrent passer les voyageurs, et ceux-ci, après avoir traversé un grand emplacement, des portes monumentales, arrivèrent dans une grande cour encadrée, sur ses quatre côtés, par de hautes murailles blanchies à la chaux. Quelques portes basses, s'ouvrant à hauteur du sol, indiquaient seules que ces murailles servaient de clôture à de vastes bâtiments habités par l'empereur et sa maison.

Des esclaves aidèrent les femmes à descendre de leurs mules; d'autres déchargèrent les caisses dans lesquelles on avait déposé l'argent, les tapis, les burnous et les haïks, et des Arabes de l'Atlas, envoyés au Maroc tout exprès, s'occupèrent des cages dans lesquelles les lions, les hyènes et les autruches avaient voyagé.

Une heure s'écoula pendant laquelle les gens du palais servirent aux voyageurs, du café, du thé et du couscous que des nègres apportaient au-dessus de leur tête dans de grands vases d'argile de forme oblongue. Tout à coup il se fit un certain tumulte devant une porte. A cette agitation succéda un silence respectueux, et soudain l'empereur, monté sur un cheval noir magnifique, s'avança au milieu de quelques chefs dans la cour. Sa Majesté marocaine descendit de cheval, et elle s'approcha du groupe au milieu duquel on avait placé les présents de l'émir d'Abd-el-Kader. Un esclave soutenait un parasol au-dessus de la tête de l'empereur, et deux autres esclaves agitaient continuellement des mouchoirs en soie, afin de rafraîchir le souverain et de chasser les mouches.

A la vue de l'empereur, tous les assistants courbèrent le front, et

chacun d'eux, avec un empressement des plus respectueux, alla baiser les babouches et les vêtements du monarque.

Celui-ci accueillit avec une certaine aléanté les chaouis de l'émir : il leur fit distribuer une centaine de douros, puis il se mit à examiner les lions, les hyènes et les autruches. Il admira la beauté des bêtes féroces et donna l'ordre de les renfermer dans la fosse aux lions, consacrée à la justice des juifs.

Quant aux autruches, des esclaves les conduisirent dans une cour abandonnée, et au milieu de laquelle perchait des poules et des coqs.

Les burnous, les haïks et les tapis attirèrent l'attention du souverain. Il vanta la finesse des étoffes et la richesse des couleurs. De là, il alla s'arrêter devant les chevaux : il les regarda attentivement et parut médiocrement satisfait de leurs formes et de leur taille, et il ne manqua pas de dire que, si les haïks et les burnous fabriqués à El-Kaala égalaient en souplesse et en force les haïks de sa ville de Meknès, les chevaux de l'Algérie ne valaient pas ceux du Maroc.

Le kaïd, qui avait conduit la caravane depuis Ouchdah, se dirigea du côté des femmes : il leur enjoignit de se lever et de le suivre. Les quatre captives obéirent et vinrent se placer devant l'empereur. Elles s'accroupirent sur le sol, et, sur le commandement du kaïd, elles rabattirent les plis du haïk qui leur servait de voile.

A la vue des captives, les chefs marocains parurent frappés d'étonnement et d'admiration. Mais la présence du souverain les empêcha de donner un libre cours aux sensations qu'ils ressentaient, et ils se virent forcés de demeurer dans une muette contemplation. Cependant, il était difficile de se tromper sur la femme étrangère qui, parmi ses compagnes, excitait leur convoitise. Tous les regards étaient attachés sur Thérèse l'Allemande.

L'empereur promena ses regards avec une indifférence affectée sur ses nouvelles esclaves. Il sembla plutôt supputer ce que chacune d'elles pouvait valoir d'argent, s'il se décidait à les envoyer au marché. Il dé-



laillait leur âge, leur santé, leur force, et s'inquiétait de savoir si aucune d'elles n'était pas atteinte d'une infirmité, ainsi que, sur un champ de foire, on voit un acheteur s'informer si le cheval ou le bœuf qu'il marchandait n'est pas frappé de quelque vice rédhibitoire.

Virginie Lanternier s'était tenue à l'écart derrière ses compagnes. Elle avait caché son front dans ses mains, et tout, dans sa personne, décelait une prostration douloureuse. L'empereur lui fit demander la cause de son abattement. La jeune étrangère releva lentement son front, et en laissant tomber ses mains croisées devant elle, elle sourit tristement, et répondit :

« Qu'au moment d'entrer dans la maison d'un nouveau maître, elle soupirait après sa liberté perdue et s'affligeait de l'incertitude de sa destinée. »

En parlant ainsi, notre héroïne avait pris cette attitude suppliante et penchée qui donne à la femme tant de grâce et de mélancolie, et qui, de sa faiblesse, lui fait une force et une protection contre lesquelles

la résolution la plus énergique vient se briser. L'empereur, en recueillant cette réponse par la bouche de son interprète regarda longuement l'esclave chrétienne, et il ne sut pas si bien se maîtriser, que son encourage ne remarquât son émotion en présence de cette jeune fille. Aussi, Virginie n'avait jamais été plus séduisante qu'elle l'était à cette heure. Les circonstances au milieu desquelles elles se trouvait jetée avaient pour ainsi dire grandi sa vaillance; et toute sa personne respirait un charme indéfinissable; la gravité de sa situation, de jolie qu'elle était, l'avait rendue belle.

Sa noire chevelure, lissée en bandeaux sur ses tempes et tressée en nattes ondoyantes sur ses épaules, miroitait au soleil avec l'éclat d'un bleu velouté. Ses yeux respiraient cette molle lassitude qui exprime la tendresse depuis longtemps déçue dans son espoir. Elle avait serré, au moyen d'un cordon en laine rouge, son hâk autour de sa ceinture; de cette façon, sa poitrine frémissante se révoltait contre les plis de la draperie et dessinait la hardiesse et la précision de ses formes. Sa taille svelte et flexible se jouait dans la liberté de sa grâce et de son élégance. Ses bras nus, qu'elle laissait tomber devant elle, offraient un modèle d'un éclat et d'une précision dignes de la biblique Rebecca, alors que la vierge israélite s'arrête, en rêvant, au bord du puits de sa tribu; et ses jolis petits pieds se perdaient dans des babouches en partie déchirées. Mais ce qu'il nous est impossible de reproduire; c'est cette fraîcheur inaltérable; ce sont ces longs cils qui s'abaissent avec ce mouvement de volupté qui va troubler les sens; ce sont ces lèvres qui offrent ce tendre coloris de la virginité; c'est cet éclat resplendissant dont seize années font une auréole radieuse autour du front qu'elles couronnent; pour tout dire, en un mot, c'est cette haleine, ce velouté, cette mélodie, qui donnent aux fleurs leurs parfums, aux premiers fruits leur duvet, aux oiseaux leurs chansons, et qui forment la voix, l'haleine et le coloris de ce que nous voyons exister de plus enivrant et de plus parfait sur la terre; la jeunesse de la beauté chez la femme!

L'empereur admirait silencieusement sa captive. Il laissait ses Marocains en contemplation devant les hanches rebondissantes et les grosses coulens de Thérèse l'Allemande, tandis qu'il se complaisait dans le détail des formes et des traits si distingués et si fins de Virginie. Quant à Joséphine, la plus jeune et la plus délicate de ces femmes, nul ne lui donnait son attention: on prenait pour un corps maladif et pour une figure sans saveur et sans trait, une exquise délicatesse et une angélique perfection.

La Virginie demeurait immobile et muette: elle attendait que le maître fit connaître sa volonté: mais le maître ne parlait pas.

Cependant, Sidi-Mohammed-Abd-er-Rhaman, le fils aîné de l'empereur, à peine âgé de seize ans, au lieu de porter son attention sur les lions, les hyènes, les autruches et les chevaux qui venaient d'arriver des provinces algériennes et des montagnes de l'Atlas, ne s'occupait que des quatre femmes étrangères. Le jeune prince tenait ses yeux attachés sur le groupe des captives: on eût dit que son imagination et son intelligence étaient vivement frappées par une sorte de révélation qui leur offrait l'image d'une beauté inconnue; car une attention soutenue, un regard fixe, un sourire imperceptible, une respiration haletante, dénotaient l'émotion qui remuait cette nature impressionnable et bonne.

Lorsque l'empereur eut pleinement satisfait sa curiosité, il rentra dans son palais, et ses chaous, après avoir enjoint aux captives de se voiler la figure, escortèrent les gens de la caravane dans la maison qui avait été désignée comme devant leur servir de logement. Pendant ce temps, les esclaves du Bour introduisirent les quatre captives dans l'une des dépendances du palais, et, après leur avoir fait traverser plusieurs cours et plusieurs corridors, ils les conduisirent dans un jardin planté d'orangers, de grenadiers, de palmiers, de lauriers et de vignes. Sur une sorte de terrasse, s'ouvraient plusieurs portes qui donnaient accès dans les chambres qui occupaient le rez-de-chaussée d'un élégant pavillon. Sur le seuil de ces portes, on voyait accroupies une trentaine de femmes sur leurs genoux. Les chrétiennes venaient d'entrer dans le séraï que l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman entretient dans son bour de Fez.

V.

Le jardin dans lequel Virginie Lanternier et ses trois compagnes venaient de pénétrer présentait un de ces tableaux de la vie orientale, qui emprunte ses couleurs et son aspect aux lumières éblouissantes du soleil et à l'originalité des costumes et des édifices.

Un grand pavillon, dont le toit s'arrondissait en dôme, formait la bordure de ce verger. Le soleil dardait ses rayons de feu sur la muraille, blanchie à la chaux, et sur la coupole couverte avec des tuiles en faïence aux couleurs vertes et blanches. Une sorte de perron régnait le long de la façade. Plus bas, les orangers, les grenadiers, les vignes et les citronniers formaient des massifs de verdure et des allées odorantes et touffues. Un bassin, en forme de coquille, retenait dans son lit de marbre une onde fraîche et limpide que renouvelait sans inter-

mittence un jet d'eau bouillonnant à quelques pouces de terre. A quelques pas du bassin, les femmes de l'empereur se tenaient accroupies sur des tapis et des coussins aux nuances éclatantes. Parmi ces femmes, dont la plus âgée pouvait avoir vingt ans et la plus jeune dix-huit, on remarquait une dizaine de nègresses, jeunes et frétilantes, habillées avec des chemises en cotonnade rouge et blanche; plusieurs femmes au visage cuivré, étalaient l'ampleur de leurs hanches sur des coussins, tandis que certaines filles, dont le teint offrait la pâleur mate et verdâtre des Espagnoles malades, se tenaient debout contre la muraille.



Un peu plus loin, sur une sorte de piédestal formé par une colonne renversée, à l'extrémité du perron, deux nègres se tenaient assis dans l'immobilité de ces statues africaines que les Vénitiens taillaient jadis dans le bois et l'or, et qu'ils plaçaient sous les porches de leurs palais. Ces eunuques formaient une étrange image avec leur visage, leurs mains noires, et avec leur costume, qui se composait d'un bonnet écarlate, en forme de pain de sucre, d'une robe en soie jaune et de babouches rouges. A leur ceinture étincelait un badaskar, enrichi d'une belle paire de pistolets. A la main, ils tenaient la baguette dont les chaous sont constamment armés.

Les quatre femmes étrangères ne firent que traverser la terrasse de ce verger, et on les introduisit dans une chambre qui s'ouvrait au rez-de-chaussée de ce pavillon, au dôme en faïence vernissée. Les femmes de l'empereur sortirent de leur apathie à la vue de leurs nouvelles compagnes, mais leur curiosité ne fut pas assez forte pour triompher de l'engourdissement dans lequel les retenait plongées la chaleur de l'atmosphère embrasée par le soleil qui venait de toucher à son midi. Virginie Lanternier, sa mère et les deux Allemandes ne cherchèrent pas à communiquer avec les habitantes de ce pavillon, et elles se retirèrent dans la chambre qu'on venait de mettre à leur disposition. Là il leur fut donné de se reposer des fatigues et des émotions du voyage, et les nègres leur servirent de la couscousse, du mouton et des sucreries.

La vie de ces femmes, si tristement séparées de leur famille et de leur patrie, devait être, dans ce séjour créé par l'inquiète amitié du maître, d'une monotonie désespérante.

Un matin, l'aga du Bour vint réclamer au nom de l'empereur les quatre chrétiennes.

Les deux nègres auxquels la garde des femmes était confiée livrèrent à l'aga les quatre captives. Les portes de ce harem s'ouvrirent et se refermèrent sur mademoiselle Lanternier et sur ses compagnes, et on conduisit ces esclaves dans la cour principale du Bour.

La cour était occupée par des cavaliers et par des chameaux. Des nègres, des juifs et des chameliers allaient et venaient ; ces divers individus terminaient leurs préparatifs de voyage, et si l'on en jugeait par le nombre des gens, par la quantité des approvisionnements, on devait se persuader qu'il s'agissait d'un long voyage. On voyait dressée sur le dos d'un magnifique dromadaire une sorte de litière, fermée avec des rideaux en soie écarlate brochée d'or. La magnificence de ce harnachement annonçait qu'une femme en possession d'un grand crédit auprès de l'empereur allait prendre place sur le dromadaire. Il se produisit au milieu de ce ras-semblement de cavaliers, de chameaux, de mulets et de chevaux quelque confusion. Les poulains qui suivaient les juments, et les jeunes chameaux qui tetaient encore les chamelles galopèrent et gambadaient innocemment dans la cour : ils se jetèrent au milieu des groupes, et tentaient de surprendre aux mamelles gonflées quelques gouttes de lait. Mais les mères nerveuses écartaient les faux nourrissons et elles brahaient afin de rappeler auprès d'elles leurs petits.

Pendant que les chameliers et les muletiers tentaient de rétablir l'ordre parmi les rangs de la caravane, l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman arrivait à cheval dans la cour. Les agas et les marabouts lui faisaient un cortège imposant. A côté du prince suivaient deux nègres qui tenaient un parasol suspendu sur son front, tandis que deux autres nègres agitaient des éventails, tressés avec des plumes d'autruche, devant le visage du maître, afin d'écartier les monches.

Le souverain se fit présenter les femmes chrétiennes.

Il porta principalement son attention sur mademoiselle Lanternier, et il demeura frappé de cette beauté qui venait d'emprunter à un repos de trois mois tant d'éclat, de puissance et de pureté.

Alors le kaïd, un nègre nommé Zetta, qui devait conduire la caravane dont les chevaux et les chameaux hennissaient dans la cour, s'approcha de l'empereur. Il se mit à genoux, baisa les babouches de la majesté marocaine, se releva et attendit les ordres du maître.

— Zetta, dit l'empereur, prends les deux vieilles femmes et la petite qui a les cheveux blancs (blonds). Tu les feras conduire à Taza. On les vendra au marché de Takiin, si on ne trouve pas d'acheteurs à Taza.

— Tu seras obéi, répondit le nègre en levant la main. Il en reste encore une, ajouta-t-il.

— Oui.

— Que décides-tu ?

— Demande-lui son nom.

— Virginie, répliqua Zetta après avoir interrogé mademoiselle Lanternier.

— Vilain nom. Langage chrétien ! s'écria l'empereur. Elle en prendra un autre, continua-t-il. Dagia sera son nom.

— Zetta, reprit l'empereur, qui se tourna du côté du kaïd de la caravane, la chrétienne qui s'appellera un jour Dagia doit être transportée à Maroc.

— Je lui ai préparé ce dromadaire.

— C'est bien. Obéis.

A ce dernier mot, l'empereur va pour rentrer dans son palais, et les chaous entourent les quatre femmes ; ils entraînent les deux Allemandes et la mère Lanternier d'un côté, et de l'autre, Virginie, l'esclave Dagia.

Soudain des clameurs déchirantes s'élèvent du groupe des captives et forcent l'empereur à demeurer en place. Mlle Lanternier a compris qu'on allait la séparer à jamais de sa mère. Elle s'est précipitée dans ses bras, et a refusé de s'éloigner d'elle. Zetta l'a frappée de son bâton, mais cette brutalité l'a pour ainsi dire enchaînée plus étroitement au cou de sa mère. De son côté, la mère Lanternier crie, tempête, et va défendre sa fille avec la rage de la lionne attaquée dans ses petits. Zetta n'écoute que l'obéissance passive à laquelle il est rompu par caractère et par condition ; il frappe les deux femmes qui pleurent et qui mandissent leur bourreau. L'empereur veut savoir la cause de cette résistance, lorsque Virginie, la Dagia, comme il l'appelle, s'échappe des bras de sa mère et vient se jeter aux pieds de son cheval.

— Que veux-tu ? demande l'empereur.

— Ce que je veux ! s'écrie Mlle Lanternier, je veux vivre avec ma mère.

— Mais on ne te sépare pas d'elle.

— Si ! on me sépare d'elle.

— Non.

— Et c'est toi qui l'as ordonné.

— Qui te l'a dit.

— J'ai tout entendu.

— Tu parles l'arabe aussi bien que nous ?

— Oui. Tu as dit à Sidi-Miabir, le marabout, qu'il fallait me nommer Dagia, et tu as ordonné à Zetta, le kaïd, de conduire ma mère à Taza et de me mettre sur ce dromadaire pour voyager vers Maroc.

— Tu as bien entendu, s'écria l'empereur. Bonne tête, beau visage, Dagia !

— Eh bien ! je ne veux pas me séparer de ma mère.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Sidi-Muley-Abd-er-Rhaman, je veux ma mère.

— Pourquoi ?

— Oh ! que répondre à cette question, s'écria Virginie en se tordant les bras et en pleurant toutes les larmes de son désespoir. Est-ce qu'on demande à un enfant la raison de son attachement à sa mère ?

Je veux demeurer avec ma mère, parce que c'est ma mère ; parce qu'elle m'aime, parce que je l'aime ; parce que sa vie est ma vie, et que son sang est mon sang. Ma mère, ma mère ! Muley-Abd-er-Rhaman !

— Elle est vieille : elle ne te sera d'aucun secours, et elle mourra bientôt.

— Elle est vieille, elle mourra bientôt ! Tu es l'empereur, tu es le maître tout-puissant de ce pays, et tu parles ainsi. Mais c'est à cette heure que je lui dois mon amour ; mais c'est à cette heure que je dois protéger sa vieillesse, comme elle a protégé ma jeunesse.

— L'oiseau quitte son nid lorsqu'il peut voler de ses propres ailes.

— Tu compares le cœur d'une fille avec l'instinct de la brute. La fidélité, la mémoire, l'intelligence, telles sont les qualités qui nous distinguent des bêtes. Et pourquoi donnez-vous un nom à l'enfant ainsi qu'à la mère ? Et pourquoi la négresse marque-t-elle d'une entailles le front de son enfant ? N'est-ce pas pour le reconnaître entre tous les autres enfants de la tribu ? Ma mère, ma mère !

— Il y a loin de Fez à Maroc ; elle n'aura pas la force de faire le voyage.

— Il y avait loin aussi de Nedroma à Fez, et elle a fait tout le voyage.

— C'est un embarras qu'une vieille femme.

— Tu ne veux pas me comprendre. Ecoute-moi : c'est ma dernière prière.

Ne me sépare pas de ma mère.

Tu es grand, tu es tout-puissant. Tu dois faire le bonheur de tout ce qui t'entoure, et non pas accabler de misérables femmes.

Prisonnières d'Abd-el-Kader, on nous a séparées de mon père.

Le vieillard est mort victime de la cruauté des Arabes.

Ne me sépare pas de ma mère !

L'émir nous a fait passer de l'état de femmes libres, de chrétiennes, à l'état d'esclaves.

Il nous a données à l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman. Et à présent, au lieu de trouver quelque pitié auprès du maître de Fez, de Maroc et de cent autres pays, nous retombons encore plus bas dans notre adversité.

On va vendre la mère au marché de Taza et on va mener la fille à Maroc dans quelque bazar.

N'est-elle pas assez grande notre infortune !

Ne me sépare pas de ma mère !

L'empereur ne répondait pas. La jeune fille, à genoux et les bras levés en l'air dans l'attitude des suppliants, attendait l'arrêt du maître. Un silence sinistre régnait dans la cour.

Soudain, un rugissement formidable fait trembler les airs, et le vent apporte, en traversant un petit corridor dont la porte est ouverte, les émanations qui s'échappent de la cage des bêtes fauves. Les lions s'impatientent dans leur fosse, et la justice des juifs sollicite quelque condamné.

Les chevaux et les chameaux frissonnent dans tous leurs membres. Les hommes s'inquiètent. L'empereur est pensif. La chrétienne le sollicite de répondre : il se tait.

— Ma mère ! ma mère ! encore une fois.

— Non.

— Eh bien, fais-moi tuer !

— Non.

— Je me tuerais !

— Non.

— Ma mère ! Oh ! le ciel m'inspire ! Ma mère ! Muley-Abd-er-Rhaman !

— Non.

— Eh bien, que mon sang retombe sur ta tête ! s'écrie Mlle Lanternier en se relevant. Et soudain, elle se précipite dans le corridor d'où les rugissements des lions étaient partis : elle monte sur le parapet qui couronne le mur de la fosse dans laquelle sont entassés ces animaux féroces.

Elle a mis une telle vivacité et une telle hardiesse dans son action, que nul n'a songé à prévenir son dessein et à arrêter sa course.

Muley-Abd-er-Rhaman, cria alors la noble enfant en se tenant debout sur la balustrade qui dominait la fosse dont le gouffre béant

s'ouvrait sous ses pieds, Muley-Abd-er-Rhaman, si tu me sépares de ma mère, je me précipite dans la fosse aux lions.

— Tu ne le feras pas.
— Ma mère! ma mère!

— Tu n'oseras jamais.
— Dieu me dit de mourir; car mon père est avec lui. En éloignant ma mère, tu la tués. Dieu nous réunira tous les trois dans son amour.

— Reviens.

— Non! si on fait un pas, je me laisse tomber. Rends-moi ma mère!

— Nous verrons.

— Tu me perdras. Je suis jeune; tu me trouves belle; tu comptais me vendre un bon prix à quelque aga sur le marché de Maroc. Eh bien, tu perdras tout, si tu ne me réunis pas à ma mère.

— Ta volonté est donc plus forte que la mienne?

— Oui.

— Tu sauras que Muley-Abd-er-Rhaman doit être obéi. Zetta, va chercher la chrétienne.

— O mon Dieu, sauvez ma mère! Puissent tes fils te punir de ta dureté et nous venger en se montrant ingrats envers toi, Muley-Abd-er-Rhaman. Grâce, mon Dieu!

Ainsi parlait la jeune fille. Zetta courait vers elle, et au moment où il allait s'emparer d'elle :

— C'est trop tard, Zetta! s'écria la courageuse enfant. Pardonne-moi, ma mère!

Et en portant ses mains sur ses yeux, elle se laissa tomber dans la fosse aux lions.

Les Marocains, rassemblés dans la cour, poussèrent un cri d'effroi en voyant la jeune chrétienne se précipiter dans la fosse aux lions. L'empereur, lui-même, en dépit de sa gravité officielle, tressaillit des pieds à la tête. On le vit pâlir et tirer à lui convulsivement la bride de son cheval qui se cabra. La mère Lanternier jeta autour d'elle des regards effarés; elle voulut crier, mais la parole expira sur ses lèvres; et les mains crispées, la bouche tordue, elle s'affaissa sur elle-même et tomba évanouie sur le sol.

Un mouvement de stupeur se produisit parmi les assistants, et une sorte de terreur imbecile les tint cloués à leur place. Grands et petits ouvraient l'oreille et attendaient que le rugissement des bêtes féroces vint leur annoncer la mort de la victime.

Un silence sinistre et qui prolongeait l'anxiété générale régnait dans la fosse.

Le kaïd Zetta s'était arrêté au pied de la balustrade qui régnait autour de la fosse; et cet homme, effrayé par la résolution désespérée à laquelle s'était livrée la jeune chrétienne, demeurait interdit et muet, ne sachant pas encore s'il devait avancer ou reculer.

Cette incertitude n'occupa que quelques secondes, mais l'importance qu'elle emprunta au dénoûment sanglant qui avait clos le débat entre l'empereur et la chrétienne, lui donna la durée d'une heure pleine d'angoisses.

A la fin, le kaïd Zetta, qui n'entend pas l'allure bondissante des lions, brisa son hésitation.

Le faible murmure d'une voix humaine frappe son oreille. Il monte sur la corniche qui couronne le mur de la fosse: il plonge ses yeux dans le gouffre et soudain, dans un mouvement d'admiration béate, il jette un cri de surprise en élevant ses bras vers le ciel.

L'empereur a vu l'attitude qu'a prise Zetta: il a poussé son cheval vers l'entrée du corridor qui s'ouvre sur les gémones marocaines, et il attend que son esclave vienne lui annoncer la mort de la chrétienne.

En ce moment Zetta saute à bas de la corniche et accourt au-devant de son maître.

— Les lions l'ont dévorée! s'écrie l'empereur.

— Ils ne l'ont pas touchée, répond Zetta.

— Que dis-tu?

— La vérité.

— Un miracle!

— Oui.

— Je descends de cheval.

Tandis que l'empereur met pied à terre, les paroles de Zetta volent de bouche en bouche; un murmure d'incrédulité circule dans la foule des assistants, et tous demeurent plongés dans la plus cruelle des alternatives.

L'empereur, accompagné du vieux marabout Miatbir et de quelques agas, pénètre dans le corridor. Les eliaous se placent à la porte pour contenir la foule des curieux qui envahit le seuil et qui tente en vain de faire irruption dans la cour des lions. Pendant ce temps, l'empereur escale la corniche, et il lui est donné de contempler un spectacle aussi merveilleux qu'imprévu.

La chrétienne, couchée dans la fosse, relève lentement sa tête, en s'appuyant sur son bras. Une pâleur mortelle a bléui son visage, et

elle tient ses yeux fermés. On la dirait livrée aux agitations d'un sommeil févreux. Onze lions sont étendus par terre. Le soleil les terrasse sous les ardeurs de ses rayons de flamme.

Ces animaux sauront péniblement les viandes dont ils se sont gorgés, et on devine à l'hébétément de leurs prunelles sanguinolentes et gonflées, l'ivresse dans laquelle les retient plongés la fermentation suffoquante que produisent dans leur estomac les chairs des bœufs et des moutons dont les carcasses, à demi dévorées, jonchent le sol. Ils dédaignent de secouer leur somnolence, et ils portent à peine les yeux sur la jeune fille qui vient de se livrer à leur ferocité.

L'empereur ne cherche pas à se rendre compte de l'immobilité dans laquelle se tiennent les lions: il voit, dans l'indifférence que témoignent les bêtes, un avertissement du ciel, un secours éclatant, un événement prodigieux; il demeure ébahi de surprise et d'admiration, et soudain :

— Le gardien des lions!

— Que lui veux-tu?

— Qu'il vienne.

— Le voici.

— C'est le Yaoudi (juif) Bâacûba (prononcez Bouacouba).

— Peux-tu délivrer cette jeune femme, Yaoudi Bâacûba?

— Tu l'ordonnes, répondit un petit homme habillé avec une robe noire et un bonnet noir, et porteur d'un visage grêlé, aux lèvres pincées et au nez crochu en manière de bec d'oiseau de proie.

— Je le veux.

— Ne faites pas de bruit, et, quoi qu'il arrive, demeurez tous immobiles.

— Va: je te donnerai, si tu réussis, une robe (*un jelel*) et cinq douras.

— Et si je suis dévoré?

— Le temps presse, marche! s'écria l'empereur en tirant un pistolet de son badaskar.

El-Yaoudi Bâacûba, au mouvement que fit l'empereur, s'inclina respectueusement. Il courut chercher une échelle. L'empereur replaça son pistolet dans son badaskar.

Alors, il se fit parmi les assistants un silence effrayant: on eût dit à voir l'empereur et ses agas, le visage suspendu sur la balustrade, ces statues gothiques taillées dans le bois et colorées avec l'or, l'azur, l'ébène et l'argent, placées par nos aïeux sur les galeries qu'ils suspendaient le long des voûtes sur lesquelles la torture interrogeait les suppliciés.

Bâacûba chargea sur ses épaules un mouton écorché: il descendit son échelle dans la fosse; et, au moment où il mit le pied sur l'échelon, il murmura quelques mots en élevant les mains vers le ciel et en se tournant vers l'orient.

Toutes les bouches demeurèrent muettes, tous les regards devoraient le juif, tous les cœurs battaient à rompre les poitrines. L'empereur avait repris son calme habituel, et il s'occupait plus à cette heure du Bâacûba que de Dagia, la chrétienne. Il ne nourrissait qu'une inquiétude: celle de surprendre le secret de son hourreau.

Dès que le Yaoudi eut achevé sa prière, il attacha solidement son échelle à un crampon de fer qui était planté dans le parapet; puis il descendit cinq échelons et demeura suspendu au-dessus des lions à une hauteur de douze pieds. De ce point, il se mit à manœuvrer de façon à attirer l'attention de la jeune fille. Il la hélâ doucement :

— *Keffre* (chrétien), dit-il, regarde-moi.

— Que me veux-tu? fit la victime.

— Te sauver.

— Me sauver!... Oh!... Me sauver!... Qui t'envoie?

— L'empereur.

— Oui! oui!...

— Attends, ne bouge pas.

— Que faut-il faire?

— Traîne-toi sur tes mains... plus lentement... c'est cela... Ne crains rien... les lions ne te feront pas de mal... ils ont bien mangé... il fait si chaud... Ah! arrête-toi... Le grand lion s'agite... ne bouge pas... il se lève... O malheureuse!... Non... il se couche... A présent, rampe toujours sur tes mains... doucement... plus doucement encore... Ton haïk fait du bruit... Encore quelques pas... c'est bien... prends le premier échelon... Tu le tiens bien?

— Oui... je me meurs... mes forces... ma tête tourne...

— Tu es au bout... soulève toi... pas par devant... par derrière l'échelle... c'est un rempart contre la bête... mets-toi debout... Tu ne m'entends pas...

— Mon Dieu... je ne sais...

— Lève-toi... bien... monte... c'est cela... Au septième échelon... tu me donneras la main et tu te placeras, en tournant, sur le devant... un... deux... trois... allons, courage... quatre... cinq... six... sept... tourne.

— Je tombe...

— Je te tiens !

Et en proférant ce cri, le juif saisit la jeune fille par la main ; mais au moment où il l'aide à gagner le devant de l'échelle en l'attirant à lui, un rugissement épouvantable retentit dans la fosse ; le grand lion qui a déjà fait mine de se lever, bondit cette fois sur ses pattes et s'élança contre l'échelle.

L'attaque de l'animal en furie arrache une exclamation désespérée aux assistants.

Bâacûba a mesuré le péril. Il descend quelques échelons... Le lion se précipite contre l'échelle... il mord le haik de la chrétienne. En ce moment, Bâacûba pousse un cri terrible ; il jette dans la gueule du lion le mouton écorché qu'il portait sur son cou. Les lions se réveillent au sifflement de leur gardien ; ils rugissent et bondissent autour du grand lion, tandis que celui-ci enfonce ses ongles et ses dents dans cette chair saignante qui occupe sa furie et le distrait de la proie qu'il poursuivait ; les autres bêtes tentent de lui arracher sa pâture, et pendant ce temps, Bâacûba, qui déploie une force, une adresse et une agilité surhumaines, remonte l'échelle en portant dans ses bras la jeune fille, privée de tout sentiment par la terreur que lui a inspirée cette dernière alerte ; et le juif, sans s'inquiéter des lions qui rugissent dans leur fosse et qui ébranlent l'échelle dans leurs bonds impétueux, vient déposer son précieux fardeau aux pieds de l'empereur.

Lorsque mademoiselle Lanternier rouvrit les yeux, elle se trouva transportée dans la cour au milieu de laquelle stationnait la caravane. Sa mère la tenait sur ses genoux, et, tout éplorée, elle la couvrait de ses embrassements. La pauvre fille croyait sortir d'un rêve ; elle cherchait à deviner le motif qui arrachait des larmes à sa mère et qui lui valait cette effusion et ces tendresses. Virginie avait conservé sa pâleur, et ses grands yeux noirs nageaient dans le vague et l'hésitation.

— Mon enfant ! s'écriait sa mère, Dieu t'a sauvée.

— Que dis-tu, pauvre mère ?

— C'est un miracle de la sainte Vierge.

— Mais encore, tu pleures, ma mère !



— Bien sûr que c'est un miracle de la sainte Vierge. C'est Notre-Dame de Saint-Chamond, tu sais bien, celle de chez nous, qui a fermé la gueule des lions !

— Les lions ?

— Elle a tout oublié... C'est à Notre-Dame de Saint-Chamond que tu dois ton salut. Je lui ai adressé une prière, et j'ai fait vœu de te couper les cheveux et de les lui donner en offrande. O ma Virginie, ma pauvre chérie, tu n'as pas de mal ?

— Quel mal...

— Est-ce qu'elle serait devenue folle... mon Dieu?... Ma fille... mon enfant... tes yeux sont fixes... tu ne me reconnais pas... tu ne m'aimes donc plus ?...

— Maman... ne plus t'aimer... Ah ! je me souviens... Taza... Maroc... Ils voulaient... maman... Mon Dieu... est-ce que ça va recommencer?... On te vendait... j'allais... Ah !... parle... O mon Dieu !... mais parle donc...

— Ils nous ont réunies... tu le vois...

— Je sais... je sais... maman... les lions... on m'a sauvée... Où est l'empereur?... il ne nous séparera plus...

— Non, fit le vieux marabout Sidi-l'Hadj-el-Miatbir. Du courage, tais-toi, nous allons partir pour le Maroc.

Et sur cette assurance, les deux femmes, la mère et la fille, attendirent le moment du départ en se prodiguant ces mille tendresses que le péril auquel elle venait d'échapper avait réveillé dans leur cœur.

Le marabout Miatbir s'était rapproché de l'empereur.

— Elle était chrétienne ? dit le prince au saint personnage.

— Oui, répliqua Miatbir.

— Et Mahomet a écarté d'elle la férocité des lions. Ils étaient au nombre de onze, les lions ?

— Oui ; onze, en comptant les deux lions que t'a envoyés, avec les femmes, Sidi-l'Hadj-Abd el-Kader-Mahiddin.

— Elle avait peut-être apprivoisé les deux lions de l'émir pendant le voyage ?

— Non. C'est Mahomet qui l'a sauvée.

— Mahomet ! Un miracle en faveur de la fille d'un chien de chrétien !

— Le Prophète a ouvert les yeux sur elle.

— Elle sera de la religion du Prophète ?

— A son arrivée à Maroc, elle aura cessé d'être chrétienne.

— Chrétienne... Mahomet... Non... il y a une ruse du Yaoudi Bâacûba.

— Le Prophète l'a sauvée, car il lui destine un magnifique avenir.

— L'Esprit de Dieu parle en toi ?

— Oui.

— Dans quel lieu se produira ce magnifique avenir préparé par le Prophète ?

— Ici, parmi nous.

— A Fez ?

— Il commence ici et finit à Maroc.

— Et tu vas partir avec elle ?

— Oui.

— Veille sur elle.

— Oui.

— Adieu ; que Mahomet et qu'Allah vous accompagnent. J'irai vous voir à Maroc, au temps des olives.

— Nous t'attendrons avec l'impatience de l'ami et le dévouement de l'esclave.

— Sidi-Muley-Abd-er-Rhaman, dit en ce moment le juif Bâacûba, en se prosternant aux pieds de l'empereur, tu m'as promis cinq douros et une robe (*jetel*) si je sauvais la chrétienne.

— C'est vrai. J'ai promis cinq douros et une robe à Bâacûba-el-Yaoudi.

— Donne-les-moi.

— Pourquoi les lions n'ont-ils pas mangé la chrétienne ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce qu'ils ne touchent pas les condamnés à mort que tu descends dans leur fosse ?

— Ils les dévorent.

— Toujours ?

— Toujours.

— Je t'ai envoyé un condamné pour aujourd'hui.

— Oui ; quand le soleil sera couché, je dois livrer aux lions un assassin : Semmede-Ben-Barabas.

— Un frère, un Yaoudi ?

— Oui.

— Les lions ne le mangeront pas ?

— Ils le mangeront.

— J'assisterai à l'exécution.

— Ta volonté soit faite.

— S'ils ne le tuent pas, je te ferai descendre à sa place ; s'ils le dévorent, tu auras cinq douros de plus : dix douros.

— Avec la robe ?

— Avec la robe.

— C'est bien.

— Au soleil couché, Bâacûba.

Et en disant ces mots, l'empereur rentra dans son palais, et la caravane, sous le commandement du kaïd Zetta, se mit en mouvement. Elle sortit de la cour. Quelques cavaliers placèrent les deux Allemandes sur des mules et les entraînaient du côté de Taza. Mademoiselle Lanternier et sa mère prirent place sur le dromadaire. Le marabout Miatbir invita la jeune fille à s'armer de courage, et, au même instant, Zetta, le kaïd, saisit le dromadaire par son licol et lui fit prendre une allure allongée. Le nègre avait perdu beaucoup de temps ; il comptait s'arrêter à Meke-nes, et il lui restait un bon bout de chemin à franchir avant d'arriver à sa première étape.

Thérèse l'Allemande et la jeune Joséphine suivirent machinalement leurs guides, et ces deux pauvres femmes s'acheminèrent vers la ville dans laquelle leur existence allait devenir l'objet d'un marché, tandis

que leurs deux compagnes de captivité poursuivent leur route vers Maroc, où un sort incertain se préparait pour leur avenir.

Les premières lieues de ce voyage ne furent signalées par aucun accident. Seulement, mademoiselle Lanternier et sa mère, qui n'avaient pas encore, jusqu'à ce jour, été transportées par un dromadaire, éprouvèrent un malaise des plus pénibles. A mesure qu'elles avançaient dans leur route, l'allure de leur dromadaire leur causait une sorte de vertige. Elles souffraient d'un mal à la tête des plus aigus, et elles ressentaient ces nausées qui sont ordinairement produites par le tangage et le roulis d'un navire en pleine mer. Elles demandèrent au kaïd Zetta à descendre et à prendre place sur des mulets; mais le marabout Miathir les engagea fortement à ne pas changer de monture: il leur persuada qu'elles finiraient par s'habituer à l'allure du dromadaire, et il n'eut pas de peine à leur démontrer qu'une fois rompues à cette marche saccadée, elles se trouveraient commodément assises, et à l'abri de toute fatigue, contre la lassitude d'un chemin aussi long que celui qui s'étendait entre Fez et Maroc. En effet, les deux femmes suivirent les conseils du marabout Miathir, et elles ne tardèrent pas à se rétablir de leur première secousse et à jouir des commodités du véhicule qu'elles avaient adopté.

Mais profitons de leur trajet de Fez à Mékenès pour donner un dernier coup d'œil à la scène qui se joue dans la fosse aux lions, entre l'empereur, le bourreau Bâacûba et le condamné Semmede-Ben-Barabas.

Nous avons laissé Bâacûba au moment où il était allé réclamer de l'empereur les cinq douros que Sa Majesté lui avait promis, dans le cas où il aurait sauvé la chrétienne.

En entendant le souverain annoncer qu'il assisterait en personne à l'exécution du condamné Semmede-Ben-Barabas, le juif Bâacûba rentra dans sa ménagerie et tira la porte sur lui. Là, il se mit à contempler les animaux confiés à sa garde, et il s'aperçut, à son grand regret, que tous avaient repris leur première tranquillité. Le grand lion avait lui-même abandonné le mouton que son gardien lui avait jeté au moment où il s'élançait sur la jeune fille.

La présence annoncée de l'empereur au moment de l'exécution de Semmede-Ben-Barabas contrariait les projets du Bâacûba, et le plongeait dans une alternative des plus difficiles, en le plaçant entre la famille du condamné et son maître, le souverain du Maroc. Devait-il persister dans la promesse qu'il avait faite de sauver le condamné, ou devait-il livrer la victime à une mort certaine? Dans le premier cas, il donnait satisfaction aux parents de Semmede-Ben-Barabas, et il gagnait la somme que ceux-ci se proposaient de lui compter pour prix de sa complaisance; dans le second cas, il encourait la disgrâce de l'empereur, et il prenait la place du criminel dans la fosse aux lions.

Lorsque le Bâacûba eut bien pesé les diverses chances, bonnes ou mauvaises, auxquelles l'exposait la conduite qu'il pouvait tenir dans cette circonstance, il se hâta de briser son incertitude, et il se mit en devoir, avec le visage satisfait d'un homme qui a su prendre une résolution décisive, de sortir victorieux de cette épreuve. Il commença par s'armer d'une longue perche, garnie à son extrémité d'un croc en fer, et il retira toutes les carcasses et toutes les viandes qu'il avait précédemment jetées en pâture à la voracité des bêtes. Ensuite, lorsqu'il eut débarrassé la fosse de ces ossements et de ces chairs, il saisit une grande pique et harcela, avec le fer qui l'armait à sa pointe, les animaux confiés à sa garde. A cette attaque imprévue, les lions bondirent dans leur fosse et poussèrent des rugissements épouvantables. Mais plus les lions grondaient et s'irritaient, plus le gardien redoubla ses coups de lance et déchirait impitoyablement les flancs et le museau de ces bêtes. Celles-ci ne tardèrent pas à entrer dans une rage furieuse. Elles se précipitaient les unes contre les autres, se livraient des combats terribles et s'élançaient contre les murs de leur prison, qu'elles tentaient vainement de franchir. C'étaient des rugissements, des assauts à porter la terreur dans le cœur du chasseur le plus intrépide; et plus d'une fois, malgré sa longue expérience, Bâacûba se jeta au bas de la terrasse d'où il poursuivait, avec sa lance, les lions, dans l'effroi que lui causait leur colère bouillissante.

L'exaspération des bêtes finit par devenir si menaçante, que le Yaouli jugea à propos de leur donner un moment de répit: il depoussa sa pique et il rentra dans sa loge, en attendant l'heure de l'exécution.

Peu à peu les lions finirent par se calmer. Mais ils ne cherchèrent plus à se coucher. Ils marchaient comme travaillés par une inquiétude féroce, et les rugissements qu'ils jetaient à de courts intervalles annonçaient que leur colère n'était pas prête à s'assouvir, et qu'elle attendait le moment d'assouvir sa fureur.

Sur ces entrefaites, le soleil ne tarda pas à décliner à l'horizon, et lorsque ses derniers rayons se furent éteints sur le sommet de la montagne qui domine Fez, on entendit retentir dans le Bour un bruit inaccoutumé de gens armés qui envahissaient la cour des lions. Bâacûba se tenait debout à son poste, en fumant tranquillement du keef (la

graine de la fleur de chanvre). Les Marocains fument de préférence cette substance au tabac. Elle possède une vertu narcotique des plus actives, et elle produit une sorte d'idiotisme chez les hommes qui en font un fréquent usage. Abd-el-Kader a proscrit la consommation du keef parmi ses Arabes, et il ne laisse pas échapper une occasion de reprocher aux Marocains l'usage de cette substance végétale, si dangereuse pour l'intelligence et la santé des individus.

Bâacûba, avons-nous dit, aspirait avec une sorte de béatitude les vapeurs du keef. Ses petits yeux gris brillaient d'un éclat inaccoutumé, et ses joues, ordinairement si creuses et si pâles, étaient teintes d'une couche de vermillon qui trahissait quelque intempérance. En effet, au moment où les chaous de l'empereur entraient dans la cour des lions, Bâacûba savourait, au grand mépris des prescriptions mahométanes, les dernières gouttes d'une tasse d'eau-de-vie (*cherab*), fabriquée par les juifs avec des raisins de caïsse. Notre homme cacha soigneusement sa tasse et se hâta d'aspirer quelques bouffées de keef, afin de dissiper l'arome délateur du *cherab*.

Au milieu des chaous, on voyait le condamné Semmede-Ben-Barabas. Le malheureux faisait assez bonne contenance. Comptait-il sur le secours de Bâacûba? Le crime qui avait conduit cet homme à la justice des juifs n'aurait pas été frappé chez nous d'un tel châtement. Les juges auraient absous l'accusé. Semmede-Ben-Barabas était père d'une fille de dix ans. Un jour, en rentrant chez lui, il trouve son enfant tout en pleurs, et il voit, à quelques pas d'elle, un Marocain, un scélérat qui avait violé l'innocente. Semmede-Ben-Barabas se précipita sur le Marocain et le tua. Le gouverneur de la ville, en apprenant qu'un juif avait frappé un mahométan, condamna l'homme à la peine de mort. Et à cette heure, Semmede-Ben-Barabas venait expier le meurtre que lui avait inspiré la vengeance paternelle.



L'empereur ne paraissait pas. Les chaous s'étaient couchés par terre, et le condamné récitait ses prières. Bâacûba continuait de fumer en affectant la plus complète indifférence; néanmoins, de temps en temps, on le voyait promener ses regards dans le fond du gouffre et siffler entre ses dents. A ce bruit, les lions s'inquiétaient et fondaient les murailles avec des coups de queue d'une force à briser un taureau. La nuit commençait à se faire, et une demi-obscurité éteignait les reflets trop brillants et confondait les objets dans une teinte uniforme.

A la fin l'empereur parut: il était entouré de ses agas et du gouverneur de Larrache. Le prince tenait dans sa main une petite bourse. Il fit un signe, et Bâacûba vint se prosterner à ses genoux.

ERNEST ALBY.

A continuer.

GRETCHEN.

(Suite.)

— Tiens!... poursuit Floris, que la passion pour son art rendait impitoyable, tiens!... regarde autour de toi!... vois là, vers ta droite, mon grand tableau de la Vie de Saint-Luc. Sur l'un des volets voilà un chien de la race des grands épagueux qui semble aboyer et remuer joyeusement sa longue queue soyeuse. Tu le vois, tu l'entends, n'est-ce pas?... Maintenant tourne la tête, et remarque à ta gauche ces deux lions à la crinière hérissée qui traînent le char triomphal de Charles V, le roi des Espagnes. Eh bien! voici ce qui advint un jour... Le comte de Horn me rendit visite, et deux jeunes lévriers accompagnaient le noble seigneur. Ils s'approchent tous deux de mon Saint-Luc, et dès qu'ils ont aperçu, dès qu'ils ont senti l'épagneul que tu as devant les yeux, ils se mettent à pousser des aboiements terribles, ils veulent s'élaner vers la toile!... Leur maître les chasse du côté opposé; et sur-le-champ les lions frappent leurs regards. Aussitôt la terreur les saisit et les glace; ils hurlent d'une voix éperdue, et, tremblants, ils reculent jusqu'à ce coin de la muraille où ils cherchent à se blottir. Voilà ce que c'est que l'art divin de la peinture!...

— Epargne-moi, Floris!... articula péniblement Maetsyns. Ton génie m'est connu, mais je l'admire pour la dernière fois; car l'Escaut ne coule pas loin d'ici, et Lucas de Heere ne se trouvera pas toujours sur mon chemin!... Adieu!...

D'un mouvement spontané le vieillard retint par le bras le jeune homme désespéré.

— Enfant! s'écria-t-il, chasse loin de toi ces funèbres idées. Tu ne dois pas mourir, tu peux oublier!...

— Jamais!...

— Tu le crois aujourd'hui; demain tu reconnaitras ton erreur. Je te le jure, moi qui ai aimé, moi qui ai souffert! Un jour aussi j'ai voulu mourir. On m'avait lâchement trompé, et le mal était sans remède, car mes cheveux blanchissaient déjà!... Je pleurais sur mon amour flétri, sur mon bonheur perdu, sur les illusions de toute ma vie évanouies sans retour, sur l'espoir de ma vieillesse envolé pour jamais. J'étais fou de rage et de désespoir!... Comme toi, j'ai couru vers l'Escaut! Mais sur la route du fleuve, j'ai rencontré la taverne, j'ai bu, et j'ai tout oublié!...

Pour toute réponse, le jeune homme remua tristement son visage, où vinrent rouler deux larmes brûlantes.

— Imite-moi!... poursuit le vieillard en jetant un manteau sur ses épaules. Viens à la taverne. On m'attend; et les souvenirs ont aussi leur cruelle amertume, j'ai besoin de boire. Viens!...

— Non, maître Floris, partez, partez sans moi. Laissez-moi seul avec ma douleur!

— Sont!... Dieu sait lequel de nous deux est le plus fou. Attise et ravive ta douleur; quand tout sera cendre, elle s'éteindra. Mais la mienne a soif, et je cours l'enivrer.

En achevant ces sinistres paroles, le vieux Flamand s'avança jusqu'à la porte; puis il revint sur ses pas, et, saisissant la main de Maetsyns, il lui dit d'une voix grave et émue :

— Regagne ta maison, mon fils, et sans même regarder du côté de la rivière, entends-tu bien? Fais cela, si tu tiens à l'estime d'un vieillard qui viendra souvent te tendre la main comme à cette heure, et toujours pour te dire à l'oreille un mot de consolation et d'amitié!

Mais en vain il attendit une réponse; enfin, sans rien ajouter lui-même, il sortit précipitamment.

A peine eut-il disparu, que Meetsyns éclata en sanglots.

— Perdue!... perdue!... disait-il, à jamais!... Je vais mourir, sans qu'elle sache seulement combien je l'aimais!... Mourir, sans laisser un souvenir, sans laisser un regret! Allons, il le faut!... Devenir peintre... impossible... ce serait tenter Dieu...

Et cependant... si Gretchen me disait : Je t'aime! Oh! oui, je le sens là, je serais peintre!...

— Sois peintre, Maetsyns! répondit une voix douce et harmonieuse, qui lui sembla venir du ciel.

Le forgeron leva la tête.

Une robe blanche venait de passer rapidement vers l'entrée de l'atelier; et, légère, fugitive, elle s'était envolée par la porte restée entr'ouverte.

Était-ce une femme?... était-ce un ange?...

Le forgeron pensa que c'était un ange; car, à travers ses larmes, il avait reconnu Gretchen.

VI.

Il y avait foule à la taverne du Hanap de Flandre, et la grande salle du rez-de-chaussée offrait un étrange spectacle. Toutes les tables avaient été enlevées, sauf une seule placée au milieu et destinée aux lutteurs. Les spectateurs se tenaient debout, et, malgré tout cela, l'espace trop étroit regorgeait encore. On se poussait, on se pressait, on s'entassait, et du centre à la muraille la multitude ondulait, comme un troupeau de moutons ramassés dans un parc insuffisant à le contenir en entier. Plus de rang, de distinctions, d'aristocraties de naissance, de gloire ou de fortune. La meilleure place appartenait au plus adroit, la plus large au plus gros. On enviait celui qui pouvait le mieux voir, et voilà tout. C'était un pêle-mêle si resserré, si cohue tellement compacte, que l'on eût dit un seul homme, un monstre à mille têtes!... Les jambes n'existaient pas, les bras étaient invisibles; on ne soupçonnait aucun costume. C'était la muraille qui habitait cet amas humain de sa boiserie grisâtre et enfumée. On voyait seulement flotter à la surface de cette cuve débordante, ici les larges feutres, là les toques de velours, partout les bonnets de laine qui grouillaient comme les barques des pêcheurs dans le port.

Les hautes fenêtres étaient garnies de curieux suspendus aux volets, et par leurs embrasures ouvertes ou apercevait la foule échelonnée en amphithéâtre jusqu'à perte de vue. C'était l'horizon du tableau.

Chez tout autre peuple, mille bruits auraient trahi l'impatience ou bien egayé les ennuis de l'attente; mais là, pas un cri, pas un rire; seulement un murmure sourd qui grondait. C'était la respiration de la multitude flamande; à part cela, elle attendait grave, silencieuse, héante.

Vers le centre de la grande salle, cependant, on entendait parler et rire. Là bourdonnait l'essaim des élèves de Floris, et pardessus toutes les voix s'élevait la voix joyeuse de Crispin Wandembroecke. Le rapin s'était mis à l'abri à l'ombre du torse de Pourbus, et les deux amis s'en donnaient à cœur joie aux dépens des adversaires de leur maître.

Rien de burlesque, en effet, comme l'aspect des Bruxellois.

Tous six étaient rangés en une seule ligne sur l'un des côtés de la longue table placée au milieu de la salle. Epais et courts, boursofflés et rougeauds, ils étaient orgueilleusement leurs mentons à triple étage, la carrure démesurée de leurs épaules, et surtout l'ampleur protubérante de leurs majestueux abdomens. Chez les uns, c'était un ballon rond et relevé; chez les autres, il retombait en poche ovale et flasque; chez tous ce devait être un vaste, un effrayant réservoir. A leur allure de poussahs plombés par la base, à leur grotesque et plantureuse béatitude, on eût pu les prendre pour un régiment de pingoins alignés en bataille sur un rivage.

Auprès d'eux on avait roulé la cuve de faro, compagne de leur voyage, et les spectateurs les plus éloignés durent penser qu'ils étaient sept.

Le bossen de la taverne venait de placer sur la table, devant chacun des lutteurs, un énorme mossen rempli jusqu'aux bords d'une mousse dorée. Trois de nos litres modernes eussent été à l'aise dans ces pots de terre bruniâtre au couvercle d'argent cisele. Chaque mossen était flanqué d'un gobelet d'étain qui douze fois pouvait y puiser. En face des Bruxellois, de l'autre

côté de la table, on avait préparé un semblable appareil, une même batterie. C'était la place destinée à Franc Floris.

Le bossen, assis sur le tonneau, attendait qu'on demandât de nouvelles munitions à cet arsenal dont il s'était fait un trône.

On eût dit le Silène antique présidant aux fêtes de Bacchus. Mais, hélas ! le faro de Bruxelles n'a pas encore créé des dieux. L'heure approchait.

Tout à coup un léger frémissement courut dans la foule, et bientôt Franc Floris parut sur le seuil de la grande salle.

Le vieux buveur tenait parole : en ce moment même la cloche s'ébranlait dans la tour de la cathédrale. Il était midi.

— Salut à toi, Franc Floris !... s'écrièrent en chœur les six Bruxellois.

En même temps tous six saisirent d'une main leur mossen et de l'autre leur gobelet. A chaque coup de l'heure, le gobelet se vidait pour se remplir dans l'intervalle, et se vider derechef au coup suivant. Enfin, lorsque l'horloge tinta pour la douzième fois, tous six retournèrent leur mossen, dont pas une goutte ne tomba sur la table ; et tous six d'une seule voix répétèrent :

— Franc Floris, à toi salut !

La foule tout entière des Anversois trembla pour son champion ; mais telle est la loyauté flamande, que toutes les mains anversoises applaudirent.

Floris lui seul ne s'était pas ému.

D'une voix ferme et railleuse il répondit :

— Compères, à vous salut !

Puis, avec la grâce rapide d'un lutteur antique, il s'élança d'un bond vers la table, jeta dédaigneusement son gobelet à terre, saisit le mossen par son anse d'argent, le porta à ses lèvres, et d'un seul trait l'avalait tout entier.

Un hurra retentissant, frénétique, universel, fit trembler la taverne, les échos de la fonte et des murailles le répétèrent à la vieille Antwerpen avec le fracas d'une avalanche.

Cette acclamation formidable ne devait pas se taire, et presque aussitôt elle se renouvela plus formidable encore, plus prolongée surtout que la première. Le héros, imitant ses adversaires, retourna comme eux son mossen, dont il fit claqueter le couvercle étincelant, et d'une voix calme et fraîche il répéta :

— Salut à vous, compères.

C'était entamer le combat par un prodige.

— Mon cher Goliath, ricana Crispin, voilà un treizième travail dont votre ancêtre Hercule ne fût pas venu à bout.

— Mais les douze autres !... répliqua fièrement Pourbus.

— Oh ! oh !... fit Wandenbroecke avec un sourire, nettoyez les écuries de quelque Augias, superbe palefrenier, mais ne vous essayez pas à un certain article dont je vous crois parfaitement incapable !...

Du reste, ce fut là l'unique plaisanterie de Crispin. Lui-même allait être saisi par l'intérêt absorbant qui, pendant deux heures, tint la multitude attentive, haletante et suspendue !

Une semblable lutte avait, à cette époque, l'attrait fantastique qui passionne aujourd'hui l'Angleterre et déjà la France pour les courses de chevaux. Aussi, cette foule immense regardait de ses mille yeux, écoutait de ses mille oreilles, applaudissait de ses mille mains.

Quant aux buveurs, ils n'échangeaient plus un mot, ils ne murmuraient pas une parole. Ils buvaient, et c'était tout. La bière n'a pas l'ivresse babillarde de nos vins généreux et pétillants : elle remplit, elle écrase, elle absorbe ; ses nuages sont des brouillards ; ses vapeurs, d'épaisses et noires fumées. Elle ne chante pas, elle ne rit pas ; elle est sombre et muette. Elle enveloppe d'une allure lourde et grave, elle voile d'un masque épais et morne. Ce n'est plus cet autre monde peuplé de visions charmantes, paré de femmes et de fleurs ; c'est le sépulchre noir, c'est le caveau muré, c'est le cercueil de plomb. Hoffmann endormi remplace Anacréon souriant sous des couronnes de roses.

Aussi, Franc Floris et ses audacieux adversaires demeuraient silencieux et solennels, comme les sénateurs romains dans leur siège de pierre. Sans trêve, sans gaieté, sans relâche, ils ingur-

gitaient des torrents de faro, ils ingurgitaient encore, ils ingurgitaient toujours ! A peine le bossen pouvait-il suffire à approvisionner les mossen, sans cesse remplis, vidés toujours !

Dès que les buveurs semblaient alourdis et dominés. Pas un ne chancelait encore, mais leurs visages gonflés s'empourpraient de nuances plus chaudes, et les veines violettes dessinaient leurs trames sur le carmin du front, des joues, des tempes. Les cous allaient s'élargissant ; on sentait les chairs se tendre sur les abdomens, dont pas un pli ne devait plus rider le tambour détre. Pas un ne retombait maintenant. C'étaient des futailles pleines et dont les cerceaux semblaient prêts à briser, des ballons qu'une globe d'air eût fait éclater.

Et cependant les lutteurs buvaient toujours !

Quant à la foule, on ne l'entendait plus respirer !...

Enfin, deux Brabançons oscillèrent sur leurs escabeaux, comme doivent osciller les maisons dans un tremblement de terre. Puis ils tombèrent !...

C'étaient deux frères !... frères de naissance, frères de nature, frères par la capacité... Jamais l'un n'était ivre sans que l'autre n'eût perdu la raison. On les appelait les Castor et Pollux de la taverne. Ils tombèrent tous deux, ensemble, et se donnant la main !

Il est des spectacles qui rendent les spectateurs cruels, et rien n'enfante plus l'égoïsme que le plaisir de jouir. A Rome, jadis, personne ne songeait à ramasser les gladiateurs ensanglantant l'arène. à Anvers, ce jour-là, un seul homme eut pitié, ce fut Pourbus, qui de ses bras vigoureux souleva les deux frères, et leur fit un oreiller commun de son manteau.

Les autres buveurs buvaient encore...

Mais deux des Brabançons semblaient prêts à succomber. L'un devenait livide, l'autre ruisselait d'une sueur écarlate. L'un et l'autre luttait contre la chute, et cherchaient à se raffermir dans leur équilibre, semblables à des boufs ébranlés par la massue du boucher. Tout à coup leurs regards hébétés se rencontrèrent, et tous deux réveillèrent à ce contact leur courage et leur torpeur. Par un suprême effort, ils saisirent les mossen et les portèrent à leurs bouches engourdies. Mais à peine les eurent-ils renversés, que les mossen roulerent d'un côté, les buveurs de l'autre, en débordant tous quatre comme des fleuves qui sortent de leur lit.

Cette seconde chute produisit une sensation plus fugitive encore que celle des deux frères ; un nouvel incident attira vers un autre objet l'attention générale.

Le bossen venait de frapper d'un coup de son poing fermé sur la tonne de faro ; la tonne avait répondu par un bruit clair et sonore. Elle était vide.

Un tonnerre de bravos éclata dans la grande salle, gronda par la foule, courut sur la place, et se perdit bientôt dans l'éloignement.

— A mon tour !... s'écria Franc Floris. J'ai accepté vos armes, qui cependant n'étaient pas les miennes. Tisane que votre faro de Bruxelles !... Lait pour les jeunes filles et les vieilles femmes. Et vous n'en apportez avec vous qu'une tonne ! Allons donc, compères... une cargaison préparée pour la soif brabançonne est bonne à rafraîchir tout au plus des gosiers flamands. À mon tour de remplir nos mossen taris. Tavernier notre hôte, un tonneau de brumbier, et nous allons commencer à boire comme des hommes, et non comme des enfants sevrés d'hier... brumbier !... vive brumbier !...

La foule répéta ce cri national par un chœur à mille voix.

— Voilà, maître Floris... répondit le bossen. J'avais prévu le cas ; et pour avoir du brumbier plus vieux et plus fort, j'ai fait quérir le brasseur Knuyps. Son cheval vient d'entrer dans la cour...

— Bien dit !... s'écria l'artiste. Voilà un trait dont je me souviendrai ; et pour vous prouver ma reconnaissance, j'ornerai la taverne de votre portrait, avec une couronne de houblon sur vos cheveux dorés comme un soleil couchant !...

— Ou bien comme le poil d'une des vaches de la mère Trumck... ajouta Crispin, dont la langue avait maintes deman-

— Voilà le brumbier ! cria la multitude en s'écartant avec respect.

En effet, la tonne s'avança majestueusement, grâce aux efforts de deux valets. Elle remplaça sa rivale humiliée, qui, poussée par un pied dédaigneux, s'en fut se caler contre le corps d'un buveur qui ronflait.

Bientôt le brumbier vermeil bouillonna dans les trois mossen qui restaient sur la table ; mais à peine l'un des deux Brabancens y eut-il trempé ses lèvres, qu'il ferma les yeux, se renversa en arrière et se laissa choir sur le plancher de la taverne.

— Il a peur !... murmura-t-on de toutes parts. Le lâche ! le couard !... Haro ! haro !

— Celui-là ne se fera pas mal, cria Wandenbroecke, il ne tombe pas, il se couche... bonne nuit !...

Mais tous ces murmures ne tardèrent pas à s'éteindre ; et bientôt le silence plana plus entier, plus attentif que jamais.

La péripétie approchait.

Deux seuls combattants restaient en présence, Franc Floris et le dernier de ses adversaires. Celui-là était le plus ample, le plus vaste, le plus terrible.

Un colosse, un éléphant, un abdomen dont la tête et les membres raccourcis semblaient sortir comme ce que l'on voit d'une tortue sort de la carapace. Joignez à cela une épaisseur de rempart, un diamètre de cuve.

Cette outre vivante était loin d'être pleine, cette éponge avait encore soif.

Franc Floris aussi paraissait intact et dispos.

La lutte recommença animée, terrible, effrayante !... Tous deux vidaient leur mossen avec la rapidité fiévreuse de duellistes que l'égalité des forces et la longueur du combat rend acharnés et furieux. Ils buvaient, et de minute en minute cette rapidité fantastique s'accélérait. Leurs corps paraissaient prêts à se fendre, ils buvaient !... Leurs visages pourpres devenaient violets, et les veines les marbraient d'un réseau de fer ; ils buvaient encore !... Les yeux semblaient jaillir de leurs orbites, leurs bouches sans cesse ouvertes ne se refermaient plus, et par ces entonnoirs béants ils buvaient toujours.

La foule ne bougeait plus, elle était pétrifiée !... La victoire ne se décidait pas, et la lutte s'éternisait. Enfin un bruit de vagues agitées gronda dans l'abdomen du Bruxellois. Tous les flots ont leurs tempêtes. Il poussa un sourd grognement de rage, porta les mains à son visage, puis tout à coup il roula, il tomba, avec ce bruit sourd et caverneux dont résonne la pesante terminaison du célèbre vers de Virgile :

Procumbit humi bos !...

L'honneur restait à la vieille Antwerpen ; le brumbier avait vaincu le faro ; la Flandre triomphait du Brabant.

Les Flamands poussèrent un cri de victoire ! Mais le héros de la journée n'avait pas terminé ses prouesses. D'une main sûre il saisit son mossen, et d'un bond s'élança sur la table avec la légèreté d'un jeune homme. Là, il leva la jambe gauche, et se tenant en équilibre seulement sur la droite, il vida tout d'un trait son dernier mossen ainsi qu'il avait vidé le premier.

Alors l'enthousiasme ne connut plus de bornes, la frénésie s'empara de la foule, le peuple devint fou.

Tous voulaient lui parler, le toucher, le porter. Sans toucher terre il passa d'épaules en épaules, de mains en mains jusqu'à la fenêtre, où de nouvelles mains, de nouvelles épaules l'attendaient. Comme le Christ marcha sur la mer, il marchait sur cette foule qui se faisait tapis sous ses pieds !

Floris fut ainsi porté sur le cheval du brasseur Knipps, qui piaffait au milieu de la cour.

— Le vainqueur ne doit pas revenir à pied ! hurla la multitude.

L'animal effrayé fut probablement de cet avis, car aussitôt il partit au galop.

C'était le même qui le matin avait amené le forgeron en

triomphe des bords de l'Escaut ; ce fut le même qui ramena vers le fleuve le roi triomphant des buveurs.

VII.

Il est une autre ivresse que la farouche ivresse de la bière, une autre ivresse que la folle ivresse du vin... c'est la radieuse ivresse de l'amour...

Or, Quintin Maetsyns était plus ivre à lui seul que les sept buveurs ne l'étaient tous à la fois.

Gretchen avait disparu depuis longtemps, et Maetsyns restait debout, immobile, à la même place, dans la même attitude, avec la même expression, comme si quelque fée l'eût touché tout à coup de sa baguette, pour se garder une statue vivante de la surprise ravie. Ses yeux, fixés vers la porte de l'atelier, voyaient encore Gretchen souriant dans sa fuite rapide. Ses oreilles bourdonnaient toujours la divine parole de Gretchen. L'espoir chantait sans relâche dans son cœur. Il ne respirait pas, il ne sentait rien, il ne vivait plus. Il aimait, il était aimé, il était heureux !

Des matelots passèrent en chantant sur le port. Le bruit de leur voix réveilla Maetsyns de ce rêve aux délicieuses visions.

— Je suis peintre ! s'écria-t-il avec un extatique enthousiasme. Elle l'a voulu ! elle !... Mais n'est-ce pas une illusion de mon fol amour ?... Non, non... elle était là... je l'ai vue... je l'ai entendue... Je la vois, je l'entends encore !... Non, je n'ai pas rêvé... je ne suis pas fou... je serai peintre !...

Une résolution sublime, un courage surhumain, un génie révélé rayonnaient sur le visage du jeune homme. Une révolution magique s'accomplissait en lui. C'était Minerve sortant tout armée de la tête de Jupiter !

— Etre peintre, murmura-t-il d'une voix inspirée, il l'a dit, c'est refléter Dieu, c'est devenir Prométhée, c'est imiter la nature !... Il a dit vrai !... oui je regarde tous ces tableaux, et sur tous je vois le mouvement et la vie... Ces chiens aboient, ces lions rugissent, ces chevaux semblent hennir, ces hommes s'agitent, ces femmes sourient ou pleurent, ces bouches parlent, ces yeux regardent, ces oreilles entendent, ces bras se lèvent, ces jambes marchent. Oui !... tout palpite, tout se meut... tout existe !... Oui, oui... et pourtant c'est la main d'un homme qui a créé tout cela... eh bien !... ce qu'un autre homme a fait je puis le faire aussi, moi !... Il ne faut que vouloir, et je veux !...

Le forgeron, en ce moment, était beau de puissance et d'orgueil. Mais tout à coup son visage changea d'expression, et, tombant à genoux, il s'écria, les mains jointes et tendues vers le ciel :

— Pardon, pardon, mon Dieu !... je blasphème, et vous seul pouvez ce miracle ! Seigneur, mon Dieu ! vous qui fîtes un jour descendre un rayon de votre lumière sur les apôtres ; vous qui daignâtes dicter aux prophètes les saints articles de la loi ; vous qui eûtes à dire seulement à la terre : Sois ! pour que la terre fût... Seigneur, écoutez la prière de mon cœur désolé ! Seigneur, bénissez mon amour !... Ayez pitié de moi, Seigneur !

Les mots ne sont pas toute la prière, et les plus agréables à Dieu sont celles, je crois, qui ne s'expriment pas seulement par des paroles.

Maetsyns pensait ainsi, et longtemps après que ses lèvres furent muettes, il pria des yeux et du cœur.

Enfin, il se releva plein d'une sainte et sereine espérance. Alors il se prit à parcourir lentement l'atelier. Devant chaque toile il s'arrêtait, examinait en détail, de bas et de haut, de face et de profil, et cherchait à deviner ce triple secret de l'art, la forme, le contour et la couleur.

Sur un des tableaux, la fantaisie de l'artiste avait fait éclore des fleurs ; et tout près, dans un vase de cristal, brillaient les fleurs modèles, encore fraîches et colorées. L'art et la nature étaient aux prises. Quintin s'absorba tout entier dans une intime et longue comparaison. Il allait et venait des fleurs du vase aux fleurs de la toile : il sondait, il mesurait, il palpait du regard les unes et les autres. Peu à peu son visage s'anima, ses yeux

brillèrent intelligents et réjouis... Le mystère perdait un à un tous ses voiles maudits ; Maetsyns comprenait !...

Il recula lentement sans perdre de vue le tableau, mais à chaque pas sa joie semblait s'évanouir, son espoir disparaissait, et bientôt il s'écria d'un accent désespéré :

— D'ici, les unes et les autres ont le même parfum !

Ce fut au ciel que se portèrent ses yeux, et ses yeux y demeurèrent longtemps attachés par un charme invincible. Le ciel planait limpide et transparent, le soleil l'inondait d'une lumière ondoyante et dorée. De petits nuages roses et violets voguaient en se balançant comme des vapeurs légères sur les vagues d'un océan calme et doucement bercé. La toiture vitrée était ouverte, et rien ne voilait cette immensité, dont un mouvement imperceptible et miroitant semblait agiter confusément les majestueuses splendeurs !...

— C'est impossible !... s'écria le forgeron épouvanté...

Mais presque aussitôt il ajouta avec admiration :

— Et cela se peut pourtant !...

En baissant la tête, il avait rencontré juste en face de lui le chef-d'œuvre de Franc Floris, une gigantesque image de l'Assomption, où la Vierge souriait au milieu de ses anges. Il y avait la même immensité, les mêmes nuages suspendus de leurs ailes roses et violettes, la même filtration de lumière étincelante, le même rayonnement, les mêmes nuances, la même majesté. Bien plus, le tableau s'appuyait au châssis ouvert, et l'illusion était si saisissante que la toile se fondait avec l'horizon. Le ciel descendait dans l'atelier ; la mère du Christ montait toujours au milieu de ses anges qui semblaient voltiger autour d'elle.

Cette Vierge, c'était Gretchen ; Maetsyns la reconnut. Gretchen lui sembla plus belle que le ciel, plus admirable que la nature, plus impossible encore que la nature et le ciel.

Eperdu, suppliant, il tomba à genoux pour la seconde fois.

Un bourdonnement soudain le rappela à lui ; et presque aussitôt quelque chose passa si près de son visage que la chair en fut effleurée... Quintin frémit et regarda... C'était un insecte éclos à ce chaud soleil, et qui venait sans doute d'entrer dans l'atelier par la toiture béante, un gros bourdon qui volait de tous côtés en chantant... Quintin le suivit machinalement du regard... L'insecte, las enfin, ou peut-être attiré par l'odeur des couleurs encore fraîches, s'approcha du tableau auquel Floris travaillait il y avait une heure à peine. C'était la chute des anges rebelles, et le bourdon vint s'abattre sur ce démon, l'objet des terreurs de dona Flora.

Au milieu même des larges reins du monstre fantastique, il replia ses ailes et se posa. Maetsyns s'approcha de la toile avec précaution, un secret instinct le guidait sans doute... En retenant son souffle, il examina longuement l'insecte, son corps ramassé, ses pattes velues, ses antennes frangées, son armure rougeâtre et brillante. Puis il ramassa un pinceau humide encore, saisit d'un dernier regard la forme et l'ensemble du bourdon, et s'avancant tout à coup, il le fit envoler !

Aussitôt, et sans s'expliquer cette audace étrange, il lança son pinceau, et sur la place même du modèle il en esquissa rapidement l'image... Au bout de quelques minutes, il se recula pour juger de sa tentative. Avait-il réussi ? il n'osait s'en flatter. Personne n'était là pour le lui dire.

Par bonheur, on connaît l'entêtement des insectes à venir sans cesse se reposer à la place exacte dont on les a chassés ; et celui-là, qui, pendant tout le travail, avait bourdonné à l'oreille de l'ouvrier novice, revola sur les reins du démon dès que Maetsyns se fut éloigné du tableau. D'abord il se posa à côté de son image, l'ensemble ressemblait ; ensuite, il la couvrit en entier de son corps, la forme était exacte ; enfin, il s'éloigna un peu de côté, aucun des détails n'était oublié.

Telles furent les lentes et consciencieuses observations de Maetsyns !... Un éclair de joie brilla sur son visage. Le premier essai lui avait réussi : il venait de dessiner.

Restait, hélas ! la couleur !

D'une main naïve et tremblante il saisit la palette, et cependant il se sentait enhardi par ce succès inespéré. Son talent de sculpteur l'avait aidé dans le dessin ; souvent il s'était plu à re-

garder travailler les peintres dans différents ateliers ; il se le rappela seulement alors, et ce souvenir acheva de l'encourager. Sauf les reflets chatoyants, la couleur d'un bourdon est uniforme, et le modèle se promenait encore, là, devant ses yeux. Une seconde fois il examina scrupuleusement son brillant corsage, et, sans le faire envoler, il se remit ardemment à l'œuvre.

Malheureusement l'insecte s'éloigna de nouveau. N'importe !... Le regard à sa mémoire, et Maetsyns ne l'arrêta pas... Bientôt le travail fut achevé, et l'auteur put contempler son ouvrage. Quelque chose manquait ; il le comprit bien ; mais quoi ?... Il ne pouvait s'en rendre compte !... Et le bourdon ne revenait plus. En vain il le chercha par tout l'atelier. Bien... pas même le bruit de son chant... Que faire ?... Maetsyns se désespérait... Tout était perdu sans retour...

Non, seigneur, car votre main est dans toutes les choses !... Le bourdonnement roula tout à coup derrière le tableau comme une toupie réveillée en sursaut ; et l'insecte reparut voltigeant par l'atelier. Mais Quintin trembla de nouveau, car il semblait vouloir remonter au dehors ! Déjà il atteignait la croisée, déjà redoublaient les angoisses de l'apprenti incertain, quand, soit caprice, soit providence, il reploya ses ailes à demi et se mit à redescendre vers le démon son favori. En l'espace d'une seconde il cheminait à côté de son frère, dont Maetsyns cherchait déjà l'introuvable défaut.

Vains efforts !... Le mystère ne se dévoilait pas. C'était bien la forme, c'était bien la couleur ; mais le contour n'existait pas ! L'insecte vivait ressortait saillant et arrondi de la toile ; l'insecte peint adhérait aplati et presque concave. L'œuvre était incomplète, inanimée : ce bourdon-là ne marchait pas !...

Or il advint au Flamand ce qui arriva je ne sais plus à quel artiste grec dont la colère fit un miracle. Désespérant de reproduire avec vérité l'écume qu'il s'évertuait depuis longtemps à faire mousser à la bouche d'un cheval, le Grec en fureur lance sa brosse vers la toile ; et le hasard acheva ce que la science n'avait pu terminer. Maetsyns fit de même. Il jeta de dépit son pinceau sur le plancher qu'inondaient en ce moment les rayons du soleil. A côté du pinceau gisant à terre, un autre pinceau se dessina au milieu de l'espace lumineux. Le premier roule, l'autre l'accompagne et roule avec lui. A cette vue Quintin pousse un cri :

— L'ombre !

Il a surpris le dernier des secrets de la peinture ; il est sauvé.

— Va ! disait-il bientôt après en s'adressant aux deux bourdons à la fois, car il ne reconnaissait plus la copie du modèle. Tu peux t'envoler maintenant, je n'ai plus besoin de toi. Va !

Il était temps.

Le galop d'un cheval retentit à la porte, et Franc Floris entra dans l'atelier.

Enivré par la bière, enivré par le triomphe, enivré par la course, le vieillard ondulait chancelant, empourpré, joyeux. Il parlait, il riait, il chantait tout à la fois... Selon son étrange habitude, il courut aussi vite que possible à son tableau des *Anges rebelles*, car c'était dans ces instants d'ivresse qu'il savait trouver les touches les plus chaudes, les plus vraies, les plus vigoureuses.

Maetsyns avait eu le temps de se jeter derrière la toile, et, sans être vu du père de Gretchen, il le regardait en frémissant s'avancer vers lui.

— A l'œuvre ! criait le vieillard avec feu. Je me sens en verve. Il va sortir de là des légions de diables formidables. Par Bacchus ! nous allons rire !

Et il riait bruyamment d'avance des idées bouffonnes qui bouillonnaient confusément dans son cerveau brûlant.

Il arriva bientôt en face du tableau, sur lequel il promena des regards d'enfants joyeux :

— Au large, insolent bourdon ! fit-il avec un geste pour chasser l'insecte.

Mais l'insecte ne bougea pas des reins du démon.

— Allons donc !... ajouta le buveur dépité, en balayant la toile avec son bonnet de laine. Allons donc !... Ah !... tu te trouves bien là ?... envole-toi vite... ou malheur va t'advenir.

Il avait beau faire, le bourdon ne se dérangeait pas. Alors la colère s'empara du vieillard, il jeta son bonnet loin de lui; puis s'avançant avec précaution, il voulut saisir l'insecte entre le pouce et l'index de sa main droite. Le pouce et l'index glissèrent à la surface de la toile, et se réunirent sans avoir rien rencontré... Une seconde fois les doigts cherchèrent, une seconde fois ils ne trouvèrent que le vide.

— Oh! oh! qu'est-ce cela? grommela Floris stupéfait en passant à plusieurs reprises les deux mains sur les reins du démon.

Un peu de couleur encore fraîche s'étendit à ce contact. L'illusion était reconnue.

— Qui diable m'a joué ce méchant tour? demanda Franc avec une bonhomie souriante.

— Moi, répondit le jeune homme, qui sortit à l'instant de derrière le tableau.

— Maetsyns! s'écria le vieillard ébahi.

— Oui, Maetsyns, qui a profité de vos leçons!... Peindre, m'aviez-vous dit, c'est imiter la nature!... Un insecte n'est qu'une bien chétive parcelle de la création. Mais c'est le premier coup de pinceau d'un forgeron, et le roi des peintres lui-même y a été trompé!...

— Maetsyns!... dit gravement Floris, Dieu a mis en toi l'instinct de l'art, il dépend de toi de devenir un grand peintre!

— Il dépend de vous, s'écria Quintin, que je sois un homme heureux et fort; accordez-moi Gretchen?

— Attends un moment!... répondit le vieux buveur, je veux reprendre toute ma raison avant d'entamer avec toi ce chapitre.

Alors il tira d'une des poches de son haut de chausses un petit flacon d'argent ciselé, le porta à ses lèvres, et parut en boire quelques gouttes. Aussitôt un tressaillement nerveux et comme électrique parcourut tout son corps, qui se redressa tout à coup. Ensuite il se lava le visage dans une eau fortement aromatisée de parfums étranges, et le jeune homme le vit revenir à lui, calme, noble et rasséréné.

— Avant tout, dit-il avec bonté, penses-tu que Gretchen ait quelque sympathie pour toi?

— Ce matin encore, je n'eusse pas osé me flatter de tant de bonheur; mais depuis deux heures, je crois, j'espère en sa pitié!...

— Comment cela? demanda Franc.

Maetsyns raconta son désespoir, la ruse de Gretchen et les paroles d'espoir qu'elle lui avait jetées en fuyant.

— Je m'étonne moins maintenant, répondit le vieillard en souriant. Ecoute-moi, Maetsyns... je te l'ai dit, mon gendre doit être un peintre, mais un peintre éminent, consommé, illustre! Dieu t'a donné le génie; reste à le féconder par le travail. L'amour aidant ton courage, il te faut encore au moins trois années pour te rendre digne d'être l'heureux époux de ma Gretchen.

— Trois années! soupira le forgeron.

— Oui, mon fils, poursuivit Floris; j'exige que tu partes.

— Partir! répéta le jeune homme avec un douloureux étonnement. Et pourquoi donc partir?

— Je ne puis te recevoir parmi mes élèves, tu comprends cela, n'est-ce pas?... On devinerait notre secret, et ton amour ainsi que mes promesses doivent rester ignorer de tous... Mille ennemis envieux et jaloux entraveraient tes espérances, et dame Flora les seconderait de tout son pouvoir. Crois-moi... je la connais... Cette lutte incessante serait au-dessus de tes forces et de ton courage. Pars donc... va en Italie, à Rome... C'est ce beau ciel qui crée les grands talents; et tu verras rapidement éclore ton génie aux rayons fécondants de son beau soleil.

— Je partirai demain... articula Maetsyns avec une amère résolution.

— Bien, bien!... répondit Franc en serrant la main du jeune homme. Espoir et courage!

Puis il s'avança vers la muraille, et saisissant un élégant appui-main d'ébène, il ajouta d'une voix grave et émue:

— Prends cet appui-main; il a servi à Raphaël, et son nom s'y trouve gravé auprès du sien en lettres d'or. C'est un hommage que me fit l'école romaine. Partout où tu présenteras avec lui, toutes les portes s'ouvriront pour t'accueillir, toutes les

mais se lèveront pour te protéger. Dans trois ans, à pareil jour, je t'attendrai. Et si les Romains ont trouvé ton nom digne de figurer sur cet outil sacré, à côté de ceux de Raphaël et de Floris, tu seras l'époux de ma Gretchen, à laquelle je vais tout confier ce soir même, et qui seule partagera notre secret.

— Merci, maître!... s'écria le jeune homme en saisissant avec respect l'appui-main que lui tendait le vieillard... Ou Maetsyns sera mort, ou dans trois années il vous rapportera ce gage avec un nom de plus!...

Pour toute réponse le vieillard tendit ses bras, et le jeune homme se précipita sur cette large poitrine, qu'il sentit palpir presque aussi vite que la sienne.

En ce moment des cris joyeux retentirent au dehors.

— Mes élèves!... murmura Floris en se dégageant.

— Adieu!... répondit rapidement Quintin.

— Silence! fit le grand-maître en mettant un doigt sur ses lèvres, où passait un sourire... Patience et bonne espérance!

Le forgeron n'eut que le temps d'effleurer d'un baiser furtif la main cordiale et franche qui se tendait encore vers lui, car au même instant la porte s'ouvrit, et les élèves se lancèrent tous à la fois dans l'atelier aux cris de:

— Vive Floris! le dieu des buveurs.

Quintin Maetsyns voulut profiter du tumulte pour s'échapper à l'insu de tous; mais il fut reconnu par Pourbus, nommé par Crispin, entouré par tous les écoliers avides de fêter les deux héros dans la journée.

— Ah! fit Lucas de Heere, mon ami n'a pas attendu que je le présente à mon maître.

— Non, messire, repartit Floris, Maetsyns est venu à moi de lui-même, et la chose ne vous étonnera plus quand vous saurez que Maetsyns veut être peintre.

Un mouvement de surprise remua toute l'école.

— Alors, Maetsyns est des nôtres! s'écria joyeusement Wendenbroecke.

— Non, Crispin, s'empressa de répondre le forgeron, le seigneur Floris me conseille d'aller étudier en Italie, et demain je pars pour Rome.

Cette fois, l'étonnement éclata plus grand et plus bruyant encore. Tous accoururent interroger le voyageur; mais celui-ci balbutia à la hâte quelques paroles d'adieu, et parvint à s'esquiver enfin, mais non pas sans que toutes les mains n'eussent serré la sienne.

Crispin Wendenbroecke restait seul et pensif à l'écart.

— Eh bien! lui fit Pourbus, tu laisses partir Quintin sans lui rien dire?

— Non, je réfléchis à ce départ.

— Ah bah!

— Et je pense...

— Quoi donc?

— Que ce n'est pas seulement pour la peinture que notre ami s'en va jusqu'à Rome?...

— Quelle autre raison pourrait-il avoir?

— Tu ne devines pas?...

— Non!...

— Tu sais bien... ce matin...

— Hein?...

— Ce que je t'ai fait remarquer?...

— Je n'ai rien remarqué du tout, moi!...

— C'est juste!... mais moi... C'est bien cela...

— Quoi donc?...

— J'en suis sûr!...

— Alors dis-moi?...

— Ceci n'est pas de ta compétence.

— C'est égal, je tiens à savoir... Voyons! Pourquoi Quintin s'en va-t-il à Rome?...

Pour toute réponse, Crispin Wendenbroecke haussa les épaules et s'en fut en disant:

— Ami Pourbus, c'est afin d'avoir l'honneur de baiser le sabot doré de la mule blanche de notre saint-père le pape.

CHARLES DESLVS.

A continuer.

SOUVENIRS DE L'EMPIRE.

CE QUI PROUVE

QUE LE COURAGE NE SE MESURE PAS A LA TAILLE.



C'était en Prusse, au commencement de février 1807. La saison était des plus rigoureuses. Napoléon s'attendait à être attaqué (comme il le fut, en effet, le 8 du même mois) par l'armée russe, rassemblée dans la vaste plaine en deçà du village de Preusch-Eylau. La veille, c'est-à-dire le 7 février au matin, avant qu'il fit jour, Napoléon réveilla lui-même l'aide de camp de service, qui dormait sur une botte de paille placée entravers de la porte de la chaumière qui lui servait d'abri, et, après lui avoir légèrement secoué le bras :

— Allons, allons, Savary, lui dit-il, tout le monde debout ; nous allons faire notre tournée.

Et tandis que celui-ci va prévenir les officiers d'état-major qui doivent escorter l'empereur, ce dernier sort de la chaumière pour consulter le temps : il faisait encore plus froid que la veille, mais le clair de lune était magnifique. Il aperçoit à quelques pas un grenadier en faction, vieux grognard qui, sachant bien que les honneurs militaires ne sont dus à personne entre la retraite battue et la diane, s'était mis à l'aise, le fusil entre les jambes, et continuait tranquillement de charger une pipe qui n'avait jamais eu de tuyau.

— Dis donc, lui cria Napoléon, ne croirait-on pas qu'il fait froid ce matin ?

— Mon empereur, il est sûr et certain qu'hier, à pareille heure, il faisait un peu plus chaud, répondit le grenadier, voulant par ces paroles faire allusion à l'engagement meurtrier qui avait eu lieu, la veille, entre le corps du maréchal Davoust et une division russe.

— Bah ! bah ! répliqua Napoléon en souriant, c'est une idée que tu as.

— C'est plutôt vous, mon empereur, qui avez eu une fameuse idée en attirant les Russiens dans le trou glacé qui est là-bas, pour leur chauffer bientôt un bain à grrrrrands coups de canon.

— Tu crois donc que cela pourrait mal finir pour eux ?

— Mon empereur, je crois que ça finira, pour eux, par un dégel soigné qui leur donnera une leçon de politesse française au grand complet.

— Sire, dit Savary, qui avait rejoint Napoléon, pendant ce court dialogue, quoiqu'en plaisantant ce soldat dit la vérité. Jamais Votre Majesté ne fut si bien inspirée : jamais sa valeureuse armée ne montra plus d'ardeur et d'espérance dans le succès.

— Mon cher, ils ont voulu la guerre, reprit Napoléon en continuant de se promener les mains croisées sur le dos : je la leur sers bonne ; mais, jusqu'au bout, il nous faut la faire en braves gens et tâcher surtout d'épargner le sang de nos soldats... N'est-ce pas ? ajouta-t-il en s'adressant au grenadier.

— Mon empereur, c'est indubitable ! répondit celui-ci en présentant vivement les armes, car le soleil commençait à s'élever sur l'horizon ; mais, pour parler à mots couverts, ajouta le grognard, on ne peut pas faire d'omelette sans casser des œufs.

A ce propos, Napoléon, qui avait déjà le pied dans l'étrier pour monter à cheval, sourit amèrement ; puis, faisant un petit signe de la main au vieux soldat, qui était demeuré immobile comme une statue, il partit au galop pour faire l'inspection de ses lignes, suivi de tous les officiers de son état-major, accourus successivement.

Arrivé à la tête du 4^e régiment d'artillerie à pied, dans lequel il avait été capitaine quinze ans auparavant, Napoléon remarqua un petit tambour âgé tout au plus de dix ou douze ans.

Surpris de la taille exiguë de cet enfant, qui semble porter sa caisse avec peine, il met pied à terre, s'approche, puis d'un geste caressant lui prenant le menton pour lui relever la tête, lui demande d'un ton presque paternel :

— Quel âge as-tu donc, petit lapin ?

— Bientôt douze ans, mon empereur, répond celui-ci, dont le cœur bat avec violence.

— Eh bien ! ceux qui t'ont amené ici ont eu tort : ils auraient dû attendre encore trois ou quatre ans.

— Mon empereur, c'est maman qui l'a voulu.

— Alors tu diras de ma part à ta maman qu'elle n'a pas le sens commun ; au reste, elles sont toutes de même. Comment s'appelle ta mère ?

— Marie-Françoise Siébert, mon empereur ; elle est cantinière au 20^e de ligne... elle vous connaît bien, allez !... et mon frère François aussi.

— Siébert !... lit l'empereur en fronçant le sourcil, il me semble que j'ai entendu ce nom-là quelque part : que fait ton père ?

— Il ne fait plus rien, puisqu'il a été tué à Marengo.

— Ah ! ah ! dit encore Napoléon en reculant d'un pas. C'est glorieux pour lui, reprit-il d'une voix grave ; mais c'est malheureux pour toi.

Et, voulant éloigner de sa pensée comme de celle de l'enfant ce triste souvenir, il reprit :

— Et tu dis que tu as un frère ?... il est sans doute avec ta mère ?

— Oui, mon empereur ; mais lui est frère, et bien plus grand que moi, puisque...

— N'importe ! interrompit brusquement Napoléon en appuyant sur chacune de ses paroles : tu diras à ta mère, quand tu la verras, que je t'ai trouvé beaucoup trop jeune pour faire cette campagne, et, je te le répète, qu'elle n'a pas le sens commun.

— Oh ! mon empereur, je n'oserai pas, balbutia le petit tambour, qui avait baissé les yeux.

— Et pourquoi, monsieur ?

— Dame, mon empereur, parce qu'on ne dit pas cela à sa mère quand on l'aime bien.

A ces mots, Napoléon fit un mouvement involontaire ; puis, hochant la tête, il dit à voix basse à Berthier, placé près de lui :

— Le petit bonhomme a raison : il n'est pas sot. Ce n'est pas à moi à prêcher aux enfants l'oubli du respect qu'ils doivent, dans tous les cas, à leurs parents ; mais cela n'empêche pas que la mère n'ait eu tort. Voyez donc, messieurs, reprit-il ensuite, en montrant du doigt à ses officiers le jeune tambour, qui faisait rouler ses baguettes dans ses petites mains ; n'est-ce pas là de beaux soldats à opposer aux cuirassiers de Wittgenstein !

— Mais, mon empereur, reprit Siébert en se haussant sur la pointe des pieds, je n'ai pas peur, moi ! et puis je connais déjà toutes mes batteries. M. Romeuf, notre tambour-maître, me donne des leçons particulières les jours où il ne fait pas la théorie à mes camarades.

Et, après avoir légèrement tiré l'oreille du jeune Siébert, Napoléon sourit, remonta à cheval et passa outre.

— Il est bien gentil, ce petit bonhomme, dit-il à Savary tout en passant l'inspection du régiment ; s'il lui arrivait quelque malheur, je ne le pardonnerais pas à sa mère.

La bataille d'Austerlitz fut un coup de foudre, au dire de Napoléon ; mais celle d'Eylau, que les Russes prétendirent avoir gagnée, bien que nous ne l'ayons jamais perdue, peut être comparée à un tremblement de terre, car cette bataille fut une des plus terribles que la grande armée ait jamais livrée. La matinée entière se passa en pourparlers de mort, selon l'expression de Murat, qui, là comme partout ailleurs, fit des prodiges de valeur. Vers les trois heures de l'après-midi, l'engagement était devenu si sanglant que les plus déterminés en eurent horreur. Une batterie de la garde, composée de huit pièces de 42, sous les ordres du général Lariboissière, tira à mitraille sur les Russes pendant plus de deux heures et les broya. La nuit seule

mit fin au carnage, et notre armée bivouaqua sur le champ de bataille dans les mêmes positions où elle avait combattu toute la journée.

Le lendemain, 9 février, dès le point du jour, Napoléon, comme de coutume, était à cheval. Il parcourut successivement tous les lieux que les Français et les Russes avaient occupés tour à tour pendant l'action. La terre était couverte d'une couche de neige que perçaient çà et là les cadavres des mourants et les débris de toutes sortes ; partout de larges traces de sang souillaient la blancheur passagère du sol. Des détachements de prisonniers parcouraient dans toutes les directions ce vaste champ de carnage et enlevaient les blessés pour les porter aux ambulances ; ce spectacle était affreux. En revenant par la plaine de Preusch-Eylau, Napoléon passa sur le terrain où la vieille garde et le corps du maréchal Davoust avaient tenu tête à toute l'armée ennemie. Là gisaient seize de nos généraux parmi lesquels les braves d'Hautpoul, Balhmann et Corbigneau, qui commandaient les divisions de la garde impériale. En voyant cette horrible mosaïque, Napoléon dit d'une voix sourde :

— Oh ! comme la mort a passé par ici !

Au même instant, une longue file de charrettes, de brancards et de tombereaux chargés de cadavres russes déboucha dans la plaine et se dirigea vers lui. Des que ce funeste cortège approcha, l'empereur arrêta court son cheval et tourna la tête avec vivacité.

— Halte ! fit-il en s'adressant à son état-major. Messieurs !... chapeau bas !... reprit-il d'une voix émue.

Et se découvrant lui-même avec une sorte de recueillement dès que la première charrette fut arrivée à sa hauteur :

— Honneur au courage malheureux ! dit-il en faisant un salut.

Le dernier tombereau passé devant lui, il tourna bride et s'éloigna ; mais à peine avait-il fait deux cents pas qu'il aperçut au loin comme une masse informe qu'un homme vêtu d'une espèce de blouse portait sur ses épaules.

— Savary, dit-il à son aide de camp, allez voir ce que c'est que cela.

Celui-ci pique des deux et revient aussitôt :

— Sire, c'est un jeune tambour que l'on dirige vers l'ambulance : il a les deux jambes emportées.

— Pauvre petit ! fit l'empereur en baissant tristement la tête.

Mais tout à coup, faisant un mouvement brusque sur son cheval et fixant ses yeux au ciel comme si un souvenir pénible fût venu traverser sa pensée, il reprit :

— Un jeune tambour, dites-vous?... Courez, monsieur, courez pour savoir son nom, et le numéro de son régiment ?

L'aide de camp partit comme un trait. Pendant le pendantemps qu'il fut absent, Napoléon sembla agité d'une émotion qu'il tâcha vainement de maîtriser, car elle n'échappa à aucun de ceux qui étaient présents. Savary revint.

— Eh bien ! qui est-il ? demanda Napoléon avec vivacité.

— Sire, il appartient au 4^e régiment d'artillerie à pied. J'ai essayé de l'interroger, mais dans l'état où est le pauvre petit, tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'il se nomme Siebert, et...

— Ah ! mon Dieu ! je m'en doutais ! s'écria l'empereur en interrompant son aide de camp. Assez, assez, je n'en veux pas savoir davantage.

Et laissant tomber les rênes de son cheval, il porta ses deux mains à son visage en disant d'une voix entrecoupée :

— Pauvre enfant !... malheureuse mère !... Oh ! la guerre, la guerre !...

Puis il continua tristement sa route : ses officiers gardaient un morne silence.

Cette lugubre visite du champ de bataille et surtout la rencontre du petit Siebert avaient profondément attristé

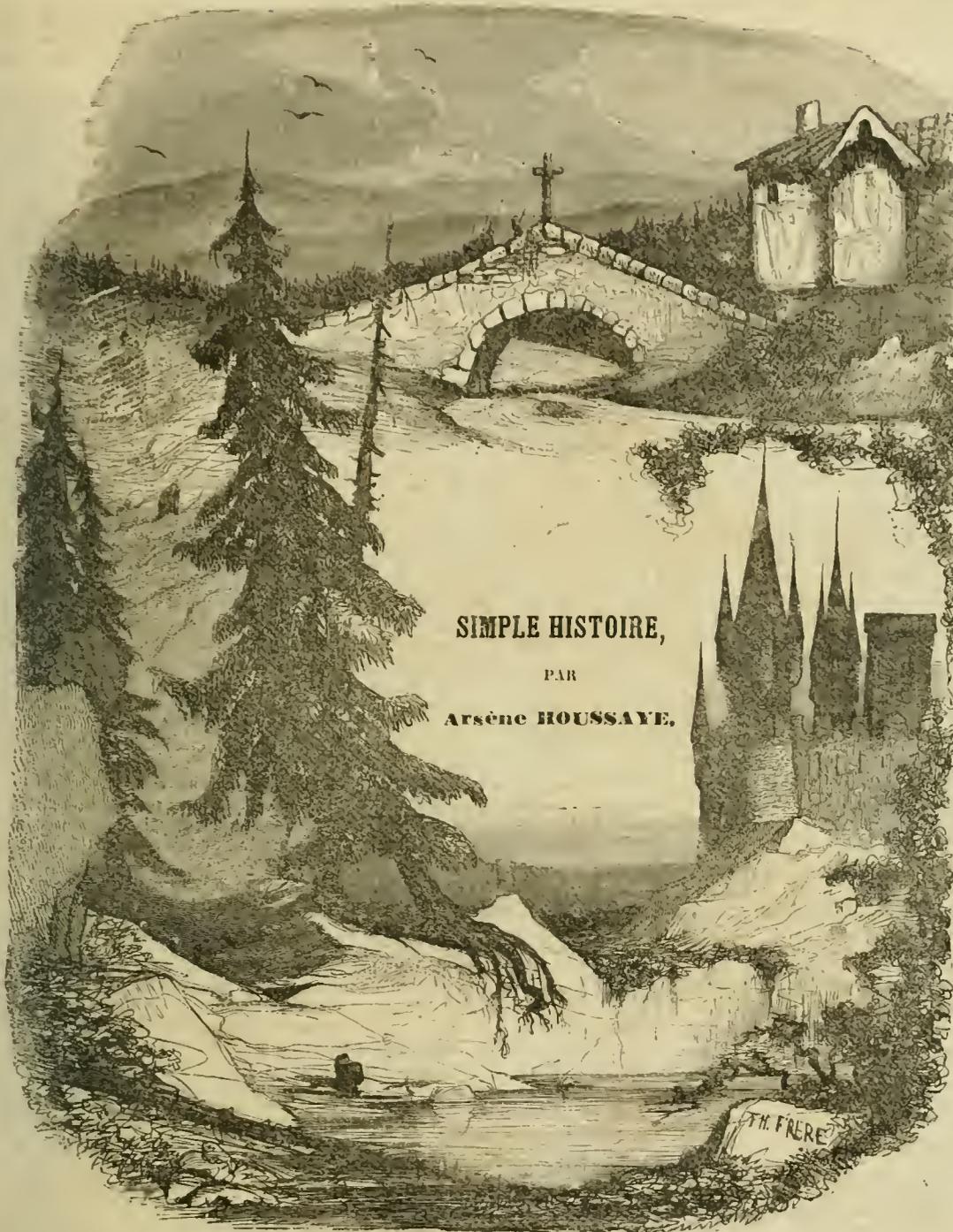
l'empereur. Le major général tâcha de le consoler en lui faisant valoir la gloire nouvelle que la journée d'Eylau ajoutait à ses triomphes.

— Berthier, répondit Napoléon, en de telles circonstances le cœur parle plus haut que la politique.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.



LA MEUNIÈRE DU MOULIN A EAU.



SIMPLE HISTOIRE,
PAR
Arsène ROUSSAYE.

riant cortège de la jeunesse et de la poésie, quand tout à coup l'amour se mit de la partie, en offrant à mes regards ravis une douce image que je vois encore dans mon cœur. J'écoutais depuis quelques minutes une voix agréable qui chantait cette vieille chanson de Quinault et de Lulli :

C'est l'amour qui retient dans
ses chaînes,
Mille oiseaux qu'en ces bons nuit et
jour on entend.
Si l'amour ne causait pas des
peines,
Les oiseaux amoureux ne chan-
teraient pas tant.

J'écoutais avec charme, non pas pour la voix ni pour la chanson (il y en a de plus mauvaises), mais à cause du théâtre. Tout d'un coup, au-dessous du chemin, j'entrevis une belle fille de dix-sept ans à peine et un âne assez indolent, qu'elle chassait devant elle avec un rameau de noisetier. A ma vue, elle se tut et rougit. Je m'arrêtai contre le tronc d'un pommier pour m'en la voir passer. C'est ici le lieu de vous faire son portrait, un simple portrait au pastel. Elle avait alors une petite figure tout enjouée et toute printanière, pleine de sourires et de roses. Quel éclat et quelle fraîcheur ! quelle innocence et quelle gaieté ! des dents blanches comme du lait, des cheveux blonds, dont quelques touffes rebelles s'échappaient du peigne et du petit bonnet ; pas la moindre parure : ni collier, ni pendants d'oreilles, pas même une rose ni un bouquet de violettes au corsage ! Et quel corsage, pourtant ! Mais n'allons pas si loin.

Sans trop m'en douter, je suivis l'âne et la belle fille dans le sentier du moulin, où la chanson monotone retentissait dans toute la petite vallée. La jeune meunière tourna autour de l'étang, jeta le blé près d'une porte, et chassa l'âne vers

1.

Dans la jolie vallée de Lavenay, située sur la lisière orientale de la Champagne, j'ai assisté de loin en loin au spectacle d'un amour qui m'a touché. Je veux le retracer ici tel que je l'ai vu dans la poésie de la jeunesse et de la campagne. Ne vous attendez pas à quelque scène dramatique ou passionnée. Je n'ai guère pour moi que l'attrait de la vérité.

En 1839, vers la fin du mois de mai, je passais par la vallée de Lavenay, qui déployait un luxe inouï : les cerisiers, les pommiers et les aubépines secouaient sur les marges vertes du chemin une neige odorante qui cachait les marguerites. J'allais lentement dans le

l'écurie, après quoi elle vint près de moi détourner les grandes herbes amassées devant la roue. Je voulais lui parler, mais je ne savais que lui dire. Elle semblait surprise de mon silence ; elle me regardait d'un air tout apprivoisé ; enfin elle s'éloigna avec une petite moue caudide, en songeant sans doute que je n'avais pas grand esprit. Elle s'arrêta à la porte d'un petit jardin, où il y avait plus de salades et de betteraves que de roses ou de jacinthes. Cette fois j'allai à elle la parole sur les lèvres. Je lui demandai quelques violettes de son jardin, sans oublier de vanter les roses de ses joues.

Elle me sourit en rougissant, et s'agenouilla pour cueillir des violettes. En vérité, je me serais bien agenouillé moi-même pour cueillir

à me mrs levros les rose- en question. A peine m'eut-elle offert les violettes, que sa mère l'appela d'une voix impatiente. Adieu, lui dis-je en respirant le bouquet. Elle s'envola comme un oiseau. Je la suivis d'un regard presque amoureux. Elle descendit quatre à quatre l'escalier de l'étang; elle arriva tout essouffée au seuil de la maison. Au même instant, je vis apparaître à la porte un beau dragon, qui se pencha pour l'embrasser, tout en relevant ses moustaches. Tout dragon qu'il était, il avait des façons tendres et gaillardes.

— Mon cousin, dit-elle avec un air de surprise, est-ce que vous n'êtes plus soldat?

— Toujours, dit-il; tu ne vois donc pas mes insignes de brigadier? toujours soldat, pour servir le pays et la cousine.

Ils entrèrent dans la maison. Je n'avais plus rien à voir ni rien à entendre; je m'éloignai, tout en songeant que le cœur de la jolie menuière allait sans doute prendre aussi du service. Et tout en respirant son bouquet:

— Ce parfum-là, dis-je, c'est sa candeur qui s'envole.

II.

Sur la fin de juillet, comme j'étais retourné à Ravenay, je n'oubliai pas la jolie menuière. Je pris un certain détour pour passer au moulin. L'étang était presque à sec, le moulin ne tournait pas; mais sur les bords de l'étang, les gens de la maison faisaient du foin. Je me mis à l'ombre dans une touffe d'oseraie, en spectateur invisible. Je reconnus bientôt Henriette, et, non loin d'elle, son cousin le dragon, qui avait mis de côté l'uniforme et les insignes de brigadier. Henriette était rêveuse; elle retournait ses fourrés d'herbe avec une nonchalance amoureuse qui faisait sourire son cousin, mais qui faisait damner sa mère.

— Alerte! disait la vieille menuière; allons bon train!

Mais l'amour seul allait bon train: ce n'étaient qu'ouillades passionnées, jolis propos saisis au vol, espérances, sourires, que sais-je! cela ne me regardait pas. Je m'étais assis sur le bord de l'étang, dans la sérénité d'un pêcheur à la ligne; je regardais les amants à la dérobée, tout charmé de ce spectacle agreste qui ne me coûtait rien. Enfin, tant bien que mal, les fanéurs retournèrent jusqu'au dernier brin d'herbe.

— Pour notre peine, ma tante, dit le dragon en se voyant au bout du pré, nous allons goûter dans l'île; n'est-ce pas, Henriette!

— Oui, oui, dit Henriette étourdiement.

C'est bel et bon, dit la menuière, mais nous n'avons guère le temps; il faut traire, battre le beurre, cueillir des fèves et faire le levain. On ne va dans l'île que le dimanche.

— Ma tante, reprit le dragon, j'irai cueillir des fèves, je ferai le levain; mais, pour l'amour de Dieu accordez-nous un petit quart d'heure, le temps de manger en bon chrétien notre fromage à la pie; voyez, la barque est là qui nous attend.

Le dragon chanta entre ses dents:

L'amour est le plus sage
De tous les matelots;
Avec lui le passage
Est si doux sur les flots.

La tante, plutôt que la mère avait souri, un sourire légèrement triste, ou sourire qui me toucha au cœur.

— Que voulez-vous? dit-elle à la servante, il faut gâter un peu ses enfants.

Le dragon et la cousine étaient près de l'étang; Henriette descendit d'un pied léger en mordant à belles dents un morceau de pain de méteil. Le dragon démarra d'un coup de pied; il lit deux rames des sabots de sa cousine, et mena la nacelle à bon port.

C'était une petite île presque découverte, où je voyais des touffes de roseaux, d'ajoncs et de luzerne en graine, sous quelques saules marsault de mauvaise venue. Ce n'était rien moins qu'un oasis, mais c'était une île, — et Dieu sait ce que vaut une île pour des amants. — La nacelle aborda sur un lit de roseaux.

— Déjà, murmura Henriette.

Le dragon retroussa ses moustaches: comme il savait un peu de mythologie, il ne manqua pas de dire à sa cousine que, pour faire le voyage à l'île de Cythère, il ne fallait pas plus de temps.

— Ce n'est pas la peine, reprit Henriette; mais prenez donc le panier au fromage. Est-ce que vous n'avez pas faim?

Le dragon voulut répondre par un baiser à l'abri du saule.

— Écoutez, mon cousin, vous n'êtes plus raisonnable, voilà quatre jours que vous ne me parlez plus de mariage.

— Enfant, le baiser que je vais te donner est le meilleur des contrats de mariage.

— Voyons, asseyons-nous là, paisiblement, monsieur. Vous ne savez pas, j'ai rêvé qu'on faisait la guerre, vous étiez parti, j'étais toute seule au moulin. Ah! comme j'ai pleuré!

— Vous êtes une folle; est-ce qu'on fait la guerre, aujourd'hui, si ce n'est à vos appas?

— Vous prenez tout en riant, mon cousin.

— Oui, je prends tout en riant (et il eut l'air de poursuivre en lui-

même: le temps comme il vient, les femmes comme elles sont). Dormez en paix; dans trois semaines, je ne dirai plus *ma petite cousine*; je dirai *ma petite femme*. Nous serons heureux comme à la fin des contes de fées.

Henriette rougit en silence.

C'était un charmant tableau, digne de Boucher et de Fragonard, que la vue de ce beau soldat et de cette jolie menuière goûtant, assis sur l'herbe, un beau soir de juillet, dans une île de vingt pieds de long, sous un doux rayon de soleil couchant, mais surtout sous un doux rayon d'amour. « O Seigneur Dieu! dis-je en m'éloignant, faites que nous n'ayons pas la guerre! »

III.

Vers la fin de janvier, en revenant à Paris, je repassai encore par la vallée de Ravenay. Dès que j'entrevis la cheminée du moulin au travers des arbres dépouillés, je pris un petit sentier fuyant par la prairie, j'allai droit à l'étang. Grâce au dernier dégel et aux grandes pluies de l'avant-veille, l'étang débordait partout; le moulin était noyé, comme on dit; il ne pouvait tourner. Le ciel était triste à mourir, il neigeait un peu, par intervalles le vent gémissait dans les saules. Je fus tout d'un coup saisi d'une mélancolie amère; je secouai mon manteau comme pour rejeter les flocons de neige et le frisson de la mort. En vain je cherchai le petit jardin où Henriette m'avait cueilli des violettes, l'île des saules où quelques mois avant, elle était si souriante et si rêveuse avec son amant: je ne vis plus que les branches nues des saules. Près de la vanne, je découvris bientôt les débris de la jolie nacelle où j'avais vu ramper le dragon avec les sabots de sa belle cousine. « Quoi! me disais-je, l'hiver est-il donc si terrible ici? l'hiver a passé partout, il n'a fait grâce à rien, plus un seul souveleur souriant de ces fraîches amours! »

Et, comme je levais les yeux au ciel, je vis la fumée qui fuyait en blonds nuages de la cheminée rouge du moulin. Je ne pus m'empêcher de passer devant la porte. Qui sait? disais-je, je les verrai peut-être, le cousin et la cousine, se chauffant au coin d'un bon feu, le cousin racontant de gaillardes histoires du régiment, la cousine l'écoutant tout en épluchant sa soupe, ou filant son lin. C'est un dernier tableau qu'il faut voir. Je prends trop de joie au bonheur de ces deux amants pour n'en pas être témoin, ne fût-ce que par la fenêtre.

Je descendis; la porte était fermée. Je l'ouvris à tout hasard en demandant mon chemin. Je vis au coin du feu la bonne vieille menuière qui pleurait toute seule. Je m'approchai d'elle avec sollicitude.

— Qu'avez-vous, ma pauvre femme?

— Hélas! mon-ieur, me dit-elle, vous ne pouvez pas comprendre mon malheur; on a enterré ma fille avant-hier. Et encore on l'a enterrée comme un chien dans un coin du cimetière! La malheureuse enfant s'était noyée!

— Noyée! dis-je tout saisi d'effroi et de douleur.

— Oui, monsieur, un vertige, un égarement, un désespoir... Elle n'a voulu me rien dire. J'ai trouvé sur elle une lettre de son cousin. Tenez, monsieur, si j'osais, je vous prierais de me relire cette triste lettre, qui a été son vrai coup de mort.

La pauvre mère prit dans son sein un lambeau chiffonné, où je lus à grand-peine cette épître:

Strasbourg, ce 10 janvier.

« Ma belle petite cousine,

« Je n'ai rien de plus pressé que de t'écrire à mon retour au régiment, où mes camarades m'ont reçu à bras ouverts et à bouteilles pleines depuis trois jours. On parle beaucoup de bruits de guerre. En avant les braves! nous allons bien nous amuser; les belles filles de Munich ne sont pas faites pour les Prussiens. On pourrait bien faire de moi un maréchal des logis. Le pays avant tout. Comme nos adieux ont été déchirants! que de larmes! Si je ne m'étais mis à fumer, je pleurerai encore. Mais l'amour passe avec le temps. Prends ton mal en patience; un de ces soirs, quand nous aurons dit notre façon de penser à ces cosaques d'Anglais, j'irai t'épouser là-bas tambour battant, le cœur sur la main, avec lequel je suis ton cousin,

« FERDINAND. »

« P. S. En attendant, tu devrais bien m'avancer quelque chose sur ta dot, une douzaine d'écus, plus ou moins. Ne cherche pas ta bourse, que tu cachais dans le mur du moulin, je l'ai emportée comme un touchant souvenir de toi, avec lequel je bois à la tienne. »

— Vous comprenez, n'est-ce pas? me dit la mère en sanglotant, vous comprenez pourquoi ma pauvre fille s'est jetée à l'eau?

Je quittai le pays en songeant à cette destinée fatale qui joue tous les jours à un si triste jeu, à cette beauté perdue dans l'épanouissement, à cet amour amer comme la mort, cet amour que j'avais entrevu dans le sourire du matin. « Après tout, le poète a raison, me disais-je en me retournant pour la dernière fois vers le moulin: Bienheureux, bienheureux ceux qui s'éveillent, après le plus doux rêve de l'amour, sur le sein glacial de la mort. »

ARSÈNE HOUSSAYE.

Extrait d'un livre publié chez l'éditeur Sartorius, 51, quai Malaquais.

ANECDOTES SUR CLICHY.



La révolution de 1830 s'était accomplie; on devait attendre une réaction législative dans l'institution de la contrainte par corps.

Depuis longtemps les esprits les plus élevés, des hommes intelligemment philanthropes, d'honorables et hauts financiers, avaient élevé la voix contre la loi qui donne sans profit à un créancier le corps de son débiteur. M. Hyde de Neuville était le chef de cette croisade au profit de la raison et de l'humanité.

Jacques Laffitte avait dit à la tribune: « Les besoins du commerce ne réclament point l'exécution de la contrainte par corps; elle ne s'exerce qu'au profit de l'usure, et elle protège la paresse et la débauche quand elle ne l'enfante pas. »

Le comte Alexandre de Laborde demandait à chaque session, à propos de la prison de Sainte-Pélagie: « Quand donc anéantira-t-on ce mont-de-piété des créatures humaines? »

Un écrivain appelait cette mesure: « Une législation outrée, blasée, paradoxale, qui met un débiteur en prison afin qu'il ne rende jamais l'argent à son créancier. »

« La loi de la contrainte par corps, disait un légiste distingué, frappant indistinctement le cultivateur qui fertilise les champs, le militaire qui s'est voué à la défense de son pays, celui dont l'industrie active travaille sans relâche à découvrir de nouvelles sources de richesses, le savant qui consacre ses veilles à reculer les limites de la science, l'écrivain qui travaille à étendre les bienfaits de l'instruction, le jurisconsulte en qui la veuve et l'orphelin trouvent un défenseur généreux, et dont les conseils soulagent bien des infortunes, la société, dont le bien-être et la prospérité sont entretenus par la coopération de chacun de ses membres, éprouve, elle aussi, un préjudice notable du retranchement qui lui est fait de l'un d'eux, et, dès lors, elle a intérêt à demander la réforme d'une loi qui ne respecte ni l'âge, ni le sexe, ni la gloire acquise, ni les services rendus, et qui lui ravit sans ménagement ceux qui la nourrissent, qui la protègent et la défendent. »

On avait tout dit contre la contrainte par corps, que M. Hyde de Neuville nommait une cause facile à défendre, difficile à gagner. Les bons esprits l'avaient déclarée illégitime, immorale, antisociale, et attentant à la dignité humaine, et presque toujours inutile dans sa cruauté.

La législature procéda enfin à la réforme, et voici la satisfaction qu'elle donna à la raison et à l'humanité.

Le débiteur resta la propriété du créancier, mais la durée de l'esclavage fut calculée sur le chiffre de la dette; de telle sorte qu'un franc de plus ou de moins, fit varier l'incarcération de trois cent soixante-cinq à sept cent trente jours.

Le nouveau code reconnut bien qu'il était inhumain de garder sous les verrous un homme qui ne pouvait pas payer, mais seulement quand il avait soixante-dix ans bien accomplis.

Il fut avoué par les législateurs que le captif, privé de tout moyen de travail, et quelquefois chargé de famille, ne pouvait vivre avec la somme que l'ancienne loi contraignait le créancier à payer à son débiteur sous la dénomination d'*aliments*; elle ajouta 48 centimes par jour.

La rapacité du créancier fut modérée quelque peu, et la loi lui refusa une double proie, faveur que l'ancien code avait établie; et désormais le créancier ne put prendre qu'un corps dans un ménage; il eut le choix entre le mari et la femme solidaires.

L'infortune du colonel américain Swan était encore trop récente pour que le souvenir en fût éteint. Les législateurs en-

rent à cœur de conserver à la nation française cette vieille renommée de terre hospitalière qui avait traversé les siècles; et, afin qu'on ne dit plus qu'un homme était resté vingt ans captif dans la bastille commerciale, la loi nouvelle établit qu'à l'avenir un étranger qui devrait quelques mètres de draps à un tailleur français, ou quelques mois de loyer à un hôtelier indigène, ne pourrait être retenu, dans la prison pour dettes, plus de dix années.

Lorsqu'on discuta la loi, on disait dans les couloirs de la chambre des députés: « Bientôt Sainte-Pélagie sera fermée. »

La prévision s'est, en effet, réalisée.

Sainte-Pélagie s'est fermée, mais on a ouvert Clichy.

Sur l'emplacement de l'ancien hôtel Sallard s'est élevé, rue de Clichy, la nouvelle prison pour dettes.

Cette prison est partagée en deux quartiers distincts: — Quartier des hommes. — quartier des femmes.

Le quartier des femmes se compose de dix-huit chambres à cheminée, d'un parloir, d'un préau.

Le quartier des hommes est placé dans le bâtiment principal, qui précède le bâtiment d'administration, précédé lui-même d'une grande cour d'entrée.

Le bâtiment principal se compose de trois étages; chaque étage contient une double rangée de cellules partagées par un long corridor.

Au rez-de-chaussée règne une vaste galerie, carrelée en briques, qui sert de promenoir d'hiver aux détenus; elle est bordée de cellules d'un côté, et, de l'autre, elle offre, par de hautes fenêtres, la vue de la cour-jardin que le goût et le travail des détenus ont embellie.

Chaque cellule a 5 mètres de longueur et 2 mètres 50 centimètres de largeur. Le mobilier de chaque détenu consiste en une petite armoire, un porte-manteau et un lit en fer que l'administration des prisons donne gratuitement. Pour compléter l'ameublement du logis, l'administration vient encore à l'aide du dettier, mais elle accomplit un acte de commerce et se fait loueuse: à raison de 50 centimes par jour, elle donne des draps, deux légers matelats, un oreiller, deux couvertures, deux chaises de paille et une petite table en bois blanc.

Dans le budget du prisonnier pour dettes, les frais de mobilier entrent donc à peu près pour un tiers de la somme qui lui est allouée pour aliments.

Nul n'est contraint de prendre le mobilier de l'administration; mais le plus grand nombre des prisonniers pour dettes ont fait ressource de tout ce qu'ils possédaient, avant de se laisser amener à la maison de Clichy; d'autres ont vu leur mobilier vendu au profit des créanciers, ou plutôt des huissiers; le lit que la loi accorde, malgré saisie et exécution, est resté à la mère de famille ou aux enfants. Les prisonniers plus aisés pourraient avoir un mobilier à eux, mais l'architecte, en bâtissant les cellules, a sans doute eu la pensée d'aider l'administration dans son industrie; il a été si économe de l'espace, qu'un matelas de grandeur ordinaire envahirait toute la localité. Force est donc de revenir aux effets mobiliers de la location.

Quelques détenus d'élite ont cependant quelquefois préféré traiter avec des tapissiers des environs pour orner leur cellule. On cite un marchand du quartier, qui donna en location un fauteuil Voltaire d'occasion, à raison de 48 francs par mois. Le locataire resta trois années prisonnier, et quand on leva son écron, il devait au tapissier 650 francs; il avait payé le premier mois d'avance.

En entrant par cette porte monumentale de la prison pour

dettes, et en parcourant les vastes antichambres de la localité, le greffe, assez spacieux pour mettre les archives de toutes les prisons de Paris, la première pensée qui se présente, c'est qu'il doit y avoir une juste distribution de l'espace, et que les vestibules sont l'enseigne de l'intérieur; il n'en est rien: on dirait que le constructeur n'a pensé qu'à l'effet pittoresque des grilles et au bien-être des porte-clefs. Le visiteur a plus de chemin à faire de la porte d'entrée à celle qui sert de limite au quartier des détenus, que de cette dernière aux plus lointaines extrémités de la prison.

La cour d'honneur ne sert absolument qu'à faire parader les fiacres dans lesquels les gardes du commerce et recors amènent les débiteurs.

Un grand nombre de restaurateurs de Paris envieraient l'espace donné par l'architecte aux fourneaux du cantinier de Clichy.

Une observation assez singulière se présente ici: on ne peut rien que parmi les nations ce ne soit la France qui aime le plus les spectacles, et qui fasse le plus grand usage de l'emprisonnement, et c'est chez elle cependant que les théâtres et les prisons sont le plus mal construits.



Les chroniques de Clichy sont riches de faits en tous genres.

On vous montrera une cellule où fut détenu pendant deux ans un homme de quarante ans, écroué pour ses frais de nourrice. Voici comment la chose s'était passée: les parents du prisonnier devaient à la nourrice, à l'époque du sevrage, une somme de 400 francs; ils firent un billet, ne le payeront pas et moururent. Arrivé à vingt et un ans, le nourrisson connut cette dette; il voulut y faire honneur, et souscrivit un billet avec les intérêts. Le mari de la nourrice, qui faisait des élèves en bestiaux, tomba en déconfiture; le billet, renouvelé plusieurs fois, vint des mains des syndics entre celles d'un agent d'affaires... Le chiffre grossit par l'usure, et le nourrisson, à l'âge de quarante et quelques années, vint à Clichy comme débiteur de dix à douze mille francs.

Un jour, une partie de dominos s'engagea dans une cellule entre un jeune détenu pour dettes et une jolie visiteuse. L'enjeu était d'abord insignifiant; mais la mauvaise fortune poursuivant la joueuse, elle alla jusqu'à proposer de jouer sur parole la dette de son partner. Le débiteur accepta en riant, et il gagna partie et revanche... A ce moment, la cloche, qui donne le signal de la sortie, se fit entendre. Le débiteur reconduisit jusqu'au guichet la dame, qui demanda, avec un sang-froid comique, vingt-quatre heures à son créancier pour le payer.

Le lendemain, on entendait un porte-clefs crier: M. Cl... au greffe; et un moment après, le jeune homme était en liberté.

Voici ce qui s'était passé.

La visiteuse appartenait à cette classe de femmes insouciantes, après lesquelles la fortune semble courir sous toutes les

formes. Un vieillard riche lui avait plusieurs fois offert sérieusement le mariage; elle avait ajourné la proposition, et elle venait de temps en temps à Clichy dépenser ses heures de célibat.

Le vieillard reçut un matin cette lettre:

« J'ai contracté hier une dette au jeu; j'ai perdu trois mille francs, que j'ai promis payer ce matin; voulez-vous faire honneur à ma parole comme ami ou comme mari?... Je vous laisse le choix du titre. »

La réponse ne s'était pas fait attendre. Le jeune détenu fut forcé d'accepter la liberté qui lui était acquise. Quand il se rendit au greffe, son créancier avait donné quittance, et n'était pas homme à rendre l'argent. La joueuse de dominos devint bientôt comtesse.

On vous parlera du singulier décompte qu'un débiteur, réduit à l'impossibilité de solder pécuniairement, fut obligé de faire moralement au moins pour l'acquit de sa conscience, et qu'on vit longtemps écrit dans une cellule:

« Je dois à mon créancier, avec les frais, mil huit cent trente-six francs, plus cinq ans de prison, suivant le Code. Supposons que j'aie à entreprendre un voyage de neuf mille deux cent quatre-vingts lieues, et qu'il me faille rester cinq ans en route. C'est, si je compte bien, en divisant mon compte de lieues par le nombre de jours, cinq lieues qu'il me faut faire entre chaque soleil. Cinq lieues me représentent le paiement de vingt sous par jour, puisqu'en restant en prison, je suis censé donner à mon créancier trois cent soixante-cinq francs par an, ou mille huit cent trente-six francs pour cinq ans; donc, quand j'aurai terminé mon voyage, j'aurai payé légalement ma dette, et je retournerai dans ma famille comme si j'arrivais d'Amérique ou de Saint-Petersbourg. »

Les anecdotes curieuses ne manquent pas; un historien de la prison pour dettes a raconté le fait suivant:

« En 1858, un tailleur de la rue du Helder avait mis à Clichy, pour une somme de 6,000 francs, un noble Dalmate, le comte B..., lequel n'en est sorti qu'en 1845. Or, ces cinq ans, moins quinze jours, le comte B... les a littéralement passés dans sa chambre. Pas une fois il n'est descendu dans le jardin, pas une fois on ne l'a vu se promener dans les corridors. Bien qu'il fût d'une politesse exquise, lorsque, par hasard, on lui adressait la parole, jamais il n'a mis le pied dans la cellule d'un de ses compagnons, jamais il n'en a invité un à entrer dans la sienne. Pendant cinq ans on ne l'a pas vu ouvrir un livre, ou parcourir un journal, ou faire œuvre quelconque de ses dix doigts. Il passait ses journées entières debout, devant sa fenêtre, toujours cravaté, colleté, boutoné jusqu'au haut. A la fin, il n'avait plus de linge; mais ses bottes étaient vernies chaque matin par un détenu qu'il payait à cet effet. Pendant cinq ans, le comte B... n'a pas pris un bain; mais sa belle barbe noire a toujours été peignée et ambree, comme s'il eût dû aller au bal. Pendant cinq ans, il n'a reçu que deux lettres et n'a reçu que deux visites.

« La première fois, deux ans environ après son incarceration, on vit arriver le tailleur de la rue du Helder, et la conversation suivante s'engagea au greffe (les créanciers ne pénètrent jamais dans l'intérieur): « Monsieur le comte, vous m'avez fait l'honneur de m'appeler, que puis-je pour votre service? — Monsieur, j'ai épuisé mes ressources personnelles; un homme comme moi ne saurait vivre avec 85 centimes par jour. Puisque vous me croyez bon pour vous payer 6,000 francs, je vous paierai aussi bien une somme plus forte quand j'aurai vendu mes domaines en Dalmatie. — Cela me paraît juste, monsieur le comte; combien désirez-vous? — Je voudrais 50 francs par mois en sus de mes aliments. — Vous les aurez; trop heureux de vous être agréable! Est-ce tout ce que vous désirez? — Absolument tout, et je vous suis fort reconnaissant. — Ne parlons pas de cela, je vous prie; je suis bien votre serviteur, mon cher monsieur le comte. » Et pendant les trois autres années les 50 francs de supplément furent versés tous les mois au greffe aussi régulièrement que les 50 francs d'aliments.

« En 1845, on vit revenir le tailleur, suivi de deux commis-

sionnaires portant une lourde malle. « Monsieur le comte, dit-il, j'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré, et j'accepte toutes vos propositions. Je vous rends la liberté, je vous apporte une masse d'effets en rapport avec votre rang; j'y ai joint montre, chaînes, épingles, bagues, lorgnon, tout ce qui se fait de plus élégant. Voici dans cette bourse 500 francs en or pour les quinze jours que vous désirez passer à Paris pour vous décarément un peu, ou plutôt pour faire votre carnaval. Ces 500 francs sont uniquement pour vos menus plaisirs, car j'ai pris la liberté de payer à l'avance le logement et le domestique que je vous ai retenus à l'hôtel des Princes. Mon notaire va venir, et nous passerons un petit acte qui m'assure le recouvrement de toutes mes avances, s'élevant aujourd'hui à 18,000 francs, auxquels il faudra, il conviendra d'en ajouter 5,000, que je remettrai à son second clerc, qui veut bien partir avec vous en poste dans quinze jours, se charger de payer partout et de me rapporter mon argent. »

« Le notaire vint, l'acte fut dressé, la main-levée de l'économe donnée. M. le comte s'amusa fidèlement quinze jours, ainsi qu'il s'y était engagé; le seizième, il partit avec le deuxième clerc, qui n'avait jamais fait un aussi agréable voyage; mais qui, à son retour, annonça au magnifique tailleur, que, soit à cause des majorats ou des hypothèques qui grèvent les domaines de M. B..., il est plus que douter qu'il retire jamais cent écus de ces 21,000 fr. »

Le séjour de la dette a eu quelques soirées joyeuses à l'époque de l'incarcération d'un célèbre chef d'orchestre. J..., qui avait gagné aux concerts du Casino une renommée qui menaçait d'éclipser celle de Musard, devint pendant quelques mois l'hôte de Clichy. La chambre de l'artiste dominait de quelques mètres le mur de ronde qui donne sur l'emplacement où alors était Tivoli.

J..., captif, ne put entendre sans émotion

la brise du soir lui apporter dans sa cellule l'écho des jolies contredances qu'il avait composées en des temps de liberté, et dans l'exécution desquelles il s'était réservé une partie brillante de flûte qui inspirait toujours l'enthousiasme.

Ces soirs-là, d'autres instrumentistes que lui, captif, exécutaient son quadrille favori...

L'heure de la clôture des chambres n'est pas venue; J... conçoit une pensée.—Il parcourt les cellules, enrégimente tous les détenus de bonne volonté qui sont musiciens; le hasard veut qu'il s'en trouve un nombre suffisant pour former à propos un orchestre... On se rend en silence dans la cellule du maestro, qui fait face à une grande allée du jardin de Tivoli, à vingt mètres au-dessus du niveau du gazon; on approche les tables sur lesquelles chacun prend place... J..., la tête appuyée contre les barreaux de fer, place en dehors ses bras et sa flûte, qu'il rapproche de ses lèvres..., et il prélude par un chant que Talou et le rossignol auraient pu seuls imiter... Mille bravos partent du jardin... J... continue, la foule séparée de la prison devient compacte. Quand J... a terminé, il profite des nouveaux applaudissements, et reculant d'un pas sur les tables qui lui servent de théâtre, il s'écrie comme un ménestrier de fête patronale :

Dames et cavaliers à vos places! et aussitôt il commence un quadrille. Tous les instrumentistes de Clichy remplissent à qui mieux mieux leur partie; la grosse caisse faisant défaut, un exécutant la remplace par l'armoire en sapin de la cellule qu'il a à sa portée et qui se trouve dans l'accord... des coups de ciseaux frappés en mesure par d'autres détenus sur leurs flambeaux de cuivre, imitent les clochettes d'harmonie et le triangle...

Le quadrille se forme dans le jardin; jeunes hommes et jolies filles prennent place en riant, et la salle de danse de Tivoli devient déserte.

On n'avait pas tardé à reconnaître J... dans le chef d'orchestre de la prison.

Le dimanche qui suivit, le concert de Clichy se renouvela, et la danse eut encore lieu au delà du mur de la prison; mais le troisième jour, les détenus, voulant parodier la ridicule fête pyrotechnique que les entrepreneurs de Tivoli annonçaient sous le titre d'*Embrasement de la terre*, incendièrent un demi-kilo d'allumettes chimiques... Un de ces paquets tomba sur un factionnaire; il porta plainte: l'orchestre de Clichy fut condamné à rester muet.



Quelques jours après, J... partit pour diriger les bals d'une cour étrangère.

Et le directeur des bals de Tivoli fut délivré de la concurrence redoutable que lui faisait l'orchestre de la prison pour dettes, qui avait conquis la sympathie des danseuses.

On ne gardera jamais son sérieux en pensant à ce pauvre diable de débiteur qui, cherchant diversion aux ennemis de sa position, s'avisait de faire joyeux mardi gras sous un travestissement. Malheureusement pour lui, il fut trahi, et des l'aurore du mercredi des Cendres, en descendant du bal, il se vit appréhendé au corps et conduit dans une cellule de

Clichy en habit d'arlequin.

Quand les débiteurs habitaient Sainte-Pélagie, la prison ressemblait à une petite ville marchande; chacun avait sa boutique, son comptoir, son échoppe. Le matin, à la pointe du jour, dès que les portes étaient ouvertes, les cellules se changeaient en cafés, en restaurants, en boutiques d'épicerie ou de fruiterie, en bureaux de correspondance. Les enseignes dirigeaient le nouveau venu dans ce dédale industriel. Sur une porte on lisait: *Café de l'Univers*. Souvent le comptoir était occupé, jusqu'aux premières heures de la nuit, par de gracieuses et jeunes limonadières. On trouvait parmi les consommateurs des indigènes de toutes les parties du globe. La France, la Russie, l'Amérique, l'Angleterre avaient là de nombreux représentants, et la Perse elle-même vint s'associer aux toasts fraternels en la personne du neveu du grand sultan.

Nadir-Mirza-Scha visita Paris sous l'empire. Jeune, aimant le plaisir, et d'une figure agréable, il courait les spectacles, les bals, les promenades, et surpassait en folies tous les incroyables du temps. S'étant permis d'administrer des coups de bambou à son cocher, qui connaissait les droits de l'homme, il fut condamné à trois mois de prison et à des dommages-intérêts qu'il refusa de payer; il fut enfermé comme débiteur civil à

Sainte-Pélagie ; il y passa quelque temps, et traitait avec luxe ses compagnons de captivité et quelques jeunes Françaises qui compatissaient à son infortune. Le prince était aussi intraitable sur le chapitre de l'étiquette asiatique, qu'il voulait qu'on observât, que sur celui de l'indemnité qu'il se refusait à payer au cocher. Des matelas, étendus sur le carreau, servaient de tables et de sièges. On s'asseyait à la turque, on mangeait avec les doigts, et, comme le vin n'était point banni de ces repas, Nadir, à chaque rasade, levait les yeux au ciel en suppliant Ali de fermer les siens sur son impiété.

Les évasions de la maison pour dettes sont rares, et le fait s'explique beaucoup moins par la douceur du régime de la prison que par le manque de ressources qui attend le fugitif au delà des murs qu'il aurait franchis. Si le débiteur avait pu fuir quand il était sous le coup de la contrainte par corps, il ne se serait pas exposé à être pris en restant à Paris. S'il n'a pu se mettre à l'abri des poursuites avant l'incarcération, il n'a pas plus d'espoir de s'y soustraire après l'évasion. Il faut rendre à l'architecte de Clichy la justice de dire que c'est une chose qu'il a comprise en construisant la maison des débiteurs de telle sorte, qu'un élève de gymnastique puisse franchir les murs en un clin d'œil, malgré porte-clefs et sentinelles.

Sainte-Pélagie présentait plus de difficultés à l'évasion. Cependant un débiteur, nommé L..., parvint jadis à recouvrer sa liberté par la ruse. A cette époque on croyait, à tort ou à raison, le directeur de la prison responsable, vis-à-vis du créancier, du dommage réel ou fictif que lui causait la perte de son gage, en d'autres termes, la fuite de l'incarcéré. Le directeur d'alors se croyait lui-même garant du dépôt vivant confié à sa garde.

Voici le double tour qu'un débiteur joua ; il n'est pas marqué au coin d'une scrupuleuse délicatesse, mais il donna à rire au dedans et au dehors de la prison, et c'est comme épisode tenant à l'histoire de la prison que je l'enregistre.

L... n'avait recouvré la liberté que pour faire une spéculation ; il attendit la nuit, et il se présenta chez son créancier, qui allait se mettre à table. Celui-ci recula de trois pas ; il crut voir l'ombre de son débiteur, dont il avait lieu de supposer le corps sous les verrous.

L... dit au créancier étonné qu'il venait lui proposer une opération ; elle était facile à comprendre : — Je vous dois dix mille francs ; si je reste libre, ce qui ne dépend que de ma volonté, vous changez de débiteur, et au lieu d'un fort mauvais, vous avez le directeur de la maison pour dettes, qui s'acquiesce dans le plus bref délai. Donnez-moi cinq cents francs, et je prends la diligence à l'instant même.

Le créancier, dont nous n'avons pas non plus ici à justifier la probité, trouve le moyen ingénieux, l'accepte ; mais, comme il est méliant, il veut embarquer lui-même le débiteur dans la voiture publique : il l'accompagne, lui remet les espèces, et la diligence roule. Le lendemain, dès le point du jour, le directeur de la prison pour dettes est réveillé par le créancier.

— Monsieur, je suis désolé d'interrompre sitôt votre sommeil, et surtout pour une mauvaise nouvelle ; mais la gravité de l'événement...

— De quel événement monsieur veut-il parler ? demanda avec calme le directeur.

— Monsieur le directeur se rappelle-t-il ma figure ou ma qualité ?

— Parfaitement ; vous êtes le créancier de mon pensionnaire, M. L...

— De votre ex pensionnaire..., car vous devez être au courant des faits et savoir que M. L... s'est évadé hier, et qu'aujourd'hui je ne connais que vous pour mon débiteur.

— Le directeur se prit à rire, assurant au créancier que M. L... continuait, comme par le passé, à habiter sa cellule.

A son tour, le créancier, qui était certain du fait qu'il avançait, plaisanta croyant que le directeur voulait lui faire prendre le change.

On se rendit au greffe, et le créancier commençant à recla-

mer énergiquement son argent, ou la présentation de son nantissement, le directeur sonna un surveillant.

— Faites descendre au greffe M. L...

Le créancier s'appretait à jouir du désappointement du directeur quand le gardien allait annoncer la disparition du détenu.

Mais la surprise et la colère furent le partage du créancier, quand il vit paraître M. L..., qui le salua ironiquement.

Voici ce qui s'était passé : le débiteur voyageur avait quitté la diligence à la barrière ; il était revenu à Paris, et avait écrit cette lettre, qu'il avait expédiée par un exprès à l'administrateur de la prison de Sainte-Pélagie :

« Monsieur le directeur, si vous voulez gagner six mille francs, dont je suis la valeur représentative, veuillez vous transporter en personne chez Véry, ce soir à 11 heures, j'accepterai de vous avec plaisir à souper, et après, je vous donne ma parole de revenir prendre place dans votre volière.

« Signé L... »

Le directeur fut curieux de vérifier le fait ; il trouva l'évadé, paya le souper, et ramena son convive coucher à la prison pour dettes.

Un pauvre diable venait d'être amené à la prison dans le dénuement le plus affreux ; il se trouvait là dans un monde dont aucun des habitants ne lui était connu. Il avait faim et ne pouvait apaiser le besoin, car, par une imprévoyance réglementaire qui existe encore, on ne donnait alors au détenu nouvellement arrivé la fraction de son dividende de paie qu'après quelques jours expirés. La vapeur des fourneaux sur lesquels se préparaient les repas de quelques prisonniers, venait renouveler pour le nouveau pensionnaire de la maison pour dettes, le supplice de Tantale.

Tout à coup, une de ces pensées protectrices et fécondes qui changent le désespoir en espérance, saisit le détenu ; il aperçut dans la boutique-cellule du fruitier un superbe melon et une dunde rôtie dont le double parfum est un excellent prospectus pour la vente. Le détenu se hasarda à les marchander, comme eût fait un gastronome ayant l'escaecelle garnie. Le prix est convenu. L'acquéreur met une condition à l'achat, c'est qu'il ne prendra livraison qu'après une demi-heure écoulée.

Le détenu entre dans une cellule-cabinet de lecture, coupe en quatre-vingt-dix carrés égaux une feuille de papier qu'il obtient de la fraternité du chef de l'établissement, et rédige quatre-vingt-dix billets de loterie dont la formule assure au numéro sortant le dixième un cantaloup exquis, et au numéro sortant le dernier une volaille délicieuse. Un nota portait que les objets mis en loterie étaient déposés chez le détenu fruitier, où le public était admis à les voir.

Alors on entendit dans les corridors une petite voix flûtée qui n'était encore connue de personne, crier : Grande loterie gastronomique et philanthropique qui va être tirée à l'instant même par le pauvre Félix, père de trois pauvres petits enfants en bas âge...

Et le fermier de la loterie ajoutait : « Qu'est-ce qui veut faire un bon dîner et une bonne action pour six sous ? »

En moins de dix minutes les billets furent placés. Quand le pauvre Félix eut fait son compte avec le marchand fruitier, il se trouva riche de dix-neuf francs.

Le lendemain il ouvrait un petit établissement ; et on lisait sur son enseigne : *A la reconnaissance : Félix, restaurateur : ses trois enfants portent en ville... dans les corridors.*

Le pauvre Félix a eu des imitateurs ; il y a eu ce moment à la maison de Clichy un père de famille qui s'est improvisé marchand de galette, et s'est assuré un débit prodigieux de sa pâte ferme, autant par la bonne qualité de la marchandise que par la bonne humeur et l'esprit jovial du marchand.

« Il est inutile, disait cet homme à son créancier, de me faire des propositions ; si vous me rendez à la liberté, je me remettrais en prison à mon propre compte pour continuer mon commerce. »

Nous pourrions grouper encore un grand nombre de faits qui présenteraient la prison pour dettes sous un aspect riant et quelquefois comique ; mais, nous le répétons, ce serait mal apprécier l'institution et la localité que de prendre pour documents des détails isolés.

A côté de ces tableaux ne faut-il pas placer les contrastes ? Au fond de ces cellules dans lesquelles se dessinent les excentricités de l'épicurisme, où souvent l'insouciance s'endort, savez-vous quelles sont les douleurs muettes, les misères profondes qui se cachent ? Tous ces hommes ne supportent pas de même l'isolement de la famille ; il y en a que cet exil conduit au désespoir, à la folie, au suicide par le fer ou par l'orgie.

Si les statistiques étaient dressées dans un but de moralisation intelligente, plutôt que dans une intention de stérile curiosité, on serait effrayé des effets de cette captivité qui réduit le débiteur à l'état de chrysalide ; on saurait combien d'intelligences se sont éteintes dans cette lourde atmosphère, combien de bonnes qualités se sont transformées en pernicieux penchants.

Si le débiteur est pauvre, au dire de M. Moreau Christophe, les trente francs qu'il reçoit *maintenant* par mois de son créancier *suffisent pour payer avec sa nourriture la location des effets de pistole.*

Sans doute si le débiteur est célibataire, il peut avec cette somme se procurer les objets de la plus stricte nécessité, bien qu'il ait tout au plus quarante-cinq centimes, ou neuf sous, pour ses aliments quotidiens. M. l'inspecteur des prisons assure que la cantine peut satisfaire l'appetit dans la proportion de ce budget. Si M. Moreau Christophe a résolu le problème de l'alimentation économique, il serait bien qu'il proposât au profit de la classe ouvrière libre la formation de pareils établissements.

Admettons donc sur parole d'inspecteur qu'un célibataire puisse vivre en prison pour quarante-cinq centimes ; mais malheureusement il est prouvé par les relevés des registres du greffe que le chiffre des détenus mariés ou veufs avec enfants dépasse de beaucoup la classe des célibataires.

UNE DOUBLE DISTRACTION.

Qu'est-ce ? Toute la maison de madame de la Sablière est en émoi ; un message à la livrée du roi apporte une lettre adressée à M. Jean de la Fontaine, et la remet entre les mains de madame de la Sablière elle-même qui en donne reçu.

Madame de la Sablière, cette femme qui s'est placée si haut dans la postérité par sa généreuse hospitalité envers celui que Molière baptisa du nom de Bonhomme, retournait cette lettre en tous sens, regardait l'adresse, contemplant le cachet royal et faisait mille conjectures sur son contenu.

Nous étions à la fin de mai ; le temps était superbe, on ressentait cette chaleur moyenne, si bienfaisante, si douce pour le cœur, pour l'esprit et même pour les yeux. Jean la Fontaine en avait délicieusement joui la veille en allant à Auteuil rendre visite à son ami Boileau, en compagnie de Molière, de Racine et du joyeux Chapelier de vaineuse mémoire.

La rêveuse imagination du *bonhomme*, bercée par les doux plaisirs de l'enchanteresse journée qu'il avait passée à la campagne, lui avait fait goûter une de ces heureuses nuits qui font qu'un mortel se réveille de bonne humeur, s'écoute vivre et est content d'être au monde... Ce qui n'arrive pas à chacun tous les jours.

Jean la Fontaine dormait en société d'un volume de maître Rabelais escorté d'un volume de saint Augustin, lesquels étaient posés tous deux sur un petit guéridon placé à côté de son lit (car les tables de nuit n'étaient pas encore inventées). Des contemporains nous apprennent qu'ayant entendu vanter saint Augustin, quelques jours avant, Jean la Fontaine voulant, très-sérieusement, s'assurer si saint Augustin avait autant d'esprit que Rabelais. Charmant !

Il était midi sonné ; mais le matin, comme on sait, ne commençait pas sitôt pour Jean la Fontaine. Cependant madame de la Sablière, impatiente de connaître le contenu de la lettre du grand roi, tourne tout doucement le bouton de la porte de la chambre du bon la Fontaine, puis, avec la précaution la plus minutieuse, s'avance, marchant légèrement sur la pointe du pied, tenant d'une main la précieuse lettre et de l'autre se faisant de petits signes à elle-même, qui voulaient dire ne reveillons pas, s'il dort encore ! Enfin elle arrive tout auprès du lit de la Fontaine. Midi et demi venait de sonner... le Bonhomme dormait comme d'autres dorment en plein minuit.

Que faire ? se dit madame de la Sablière ; le réveillerai-je, ce bon la Fontaine ? — Ma foi non, attendons encore un peu ; son sommeil est si calme, si doux, et il me dit si souvent que cela lui fait tant de bien quand il a dormi douze heures sans se réveiller !... il est vrai qu'aujourd'hui la treizième heure va s'accomplir dans l'instant. C'est égal, attendons encore quelques moments ; je vais faire préparer notre déjeuner, et je me procurerai un double plaisir en lui remettant la lettre que l'on vient d'apporter, et en lui servant les mets qu'il aime le plus, auxquels j'ajouterai ce divin café, que nous ne connaissons que depuis peu de temps, et qu'il appelle la liqueur des dieux !

Enfin, madame de la Sablière, qui n'avait pas entièrement refermé la porte de la chambre du *Bonhomme*, afin d'être avertie à son premier mouvement qu'il était réveillé, entend un léger bruit suivi du frôlement de ses pantoufles sur le parquet. Aussitôt, d'un pas empressé et avec cet air à la fois gracieux et bon par excellence qui lui était si naturel, elle lui porte la lettre en lui disant : De chez le roi, mon cher la Fontaine. Vite, brisez ce cachet, que je sache de quoi il est question pour vous. La lettre est ouverte... et la Fontaine tout à fait réveillé. — Chère amie, lisez, et embrassons nous ! Le roi m'écrit que jeudi prochain, je serai admis à lui présenter, à Versailles, le second recueil de fables que je viens de publier. — Comment, jeudi prochain ? — Oui. — Mais votre plus bel habit commence déjà à se faner diablement, et vous ne pouvez vous présenter devant Sa Majesté et son entourage sans être habillé tout à fait à neuf. Vite, il faut faire venir le tailleur, le chapelier, et, de plus, je veux que vous ayez une superbe perruque. Je tiens à ce que ce soit Binette lui-même, le perruquier de Louis XIV, qui vous la fournisse. Songez que c'est une grande circonstance pour vous, et qui fera époque dans votre vie ! — Mais qui est-ce donc qui a pu vous mériter une telle faveur, car, soit dit entre nous, le monarque et son ministre Colbert jusqu'ici ne vous ont pas gâté ? — C'est vrai, mais les hommes en général sont sensibles à la louange, et, vous le savez, j'ai terminé l'apologue placé à la fin de mon dernier recueil par ces vers :

Pendant le double emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe ; et d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets

Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neufs sœurs, ce sont là des sujets,
Vainqueur du temps et de la Parque.

Le roi a été sensible à ce que je dis de lui, et veut que je lui présente mon livre. Si les plus simples mortels, voyez-vous, ma chère amie, aiment qu'on les loue, les rois doivent l'aimer bien davantage. — Oui, c'est vrai; vous savez bien que je partage toutes vos idées en philosophie, mais cela ne fait pas notre habit, notre perruque, notre chapeau et notre haut-de-chausse orné des jolis canons que je veux que vous ayez. Ainsi ne perdons pas de temps. — Vite, un domestique! Gervais? allez de suite chez Lambert; vous savez, ce tailleur qui habille M. de Molière; puis chez Renard, le chapelier du duc de la Rochefoucauld, et ensuite chez le perruquier du roi; vous direz à ces fournisseurs d'envoyer ici au plus tôt, aujourd'hui même, si c'est possible. Le domestique Gervais part comme un trait, revient de même, et tailleur, et perruquier, et chapelier le suivent de près, et voilà la toilette du bonhomme commandée!

Ce n'est pas tout, dit madame de la Sablière, il faut que vous présentiez au roi un exemplaire supérieurement relié de votre ouvrage... Après votre habillement vient celui de votre livre... il n'en a pas besoin, il est vrai; mais, c'est convenu, la toilette n'a jamais rien gâté.

Grâce aux soins attentifs de cette bonne madame de la Sablière, notre bon la Fontaine eut toutes ses affaires au grand complet, et nous voilà arrivés au fameux jeudi.

Il fallait voir, ce jour là, Jean la Fontaine: pour la première fois de sa vie, il regarda ses habits, en se souriant à lui-même; et, point qu'il ne faut pas omettre, il s'est levé de bonne heure!

Une seule chose le contraria: c'est que madame de la Sablière ne peut rester là, à ses côtés, jusqu'au moment de son départ: une personne âgée, et très-malade, placée aux incurables-femmes, hospice où allait très-souvent cette femme charitable, où elle a terminé ses jours, l'a fait demander, prière à laquelle elle eut devoir se rendre. L'humanité, cette religion des bons cœurs, doit passer la première.

Le domestique Gervais, qui était allé chercher le carrosse de louage, dans lequel doit monter la Fontaine pour se rendre à Versailles, est de retour. Nous disons carrosse de louage, car nous ne sachons pas, Benserade excepté, qu'aucun poète de cette

Louis XIV paraît. Le bon la Fontaine, à qui la parole appartient, s'incline devant Sa Majesté, lui témoigne toute sa joie, toute sa reconnaissance de l'honneur qu'il veut bien lui faire; puis, en même temps, faisant un pas vers le roi, et portant la main à sa poche pour y prendre le précieux volume, il s'aperçoit, ô mésaventure effroyable! qu'il a oublié le livre destiné à Louis XIV. Il s'excuse de son mieux auprès de Sa Majesté, qui ne peut s'empêcher de sourire. Le roi ayant souri, tout son entourage l'imita, à l'exception, pourtant, de Bossuet qui, peut-être, en ce moment, se rappelait le conte de Joconde ou celui des Lunettes.

Pour terminer cette séance, Louis XIV fut généreux à l'égard du poète: il lui offrit avec une grâce parfaite une bourse très-belle à l'extérieur et plus belle encore dedans; elle était remplie de pièces d'or. Le bon la Fontaine la reçut avec modestie et prit congé de Sa Majesté.

Après avoir serré la main de ses trois amis Molière, Racine et Boileau, il remonte dans son carrosse de louage, ordonnant à son cocher de le reconduire le plus vite possible à Paris, tant il avait à cœur de rendre compte à sa bienfaitrice madame de la Sablière de la réception qui lui avait été faite et de son malheureux oubli.

De retour au logis, à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, il y trouve madame de la Sablière.

— Eh bien, mon brave ami, êtes-vous content? — Oui, tout s'est passé au mieux... Mais j'avais oublié l'essentiel... le livre que je devais offrir au roi. — Ah! malheureux homme! quoi! vous serez donc toujours le même! — Et le roi qu'a-t-il dit de cela? — Mais il a souri... et moi aussi... Ah! vous riez à votre tour... le mal n'est donc pas si grand... Ah! vous ne savez pas, chère amie!... — Eh bien, quoi?... Le roi qui m'a offert une bourse toute remplie de pièces d'or! — En vérité! — Voyons, où est-elle?... — Ah! mon Dieu!... je l'ai laissée sur le coussin de mon carrosse de louage! — Bon! et de deux distractions pour un jour. En vérité, mon cher la Fontaine, vous seriez bien bête si vous n'aviez pas tant d'esprit.

De tout temps, heureusement, il s'est trouvé d'honnêtes cochers; la bourse intacte a été rapportée chez madame de la Sablière.

Ainsi était organisé sinon le plus énergique, le plus profond des écrivains du siècle de Louis XIV, du moins le plus aimable, le plus gracieux, et celui dont Molière a dit en parlant d'abondance à l'un de ses amis:

« Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bouhomme. »

A. D'ALBANÈS.



époque ait en un carrosse à lui; ce qui, soit dit en passant, prouve que le génie va souvent à pied et la médiocrité en voiture. Mais la postérité s'est bien vengée... Benserade et la Fontaine... Assez... Le lecteur ne nous permet pas d'en dire plus... Enfin le bon la Fontaine est dans son carrosse de louage; il est en route, et déjà le voilà dans le château de Versailles.

Aussitôt arrivé, il est introduit dans le salon de réception, où se trouvaient, entre autres, le duc de la Rochefoucauld, l'auteur du livre des *Maximes*, Molière, Racine et Boileau, Bossuet et Fenelon, le maréchal de Lafemillade et le comte de Turenne; et des dames magnifiquement parées.

GRETCHEN.

(Suite.)

VIII.

Quintin Maetsyns arrivait au seuil de sa forge, lorsqu'il sentit une main s'appuyer sur son épaule.

Il se retourna.

Lucas de Heere se tenait devant lui, amer et triste comme un vivant reproche.

— Quelle passion te presse et t'absorbe? dit-il d'une voix lente et grave. Ce matin ton regard n'a pas répondu à mon regard, et maintenant tu nous fuis sans t'apercevoir que ta main n'a pas serré ma main!...

Maetsyns rougit à ces paroles. Il se sentait honteux de lui-même. L'amour lui avait fait oublier la reconnaissance et l'amitié.

— D'où te vient cette résolution soudaine?... poursuivit l'élève de Franc. Ne suis-je donc plus le confident de tes pensées, le conseiller de tes actions... dis, frère?...

— Pardonne-moi!... s'écria Quintin avec un cri parti du fond de son cœur. Je suis un aveugle, un insensé, un ingrat!... Frère, pardonne-moi!...

Pour toute réponse l'ami tendit le bras à l'ami.

— Et maintenant poursuivait Lucas, tu vas m'expliquer ce mystère... Pourquoi quittes-tu ta patrie?... Pourquoi renoncer à un art auquel tu dois la fortune et la gloire?... Pourquoi cette fuite si brusque et si précipitée, que tu ne prends pas même le temps de jeter un regard derrière toi?... D'où sont venus ces idées, ce changement, ce projet de départ? Voyons, explique-moi tout cela, car je n'y comprends rien, d'honneur!

Maetsyns hésita quelques secondes. Son cœur le poussait à s'ouvrir à l'amitié, mais il se rappela sa promesse au père de Gretchen, et il répondit :

— Ami, je ne vois pas de quoi tu t'étonnes; rien n'est plus simple que ma conduite... Je désire quitter un état dont les fatigues excèdent mes forces, tu le sais bien... L'art auquel tu te livres toi-même tente ma fantaisie. Floris, ton maître, me conseille un voyage en Italie... C'est le climat salubre par excellence; c'est la patrie féconde de la peinture, et je vais chercher à son soleil le talent et la santé... Voilà tout, je te l'assure!

— Non... non!... répliqua de Heere en regardant fixement Quintin. Je ne vois là que des prétextes et non pas des raisons. Tu me caches un secret!... Oh! je ne t'en veux pas, ami!... Le cœur a quelquefois des mystères qu'il craint même de confier à sa propre pensée, je le sais bien, moi!... Mais je sais bien aussi qu'on ne bouleverse pas en un jour son existence et son avenir sans l'entraînement d'une passion!... Cela te surprend de me voir aussi sentimental, aussi grave?... Je vais te dire d'où me vient cette double science, je vais te montrer le dessous de mon masque... Ecoute!... Un jour aussi j'ai quitté mon état de marin; j'ai renoncé à la mer, ma patrie; je suis entré comme un écolier chez Floris, à trente ans!... A tous j'ai donné des raisons frivoles; et personne n'a su mon secret, pas même toi!... Mais aujourd'hui que je pressens entre nous une nouvelle fraternité, je t'offre ma confiance en échange de la tienne. Je vais tout t'apprendre, à la condition que tu m'apprendras tout toi-même. Les conseils de l'un serviront à l'autre, et tous deux nous serons plus tranquilles et plus forts. Veux-tu?

Il y avait tant d'amitié sincère, tant de loyale franchise dans la proposition de Lucas, que Maetsyns se sentit prêt à céder. Et puis il est si doux de parler à quelqu'un qui vous comprend et qui vous aime de son espoir, de son bonheur, de son amour! Déjà le forgeron entr'ouvrait les lèvres pour accepter la réciproque confiance, quand tout à coup dame Flora parut sur le

balcon du palais. Aussitôt de Heere la salua d'une façon galante et empressée; et dame Flora, si dédaigneuse à tous, lui répondit de son plus aimable sourire. Maetsyns frémît en se rappelant la parole de Floris. Il devinait dans la mère de Gretchen son ennemie, son mauvais génie; et Lucas paraissait au mieux avec elle. Il s'applaudit en lui-même de sa réserve; et malgré toutes les instances de son ami, il se renferma dans un silence obstiné.

— Adieu donc! soupira de Heere, je renonce à te presser davantage. Heureuse chance et prompt retour! Ton départ m'a affligé; et, sans le secret que je garde, et cela puisque tu l'as voulu, j'accompagnerais le voyageur, moi riche, indépendant, aventureux!... Mais tu veux partir, et je veux rester pour des raisons peut-être à peu près semblables. Quelque chose t'entraîne à Rome, quelque chose me retient à Anvers. Que le ciel te garde! Adieu.

— Adieu!... répéta Maetsyns en se précipitant dans sa forge pour cacher son trouble et son émotion.

Quintin employa le reste du jour à régler ses affaires; et, le soir venu, il renferma dans une ceinture toute sa fortune, or et valeurs, qu'il emportait avec lui; puis il prépara le manteau et le bâton du voyage.

La nuit il ne dormit pas; mais, quoique éveillé, il eut de ces rêves dont le sommeil lui-même est, hélas! trop avare pour ceux qui n'aiment pas comme aimait Maetsyns.

Au lever du soleil, il se mit à genoux, et pria près de la couche où sa mère était morte. Ensuite, il se ceignit les reins, jeta un manteau sur ses épaules, prit l'appui-main donné par Floris, et sortit pour la dernière fois de la maison, où son berceau était encore suspendu à la muraille.

La porte fermée il lança la clef dans le fleuve.

Alors il traversa lentement la ville, et sortit par la poterne de Flessingue. Mais bientôt il quitta le grand chemin pour s'enfoncer dans un sentier étroit et touffu, où gazouillaient les petits oiseaux à peine encore éveillés. Un vaste enclos de murs se trouvait non loin de là; Maetsyns sonna à la grille surmontée d'une croix noire. C'était le cimetière, et l'instant d'après le voyageur s'agenouillait sur une tombe.

Il disait adieu à sa mère!...

Au bout d'une heure, le forgeron était de retour sur les bords du fleuve.

Son premier regard chercha Gretchen sur le balcon; le palais de marbre semblait encore dormir.

La pensée lui revint de revoir Floris avant de partir, et sur-le-champ il s'approcha de l'atelier. Mais il était déjà trop tard. Les élèves avaient sans doute voulu réparer le temps perdu de la veille, et même le bruit retentissait plus grand encore que d'ordinaire à l'intérieur.

Tout à coup les vingt voix se turent; une seule voix s'éleva acerbe et tonnante.

C'était la voix de Lambert Lombard.

Quintin prêta l'oreille.

Le maître de Franc Floris se plaignait amèrement de l'injure publique qu'il avait reçue la veille, et Franc Floris, fidèle à ses principes de respect envers son vieux maître, chassait impitoyablement notre ami Crispin de son école.

— Le moment serait mal choisi, murmura Maetsyns, et puis qu'ai-je à lui dire?... Mon départ lui dira tout, ainsi qu'à Gretchen.

Pendant il eût bien voulu entrevoir une dernière fois Gretchen, car il regarda longtemps encore le balcon de marbre. Mais le balcon restait désert, l'heure avançait; Quintin craignit d'importantes rencontres, et courageusement il se mit en route.

A peine avait-il pris ce parti, que la porte de l'atelier s'ouvrit.

Le pauvre Vandenbroecke sortait l'oreille basse et la tête baissée.

Un bouquet de wergeiss-mein-nitch tomba à ses pieds.

Crispin regarda vivement en l'air.

Gretchen était sur le balcon, debout, à demi vêtue, et le bras étendu vers le haut de la rivièrè.

Il suivit du regard la direction du doigt de la jeune fille et reconnut Maetsyns qui disparaissait à l'angle de la rue de la cathédrale.

Crispin comprit, ramassa le bouquet, salua Gretchen, et s'élança sur les traces du voyageur qu'il eut bientôt rejoint.

— Tenez, lui dit-il d'une voix essoufflée, voilà l'adieu au charmant langage de celle qui vous aime, et pour qui vous parlez.

— Qui t'a dit cela?... s'écria le forgeron stupéfait.

— Personne.

— Mais alors....

— On a des yeux!

— Tu te trompes.

— C'est possible, fit hypocritement le malin écolier, alors rendez-moi ces wergeiss-mein-nicht.

— Ce bouquet... balbutia Quintin.

— Sans doute, ce bouquet que demoiselle Gretchen vient de laisser choir de son balcon.

— Ainsi, c'est Gretchen....

— Elle-même!...

— Elle-même!... Et si ma main ne se fût pas trouvée là tout à point pour les ramasser, ces pauvres fleurs étoileraient encore le pavé!...

— Mais qui t'a dit que ces wergeiss-mein-nicht fussent pour moi? demanda en tremblant Maetsyns, dont la discrétion lutait encore.

— Un signe de la demoiselle. Elle vous a montré de son petit doigt rose, qui m'indiquait en même temps les fleurs bleues. C'était bien à moi, c'était bien à vous qu'elle s'adressait; il n'y avait que nous seuls sur le quai, et j'ai cru qu'elle voulait me dire: A celui qui part afin qu'il ne m'oublie pas! Cependant, si je me suis trompé...

— Advienne que pourra!... s'écria l'amant vaincu en serrant les wergeiss-mein-nicht contre son cœur.

— Enfin!... s'écria Wandenbroecke. C'est bien heureux!...

— Eh bien! poursuis avec feu Maetsyns, puisque tu as surpris ce secret si bien caché à tous, entends ma prière!... Sois mon interprète et mon intermédiaire auprès de Gretchen!... Parle-lui quelquefois de l'absent... écris-moi souvent de ce que j'aime.

— Un instant! un instant!... interrompit Crispin; maître Floris vient de me chasser, je suis pauvre, et je vous prie à mon tour de m'emmener avec vous à Rome.

— Eh bien! alors, à la garde de Dieu! s'écria le forgeron, Floris m'a promis, Gretchen m'aime, et ma mère paiera pour moi. Partons!

— Ensemble? demanda Wandenbroecke avec inquiétude.

— Ensemble, ami, répondit Maetsyns en lui tendant la main. Nous parlerons d'elle!...

Crispin sauta de joie.

Une heure après, les deux voyageurs sortaient d'Anvers par la porte de Malines.

C'était la route de l'Italie.

IX.

Le temps chasse bien vite les jours, les mois, les années. Le troisième anniversaire du 14 juin 1542 était bien loin déjà, et ni Maetsyns ni son compagnon Crispin n'avaient repassé la frontière flamande.

Pauvre Maetsyns! l'absence lui sembla pourtant bien longue, et le travail, cet oubli du temps, n'avait pu parvenir à abréger par une heureuse illusion la durée de l'exil. Et, néanmoins, le forgeron travaillait sans repos et sans trêve. Ses efforts semblaient béniés, et de jour en jour son gémè déployait ses ailes. Au bout d'une année, l'aglon s'était senti assez fort pour se hasarder hors du nid, et, malgré sa craintive modestie, il avait exposé sa première toile au grand soleil. C'était une descente de

croix. Le succès ne lui permit pas de douter de lui-même, et le bourguemestre d'Anvers reçut quelques mois après le tableau voyageur, dont l'artiste faisait hommage à sa ville natale. N'était-ce pas le seul moyen de dire à Floris: Je travail! à Gretchen: Souviens-toi, car je n'oublie pas!

Les communications étaient rares à cette époque; et d'ailleurs Quintin, discret et confiant, ne voulait pas manquer à sa promesse. Il n'eût osé s'adresser à Gretchen. Il croyait inutile de s'adresser à son père. Bien plus, il se refusait à des démarches indiscrettes. En vain Wandenbroecke lui offrit d'écrire à Pourbus, pour demander des nouvelles; il refusa sans cesse, et toujours avec une défense si positive, que jamais, malgré sa grande envie, Crispin ne put se décider à agir à l'insu de son bienfaiteur. Quant à s'informer auprès de Lucas de Heere, Quintin se rappelait le sourire de dame Flora et repoussait aussitôt cette idée bien loin de lui. De loin en loin, quelquefois un voyageur, un artiste, un marchand arrivaient de Flandre à Rome. Maetsyns eût rougi de les interroger, mais il surprenait par adresse ou par hasard quelques mots qui lui parlaient de Gretchen. C'était là sa seule joie, sa seule correspondance, sa seule consolation.

Un jour un étranger vint à lui; il n'apportait qu'un mot de la part de Floris.

— Courage!...

Ce mot-là, Maetsyns l'eût payé de sa vie, si sa vie lui eût appartenu encore.

Le dernier soleil de la seconde année éclaira trois tableaux achevés par l'infatigable travailleur; une Cène, un Martyr et une Madone. La Cène et le Martyr partirent seulement pour Anvers; la Madone eût trahi le secret de son cœur.

La troisième année fut plus terrible encore que les deux autres. Il semblait à l'exilé qu'elle ne dût jamais finir. En revanche, il sentait redoubler son ardeur et son amour. Insensé!... Cet effort-là était impossible.

Chaque matin il se mettait à l'œuvre, et la nuit seule le chassait de devant son chevalet. Le soir, enfermé dans son atelier désert, il pensait à Gretchen, et parfois son imagination lui persuada qu'il possédait la fille adorée de Floris.

La nuit il la revoyait dans ses songes; et souvent à l'aube naissante il crut, en apercevant la madone, qu'il n'avait jamais quitté Gretchen.

Dieu fait des miracles pour ceux qui aiment.

Depuis longtemps déjà il ne comptait plus que les mois; bientôt il compta les semaines, ensuite les jours, puis les heures, enfin les minutes, dont son cœur palpitant mesura jusqu'à la dernière seconde.

Alors il crut qu'il allait mourir.

En ce moment céleste, Crispin Wandenbroecke entra joyeusement dans l'atelier... Il tendit à son ami l'appui-main sacré, que le maître cherchait vainement depuis ce matin.

De nouvelles lettres d'or frappèrent ses regards ravis. L'école romaine avait fait graver sur l'ébène le nom de Quintin Maetsyns à côté des noms de Franc Floris et de Raphaël Sanzio!

— Partons! s'écria aussitôt l'artiste radieux.

— Partons! répéta Wandenbroecke avec un triste soupir.

C'est que le pauvre Crispin laissait dans les pleurs dix Ginevra, trente Paquita, et je ne sais plus combien de Carlina, qui tour à tour avaient régné sur son cœur.

Wandenbroecke avait autant aimé que son bienfaiteur, mais en détail, à sa manière. Et voilà d'où provenait cette grande tristesse, dont l'eût distraité la première basquine entrevue sur le chemin.

Mais tous ces beaux yeux délaissés ne devaient pas encore pleurer de quelques jours.

Un héraut aux armes de l'Eglise venait de s'arrêter devant l'atelier.

Il proclamait un concours au nom du saint-père; un concours pour un tableau de sainte Cécile. Les juges devaient prononcer dans un mois jour pour jour: le prix était le laurier

d'or, et le pape lui-même couronnerait le vainqueur de ses mains sacrées.

Maetsyns s'arrêta pensif, incertain, tenté.

C'était le triomphe du Capitole!... C'était le laurier de Raphaël et de Pétrarque!...

Et l'artiste flamand pouvait reparaître aux yeux de Gretchen avec cette couronne au front!

— Restons, ami, murmura à son oreille une voix caressante et séduisante, un mois seulement.

C'était la voix de Wandenbroecke.

— Songez à la voix de Gretchen!... ajouta-t-elle encore. A l'orgueil de Franc!...

— Restons!... répondit Maetsyns avec un soupir qui sembla déchirer sa poitrine.

— Bravo! s'écria Crispin. O Ginevra!... ô Pepita!... ô Carlina!... vous danserez la tarentelle ce soir.

Quel mois, quel siècle pour Maetsyns!...

Enfin, au jour fixé, la sainte Cécile achevée souriait sur le chevalet.

C'était un chef-d'œuvre!...

— Nous partirons demain! murmura l'artiste avec ivresse.

— Hélas! soupirait Crispin au désespoir.

Quand tout à coup le même heraut s'arrêta devant l'atelier.

Le saint père prolongeait d'un mois le délai accordé pour le concours.

Maetsyns resta frappé d'une sombre stupeur. Wandenbroecke hasarda presque un sourire.

— Un mois de patience! fit l'écolier.

— Rester encore! s'écria Quintin... Et Franc m'attend... et Gretchen me maudit..., et tous deux peuvent croire que j'oublie... Jamais!

Aussitôt il s'élança vers la sainte Cécile, et d'un coup de son poignard il lacéra la toile sublime.

C'était couper court à toute nouvelle tentation. Le sacrifice était accompli.

Crispin pleura la sainte Cécile; Maetsyns ne donna jamais une larme de regret, ni au chef-d'œuvre, ni au laurier d'or.

Pauvre Ginevra! Pauvre Paquita! Pauvre Carlina!... Elles ne dansèrent pas la tarentelle en ce soir de deuil.

Crispin Wandenbroecke était parti.

Au sommet d'une des sept collines, le joyeux Flamand se retourna pour agiter un mouchoir et jeter un dernier baiser vers la ville de Romulus.

— Sais-tu bien à qui s'adresse précisément cet adieu? demanda Maetsyns, qui, pour la première fois depuis trois ans, essayait un sourire.

— A qui? s'écria Crispin avec enthousiasme. A toutes les Romaines aux yeux noirs!

X

Aller de Rome à Anvers!...

C'était, au seizième siècle, un voyage capable d'épouvanter Bougainville et Lapeyrouse...

Maetsyns n'avait pas peur, et Wandenbroecke chantait des canzonnettes à tous les buissons du chemin.

Pour abrégier le temps qui le séparait encore de Gretchen, Quintin était venu s'embarquer à Civita-Vecchia.

Le vaisseau faisait voile vers Marseille.

Hélas!... l'amour calcule sans les tempêtes.

La mer fut calme et propice au départ. Mais bientôt le ciel se couvrit de nuages, la foudre gronda, les vagues s'enflèrent comme des montagnes!

Crispin aidait les matelots tremblants; Maetsyns pria!...

L'eau remplissait déjà le navire.

Quintin avait transporté lui-même sur le pont la longue et précieuse caisse où les toiles de ses derniers tableaux étaient soigneusement roulées; et, comme une mère veillant sans cesse auprès du berceau de son enfant, il ne les quitta pas d'une seconde pendant toute la tempête.

Un moment vint où le vaisseau sembla s'engloutir.

Maetsyns était à genoux devant son trésor; d'une main il

tenait l'appui-main de Floris et de Raphaël; l'autre serrait contre son cœur les vergeiss-mein-nicht de Gretchen!...

Wandenbroecke tremblait pour Maetsyns!...

Enfin la mer se calma un peu, et le soleil radieux reparut comme pour dire à la tempête:

— Tais-toi!...

On était délivré de l'orage, mais le navire entr'ouvert se traînait lentement sur les vagues. De plus, on avait perdu la route et l'on ne savait plus de quel côté l'on se trouvait. Cette incertitude torturait Maetsyns, et ce n'était pas encore assez: le sort lui réservait de nouvelles angoisses.

La tempête avait jeté le vaisseau sur les côtes d'Afrique, et bientôt des pirates algériens s'élançèrent à la poursuite de cette proie facile et presque sans défense.

Mieux valait encore la tempête!... Qu'était la mort auprès de l'esclavage!...

Cette course les épouvanta deux jours entiers de ses affreuses terreurs, à peine mêlées par intervalles de quelques fugitives lueurs d'espérance!... Enfin on perdit de vue le corsaire; mais il restait encore une longue route à parcourir. Quintin maudit bien souvent la mer, et ne se crut sauvé que lorsqu'il eut posé le pied dans le port de Marseille.

Alors seulement Maetsyns sentit renaître son espoir; alors seulement Crispin recouvra toute sa gaieté. Et cependant que de temps perdu déjà! La traversée avait duré plus de trois semaines! Ils étaient épuisés, brisés; un peu de repos semblait nécessaire. Mais Gretchen attendait, et Quintin ne laissa pas même à son compagnon le temps de babiller du regard avec les agaçantes Phocéennes. Deux chevaux furent achetés; on plaça sur le dos d'un mulet les toiles échappées au naufrage, et le soir même les deux Flamands prirent la route du Nord.

Les chevaux semblaient trop lents à l'impatience du forgeron, et de nouvelles entraves se préparaient déjà pour les deux voyageurs.

Sur le déclin du troisième jour, ils se rencontrèrent avec quatre soudards, qui, tentés par la longue caisse soigneusement équipée sur le dos du mulet, et pensant avoir affaire à quelques riches marchands de la foire de Beaucaire, n'hésitèrent pas à leur chercher querelle. Quintin n'était plus le timide et craintif artisan; Wandenbroecke avait l'humeur quelque peu batailleuse; et puis il s'agissait de s'ouvrir un passage, car les bandits barraient le chemin.

Les deux Flamands mirent flamberge au vent.

La partie était dangereuse; quatre ennemis les attaquaient. Crispin, plus adroit ou plus heureux, vint, en quelques coups d'estocade, à bout de ses deux adversaires. Il était temps; Maetsyns allait succomber, lorsque son compagnon courut à son secours. Grâce à ce renfort, la victoire resta aux Flamands; et déjà Quintin remerciait le ciel, quand il vit Wandenbroecke chanceler, puis rouler à terre. Le pauvre jeune homme était grièvement blessé!...

C'était aux dépens de sa vie qu'il avait sauvé celle de son bienfaiteur; Maetsyns pouvait l'abandonner seul et presque mourant dans un pays étranger, où personne ne le connaissait, où personne ne s'intéressait à lui!... Il fallut donc demeurer pendant tout un long mois dans le village le plus voisin du combat.

Pendant ce mois-là, Maetsyns souffrit certes plus cruellement que le blessé, Crispin sut comprendre les angoisses de son ami, et des premiers jours de sa convalescence, il voulut absolument se remettre en route. Mais le pauvre garçon avait trop compté sur ses forces. Au bout de quelques heures de marche, Quintin le vit pâlir, et s'il ne se fût empressé de le soutenir, il serait tombé de cheval. Les deux voyageurs furent obligés de s'arrêter de nouveau et de passer encore quinze jours dans une petite ville de la Provence.

La fatalité semblait vouloir retenir Maetsyns éloigné de Gretchen!

Jamais il ne se fût supposé tant de patience et de courage!

Enfin, le sort parut s'être lassé de le poursuivre; ce fut rapi-

dement et sans nouvelles mésaventures que les deux voyageurs traversèrent le reste de la France.

Neanmoins, lorsqu'ils atteignirent les frontières de la patrie, Quintin ne put s'empêcher de frémir en remarquant les fenilles des houblons qui jaunissaient déjà. L'automne arrivait.

Maetsys était de quatre mois en retard.

XI

A partir de la frontière, le voyage ne fut plus qu'une course rapide et incessante. Les chevaux hâletaient, lancés au galop sans relâche. Jamais la sueur ruisselante ne séchait sur leurs flancs poudreux, et le soleil ne pouvait plus se mirer dans les mors d'acier que baignaient constamment des flocons mousseux de blanche écume. Des jets de flamme et de fumée sortaient de leurs yeux et de leurs naseaux, comme d'une source intarissable. Epuisés, palpitants, ils semblaient devoir se briser à chaque bond, mais à chaque bond leurs jambes fiévreuses se tendaient encore comme les cordes des arcs de fer, et leurs sabots brûlants faisaient jaillir à chaque caillou du chemin des gerbes d'étincelles.

Et les chevaux ne volaient pas encore assez vite au gré des cavaliers impatients.

Maetsys et Crispin se sentaient enivrés par cette course frénétique. Ils s'excitaient mutuellement par des cris insensés, et leurs chevaux flottaient au vent ainsi que les crièrières.

Un matin, ce devait être le dernier jour du voyage, les deux voyageurs partirent de Ruysbroeck. Il leur restait quinze lieues à faire, et, pour mieux lancer plus loin les montures, ils les ménageaient au départ. Crispin en profitait pour saluer d'un mot du cœur chaque arbre, chaque plante, chaque brin d'herbe de la patrie. Maetsys ne songeait pas à la patrie, il ne pensait qu'à Gretchen.

— Je vais la revoir, s'écriait-il avec passion, elle!... Elle que j'aime comme on n'aime pas Dieu, comme on n'aime pas sa mère!... Comprends-tu cela, ami?... Il y a si longtemps que je n'ai vu ses yeux bleus, ses cheveux blonds et ses joues roses!... Trois ans, trois longues années! Et c'est bien peu que cela, puisque j'ai merite qu'elle soit à moi! à moi! bien à moi!... Oh! je ne puis te dire ma joie, mon bonheur!... Ces choses-là se sentent et ne peuvent pas s'exprimer!... J'ai été patient et fort, j'ai bien travaillé, j'ai bien souffert!... Qu'est-ce que tout cela, mon Dieu! Je vais la revoir!... Comme elle doit m'attendre!... car elle m'aime toujours, vois-tu!... Mon cœur me le dit, et le cœur ne trompe jamais... Floris va me tendre les bras en m'appelant son fils: bon vieux Franc! Dame Flora ne peut pas vouloir s'opposer à notre union! Non, n'est-ce pas, le talent est une noblesse?... Comme nous allons être heureux!... Et quel étonnement pour tous! Maetsys est arrivé! Maetsys épouse demain Gretchen!... demain, non, c'est un siècle. Aujourd'hui!... tout à l'heure!... Vois-tu d'ici l'air ébahi de Pourbus?... Et Lucas de Heere... quelle joie pour lui de me savoir tant de félicité! Bon Lucas, il va apprendre mon secret, il ne me cachera plus le sien!...

— Le secret de Lucas de Heere? demanda Wandenbroecke avec curiosité.

— Et oui! Tu n'as pas deviné celui-là, Crispin? une passion, un amour sans doute.

— Un amour! répéta Wandenbroecke étonné.

— Un amour comme le mien; un amour qui lui a fait, ainsi qu'à moi, quitter son état, laisser la mer et recommencer sa vie. Voilà pourquoi tu le vis entrer à treize ans dans l'école de Floris. Il fallait aussi qu'il fût peintre sans doute. Tu ne peux comprendre cela, toi? Mais moi... Il aimait!

— Ah!... fit Crispin, il vous a dit cela?

— Oui, mais sans vouloir me nommer la personne... Il va me montrer la personne aujourd'hui même!...

— C'est étrange!... murmura Wandenbroecke devenu tout à coup sérieux.

— Quoi donc? demanda Quintin.

— Tout ce que vous me dites là, poursuivit Crispin. Ah! Lucas de Heere aimait. Il a fallu qu'il fût peintre pour réussir dans

cet amour si bien caché à tous, et c'est chez Franc Floris qu'il est entré comme élève. Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé de tout cela plus tôt?

Crispin avait dit tout cela lentement, et comme un homme qui réfléchit; mais la dernière phrase, il la jeta brutalement et d'un accent désespéré. Maetsys le remarqua et lui demanda aussitôt avec une sorte d'inquiétude:

— De quel air singulier tu m'interroges... On dirait que tu entrevois un malheur et que tu me fais un reproche? Tu détournes la tête?... Quelle est donc ta pensée?... Réponds-moi!...

— Eh bien, s'écria Wandenbroecke en se décidant tout à coup, si c'est par amour que Lucas est devenu l'élève de Floris; si, pour obtenir celle qu'il aime, il fallait que Lucas fût peintre... si tout cela est vrai, malheur à vous alors, car la femme aimée par Lucas de Heere, c'était...

— Eh bien?... demanda Quintin avec anxiété!... Tu me fais peur! Parle! je le veux... Cette femme... voyons... c'était...

— Eh bien, c'était Gretchen!...

Maetsys fit un bon terrible sur la selle de son cheval.

A la lueur d'un éclair il venait d'entrevoir un abîme! En même temps un sinistre pressentiment lui avait serré le cœur.

Il y eut un long silence.

Ni l'un ni l'autre n'osait réfléchir davantage, et pendant quelques minutes on n'entendit plus que la respiration sonore des chevaux.

Enfin Maetsys releva la tête et regarda devant lui sur la route.

A l'horizon commençait à poindre une forme noire qui ressemblait à un arbre dans l'éloignement. Peu à peu l'arbre parut s'élever, et comme s'il fût sorti de terre par quelque enchantement à l'extrémité de la vaste plaine, il prit l'aspect altier d'un peuplier immense. Mais ce n'était pas un peuplier non plus, car il grandissait en s'élargissant toujours.

C'était le clocher de la cathédrale d'Anvers.

A cette vue, Maetsys lança son cheval à fond de train, et Crispin Wandenbroecke suivit aussitôt la folle allure de son compagnon de voyage.

XII

A la porte même de la ville les deux chevaux s'abattirent, comme si les pauvres bêtes eussent compris que, le but atteint, leurs efforts étaient inutiles.

L'amour et l'impatience sont deux terribles égoïstes; Maetsys se dégagea vivement et poursuivit à pied sa course sans daigner même leur jeter un regard de pitié. Crispin seul détourna la tête et les contempla une seconde avec un sourire humide. Ce fut le seul et dernier adieu qu'obtint leur agonie!...

Le faubourg de la vieille Antwerpen était à peu près désert, et rien n'entrava d'abord la marche rapide des deux voyageurs. Mais bientôt ils rencontrèrent des groupes nombreux, qui tous semblaient suivre la même direction; un peu plus loin, c'était une foule; et cette foule devenait plus compacte à mesure qu'ils avançaient vers le centre de la ville. Aux abords de la cathédrale, force leur fut de ralentir le pas, et même de s'arrêter; le passage devenait presque impossible!... On eût pu se croire au 4 juin 1542, au jour du triomphe de Maetsys forgeron.

Ce n'était cependant ni l'époque de la kermesse ni l'anniversaire de quelque victoire, et la semaine avait déjà trois jours.

Où donc allait tout ce monde? Quelle fête, quel spectacle attirait ainsi la population tout entière?

Quintin ne songeait pas à s'adresser toutes ces questions; il poussait de droite et de gauche, il se ruait à travers la foule, il s'épuisait en efforts inutiles pour se frayer un chemin.

CHARLET DESLYS.

(A continuer.)

AVENTURES DES FEMMES LANTERNIER, DANS LE MAROC.



— Tu n'as pas oublié ce dont nous sommes convenus, Yaoudi Bâacûba ? murmura l'empereur.
— Non, je n'ai rien oublié.
— Voilà les dix douros.
— Dans cette bourse ?
— Oui.
— Ils sont à moi ?
— Pas encore.
— C'est comme si je les tenais en ma possession.
— Tant mieux ; car tu sais que si les lions se montrent aussi éléments ce soir qu'ils l'ont été ce matin, tu es condamné à descendre dans la fosse.
— Oui.
— Fais donc ton œuvre.
— Je t'obéis, fit le bourreau en se relevant. »
Puis il se tourna du côté des chaous, et dit d'un ton de voix solennel :
— Que veulent de moi les chaous de l'empereur Muley-Abd-er-Rhama ?
— Ils veulent, répondit le chef des chaous, que le Bâacûba-el-Yaoudi fasse la justice des Juifs.
— Au nom de qui parlez-vous ?
— Nous parlons au nom du gouverneur de Fez, en présence de l'empereur.
— Quel est celui que vous conduisez à la justice des Juifs ?
— Le voici, fit le chef des chaous en montrant le condamné.
— Comment se nomme-t-il ?
— Semmede-Ben-Barabas.
— Il est juif ?
— Il est juif.
— Comment te nommes-tu ? demanda alors Bâacûba au condamné.
— Je me nomme Semmede-Ben-Barabas.
— A quelle religion appartiens-tu ?
— A la religion juive.
— Tu es bien celui qui a été condamné par le gouverneur de Fez ?
— Oui, je suis Semmede-Ben-Barabas-el-Yaoudi. Le gouverneur m'a condamné à la peine de mort, parce que j'ai tué un homme qui avait violé ma fille.
— Tu n'as rien à demander avant de mourir ?
— Non.
— Réfléchis bien.
— J'ai réfléchi.
— Regarde autour de toi.
— L'empereur ! s'écria le condamné.
— Eh bien ?
— Je veux lui parler.
— Va lui parler.
— Sidi Muley-Abd-er-Rhama, fais-moi grâce de la vie, s'écria Semmede-Ben-Barabas en se prosternant aux pieds de l'empereur.
— Non.
— Tu sais mon crime ?
— Oui.
— Peux-tu demander la mort d'un père qui a su venger l'opprobre de son enfant ?
— Oui.
— J'ai défendu la vie de mon enfant.
— Tu as tué le fils de Mahomet.
— Le Prophète ordonna-t-il jamais le viol ?

— Tu ne peux pas le savoir, puisque tu ne connais pas sa loi.
— Mais Dieu... ;
— Dieu a dit que les juifs étaient des chiens, et que les croyants étaient ses enfants. Le chien a mordu le fidèle : que le chien soit livré aux bêtes.
— Ainsi, Sidi-Muley-Abd-er-Rhama...
— Tu as parlé. Je t'ai écouté. Tout est dit. Bâacûba, fais ton œuvre.
Le chef des chaous saisit alors par le collet de sa robe le condamné et le conduisit à Bâacûba. Le patient suivit sans opposer de résistance. Lorsqu'il se vit aux mains de son bourreau, il murmura quelques paroles dans la langue hébraïque.
Le bourreau ne répondit pas.
Il fit monter Semmede-Ben-Barabas sur une espèce de plate-forme. Là, il lui lia les mains derrière le dos et rattacha la corde par un nœud coulant autour du cou. Puis il s'arma de sa lance, aiguillonna ses bêtes et les rendit furieuses.
Lorsqu'il eut accompli ces diverses dispositions, il dit en langue hébraïque au patient :
— Semmede, va rejoindre nos pères.
— Tu vas me sauver ?
— Non.
— Tu trahis ta promesse ?
— L'empereur nous regarde.
— Je suis livré aux lions tout vivant.
— Non, ils n'auront qu'un cadavre. C'est le dernier service que te rendra ton frère Bâacûba.
— Explique-toi...
Mais Bâacûba ne répondit pas ; il serra les cordes ; Semmede-Ben-Barabas opposa quelque résistance ; alors le bourreau, par un mouvement aussi rapide qu'assuré, tira sur le nœud coulant qui entourait le cou, et poussa le condamné par les épaules.
A ce moment l'empereur monta sur le parapet.
Le supplicié ne jeta pas un cri, un gémissement. Bâacûba l'avait étranglé, et les lions mettaient en lambeaux le cadavre tout tiède et tout palpitant de l'infortune Semmede-Ben-Barabas.



— Les lions ont fait leur devoir ! s'écria l'empereur en descendant.
— Oui, ils ont accompli la justice.
— Le juif est mort. Voilà la bourse que je t'avais promise.
— Je l'ai bien gagnée.
— Oui. La chrétienne a été sauvée par un miracle.
— Et la robe ?
— La robe ! de quelle robe veux-tu parler ?
— De celle que tu m'avais promise avec les cinq premiers douros.
— Les cinq premiers douros. C'est cela. Tu en as dix. Ta robe est payée.
— Non. Tu as dit : Je te donnerai de l'argent, dix douros et une robe.
— Je te l'ai dit ?
— Oui.
— Je erois que je ne l'ai pas dit.
— Je le jure sur la tête de mon père !
— Alors, je l'ai dit.
— Et tu as promis.
— Tu réclames la parole de l'empereur ?
— Oui, je réclame la parole de l'empereur.
— C'est une robe qu'il te faut ?
— Oui, une robe, puisque tu m'a donné les dix douros.
— Eh bien ! n'as-tu pas celle du condamné ?

- Qu'entends-tu dire ?
- Va ramasser celle de Semmed-Ben-Barabas.
- Les lions l'ont mise en lambeaux.
- C'est une autre affaire. Je t'avais promis une robe ; je te donne celle du trépassé. Nous sommes quittes.
- Mais...
- Nos comptes sont réglés.

VI.

La belle captive.

La caravane que commandait le kaïd Zetta employa vingt-cinq jours à franchir la distance qui sépare Fez de Maroc. Un tel voyage s'accomplirait en France dans l'espace de trois à quatre journées. Mais il ne faut pas s'étonner des longueurs d'une telle route chez les Marocains. Dans cette contrée, on marche depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. On fait une halte au plus fort de la chaleur. Les cavaliers et les chameliers ne pressent guère l'allure de leurs montures, dans la crainte de fatiguer les chevaux, les mulets et les chameaux. Ils s'arrêtent chez les tribus amies, et prolongent leur séjour dans les douirs qui leur offrent une gracieuse hospitalité. Les Arabes, en outre, ne sont jamais pressés d'arriver : ils mettent tout le temps nécessaire à parcourir de grandes distances, et ils s'inquiètent peu d'arriver au jour et à l'heure fixés.

Le voyage s'accomplit sans périls, et le kaïd Zetta entra dans Maroc le vingt-sixième jour au matin, depuis son départ de Fez. Il conduisit les deux femmes chez le gouverneur de la ville. Là, le marabout Sidi-l'Hadj-Miatbir communiqua les ordres dont l'empereur l'avait fait le porteur, et dès que le gouverneur eut pris connaissance de la dépêche, celui-ci chargea ses chaous d'accompagner les deux femmes et le marabout Sidi-l'Hadj-Miatbir au palais de l'empereur.

Pendant le trajet qu'il fallait parcourir de la maison du gouverneur au palais de l'empereur, on voyait la population se répandre dans la ville et des flots de curieux envahir les rues que les nouveaux arrivés devaient traverser. Tous les yeux étaient attachés sur la litière sous laquelle se tenaient assises et cachées les deux captives. Les chaous armés de longs bâtons, frappaient à tour de bras les passants, sans crier gare ! et l'escorte avait toutes les peines du monde à circuler. Ce concours prodigieux de Marocains ne devait étonner personne. Déjà des indiscretions avaient été commises tant à Fez qu'à Meknes et dans les tribus que la caravane avait traversées. On racontait l'aventure de la chrétienne dans la fosse aux lions ; on criait au miracle sur sa délivrance ; on répandait que l'empereur lui avait voué au tant d'admiration que d'amitié ; et chacun brûlait de voir l'héroïne du jour. Mais l'attente du public fut trompée. Les chaous s'acquittèrent avec tant de conscience de leur consigne, qu'ils parvinrent à dissiper les curieux et à protéger, contre la plus légère indiscretion, la personne des chrétiennes. A la fin, l'escorte arriva au palais : elle pénétra dans la cour, et là, Virginie et sa mère, à l'abri contre les envahissements tumultueux de la foule, descendirent de chameau.

Aussitôt un aga de l'empereur, le nègre Papou, vint recevoir des mains du marabout Sidi-l'Hadj-Miatbir les deux captives. Il les introduisit dans le pavillon occupé par les femmes de l'empereur ; mais, au lieu de les loger dans la salle commune, il leur donna deux chambres au rez-de-chaussée, qui s'ouvraient sur le jardin, mais qui étaient séparées de la terrasse sur laquelle s'asseyaient les femmes par un grenadier et un citronnier formant paravent. Ces deux salles étaient pavées avec des briques en faïence, peintes de diverses couleurs. Les murailles avaient reçu une teinte de lait de chaux ; mais tout autour de l'appartement, jusqu'à une hauteur d'un mètre à partir du sol, régnaient un lambris formé de briques en faïence et de tablettes de marbre. Quelques matelas, des tapis, des coffres en bois, des pipes, des coussins, formaient l'ameublement de ces deux chambres. Au milieu de la principale pièce, on avait pratiqué un petit bassin en marbre rouge dans lequel un jet d'eau frémissait en épanchant ses ondes comprimées dans un tuyau en plomb.

Grande fut la satisfaction de nos deux chrétiennes, lorsqu'elles se trouvèrent installées dans leur logement. Le voyage les avait harassées de fatigue et elles n'aspiraient qu'à se reposer : elles n'avaient pas la force de s'inquiéter de leur avenir. Néanmoins, la jeune fille, au milieu de sa lassitude, observait tout ce qui se passait autour d'elle ; et les remarques qu'elle faisait lui inspiraient la confiance et la sécurité qui donnent un doux sommeil.

Tantôt que la mère et la fille se délassaient de leur voyage, le marabout Miatbir répandait dans le palais de ces phrases à double sens qui réveillent la curiosité et préparent les événements que l'intrigue brûle de faire éclore. Ainsi, il allait répétant en toute occasion que la chrétienne était donnée d'une sagesse et d'une beauté accomplies ; il ajoutait qu'elle avait l'esprit d'un ange et le cœur d'une mère ; et il finissait par dire que le secours de Dieu l'avait sauvée de la férocité des

lions, et que cette protection divine l'accompagnerait pendant le cours de sa vie.

« Heureux, trois fois heureux ! s'écriait-il, le jour où la chrétienne lèvera la main en signe d'assentiment à la religion de Mahomet ! Béni, trois fois béni sera l'homme qui fera sa femme de cette aimable créature ; car il partagera auprès d'elle les faveurs dont ne cessera de l'accabler Allah et Mohammed ! »

La beauté de mademoiselle Lanternier avait vivement impressionné la jeune imagination du prince. Candidé, impatient, aventureux, impressionnable comme on l'est à seize ans, Mohammed-Abd-er-Rhaman devait se préoccuper de cette rencontre ; mais il ne savait pas encore, à Fez, si c'était un sentiment de curiosité ou une passion d'amour qui tenait ses souvenirs éveillés devant l'image de l'étrangère : toujours est-il qu'il songeait à elle. Le voyage ne fit qu'enflammer cette disposition : à son arrivée à Maroc, il se troublait au seul nom de la chrétienne, et les discours de Sidi-l'Hadj-Miatbir, le marabout, étaient autant de gouttes d'huile qui venaient s'enflammer sur le feu de son cœur.

Dès ce moment, le vieux marabout Sidi-l'Hadj-Miatbir poursuivait l'accomplissement du projet qu'il avait conçu dès le premier jour de l'arrivée des esclaves chrétiennes à Fez, tandis que le jeune prince confié à sa pieuse surveillance ne forma plus qu'un désir, ne rêva plus qu'une espérance, celle de voir mademoiselle Lanternier, Virginie la chrétienne, ou bien encore la Dagia, comme l'avait appelée l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman.

Miatbir avait surpris le secret de son élève : il laissait au jeune prince toute liberté d'agir ; mais, au lieu de le diriger, il lui lâchait la bride sur le cou, à l'exemple de l'habile cavalier qui amuse l'impatience d'un généreux coursier, au lieu de comprimer sa fougue avant d'arriver au but : car, dans sa précipitation, l'impétueux animal refuserait de franchir l'obstacle et se briserait contre lui. Tandis que le prince agissait avec cette candide gaucherie et cette fiévreuse indiscretion qui sont la franchise et l'habileté des premières amours, le marabout Miatbir allait droit à la Virginie et travaillait à façonner son cœur et son esprit. Il n'avait pas encore parlé ; il avait conservé toute la réserve recommandée à son titre de marabout, et la chrétienne avait pénétré le motif qui inspirait ses actions, le but vers lequel il se flattait de la conduire. Entre eux, la partie était égale : l'habileté d'un prêtre et l'esprit d'une fille sont de force à lutter et à finir par se contondre dans un intérêt commun.

Miatbir, pendant les premiers mois du séjour des femmes à Maroc, s'abstint de paraître devant elles. Il s'inquiétait de leur santé, demandait de leurs nouvelles et leur faisait parler de son amitié. Il apprit qu'elles se remettaient des fatigues du voyage ; que le genre de vie auquel elles étaient soumises avaient raffermi leur santé, et que Virginie gagnait chaque jour en fraîcheur et en beauté.

— C'est la perle de la maison, c'est le diamant de l'empereur que cette esclave, lui répétait-on du matin au soir.

Un jour, Miatbir, le marabout, dit enfin :

— Aujourd'hui, j'entrerai dans la demeure de l'esclave chrétienne.

En achevant ces mots, il alla trapper à la porte du pavillon occupé par les femmes de l'empereur. Le nègre Papou, qui avait la garde de cette demeure, ouvrit la porte. A la vue du sage et du saint Miatbir ; il prosterna son front dans la poussière, et laissa entrer le marabout.

Miatbir traversa le corridor et arriva chez les chrétiennes. Il les trouva assises sur des carreaux de soie : la mère Lanternier, qui n'avait pu se résigner à l'oisiveté dont sa nouvelle condition lui faisait une sorte de règle, s'occupait de couture ; tandis que sa fille se tenait absorbée dans une muette contemplation : on aurait dit qu'elle éraignait, en travaillant avec ses doigts, de contrarier le cours de ses réflexions. A la vue du marabout, la jeune chrétienne suspendit ses méditations, et le sourire qui vint illuminer ses yeux trahit la satisfaction que lui causait cette visite. Elle était plus jolie que jamais, et l'isolement dans lequel elle vivait depuis quelque temps avait pour ainsi dire décuplé, par le recueillement, les charmes de sa beauté et les grâces de son esprit.

Le marabout la salua affectueusement : elle inclina légèrement la tête, et l'invita à s'asseoir et à fumer.

— Je vais m'asseoir, répondit Miatbir ; mais je ne fumerai pas.

— Quel motif t'empêche de fumer ? répliqua la jeune fille.

— Tu es encore bien ignorante dans la connaissance de nos usages et de nos pratiques religieuses.

— Est-ce un avis ou un reproche que tu m'adresses ?

— C'est un avis.

— Je te remercie de ta sollicitude, car je ne demande pas mieux que de m'éclairer.

— Eh bien, fit le Miatbir en s'asseyant, tu sauras qu'un marabout doit s'abstenir de fumer.

— Et de cracher dans le feu ?

— Oui.

— Je l'avais entendu dire ; mais, jusqu'à cette heure, il ne m'avait pas été donné de causer avec un personnage aussi saint que toi.

— Est-ce qu'en France vos marabouts fument ?

— Rarement.

— Alors, tu ne dois pas t'étonner de la conduite que nous tenons.

— Je sais que, dans toutes les religions, les serviteurs de Dieu doivent observer une règle sévère dans leurs mœurs, afin de rendre leur personne plus digne de se rapprocher de Dieu et de le représenter parmi les fils des hommes.

— Mais il n'y a qu'une religion ; il n'existe qu'un Dieu et qu'un prophète : Allah et Mahomet !

— Les marabouts chrétiens disent la même chose dans notre pays.

— La vérité ne parle pas par leur bouche ; la sainteté ne marche pas avec eux ; l'esprit divin n'illumine pas leurs esprits ; car la vérité, la sainteté, l'esprit divin ne sont le partage que des disciples de Mahomet.

— C'est du moins ce que vous enseignent vos livres.

— Il n'y a qu'un livre : c'est celui de Mahomet.

— Je le sais.

— Tu n'as jamais désiré de le connaître ?

— J'ai regretté bien souvent de ne pas pouvoir le lire.

— Je t'enseignerais à le lire et à le comprendre ; car il est temps d'ouvrir tes yeux à la lumière, ton esprit à la connaissance de Dieu et de Mahomet, et tes lèvres à la prière.

— Tu veux donc que je cesse de prier le Dieu des chrétiens ?

— Je demande que tu embrasses notre religion.

— J'mais !

— Il le faut.

— Qui pourrait me forcer à renier ?

— La nécessité.

— La nécessité !

— La volonté de ton maître.

— Mon corps lui appartient, mais mon âme est à Dieu.

— L'âme fait partie du corps : elle appartient à ton maître.

— Sur cette terre, soit ; mais après ma mort...

— Il s'agit de te sauver avant ta mort.

— Qu'o-es-tu me proposer ?

— Ecoute-moi : je ne veux pas agir par la contrainte sur tes esprits, mais bien par la persuasion.

Tu as cessé d'appartenir à la France ; ta patrie, à cette heure, c'est le Maroc. En perdant ta qualité de Française et en acquérant celle de Marocaine, tu as brisé la loi chrétienne, et tu es devenue sujette de la loi arabe. Tu n'es entourée que de musulmans : tu n'entends retentir à tes oreilles que les noms d'Allah et de Mahomet. Le nom du Dieu des chrétiens n'arrivera désormais plus jusqu'à toi. Il entre dans ta destinée d'accepter la religion de notre empire, car tu ne saurais demeurer plus longtemps étrangère à nos mœurs et à nos coutumes. En conservant ton ancien culte, tu blesses ton entourage, et en même temps ton entourage te blesse en priant Allah et le prophète.

— J'évite de choquer personne par mes prières et par mes actes de dévotion.

— Mais les autres te blessent.

— Je déplore leur aveuglement.

— Insensée ! tu es plongée dans l'obscurité, et tu es si bien habituée aux ténèbres qui t'environnent, que tes yeux fuient la lumière. Il faut réparer le malheur et l'aveuglement qui sont attachés à ta naissance. Tu es née dans le pays des chrétiens et tu as suivi leur loi. Tu trouves une place dans le pays des croyants, ton premier devoir est d'embrasser la religion de ta nouvelle patrie.

— Oui, j'ai changé de patrie, tu dis vrai !

— Si tu persistes dans ton aveuglement, regarde un moment quel sort tu te prépares. Le maître ne voudra pas souiller sa tendresse au contact de ta personne. Tu deviendras pour lui un objet de répulsion, et, s'il succombe à la tentation, une source de mauvaises actions. Tu finiras par être rejetée de la maison impériale, et tu iras dévorer la dégradation, et ton entêtement dans le douair le plus misérable de la plus pauvre des tribus.

— Oh ! ne parle pas ainsi ! tu me fais peur !

— Virginie ! s'écria la mère, ne te rebute pas et ne fais pas l'obstinée. Nécessité fait loi.

— Ce n'est pas ce que m'avait promis la gitana Regina, dans la tribu de l'Oued-Za.

— Aide-toi, le ciel t'aidera, ajouta la bonne femme.

Tandis que si tu cèdes à mes exhortations, reprit le Miatbir, tu feras partie de nos familles. Tu deviendras notre sœur. Ton esprit et ta beauté trouveront grâce aux yeux du maître. De la condition d'esclave, tu passeras à la condition de femme libre ; de chrétienne, tu deviendras mahométane, c'est-à-dire que dans l'espace qui sépare le matin du soir, tu te seras élevée et tu te seras dépouillée d'un titre odieux, infâme, dégradant, pour porter un titre glorieux. Dès ce jour,

au bruit de tes attraits et de tes vertus, quelque noble personnage te recherchera en mariage, et tu deviendras la mère d'une famille nombreuse, riche et puissante.

— Tu me places entre le bonheur et le malheur, entre la joie et les larmes.

— Je te place entre la vérité et le mensonge ; entre la lumière et les ténèbres. Choisis...

— Choisis... Tu me presses... Le temps, la réflexion...

— Tu as déjà trop tardé.

— Et ma mère ?

— Ta mère ?...

— Ne t'occupe pas de moi ! s'écria la bonne femme, je saurai prendre mon parti plus facilement que toi : la devise que je veux suivre depuis que je suis condamnée à vivre en Barbarie, consiste à faire bon cœur et bon visage contre mauvaise fortune et à prendre le temps comme il vient.

— Tu as entendu ta mère, et tu hésites encore.

— Abjurer... renier...

— L'empereur a salué déjà ta conversion, en t'appelant du doux nom de Dagia.

— Dagia !... Perdre jusqu'à mon nom.

— Virginie... Dagia... Est-ce qu'il s'agit ici du calendrier ? fit la mère Lantermer.

— Tu as raison, continua le marabout ; Virginie, c'est l'ancien nom ; Dagia, c'est celui que doit porter la femme nouvelle.

— Ma fille, tout le monde nous a abandonnées.

— Oui, tous nous ont abandonnées.

— Les Marocains prient le bon Dieu.

— Dieu et Mahomet, fit le marabout.

— Reviens dans trois jours... je te donnerai une réponse définitive. Adieu.

— Dans trois jours.

— Oui, dans trois jours ?

A ces mots, le marabout se retira en laissant les deux femmes en proie aux plus cruelles incertitudes.

Miatbir vint retrouver la Virginie au jour dit.

— Quelle est ta réponse ? demanda-t-il en entrant dans la chambre des deux femmes.

— Je suis mahométane, répondit mademoiselle Lantermer.

— Gloire à Dieu ! gloire à toi ! s'écria le marabout. Leve la main, ma fille, et répète ce que je vais te dire.

— C'est inutile, Sidi l'Hadj-Miatbir, je saurai réciter les paroles sacramentelles.

La Allah ! ill' Allah, Mohammed rassoull' Allah : Dieu est dieu, et Mahomet est prophète.

— A merveille, Dagia ; mais il faut encore que tu saches la prière que dit le marabout lorsqu'il appelle à la mosquée.

(Dieu très-haut ! j'atteste qu'il n'y a point de Dieu, sinon Dieu ! j'atteste que Mohammed est le prophète de Dieu ! Venez à la prière, venez au temple du salut ! Grand Dieu ! il n'y a point de Dieu, sinon Dieu !)

— Je m'en souviendrai.

— Et ta mère ?

— Moi ! s'écria la bonne femme ; oh ! je n'y vais pas par quatre chemins. Je suis de votre église, et je ne crains pas de le dire :

La Allah il Allah, Mohammed rassoull' Allah.

— Dagia, Dagia ; reprit le marabout, tu es mon plus bel ouvrage. J'ai touché ton cœur, j'ai ouvert tes yeux. Ton sort me regarde, et dans peu, tu te réjouiras avec moi du parti que tu viens de prendre. Adieu ! Je vais écrire à l'empereur et lui annoncer cette heureuse nouvelle.

Miatbir sortit de l'appartement et fit part à l'empereur de cette conversion qu'il attribuait à ses pieuses exhortations ; le saint homme était loin de se douter du motif qui avait poussé mademoiselle Lantermer à se jeter dans la religion des Arabes, et il ne savait certes pas quel était le véritable auteur de cette conversion.

Voici ce qui s'était passé, en l'absence de Miatbir, chez la belle captive, et l'influence à laquelle elle avait cru devoir céder dans l'intérêt de son cœur, de sa fortune et de sa vie.

VII.

Un prince aux genoux d'une esclave.

Le marabout Sidi l'Hadj-Miatbir n'était pas seul intéressé à la conversion de mademoiselle Lantermer. La négresse Baki attachait de son côté un grand prix à la résolution que la belle captive se déciderait à prendre. Aussi employait-elle toute son activité et son intelligence dans la séduction qu'elle méditait. Elle agissait à l'insu du marabout, et l'un et l'autre devaient finir un jour, en suivant une voie différente, il est vrai, par aboutir au même but et par se donner la main.

Baki, dès sa plus tendre enfance, avait été arrachée au pays qui l'avait vue naître par des marchands d'esclaves. Ceux-ci l'avaient achetée au prix d'un sac de blé à la rivière des nègres, et l'avaient vendue aux agents de l'empereur en résidence à Fez.

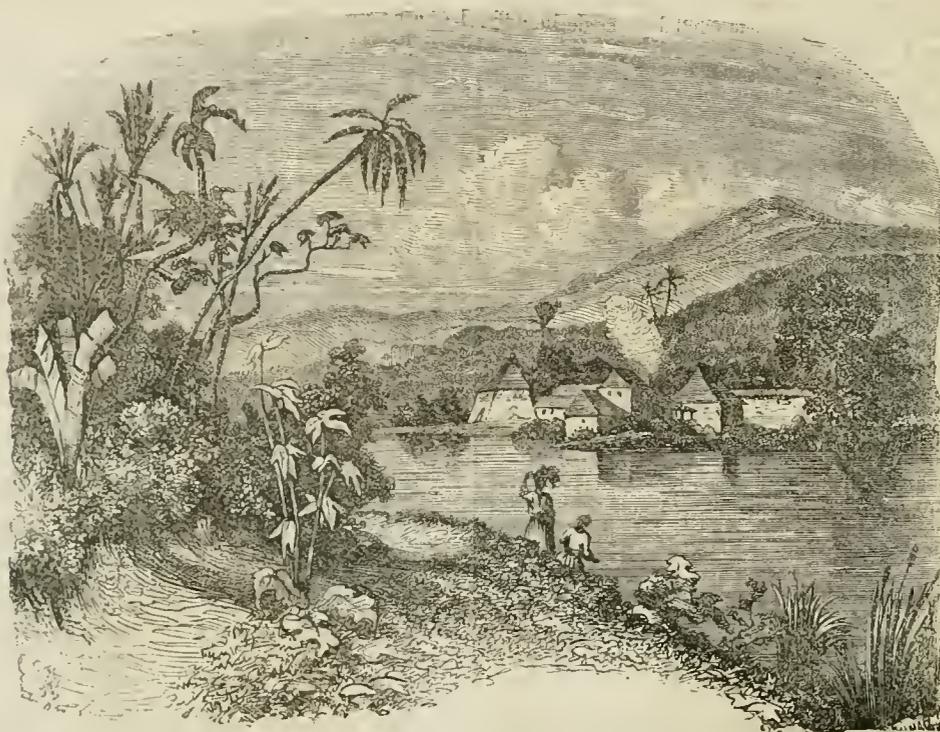
La négresse Baki entra dans la maison du souverain : elle devint mère et elle fut chargée d'allaiter Mohammed-Abd-er-Rhman, le fils aîné de Sa Majesté marocaine. Lorsqu'elle eut cessé de remplir son rôle de nourrice, Baki fut attachée au service des femmes de l'empereur. Le poste qui lui fut confié était des plus importants, et elle s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec autant d'intelligence que de fidélité. Le jeune Muley Abd-er-Rhman conserva pour sa nourrice un vif attachement. Cette reconnaissance du prince éleva Baki dans l'estime du palais, et chacun s'étudia à lui plaire et à mériter son amitié.

A son arrivée à Maroc Sidi-Mohammed alla trouver sa nourrice : il lui raconta l'aventure de mademoiselle Lanternier dans la fosse aux lions ; et il lui avoua que la beauté et le courage de la chrétienne l'avaient complètement subjugué.

chevaux, des fantasias, de l'étude, et qui s'exaltait aux charmes d'une femme. C'était la noblesse qui portait une main indiscrette sur l'arbre défendu, et qui s'irritait de ne pas atteindre le fruit, objet de sa convoitise. C'était l'Arabe, le descendant de ces Maures, anciens maîtres aux siècles d'une splendeur glorieuse, du beau royaume des Espagnes, qui portait en son sein les derniers germes d'un héroïsme et d'une galanterie, signes d'une rare distinction dans l'esprit et le cœur. La négresse Baki ne se rendait pas compte de ces divers sentiments. Elle voyait un beau jeune homme qui soupirait d'amour pour une jeune fille.

Cela lui suffisait : elle trouvait que de travailler à leur rapprochement était une chose toute naturelle. Une seule circonstance l'arrêtait. L'amante convoitée était la fille des chrétiens. Était-il possible de jeter auprès de l'infidèle, l'élève de Sidi-I-Hadj-Miatbir, l'enfant de Dieu et de Mahomet.

Elle ne manqua pas de représenter au prince la monstruosité de l'amitié qu'il tentait de lier avec la chrétienne. Le jeune mahométan



Baki commença par accueillir cette confidence avec autant d'incrédulité que d'indifférence.

Le prince se montra blessé de l'attitude qu'avait prise la négresse. Il revint à la charge, il lui peignit son amour avec des couleurs si vives et si vraies, que celle-ci n'osa même plus le détourner de cette affection, tant la passion qui dévorait ce jeune cœur avait conquis d'empire sur sa volonté. Elle prêta une oreille complaisante aux aveux du prince, et si elle ne flatta pas son amour, elle ne tenta pas du moins rien qui pût le contrarier. Mais elle dut finir par lui montrer le péril auquel il s'exposait en s'occupant de l'esclave de son père. Cette considération n'était pas de nature à arrêter une imagination de seize ans. Mohammed savait que la captive vivait en étranger dans la maison de son père.

Ce fait éteignait les scrupules du prince et l'encourageait dans ses espérances. Il pressait Baki avec cette vivacité et cette ténacité qui sont les vertus d'un cœur nouvellement épris, de l'aider dans sa passion, de lui parler de la joie chrétienne, et de lui ménager quelque rendez-vous. La négresse ne pouvait résister longtemps : elle aimait Sidi-Mohammed comme une mère aime son fils ; elle le craignait comme l'esclave doit craindre son maître, car elle voyait en sa personne son fils de lait et son souverain. Elle s'imaginait que cet amour était produit par un caprice, que la tête avait plus de part que le cœur dans cette passion, et qu'il s'agissait de fournir une distraction à cette première effervescence.

C'était l'adolescent dont il fallait amuser l'ardeur qui se lassait des

parut interdit devant cette objection. Dans son irréflexion, il ne l'avait pas prévue ; mais son hésitation ne dura guère, et il s'écria :

« Il faut qu'elle cesse d'appartenir au Dieu des chrétiens ; elle sera de la religion de Mahomet. Je me charge de son abjuration. Mon père l'a déjà avertie sur ce point, car il a ordonné de ne plus l'appeler de son nom de chrétienne, mais de l'appeler du nouveau nom qu'il lui a donné, *Dagia*. »

La négresse se contenta de cette réponse, et elle promit de s'occuper des amours de son jeune maître. Dès ce moment elle s'attacha exclusivement à la personne des deux chrétiens, et elle se procura ainsi tout le loisir nécessaire pour acquérir une connaissance bien exacte de leurs faits et gestes. Jusque alors, elle n'avait prêté qu'une médiocre attention à mademoiselle Lanternier. Elle se mit à l'examiner attentivement, et elle demeura frappée des charmes de sa personne et de la beauté de son visage. Elle finit bientôt par tomber dans l'admiration en contemplant longuement ces traits si purs et si distingués : cette fraîcheur, cette élégance, cette harmonie qu'elle ne savait comparer à aucun autre objet ; car les étoiles, les fleurs, les fruits, qui lui servaient ordinairement de type de comparaison, n'égalèrent certes pas en éclat et en suavité cette créature charmante. Aussi devint-elle empressée et officieuse auprès des deux captives.

Elle les servait avec autant de respect que de dévotion, et elle travaillait ainsi à capter leur confiance. Mademoiselle Lanternier ne tarda pas à reconnaître le zèle de Baki, et elle lui en témoigna sa gra-

AVENTURES DES FEMMES LANTERNIER

DANS LE MAROC.

Suite et Fin.

titude. La négresse allait et venait : elle communiquait journellement avec le palais et la ville, et elle formait le lien qui rattachait les habitants du sérail au mouvement, au bruit, à la vie de l'extérieur. D'un moment à l'autre, elle pouvait devenir un instrument précieux entre des mains intelligentes.

Dès que la Baki jugea l'instant favorable d'attaquer la chrétienne, elle s'empressa de le saisir; et un jour que la mère Lanternier travaillait à sa couture sur la terrasse du jardin, la négresse, qui était demeurée dans la chambre en tête à tête avec la jeune fille, entama la conversation dans les termes suivants :

(Il n'était pas encore question de la visite du marabout Miatbir.)

— Regrettes-tu toujours ta patrie ?

— Baki, répondit la captive, je regretterai ma patrie jusqu'au jour où j'aurai adopté une nouvelle patrie.

— Mais le Maroc est à cette heure ton pays. N'es-tu pas destinée à finir tes jours dans notre contrée ?

— Oui, je dois vivre et mourir dans cette contrée. Mais la patrie ne se borne pas à des champs, à des villes ; elle se forme aux lieux où les affections prennent naissance et produisent une famille.

— Il ne tient qu'à toi de former ces affections et une famille.

— Ne suis-je pas étrangère, par mon éducation et par ma religion, avec les habitants de ce pays ?

— Refais ton éducation, change de religion.

— Et lorsque j'aurai adopté vos mœurs et votre religion, mon sort aura-t-il changé ?

— Oui.

— Ne suis-je pas l'esclave de l'empereur ?

— Tu ne saurais être considérée comme étant une esclave, car tu n'as jamais été vendue ni achetée.

— On m'a donnée à un maître.

— Ce maître t'aime et te respecte.

— Qui te l'a dit ?

— Il me suffit de voir et d'apprécier la conduite qu'il tient vis-à-vis de toi. As-tu jamais manqué de quelque chose, as-tu jamais essayé un mauvais traitement ?

— Non.

— Tu vois donc bien qu'il t'a prise en amitié. Une jeune fille ressemble à une belle fleur. Chacun la regarde en passant, et parmi ceux qui aspirent ses parfums et qui admirent ses couleurs, il s'en rencontre toujours un dont les yeux et le cœur s'éprennent plus vivement que...

— Baki, tu as une langue louangeuse : tu cherches à endormir mes chagrins.

— Je cherche à t'instruire sur ton sort en te parlant le langage de la vérité.

— Mais alors qui pourrait s'intéresser au sort de la triste captive ?

— Un homme jeune et sincère.

— Il ne m'a jamais vue.

— Il t'a vue. Ensuite il lui aurait suffi d'avoir entendu parler de ta beauté pour...

— Oui, chez vous un homme prend en mariage une femme qu'il voit pour la première fois en l'introduisant dans la maison conjugale.

— Ton image est toujours présente à ses esprits...

— Un homme jeune ?

— Oui...

— Sincère ?

— Et bon.

— J'ai beau chercher, à Taza ?

— Non.

— A Maroc ?

— Non.

— A Fez ?

— A Fez... la foule était grande dans la cour du palais. Les hommes l'admiraient et les enfants l'adoraient.

— Et je suis aimée....

— Comme femme ne l'a jamais été.

— Et il veut...

— T'épouser, t'offrir le sort le plus brillant de cet empire....

— Tu me trompes....

— Non, car il viendra lui-même se jeter à tes pieds cette nuit. Adieu.

— Baki, tu me quittes. Encore un mot.

— J'en ai dit assez. Sache seulement que tu tiens à cette heure la liberté ou l'esclavage, l'opprobre ou la gloire entre tes mains.

Et, en finissant ces mots, la négresse sortit de l'appartement et rentra dans l'intérieur du palais...

— Les prédictions de Regina la gitana commencent à sortir du vague où elles demeuraient ensevelies et à prendre une réalité, s'écria la captive des que la négresse se fut retirée. Si j'ai bien compris ce que m'a dit le marabout Miatbir à Fez et en arrivant ici, je suis aimée et recherchée par



un homme puissant.

Mais de qui veut-on parler ? je ne sais, mon esprit se perd en calculs et en conjectures ..

Cette nuit... ô mon Dieu !... tirez-moi de cette incertitude, et faites-moi mourir si je ne dois pas sortir de l'état d'abjection dans lequel je suis plongée depuis si longtemps.

En ce moment, la mère Lanternier rentra. Sa vue coupa court aux réflexions de sa fille.

Les deux femmes s'entretenaient de choses indifférentes, et pendant ce temps le soleil finit par se coucher.

C'était l'heure du crépuscule. Les femmes marocaines se promenaient dans le jardin ; les deux étrangères se tenaient assises sur la terrasse. Baki parut devant elles. Un nègre portait sur son dos un tapis.

— Voici le tapis que les chrétiennes ont fait demander à l'aga du palais.

— Mille remerciements, répondit la mère Lanternier.

— Dans quel endroit le déposer ?

— Dans la première salle.

— C'est bien. L'esclave va t'obéir.

Et lorsque l'esclave eut placé le tapis à l'endroit indiqué.

— J'ai ma sœur, reprit la Baki, qui souffre des douleurs de l'enfantement.

— Tu ne nous avais jamais parlé de cette sœur ! s'écria la mère Lanternier.

— Je n'ai pas eu l'occasion de vous en entretenir. Je vais passer la nuit auprès d'elle.

— Sans compagnie ?

— Oui, sans compagnie.

— Ce n'est pas gai.

— D'autant que ma sœur est contrefaite et que je redoute quelque accident.

— Vous n'avez pas d'accoucheurs, vous autres ?

— Non. Mais, j'y pense, viens m'aider.

— De grand cœur. Tu veux bien, Virginie ?

— Certainement, ma mère.

— Suis-moi, je te ramènerai bientôt ici.

— Ça vaut bien toute autre distraction. Partons.

Et, sans ajouter un mot, Baki entraîna la mère Lanternier dans le jardin et lui fit franchir la porte qui fermait l'enceinte du séraï.

L'obscurité devenait de plus en plus intense. La jeune fille rentra dans sa chambre, dont elle laissa la porte entr'ouverte. Elle s'agenouilla et fit sa prière à Dieu ; puis elle s'étendit sur un tapis et demeura le front appuyé dans sa main, toute pensive. La présence de Baki avait réveillé ses craintes et ses espérances.

Mille images confuses traversaient ses esprits. Son anxiété se prolongeait : elle ne voyait rien, elle n'entendait rien. Lanégresse avait-elle fabriqué quelque mensonge ? Lui préparait-elle quelque perfidie.

La lune se leva dans ce moment, et elle éclaira la chambre de ces rayons si purs qui forment la lumière du ciel de l'Orient.

On aurait dit la douce clarté que jette une lampe d'albâtre au milieu de l'alcôve dans laquelle s'abat en repliant ses ailes frémissantes, un essaim de petits amours, aux carquois d'or et aux flèches d'argent.

A ces scintillements de la lune, la triste captive se leva sa rêverie ; elle relève ses yeux, se dresse sur ses jambes... Soudain, un cri d'effroi s'échappe de ses lèvres... une ombre... une figure humaine sort du tapis que l'esclave a déposé dans un coin de la chambre... elle marche... court à elle...

— Que voulez-vous ?... qui êtes-vous ?...

— Plus bas... murmura la voix tremblante d'un bel adolescent ; ne crains rien, Dagia, mais ne crie pas ; car tu donnerais l'éveil, et si l'on me surprenait ici, nos têtes rouleraient à l'instant même sous le couteau des chaous.

— Mais alors que viens-tu faire ici ?

— Je viens te dire que je t'aime...

— Qui t'a introduit dans cette chambre ?

— Baki, ma nourrice...

— Ta nourrice, je parle donc...

— A Mohammed-Abd-er-Rhaman.

— Au fils de mon maître ?

— Oui.

— Tu viens me surprendre lâchement, car Baki a su éloigner ma mère.

— Je viens te dire que je t'aime ; je viens te dire que je te demanderai pour femme à mon père et que je t'épouserai, et je viens te prier, au nom de mon amour et de ton salut, de te faire mahométane.

Tu ne réponds pas. O Dagia !... sois la perle de ma vie, la flamme de mes yeux, la joie de mon cœur, la richesse de ma maison et l'espérance de ma race.

Et en disant ces mots, le jeune prince prenait les mains de la jeune fille et les couvrait de ses baisers.

— Tu pries au lieu d'ordonner, murmura la captive.

— Je suis l'esclave de ta volonté. Depuis le jour où je t'ai vue pour la première fois à Fez, dans la cour du palais de mon père, je n'ai cessé de t'aimer ; ton image m'a suivi partout. Je te retrouve encore plus belle que dans mes rêves.

— Mohammed, tu es si jeune... tu oublies la distance que ma qualité d'esclave et de chrétienne...

— Ici, nous ne connaissons d'autre distance entre un homme et une femme que celle de l'amour ou de la haine. Je t'aime, tu es la pre-

mière de toutes les femmes de l'empire, et tu dois marcher après ma mère.

— Tu ne me connais pas !

— Baki te connaît. Je sais de toi que tu es belle, car je n'ai qu'à te regarder pour me convaincre de la perfection de tes charmes ; je sais que tu es plus courageuse que les plus vaillants, car tu t'es jetée dans la fosse aux lions ; et cela me suffit.

— Je n'ose te croire ; le fils de l'empereur, il est jeune, il est beau, il est vaillant et bon... Je rêve... c'est un songe, il fait nuit... Eloigne-toi... non... non... tu me presses sur ton cœur.

— Silence... on vient, fit le prince en déposant un baiser sur les lèvres de la captive, je t'aime... ou va nous séparer... Dis-moi...

— Oh ! oui, Mohammed, je t'aime...

Au même instant, des pas retentirent dans le jardin. Le prince eut à peine le temps de se rouler dans son tapis. Soudain, Baki rentra avec la mère Lanternier. La négresse avait eu la précaution de jeter le burnous d'un kaïd du palais sur les épaules de la bonne femme. Elle lui enleva le burnous.

— Virgine ! s'écria la nouvelle arrivée, en faisant allusion aux couches de la sœur de Baki ; nous avons un garçon.

— Tant mieux. Viens te coucher, ma mère.

— Bonsoir Baki.

— Bonsoir.

Mademoiselle Lanternier entraîna sa mère dans la pièce du fond. Baki court au prince : elle l'enveloppe dans le haïk, lui fait prendre le tapis sur ses épaules et disparaît avec lui...

VIII.

On voit encore des rois épouser des bergères.

Le marabout Miatbir fit justement sa visite à la chrétienne dans la matinée qui suivit la nuit pendant laquelle la négresse Baki avait introduit secrètement le jeune prince Mohammed-Abd-er-Rhaman auprès de mademoiselle Lanternier.

Les sollicitations du marabout ne firent que confirmer la belle captive dans sa résolution. Elle vit avec bonheur que sa mère l'encourageait à suivre la religion du vainqueur, et, sans dire un mot de son entrevue avec Sidi-Mohammed soit à Miatbir, soit à sa mère, elle n'accéda à leurs désirs qu'après avoir montré une hésitation qui devait dissimuler la promesse qu'elle avait faite à son amant.

Cependant elle n'osait pas encore s'ouvrir au marabout Miatbir, et elle craignait de se confier à sa mère ; car elle n'aurait pas pu accepter de sang-froid les remontrances et les reproches que la bonne femme aurait puisés dans sa tendresse et son bon sens.

Sidi-Mohammed-Abd-er-Rhaman n'était pas plus tranquille que la belle captive. Miatbir lui avait parlé, en termes vagues et indifférents, de la conversion prochaine de l'esclave chrétienne ; mais il n'avait pas fixé l'époque de la cérémonie, et il ne s'occupait de cet objet qu'avec un médiocre intérêt. Le prince le pressait de conduire l'esclave à la mosquée, mais il n'osait guère s'avancer dans ses sollicitations. A la fin, vaincu par ces lenteurs et par la violence de sa passion, il confia son secret à son précepteur, et lui peignit son amour avec cette éloquence et cette persuasion qui font des amoureux les plus beaux et les meilleurs parleurs du monde. Miatbir sourit à cet aveu ; il présenta quelques observations ; Mohammed y répondit avec cet entraînement qui vient d'une âme véritablement éprise et qui sait triompher de toutes les difficultés. Le marabout n'eut pas de peine à se laisser convaincre.

— Prends-la pour ta femme, dit-il, elle sera ta gloire et ton bonheur du jour où elle aura changé de religion.

— Je suis heureux de t'entendre parler ainsi, Miatbir ; mais hâte-toi de lui ouvrir le chemin qui conduit à Allah et à Mohammed.

— Attends l'arrivée de l'empereur.

— Il tarde tout à venir.

— Les olives sont mûres.

— Mais il peut s'arrêter en chemin, et son voyage dépend de la bonne ou de la mauvaise disposition des provinces qu'il doit traverser.

— Les tribus sont tranquilles et elles ont payé l'impôt.

— Je t'aime, Miatbir, et chaque jour qui s'envole emporte une espérance détruite, et un désir déçu.

— Sache attendre : le bonheur n'est durable qu'en proportion des sacrifices et du temps qu'il nous a coûtés. Mais j'entends des cavaliers dans la cour... un bruit inaccoutumé retentit, on vient... Que veulent les chaous ?

A ces mots, les chaous du palais entrèrent dans la chambre du prince, et leur chef annonça que des cavaliers qui avaient deux jours de marche en avance de l'empereur venaient d'arriver. Muley-Abd-er-Rhaman campait à Klau.

— Tu l'entends ! s'écria Miathir, dans deux jours, l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman, ton père, fera son entrée dans Maroc.

— Qu'il arrive, qu'il arrive ! répliqua le prince.

Et il courut rejoindre la négresse Baki, à laquelle il fit part de cette heureuse nouvelle.

L'empereur Muley-Abd-er-Rhaman fit son entrée dans Maroc au jour et à l'heure annoncés par les courriers. Il monta dans son palais et commença, les premiers jours, à régler les affaires publiques ; nous pourrions bien dire ses affaires particulières, car l'administration du Maroc est conçue dans un tel esprit et dans un tel but, que tous les intérêts finissent par se confondre avec un intérêt unique : celui de l'empereur. Muley-Abd-er-Rhaman encaisse l'impôt, et il en fait l'emploi qui lui convient le mieux. Il commande les principaux négociants de son empire, et, à la fin de l'année, ses commanditaires versent dans ses mains plus de cent pour cent des capitaux qu'ils ont reçus de la cassette impériale.

Le marabout Miathir, de tous les individus intéressés au mariage de Mohammed-Abd-er-Rhaman, fut celui qui, le premier, entretint l'empereur de la chrétienne. Nous n'avons pas besoin de nous étendre sur l'importance que le marabout attache à cette alliance. Nos lecteurs l'aperçoivent sans peine. Miathir se flatte qu'en secondant le penchant qui pousse le jeune prince vers mademoiselle Lanternier, il acquiert de nouveaux droits à son amitié. Il se persuade que la chrétienne doit lui vouer une éternelle reconnaissance. Tôt ou tard Mohammed doit remplacer son père sur le trône du Maroc. Le marabout conserve son influence sur l'esprit du nouveau souverain, et satisfait ainsi sa plus chère ambition.

L'empereur accueillit le rapport de Miathir avec plaisir, et il se félicita avec le marabout de cette conversion.

— C'est une belle conquête que nous avons faite sur les chrétiens, dit-il ; car la jeune fille est aussi jolie que courageuse, et elle mérite d'être heureuse. Il m'appartient aujourd'hui de lui faire un sort digne de son mérite, et je vais...

— Mon père ! s'écria Mohammed-Abd-er-Rhaman, qui venait d'entrer et qui avait entendu les dernières paroles de l'empereur, j'embrasse tes genoux et je viens réclamer de ta tendresse le prix de ma soumission et de mon bonheur...

— Que demandes-tu ?

— Je veux prendre une femme.

— Dans quelle tribu et dans quelle famille ?

— La femme que je recherche en mariage fait partie de ta famille.

— Nomme-la.

— C'est ton esclave Dagia.

— Dagia la chrétienne ? répliqua l'empereur en rougissant.

— Oui.

— Y songes-tu ?

— Oui.

— Où l'as-tu vue ? où lui as-tu parlé ?

— Je l'ai vue dans le Bour, à Fez, lors de son arrivée et de son départ.

— Je m'en souviens.

— Je ne lui ai jamais parlé. Mais je sais qu'elle est belle, et j'ai entendu vanter le courage et le dévouement dont elle a fait preuve lorsque tu as voulu la séparer de sa mère ; je sais encore qu'elle a cessé d'être chrétienne.

— Tu as bien compris la portée de tes sollicitations ? tu as bien examiné ton cœur ?

— Je l'aime. Allah et Mahomet ont fait naître cet amour dans mon cœur.

— Que pense Miathir de tout ceci ?

— Dagia doit épouser Mohammed, Ne vaut-il pas mieux donner une femme de ce prix à ton fils plutôt qu'à un aga ?

— Je te la donne, Mohammed ! Relève-toi, et n'oublie jamais que, en acquiesçant à tes vœux, j'ai étouffé les desirs de l'homme pour n'écouter que l'amour du père.

— Qu'Allah et Mahomet te combent de leurs bénédictions, mon père, et te rendent tout le bien que tu me fais en ce jour ! s'écria le jeune prince en se relevant.

A ces mots, l'empereur entra dans sa chambre. Il voulut demeurer seul ; et Dieu seul a pu savoir si ce prince, en accordant la chrétienne à son fils, ne sacrifia pas un dernier amour qui aurait rectifié de ses ardeurs juvéniles son âme à moitié engourdie par les premières lassitudes d'un âge avancé.

Mohammed s'enferma seul aussi dans son appartement ; mais il ne rechercha pas cette solitude pour dérober ses regrets : pareil à l'avare qui se retire dans le coin le plus secret et le plus noir de sa maison, afin de compter et de recompter son trésor, le jeune amant s'éloigna des importuns, dans la crainte qu'une voix indiscrete ne vint le troubler dans son bonheur.

Miathir courut informer mademoiselle Lanternier de la réponse de

l'empereur. La mère Lanternier tomba à la renverse en apprenant le dénouement d'une aventure dont elle ignorait le commencement. La bonne femme était, gesticulant, rendait mille actions de grâces à la sainte Vierge de Saint-Chamout, embrassait sa fille, prenait les mains de Miathir, poursuivait la négresse Baki de ses questions et bénissait le nom de la gitana Regina. Elle se réjouissait à devenir folle de bonheur. Sa fille Dagia soupirait tendrement, et en revoyant dans ses esprits l'image adorée de Mohammed, elle murmurait les noms chéris d'Allah, de Jésus, du prophète Mahomet et de Marie, reine des anges.

La félicité marche plus vite que l'adversité ; aussi sommes-nous obligés de courir pour ne pas nous laisser dépasser par les événements. Dès le lendemain matin, mademoiselle Lanternier et sa mère montaient dans un char à la coupe et aux roues pareilles à celles des chars qui portaient les moissons, aux siècles antiques, dans les plaines de l'Attique. Trois paires de bœufs tiraient ce char. L'empereur précédait et son fils marchait à côté. Une brillante suite, composée des marabouts, des agas, des kaïds, et protégée par cinq cents cavaliers berbères, rehaussait l'éclat de ce royal cortège. Dagia était belle de toute la beauté que pouvait lui donner son amour et son bonheur. La mère Lanternier ne se contenait pas, et elle sifflait entre ses dents, afin de tromper l'envie qu'elle nourrissait de chanter et de parler.

Au moment où la Dagia mettait le pied sur le seuil de la mosquée, on entendit une femme murmurer ces paroles :

— Heureuse fiancée, n'oublie pas la femme que tu as rencontrée dans la tribu de l'Oned-Za.

Mademoiselle Lanternier détourne la tête, elle aperçoit la gitana Regina qui lui tend la main. Elle s'arrête, se trouble, arrache son bracelet et le jette aux pieds de Regina. Mais le chef des chaous ramasse le bracelet. Regina se plaint. Un chaou l'éloigne à coups de bâton.

— Malheur ! trois fois malheur sur le fiancé qui m'a volé ma récompense ! murmure la gitana en fuyant devant le bâton des chaous. Tu épouses une chrétienne, Mohammed, tu succomberas par les chrétiens.

Nul ne s'inquiéta de la Regina. Seule, mademoiselle Lanternier déplorait le méchant accueil qu'on venait de lui faire ; mais elle n'osa pas se plaindre ; elle entra dans la mosquée.

Les cérémonies de la conversion et du mariage s'accomplirent dans la même journée, et le soir, en rentrant au palais, la nouvelle épouse et sa mère allèrent bah ter la maison de Sid-Mohammed-Abd-er-Rhaman, le fils aîné de l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman.

Cette union a été jusqu'à ce jour des plus fortunées. Mohammed a tant d'amour pour sa femme Dagia, qu'il est parvenu à lui faire une vie toute royale ; et si parfois le souvenir de la France vient agiter les esprits de Dagia, la jeune femme ne songe qu'à remercier Dieu du sort qu'il lui a fait en la retirant de la condition d'esclave, pour l'élever à la condition de souveraine.

Un seul nuage est venu obscurcir, pendant quelques jours, la félicité des deux époux.

Six années se sont déjà écoulées (le mariage a eu lieu vers les derniers jours de 1837, et nous touchons à l'année 1844). L'émir Abd-el-Kader fuit devant nos colonnes de Mascara, de Tiem-en et de Mostaganem. Il franchit les frontières marocaines, il se jette dans le Riff et compromet ainsi la neutralité qu'a juré d'observer l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman. Bien plus, il finit par entraîner dans sa cause le prince du Maroc, et celui-ci a promis de marcher contre l'armée française. Le maréchal Bugeaud a réuni treize mille hommes, et il a placé son camp à Lalla-Maennia.

Tout le Maroc est en mouvement. Deux corps d'armée formidables, composés chacun de quatre-vingt mille hommes se réunissent à Mekenès et à Fez. L'empereur envoie chercher à Maroc son fils Mohammed-Abd-er-Rhaman, et il lui confie le commandement en chef de cette armée. Dagia accompagne son époux à Fez : elle est enceinte de six mois ; et elle va se séparer de son époux. Que de larmes, de regrets vont lui coûter cette absence ! Mon Dieu ! allez-vous donner la victoire aux Français ? allez-vous consumer la ruine et la mort des Marocains ? Dagia n'a pas oublié sa première patrie, et si elle désire que la victoire reste à la France, elle ne peut pas, sans se noier d'une odieuse ingratitude, se rejouer du déshonneur de son mari ! Oh ! comme elle saligne de douleur, la pauvre femme ! oh ! qui peut dire ses angoisses et ses perplexités ! Mais elle ensevelit ses terreurs, elle sourit et accompagne son mari hors des remparts de Fez. Mohammed, jeune et brave, se montre radieux à la multitude qui l'entourne en le comblant de ses acclamations les plus triomphantes. Il court à la victoire, il va chasser les chrétiens de l'Afrique et venger la cause du patriotisme et de la religion contre les envahisseurs.

Le moment de la séparation est venu.

— Adieu, Dagia ; courage et amour.

— Adieu, Mohammed ; sois bien prudent ; je meurs, si tu succombes.

— Nous ne nous battons pas. Nous allons négocier avec le général français.

— Tu te battras et tu perdras la bataille, murmura d'une voix stridente une femme qui se suspendait à la bride de son cheval.

— Regina! la gitana! s'écria Dagia.

— Oui; celle qu'il a méprisée à la mosquée, le jour de ton mariage.

— Et celle qu'il a tuée en sortant de Fez, fit un des chaous en lui brûlant la cervelle d'un coup de pistolet.

La Regina tomba roide morte aux pieds du cheval. Le cavalier partit au galop, et Dagia rentra pâle et troublée dans son palais.

Et cependant elle avait dit vrai, la gitana. A Isly, Mohammed perdit

la bataille. Teize mille Français mirent en déroute cent soixante mille Marocains. Ce prince revint à Fez. Il s'attendait à être condamné à mort. Son père lui fit grâce de la vie. Il alla rejoindre sa femme à Maroc. Elle le consola de sa disgrâce, et elle combla ses vœux en donnant le jour à un fils. Depuis cette époque, mademoiselle Lanterrier et sa mère continuent de mener la vie la plus douce et la plus fortunée; et c'est ainsi que deux paysannes françaises, deux esclaves de l'émir, sont entrées dans la famille de l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman, et que l'une d'elles finira quelque jour par s'asseoir sur le trône du Maroc.

ERNEST ALBY.

FIN.

L'ALBANAISE.

PASTORALLE.



La falaise tombait à pic, et baignait sa base rocailleuse dans les flots transparents du golfe de Corinthe, un bouquet de pins couronnait le promontoire, et abritait une maison rustique contre les ardeurs du soleil, sans lui cacher le panorama gracieux et grandiose de Corinthe et de la mer Adriatique, de la plaine et des montagnes d'Albanie. Ces gradins gigantesques se développaient aux yeux, depuis la colline cultivée jusqu'au mont fièrement drapé dans ses forêts sauvages, jusqu'au pic plus sauvage encore, déchirant les nues de ses aiguilles de granit. La vue, parmi tous ces objets divers de contemplation, rencontrait dans un point de la grève, caressée par les flots mourants, la cabane tranquille et modeste d'un pêcheur. La maisonnette du promontoire, assise sur sa terrasse élevée, ne jetait pas un regard dédaigneux sur la chaumière inférieure, car une jeune fille l'habitait, et il lui semblait toujours voir la plage nue et brûlante lui envoyer le sourire gracieux du fils d'un pêcheur. Djemma disait depuis l'enfance son amour aux buissons, à l'air, aux vagues et aux montagnes. Locritzi l'avait surpris aux échos, et depuis dix ans tous deux étaient heureux de ce bonheur absorbant que Dieu a semé de préférence dans les solitudes sauvages, comme compensation à leur isolement, et pour embellir d'une joie divine et mystérieuse les rivages où le voyageur vulgaire n'aperçoit qu'ennui, silence et monotonie.

Oh! que Djemma suivait avec anxiété toutes les évolutions de la rame et des filets, du haut de la terrasse naturelle où ne retentissait que le bruissement de la vague expirante parmi le cri des grillons et des cigales. Oh! qu'elle regardait avec joie la barque glisser sur la mer azurée, à travers les rayons du soleil réfractés; et puis, quand les filets en circonférence ramenaient au rivage le butin frétilant, c'étaient des cris de joie, des battements de mains. Et Locritzi, à son tour, contemplant la silhouette gracieuse et flexible de Djemma, tranchant, pendant le jour, dans le ciel ardent, le soir dans l'azur limpide. Aussitôt que la jeune fille était délivrée des soins du ménage, elle descendait

l'escalier abrupte de roches mouvantes, qui piquaient droit sur la plage, portant l'urne de terre glaise élégamment posée sur la hanche, et enlacée dans son bras arrondi; Locritzi quittait ses filets alors, et courait, leste et joyeux, vers la fontaine à fleur de mer, à laquelle un rocher servait de réservoir et de voûte; la mousse tapissait les bords du vase naturel, les saules et les cactus achevaient de la protéger. Bientôt les deux amants échangeaient les longs regards de leur noire prune; regards ardents et doux sous leurs longs cils de jais, regards de feu que tempérant cependant la pudeur juvénile. Deux cris de joie se répondaient l'un à l'autre, Djemma descendait les derniers gradins en sautillant, Locritzi lui tendait la main, et la pressait avec ivresse; l'urne vide restait déposée près de la source, et oubliée longtemps pour de doux entretiens; on se redisait des pensées d'impatience légitime, on s'entretenait de bonheur présent, de félicités à venir; la fortune seule était oubliée dans une affaire où elle paraissait inutile; les contrariétés sérieuses, jugées impossibles, n'étaient pas même prévues; délicieuse fusion de deux âmes confiantes, qui se formulait en transports sans cesse répétés, jusqu'à ce qu'un cri parti de la barque du pêcheur, ou du promontoire du berger, vint rappeler aux amants un travail impérieux, un retour nécessaire; alors ils se quittaient sans murmurer; ils calmaient leurs regrets par la promesse d'un prompt retour à la fontaine; Djemma posait l'urne sur sa tête, l'y maintenait de son bras gracieux, grimpa la rampe, et marquait chaque pose en se retournant pour échanger un mot. Enfin elle atteignait sa maisonnette, et Locritzi, chargé de sa provision renouvelée de bonheur, retournait à sa barque et à son père.

Un jour, il était fête, Djemma reçut de Corinthe le plus gracieux des costumes albanais. Il lui venait de son père, désireux de récompenser son activité, en lui consacrant une partie du prix des laines qu'il était allé vendre à la ville. A débarrasser de tels objets, Dieu sait si les jeunes filles sont expertes! riant, fo-

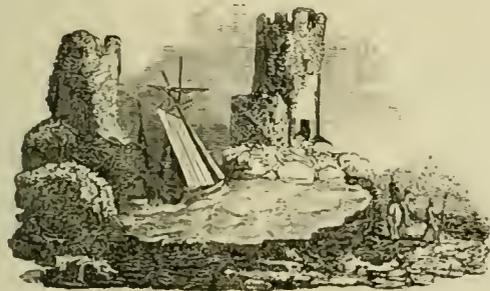
lâtrant de cette folle ivresse de l'enfance, car simplicité de mœurs retarde l'âge, et fait marcher de front l'amour et la naïveté: elle endosse son costume, et descend le promontoire en courant vers Locritzi, qu'elle appelle en battant des mains. Lui, l'a bien vite entendue, il vient à elle, et s'arrête interdit. Grand Dieu! Djemma, si simple naguère, est maintenant couverte de galons, et toute luisante de similor!...

— Oui, c'est bien moi, ouvre tes plus grands yeux, répond-elle en pirouettant sur son pied mignon. Mon bérêt, doré sur toutes les coutures, n'est-il pas bien posé sur l'oreille? Mon spencer rouge, bariolé de passementerie noire, ne dessine-t-il pas bien en cuirasse la taille de ta bonne Djemma? Le jupon blanc glacé ne prend pas mal les hanches, et les bas, lames de paillettes, suivent assez bien les contours que les brodequins n'atteignent pas.

— Oh! merveilleux! admirable! s'écria Locritzi. La femme du pacha d'Albanie ne serait rien auprès. La sultane de Constantinople, ce soleil du sérail, pâlirait devant toi! Et dire que Djemma, si belle, même sans parure, m'aime encore sous ces atours nouveaux! Ah! tu veux donc faire mourir d'envie tous les jeunes gens du canton de Corinthe.

— Peut-être. Car si ces beaux vêtements agissent sur mon amour, c'est pour l'augmenter et lui prêter le reflet de leur splendeur; si j'ai plaisir à les mettre, c'est pour te les montrer; si je les remercie de me rendre plus belle, c'est que je suis sûre de mieux te charmer.

Locritzi, au comble de l'ivresse, admirait ensemble et détails, et comme désir de toucher est inséparable du plaisir de voir pour les natures simples, il s'empara du bérêt, et le plaça bien coquettement sur sa tête. Euhardi par les applaudissements de Djemma, il prit aussi le collier de corail, la guimpe de velours, et en orna son cou. Djemma le trouva si gentil et si beau sous ces premiers emprunts de costume féminin, qu'elle donna son spencer, et en adouba son fiancé... Il fit merveille sur sa poitrine robuste! Encouragée, elle décrochète son jupon supérieur, et le roule à la taille de Locritzi. Enfin, de concession en concession, elle ne conserve que la camisole et les caleçons de toile blanche; la line fleur de sa toilette est passée à Locritzi. Quel talent inspirerait l'amour, si ce n'était celui de la parure? Artistement ajusté par sa dame d'atours, le jeune homme devient une jolie Albanaise délicieuse, fière, cambrée, admirée surtout par l'auteur de la transformation; mainte charmante espièglerie, mille câlineries délicieuses, mille intraduisibles causeries succèdent à cet échange de costume; ils s'asseyent derrière un myrte, tournent le dos à la mer, font face à la maisonnette du promontoire, et appellent la sœur de Djemma, pour admirer la métamorphose de Locritzi.



Cependant, une barque arrivait de l'Adriatique, barque à quatre rameurs en chemise, ayant pont à l'arrière, voile latine sur l'avant; barque à tournure suspecte, cachant sa marchandise et son pavillon. Les deux amants absorbés dans leur conversation, ne s'inquiètent pas de sa manœuvre. Elle approche du bord; le chef d'équipage, couché à plat ventre, dresse la tête, et explore la plage de son regard fauve et ardent. Il distingue le buisson, et d'un geste fait virer la proue vers ce point; elle touche le sable, et il s'élance sur la plage, amenant six hommes armés avec lui. Leur tromblon, leur poignard, leurs quatre pistolets à la ceinture désignent, non-seulement des Turcs, mais

des pirates. Ils avancent, protégés par un silence que le sable fin ne permet pas à leurs pas de trahir. A un cri du chef, ils entourent le buisson, et les amants passent du bonheur à l'esclavage; ils se réveillent de leur abandon joyeux, les mains garrottées par celles des pirates, et la gorge sous leurs poignards... Avec une résolution, rapide comme la pensée, ces pourvoyeurs de harems, trompés par le costume féminin de Locritzi, le prennent dans leurs bras et l'emportent; Djemma est garrottée, pour annihiler sa résistance, et on la laisse étendue sur le sable. Ses cris déchirants n'aboutissent qu'à faire hâter les pirates; ils jettent Locritzi à fond de cale, et la barque est poussée au large.

Quelle force ne donne pas le désir de sauver ce qu'on aime! Après maints efforts, Djemma parvint à rompre ses liens. Furieuse, éperdue, elle court à la mer poussant des cris d'angoisse; jetant en sanglots, sa vie, son âme. Les vagues ne l'arrêtent pas. Dominée par cette attraction que donne le courage du délire, elle passe au large, perd terre, se lance à la nage, avançant à l'aventure, et luttant contre les flots qui semblent repousser sa témérité.



— Pirates cruels! s'écriait-elle avec détresse; si vous emportez Locritzi, emportez donc aussi Djemma, et j'aurai presque la force de vous bénir.

Mais la barque fuyait toujours, ne répondant à aucune de ses douleurs, pas même par les cris de Locritzi, qui, garrotté au fond du bateau, ne pouvait pas dire adieu à son amante; Djemma nageait encore, déjà sans espoir, il est vrai; mais toujours avec la force d'un instinct qui ne raisonne pas. Bientôt l'épuisement paralyse sa surexcitation fébrile, ses bras ralentissent leur mouvement, sa tête se perd, les regards se voilent, l'eau pénètre dans l'œsophage, et alors, épouvantée du néant qui l'environne, de la séparation éternelle qui la menace, elle s'évanouit.

Dieu eut pitié de tant de dévouement; soutenue par ses jupons flottants, Djemma fut portée par les vagues qui poussaient au rivage; elle arriva sur le bord comme Moïse dans son berceau, comme le naufragé sur un débris, et alla échouer sans connaissance, sur la plage déserte. Le sang circulait encore; mais l'irrégularité du pouls, le froid général du corps, la pâleur livide de la face, n'annonçaient que trop une mort prochaine; elle se révélait dans les intervalles de l'agonie par des hallucinations funèbres, mêlées de souvenirs joyeux, de douces visions, presque aussitôt éteintes qu'apparues, dernier balancement de l'équilibre humain qui se dérange, dernière lueur de l'âme qui s'éteint dans le naufrage du corps. Djemma se sentait mourir, et elle mourait presque sans regret, car elle quittait une terre où Locritzi n'était plus, où le souvenir ne pouvait être pour elle que dérision et désespoir.

Tout à coup, cependant, elle sent son front se relever; mais, par une force étrangère, une certaine chaleur remonte au cer-

veau, mais cette chaleur est évidemment artificielle ; ses yeux se rouvrent, un visage compatissant est près du sien ; deux regards attendris suivent avec anxiété le réveil de ses regards, ce n'est pas Locritzi ; mais il y a tant de douceur dans les traits de l'étranger, tant de pitié dans ses soins, tant d'affection dans ses caresses, qu'elle se laisse revenir à la vie, à la vie qu'elle pourra employer à songer à son amant, à le pleurer ; pensée plus douce encore, à l'attendre ! Et quel cœur serait assez avide pour ne pas pouvoir alimenter cette plante impérissable, l'espoir ?

Tout prend de plus en plus la couleur de la vérité ; un homme jeune la souleve, il tient encore à la main le flacon bienfaisant qu'il lui a fait sentir, et la gourde d'où s'est échappée goutte à goutte la liqueur stimulante qui maintenant circule dans sa gorge. C'est un chasseur, il porte la longue carabine orientale en bandoulière. Djemma lui sourit tristement, il y répond par un cri de joie, et lui témoigne par un serrement de main le bonheur qu'il a de la rendre à la vie.

— Merci, ô mon sauveur ! lui dit-elle. Séparée de lui, j'avais d'abord désiré mourir ; mais qui pourrait désirer l'agonie, qui ne regretterait pas le soleil natal, la maison de son père, la plage enfin où *ils me l'ont* enlevé, mais où il peut revenir un jour. Ah ! penser à ce retour possible, n'est-ce pas s'assurer la force de vivre ?

— Pauvre fille ! dit le chasseur en l'aidant à marcher de ses deux bras, vous voilà mieux, vos forces reviennent ; mais où puis-je vous conduire ? Cette plage est déserte, et ma demeure bien éloignée !

— Mettez le comble au dévouement en me ramenant chez mon père ; notre maison est bien loin d'ici, mais avec du temps, du courage surtout, nous atteindrons le promontoire des Pins, et je vous devrai deux fois la vie.

— Ah ! je serai trop récompensé par votre reconnaissance. Si vous me devez la vie, je vous dois le moment le plus heureux de la mienne. Que de beauté sur vos traits, malgré la pâleur de la syncope ; on dirait que cette blancheur extrême vous prête une limpidité céleste.

La jeune fille s'appuya fortement à son bras ; ils cheminèrent lentement, et les derniers rayons du soleil doraient les plus hautes crêtes des montagnes d'Albanie quand ils arrivèrent au promontoire.

L'amour spontané et sans motif raisonné est une douce et puissante attraction ; il le cède cependant à l'amour né dans un transport de dévouement, et raffermi par le bonheur d'avoir dissipé une agonie et racheté une belle existence. Que la pâleur et les évanouissements d'une jeune fille sont de forts liens pour saisir un cœur généreux et exalté ! Quand l'amour envahit le cœur par l'imagination, il s'empare de tout l'homme et ne conserve plus de mesure. On se sent si puissant auprès de celle qui vous doit la vie ! En ramenant Djemma à son père, le chasseur Zotariz en était déjà là ; il aimait Djemma d'un amour contemplatif et tendre, qui pouvait admettre la temporisation, mais la violence de sa volonté ne tolérait pas l'incertitude. Cet amour ne demandait pour aliment qu'un regard, un mot de réciprocité ; sur ce seul fondement, il allait devenir inébranlable.

Des qu'il eut rendu la jeune fille à son père, la discrétion le fit s'éloigner un instant ; mais la chasse n'avait plus d'attraits pour lui ; sa demeure était à trop de distance ; il éprouvait le besoin de ramener constamment ses regards sur celle de Djemma. Errant à l'entour, il attendit avec anxiété que l'apparition du lendemain lui donnât le droit de venir revoir, sans indiscrétion, celle qu'il avait la veille arrachée à une mort certaine.

Accueilli comme un sauveur dans sa famille, il trouva la malade dans le double délire d'un amour brisé et d'une fièvre ardente. Saisi d'un désespoir communicatif, il resta près du chevet ce jour-là, le lendemain et le jour suivant encore. Djemma levait quelquefois les yeux sur lui, et le jeune homme, saisissant l'apparence d'un sourire, se rattachait à ce lit de douleur où il n'entendait la malade prononcer d'autre nom que celui d'un rival inconnu. Cependant, quel amour ne se nourrit pas d'illusions et d'espérances ! Dans les intervalles calmes et lucides, Djemma

lui tendait une main reconnaissante, le bénissait du regard, et il devenait heureux.

Chez les peuples simples, chacun connaît maints secrets pour soulager et guérir. A toutes les crises douloureuses, Zotariz opposait quelque baume, et, à chaque réveil paisible, Djemma apercevait tout d'abord son visage attendri penché sur son front.

Avec l'appui de circonstances si favorables, comment ne pas pénétrer dans un cœur, quelque meurtri qu'il soit ? Comment ne pas trouver place, je ne dis pas dans l'amour, mais dans l'amitié et l'estime. Ah ! Zotariz fut bien heureux après la guérison. Assise sur sa chaise de paille, prêtant le soleil sous la treille de pampre, Djemma lui tendait la main, pressait la sienne avec tendresse, et son regard lui envoyait des témoignages de sincère affection, que Zotariz s'exagérait et prenait pour de l'amour.

Un événement terrible, pour le cœur déjà si éprouvé de Djemma, vint encore resserrer ce lien du dévouement et de la reconnaissance. La solitude et la pauvreté ne purent mettre ce canton à l'abri du pillage, à peu près périodique dans ces contrées malheureuses. La maison du berger fut assaillie par une bande d'Albanais licenciés, et Djemma vit se renouveler, sur une échelle plus grande encore, les brutales violences qui lui avaient ravi Locritzi ; enlevée par un de ces bandits, elle allait porter ses larmes dans quelque harem, quand Zotariz, cou afit à son secours, tendit le ravisseur d'un coup de carabine, lui arracha Djemma et l'emporta à son tour, mais pour la délivrer. Là dut se borner, hélas ! l'intervention du courageux jeune homme. La maison de Djemma fut brûlée sous ses yeux, son père égorgé, et son jeune frère et sa sœur, emportés comme excellente marchandise, allèrent garnir le marché des esclaves.

Ainsi, à peine convalescente d'un coup affreux, Djemma éprouvait la dernière des misères. Que fallut-il pour qu'elle ne succombât pas sous ce nouveau malheur ? Le souvenir de Locritzi, l'espérance de le revoir, surtout le dévouement sans bornes de Zotariz, qui semblait suivre les progrès du désespoir de Djemma, et grandir avec eux.

Alfaïble par ces longues épreuves, la jeune fille n'était plus capable de prévenir la faim, de se chercher un asile ; immobile sur les ruines de sa maison, elle y aurait bientôt terminé ses malheurs. Mais Zotariz prit sa main, elle se laissa entraîner sans réflexion, obéissant pour ainsi dire à la pente naturelle qui nous retient à la vie à notre insu ; et Zotariz la conduisit dans sa demeure. C'était une chartreuse carrée bâtie en pierre blanche, couverte en terrasse, et ombragée de palmiers et de pins. L'aridité de la colline pierreuse qui lui servait de socle n'était interrompue que par quelques bouquets de laurier-rose, de cactus ou d'olivier rabougri. En arrivant sur le seuil, Djemma fit un mouvement en arrière ; l'honnêteté lui révélait tout à coup ce qu'avait d'étrange son refuge chez Zotariz.

— Moi, chez vous ! dit-elle, moi, la fiancée de Locritzi !..

— Mais je suis Zotariz ; ma maison est la seule où vous puissiez trouver un asile, et je suis fier d'ajouter, tendresse, respect et dévouement !.. dit le jeune chasseur en cherchant à la calmer.

— Ah ! respect et dévouement sont des sentiments que je vous rends aussi, répondit-elle ; je ne pourrais vous les refuser sans ingratitude, et la reconnaissance a pris aujourd'hui dans mon cœur la place qu'y occupait autrefois l'amour ; mais, vivre sous votre toit ! le soin de mon honneur, le soin de votre dignité me l'interdisent.

— Vous m'enlevez la force de vous désapprouver ; je vous rends l'habitation que vous avez perdue sans vous y imposer un hôte dont la présence vous blesse. Un bosquet sous le ciel peut me servir d'abri. Cette maison devient exclusivement la vôtre, je ne m'y présenterai qu'à l'heure où vous m'en donnerez l'autorisation.

Djemma s'arrêta tout émue ; tant de générosité faisait palpiter son cœur ; elle voulut refuser ; mais Zotariz menaça de disparaître pour toujours, et la jeune fille ne put que s'agenouiller en action de grâce... Elle entra dans la maison, Zota-

riz lui en indiqua les pièces, les meubles, les ustensiles; il lui baisa la main, et alla passer la nuit à quelque distance dans un épais bosquet d'orangers.

Cette soirée, le lendemain, et bien d'autres jours encore, furent employés par Djemma à songer à Loerizi, par Zotariz à peser ses chances d'un mariage prochain. Et comment n'aurait-il pas espéré ce dévouement? Djemma lui témoignait tant de reconnaissance, elle souriait à son approche avec tant de candeur. La sévère raison enfin lui disait assez que Djemma n'avait que lui au monde pour la nourrir et la protéger, et cette considération devenait péremptoire; Zotariz s'enhardit et ne pouvait plus résister au besoin d'éclaircir sa position; il entraîna Djemma sur un promontoire d'où le regard embrassait les montagnes et la mer. La jeune fille étudiait son émotion extraordinaire avec anxiété, il la sortit bientôt de toute incertitude.

— Djemma! lui dit-il, ces mers, ces plaines, ces montagnes, ont suivi tous mes mouvements; Dieu a pénétré du haut du ciel les pensées secrètes de mon âme. Demandez à Dieu, à la mer, aux montagnes, si toute ma vie n'a pas été à vous, depuis que je vous rencontrais inanimée sur la plage? Demandez-leur si la réponse que j'attends de vous ne doit pas porter l'arrêt de mon bonheur ou de ma mort.

— Zotariz! ô ciel! que veulent vos regards perçants, vos paroles brûlantes? s'écria Djemma avec effroi.

— Obtenir un aveu d'amour qui assure ma félicité et le triomphe de mon orgueil, car la beauté vous a rendue reine de la Grèce.

Djemma avait depuis quelques jours prévu et redouté ces aveux.

— Zotariz, répondit-il, avec un calme qui pouvait laisser entrevoir également l'adhésion et le refus, les fleurs sont les interprètes de la nature; l'hiver a tué les pâquerettes, attendez que le printemps les ranime et me permette de les consulter.

Zotariz, frappé au cœur, mais résigné, promit d'attendre, et ne renouvela ses instances qu'à la naissance des marguerites. Djemma n'avait pas distingué leur retour, tant elle était occupée à regarder si la mer ne lui rapportait pas l'amant qu'elle lui avait ravi.

— Zotariz, dit-elle, il ne me suffit pas de consulter les pâquerettes; le fruit du grenadier exprime, par la disposition de ses casiers, un langage que les cœurs prudents interrogent avant de s'engager. Attendez la maturité des grenades.

Zotariz se soumit encore, murmurant à demi, et Djemma regarda l'horizon bleu du golfe de Corinthe, laissant naître, grandir, mûrir les fruits des grenadiers.

— Les grenades ont acquis tout leur développement, lui dit un jour Zotariz, n'ont-elles pas instruit votre cœur de la réponse qu'il doit me faire.

Djemma avait les yeux fixés sur la mer.

— Zotariz! s'écria-t-elle avec exaltation, ne voyez-vous pas un homme lutter contre les vagues qui l'éloignent du rivage?

— Et ne voyez-vous pas aussi mon cœur soulever ma poitrine, et vous demander grâce de vos retards.

— Zotariz, il bat les flots de ses bras et de ses pieds alternatifs, il avance vers la plage!... dit la jeune fille en considérant le nageur dans une attitude inspirée.

— Djemma! tout ce que j'ai souffert ne peut se comprendre. Est-ce dont le désespoir que vous réservez à mon dévouement.

Et Djemma, la pensée toujours attachée sur la mer poursuivait sans l'entendre.

— Zotariz, il triomphe, il dompte les dernières vagues; si c'était lui Zotariz, si c'était lui!

Et sans plus attendre, elle s'élança vers le rivage, et Zotariz la vit se jeter dans les bras du nageur. Leurs cris de joie, portés par la brise, leurs étreintes ineffables, tourmentaient l'amant délaissé.

— Ingrate! bulbutia-t-il avec jalousie; barbare, qui frappes du poignard l'homme qui te sauva trois fois la vie, dois-je l'accabler de reproches éclatants ou me venger dans le silence?

Il s'exagérait l'injustice de Djemma; l'amour ne la rendait pas insensible au long dévouement qu'il lui avait montré quoique absorbée dans le bonheur de retrouver son amant; elle se rappelait encore Zotariz, et s'empressait de le lui conduire comme on présente un fiancé à un frère, à un ami... Pendant qu'ils remontaient la grève, en tenant leurs bras entrelacés, Loerizi raconte son transport à Constantinople, son évasion du marche des esclaves, sa fuite sur une galère vénitienne, enfin son naufrage récent au cap, où tout l'équipage avait péri. Mais il pensait à Djemma, à sa cabane; il était bon nageur. Quelle tempête aurait pu l'empêcher d'aborder, auprès de tout ce qu'il aimait. A ce moment, ils rejoignent Zotariz, qui les attendait immobile et pétrifié sur le promontoire.

— Zotariz, s'écrie la jeune fille, persuadée que l'univers entier doit partager sa joie, voici celui qui a fait ma félicité depuis l'âge où le cœur s'éveille, jusqu'au jour où les pirates me l'ont ravi. Acceptez-le comme un frère, et vous Loerizi, accueillez Zotariz comme mon sauveur; mettez le comble à mon ravissement en vous jetant dans les bras l'un de l'autre, moi, je vais chercher des aliments, des boissons bienfaisantes pour réparer les longues fatigues de Loerizi.

Elle s'éloigne, Loerizi et Zotariz demeurent face à face, la tête haute, le regard altier et soupçonneux. La jalousie avait lentement gagné le cœur de Zotariz; Loerizi la sentait envahir le sien avec toute la violence de l'imprévu; ils s'explorèrent quelques instants en silence, Loerizi fit enfin irruption par ces mots:

— J'ai brisé mes fers, affronté les tempêtes, surmonté les naufrages; maintenant rendu à ma patrie, est-ce encore une tempête qui m'attend, un écueil qui me menace. Homme, comment avez-vous connu Djemma?

— Si votre pensée est irrésolue, la mienne ne l'est guère, répondit Zotariz, le regard enflammé; en voyant Djemma courir haletante vers un naufragé j'ai découvert un rival; nous voici marchant de front sur un sentier étroit et roide, où l'homme de cœur ne tolère ni confident ni ami. L'amour de Djemma est aussi la conquête que j'ambitionne, et la mort seule, ajoute-t-il en portant la main à son poignard, pourra m'y faire renoncer.

— Toi, son amant! s'écria Loerizi avec fureur. O ciel! suis-je trahi par une infidèle ou bravé par un audacieux?

— Silence, Djemma revient, c'est à elle qu'il appartient de juger notre cause et la sienne.

La jeune fille approchait lestement et joyeuse, portant un panier de fruits et un baon de vin. Elle croyait retrouver les jeunes gens les mains jointes comme deux amis; leur attitude irritée, leurs yeux flamboyants, lui arrachèrent un cri d'effroi.

Loerizi lui saisit le bras d'un air inquisitorial et sombre.

— Djemma, j'ai supporté toutes les douleurs de l'absence, toutes les tortures de l'esclavage, parce que votre amour me soutenait. A mon retour, est-ce la trahison que je retrouve, ét dois-je regretter de n'avoir pas été englouti dans les flots?

— O ciel! que cache ce regard que je n'avais jamais vu? Vous trahir Loerizi! étouffer ma propre joie, me charger d'un crime inexpiable?...

— Tu sais si je t'aime! Tous les jours de ma vie déroulés dans leurs profondeurs les plus secrètes, te diraient si jamais j'eus d'autre pensée que celle de t'appartenir. Dieu m'a prêté ses miracles pour te rejoindre, et l'enfer me fait trouver à tes pieds un rival qui me dispute ton amour.

— Un rival! fit Djemma avec un cri stupéfait. Zotariz prit la parole avec la solennelle fierté de l'Orient.

— Oui, dit-il, un rival qui met sa gloire à te plaire, son bonheur à te posséder, non par la force, j'ai dédaigné d'employer ce moyen, mais par la libre volonté du cœur.

— Tu l'entends, Djemma! c'est ta foi qu'on veut faire parjurer, amitié d'enfance, feux ardents de la jeunesse, périrez-vous en un jour ou serez-vous immortels?

— Immortels! immortels! s'écria la jeune fille en se jetant dans ses bras. Nous n'avions monté que les deux gradins de la

tendresse, celui d'amis, celui d'amants; je viens te prier de monter le troisième, en étant mon époux...

— Femme ingrâte et cruelle! est-ce ainsi que tu foules mes droits! s'écria Zotariz en fureur.

— Vos droits, grand Dieu! repartit Djemma interdite.

— Oserais-tu bien les méconnaître en face de cette plage où je te relevai mourante, de ce promontoire où l'on ne voit plus que les ruines de ta demeure renversée par les brigands? Djemma, je ne t'ai jusqu'ici découvert mon amour que par des bienfaits, apprends quels ont été les tourments d'une longue attente... Chasseur par passion, et assez riche pour suivre mes caprices, je devais épouser la fille du klephte Bolariz. Des bijoux, des trésors, de grands domaines concouraient, avec la puissance et la considération, à faire de cette fière beauté le parti le plus brillant de la Grèce. Elle m'aimait, je me contentais de l'estimer, et j'allais devenir, par sa main, roi souverain de ces montagnes; mais je te rencontrai évanouie sur le sable. Mon cœur reçut de tes yeux mourants une étincelle miraculeuse qui consuma mon passé, transforma le présent, et me fit ton esclave; depuis lors, mon existence se confondit avec la tienne pour la vie et pour la mort. Deux arbrisseaux qui entrelacent leur tronc, se pressent et se confondent en grandissant, ne sont pas plus inséparablement liés l'un à l'autre. Djemma, cette vie qui te permet de revoir Locritzi, tu m'en es redevable; cette maison où tu l'as reçu, c'est moi qui te la donnai; cette liberté, arrachée aux Albanais, destructeurs de ta famille, tu la dois à mon courage. Tu n'as rien en toi qui ne dépende de Zotariz; et maintenant, tu m'enlèverais tout pour le donner à cet oisif heureux qui n'a d'autre mérite que de s'être laissé aimer?... »

La jeune fille, qui sentait vibrer la reconnaissance, prêtait une oreille plus attentive, et voulait repousser l'accusation d'ingratitude... Locritzi la prévint.

— Et depuis quand, dit-il à son adversaire, les bienfaits d'un étranger doivent-ils ébranler un amour né avec l'enfance, béni par nos pères, consacré par quinze ans de soupirs et des serments.

— Et qui osera condamner celui qui a rendu la vie à céder le pas à l'homme qui n'a fait que jeter à la jeune fille quelques regards intéressés? reprit Zotariz.

Et tous les deux se menaçaient déjà de ce coup d'œil que l'on ne retrouve que sous les fronts cuivrés du Midi, et Djemma, désespérée, remplissait ses yeux de larmes suppliantes.

— Le cœur est toute la femme, s'écria Locritzi, en saisissant Djemma. Celle-ci est toute à moi depuis que son cœur me promet son amour.

— L'exil a tout rompu! reprit Zotariz; sans moi, tu n'aurais retrouvé sur la plage qu'un cadavre!

— Quelque étendue que soit la reconnaissance, elle ne commande que respect et dévouement, repartit Locritzi; à l'amour seul appartient l'amour; Zotariz, va chasser le chamois dans tes montagnes.

— Un congé insultant! et vous le sanctionnez, madame? s'écria Zotariz en dégainant son poignard.

— Ciel! m'avez-vous rendu la vie pour me l'arracher plus tard, en poignardant celui que j'aime?

— Que vous aimez! répondit Zotariz avec une douloureuse tristesse. C'est donc la mort que vous donnez à froid à celui qui vous rendit la lumière. Djemma, j'aurais cru du moins à votre pitié! Il ne vous souvient plus de ces regards inquiets attachés sur votre lit d'agonie, et qui exhalaient ma vie pour la faire passer en vous? Il ne vous souvient plus de cet incendie, de ce massacre où votre père trouva la mort, et votre sœur la captivité? Ah! maintenant que vous êtes libre, faut-il que j'en sois réduit à rappeler les droits du libérateur? Venez sur les cendres de votre demeure consommer la trahison qui me devone à la torture des amants tendres et méconnus.

— Mais la trahison implique une promesse oubliée; je ne vous promis que respect, dévouement, et ces deux sentiments ne survivront jamais de mon cœur.

— Ah! plutôt la haine qu'une pitié dédaigneuse. C'est votre

dernier? mot ajouta-t-il d'un air sombre et concentré. Eh bien, ce n'est plus à vous que j'en appelle... Madame, n'espérez pas m'attendrir par le mot respect, qui n'est pour moi qu'une dérision; votre bonheur avec un autre m'indigerait un trop affreux supplice. Locritzi, s'écria-t-il avec le regard jaloux de klephte indompté, aux armes! et que l'un de nous célèbre sa vengeance ou son amour sur le cadavre d'un rival.

— Vengeance! ah! j'en suis altéré! repartit Locritzi en repoussant Djemma pour brandir son poignard.

— Vous menacer, grand Dieu! mourir l'un par la main de l'autre! s'écria Djemma désespérée; et elle semblait vouloir leur imposer par l'autorité de son regard. Locritzi, jetez ce poignard, et que Zotariz soit votre frère; vous savez tout ce que je lui dois.

— Qu'il s'éloigne, et qu'il place les mers entre nous, répondit l'amant impétueux.

— Zotariz, soyez satisfait de mon respect et de ma reconnaissance, dit la jeune fille; laissez-moi réserver l'amour au malheureux à qui j'appartiens depuis l'enfance, et qui a tant souffert.

— Ah! c'est là le tableau auquel on condamne mon amour repousse? s'écria Zotariz. Mets-toi en défense, Locritzi, dans un instant je la verrai seule, ou la mort m'aura soustrait à tous les supplices.

— Arrêtez, malheureux! s'écria Djemma en les séparant; si vous connaissiez ma résolution, vous ne vous promettrez pas ainsi la mort l'un à l'autre... Zotariz! pitié pour Locritzi: écoutez cette supplication dernière.

— Ah! c'est trop jouer avec ma patience.

— Locritzi, pitié pour Zotariz! poursuivit la jeune fille.

— Cessez vos prières, je croirais qu'elles cachent la trahison.

— Réjouissez vous donc tous les deux, vous ne serez ni trahis ni méconnus, s'écria Djemma avec une sorte de délire.

A ces mots, se tournant à l'écart, elle prit un flacon suspendu à sa ceinture, et le déroba à leurs regards; puis, revenant à eux, belle de calme et de dignité, elle leur dit avec émotion:

— Unie à l'un par l'amour le plus tendre, à l'autre par la reconnaissance la plus vive, je voulais vivre près de vous de la céleste vie d'amie et d'épouse; vous ne me présentez que haine et menaces sanguinaires; vous me condamnez à voir périr ce que j'adore le plus ou ce que j'estime le mieux. Mon cœur, pressé entre ces deux affections, se refuse au sacrifice, et, plus fort que vos fureurs, il saura n'être ni parjure ni ingrat.

Et sa tendresse s'exhalait en paroles héroïques, en regards baignés de pleurs, un mélange d'amour et de sentiment fraternel lui donnait le front expiré d'un martyr.

— Oui, je voulais vous unir comme frères, et pour obtenir cette alliance, j'aurais renoncé à l'hymen, satisfaite de vivre entre celui à qui je dois le bonheur, et celui à qui je dois la vie; Dieu est témoin que vous le refusez; vous persistez à vous arracher les entrailles; l'amour aveugle a trop souvent changé les hommes en bêtes féroces. Ces fureurs ne se renouvelleront pas pour Djemma. Vivez Locritzi, vivez Zotariz; si de funestes prétentions vous ont armés l'un contre l'autre, peut-être la communauté des douleurs vous unira-t-elle d'amitié sur un tombeau.

— Un tombeau! balbutièrent-ils tous les deux en la considérant étonnés.

— Oui, un tombeau. C'est le seul repos que vous ayez laissé à Djemma; car elle n'a pas le courage barbare de sacrifier l'amour à la reconnaissance, ni la reconnaissance à l'amour.

— O ciel! que voulez-vous dire?... »

— Regardez mon visage, sa pâleur ne vous explique-t-elle pas ma pensée?

Zotariz et Locritzi se sentirent sillonnés par les frissons.

— Djemma, dissipez nos cruelles angoisses...

— Il faut donc que je me répète encore; ne pouvant vous tenir unis autour de moi, je n'ai pas voulu être un objet de discorde et de crime. Ma mère avait attaché un flacon à ma ceinture pour me soustraire aux périls que je ne pourrais conjurer,

j'ai cru le moment venu de m'en servir; vous avez pu me voir le vider d'un seul trait.

— Grand Dieu, c'était du poison!...

— Dites un moyen de pacifier ceux que j'aime presque également, mais à des titres divers... et leur tendant la main à l'un et à l'autre, elle ajouta : Loeritzi, vous aimerez Zotariz qui me sauva de la mort et m'arracha aux Albanais. Zotariz, vous aimerez mon ami d'enfance que je vous recommande, vous l'aimerez, ne fût-ce que par pitié, ma mort va le rendre si malheureux!...

Les deux rivaux se considéraient stupéfaits et glacés, Djemma chancelait, ses yeux perdaient leur vivacité, mais conservaient encore en s'éteignant leur ineffable tendresse. Les deux rivaux la soutinrent dans leurs bras; elle leur partagea un dernier

regard, et son corps, déjà sans vie, descendit doucement sur le gazon...

Qui pourra comprendre le désespoir des deux amants; les yeux attachés sur le cadavre, ils restèrent longtemps muets, se refusant à croire à un malheur si grand, à un héroïsme si surhumain. Des larmes mondaient leurs joues, et coulaient sur celles de la généreuse jeune fille. Le soir, à l'heure où la lune blanchissait la montagne et dorait le golfe de Corinthe, leurs bras se réunirent pieusement pour porter le cadavre sous les cyprès voisins, leurs mains se réunirent pour lui creuser un tombeau, et des ce jour, fidèles à la dernière prière de Djemma, ils restèrent unis pour pleurer celle qu'ils avaient aimée, et donner à l'ombre la paix qu'ils avaient refusée à la femme.

CENAC MONCANT.



QUI VIVE.



I.

La victoire de Fleurus venait de rendre la Belgique à la France. Les armées coalisées, chassées du sol français, avaient été forcées de porter le théâtre de la guerre sur le territoire ennemi. Vers la fin de septembre 1794, le général Kleber, commandant la gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, avait investi Maëstricht qui comptait une garnison de 9,000 hommes, et qui menaçait de résister longtemps aux troupes républicaines. Au commencement de novembre, Kleber apprend que les Autrichiens se sont retranchés en deçà de la rivière de la Roër, dont les eaux, grossies par les pluies continuelles du mois de septembre, deviennent chaque jour un rempart plus formidable. Le général n'hésite pas, il laisse devant Maëstricht 15,000 hommes, et, avec le reste de ses troupes, il gagne à marches forcées les rives de la Roër où il établit son camp presque en face des retranchements ennemis.

Les Autrichiens contemplant étonnés ce corps d'armée que les privations ont épuisé, mais dont rien n'égale l'audace et le courage, si ce n'est la misère et le dénûment; la brise leur apporte les joyeux refrains, les chants patriotiques de ces soldats en haillons, sans souliers, souvent sans pain, que la nécessité rend intrépides, et qui, coujants dans l'étoile de la France, attendent patiemment des temps meilleurs. Ils admirent sans le comprendre ce patriotisme national qui les conduit en avant et les mène sans cesse à la victoire, et ils écou-

tent en tremblant les hymnes à la patrie que les Français chantent en chœur, et qui tant de fois déjà ont signalé leur triomphe.

Le découragement avait gagné l'armée autrichienne, la démoralisation avait envahi les hordes stipendiées pour lesquelles l'héroïsme et patrie n'étaient que les vains synonymes de devoir et de repos. Tout était triste et morne dans le camp ennemi. La joie et l'enthousiasme éclataient au milieu du camp français. Les soldats avaient abondance de pain et de vin pour deux jours; on avait rançonné le pays, que leur fallait-il de plus?

Donc le détachement français bivouaquait en attendant le soleil du lendemain qui devait éclairer un jour de bataille. De tous côtés des groupes de soldats s'étaient formés, des tables s'étaient improvisées comme par enchantement, on eût dit que le génie guerrier de la France avait d'un coup de sa baguette magique fait sortir de terre des sièges, des feux et des cantines. L'armée française buvait, jouait et chantait en espérance de l'ennemi.

Il était dix heures du soir; peu à peu les mille bruits du bivac répétés par les échos d'alentour s'éteignaient comme les mille lumières qui scintillaient de loin en loin sur l'ombre immense projetée par cette masse d'hommes et de choses qui composent un camp ou une halte militaire. Pourtant quelques feux brûlaient encore çà et là, et les rires de quelques buveurs retentissaient de temps en temps sous les tentes des cantines.

Pas une étoile ne brillait au firmament, et le disque de la

lune n'apparaissait à de rares intervalles derrière les nuages noirs qui la voilaient que comme la lueur blafarde d'une lanterne à travers la corne opaque qui l'entoure.

D'heure en heure des rondes silencieuses parcouraient le camp et enlevaient aux tables et aux terres les buveurs attardés. La discipline militaire, alors si rigide, si ponctuelle, semblait s'être relâchée ce soir-là. Il est vrai que ces hommes qui buvaient et riaient à cette heure devaient, selon toute apparence, combattre le lendemain, et qu'aux chants et à la gaieté de la nuit, succéderaient peut-être bientôt les gémissements de la douleur, les souffrances des blessés et l'agonie des mourants.

On riait donc et on buvait encore à dix heures dans le camp français. Et pour entendre les éclats joyeux et se convaincre de l'insouciance martiale des enfants de la république à la veille d'un danger, il eût suffi de pénétrer dans une des cantines établies à l'extrémité de la position occupée par les Français, où plusieurs hommes attablés jouaient aux cartes ou aux dés, et tenaient encore tête à quelques pots de vin et de bière déjà à moitié vidés.

— Parbleu, conscrit, disait à un tout jeune homme assis en face de lui sur un tronc d'arbre équarri pour la circonstance, un vieux sergent dont les chevrons et la mou-tache grise attestaient les longs et bons services, tu joues de bonheur. Tu t'ennuyais devant Maëstricht à te croiser les bras sous les murailles des Hollandais, et voilà que le général te fait faire avec nous un petit voyage d'agrément jusqu'à la Roër, pour te jeter dans les bras de nos bons amis les Kinserslicks avec qui tu noueras sans doute connaissance demain. — De plus, je te fais l'honneur de te proposer une partie d'écarté que tu gagnes avec le même bonheur; je demande ma revanche, tu regagnes, et voici la belle, petit, que tu as l'air de vouloir me gagner aussi. C'est trop de libertés à la fois, sais-tu bien, petit?... Coupe... As-tu du cœur?

— Tu le verras demain, s'écria spontanément le jeune conscrit en se levant de son siège.

— Est-ce qu'une demande comme ça se demande, reprit le vieux sergent en riant aux éclats; tu fais des calembours, farceur; je pose du cœur, et j'en demande, voilà tout!... As-tu du cœur?

— Non, non, dit le conscrit un peu confus des rires bruyants que sa méprise avait fait naître autour de lui, je coupe, et atou.

— Pique, mon garçon; as-tu du pique? au moins cette fois ne fais pas d'amphibologie, petit.

— Atou, et je recoupe. — C'est pour moi.

— Gagné encore. — Je tiens ce que j'ai dit, conscrit, la chance te protège, et si Mars, comme dit notre lieutenant, t'est aussi favorable que la Fortune, il est probable que demain tu noirciras tes épaulettes neuves. En attendant, vidons ce pot de vin, ça me consolera d'avoir été rasé ce soir.

Et les deux joueurs se mirent à boire.

Le vétérân était devenu silencieux. Une pensée pénible semblait s'être emparée de son esprit, son front se rembrunit, et un nuage de tristesse vint assombrir son visage. Puis ses yeux, en s'arrêtant sur le jeune homme placé près de lui, prirent une expression singulière de douceur et d'attendrissement. On eût dit qu'il cherchait à analyser un à un tous les traits de cette figure juvénile, et que cette contemplation lui rappelait un souvenir un lui inspirait un regret.

Cet examen, qui l'absorbait tout entier, dura assez longtemps pour impatienter celui qui en était l'objet.

— Sergent, dit-il avec une expression de mauvaise humeur qu'il ne cherchait pas à dissimuler tu me regardes depuis une heure comme une bête curieuse ou une procession de l'ex-fête-Dieu. Ma figure a-t-elle donc quelque chose d'extraordinaire?

— Ah! pardon, petit, reprit le sergent arraché tout à coup à sa rêverie; non! non! ta figure n'a rien d'extraordinaire; mais vois-tu, ta fierté de tout à l'heure l'a gagné mon amitié, et je te regarde, parce que tu es jeune, parce que tu dois être fier et courageux, parce qu'enfin tu as de l'avenir. De l'avenir, entends-tu? Ce que je n'ai plus, moi. — Ce n'est pas de l'envie

au moins, conscrit, c'est de l'intérêt, — un peu de regret, si tu veux.

— De regret! répéta le soldat.

— Eh! oui, de regret. Je me rappelle le temps où j'avais ton âge; j'étais solide aussi, vois-tu, conscrit; — mais à présent je ne suis plus bon à rien qu'à faire encore un petit peu le coup de fusil, et à apprendre aux jeunes à le faire. — Tandis que là-dedans, dit-il en s'animant, et en serrant le bras du jeune homme, il y a du sang de vingt ans, de la force, du feu, mille baïonnettes! — Ça, au contraire, ajouta-t-il en montrant ses bras, ça a servi, ça a fait son temps, c'est usé. Ça attend les Invalides. — Encore un peu, et les autres m'appelleront vieille culotte de peau. — Au lieu que toi, petit, si tu veux, c'est moi qui te le dis, tu parviendras. Tu es jeune, tu es fier, tu es brave, j'en suis sûr, et tu ne porteras pas longtemps le fusil de la *municipion* sur ton épaule.

Le conscrit était ému. — Merci, sergent, merci, s'écria-t-il en prenant la main du vétérân, puissiez-vous dire vrai. Pour moi, si je réussis, je n'oublierai jamais que c'est le sergent Lagrange qui, le premier, m'a prêté ma fortune militaire. — Je n'ai ni parent ni ami, voulez-vous être le mien?

— De tout cœur, petit! fit le vieux soldat, en serrant à la briser la main que lui tendait le jeune homme.

Puis, se tournant vers une cantinière qui dormait dans un coin de la hutte enveloppée dans une peau de mouton, et tenant dans ses bras un enfant de dix ou douze ans. — En revanche, ajouta-t-il, si je prends trop tôt ma feuille de route pour le grand voyage, et que ma prédiction se réalise, promets-moi d'aimer et de protéger cette brave et digne femme qui dort là-bas avec cet enfant qui me touche de près. Car, moi parti, il ne leur restera plus personne.

— Je le jure!

— Ah! c'est que vois-tu, celle-là m'a suivi partout; c'est tin brave et digne femme que Catherine, brave jusqu'aux dents, bonne jusqu'au bout des cheveux. — Ma pauvre Catherine! Et le petit! c'est déjà méchant comme un boulet de vingt-quatre. — Mais voilà que je m'attendris et que je m'attriste. — Buvois, corbleu, — le vin chassera les idées noires.

— Buvois, sergent, aussi bien je n'ai pas longtemps à rester avec toi, mon tour de faction est pour minuit, et il n'en est pas loin.

Le vétérân versa successivement plusieurs rasades.

Le conscrit vidait son verre chaque fois que le sergent le remplissait.

Or il arriva que lorsque minuit vint, et que le conscrit partit pour aller à son poste, la tête animée, le cerveau brûlant, le cœur plein d'espérance, ses jambes le soutenaient à peine.

Les paroles du sergent et le vin de la cantine l'avaient enivré.

Toutefois, il fut assez maître de lui pour gagner avec ses camarades le poste d'avant-garde, où on le conduisit près de la rivière, sans que personne s'aperçût de son état.

Seule, une femme avait tout deviné. C'était Catherine qui avait entendu la fin de la conversation du sergent Lagrange et du conscrit, et qui, depuis ce moment, n'avait pas perdu de vue ce dernier.

Quand il fut sorti de la cantine, où Lagrange s'était endormi sur la table, Catherine entourra, avec un soin extrême, le petit César dans la couverture qu'elle partageait avec lui; elle le plaça dans l'endroit le plus commode qui fût sous ce toit improvisé; puis, jetant un regard de tendresse et d'amour maternel à son enfant, elle sortit aussi de la cantine.

Le jeune soldat avait bravement gagné son poste. Mais, le grand air de la nuit acheva complètement ce que le vin du bivac avait déjà bien avancé. — Les artères du front lui battirent si fort, qu'il lui sembla entendre autour de lui les décharges de mousqueterie de toute l'armée; une chaleur subite lui monta au visage, comme si un baril de poudre eût éclaté tout près de lui; puis cette chaleur passa tout à coup, et un frisson glacial le saisit depuis le bout des cheveux jusqu'au bout des doigts, et à la plante des pieds; son fusil tremblait dans ses mains, et il lui fallut s'appuyer, pour se soutenir, sur cette arme qu'il

devalt garder et soutenir sans cesse. Alors il se passa quelque chose d'étrange, d'impossible à décrire.

Des cavaliers de feu couraient autour de lui sans toucher la terre, se combattant les uns les autres, en se jetant des flammes qui l'éblouissaient; puis il vit la rivière, qui coulait à cinquante pas de lui, rougir, rougir, jusqu'à devenir couleur de sang, et des hommes blessés, tombant dans les flots, rougissaient encore ces flots du sang qui coulait de leurs blessures. Alors ce fut en vain que ses mains étreignirent l'arme qui le soutenait. Puis, au milieu de ces flots, il lui sembla voir une barque et des uniformes autrichiens; il voulut armer son fusil, faire feu, mais la force lui manqua, et le bruit d'un fer et d'un corps tombant ensemble, résonna au loin, en passant dans les grandes herbes qui bordaient le fleuve.

Tout devint silence.

Ce silence dura quelques minutes.

Tout à coup, une voix se fit entendre, une voix ferme, mais claire, et qui semblait poussée par une femme :

Qui vive?

Le bruit d'un coup de feu retentit, que le vent emporta vers la rivière; d'autres coups de feu répondirent; puis, un cri immense, solennel, terrible; cri répété par mille voix humaines : *Aux armes!*

Ceci partait du camp français.

En une minute le corps d'armée entier était sur pied. Le général était à cheval à la tête de ses soldats.

Deux heures après plus de cent prisonniers autrichiens étaient gardés à vue dans une chaumière délabrée, voisine de la tente occupée par le général en chef.

Les Autrichiens avaient, à la faveur de la nuit et de l'obscurité, tenté de surprendre l'armée française en passant la rivière, ils espéraient tomber à l'improviste sur le camp endormi. Cette tentative avait échoué, grâce au coup de feu qui avait donné l'alarme.

Deux heures après, aussi, à l'ambulance, une femme, une vivandière, Catherine, posait le premier appareil sur une blessure assez grave qu'avait reçue un jeune conscrit de l'armée.

Ce conscrit, qui avait averti le camp, par un coup de feu, de la tentative des Autrichiens, avait été frappé à l'épaule d'une des balles ennemies qui avaient répondu à la sienne.

Ce soldat était celui à qui le père Lagrange promettait, quelques heures avant, un brillant avenir militaire.

La prédiction du vieux sergent commençait à s'accomplir.

Le lendemain, le général en chef décernait au jeune Dieu-donné Rimbaud un mousquet d'honneur, pour sa belle conduite dans la nuit du 4 novembre 1794.

Lorsqu'on annonça cette nouvelle au blessé, le délire l'avait quitté depuis la veille : il se leva sur son seant; ses yeux devinrent fixes et hagards :

— Cette récompense, s'écria-t-il, dites au général que je ne l'ai pas méritée!... Ce cri d'alarme! l'entendez-vous? qui vive?...

La voix expira sur ses lèvres.

— Pauvre jeune homme! dit vivement Catherine la vivandière, qui ne l'avait pas quitté, voilà son délire qui le reprend.

JULÉS BORDOT.

(A continuer.)

GRETCHEN

Wandenbroecke ne pouvait l'aider, et se contentait de marcher dans le sillon creusé par son maître, en murmurant :

— Ah! si j'apercevais l'ami Pourbus!...

Tous deux recueillaient mille injures, puis les conversations reprenaient leur cours un moment interrompu.

Quelques lambeaux de phrases arrivaient cependant jusqu'aux oreilles de Maetsyns écumant et furieux.

— Par ici, par ici, cria-t-on d'un groupe de jeunes filles... Elle viendra du côté des quais.

— Allons donc, compère Knipps! grommelait la voix du bossen du Hanap de Flandre. Hâtez-vous, si vous voulez la voir... Elle est si belle avec sa couronne blanche sur ses cheveux plus blonds que la bière de Louvain!

— Sa robe est toute en dentelles de Malines, disait une Anversoise.

— Elle a des diamants qui brillent comme des étoiles! répondait une autre.

— C'est la noce la plus belle, c'est la mariée la plus jolie qui se soit jamais vue! murmurait-on de toutes parts dans la foule.

Tout à coup un cri général s'éleva comme une rafale sur la multitude agitée par une soudaine tempête.

— Les voilà! les voilà!

Maetsyns en avait assez entendu pour comprendre qu'il s'agissait du mariage de quelque important personnage; et lorsque les mille voix annoncèrent le cortège, il arrivait justement lui-même sur la place de la cathédrale.

Comme tout le monde, il se haussa sur la pointe des pieds pour mieux voir.

Mais aussitôt il poussa un cri terrible, et retomba tout à coup sur les talons, l'œil hagard, les cheveux hérissés, la bouche béante, plus terrifié que si la foudre fût tombée à ses pieds.

Dans cette jeune fille qui montait les marches de l'église,

dans cette jeune fille vêtue de blanc et la couronne au front, il venait de reconnaître Gretchen!...

Crispin n'eut pas besoin de regarder sur le seuil de l'église; le cri déchirant de Maetsyns lui avait tout dit.

Il se tenait devant lui, les yeux attachés sur son visage, les bras ouverts et prêts à le recevoir s'il fût tombé.

La foule, tout entière à sa curiosité, passa froide et indifférente devant cette grande douleur. Quelques minutes après, il ne restait plus sur la vaste place que les deux voyageurs; l'église avait tout englouti.

Maetsyns n'avait pas bougé. Debout, pâle, pétrifié, on l'eût pris pour un cadavre. Mais non, car on entendait claquer ses dents derrière ses lèvres violettes, et tout son corps tremblait convulsivement.

Longtemps encore il demeura ainsi.

Mais tout à coup il s'élança vers la cathédrale, en râlant d'un souffle strident et terrible :

— Je le tuerai!...

D'une main fiévreuse et crispée, il étreignait la lame de son poignard.

Crispin ne fut pas assez prompt pour le retenir; il le suivit en frémissant.

La gigantesque cathédrale était pleine et regorgeante... Cependant Maetsyns avançait rapide, muet et perseverant. Il s'insinuait comme un serpent, il se glissait à travers la foule, il rampait le long des murailles... il avançait...

Déjà la nef et l'abside étaient loin derrière lui... Il entra déjà dans les galeries latérales du chœur.

Les fiancés priaient agenouillés devant le maître-autel; et là, tout près, derrière ce maître-autel, Maetsyns approchait en caressant son poignard invisible et menaçant.

De sa main, étendue au-dessus de toutes les têtes, il saisit une des colonnes voisines; et l'on eût dit que ses doigts entraient dans la pierre en voyant son bras se raccourcir et son

corps avancer en écartant la multitude intense et compacte.

Là, il se ramassa sur lui-même, comme un tigre prêt à s'élançer sur sa proie.

Wandenbroecke était encore à quelques pas en arrière.

En ce moment le fiancé releva la tête vers la voûte.

A cette vue, Maetsyns recula avec horreur; et sans la large colonne, il serait tombé sur les dalles.

Le fiancé, c'était Lucas de Heere!

XIII

Une main vigoureuse avait saisi le bras de Maetsyns éperdu, et lui faisant contourner la pierre, l'attirait derrière la colonne. Là, il se trouva face à face avec Wandenbroecke, qui l'enlaçait fortement contre sa poitrine. Inutile précaution. Quintin s'abandonna comme un corps inerte, comme un enfant sans volonté. Aucun son ne sortit de ses lèvres, et toute cette scène, à la fois si terrible et si déchirante, se passa devant tous sans que pas un l'eût remarquée.

Maetsyns appuya sa tête sur l'épaule de son compagnon. La raison était revenue dès que la fureur s'était évanouie. Il pesait son malheur au fond de son cœur ulcéré.

Trois ans il avait espéré, toujours il avait aimé Gretchen. Espoir et bonheur, tout venait en un instant de se briser sans retour. Illusions du présent, rêves d'avenir, tout cela s'était envolé pour jamais. Il sentait son courage éteint, sa patience morte et son cœur tordu par la douleur, comme une lame d'acier, chauffée par la flamme, se refroidir peu à peu dans sa poitrine, puis enfin s'en aller en une cendre glacée. Il avait pitié de lui-même!

Qui pouvait-il accuser de son malheur? personne. Floris était là, calme et serein. Le vieillard n'avait pas manqué à sa parole. Gretchen devait l'avoir attendu. Tout venait de son fatal retard! Il croyait cela, et c'était sa dernière croyance. Lucas non plus ne méritait pas de reproches. Quintin lui avait caché son secret. Funeste discrétion!... Plus de confiance pouvait tout prévenir. Lucas aimait aussi Gretchen d'un amour immense. Il était digne d'elle aussi. Assez noble au gré de dame Flora, qu'il voyait sourire comme elle avait souri du haut de son balcon la veille du départ; assez peintre pour flatter les fantaisies de Franc; riche, élégant et beau, de Heere réunissait tous les avantages. Maetsyns, du fond de sa douleur, rendait cette justice à l'ami généreux qui lui avait sauvé la vie. C'était là son seul crime. Pourquoi n'avait-il pas laissé dormir le malheureux sur les algues du fleuve? il dormirait depuis si longtemps déjà! Non, tons étaient innocents; il ne pouvait accuser que lui-même, l'orgueil qui l'avait retardé, et la fatalité d'où venait tout son malheur. Pauvre Maetsyns! tout lui était ravi, jusqu'à la suprême consolation de la plainte. Pauvre Maetsyns!...

En quelques minutes, toutes ces pensées passèrent devant ses yeux comme dans un souge. Il ne se sentait pas souffrir; il croyait assister à ses propres funérailles. C'était un muet et profond désespoir; c'était une amère et poignante agonie; ses yeux restaient secs et brûlants, ses lèvres contractées et insensibles; il avait soif, la soif du malheureux perdu depuis longtemps au milieu des sables du désert. Il éprouvait la torture sourde et mortelle du voyageur engourdi qui sent sa chair se geler lentement sous la neige.

Mais tout à coup cet étrange et sombre délire ramena dans son cerveau l'image du bonheur rêvé, le mirage des joies entrevues. A ce douloureux souvenir, il se sentit revivre, ressusciter, mais avec l'effroi d'un vivant dans une bière clouée! Il voulait respirer, l'air manquait à sa poitrine; un souffle plaintif et navré gémissait à travers ses narines; il ne pouvait pas pleurer!

Tout à coup l'orgue éclata, versa des torrents d'harmonie par les voûtes sonores!...

Aussitôt un tressaillement nerveux fit trembler tout son corps endolori, et Wandenbroecke sentit sur sa main une goutte brûlante.

C'était la première larme qui tombait des yeux de Maetsyns!

Une minute de plus, et il étouffait.

Alors il glissa comme un cadavre entre les bras de son ami et tomba à genoux sur les dalles. Une de ses mains cachait son visage; il se mordait l'autre pour ne pas éclater en sanglots.

— Maître, murmura Crispin à son oreille, allons-nous-en d'ici!

— Non!... soupira le malheureux d'une voix triste et sourde.

— Croyez-moi, poursuivit Wandenbroecke, retournons là-bas!... Partons!...

— Oui!...

— Eh bien, alors, venez!...

— Non!...

— Il faut tout préparer pour le départ!

— Va!...

— Vous laisser seul ici, jamais!...

— Ne crains plus rien, répondit Maetsyns avec un de ces sourires affreux dont sourit parfois la douleur...

— Je ne vous quitterai pas! articula Crispin d'un ton résolu.

— Tiens!... ajouta le pauvre désolé en glissant à son ami le poignard qu'il tenait encore.

Le poignard était plein de sang!

Il s'était coupé les mains, et ne s'apercevait pas de la blessure.

— Je vous en prie, dit Wandenbroecke en hésitant, suivez-moi!

— Laisse-moi, murmura Quintin avec un accent de prière naïve et touchante.

— Me jurez-vous de m'attendre à cette place?...

— Oui.

— Avec calme?... en silence?...

— Je te le jure!

Crispin, à tout prix, voulait éloigner son bienfaiteur. Il se résigna donc à sortir seul, afin d'être prêt à l'emmener dès que la cérémonie serait achevée. Cependant il n'était pas sans inquiétude, et revint encore une fois sur ses pas pour lui demander:

— Qu'allez-vous donc faire ici, maître?

— Ce que l'on fait dans une église, prier et pleurer.

Il y avait tant de douceur et de résignation dans cette réponse, que Crispin lui serra la main et se mit aussitôt en chemin pour sortir de l'église.

Maetsyns resta seul à genoux sur les dalles, la tête baissée et prêtant l'oreille aux sons de l'orgue, qui lui semblait chanter les lamentations de sa douleur.

XVI

Tout à coup il se fit un grand mouvement dans la cathédrale. La cérémonie allait se terminer.

Les malheureux rattachent leur dernière espérance à des chimères impossibles. Tout était fini. Maetsyns s'imagina perdre une seconde fois Gretchen.

Il se releva soudain, épouvanté, éperdu, fou!... Devant ses yeux, il voyait flotter le voile blanc de l'épouse. Il voulut fuir, il s'élança au milieu de la foule. La foule étonnée s'entr'ouvrit sur son passage.

Mais le voile blanc semblait le poursuivre. Il ne marchait plus, il courait comme le cerf bramant devant les chasseurs.

Un instinct de terreur l'avertit que Gretchen allait sortir par la grande porte du parvis; il se jeta sur les bas-côtés de l'église, et courut encore jusqu'à la muraille.

Mais le voile blanc était toujours là! il cherchait des mains et du regard une issue pour échapper à cette effrayante vision!...

Une ouverture basse et cintrée s'ouvrit devant lui; il s'y précipita avec un cri de joie.

Son pied trébucha, il tomba le visage contre la pierre. Mais dans sa chute, il sentit des marches sous sa main meurtrie. C'était un escalier, il se mit à monter...

L'ombre l'envahit!...

Cette ombre, son délire la peuplait de fantômes terribles.

Il monta plus vite...

L'escalier était étroit et tournant. Il chancelait comme un homme ivre, et son crâne frappait à chaque marche les parois invisibles.

Mais dans sa folie il croyait entendre derrière lui des cris étranges, et il montait toujours...

Tout à coup l'air et la lumière inondèrent ses yeux et sa poitrine.

Il était sur la plate-forme de la cathédrale.

Au bruit de ses pas, une nuée de corbeaux s'envola en jetant aux échos des croassements lugubres...

D'un air naïf, il regarda les oiseaux planer et disparaître dans le ciel.

Puis il s'approcha vers le bord, et machinalement il se pencha sur l'étroit parapet.

Gretchen sortait en ce moment de l'église.

L'insensé vit flotter le voile blanc au bas de la tour, le voile maudit qui semblait là, devant ses yeux, prêt à l'atteindre.

Il voulut fuir encore.

Et prenant le chemin des oiseaux qui venaient de déployer leurs ailes, il s'élança dans l'espace!...

Le corps tournoya une seconde; puis, avec le sifflement de la flèche, il courut se briser sur le pavé!

Maetsyns tomba juste aux pieds de Gretchen!

Le sang jaillit sur la blanche robe, sur le bouquet blanc de fleurs d'oranger.

La jeune fille poussa un cri terrible, et s'évanouit dans les bras de son père.

Lucas la crut morte, et se précipita à genoux devant elle.

Pauvre Gretchen!...

Elle n'était pas morte... elle était folle!...

Cependant deux hommes s'étaient penchés sur le pavé.

Pourbus relevait pieusement le cadavre et le chargeait sur ses épaules.

Crispin ramassait, dans le sang déjà refroidi, le bouquet fané des *wergeiss-mein-nicht*.

— Oh! s'écria Wandenbroecke avec une surprise douloureuse, pauvre Maetsyns, ses cheveux sont tout blancs.

— Ont-ils donc blanchi en une minute? demanda la voix candide du géant attendri.

— Oui, Pourbus... soupira Crispin en pleurant. Dans cette minute il a vécu tout ce qui lui restait à vivre de sa vie!

XV.

La vieille Antwerpen pleura son enfant, le peintre forgeron. Puis elle songea à s'acquitter envers lui.

Ne lui devait-elle pas les tableaux envoyés de Rome, et de plus les toiles qui arriverent le lendemain!

Dix chefs-d'œuvre qu'elle montre encore avec orgueil aujourd'hui!...

Un tombeau fut élevé à sa mémoire, au pied du clocher de la cathédrale, à la place même de la chute. L'église n'hésita pas à le recevoir dans sa muraille sacrée. A la folie, Dieu ne demande pas compte du suicide!... Un tapis de marbre recouvrit le fatal pavé, ou des clous d'or rappellent le nombre et l'endroit précis des gouttes de sang. Une palette brisée et des pinceaux rompus furent sculptés sur la tombe, au milieu de guirlandes de laurier. Enfin, au-dessous, l'université fit graver ces mots:

QUINTINIO MAETSYNS !...

Puis cet hexamètre latin :

Connubialis amor mulcibre fecit Apellem !

Tel fut le dernier asile de l'amant infortuné de Gretchen!...

Franc ne vécut pas assez pour voir achever ce mausolée.

Gretchen était toute la joie du vieillard; et la folie de sa fille lui porta un coup profond et terrible.

Il but pour oublier!

Amer et triste, il buvait sans prononcer un mot, sans essayer un sourire, sans presque s'arrêter un moment.

Mais la douleur était trop forte, et le brumier ne l'était pas assez!...

Le père désolé voulut oublier davantage.

Un matin, les habitants du quai de l'Escaut virent des marinières hollandaises entrer un vaste tonneau dans l'atelier de Floris.

Puis l'atelier du Raphaël flamand ne se rouvrit plus.

En vain les élèves inquiets frappaient chaque matin à la porte; la porte restait close et muette.

Le troisième jour on l'enfonça.

Le vieillard était étendu sur le plancher, mort et glacé depuis longtemps déjà.

L'une de ses mains tenait un mossen à moitié vide.

On voyait par tout l'atelier des petites flâques d'une liqueur limpide et blanche.

Le large tonneau laissé ouvert distillait encore quelques gouttes. Quelqu'un les goûta.

C'était du *schiedam* de Hollande.

Franc Floris avait résolu d'oublier tout à fait!...

Dame Flora ne donna pas une larme à son époux: ses yeux n'avaient pas pleuré sur sa fille.

Elle rouvrit son palais à côté de l'atelier désert, à côté de la raison perdue.

Tout le monde sourit longtemps encore à ses fêtes; mais le jour où le palais se tendit de deuil, personne ne vint jeter sur le cercueil l'eau bénite du suprême adieu!

Elle ne laissait pas un regret, pas même un souvenir.

Lucas de Heere avait causé la mort de Maetsyns et la folie de Gretchen.

Et cela bien involontairement.

Néanmoins il ne se pardonna jamais le double malheur des deux seuls êtres qu'il eût aimés sur la terre.

Ce fut encore le plus malheureux de tous.

Mais il lui restait un pieux devoir à remplir; et jusqu'à sa dernière heure son dévouement ne se démentit jamais pour la compagne insensée de son avenir sans espoir.

Pauvre Gretchen!

Avait-elle reconnu Maetsyns dans le corps tombé devant ses yeux? Avait-elle deviné au contact de ce sang chaud et répandu sur elle que c'était le sang de Maetsyns?

Dieu seul l'a su.

Elle n'était revenue à la vie que pour perdre la raison.

Elle était folle!

Mais d'une folie douce, serene, ingénue. Elle avait la démarche, les yeux et le sourire qu'ont les petits enfants lorsqu'ils essayent leurs pas sous les yeux vigilants de leurs mères. Elle allait au hasard, lente, recueillie, les mains pendantes, et la tête levée vers le ciel. Elle ne souffrait pas... ses cheveux blancs étaient toujours bouclés, ses yeux toujours bleus, ses joues toujours roses. Sa petite bouche souriait encore, mais ce sourire-là brisait le cœur!

C'était la couronne blanche qui fleurit le cercueil blanc des jeunes filles!

Lucas de Heere respectait ses fantaisies, ses caprices. Seulement il la suivait de loin, les yeux humides et le cœur navré pour veiller sur elle.

Parfois elle venait promener sa mélancolique rêverie sur la fatale place de la cathédrale. Là, elle se plaisait à tourner lentement autour du puits, le chef-d'œuvre du forgeron. Puis elle allait contempler ensuite la tombe de Maetsyns.

Elle n'aimait que les *wergeiss-mein-nicht*, et sans cesse elle en tenait un bouquet à la main.

Un jour Lucas de Heere la vit s'arrêter plus longtemps que de coutume devant le mausolée... Un trouble étrange semblait la surprendre... Bientôt elle se laissa glisser à terre et tomba

agenouillée... puis elle se pencha les yeux fixés sur le sol...

Lucas de Heere s'approcha en retepant son souffle... Une lueur d'espoir rayonnait en lui...

Il examina Gretchen en palpitant...

Gretchen comptait d'un regard curieux les fleurs de son bouquet; Gretchen comptait d'un doigt naïf les clops d'or du pavé de marbre noir.

Au bruit que fit Lucas, elle leva la tête.

Lucas frémit!

Elle le regardait en souriant...

Pauvre Lucas! Pauvre Gretchen!

Des années se passèrent.

François Pourbus était devenu célèbre par des miniatures charmantes. Crispin Wandenbroecke, grâce à des tableaux de proportions gigantesques.

Ils s'aimaient toujours de leur amitié brutale et taquine.

Vers la fin du siècle, les deux vieillards s'arrêtèrent un soir devant le tombeau de Maetsyns.

Le soleil à son coucher argentait le marbre blanc de rayons tristes et pâles.

— Voilà déjà bien longtemps qu'il dort là! murmura le colossal vieillard de sa voix épaisse et candide. Comme il aimait, ce bon Quintin!

— Est-ce que vous comprenez rien à l'amour?... s'écria le petit vieux alerte et gaillard.

— Oh! fit François, j'ai bien aimé dame Pourbus.

— Rien qu'elle? demanda Crispin.

— Rien qu'elle! répondit bonassement Pourbus.

— Et vous appelez cela de l'amour!... dit impétueusement Wendenbroecke. Allons donc!... votre vaste torse n'a jamais logé le dien aux flèches ardentes. Il eût été bien trop à son aise là-dedans!...

— Il se fût peut-être trouvé trop à l'étroit chez vous, grommela le géant boudeur. Et je ne sache pas qu'il y soit venu jamais?

— Il y est venu, s'écria Crispin rajeuni, il y est venu, de par Vénus, mais il s'est peu soucie d'y faire de longs séjours.

François Pourbus entr'ouvrit sa large bouche et sourit de son large sourire de béatitude.

— Oui, conclut Crispin Wandenbroecke avec enthousiasme, j'ai trop souvent aimé pour aimer beaucoup à la fois... Et voyez-vous bien, compère Pourbus, c'est encore là le plus sage!...

CHARLES DESLIS.

FIN.

LE BLEU.

I.

Ce que c'est que le blanc et le bleu.

Voyons, Fernand, tu regarderas demain sur la route de Guérande, achève-moi la lecture de ce papier, et vois si l'on y parle de mon mari, disait une après-midi du 16 octobre 1795, une grosse paysanne de la basse Bretagne, filant, sur le pas de la porte de sa cabane, et s'adressant à un petit garçon de huit ans qui tenait un journal à la main.

L'enfant, qui regardait à travers les taillis qui bordaient la route, croyant y avoir entrevu quelqu'un qui avait l'air de se cacher, ne voyant plus rien, reporta les yeux sur la feuille et lut :

— « Le général de brigade, Kléber, qui commande à Mayence, est enfin parvenu à rétablir l'ordre... »

— J'ai déjà entendu ça, interrompit la paysanne, va plus loin...

— Heu heu... dit le petit garçon jusqu'à ce qu'il eût trouvé la phrase qu'il cherchait. Heu... heu... Ah! voilà. Et il acheva. « Voyant qu'au bout d'une retraite d'une lieue, les Vendéens commençaient à jeter du désordre dans sa troupe... il plaça » le général Kléber... tu comprends, Jeanne?

— Oui, oui, va toujours, dit la paysanne sans discontinuer son ouvrage.

— « Il plaça, avons-nous dit, deux pièces de canon sur le pont de Boussay, et dit à un lieutenant-colonel :

— « Faites-vous tuer là avec votre bataillon

— « Oui, mon général, répondit le lieutenant.

« Le lieutenant rassembla ses hommes.

— « On allons-nous? demandèrent ceux-ci.

— « A la mort, répondit le lieutenant. Et ils y allaient en effet, car aucun d'eux n'en revint... »

L'enfant s'arrêta ému.

— Eh bien! lui dit la paysanne...

— Est-ce que tu n'as pas compris, Jeanne? dit l'enfant les yeux pleins de larmes.

— Très-bien, Fernand, ils sont tous morts, quoi... Après?...

— Oh! que je voudrais savoir le nom de ce lieutenant, dit Fernand avec enthousiasme.

— Bast! dit la paysanne, ces scélérats de bleus sont tous comme cela... Les blancs sont aussi un peu comme ça, il faut bien leur rendre cette justice...

— Maman Jeanne, dit Fernand après un moment de réflexion, depuis quelque temps, je n'entends parler que de bleus... de blancs... Ton mari est blanc, dit-on, et il a le visage noir comme de la suie; l'autre jour on m'a montré un bleu, il avait les cheveux rouges... Je m'y perds... toi qui es grande, tu dois savoir ça, toi; dis-moi donc ce que c'est qu'un blanc.

— Un blanc, répondit la maman Jeanne, c'est un Vendéen, comme qui dirait un homme qui se bat pour le roi de France, et qui a une cocarde blanche à son chapeau.

— Et un bleu? demanda encore celui qui avait posé la première question.

— Et un bleu! c'est un homme qui a un habit bleu, une cocarde tricolore, et qui se bat pour la république, répondit encore la grosse paysanne.

— Quel pays est-ce ça, la république? demanda l'enfant, dont l'air réfléchi, le front sérieux, témoignaient une raison précoce et bien au-dessus de son âge.

— Cet enfant vous assassine de questions, dit la paysanne continuant à filer; la république, c'est comme qui dirait la France.

— Alors, le bleu est Français? dit l'enfant.

— Sans nul doute, répondit la paysanne.

— Et le blanc?

— Le blanc aussi est Français.

— Alors, puisque le blanc et le bleu sont tous deux Français, pourquoi se battent-ils?

— Ils se battent... ils se battent... parce que... dit la paysanne embarrassée, parce que... Est-ce que je sais, moi? ajouta-t-elle avec impatience. Est-ce que ça me regarde?... Ils se battent sans doute parce que ça leur convient, et qu'il n'y a personne là pour leur faire entendre raison et les séparer.

— Encore un mot, mère Jeanne, reprit l'enfant, sans s'é-mouvoir de la brusquerie de la paysanne, à laquelle il paraissait habitué. Ton mari, le père Rondeau, est un blanc, n'est-ce pas?

— Belle demande! Eh oui, c'est un blanc, mon mari.

— Et ton fils Alexis?

— Alexis! Alexis, c'est un enfant de douze ans, qui n'est ni un bleu ni un blanc.

— Et moi?

— Toi, tu es un enfant encore plus jeune, Fernand, dit la paysanne qui avait fini par rire et s'amuser de toutes ces questions.

— Et monsieur le curé, est-il un blanc, ou un bleu?

— Monsieur le curé n'est ni un blanc, ni un bleu, c'est monsieur le curé, voilà tout.

— Ah! c'est vrai, dit Fernand, je n'avais pas pensé que monsieur le curé ne se bat jamais, qu'au contraire, il fait tout son possible pour empêcher les autres de se battre; mais mon père, mère Jeanne, qu'est-ce qu'il est, mon père? qu'est-ce qu'il fait? tu ne m'as même jamais dit son nom.

— Hélas, mon cher enfant, répondit la paysanne, c'est que je ne le sais pas, le nom de ton père; c'est que je t'ai toujours caché cela pour ne pas te faire de la peine, et qu'enfin, aujourd'hui, je te l'avoue, parce qu'on ne sait ni si on vit, ni si on meurt, dans un pays comme celui-ci: un jour on est aux blancs, un jour aux bleus, un jour riche, un jour pauvre, un jour bien portant, le lendemain mort. Écoute-moi bien... Il y a de cela quatre ans, j'étais allée à Paris pour affaires et je m'en revenais bien tranquille et ne pensant à rien, si ce n'est à mon homme que j'allais revoir et à mon fils à qui j'apportais, en présent, une belle petite paire de souliers que par hasard, il ne put jamais mettre, vu que je n'avais pas sa mesure, et qu'ils étaient trop petits... ce sont ceux que tu as à tes pieds aujourd'hui... Donc, je m'en revenais... Voilà qu'arrivée à Chollet, je m'arrête dans une auberge pour passer la nuit; à souper, je vis une nourrice avec deux enfants de trois ans, mais je n'y lis pas autrement attention... Nous allons nous coucher dans une grande chambre où il y avait plusieurs lits; la nourrice se met dans un lit avec ses deux enfants, moi dans un autre, bref, nous nous endormons... Voilà qu'au milieu de la nuit, je suis réveillée par une épaisse fumée qui m'étouffait, je me lève pour avoir de l'air, et je vois toute l'auberge en feu. Mon premier mouvement fut de me sauver; je gagnais déjà la porte, lorsque l'idée me vint de cette femme et ses deux enfants, je revins au lit et je réveillai la nourrice qui poussa des cris affreux en voyant de quoi il était question.

— Sauvez-vous, sauvez vous donc, lui disais-je. Et en même temps je me sauvais; elle me rappela.

— Prenez un de mes enfants, me cria-t-elle, je n'aurai jamais la force d'en sauver deux.

Je fis ce qu'elle me dit, je pris au hasard, dans son lit, le premier enfant qui se trouva sous ma main, c'était toi, et je t'emportai.

La malheureuse femme, troublée par la peur, ou par le sommeil, ne se sauva pas assez vite... Bref, elle fut brûlée, elle et son enfant! On a retrouvé le lendemain les deux corps tout calcinés.

— Ainsi je te dois la vie, mère Jeanne? dit Fernand, passant avec l'expression de la reconnaissance, ses deux bras autour du cou de la paysanne.

— Pour cela, tu peux t'en vanter, répliqua la paysanne.

— Et cette femme, ma mère, est morte dit Fernand avec sentiment.

— Cette femme n'était pas ta mère, Fernand, elle n'était que ta nourrice. Tu étais bien autrement mis que son enfant à elle, dit la paysanne, ta chemise était garnie d'une riche valenciennaise, il y avait des boutons de vrai or à ton gilet, et ton hochet était aussi d'or pur, enrichi de pierres brillantes qui formaient un nom, celui de *Fernand*, à ce que m'a dit M. le curé; car tu sais bien que moi, je ne sais pas lire, pas plus dans les livres que dans les papiers, que sur les hochets... J'ai gardé bien

soigneusement ce bijou, ainsi que les vêtements que tu avais ce jour-là... bien que souvent ces marchands, qui courent les foires, m'aient proposé de me les acheter; ils m'en donnaient même de forts prix... mais je serais morte de froid et de faim, plutôt que de te priver, pauvre amour, des seuls indices qui puissent te faire retrouver une famille.

— Oh! homme, bonne mère Jeanne, dit Fernand, dont les larmes avaient coulé pendant tout ce récit... Et personne ne connaissait ma nourrice dans cette auberge?... demanda-t-il après un moment de silence.

— Personne! répondit la paysanne. C'était la première fois qu'elle y descendait; elle allait à Paris te reporter à tes parents. C'est tout ce qu'on savait d'elle...

Dans ce moment, Fernand qui tenait ses regards distraits tantôt fixés sur un point de l'horizon, tantôt sur un autre, eut apercevoir, quoique la nuit commençât à obscurcir la campagne, une ombre noire ayant forme humaine, qui avait l'air de se cacher. Comme Fernand, surpris, allait pousser un cri, cette ombre étendit une main en signe de silence, puis elle la joignit à l'autre d'une manière suppliante. Fernand se tut.

II.

L'ombre.

La nuit étant tout à fait venue, la mère Jeanne rentra dans la cabane pour préparer le souper. Fernand aurait bien voulu rester pour aller voir ce qu'était cet inconnu qui se montrait et se cachait à la fois; mais la paysanne lui ayant ordonné d'aller préparer la litière de la vache, il la suivit.

L'intérieur de cette cabane présentait l'aspect de la misère et du désordre; il n'y avait d'autre ouverture que deux portes, dont l'une sert d'entrée et reste continuellement ouverte, et dont l'autre donne dans le jardin et laisse voir l'écurie. Jamais, même en plein jour, il n'y règne une grande clarté.

La cabane dont nous parlons ne se composait que d'une seule pièce basse et obscure; un feu de tourbe, allumé dans une grande cheminée, l'éclairait assez pour qu'on pût voir trois lits disposés à côté les uns des autres, les rideaux verts qui les garnissaient, et des coffres en bois de chêne placés au pied des lits.

C'est dans ces coffres que les paysans serrent leurs habits et leurs grains. L'étable, n'étant séparée de cette pièce que par une cloison en planches, et le râtelier se trouvant lui-même en dedans de cette même chambre, les bœufs étaient obligés pour manger de passer leur tête par de grands trous pratiqués exprès dans la cloison; de sorte que la nuit le mugissement de ces bêtes et le bruit de leurs cornes qui frappaient continuellement contre les planches, empêchaient les habitants de dormir ou bien les réveillaient en sursaut.

Ajoutez à tous ces inconvénients la volaille qui, n'ayant d'autre retraite que cette seule et unique chambre, s'y promène, voltige sur les meubles, se pose partout, et enfin finit par venir prendre sa nourriture avec les membres de la famille, souvent dans la même écuelle, et vous aurez une juste idée des habitations des paysans de la basse Bretagne.

Aussitôt que Fernand eut préparé la litière, et avant que la mère Jeanne eut eu le temps de lui donner un autre ordre, il s'esquiva par la porte du jardin, sauta une haie, et toujours courant, il arriva contre les broussailles où l'ombre lui était apparue; mais il eut beau chercher, appeler tout bas, dire à plusieurs reprises, de façon, cependant, à n'être entendu que de quelqu'un qui serait très-près de lui:

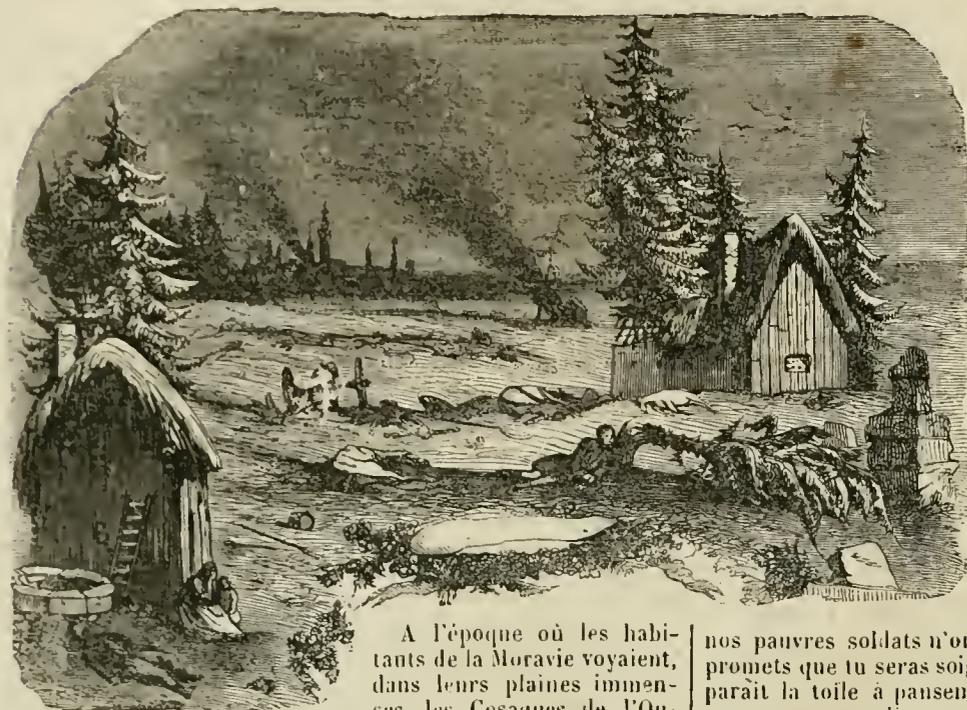
— Eh bien! où êtes-vous? venez, je suis seul.

Soudain une voix partit à son oreille.

EUGÈNE FOY.



UN CHIRURGIEN DE L'EMPIRE.



A l'époque où les habitants de la Moravie voyaient, dans leurs plaines immenses, les Cosaques de l'Ou-

ral, les Baskirs et les peuples d'une partie de l'Asie en venir aux mains avec les Provençaux, les Gascons et les autres enfants de la France, eut lieu une bataille à toujours célèbre.

Sur une étendue de quatre lieues, cent cinquante mille Russes formaient de longues listes, tandis que cent mille Français étaient groupés autour de la tente de leur chef, placés en avant d'un village bien obscur jusqu'alors, bien glorieux depuis AUSTENLITZ.

Le 2 décembre 1805, au matin, l'action s'entama d'abord faiblement ; mais lorsqu'une fois les corps furent engagés, lorsque la mousqueterie eut mêlé sa voix au bruit des tambours et au fracas de trois cents canons, véritables interprètes de la mort, la victoire fut assurée aux Français.

Tant d'actions d'éclat eurent lieu, que toutes ne purent être citées par le bulletin et sont restées inconnues des historiens de cette belle page. Qu'il me soit donc permis de narrer un trait de bravoure bien modeste.

Le cinquième régiment de cuirassiers, rangé en bataille, avait pour vis-à-vis une batterie de trente pièces russes qui l'incommodait fort. Placé comme réserve, ce corps avait reçu l'ordre de ne faire aucun mouvement sans l'avis de l'empereur. Pendant sept heures, les boulets frappaient les cavaliers, qui tombaient sans qu'on pût les relever, car, la veille, un ordre du jour avait défendu de faire conduire les blessés aux ambulances avant la fin de la bataille.

Parmi tant de braves, un vieux lieutenant, nommé *Bardin*, placé en *serre-file* auprès du chirurgien aide-major *Lambert*, avait fort à faire. A chaque instant, il criait à ses soldats de serrer les rangs, que le boulet venait de décimer.

Les soldats, de leur côté, demandaient la charge, et le chirurgien n'aspirait qu'au moment où il pourrait donner des soins aux malheureux cuirassiers, étendus à terre entre le régiment et la batterie.

Au milieu de l'action, un boulet survient, tue les deux cavaliers placés devant *Bardin*, qui, à son tour, est renversé.

— Parbleu, dit le chirurgien, si je ne puis panser ceux qui sont devant, je puis au moins porter secours à ceux qui sont derrière, et surtout à un de mes amis.

Il met pied à terre et se met à examiner la blessure du lieutenant.

— *Bardin*, mon vieux camarade, dit-il, ta jambe droite est bien malade ; tu ne pourras plus t'en servir, vu qu'elle ne tient presque plus ; le *brutal* t'a maltraité. Si tu veux, je vais te soulager ; tu souffriras moins après. Maintenant, tu pourras aller vivre dans ton pays ; tu auras la croix, la pension ; seras-tu heureux ! Voyons, veux-tu que je t'arrange cela ? Je ne puis rien faire sans ton consentement.

— Eh ! mon Dieu ! murmura *Bardin*, fais ce que tu veux... mourir un peu plus tôt ou un peu plus tard... Travaille-moi ; mais du moins que ce ne soit pas long...

— Pas long ! l'affaire de dix minutes en tout ; je te le répète que tu seras tranquille ensuite ; après la bataille je te ferai porter à l'ambulance ; tu coucheras sur de la paille, car tu es officier, tandis que

nos pauvres soldats n'ont que la terre pour matelas ; va, je te promets que tu seras soigné. Et, tout en parlant, *Lambert* préparait la toile à pansement, sortant de sa trousse ses instruments et ses cordiaux.

Le régiment avait enfin reçu l'ordre, non d'attaquer la batterie, mais de se porter sur la gauche...

— Si tu remues à chaque instant, dit le chirurgien, agenoillé sur *Bardin*, je ne pourrai opérer ; ne va pas faire l'enfant tout à l'heure ; allons, allons, tiens-toi un peu.

Il se mit à entr'ouvrir les chairs. Le lieutenant, qui hurlait comme un possédé, fit tout à coup un brusque mouvement qui dérangerait *Lambert*.

— *Bardin*, mon bon camarade, me voilà à l'os, c'est l'affaire d'une minute ; mais, je t'en prie, ne bouge donc plus comme cela ; tu me ferais manquer, tu en serais lâché plus tard.

L'os fut coupé à la grande satisfaction du chirurgien ; le lieutenant s'était tenu coi.

— Major ! major ! à quoi passez-vous votre temps ? cria tout à coup une voix bien connue de l'armée : c'était l'empereur, suivi de son état-major. Napoléon se portait vers la division de réserve ; il avait aperçu un chirurgien qui, malgré les boulets qui labouraient la terre, terminait fort tranquillement le pansement d'un officier privé de sa tête.

— Vous le voyez bien ce que je fais, dit l'aide-major, tellement occupé, qu'il ne regarda pas même son interlocuteur ; je soigne notre ami *Bardin*, un bon et brave camarade, qui supporte bien son mal et qui aura la croix. Puis, se relevant satisfait en contemplant son ouvrage, il resta stupéfait en reconnaissant que, dans la chaleur de son travail, il n'avait pas vu qu'un boulet était venu enlever la tête de l'officier qu'il pansait ; alors seulement il s'arrêta ému et décontenancé devant l'empereur.

— *Bardin* ne peut avoir la croix, dit Napoléon, je vous la donne.

— Mais je n'ai rien fait pour l'obtenir, criait le bon et modeste chirurgien à l'empereur, qui était déjà loin. Voyez donc, me décorer pour avoir soigné un camarade.

Il ne comprenait pas que l'empereur avait récompensé son courage et son imperturbable sang-froid au milieu du danger.

Bien des années après, retiré dans un village, près de Dijon, notre ami *Lambert* répétait souvent que l'empereur avait été injuste à son égard, en lui donnant la croix pour n'avoir fait que son devoir.

F. CERFBERR.

ÉLÉONORE DE LAUTREC.

I.

Le château de Gange était dans la désolation la plus profonde. Dans un de ces vastes salons, comme on en voyait au seizième siècle, une famille éplorée entourait un vieillard, dont les yeux encore ardents se contraignaient pour retenir les larmes qui roulaient sous leurs paupières. Assis dans un large fauteuil, une jambe appuyée sur un carreau de velours armorié, ne pouvant faire que quelques légers mouvements, réprimés par les infirmités que l'âge et les combats lui avaient légués, on l'entendait s'écrier par intervalles, et d'une voix étouffée par la fureur et le désespoir : O mon fils ! tu seras vengé, ou je mourrai ! Sa noble épouse, la comtesse de Lautrec, issue des anciens comtes de Toulouse, le pressait sur son cœur, sans proférer un seul mot. Tout près d'eux, une jeune personne agenouillée, baisait les mains mutilées du vieillard, et les arrosait de ses pleurs : c'était sa fille Éléonore. Au bout de la salle, un jeune homme se tenait assis, la tête baissée ; ses mouvements saccadés, le feu qui animait ses yeux, ses paroles entrecoupées et incohérentes, tout en lui annonçait l'agitation et la colère. Tout à coup il se lève, et, s'arrêtant la tête haute, le regard menaçant devant le comte de Lautrec : « Mon frère, dit-il lentement, n'a pas eu la mort glorieuse que lui méritaient sa naissance et son courage : il a été lâchement assassiné par le duc de Blossac, ce longuex ennemi des huguenots. Moi son frère, je jure au nom du Dieu tout puissant, et sur les cheveux blancs de mon noble et malheureux père, que la vengeance égalera le crime, et que cette épée, qui a été déjà redoutable au parti du duc saura, tout ou tard, trouver le chemin de son cœur. Que je meure déshonoré, et que Dieu me punisse, si je n'accomplis pas ce devoir sacré ! »

C'est bien, mon fils, dit le vieillard, je suis content de vous. Oh ! si j'avais la jeunesse ou la force !... ce serait à moi de venger la mort de votre frère infortuné !... Mais hélas !...

En disant ces mots, ses yeux se jetèrent sur son armure appendue comme un trophée aux deux côtés d'une de ces immenses cheminées qui ornaient les salons de cette époque. Allez, mon fils, ajouta-t-il, et que Dieu vous protège. Le jeune homme s'agenouilla pour recevoir la bène-



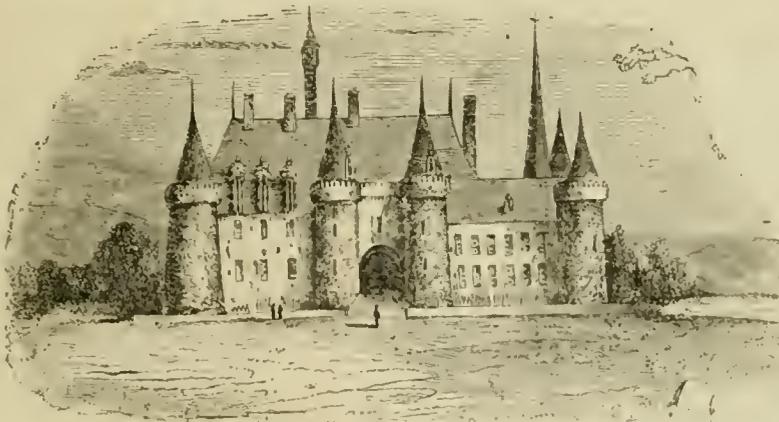
diction paternelle, embrassa, en sanglotant, sa mère et sa sœur, quitta sur l'heure le château de Gange.

Ces événements se passaient en l'année 1560. A cette époque, la France était déchirée par les guerres de religion, entre protestants et catholiques. Le vieux comte de Lautrec, dont le père avait embrassé le calvinisme, s'était trouvé entraîné par sa naissance et la fureur des partis, à combattre le roi de France, dont la cause, soutenue par François de Guise, qui commettait dans le Languedoc les plus horribles cruautés, avait rencontré de violents adversaires dans les familles les plus considérables du royaume. Lautrec, dès sa jeunesse, avait porté les armes dans ces guerres implacables. Devenu vieux, ses fils lui avaient succédé, et chez eux la haine et l'animosité contre le parti des catholiques étaient choses héréditaires.

Dans ces temps de troubles, où l'on avait constamment à se défendre contre les surprises d'un ennemi, chaque habitation de grand seigneur était une véritable forteresse. Le château de Gange, entouré de larges fossés, et dont les murs étaient flanqués de tours pourvues de meurtrières, avait, à diverses époques, soutenu plus d'une attaque, qu'il avait toujours victorieusement repoussée. Dans ces asiles léodaux et guerriers à la fois, régnaient une somptuosité remarquable : de vastes pièces, tendues de superbes tapisseries, rehaussées d'or ; des riches sculptures, des tableaux de grand prix, un nombre d'arts d'agrément donnés à la famille, rachetaient en quelque sorte la tristesse et la vie monotone de ces sombres manoirs.

Arrivé à un âge où les émotions de la vie ne sont plus guère tournées que vers les sujets graves et sévères, Lautrec n'entretenait sa famille que des combats où il avait assisté, de sa haine contre les catholiques, des loix de l'honneur, mais surtout de l'inviolable fidélité à son culte. Dur et altier jusqu'à l'indéflexibilité, mais noble et généreux ; alliant la tendresse d'un père et d'un époux à la rudesse d'un chef de parti, il avait accoutumé sa maison à se

soumettre à ses volontés sans que jamais on osât leur opposer la moindre résistance. Sa parole brève et impérieuse, son regard fier et profond, créaient autour de lui un cercle d'obéissance



passive. Une centaine d'hommes d'armes formaient la garnison de son château. Le comte les avait façonnés à cette soumission aveugle, caractère distinctif des serfs au temps de la féodalité. Quand il sortait avec sa famille pour se promener sur les glacis qui bordaient les fossés du château et qui étaient plantés d'arbres séculaires, ses hommes, armés de pied en cap et bardés de fer lui faisaient une escorte toute royale.

Ainsi s'écoulait la vie dans ces tristes demeures de nos aïeux où tout respirait la guerre. Toutefois, malgré cet aspect sauvage et cette âpreté en quelque sorte nécessaire qui semblaient comme s'élever du sol avec les murailles, on y professait des vertus qui tempéraient la barbarie apparente de ces mœurs. Le respect des enfants, l'union dans la famille, la religion, l'hospitalité, y étaient rigoureusement observés.

Le comte de Lautrec aimait son château de Gange qui l'avait vu naître comme l'aigle aime son aire. Tous les soirs, sa fille Eléonore chantait, en s'accompagnant du théorbe, quelque romance du temps, écrite en cette langue harmonieuse de la Provence, si chère aux trouvères de ce temps; on faisait la lecture d'un livre saint; puis à neuf heures il n'y avait plus d'éveillé dans le château que la sentinelle placée au haut du donjon. Le lendemain c'étaient les mêmes occupations, à moins que quelque famille du parti du comte ne vint les visiter: alors c'était fête au château. Pour les femmes, ces visites avaient un charme tout particulier. La vie semblait changer pour elles: affranchies pendant quelques heures de l'obligation d'écouter les récits de combats ou des intrigues de la politique, une conversation intime et douce venait rasséréner leur front et réjouir leur cœur. C'était là l'unique plaisir des femmes.

Dans ces rares occasions, Eléonore était remarquée pour sa beauté et pour les grâces de son esprit. Sous l'enveloppe sévère que les habitudes des demeures seigneuriales imprimaient à tout ce qu'elles renfermaient, elle cachait une âme ardente, une imagination exaltée et tendre; douée d'une voix brillante et mélodieuse, elle savait lui donner en expression tout ce qu'il y avait de poésie dans son cœur. Les romances de ce temps-là, empreintes du cachet de l'époque, avaient une teinte de mélancolie et de tristesse dont il n'était pas donné à toutes les voix de rendre le charme. Aussi, quand elle chantait, un religieux silence s'établissait autour d'elle, et succédait aux conversations les plus graves et les plus animées. Sa voix pure et sonore portait au cœur et faisait souvent couler des larmes.

Cependant la renommée du duc de Blossac, un des chefs du parti catholique et le meurtrier de l'aîné des fils du comte de Lautrec, était grande et redoutée dans le Languedoc. Jeune et ardente, il combattait vaillamment les huguenots. Dans un combat livré sous les murs de la ville d'Aniane, il avait attaqué le fils du comte, et dans la fureur du combat l'avait frappé à terre d'un coup de lance dont l'infortuné jeune homme était mort sur-le-champ. Quoiqu'il soit difficile de décider si dans ces moments d'emportement on peut être assez maître de soi pour retenir ses coups, c'était un préjugé de ce temps-là qu'entre gentilshommes l'ennemi renversé devait être respecté. L'action du duc de Blossac était donc regardée comme déloyale, et le bruit s'était bientôt répandu dans le parti huguenot, que le fils de Lautrec avait été lâchement assassiné.

Le duc de Blossac, brave et loyal gentilhomme, aimé et estimé dans son parti, l'eût été même des protestants sans la haine aveugle qui animait alors les hommes les plus sensés. Allié au cardinal de Bourbon par sa mère, et attaché au parti de la cour, il s'était, par goût autant que par devoir, jeté dans les hasards de ces guerres intestines où l'on n'acquiescrait d'autre gloire que la triste renommée d'avoir fait couler le sang de ses frères. Du reste, le comte de Blossac était bon, généreux, sensible, et la mort du fils de Lautrec ne devait être imputée qu'à un de ces coups malheureux qu'il est bien difficile de retenir dans l'acharnement du combat, même envers un ennemi vaincu; mais sa réputation seule était connue de la maison de Lautrec. Raymond même, ce fils que nous avons vu jurer la mort du duc, Raymond ne l'avait jamais vu; jamais ces deux hardis champions ne s'étaient mesurés dans les combats.

Mais il suffisait à Raymond de Lautrec de vouloir rencontrer son ennemi pour être sûr d'y parvenir. La haine et la vengeance ne se lassent jamais d'attendre. Instruit que le duc était sous les murs de Nîmes, il y courait, lorsque nous l'avons vu quitter le château de Gange.

II.

Près d'une année s'était écoulée depuis cette oragense séparation, Raymond n'avait pas rejoint le toit paternel. Toujours guerroyant, sans cesse rempli du désir de rencontrer son ennemi, il se dirigeait vers les lieux où il espérait le rencontrer, et ne revenait pas au château.

On était aux premiers jours de mai, une réunion nombreuse avait eu lieu au manoir de Gange; c'était la fête du vieux comte de Lautrec. La nuit était déjà fort avancée, et cependant tout le monde veillait encore, lorsque tout à coup le capitaine des hommes d'armes vint annoncer que des villageois arrêtés sur les glacis demandaient l'hospitalité pour un gentilhomme blessé. A cette nouvelle, l'ordre est donné de baisser le pont-levis, et le malheureux chevalier est introduit dans le château.

Le blessé était un jeune homme de bonne mine, couvert encore de son armure et de sang. Une large blessure lui avait ouvert la poitrine, et il ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui. Le médecin du château s'empressa de poser le premier appareil sur sa plaie, et on porta le chevalier dans une chambre où tous les soins lui furent prodigués. Pendant quinze jours son état fut tellement alarmant, qu'on n'avait que peu d'espoir de le sauver. Le nom du malade était encore un mystère. On n'avait trouvé sur lui aucun papier qui pût indiquer quelle était sa famille.

Lorsque la convalescence du jeune chevalier fut commencée, la famille se réunit quelquefois dans la chambre du malade. Un soir, Eléonore prit son théorbe et chanta en provençal une romance sur la mort du poète Pétrarque, dont le refrain peut se traduire ici :

Malgré ! mourir ne l'inquiétait guère ;
Mais tous les jours il demandait à Dieu
De voir encor son amante et sa mère,
Et de leur dire un éternel adieu !

Jamais peut-être Eléonore n'avait chanté avec tant de charme. Il y avait dans l'expression de son regard, dans le son de sa voix un tel sentiment de tristesse et de regrets, que le jeune homme ne put retenir ses larmes. O noble demoiselle, dit-il d'une voix émue, daignez m'accorder une grâce. J'ai fait aussi quelques vers dans ma vie, mais je n'attache de prix qu'à ceux que m'ont inspirés les affections tendres de la famille. Daignez lire ceux-ci ? Il me semble que je les oublie depuis que le sort m'a conduit mourant dans ce noble asile, et que les entendre répéter par vous, me comblera de bonheur.

En disant ces mots, il ouvrit le médaillon du portrait de sa mère, et en tira un papier sur lequel étaient écrits les vers suivants :

O toi qui bergas mon enfance
Des chants d'un maternel amour,
Toi qui vis mon adolescence
Te sourire à son premier jour,
Je te quitte, ô ma tendre mère !
Et vais aux hasards de la guerre
Confier mon sort et le tien ;
Que Dieu protège ta tendresse !
De ton fils, dans la détresse,
Ton nom sera le soutien.

Je te quitte, mais ton image
Sans cesse attachée à mes pas,
Viendra comme au sein d'un usage
Veiller sur moi dans les combats.
Mais si ma vie était atteinte,
Ce talisman de ma foi sainte
Aura le dernier mot du preux ;
Je lui sourirai ; sur la terre,
Mourir en embrassant sa mère,
Ah ! c'est commencer d'être heureux.

Cependant la santé du chevalier se rétablissait de jour en jour, et il ne voyait pas sans quelque appréhension s'approcher le moment où il serait obligé de déclarer sa naissance et le culte qu'il professait. Eléonore avait fait sur lui une de ces impressions profondes qui décident de la vie d'un homme. Il ne lui semblait plus désormais possible de quitter cet asile où l'enchaînaient la reconnaissance et l'amour. A ses yeux la différence de religion n'eût pas un obstacle pour unir sa destinée à la fille de Lautrec; mais il connaissait l'inflexible rigueur du noble comte, et il était loin de se douter du plus grand de tous ses malheurs: il savait bien qu'au combat d'Amiane il avait blessé à mort un gentilhomme, mais il ignorait que ce fût un fils de Lautrec.

Le vieux Lautrec, bien qu'il s'attachât de plus en plus à son hôte, avait le plus vif désir de connaître son origine. Le jeune duc de Blossac (car le lecteur a deviné que c'est lui qui a été recueilli au château de Gange), sentant tout ce que sa position avait de pénible, et voyant qu'il ne lui était plus possible d'é luder, prit enfin une détermination. L'amour l'emporta sur l'honneur; il se résolut au mensonge. Mais afin d'atténuer une action qu'il se reprochait comme un crime, il prit le nom d'une tante qu'il avait en Bretagne, et qui précisément appartenait au parti huguenot. Du reste, il ne comptait déguiser la vérité qu'à l'égard de son nom; car pour ce qui était de sa naissance et des particularités de son éducation et de sa famille, il se promettait d'être, à l'ombre de ce nom d'emprunt, d'une sincérité à toute épreuve.

Enfin ce moment redouté d'une explication sérieuse arriva. Lautrec qui, dans les choses graves, apportait toujours un air de solennité glaciale, lui envoya un messenger par lequel il lui proposait une entrevue pour causer de lui et de sa famille.

Le duc de Blossac vit qu'il n'y avait point à hésiter. Il se leva pour aller dans l'appartement du comte. Il n'avait en ce moment personne près de lui; une faiblesse, causée par l'émotion, l'obligeait, pour marcher, de s'appuyer le long des lambris; tout à coup, au détour d'un corridor sombre, il rencontre Eléonore qui, surprise de le voir ainsi seul, et marchant avec peine, lui offre ingénument son bras pour appui. Vous souffrez, lui dit-elle... Que la guerre est une cruelle chose! Hélas! dit-il, si quelque chose peut attrister mon cœur, c'est la pensée de quitter un jour ce noble asile d'où j'emporterai tant de précieux souvenirs. Mais dois-je, comme vous, me plaindre de la guerre? Sans elle ma destinée m'eût-elle conduit au château de Gange? vous aurais-je connue? vous aurais-je aimée? Oh! hem soit le jour où, pres de mourir, j'ai trouvé dans ce château la plus généreuse hospitalité! c'est à vous que je dois la vie; elle vous appartient, c'est votre ouvrage, et mon cœur me dit qu'elle n'est plus à moi. Ce qui a jeté en moi un nouveau souffle de vie, c'est vous, Eléonore, c'est cette voix touchante dont j'entends sans cesse les doux sons. Chacun de ses accents vibre dans mon cœur comme une musique céleste. Ces chants harmonieux, ces lectures délicieuses, ces regards divins, cette grâce infinie; voilà qui, dans mes souffrances, m'a fait sentir que la vie était un bien vers lequel je devais aspirer encore.

Le jeune homme se tut: une telle émotion avait épuisé ses forces; sa main tremblante avait snsi celle d'Eléonore.

— N'allez-vous pas vers mon père? lui dit-elle vivement, en lui prêtant de nouveau son bras pour le soutenir. Je sais que ce soir une explication doit avoir lieu. L'impatience du comte va vous obliger à des aveux dont il n'aura sans doute qu'à se féliciter, mais que d'autres n'auraient point exigés sitôt, soyez-en bien sûr.

La jeune fille appuya sur ces derniers mots.

A dater de ce jour, leurs cœurs s'étaient entendus. Eléonore le quitta, et le jeune homme entra chez Lautrec.

III.

Neuf heures venaient de sonner au donjon du château. Toute la famille se leva de table, et le duc, appuyé sur le bras d'un

domestique, la suit dans sa promenade habituelle au glacis. Le temps était magnifique. C'était une de ces belles soirées si communes dans ces contrées délicieuses où une température fraîche et embaumée, succédant à la chaleur du jour, donne aux nuits un charme indéfinissable. La lune commençait à poindre; sa lumière indécise détachait dans l'espace le sommet découpé des murs du château, apparaissant, avec son noir donjon, comme un fantôme immense présidant à la marche mystérieuse des heures de la nuit. Un ciel pur, une atmosphère doucement rafraîchie par le vent des Cévennes, un silence qu'interrompait seulement par intervalles le fremissement du feuillage; tout en ce moment invitait à la plus douce rêverie. Après une courte promenade, on s'assit sur un banc demi-circulaire placé sous un bouquet d'arbres. Un rayon de lune, échappé du feuillage, venait éclairer la figure encore pâle du duc de Blossac, placé à l'une des extrémités du banc, précisément en face d'Eléonore, assise à l'extrémité opposée. Le comte rompit le silence par quelques mots sur les malheurs du temps, et ce lui fut une occasion d'obliger enfin le jeune inconnu à raconter sa vie. Celui-ci commença ainsi d'une voix émue:

« Mon père, le duc de Clisson, dont la renommée est sans doute venue jusqu'à vous, avait épousé la fille de l'amiral de Coligny, si connu dans les annales de la guerre maritime. Je fus le seul fils de cette union. A douze ans, je perdis mon père. Unique héritier d'un nom illustre et d'une fortune considérable, je fus élevé par ma mère dans les principes d'honneur et de vertu qui conviennent à un gentilhomme. Cependant, le chagrin d'avoir perdu son époux avait causé à ma mère une de ces impressions profondes qui n'éclatent jamais au moment fatal, mais qui, longtemps retenues, et semblables au feu qui couve sous la cendre, murent insensiblement le corps, et finissent par une explosion violente. Elle tomba dangereusement malade. Pendant plus de six mois on désespéra de la sauver. Je ne vous dirai pas tout ce que son triste état inspira de craintes et de douleurs. C'est à cette première épreuve de la vie que, malgré mon extrême jeunesse alors, je dois rapporter le penchant aux choses mélancoliques et mystérieuses qui fait le fond de mon caractère. Ma mère revint à la vie, et, au bout de quelques mois, elle me fut rendue telle que mon cœur la désirait.

« J'avais quinze ans alors; tous ses soins se portèrent sur mon éducation. Cependant l'élite de la jeunesse courait aux armes pour la défense de notre sainte cause; je ne devais pas rester inactif en laissant immoler nos frères d'armes, sans partager au moins leur danger et leur gloire. J'avais alors un peu plus de vingt ans. Je ne me sentais point une vocation décidée pour les travaux de la guerre; le calme de l'étude avait pour moi un charme qui me sourirait encore, malgré mes habitudes au tumulte des camps; mais le cri de l'honneur, la voix puissante de l'humanité, l'emportèrent sur mes habitudes paisibles. Je pris les armes, et je me séparai de cette tendre mère que je n'ai pas revue depuis cinq ans. Je quittai la Bretagne, guerroyant de province en province; le sort m'a conduit jusqu'en ce beau pays, cette ancienne Occitanie des poètes où, par un malheureux contraste, les hommes déploient une barbarie indigne d'un si beau ciel et d'une nature aussi riante.

« Blessé, foule aux pieds des chevaux, et laissé pour mort au dernier combat de Saint-Hippolyte, où j'ai eu pour la première fois la douleur de voir ma phalange vaincue et fuyant devant les ennemis, j'ai pu trouver assez de force pour me relever du milieu des cadavres sanglants, et pour traverser au hasard la forêt de Montolien. J'avais en soin de me dépouiller de mon écharpe pour n'être pas reconnu si je venais à rencontrer des gens du parti ennemi; mais arrivé aux derniers arbres de la forêt qui, pendant ma pénible marche, m'avait prêté son ombre contre la chaleur du jour, la fatigue et la perte de mon sang, qui coulait en abondance de ma blessure, m'occasionnèrent une faiblesse; je n'eus que le temps de penser à Dieu et à ma mère, et je tombai sans connaissance; depuis ce moment, tout ce qui m'arriva jusqu'à celui où je me suis vu dans ce château, entouré de vos soins généreux, est tellement confus

dans mon esprit, qu'il ne m'est pas possible de retrouver un souvenir. »

Ainsi finit le récit du jeune homme. Il avait été sincère. C'était, sauf les noms et le lieu de sa naissance, l'histoire complète de sa vie, ce qui était pour lui une satisfaction qui tempérait à ses yeux la fausseté du reste. Il avait en l'adresse d'éluder la question de sa croyance religieuse, en sorte que, sans être obligé à un nouveau mensonge, il avait pu laisser à Lautrec la pensée qu'il était de la communion protestante.

Lautrec, lui prenant la main : — Merci, monsieur le duc, lui dit-il ; inconnu, vous aviez acquis des droits à mon estime ; je n'ai pas lésion de vous exprimer l'intérêt qu'aujourd'hui vous m'inspirez : les hommes de cœur se comprennent assez. Je remercie Dieu d'avoir donné à ces braves gens l'idée de vous transporter au château de Gange. Si nos soins vous ont sauvé la vie, j'en suis trop heureux... Hélas ! un bonheur semblable ne m'était pas réservé pour l'aîné de mes-fils ! Il vivrait encore si le duc de Blossac ne l'eût lâchement frappé.

A ces mots le duc, remémorant ses souvenirs, se rappela le gentilhomme qu'il avait tué au combat d'Anian, et resta comme pétrifié et glacé d'épouvante. Puis se rassurant par degrés :

Cependant, monsieur le comte, répliqua-t-il, la réputation du duc de Blossac n'a jamais été celle d'un lâche, et, s'il faut vous dire franchement ma pensée, je regarde comme un singulier préjugé qu'on fasse un devoir à un gentilhomme de ce qu'on n'exige pas d'un soldat, dans l'emportement d'une mêlée. — Non, non, monsieur le duc, s'écria Lautrec d'une voix forte et animée, vous ne me persuaderez pas. J'ai fait la guerre, j'ai frappé plus d'un ennemi, mais je n'ai point à rougir d'une action aussi déshonorante. Le duc de Blossac a assassiné mon fils, je le tiens pour le plus lâche de tous les hommes ! Mais j'ai un second fils qui brûle de le rencontrer, et il me vengera, je l'espère...

Lautrec s'arrêta subitement. Chaque fois qu'il rappelait cet événement terrible, il était pris comme d'un vertige qui le suffoquait. Il se passait alors dans l'âme du jeune homme des mouvements extraordinaires, et il ne fallait rien moins que les considérations qui l'obligeaient au silence pour l'empêcher



Le chevalier blessé.



Depart du chevalier Raymond.

d'un second coup de lance lorsqu'il était tombé blessé sans défense ; car vous connaissez sans doute cet acte de félonie dont il a dernièrement fletri son nom.



Le vieux comte de Lautrec.

d'éclater. C'était la première fois qu'on lui jetait à la face un pareil langage.

Rentrons, monsieur le duc, ajouta Lautrec. Vous pardonne-

rez à mes exigences... Que voulez-vous, c'est un défaut de mon âge et de ma position, il faut me le passer... Allons, prenez le bras de la comtesse pour vous soutenir. Ma fille me servira de guide pour ce soir. Nous avons, continua-t-il, tous les deux besoin d'un appui; mais quelle différence! Encore quelques jours, et vous pourrez marcher seul, tandis que moi!...

Un instant après tous rentraient au château.

IV.

Le pauvre duc de Blossac ne put fermer l'œil de toute la nuit. Sa situation se compliquait singulièrement. Il ne pouvait en vouloir au vieux Lautrec de sa haine contre le meurtrier de son fils, et cependant dans sa pensée intime il ne se regardait pas comme coupable d'une action déloyale. Mais les bontés du vieillard et de sa famille, son amour pour Eléonore, lui faisaient déplorer le sort qui avait fait tomber sous ses coups le fils du comte, et il aurait voulu pouvoir racheter de son sang ce désespoir qu'il avait causé à une famille infortunée à laquelle tant de sentiments divers attachaient de plus en plus chaque jour. Avant cette triste révélation il pouvait peut-être se flatter que les bonnes dispositions de Lautrec à son égard lui feraient pardonner la vérité lorsqu'il serait enfin obligé de déclarer sa naissance et son culte; mais depuis cette fatale promenade du glacis sa position était bien changée, et un abîme infranchissable s'élevait à ses yeux entre Eléonore et lui.

Dans cette triste conjoncture mille idées contraires venaient l'assaillir et le tourmenter. Pouvait-il aller trouver Lautrec, cet exalté huguenot, ce père infortuné, et lui dire: Je vous ai rompu, je suis catholique, je suis le duc de Blossac! Et pourtant il ne fallait qu'un hasard fatal pour le faire reconnaître au château par quelqu'un des personnages qui venaient parfois visiter le comte. Brave et intrépide, habile au maniement des armes, il se souciait fort peu que Raymond, ce second fils de Lautrec, fût à sa poursuite. S'il redoutait de le rencontrer, c'était de crainte d'accabler le vieillard d'un nouveau malheur. Toutes ces pensées le poursuivaient sans cesse, et empoisonnaient le bonheur dont cette noble famille l'entourait. Il n'avait plus qu'un parti décisif à prendre, c'était de fuir le château de Gange avant qu'une circonstance inattendue ne vint le devoir pour l'exposer à d'amers reproches et à la honte d'être classé comme un imposteur. Mais comment fuir celle qui désormais était maîtresse de sa destinée?

Telle était la situation des choses lorsque Lautrec reçut de son fils Raymond une lettre conçue en ces termes:

Arles, 10 août.

« Mon père, le bruit a couru ici, il y a quelques jours, que le fameux duc de Blossac avait été tué au combat de Saint-Hippo-

lyte, le 5 mai dernier. Il paraît que c'est un gentilhomme nommé Grammont qui l'a vaincu. Cependant, malgré les plus minutieuses recherches, on n'a pu retrouver de lui sur le champ de bataille qu'un poignard où son nom était gravé. Il n'aurait été que blessé, assure-t-on, et serait parvenu à se dégager du milieu des morts. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'alarme est au camp des catholiques, et que le duc n'a plus reparu. Vous m'avez parlé dans votre dernière lettre d'un gentilhomme blessé, qui a été secouru par vous et recueilli au château de Gange. Pardonnez-moi, mon père, mais n'est-ce pas une imprudence que vous avez commise de ne pas vous informer d'abord du nom de celui à qui vous donniez asile. Qui vous dit que ce n'est pas un catholique, peut-être même le duc de Blossac qui a reçu vos soins? Vous dites que votre hôte est un bon et fidèle huguenot; mais l'assassin de mon frère reculerait-il devant la honte de renier sa religion pour sauver sa vie? Prenez-y garde, mon père, car plus je réfléchis, plus je vois de vraisemblance dans la pensée que vous avez peut-être entre vos mains le sort de notre plus cruel ennemi: on m'a si souvent dépeint le duc de Blossac, que j'ai la certitude de ne pas me tromper. Je pars à l'instant pour le château de Gange. J'embrasserai vos genoux quelques heures après que vous aurez reçu ma lettre. »

Qu'on se figure la stupeur donc Lautrec lut saisi à la lecture de cette accablante missive. Il était neuf heures du soir. Le duc, retiré dans sa chambre, était occupé à terminer une copie qu'il faisait secrètement du portrait d'Eléonore pour l'enclâsser dans le médaillon de sa mère. Lautrec appelle la comtesse et sa fille et leur communique la lettre de Raymond. Ce fut un coup de foudre pour cette malheureuse famille. Il n'y avait point à s'y méprendre, ce combat de Saint-Hippolyte que dans les sermoneuses de sa sincérité, il avait avoué sans réserve lors de la fameuse soirée du glacis, venait ajouter aux horribles soupçons qui pesaient sur lui. Ce qui se passait alors dans l'âme d'Eléonore ne saurait se décrire. Cependant de si favorables antécédents parlaient en faveur du duc qu'on aimait encore à douter.

Chacun se retira dans son appartement, le cœur rempli d'une cruelle anxiété, et personne au château ne put se livrer au sommeil. Tout à coup, par un de ces mouvements spontanés qui ne peuvent naître que dans une âme fortement trempée, Eléonore, accompagnée de sa suivante, se rend auprès de lui, et sans préambule inutile, d'une voix visiblement émue, mais grave et digne, elle lui parle en ces termes:

« Vous nous avez cruellement trompés, monsieur le duc de Blossac.

J.-B. CAUVAIN.

(A continuer.)

LE BLEU.

SUITE ET FIN.

— Eh bien! à qui en as-tu donc, Fernand, et que cherches-tu ainsi, le corps plié en deux et le nez dans la poussière?

— Rien, répondit Fernand, ainsi que répondent toujours les personnes surprises à l'improviste, et qui ne veulent ni dire la vérité, ni mentir.

— Rien, répéta le jeune paysan qui avait parlé, et qui n'était autre qu'Alexis, le fils de Jeanne, — rien, en vérité, Fernand, on voit que tu n'es pas le fils d'un paysan, mais bien d'un homme de la ville; tu n'as peur de rien.

— Et de quoi veux-tu que j'aie peur? demanda Fernand, étonné.

— Mais de tout... Fernand, dit Alexis, de l'ombre, de la nuit, des revenants, des sorciers, des bleus, que sais-je?

Fernand partit d'un grand éclat de rire. — Si comme moi, Alexis, tu voulais écouter M. le curé, dit-il, en reprenant son sérieux, tu saurais qu'il n'y a ni sorciers ni revenants. — Quant aux bleus, comme les bleus sont des hommes et des Français, je ne vois pas pourquoi j'en aurais peur!

— Bague! dit Alexis, les bleus tuent les blancs, les blancs tuent les bleus, et...

— Ils se tuent dans les batailles, mais ailleurs? demanda Fernand.

— Ailleurs, l'un empoigne l'autre, comme qui dirait le plus fort empoigne le plus faible, le conduit au camp, et on le fusille.

— Eh bien, moi, j'ai une autre idée, dit Fernand, et cela vient de ce que m'a raconté le père Trouillard, de ce que l'autre jour, on avait trouvé un bleu mort, sans aucune blessure, sur la route de Gueraude à Saint-Macaire, ce qui voulait dire, ajouta le père Trouillard, que ce bleu était mort de faim.

— Dame! c'est ce qu'il avait de mieux à faire, Fernand; une supposition: tu trouves un bleu mourant de faim, tu le fais entrer dans ta chaumière, tu lui donnes de la soupe aux choux, du lard, du pain, et pour récompense le bleu retourne chez lui, déclare qu'il a vu des blancs dans une cabane, une belle cabane comme celle de maman, où il y a de tout, de la volaille, des œufs, des bœufs, des vaches; les bleus arrivent, ils pillent tout, ils emportent tout, bien heureux s'ils ne nous tuent pas, toi, ma mère et moi.

Fernand devint tout pensif. — C'est pourtant bien cruel, dit-il, de voir quelqu'un qui aurait faim, et d'avoir soi, une pleine écuelle de soupe, et de ne pas pouvoir la partager!...

— Viens-tu manger la tienne? demanda Alexis en s'éloignant.

— Oui, répondit Fernand, en le suivant, mais de loin.

Tout en marchant et en pensant à ce que venait de lui dire Alexis, il passa pres d'un massif d'arbres, d'où il entendit distinctement partir un soupir étouffé; par instinct seulement, supposant sans doute que l'inconnu ne voulait se montrer qu'à lui, Fernand laissa Alexis le devancer de beaucoup; puis, quand il le crut assez loin pour ne s'apercevoir de rien, l'enfant se glissa entre deux arbres, — en disant, — à voix basse: — Y a-t-il quelqu'un ici?

— Oui, répondit-on sur le même ton.

Guidé par cette voix, Fernand avança encore et heurta contre un homme étendu à terre.

— Etes-vous mort? mon Dieu! fut le premier mot et aussi la première pensée de l'enfant.

— Pas encore, mais bientôt, répondit la faible voix de l'inconnu; blessé et perdant mon sang, depuis vingt-quatre heures je n'ai rien pris.

— Ah! mon Dieu, dit l'enfant, attendez-moi, je vais vous chercher mon souper et vous le porter...

— Bon et aimable enfant! reprit l'inconnu, car, à votre voix, je devine votre âge, — vous ne pouvez que retarder ma mort de quelques heures, mais non l'empêcher.

— Pourquoi? demanda Fernand.

— Parce que...; mais me comprendrez-vous? dit l'inconnu auquel une pensée empêcha de finir sa phrase.

— Monsieur, je n'ai que huit ans, répondit Fernand si sérieusement, que l'inconnu, qui ne pouvait voir le visage de celui qui lui parlait, doutait si réellement cet enfant n'avait que l'âge qu'il annonçait, — mais je comprends beaucoup de choses; monsieur le curé, qui m'a élevé, m'a appris à me taire, d'abord, puis à partager le peu que j'ai avec de plus pauvres que moi, et à croire en Dieu, qui vient toujours au secours de celui qui l'implore, au moment où l'on se croit le plus abandonné... Ainsi, dites-moi ce que je peux faire pour vous.

Il y a dans la voix de certaines personnes un accent qui persuade plus qu'un million de paroles. Fernand possédait ce charme. Si bien que l'inconnu répondit sans hésiter:

— D'abord, il faut vous taire, et ne dire à personne qu'il y a un homme caché ici, ce serait ma mort.

— Soyez tranquille, monsieur, dit Fernand.

— Puis... mais, mon Dieu! vous ne pourrez, charmant et adorable enfant, me procurer ni de l'argent, ni un cheval, — et il faut que demain, au point du jour, je sois bien loin d'ici, autrement je suis perdu.

— Perdu... répéta Fernand, à qui ce mot fit éprouver un fré-

missement par tout le corps. — Perdu... oh! laissez-moi parler de vous à M. le curé, à la mère Jeanne... Ils sont si bons tous les deux, ils ne vous trahiront pas, monsieur.

— Je le crois comme toi, mon enfant, reprit l'inconnu, — mais ni l'un ni l'autre ne feront un faux serment. — Ecoute: — Je suis un proscrit, on me cherche pour me fusiller, et toute personne qui me recèlera, payera de sa tête d'avoir sauvé la mienne... Comprends-tu? Demain, au point du jour, on saura que j'ai passé par ici, on questionnera tout le monde, on leur dira: — Jurez, devant Dieu, qu'un étranger n'a pas passé par ici cette nuit, — et ni ta mère Jeanne, comme tu l'appelles, ni le curé ne jureront cela.

— Moi, je ferai le serment, monsieur, dit Fernand tristement, et j'en demanderai pardon à Dieu après...

— Toi, on ne te le fera pas faire, rassure-toi, dit l'étranger; et cependant, mon Dieu! cependant, il faut que j'aie quitté cet endroit avant le jour. Ah! si les voleurs ne m'avaient pas tout pris, s'ils m'avaient laissé ma montre, mon épingle, un bijou quelconque, enfin, je serais sauvé.

— Un bijou! s'écria Fernand, un bijou vous sauverait?

— Hélas! oui, dit l'étranger, retombant épuisé sur la terre.

— Un bijou!... un bijou!... répétait Fernand, comme combattu par une pensée qui le faisait avancer et reculer à la fois. — Un bijou! mon Dieu! je vais peut-être m'ôter tous les moyens d'être jamais reconnu par mon père, dit Fernand, les mains jointes et priant. — Mais un bijou sauverait la vie de cet homme... et vous trouverez bien un autre moyen, ô mon bon Dieu, de me faire retrouver mon père. — Monsieur, ajouta l'enfant, — puisqu'il ne vous faut qu'un bijou, j'en ai un, je vais vous le donner, promettez-moi seulement qu'aussitôt que vous serez hors de tout danger, vous me le renverrez.

— Pauvre enfant! je te refuse, dit l'étranger, car ce n'est qu'en vendant ton bijou à la ville prochaine que je puis me sauver...

— N'importe, monsieur... à la grâce de Dieu! dit le pieux et bon enfant, en se mettant à courir vers la cabane.

En ouvrant la porte de la cabane, Fernand trouva tout le monde couché. Le bruit qu'il fit, en tirant le loquet, avertit la mère Jeanne de son arrivée.

— D'où viens-tu donc, Fernand? lui cria-t-elle à travers ses rideaux de serge verte: Alexis prétend que tu cherches des vers luisants dans l'herbe.

— Quand ce serait, répondit Fernand? Puis il ajouta tout de suite, et sans doute parce qu'il redoutait les questions, — et mon souper? mère Jeanne.

— Il te creve les yeux; ne le vois-tu donc pas sur la table? répondit la mère Jeanne; soupe, déshabille-toi, et n'oublie pas d'éteindre la lumière avant de te mettre au lit.

— Oui, mère Jeanne, dit Fernand, qui commença par la dernière des recommandations, celle d'éteindre la chandelle de résine qui brûlait accrochée dans l'âtre de la cheminée; puis allant au cabinet où sa bienfaitrice avait mis les hardes qu'il avait le jour où il fut trouvé par elle, il y chercha le hochet qu'il n'eut pas de peine à trouver; il le prit, prit aussi sur la table son écuelle de soupe, un morceau de pain bis, une gourde renfermant un mélange d'eau et de vin, et ressortant par la porte qu'il avait eu soin de laisser ouverte, et qu'il ne referma pas, il courut vers le taillis où il avait laissé l'étranger.

— Tenez, dit l'enfant, essayant de percer du regard l'obscurité du taillis...; mais où êtes-vous donc?...

— Ici, dit la voix faible de l'étranger.... Oh! à boire! à boire!... L'étranger n'avait plus la force de bouger; Fernand s'agenouilla contre lui, et, débouchant la gourde, l'approcha des lèvres de l'étranger, qui, alors, avança la main, et avala quelques gouttes de ce mélange, ce qui le ranima.

— Tenez, lui dit encore l'enfant, s'apercevant du bon effet du breuvage, mangez cela maintenant... bien... doucement...

prenez garde de vous brûler... bien... buvez encore un peu maintenant. Ah! vous voilà debout! mon Dieu, que vous êtes grand!... Chut!... ne me remerciez pas... J'ai un père, monsieur... j'ignore où il est... et je ne donne jamais un morceau de pain à un pauvre sans me dire : — Si mon père a faim, lattes, oh! mon Dieu, qu'il trouve un enfant qui se prive de son souper pour lui... ainsi que je le fais pour celui-ci. — Puis, j'ajoute cette prière que je vous adresse : Monsieur, priez Dieu, pour que bientôt je revoie mon père et ma mère!... Tenez, prenez ce bijou et éloignez-vous... Ah! vous ne savez pas peut-être votre chemin... voulez-vous que je vous guide?...

— Inutile, mon cher enfant, ajouta l'étranger prenant l'enfant dans ses bras, et l'élevant jusqu'à lui pour l'embrasser. — Reçois, avec cette caresse, mes remerciements, ma bénédiction, les vœux que je fais pour ton bonheur... Puis, si je ne meurs pas en route... je connais la mère Jeanne... tu entendras parler de moi... bientôt... Adieu.

Disant ces mots, l'inconnu déposa encore un baiser, puis un autre sur le front de cet enfant; et le reposant à terre, ils s'élança hors du taillis, et s'éloigna avec cette hardiesse de quelqu'un qui connaît son chemin.

— Ah! dit Fernand, ramassant son écuelle vide et sa gourde dans le même état : — Ah! ce n'est pas pour dire, mais la soupe avait une bonne odeur, et j'ai bien faim. — Bast... Allons nous coucher; qui dort dîne, c'est toujours ce que dit M. le curé, chaque fois qu'il donne son souper aux pauvres. — Je déjeunerai mieux demain matin.

Et regagnant doucement la cabane, Fernand se jeta sur son lit tout habillé, et ne tarda pas effectivement à s'endormir, malgré la faim qui le faisait souffrir.

Le lendemain, en se réveillant assez tard, Fernand entendit une querelle entre la mère Jeanne et son fils Alexis.

— Avoue-moi la vérité, Alexis, disait-elle, je ne me fâcherai pas.

— Quand je vous dis, ma mère, que je n'y ai pas touché, répondait Alexis.

— A quoi? demanda Fernand en sautant à bas de son lit.

— A ton hochet, dit la paysanne. Et comme ce mot avait rendu Fernand tout interdit, cette femme reprit : — Ce matin ayant eu besoin d'argent, j'ai ouvert le coffre où sont tes effets, et où je serre mes quelques sous, et la première chose que je n'ai pas vue, c'est ton hochet, Fernand... Je l'ai cherché, je l'ai cherché, je ne l'ai pas trouvé; on ne l'a pas volé, car on aurait volé l'argent qui était avec; il n'y a donc qu'Alexis qui ait pu le prendre...

— Ou moi, dit Fernand en baissant les yeux.

— Toi, et pourquoi faire?...

— Ne me le demandez pas, mère Jeanne, dit Fernand les yeux toujours baissés... car je ne vous le dirai pas!...

— Tu ne me le diras pas?

— Eh bien, je vais vous le dire, moi, dit Alexis, car maintenant je devine tout.

Fernand regarda Alexis d'un air inquiet.

— Oui, reprit ce dernier, ce n'étaient pas des vers luisants que tu cherchais hier dans l'ombre... Crois-tu donc que je ne t'aie pas vu, quand tu es rentré, prendre ton souper et sortir avec, et ce n'était pas pour le manger, tu l'aurais bien mieux mangé ici, c'était donc pour le donner... Je t'avais aussi entendu ouvrir le couvercle du bahut, et cependant, quand la mère n'y a pas trouvé le hochet, j'ai bien pensé que c'était toi qui l'avait pris; je ne l'ai pas dit pour ne pas te faire gronder... mais puisque toi-même tu l'avoues...

— Et à qui, bon Dieu, as-tu donné ton souper et ton hochet, malheureux enfant? dit la paysanne en levant les bras et les yeux au ciel.

Comme Fernand ne répondait pas, et paraissait déterminé à garder un silence obstiné; Alexis répondit :

— A un bleu, je le parie, ce petit aime les bleus.

— J'aimé les bleus et les blancs, et tous ceux qui ont faim, dit Fernand impatient.

— Alors, tu dois bien t'aimer en ce moment, riposta Alexis en riant, car tu dois en avoir une de soignée de faim...

— Je ne me plains pas, dit Fernand fierement.

— Tiens, dejeune, mechant donneur de tout, dit la paysanne en poussant devant lui, avec un mouvement de colere, une jatte de lait et un gros morceau de pain bis. — Mange, mange, jusqu'au moment où le bleu, que tu as sauté, vienne avec d'autres bleus s'emparer de ma cabane et de tout ce qu'elle renferme; mange ton déjeuner, ce sera toujours ça de moins qu'il aura à emporter.

Un bruit de chevaux empêcha la mère Jeanne de continuer.

— Qu'est-ce?... dit-elle, s'arrêtant effrayée.

— Les bleus! sauvons-nous, cria Alexis, apercevant des formes sur la route qui passait devant la cabane.

Mais avant qu'Alexis et la paysanne eussent le temps de bouger, un homme en costume de colonel se précipita dans la cabane, en disant :

— Où est l'enfant qui hier m'a sauvé la vie, où est celui à qui appartient ce bijou?

— Le voici, dit Fernand en s'avançant vers le colonel.

Celui-ci poussa un cri de joie, et prit l'enfant dans ses bras en criant :

— Mon fils! mon fils!... Oui, ajouta-t-il, voyant la stupéfaction de tout le monde et le saisissement de Fernand, — oui, ce noble et généreux enfant est mon fils, mon enfant à moi, qui j'ai cru brûlé dans l'incendie de l'auberge de Cholet, — c'est lui!... Cette nuit, après l'avoir quitté, j'ai rencontré quelques hommes de mon bataillon qui me cherchaient. — Je les ai suivis, mais ce n'est que ce matin au jour que, racontant à mes amis le trait généreux de cet enfant, j'ai sorti de ma poche le-bijou pour leur montrer; alors j'ai bien la Providence. Ce hochet, qui est le mien, — je m'appelle Fernand comme mon fils — avait été donné à la nourrice de mon fils, pour mon fils; jugez de ce que j'ai éprouvé en le reconnaissant. Ce bijou ne pouvait appartenir qu'à mon fils, surtout en me rappelant les paroles qu'il m'avait dites la veille, auxquelles, je l'avoue, j'avais apporté peu d'attention : — Je vous donne la seule chose qu puisse me faire retrouver mon père. — Ce père, c'était moi, et ce fils qui se dépouille pour un méconnu, c'était mon fils. — Oh! Dieu est grand, Dieu est grand! béni soit son nom et sa justice à jamais.

Puis, vaincus par tant d'émotions, le père et le fils restèrent un moment silencieux, et tout entiers au bonheur de s'être retrouvés.

Vous devinez combien la mère Jeanne fut fêtée, et que, bien loin d'avoir sa cabane pillée par les bleus, le père de Fernand y ajouta un beau morceau de terre, et se chargea en outre du sort du jeune Alexis.

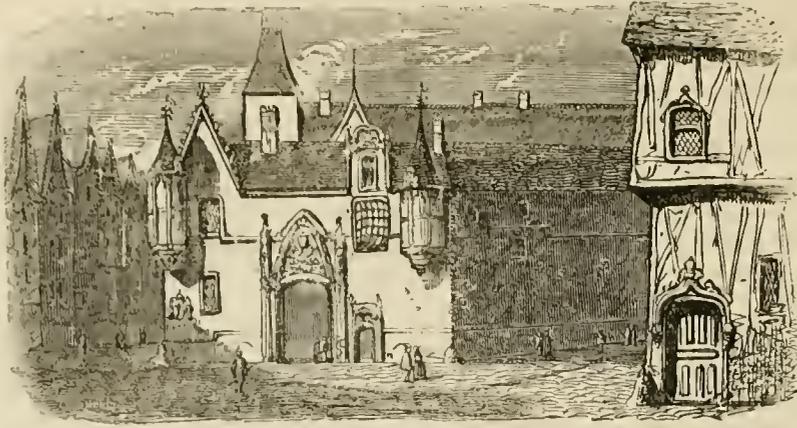
Quant à Fernand, il suivit son père qui le ramena dans les bras d'une mère qui le pleurait depuis longtemps, et, grâce au beau trait qu'il avait fait, en se privant de tout, même des moyens de retrouver son père, il avait tout retrouvé, une famille et une fortune.

Il est vrai que Fernand avait mis sa confiance en Dieu, et que Dieu n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui.

E. GÉLIE FOY.

FIX.





HUIT JOURS AU CHATEAU,

Par Frédéric Soullé.



PREMIÈRE PARTIE.

I.

On cite presque toujours les Anglais comme le peuple où se rencontre le plus grand nombre d'exemples d'originalité ou, pour parler à la mode, d'excentricité. Il ne se fait pas dans les trois royaumes un testament par lequel une vieille femme lègue deux shellings par semaine à une servante pour la nourriture d'un chat ou d'un perroquet, que cela ne soit immédiatement imprimé et publié. On ne manque pas d'ajouter au fait un commentaire où l'on démontre que l'excentricité de la Grande-Bretagne ne dégénère pas plus que sa puissance dans l'Inde. L'Anglais tient à ses ridicules, parce qu'il est parvenu à en faire des qualités aux yeux de l'univers, grâce à cette constante et furieuse admiration où il est de lui-même et de tout ce qui émane de lui, et grâce à cette manie de beaucoup de gens qui, ne pouvant pas être de leur pays, parce qu'ils n'en ont ni les grâces, ni l'esprit, ni le savoir-vivre, se font anglomanes, pour être quelque chose.

Ces réflexions m'ont été suggérées, je ne sais comment, par le souvenir de l'histoire que je vais vous raconter. Le lecteur jugera s'il y a quelque analogie entre l'excentricité anglaise et la singularité qui fit écrire au vieux comte de Chevalaine les mots suivants sur un volumineux paquet fuscile, cacheté, scellé :

« Ceci est mon testament : il sera ouvert quarante et un jours après ma mort, en présence de tous mes héritiers, dont la liste suit. Si l'un d'eux manque au jour dit, à l'heure de midi, pour autre cause que pour celle de mort, ce testament ne sera point ouvert, on le brûlera immédiatement, et le partage de mes biens sera fait selon la loi.

LISTE DE MES HÉRITIERS.

« 1° Bernardine de Chevalaine, comtesse de Fernic, ma sœur, âgée de soixante-quatorze ans, héritière directe ;

« 2° Le comte Laurent de Chevalaine, mon neveu, et mademoiselle Lucie de Chevalaine, ma nièce, héritiers par représentation de M. le vicomte Lancelot de Chevalaine, mon frère cadet ;

« 3° Le chevalier de Chevalaine, curé de Magname, mon frère, héritier direct ;

« 4° Louise Vermont, ma nièce, fille de Prosperine de Chevalaine, ma sœur cadette, mariée au sieur Louis Vermont ; ladite Louise Vermont, mariée à son tour à M. Cros et C^e (textuel), banquier à Paris, héritière par représentation de sadite mère Prosperine de Chevalaine ;

« 5° Enfin Charles de Chevalaine, mon petit-neveu, issu de minor de Chevalaine, lequel minor de Chevalaine était lui-même fils de major de Chevalaine, écuyer, mon frère ; ledit chevalier de Chevalaine héritier par représentation de son père et de son grand-père, tous deux décédés.

« C'est en présence de tous ces héritiers, et d'aucunes autres personnes, à l'exception du notaire chargé d'en faire lecture, que ledit testament sera ouvert comme il est dit plus haut, sinon... non.

« LE COMTE DE CHEVALAINE.

« En mon château de Chevalaine, commune de Martigny, le 5 avril 1859. »

En vertu d'autres dispositions écrites, ledit testament était placé dans une petite armoire fermée d'un carreau défendu par un grillage en cuivre. Il était posé sur un petit coussin en velours cramoisi, et tous les habitants du voisinage avaient été admis à venir visiter ce curieux autographe ; moi-même j'ai déclaré l'avoir vu, et je me rappelle avoir dit dans ma jeune expérience :

— Ce testament ne sera pas lu.

— Pourquoi cela ? me dit le notaire qui m'accompagnait.

— Parce que doit y avoir parmi tous ces héritiers un individu au moins qui doit craindre que le testateur ne lui ait rien laissé, et cet individu, en refusant de venir et en anéantissant ainsi le testament, s'assure au moins la portion que la loi lui réserve. Vous dites qu'il n'y a pas moins de quatre-vingt mille livres de rente à partager, n'y a-t-il pas un héritier pour lequel seize mille livres de rente assurées sont une fortune ?

— Il y a, répartit le tabellion, dans le nombre des héritiers des individus pour qui seize mille livres de rente devraient être une fortune inespérée; il y en a qui sont assez riches pour que cela entre inaperçu dans l'océan de leurs spéculations; il y en a aussi pour qui cette augmentation de leurs revenus serait une bonne fortune raisonnable; il y en a de vieux et de jeunes, il y en a de mâles et de femelles; mais tous viendront, j'en suis sûr. C'est une loterie qu'on va tirer (chacun d'eux le pense du moins), loterie où il peut gagner, et personne ne résistera à cet attrait.

— Un bon *tiens* vaut mieux que deux tu l'auras ! répondis-je, et il me semble que si j'étais un des élus...

— Vous viendriez, eussiez-vous été classé et maudit par cet oncle bizarre. L'originalité de cette suscription vous persuaderait que les dispositions testamentaires sont affectées du même caractère, et moins vous auriez de droits à espérer, plus vous vous en croiriez, grâce à ce raisonnement. Je n'ai pas besoin de vous parler de ceux qui se savaient dans les bonnes grâces du testateur; ceux-là se trouveraient des niais d'abandonner les bonnes chances qu'ils ont. Je ne les connais pas personnellement; je ne sais pas quels sont leurs défauts ou leurs qualités, leur caractère ni leurs habitudes; mais je parierais avec confiance, dix contre un, que pas un ne manquera. Du reste, si vous pouvez attendre quelques jours, vous verrez si je me trompe, car l'ouverture de ce testament a lieu le 44 de ce mois de mai, et nous sommes au 6.

— Et personne n'est encore arrivé, cependant.

— Je parie pour le 44, de minuit à midi.

Je refusai le pari. Je quittai Martigny, et je priai le notaire de me tenir au courant de ce qui se passerait. Il n'en fit rien. Mais, il y a peu de jours, je reçus, avec un billet de faire part de la mort du notaire, le manuscrit suivant.

Qui l'a écrit, je n'en sais rien; comment celui qui l'a écrit s'est-il procuré les actes authentiques, les lettres originales qu'il rapporte, je ne le sais pas davantage. J'insère le manuscrit dans ces mémoires comme j'y ai déjà inséré le récit de M. P..., sous le titre de : *Malheur complet*, et je laisse à d'autres à découvrir comment on peut apprendre des choses comme celles qu'on va lire. Ce préambule a aussi pour but de dénommer les divers individus qui figurent dans cette histoire, et surtout de dire leurs divers degrés de parenté, qui ne me paraissent pas bien établis dans ledit manuscrit.

Manuscrit.

LETTRE DE MADAME LOUISE CROS A MADAME MÉLANIE DÉLANTIN.

Martigny, le 9 mai, au château de Chevalaine.

« Tu sais, ma chère Mélanie, quel singulier testament m'a forcée à quitter Paris, ou plutôt tu sais comment mon mari m'a forcée à le suivre pour assister de ma personne, en ma qualité d'héritière, à l'ouverture de ce fameux testament.

Je t'ai promis le récit de mon voyage, et je le commence, sans te faire grâce de la plus légère circonstance.

Nous sommes partis le 7, à trois heures du matin.

Tu me demandais comment je ferais pour me lever à pareille heure, j'ai trouvé un excellent moyen : c'était de ne pas me coucher. Je suis allée au dernier jour de Mme B..., où j'ai rencontré quelques personnes, je suis rentrée chez moi à deux heures et demie, à trois heures moins un quart j'étais deshabillée, à trois heures précises j'étais enveloppée d'une robe de chambre et d'une pelisse, et j'attendais M. Cros dans ma berline.

Il n'est arrivé que dix minutes après l'heure convenue :

— Je croyais, lui ai-je dit, que vous n'étiez en retard que lorsqu'il s'agissait de mes plaisirs, je suis ravie d'apprendre que c'est de même pour vos affaires; voilà qui vous excuse à mes yeux pour bien des fautes passées.

— Vous pourriez être moins indulgente, m'a-t-il dit, car c'est de vos affaires que nous allons nous occuper. En attendant, permettez que je vous présente M. Camille Perrin.

Ceci tient à un arrangement que tu ne sais pas et que je n'ai su que le matin même de mon départ. M. Cros me dit, pendant le déjeuner, qu'il était désolé et qu'il ne pouvait partager mon coupé.

J'avoue que cela m'allait à merveille; la solitude, tu le sais, ma chère, est le besoin de toute âme qui n'est pas bien associée en ce monde, et ces vingt-quatre heures de rêverie en chaise de poste eussent été pour moi une bonne fortune. Mais je trouvai fort désobligeant à M. Cros de m'avoir forcée à ce voyage, de m'avoir imposé ses arrangements pour m'accompagner, et de me laisser toute seule. Je lui déclarai donc que je ne partirais pas s'il ne venait dans mon coupé, à quoi il répondit :

— En ce cas, je vais écrire à M. Camille Perrin de prendre la malle-poste.

Tu as dû entendre parler quelquefois de M. Camille Perrin; il a une célébrité de bourse qui a percé jusque dans les salons, quoiqu'il n'y vienne jamais. C'est, je crois, un mathématicien qui s'occupe d'entreprises agricoles. Je ne puis bien t'expliquer cela, mais enfin c'est un homme qui passe pour savant.

— M. Camille Perrin prendra la diligence s'il veut, dis-je à mon mari, mais vous ne m'aviez pas dit que nous aurions l'honneur de sa compagnie.

— Je ne le savais pas moi-même, me dit M. Cros. Il ne devait être libre que dans deux jours, il l'est ce soir même, et je m'étais arrangé pour vous suivre avec lui; vous, dans votre coupé, moi et lui dans la berline, car je n'aurais pas osé vous proposer de l'admettre en tiers dans notre voyage.

— Et vous avez fort bien fait.

— C'est, reprit M. Cros, un homme fort occupé de choses abstraites, de théories savantes, d'études spéciales, auxquelles vous n'auriez rien compris.

— Vraiment...

— Et qui vous aurait fort ennuyé de dissertations très-lumineuses pour un homme d'affaires, mais fort obscures pour une femme du monde.

— En vérité, monsieur, ai-je dit à M. Cros, j'ai bien envie de vous prier de me permettre de monter dans votre berline, pour m'assurer que je suis aussi ignorant et aussi bornée que vous me le dites.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit... Mais je suis sûr que M. Camille Perrin vous ennuierait beaucoup, et que, de votre côté, vous...

— J'ennuierais beaucoup M. Camille Perrin.

— C'est un peu ce que je voulais dire, à l'exception du mot *ennuyer*. De même que vous ne comprendriez pas les calculs de M. Camille Perrin, de même, je pense qu'il serait tout à fait désorienté si vous lui parliez monde, spectacles, modes, et il serait capable de traiter cela de frivolités.

— Il paraît que je ne suis bonne qu'à cela, monsieur, du moins, d'après votre opinion sur mon compte; eh bien, je désire avoir un autre juge que vous, et si M. Camille Perrin est assez intrépide pour braver l'ennui dont vous l'avez sans doute menacé à propos de moi, je me sens très-décidée à affronter celui que me promet sa science.

— Comme il vous plaira, me répondit M. Cros en me quittant.

Voilà pourquoi, ma chère Mélanie, on me présentait M. Camille Perrin au moment où nous allions partir et où j'étais déjà enfoncée dans le coin de la berline.

Je ne sais quelle folle idée m'avait pris de croire que mon mari avait joué le matin une petite comédie, pour me faire faire ce qu'il voulait en ayant l'air de se le faire imposer; il en arriva que je ne répondis à la présentation que par une salutation, et que je me renfonçai dans mon coin; mon mari prit l'autre, ce monsieur se plaça en face de lui, et nous partîmes grand train.

II.

J'avais assez mal vu M. Camille Perrin lorsqu'il était monté, à la lueur de la lanterne qu'on avait présentée à la portière de la voiture; mais j'avais cru remarquer qu'il était assez jeune, et autant qu'un regard rapide avait pu me permettre de l'apprécier, qu'il avait une mise convenable.

Je fis semblant de dormir pour pouvoir écouter la conversation de ces messieurs, et juger de ce j'aurais à supporter pendant dix-huit ou vingt heures; mais ces messieurs trouvèrent sans doute que mon exemple était bon à imiter, et au bout d'une demi-heure ils dormaient avec une tranquillité merveilleuse. M. Cros roula tout de suite: cela m'a rappelé les premiers temps de mon mariage. M. Camille Perrin ne ronflait pas, mais sa tête ballottait au gré des mouvements de la voiture, de la façon la plus grotesque: le bras savant luttait contre le sommeil; enfin cet ennemi des veilles de la science l'emporta, M. Perrin s'enfonça dans son coussin et ronfla aussi.

Cependant le jour approchait, et je voulus examiner à sa première lueur le compagnon que je devais à mon mari; mais il avait un manteau relevé jusqu'au-dessus des oreilles, et, faut-il te le dire, un bonnet de coton enfoncé jusqu'au-dessous des yeux.

On n'est pas plus *volée* que je ne l'étais... il y avait de quoi faire arrêter la voiture et s'en retourner à Paris... Mais le Gros-René était sur le siège, et je lui aurais crié mille fois d'arrêter, qu'il ne m'eût pas plus écoutée que si j'avais parlé à un Allemand. Tu connais ce René, ce valet de chambre ventru qui rit toujours et que je n'ai jamais pu forcer M. Cros à mettre à la porte.

J'eus envie de me mettre en fureur, mais je compris que j'étais en pays ennemi, et je m'endormis de rage.

Je m'endormis, ai-je dit; non, ma chère Mélanie, je me livrai corps et âme au plus affreux cauchemar que j'aie jamais éprouvé. Un horrible bourdonnement me roulait sans cesse dans le cerveau, et il me semblait à chaque instant étouffer sous un immense bonnet de coton qu'une main invisible tenait suspendu sur ma tête; une fois même, je ne pus échapper à cette terrible fantasmagorie, et je me sentis, je me vis coiffée de cette chose effroyable. Cette dernière péripétie de mon rêve m'éveilla tout à fait, et je vis M. Camille Perrin, armé d'un petit peigne, rétablissant l'ordre de ses favoris un tant soit peu ébouriffés; car il porte des favoris, des favoris, entends-tu?... comme en porte... ma foi, je ne connais plus personne au monde qui porte des favoris; tu prieras ton mari, qui passe pour avoir été un des beaux de l'empire, de t'expliquer ce que c'est.

— Vous avez eu un sommeil fort agité, madame, dit M. Perrin en refermant son peigne et en le mettant paisiblement dans la poche de son gilet.

— Mais, monsieur, lui répondis-je... j'ai rêvé toute la nuit bonnet de coton.

— C'est une coiffure fort commode pour dormir, me dit-il de l'air le plus tranquille, et sans qu'il semblât avoir aperçu l'ombre d'une épigramme dans mes paroles.

Je voulus lui faire comprendre mon intention et je lui dis :

— J'aurais sans doute mieux dormi avec un bonnet de coton.

— C'est certain, me répondit-il d'un ton imperturbable, mais c'eût été fort laid... Il s'arrêta, et reprit avec la même impassibilité. — Fort laid, à ce qu'on dit, car je n'ai jamais vu de femme en bonnet de coton.

Après cette confidence, M. Camille Perrin tira d'une des poches de la voiture un flacon, l'appliqua sur ses lèvres, et avala une douzaine de gorgées de la liqueur qu'il contenait: une forte odeur de rhum se répandit dans la voiture.

— Hum! hum! hum! fit M. Camille, voilà qui réchauffe un peu, et qui chasse les humeurs.

Avant de reboucher son flacon, il me regarda; je crus qu'il allait m'offrir d'y goûter, mais il se ravisa, et se mit à regarder au dehors.

— Et ils appellent ça courir la poste. Dix-huit lieues en six heures! Dix-huit lieues en une heure, voilà ce qui s'appellera marcher!

— Mais non pas voyager, lui dis-je.

— Voyager... marcher... arriver... Je sais ce prétendu joli mot d'un homme d'esprit; — Avec les chemins de fer on arrive, mais on ne voyage pas... Si le mot est vrai pour les chemins de fer, il est vrai pour les malles-poste, les diligences, les voitures, il n'y a que le piéton qui voyage. Par exemple, madame, où allez-vous? A Martigny! Supposons que vous y soyez, comme cela devrait être, vous seriez ravie, donc le chemin de fer est bon. Est-ce que vous vouliez voir la route? Alors il ne fallait pas partir à trois heures du matin, et il ne fallait pas dormir.

— Vous avez parfaitement raison, lui dis-je, et je vois que vous comprenez à merveille la poésie des voyages.

— Eh! me répondit-il en tirant des cigares de sa poche, en

en choisissant un, et en le roulant sur ses lèvres pour le lisser, je m'y entends assez bien.

L'exhibition du cigare m'avait éponvannée, mais je n'en avais rien montré, pour voir jusqu'où irait le sans-*façon* de M. Camille. Mais il remit son cigare dans sa boîte, en tira un autre, et lui fit la même opération. Après le second vint un troisième, qu'il prépara toujours avec le même sang froid, et sans qu'il daignât faire attention qu'il y avait une femme dans la voiture.

Je le regardais pour voir si ma surprise et mon attention l'avertiraient de son inconvenance; il ne jeta pas ses yeux sur moi, mit la tête à la portière, et dit tout haut :

— Voilà...

Aussitôt il ouvrit, sauta à terre, et il resta en arrière. Trois minutes après la voiture ralentit sa marche, et je vis que nous étions arrivés à une montée très-longue et très-droite.

Le changement d'allure réveilla mon mari qui s'écria :

— Ma foi, je suis rajeuni de vingt ans; j'ai dormi comme dans mon printemps... Tiens! où est donc Perrin?

— Mais il est descendu pour fumer, à ce que je crois.

— Hé!... hé! lui cria mon mari par la portière, vous avez des provisions de bouche, à ce qu'il paraît: je suis à vous.

M. Gros descendit: seulement, il fit arrêter la voiture, baisser le marchepied, et faillit tomber.

— Diable, diable, je suis considérablement engourdi, fit-il en se secouant.

Mon Arthur alluma un cigare (quand un homme a passé quarante ans, il ne devrait plus s'appeler Arthur; et le mien en a cinquante-deux), et ces messieurs montèrent en avant.

Quelle aimable compagnie! quel charmant voyage! quel avenir de huit jours cela me préparait; car mon mari, au lieu d'arriver un quart d'heure avant le délai fatal, s'est mis en tête de passer huit jours dans ce désert. Que veux-tu?... J'avais promis.

Je profitai de ce petit moment pour faire descendre ma femme de chambre et arranger mes cheveux. Corinne essaya de me faire jolie, c'est une vieille habitude; je me trouvais affreuse, j'en fus ravie. Être jolie pour M. Gros ou pour M. Perrin, quel abus!

La montée s'acheva, et j'eus l'honneur de revoir ces messieurs. Je fis ouvrir toutes les glaces pour me dispenser de l'horrible odeur de leur fumée.

— Eh bien! me dit M. Gros, vous ne vous sentez pas un peu en appétit?

— Je meurs de faim, lui dis-je, mais je redoute encore plus le déjeuner que nous sommes destinés à rencontrer.

— Je vous ferai déjeuner mieux qu'au rocher de Cancale, dit M. Camille Perrin.

— Où ça? dit mon mari.

— A la prochaine poste. Nous y sommes dans dix minutes.

— C'est donc une auberge? lit M. Gros.

— Hé! cria M. Perrin à ce cruel Gros-Réné, tu as mis la valise aux comestibles en lien de sûreté?

— C'est soigné avec respect, reprit le digne valet de chambre de mon digne époux.

— Vous êtes un homme admirable, fit M. Gros, vous n'oubliez jamais rien.

— Napoléon n'a perdu l'empire du monde que pour avoir oublié, en allant en Russie, la valise aux comestibles.

Cette phrase fut prononcée avec une parfaite indifférence; M. Perrin se comparait, que dis-je? se mettait au-dessus de Napoléon, comme je me mettrais au-dessus de ma couturière.

— Où sommes-nous ici?

— A Montfort; voilà le château là-haut sur la colline.

— Est-ce le château du fameux Montfort? dis-je d'un air de curiosité timide à M. Perrin.

— On le dit, me répondit-il en ratissant ses ongles avec une pointe de canif.

— Qu'en pensez-vous? repris-je, pour apprendre jusqu'à quel point M. Perrin pouvait causer de quelque chose.

— Je n'en crois rien; il était Anglais par sa mère, à qui il devait le titre de comte de Leicester, et lors même qu'il eût été Français, s'il avait possédé quelque chose d'aussi bien posé, il ne serait pas allé faire cette abominable guerre stupide pour y gagner une seigneurie.

— Ne comptez-vous pour rien l'enthousiasme religieux?

— C'est une sottise inventée après coup; Simon était trop ambitieux pour avoir de la foi, et...

M. Perrin mit la tête à la portière et reprit :

— Nous voilà arrivés. Puis il cria d'une voix de stentor : — Monsieur Gros-Réné, à la valise!

En effet, nous arrivâmes devant la porte d'une espèce de cabaret, et M. Camille Perrin sauta une seconde fois à terre pour recevoir un énorme panier des mains de Gros-Réné; M. Gros descendit avec sa lourdeur ordinaire, et moi je descendis comme je pus, sans que personne pensât à m'offrir la main.

III.

Je trouvai ces façons très-amusantes, et je me décidai à faire comme ces messieurs; je fis défaire ma malle par Adrien, je montai dans une chambre avec Corinne, et je m'y établis pour faire une toilette complète.

J'y demeurai une demi-heure entière sans entendre parler de personne; au bout de cette demi-heure, M. Gros-Réné vint m'avertir de la part de son maître que le déjeuner était servi. Je ne répondis pas et je continuai à ne rien faire, car j'étais tout à fait habillée.

Un quart d'heure après on vint m'avertir, cette fois de la part de ces messieurs, que le déjeuner refroidissait.

Je me dispensai encore de répondre, et jeme mis à une fenêtre, d'où je voyais dans la cour intérieure de la poste; il y avait là tous les animaux de la création, et je me plus si bien à les examiner et à les admirer, que tout à coup on frappa à ma porte avec assez d'impatience.

— Qui est là? dit Corinne.

— Est-ce que votre maîtresse ne va pas descendre? dit mon mari d'un ton bourru.

— Je ne sais pas.

— Que fait-elle?

— Je ne sais pas.

— Demandez-le-lui.

Corinne me demanda ma réponse d'un regard.

— Vous voyez bien ce que je fais, lui dis-je.

— Madame s'amuse à regarder des petits cochons et des petits canards, répondit Corinne de sa voix piailarde et insolente.

Corinne me venge du Gros-Réné, M. Cros la déteste.

— Priez madame, répondit-il d'une voix tonnante, de me faire l'honneur de me répondre elle-même.

— Madame, monsieur m'ordonne, se mit à crier Corinne, de vous prier de lui répondre vous-même.

Je me mis à regarder dans la cour.

— Eh bien ? dit M. Cros.

J'étais sourde.

— Louise... madame Gros... voulez-vous déjeuner, oui ou non ?

— Oui, lui dis-je, si c'est ici et toute seule ; non, si c'est avec vous et M. Camille Perrin.

M. Camille Perrin était près d'une fenêtre, juste au-dessous de la mienne ; probablement il m'entendit, car il se mit à dire :

— Gros-Réné, sert le friot.

Oui, ma chère, il se servit de ce mot, mot si affreux, que, lorsque Adrien vint me demander ce que je voulais, il me sembla que ce mot m'avait ôté tout appétit, et je demandai deux œufs frais.

Pendant qu'on me dressait une table, j'entendis mes deux aimables compagnons déjeuner au-dessous de moi.

— Encore une aile de ce perdreau, disait M. Perrin. — Un autre morceau de cette lure. — Quelques écrevisses. — Un verre de madère. — Maintenant que pensez-vous de cette salade de homard ?

On m'apporta mes deux œufs et un verre d'eau.

Je ne sais par quelle insolence, combinée sans doute par M. Cros, ce fut Gros-Réné qui me les apporta... Le drôle était en costume de cuisinier.

— Madame ne désire pas autre chose ? me dit-il d'un air sournois.

Comprends-tu, ma chère Mélanie, qu'on ait faim, mais faim au point de se repentir de ne pas être descendue, faim au point de recevoir ces deux œufs frais et de les garder?...

Je ne répondis pas à Gros-Réné, et je restai en présence de mes deux œufs et de Corinne, qui, après m'avoir servie, eut la lâcheté de me demander la permission d'aller déjeuner ; elle désertait ma cause. C'est un trait que je lui ferai payer plus tard.

En attendant, j'appelai un postillon par la fenêtre, et je lui dis d'atteler sur-le-champ, que nous allions repartir.

Avant qu'il m'eût répondu, la voix de M. Camille Perrin se fit entendre :

— Allons, allons, Gros-Réné... le café et le rhum ?...

L'arôme d'un moka délicieux monta jusqu'à moi. Je ne sais, je ne puis te dire jusqu'à quel point l'air vif de la campagne avait agi sur mes nerfs ; mais je me sentis devenir véritablement en colère, et je pris un parti violent, décisif, celui de retourner à Paris, et d'apprendre à ces messieurs la politesse qu'ils devaient à une femme.

Je descendis rapidement ; je me jetai dans la voiture en disant au postillon de se hâter, et en lui promettant deux louis s'il me faisait partir avant que ces messieurs eussent fini de déjeuner. Mais l'implacable Gros-Réné était là, et comme on attachait la dernière boucle, il s'établissait sur le siège avec la valise.

Qu'aurait servi en ce moment de dire au postillon de prendre la route de Paris ? Gros-Réné eût résisté, il eût appelé mon

mari, il l'eût fait intervenir, et il fût résulté, en présence de M. Camille Perrin, une scène et des explications odieuses. Je me résignai donc, bien décidée à leur échapper à la première occasion.

Jusque-là je me promis de garder un silence obstiné envers tous les deux. Mais je fus amenée à me manquer de parole par une circonstance à laquelle je ne m'attendais pas.

Mon mari monta seul dans la voiture, et M. Camille Perrin s'assit sur le siège du cocher, à côté de Gros-Réné.

— En vérité, dis-je à M. Cros, je suis ravie de voir que ce monsieur comprend l'inconvenance de sa présence dans ma voiture.

M. Cros, qui se léchait encore les lèvres du déjeuner qu'il venait de faire, me regarda d'un air stupéfait.

— Et quelle a été, s'il vous plaît, l'inconvenance de la conduite de ce monsieur ?

— Si vous ne le comprenez pas, je ne puis vous l'expliquer, lui répondis-je ; le sentiment des égards qu'on doit à une femme est une chose qui ne s'enseigne pas, on le porte en soi comme le sentiment des arts.

— Voyons... voyons, dit M. Cros en m'interrompant, nous allons faire un voyage d'affaires. M. Camille Perrin est un homme qui s'occupe d'entreprises et point de galanteries... ne vous mettez pas à cheval sur vos prétentions de jolie femme pour vous emporter à vous figurer qu'il vous a manqué d'égards. M. Camille Perrin, quand vous avez dit que vous aviez faim, vous a promis un bon déjeuner, et s'est occupé à vous le faire préparer. Vous n'avez pas voulu descendre, ce n'est pas sa faute. Nous avons déjeuné sans vous, et, quand il vous a plu de partir, nous avons avalé notre café au galop pour ne pas vous faire attendre : de quoi vous plaignez-vous ?

— De ce que vous avez amené ce monsieur.

— Vous l'avez voulu.

— Eh bien, je me plains de ce que vous m'avez forcée à ce stupide voyage, et, pour vous prouver combien il me déplaît, je vous déclare qu'au premier relais je prends une voiture, quelle qu'elle soit, et je m'en retourne.

— Ah ! fit M. Cros, très-bien, comme il vous plaira...

— Eh bien, monsieur, puisque vous êtes si aimable pour moi, faites que ce soit tout de suite.

— Très-volontiers, dit M. Cros. Postillon ! se mit-il à crier par la portière, allons, retourne du côté de Paris...

— Peux pas, dit le postillon : je dois faire le relais pour aller, et celui pour revenir appartient à l'autre poste... Je peux pas... Quand vous serez arrivé, vous pourrez vous en retourner.

— Mais, m'écriai-je, très-persuadée que M. Cros savait ce qu'on lui répondrait, et que c'était pour cela qu'il y avait mis tant de complaisance, je ne veux pas aller plus loin.

— En ce cas, dit le postillon, qui était descendu de cheval, je peux dételer et vous laisser là. Je pousserai jusqu'au relais, et j'enverrai des chevaux pour vous prendre.

— Cela vous va-t-il ? me dit M. Cros.

Je trépiguais de colère, quand M. Camille Perrin se mit à crier :

— Hé ! monsieur Cros... une décision, s'il vous plaît : avançons-nous ou retournons-nous ?... Si nous avançons, je reste sur mon siège, attendu que j'ai le soleil au dos, ce qui ne me

va... tandis que si nous retournons, je l'ai dans le nez, ce qui ne me va pas, et je reprends ma place dans la voiture.

— Avançons, m'écriai-je, à la pensée d'avoir ce monsieur en face de moi.

Nous arrivâmes au relais sans que M. Cros daignât m'adresser la parole. On changea les chevaux et l'on continua la route.

Je n'avais rien voulu dire, fort décidée que j'étais à m'en retourner, mais à m'en retourner seule. M. Cros ne parut pas se rappeler que j'eusse manifesté l'intention de repartir, et se remit à dormir.

La chaleur du jour était devenue extrême. Je me laissai gagner à mon tour par une sorte de somnolence qui n'était pas sans charme, et, quoique je me fusse aperçue que M. Camille Perrin avait repris sa place dans la voiture, je ne voulus pas me déranger, pour lui montrer combien cela m'était déplaisant.

Il était près de quatre heures du soir lorsque je sortis de mon engourdissement, éveillée par une voix criarde. Nous étions à une montée, et un mendiant aveugle, conduit par un enfant, nous demandait l'aumône.

J'entr'ouvris les yeux, et je vis M. Perrin tirer gravement sa bourse de sa poche, y chercher avec un soin extrême une pièce de dix sous, et la mettre dans l'écuelle qu'on lui tendait.

— Comment se fait-il, lui dit M. Cros, que vous, qui avez écrit que la mendicité était une des plaies de la société, et qui avez proposé des mesures pour la supprimer, vous l'encouragez en faisant l'aumône à des mendiants? Est-ce ainsi que vous faites application de vos principes?

— Quand le gouvernement aura assuré, comme il le doit, l'existence des individus qui ne peuvent pas travailler, faire l'aumône sera un crime. Mais jusque-là, refuser un sou à un vieux aveugle, qui, certainement ne peut pas gagner sa vie, ce serait par trop dur.

— Gros-René, cria mon mari, jette cent sous à ce pauvre aveugle!

Je trouvai les dix sous de M. Camille mieux donnés : il ne parut pas s'apercevoir de la sotte générosité de M. Cros, et remit paisiblement sa bourse dans sa poche. En ce moment il me regarda, et vit que j'avais les yeux ouverts.

— Vous ne dormez plus, me dit-il, madame?

— Il y a quelques minutes que la voix de ce mendiant m'a tout à fait éveillée, lui dis-je. Mais je n'ai pas voulu me mêler à cet acte de charité ne voulant pas faire plus que M. Cros, et n'espérant pas faire mieux que vous.

M. Camille Perrin reçut mon compliment comme il avait reçu mes épigrammes, avec la plus complète indifférence. Je commençai à croire que ce brave homme ne comprenait rien, et je me tins pour avertie que je n'en pourrais rien arracher.

— Voyagerons-nous la nuit? dit-il à mon mari.

— J'y compte bien, repartit M. Cros.

— Quant à moi, j'en suis parfaitement incapable; je suis abimée de fatigue, et, certes, je ne passerai pas une autre nuit en voiture.

— Vous ne savez pas, à ce qu'il paraît, me dit mon mari, ce que c'est que les lits d'auberge.

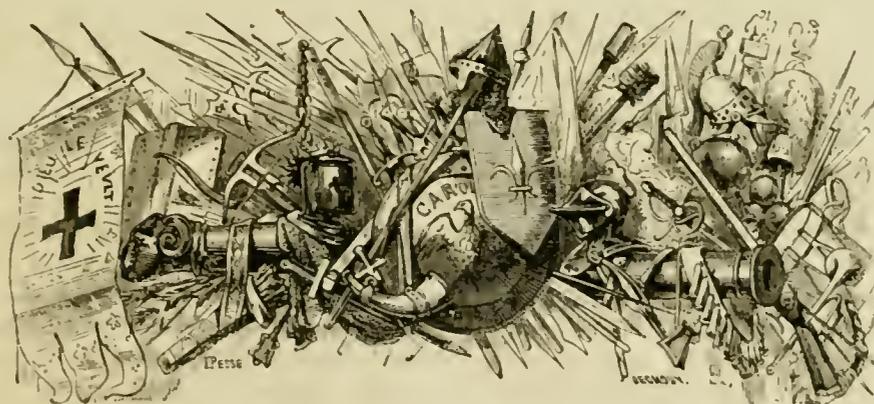
— Il y a des hôtels à Alençon, reprit M. Perrin, et si vous aviez fait comme moi, si vous aviez apporté des draps blancs et sains, on peut encore dormir, à condition qu'on ne sera pas habitué à avoir d'excellents matelas.

— Mais nous sommes donc dans un pays sauvage? dis-je à M. Perrin.

— Nous sommes dans un excellent pays, madame, où on est mieux que dans toutes les auberges de l'Europe, mais où on n'est pas si bien couché que chez soi.

F. SOELIE.

(A continuer.)



QUI VIVE.

SUITE ET FIN.

II.

La paix de Tilsitt venait d'être signée. Le 9 juillet 1807, l'empereur Napoléon et l'empereur Alexandre s'étaient embrassés sur le radeau du Niémen, et le 27 juillet Napoléon était de retour à Paris n'ayant plus d'autre ennemi que l'Angleterre, mais

l'Angleterre constante dans sa haine, l'Angleterre qu'il a frappée d'interdit, et qui, toujours debout et menaçante aux deux extrémités du continent, soulève contre la France de nouveaux adversaires, la Suède et le Portugal.

L'armée russe n'avait pu venger l'armée autrichienne d'Ulm, la victoire avait encore une fois protégé la France; mais de tous

côtés la lutte s'étendait, et les intrigues de la Grande-Bretagne trouvaient partout des peuples disposés à repousser la domination étrangère.

La Hollande froissée dans ses intérêts commerciaux par le blocus continental, l'Autriche, vaincue et humiliée, mais non soumise, Rome trompée dans ses espérances, le Portugal et l'Espagne menacés dans leur nationalité, travaillaient ensemble, dans l'ombre, à l'œuvre de réaction politique qui devait bientôt éclater et ébranler la fortune de Napoléon.

D'un coup d'œil, le génie de l'empereur a tout compris, tout calculé. C'est l'Angleterre qu'il faut frapper. Il frappera l'Angleterre. Alexandre s'est engagé à marcher contre Gustave IV, roi de Suède. A Alexandre le nord, aux soldats français le midi. L'envahissement du Portugal est décidé.

Les régiments qui venaient de vaincre les lignes russes, qui des bords de la Vistule avaient volé avec la rapidité de l'aigle aux bords du Niémen, reentraient en France, comme l'empereur le leur avait promis, mais non pour jouir du repos que méritaient leurs travaux et leur bravoure. La paix de Tilsitt n'était que le prélude de nouvelles expéditions, et ces hommes, qui venaient de vaincre le Nord, devaient bientôt imposer au Midi la puissance de leurs armes.

Au commencement de septembre 1808, le quatrième régiment d'infanterie de ligne, détaché de la division Vandamme, qui avait assisté à la bataille d'Austerlitz, reçut l'ordre, ainsi que plusieurs autres régiments déjà aguerris, de se rendre en toute hâte à la frontière d'Espagne. Toutefois, le quatrième régiment d'infanterie de ligne devait s'arrêter huit jours à Tarbes pour laisser au reste de la division le temps de prendre les devants, afin de ne pas effrayer les populations par un déploiement de forces aussi considérables.

Le général commandant la division était aussi resté à Tarbes.

Or, le lendemain du jour où le détachement français avait réclamé pour huit jours l'hospitalité forcée des habitants, un sergent, âgé de 21 ans à peine, connu dans le régiment pour sa bonne conduite et son exactitude à remplir les devoirs de la discipline militaire, avait subitement disparu, abandonnant son gîte et ses armes, sans demander la permission à ses chefs, et sans confier à personne la cause de son absence.

On supposa tout d'abord qu'un accident avait empêché le jeune soldat, et pas un doute ne s'éleva sur la légitimité de cette absence. Deux jours s'écoulèrent sans qu'on eût de ses nouvelles, et les informations qu'on prit de tous côtés constatèrent que le sergent César avait tout à coup quitté la ville à la réception d'une lettre qui lui avait été remise à la poste. Dès lors le doute ne fut plus permis, et le soleil du troisième jour se leva sans que César eût reparu sous les drapeaux.

Le régiment reçut l'ordre de se rendre en armes, à midi, sur la place principale de la ville.

Midi sonnait lorsque le général commandant la division, arriva à cheval, suivi de plusieurs officiers supérieurs.

Il ordonna qu'on lit l'appel du régiment.

L'appel commença.

Lorsque l'officier qui faisait cet appel prononça le nom du sergent César, aucune voix ne répondit dans les rangs.

— Où est ce soldat ? demanda vivement le général.

— Il a disparu depuis deux jours, général.

— Et il y a aujourd'hui trois jours qu'il ne s'est pas présenté, — Cet homme a déserté ! — Colonel, nous allons entrer en pays ennemi, la guerre va s'ouvrir, la désertion est alors plus facile. Il faut donner ici un exemple qui agisse sur le moral de vos hommes. Prenez ceci et lisez.

Le colonel prit un papier que lui tendait le général. Les tambours firent entendre un long roulement.

Les soldats se regardèrent entre eux, s'étonnant de ce que l'appel ne continuait pas.

Le plus profond silence régnait dans les rangs.

Le colonel donna l'ordre que le régiment se formât en bataillon carré, et vint se placer au milieu de ces quatre murailles humaines.

Les tambours résonnèrent de nouveau.

Puis le colonel lut ce qui suit :

« Le sergent César a déserté. La désertion est un crime puni par les lois militaires. C'est un crime et un déshonneur. Le sergent César a déshonoré ses galons. Il est cassé de son grade et sera renvoyé devant la justice militaire, qui prononcera. »

Un murmure presque insaisissable passa dans les rangs ; mais les tambours battirent encore, et on n'entendit plus rien que leur voix stridente et cadencée.

Tout à coup un cri passa dans toutes les bouches : « Le voilà. C'est lui. » Et un jeune homme, couvert de poussière, souillé de boue, les traits altérés, les vêtements en désordre, s'arrêta devant le colonel en portant la main droite à son bonnet de police.

Celui-ci jeta sur le jeune homme un regard de compassion ; il avait deviné au regard et à la pose à la fois soumise et fière du jeune soldat, qu'il avait cédé à un entraînement irrésistible. Il s'arrêta quelques instants à le contempler avec intérêt. La posture martiale du sergent, ses yeux noirs, animé du feu de la fièvre, sa chevelure en désordre, tout décelait que si le soldat était coupable aux yeux de la loi, il avait aux yeux de Dieu et des hommes une noble excuse à faire valoir.

L'ex-sergent attendait toujours, sa main à son bonnet, selon l'ordonnance.

A cet instant, le colonel tourna les yeux du côté du général. Il lui sembla que ce dernier le considérait avec impatience. Alors refoulant dans son cœur le sentiment de pitié qui le débordait, et subissant involontairement l'influence de la hiérarchie et de l'autocratie militaire, il dit au jeune homme :

— Vous avez déserté, monsieur. Le conseil de guerre décidera de votre sort.

Une vive rougeur monta au front du soldat.

— Je n'ai pas déserté, dit-il vivement, puisque je viens me livrer moi-même. J'en appelle à vous, colonel, à votre cœur. Ma mère était malade, à dix lieues de moi, bien malade. Je n'ai pu résister, j'ai fait dix lieues pour la voir, pour l'embrasser, pour rester avec elle une heure, puis j'ai fait dix lieues pour revenir ici ; mais mes forces ont trahi mon courage, et je suis arrivé trop tard. Que la volonté de Dieu s'accomplisse ; j'ai été embrasser ma mère. Colonel, vous pouvez me condamner à mort, mais je ne suis pas un déserteur. — Je serai puni, mais non pas déshonoré.

Le colonel détourna la tête. Il fit un signe, et quatre hommes s'approchèrent pour arrêter César.

Mais l'énergie fiévreuse qui l'avait soutenu jusque-là l'abandonna alors ; et, s'affaissant sur lui-même, il tomba lourdement sur le sol.

Le delit militaire existait. Un conseil de guerre devait juger César et décider de son sort. Dans les dispositions où paraissait être le général, à la veille d'une entrée en campagne, son arrêt ne pouvait être douteux.

Toutefois l'état de faiblesse de César fit que le jour du jugement fut retardé. — Enfin, le troisième jour, il parut devant ses juges. — Interrogé, il répondit comme il avait parlé au colonel. Il lut humble et fier à la fois : humble devant ces hommes qui étaient ses supérieurs, fier devant Dieu et devant sa conscience.

César lut condamné à la peine de mort. L'arrêt devait être exécuté dans les vingt-quatre heures. César demanda ces vingt-quatre heures entières pour écrire ses adieux à sa mère et pour se recueillir.

Puis tout fut dit. La justice militaire avait prononcé.

La veille du jour où César devait être passé par les armes, le général, qui habitait une maison de plaisance dans les environs de la ville, se promenait seul de long en large dans le jardin de la villa, en proie à une agitation extrême. Il tenait à la main et relisait pour la troisième fois une lettre qu'il venait de recevoir, laquelle était ainsi conçue :

« Général, — Vous avez été sans pitié pour le jeune soldat, qui avait un moment oublié les devoirs de son état pour aller embrasser sa mère malade qu'il n'avait pas vue depuis deux ans. N'avez-vous donc jamais connu la vôtre ? N'avez-vous pas

pensez à la sienne qui vous mandira. — Jetez un regard en arrière, remontez aux premières années que vous avez passées sous les drapeaux, souvenez-vous, et peut-être alors l'indulgence et la compassion entreront-elles dans votre cœur? Quel homme n'a pas failli? La clémence n'est pas toujours une vertu, elle est quelquefois une expiation. »

Le général froissa avec colère la lettre dans sa main.

— Pas de signature, s'écria-t-il; oh! je saurai... Mais à quelle circonstance de ma vie cette lettre fait-elle allusion? Mes premières années militaires? La Roër peut-être... Quel souvenir!... Mais, non. Le sergent Lagrange est mort; Catherine est morte aussi, car je ne l'ai jamais revue, jamais je n'ai entendu parler d'elle. Et ce soldat, ce César. — César... ce nom n'était-il pas celui du fils de Catherine?... Oh! il faut que je sache...

Le général Rimbaud, car c'est bien le conscrit de 1793 que nous retrouvons douze ans plus tard avec le grade de général de division, fit appeler un aide de camp, et lui donna l'ordre de prendre les renseignements les plus précis sur le soldat qui venait d'être condamné à mort. La réponse ne se fit pas attendre; César de Lannois était fils d'un capitaine, mort deux années auparavant sur un champ de bataille; sa mère, veuve de ce capitaine, demeurait à Lourdes, à dix lieues de Tarbes. — Dieu soit loué, fit le général, ce n'est pas César, le fils du sergent Lagrange et de Catherine. — Il faut que la justice militaire ait son cours... Mais qui a pu écrire cette lettre?

Ainsi la pitié ne semblait pas l'émouvoir en faveur de ce jeune homme voué à vingt ans à la mort; rien ne faisait battre son cœur en présence de cette existence à peine commencée, brisée dès ses premiers pas et à ses premières expériences par l'inflexibilité du code militaire. C'était un remords et non la commisération qui agitait le général. — La gloire et la fortune avaient bronzé le cœur de cet homme. Soldat parvenu, il oubliait qu'il avait été soldat aussi; tous les sentiments généreux avaient fait place chez lui à une stricte observance de ses devoirs; pour lui, discipline et rigueur, pitié et faiblesse avaient le même sens. Il avait oublié ce principe religieux, qui est aussi un principe universel, principe de droit, comme principe militaire: « *La lettre tue et l'esprit vivifie.* »

La lettre tuait chez le général. — Rassuré dans son amour-propre et dans ses scrupules en apprenant la naissance du condamné, la pensée ne lui vint pas de tenter de le sauver, d'implorer pour lui la clémence de l'empereur. Sa piété et ses souvenirs ne s'étendaient pas au delà des promesses de son passe.

Les informations que le général avait demandées sur le jeune soldat avaient fait naître partout l'espoir. On pensait que le chef prendrait en considération l'âge du coupable et la cause du délit. Mais rien de semblable n'arriva, et, contre l'attente de tous, des ordres furent donnés pour que l'exécution eût lieu.

Dans le cours de cette journée, une femme avait sollicité la faveur d'être reçue par le général. Cette femme était la mère de César de Lannois. L'entrevue qu'elle demandait lui fut refusée.

La nouvelle de l'exécution pour laquelle on espérait un sursis, le refus fait à la mère du condamné avaient indisposé les esprits. De tous côtés on murmurait tout haut contre l'inflexibilité du général. César était fils d'un militaire mort au champ d'honneur; on prononçait tout bas dans la ville les mots d'injustice et de cruauté. Les esprits s'exaltaient et s'irritaient; des groupes de soldats se portaient menaçants du côté de la prison où était retenu le condamné.

Le général fut informé de l'attitude mécontente du régiment; aussitôt il quitta sa maison et se rendit en personne, suivi seulement de quelques officiers, dans le quartier où était située la prison. A huit heures, la retraite battait dans la ville, et les soldats rentraient dans leurs logements sans qu'aucun acte d'insubordination ou de violence eût été commis.

Le général regagna seul la villa qu'il habitait.

Il était dix heures du soir. Le ciel s'était converti tout à coup de nuages noirs; par intervalle la foudre zébrait l'horizon de

traînées de feu; l'atmosphère était lourde et accablante. Un orage terrible se préparait au-dessus de la tête du général Rimbaud. Il pressa le pas pour gagner sa demeure, avant que la tempête n'éclatât; mais à peine fut-il dans la campagne, que de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber; le ciel sembla s'illuminer tout entier, le tonnerre joignit sa voix majestueuse et terrible aux rafales du vent et au bruit de la pluie effondrant le sol, et se précipitant sur les pentes en cataractes bruyantes et rapides. L'orage éclatait, un orage comme on n'en voit que dans les pays méridionaux, un orage entre les montagnes, le spectacle le plus sublime et le plus effrayant qui soit, la lutte des éléments en furie, un concert digne de l'enfer, où l'eau, le vent et le tonnerre font chacun leur partie, avec le ciel et la terre pour auditeurs.

Il n'y avait pas à revenir sur ses pas. Aucun abri ne s'offrait autour du général. Il continua à marcher, le feu sur la tête, l'eau sous les pieds, et arriva ainsi à cinquante pas de la villa.

A cet instant une traînée lumineuse éclaira, comme la lueur d'un immense incendie, la maison tout entière, ainsi que la sentinelle qui gardait la porte principale.

Le général approchait toujours.

Un épouvantable coup de tonnerre ébranla le sol sous ses pieds; au même instant la sentinelle cria: « Qui vive? »

Le général s'arrêta tout à coup, mais s'en rependit.

Et la sentinelle répéta encore: « Qui vive? »

— Oh! cette voix, cette voix! s'écria le général, sans répondre à la sommation militaire qui lui était faite; cette voix, je la reconnais... Qui êtes-vous?

Et il s'approcha de la sentinelle.

— Je suis, répondit-elle d'une voix ferme, celle qui a crié « Qui vive? » aux bords de la Roër, pour le soldat Rimbaud, qui n'avait pas eu la force de se tenir debout à son poste, et qui était tombé ivre et sans forces à cette place où l'ennemi devait passer pour surprendre les Français. — Je suis celle qui a fait feu pour le soldat Rimbaud, qui avait abandonné ses armes. — Je suis la mère de César. — Je suis la veuve du capitaine de Lannois. — Je suis Catherine la vivandière.

Me reconnaissez-vous, général? Je ne suis pas changée, moi. — Je n'ai rien oublié du bien que j'ai fait; je n'ai rien laissé du bien que j'ai pu faire. — Le général Rimbaud en peut-il dire autant?

Elle s'arrêta un instant, et reprit presque aussitôt: — Général, je viens vous demander de tenir votre parole. Vous avez juré au vieux Lagrange, qui est là-haut depuis longtemps, de protéger, lui parti, Catherine la vivandière et son fils César. La vivandière ne s'appelle plus Catherine, elle est devenue la femme, la veuve d'un brave officier, non par ambition pour elle, mais par ambition pour son enfant à qui elle a caché le secret de sa naissance, pour lui donner le nom glorieux qu'elle a accepté à défaut de celui de Lagrange qui n'était plus là pour lui donner le sien: voilà tout. — Général, il fallait sauver mon enfant, j'étais mourante, mais j'ai trouvé la force de venir jusqu'ici; je suis parvenue à toucher une bonne âme de soldat qui m'a prêté un uniforme, qui m'a cédé son poste. Punirez-vous aussi celui-là?...

— Catherine, Catherine, s'écria le général attendri, venez, entrez, sans haine et sans honte, sous le toit du soldat Rimbaud. — Pour vous, il n'est pas changé non plus. — Oh! mes vingt ans, mes desirs, mes espérances, ma vie de soldat, mon cœur, tout ce qu'il y avait de beau et de bon en moi, qu'êtes-vous devenus? J'avais oublié mes amis, j'avais oublié mes devoirs d'homme pour mes devoirs de soldat; j'avais cuirassé mon âme contre la pitié, cette félicité qui est une vertu.... Catherine! Catherine! pauvre mère, pardonnez-moi.

Et le général tendit ses bras à Catherine qui s'y précipita.

Le lendemain, le général Rimbaud adressait à l'empereur une demande en grâce en faveur du sergent César de Lannois. Cette supplique était signée de tous les membres du conseil.

A cette pièce, le général avait joint une lettre dans laquelle

il donnait à l'empereur tous les détails de l'événement bizarre qui avait commencé sa fortune militaire, et où il recommandait à sa éléance, César et sa mère, Catherine la vivandière.

Quelques jours après, la réponse, impatientement attendue, arriva. Elle était conçue en ces termes, et tout entière de la main de l'empereur :



« Général, — Je savais que vous étiez un brave, j'ai la preuve que vous êtes un noble cœur. — Avouer, comme vous le faites, les fautes du passé, c'est s'élever au-dessus des préjugés de l'humanité, c'est se grandir à ses propres yeux et aux yeux du reste des hommes. — Je vous accorde la grâce du sergent, et je me souviendrai de lui. — Puis venaient quelques instructions.

— Etes-vous contente, Catherine? dit le général en donnant cette lettre à la pauvre mère.

— Pas tout à fait, fit l'ex-vivandière, en sautant au cou de Rimbaud, il faut que je vous embrasse.

Jules BORDOT.

FIN.

LES DEUX CEPS DE VIGNE.

FABLE.

Courbé sous le poids du raisin,
Un jeune cep a pour voisin
Un vieux cep tortueux, couvert de cicatrices,
Qui compte avec orgueil soixante ans de services,
Et n'a plus pour richesse et pour tout ornement
Que des grains clair-semés sur un dernier sarment.
Or, le vieux cep, au temps de la cueillette,
Fournit un nectar généreux ;
Et l'autre?... de ses fruits nombreux
On fit un tonneau de piquette.
En frivoles propos ne volt-on pas toujours
Abonder la folle jeunesse ?
Vieillesse par le moins, mais ses rares discours
Sont pleins de bons conseils mûris par la sagesse.

P. LACHAMBEAUDIE.

LE PAPILLON ET LE VER A SOIE.

FABLE.

« Qu'as-tu, beau papillon? disait le ver à soie,
Quel nuage sinistre à dissipé ta joie ?
Qui peut à nisi faire couler tes pleurs?...
— Avec l'abeille, au sein de la prairie,
Je folâtrais parmi les fleurs ;
C'était de tous mes jeux la compagne chérie...
Mais elle vient de me quitter
Pour regagner sa ruche où le travail l'appelle :
Je la hais, l'inconstante, à mes désirs rebelle...
— Ami, reprend le ver, tu devrais imiter
L'abeille si laborieuse.
Mais, vois ; elle revient, heureuse,
Te consacrer tout son loisir,
Car, après le travail, plus doux est le plaisir. »

P. LACHAMBEAUDIE.

L'Afrique Française.

LES 83 CHASSEURS D'ORLÉANS.

Une décision royale du 24 août, rendue sur la proposition de M. le maréchal duc de Dalmatie, président du conseil, conférait *par intérim* à M. le lieutenant général de la Moricière, les attributions de gouverneur général, et tous les gens de cœur avaient salué ce premier gage de salut offert aux intérêts de l'Afrique française. Doué d'un esprit organisateur, M. de la Moricière se serait sans doute proposé de substituer une paix intelligente et forte, aux désastres d'une guerre dont les opérations décousues fatiguaient l'armée sans résultats, et dont les excès, trop fréquemment renouvelés, éloignaient à perte de vue la possibilité d'une calme domination sur le sol conquis, et les espérances d'un rapprochement civilisateur entre les races française et arabe. Malheureusement, l'épouvantable histoire de la destruction des Ouled-Riah avait parcouru toute l'Algérie avec une rapidité menaçante. L'horreur profonde excitée parmi les populations indigènes par les récits des infortunés que l'asphyxie semblait avoir épargnés pour porter témoignage contre nous, provoqua dans la province d'Oran une insurrection générale qui pouvait s'étendre, de proche en proche, depuis la frontière marocaine jusqu'à celle de Tunis, et depuis les tribus riveraines de la Méditerranée jusqu'aux hordes belliqueuses du Sahara. Le maréchal Bugeaud avait quitté Alger le 4 septembre; quatre jours après son départ, la révolte éclate aux environs de Cherchell; huit jours après dans le Dahara; quinze jours après chez les Flittas; et dix-huit jours après, les victimes des grottes sont



Abd-el-Kader.

vengées par le plus cruel événement qui ait signalé jusqu'ici nos guerres africaines (1).

Un compétiteur de Abd-el-Kader, nommé Bou-Maza, était à la tête des Flittas insurgés. Le général de Bourjolly marcha contre cette tribu; un engagement eut lieu le 25 septembre; le lieutenant général Berthier, du 4^e chasseurs d'Afrique, fut tué, et le commandant Clerc, du 9^e bataillon des chasseurs d'Orléans, grièvement blessé; nous eûmes trente morts et cent hommes hors de combat. Le général Bourjolly dut battre en retraite et appeler à son secours les subdivisions de Maskara et d'Orléansville. A la première nouvelle de cet échec, le gouverneur général *par intérim* fit partir deux bataillons du 6^e léger sur les bateaux à vapeur *le Gerbère* et *le Grandeur*, qui remorquaient chacun un navire de commerce chargé de vivres, à la destination de Mostaghanem. Mais un autre drame se passait le même jour aux environs du poste de Djemma - Ghazaouat,

situé sur le bord de la mer, non loin des frontières du Maroc. Abd-el-Kader s'était monté avec une nombreuse cavalerie devant la tribu des Souahelia. Ceux-ci feignant de redouter la présence de l'émir, mais, en réalité, travaillés par l'esprit de révolte qui soufflait de toute part, députèrent un kaïd au lieu-

(1) On sait comment le colonel Pélissier *chauffa*, par l'ordre du maréchal Bugeaud, comme dans un four, les Arabes Ouled-Riah v. e. vestis dans les grottes du Dahara. L'indignation publique a fait justice en France d'un trait de barbarie indigne d'un soldat, et qui lui fut signal d'une insurrection générale du pays occupé.

tenant-colonel de Montagnac, du 45^e léger, qui commandait la petite garnison de Djemma-Ghazouat. L'envoyé arabe demandait protection contre Abd-el-Kader, qui, disait-il, voulait traverser le territoire des Souahéla pour gagner celui des Traras, où tout le monde prenait les armes en sa faveur depuis la côte de Djemma-Ghazouat jusqu'à l'embouchure de la Tafna. M. de Montagnac ne put obtenir aucun renseignement précis sur les forces de l'émir; mais c'était un homme de cœur et d'audace, dont toutes les pensées n'avaient d'autre but que l'honneur de prendre Abd-el-Kader mort ou vif. Assuré de l'énergie et du dévouement de ses troupes, il sortit de Djemma-Ghazouat, le 22 septembre à dix heures du soir, avec 550 hommes du 8^e bataillon des chasseurs d'Orléans sous les ordres du commandant Froment-Coste, et 60 cavaliers du 2^e hussards conduits par le chef d'escadron Courby de Cognord. Il arriva au point du jour sur l'Oued-Saouli, et s'établit dans une bonne position dont la trahison devait bientôt l'arracher pour l'entraîner à sa perte. Le 22, à deux heures du matin, de nouveaux renseignements l'engagèrent à s'avancer dans la direction de l'est, jusqu'au ruisseau de Sidi-Brahim, où il laissa ses bagages sous la garde du commandant Coste. Espérant surprendre Abd-el-Kader, qui, d'après les dires de son guide, n'avait avec lui qu'une faible escorte, il se porta en avant, suivi de trois compagnies de chasseurs d'Orléans et des soixante hussards. A peine avait-il fait trois quarts de lieue, que des cavaliers arabes en assez grand nombre parurent sur un plateau. Les deux premiers pelotons de hussards entamèrent la charge; mais presque aussitôt ils furent écrasés sur leur gauche par une masse de cavalerie, dirigée par Abd-el-Kader en personne, et sortie à l'improviste d'une embuscade couverte par les plis d'un défilé. Au premier choc, le commandant de Cognord fut démonté et blessé; le capitaine Gentil-Saint-Alphonse eut la tête fracassée d'un coup de pistolet tiré à bout portant. Le colonel Montagnac s'élança avec deux pelotons de réserve, auxquels se ralliaient vingt hommes échappés au carnage; mais un ennemi dix fois supérieur en nombre l'entoura, le presse; il tombe atteint d'un coup mortel. Rappelant à lui, pour sauver ses braves, le reste de ses forces, il ordonne de former le carré, et dépêche le maréchal des logis Barbé pour aller appeler le commandant Coste avec sa réserve. Pendant trois heures de combat, les héroïques chasseurs d'Orléans et les débris des hussards soutiennent comme un mur les assauts de la cavalerie arabe; mais le carré tombait homme à homme, et les cartouches s'épuisaient. Le courageux Montagnac, se sentant mourir, trouve encore assez de voix pour dire à ces malheureux soldats: « Enfants, laissez-moi, mon compte est réglé; tâchez de gagner le marabout de Sidi-Brahim et de vous y défendre jusqu'au bout. » Ce fut sa dernière parole.

Le commandant Coste accourait avec une compagnie, mais les premières décharges le renversèrent, et tout son monde périt autour de son cadavre.

Il ne restait plus que quatre-vingt-trois chasseurs d'Orléans sous les ordres du capitaine de Géraux. Cette petite troupe parvint à gagner le marabout de Sidi-Brahim, avec le convoi qu'elle protégeait encore. La porte du marabout étant très-basse, on escalada les murailles. Une partie des bêtes de somme put entrer dans la cour, qui présentait un carré contenant vingt hommes sur chaque face. Il était onze heures du matin.

Le caporal Lavaissière, sur l'ordre de son capitaine, monta sur le marabout et y arbora, au milieu d'une grêle de balles, un drapeau formé de la ceinture rouge du lieutenant Chappedelaine, et d'un mouchoir bleu qui appartenait au caporal lui-même. Ce drapeau était un signal que l'on pensait pouvoir être aperçu par la petite colonne aux ordres du colonel de Barral, laquelle n'était pas à plus de trois lieues de là. Descendu du poste périlleux qu'il venait d'occuper, le caporal Lavaissière dut y remonter quelques instants après, pour, à l'aide d'une lunette, regarder dans toute la campagne à l'entour; on ne voyait que des cavaliers arabes, qui accouraient en foule et cernèrent étroitement le marabout. Un des nôtres, fait prisonnier, fut envoyé par Abd-el-Kader pour sommer le capitaine de Géraux de se rendre. Un refus énergique fut la seule réponse qu'obtint

ce premier message. Un second ne produisit pas plus d'effet. Abd-el-Kader fit alors écrire une lettre par l'adjudant Thomas, qui était au nombre des prisonniers. Cette lettre, apportée par un Arabe qu'on laissa approcher après l'avoir fait descendre de cheval, portait qu'il y avait quatre-vingt-deux prisonniers, au nombre desquels se trouvaient M. le lieutenant Larrazet et quatre clairons. Abd-el-Kader faisait dire dans cette lettre que, si les Français ne se rendaient pas immédiatement, il les aurait plus tard, et qu'il ferait, en cas de résistance, couper la tête à tout le monde. La réponse de M. de Géraux fut aussi nette, aussi précise que celles qui avaient précédé. Une seconde lettre, écrite en arabe, fut envoyée ensuite, mais avec aussi peu de succès.

Alors le feu commença sur les quatre faces. Les Arabes ne se bornaient pas à tirer, ils lançaient des pierres. Cette attaque achevée, et faite presque à bout portant, dura cinq quarts d'heure. Vers deux heures, Abd-el-Kader fit cesser le feu et donna l'ordre à ses troupes d'aller camper à dix minutes du marabout. Jusque-là il n'y avait eu qu'un seul blessé parmi les nôtres, le sergent Styard; les pertes de l'ennemi avaient dû être considérables. L'attaque ne tarda pas à recommencer de la part des Kebaïles, tant à coups de fusil qu'à coups de pierres. La nuit survint; on tira peu. Le lendemain 24, Abd-el-Kader revint lui-même à la charge avec ses cavaliers et son infanterie; mais cette dernière seule fut chargée de l'attaque.

Dans l'obscurité de la nuit, les assiégés avaient fait des sorties de demi-crêpeaux aux murs d'enceinte du marabout, et coupé en quatre et même en six les balles qui leur restaient. On continua de se battre jusqu'au lendemain, à deux heures après midi. Alors Abd-el-Kader fit sonner, par un des clairons prisonniers, le signal du départ, et s'éloigna avec tout le gros de ses troupes, ne laissant autour du marabout que trois colonnes d'observation, fortes chacune de cent cinquante hommes environ.

A la fin du troisième jour, la faim et la soif se firent sentir parmi les nôtres. Comme les sacs avaient été abandonnés lors de la marche sur le marabout, il y avait très-peu de vivres, et pour toute boisson, on était réduit à mélanger de l'urine avec un peu d'eau-de-vie et d'absinthe. D'abord, il avait été résolu qu'on profiterait de la nuit pour évacuer ce poste désormais indéfendable, et où il n'y avait plus que la mort à attendre; mais les Arabes ayant rapproché leurs sentinelles et fait une garde très-active, on dut renoncer à ce projet. A sept heures du matin, tout ayant été disposé pour le départ, la petite troupe franchit le rempart, ayant ses officiers en tête, et portant sept blessés qu'elle ne voulut pas abandonner. Ce mouvement fut exécuté d'une manière si prompte, et tellement inopinée, que trois sentinelles seulement eurent le temps de tirer, et que le premier poste fut enlevé à la baïonnette. Après ce premier succès, la colonne, formée en carré de tirailleurs, se mit en marche. Les Arabes, très-fatigués eux-mêmes, se montrèrent d'abord peu acharnés à la poursuite, et vers huit heures du matin, on se trouva vis-à-vis le village des Ouled-Zéri, n'ayant eu que quatre nouveaux blessés. Mais au moment où le capitaine de Géraux venait de former sa petite troupe en carré pour prendre un moment de repos, les gens des Ouled-Zéri, ceux des Sidi-Thamar, et les Arabes des villages environnants, qui avaient été prévenus, accoururent en grand nombre, armés de fusils, et descendirent dans le ravin, afin de lui couper la retraite. D'un autre côté, deux mille Kebaïles environ pressaient les nôtres par derrière. Il n'y avait pas à balancer, le plus sûr, l'unique moyen, pour mieux dire, c'était de fondre par la ligne la plus courte sur les Arabes qui barraient le passage du ravin. Le capitaine de Géraux y fit en conséquence descendre son monde, qu'il reforma en carré quand on eut atteint le milieu du ravin. Là, bon nombre de nos braves succombèrent; les Arabes pouvaient à loisir et de tous côtés tirer sur eux: ils venaient d'épuiser leurs dernières cartouches. Lorsqu'on fut parvenu tout à fait au bas du ravin, il ne restait plus que quarante hommes; le lieutenant Chappedelaine avait été tué; au milieu du petit carré qu'ils formaient étaient encore debout le capi-

taine, le chirurgien et l'interprète. Les Arabes étaient en si grand nombre, qu'il n'y avait plus, pour échapper à une véritable hacherie, qu'à prendre conseil du désespoir et à vendre chèrement sa vie. Après s'être mutuellement encouragés et dit un dernier adieu, les Français fondirent sur les assaillants à la baïonnette.

La petite garnison de Djemma-Ghazouat, avertie, depuis deux jours, par un hussard qui était miraculeusement parvenu à gagner cette place, du désastre qui avait frappé la colonne du lieutenant-colonel de Montagnac, avait déjà par deux fois fait une sortie, dans l'espoir de se mettre en communication avec les débris dont une fusillade lointaine lui indiquait la direction. Mais ses périlleux efforts étaient restés vains. Entendant de nouveaux coups de fusil dans un voisinage beaucoup plus rapproché, elle tenta une nouvelle sortie. Au moment où elle parvint à atteindre le petit plateau sur lequel se passait l'action que nous venons de rapporter en dernier lieu, il ne restait plus que quatorze hommes, dont deux sont tombés morts en arrivant. Parmi les survivants se trouve le caporal Lavaissière, au récit duquel nous avons emprunté la plupart des détails qui précèdent.

Peu de jours après ce désastre, le général Cavaignac voulant augmenter la force du poste d'Aïn-Temouchin, situé sur la route d'Oran, à moitié chemin entre l'Oued-Senan et l'Oued-Malah, y envoya deux cents hommes, pris parmi ceux que leur faible santé ne permettait pas d'utiliser dans les colonnes expéditionnaires; ce détachement fut attaqué par des forces supérieures, et contraint de mettre bas les armes.

Abd-el-Kader, toujours habile à profiter des circonstances, fit publier parmi les tribus que, pour éprouver le courage et la foi de ceux qui suivaient sa bannière, il avait voulu qu'à Sidi-Brabim les soldats français se défendissent comme des héros. Plus tard, il annonça qu'il avait fasciné de son regard les deux cents hommes capturés à Aïn-Temouchin, et paralysé leurs bras, pour récompenser la fidélité et le dévouement de ses guerriers. C'est ainsi qu'il sait exploiter au profit de sa cause la passion des Arabes pour le merveilleux, et que ses défaites comme nos revers servent sa politique.

On voit quels furent les premiers résultats de l'effroyable scène des grottes, et comment nos plus braves soldats payèrent de leur vie la conduite barbare du colonel Pélissier.

Nous croyons devoir compléter cet extrait par la lettre d'un officier, écrite sous l'impression de cette épouvantable catastrophe :

« Vers une heure, on commença à jeter à l'ouverture de l'orient, des fagots qui, cette fois, prirent feu devant les deux ouvertures de l'autre côté, et par une circonstance singulière, le vent chassait aussi les flammes et la fumée dans l'intérieur, sans qu'il en parût presque rien au dehors, de sorte que les soldats purent pousser les fagots dans les ouvertures de la caverne, comme dans un four. »

« On ne saurait décrire alors la violence du feu. La flamme s'élevait au haut du Kantara (à plus de soixante mètres), et d'épaisses colonnes de fumée tourbillonnaient devant l'entrée de la caverne. On continua à attiser le feu toute la nuit, et on ne cessa jusqu'au point du jour. Mais alors, le problème était résolu, on n'entendait plus aucun bruit. A minuit seulement, quelques détonations avaient retenti dans l'intérieur de la grotte, ce qui avait fait penser qu'on s'y battait.

« A quatre heures et demie du matin, je m'acheminai vers la grotte, avec deux officiers du génie, un officier d'artillerie et un détachement de cinquante à soixante hommes de ces deux corps. A l'entrée se trouvaient des animaux morts déjà en putrefaction, et enveloppés de couvertures de laine qui brûlaient encore. On arrivait à la porte par une traînée de cendre et de poussière d'un pied de haut, et de là nous pénétrâmes dans une grande cavité de trente pas environ. Rien ne pourrait donner une idée de l'horrible spectacle que présentait la caverne. Tous les cadavres étaient nus, dans des positions qui indiquaient les convulsions qu'ils avaient dû éprouver avant d'expirer. Le sang

leur sortait par la bouche; mais ce qui causait le plus d'horreur, c'était de voir des enfants à la mamelle gisant au milieu des débris de moutons, des sacs de fèves, etc. On voyait aussi des vases de terre, qui avaient contenu de l'eau, des caisses, des papiers, et un grand nombre d'effets. Malgré tous les efforts des officiers, on ne put empêcher les soldats de s'emparer de tous ces objets, de chercher les bijoux, et d'emporter les burnous tout sanglants. J'ai acheté un collier pris sur un des cadavres, et je le garderai, ainsi que deux yatagans que le colonel nous a envoyés comme un souvenir de ces effroyables scènes.

« Personne n'a pu savoir ce qui s'était passé dans la grotte, et si les Arabes, étouffés par la fumée, se sont résignés à la mort avec ce stoïcisme dont ils se font gloire, ou bien si ce sont leurs chefs et leurs marabouts qui se sont opposés à leur sortie. Quoi qu'il en soit, ce drame est affreux, et jamais à Sagonte ou à Numance plus de courage barbare n'a été déployé.

« Le nombre des cadavres s'élevait de huit cents à mille. Le colonel ne voulut pas croire à notre rapport, et il envoya d'autres soldats pour compter les morts. On en sortit de la grotte environ six cents, sans compter tous ceux qui étaient entassés les uns sur les autres, comme une sorte de bouillie humaine, et les enfants à la mamelle, presque tous cachés dans les vêtements de leurs mères. Le colonel témoignait toute l'horreur qu'il éprouvait d'un si affreux résultat; il redoutait principalement les attaques des journaux, qui ne manqueraient pas sans doute de critiquer un acte si déplorable.

Lorsqu'on apprit en France qu'il avait pu se rencontrer dans l'armée d'Afrique un homme capable de faire brûler vivants, avec leurs femmes et leurs enfants, des ennemis qui refusaient de se rendre, toute la France fut indignée, toutes les voix demandèrent que cet homme fût livré à la justice du pays. Le gouverneur général de l'Algérie prit seul la défense du colonel Pélissier — non par un sentiment de générosité envers cet officier qui n'était coupable que d'avoir obéi à des ordres stupides — mais pour insulter lui-même à l'opinion publique et à l'honneur du commandement.

Voici d'autres détails que met sous nos yeux une lettre particulière, adressée à sa famille par un soldat de la colonne Pélissier.

« Deux heures après notre départ du camp, nous arrivâmes devant les grottes. On fit descendre une compagnie de grenadiers par le chemin creux qui y conduit; mais, à peine eurent-ils fait quelques pas, qu'une décharge les obligea de reculer. La position était inabordable; on ne pouvait entrer qu'un homme à la fois, et notre corps aurait été entièrement détruit, si l'on eût fait cette tentative. Fiers de leurs retranchements devant lesquels les Turcs ont toujours échoué, n'ayant jamais été soumis à la domination française, les Arabes refusèrent de se rendre.

« Alors le colonel Pélissier donna ordre de couper du bois de faire des fagots, qu'avec beaucoup de peine on parvint à faire descendre vis-à-vis de l'entrée des trois grottes. Ces fagots, mêlés de paille, étaient retirés par les Arabes, à mesure qu'ils arrivaient, malgré les coups de fusil de nos tirailleurs embusqués. Enfin plusieurs de ces malheureux ayant été tués, et l'entrée des grottes étant encombrée de fascines, on fit tomber des gerbes enflammées pour allumer cet immense bûcher.

« La journée du 48 fut employée à alimenter cette fournaise.

« Alors, on entendit dans l'intérieur un tumulte formé de cris, de gémissements et de coups de fusil. On sut plus tard que les Arabes délibéraient sur le parti à prendre, et que les uns demandaient à se soumettre, tandis que les autres s'y refusaient. On ignorait encore que les plus violents l'avaient emporté; on suspendit le feu des fascines, et l'on recommença les pourparlers.

« Le 19, à neuf heures du matin, un Arabe sortit à travers les flammes: il venait offrir sa soumission. On l'envoya prévenir ses malheureux compatriotes qu'ils devaient suivre le

même exemple. Les Arabes offrirent de payer 75,000 francs, si l'armée se retirait. Cette condition ayant été refusée, ils rentrèrent dans les grottes ; leur fusillade recommença sur nous et sur ceux d'entre eux qui tentaient de s'échapper. De notre côté, l'ordre fut donné par le colonel Pelissier de continuer les corvées de bois. Trois heures furent laissées aux reclus pour réfléchir encore.

« Enfin, le 19, à midi, le feu se ralluma et fut alimenté toute

la nuit!!! Quelle plume saurait rendre ce tableau? Voir, au milieu de la nuit, à la faveur de la lune, un corps de troupes françaises occupé à entretenir un feu infernal! Entendre les sourds gémissements des hommes, des femmes, des enfants et des animaux; le craquement des rochers calcinés s'éclatant, et les continuelles détonations des armes! Dans cette nuit, il y eut une terrible lutte d'hommes et d'animaux!

P. CHRISTIAN.



HUIT JOURS AU CHATEAU,

Par Frédéric Soulié.

Suite.

Elle était si préoccupée de cacher sa terreur, qu'elle ne fit pas attention à une chose qui n'échappa point à M. Perrin. C'est que Marianne, qui était demeurée pour servir à table, s'acquitta de ce soin avec une habileté qui prouvait que ce n'était pas un service nouveau pour elle. Il est même possible que, si elle s'en fût aperçue, Mme Cros n'en eût pas fait l'objet d'une sérieuse réflexion, comme M. Perrin.

Le déjeuner se passa au milieu des intarissables éloges du curé et de M. de Chevalaine sur la cuisine improvisée de Gros-René.

Mademoiselle Lucie mangea beaucoup, but à l'avenant, en faisant la grimace à propos de tout.

Quant à M. de Fernie et M. Blanchet, ils furent très-convenables. Ils semblaient, chacun de son côté, avoir des préoccupations avec lesquelles ils n'étaient pas partis le matin.

Ce fut à la fin du déjeuner seulement qu'on parla de visiter quelques huttes, et de pousser jusqu'à l'importante curiosité de cette lande, le Saut-du-Cerf.

Personne ne voulant paraître se repentir de cette excursion, on se décida à se remettre en marche. D'ailleurs, la voiture avait dû tourner le genêt et se retrouver à peu de distance de cet endroit.

On quitta la table et l'on sortit de la chambre.

Maricou était resté dans la première pièce : un morceau de pain noir, des oignons crus étaient posés à côté de lui sur une petite table, et l'on voyait qu'il avait déjeuné avec ces aliments.

VII.

Madame Cros se repentit de ne pas avoir pensé à ce pauvre garçon, et fut sur le point de lui dire de prendre les restes du déjeuner ; mais ce misérable paysan avait une figure qui n'admettait pas des offres pareilles. Lorsque madame Cros entra, il se leva, mais comme un homme se lève devant une femme, et non point comme un valet devant sa maîtresse.

— Nous allons au Saut-du-Cerf, Pierre, dit mademoiselle Lucie ; est-ce vous qui nous accompagnez ?

— C'est moi, dit-il, et vous faites bien de vous presser : le temps peut devenir mauvais.

Aussitôt il passa un fusil sur son épaule et reprit son bâton.

— Si je reviens, mère, dit-il à Marianne, n'ouvre que quand j'aurai parlé.

— Reviendras-tu donc après le jour ? dit sa mère.

— Je ne sais pas

— Les nuits sont dures à passer quand on est seule.

— Elles sont courtes dans ce temps-ci, quand il n'y a que les ténèbres qui font peur.

Marianne baissa la tête et ne répliqua pas. Maricou sortit sans dire adieu à sa mère, comme il était entré sans dire bonjour.

Cette circonstance donna à Mme Cros une sorte de regret. Elle fut fâchée d'avoir à mal penser de ce singulier jeune homme.

Mais cette impression s'effaça presque aussitôt, en voyant de

quel regard irrité il considérait Lucie pendant qu'il causait avec Marianne. Il devait y avoir entre cette mère et ce fils un secret terrible, auquel Mlle de Chevalaine n'était pas étrangère.

Occupée de cette pensée, pensée de curiosité qui devenait plus vive à chaque instant, Mme Cros eût désiré être au moment de recevoir la confiance de Maricou; elle se hâta de le suivre, et ne s'aperçut pas que M. Camille Perrin n'était pas avec elle; le curé, les Chevalaine et M. Blanchet venaient ensuite.

M. de Fernic, que les façons de Mlle de Chevalaine n'avaient point séduit, s'approcha de Mme Cros et se mit à causer de choses assez indifférentes; mais Mme Cros amena la conversation sur la singulière partie de plaisir qu'ils avaient faite.

M. de Fernic lui répondit :

— Je conçois que cela n'ait rien de bien amusant; mais c'est une chose qui ne mérite pas moins d'être méditée, car il ne faut pas s'y tromper, cette population est d'un type tout à fait étranger à nos races primitives; ce seraient les restes de cette invasion de Bohémiens qu'on dit perdus, que je n'en serais pas surpris: ce teint hâve et brûlé, ces cheveux noirs, ce profil nettement dessiné me le feraient croire, d'autant que leurs principales communautés ont toujours habité le Maine, l'Anjou et la Bretagne, et que les derniers jugements historiques où il est parlé des Bohémiens ont été rendus par le parlement de Rennes.

— Mais, lui dit madame Cros, croyez-vous que notre guide soit de cette famille?

M. de Fernic posa aussitôt son doigt sur ses lèvres, avec un regard expressif, et, baissant tout à fait la voix, il lui dit :

— Silence sur cet homme...

Madame Cros fut étonnée de la prudence de M. de Fernic, et elle se sentit d'autant plus curieuse de connaître l'histoire de Maricou.

Ce fut quelques moments après qu'ils arrivèrent au Saut-du-Cerf. Ce n'était autre chose qu'un trou énorme, et de près de deux cents pieds de large; il était presque d'une égale profondeur.

L'histoire raconte qu'un certain comte de Chavalaine ayant poursuivi un cerf jusqu'au bord de ce trou, le cerf le franchit d'un bond, et que le chasseur furieux, voulant l'imiter, tomba au milieu du trou. La chronique ajoute que le cerf, ayant entendu cette chute, se retourna et descendit dans le trou pour achever son ennemi qui poussait des gémissements. Mais le comte se releva et retrouva assez de force pour plonger son couteau dans la gorge du cerf, qu'il étendit à ses pieds.

En effet, sur un monticule qui s'élève au fond de ce trou, au-dessus de l'eau létide dont il est plein, on voit assez exactement l'apparence d'un homme qui tient un cerf abattu à ses pieds.

— Ce jeu de la nature est en effet bien remarquable, dit Mme Cros, et je ne m'étonne pas qu'il ait donné naissance à cette singulière histoire.

Cependant Maricou tournait autour du trou d'un air inquiet; il se coucha par terre, se pencha quelque temps sur le bord, au point que Mme Cros, qui l'aperçut, poussa un cri d'effroi. Maricou se releva, mais il tenait un lambeau d'étoffe qu'il avait détaché, avec son bâton, d'une ronce; il revint vers les curieux après avoir examiné cette étoffe, et en disant :

— Elle est là!

Puis il mit l'étoffe dans sa poche, et dit aux voyageurs :

— Maintenant il est temps de partir.

— Tu as raison, dit Mlle de Chevalaine, qui semblait très-préoccupée.

Tout à coup, Maricou s'écria avec une colère épouvantée :

— Mais où est donc monsieur Perrin?

Mme Cros, M. Blanchet, le curé, France de Fernic, le chevalier de Chevalaine lui-même, se retournèrent avec étonnement.

M. Perrin n'était pas là.

— Il sera peut-être resté aux huttes, dit M. de Fernic.

— Ou peut-être s'en sera-t-il retourné avec Gros-René qui a repris le chemin par lequel il est venu.

— Non, madame, non, j'ai vu Gros-René passer la hauteur de la Croix-de-Fer, au grand trot de son cheval, car je le veillais et il était seul. Aucun homme n'eût pu le suivre à pied.

— Alors, c'est que M. Perrin est aux huttes, dit M. Blanchet.

Maricou regarda Lucie, qui devint pâle et parut sur le point de l'interpeller; mais un autre sentiment l'emporta, et il dit à son frère :

— Vous êtes quatre hommes; vous allez ramener madame au château, Mlle de Chevalaine sait le chemin et vous guidera; moi, je retournerai au village pour découvrir M. Perrin, et je vous le ramènera ce soir.

— Je pense que M. de Chevalaine et M. Blanchet suffiront pour ramener ces dames et M. le curé, dit M. de Fernic, et je resterai avec vous, Maricou.

Celui-ci parut hésiter, et il considéra un moment M. Blanchet qui tremblait de tous ses membres, et il reprit d'un ton sombre :

— Non, il faut que vous y soyez, monsieur de Fernic.

— Est-ce nécessaire quand mon frère est là? dit Lucie.

— C'est nécessaire, dit sèchement Maricou.

— Venez-y donc aussi, dit Mlle de Chevalaine, ce M. Perrin se retrouvera bien tout seul.

— Il y a un meilleur moyen, dit Mme Cros, retournons tous ensemble aux huttes, et nous ne repartirons qu'après avoir retrouvé M. Perrin.

— Avant une heure, madame, la pluie commencera, et vous n'êtes pas vêtue de manière à la supporter.

— Que cela ne vous inquiète pas, dit Mme Cros, je ne suis pas si délicate ni si craintive qu'on a l'air de le croire. Quant à moi, je vous déclare que je ne partirai pas que nous n'ayons retrouvé M. Perrin.

— C'est peut-être le meilleur moyen, dit Maricou. En ce cas, il faut prendre nos mesures. Visitez votre fusil, M. de Fernic, et mettez-y des balles.

France fit ce que désirait Maricou.

— C'est étrange, s'écria-t-il, les capsules en ont été culées.

Maricou se presça le front avec rage.

— Hâtons, hâtons-nous!

— Madame, dit-il à Mme Cros, prenez mon bras, car il nous faut arriver vite. Mon Dieu! s'écria-t-il encore avec un accent désolé, à qui se fier?

Il parut oublier la prière qu'il venait d'adresser à Mme Cros, et se mit à marcher rapidement.

M. de Fernic, M. Blanchet, le curé et Mme Cros le suivirent immédiatement; mais Lucie de Chevalaine retint un moment son frère, et une vive contestation parut s'élever entre eux. On le devinait à la violence de leurs gestes, quoiqu'il parlassent si bas que l'on ne pût les entendre.

Lucie paraissait irritée au dernier point, et voulait sans doute obtenir de son frère une concession que celui-ci refusait obstinément.

Enfin, ne voulant point sans doute avoir à supporter ou les reproches ou les menaces de sa sœur, il la quitta brusquement et s'avança vers Maricou en s'écriant :

— Pierre, nous retrouverons ce monsieur, ou j'y perdrai mon nom.

— A la bonne heure! lui répondit Maricou, et, puisque vous êtes de bonne volonté, appuyez vers la gauche pour qu'on ne puisse gagner le Saut-du-Cerf pendant que nous traverserons les premiers genêts; M. le curé vous suivra, car il me paraît déjà trop fatigué pour venir avec nous.

Laurent accepta cette proposition avec empressement, tandis que sa sœur, le regardant s'éloigner, hésitait à l'accompagner; mais Maricou s'arrêta aussi et laissa passer les autres personnes: il semblait dire à Mlle de Chevalaine: — J'agirai comme vous agirez.

On ne se comprend guère si aisément, sans qu'on se connaisse dans ses plus intimes pensées; il fallait donc que Mlle Lucie de Chevalaine et le paysan Maricou n'eussent point de secret l'un pour l'autre, que le moindre geste leur servit à se deviner.

Aussi Mlle de Chevalaine eut-elle à peine vu l'attitude que prenait Maricou, qu'elle laissa son frère s'éloigner, et qu'elle rejoignit Mme Cros, mais sans parler à Pierre, à qui elle lança un regard de colère.

On hâta la marche, et en peu d'instants on atteignit les premières maisons du village. Mais toutes les portes étaient closes, comme si on eût été au milieu de la nuit.

Maricou s'élança rapidement, et, après avoir examiné ainsi une vingtaine de huttes, il s'arrêta et parut profondément consterné.

Mme Cros, que cette solitude épouvantait, se hâta de le rejoindre et lui demanda ce que signifiait ce silence.

— Oh! les misérables! s'écria Maricou, qu'en ont-ils fait? où est-il? Pourvu...

— Grand Dieu! s'écria Mme Cros en pâlisant.

— Non... dit Maricou, il n'ont pas osé, ce n'est pas possible, et cependant... ils se sont enfermés...

— En effet, dit M. Blanchet en arrivant; pourquoi ne voit-on personne?

— Ne le comprenez-vous pas? Ils veulent que nous allions, de porte en porte, demander à chaque maison si on a vu l'étranger; et chacun répondra qu'on n'en a pas entendu parler. Et, supposant que nous voulions visiter, fouiller chaque hutte, nous en aurions pour deux jours.

— Mais que faire alors? dit madame Cros

— Revenons chez moi, nous allons voir.

Il fit quelques pas, et s'arrêta tout à coup en s'écriant :

— Non, forcer ma mère à parler, si elle sait quelque chose, ce serait la dévouer à la mort.

— Eh bien, s'écria madame Cros, nous l'emmenons, et je vous promets d'assurer son existence.

— Ma mère est bien ici et n'en sortira plus, dit Maricou d'un air farouche, et puisqu'elle l'a voulu...

Il s'arrêta encore: une incertitude cruelle l'agitait; il se passait en lui un violent et terrible combat, Luce semblait triompher: enfin, il murmura tout à coup d'un air désespéré :

— Il le faut.

Puis sans rien dire, il se mit à marcher vivement du côté de sa maison.

— Madame Cros, M. de Fernic et M. Blanchet le suivirent; mais, presque au même instant, Lucie qui ne se vit plus surveillée, retourna rapidement sur ses pas et alla rejoindre son frère.

On arriva en quelques minutes devant la maison de Maricou, mais celui-ci entra très-vite et referma immédiatement la porte, de façon que madame Cros et ses deux compagnons demeurèrent seuls. M. de Fernic était seul armé: il jeta un rapide regard autour de lui, et dit à M. Blanchet :

— Mettez-vous d'un côté de madame et moi de l'autre, et attendons: car tout ceci est bien extraordinaire.

— Mais, monsieur, lui dit M. Blanchet, je suis précisément en face des fenêtres de ce misérable qui nous a amenés ici, et vous savez qu'elles sont percées de meurtrières comme une citadelle, et je suis sans armes.

— Croyez-vous que mon fusil puisse me protéger d'un coup de feu tiré derrière un volet? lui dit M. de Fernic. N'importe, prenez ma place.

— Mais, reprit M. Blanchet, après avoir tourné autour de madame Cros, on peut tirer de ces huttes sur nous comme sur une cible.

— En ce cas, monsieur, dit France avec mépris, couchez-vous par terre, le danger sera moins grand.

— Mais pourquoi, dit madame Cros, ne pas frapper à la porte de Maricou?

— Pourquoi se serait-il enfermé chez lui, s'il avait voulu nous être en aide?

— Je crois qu'il n'a pas voulu nous rendre témoins de son explication avec sa mère.

— En ce cas, le meilleur parti est d'attendre ici pour ne pas avoir l'air d'écouter, en nous approchant de chez lui; si dans cinq minutes il n'a pas reparu, nous prendrons un autre parti.

— Cinq minutes! dit M. Blanchet; mais, en cinq minutes, on peut tous nous massacrer.

— Non, monsieur, non, on ne nous massacrera pas! dit Fernic; mais ceci aura des suites plus graves que ne le pensent les auteurs de cette plaisanterie.

— Si vous regardiez cela comme une plaisanterie, monsieur, lui dit madame Cros, vous n'armeriez pas votre fusil.

Comme ils parlaient ainsi, ils entendirent dans la maison de Maricou les éclats de sa voix, puis celle de sa mère. Il y avait entre eux une discussion violente; mais l'on ne pouvait saisir aucune parole; l'accent de Maricou était menaçant et semblait

s'exalter sans cesse, Marianne ne semblait plus répondre, quoique Pierre continuât à parler avec violence.

Enfin, madame Cros entendit tout à coup un bruit sourd comme celui d'un coup violemment frappé; le silence reprit, et Maricou sortit à l'instant même de la maison. Il avait le visage bouleversé. Il tenait deux fusils et en donna un à M. Blanchet, et lui dit :

— Puisque vous avez tant de peur, prenez le courage de vous défendre, car je n'ai pu rien apprendre là-dedans.

Il regarda autour de lui, et reprit avec une sorte de terreur :

— Mais où donc est mademoiselle de Chevalaine ?

— Elle nous a quittés, dit M. de Fernic, quand vous avez pris les devants pour entrer chez vous.

Maricou ne répondit pas et tira un coup de fusil en l'air; il écouta, mais rien ne se fit entendre; il tira un second coup, le village resta muet.

Laurent de Chevalaine, auquel ce signal s'adressait sans doute, ne répondit pas.

Toutes les hésitations de Maricou parurent cesser à ce silence.

— Tant mieux, murmura-t-il, c'est fini maintenant. Venez, nous aurons M. Perrin dans cinq minutes.

VIII.

Il reprit sa marche et se dirigea vers la demeure de Farrenc. La porte était fermée, Maricou y frappa avec violence.

On ne bougea pas à l'intérieur; ce morne silence en plein jour, au milieu de ce ramassis de maisons, avait quelque chose de plus sinistre et de plus effrayant que dans la nuit.

La pensée qu'on était au milieu d'ennemis qui pouvaient surgir de tous côtés sans qu'on sût où les prendre s'empara de M. de Fernic lui-même, et il dit à Maricou :

— Ne vaudrait-il pas mieux enfermer d'abord madame dans votre maison, et nous continuerions ensuite notre recherche.

— Je n'ai pas de maison ici, répondit Maricou; cette maison est celle de ma mère, et il a été dit tout à l'heure entre elle et moi que je n'y remettrais plus le pied.

— Fumons-en donc, dit vivement M. de Fernic; c'est assez nous faire attendre ce prétendu secours que vous nous offrez sans cesse.

— Chacun fait ce qu'il peut en ce monde, répondit brusquement Maricou, et si M. de Fernic veut nous montrer ce qu'il peut faire ici, je lui serai bien obligé.

— Je puis au moins vous tenir en joue de manière à ce que votre vie paie votre trahison si le moindre malheur arrive. Faites ouvrir cette porte, ou je croirai que vous êtes d'intelligence avec les misérables qui sont enfermés dans cette maison.

— Et ces misérables qui sont derrière cette porte, répondit Maricou, doivent bien rire de vous voir menacer le seul homme qui puisse vous sauver.

— Oui! oui! s'écria madame Cros, baissez votre fusil, mon cousin, je vous réponds de la probité, de l'honneur de ce jeune homme.

— S'il en est ainsi, dit M. de Fernic, honteux du soupçon qu'il avait montré et qui n'était pas fâché de revenir à un autre sentiment sans paraître céder, s'il en est ainsi, j'aurai en ce

garçon toute la confiance possible; mais il me semble que, s'il voulait bien nous faire part de ses projets, nous pourrions le seconder plus activement.

— Mes projets s'expliqueront d'eux-mêmes, reprit Maricou, et vous allez le voir.

Aussitôt il frappa à la porte avec une nouvelle violence sans autre résultat.

Cette fois il n'attendit point la réponse; et, s'armant de son bâton, il en glissa le bout ferré entre la porte et le poteau qui lui servait d'huis, mais la porte ne tenait point par une serrure, et elle était consolidée par des objets pesants accumulés derrière.

— Poussez toujours, cria Maricou. Et tandis que M. Blanchet et M. de Fernic faisaient de nouveaux efforts, il grimpa sur le toit et eut bientôt pratiqué un trou.

— Ah! se mit-il à dire, en passant le bout de son fusil, tu dors, Farrenc, je vais t'éveiller. Je viens du Sant-du-Cerf et j'ai dans ma poche un chiffon que j'en ai apporté.

— Pourquoi viens-tu briser ma maison, et que me veux-tu ?

— Si tu n'ouvres pas la porte pour que je te le dise tout bas il faudra que je fasse parler mon fusil.

Farrenc, qui était paisiblement assis dans un coin de sa hutte, se leva et alla déranger le coffre de bois et les énormes pierres qui maintenaient la porte.

Maricou ne descendit pas de son toit, et dès que la porte fut ouverte, il dit à M. de Fernic :

— Ne touchez pas à cet homme, mais cassez-lui la tête s'il ne sort pas de sa hutte ou s'il pousse un cri.

Farrenc sortit aussi impassible que s'il n'avait pas entendu cette menace.

Maricou grimpa au sommet du toit et regarda au loin.

— Ah! vous attendez la fin de l'histoire pour vous en mêler, murmura-t-il... Nous verrons, nous verrons.

Alors il se mit à crier de toutes ses forces :

— Hé! vous pouvez partir, monsieur Chevalaine, et vous aussi mademoiselle. Nous avons retrouvé M. Perrin, Farrenc nous l'a rendu. Je vous prie de faire avancer la voiture et les chevaux le plus près possible.

Gros René avait emmené avec lui les chevaux de M. de Chevalaine, de sa sœur et de Fernic, et les avait conduits jusqu'au rendez-vous de la voiture.

En ce moment Farrenc se démena, mais Fernic lui montra le bout de son fusil; Maricou descendit du toit et dit à Farrenc :

— Maintenant, où est ce monsieur qui est venu avec nous ?

— Quel monsieur? je ne l'ai pas vu.

— Tu étais sur ta porte, lui dit M. de Fernic, quand nous avons passé par ici.

— J'ai vu passer bien du monde aujourd'hui.

— Ne vous donnez pas la peine de discuter avec cet homme, dit Maricou. Il sait ce que je demande; et s'adressant à Farrenc : Je n'ai qu'un mot à te dire. Ce monsieur sera retrouvé dans cinq minutes, ou tu vas marcher avec nous, et c'est moi qui me charge de te présenter au brigadier de gendarmerie.

— Comme tu voudras, répondit Farrenc, alors je rendrai le même service à ta mère.

— Ma mère n'a plus rien à craindre de toi ni de personne : elle est partie pour toujours.

Cette nouvelle parut ébranler l'obstination de Farrenc, qui lui dit cependant :

— Quand j'aurai vu ta maison vide, je te croirai.

— Viens-y, et ce que tu verras te fera parler, je l'espère.

On se remit en route ; Maricou marchait en avant avec Farrenc. Les autres les suivaient ; mais les dernières paroles de Pierre, le ton sinistre dont il les avait prononcées, ce mot : Ma mère est partie pour toujours, et cet autre : Ce que tu verras te fera parler, avaient glacé d'effroi les voyageurs. Ces paroles pouvaient avoir une horrible signification.

Fernic, M. Blanchet et madame Cros se regardèrent d'un air épouventé, et frémirent à l'idée du spectacle qui allait peut-être s'offrir à eux ; mais quand ils furent près de la maison, Maricou et Farrenc y pénétrèrent seuls et en ressortirent presque aussitôt.

— Venez, dit Maricou, on va vous rendre M. Perrin.

En effet, Farrenc conduisit immédiatement les voyageurs vers une hutte qui s'ouvrit à la voix de Farrenc.

On découvrit un vaste trou creusé en terre et caché par des planches recouvertes de paille, et on en fit sortir M. Camille Perrin, dont le premier mouvement fut pour madame Cros.

— Je ne m'étais pas trompé, j'avais compté sur vous et...

Il regarda successivement ceux de ses compagnons qui étaient venus à sa recherche.

Il fit un petit signe de tête à Maricou et à M. de Fernic, cela voulait dire suffisamment qu'il était sûr d'eux : mais il tendit la main à M. Blanchet en lui disant :

— Vous aussi, monsieur Blanchet ; ah ! je vous remercie.

Puis il regarda encore et il reprit :

— Je ne m'étais pas trompé.

Ce mot frappa madame Cros : il voulait dire clairement que M. Perrin ne s'étonnait point de voir les Chevalaine parmi ceux qui avaient songé à le retrouver. Il avait donc pour cela des raisons particulières dont elle se proposa de lui demander compte.

Tout ceci s'était passé en quelques secondes, et M. Perrin reprit, en s'adressant aux habitants de la hutte :

— Quant à vous autres, vous savez ce que je vous ai promis, je vous tiendrai parole ; et, à moins qu'il n'y ait plus un gendarme et un procureur du roi en France, vous aurez de mes nouvelles.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur, dit Maricou, nous n'avons pu vous sauver qu'à la condition de ne pas donner suite à cette affaire.

— C'est une condition que vous n'étiez pas les maîtres de faire ou d'accepter ; il n'y a pas de société possible là où la loi recule devant la violence et la faiblesse de quelques-uns.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, dit brusquement Maricou, mais si nous n'avions pas accepté cette condition, vous auriez pu dire adieu au soleil pour aujourd'hui et pour toujours.

— Et si j'avais su ce que cela devait coûter au bon ordre, je ne serais pas sorti de mon trou, et j'aime mieux y rentrer, si M. de Fernic me promet d'envoyer ici les magistrats pour me retrouver ou me venger.

— A votre aise, dit Maricou. Farrenc, je ne t'ai rien promis, tu peux disposer de cet homme.

Qu'il s'en aille, dit Farrenc, je ne le crains pas.

— Je ne veux pas te prendre en traître, lui dit M. Perrin, je déposerai une plainte et je te poursuivrai si tu me laisses partir.

Farrenc haussa les épaules.

— Faites, si vous l'osez, dit-il, j'ai mon gage, ça regarde Maricou.

— La vie de ma mère répond de la sienne, monsieur Perrin, dit Maricou.

— Monsieur Perrin, ajouta madame Cros, éloignons-nous ; et moi je m'engage aussi vis-à-vis de ces hommes qu'on ne les poursuivra pas.

M. Perrin secoua la tête, et les voyageurs reprirent leur marche.

Elle fut silencieuse, car en partant Maricou dit assez bas :

— Filons vite, la nuit approche et nous ne sommes pas hors de la lande.

Malgré la rapidité de leurs pas, ils furent près d'une demi-heure avant d'atteindre la voiture.

Lorsqu'ils arrivèrent, M. de Chevalaine dormait sur la terre, et sa sœur était assise sur un tertre, la tête dans ses mains.

A peine entendit-elle les autres personnes s'approcher qu'elle s'écria en affectant une gaieté que sa préoccupation démentait :

— Eh bien ! monsieur Perrin, cette plaisanterie a été poursuivie plus loin que je ne voulais ?

— Ah ! dit M. Perrin d'un ton sec, vous appelez cela une plaisanterie ?

En ce moment, M. de Chevalaine se réveilla et se releva subitement en disant d'un ton sérieux :

— Ah ! vous voilà ; tant mieux... tant mieux...

— Un peu effrayé de notre épreuve, dit Lucie en regardant son frère.

— C'est vrai... c'est vrai, dit M. de Chevalaine, c'était une plaisanterie.

— Une plaisanterie ! et à quel sujet ? dit sérieusement M. de Fernic.

— Mais pour savoir si cela ne vous ferait pas un peu peur.

— Ah ! c'est pour cela ! dit M. de Fernic. Eh bien, quant à moi, je veux bien accepter cela comme une plaisanterie... mais dans notre état, mon cher cousin, on demande raison d'une plaisanterie comme d'une insulte.

M. de Chevalaine regarda sa sœur d'un air de reproche et repartit aussitôt :

— Ce sera comme vous voudrez, mon cher cousin, je suis à vos ordres et à ceux de ces messieurs.

— C'est ce que nous aurons à décider, dit M. Perrin d'une voix sévère, quand nous serons assurés que ceci n'est qu'une plaisanterie.

— Et que croyez-vous donc que ce puisse être ?

— Nous ne sommes pas hors de la lande, dit Maricou d'une voix sombre, montez en voiture, madame, avec M. le curé, M. Perrin et M. Blanchet ; monsieur de Fernic, ne quittez pas la voiture d'un pas ; quant à moi, avec votre permission, je monterai près du cocher.

On obéit en silence, et une heure et demie après on était au château.

C'était le moment probable des explications. Mais M. Blanchet et le curé se retirèrent immédiatement; M. de Chevalaine en fit autant, et l'on dit à madame Cros que son mari était rentré depuis deux heures, si harassé, qu'il s'était couché sans souper.

Cette circonstance avait été mentionnée par Gros-Réné d'un accent si railleur, qu'il semblait révéler quelque grave événement; mais madame Cros ne jugea pas à propos de l'interroger, elle avait trop à faire de son côté; M. Camille Perrin ne fut pas de cet avis, et pendant que madame Cros se retirait chez elle, il demeura dans le salon avec M. de Fernic et Gros-Réné, qui leur raconta ce qui s'était passé.

Quant à nous, suivons madame Cros dans sa chambre, où, à peine arrivée, elle se fit déshabiller sans répondre un mot aux questions de Corinne, et se mit immédiatement à continuer sa lettre.

SUITE DE LA LETTRE.

Ma chère Emilie,

Que d'événements, que d'aventures depuis que je t'ai quittée, ou plutôt depuis ce matin où j'ai cessé de t'écrire jusqu'à ce moment où je reprends le récit que je t'ai promis!

Mais comment faire pour repartir de l'endroit où je me suis arrêtée, pour reprendre les événements un à un? C'est bon pour les romanciers qui inventent; mais tout ce qui sépare mon voyage des derniers événements de cette journée est si peu de chose que je me décide à le franchir.

Tout ce que je puis dire seulement pour que tu me comprenes, c'est que, le soir même du jour où j'étais très-décidée à retourner à Paris, j'avais reconnu que M. Camille Perrin était tout simplement un bonhomme très-complaisant, très-facile, spirituel à sa manière, plein d'instruction. C'est qu'avec son bonnet de coton et ses favoris, ce n'en est pas moins un fort beau garçon, qui ne s'en doute pas ou qui ne veut pas le montrer. C'est qu'avec ce qu'il a vu, ce qu'il possède d'avantages personnels, un autre serait très-remarqué partout, et qu'il n'a aucun souci de ce genre de succès.

Cela bien établi, je me hâte de te dire que nous sommes arrivés au château de Chevalaine le lendemain à midi. Notre appartement était prêt, et le reste de la famille y était arrivé.

Je t'ai promis des portraits; mais les événements me pressent, et je ne puis me résoudre à les ajourner.

D'ailleurs, cette famille, tu la connais, puisque je t'ai montré une copie de cette singulière nomenclature d'héritiers, où je suis comprise comme la femme de M. Cros et comp.; ce qui a fait tant rire mon mari.

Seulement, ajoute à madame de Fernic un fils, officier de marine, beau jeune homme de vingt-cinq ans, très-pâle, très-réservé, très-froid, mais brave et plein de bons sentiments.

Quant au numéro cinq, au dernier des Chevalaine, c'est un marmot de deux ans, représenté par un M. Blanchet, qui ressemble singulièrement à tout homme qui peut s'appeler Blanchet.

C'est un nom qui désigne l'impuissance dans toute son étendue.

Maintenant je continue :

J'en suis demeurée au moment où nous allions pour faire une visite à ce qu'on appelle ici les huttes. Cette visite n'avait pas seulement un motif de curiosité; c'était le résultat d'une combinaison, comme dit M. Cros, et M. Perrin était chargé de prendre là des renseignements relatifs à cette combinaison, tandis que mon mari allait d'un autre côté vérifier l'étendue des domaines incultes laissés par mon oncle.

Tu sais de quelle façon M. Cros mène les affaires. Il a persuadé à tous nos cohéritiers d'entrer dans une spéculation qu'il veut tenter dans ce pays, et pour cela il leur a offert des avantages assez considérables pour les séduire.

Mais je ne puis non plus t'expliquer cette combinaison, car le temps me presse et l'heure de mon rendez-vous approche.

Car j'ai un rendez-vous au milieu de la nuit, un rendez-vous avec un jeune homme, avec un véritable héros de roman, au regard d'aigle, au visage passionné, à la tournure fière; esprit sauvage, âme ulcérée de remords ou de douleurs, mais assurément noble et grande; avec un véritable héros de roman avec la voix impérieuse, aux paroles pleines de mystères, avec l'illustre Maricou enfin.

Mais voilà deux fois que j'écris ce nom de Maricou en y ajoutant celui d'illustre, et assurément tu me demanderas à quel titre mon beau héros l'a mérité.

Je le sais déjà un peu, et bientôt j'espère le savoir tout à fait, car, ma chère Emilie, dans tout ce roman, je ne remplis que le rôle très-secondaire de confidente, et j'ai bien peur que l'héroïne n'en soit une grande énorme demoiselle annoncée dans la nomenclature de mon oncle sous le nom de mademoiselle Lucie de Chevalaine. C'est un colosse de brin de fille, belle, après tout, pour poser en guise de ville sur la place de la Concorde, mais dans des proportions faites pour épouvanter tout autre que le rude et ambitieux paysan dont j'ai à te parler.

Et quand je me sers du mot paysan, ne t'imagines pas que je veuille parler de quelque gentilhomme campagnard, qui tient assez du rustre pour qu'il soit nécessaire de son nom afin de ne pas le confondre avec quelque fils de fermier. Le paysan dont je te parle est un véritable paysan, fils d'une paysanne, portant la blouse, n'ayant pas un centime de revenu, travaillant pour vivre, et c'est là mon héros.

Mais, je te le jure (et il faut que tu me croies), tu auras beau faire, tu auras beau chercher au bois, chercher aux courses, chercher partout, tu n'en trouveras pas un plus admirable. Mon héros réunit tout, beauté, jeunesse, courage, amour, misère, ambition; c'est un prodige, aussi je l'aime et je le crains peut-être aussi un peu; il va venir, ma chère enfant, il va escalader ma fenêtre, comme un véritable amant, car les femmes de Paris n'ont pas des amants. Chez nous l'amour entre et sort par la porte avec toutes sortes de politesses et de sécurités...

Mais comprends-tu? au milieu de la nuit, dans un vaste château gothique où il y a des salons de cinquante pieds de long et de trente pieds de large, couverts de chêne sculpté, où les corridors gémissent au moindre vent, où les pas retentissent sur les dalles, répétés par les voûtes de pierre, dans un château où il y a encore une galerie de portraits de toute la famille des Che-

valaine, depuis celui qui accompagna saint Louis à la croisade jusqu'à celui qui vient de mourir ; dans un château où l'on prétend qu'il y a des souterrains où ont péri, dans des cachots humides, quatre filles de cette noble race, pour avoir manqué à leurs devoirs, comprends-tu qu'une descendante de ce noble sang attende, à minuit, un jeune homme de rien... et que pour monter jusqu'à moi, ce jeune homme va graver les vieux murs gothiques d'une chapelle au-dessus de laquelle se trouve ma chambre, au risque de sa vie?...

Mais en vérité, sais-tu, ma chère, que si je n'étais pas mariée, j'aurais peur de moi, et que toute mariée que je suis, je ne sais pas ce qui arriverait s'il venait me parler d'amour ! Mais, hélas ! c'est pour me parler de son amour pour une autre qu'il vient...

N'est-ce pas être bien complaisante de s'exposer ainsi pour si peu, car je te le jure, elle n'en vaut pas la peine.

Une autre qu'elle eût fait déjà de ce jeune homme quelque chose de distingué et de grand ; mais cette grande Chevalaine ne comprend rien. Je ne sais même si elle se doute de l'amour qu'elle a inspiré à ce garçon, et cependant elle en abuse... et tout en abusant elle a peur de lui...

L'horloge du château, car il y a une horloge, fait retentir les douze coups solennels, l'écho des voûtes le répète... et mon héros va paraître... N'est-ce pas une aventure singulière?... Je l'entends, ce me semble. C'est lui... mon cœur bat...

C'est vrai, ce que je te dis, je suis tout oppressée... J'ai véritablement peur...

C'est lui enfin... c'est lui !

IX.

Au moment où madame Cros finissait cette phrase, Maricou parut à la fenêtre de sa chambre et entra.

Deux bougies, allumées sur la vaste table devant laquelle écrivait madame Cros, éclairaient faiblement la pièce où elle se trouvait.

Comme elle l'avait écrit, un singulier effroi s'empara d'elle à la vue de ce jeune homme, et elle se repentit de l'imprudenc qu'elle avait faite. Ce sentiment s'accrut encore lorsque Maricou lui dit :

— Il eût peut-être mieux valu que vous eussiez éteint cette lumière avant que je n'entrasse chez vous, madame, car on a pu voir mon ombre se dessiner dans le cadre éclairé de cette croisée, et qui sait ce qui peut m'arriver si je suis reconnu ?

— Mais fasse le ciel qu'on vous ait reconnu, si quelqu'un a pu vous voir entrer ici, dit madame Cros effrayée de la supposition de Maricou.

— Et pourquoi cela, madame ?

— Pourquoi cela?... C'est que tout autre homme que vous pourrait donner matière à des propos...

— Qui sont impossibles avec un homme comme moi ! dit Pierre d'un ton triste... N'est-ce pas cela que vous voulez dire, madame?...

C'était précisément là ce que voulait dire madame Cros, mais elle ne se sentit pas le courage de jeter à cet homme qui semblait tellement souffrir de son infériorité, une vérité qui la lui ferait sentir trop cruellement, et elle lui dit :

— Non, monsieur ; mais, après ce qui s'est passé aujourd'hui,

on peut concevoir aisément que vous ayez à me dire des choses, à me donner des éclaircissements qui exigent le plus profond secret... Et quand on a besoin d'un secret, on l'assure comme on peut, quoique vous ayez maintenant l'air de douter de l'excellence du moyen que vous m'avez indiqué vous-même.

— Sous ce point de vue, madame, répartit Maricou, votre justification sera facile, car j'ai à vous dire des choses qui prouveront dans quel but vous avez consenti à m'entendre.

— Eh bien, dit madame Cros, restez où vous êtes, dans l'angle de cette chambre, je vous écouterai de la place où je suis et d'où l'on peut me voir s'il y a des yeux intéressés à m'observer. J'attends ce que vous avez à me dire, et je suis prête à vous donner le conseil que vous m'avez demandé.

— Ce que j'ai à vous dire, madame, reprit Maricou, est peut-être bien long pour la patience que vous pouvez m'accorder, et, d'après ce qui vous est échappé, je dois prévoir le conseil que vous me donnerez.

Madame Cros, comprit, avec la sagacité particulière aux femmes dans toutes les choses où il est question de sentiments d'amour, ce que voulait dire cette crainte que témoignait Maricou. Ce devait être un amour qui s'adressait trop haut, et auquel il craignait qu'on ne lui conseillât de renoncer, ainsi qu'à toute espérance, puisque madame Cros avait semblé se croire à l'abri de tout soupçon, par cela seul que l'on reconnaîtrait quel homme s'était introduit dans sa chambre.

Mais de même que Mme Cros possédait la sagacité de son sexe, elle en avait l'extrême curiosité ; curiosité qui est bien moins générale qu'on ne pense, en ce sens qu'elle ne s'applique pas indifféremment à toutes sortes d'objets, mais qui est, pour ainsi dire, implacable avec les choses où une autre femme est en jeu, surtout lorsque cette femme est jeune, belle comme Lucie, et semble compromise dans une mystérieuse relation avec un homme comme Maricou.

Ce sentiment domina toutes les appréhensions de madame Cros, et elle répondit à Maricou une phrase où se trouvait une singulière flatterie pour cet homme.

— Je ne sais pourquoi vous semblez redouter le conseil que j'ai à vous donner. Il sera dicté probablement par ce que vous allez m'apprendre, et si, comme je le crois, ce sont des actions dignes de la générosité et du courage que vous avez montrés aujourd'hui, peut-être sera-t-il plus consolant que vous ne le pensez. Nous vivons à une époque où les rangs sont comptés pour bien peu de choses dans les relations sociales, et désormais une naissance obscure ne saurait être un obstacle aux projets d'un homme qui a la volonté et le pouvoir d'arriver.

— Vous m'avez donc compris, madame, que vous m'encouragez ainsi ? lui dit Maricou ; cependant vous ne savez ni qui je suis, ni la fatalité qui pèse sur moi, puisque vous me parlez comme vous le faites : vous êtes trop jeune pour avoir appris en leur temps les événements qui ont influé sur ma vie, et peut-être n'en avez-vous jamais entendu parler ?

— Je ne le pense pas, dit madame Cros ; votre nom ne me rappelle aucun souvenir.

— Ni celui de Marianne Maricou ?

— Aucun.

— Et lorsqu'on vous a parlé de moi ici, votre mari, ou

madame de Fernic, ou l'abbé ne vous ont rien dit de relatif à moi ?

— Rien, sinon que vous êtes comme le roi absolu de cette espèce de peuplade de sauvages où vous nous avez conduits.

— Pas un mot de plus ?

— Non, monsieur.

— Ah ! le pacte du silence est bien gardé entre eux ! et ils ont eu peur que vous seule, en dehors peut-être de leurs préjugés ou de leur haine, vous n'avez pensé qu'il n'était pas juste de m'abandonner ainsi.

— Mais, expliquez-vous plus clairement, car je ne vous comprends pas.

— Ecoutez-moi donc, madame, et ne vous étonnez pas si je vous parle si franchement de choses qui ne se disent guère ; mais je suis arrivé à une heure où il faut que ma vie se décide. C'est vous qui prononcerez. J'attendais depuis longtemps une occasion, car dans ce pays où je suis un objet de réprobation, personne n'eût daigné m'écouter. Lorsque vous êtes arrivée, j'ai d'abord pensé à M. Cros ; mais il estime trop haut chaque instant de sa vie pour en perdre une minute avec un misérable comme moi. Quant à M. Perrin, il eût compris peut-être le chagrin que j'éprouve à être ce que je suis ; il eût encouragé mon ambition, mais non pas dans les voies que je rêve et pour le but que je me propose. M. de Fernic dépend trop de sa mère pour consentir à m'entendre ; il ne restait que vous, et à ma première demande, vous n'avez pas hésité. Je vous remercie, madame, et vous verrez que je ne suis pas ingrat.

— Je vous écoute, monsieur, dit madame Cros avec une légère impatience ; et s'il est important pour vous qu'on ne sache pas que vous êtes entré chez moi, je vous ferai observer que l'heure se passe, et qu'une nouvelle entrevue, pareille à celle-ci, serait peut-être impossible.

— Je commence donc, dit Pierre en faisant un violent effort sur lui-même.

Un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et il commença ainsi :

— Si j'avais pu prévoir, madame, dans quel but vous vouliez visiter les huttes, je ne vous y aurais pas menés. Mademoiselle de Chevalaine n'aurait pu prévenir ma mère et les habitants, et ce qui s'est passé ne serait pas arrivé.

Du reste, madame, en faisant remonter mon récit à une époque fort éloignée, peut-être y verrez-vous des raisons qui empêcheront ces messieurs de persévérer dans leur dessein.

M. Camille Perrin, madame, n'est pas le premier qui ait rêvé qu'on pouvait arracher la race maudite que vous avez visitée aujourd'hui à la misère, à la fainéantise et à la lèpre qui la ronge.

Un fameux médecin, dont la renommée a dépassé les limites de notre province, le docteur Buq..., voulut le persuader, il y a de longues années, à l'intendant du Maine, et pour le prouver, il fit enlever de ce misérable village, alors plus considérable qu'aujourd'hui (car cette race se meurt), il fit enlever par la force deux jeunes gens, un jeune homme et une jeune fille. Au bout d'un an de soins, les scrophules héréditaires dont tous les habitants de ce pays sont dévorés disparurent presque complètement.

Le docteur maria ces deux malheureux, et c'est de ce ma-

riage qu'est née ma mère, qui, grâce aux soins qui lui furent prodigués par le docteur, ne fut jamais atteinte de ce mal hideux qui détruit cette race.

L'intendant de la province avait promis de s'occuper de cette expérience, mais la révolution arriva, on ne pensa plus à ce projet, et mon grand-père et ma grand-mère, emportés par cet instinct particulier à ceux de leur sang, échappèrent à la surveillance du docteur, abandonnant leur enfant qu'ils n'avaient pu emporter. Ma mère demeura donc avec M. Buq..., qui prit soin d'elle et qui crut faire beaucoup en lui faisant apprendre à lire et à écrire, et en la rendant une très-bonne cuisinière.

Le rouge monta au front de Maricou en prononçant ce mot.

Sans doute il lui avait coûté beaucoup à dire ; mais il l'aborda comme un homme qui ne veut pas s'y reprendre à deux fois pour faire un aveu pénible.

— Le docteur Buq... avait voulu prouver que cette race était tout aussi apte que les autres à faire des domestiques, et il y était parvenu.

Ma mère était encore au service du docteur lorsque celui-ci mourut subitement, sans laisser à ma mère le modeste héritage qu'il lui avait cent fois promis. Il fallait que ma mère travaillât pour vivre, et, je dois vous l'avouer, elle préféra la vie de paresse de Bohême au travail, et retourna aux huttes.

Vous savez sans doute, madame, que ces huttes sont élevées sur la lande dont la propriété est à M. de Chevalaine, et, quoique l'origine de cet établissement remonte à plusieurs siècles, jamais la prescription n'a pu rendre les Bohèmes propriétaires du sol ingrat qu'ils habitent. La prévision des seigneurs de Chevalaine les a forcés à reconnaître en temps utile que c'était par tolérance qu'ils habitaient en cet endroit.

D'ordinaire, les seigneurs se rendaient aux huttes à des époques déterminées, accompagnés de beaucoup de leurs vassaux.

C'était d'abord pour leur sûreté, mais c'était encore une sorte de partie de plaisir où tous ceux qui venaient avaient le droit de pourchasser ces misérables comme des bêtes fauves, de les piller, si quelque chose leur convenait dans leurs misérables huttes ; et peut-être, madame, n'était-ce pas une injustice si révoltante que vous le pensez, car il y avait bien peu d'habitants de ce pays qui n'eussent à se plaindre de quelque vol exercé sur leurs personnes et sur leurs propriétés.

La révolution, qui avait détruit tous les privilèges, sans que la nouvelle de ce changement eût, pour ainsi dire, pénétré jusque dans ce lieu sauvage, avait enlevé à M. de Chevalaine le pouvoir d'effrayer ces malheureux. Aussi se résolut-il à s'y rendre seul ; et, cachant son impuissance sous un air de protection, il leur dit qu'il n'avait pas voulu les exposer aux mauvais traitements dont ils étaient accablés en pareille occasion, et il leur demanda amialement les reconnaissances qu'il voulait avoir.

Mais ma mère était déjà parmi eux, ma mère qui avait cent fois entendu dire au docteur que c'en était fait des droits des Chevalaine, si les Bohèmes voulaient résister (car c'étaient cent procès à intenter en expulsion, et aucun huissier du pays n'aurait osé s'exposer à aller porter les actes nécessaires).

Or, sans comprendre précisément ce qui pouvait faire leur force, elle les avait poussés à refuser cette reconnaissance, et

ils s'y étaient résolus, sans savoir d'avantage comment ils réussiraient.

Lorsque M. de Chevalaine vit la tournure que prenaient ses affaires, il s'imagina d'abord que c'était l'esprit de l'époque qui dictait leur refus aux habitants des huttes, mais peu à peu, et en discutant avec eux, il reconnut qu'ils étaient poussés par des conseils dont, comme je vous l'ai dit, ils n'appréciaient pas la portée et la valeur. Il voulut savoir qui les influençait ainsi, et il apprit que c'était ma mère.

M. de Chevalaine la connaissait pour l'avoir vue chez le docteur Buq..., où elle avait été, pendant son enfance, un objet de curiosité, comme le serait une jeune louve apprivoisée; elle était d'une grande beauté, et il l'avait souvent complimentée à ce sujet. Il voulut la voir, et sut si bien faire qu'il la détermina à parler contre sa première opinion.

Il obtint ce résultat grâce à la promesse qu'il lui fit de lui donner une partie de cette propriété, qu'il ne voulait pas laisser usurper par les autres. Ainsi elle est la seule qui possède véritablement le sol sur lequel notre maison est bâtie.

Mais ce qui n'avait été qu'une démarche d'affaires changea de caractère au bout de quelques heures; la beauté de ma mère, son esprit hardi, entreprenant, séduisirent M. de Chevalaine; il lui proposa de le suivre au château, et, pour la séduire, il lui promit de lui donner un jour la propriété de cette partie de la lande occupée par les huttes, de façon à ce qu'elle serait véritablement la reine et la maîtresse des siens.

Ma mère, dont la nature est ambitieuse, se laissa tromper à ces fausses promesses, et suivit M. de Chevalaine.

Ici, Pierre suspendit un moment son récit, et, semblable à un homme qui ramasse en un seul tas tous les lambeaux éparpillés dans une chambre pour les jeter d'un coup en dehors, il reprit :

— Elle était jeune et belle, ambitieuse et ardente. M. de Chevalaine était jeune encore, pouvant tenir tout ce qu'il promettait, et il promettait tout ce qu'on osait lui demander.

Au bout de quelques mois, Marianne était la maîtresse de M. de Chevalaine, avec la promesse de devenir sa femme.

Les regards de madame Cros s'attachèrent avec une curiosité particulière sur Maricou, qui, baissant la tête en signe d'assentiment, lui dit :

— Oui, madame, je naquis à cette époque. Mais, rassurez-vous, aucun acte, aucun écrit, excepté peut-être le testament pour lequel vous êtes venue, n'atteste et ne prouve cette naissance.

Je suis seulement le fils de la bohémienne Marianne, et je ne veux pas être autre chose; et si je vous ai parlé de cette circonstance, c'est qu'elle est nécessaire à vous faire comprendre ce qui s'est passé et ce qui pèse éternellement sur ma vie.

Comme je vous disais tout à l'heure qu'une naissance obscure n'était point un obstacle à la fortune, de même le préjugé qui condamnait les enfants naturels...

Maricou éleva la main comme pour imposer silence à madame Cros, et lui dit :

— Je sais, madame, ce qu'on peut dire en pareil cas; mais, croyez-moi, de pareilles banalités (pardonnez-moi l'expression) sont au-dessous de vous.

Une naissance pareille est un obstacle moins invincible qu'il ne l'était autrefois, mais elle en est un encore. Toutefois, soyez-

en sûre, madame, ce ne serait pas ce qui m'eût réduit en l'état où je suis. Je me sens la force de surmonter ce qu'une telle position peut mettre d'entraves à ma vie; mais ce que je vous ai dit n'est que le préambule de l'histoire fatale que j'ai à vous conter.

Ne vous étonnez pas de la naïve audace de mes aveux, je ne crains pas une dénonciation de votre part, et j'en suis arrivé à ce point extrême où il faut que je décide de ma vie. Vos conseils seront pour moi un jugement sans appel.

Vous ne me connaissez pas, vous ne me connaîtrez que par moi-même. Je ne puis donc croire que vous ayez contre moi des préventions qui vous rendent trop sévère, et, si j'ai voulu tenter cet entretien, c'est pour que vous puissiez m'entendre avant que personne vous eût dit rien qui pût vous faire une opinion favorable ou défavorable sur mon compte.

Madame Cros, à qui ce qu'elle venait d'apprendre expliquait en partie les manières de Maricou, lui fit un signe d'assentiment, comme pour l'engager à continuer.

Maricou reprit :

X

— J'étais encore un enfant au berceau lorsque arrivèrent les événements de 1814. M. de Chevalaine, demeuré fidèle à la cause des Bourbons, alla à Paris pour en obtenir la récompense qu'il croyait avoir méritée par sa silencieuse opposition, et promit à ma mère de réaliser à son retour les promesses qu'il lui avait faites, et qui n'avaient encore reçu aucun commencement d'exécution, car ma mère était toujours au château dans le même état de domesticité où elle y était entrée, elle était encore la cuisinière de M. de Chevalaine.

Cependant, elle se croyait si sûre d'obtenir à la longue ce qu'elle avait espéré, qu'elle le vit partir sans crainte. Elle prévoyait qu'il rapporterait de Paris une déception comme avaient fait tant d'autres, et elle comptait sur la colère chagrine qu'il en éprouverait pour le déterminer au mariage qu'il lui avait promis.

Les prévisions de ma mère s'accomplirent.

M. de Chevalaine fut renié et écarté fort lestement. Mais ma mère n'avait pas pensé que peut-être il rencontrerait à Paris les consolations qu'elle croyait qu'il viendrait chercher près d'elle.

En effet, il retrouva, durant son voyage, un de ses anciens compagnons d'armes de la Vendée, dont la fille était une charmante personne. M. de Gamby était pauvre, et mademoiselle de Gamby accueillit avec reconnaissance la proposition que M. de Chevalaine lui fit de sa main et de sa fortune.

Ce ne fut qu'au moment où il lui fallut ramener sa femme dans son château, que M. le comte pensa à l'inconvenance de la présence de ma mère dans sa maison.

Ce fut M. de Chevalaine le curé qui fut chargé d'apporter à ma mère la fatale nouvelle, et de lui offrir, comme compensation de son départ, le droit de propriété sur les landes, avantage qui était si peu de chose après ce qu'elle avait espéré.

FREDÉRIC SOULIÉ.

(A continuer.)

LE LENDEMAIN DE LA SAINT-SYLVESTRE,

OU

ÇA NOUS VIENT DE ROME.



Il était une fois un roi... un peu plus j'écrivais et une reine, mais attention! nous faisons de l'histoire, et de l'histoire romaine encore! Aussi n'altérons rien, s'il vous plaît, et disons : Il était une fois un roi et une déesse. — Eh bien, puisque vous faites de l'histoire, nommez donc vos personnages, corbleu! dit le lecteur en frappant du pied. — Attendez donc, vous ne me donnez pas le temps seulement d'entrer en matière et de formuler mon préambule. — Voyons, allez, mais dépêchez-vous.

— M'y voilà, ce roi, c'était monsieur Tadius avec qui monsieur Romulus venait en brave et honnête garçon de partager son trône par suite de l'alliance des Sabins et des Romains; cette déesse, c'était très-noble et très-belle demoiselle Strenna, à laquelle on avait consacré un bois situé aux portes de Rome. Figurez-vous le bois de Boulogne situé aux portes de Paris. — Mais que diable ont de commun votre Tadius et votre Strenna avec le lendemain de la Saint-Silvestre? — Beaucoup plus que vous ne pensez. Attendez... Il arriva que le premier jour de l'année, quelqu'un... Pierre, Paul ou Jacques, peu importe, s'avisa par pur caprice (tous les historiens sont parfaitement d'accord sur ce point, notez-le bien), de couper des branches d'arbre dans le bois consacré à la belle Strenna, lesquelles branches étaient si magnifiques de verdure, que le susdit Pierre, Paul ou Jacques jugea qu'elles étaient dignes d'être offertes au roi Tadius au nom de la déesse. Tadius les reçut avec toute la grâce qui, comme on sait, le distinguait : c'était, au récit de Tacite, un homme infiniment aimable, et, dit le même Tacite, d'une perspicacité, d'une sagacité sans égales. Il prévoyait ce qu'il instituait en acceptant en cadeau, et le premier jour de l'année des branches d'arbre; il prévoyait que de là naîtraient la joie des uns et le désespoir des autres, ou, autrement dit, la joie de ceux qui reçoivent et le désespoir de ceux qui donnent. — Ce Romain-là, vous le voyez, percevait l'avenir.

— Ah! je le vois maintenant, Tadius est le créateur, le roi du jour de l'an! — Justement! — Eh bien, que le diable l'emporte votre animal de Tadius; il est la cause que j'ai été obligé de donner ce matin dix francs à mon portier sous le risque de n'avoir qu'en 1849 les lettres que l'on m'écrivit en 1848.

Et croyez-vous donc que c'est une belle institution que celle-là? — Que voulez-vous, il faut se plier à cela comme on se plie au don de tant de bûches par voie de bois. — Est-ce encore un Romain qui est l'auteur de ce sot usage? Je conçois que la déesse Strenna, ayant un bois à sa disposition, pouvait offrir des bûches à volonté. — Ma foi, je ne sais... Tenez, parlez-moi franchement, vous n'aimez pas le jour de l'an... Hein! n'est-ce pas que j'ai deviné? — Eh bien, si vous voulez que je vous dise mon sentiment là-dessus, je trouve que... c'est bête! — Et moi aussi, mais j'en ris. La philosophie, voyez-vous, consiste, en certains cas, à rire de ce qu'on ne peut empêcher.

Les modes sont certains usages
Inventés par les fous et suivis par les sages.

Ainsi, mon cher lecteur, ne vous fâchez pas, ne vous faites pas de bile; n'avez-vous pas sous la main tout ce qu'il vous faut pour vous venger de ce qui vous courrouce; une entreprise qui fait porter vos cartes, tandis que vous êtes tranquillement au coin de feu à lire vos journaux, et qu'une foule d'imbéciles s'amuse à faire étalage des cartes qu'ils reçoivent...



— Oui, qu'ils reçoivent et que souvent ils ne rendent pas; et pour cela il ne faut qu'une seule chose... occuper un poste inférieur à celui qu'occupe l'homme à qui vous avez fait une politesse. Et vous voulez que je rie d'une pareille impertinence!

Aussi je disais dernièrement à la tête de ma compagnie, car

je suis capitaine de la garde nationale : Messieurs, la 44^e légion devrait, à l'occasion de la nouvelle année, faire une admirable innovation; oui, au lieu d'aller en corps chez le roi, la légion devrait lui envoyer sa carte. — Par la compagnie Bonnard et Campemas. — Et pourquoi pas, s'il vous plaît? — Je conçois qu'une fois cet élan donné, la France tout entière pourrait envoyer sa carte au roi. — Eh mais, c'est dans le but qu'on en vient là que j'ai fait ma proposition. — Mais les timides ont reculé, et les autres n'ont pas vu tout l'avenir qu'il y avait là-dedans, et ils ont osé me rire au nez! — Je conçois qu'ils auraient pu s'en dispenser. — Mais que voulez-vous!

Le Français, né malin, créa la malice.

A bon chat bon rat, comme on dit; vous lui revaudrez cela à la première occasion; en attendant, amusez-vous avec moi de l'invention de M. Tatius, et convenez que depuis le cadeau des branches d'arbre, les choses, en voyageant, se sont singulièrement métamorphosées.

Voyez, par exemple, dans une de ses élégies, avec quelle grâce le voluptueux Tibulle parle des présents qu'il va faire à la belle Nééra, sa maîtresse adorée. Croyez-le bien, si le poète n'a pas envoyé à sa belle un cachemire Ternaux, c'est qu'il n'en avait pas à sa disposition; que s'il ne lui a pas envoyé tout ce que Terrier offre de plus délicieusement galant, c'est qu'il n'avait pas un confiseur de cette force-là sous la main. Mais dans ce temps les jolis vers plaisaient aux belles comme ils leur plaisent aujourd'hui, et Tibulle lui envoya les siens. Elle les couvrit sans doute de ses baisers, le dit à son tendre amant, l'enflamma et lui prépara de nouvelles couronnes. Vous le voyez, l'amour, toujours presté à saisir toutes les occasions, n'a pas négligé celle-là. Il est vrai qu'il y a du moi dans tout et en tout temps, et que maître Tibulle s'attendait bien à quelques revenants-bons. Il n'y aura pas compté en vain: on sait que la belle Nééra n'était pas avare de ses faveurs.

En somme, le jour de l'an, chez ces braves Romains, était fêté au moins autant que chez nous; ils se saluaient dans les rues, se pressaient les mains et joignaient à toutes ces démonstrations des souhaits de bonheur et de douce félicité pour l'année qui commençait. Les petits visitaient les grands, et les grands... ne visitaient pas les petits. C'était, ni plus ni moins, comme chez nous.

Titus recevait des hommages à l'occasion du jour de l'an... et Tibère aussi, lui dont on a dit que son âme était de la boue détrempée dans du sang.

En nous léguant le jour de l'an, les Romains nous ont légué aussi toutes les petites turpitudes qui l'accompagnent. Seulement, en nous envoyant leur jour de l'an sur les ailes du Temps, ils se doutaient peu de la joie de nos commerçants quinze jours avant et quinze jours après cette époque fortunée. Car chez nous, bon gré, mal gré, il faut dépenser de l'argent à cette époque-là. Et puis le démon de la tentation, démon aux mille-yeux fascinateurs, s'il ne vous enserme d'un côté, vous enserme de l'autre. Ce ne sont plus aujourd'hui des branches d'arbre que l'on offre; les cachemires, les brillants et autres bagatelles pareilles les ont remplacés. C'est que, voyez-vous, à notre époque, la plus grande comme la plus constante étude de l'homme est concentrée sur un seul et unique point, faire venir dans sa poche l'argent qui est dans celle de son voisin. Et celui qui y parvient est proclamé le plus adroit... Pardon, je voulais dire le plus capable. Toute enrubannée, la corruption, chez nous, est portée en triomphe par les beaux-arts et la civilisation. Mais je m'aperçois que je vous parle sérieusement, et que je vous ai promis de vous amuser. Vite, vite, un peu d'encre helléborisée dans mon écritoire, et rions des grimaces et des pasquinades de nos pères, tout comme en ont ri ceux qui nous ont précédés. Tenez, voyez plutôt? J'ouvre le joyeux Panard et j'y lis ces jolis vers sur l'origine du double visage de Janus:

De trois cent soixante-cinq jours

Qui de l'an composent le cours,

C'est le premier de tous où l'on usait davantage:

Nul autre ne fait voir tant de duplicité.

Combien dans ce jour si fêté,
Voyez on, par un fatal usage,
De faux baisers et donnés et rendus!
Combien de l'amitié tiennent le doux langage,
Qui voudraient voir périr ceux qu'ils floutent le plus;
De là certainement vient le double visage
Que la Fable donne à Janus.

D'autres poètes, Gresset, Désaugiers, etc., ont tympanisé le jour de l'an; Thalie elle-même lui a asséné de nombreux coups de marotte, mais tous les ans il se relève mieux portant que jamais, et chargé de toutes les séductions que son imaginative a enfantées. Vous le voyez, c'est un phénix: vous lui tireriez un coup de carabine à bout portant, que vous le verriez soudain renaître de ses cendres. C'est que, voyez-vous, les usages, les habitudes sont une autre religion. Et puis dans nos mœurs, nous sommes très-accommodants; telle personne à qui nous refuserions notre porte le 31 décembre à onze heures du soir, sera le lendemain matin reçue par nous avec une charmante affabilité, accompagnée de serremments de mains à se disloquer les phalanges, et d'accolades à se couper la respiration. Tout se ressent de cet impulsion jusqu'à ceux qui passent pour n'avoir que de l'instinct. Nous voyons la minette au logis aborder Azor d'un air benin; elle lui fait comprendre par ses manières que ses griffes sont rentrées dans leur fourreau et que ses oreilles, cette fois, n'ont rien à redouter. C'est un exemple ou peut-être une leçon qu'elle veut donner. En effet, comment les êtres doués de raison pourraient-ils se quereller, un pareil jour, lorsqu'ils voient la chatte et le chien se donner le baiser réconciliateur!

Croyez-moi, mon cher lecteur, faisons le plus de bien que nous pouvons et moquons-nous du reste. Mettons le nez à la fenêtre... s'il ne fait pas trop froid, pour rire des passants quand il y a lieu: cela ne fait de mal à personne et nous fait du bien. — Allons, je le vois, il faut avaler le jour de l'an, — oui, malgré les grimaces, les ridicules, les hypocrisies, et n'en voir que le beau côté... le côté commercial et industriel; cette impulsion donnée à tant de belles et jolies choses qui rendent heureuses une foule de femmes charmantes, qui ne manqueront pas, en promenant avec complaisance un œil satisfait et content sur les cachemires qui décorent leurs épaules, et les brillants qui ornent leur tête et parent leurs doigts blancs et mignons; elles ne manqueront, dis-je, d'envoyer de sincères bénédictions à ce Pierre, Jacques ou Paul, dont nous avons parlé, et qui a offert, de la part de la belle Streuna, des branches d'arbre au roi Tatius.

Ah! vous êtes un doreur de pilules. — Non, non, du tout, et je tiens à vous le prouver; attendez, je vais finir par une petite anecdote sur un illustre personnage.

Nous sommes au 4^{er} janvier 1748. Le cardinal Dubois fait demander tout son personnel; aussitôt arrivent maître d'hôtel, cocher, valets de chambre, etc., etc. Tous se félicitent d'avance des magnifiques étrennes que le cardinal va leur donner; déjà ils en ont trouvé l'emploi; déjà ils s'apprennent à faire les généreux eux-mêmes: mais le cardinal les toise tous de son regard sévère, puis, d'une voix sèche, et en mots bien nettement articulés, il leur dit:

— Je vous donne tout ce que vous m'avez volé pendant tout le cours de l'année qui vient de s'écouler... J'espère que vous devez être contents. Vous devinez quelles mines!...

— Eh! bien, tenez, je suis content. Bravo!

Un mot encore. A quelques jours de distance, le cardinal avait chez lui grande réception. Il raconta, en riant comme un bienheureux, comment il avait donné des étrennes à tous les gens de sa maison. Mais un assitant, homme d'une admirable présence d'esprit, se pencha vers le cardinal et lui dit à mi-voix:

— Ne serait-ce pas une repréaille... le régent n'en aurait-il pas agi ainsi avec vous. — Bravo! admirable! Rien que pour cela je serais désespéré que Tatius n'eût point accepté les branches d'arbre que Pierre, Jacques ou Paul lui ont offertes.

A. D'ALBANÈS.

UNE EXCELLENTE AUBERGE.

Au commencement du dernier siècle, M. de Coriolis était président au parlement d'Aix ; c'était un homme aimable, riche, et il avait une fort bonne maison.

Un jeune prince italien voyageait en France ; il devait partir de Paris pour se rendre sur les bords de la Méditerranée.

Ayant beaucoup vu un ami intime du président, il s'adressa à lui pour connaître les bonnes auberges de sa route ; celui-ci les indiqua, et lorsqu'il en fut à Aix, il nomma l'hôtel de Coriolis, l'engagea fort à s'y arrêter, et l'assura que c'était la meilleure auberge de France ; il le pria même de dire au maître de la maison que c'était lui qui y avait adressé son altesse, cette attention devant le flatter et lui faire plaisir.

Le prince promit tout, et en prit note. Il part de Paris, et, à la dernière poste avant Aix, son courrier a ordre de demander l'hôtel de Coriolis, de s'y rendre et de l'y annoncer comme venant de la part de M... ; le courrier exécute ses ordres. Le président reconnaît son ami à cette plaisanterie ; il se propose de la continuer, prévient toute sa maison qu'il est devenu aubergiste pour ce jour-là, et recommande le plus profond secret et les plus grandes précautions, pour que la vérité ne transpire pas.

Les préparatifs sont faits pour la réception du prince ; le président est costumé en maître d'auberge ; son altesse arrive ; M. de C... le reçoit à la descente de sa voiture, et le conduit dans le plus bel appartement de l'hôtel. Le prince se récrie sur la richesse et l'élégance des meubles ; le président répond que sa maison étant fort achalandée depuis longtemps, et de père en fils, ayant en le bonheur de contenter toujours les voyageurs, leur affluence continuelle l'a mis en état de décorer ses appartements comme il les voit ; il ajoute que son altesse ne sera pas plus mécontente de la chaire qu'on lui fera, son cuisinier étant le meilleur de la ville.

Le temps était fort mauvais : le prince, qui n'avait que cette journée-là à passer à Aix, témoignait son regret de ne pouvoir sortir et visiter les objets curieux qu'elle renferme.

— Monseigneur, lui dit le président, a bien rencontré d'arriver aujourd'hui, et sa soirée sera aussi agréable qu'elle peut l'être ici.

— Comment cela ?

— C'est le jour où une quarantaine de personnes des plus distinguées de la ville, se rassemblent chez moi pour passer la soirée et faire un pique-nique ; si votre altesse veut honorer cette réunion de sa présence, elle connaîtra toutes nos plus jolies femmes, et j'ose dire qu'elle a peu vu de société de province au-dessus de la nôtre.

— Vraiment ! Sans doute je serai de la fête ; à quelle heure cela commence-t-il ?

— On se rassemblera dans trois heures environ.

— Voilà qui va bien ; j'ai le temps de diner et de songer à ma toilette ; vous vous chargerez de faire agréer à la compagnie qu'un voyageur puisse prendre part à ses plaisirs.

— Votre altesse fera trop d'honneur à la société pour qu'elle ne l'en prie pas elle-même.

Le président avait envoyé inviter une vingtaine d'hommes les plus aimables et autant de femmes choisies de la ville, ce qui formait une réunion charmante.

Vers six heures, tout le monde arriva ; deux dames et deux hommes allèrent vers son altesse pour l'engager à honorer de sa présence la compagnie rassemblée, suit pour le concert qui va avoir lieu, soit pour le souper. Le prince accepte avec empressement et reconnaissance ; on le conduit dans le salon ; il est frappé de la beauté des dames, de l'élégance de leur parure, et ne peut s'empêcher de témoigner sa surprise sur une pareille recherche pour un pique-nique : on lui répond que ces dames ayant été prévenues de l'honneur que le prince devait leur faire,

ont cru ne pouvoir se vêtir trop élégamment pour lui témoigner combien elles y étaient sensibles.

Son altesse était enchantée de tout ce qu'elle voyait : le concert commence ; plusieurs dames y chantent, et ajoutent encore aux jouissances qu'elle éprouve. Après le concert, on cause quelque temps : les plus jolies femmes s'empresent autour du prince, qui avoue franchement qu'à Paris même il n'a jamais rencontré une société aussi bien choisie, composée de gens aussi aimables, et il se félicite bien sincèrement que le hasard, auquel il attribue tout ce qu'il voit, l'ait fait arriver à Aix précisément ce jour-là.

Le président, en petite perruque ronde et costumé en maître-d'hôtel, vient, la serviette sous le bras, annoncer que Monseigneur est servi ; celui-ci présente la main à une dame ; les hommes font de même, et on se rend dans la salle à manger ; il y régnait une profusion de bougies et la table était servie avec la plus grande magnificence.

On se place ; le prince est au haut bout entre deux dames ; l'une d'elles prend la parole :

— Monseigneur, j'ai une prière à vous faire au nom de toute la société ; mais je crains de commettre une indiscrétion.

— Cela n'est pas possible, madame ; ordonnez, je vous en supplie.

— Vous voyez notre hôte, faisant les fonctions de maître d'hôtel : c'est un homme très-aimable, de fort bonne compagnie ; nous avons l'habitude de le faire souper avec nous dans nos pique-niques ; mais la présence de votre altesse s'oppose formellement à ce qu'il prenne aujourd'hui cette liberté sans votre permission ; je vous la demande donc : trouvez bon qu'il se mette à table avec nous.

— Vraiment, mesdames, puisque vous lui faites l'honneur de le laisser souper avec vous, j'aurais mauvaise grâce à ne montrer plus difficile ; qu'il se place : d'ailleurs, il nous donne un si bon souper, que cela mérite bien quelque reconnaissance.

Le lendemain, après son déjeuner ; le prince se disposa à partir, et fit appeler le maître. Le président arrive avec un grand papier à la main.

— Monseigneur a-t-il trouvé son lit bon ? a-t-il bien dormi ?

— A merveille.

— Le souper ?

— Jamais je n'en ai eu de meilleur.

— La société ?

— Charmante.

— Et nos dames ?

— Je n'ai pas vu à Paris de réunion qui approche de celle-là.

— Son altesse a donc été satisfaite de mon auberge.

— C'est la meilleure de l'Europe : vous avez là mon mémoire,

— Je me flatte que Monseigneur ne sera pas non plus mécontent du prix ; tout est passé en conscience.

— Oh ! ma foi, vous pouvez me demander ce que vous voudrez ; une soirée comme celle d'hier ne peut être trop payée : voyons.

Il prend le papier et lit, au lieu d'un compte de dépense, ce qui suit :

« Monseigneur, vous ne me devez rien : je ne suis point aubergiste : M. de... mon ami en vous adressant chez moi, comme à une auberge, lors de votre départ de Paris, a voulu me faire une plaisanterie dont je le remercie de bien bon cœur, puisqu'elle m'a procuré l'honneur de recevoir Votre altesse et de lui faire passer une soirée agréable. Je suis président à mortier au parlement de Provence ; ainsi c'est moi qui suis votre débiteur. »

Le prince, à cette lecture, eut peine à revenir de son étonnement, et il lut au président tous les remerciements que méritait sa galanterie.

LE VIEUX CONTEUR.

PANORAMA DE PARIS.



Un coin de Rue.



La Prison.



Les Artistes.



Le Luxembourg.



PAR LOUIS BLANC.

Le premier extrait que nous avons publié de l'*Histoire de la Révolution*, par M. Louis Blanc, a été reçu avec une si grande faveur, que nous avons cru augmenter l'intérêt de notre Recueil en demandant à MM. Langlois et Leclerc, éditeurs de ce beau livre, l'autorisation d'en reproduire encore quelques passages. Grâce au bon vouloir de ces messieurs, nous pouvons donner aujourd'hui, quatre pages nouvelles de l'*Histoire de la Révolution*, où nos lecteurs retrouveront la touche vigoureuse et saisissante de l'historien de la prise de la Bastille.

Ici commence une évolution historique dont il importe de bien marquer le caractère et dont nous aurons à suivre les phases.

« Je me disais, rapporte Bailly, que partout où le peuple est en grand nombre, il maîtrise. » Ce peuple, les meneurs ne l'avaient vu qu'avec effroi assister aux séances et venir siéger dans la salle des débats publics, comme pour y tenir, lui aussi, ses états généraux. Fallait-il laisser une souveraineté sans baptême et sans manteau noir regarder face à face celle de l'Assemblée? Permettrait-on qu'à l'aspect des tribunes envahies par une foule impérieuse, le royaliste vint dire, ainsi qu'un prince de l'autopuissance : « D'aperçois deux Thèbes et deux soleils? » Les erreurs ou les artifices de la gage ne sauraient changer la nature



des choses. Sieyès avait eu beau rouffondre sous le nom commun de tiers état la bourgeoisie et le peuple, il y avait les riches et les pauvres ; il y avait les plébéiens du beau monde et les plébéiens de la rue. Parmi les hommes qui ensemble demandaient la liberté, les uns possédaient tout ce qui permet d'en jouir : éducation, crédit et richesse ; les autres, au contraire, risquaient de ressembler au paralytique à qui on reconnaît le droit de marcher, et ils devaient conséquemment vouloir, en même temps que la liberté, ce qui l'empêcherait de

n'être pour eux qu'une conquête illusoire, un bruit de clairon. C'est ce que pressentit l'Assemblée devenue victorieuse. Elle trembla que les réclamations des serfs du salaire n'allasent au delà de la noblesse abattue, au delà du clergé soumis, au delà de la monarchie abaissée. Elle eut le frisson de son triomphe.

Il y eut un homme, surtout, à qui le peuple fit peur : ce fut Mirabeau ; tant qu'il y avait eu incertitude sur le succès, il avait mis une longue extraordinaire à pousser aux mouvements de place publique. Immédiatement après la séance du 25 juin, dont il publia une relation audacieuse et provocante, il avait appelé à lui la multitude. « Pourquoi lui dérobent-ils nos, s'était-il écrié, la confiance de nos délibérations? Que signi-

fient ces mots de *déceance*, de *bon ordre*? Ici l'indécence serait dans le mystère et le désordre dans le secret. » Mais qu'on la comprenne définitive des ordres les reours de Louis XVI, l'humiliation de la noblesse, l'apparente résignation de la royauté firent croire à Mirabeau qu'on n'avait plus à redouter désormais les anciens ennemis, son langage changea tout à coup d'une manière surprenante, et l'agitateur de la veille demanda que sur l'en tard d'une révolution en marche on écrivit cette formule des sociétés au repos : Maintien de l'ordre public.

« Messieurs, disait-il le 27 juin, la journée du 25 a fait sur ce peuple inquiet et malheureux une impression dont je crains les suites. Où les représentants de la nation n'ont vu qu'une erreur de l'autorité, le peuple a cru voir un dessein formel d'attaquer leurs droits et leurs pouvoirs. Il n'a pas encore eu l'occasion de connaître toute la fermeté de ses mandataires. Sa confiance en eux n'a pu ni encore de racines assez profondes. » Et, non content d'établir de la sorte entre les *représentants de la nation* et le *peuple* une ligne de séparation ; non content de semer la défiance, Mirabeau s'étudiait à tracer un sombre tableau des agitations populaires. Ces passions que lui-même avait excitées, il les gourmandait maintenant, et il insistait pour qu'on se gardât des *auxiliaires séditieux*. Il n'allait pas jusqu'à couvrir de sa tolérance la séance du 25 juin. Et toutefois il prenait texte de cette séance même pour faire de Louis XVI un éloge où à l'admiration se mêlait une sorte de pitié tendre et respectueuse. Lorsqu'il arrivait au roi de faire mal, c'est qu'on le trompait ; quand il était lui, le roi faisait toujours bien. Et Mirabeau proposait une adresse aux électeurs qui leur recommandât de *contribuer au maintien de l'ordre, à la tranquillité publique, à l'autorité des lois et de leurs ministres*.

En d'autres circonstances, un tel langage n'eût été peut-être que celui de la sagesse et de la raison. Mais proclamer les colères de l'opprimé suspectes, sans avoir travaillé à détruire le principe de toutes les oppressions : la misère ; mais décrier la vie tumultueuse du forum, parce qu'on croyait avoir tiré pour soi un suffisant profit de ses ardeurs ; mais crier à la Révolution de faire halte, quand elle était si éloignée encore du vrai but de son pèlerinage brûlant.... c'était trop laisser paraître de combien on différait et combien on se défiait du peuple.

Mirabeau, du reste, connaissait ceux à qui s'adressait son discours. Il se souvenait que, dans la séance du 16 juin, il les avait épouvantés en se livrant à des inspirations de tribun. Il savait que la formule du serment du jeu de paume consacrait le maintien des principes de la monarchie. Il se rappelait enfin avec quelle ardeur, dans l'église de Saint-Louis, lors de la réunion du clergé aux communes, on avait applaudi à ces paroles de Target : « Il n'est point d'événement heureux pour la patrie qu'on ne doive s'empresse de communiquer au meilleur des rois. » La vérité est que, loin de prétendre à renverser le trône, la bourgeoisie cherchait déjà à s'en faire un abri. Replié par la noblesse, ce fut au sein de ces communes, un instant si roides, que XVI compta ses serviteurs les plus fideles et les plus alarmés. Il cessait d'être le roi des gentils-hommes, il devenait le roi des propriétaires.

Pendant ce temps, le corps couvert de vêtements en lambeaux, des milliers de malheureux au visage amaigri par le jeûne et au teint livide se pressaient, à Paris, devant la porte des boulangers et y passaient la moitié des jours dans une impatience terrible. On était en pleine disette, le prix du pain variant entre quatre sols et quatre sols et demi la livre, chiffres homicides, à cette époque. Plus de travail, d'ailleurs ; plus de salaires ; et, parmi tant de pâles journaliers, bien peu qui n'eussent laissé au logis des enfants criant la faim. Mais ce pain dont on avait tant de peine à obtenir un morceau, il était terreur, amer, il causait dès inflammations de gorge et des ardeurs d'estomac. Les moulins à bras établis à l'école militaire ne fournissaient que des farines aigries, d'une couleur jaune, d'une odeur infecte, et formant des masses tellement dures, que, pour en détacher des portions, il les fallait frapper à coups de hache. Voilà quel était l'unique aliment du peuple ; et, comme la France entière souffrait, la capitale voyait, à toute heure, entrer dans ses murs des bandes d'inconnus en guenilles, tenant à la main de longs bâtons et se traînant courbés sous leurs besaces vides, foule sans gîte et sans lendemain que la province en détresse rejetait sur Paris affamé. Ainsi, la misère prenait d'épouvantables aspects ; les marches, de plus en plus orageux, semblaient se dessiner en champs de bataille ; le long de la Seine, les soldats faisaient la haie sur la route des convois, mais l'anxiété universelle arrêtait les transports au point de

départ, le parlement de Bourgogne, celui de Franche-Comté, celui de Nancy avaient jeté l'interdit sur la circulation des grains ; au lieu du blé attendu, c'étaient des consommateurs qui arrivaient avec l'irrésistible mouvement de la marée montante ; et chaque nuit, dans de tragiques assemblées, tenues chez le lieutenant de police, cette question revenait : Comment nourrir Paris.

Or, ce qui n'a pas été marqué et ce qui est pourtant digne d'une éternelle mémoire, c'est que le cri poussé alors par les hommes du peuple ne fut pas le cri de la pauvreté. Au seuil même des boulangeries où on ne leur gardait qu'une nourriture avare et menrtrière, ils s'entretenaient de la constitution à faire et de l'assemblée nationale à défendre. Ils réclamaient la liberté de l'intelligence, ces esclaves de la faim !

Et une pareille abnégation était d'autant plus magnanime, que le mal ne pouvait pas être attribué seulement aux rigueurs du ciel. Le comité des subsistances avait demandé à Necker des renseignements ; Necker publia un mémoire dans lequel on lut que, depuis son entrée aux affaires, en août 1788, le ministre s'était épuisé en efforts pour prévenir la crise, déjà prévue ; que l'exportation des grains avait été sévèrement prohibée, et leur importation encouragée par des primes énormes ; que, de ses deniers, à ses risques et périls, le roi avait fait venir à la hâte des pays étrangers, en riz, seigles, orges, blés, farines, un milliard quatre cents millions de quintaux ; que la circulation intérieure avait été puissamment favorisée ; que, durant le dernier hiver, les moulins à eau et les moulins à vent étant restés immobiles autour de Paris, les uns à cause de la gelée, les autres à cause de l'inaction de l'air, on s'était empressé de construire à grands frais des moulins à bras ; qu'en un mot, rien n'avait été négligé de ce qui est prescrit à la sagesse humaine. Mais comment expliquer que des mesures si actives eussent été à ce point stériles ? Dans quelle proportion les malheurs publics étaient-ils imputables à la criminelle industrie des accapareurs ? Necker fit observer timidement qu'il était *peu croyable* que des réserves importantes de blé eussent été faites à une époque si voisine des moissons nouvelles et où les greniers abondants n'auraient pas été en sûreté. Toutefois, il avouait en termes formels « qu'on avait eu souvent à se plaindre de la cupidité des spéculateurs ; » et même il donnait à entendre que le gouvernement était condamné à beaucoup de discrétion, l'homme d'Etat devant craindre, en temps de crise, d'irriter les alarmes et de livrer le *secret de ses peines*.

Il est des réticences qui sonnent au cœur comme des aveux. Telles étaient celles que contenait le *Mémoire instructif*. De véhémentes protestations retentissaient, d'ailleurs. Une brochure intitulée *Le premier pas à faire* demanda qu'on ouvrit une enquête sur les accapareurs. « Hommes sans entrailles ! criaient l'écrivain aux accapareurs, nos champs féconds sont entrés dans vos parcs. » Gorsas venait de faire paraître son journal *le Courrier de Versailles à Paris* : il y publia une lettre du *Courrier de Dieppe*, de laquelle il résultait qu'en Normandie on accaparait jusqu'aux blés sur pied et que les Dieppois étaient poussés au désespoir. « Savez-vous à quoi servent les primes accordées à l'importation ? à réveiller la cupidité. Un navire arrive-t-il ici, il obtient des primes ; puis, ces mêmes grains se embarquent clandestinement et vont obtenir dans un autre port des primes nouvelles ; de sorte qu'on ne voit rester en magasin ou promener de halle en halle qu'une petite quantité de blés cariés... Mais denoncez donc cela aux états généraux, honnête homme que vous êtes ! »

De son côté, observateur encore silencieux des pratiques souveraines, le médecin Marat s'occupait, des lors, à amasser les matériaux des accusations futures, accusations calomnieuses souvent, mais souvent aussi pleines de lumière : car, à force de croire au mal, cet implacable esprit en vint à acquérir une singulière clairvoyance. Si d'autres eurent la pensée de la révolution, si d'autres en furent la colère, Marat en fut le soupçon.

L'Assemblée nationale ne pouvait s'abstenir plus longtemps. Le 4 juillet, on venait de décider, après une longue discussion,

que les députés de Saint-Domingue seraient admis au nombre de six, lorsque Dupont de Nemours, rapporteur du comité des subsistances, se leva. La circonstance était solennelle. Des son début, l'Assemblée trouvait à élever ses débats à de sublimes hauteurs. Que faire pour le peuple manquant de travail et de pain, ou plutôt, que faire pour qu'à l'avenir le peuple ne fût pas exposé à manquer de pain et de travail? Grande question qui contenait tout ce qui aujourd'hui nous agite et nous divise, question suprême qui, moins tardivement abordée, eût épargné à l'Europe d'affreux déchirements, et que les sociétés modernes auront bientôt à résoudre sous peine de mort! Mais la doctrine triomphante, au XVIII^e siècle, avait été celle de l'individualisme, celle de l'indifférence de l'Etat en matière d'industrie: il n'y parut que trop en rapport du comité des subsistances. Droit au travail, vices inhérents au régime des salaires, dangers de la concurrence, moyens d'émanciper le prolétaire, rien de ce qui intéressait particulièrement le peuple ne fut indiqué, même comme pouvant devenir l'objet d'un examen ultérieur. On se borna, vu l'urgence, à proposer les mesures suivantes: — Ouvrir une souscription volontaire; — autoriser le gouvernement, les états provinciaux et les municipalités à faire, sous la garantie de la nation et l'inspection de l'Assemblée, les avances que le soulagement du peuple nécessiterait; — autoriser, dans les provinces où la récolte ne serait pas levée, une contribution de vingt ou de dix sols par tête, dont les huit ou dix citoyens les plus riches feraient l'avance; prohiber jusqu'au mois de novembre 1790 l'exportation des grains.

C'était réduire à bien peu de chose l'intervention des régénérateurs promis à la France; et cependant, la plupart des bureaux restèrent en deçà de la limite. Suivant Lally-Tollendal, il fallait se contenter de remercier le roi, d'interdire l'exportation jusqu'au mois de novembre et de favoriser la circulation intérieure. Mounier entendit que les projets mis en délibération n'étaient pas du ressort de l'Assemblée; qu'une souscription de bienfaisance n'avait pas besoin d'être décrétée; qu'une imposition par tête serait injurieuse à la nation, dont on aurait l'air de contraindre la générosité; et que, laissant au comité le soin de continuer ses recherches, l'Assemblée devait, avant tout et exclusivement, s'occuper de la constitution. Vainement Petion avait-il proposé un emprunt, au nom du vingt et unième bureau; on répondit que les mandats ne permettaient de voter ni impôts ni emprunts avant que la constitution fût achevée. Enfin, Mirabeau ayant demandé qu'on suspendît la délibération jusqu'à ce qu'il eût pris certains renseignements d'une importance capitale, la question sainte du peuple à nourrir fut perdue de vue, et il arriva, selon les caractéristiques paroles de Dupont de Nemours, que la nation assemblée ne put que plaindre la nation.

Ainsi, tandis que, par un généreux oubli de lui-même, le peuple, à bout de misère, privé de travail et affamé, faisait de la conquête des droits politiques la plus chère de ses préoccupations; dans l'Assemblée, on passait en que que sorte à l'ordre du jour sur les misères sociales — sur la faim du peuple.

On en doit gémir; mais à s'en indigner ne risquerait-on pas d'être injuste? Car enfin, de bien rares éclairs avaient percé la nuit dont la science sociale était jusqu'alors restée couverte; l'éducation des intelligences par l'amour n'était pas commencée; on ne savait pas que la pauvreté c'est toujours l'esclavage, que c'est aussi une constitution à faire qu'un peuple à nourrir; et les législateurs de la bourgeoisie ne voyaient pas jusqu'à quel point ils étaient inconscients de croire à la fatalité de la misère, eux qui ne croyaient pas à la fatalité du despotisme. Il fallait, pourtant, qu'on en vint à se poser, ce grand problème de l'esclavage moderne à détruire, et il fut posé en effet. Mais, hélas! pressée d'entrer au plus fort de ses combats, la Révolution ne put que lire, sous les armes, un livre ouvert dans le sang.

Ne cachons rien: il est des omissions qui sont l'hypocrisie de l'histoire. Après la séance du 4 juillet, un député s'était plaint avec amertume des ténèbres où l'on semblait vouloir ensevelir la hideuse affaire des accaparements, ajoutant que, le matin

même, il avait dénoncé plusieurs accapareurs et avait été fort surpris de la manière dont on accueillait ses avertissements. Or, dans la séance du 6 juillet, Bonche ayant annoncé que l'on connaissait des coupables, qu'on avait des preuves et qu'une dénonciation formelle aurait lieu le lendemain, un effroi général, rapporte Gorsas, s'empara de l'Assemblée. Le lendemain, on s'attendait à des révélations formidables: un silence complet fut gardé. La vérité avait été étouffée entre deux séances, de peur, sans doute, que poursuivre des accapareurs, en présence d'une multitude affamée, ne devint le signal d'un égorgement.

Le crime de ceux qui spéculaient sur la famine se trouvant ainsi protégé par son énormité même, les souffrances du peuple s'accroirent de manière à ne pouvoir plus être comparables qu'à l'héroïsme de sa résignation. On avait beaucoup remarqué, dans le *Mémoire instructif*, le passage suivant: « Le roi a dit que, si la nécessité des circonstances obligeait à se contenter d'un pain mêlé de seigle et de froment, il n'y en aurait que d'une sorte pour les riches et pour les pauvres, et qu'il serait servi sur sa table. » Cette touchante promesse ne se réalisa point. Le pain qui parut sur la table du roi, des députés, des ministres, des gens de cour était de la meilleure qualité, servi avec abondance et fourni par les boulangers en personne. On le sut, et le rapprochement ne fut fait que dans les journaux royalistes. On n'ignora pas ce mot d'un barbare républicain à des malheureux qui se lamentaient sur la disette: « Eh bien, mangez des cailloux! » Et ce qui continua de préoccuper la place publique, la rue, le carrefour, ce fut uniquement la grandeur de nos destinées nouvelles; tant il y avait d'énergie en cette vie morale que la Révolution apportait au peuple!

Et ce n'était pas seulement le peuple de l'atelier qui brûlait de ce saint enthousiasme, c'était aussi, c'était déjà le peuple du camp. Avertis que si la fidélité à tous crée la chevalerie de l'homme libre, la fidélité à un seul ne constitue souvent que la chevalerie de l'esclave; frémissants sous le joug de cette discipline épaisse et humiliante que le comte de Saint-Germain avait empruntée des mœurs militaires de l'Allemagne; indignes enfin de ne pouvoir, même avec leur sang, se tracer un chemin vers les hauts grades et qu'on osât leur opposer la roture de leur courage, les soldats voulaient d'autres drapeaux. Un fait, dont la couleur fut vivement émue, avait mis en relief, dès le 30 juin, ces dispositions de l'armée. Ce jour-là, vers sept heures du soir, les principaux agitateurs du Palais-Royal se trouvaient renvoyés au camp de Foy, ordonnance théorique de leurs concubinales, lors qu'un membre du groupe que le tre fut jeté par un inconnu. Elle est ouverte aussitôt et tue à haute voix: elle annonçait que, pour avoir refusé de charger leurs armes à cartouches, onze gardes avaient été renfermés à l'abbaye; et que, la nuit suivante, on les allait transférer à Bicêtre, homicide prison destinée aux plus vils scélérats. A cette nouvelle, un audacieux jeune homme, Loustaot, rédacteur du journal des *Révolutionnaires de Paris*, s'élança dans le jardin du Palais-Royal, monta sur une chaise et appela à haute voix en criant: « A l'abbaye, à l'abbaye! » On applaudit, on s'anime à la colère, on part. Le violent cortège se grossit en chemin d'ouvriers qui revenaient de leur travail, et bientôt le concierge de la prison entend gronder aux portes quatre mille assiégeants, dont plusieurs étaient armés de haches et de barres de fer. La résistance eût été inutile, les clefs furent remises. Mais, au même instant, des cavaliers arrivaient à bride abattue, le sabre à la main. Loin de s'effrayer, le peuple se précipite aux rênes des chevaux; il crie aux soldats qu'il est venu sauver leurs compagnons d'armes, leurs frères. Attendus, les dragons remettent le sabre au fourreau et ôtent leurs casques en signe de paix. Les gardes, délivrés, furent conduits triomphalement au Palais-Royal, où ils passèrent la nuit couchés dans une salle de spectacle, pendant qu'autour de leur sommeil le peuple faisait sentinelle. Le lendemain, ils étaient logés à l'hôtel de Genève; bourses et corbeilles, suspendues, pour eux, aux fenêtres avec des rubans se remplissaient de patriotiques offrandes, et le Palais-Royal envoyait demander en leur faveur l'intercession de l'Assemblée nationale.

Alors éclata la peur qu'inspirait à l'Assemblée ses propres victoires; car l'hommage rendu à sa souveraineté l'épouvanta. Les uns s'étonnent et s'irritent de cette alliance conclue entre l'artisan et le soldat sur le pavé de Paris, la capitale des révoltes; les autres, d'un ton animé, se prononcent contre un essai qui tendrait à transformer en *tribuns d'un peuple effréné* les représentants de la nation. A la parole, moins timide de Rewbell et de le Chapelier on oppose de toutes parts le respect dû au pouvoir exécutif. Quoique malade et se soutenant à peine, Mirabeau se lève, et ce qu'il propose, c'est qu'on adopte un catéchisme d'ordre public, c'est qu'on s'empresse de condamner solennellement les agitations populaires. Une adresse rédigée dans ce sens avait été déjà présentée par lui: il essaye de la relire, mais la force l'abandonne et sa voix s'éteint. On prit enfin un arrêté dont voici les termes: « L'Assemblée nationale gémit des troubles qui, en ce moment, agitent Paris... Il sera fait au roi une députation pour le supplier de vouloir bien employer, pour le rétablissement de l'ordre, les moyens infailibles de la clémence et de la bonté qui sont si naturelles à son cœur, et de la confiance que son bon peuple méritera toujours. » L'Assemblée protestait, du reste, de son profond attachement à l'autorité royale, de laquelle dépendait la sécurité de l'empire.

Une députation de seize membres alla porter l'arrêté à Louis XVI, qui répondit: « Tant que la nation se liera à moi, tout ira bien. » Il se contenta d'exiger, comme condition à sa clémence, que les gardes rentrassent en prison. C'est ce qu'ils firent, et l'ordre de les mettre en liberté venait d'être donné lorsque arrivèrent à Versailles quelques électeurs qui avaient mission de leurs collègues de ne revenir qu'avec la grâce des soldats.

On le voit: à mesure que la Révolution avançait, la bourgeoisie effrayée se serrait de plus en plus autour du trône et se cherchait dans Louis XVI un chef inviolable. Mais, à cause de cela même, les représentants de l'ancienne France se hâtaient de tirer à eux la royauté. De sorte que, confiée à un prince qui ne savait ni la porter ni la défendre, la pourpre royale allait se déchirant aux mains de deux partis contraires. Ils la mirent en lambeaux; et plus tard, quand sonna l'heure formidable, il se trouva qu'en jouant le pouvoir du malheureux Louis XVI, on avait aussi joué sa tête.

Il y avait alors à Montrouge un conciliabule qui rassemblait les familiers du duc d'Orléans, ténébreux inspirateurs de son patriotisme ou artisans de son ambition. Là figuraient, et le comte de Genlis, marquis de Sillery, et de Latouche. Là dominait sourdement Choderlos de Laclos, esprit actif et enflammé sous les dehors du calme, fatal génie qui, par le roman des *Liaisons dangereuses*, le plus profond des livres im-

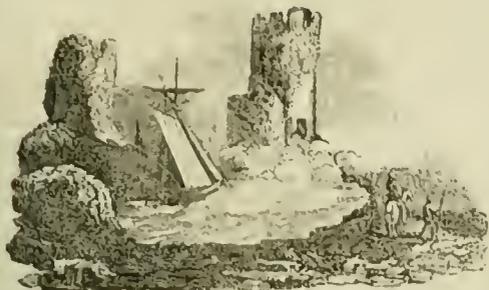
purs, avait fait violence à la renommée et s'était assuré une place entre l'étonnement et le mépris, entre l'admiration et l'horreur. On disait de lui qu'il était pour ses amis *la plus dangereuse des liaisons*. Mais ce fut la folie, ce fut le malheur du duc d'Orléans de ne se plaire qu'aux relations soupçonnées et de laisser des aventuriers audacieux travailler en son nom au triomphe de prétentions qu'il n'avait pas. C'est à quoi s'employèrent avec une sombre impatience les conspirateurs du conciliabule de Montrouge; et, comme ils avaient des intelligences à la cour, ils ne tardèrent pas à savoir en détail les trames qu'on y ourdissait. D'un autre côté, des avis secrets parvenaient au club Breton, qui comptait, à cette époque, parmi les habitués, Buzot, Lanjuinais, l'abbé Grégoire, Robespierre, et qui confiait au peuple.

Or, chose singulière, où se montre clairement le doigt du destin, la Révolution étendait déjà si loin son empire, qu'elle veillait, implacable et invisible, jusque dans les appartements du comte d'Artois, jusque dans l'alcôve de la reine. Pas une démarche qui ne fût dénoncée, pas une parole qui ne fût transmise aux haines vigilantes du dehors. Les serviteurs de la maison royale décachetaient les lettres qui leur étaient remises, en copiaient le contenu, et faisaient passer la copie, soit au conciliabule de Montrouge, soit au club Breton. Ainsi forent éventés, dès le premier jour, les complots de la noblesse. On sut que la cour se disposait à ressaisir le despotisme, à dissoudre les états généraux, à accabler Paris; que la reine était l'âme de ce plan de campagne et que les princes y travaillaient de concert avec elle; que Louis XVI était annulé; que des troupes, des troupes étrangères arrivaient à marches forcées; que, pour faire face aux dépenses prévues, l'ordre avait été donné de fabriquer cent millions de billets d'Etat; qu'une liste venait d'être dressée qui vouait à la mort, non-seulement le duc d'Orléans et les chefs du parti révolutionnaire exalté, mais encore ceux qui entendaient se grouper autour de Louis XVI devenu un monarque constitutionnel, Mirabeau, par exemple, Mounier, Lally-Tollendal. Bientôt les faits parlèrent. Le 6 juillet, le régiment Royal-Allemand, commandé par le prince de Lambesc, était venu camper dans le jardin de la Muette; huit canons avaient été placés à Sèvres, où les passants étaient reçus, la nuit, comme des ennemis; à Versailles on avait vu paraître un régiment de hussards qui, odieux aux gardes françaises, odieux au peuple, ensanglantaient la ville agitée par leurs querelles; déjà, disait-on, trente-cinq mille hommes étaient répartis entre Paris et Versailles, on en attendait vingt mille, que des trains d'artillerie devaient suivre; les passages commençaient à être interceptés; les chemins, les ponts, les promenades se changeaient successivement en postes militaires; partout l'image et comme le spectre de l'invasion.



ÉDITHA MÉRÉDITH OU LE DERNIER SACRIFICE.

Episode de l'Insurrection Américaine



I

La guerre de l'Indépendance a été signalée par mille incidents du plus puissant intérêt. Que de scènes affligeantes, que de déplorables extrémités, que d'actes de cruauté et de carnage, ont été et seront peut-être à tout jamais ensevelis dans le sombre et froid linceul de l'oubli ! Les détails de cette période de souffrances, supportées par un grand et généreux peuple qui combattait pour ses droits, n'ont été qu'à peine esquissés : peu de plumes se sont exercées à retracer les laborieux efforts de ces hommes résolus de mourir les armes à la main, ou de se soustraire au joug écrasant de l'Angleterre. Efforts sublimes, et dont l'influence se ressent encore, que dis-je ? se ressentira toujours et en tous lieux, tant que sur cette terre il y aura des hommes, tant que le nom de la Liberté, cette bonne déesse, sera respecté !

Notre histoire se reporte à cette époque où les colonies de la Grande-Bretagne, maintenant les États-Unis d'Amérique, s'insurgèrent contre la métropole. Le premier congrès continental avait fait cette fière déclaration :

« Nous avons bien calculé ce que coûtera ce débat, et, à l'unanimité, nous avons décidé de mourir libres plutôt que de vivre esclaves. »

Noble résolution ! résolution digne de l'héroïsme patriotique de l'ancienne Grèce et de Rome !

New York est situé sur la pointe méridionale de l'île de Manhattan. Au nord, et à environ six milles de cette grande et populeuse cité, s'étend la chaîne de montagnes appelée hauteurs de Harlem. Cette chaîne, au temps dont nous parlons, était occupée par les Anglais, après la retraite plus au nord de l'armée américaine. La main de l'industrie n'avait point encore aplani plusieurs de ses éminences, ni rempli plusieurs de ses ravins. La hache n'avait point abattu la plus grande partie des arbres qui couronnaient ses cimes : mais solitaire, inculte et sauvage, elle servait seulement de boulevard de défense contre les irruptions des bandes hostiles qui parcouraient la contrée, semant partout le ravage et la mort.

Cette ligne de collines commence, à l'est, près de la rivière de l'Hudson, en face de la Porte-d'Enfer (*Hell-Gate*), lieu qui, jadis, faisait naître dans le cœur du navigateur des craintes surnaturelles, et qui, même encore aujourd'hui, est regardé comme très-dangereux, à certains temps de l'année, pour les petits navires. A partir de ce point, ces hauteurs courent en s'élevant graduellement, offrant au sud une pente douce et facile, tandis que, du côté du nord, leurs flancs roides et escarpés sont déchirés par des torrents profonds. A un quart de mille de l'Hudson, elles se terminent en affectant par degrés la forme d'un cône, et ne s'arrêtent que sur la rive du fleuve. Là existe une

déscente perpendiculaire de quarante ou cinquante pieds, au bas de laquelle est gisant au milieu des eaux un vaste amas de quartiers de rocs brisés et arrachés de leur lit par le choc des vagues.

Partout où la vue n'est point interceptée par les arbres, on jout d'un coup d'œil magnifique sur le pays environnant. A la base est une baie circulaire qui parcourt un tiers environ de l'île, jusqu'à ce que, devenant peu à peu plus large et plus profonde, elle se jette elle-même dans l'*East-River* (rivière de l'Est). De cette baie s'étend, sur un espace de quelques milles, dans chaque direction, une plaine sablonneuse, semée de gracieuses collines et terminée à l'est par la rivière de Harlem, tandis qu'au nord elle borne les hautes montagnes situées dans le voisinage de Mahattanville et de King's-Bridge (le Pont-du-Roi) : le premier, petit et paisible village dans une vallée profonde, et le second, lieu célèbre comme avant-poste de l'armée britannique et formant la limite méridionale du *Sol Neutre*.

Ce pont, avec ses bords escarpés, présentait un lieu inaccessible, et aurait pu être défendu avec succès par une poignée d'hommes contre une armée tout entière qui aurait tenté de l'emporter du côté du nord. Aussi les Anglais regardaient-ils sa possession comme si importante, que, durant toute la guerre, c'est-à-dire depuis 1776 jusqu'en 1785, époque où la paix fut proclamée, ils ne cessèrent pas de l'occuper avec des forces considérables. A mi-chemin, en face de la rivière de l'Hudson, étaient deux routes qui conduisaient à la ville. A cette exception, tout le pays était sauvage et solitaire, jusqu'à ce que les Américains d'abord, et les Anglais ensuite, eussent élevé des redoutes et des fortifications dont on peut voir encore les restes.

A cette saison de l'année où les ardeurs du soleil se fondent dans les rayons plus doux de l'automne, deux heures environ avant le coucher du soleil, on aurait pu voir la forme gracieuse d'une jeune femme sautiller avec agilité de roc en roc, et monter lentement à travers une gorge étroite pratiquée entre deux pics élevés de la chaîne de montagnes. Sans parler du temps et du lieu, il y avait quelque chose d'étrange dans toute la contenance de cette jeune femme, qui, chaque fois qu'elle rencontrait sur sa route un buis-ou, cueillait une de ses fleurs, et, après en avoir respiré l'odeur un instant, la plaçait dans sa chevelure tombant sur son cou et ses épaules en tresses ondoyantes. Un simple ruban blanc ceignait sa tête.

Son costume était entièrement noir, et son bonnet, qu'elle tenait à la main par les brides, était également de même couleur. Malgré son extraordinaire pâleur, ses traits présentaient le plus parfait modèle de la plus exquise beauté. Bien que sur son visage fût empreint le cachet de la mélancolie, ses yeux brillaient, sous leurs longues paupières, d'un merveilleux éclat. Elle ne paraissait pas avoir hâte d'atteindre le terme de son voyage. Si, par hasard, la brise, venant à s'élever, faisait envoler les fleurs qu'elle portait enlacées dans sa chevelure, elle se mettait à courir après elles en poussant une exclamation de joie naïve et de plaisir. Lorsqu'elle les avait ressaisies, elle les replaçait sur sa tête, et poursuivait sa route en chantant, d'une voix mélodieuse, un couplet de chanson, et en cueillant les fleurs sauvages semées sous ses pas.

Bientôt elle se trouva près d'un ruisseau qui serpentait le long de la colline en bouillonnant à travers les cailloux et les fragments de rochers. Elle s'assit sur le bord. Puisant avec sa main dans le cristal de l'onde limpide, elle porta ce rafraîchissant breuvage à ses lèvres desséchées. Après avoir satisfait sa soif, elle pencha sa tête au-dessus du ruisseau, baigna ses tempes et son front brûlant avec la froide liqueur. Elle se leva ensuite et se

remit en marche, suivant toujours le cours de l'eau; car ses bords offraient un sentier plus uni et moins obstrué par les rochers que partout ailleurs.

Elle avait presque atteint le sommet des Hauteurs, lorsqu'un murmure confus frappa ses oreilles, murmure à travers lequel on distinguait par intervalle le son du tambour. Elle s'arrêta et écouta, cherchant à se bien convaincre de la direction de ce bruit. Elle parut l'avoir saisie, et toute sa physionomie perdit soudain son expression chagrine; rayonnante de joie, elle s'écria :

— Il est ici! mon Frank est ici! je vais le voir! Oh! oui, oui, je vais le voir!

Et elle partit d'un bruyant éclat de rire.

Puis, continuant à donner un libre cours à ses pensées, elle reprit sur le même ton :

— Mon Frank! mon bien-aimé! Mais que lui dirai-je? Oh! oh! je n'y songeais pas... Mais qu'importe? Il sera bien joyeux de revoir sa chère Editha... Je le connais bien.

Elle venait à peine de prononcer ces derniers mots, que son attention fut attirée par un bruit assez fort à travers les buissons qui craquaient et semblaient se briser sous une pression de pas. Elle tourna la tête vers l'endroit d'où venait ce bruit, et ses yeux se fixèrent sur un soldat qu'avaient attiré ses joyeux transports. En l'apercevant, elle recula timidement et chercha à se cacher derrière un quartier de rocher placé à quelque distance.

Le soldat, remarquant les efforts qu'elle faisait pour se dérober à ses regards, lui adressa la parole de l'endroit où il était, n'avançant pas davantage, pour ne pas accroître sa frayeur.

— N'ayez pas peur de moi, ma jeune demoiselle, dit-il de la voix la plus douce qu'il put prendre. Ce n'est pas à une personne telle que vous que je voudrais manquer... Vos exclamations de joie m'ont attiré ici. Je suis une sentinelle, et, en ce moment même, je suis de service; autrement vous ne me verriez point devant vous.

Après une courte pause, et ne recevant point de réponse, il reprit :

— Où êtes-vous passée, mademoiselle? Vous ne pouvez être ainsi venue dans ce lieu sauvage et solitaire, seule et sans protection, que pour un objet de quelque importance.

En entendant sa voix, la jeune fille chercha instinctivement à se dissimuler plus encore derrière le rocher; ce que voyant, le soldat réitéra ses efforts pour calmer ses appréhensions.

— Ma chère demoiselle, dissipez ces vaines frayeurs. Bien que je ne sois qu'un soldat, un vieillard rude et cassé, ce n'est pas à vous, chère demoiselle, que je voudrais faire aucun mal! Allons, viens, mon enfant, sors de ta cachette, toute remplie d'arbustes épineux qui vont déchirer ta peau délicate. Viens, et sois bien assurée que tu n'as qu'à commander, si je puis t'aider en quelque chose.

Tandis que le vieillard parlait ainsi à la timide jeune fille, elle poussa tout à coup un cri sauvage et perçant, qui fut répété de la manière la plus lamentable par tous les échos des bois, de la colline et des vallons; puis elle s'enfuit avec la rapidité d'une flèche de derrière le roc où elle se tenait blottie.

En un instant elle fut dans les bras du soldat, et se serra contre lui, comme pour implorer sa protection, elle ne tarda pas à perdre connaissance. Le soldat, la voyant évanouie, la déposa sur le gazon et s'avança vers le roc qu'elle avait abandonné avec tant de précipitation, pour pénétrer la cause de cette alarme soudaine.

Là, à quelques pieds seulement de l'endroit où se tenait la pauvre jeune fille, était enroulé un énorme serpent à sonnettes prêt à s'élancer sur elle, et dont elle avait évité l'attaque mortelle par une fuite si rapide.

Le vieux soldat ne se déconcerta point; mais d'un coup de baïonnette il cloua l'affreux reptile à terre, et, saisissant une pierre d'un poids considérable, il la lança contre le monstre avec force et lui broya la tête. Cela fait, il retourne vers la jeune

fille, toujours privée de sentiment, mais dont la respiration entrecoupée annonçait qu'elle revenait à la vie.

La fraîcheur de la brise, qui se jouait en soufflant sur son gracieux visage, acheva de la ranimer, et bientôt elle reprit complètement l'usage de ses facultés.

Son compagnon, qui ne s'était peut-être jamais senti aussi ému, même au plus fort de la mêlée, qu'à ce moment, en voyant cette délicate creature, étendue là, devant lui, dans un état désespéré, était demeuré immobile comme une statue. Des larmes même, bien que cela puisse paraître en dehors des habitudes militaires, coulaient silencieusement le long des joues du vétérân.

Cependant la jeune fille ayant recouvré en partie ses sens, se mit sur son séant, puis portant les deux mains à son front, en rejetant en arrière les boucles de ses cheveux, elle demeura quelque temps ainsi, comme si elle cherchait à rappeler ses souvenirs. Fixant ensuite ses regards vers le soldat, qui se tenait debout devant elle, elle l'interrogea d'une voix à peine intelligible, tant son accent était faible.

— Où suis-je? quel est cet endroit?

Tandis qu'elle parlait, elle vint à tourner la tête, et les dernières convulsions de l'affreux reptile à l'agonie frappèrent sa vue.

— Ah! cet horrible serpent! chassez-le! il va me saisir! Voyez, il vient, il déploie ses nœuds, il s'élance... Chassez-le! chassez-le!

La frayeur triompha de nouveau de ce corps si frêle. Le sang rellua vers son cœur, et un nouvel évanouissement s'ensuivit. N'ayant pas recouvré suffisamment ses esprits pour distinguer le véritable état du reptile, elle s'était imaginé, aux mouvements qu'elle lui avait vu faire, qu'il allait se précipiter sur elle.

Les soins empressés du soldat ne tardèrent pas néanmoins à la faire revenir, et ses explications à calmer entièrement ses craintes. Cela fait, il l'aïda à se lever de terre, et lui demanda de quel côté elle dirigeait sa course, lui promettant sa protection durant la route, aussi loin que son service lui permettrait de l'accompagner.

Elle répondit qu'elle allait au camp, sur les Hauteurs. A ces mots, le vétérân l'aïda à gravir ce qui restait à franchir de la colline, et la conduisit par le plus court chemin au quartier du commandant du poste, le colonel Haviland.

Lorsqu'ils furent arrivés et qu'il eut conduit sa protégée dans l'appartement de ce dernier, il la laisse seule et sortit pour aller chercher cet officier. Il le recontra justement à la porte et lui apprit qu'une jeune dame l'attendait chez lui; il l'informa en même temps de toutes les circonstances qui précèdent.

Lorsque la sentinelle eut achevé son récit, le colonel, dont la curiosité était vivement piquée, se hâta de se rendre auprès de sa jolie visiteuse.

En entrant dans la salle, il demeura quelques instants comme frappé de stupeur; il n'en pouvait croire ses yeux; mais enfin, ne pouvant se refuser à l'évidence, il s'approcha de sa gracieuse hôtesse et s'écria :

— C'est bien la belle Editha Mérédith, la fleur de Westchester. — Non, je ne me trompe pas!

En ce disant, il prit l'une de ses mains qu'il baisa.

— Allons! il n'y a pas à s'y méprendre; c'est bien toi que je vois, que je touche, continua-t-il en souriant; mais, en vérité, il ne fallait pas moins que cette preuve pour me convaincre; autrement, j'aurais cru assurément que tu n'étais que son ombre.

Et maintenant, lecteurs, n'allez pas vous imaginer que le colonel Haviland et Editha Mérédith fussent amants. Ce serait une étrange erreur. D'ailleurs, il s'en fallait de beaucoup que le colonel Haviland fût tel que vous vous l'êtes peut être figuré. Sachez, en premier lieu, qu'il représentait un nombre d'années suffisant pour être le père de notre héroïne; en second lieu, qu'il était marié, et enfin qu'il était le chef d'une famille composée de trois enfants. Ces points éclaircis, vous tomberez facilement d'accord avec nous que le colonel Haviland n'était point

l'amant, dans l'acception la plus ordinaire de ce mot, de la belle Editha. Il l'aimait pourtant; il l'aimait d'un amour dévoué, comme un père aime ses enfants, et Editha Mérédith, de son côté, l'aimait comme un enfant cheri aime le plus indulgent des pères.

Le colonel Haviland était un officier anglais. Il était né et avait passé sa vie dans la ville de New-York. Il faisait partie de ceux qui, dans ces temps difficiles, s'étaient rangés, par un étrange aveuglement produit par certains motifs de conscience, parmi les ennemis et les oppresseurs de leur pays. Il commandait cette portion de l'armée qui était campée sur les Hauteurs de Harlem.

Avant que n'eût éclaté entre les colonies d'Amérique et la mère-patrie la rupture qui brisa violemment tous les liens les plus chers et les plus doux, qui jeta dans un parti opposé pères, parents, amis, souvent Editha Mérédith était allée passer des mois entiers dans la famille du colonel Haviland, qui l'accueillait et la traitait à l'égal de ses propres enfants. On voit, dès lors, qu'ils n'étaient pas étrangers l'un à l'autre. Toutefois il y avait longtemps déjà qu'ils ne s'étaient rencontrés, et, pendant cet intervalle, s'était allumée cette conflagration générale qui embrasait toute la contrée. Il y avait donc mille raisons pour supposer plus éloignée que jamais l'heure qui devait faire de la jeune Editha l'hôtesse du colonel Haviland.

Cependant les yeux du colonel ne tardèrent pas à exprimer une surprise mêlée de quelque inquiétude. Il examina plus attentivement les manières étranges de la jeune fille : le bonheur que reflétait son regard mobile, la joie, le contentement que respirait son visage, animé d'un éclat singulier, firent naître dans son cœur, sans qu'il pût bien s'en rendre compte, un vague sentiment de crainte. Ses vêtements de deuil, sa chevelure négligée et capricieusement semée de roses sauvages, ses traits si purs, exprimant plutôt l'hilarité qu'une calme félicité, les éclairs qui jaillissaient de ses noires prunelles comme les feux que lance un métal poli, en faisaient une tout autre creature que celle qu'il avait connue auparavant.

Editha lui apparaissait comme environnée d'une atmosphère sombre et sillonnée de lucurs sinistres. Hélas ! il devina bientôt toute la vérité. Cette creature si belle et si délicate qu'il contemplait là, devant lui, était folle ! Le colonel, quand cette pensée lui traversa le cœur, baissa tristement la tête. Il aurait voulu douter.

— Peut-être, pensa-t-il, a-t-elle été victime d'une déception, peut-être n'est-elle que malheureuse. Mais non ! un misérable débauché n'eût pas osé souiller cet ange de pureté. C'est impossible.

Et ce soupçon fut aussitôt rejeté que conçu. La pitié, la plus tendre pitié, demeura seule dans l'âme de l'officier anglais, et des lors il ne songea plus qu'aux moyens de faire reconduire en sûreté l'infortunée auprès de ses parents et de ses amis.

Pensif et cherchant dans son esprit quelle serait la voie la plus sûre pour mettre ce projet à exécution, le colonel arpenta d'un pas agité et rapide l'appartement. Le séjour, dans le camp, de la pauvre fugitive, ne pouvait, en effet, se prolonger, car dans ce moment même se faisaient les préparatifs d'une sortie importante contre les Américains.

Déjà il avait traversé plusieurs fois la salle dans toute sa longueur, lorsque son attention fut attirée par Editha, qui vint en courant au-devant de lui, et qui, en l'accostant, lui dit d'un ton moitié joyeux, moitié sérieux :

— Le joli voyage que j'ai fait là, en le venant chercher ! Ah ! colonel, quelle effroyable aventure ! Combien j'ai souffert ! Mais, voyez-vous, ce n'est rien, pourvu que je retrouve mon Frank. Oh ! cependant l'horrible serpent que j'ai vu la prêt à s'élancer sur moi, oh ! oh !...

A l'idée de l'allreux reptile, elle fut prise d'un tremblement convulsif ; ses lèvres pâles s'entr'ouvrirent comme pour parler, mais elles ne purent proférer aucun son, et sans le colonel Haviland qui la soutint, elle fût tombée sur le plancher. Elle ne tarda pas néanmoins à revenir de ses terreurs imaginaires, et continua avec le plus doux sourire :

— Mais je le verrai, n'est-ce pas, cher colonel Haviland ?

Et joignant alors les mains d'une manière suppliante :

— Oh ! oui, vous ne me refuserez pas, vous me laisserez voir mon bien-aimé Frank Graves. Je vous connais, jamais vous n'avez repoussé ma prière ; oui, oui, je le verrai ; mais répondez-moi donc !...

Frank Graves, l'amant d'Editha Mérédith, qu'elle était venue chercher dans le camp britannique, en s'imaginant dans sa démence que c'était le camp de l'armée américaine, dont il était un des officiers les plus braves et les plus estimés, n'était point inconnu au colonel Haviland. Tout récemment avait eu lieu une action des plus chaudes à laquelle avaient pris une large part les deux officiers, et, de plus, leurs familles respectives avaient autrefois vécu sur le pied d'une véritable amitié.

Tout le pays environnant était en combustion ; ce fâcheux état de choses ne permit pas au colonel d'exécuter son premier dessein. Après mûre réflexion, il demeura convaincu qu'il ne pouvait, sans danger, faire ramener chez ses parents le précieux dépôt dont la Providence lui avait confié la garde ; il résolut, en conséquence, de l'envoyer dans sa propre demeure, à New-York.

Tous les préparatifs du départ furent bientôt achevés ; le bienveillant protecteur de la jeune fille la fit monter sur l'un de ses chevaux dont la douceur lui était bien connue, et chargea le vieux soldat, qui l'avait amenée au camp, de veiller sur elle, de la conduire saine et sauve jusque chez lui, et de la remettre entre les mains de mistress Haviland, qu'une lettre instruisait de tout.

Nos voyageurs, après deux heures de marche le long de cette route charmante, qui çà et là, dans son cours, borne les rives pittoresques de l'Hudson, arriverent sans encombre à l'hôtel du colonel anglais, où nous laisserons Editha en sûreté, pour passer au récit de quelques événements qui précéderent cette aventure.

II.

Après la réduction du fort Washington par les Anglais, leur ligne de poste s'étendit, du côté du nord, jusqu'à la hauteur de King's-Bridge, et, prenant une direction sud-est, suivit le cours de la rivière de Harlem jusqu'à sa jonction avec l'East-River.

L'espace situé entre cette ligne et les Blanches-Plaines (*White Plains*), et comprenant, tant en longueur qu'en largeur, une étendue de pays d'environ vingt milles, depuis le détroit jusqu'à l'Hudson, était désigné sous le nom de *Sol Neutre*. Il a été rendu célèbre par la plume élégante de l'auteur de l'*Esrox*.

Ce terrain, tout au rebours de ce qu'aurait pu faire supposer son titre, n'était rien moins que *neutre*. C'était, dans toute la force du terme, le théâtre du ravage et du meurtre, et ce n'était pas seulement par l'effet des parties belligérantes, mais aussi grâce à une bande de maraudeurs appelés *cowboys* (enfants de la vache), qui, d'une extrémité à l'autre, semaient sur leur passage la désolation et le carnage. Ces brigands étaient l'ennemi commun de tout ce qui demeurait entre les lignes, et whigs comme torys étaient également exposés à leurs déprédations. Ni l'âge ni le sexe n'étaient respectés. Leur rage n'épargnait rien.

D'un côté, les Anglais y faisaient de fréquentes incursions pour fourrager, et emportaient tout ce qui pouvait servir à la subsistance des hommes et des animaux ; de l'autre, les cowboys, saccageant la contrée, extorquant par les menaces et la violence tout ce qui offrait quelque valeur, commettaient le plus souvent des atrocités révoltantes. La crainte de ces bandits, jointe aux expéditions accidentelles des troupes anglaises, tenait sans cesse sur le qui-vive les paisibles habitants. La sécurité et le honneur avaient fui loin de leurs modestes demeures, et les démons de l'enfer semblaient avoir été déchainés contre eux.

Dans la partie basse de ce district, à l'époque où de la Nouvelle-Angleterre le siège de la guerre active fut transporté dans son voisinage, dans le site le plus délicieux, encore qu'il fût isolé et comme sequestre du reste des habitations, vivait, au sein du bonheur, une famille se composant de quatre individus : le mari et la femme, qui pouvaient compter chacun en-

viron douze lustres, et leurs deux enfants, un fils et une fille. Le fils entraît juste dans cette période de la vie où les sens, jusque-là en quel que sorte engourdis, s'éveillent avec une énergie toujours croissante; où tout se peint en beau à une imagination vierge encore et d'autant plus ardente, que tous les événements ne lui apparaissent dans le lointain qu'environnés de l'aurore du succès. La jeunesse, chez lui, faisait place à la virilité. La jeune fille, une belle et gracieuse fleur, venait d'entrer dans son dix-huitième printemps.

Le nom de cette famille était Meredith.

Whig de cœur, William Meredith, son chef, était inébranlable dans ses convictions: ferme comme un roc, nul n'opposait une résistance plus opiniâtre aux empiétements continus de la mère-patrie sur les droits des colons. Ce n'était pas un de ces turbulents démagogues qui, comme l'on dit vulgairement, font plus de bruit que de besogne; mais un principe était pour lui chose sacrée, et, si ce principe était en péril, pour le défendre et le sauver, il allait droit au but, sans broncher, sans reculer jamais. Ses opinions d'ailleurs, comme ses actes, n'avaient qu'un seul mobile: l'amour de la liberté. C'était, en un mot, un digne auxiliaire de ces hommes forts et purs qui se révélèrent dans ces jours difficiles, et dont les noms sont passés à la postérité.

Sous quelque bannière qu'il se fût rangé, un homme de ce caractère et de cette trempe n'aurait pu manquer d'exercer une grande influence, soit en bien, soit en mal. Fort heureusement pour son pays, M. Meredith ne formait qu'un vœu, n'avait qu'une pensée: le bonheur et la prospérité de ses concitoyens. Tous ses efforts tendirent à rallier à la cause de l'indépendance les esprits irrésolus ou incapables de se former par eux-mêmes une opinion dans le grand débat qui allait jeter l'Amérique dans des convulsions dont il était alors presque impossible de prévoir l'issue.

L'influence qu'exerçait M. Meredith n'était pas seulement circonscrite à sa famille et à ses voisins; elle s'étendait au delà. On le connaissait pour un ami sincère de son pays; en maintes circonstances, il avait donné des preuves non équivoques de son patriotisme. Le citer comme un des opposants n'était donc pas chose indifférente à l'heure solennelle de l'insurrection.

Mais ce n'était pas assez, aux yeux de M. Meredith, de ce passif appui, bien que son âge l'eût facilement dispensé d'une plus active coopération, et, au premier cri de guerre qui retentit, il appela autour de lui ses voisins, et, avec son fils à ses côtés, il vola au combat, à la mort. Ce fut à la bataille de Long-Island, où tant d'insurgés perdirent la vie, que M. Meredith et son fils tombèrent, martyrs de la cause qu'ils avaient épousée.

Comme le père rendait le dernier soupir entre les bras de son fils bien-aimé, qu'il chargeait de veiller sur sa famille désormais sans autre protecteur que lui, un coup mortel vint trapper l'héroïque jeune homme, dont le dernier adieu se confondit avec celui de son père.

La nouvelle de cette funeste catastrophe vint trouver la famille Meredith au moment où les troupes royales mettaient à sac le pays d'alentour, livrant aux flammes ou passant au fil de l'épée tout ce qui, de près ou de loin, appartenait à l'un des membres actifs de la rébellion.

La demeure des Meredith ne pouvait échapper à la dévastation générale. William Meredith avait embrassé trop chaudement le parti de la colonie, pour que ses généreux efforts demeurassent impunis, et, quoique sa maison ne fût habitée que par des femmes, elle devint la proie des flammes. La mère et la fille échappèrent néanmoins saines et sauvées à ce désastre, et allèrent chercher un asile auprès d'un parent qui demeurait à quelque distance, et qui, favorisant le parti royaliste, n'avait rien à redouter de ses fureurs. Mais mistress Meredith était trop faible pour résister à tant d'assauts; une fièvre ardente s'empara d'elle et fit bientôt des progrès si rapides, qu'en un très-court espace de temps elle la conduisit au tombeau.

Editha Meredith seule survivait; seule elle avait échappé à la complète destruction de sa famille. Mais quel contraste, hélas! entre ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle était naguère, quand

sur elle étendait ses bienfaisantes ailes le bon génie qui préside aux douces réunions du coin du feu! C'étaient bien toujours le même corps, la même forme; mais l'esprit, la partie immatérielle de notre être, où était-il? Hélas! il était parti loin d'elle. Editha, la douce, la belle, la gaie, l'innocente Editha, était maintenant insensée! Oui, l'ange exterminateur avait déployé ses ailes, et empreint la marque de son bras destructeur sur tous les membres de cette famille. Trois avaient disparu de cette vallée de larmes, et l'être le plus fragile, le plus pur, celui qui avait le plus besoin d'une main protectrice et secourable, était privé de son plus riche ornement: la raison.

Les hallucinations d'Editha Meredith n'étaient pas seulement concentrées sur sa propre famille et ce qui la concernait. Le brave et excellent Frank Graves était son fiancé. De tous les hommes généreux qui combattaient pour la liberté de leur pays, aucun n'était plus ardent, plus enthousiaste, plus courageux que lui. Il avait engagé sa fortune, sa vie, et, ce qui est plus sacré, plus précieux encore, son honneur, dans la cause de l'indépendance. Il avait rejoint, au premier signal de la révolution, l'armée rebelle (comme on l'appelait insolemment), en dépit des sarcasmes, des menaces et des rodomontades des Anglais, et il n'avait pas un seul instant, depuis lors, regretté sa détermination.

En raison des devoirs attachés à ses fonctions, le jeune Graves n'avait pu, depuis plusieurs mois, aller voir sa fiancée. Il n'en avait reçu aucune nouvelle, quand tout à coup quelque chose transpara des événements qui avaient fondu sur sa famille.

Aussitôt qu'il eut appris la perte si douloureuse qu'Editha avait faite de tous ses protecteurs naturels, il demanda et obtint un congé pour l'aller visiter, avec l'intention de devenir son guide légitime en la conduisant à l'autel. Il quitta donc le camp dans ce but, et, si le trajet qu'il avait à faire éprouva quelques retards, ces retards, comme on le peut supposer, furent complètement étrangers à sa volonté.

Le matin du second jour qui suivit son départ, après une course longue et fatigante, il arriva dans le voisinage de la demeure de sa belle maîtresse, où il s'était rendu tant de fois, le cœur joyeux et ne respirant que l'allégresse. Lorsqu'il fut parvenu tout près de ce lieu, qui pourrait peindre les pensées qui l'assaillirent à la vue de cette scène de dévastation, de ces murs renversés, de ces ruines noircies? La maison réduite en cendres, les clôtures brisées, le jardin, avec son élégant parterre de fleurs et ses arbres aux gracieux rameaux, tout cela était foulé aux pieds et saccagé: c'était comme un rêve.

Il arrêta son cheval, et promena ses regards sur les débris qui, çà et là, s'élevaient encore. Une horrible anxiété, mêlée des craintes les plus diverses au sujet de sa bien-aimée, s'empara de son âme. Où était-elle? était-elle sauvée? avait-elle échappé au déshonneur? Mille appréhensions terribles traversèrent son esprit, flottant autour de lui comme de sinistres images!

À la fin, il se remit quelque peu de son émotion, et ses terreurs, ainsi que ses incertitudes à l'égard du destin de son Editha, se traînèrent par ces paroles entrecoupees:

— Rien, plus rien, que bouleversement et ruine! La dévastation marque leur passage, le bonheur s'enfuit à leur approche! Oh! Angleterre, ce sont là de tes coups! Tes soldats, que sont-ils? des esclaves qui se sont faits bandits, qui ont abdiqué tout sentiment de noblesse et d'humanité: l'âge, le sexe, l'innocence, ce que les barbares eux-mêmes respectent, ils n'épargnent rien; les femmes, les enfants, les vieillards n'échappent point à leur furie. Dieu du ciel! permettras-tu donc que les spoliateurs de notre contrée exercent ainsi impunément leur rage! Oh! non! la fin de leur règne est écrit, et le terme n'est pas loin peut-être! Oui, je sens que l'heure de la délivrance ne tardera pas à sonner; et si mon Editha est sauvée, si elle est pure, si elle n'a pas été souillée, je vous remercie, Anglais, pour ce fait, car mes forces en seront triples pour vous combattre.

Incapable de résister plus longtemps à la violence de son émotion, son corps s'affaissa, et il resta ainsi immobile, penché sur le cou de son coursier. Comme il était depuis quelques

minutes dans cette posture, il sentit un léger coup frappé sur son épaule : il se retressa et vit devant lui un individu dont les traits lui étaient bien connus. C'était un nègre, un vieux serviteur de la famille Meredith.

— Ah ! monsieur Graves ! monsieur Graves, dit Harry Williams dans un langage plus correct que cela n'avait communément lieu à cette époque chez les individus de sa caste (circonstance qui avait contribué à l'attacher plus spécialement au service de sa jeune maîtresse), nous avons éprouvé de bien fâcheux accidents depuis que vous êtes parti.

— Bien fâcheux ! oui, bien fâcheux, en vérité, mon bon Harry ! Mais, dis-le moi, où est ta jeune maîtresse ?

— En vérité, monsieur Frank, je l'ignore.

— Vous l'ignorez, vieillard ! Ne savez-vous donc plus ce que vous dites ?

— Hélas ! monsieur Frank, je ne le sais que trop, murmura le fidèle serviteur.

— Vous le savez, et vous ignorez... Voyons, qu'avez-vous ? Êtes-vous fou ?

— Non, je ne suis point fou. Donnez-moi le temps ; ne soyez pas si impatient, monsieur Graves, et je vous dirai tout.

Harry Williams lit alors au jeune homme un récit circonstancié de tous les événements qui avaient atteint la famille Meredith. Il ajouta que, depuis quelques jours, Editha, victime de l'insanité, avait disparu, et que toutes les démarches qu'on avait faites pour savoir ce qu'elle était devenue étaient restées infructueuses ; que le parent chez qui elle s'était réfugiée n'avait pu recueillir le moindre indice qui pût mettre sur sa trace.

Les pires appréhensions de l'infortuné Graves lui semblèrent justifiées ; le désespoir dans le cœur, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et partit au galop pour la maison du parent d'Editha.

Là, il n'apprit rien de plus que ce que lui avait dit le vieux serviteur, dont le récit lui fut en tous points confirmé. On ne savait où elle était allée ; on ignorait complètement son sort. Vu le dérangement qui s'était quelques jours auparavant opéré dans ses facultés intellectuelles, les craintes étaient de la nature la plus alarmante. Qu'elle se fût rendue à la ville et qu'elle fût sous la protection du colonel Haviland, c'était une éventualité si peu probable, qu'elle fut aussitôt rejetée. Cette idée frappa néanmoins plus fortement l'esprit de son amant que celui de ses amis, et plus il y réfléchit, plus cette hypothèse lui parut probable, si bien qu'en définitive il l'admet comme une vérité.

III.

Il était nuit. La nuit est propice aux amants ; c'est l'heure où les desirs s'épurent, et, portés sur les ailes de l'espérance, vont trouver l'objet adoré. La reine au front d'argent, qui parcourt à cet instant les cieux, répand ses rayons sur la terre silencieuse et parée ; elle était alors resplendissante et majestueuse. Les scintillantes étoiles, commençant à pommeler sur toute l'étendue de la voûte azurée, brillaient comme des dia-

nants du plus vif éclat. Les doux murmures de la brise, embaumée par le parfum des fleurs, portaient dans les sens une délicieuse ivresse.

Toute la scène était merveilleusement propre à calmer les passions et à faire naître dans l'esprit inquiet et trouble des pensées de tranquillité. Quelle influence agit plus puissamment sur notre être intellectuel que celle de la nature, dans ces instants de paix profonde ? Aucune peut-être, et Frank Graves n'était point sans en éprouver les bienfaisants effets, tandis qu'il longeait silencieusement, à travers une magnifique contrée entrecoupée de collines et de vallées et arrosée de frais ruisseaux, la route qui conduit au fort Washington.

Déjà il avait fait, sans rencontrer le moindre obstacle, huit ou dix milles. Les magnificences de la nuit, le charme de la scène, n'avaient point entièrement échappé à son observation, bien qu'elles n'eussent point reçu ce haut degré d'admiration qu'ordinairement elles obtenaient de lui, car c'était un amant passionné des scènes vraies de la nature.

Il se trouvait alors sur le penchant d'une hauteur considérable, couverte d'arbres épais, après avoir quitté la route éclairée par les rayons de la lune, lorsque tout à coup son oreille fut frappée par un bruit assez fort. La route faisant un brusque détour, il aperçut à environ un mille devant lui un tourbillon de flammes qui dardait sa langue de feu dans les airs.

Il arrêta son cheval, qui, les oreilles dressées, se cabra et chassa bruyamment l'air de ses naseaux. Le moment d'après, il descendit la colline avec la rapidité de l'éclair, entraîné par le galop de son coursier.

Avant d'avoir atteint le voisinage immédiat de l'incendie, il s'entendit appeler par un homme qui se tenait sur la lisière du bois, à quelque distance de la route. Il tourna bride et se dirigea vers lui. Il y trouva un vieillard à cheveux blancs, attaché solidement à un arbre avec des cordes, de manière à ne pouvoir faire le moindre mouvement et dans la plus grande détresse. Cet homme était presque entièrement nu ; il n'avait pour le couvrir que sa chemise, qui, tachée de sang, était collée de place en place à sa peau.

Lorsque Graves fut arrivé près de lui, le pauvre vieillard, dont le visage était pâle d'épuisement, le supplia, avec le plus pitoyable accent, de le délier. Le jeune officier sauta aussitôt à bas de sa monture et délivra de sa triste position cette victime d'une inexplicable barbarie. Les membres de l'infortuné, que l'âge avait déjà rendus presque incapables de supporter son corps affaibli, étaient roides et pour ainsi dire perclus, par suite du traitement que lui avaient fait subir les misérables qui infestaient cette partie du territoire. Lorsqu'il eut en partie recouvré ses sens, il murmura d'une voix brisée ses remerciements au libérateur que la Providence lui avait envoyé.

— Ne me remerciez pas, mon cher monsieur, pour un acte d'obligeance que j'aurais tout aussi bien accompli pour mon cheval, s'il s'était trouvé avoir besoin d'une semblable assistance. Dites-moi plutôt qui a commis cette diabolique action, et pour-



qu'on l'a commise. Mais, avant tout, à qui appartient cette maison qui brûle ?

— C'est la mienne, jeune homme, et il n'y a rien là qui doive vous surprendre par le temps qui court. Ces misérables ne seront pas contents qu'ils ne nous aient privés de tout ce que nous possédons. Pour de l'argent, ils feraient couler le sang de leurs proches, ils tueraient leur père et leur mère.

— Mais où est votre famille ? Est-elle en sûreté ?

— Oui, grâce au ciel ! Tous ont échappé à ces infâmes pillards, ce qui n'eût pas eu lieu s'ils étaient demeurés ici. Ils sont à New-York.

— Apprenez moi, bon vieillard, comment cette destruction a pu vous atteindre, vous, homme d'âge, et, sans aucun doute, neutre dans la lutte sanglante qui s'est engagée.

— Ah ! monsieur ! ce n'est point par esprit de parti ou par amour de leur pays qu'ils exécutent de telles horreurs ; non, monsieur, il n'existe pas une pire espèce de bandits que ces *cowboys*. Ni l'âge, ni le sexe, ni les plus simples principes d'humanité ne sauvent l'innocence de ces brigands sans foi ni loi. Cette nuit, tandis que j'étais couché, je fus tiré de mon premier sommeil par un coup frappé à ma porte avec injonction de l'ouvrir. Je leur répondis qu'ils n'avaient que faire ici et les invitai à passer outre. Ils se mirent alors en devoir de briser la porte. Je passai mes vêtements à la hâte, et, allant au-devant d'eux, je leur demandai la raison de cet outrage, et, pour les éloigner de toute violence, je les menaçai du châtiement des lois. Ils partirent d'un bruyant éclat de rire et se moquèrent de mes menaces. Le torrent qui se précipite de la montagne serait plus facilement arrêté dans son cours qu'on ne détournerait ces hommes de leur objet. Ils se mirent à fouiller la maison de fond en comble. Ce qu'ils voulaient, c'était de l'argent ; mais n'en trouvant point assez pour satisfaire leur cupidité, ils revinrent et me sommèrent de leur indiquer l'endroit où je l'avais caché. J'eus beau protester que c'était là tout ce que je possédais, ils soutinrent que je l'avais soustrait à leurs recherches et que je mentais ; mes protestations du contraire ne servirent qu'à redoubler leur rage. Leur désappointement les jeta dans une irritation impossible à décrire. Je tentai d'échapper à leur furie en fuyant ma maison. Mon dessein fut découvert par un de ces coquins, qui se mit aussitôt à ma poursuite et m'atteignit bientôt. Le misérable appela ses compagnons ; ils nous rejoignirent et me traînèrent jus qu'ici comme un chien. Ils me dépouillèrent de tous mes vêtements, à l'exception de ma chemise, et me lièrent à cet arbre ; puis, avec une lanière et des verges, deux des plus robustes de la bande me frapperent à tour de bras, sur les reins et les épaules. Ils ne cessèrent pas leur œuvre infernale avant de m'avoir mis la peau tout à sang ; ils s'arrêtèrent alors de guerre lasse, et me laissèrent dans l'état où vous m'avez trouvé, m'accablant de malédictions pour ce qu'ils appelaient mon obstination, et menaçant de mettre le feu à ma maison. L'effet suivit de près la menace, et, maintenant, maison, établis, greniers, tout a disparu ; c'est à peine s'il en reste un vestige. Vous avez entendu mon histoire.

— Une horrible, une exécrable histoire, en vérité, monsieur.

— Et qui n'est que trop commune, jeune homme, dans cette contrée. Ah ! que l'on a bien raison de maudire les horreurs de la guerre ! Aujourd'hui, ce n'est pas l'ennemi déclaré qui est le plus à craindre ; notre misère ne vient pas tant de lui que de l'ennemi qui se cache et nous tend de continuelles embûches. Les auteurs de nos maux, ce sont bien plutôt les gens sans aveu ; ce vil ramas d'hommes sans honneur et sans foi, qui n'ont rien à débattre dans ce grand conteste ; ces misérables qui sont assez lâches, assez méprisables, assez méchants pour profiter de l'avantage que leur offre l'âge et la faiblesse, et s'attaquent à de pauvres perclus, à des individus qui ne leur peuvent résister.

Le jeune Graves aida le pauvre vieillard à gagner la maison de l'un de ses voisins, et poursuivit sa route vers le fort Washington, où il arriva vers la moitié de la nuit, et où il remit les ordres qu'il apportait du quartier général.

Ce fort, contrairement à l'opinion plus sensée de quelques-

uns des officiers américains, avait été remis à la défense de deux ou trois milliers de soldats seulement, lors de la retraite du principal corps d'armée vers les Blanches-Plaines. Il trouva la garnison sur le qui-vive, parce que des forces considérables avaient été concentrées dans le voisinage pour le réduire. Ces forces étaient placées sous le commandement de quatre généraux expérimentés, et de moment en moment on attendait l'attaque.

Comme la chute de cette forteresse est du domaine de l'histoire, nous ne nous arrêterons point à sa description ; nous dirons seulement, cela étant en partie lié à notre récit, qu'elle fut noblement défendue et ne tomba entre les mains de l'ennemi que grâce à la disproportion des forces, celles des Anglais excédant de beaucoup le nombre de ses défenseurs. Ce fut une victoire chèrement achetée, et il se fit surtout un grand carnage parmi les régiments stipendiés hessois.

Après un sanglant assaut, la garnison, qui ne s'élevait plus qu'à environ deux mille hommes, fut enfin obligée de se rendre prisonnière de guerre par une honorable capitulation. Au nombre des prisonniers figurait Frank Graves, qui, durant l'action, avait donné les preuves du plus grand courage.

Notre héros, ainsi que les autres officiers, fut envoyé, prisonnier sur parole, à New-York. Là, plus heureux que leurs vailants camarades, ils furent accueillis et traités avec distinction. Les offres les plus séduisantes ne manquèrent pas de leur être faites, pour les engager à abandonner la cause de leur pays ; mais elles demeurèrent sans succès.

En apprenant du colonel Haviland, qu'il rencontra dans le camp anglais, que sa bien-aimée Editha était chez lui, dans sa maison, à New-York, il fut bien difficile à Frank Graves de regretter sa captivité. Il lui sembla voir là-dedans une intervention directe de la Providence pour les réunir. Mais, hélas ! il ne savait pas la triste épreuve qui l'attendait, — épreuve telle, que, pour la surmonter, il n'aurait pas de trop de toute la force de son âme et de sa raison. Doucement bercée sur les brillantes ailes de l'espérance, son imagination s'élançait à travers un ciel semé des plus suaves illusions. Tout cela néanmoins ne le fit point chanceler dans sa fidélité à la cause qu'il avait embrassée, et les splendides offres qui lui furent faites pour l'abjurer et passer à l'ennemi furent rejetées avec indignation. Il eût préféré perdre à tout jamais son Editha, sa vie, plutôt que de devenir apostat à l'honneur, à son pays.

IV.

Devant une fenêtre, en face de la magnifique baie qui forme le port de New-York, dans un vaste hôtel, d'apparence en quelque sorte aristocratique pour cette époque, se tenait Editha Méréedith. A ses pieds était couché un chien basset d'une beauté peu commune et son seul compagnon. Il eprit sa contenance, saisissant avec un merveilleux instinct son expression la plus fugitive ; et lorsque, de temps en temps, sa maîtresse daignait faire à lui la plus légère attention, ses mouvements, ses gestes, témoignaient du bonheur qu'il en ressentait mieux que n'eût pu le faire la parole elle-même.

Le visage pâle de la jeune orpheline et ses yeux caves, qu'elle tenait fixés sur la baie, indiquaient, à ne s'y point méprendre, une maladie récente. Sur ses genoux était un livre en partie ouvert, et l'un de ses doigts, posé sur une page, marquait la place où elle s'était arrêtée dans sa lecture, tandis que, le coude appuyé sur le livre, de l'autre main elle soutenait sa tête. Son œil ne brillait point d'un feu aussi vif que lorsque nous l'avons quittée ; sa chevelure aussi n'avait pas le même lustre et était moins fournie qu'alors. Elle était pourtant belle encore, mais ce n'était point, comme précédemment, la beauté de la rose fraîchement éclosie ; c'était plutôt la chaste sérénité du nœuf-phar élevant gracieusement sa fleur mélancolique au-dessus des eaux. C'était bien toujours le même regard d'innocence et de sincérité, mais il reflétait aussi je ne sais quel sentiment de tristesse qui, parfois, s'élevait jusqu'à l'expression de la plus entière douleur.

Editha Méréedith, à son arrivée dans la maison du colonel

Haviland, fut immédiatement obligée de se mettre au lit, et bientôt les symptômes les plus alarmants se déclarèrent. La fatigue qu'elle avait éprouvée, jointe aux émotions de la route, avait complètement triomphé de ses forces. Pendant longtemps elle fut dans le plus grand danger, tout l'effort du mal s'étant porté au cerveau. Ses ravages furent terribles. Bien longues et bien anxieuses furent les heures que passa la bonne mistress Haviland auprès de l'infortunée jeune fille, qui, privée de ses parents et du toit qui l'avait vu naître, était considérée par elle comme sa propre enfant. Sans sa sollicitude toute maternelle, nul doute que la maladie n'aurait eu les pires conséquences. Elle eut pourtant un résultat avantageux, un résultat pour lequel l'orpheline n'aurait pu se montrer trop reconnaissante envers le ciel : sa folie disparut.

Elle était alors convalescente et se tenait dans son appartement, attendant de minute en minute la visite de son amant, qu'elle recevait pour la première fois depuis une si longue et si pénible attente. Il y avait longtemps déjà qu'elle était dans la position où nous l'avons vue, fixant ses regards sur les brillantes eaux de la baie et observant les mouvements des navires anglais, qui, silencieux, sillonnaient en tous sens l'Hudson et l'East-River.

L'heure fixée pour la visite de Frank Graves est passée, et il ne vient pas.

L'inquiétude la saisit. Elle se leva de sa chaise et quitta la croisée. Elle déposa son livre sur la table, fit quelques pas, ouvrit la porte de la salle, et, après avoir écouté un instant, la referma. Elle revint alors vers la croisée en murmurant d'une voix douce et triste :

— Il ne vient pas ! il ne vient pas ! il a oublié la pauvre Editha. Oh ! non, non, je l'accuse à tort ! Chaque jour il est venu s'informer de moi, durant ma maladie ; il ne voudrait pas m'abandonner maintenant.

A ce moment, un léger coup se fit entendre à la porte de l'appartement, la clef tourna ; elle s'ouvrit. Frank Graves entra. L'instant d'après, Editha Meredith était dans les bras de son amant. Cette entrevue, ce moment, ce long, bien long embrassement, furent remplis d'une félicité profonde, pure, complète. Ils étaient bien, à cette heure, les deux plus heureux mortels qui se puissent rencontrer. Que leur manquait-il ? Rien. N'étaient-ils pas réunis ? Tout était oublié ; pas une ombre ne vint assombrir la joie dont leur cœur était monté. Jamais soleil ne s'était levé si radieux sur la tête des deux amants. Editha rompit le silence la première.

— Mais que diriez-vous, Frank, dit-elle en fixant sur lui un regard plein d'une naïve confiance, que diriez-vous, si vous saviez qu'Editha Meredith a doute un instant de votre fidélité ?

— Ce que je dirais, ma bien-aimée ? Je dirais qu'elle mérite une punition, et c'est ainsi que je la lui inflige.

A ces mots, il imprima un baiser sur son front qui devint pourpre.

— Si c'est ainsi que je dois payer mon indiscretion, je ferai en sorte, à l'avenir, de ne plus encourir ce châtement, répondit-elle avec un doux sourire.

Et la gaieté qui, depuis si longtemps, s'était enfuie de son gracieux visage, vint éclairer de ses brillants reflets ses traits épanouis. Le jeune officier, la prenant par la main, la conduisit vers la fenêtre, et, se tenant à côté d'elle, il lui dit :

— Vous ne m'avez pas encore souhaité ma bienvenue ici, Editha.

— Je le fais maintenant. — Sois le bienvenu, mon bien-aimé Frank. Te voilà donc enfin arrivé !

— Oui, ma tendre amie ! oui, je suis venu, et quand je partirai (le ciel veuille que ce soit bientôt !), je t'emmènerai avec moi ; si tu n'as pas peur de te confier à un soldat, à un prisonnier !

— Peur de me confier à toi ! — Non, oh ! non, avec toi j'irais jusqu'aux extrémités du monde ! Mais je suis faible, bien faible ; j'ai bien souffert depuis notre séparation.

— Je sais tout. Ne laisse pas couler ces larmes ; ne t'afflige

pas, mon Editha. Avec l'aide de Dieu, nous pourrions être réunis pour toujours.

— Tout ce qui dépendra de moi, je le ferai, mon Frank ; mais comment ne pas pleurer, quand l'on est sous le coup d'une si horrible catastrophe ? Il me semble qu'elle ne date que d'hier ; dans notre humble demeure, tout était paix et bonheur. Mon père, ma mère, mon frère y étaient...

— C'est un changement terrible, en vérité ; mais celui qui à la brebis, dépoiler de sa toison, promet de rendre l'air plus doux, à la désolation fera succéder le calme ; confions-nous en lui dans notre infortune, et il nous consolera.

— Cette triple perte, mon Frank, pour une faible et pauvre jeune fille, est grande à supporter. Et si ce n'était que, depuis ma plus tendre enfance, ce cœur a été nourri dans les principes de notre sainte religion ; je ne sais, mais il y a longtemps qu'il se fût brisé sous les chocs multiples qui l'ont frappé ; mais c'est une grande vérité, oui, Dieu rend l'air plus doux à la brebis dépoillée de sa toison.

— Oui, ma chère Editha, et, bien que ses actes envers nous soient quelquefois sévères, ils sont néanmoins toujours misericordieux. Quelle sera l'issue de la lutte que nous soutenons aujourd'hui contre un ennemi furieux, vindicatif et puissant ? Nous l'ignorons. Peut-être sera-ce l'esclavage, peut-être la mort, peut-être l'ignominieux gibet ; mais, espérant dans la justice éternelle de notre cause, pleins de confiance dans l'Être suprême, qui est le Roi des rois, nous croyons fermement qu'en définitive notre patrie sortira victorieuse de cette épreuve, que cette guerre se terminera par l'indépendance pour nous et nos enfants. Mais si, au contraire, mon Editha, nous devons succomber ; si une mort misérable et impie est notre partage, nous pensons qu'il y a encore assez de vertu parmi les hommes pour repousser toute épithète infamante qu'on voudrait attacher à notre mémoire.

— N'en doute pas, Frank ! pour ma part, si ce sacrifice pouvait être nécessaire, je verrais, mais non pas sans douleur ; oui, je verrais tous les êtres qui me sont les plus chers, vous-même, hélas, aussi, tomber un à un pour la sainte cause des droits de l'humanité sans murmurer, mais non pas sans regret, mais, hélas ! non pas sans verser des larmes amères.

— Je le crois, Editha, et tu es un exemple de plus à ajouter aux mille exemples que fournit notre pays, de femmes possédées de ce saint enthousiasme qui, chaque jour, anime au combat leurs frères, leurs fils et leurs époux !

— Oui Frank Graves ! oui ! et si ceux là que la nature a formés pour la guerre, pour combattre avec des hommes sur le champ de bataille, venaient à succomber dans la lutte, notre armée ne s'apercevrait pas pour cela qu'elle manque de soldats pour remplir ses rangs.

Tu dis vrai, mon adorée ! t'n'es que l'écho des sentiments de courage et de patriotisme qui animent ton sexe à l'heure du danger. En m'ouvrant ainsi ton cœur, tu me décides à te découvrir mes projets plus tôt que je ne l'avais résolu. Il y a bien longtemps que nous ne nous étions vus : trois mois, suivant les calculs ordinaires du temps ; mais ces trois mois m'ont semblé, à moi, trois siècles. Quoiqu'absente, ai-je besoin de le dire ? votre image a toujours été présente à mon esprit. Editha pourrait-elle en dire autant ?

— Frank Graves ! chaque jour, chaque nuit, à l'heure de la vie calme et une comme au milieu des plus cuisantes douleurs, en face du danger et de la mort, votre Editha n'a pas cessé un seul instant de songer à son fiancé, à son époux.

— Merci, ma bien-aimée, merci ! Mais quelle que soit ma joie de savoir qu'au milieu de telles scènes vous ne m'avez point oublié, ne croyez point que je sois assez égoïste pour ne point sentir vivement vos infortunes et votre affliction.

Le jeune Graves, pressant alors la main de sa maîtresse entre les siennes, lui déroula le plan qu'il avait formé pour échapper de la ville, plan déjà mûri depuis longtemps et prêt à recevoir au premier moment son exécution. Un bachelier, sur la foi duquel il pouvait compter, attendait sa venue dans un lieu voisin de l'église de la Trinité, sur la côte, pour le conduire sur

la rive opposée de l'Hudson. Afin d'assurer plus efficacement le succès de ce plan, ils avaient choisi l'heure de minuit pour effectuer l'entreprise, parce qu'ils supposaient qu'à ce moment il serait plus difficile à la sentinelle de les surprendre.

Ce n'était pas, du reste, une tentative sans danger. Elle requérait les plus grandes précautions : il fallait d'abord franchir les sentinelles qui gardaient la côte, et, de plus, s'ils venaient à être découverts, même après avoir gagné le milieu de la rivière, les vaisseaux qui stationnaient dans le courant du fleuve pouvaient faire échouer leur projet de fuite. On pouvait échapper sans doute ; mais les chances étaient périlleuses. Il avait résolu toutefois de les tenter. Après avoir tout dit, les difficultés et les dangers de l'entreprise, il termina ainsi :

— Et maintenant, mon Editha, parlez : êtes-vous toujours décidée à vous confier à ma conduite ?

— Me confier à toi ! oui, maintenant et toujours ! Ah ! de mon consentement, nous ne nous séparerons plus ! répondit l'héroïque et confiante jeune fille avec enthousiasme.

— Alors, s'écria son amant transporté de joie, alors, une heure avant minuit vous me trouverez à votre porte. Cette nuit même, et pas une autre, car je pourrais être emprisonné, nous tenterons de fuir. Je frapperai trois coups à la porte, ouvrez-la et suivez-moi. Mettez un manteau sur vos épaules pour vous protéger contre l'air humide de la nuit. Et maintenant, adieu, ma bien-aimée Editha, je cours tout préparer. Priez le ciel qu'il nous seconde. Encore une fois, adieu !

La pressant alors sur son cœur, il imprima un baiser sur son front pâle et quitta l'appartement.

Tout semblait présager le succès. Quelques jours auparavant, Frank Graves avait rendu sa parole à l'officier qui avait la surveillance des prisonniers, se proposant de saisir la première occasion favorable pour s'échapper. Cet officier, soit parce qu'il le considérait comme un ami du colonel Haviland, soit par une négligence inexplicable, n'avait pas eu la précaution de l'enfermer, ce qui lui donna le temps de faire tous les préparatifs nécessaires à sa délivrance. Une autre source de satisfaction infinie et tout à fait attendue fut le prompt acquiescement d'Editha à l'accompagner, d'Editha qu'il se proposait d'épouser aussitôt qu'ils auraient atteint un lieu de sûreté.

Pour un cœur ardent, pour un généreux esprit qui brûle de se distinguer, le seul fait d'être prisonnier, quelque honorables ou légères d'ailleurs que soient ses chaînes, est un supplice affreux, un supplice qui remplit d'amertume et de fiel toutes les heures de son existence. Aussi, avec quelle ardeur il salua la perspective même la plus éloignée de délivrance. Pour un esprit ainsi constitué, il n'est point de dangers qui puissent arrêter l'exécution de ses desseins : il marche droit devant lui, et, le plus souvent, grâce à son intrépidité, il triomphe de tous les obstacles.

Dans le cas dont il s'agit néanmoins, Frank Graves n'envisageait qu'avec une sorte d'épouvante le danger de son entreprise. En effet, ce danger ne l'atteignait pas seul ; il menaçait une autre personne qui lui était plus chère que la vie, dont l'heureuse enfance s'était éconlée près de la sienne, et qui maintenant, accablée sous le poids des plus horribles désastres, chancelait encore brisée par la maladie. Quand il se représenta cette femme si frêle, et se levant à peine de son lit de douleur pour s'exposer aux périls de cette aventure, l'irrésolution s'empara pour un instant de son âme. Il douta s'il ne devait pas plutôt abandonner son projet et se laisser aller au courant des choses. Mais ces incertitudes, ces fluctuations d'esprit ne durèrent qu'un moment ; il ne lui fallut que reporter sa pensée sur la malheureuse situation de son pays, pour recouvrer toute sa fermeté ; il résolut donc d'exécuter son dessein à tout hasard.

À l'heure fixée, il se rendit en conséquence à la maison du colonel Haviland. Editha l'attendait déjà à la porte ; il la conduisit immédiatement au lieu de l'embarcation. Le batelier y était épiant avec anxiété leur arrivée ; les fit placer aussitôt dans l'esquif. Ce jour-là, le soleil était à peine disparu derrière l'horizon, que la nuit était venue, sombre et orageuse. Le vent, froid et pénétrant, chassait avec bruit les vagues, qui roulaient

en grondant. Ils réussirent à franchir la sentinelle sans être remarqués, et leur petite barque s'avancé rapidement vers la côte opposée.

Tout à coup le vent redoubla de violence, et de temps à autre le roulement d'un tonnerre encore éloigné vint frapper leurs oreilles. Un éclair sillonna la nue ; un autre coup de tonnerre, mais plus rapproché, suivit. — Une seconde ou deux s'écoulèrent, et, l'instant d'après, la pluie se précipita par torrents.

Les voyageurs étaient dans le plus grand danger. A la poupe se tenaient les deux amants, dans les bras l'un de l'autre, et cherchant mutuellement à se rassurer. C'était tout ce que le batelier pouvait faire que d'empêcher l'esquif de sombrer entre les vagues. Le tonnerre et les éclairs qui illuminaient le ciel et les eaux formaient le spectacle le plus terrible. C'est à peine s'il brillait aux yeux des fugitifs une lueur d'espérance. La tempête redoublait de furie, et, pour échapper au naufrage, le jeune Graves se vit dans la nécessité de déposer sur la poupe son doux fardeau, son Editha tremblante, pour vider l'eau du bateau, qui s'était rempli d'une manière effrayante et ne pouvait plus manœuvrer.

Allégé bientôt, grâce à l'activité de Frank, l'esquif se mit à fendre les vagues avec plus de légèreté, et le vent, le poussant directement vers la côte, l'espérance commença à renaître dans leurs cœurs. Ils avançaient rapidement ; quelques minutes encore, et ils allaient toucher la terre.

Mais voilà qu'un ennemi plus dangereux et plus vindicatif encore que la tempête est sur leurs traces. Ils ont été découverts, à la clarté des éclairs, par les vaisseaux anglais. À l'artillerie du ciel ont succédé les rugissements du canon. Un coup part, coup fatal ; il vient, il arrive, portant la mort sur ses ailes. Il atteint et fracasse la barque. Un éclat vole et frappe la pauvre jeune fille. Elle pousse un cri d'agonie, entr'ouvre ses lèvres décolorées, fait un effort pour parler, étend les bras, chancelle et tombe.

Frank Graves reçoit sur son cœur Editha Mérédith. Hélas ! ce n'était plus qu'un corps sans vie. Eperdu, le jeune homme s'élança avec une sorte de frénésie hors du bateau brisé dans les vagues, emportant entre ses bras le cadavre de sa maîtresse. Il fend les flots, il lutte avec une force en quelque sorte gigantesque, jusqu'à ce qu'enfin il ait gagné la côte. Froide, glacée était cette forme chérie de la femme qu'il adorait, lorsqu'il la reprit de l'eau et la déposa sur le gazon.

Plusieurs coups suivirent celui qui avait eu un si fatal résultat, mais ils n'atteignirent point l'infortuné Frank, qui appelait en vain le trépas ; car lui aussi voulait mourir ; mais vœux stériles ! on eût dit que la mort, satisfaite de la proie qui venait de lui être offerte, détournait les coups dirigés contre lui.

Lontemps, bien longtemps Frank Graves demeura comme anéanti. Enfin il revint à lui. Le jour suivant, il déposa le corps mutilé de sa bien-aimée Editha au pied de la colline, sur les bords de l'Hudson, près de l'endroit où elle avait perdu si misérablement la vie. Aucune pierre n'indiqua la place de la sépulture.

Quelques années après, alors que son pays avait conquis son indépendance, le jeune officier, qui avait vaillamment contribué à ce glorieux résultat, vint se fixer dans le voisinage du tombeau où reposait son amante, et chaque soir, à l'heure de minuit, il venait s'agenouiller sur le tertre couvert de gazon qui renfermait les restes inanimés de sa fiancée, appelant son Editha et l'invoquant avec un accent non moins passionné que lorsque, parée de toutes les grâces de la jeunesse, elle était là devant lui, souriante et tendant son front timide à son chaste baiser.

Frank Graves, inconsolable, eut la douleur de survivre longtemps encore à la perte de son bonheur. Les événements de cette terrible nuit, toujours présents à sa mémoire, lui retraçaient sans cesse l'image d'Editha expirante, d'Editha la douce et belle jeune fille, dont le trépas avait consommé le dernier sacrifice d'une famille que ses vertus rendaient digne d'un tout autre destin.

UN PARIA.

SOUVENIRS DE COLLÈGE.



Gavarni n'a pas créé les *Enfants terribles*, il a pris la nature sur le fait ; voilà tout. Seulement il a su rendre avec ce talent inimitable, avec cette verve mordante qui le caractérisent, les études et les impressions qu'il avait recueillies. Gavarni n'est pas purement et simplement un peintre, un artiste ; c'est aussi, osons dire le mot, car nous n'en voyons pas d'autre à appliquer, un moraliste. — Un moraliste ? — Eh ! quoi, nous dira-t-on, vous mettez Gavarni sur un pied d'égalité avec la Bruyère et la Rochefoucauld ? — Eh pourquoi pas, s'il vous plaît ? Les *Caricatures* de Gavarni, puisqu'on est convenu de les appeler ainsi, renferment, pour la plupart, leur moralité aussi bien que les *Caractères* de l'un et les *Maximes* de l'autre. La Fontaine, — et vous ne nierez pas que celui-la ne soit un moraliste, je pense ! — La Fontaine a mis en récit, il y a quelques cinquante ans, ce que Gavarni a mis en action de nos jours. Le bonhomme n'a-t-il pas dit de l'enfance :

... Cet âge est sans pitié.

Or, le bonhomme n'entendait pas poser en principe, je vous jure, que tous les enfants étaient méchants et vicieux ; mais bien que la méchancheté était chez eux la suite inévitable de l'irréflexion et de la légèreté naturelles à leur âge.



Mais notre opinion sur Gavarni n'est, à tout prendre, qu'une opinion, que nous avons et que nous gardons comme bonne. Libre à ceux de nos lecteurs qui ne la goûteront pas de la considérer comme un sophisme. Que ceux-la nous la pardonnent donc, comme toutes les autres hérésies que nous pourrions leur débiter à propos de ce pauvre Paria que nous voulons mettre en scène à leur intention, et qu'ils n'en soient pas moins persuadés pour cela, que nous sommes, surtout, animés du désir le plus sincère de nous trouver de leur avis. — *Honni soit qui mal y pense*, comme disait le galant monarque d'Angleterre, dont le royal amour donna naissance à l'ordre le plus glorieux que possède encore à l'heure qu'il est la Grande-Bretagne.

Ceci convenu, nous entrons en matière, sans plus de préambule.

En 1810, je faisais ma rhétorique au collège royal de Charlemagne, en compagnie de soixante autres jeunes gens environ, avides comme moi, de liberté, d'émancipation. Aspirant tous à



cette vie indépendante que nous rêvions si facile et si heureuse, il nous semblait qu'on respirait mal entre les quatre grands murs de notre vieille institution de la rue Culture-Sainte-Catherine, — et pourtant quel air on respirait ! — Les dernières années de collège sont celles qu'on supporte le plus impatiemment. On est arrivé à cet âge qui est le dernier degré à franchir pour passer d'enfance à jeunesse ; c'est-à-dire, pour échanger ses bonnes dispositions contre ses qualités, ses mauvais penchants contre des vices. On éprouve un besoin invincible de mouvement, on s'élance par la pensée vers cet inconnu qui est la vie réelle, la vie de ce monde, qu'on n'a vu encore que le dimanche et les jours de fête, partant en dimanche et joyeux ; on a devant les yeux comme un prisme qui teint des plus riants couleurs cet avenir qui doit bientôt s'ouvrir avec les portes du collège, et le cœur rempli d'espérance et d'ardeur, on voudrait hâter, au prix de son sang, les longues heures qui séparent en-

core le jour présent du lendemain. Que de désillusions suivent trop souvent ces beaux rêves!

Non pas que nous voulions faire ici l'apologie de la vie claustrale du collège. Nul ne l'a supportée avec plus d'impatience que nous, nul moins que nous ne l'a regrettée, et nous sommes entièrement de l'avis de cette bonne et spirituelle femme qui disait : « Je ne sais pourquoi on veut toujours placer le bonheur dans l'enfance; m'est avis que c'est parce qu'on ne peut guères le loger ailleurs. » Nous analysons des impressions qui sont peut-être indispensables pour bien comprendre la suite de ce récit, voilà tout!

A cette époque de la vie, disions-nous, le joug que l'enfant a souffert sans amertume devient insupportable au jeune homme. Le premier poil de sa moustache est le signal de la première révolte sérieuse de sa raison; des lors, tout le temps qu'il passe sur les bancs des classes, est un temps d'épreuve et de lutte contre ses émotions et ses desirs; tout ce qui, autour de lui, prend la forme d'un ordre, porte l'apparence d'une autorité l'importune et le blesse, au point de faire naître quelquefois en lui des haines qui, si elles n'ont pas la durée de celles qui naissent dans l'âge mûr, ont, du moins, toute la vigueur des premiers sentiments imprimés à l'âme.

Cette digression faite, et c'est la dernière, je vous jure, je reviens rue Culture-Sainte-Catherine.

Nous avions, en 1840, pour maître d'étude, un homme qui paraissait avoir cinquante ans environ, et que j'appellerai Leclerc. Ceux qui l'ont connu avec moi le reconnaîtront bien sous ce nom suppose. M. Leclerc, notre maître d'étude, malgré les nombreux cheveux gris argentant une chevelure d'un fort beau noir, avait la force et l'agilité d'un homme de trente ans. Ses yeux fiers et hardis, étaient encore animés de tout le feu de la jeunesse. Lorsque parfois il redressait sa taille, un peu voûtée par habitude; lorsqu'il relevait la tête, dans un moment de colère ou d'enthousiasme, on eût dit qu'il rajeunissait tout à coup de vingt ans. Mais ces instants étaient rares, il fallait que M. Leclerc s'oublîât pour se montrer ainsi à nos yeux. C'étaient des éclairs que beaucoup de nos condisciples n'avaient même pas remarqués, et qui ne sont revenus à la mémoire, lors des événements qui forment le drame de cette histoire. Pour tous, à de rares exceptions près, M. Leclerc, notre maître d'étude, était presque un vieillard prenant peu de soin de sa personne, laissant pousser toute sa barbe, qu'il ne coupait jamais; mais cependant d'une propreté minutieuse pour sa garde robe, du reste, assez chétive. Il y avait deux ans que M. Leclerc était maître d'étude de la classe de rhétorique, et on lui avait toujours vu la même redingote vert russe, à la propriétaire, toujours broyée, toujours exactement boutonnée du haut en bas, et, ce qui paraissait plus fort, le même chapeau, broyé et luisant aussi, mais assez râpe pour indiquer à une première inspection, le long usage qu'il avait fait à son propriétaire. M. Leclerc portait, du reste, des bottes parfaitement cirées et du linge très-blanc.

Notre maître d'étude était d'un caractère mélancolique; observateur par désœuvrement, plus peut-être que par nature, il nous connaissait tous à fonds, je crois. Il paraissait y avoir chez lui un grand fonds d'instruction, et des esprits plus graves que les nôtres se seraient sans doute étonnés avec raison de voir cet homme se résigner à garder philosophiquement la position précaire qu'il occupait dans notre institution. Mais nous avions rien autre chose à penser vraiment! Ce qui nous frappait, c'était de voir M. Leclerc nourri, logé et chauffé, défrayer en un mot de tous les frais que supporte le commun du martyr, ne pas prendre sur les huit cents francs ou mille francs qu'il touchait pour appointements, de quoi s'acheter une redingote et un chapeau neuf, et ne pas remplacer par des bottes neuves les bottes rapicécées qu'il portait habituellement. M. Leclerc, nous le savions, n'allait pas au café avec ses collègues; il avait des façons taciturnes et sauvages, il ne frayait avec personne, ne se confiant à personne, il n'était ni dépensier ni expansif. La conclusion était toute simple. Pour nous qui jetions notre argent dans des futilités aussitôt que nous l'avions

reçu, cet homme était un avare qui entassait sou sur sou plutôt que d'aller à l'estaminet comme ses confrères et de trancher comme eux des dandys du Marais.

Ce jugement, une fois porté, fut sans appel. La pensée ne nous vint pas ni aux uns ni aux autres qu'il y eût derrière cette façade apparente une vieille mère à secourir, une misère à adoucir, qu'au lieu d'une action vile, il se cachât là une noble action. Non! non, nous supposâmes le mal d'abord, et nous l'acceptâmes sans restriction. Je vous l'ai dit, l'enfance est sans pitié. Et pourtant nous étions déjà de grands enfants!

Dès lors M. Leclerc eut son sobriquet. On l'appela Harpagon.

Ce fut un de mes bons camarades, Jules Duchemin (prenez ce nom pour le sien si vous voulez) qui le baptisa ainsi. Jules Duchemin avait une antipathie secrète contre notre maître d'étude. Un jour, il l'avait surpris pendant une heure de récréation occupé à raccommoder la grande redingote que vous savez, et mon ami, qui avait déjà à cette époque les dispositions satyriques qu'il a révélées depuis au grand jour, composa à cette occasion, sur un air du *Bouffe et le Tailleur*, une chanson qui lit fortune parmi nous et qu'on chantait au nez et à la barbe de celui qui en était le héros.

Les écoliers sont bavards et indiscrets. M. Leclerc sut bientôt quel était l'auteur du sobriquet d'Harpagon et de la fameuse chanson satyrique. Au reste il eût pu facilement le deviner. Duchemin avait une réputation faite. Il chansonnait bêtes et gens, depuis le chien de garde jusqu'au chef de l'établissement. De ce jour, il y eut, moins que jamais, et cela se comprend, sympathie entre l'élève et le maître d'étude. L'élève n'était déjà plus un enfant, en sorte que M. Leclerc se laissa entraîner plus facilement à prendre à cœur les railleries de Duchemin. Ses manières naturellement peu bienveillantes, devinrent plus rudes et plus moroses encore. Sa sévérité fut presque une persécution, et elle s'attacha particulièrement à Duchemin, son ennemi déclaré.

Quelques mois se passèrent. Une véritable lutte de mauvais procédés et de contrariétés réciproques s'était établie entre le maître et les élèves. Le premier avait perdu le sang-froid et la dignité qui eussent fait sa puissance; il devait être le moins fort.

Après maintes taquineries que je ne vous raconterai pas, car il faudrait vous renvoyer encore à La Fontaine, Duchemin blessé un beau jour dans son amour-propre, jura de se venger du tyran qui nous opprimait. C'était un cœur généreux que Duchemin, mais bouillant et vindicatif, plein de fermeté et d'audace.

Il réfléchit à sa vengeance, et il en vint naturellement à se demander à lui-même quelle était la vie extérieure de cet homme, son ennemi, et quel mystère cachait cette économie singulière qu'on lui reprochait. Il surveilla d'abord toutes ses démarches dans la maison, et il remarqua que notre maître d'étude, contrairement aux habitudes admises, faisait toujours sa toilette, et changeait de linge le dimanche et le jeudi dans une chambre commune où tous les maîtres d'étude avaient leurs malles et leurs nippes. N'y avait-il pas une cause à cet isolement régulier et affecté? Ce rendez-vous pris avec une heure fixe et invariable ne cachait-il pas un fait répréhensible? Je ne vous dirai pas tout ce que mon ami Duchemin chercha et inventa de suppositions folles et inouïes. Toujours est-il qu'il résolut de lever ses doutes dès que l'occasion se présenterait.

Au dehors il avait fait prendre d'exactes informations. Un homme qu'il avait payé pour suivre et espionner M. Leclerc lui apprit que notre maître d'études se rendait chaque fois qu'il sortait, rue du Roi de Sicile dans une maison d'assez chétive apparence, et chez une jeune fille âgée de seize à dix-huit ans qui sortait rarement et dont on ne savait rien dans le quartier, sinon que M. Leclerc passait auprès d'elle de longues heures.

Pour le coup, Duchemin tenait sa vengeance. Il n'y avait pas à douter. Notre maître d'étude en cheveux blancs était un séducteur de jeunes filles; il tenait en chartre privée une pauvre enfant de seize ans. L'imagination et la colère de mon jeune camarade montèrent à l'ouïsson, et son rôle s'éleva dans son

son esprit aux proportions chevaleresques d'un audacieux redresseur de torts et d'un généreux libérateur.

Je ne sais comment fit Duchemin, mais il vit cette jeune fille. — C'était un ange de candeur et de beauté. Il la suivit, — un jour qu'elle allait porter à un magasin des ouvrages d'aiguille. Elle travaillait, elle avait un état, elle était lingère, je crois Duchemin aborda, je ne sais non plus comment, la jeune fille; c'était, et c'est encore aujourd'hui un joli garçon à l'œil bleu et limpide, au regard inspire de l'artiste, aux cheveux noirs et un peu en désordre, au geste brusque à la voix douce et persuasive. Il parla à Louise (elle s'appelait ainsi); il lui parla de tout au monde, excepté de M. Leclerc, dont il n'osa prononcer le nom. Le pauvre lycéen était venu avec les projets entreprenants d'un Lovelace ou d'un Faublas, et il ressentit malgré lui toute la timidité et tout l'amour d'un chevalier des Grioux. Mais il n'avait pas affaire à une Manon Lescaut; on lui répondit poliment, on le remercia de l'offre obligeante qu'il faisait de son bras, on le regarda avec un sourire assez doux, mais on le repoussa, et cela sans mauderie, sans colère, mais avec une fermeté digne qui anéantit et découragea le pauvre garçon. En sorte qu'au lieu de se venger glorieusement en enlevant à notre maître d'étude celle qu'il supposait sa maîtresse, il revint tout bonnement battu et amoureux.

Vous savez ce que c'est que l'amour à cet âge. Rien n'égalait celui de mon ami, si ce n'est la haine qu'il voua de ce jour plus implacable encore à son heureux rival. De ce jour, il s'ingénia à trouver l'occasion de blesser le pauvre maître d'étude, de l'humilier à tout propos. Il se lança à sa poursuite, comme un chien sur le gibier, le tenant sans cesse en arrêt, ne le perdant pas de vue, et aiguissant sur lui sa verve satyrique et implacable.

Un jour il lui vint à la pensée de savoir ce que pouvait faire son ennemi, seul et enfermé dans cette fameuse chambre qui était, nous l'avons dit, commune à tous les maîtres d'étude de la pension.

Tous les hommes ont des pressentiments. Duchemin me l'a dit souvent depuis, il hésita à suivre M. Leclerc et à l'espionner lui-même. Cependant la curiosité l'emporta.

Un jeudi à huit heures, M. Leclerc monta, selon son inva-

riable habitude, à la chambre commune. Jules le suivit de loin.

Il entendit la porte s'ouvrir et se fermer à l'intérieur. La clef avait été retirée. Il avança tout doucement à pas de loup vers cette porte, regarda bien autour de lui si personne ne l'apercevait, puis il mit son œil à la serrure, et vit ce qui se passait dans la chambre.

Bien grand fut son désappointement. M. Leclerc s'occupait tout simplement de sa toilette.

Jules allait se retirer, honteux de sa curiosité, honteux surtout de ses folles et extravagantes suppositions. C'était la montagne qui accouchait d'une souris.

Malgré lui, le bon sens naturel de mon ami l'emportait sur ses antipathies; il en était arrivé en une minute à se faire des reproches à lui-même.

À cet instant, je ne sais par quelle fatalité, la pensée de Louise traversa son cerveau, et involontairement il resta encore l'œil appliqué au trou de la serrure.

M. Leclerc tournait le dos à Duchemin.

Tout à coup celui-ci tressaillit et se rapprocha davantage de l'ouverture; puis, reprimant un cri qu'il allait pousser malgré lui, il s'élança dans l'escalier qu'il descendait précipitamment.

Il était pâle, ses traits étaient bouleversés.

— Oh! j'ai ma vengeance! s'écria-t-il!... L'infâme! Pauvre Louise!

Et il courut à la cour, où nous étions en train de dévorer le morceau de pain qui composait notre premier repas.

Cinq minutes après, nous savions tous ce que Duchemin avait vu dans la chambre commune des maîtres d'étude.

Il avait vu, imprimées en caractères ineffaçables, incrustées dans les chairs, comme un opprobre vivant avec le corps pour ne mourir qu'avec lui, il avait épelé, sur l'épaule de cet homme qu'il épiait, comme sur un livre sanglant et fatal, deux lettres, stigmate infamant d'une condamnation infamante, les deux lettres dont on marquait les forçats : T. F.

M. Leclerc, notre maître d'étude, était un forçat libéré.

JULES BORDOT.

(A terminer.)

LA PHYSIOLOGIE DU GOUT,

Par Brillat Savarin,

Nouvelle édition illustrée, publiée par de GOSSET, éditeur, rue des Beaux-Arts.

EXTRAITS.

Méditation VII. — De la Friture.

Les choses frites sont bien reçues dans les festins; elles y introduisent une variation piquante; elles sont agréables à la vue, conservent leur goût primitif, et peuvent se manger à la main, ce qui plaît toujours aux dames.

La friture fournit encore au cuisinier bien des moyens pour masquer ce qui a paru la veille, et leur donner au besoin des secours pour les cas imprévus; car il ne faut pas plus de temps pour frire une carpe de quatre livres que pour cuire un œuf à la coque.

Tout le mérite d'une bonne friture provient de la *surprise*; c'est ainsi qu'on appelle l'invasion du liquide bouillant qui

carbonise ou roussit, à l'instant même de l'immersion, la surface extérieure du corps qui lui est soumis.

Au moyen de la *surprise*, il se forme une espèce de voûte qui contient l'objet, empêche la graisse de le pénétrer, et concentre les sucs, qui subissent ainsi une coction intérieure qui donnent à l'aliment tout le goût dont il est susceptible.

Pour que la *surprise* ait lieu, il faut que le liquide brûlant ait acquis assez de chaleur pour que son action soit brusque et instantanée; mais il n'arrive à ce point qu'après avoir été exposé assez longtemps à un feu vif et flamboyant.

On connaît par le moyen suivant que la friture est chaude

au degré désiré. Vous couperez un morceau de pain en forme de mouillette, et vous le trempez dans la poêle pendant cinq à six secondes; si vous le retirez ferme et coloré, opérez immédiatement l'immersion, sinon il faut pousser le feu et recommencer l'essai.



21

La surprise une fois opérée, modérez le feu, afin que la cuisson ne soit pas trop précipitée, et que les sucs que vous avez renfermés subissent, au moyen d'une chaleur prolongée, le changement qui les unit et en rehausse le goût.

Méditation VIII. — De la soif.

En 1787, on vit mourir un des cent-suissees de la garde de Louis XVI, pour être resté seulement vingt-quatre heures sans boire.

Il était au cabaret avec quelques-uns de ses camarades; là, comme il présentait son verre, un d'entre eux lui reprocha de boire plus souvent que les autres et de ne pouvoir s'en passer un moment.

C'est sur ce propos qu'il gagea de demeurer vingt quatre heures sans boire, pari qui fut accepté, et qui était de dix bouteilles de vin à consommer.



Dès ce moment, le soldat cessa de boire, quoiqu'il restât encore plus de deux heures à voir faire les autres avant que de se retirer.

La nuit se passa bien, comme on peut croire; mais, dès la pointe du jour, il trouva très dur de ne pouvoir prendre son petit verre d'eau-de-vie, ainsi qu'il n'y manquait jamais.

Toute la matinée, il fut inquiet et trouble; il allait, venait,

se levait, s'asseyait sans raison, et avait l'air de ne savoir que faire.

A une heure, il se coucha, croyant être plus tranquille: il souffrait, il était vraiment malade; mais vainement ceux qui l'entouraient l'invitaient-ils à boire, il prétendait qu'il irait bien jusqu'au soir; il voulait gagner la gageure, à quoi se



mélait sans doute un peu d'orgueil militaire qui l'empêchait de céder à la douleur.

Il se soutint ainsi jusqu'à sept heures; mais, à sept heures et demie, il se trouva mal, tourna à la mort, et expira sans pouvoir goûter à un verre de vin qu'on lui présentait.

Méditation XVIII. — Un Gastronomes de 78 ans.

Membre de la famille de Brillat-Savarin.



INTRODUCTION.

Des forces inconnues agitent l'univers, et leur harmonieux équilibre proclame l'intelligence suprême. Nous reconnaissons en elles les causes primordiales de toutes les créations. L'homme ne peut rien contre ces agents insaisissables qui voilent aux regards sagaces de son intelligence les mystères de la nature et de l'esprit.

Parmi ces forces, une, la plus puissante de toutes, a tracé les limites de notre horizon. Nous voulons parler de la force dont l'apparition et la disparition de l'être ne sont peut-être que des transformations, et que, du nom de son premier effet, nous avons appelée force génératrice. Nous ne voyons point, en effet, avant ce qui n'est pas encore; nous ne voyons point après ce qui n'est plus. Or, c'est entre ces points si rapprochés de la durée sensible que viennent se grouper avec toutes leurs variétés de forme et de caractère les individualités physiques, spirituelles et humaines, les seuls êtres de notre perception.

La science, s'emparant de ces biographies diverses, a formulé par l'agrégation de leurs semblables trois grandes divisions ou collections qui ont donné naissance aux trois grandes histoires : l'histoire

naturelle ou de la nature physique; l'histoire philosophique ou de la nature spirituelle; l'histoire proprement dite ou de la nature physique et spirituelle réunies. c'est-à-dire l'histoire de l'être mixte, l'homme, laquelle renferme les trois divisions suivantes : l'histoire de l'homme isolément ou la biographie; l'histoire de la race ou histoire nationale; l'histoire de l'humanité ou histoire universelle.

Avant d'arriver au cœur de notre sujet, il est nécessaire, pour le développement et la parfaite entente de notre système, de jeter un rapide coup d'œil sur les deux histoires de la nature et de l'esprit, qui se lient à l'histoire de l'homme, non-seulement par les rapports qu'elles ont avec, cette dernière, mais encore par la ressemblance qui existe entre les systèmes d'étude de leurs différents écrivains et les résultats respectifs de ces systèmes.

Afin d'user plus tard, à notre loisir, d'un ou de plusieurs de ces points de ressemblance,

nous dirons de même en passant un mot de l'utilité des différents systèmes dont nous allons effleurer l'importance dans le domaine propre à chacun d'eux.



La nature physique a trouvé d'éloquents interprètes dans les poètes et les savants; mais ni les uns ni les autres n'en peuvent être considérés comme les véritables historiens, quoiqu'ils aient apporté de nombreux matériaux à son histoire.

En effet, si le poète a examiné la nature, cet observateur enthousiaste de ses charmes et de ses difformités ne l'a jamais montrée que sortant du creuset de son imagination; le plus souvent même, il a mis de côté la matière, et n'a pris que l'essence impalpable, insaisissable, vaporeuse de l'être qu'à peine il effleurait dans sa course aérienne.

Le savant, observateur exagéré d'une autre espèce, a pris la route opposée, et par conséquent vu partout la matière où le poète avait partout vu l'esprit. L'équerre et le compas à la main, il ne croit, lui, qu'au témoignage des cinq appareils de la sensibilité. Il immobilise ce qui est le mouvement même, ramène à l'état simple, indecomposable, ce qui est partout essentiellement complexe, incessamment divers, et donne des bornes à l'infini; puis, parvenu au terme de ses visions abstraites, et ne pouvant se dissimuler l'incertitude de sa base d'opération, il appelle à son aide l'approximation et l'hypothèse, comme si ces artisans de l'erreur pouvaient le conduire à la vérité.

Mais entre ces exagérations si diamétralement opposées est venu se placer le naturaliste, et sous sa plume est née la véritable histoire de la nature.

Nous le voyons s'avancer graduellement dans les ténébreux abîmes de la science naturelle, rejetant d'une main, comme autant d'erreurs, les folles visions du poète et les obscures abstractions du savant, et de l'autre éclairant sa marche profonde et sûre à la lumière de ses innombrables analyses. Il n'est point jusqu'à la simplicité de ses expériences qui ne donne à ses enseignements toute la force de la vérité: sa contemplation restreinte à un seul objet enveloppe l'unité observée de toute la puissance de sa raison; il l'envisage sous toutes ses faces, différencie ses formes, énumère ses facettes, décrit ses caractères, signale les accidents qui ont altéré ses apparences ou les ont métamorphosés; puis, pénétrant dans l'intérieur de l'individu, rien n'échappe à sa pénétrante sagacité; il arrache ses secrets à la nature, nous révèle les prodiges de l'organisme, constate le jeu des ressorts, les progrès de la croissance, les résultats du développement absolu de l'être complet, et enfin les symptômes qui annoncent sa décomposition.

Malgré les routes différentes suivies par ces hommes d'élite, tous cependant ont concouru plus ou moins au bonheur des autres hommes.

Les uns, non contents de nous montrer les sublimes merveilles au travers du prisme brillant de leur imagination, ont peuplé nos loisirs de leurs délicieuses rêveries; ils ont, tantôt donnant une âme à tout ce qui nous entoure, fait le vent qui gronde et le saule qui pleure; tantôt semant à pleines mains la vie dans cet univers transparent qui nous presse de toutes parts, enfanté ces mondes qui vivent et meurent dans un rayon de soleil; puis aussi, parfois, jetant sur l'homme un regard plus profond, ils ont créé les héros demi-dieux de la terre, abattu le chêne superbe au pied de l'humble roseau, enchaîné la statue du vice et entouré la vertu d'encens et de fleurs immortelles.

Les autres, cherchant à nous aplanir les voies du court et souvent si pénible voyage de la vie, se sont plus exclusivement occupés du bien-être matériel; et, malgré des erreurs sans nombre, les savants, par leurs précieuses découvertes, ont su prémunir l'homme contre les dangers et les besoins qui assiègent sans cesse sa fragile organisation.

Mais aux derniers était réservée la plus belle part dans la gloire d'être utiles à leurs semblables. Apôtres de la vérité physique, ils ont, pour ainsi dire, pris l'humanité par la main, et, ni servant de guide sur le sentier du vrai dont la science et la poésie s'étaient souvent écartées, ils ont, à chaque pas, déchiré un des mille plis de cet immense voile qui cache à nos yeux les mystères infinis de la nature.

L'histoire spirituelle est loin de mériter les mêmes éloges. On ne peut malheureusement la résumer que par cette vérité

écrite en caractères ineffaçables sur le front de tous les peuples: *Le désordre, l'incendie, la ruine, composent le sinistre cortège de l'esprit.*

Il suffit, en effet, de tourner ses regards vers la philosophie pour ne pas douter que la plupart de ses aveugles sacrificateurs ne lui aient de tout temps immolé, même à leur insu, le repos et la tranquillité de ce monde, et que, sans les fatales doctrines des philosophes, nous eussions versé moins de sang et moins de larmes inutiles. Sans doute, il n'est pas besoin de dire que nous n'avons pas ici la ridicule prétention d'attaquer en eux-mêmes les plus puissants génies, les plus admirables organisations qui aient jamais existé parmi nous, mais que nous voulons seulement constater quels funestes résultats ont eus leurs maximes en général, et à quels malheurs de toute sorte elles ont entraîné les hommes. Ces colosses d'intelligences qui ont si imprudemment osé mouvoir le puissant levier de l'esprit, se sont, même contre leurs vœux, nous le répétons, frayé des routes sanglantes pour arriver à la recherche de la vérité morale. Et il ne pouvait point en résulter autrement. Pour que la philosophie eût des résultats salutaires, il faudrait qu'elle s'appuyât sur une base unique, sur une unité de principes qui fût l'expression fidèle de la foi, non pas seulement de tout un peuple, mais de tout l'univers; et nous savons, au contraire, que le meilleur moyen de combattre un précepte de l'esprit est de lui opposer un autre précepte. Chacune de ces volontés philosophiques n'a-t-elle pas prétendu ordonner le monde à sa manière, et relaire à son tour le crime et la vertu, le droit et le devoir, ou, pour tout dire en deux mots, l'ordre religieux et politique, ces deux pivots de toute société tellement unis ensemble qu'on ne saurait attaquer l'un sans désorganiser l'autre, et par conséquent sans porter le trouble dans toute la machine? Si nous avions pour but de pousser plus loin cette étude, et d'examiner les effets de la philosophie sur les empires, nous dirions, en nous appuyant sur l'expérience, que l'horizon de tout peuple commence à devenir sombre quand il voit s'agiter à sa surface les rhéteurs et les orateurs, ces infatigables soldats de la philosophie.

En face de tels résultats, nous laissons à chacun le soin de conclure pour ou contre l'utilité de la philosophie, et nous nous hâtons d'arriver à l'histoire proprement dite, dont nous avons spécialement à nous occuper dans ce travail.

L'histoire proprement dite est à elle seule supérieure en importance aux deux autres que nous venons d'esquisser à grands traits. Nous allions même dire qu'elle les résume presque, car tout ce qui part de l'homme aboutit à l'homme, unité mixte, comme nous l'avons dit, qui fait elle-même le fond de toutes les études de l'histoire. Notre pensée s'expliquera d'elle-même: plus sérieuse que la poésie, plus hautement rationnelle que la science, plus largement analytique que l'histoire naturelle, plus solide que la philosophie en ce qu'elle repose sur une base unique, l'infailibilité de la conscience, l'histoire proprement dite s'appuie, si nous pouvons nous exprimer ainsi, sur le front de toutes les sciences, c'est-à-dire que, sans entrer dans les détails particuliers à chacune, elle prend dans l'essence même de ces sciences ses rapports avec elles, ou, si nous l'aimons mieux, touche à toutes par leur point extrême qui touche à l'humanité.

Nous croyons inutile après cela de combattre par des raisonnements l'assertion si faussement accréditée que l'histoire proprement dite relève de la philosophie. Le premier examen de l'homme, résumé de la nature dans ce qu'elle a de plus parfait, doit prouver que cette histoire qui embrasse l'être mixte, loin de dépendre de la philosophie, peut, au contraire, regarder comme de son ressort, non-seulement cette dernière science, mais encore toutes les autres, c'est-à-dire qu'elle peut se les rapporter à elle-même, de même que nous rapportons au moi tout le monde externe. Donc, si nous voulons éclairer par une comparaison sensible et cette vérité et les rapports que toutes ces sciences ont entre elles, nous pouvons dire que l'histoire proprement dite est le cœur ou le centre rayonnant de l'homme, et que les autres histoires avec leurs subdivisions en sont les artères et les veines, routes sans limites par lesquelles le

sang, cet actif messenger de la vie, va et vient sans cesse du cœur aux extrémités les plus lointaines de l'organisme.

L'histoire proprement dite, que nous ne désignerons plus que sous le nom générique d'histoire, est avant tout le récit d'événements véritables, lesquels événements lui sont communiés à l'aide des deux traditions, orale et écrite, ces porte-voix de l'antiquité. Aussi, comme nous le devinons tout d'abord, la sagacité n'est-elle pas une des qualités les moins utiles à l'historien, soit qu'à chaque instant force de se prémunir contre les passions ou les intérêts divers qui ont présidé à la narration des actes accomplis par les hommes, il lui faille découvrir la vérité sous les déguisements de toutes sortes dont elle est souvent revêtue; soit qu'à défaut de la tradition écrite, — et, dans ce cas seulement, — force lui soit d'écouter la trop facile tradition orale qui, passant successivement à travers tous les âges et les mémoires humaines, se prête avec complaisance aux différentes métamorphoses que le caprice, la volonté, l'intérêt ou la passion de chacun peut lui faire impunément subir.

Là ne se borne point l'objet de l'histoire : ses lois s'étendent sur tout ce que son regard embrasse, c'est-à-dire qu'en face des faits qu'elle raconte, elle appelle à son tribunal les hommes qui les ont accomplis pour y être jugés sous deux points de vue, celui de l'humanité et celui de la nationalité, selon qu'ils ont agi comme hommes dans l'univers ou comme citoyens dans la patrie. Armée du pouvoir de la justice, elle répare, pour ainsi dire, les erreurs et les infamies des temps écoulés, déchire le drap d'or qui couvre de ses plis magnifiques l'idole autrefois puissante par la bassesse et la flatterie, et relève, pour le marquer du sceau de l'estime ou de la gloire, le front sans tache que les passions des hommes avaient courbé vers la terre.

Dans son action puissante, l'histoire, comme nous venons de le voir, ne se borne point au simple et successif exposé des faits qui peuvent alors être regardés comme les considérants de ses jugements suprêmes, et la lumière dont elle éclaire son impartialité; mais ce qu'il faut surtout rechercher et examiner, c'est l'origine des événements, leurs conséquences, leur poids dans la balance des destinées humaines.

L'histoire, dans sa haute acception, peut donc, ce nous semble, être ainsi définie : le jugement du passé, l'exemple du présent, la probabilité de l'avenir. Ses arrêts, en effet, sont sans appel, et les coups que son bras frappe dans le passé contiennent le présent, avertissent l'avenir.

Par cette courte étude que nous avons dû faire sur l'histoire, afin de la différencier et de lui donner sa place parmi nos autres connaissances, nous nous sommes dispensés de fournir l'énumération des qualités nécessaires à l'historien. Elles peuvent, comme on le voit, se resumer en ces trois mots : science, conscience et liberté.

Avant d'entreprendre la tâche difficile d'écrire l'histoire de notre pays, cette première question a dû se présenter à notre esprit : — Possédons-nous une histoire nationale? Nous répondons en formulant ainsi notre opinion, si le bon vouloir de chacun ne cherche point aux rapports que nous allons établir plus d'extension que nous-même nous ne voulons leur en donner. Notre opinion est donc que notre histoire a eu ses savants, ses poètes et ses philosophes, mais qu'elle attend encore son naturaliste; en d'autres termes, que ne sont exacts, ni par conséquent inattaquables, aucuns des systèmes appliqués jusqu'alors à son étude.

La comparaison dont nous venons de nous servir s'éclaircira à mesure que notre pensée historique prendra du développement. Nous allons, dès cette heure, par un court examen sur les ouvrages spéciaux, étayer de preuves notre assertion qu'il n'existe point d'histoire nationale; et comme notre but aussi bien que notre désir n'est point de faire ici la critique d'écrivains qui méritent leur si haute réputation par tant de qualités littéraires, mais seulement d'examiner les systèmes qui leur ont servi de guide, nous prions de ne chercher dans notre examen de ces ouvrages aucune attaque qui ne soit à l'adresse de ces systèmes.

Si nous embrassons d'un regard tous les écrits qui portent

le nom d'histoire générale de France, nous voyons tout d'abord qu'aucun d'eux ne remplit les conditions de son titre, c'est-à-dire que pas un ne renferme dans son cadre toute la durée de notre existence sociale.

A part ce défaut de tous nos écrivains, défaut dont nous démontrerons bientôt la gravité, la plupart d'entre eux remplissent leurs premières pages du *commode* Pharamond, qui n'a peut-être jamais existé que dans le cerveau de nos devanciers, et n'a pour le certain jamais possédé la moindre bourgade des Gaules. De cette sorte, non-seulement ils séparent la France de son passé, mais ils prennent pour limite extrême de notre histoire le point où l'action étrangère des Franks déborda sur l'action gauloise et la couvrit un instant tout entière. Aussi ces mêmes écrivains, dans leur ignorance d'une action préexistante, la nôtre à nous, sur laquelle vient s'abattre l'action passagère des Franks, et qui marcha toujours, quoique longtemps silencieuse sous cette avalanche du Nord, ces écrivains n'ont-ils pu reconnaître, dans le bouleversement qui engloutit peu à peu les successeurs de Charlemagne, la réaction galloise s'opérant contre l'action franque, à son tour non-seulement éclipse, mais tout à fait remplacée par la réapparition de la nôtre. Conséquemment ils ont donné un autre sens à ce changement radical dont il leur était, par le seul fait de leur système, impossible de trouver la véritable cause, et ont adapté à l'action franque, qu'ils avaient prise pour la nôtre, la suite de l'action galloise, qu'ils prenaient non moins faussement pour la suite de l'action franque.

Pour n'envisager que ce début en lui-même, nous dirons qu'il fallait tout au moins nous apprendre d'où vient ce Frank qui montre tout à coup sa tête de barbare à l'horizon du monde civilisé, sans toutefois prétendre par cela justifier, en ce qui touche notre histoire, ceux qui nous ont été chercher les porteurs de frankisques au delà du Rhin.

Les historiens qui font de Clovis ou Hlodowig le fondateur de la monarchie française ne sont pas plus judicieux que ceux dont nous venons de parler; ils ont, au point de vue que nous embrassons, commis la même erreur; car Clovis n'est pas plus Français que Pharamond, puisque ces deux chefs appartenaient l'un et l'autre à la famille franque, étrangère à la famille française. Pour n'en donner qu'une preuve en passant, nous dirons ceci : outre que nous ne possédons aucun des radicaux de la langue tudesque, ces signes distinctifs inhérents à la nature de chaque race, et aussi fideles dans la filiation qu'ils accusent que le peut être la transmission du sang, nous ne possédons non plus des Franks ni le caractère, ni les mœurs, ni les habitudes, toutes preuves certaines de l'identité d'un peuple.

Mais nous n'avons pas encore à démontrer que nous sommes d'origine galloise et non franque, et cet axiome que nous donnons ici par anticipation sur les preuves de notre système trouvera seulement alors sa véritable place; nous revenons à notre examen.

Toutes ces histoires donc ont deux défauts essentiels d'une conséquence réciproque, celui de n'avoir point de commencement, et celui non moins grave de faire découler notre existence d'une source qui n'est pas la sienne, puisque, comme nous l'avons vu plus haut, les auteurs prennent pour limites de notre durée nationale, un jalon étranger posé sur cette même durée. Qui étions-nous avant d'être ce que nous sommes? Ou étions-nous avant d'apparaître à la surface de ce monde dont le Christ fut comme le soleil? Quels actes accomplissions-nous dans l'ombre avant que la renommée, veuve des gloires de la Grèce et de Rome, et fière de la nouvelle alliance qu'elle venait de contracter avec nous, criât notre nom au quatre coins de l'univers? Nos ancêtres nous ont-ils donc laissé un héritage de honte, que nous ne parlions point d'eux? Ou, pour nous livrer à la plus extravagante des suppositions qu'un pareil système puisse faire naître, n'avons-nous pas d'origine explicable, et la France est-elle un météore qui aurait soudainement heurté les autres planètes européennes, alors qu'elles s'échappaient une à une des serres affaiblies de l'aigle des Césars?

Cependant tous nos historiens nous disent que la France s'ap-

pelait autrefois Gaule. Gaule est donc le nom primitif de France, et le récit des actes qu'elle accomplit est la première partie de notre histoire, par conséquent un fragment nécessaire au complément de l'histoire nationale.

Si donc la France a passé; pourquoi rompre ce grand fil de toute existence qui unit chaque tombe à chaque berceau? Ne se fût-il agi que de satisfaire la vanité nationale, il fallait nous apprendre que ce peuple, notre peuple à nous, qui berce aujourd'hui le monde aux accords voluptueux de sa civilisation, l'avait fait trembler jadis sous les pas de ses magnifiques guerriers.

A part que de telles histoires sont incomplètes, puisqu'elles ne renferment qu'un certain nombre de parties d'un tout, dans combien d'erreurs ne doivent point tomber leurs jugements qui ne sont pas formulés sur l'ensemble, et saisissent pour ainsi dire un fait au vol, quand tous les faits accomplis par un individu ou par une nation, qui est un individu collectif, sont liés les uns aux autres par des rapports quelconques, et n'ont sou-vent de valeur que celle qu'ils tirent de cet enchaînement!

Nous verrons que, pour bien apprécier les faits, nous ne devons pas seulement observer la visible manifestation de ces faits, mais qu'il faut aller chercher leurs racines jusque dans le sein des causes où le caractère national en a jeté les germes, puis ensuite, redescendant les âges au travers desquels l'action du temps et des hommes les a fécondés et mûris, les suivre jusqu'à l'époque où enfin ils sont enfantés à la lumière. Toute autre façon de procéder fait que l'on peut attribuer à un cas particulier ce qui souvent est le résultat de plusieurs siècles.

« Il ne suffit pas, dit Bossuet, de regarder devant ses yeux, c'est-à-dire de considérer ces grands événements qui décident tout à coup de la fortune des empires. Qui veut entendre les choses humaines doit les reprendre de plus haut. »

Ces histoires sont de plus sans horizon. Quels sont ces Romains qui, cinq siècles durant, foulèrent en maîtres le sol de la Gaule d'où Clovis enfin les expulsa? Ne comprend-on pas que nous étions intéressés à connaître au moins par un aperçu ces conquérants qui, sous la conduite d'un Jules César, enchaînèrent autrefois la fille aînée de l'Europe? L'histoire de ce peuple n'est-

elle pas tellement liée à la nôtre qu'elle en fait presque une partie?

Mais toutes les erreurs sont étroitement unies les unes aux autres comme toutes les vérités le sont entre elles; ces considérations, qui pouvaient nous paraître étrangères au premier abord, nous découvraient les fibres cachées, mais non brisées, à l'aide desquelles communiquaient ensemble et vivaient de la même vie les deux parties disjointes du corps national. Nous apprenions les désastres de la patrie par delà la gloire de Rome, les événements par lesquels ils furent produits, et les secousses terribles qui durent bouleverser la Gaule quand elle se laissa ravir par le plus cher de tous les biens, l'indépendance. En un mot, nous avions trouvé, par la nécessité de ces rapports, le *sine qua non* de notre histoire nationale.

Puisque nous avons abordé ces considérations générales, disons en passant que c'est de notre étude sur les Romains que nous avons été amenés à suivre les traces incontestables de notre origine. En sondant l'abîme de la puissance de Rome, nous avons rencontré le flot gallique qui marchait dans ses profondeurs comme un fleuve souterrain; alors remontant et descendant son cours, nous l'avons suivi sous l'action romaine et sous l'action franque, tout l'espace compris entre Jules César, qui creusa le gouffre où il s'engloutit, et Hugues Capet, qui l'en fit sortir.

Pour nous résumer, le moindre défaut que nous ayons à reprocher à nos historiens français est de n'avoir envisagé l'ensemble que dans l'une de ses parties. Ainsi ils ne se sont pas seulement trompés dans la conception d'une histoire nationale ou de France quant à son plan, son étendue, son ordonnance, mais ils n'ont pas même le mérite de la création d'une erreur entière et complète.

(Extrait de l'Introduction à l'histoire nationale de France, par MM. Roffiac et Roubier, publiée par G. Havard.)

A continuer.

UN PARIA.

SOUVENIRS DE COLLÈGE.

Suite et Fin.



L'heure du départ pour le collège arriva.

M. Leclerc parut dans la cour, et se dirigea vers la salle d'étude où nous devons prendre nos rangs.

Une agitation extraordinaire régnait dans tous les groupes. Des conversations animées s'étaient établies aux abords de la salle d'étude; chacun semblait avoir oublié le départ.

— Allons, messieurs, dit M. Leclerc, à quoi pensez-vous? vous bavarderez demain.

Il y eut un instant de silence, un moment d'indécision universelle parmi tous les élèves. Il semblait que chacun hésitât à jeter à la face de cet homme l'opprobre et la honte de son passé. Seulement personne ne bougea.

— Messieurs, articula de nouveau M. Leclerc, je vous ai donné l'ordre de vous préparer au départ; ne m'avez-vous pas entendu?

— Les forçats reçoivent des ordres, mais n'en donnent pas, fit une voix.

M. Leclerc, à qui s'adressait cette insulte inattendue et ter-

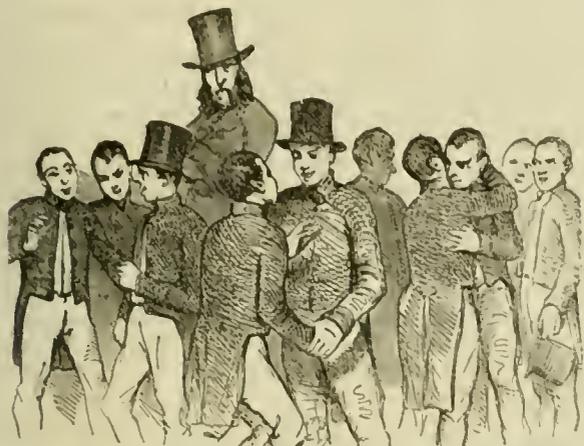
rible, tourna vivement la tête du côté où la voix était partie et il aperçut Duchemin qui, la tête haute, la bouche encore entr'ouverte, semblait le défier de sa place. Mais il n'y eut ni haine ni colère dans le regard de M. Leclerc, qui s'abassa



lentement devant celui du jeune homme. Une pâleur livide couvrit son visage, de grosses gouttes de sueur perlèrent tout à coup sur son front, et je ne sais quelle expression de tristesse

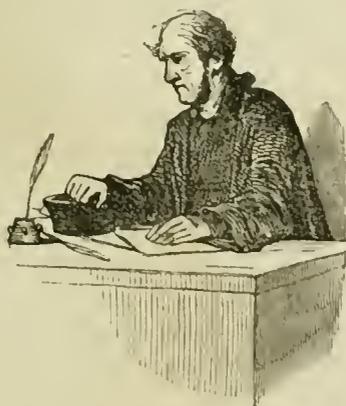
navrante, de misanthropie amère et dédaigneuse passa sur sa physionomie, en même temps qu'elle semblait s'éclairer de la résignation d'un martyr.

M. Leclerc ôta son chapeau, s'essuya le front avec son mouchoir, et aspira à plein poumon l'air extérieur, comme pour rappeler à lui la force physique qui lui manquait. Alors une exclamation d'étonnement mêlé de stupéur circula dans toutes les bouches. Dans l'espace de quelques secondes (car la plume court moins vite que la pensée, et la scène que je viens de raconter n'avait duré que quelques secondes) les cheveux de M. Leclerc étaient devenus blancs. ... La commotion si subite



et si terrible qui avait frappé cet homme, n'avait pu ébranler son âme fortement trempée, mais elle avait trouvé le corps plus débile que l'esprit; et par un de ces rares phénomènes physiques dont la science cherche encore le secret, une douleur immense et contenue avait produit en un instant sur notre maître d'étude les mêmes effets que les glaces de la vieillisse.

De ce moment, M. Leclerc n'eut plus d'ordre à donner. Chacun de nous entra dans la salle d'étude, honteux et atterré sous le regard assuré de celui qu'on venait d'insulter et de honnir. Duchemin passa le dernier la tête baissée, le repentir au cœur. — Oh! le respect humain! le respect humain! Orgueilleuse et vile sottise qui naît avec l'homme pour ne finir qu'avec lui;



qui refoule en lui tant de nobles instincts, tant de généreuses pensées! — Il me semble encore voir entrer Duchemin; il me semble encore le voir prêt à s'arrêter devant sa victime, et à lui demander pardon; puis passer retenu par une fausse honte, par le respect humain, ce préjugé qui n'est pas un vice, et qui résume en lui seul deux vices: l'égoïsme et l'orgueil.

Nous partîmes pour le collège. M. Leclerc nous conduisait; sa marche était ferme et grave; rien ne dénotait extérieurement les angoisses de son âme, si ce n'est la pâleur et la tristesse qui couvraient son visage.

La lourde grille de fer du vieux collège de Charlemagne s'ouvrit devant nous. — A cette époque, la sollicitude maldroite d'un proviseur, ami des beaux-arts, n'avait pas encore imposé son vandalisme novateur à l'antique couvent devenu lycée; et le nom du royal fondateur ne brillait pas en lettres d'or au fronton d'une mesquine clôture de jardin anglais. — Le tambour battit ce que nous appelions la danse des ours, et tous prirent leur volée comme un essaim d'abeilles laborieuses, pour aller recueillir dans leur classe respective, le suc des auteurs grecs et latins dont on nous nourrissait six jours par semaine.

Je fis comme les autres; et une fois établi sur mon banc, je m'aperçus que Duchemin avait disparu.



Or, voici ce qui s'était passé.

A peine le tambour eut-il battu la volée, que M. Leclerc quitta précipitamment la cour du collège. Duchemin, ainsi que je l'ai dit, avait senti s'évanouir toute sa haine devant cette douleur si grande et si noblement supportée. Il lui sembla qu'en suivant sa victime, il ne faisait pas cette fois une mauvaise action; et sans réfléchir aux conséquences de son absence, il s'attacha aux pas de notre maître d'étude.

M. Leclerc traversa la rue Saint-Antoine, et entra dans la petite rue des Ballets, où s'ouvre, au-dessous d'immenses murailles noircies par le temps, l'horrible guichet de la prison de



la Force, ancien palais d'un duc qui n'a gardé de son premier maître que le nom. Puis, toujours courant, il arriva rue du Roi-de-Sicile, et passa le seuil de cette maison, mystérieux asile de la jeune fille qui aimait mon pauvre camarade.

Duchemin le suivait toujours ; il le vit entrer sans haine et sans jalousie. La lumière s'était faite tout d'un coup dans son esprit, et il ne voyait dans cet homme qu'il détestait la veille, ni un misérable, ni un ennemi, ni un rival.

M. Leclerc monta jusqu'au quatrième, tourna une clef qui était sur la porte, et se jeta plutôt qu'il n'entra dans une petite chambre où travaillait seule une charmante enfant aux yeux noirs et aux cheveux blonds, cette beauté si rare, qui participe de l'attrait piquant de la brune, et de la douceur angelique de la blonde. — C'était Louise.

La porte était restée entr'ouverte. Duchemin entendit des sanglots, des mots entrecoupés. — Il monta quelques marches, et prêta l'oreille.

« Mon enfant, mon pauvre enfant, disait M. Leclerc, en couvrant de baisers le front de la jeune fille, — ils m'ont deshonoré une seconde fois. ; ils ont ouvert à plaisir, par un horrible jeu d'enfant, la blessure qui saigne là depuis vingt ans ; ils n'ont eu ni honte ni remords de vouer ainsi à la misère un homme et l'enfant qu'il faisait vivre !... Malédiction sur eux, qui m'ont brisé le cœur sans pitié, qui m'ont arraché le pain que je gagnais pour toi, inconnu, caché, dans l'oubli, loin du monde qui m'avait flétri... Mais non, ajouta-t-il d'une voix plus douce et plus recueillie, je ne les mandis pas, je ne veux pas les maudire. Mon Dieu ! pardonnez-leur tout le mal qu'ils m'ont fait, comme vous pardonnez votre mort sur le Calvaire ; pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !... »

Et il tomba sur une chaise, épuisé, éclatant en sanglots. La coupe débordait. Il était temps que le pauvre maître d'étude trouvât une âme amie pour lui dire ses douleurs et ses angoisses. S'il n'avait pu se confier à personne, son cœur se serait brisé. Ces larmes, qu'il avait si longtemps gardées, amassées, contenues dans sa poitrine, le suffoquaient maintenant au point de l'empêcher d'articuler un seul mot.

La jeune fille avait passé ses deux bras autour du cou de son protecteur ; elle n'avait pas interrompu l'épanchement de cette douleur immense qu'elle comprenait être un soulagement pour le cœur de son ami. Mais si elle ne parlait pas, les larmes qui coulaient de ses beaux yeux noirs, le long de ses joues blanches et roses, témoignaient assez de l'émotion qu'elle ressentait.

Tout à coup, en approchant ses lèvres de ce front pâle et triste qui se penchait vers elle, elle aperçut ces cheveux blanchis en un jour. Alors elle comprit tout ce que l'âme de celui qu'elle consolait avait souffert ; elle mesura par la pensée l'amertume du calice qu'il lui avait fallu boire ; et se jetant de nouveau à son cou par un mouvement spontané de reconnaissance et de pitié : « Pauvre oncle, dit-elle, en éclatant en sanglots, comme il a dû souffrir !... »

Je voudrais pouvoir vous raconter avec le cœur, et avec ces mots qui partent de l'âme, comme Duchemin me le fit quelques jours après, cette scène touchante ; je voudrais pouvoir vous identifier, comme il m'identifia moi-même, à ces deux douleurs, si grandes, si vraies, si navrantes, mais si différentes dans leurs causes et dans leurs effets. Je voudrais pouvoir vous montrer du doigt ces deux êtres pleurant ensemble, et trouvant dans leur malheur commun une résignation, une consolation commune aussi.... Mais il faudrait, pour de pareils récits, la plume d'un poète ; je m'arrête : du moins le domaine du poète, l'imagination, vous restera.

Revenons à Duchemin.

Quels remords n'éprouvait pas mon pauvre camarade, la cause et le témoin de cette scène. Mais aussi quelle joie fut la sienne à cette dernière exclamation de la jeune fille, qui lui dévoilait tout le mystère des visites si fréquentes de M. Leclerc. Que de sentiments opposés se heurtaient en ce moment dans son cœur !

Cependant il fallait prendre un parti. Duchemin n'était pas homme à hésiter longtemps. Son cœur généreux et résolu lui dictait sa conduite. Il frappa légèrement à la porte de Louise, de la niece de M. Leclerc, et entra.

Celui-ci se leva de la chaise où il était assis, et se méprenant sur les intentions du jeune homme, il le toisa d'un œil

calme et digne, mais où se peignaient involontairement l'indignation et le mépris.

À l'apparition de Duchemin, Louise avait proféré une exclamation de surprise, et s'était retirée à l'écart.

M. Leclerc passa devant Louise, et tenant à distance le nouveau venu, il lui désigna la porte, d'un geste à la fois noble et sévère.

— Sortez, monsieur ! dit-il simplement et sans colère.

Duchemin courba la tête devant cette injure.

— Vous me chassez, monsieur, répondit-il, je l'ai mérité, comme j'ai mérité votre mépris... Je vais vous obéir... Mais du moins permettez-moi de ne pas sortir d'ici sans vous demander pardon du plus profond de mon cœur du mal que je vous ai fait volontairement et lâchement, sans avoir contre vous aucune cause légitime de haine... J'ai tout entendu, monsieur, j'ai écouté, le remords au cœur et la rougeur au front, vos sanglots, ceux de mademoiselle votre niece ; jugez de ce que j'ai dû souffrir ! — Encore un mot, je vous en supplie, et je me retire. Je ne vous connais pas, monsieur, je ne sais pas l'histoire de votre vie ; mais si elle a été souillée par une faute, vous l'avez assez cruellement expiée pour avoir droit au respect de tous.

Duchemin s'inclina et se disposait à sortir.

M. Leclerc s'avança vers lui, et le ramena par la main.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-il ; ce que vous venez de faire rachète tout le passé... Vous n'êtes pas méchant, mais vous avez été cruel. — Pour vous punir, je veux que vous sachiez l'histoire de ma vie. Vous me plaindrez, vous ne me mépriserez pas.

M. Leclerc montra du doigt un siège à Duchemin, et quand la jeune fille eut repris sa place, il commença ainsi :

— Ce récit ne sera pas long, car toute ma vie est dans un seul événement. Je n'ai pas toujours été seul au monde avec cette enfant. Il y a vingt ans, c'était sa mère, ma pauvre sœur, belle et bonne comme elle, que j'aimais comme j'aime aujourd'hui celle-ci. — J'étais heureux quoique pauvre. J'écrivais pour vivre. Triste métier alors comme à présent ! mais je vivais près d'elle et pour elle. C'était toute ma famille, toute ma joie, tout mon orgueil... Je vous ai dit qu'elle était belle, belle de cette beauté qu'elle a léguée à sa fille. Ce fut ce qui la perdit, ce qui me perdit avec elle. Elle était belle, elle était ambitieuse, elle désirait le faste, les plaisirs, la richesse, que je ne pouvais lui donner. Notre médiocrité, notre obscurité lui pesaient. Elle rêvait diamants et splendeurs. Pauvre sœur !... — Un jour elle eut tout ce qu'elle désirait ; et moi je ne devinais rien, je ne comprenais rien. — Oh ! c'est que j'avais foi en elle comme en Dieu ! — Pourtant elle ne put pas toujours me cacher sa honte et son déshonneur ; il fallut qu'elle m'avouât qu'elle allait être mère. — Je ne lui fis pas de reproche, je l'embrassai et je pleurai avec elle. — Seulement je lui demandai le nom de l'homme qui lui avait donné des bijoux, de l'or — et le déshonneur. — Le lendemain j'allai le trouver, et je lui parlai comme un homme d'honneur parle à un homme d'honneur. — Il se moqua de moi, et me proposa de l'argent. — Oui, monsieur, de l'argent pour payer la honte de ma sœur. — Il me fit jeter dehors par ses laquais. — Le soir, je l'attendis à la porte de son hôtel, et comme il avait refusé de se battre avec moi, je tirai sur lui comme sur un chien ; — mais je ne le tuai pas, — les riches ont du bonheur, — je le manquai, et je ne fis que le blesser. — On me condamna au bague, à l'inflamie pour avoir voulu venger ma sœur, qui mourut, la pauvre fille, de chagrin et de misère. — J'étais au bague ! — Quand je sortis, l'homme à l'argent était mort aussi ; je pris soin de l'enfant, je l'élevai, et maintenant je retrouve en elle sa mère que j'ai tant aimée. — Voilà mon histoire, monsieur, vous voyez qu'elle n'est ni longue ni bizarre. — Peut-être ai-je été plus malheureux que coupable, plus à plaindre qu'à blâmer.

Duchemin prit la main de M. Leclerc et la serra dans les siennes. Cette histoire, si simplement racontée, l'avait vivement ému.

— Et quel était le nom de cet homme dont vous vous êtes vengé ? demanda-t-il en hésitant à M. Leclerc.

— Son nom ! répéta celui-ci. Son nom ! — Tenez, pardonnez-moi ; mais ce nom a peut être été malgré moi la cause de quelques tracasseries, de quelques injustices de ma part. Je ne vous aimais pas à cause de votre nom. Celui qui avait deshonoré ma sœur s'appelait Duchemin.

— Cet homme, reprit gravement mon camarade de collège, c'était mon oncle aussi, c'est celui qui m'a élevé, qui m'a servi de père ; permettez moi de ne pas maudire sa mémoire. Et vous, monsieur, ne le maudissez pas, car votre souvenir est venu souvent attrister ses dernières années, et le nom de Leclerc est le dernier mot qu'il ait prononcé à son lit de mort. — Son vœu suprême a été pour l'enfant de sa victime, sa dernière pensée pour sa fille. — Et ce vœu, je l'ai religieusement recueilli. — De ce jour, votre niece est à l'abri de la misère, car j'exécuterai les volontés dernières de mon oncle. — Et si le nom que je porte n'est pas un obstacle insurmontable, laissez-moi espérer que je pourrai réparer mieux encore un jour tout le mal qui vous a été fait, en éteignant, dans une alliance qui comblerait tous mes vœux, le souvenir des haines du passé.

— Monsieur Duchemin, dit M. Leclerc, en souriant tristement, vous n'avez pas vingt ans. Ne vous engagez pas pour l'avenir. Vous êtes de bonne foi aujourd'hui, mais demain ?

— Demain comme aujourd'hui, fit Duchemin.

Et s'approchant de Louise, qui avait rougi à ces derniers mots, il l'embrassa au front.

— Ce baiser, fit-il, c'est mon baiser de fiançailles. . . .

Quatre ans plus tard, j'avais perdu de vue Duchemin. J'avais oublié M. Leclerc et sa niece. Je rentrais un soir chez moi très-occupé d'un article très-long et très-conmyeux que j'avais à faire pour le lendemain, lorsque mon concierge, homme fort aimable et fort exact, me remit une lettre ayant la forme des billets de faire part de mariage ou d'enterrement.

— Qui est mort ? ou qui se marie ? m'écriai-je.

Une fois monté chez moi, j'ouvris le billet. Il était ainsi conçu :

« M. Jules Duchemin a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle Louise Leclerc, et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée dans l'église de Saint-Paul, jeudi prochain, à midi précis. »

Et plus bas, à la main, et de l'écriture de Duchemin :

« Et au dîner de famille, où il n'y aura que de bons et vieux amis, et un oncle que tu connais d'ancienne date. »

Et le jeudi suivant, à six heures, je m'asseyais à table auprès de M. Leclerc, mon ancien maître d'étude, dont les cheveux n'avaient pas blanchi, je vous jure, depuis le collège. . . . Le pauvre *paria* avait enfin trouvé une case. . . .

JULES BORDOT.

FIN.

HUIT JOURS AU CHATEAU,

Par Frédéric Soullé.

Suite.

A cette nouvelle, je ne puis vous dire quelle fut la colère de ma mère. Le curé frémit de ses menaces, mais il fut sans pitié pour sa douleur.

Ma mère, demeurée seule, resta vingt-quatre heures enfermée sans prononcer une seule parole, sans voir qui que ce soit, sans prendre aucune nourriture, sans sommeil. Elle m'a bien des fois raconté depuis l'histoire de ces vingt-quatre heures, madame, et ce serait une histoire merveilleuse.

Je pourrais vous dire tous les projets qui passèrent dans son esprit, rapidement conçus, plus rapidement détruits et abandonnés : ce serait un horrible plaidoyer contre la société, que les réflexions que lui suggéra l'abandon de M. de Chevalaine et qui déterminèrent la conduite qu'elle tint.

Le lendemain elle alla retrouver le curé, et parut devant lui aussi résolue, aussi résignée, qu'il l'avait vue la veille, furieuse et désespérée.

M. de Chevalaine le curé est un pauvre homme, madame, il se laissa aisément persuader que l'influence des quelques paroles insignifiantes qu'il avait opposées, la veille, aux violentes réclamations de ma mère, avaient suffi à la remener à des sentiments de repentir.

Aussi, lorsqu'elle lui dit qu'elle consentait à m'éloigner du château, mais que la seule grâce qu'elle demandait, était qu'on ne lui fit pas perdre sa place ; lorsqu'elle lui remontra qu'elle ne pouvait plus se retirer aux huttes, où sa trahison l'exposerait aux plus grands dangers, lorsqu'elle dit combien elle comprenait qu'elle avait été folle, et que du moment que M. de Chevalaine consentirait à la garder avec lui, et à m'assurer la

plus modique existence, elle deviendrait une servante soumise et dévouée, il fut ravi de son succès.

La terreur que le pauvre curé avait éprouvée la veille, la crainte des scandales qui eussent résulté de la résistance de Marianne, de ses clameurs, de ses accusations, tout cela lui fit accepter avec empressement les propositions de ma mère, et il se porta fort de les faire approuver par son frère.

Le jour même, je fus envoyé aux huttes, où je fus confié à une pauvre femme qui avait une fille de mon âge. Cette fille était celle qui est devenue la femme de Farrenc ; c'était Albine, celle dont le cadavre repose sans doute au fond de l'abîme que nous sommes allés visiter.

Pauvre femme, qui a payé de sa vie le malheur d'avoir aimé qui ne l'aimait pas !

Oh ! quelle effroyable histoire que la mienne ! quelle malédiction Dieu a jetée sur moi... et pourtant... j'aurais voulu être bon... mais j'étais marqué pour le malheur...

Maricou pressa un moment sa tête dans ses mains, puis se redressant tout à coup :

Ce n'est pas cela cependant qui ne rend indigne d'être entendu de vous. Les crimes qui pèsent sur moi ne m'appartiennent pas, car il y a des crimes dans tout ce qui me touche.

Vous verrez, je vous les dirai tous, et vous serez épouvantée.

Huit jours après celui où le curé accepta les propositions de ma mère, M. de Chevalaine arriva avec sa femme.

Malgré les propositions de son frère, malgré l'assurance qu'il lui avait donnée de la soumission de ma mère, M. de Chevalaine redoutait le moment de son arrivée.

Ma mère était d'un caractère trop décidé pour rien montrer quand elle était résolue à tout cacher; elle fut présentée à sa nouvelle maîtresse avec tous les domestiques de la maison, et si madame de Chevalaine la remarqua, ce n'est pas que ma mère ne se fût convenablement tenue à sa place, c'est que la jeune contesse ne put s'empêcher d'être frappée de la beauté de ma mère et de sa jeunesse; et qu'elle put s'étonner qu'une pareille femme fût depuis deux ans au service d'un homme non marié.

Cependant elle n'osa croire que M. de Chevalaine lui eût fait dans sa maison une position si inconvenante; elle ne témoigna rien du soupçon qui s'était glissé dans son esprit, et la conduite de ma mère l'eut bientôt entièrement effacé. Jamais une parole, un regard, un soupir, ne purent avertir madame de Chevalaine qu'elle avait dans sa maison une rivale ou plutôt une ennemie.

Madame Cros montra quelque surprise d'entendre un fils parler avec cette liberté des sentiments de sa mère, et le regard qu'elle attacha sur Pierre fut assez significatif pour qu'il comprit ce sentiment. Aussi y répondit-il comme s'il avait été formellement exprimé.

— Je vous ai dit que c'était une chose grave que j'avais à vous révéler, madame, je parlerai donc sans ménagement.

Le secret que je vais vous confier doit vous être assez indifférent, pour que vous n'ayez aucune volonté de vous en armer contre personne.

Quant à la façon dont je parle de ma mère, elle est blâmable peut-être, mais je suis arrivé à une extrémité où ce serait une faute de vous cacher aucun de mes sentiments, puisque je vous ai prise pour juge de ma vie.

Si je vous dissimulais le ressentiment et la rage que j'éprouve, vous pourriez me donner de ces conseils qui n'apportent qu'un vain pilliatif à des positions désespérées; quand je vous aurai montré le mal dans toute son horreur, vous jugerez qu'il faut me dire franchement si je dois vivre ou mourir.

Malgré les choses bizarres dont madame Cros avait été témoin dans la journée, elle s'imagina qu'il y avait plus d'exaltation que de vérité dans les paroles de Maricou.

Fort accoutumée à lire des romans qui la faisaient frémir en lui racontant des drames qu'elle traitait de billevesées dès que l'émotion était passée, elle pensa qu'elle écoutait au lieu de lire, elle engagea donc Maricou à continuer, plutôt pour observer jusqu'où pourrait aller une imagination active et malade, que pour se persuader et éclairer la singulière autorité qu'on lui avait déléguée et qu'elle avait acceptée.

Pendant une année entière, dit Maricou, rien ne vint troubler le bonheur des deux époux. M. de Chevalaine avait, pour ainsi dire, complètement oublié ma mère. Volontaire et changeant, désirant avec violence et se détachant avec facilité, il ne pouvait comprendre qu'une âme pût garder patiemment une pensée unique et attendre une occasion sans la précipiter.

Le bonheur de M. de Chevalaine lui semblait assuré par la charmante douceur et la distinction de sa femme, et bientôt il conçut un espoir qui flattait à la fois son cœur et son orgueil.

On sut bientôt, dans tout le pays, que l'aîné des Chevalaine espérait transmettre son nom à un héritier, car le noble gentilhomme ne doutait pas que ce ne fût un fils qui devait lui naître.

Par une assez triste ostentation, M. de Chevalaine fit une so-

lennité de cette nouvelle; et, ne pouvant en faire une annonce officielle, ce fut devant tous ses gens assemblés par ses ordres qu'il publia l'état de grossesse de madame de Chevalaine.

Ma mère avait été appelée comme les autres; ma mère parut ravie comme les autres. Elle savait ce secret avant M. de Chevalaine lui-même, et avait su cacher à tous les yeux le désespoir qu'il lui avait inspiré.

Cependant madame de Chevalaine avait appris mon existence; et, quoiqu'on ne lui eût pas dit toute la vérité, elle l'avait devinée.

C'était une femme d'un grand cœur et d'un esprit élevé. Elle tint compte à ma mère de son admirable résignation, et, avec ce tact si difficile de bien faire le bien, elle voulut que l'enfant exilé et la pauvre délaissée eussent une part de la joie qui arrivait à l'auteur de leur malheur. Elle annonça publiquement qu'elle entendait marquer ce jour par une libéralité envers tout le monde, et, lorsqu'elle eut satisfait à la cupidité des uns, à la vanité des autres, elle essaya d'arriver au cœur de ma mère.

— Vous avez un fils, lui dit-elle, je le sais, un fils que vous ne voyez que quelques moments à la dérobee; je vous aurais donné de l'argent pour le faire mieux soigner, si je n'avais su que tout ce que vous gagnez lui est donné et qu'une mère est jalouse d'être la seule protectrice de son enfant. Je ne vous offre donc aucun présent pour lui ni pour vous; mais, si vous le voulez, le fermier du château, qui est assez près d'ici, le prendra à ma recommandation, et vous pourrez le voir tous les jours.

Ma mère, à ce qu'il paraît, regarda madame de Chevalaine avec une stupéfaction inouïe, elle paraissait douter de la possibilité d'un sentiment si délicat et si généreux... si bien que madame de Chevalaine, pour donner à cette pauvre femme toute la joie qu'elle pouvait encore espérer, ajouta :

— Plus tard, nous ferons mieux, et si le ciel m'accorde un fils... je demanderai à mon mari que le vôtre vienne avec lui au château.

Cette proposition détruisit tout l'effet de la première, et ma mère répondit d'un ton respectueux, mais décidé :

— Je vous remercie, madame, mais mon fils ne sera point le valet du vôtre.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entendais, reprit madame de Chevalaine, qui crut comprendre alors qu'un profond ressentiment couvait au fond de cette âme, en apparence si calme. Mais, puisque ce que je vous ai proposé ne vous convient pas, voici une somme égale à celle que j'ai donnée à tous vos camarades.

C'était une nature de fer que celle de ma mère, car, à ce mot, à cette horrible insulte qui la rejetait si bas et qui la blessa comme si on l'eût frappée d'un fouet ignominieux, elle prit un air satisfait, tendit la main, reçut l'argent et répondit :

— Merci, madame, c'est de quoi l'habiller à neuf.. merci.

Il y eut dans cette réponse un accent si simple, si naïf, que madame de Chevalaine crut s'être trompée sur le compte de ma mère; elle lui parut de ces natures grossières qui réduisent tous les bienfaits à la quantité de l'argent donné; elle traduisit l'expression de surprise que ma mère avait montrée par un sentiment de cupidité déçue, et elle s'estima heureuse de pouvoir faire tout ce qu'elle avait rêvé pour ma mère et moi, avec un peu d'argent.

Peut-être que si madame de Chevalaine avait fait part de cette

scène à son mari, il l'eût autrement commentée : il savait mieux que personne que ma mère n'était point avide d'argent, et il eût cherché quelle pensée l'avait guidée lorsqu'elle avait refusé de faire venir son fils au château.

Mais Mme de Chevalaine ne pouvait faire une pareille confidence à son mari sans aborder un sujet pénible pour tous deux ; personne n'en fut instruit, et ma mère passa pour avoir reçu les libéralités de Mme de Chevalaine, comme les autres domestiques de la maison.

Cependant, madame la grossesse de Mme de Chevalaine avançait et rien n'était changé autour d'elle.

Ma mère, releguée dans sa cuisine, recevait les ordres de chaque jour par l'intermédiaire d'une femme de chambre, de façon qu'il est littéralement vrai que Mme de Chevalaine ne l'avait pas vue depuis trois mois, lorsqu'un médecin vint s'établir au château, dans l'attente très prochaine de la délivrance de Mme de Chevalaine.

L'accouchement fut heureux ; mais l'attente de M. de Chevalaine fut trompée jusqu'à un certain point : il lui naquit une fille. On lui donna, comme à sa mère, le nom de Marie.

— C'est elle qui est morte si malheureusement il y a trois ans, n'est-ce pas ? dit Mme Gros.

— Ah ! madame, reprit Maricou, ne m'interrompez pas ; en vous faisant ce récit, je vais de jour en jour, de circonstance en circonstance, comme si je récitais un livre que je sais par cœur ; mais s'il me fallait détacher cet événement des autres, je n'oserais plus parler... Écoutez-moi, par grâce, écoutez-moi.

La naissance de Marie fut célébrée par des fêtes, et de nouvelles libéralités : ma mère y fut comprise ; ma mère les accepta comme une servante ; rien ne pouvait avertir personne.

Enfin, au bout d'une nouvelle année, une seconde grossesse se déclara ; mais cette fois on la tint cachée, car on avait trop raillé M. de Chevalaine sur son espoir d'avoir un héritier de son nom, pour qu'il s'exposât une seconde fois à la moquerie de ses voisins.

L'événement arriva, et cette fois le bonheur de M. Chevalaine fut complet : ce fut un fils qui lui donna sa femme.

Le bonheur de M. de Chevalaine ne put se contenir ; une fête splendide fut annoncée pour le baptême du jour qui devait avoir lieu dans le château même ; tout le pays était convié.

La maison fut envahie dès la veille pour tous ceux qu'on avait appelés au festin, au bal, à tous les plaisirs que l'argent peut donner.

Le médecin était encore au château, et il couchait dans une chambre contiguë à celle de Mme de Chevalaine ; la nourrice de l'enfant couchait de même dans un cabinet de toilette qui n'était séparé de cette chambre que par une cloison vitrée ; la garde de Mme de Chevalaine passait la nuit dans cette chambre même, et cependant, le matin même du jour de la cérémonie, Mme de Chevalaine fut trouvée morte dans son lit et son fils étouffé dans son berceau.

Il y avait eu un crime commis.

XI.

Mme Gros, qui était une enfant quand ces événements étaient arrivés, les avaient entendus raconter, mais sans en garder un souvenir précis, et surtout sans en comprendre l'horrible secret. Elle tressaillit et pâlit à ces derniers mots de Maricou.

Quoi ! lui dit-elle d'une voix altérée, ce fut un crime, et celui qui l'a commis...

Ce fut un crime ! dit Maricou, mais la nourrice et la garde-malade ne purent être convaincues ; le médecin n'avait rien entendu, et la seule porte par où on eût pu pénétrer dans la chambre de Mme de Chevalaine ouvrait sur la chambre de son mari, par laquelle il eût nécessairement fallu passer.

— Mais, dit Mme Gros en hésitant, on n'accusa que la garde-malade et la nourrice ?

— Ma mère, madame, dit Maricou avec un sourire amer, demeurait à une extrémité du château ; ma mère était remontée à minuit dans ma chambre, située dans un couloir où logeaient les autres domestiques qui l'avaient vue rentrer chez elle, et en sortir comme à l'ordinaire.

— Mais quel était donc l'auteur de ce crime ?

— Écoutez-moi, madame, reprit Maricou d'un ton sombre, et vous saurez peut-être alors ce que c'est que les passions.

Vous croyez vivre à Paris... dans ce Paris si plein de bruits, et qui est si vide de réflexions.

Vous donnez les forces les plus vives de votre existence au monde, aux plaisirs, à des luttes de vanité, à des triomphes de parure, à des intrigues de coquetterie, et vous ne pouvez rien comprendre à ces tristes tragédies qui se jouent dans nos solitudes, ici où l'âme se resserre, se concentre sur une seule pensée, où rien ne la distrait, ne l'arrache à d'horribles préoccupations.

Dans votre vie dissipée, la colère, un mouvement de délire pourraient enfanter un crime pareil à celui qui fut commis dans cette fatale nuit ; mais il n'y a pas d'âme assez forte pour en garder la pensée et en assurer l'exécution durant trois années. Mille choses fussent venues l'arracher à cette funeste préoccupation : il n'en fut pas de même ici ; ce projet, enfanté le jour où ma mère accepta sa position de servante résignée, s'accomplit au jour et à l'heure où il devait s'accomplir.

— C'était donc elle ? fit Mme Gros d'une voix altérée.

— C'est mon histoire et non pas la sienne que je vous raconte... reprit Maricou, dont les idées semblaient s'égarer.

Écoutez-moi, je vous en supplie. Laissez mon récit comme je le ferai.

Ce crime fut-il l'œuvre de ma mère ? Qui le sait ?

Mais cette œuvre infernale fut couverte d'un si sombre mystère, que la justice n'y put pénétrer ; car ma mère fut mise en accusation ; toutes les probabilités morales l'accusaient ; mais aucune preuve matérielle ne put être invoquée contre elle, et elle sortit acquittée par les juges, mais condamnée par l'opinion. Comme vous pouvez bien le penser, le château lui fut fermé, et l'horreur qu'elle inspirait était si grande, que ce ne fut qu'aux luttes qu'elle put échapper à l'animadversion universelle qui la poursuivait de toutes parts.

Cet événement, cependant, ne me rendit pas ma mère. A peine fut-elle revenue parmi ceux de sa race, qu'elle me fit partir.

J'étais déjà en âge de comprendre ce qui se passait autour de moi et de peser à leur juste valeur les horribles félicitations de ceux qui l'accueillaient comme vengeur. Je partis ; et ce fut alors que ma mère m'envoya au collège des jésuites qui venaient de se constituer aux environs de L...

Par quel secret, par quelle protection, elle qui était sans fortune, parvint-elle à me faire recevoir dans cette maison ? c'est ce qui étonnait tout le monde ; et lorsque chacun se rappelait

avec quelle modération M. de Chevalaine avait témoigné contre ma mère, on se disait que c'était lui qui m'avait protégé. C'est là que j'ai reçu cette instruction inachevée qui vous a si fort étonnée.

Il semblait qu'une transaction eût eu lieu entre ma mère et M. de Chevalaine. Celui-ci avait consenti à fournir aux frais de mon éducation, à la condition, sans doute, que j'entrerais dans les ordres.

Mais j'avais encore trop de sang proscrit dans les veines pour me résoudre à cet esclavage. J'avais trop vu l'indépendance des huttes pour m'asservir à une règle si étroite; et un jour, au risque d'encourir la colère de ma mère, je m'échappai de la maison et je retournai à notre village, sans guide, sans avis, au hasard de ma liberté, comme l'oiseau retourne à son nid, emmené par une sorte d'instinct surnaturel.

Le premier cri de ma mère fut celui d'une joie cruelle; elle venait de reconnaître son sang dans cet acte de désobéissance et dans ce retour à la race maudite.

Le village m'accueillit comme un prisonnier qui avait enfin recouvré sa liberté: mais les habitudes d'ordre, de travail, de prévoyance que j'avais contractées chez les jésuites, et qui me pesaient quand elles étaient une obligation, me dominèrent assez pour que l'aspect de cette fainéantise, de cette saleté, de cette existence de misère et de honte, me révoltât malgré moi.

J'essayai d'y arracher les misérables qui pourrissaient dans cette fange.

Je devins alors l'ennemi général; mais, à mesure qu'on me haïssait, on apprenait à me craindre. Dix de ces hommes énervés par la misère avaient voulu m'attaquer, et je les avais renversés comme des enfants.

Je compris que je ne vivrais, dans ce monde, que par la terreur, et c'est alors que j'armai ma maison, et que je marchai toujours avec un fusil.

Mes journées entières se passaient à battre les landes, à chasser ou plutôt à braconner; et telle fut bientôt ma réputation d'habile tireur, que quelques jeunes gens des environs désirèrent être témoins de mon adresse, et que je fus bientôt le pourvoyeur de gibier de plusieurs riches maisons du pays. Cet état me mit en hostilité avec les gardes champêtres et la gendarmerie, de façon que partout je vivais sous une crainte; je dormais dans les bruyères, l'œil ouvert, et je comprenais que j'étais au monde mon seul appui et mon seul refuge.

Quant à ma mère, elle ne m'avait rien appris de ma naissance.

En voyant dans notre village tant d'enfants orphelins, je n'avais pas songé à demander ce qu'avait été mon père. Je le croyais un de ces malheureux qui était mort comme tant d'autres dans ce qui est ailleurs la force de l'âge et parmi nous la décrépitude, et je tâchais d'étouffer, sous une vie de fatigues excessives et de périls sans cesse renouvelés, la vague inquiétude qui me tourmentait.

Je dois vous dire que parmi les jeunes gens qui avaient désiré me connaître, et qui avaient voulu éprouver mon adresse, se trouvait M. Laurent de Chevalaine, et que plus tard, invité par lui aux parties de chasse qu'il faisait de compagnie avec ses voisins, j'avais vu sa sœur, mademoiselle Lucie de Chevalaine.

Par un de ces raisonnements qui trompent le cœur, je me pris à admirer cette femme; sa force, son intrepidité, son adresse à

tous les exercices, le mépris qu'elle faisait de la mollesse des autres femmes me faisaient dire en moi-même que telle devait être la femme d'un homme comme moi: capable de lutter aussi avec le danger, de vivre sous le ciel, d'emporter avec elle ses foyers et sa demeure; et bientôt mademoiselle de Chevalaine devint pour moi le type idéal de la beauté, de la perfection, et je l'aimai.

Pendant ce temps, une pauvre fille avec qui j'avais passé ma première enfance, et que j'avais retrouvée au village, Francine, m'aimait en secret; seule de tous les habitants des huttes, elle avait été docile à mes leçons, je lui avais enseigné les soucis de la vie, le travail; son amour lui apprit la pudeur et la coquetterie.

Car, madame, ce que vous avez vu de hideuse misère physique dans ce lieu maudit n'est rien à côté de la hideuse démoralisation de notre race. Je ne puis croire qu'il y ait vice ou crime dans ce qu'ils font, car ils n'ont pas l'idée qu'on puisse faire autrement.

Francine m'aimait, madame, sans que je m'en doutasse; malgré la distinction que je faisais entre elle et les autres, elle ne pouvait échapper au dégoût et à l'exécration que m'inspirait toute cette race abjecte à laquelle je croyais appartenir tout entier.

Ma mère ne s'y trompait point; mais ma mère contribuait à me tenir dans l'ignorance, et lorsque je lui parlais de mademoiselle de Chevalaine, elle excitait en moi des espérances que je n'osais concevoir de moi-même; et lorsque je les repoussais avec terreur, elle me disait toujours:

— Dans quelque temps je te dirai un secret qui te montrera que tu peux aimer aussi haut que tu le voudras.

Ces paroles, plusieurs fois répétées, avaient fait travailler mon imagination; mais j'avais beau me torturer en suppositions de toute espèce, je n'arrivais à rien qui pût me satisfaire. Je savais vaguement que ma mère avait vécu hors de notre village, et qu'elle y était revenue proscrite; mais j'ignorais tout le reste.

Quant à ceux du dehors qui eussent pu m'instruire, ils gardaient sans doute mon secret par crainte que je ne voulusse en profiter. Enfin, je me croyais encore le fils d'un des bohèmes des huttes, lorsqu'arriva l'événement suivant:

Un soir, par un beau clair de lune, je revenais chez moi après avoir été vendre quelque gibier dans un château assez éloigné, lorsque je vis venir par une route presque impraticable deux personnes à cheval et qui s'avançaient avec une extrême circonspection. Je jugeai qu'elles s'étaient égarées, et je les attendis à l'endroit où leur chemin devait couper celui que je suivais.

Caché par une touffe de genêts, je reconnus que c'était un homme et une femme, et à la tendresse inquiète avec laquelle cet homme parlait, je vis que c'était un père et sa fille. Ils ne m'aperçurent que lorsqu'ils furent près de moi. La frayeur de la jeune fille fut si grande, qu'elle poussa un cri, et son père saisit un pistolet, et, dans son effroi, il tira sans savoir quelles pouvaient être mes intentions.

Du reste, madame, ceci n'a rien d'extraordinaire; une rencontre pareille, à cette heure et à cet endroit, devait alarmer un homme qui savait mieux que personne la mauvaise réputation des habitants de la lande.

Cependant je ne pus résister à un premier mouvement de colère, je mis cet homme en joue, qui s'écria aussitôt:

— Sauve-toi, Marie, sauve-toi !

Ce cri d'un père qui oubliait son danger pour ne songer qu'au salut de sa fille, me rappela à moi-même, et je dis à cet homme :

— Ne serais-je pas en droit de vous étendre à mes pieds, pour m'avoir voulu tuer ?

— Que faites-vous ici, et à cette heure ? me dit le cavalier en se plaçant entre moi et sa fille.

— Je pourrais vous faire la même question.

— Et si je ne trouvais pas bon d'y répondre ? me dit-il en m'observant.

— En ce cas, vous trouveriez bon que je ne répondisse pas à la vôtre ?

— Eh bien, passez votre chemin.

— C'est ce que vous auriez pu faire vous-même au lieu de tirer sur moi.

L'étranger allait répliquer, lorsqu'une voix d'une douceur angélique dit avec un léger effroi :

— Pardon, monsieur, nous sommes égarés depuis une heure, et mon père, emporté par ses craintes pour moi, a commis une imprudence qu'il regrette, j'en suis sûre, mais dont vous ne devez pas vous étonner, puisque vous-même ne traversez cette horrible lande que les armes à la main.

Je ne puis vous dire ce que le son de cette voix si douce et si émue m'inspira de pitié pour cette femme qui avait dû avoir peur, et de honte pour moi qui l'avais épouvantée.

— Si vous pouviez, lui dis-je, en croire la parole d'un homme qui vous est inconnu, je vous dirais qu'en vous voyant je me suis douté de ce qui vous arrive ; que j'ai pensé que je pourrais vous aider à retrouver votre chemin, et que j'étais prêt à vous offrir mes services lorsque l'injuste agression de votre père m'a forcé à me défendre.

— Je vous fais mes excuses, mon ami, me dit M. de Chevalaine, mais vous vous étonnerez moins de ma frayeur lorsque vous saurez que nous avons été avertis, à un quart de lieue d'ici, par un homme qui allait le jour parmi les genêts, que ce mauvais garnement de Maricou bat la lande.

Mon nom accolé à cette épithète, qu'on me jetait comme une chose notoire et hors de discussion, me fit tressaillir.

— Ah ! dis je à cet homme, Maricou vous a-t-il donc fait du mal ?

— Eh ! n'est-ce pas, me répondit la jeune fille avec un accent d'horreur, n'est-ce pas le fils de Marianne l'empoisonneuse ?

— Qui dit cela ? m'écriai-je, avec une épouvante inouïe.

— Excusez-la, dit tout à coup M. de Chevalaine, elle répète es propos que des méchants tiennent sur cette malheureuse femme.

— Mon père, n'est-ce pas elle qui a tué ma mère et son fils ?

A la première accusation, j'avais poussé un cri d'indignation et d'épouvante auquel avait succédé un anéantissement provenant de je ne sais quelle conviction foudroyante qui sembla me crier aux oreilles : C'est la vérité.

Je ne puis non plus vous dire comme il se fit que sur l'heure, sans me rendre compte du but de cette démarche, je proposai à cet étranger et à sa fille de les remettre dans leur chemin. Je leur demandai où ils se rendaient, et quand le père m'eut nommé le château de Chevalaine, ce nom me frappa comme une révélation, quoique je le connusse parfaitement.

Toutefois, je n'avais jamais mis les pieds au château, attendu que le braconnage auquel je me livrais, s'exerçant particulièrement sur les terres de M. de Chevalaine, je ne me souciais nullement d'avoir aucun rapport avec lui.

Mais à ce moment, je me rappelai certain chuchotement de M. Laurent et mademoiselle Lucie à mon sujet, et dans lequel ils avaient parlé de leur oncle. Ce qui m'avait déterminé à offrir mes services à M. de Chevalaine me décida à les suivre jusque dans le château.

Ce n'était pas, à vrai dire, un sentiment déterminé, c'était un vague instinct qui me disait que je marchais vers un point important de mon existence ; mille souvenirs épars contribuèrent sans doute à créer ce sentiment en moi. Quelque discrétion que ma mère eût mise à ne me rien révéler de sa vie passée, bien des mots m'avaient appris qu'elle n'avait pas toujours vécu aux huttes, et que ce château de Chevalaine avait compté pour beaucoup dans son existence ; mais rien ne se dessinait dans ma pensée avec assez de netteté pour que je pusse dire qu'une pensée particulière me guidait.

Enfin nous arrivâmes à la porte du château, où tout le monde était en éveil.

XII.

— Vous ne retournerez pas ce soir à votre demeure, me dit M. de Chevalaine ; entrez, on vous fera servir à souper, et, d'abord, voici pour votre peine.

Il me présenta une pièce de cent sous que je refusai silencieusement en le regardant attentivement, ainsi que sa fille. Pendant qu'il me parlait, les domestiques avaient apporté des flambeaux et le questionnaient sur la cause de son retard.

— Ma foi, répondit-il, sans ce brave garçon, qui ne veut pas que je le paye de ses peines, nous courions risque, avec ma pauvre Marie, de passer la nuit dans la lande.

Le palefrenier qui emmenait les chevaux fit alors attention à moi, et il s'écria :

— Ah ! c'est ce gueux de Maricou !

A ce nom, Marie poussa un cri d'effroi, et M. de Chevalaine demeura stupefait.

— Oui, monsieur, je suis Maricou que vous avez failli tuer, dont votre fille a traité la mère d'empoisonneuse, et qui vous a cependant servi de guide sans colère ni ressentiment.

— Mon père !... mon père ! s'écria Marie, cet homme a de méchants projets ; faites-le chasser d'ici !...

Je regardai Marie ; il y avait sur ses traits une si profonde terreur, que je dus attribuer à ce sentiment la dureté de ses paroles.

En tout autre lieu, de toute autre personne, elles m'eussent évaspère ; de cette voix si douce, de cette jeune fille si frêle et si belle, elles m'anéantirent. Je courbai la tête pour cacher les larmes qui me venaient aux yeux, et je dis à M. de Chevalaine :

— Adieu, monsieur, je n'ai besoin ni de repos ni d'argent pour un service rendu ; et vous, mademoiselle, ne soyez pas si dare pour ceux que vous ne connaissez pas.

— Vous ne partirez pas ainsi, me dit M. de Chevalaine, d'un ton presque effaré, nous devons avoir une explication ensemble, je la prévoyais depuis longtemps. Puisque l'occasion s'en présente, qu'elle soit due au hasard ou que vous l'ayez fait naître, il faut en finir. Suivez-moi, monsieur, je vous l'ordonne, j'en ai le droit.

Depuis que je sais la vérité, je me suis expliqué l'accent particulier de ce commandement. Ce n'était pas celui d'un maître à un valet, d'un homme si haut placé à un misérable comme moi.

J'obéis à l'ordre de M. de Chevalaine, et je le suivis.

A peine fûmes-nous arrivés dans une vaste chambre toute tendue de vieilles tapisseries, qu'il en ferma soigneusement toutes les portes et qu'il me dit, comme un homme que son émotion emporte :

— J'ai fait pour vous ce que je pouvais, j'ai voulu vous faire une fortune en vous faisant entrer dans les ordres, vous avez fui. Mon indulgence vous a suivi dans une vie de paresse et de désordres que vous menez, car j'ai fait supprimer toutes les plaintes que mes gardes ont pu porter contre vous pour vos nombreux délits de braconnage ; l'impunité vous engage-t-elle à me braver davantage ? Songez que l'on ne m'épouvante pas aisément, que ce que j'aurais pu accorder à une bonne conduite, je ne le donnerai jamais à d'insolentes réclamations. Mais enfin, vous êtes pauvre, la misère conduit quelquefois au crime, je veux bien vous aider à sortir de la mauvaise voie ; que vous faut-il ? que demandez-vous ?... Mais n'oubliez pas que je ne vous accorderai rien qu'à la condition expresse que vous quitterez le pays.

Ce flux de paroles, de menaces, de reproches, cette espèce de reconnaissance implicite d'un droit que j'ignorais et qu'on me contestait, tout cela me confondit, et je cherchais ma réponse, quand M. de Chevalaine prenant une bougie s'approcha de moi, écarta vivement mes cheveux, et me regardant en face, s'écria :

— C'est effrayant !

Ce mouvement, ce geste, ces mots, me confondirent encore plus ; et jugez quelle dut être ma surprise lorsque le regard que M. de Chevalaine attachait sur moi s'adoucit peu à peu et finit par prendre l'expression d'une pitié douloureuse.

Quelques larmes vinrent à ses yeux, et il me dit d'une voix sombre :

— Tu n'as donc pas l'âme infernale de ta mère, que tu ne m'as pas tué ma fille ?

Ceci me rappela à moi, et je répondis alors :

— Votre fille a accusé ma mère, monsieur, elle l'a appelée empoisonneuse ; c'est une calomnie et une injure...

— Une calomnie et une injure ! s'écria M. de Chevalaine avec fureur, mais tu dois savoir, toi pour qui ce crime a été commis, que c'est elle qui a empoisonné ma femme et tué mon fils !

— Ma mère ! m'écriai-je... c'est impossible... ce n'est pas vrai.

Il y avait un tel accent de conviction dans mes paroles, que M. de Chevalaine me regarda encore attentivement.

— Tu ne sais donc rien ? me dit-il.

— Rien de pareil à ce que vous me dites.

— Tu ne sais pas même qu'elle a été accusée et traduite devant le jury pour ce double crime ?

— Jamais on n'a osé me le dire. Mais elle est libre ?

— Oui, elle a été acquittée.

— Elle est donc innocente, monsieur, et vous l'avez calomniée...

— Oh ! murmura-t-il en posant son front dans ses mains, c'est donc toujours le même cœur de fer, capable de garder le secret de sa pensée jusqu'à la tombe.

Puis il se mit à réfléchir longtemps, pendant que de mon côté je cherchais le mot de cette singulière énigme.

La seule pensée qui s'offrit à moi, c'est qu'il y avait un crime réel entre ma mère et M. de Chevalaine, et qu'ils étaient complices. Dans cette confusion d'idées, je m'oubliais entièrement, lorsque M. de Chevalaine me dit d'une voix assez émue :

— Puisqu'elle ne t'a pas dit la vérité, c'est que tu es digne de ne pas l'entendre... Eh bien ! réponds-moi avec franchise, Pierre, que t'a-t-elle dit de moi ?

— De vous ? jamais elle ne m'en a parlé.

— Jamais elle ne t'a parlé de moi !... me dit-il avec une surprise indicible.

— Jamais votre nom n'a été prononcé entre nous, et c'est vous qui m'apprenez que je vous dois l'éducation que j'ai reçue et la protection qui laisse mes braconnages impunis.

Il semblait que M. de Chevalaine ne pût croire à ce que je lui disais, et il reprit :

— Mais d'autres ne t'ont rien dit... rien appris ?

— Je vis seul, lui répondis-je, méprisant ceux de ma race, perdus dans la fainéantise et la fange, méprisé de ceux qui n'en sont pas, ne permettant à personne de pénétrer dans mon cœur, et fort peu curieux de pénétrer dans celui des autres.

— C'est impossible, reprit à son tour M. de Chevalaine ; tu joues une comédie dont je ne comprends pas le but. Pourquoi donc ce calme quand j'ai tiré sur toi ? pourquoi, lorsqu'en pardonnant même à la frayeur que j'ai pu éprouver pour ma fille ce mouvement imprudent, pourquoi, dis-je, as-tu fait ce que nul autre homme n'eût fait à ta place ? pourquoi m'as-tu guidé avec tant de soin ? pourquoi, si tu ne savais rien, repousser l'argent que je t'offrais et l'hospitalité de cette nuit ?

— Monsieur de Chevalaine, lui répondis-je, de bien vagues indices m'avaient quelquefois averti que vous étiez pour quelque chose dans le malheur de ma mère. Souvent on a prononcé votre nom en me regardant ; mais je ne faisais nulle attention à tout cela, lorsque l'accusation de votre fille contre ma mère m'a frappé d'un horrible soupçon. Vos paroles ne font que confirmer en moi cette pensée. Maintenant, moi, je vous demande la vérité, car il faut que je la sache.

M. de Chevalaine secoua la tête et se tut.

— N'oubliez pas, lui dis-je, que ma mère me la dira dès que je la lui demanderai ; et que cette révélation qu'elle m'annonce comme si importante, et qu'elle a fixée à un âge que j'atteindrai avant un mois, je puis la hâter en lui racontant ce qui m'est arrivé ce soir.

— Ah ! me dit M. de Chevalaine, elle t'a promis la révélation d'un secret important ; et dans quels termes te l'a-t-elle annoncé ?

— Comme un secret qui pouvait changer ma vie, et j'ai besoin qu'elle change. Voyez si vous préférez que ce soit d'elle ou de vous que j'apprenne ce mystère.

— Qu'elle te le dise, misérable, s'écria-t-il avec violence, qu'elle te le dise si elle veut ; quant à moi, je ne pourrais pas... je ne voudrais pas faire cet aveu. Il marchait à grands pas en parlant ainsi, de l'air d'un homme dont la raison est prête à lui échapper ; il s'arrêta tout d'un coup devant l'alcôve où était son lit, et me la désignant du doigt :

— Mais quand elle te racontera le jour où ma femme et mon fils ont été trouvés morts, qu'elle ne te dise pas que ce n'est pas elle qui a commis le crime ; car voilà la porte secrète par où elle a pénétré de sa chambre dans la mienne ; voilà le lit qu'elle

a partagé avec moi, et où elle m'a laissé endormi, pendant qu'elle assassinait la mère et l'enfant... Tu lui diras que tu l'as vue et qu'elle est une infâme... Et s'il y a un peu de mon sang dans tes veines... si elle ne t'a pas transmis le crime comme un héritage, tu la maudiras ! et tu la laisseras à sa misère et à ses remords.

— Ainsi donc, s'écria tout à coup madame Cros, M. de Chevalaine avait continué, depuis son mariage, ses relations avec votre mère ?

— Je vous raconte des événements, madame, dit sourdement Maricou, et non pas des passions. M. de Chevalaine ne pensait plus depuis longtemps à ma mère... mais elle pensait sans cesse à sa vengeance !... Elle sut le rencontrer en secret, elle sut ranimer en lui un amour que sa beauté merveilleuse justifiait, et lorsque le crime fut commis, il y avait déjà un mois que cette porte, condamnée depuis deux ans, était ouverte de nouveau aux rendez-vous nocturnes des deux coupables. Vous comprenez pourquoi on ne la découvrit pas, et pourquoi elle resta cachée ; vous comprenez aussi pourquoi ma mère ne put être convaincue.

— C'est affreux ! s'écria madame Cros.

— Le récit que je vous fais vous épouvante, madame, jugez donc de quels sentiments violents et contraires je dus être saisi en apprenant coup sur coup et le crime et le secret de ma naissance.

Devant celui qui venait de s'avouer mon père dans l'incohérence de ses paroles, je restais immobile, stupide, anéanti ; je ne me croyais pas le jouet d'un rêve, car je ne me sentais pas vivre, je n'avais plus la conscience de mon être, et cet état d'affaïssement dura si longtemps, que M. de Chevalaine eut le temps de se calmer et de s'épouvanter de l'imbécillité de mes regards fixés sur lui ; il me secoua rudement et me dit :

— Eh bien, Pierre, es-tu fou ?

Mon malheureux père me l'a raconté bien des fois depuis... Alors moi, Maricou, le terrible Maricou, qu'on redoutait à dix lieues à la ronde, je me mis à joindre les mains et à pleurer comme un enfant, en criant :

— Laissez-moi m'en aller... je veux m'en aller !

Larmes, prières, menaces, rien ne put m'arracher à cette idée de fuir la maison qui m'épouvantait. A tout ce que me disait M. de Chevalaine, je ne répondais que par ces mots :

— Je veux m'en aller.

Enfin, désespérant de me ramener à la raison, mon père me conduisit, par un escalier dérobé, jusqu'à son parc.

Une fois à l'air libre, je m'échappai comme un insensé... les chiens de garde me poursuivirent et m'eussent déchiré si une force inconnue ne m'avait fait franchir plus rapidement les allées, les halliers et jusqu'aux murs. Puis je courus tant que la force du corps put supporter l'égarément furieux de mon âme.

Enfin, tombé haletant sur la terre, j'essayai de me rouler pour fuir encore, je me tordis de tous mes membres pour me trainer à quelques pas, jusqu'à ce que, tout à fait vaincu par la lutte, je sentis s'éteindre en moi toute force, et je restai évanoui sur le sol.

Ce fut pour moi un bonheur, puisque je ne pus mourir en ce moment, de rester ainsi privé de tout sentiment. Dans la frénésie qui me dominait, si j'avais retrouvé le chemin des huttes,

si j'étais arrivé jusqu'en présence de ma mère, je ne puis dire jusqu'où mon désespoir m'eût poussé. Je ne repris connaissance que lorsque le jour était déjà très-avancé. J'étais au milieu des ajoncs, aux aiguilles desquels je m'étais déchiré le visage et les mains.

Jamais aucune lutte, aucune marche, aucun travail, et j'avais en ce genre fait des choses qui eussent accablé les hommes les plus vigoureux, jamais efforts d'aucune espèce ne m'avaient laissé aussi brisé, aussi faible que cette révélation de la vérité. Quoique triste, dans ma pensée j'avais souvent ri de cette prétention à la fatigue que les riches disent éprouver quand le chagrin les domine. Cette fois, je devinai ce qu'est la force de l'âme comparée à celle du corps, et combien celui-ci est faible pour supporter les atteintes qui frappent au cœur.

J'étais incapable de me traîner, et je restai plus de deux heures à la même place sans pouvoir me lever pour reconnaître l'endroit où j'étais.

Durant ces deux heures, madame, je repassai, parole à parole, tout ce qui m'était arrivé la veille ; je classai dans ma tête tout ce qui était jusque-là demeuré sans ordre et sans connexité dans mes souvenirs, et lorsque, tout près de maudire ma mère, je me demandai ce qui avait pu la pousser à cet horrible crime ; je me rappelai ce mot de M. de Chevalaine : — Toi ! pour qui elle l'a fait !

Ce fut une nouvelle douleur, madame, et la plus cruelle de toutes peut-être. Cette pensée d'un assassinat commis pour moi me degrada à mes propres yeux. Il me sembla que pour en avoir été le prétexte, j'en pouvais être considéré comme le complice, et, dès ce moment, une seule pensée me domina, c'est que je ne pouvais me laver qu'à la condition de n'en jamais profiter.

Cependant le jour avançait, et je ne me sentais pas la force de m'arracher de la place où j'étais tombé. Je croyais mourir et je n'en éprouvais ni crainte ni regret, lorsque j'entendis les ajoncs s'agiter vivement autour de moi, et presque aussitôt un chien de haute taille se posa en arrêt devant moi en grondant avec fureur.

A l'instant même, une voix d'homme se fit entendre et cria :

— Arrêtez, mademoiselle Marie : c'est quelque mauvaise bête que le chien a rencontrée, un renard, sans doute. Je vais tirer un coup au devant du chien, ça la fera partir, si ça ne l'attrape pas.

— Non... non, s'écria tout à coup Marie ; voyez ce lambeau de linge ensanglanté, il y a là peut-être un malheureux blessé.

— Vous avez peut-être raison, cria le garde ; ce gueux de Maricou était ici hier, il y a du malheur partout où il passe.

En parlant ainsi, cet homme arriva jusqu'à moi, suivi de Marie qui tremblait de tout son corps.

J'étais sur mon séant : j'avais entendu tout ce qui avait été dit, et lorsque le garde avait parlé de tirer, j'avais mis ma tête dans mes mains, résigné à me laisser tuer, et lorsqu'on s'était approché de moi, je n'avais pas changé de position, de façon que ni le garde ni mademoiselle Marie ne purent me reconnaître quand ils m'aperçurent.

— C'est ça, dit le garde, vous aviez raison, c'est un pauvre diable que cette canaille de scélérat que votre père protège aura pillé et assommé.

— Mon ami, dit mademoiselle de Chevalaine en me touchant

légèrement l'épaule, qu'avez-vous et qui vous a mis dans cet état ?

Je vous ai déjà dit le charme de cette voix angélique qui n'avait pu m'irriter même lorsqu'elle m'avait accusé et insulté ; sa douceur me tordit le cœur quand elle me parla avec cet accent de pitié, quand je me dis que c'était la voix d'une sœur pour qui j'étais le dernier des misérables. J'écartai tristement mes mains de mon visage et je regardai Marie en face. Elle poussa un cri horrible en m'apercevant, et le garde abaissa son fusil.

— Ah ! ah ! dit celui-ci d'un air de triomphe, tu as donc trouvé plus fort que toi, mauvais drôle ! C'est dommage que celui qui a si bien commencé la besogne ne l'ait pas achevée. C'eût été un bon débarras pour le pays, et personne n'eût songé à lui en demander compte.

Depuis longtemps je m'estimais au-dessus du mépris de tous ces lâches qui se fussent mis à genoux devant moi s'ils m'avaient rencontré seul. Leurs injures, quand ils se croyaient en sûreté, me donnaient une juste mesure de la terreur que je leur inspirais. Mais, cette fois, l'insulte de cet homme, l'atrocité de son vœu me réjouirent le cœur.

J'étais fier d'être frappé quand j'étais si faible et si abattu ; il me semblait que je venais de conquérir une excuse à toute mes vengeances, en me voyant si basement accusé pour avoir si cruellement souffert.

Cela me donnera la force de me relever, et je m'aperçus que j'étais à une petite distance du château de Chevalaine que j'avais cru fuir.

— Hier, dis-je à Marie, je vous ai trouvée égarée dans la lande. Sans me connaître, vous m'avez appelé un misérable ; je ne vous ai rien dit, et vous êtes rentrée sans accident ni crainte dans votre demeure, d'où vous avez demandé qu'on me chassât. Voilà comment j'en suis sorti, moi, le misérable, l'assassin, l'infâme...

Marie me regardait les larmes aux yeux.

— Mademoiselle, s'écria le garde en me saisissant au collet, avez-vous vu votre père ce matin ?

— Je le quitte à l'instant même, répondit Marie.

— Et il ne lui est rien arrivé ? car il a eu l'imprudence de faire entrer ce gueux-là chez lui.

— Laissez cet homme, reprit Marie ; mon père n'a rien à lui reprocher, je le sais ; car, lorsque je me suis informée de ce qui s'était passé, il ne s'est point plaint de lui.

— Comme il lui plaira, dit le garde avec humeur ; mais, tenez, ça finira mal, si on n'en débarrasse pas le pays.

C'est à peine si j'écoutais le garde, tant j'étais fasciné par le regard que Marie attachait sur moi.

Ah ! madame, que j'enviais à ce moment la place du chien qui s'était couché à ses pieds, entre elle et moi, comme pour la défendre ; que, si elle l'eût permis, je lui aurais dit :

— Sœur, je serai votre chien qui veillera sur vous, qui viendra quand vous l'appellerez, et qui suivra votre trace quand vous l'aurez oublié.

La faiblesse qui m'avait anéanti la veille s'empara encore de mon cœur ; je me mis à pleurer. Marie continuait à me regarder, et me dit de sa voix d'ange :

— Vous n'êtes donc pas méchant, vous ?

Ce mot m'onda d'une joie si vive que je m'avançai vers

Marie pour tomber à ses pieds et lui baiser les mains ; mais le chien se dressa entre nous, le garde me repoussa rudement.

— Ne touche pas à mademoiselle, canaille ! me dit-il, pâle de colère, ne la touche pas, fils d'empoisonneuse !

On ne passe pas plus rapidement d'une joie et d'une espérance ineffables à une horrible douleur. Je sentis ma raison prête encore à me quitter ; mais j'éprouvai en même temps je ne sais quelle froide volonté de vivre qui me soutint. Je ramassai mon fusil, et saluant mademoiselle Marie, je lui dis en la quittant :

— Marie, dites à votre père où vous m'avez trouvé et comment vous m'avez trouvé.

Je m'éloignai, tandis que le garde m'accablait des noms les plus insultants. Je les entendais et j'en étais heureux.

— Oh ! me disais-je, quand elle saura qui je suis, quand elle saura que jamais je n'ai fait de mal à personne, elle me plaindra peut-être un peu pour m'avoir laissé si cruellement maltraiter.

XIII.

Ce ne fut que lorsque je me crus hors de leur vue que je m'arrêtai, car la force me manquait. Il fallait prendre un parti ; il fallait aller quelque part, et je n'avais qu'un asile : c'était la maison de ma mère.

Jusqu'à ce jour, madame, j'attribuais à la différence de mes idées la froideur que j'éprouvais pour elle.

Ambitieuse pour moi, elle l'était d'une façon qui me répugnait. Elle me voulait riche, et me disait toujours de traiter en ennemis ceux à qui j'avais affaire. Elle m'avait promis un bel avenir quand elle m'aurait révélé le secret de ma vie ; mais cet avenir, il me fallait, disait-elle, du courage pour le réaliser. Son courage consistait à savoir menacer de honte qui me résisterait, et c'était la ce qui m'avait rendu si peu soucieux de connaître ce secret. Maintenant que je le savais, tout s'expliquait pour moi, si ce n'est que je ne l'eusse pas appris plus tôt. Ce ne fut que lorsqu'un nouveau malheur vint me frapper que j'appris la raison pour laquelle ce terrible secret avait été si bien gardé.

Cependant, comme je vous l'ai dit, il me fallait aller quelque part, et cette maison qui m'était déjà odieuse quand je ne savais rien, il fallait y retourner maintenant que j'étais instruit du crime qui l'habitait.

J'en savais trop et pas assez de la vie pour prendre le parti qui seul eût pu me sauver. En effet, l'idée me vint de m'éloigner à jamais de ce pays. Mais ailleurs on me demanderait compte de mon nom, de mon état, et je n'avais rien à répondre ; cela m'épouvantait.

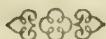
Avec plus de science de la société, j'aurais appris que l'on peut se passer de tout cela. Mais à vrai dire, madame, un sentiment singulier dominait toutes mes craintes et mes appréhensions.

Cette fatale histoire qui était la mienne, je l'avais apprise par quelques mots qui m'en avaient assez dit pour m'accabler, mais qui m'avaient laissé dans l'ignorance de tout ce qui pouvait m'éclairer. Cet abîme où je devais périr, je voulais y pénétrer, en sonder les cavités les plus sombres, en parcourir les plus ténébreux sentiers, je voulais enfin tout apprendre, tout savoir, tout juger.

FREDÉRIC SOULIÉ.

(A terminer.)

ABD-EL-KADER.



Abd-el-Kader est âgé de 40 ans. Il est né, selon la tradition arabe, le 25^e jour de la lune de Muharem, de l'an de l'hégire 1222, correspondant à l'année 1807 de l'ère chrétienne, au petit village de Guetna, situé près de la ville de Mascara, et dépendant du territoire des Hachems, dans la province d'Oran. Sa famille était une des plus anciennes du pays; on fait remonter son origine aux célèbres califes Fatmides. De là le titre de schériff que portèrent ses ancêtres. Son père, Sidi-Mahiddin, était un marabout très-vénéré dans la province.

Guetna, où naquit Abd-el-Kader, est une espèce de séminaire (*oufey*) où étaient instruits les jeunes gens qui se destinaient à la profession de *talib* ou instituteurs. L'instruction qu'on recevait dans ces espèces d'universités était plus étendue qu'on ne le suppose généralement; elle comprenait l'histoire, la théologie, les mathématiques et la jurisprudence. Les jeunes gens y passaient trois, cinq et même sept ans, suivant le degré d'instruction qu'ils voulaient acquérir.

C'est là qu'Abd-el-Kader passa ses premières années. Fort jeune encore, il avait appris par cœur tout le Coran, et n'était embarrassé par aucun des nombreux commentaires dont il est l'objet chez les Orientaux. Il connaissait les traits principaux de l'histoire, notamment les grands événements accomplis par les peuples de l'Europe sur le sol de l'Orient. Il montrait surtout une grande aptitude pour les mathématiques. A seize ans, il fit avec son père et son frère aîné le pèlerinage de la Mecque, ainsi que sont tenus de le faire, une fois dans leur vie au moins, les pieux musulmans, pour avoir le droit d'ajouter à leur nom le titre d'*El Hadj*. C'est à cette époque que les Arabes font remonter l'origine de sa haute destinée.

On raconte à ce sujet qu'un vieux *faqir*, espèce d'anachorète, vivant d'aumône et consacrant sa vie à la prière, ayant rencontré auprès du temple où reposent les restes sacrés de Mahomet le marabout Mahiddin se promenant avec son fils aîné, l'aborda en lui disant : « *Voici trois pommes : Celle-ci est pour toi, celle-la pour ton fils aîné, et la troisième pour l'émir. — Et quel émir ?* » demanda Mahiddin. — *C'est celui que tu as laissé au caravansérail.* »

Et comme le marabout témoignait son étonnement, le vieillard ajouta : « Apprends, ô Mahiddin, que le temps approche où les enfants d'Issa (les chrétiens) envahiront la terre d'Afrique et fouleront aux pieds l'étendard du prophète et les saintes lois du Coran. C'est le vieil Hussein-Pacha (le dey d'Alger), qui, livré aux anges noirs Moukir et Quarkir, attirera leurs vaisseaux sur nos rivages. Les impies et les méchants suivront leurs bannières; les faibles chanceleront dans leur foi et dans leur courage; les forts persévéreront, mais leur courage et leur foi seront impuissants jusqu'au jour où paraîtra un homme qui, armé du glaive du prophète et des foudres de sa parole divine, doublera le courage des forts, raffermira ceux des faibles, châtiara les impies et les méchants et exterminera la race maudite des enfants d'Issa. Les anges de la victoire balayeront la poussière de son chemin et le couvriront de leurs ailes. Cet élu de Dieu et du prophète, c'est ton fils Abd-el-Kader. »

Lorsqu'en 1852 les délégués envoyés par la province de Mascara vinrent prier Mahiddin de se mettre à la tête de la ligue qui se formait contre la France, au nom de la religion et de l'indépendance nationales, le vieux marabout déclina cet honneur et demanda à être remplacé par son troisième fils, Abd-el-Kader, alors âgé de vingt-deux ans. Mais pour décider les Arabes à

prendre un chef si jeune, Sidi-Mahiddin, homme habile et rusé, pensant qu'il n'y avait d'autre moyen que de frapper l'imagination des délégués par un récit merveilleux, inventa sans doute ce conte étrange, passe aujourd'hui dans les croyances de ce peuple comme un des préceptes de sa foi. Quoi qu'il en soit, le moyen eut un plein succès; Abd-el-Kader fut reconnu pour l'élu de Dieu et du saint prophète, et proclamé chef de la ligue arabe de la province d'Oran.

Abd-el-Kader, nous l'avons dit, était alors un jeune homme de vingt-deux ans, à la physionomie grave et réfléchie, mais douce, spirituelle et distinguée; de beaux yeux bleus, surmontés de sourcils noirs et bien arqués; un nez aquilin, une bouche moyenne; une barbe noire taillée en pointe donne à l'ensemble de sa figure une grande similitude, à la couleur de la barbe près, avec le portrait traditionnel du Christ. Ajoutons que ses mains sont belles, ses manières affectueuses et pleines de dignité; sa voix est douce et persuasive; il porte entre les deux sourcils un léger tatouage, signe distinctif de sa tribu.

Le costume d'Abd-el-Kader était alors ce qu'il est aujourd'hui, d'une extrême simplicité; il n'a jamais déployé de luxe que pour ses armes et ses chevaux. Ses vêtements se composent d'un pantalon serré autour du corps par une ceinture; d'un haïck attaché autour de la tête avec une corde de poil de chameau, d'un burnous bleu ou blanc, recouvert d'un autre burnous de couleur brune. Un chapelet à gros grains est passé autour de son cou; il ne porte jamais d'armes que les jours de combat. Il a eu pendant quelque temps un burnous dont les glands étaient en or; mais il les coupa dans la circonstance suivante: Mustapha-ben-Thamy, un de ses beaux frères, qui avait été élevé à Guetna avec lui, et qu'il venait de nommer kaïd (gouverneur) d'une puissante tribu, affichait dans cette position un faste qui faisait murmurer; il le manda auprès de lui, et lui ayant reproché sa conduite, il lui dit : « Prenez exemple sur moi qui suis plus riche et plus puissant que vous; voyez cependant comme je suis vêtu: je ne veux pas même conserver les misérables glands d'or que vous voyez à mon burnous, » et aussitôt il les coupa. Depuis cette époque, il n'a plus porté sur lui le moindre fil d'or.

Ajoutons, pour terminer cette esquisse, que la manière de vivre d'Abd-el-Kader est toute patriarcale. Au temps même de sa grande fortune, il n'a jamais eu qu'une seule femme legitime et une seule esclave. Sa sobriété est extrême: jamais il n'a approché ses lèvres d'une coupe pleine de vin et mange plus d'un mets à ses repas.

C'est en 1852 qu'a commencé sa carrière politique et militaire. Les Français occupaient alors la ville d'Oran. A peine reconnu pour chef de la nationalité arabe, il s'élança sur son cheval de bataille et conduisit ses partisans vers la capitale de la province, dont il forma le siège. Jeune, ardent, enthousiaste et confiant dans sa destinée, comme le sont à leur début tous les hommes prédestinés, il affrontait les perils avec une témérité inouïe. Pour habituer les Arabes à ne plus reculer au bruit du canon, il lançait son cheval au milieu des boulets qui ricochaient, et les saluait en souriant. Habile de reste à tous les exercices du corps, auxquels il avait été accoutumé de bonne heure, nul mieux que lui dans la tribu des Hachems ne savait manier un yatagan, nul ne montait mieux à cheval, et ne maintenait mieux un coursier indompté, nul ne savait mieux que lui fixer une balle à un point désigné d'avance. A la chasse du lion et du sanglier personne ne montrait autant d'audace et de sang-froid que lui.

La fortune d'Abd-el-Kader fut rapide : quelques heureux engagements grossirent le nombre de ses partisans et doublèrent son audace ; il multiplia ses entreprises dans la province d'Oran. Après la journée de la Macta, on apprit en France qu'il s'était élevé en Afrique un de ces hommes qui apparaissent dans les grandes luttes nationales, et qui résument en eux le courage, la force et les espérances de tout un peuple. La guerre, qui jusque-là s'était bornée en Afrique à des soulèvements partiels, prit dès ce moment un caractère général et sérieux. C'est alors que fut résolue l'expédition de Mascara, à laquelle le duc d'Orléans voulut prendre part. Il était dans la destinée des princes de la fa-



mille royale de briser la fortune de ce dangereux adversaire de la colonisation française en Algérie.

Vaincu aux combats du Sig et de l'Halbra, où le prince royal fit des prodiges de valeur, Abd-el-Kader vit nos soldats s'emparer de sa capitale et détruire les établissements qu'il avait fondés en peu de temps. Vaincu à Aïn-Taguin par le duc d'Aumale, il perdit sa smala ; enfin, vaincu à Sidi-Brahim, il vint de remettre à ce jeune prince son épée de bataille et d'abdiquer son autorité. Après la bataille du Sig, il s'était retiré avec les débris de ses troupes sur les montagnes qui bordent l'Halbra. De là, il aperçut pendant la nuit qui suivit le départ des Français la sombre lueur de l'incendie qui dévorait Mascara. Son désespoir fut au comble. Il resta longtemps seul et pensif, contemplant les flammes qui, grandissant sans cesse, embrassèrent toute l'en-

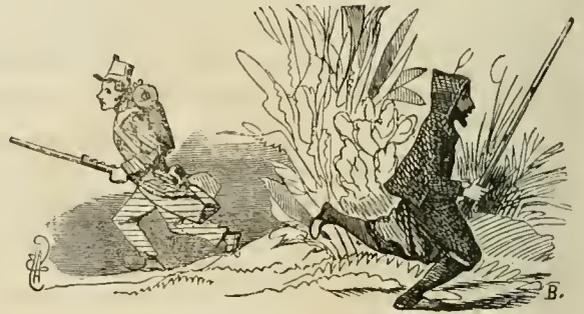


ceinte de sa capitale. Mais se relevant enfin, plein de confiance en sa destinée, et étendant la main dans la direction d'Alger, il s'écria, dit-on : « Dieu est grand ! que sa volonté s'accomplisse. » Un jour je régnerai sur la cité de Hussein ! »

Les événements qui suivirent la prise de Mascara lui furent

favorables. Politique habile autant que chef intrépide, il sut entraîner dans la lutte toutes les tribus de l'Algérie, et devint bientôt plus puissant qu'avant la destruction de sa capitale.

En 1857, le traité de la Tafna le reconnut pour chef de la province d'Oran. Esprit organisateur, il s'appliqua à donner des lois uniformes aux diverses tribus placées sous son autorité. Il créa des corps de troupes régulières, établit des arsenaux, des fonderies, etc., etc. Mais dévoré d'ambition, il voulut agrandir sa souveraineté de tout le territoire du Chéllif et des environs d'Alger. A cet effet, il fit un voyage au milieu de ces tribus, et par tout il fut accueilli avec enthousiasme. Ne doutant plus dès lors de l'esprit des populations, il rompit le traité et s'élança encore une fois sur son cheval de bataille.



Nous ne le suivrons pas dans la longue carrière de combats qu'il a parcourue contre la France. Toujours vaincu, mais toujours redoutable, il a longtemps arrêté le développement de la colonisation française en Algérie, jusqu'à ce qu'enfin le duc d'Aumale, par une inspiration digne du grand Condé, lui eût enlevé sa smala, à Aïn-Taguin, et eut porté le découragement parmi les tribus qui l'accompagnaient. Depuis cette époque, prince sans royaume, général sans armée, il a été obligé de se tenir sur la limite du désert, où, grâce à l'infatigable activité de nos soldats, il a vu tomber un à un tous ses *réguliers*, désertant une à une toutes les tribus qui suivaient sa destinée.



Un moment son alliance avec l'empereur du Maroc put lui faire croire à un retour inespéré de la fortune ; mais cette alliance, brisée à Isly, devait au contraire précipiter sa chute. Attaqué à son tour par son allié devenu son ennemi, vaincu, vivement pressé de tous côtés, enveloppé en quelque sorte par les colonnes françaises et les soldats marocains, il s'est décidé à déposer les armes, ou plutôt, selon l'expression du duc d'Aumale, à se confier à la générosité de la France. C'est un immense résultat, car avec sa soumission finit la longue lutte engagée depuis dix-sept ans ; en lui expire la nationalité arabe !

A. P.

MELECHSALA.



DENDANT une nuit d'insomnie, notre saint-père Grégoire, le neuvième du nom qui occupât la chaire de saint Pierre, eut une inspiration, mais non pas celles qui viennent du ciel. Il était sous l'influence de l'esprit de chicane et de la politique, qui lui soufflait de rogner le fouet de l'aile à l'aigle allemand, pour qu'il ne s'élevât pas au dessus de l'orgueilleuse

Rome. A peine les premiers rayons du soleil dorai-ent-ils le vénérable Vatican, que Sa Sainteté sonnait le camérier de service et lui donnait ordre de faire assembler le sacré collège ; puis elle se leva, célébra une messe solennelle, revêtu de ses habits pontificaux, et fit faire une procession ; à quoi tous les cardinaux, qui devinaient facilement les saintes intentions de Grégoire et tout ce qu'il projetait pour la plus grande gloire de Dieu et le bien de la chrétienté, donnèrent tout de suite leur assentiment.

Puis un nonce vola vers Naples, où l'empereur Frédéric de Souabe tenait alors sa cour. Le pieux messager était porteur de deux boîtes, l'une pleine du miel de la persuasion, l'autre contenant l'étincelle qui devait allumer la foudre de l'excommunication, dans le cas où le turbulent fils de l'Eglise ne voudrait pas vouer obéissance au saint-père. Quand le prélat arriva à la cour, il n'oublia rien pour faire goûter l'excellence du contenu de la première boîte. Mais Frédéric était un fin matois qui dépista bientôt le goût véritable du haume et ne s'y laissa pas prendre. Alors le nonce ouvrit la seconde boîte et en fit jaillir quelques étincelles sur la barbe et la peau impériales, qui flambèrent douloureusement. Sa Majesté comprit que le doigt de Grégoire devait être d'un poids considérable. Il en prit son parti et souscrivit généreusement à l'obligation d'aller, sur l'ordre de Sa Sainteté, faire la guerre en Orient. Il donna rendez-vous à ses princes et à ses grands dans la terre promise.

Ceux-ci donnèrent leurs ordres aux comtes et aux feudataires, et les comtes et les feudataires à leurs chevaliers et à leurs nobles, et tous ces seigneurs, accompagnés de leurs écuyers et de leurs hommes d'armes, se mirent en selle, et s'assemblèrent chacun autour de sa bannière.

Après celle de la Saint-Barthélemi, aucune nuit n'engendra autant de désolation et de douleur dans le monde, que celle où le vicair de Dieu sur terre occupa son insomnie du projet d'une désastreuse croisade. Hélas ! que de larmes brûlantes elle fit couler ! Toute une génération de héros allemands se flétrit dans les flancs des chevaliers pèlerins, comme les germes de plantes vertes et succulentes se dessèchent au souffle du sirocco dans les déserts de la Syrie. Mille heureuses unions furent déchirées ; dix mille fiancées, tristes comme les filles de Sion captives, pleuraient et gémissaient, pendant que cent mille attrayantes filles croissaient et se développaient en vain et s'étiolaient inu-



tilement, sans qu'aucun amour vint leur échauffer le cœur.

Parmi les épouses délaissées auxquelles l'insomnie du pape avait enlevé l'époux si léle, se trouvait sainte

Elisabeth, femme du landgrave de Thuringe, et Odile, comtesse de Gleichen, qui, à la vérité, ne jouissait pas du renom de sainteté, mais qui, en raison de sa beauté et de sa vertu, était une des personnes les plus accomplies de son temps.

Le landgrave Louis, fidèle feudataire de l'empereur, fit publier dans ses terres que tous ses vassaux eussent à se rassembler et à le rejoindre dans son camp. Beaucoup obéirent; mais le plus grand nombre chercha des excuses pour se débarrasser du pèlerinage lointain et dangereux. L'un avait la fièvre, l'autre la gravelle; le cheval de celui-ci crevé, l'armure de celui-là hors de service.

Il n'y eut que le comte Ernest de Gleichen et quelques-uns de ses vasseaux, qui, étant sans attachement ni liens qui les retinssent, armèrent leurs cavaliers pour l'expédition, et se rendirent dispos et prêts à combattre au lieu fixé pour la réunion. Le comte était marié depuis deux ans, et la comtesse l'avait rendu père de deux enfants, un garçon et une fille, qui, selon les us et coutumes de cet âge antique, avaient été mis au monde avec autant de facilité et de promptitude que de notre temps il faut de précaution et de science; elle portait dans son sein un troisième gage de l'amour de son mari; pauvre enfant qui, grâce à l'insomnie néfaste de Grégoire, ne devait pas recevoir les caresses paternelles.

Quoique le comte se montra d'une mâle trempe de caractère et à la hauteur de sa résolution, la nature le subjuguait néanmoins quand le moment des adieux fut arrivé. Les sentiments puissants de l'amour et de la douleur éclatèrent surtout, lorsqu'il vit sa femme saisir brusquement son fils endormi et le lui présenter pour qu'il lui donnât aussi le baiser d'adieu. A cet aspect, le guerrier n'y tint plus. Ses lèvres tremblèrent, des sanglots s'échappèrent de son cœur, il saisit l'enfant et le pressa contre l'enveloppe d'acier qui couvrait sa poitrine, et le recommanda, ainsi que la comtesse, à la protection divine. Quand il descendit avec sa longue file de cavaliers le chemin tortueux du château, Odile, assise à une fenêtre, le suivit des yeux jusqu'à ce que sa bannière, sur laquelle elle avait brodé elle-même la croix rouge des croisés, disparût.

Le landgrave Louis fut enchanté de voir arriver au trot cette belle troupe de chevaliers et d'écuycrs; mais quand il eut salué le comte et qu'il eut remarqué l'abattement répandu sur ses traits, il éprouva un mouvement de colère, croyant que son vassal ne marchait qu'à contre-cœur à la sainte expédition. Le soupçon fronça ses sourcils et gonfla ses nobles narines. Le comte était doué d'un regard perspicace; il comprit tout de suite le motif de ce changement subit, et s'avancant franchement vers son suzerain, il lui découvrit la cause de son abattement.

Le landgrave, à cet éclaircissement, lui saisit cordialement la main et lui dit :

« S'il en est ainsi, le soulier nous blesse tous les deux au même endroit. Mais prenez courage. Pendant que nous combattons, nos femmes prieront Dieu que nous leur apportions gloire et renom. »

Tel était l'usage jadis : quand le mari partait pour la guerre, sa ménagère restait seule et silencieuse dans sa chambrette, jeûnant, priant et faisant continuellement des vœux pour son heureux retour. Cet usage vénérable n'est plus général de nos jours, et déjà il était fort tombé à l'époque de la dernière croisade, comme le prouva l'heureux accroissement des familles dont les chefs étaient en Orient, occupés à combattre les infidèles.

La pieuse Elisabeth avait ressenti autant de douleur de la séparation qu'Odile elle-même. Bien que le landgrave fût d'une humeur un peu violente, elle vivait cependant dans la meilleure harmonie du monde avec lui. Quelques historiens, pensant sans doute qu'il est impossible d'habiter si longtemps avec une sainte sans se trouver en quelque sorte pénétré soi-même de sa sainteté, vont jusqu'à lui donner à lui-même le titre de saint. Mais en cela il faut interpréter ce mot par l'épithète d'honorable ou autre de cette valeur, comme de nos jours encore on emploie les qualificatifs de grand, de magne, de très-noble, très-honorable, doctissime, etc., qui ne signifient ordinairement que doré sur

tranche. D'après toutes les circonstances que l'histoire nous a conservées, les sérénissimes époux n'étaient pas toujours d'accord dans l'exercice des œuvres de sainteté, et les puissances célestes étaient obligées d'intervenir pour maintenir la paix conjugale, comme le prouve l'exemple suivant.

La sainte comtesse avait introduit à sa cour, et au plus grand scandale des friands seigneurs et pages gourmands, l'habitude de desservir intacts de sa table les plats les mieux garnis, qu'elle se donnait la satisfaction de distribuer de sa propre main aux pauvres affamés, dont un grand nombre assiégeait journellement les abords du château. Cette louable coutume amena bientôt des plaintes de la part du landgrave, qui, selon l'usage de tout seigneur, prétendait retrouver ses grosses prodigalités sur les petites épargnes de chaque jour. Son goût pour l'économie le poussa même à cette extrémité, qu'il refusa de fournir plus longtemps à ce genre d'aumône, qui était réellement devenu chez sa femme une véritable manie, toute chrétienne et digne d'éloges qu'elle fût d'ailleurs.

Mais un jour elle ne put résister au penchant de la bienfaisance et de la charité, et peut-être un peu au désir d'enfreindre l'autorité maritale : elle fit signe à ses femmes, qui desservaient, de réserver quelques plats auxquels on n'avait point touché, elle les arrangea dans une corbeille qu'elle garnit encore de pains de pur froment; puis, sa contrebande au bras, elle se fit ouvrir la pöterne derobee, et sortit.

Mais les espions que le landgrave avait établis à toutes les issues vinrent bientôt lui rendre compte de ce qui arrivait. Il descendit aussitôt dans la cour, et fit baisser le pont-levis comme pour aller respirer l'air. Dès qu'Elisabeth entendit résonner ses éperons d'or, elle fut saisie d'effroi, et se mit à trembler de tous ses membres. Elle cacha comme elle put la preuve de sa désobéissance sous son tablier, ce voile modeste des charmes et des ruses féminines. Mais, quelque inviolable que puisse être cet asile pour des douaniers et des perceleurs de droits, il ne l'est point pour un mari. Le landgrave s'avança donc rapidement vers elle, les joues animées et les tempes gonflées par la colère :

« Femme ! s'écria-t-il d'un ton brusque, que portes-tu là, que tu cherches à me dérober ? N'est-ce point la desserte de la table, avec laquelle tu rassasies cette tourbe famélique de mendiants et de gueux ? »

— Aucunement, cher seigneur, répondit la dévote femme, qui, nonobstant toute sa sainteté, fut obligée de recourir à un pieux mensonge; je ne porte que des roses que je viens de cueillir dans le jardin du donjon. »

Si le landgrave avait été de notre génération, il aurait été obligé de se contenter d'une pareille défaite, et de croire à sa véracité; mais tant polis n'étaient point nos pères.

« Fais voir ce que tu caches là, » dit-il d'une voix impérieuse, pendant que de sa dextre il arrachait le tablier. La faible et déconcertée comtesse ne pouvait se défendre d'une telle violence.

« Soyez donc moins brusque, » dit-elle, toute rouge de honte d'être prise sur un mensonge devant ses serviteurs. — Mais, ô merveille ! ô miracle ! le corps du délit s'était changé en belles et odorantes roses : le pain de froment en blanches, les saucisses en rouges, et les omelettes en jaunes. Elle vit cette étonnante métamorphose avec joie et surprise; elle ne savait si elle devait bien en croire ses yeux, car jamais elle n'aurait osé espérer que, pour la tirer de l'embarras où elle s'était mise vis-à-vis de son mari par le mensonge force qu'elle venait de dire, son bon auge gardien lui fit la politesse de la tirer d'affaire par un miracle.

La preuve évidente de l'innocence de sa femme adoucit le comte irrité, mais il porta aussitôt sa colère sur les laquins de cour qui avaient osé la calomnier. Il les tança vertement, et fit le serment de faire jeter aux oubliettes le premier qui oserait renouveler ses perfides insinuations.

Ensuite, il prit l'une des roses miraculeuses, et la plaça sur son chapeau comme insigne du triomphe de l'innocence; mais l'histoire ne raconte pas si le lendemain elle était fanée, ou si elle n'était pas redevenue cervelas, ornement peu ordinaire sur

une coiffure. Cependant la chronique nous fait connaître que la sainte alla toute contente vers la prairie de la vallée distribuer aux estropiés, aux affamés et à tous les misérables qui s'y rassemblaient ordinairement, la corbeille de vivres, car elle se doutait que le miracle cesserait en cet endroit, comme de fait il arriva.

Bien qu'elle ne vit pas sans quelque plaisir le départ de son rigide seigneur, parce qu'elle allait être laissée sur sa foi, libre d'exercer en public, ou en secret, toutes les œuvres de charité que sa piété lui inspirait, cependant, comme elle l'aimait sincèrement, elle en fut profondément peinée. Hélas ! elle avait le pressentiment qu'elle ne devait plus le revoir dans cette vie terrestre. Et quant à l'autre, l'incertitude n'était pas moins grande ; une âme canonisée occupe un rang tellement élevé parmi les autres, que les élus mêmes ne sont auprès d'elle que de la plèbe céleste.

Quelque haute dignité dont fût revêtu le landgrave, c'était donc une question difficile à résoudre, s'il serait admis dans l'antichambre du paradis, et s'il lui serait accordé de se mettre à genoux sur le tapis du trône de celle qui durant sa vie avait été sa femme.

Quoi qu'il en soit de son crédit sur les saints, ses collègues, celle dernière ne put cependant obtenir que la vie de son époux fût prolongée d'une palme. Il mourut d'une fièvre maligne, avant d'avoir pu acquérir le rare mérite de pourfendre un seul Sarrasin. Quand il se sentit près de rendre l'âme, il appela auprès de lui le comte Ernest, et le nomma, en présence de ses chevaliers et vassaux, chef de toute la troupe des croisés qui étaient sous ses ordres, et lui fit jurer solennellement qu'il ne songerait point à retourner en Souabe avant d'avoir tiré trois fois l'épée contre les infidèles.

Après ces soins terrestres, il reçut du chapelain les saintes huiles, et recommanda de dire pour lui assez de messes pour être sûr d'entrer dignement, et escorté d'un bon nombre de ses gens, dans la Jérusalem céleste.

Le comte fit embaumer le corps de son suzerain, le plaça dans un cercueil d'argent, et l'envoya à sa veuve.

Il hâta ensuite de tout son possible la marche de sa troupe, et arriva heureusement au camp de Ptolémaïs. Il y trouva plutôt une image théâtrale de la guerre que la guerre elle-même. Car, comme sur la scène on représente un camp ou une bataille avec quelques tentes, quelques hommes réels, pendant que l'illusion de la peinture et l'éloignement les multiplie, ainsi l'armée croisée était un mélange de beaucoup de fictions et de peu de réalité. De toutes ces nombreuses armées qui partaient d'Europe, ce n'était jamais que la minime partie qui arrivait sur les frontières du pays à conquérir. Les Sarrasins faisaient peu de mal, mais ils avaient de terribles confédérés qu'ils envoyaient au loin recevoir les croisés : c'était la faim, la soif, la chaleur, les maladies et la peste. La nostalgie aussi s'abattait sur ces hommes d'acier, les serrait comme s'ils eussent été couverts de papier, et stimulait les chevaux vers le retour. Dans ces circonstances, le comte avait peu d'espoir de dégager de sitôt sa parole de chevalier, et de pouvoir se mettre en marche pour sa patrie. Pas un seul archer arabe ne se montrait à trois journées de marche du camp, et l'armée chrétienne, n'osant sortir de ses retranchements à cause de sa faiblesse, attendait, pour agir, les secours que le pape avait promis. Mais Sa Sainteté n'avait jamais été plus tranquille que depuis le bon succès de son expédition ; elle demeurait fort contente sur son trône, se souciait peu de la croisade.

Dans cette honteuse et déplorable inactivité de l'armée chrétienne, la chevalerie, au lieu de combattre ne songeait qu'à passer gaiement le temps, chaque nation recherchant les plaisirs qui étaient le plus de son goût. Les Italiens chantaient et jouaient de la guitare ; les Français, légers, gambadaient ; les Espagnols jouaient gravement aux dames ; les Anglais se divertissaient avec les combats de coq ; les Allemands buvaient et faisaient debauche. Le comte Ernest, qui trouvait peu d'agrément à tout cela, passait son temps à la chasse. Il allait pour-

suivre les renards et les antilopes dans les montagnes brûlées et arides des environs. Les chevaliers de son escorte, redoutant l'ardeur du soleil le jour, et le froid saisissant de la nuit, avaient soin de s'esquiver toutes les fois qu'il était question d'accompagner leur seigneur. C'est pour cette raison qu'il ne sortait ordinairement du camp qu'avec un seul cavalier et son écuyer Kurt, surnommé l'agile.

Un jour, l'ardeur de la poursuite l'avait mené si loin, que le soleil se plongeait dans la Méditerranée sans qu'il eût encore songé au retour. Croyant pouvoir regagner le camp pendant la nuit, il se mit en route ; mais l'apparition de quelques clartés, qu'il prit pour des feux des corps de garde chrétiens, le mena dans une tout autre direction et l'égaré. Il reconnut cependant qu'il ne suivait pas la bonne direction et il s'arrêta sous un arbre pour y passer la nuit. Le fidèle écuyer prépara à son maître une couche d'herbes sèches, et le comte, harassé de fatigue, s'endormit avant d'avoir eu le temps de faire le signe de la croix. Mais Kurt ne ferma pas l'œil, il était vigilant comme un oiseau de nuit, et il aimait tellement son maître, que lors même que le sommeil aurait eu les plus séduisants attraits pour lui, il s'en serait défendu pour veiller. La nuit était, comme d'ordinaire, claire et brillante, les étoiles scintillaient, et un silence solennel pesait sur le vaste désert. Une douce et bienfaisante fraîcheur descendait sur les hommes et les plantes. Mais vers la troisième veille, et peu avant l'aurore, il s'éleva un murmure lointain comparable au bruit d'un torrent qui se précipite sur une pente rapide. Le vigilant écuyer prêta une oreille attentive à ce bruit imprévu. Son œil perçant chercha à démêler ce que ce pouvait être. Il écoutait alternativement et prenait la piste comme un chien d'arrêt, car son odorat commençait à être frappé d'un parfum de plantes aromatiques ; il appliqua sa joue sur le sol, et entendit un immense piétinement de chevaux, comme celui que fait entendre le chasseur maudit quand il parcourt un pays. Saisi d'une frayeur extrême, il s'approcha de son maître et l'éveilla. Celui-ci, après avoir secoué la torpeur qui suit un sommeil profond, comprit qu'il s'agissait d'une autre rencontre que celle d'une troupe de spectres. Il s'arma sans délai pendant que ses chevaliers préparaient les chevaux. Peu à peu les ombres se dissipèrent, et l'aurore colora les montagnes opposées de ses feux ; alors ils distinguèrent clairement une troupe de Sarrasins bien armés qui s'avançaient vers le camp. Il n'y avait pas à songer à échapper à leurs mains ; dans toute la plaine, il n'y avait ni bouquet de bois, ni accident de terrain. Par malheur, le destrier du comte n'était pas un hippogriffe, mais bien un lourd et vigoureux frison, auquel le don d'emporter son maître à tire-d'aile n'avait point été accordé. Le héros recommanda donc son âme à Dieu et à la sainte Vierge, et se prépara à mourir comme un homme de cœur. Il ordonna à ses serviteurs de l'imiter, et de vendre leur vie aussi chèrement qu'ils pourraient. Puis il piqua des deux son frison, et fondit tête baissée sur l'ennemi, qui ne s'attendait aucunement à une attaque si inouïe. Ils ouvrirent leurs rangs et s'écartèrent comme de la paille légère, mais ils se rejoignirent, et, ne voyant que trois casques, ils engagèrent un combat inégal où la valeur des chevaliers fut forcée de céder devant le nombre. Le comte tournoyait vigoureusement au milieu d'eux, et tout cavalier atteint de sa lance était sûr de tomber de la selle. Il étendit par terre le chef de la troupe qui s'avançait avec rage sur lui ; et, comme le Sarrasin se débattait sur le sable à l'instar d'un ver, il le cloua au sol d'un nouveau coup de lance.

Quoique blessé, l'agile Kurt ne laissait pas moins bonne besogne. Il était passé maître dans l'art de dépêcher tous ceux qui n'étaient pas sur leur garde, comme un habile écrivain qui étrangle et expédie toute cette troupe de nains et de manchots qui s'aventurent hardiment dans la carrière littéraire. Le cavalier d'escorte, lui aussi, faisait place nette autour de lui ; mais comme neuf félons peuvent tuer un cheval, quatre taureaux du Cap un lion, et que, d'après les dires populaires, il suffit d'une armée de souris pour mettre en déroute un archevêque, ainsi qu'il est prouvé par la tour des souris élevée au bord du

Rhin en commémoration de l'événement, les chevaliers furent finalement forcés et vaincus. Les lances étaient en éclats, les épées émoussées, les bras fatigués. La chute du comte fut le signal de la défaite ; à l'instant il fut désarmé.

Quand Kurt vit ce malheur, son courage et sa masse d'armes tombèrent à la fois, il se rendit à discrétion aussi bien que l'autre cavalier, qui attendait comme une victime qu'on lui assénât le coup fatal.

Les Sarrasins étaient d'une nature moins féroce que les vaincus ne le croyaient. Ils se contentèrent de les faire prisonniers, sans leur causer d'autre mal.

A la vérité, ce n'était pas la charité qui leur inspirait de traiter des chrétiens avec une douceur si inaccoutumée, mais bien le désir de se servir d'eux pour l'expédition qu'ils méditaient.

Il n'y a plus rien à tirer d'un ennemi mort, et la horde avait pour mission d'aller aux renseignements sur l'état du camp de Ptolémaïs. Après que les prisonniers furent interrogés, on leur mit les fers, et comme il y avait au rivage un vaisseau qui appareillait pour Alexandrie, le bey d'Asdod, auquel on les avait livrés, les envoya au soudan d'Egypte pour qu'ils lui donnassent de bouche des détails certains sur l'état de l'armée chrétienne. La renommée de la valeur des trois Francs était déjà parvenue au pied du trône, et le croisé aurait bien mérité de recevoir de la part des vainqueurs le même accueil que le comte de Grasse recut à Londres quand tous les guerriers britanniques témoignèrent à l'envi l'un de l'autre leur admiration au noble vaincu. Mais la vanité musulmane ne sait pas rendre justice à la valeur d'un ennemi. Le comte fut chargé de chaînes et traîné dans la tour où se gardaient les esclaves du sultan. Dans ce sombre lieu, il eut le temps d'occuper ses loisirs à la contemplation de son étrange sort et de l'avenir cruel qui lui était sans doute réservé ; et à coup sûr il lui fallait plus de constance pour résister à l'impression de ces pensées terribles qu'il ne lui en avait fallu pour braver toute une tribu d'Arabes. Souvent ses souvenirs le reportaient vers sa douce compagne et vers les tendres gages de leur amour. Oh ! combien il maudissait alors les inimitiés désastreuses de la sainte Eglise avec le gog et le magog d'Orient, inimitiés auxquelles il devait la perte de son bonheur et un esclavage dont il ne prévoyait pas la fin ! Dans ces moments-là, le désespoir était proche de son cœur, et il s'en fallait peu que sa piété ne fit naufrage contre de si redoutables écueils.

En ce temps-là, on racontait une histoire étonnante sur le duc Henri, histoire à laquelle on prêtait créance dans tout

l'empire allemand, comme étant contemporaine. On racontait que le duc, se rendant dans la terre sainte par mer, éprouva une furieuse tempête qui poussa son navire contre les côtes inhospitalières de la Lybie ; que tout l'équipage périt dans les flots à l'exception de lui ; qu'il chercha un asile dans les rochers de la plage, et le trouva dans l'ancre d'un lion hospitalier. La clémence du terrible animal n'avait cependant pas sa cause dans sa bonté naturelle, mais bien dans une blessure qu'il s'était faite à une patte. Durant une de ses chasses au milieu des plantes meurtrières de la Libye, il lui était entré une épine si redoutable, que la douleur l'empêchait de bouger et faisait taire pour le moment sa voracité et sa faim. Après que le naufragé eût fait connaissance de son hôte et qu'une confiance réciproque se fut établie entre eux, il s'approcha du roi des animaux,

fit auprès de lui l'office d'un Esculape, lui tirant à grande peine l'épine cuisante. Le lion guérit et garda mémoire du bienfait. Tous les jours il apportait à son compagnon les meilleures pièces de sa chasse et le caressait comme un chien. Le duc se lassa bientôt de la cuisine de son pourvoyeur à quatre pieds, et brûla de goûter des marmites de son âtre ducal ; car il s'en fallait bien qu'il sût et pût accommoder le gibier africain comme son maître d'hôtel lui apprêtait les lièvres et les perdrix de ses domaines. Le mal du pays l'assaillit, et comme il ne voyait aucune possibilité de revoir jamais sa patrie, il languit et dépérit visiblement ; alors le tentateur, avec l'effronterie qui lui est ordinaire, surtout dans les lieux sauvages et déserts, lui apparut sous la forme d'un petit homme noir, que le duc prit d'abord pour un orang-outang ; mais Satanus lui fit la grimace et lui dit :

« Duc Henri, pourquoi te lamentes-tu ? Si tu veux te fier à moi, je me charge de mettre fin à tes douleurs et de te transporter ce soir encore auprès de ta femme dans le château de Brunswick, où l'on prépare en ce moment un magnifique repas, attendu que la duchesse, persuadée de ta mort, te donne un successeur dans son lit. »

Une nouvelle pareille fit l'effet d'un coup de foudre sur le duc, et lui pénétra dans le cœur comme un glaive à deux tranchants. La rage et le désespoir se peignaient dans ses regards.

« Si le ciel ne veut pas me venir en aide dans ce moment affreux, que l'enfer me secoure ! »

C'était une de ces situations irrésistibles, que le malin sait créer pour ceux dont il lui importe d'avoir les âmes. Sans hésiter davantage, le duc mit ses éperons, ceignit son épée et se prépara au départ.

A continuer.

Traduit des contes allemands de Musœus.



HUIT JOURS AU CHATEAU,

Par Frédéric Soulié.

Suite.

Et quelle autre que ma mère pouvait me dire toute la vérité, ou me la faire deviner si elle voulait me la cacher ? Cette résolution prise, je ramassai ce qui me restait de forces, et je revins à la maison de ma mère.

Je ne pus y arriver qu'à la nuit close, mais tellement épuisé de fatigue et de faim, que je ne pus ni répondre aux questions de ma mère, ni lui en adresser une seule.

Si vous saviez, madame, comme le malheur rend déraisonnable ; le lendemain, quand je m'éveillai, je me trouvai coupable d'avoir dormi d'un profond sommeil dans cette maison maudite. Ma conscience me reprochait ce repos que j'avais goûté, comme elle m'eût reproché un pardon du meurtre qui avait été commis par celle à qui appartenait cette maison. On devient injuste, aussi, quand on souffre ; ma mère, que j'avais accoutumée au vagabondage de ma vie, et qui restait quelquefois des semaines entières sans me revoir, me parut manquer de cœur et de tendresse envers moi, pour ne pas s'être alarmée de mon absence.

Cependant, dès le matin, elle entra dans ma chambre et s'informa de ce qui m'était arrivé.

J'eus un moment l'idée de mentir, et de lui dire que je m'étais pris de querelle avec quelqu'un qui l'avait accusée devant moi ; j'eus honte de ce vain subterfuge, et cependant je ne pus me décider à lui révéler la vérité.

— Ma mère, lui dis-je, vous m'avez promis un secret d'où dépend le destin du reste de ma vie ; il est temps que je le sache.

— Ah ! me dit-elle avec une joie mal contenue, tu comprends donc enfin le besoin de te venger ? On t'a insulté, n'est-ce pas ?

— Si l'on m'a dit la vérité, on ne m'a pas insulté, et Dieu sait de qui je me vengerai.

A cette réponse, ma mère pâlit, tant mon regard avait sans doute ajouté de signification à la menace qui y était enfermée.

Elle s'écria alors avec autant de colère que de désespoir :

— Et ta première pensée a été d'accuser ta mère ?

— Dites-moi que M. de Chevalaine a menti, et je vous en croirai.

— M. de Chevalaine !... reprit-elle accablée par l'autorité de ce nom, c'est lui qui t'a dit ce que tu sais ?...

— C'est lui.

— Et que t'a-t-il dit ? reprit-elle en me dévorant des yeux.

— Tout... à quelle heure, par quel moyen le crime avait été commis.

Ma mère baissa la tête en murmurant tout bas ces mots :

— Le lâche ! Puis elle reprit en se relevant : Eh bien Pierre, dis-moi tout ce qu'il t'a raconté, et moi je te dirai toute la vérité.

— L'oseriez-vous ?...

— Je te la dirai sans crainte, sans ménagement, comme je l'eusse dite à mes juges, s'il ne m'eût suppliée à deux genoux de cacher mon crime et le sien.

Cette fière assurance de ma mère ébranla la conviction où j'étais qu'il n'y avait pas d'excuse à son crime, et je lui dis alors tout ce qui s'était passé. Mais, par une précaution qui partait peut-être autant de la défiance qu'elle m'inspirait que du charme inexplicable de Marie, je supprimai tout ce qu'il y avait eu de cruel pour moi et d'injurieux pour ma mère dans les paroles de la jeune fille.

Elle m'écouta avec un calme et une patience que rien ne put troubler.

Lorsque j'en arrivai à la scène où M. de Chevalaine avait laissé échapper notre secret, dans la persuasion où il était que je le savais, elle sourit seulement, mais avec un air de mépris profond pour la faiblesse de cet homme. J'achevai mon récit sans avoir pu saisir sur le visage de ma mère ou un signe de repentir ou une marque de terreur ; et ce fut alors, madame, que j'eus à supporter le plus rude combat qui puisse ébranler le courage d'un homme.

La vie ne m'était encore connue que par les choses extérieures. En écoutant ma mère, il me sembla découvrir tout un nouveau monde. J'appris, pour ainsi dire, la vie des passions, leurs droits et leurs prétentions.

Si vous eussiez entendu ma mère, madame, elle vous eût glacée d'admiration et de terreur.

Elle me raconta, à son tour, sa vie perdue, les promesses trahies de M. de Chevalaine ; elle me dit comment il avait, sans pitié, sans repentir, abandonné la femme qu'il avait séduite ; puis elle arriva à moi, à moi, son enfant, pour lequel elle avait rêvé un nom, une fortune, un avenir !

Elle me raconta ce qu'elle avait souffert dans la domesticité, tandis qu'une autre tenait la place à laquelle elle eût dû s'asseoir ; enfin elle arriva à cette nuit fatale où M. de Chevalaine, cet homme sans cœur, sans honneur, ce brutal esclave de ses désirs, partageait avec sa servante la couche d'où la maladie de l'enfantement avait éloigné sa femme.

Ivre d'avoir un héritier de son nom, il insultait celle qui lui avait donné ce bonheur dans les bras d'une autre, et celle-là, il l'insultait encore plus peut-être, car il lui disait que son enfant, à elle, ne serait pas oublié dans sa munificence, c'est-à-dire qu'il lui ferait une part dans l'avenir. Et cela à l'instant où il se réjouissait de la naissance de l'héritier qui prenait celle qui lui appartenait.

— Ecoute, Pierre, me dit ma mère, depuis deux ans, je vivais avec la pensée d'une vengeance et peut-être aussi avec l'espoir d'un malheur. La naissance de Marie m'avait laissée impassible ; c'était une fille, elle n'était pas ce que désirait si ardemment le comte de Chevalaine, elle ne pouvait faire survivre son nom ;

d'ailleurs, elle était née si faible, si malade, que j'espérais que la mort m'épargnerait d'ôter cet obstacle à ta fortune. Mais quand vint ce fils si ardemment désiré, ce futur comte de Chevalaine ; quand je compris que tu n'étais que l'enfant bâtard d'une servante perdue, oh ! je n'attendis plus une vengeance que de moi-même.

Et cependant, si cet homme n'avait pas, pour ainsi dire, ouvert la porte à mon crime, comme il l'avait ouverte à mon déshonneur, s'il m'eût laissée dans mon désespoir sans l'aiguillonner de sa joie, peut-être eussé-je pardonné à madame de Chevalaine, car elle avait eu la grandeur de ne pas m'humilier ; mais la tentation fut trop forte.

De cette place que je volais honteusement et qui avait dû être la mienne, j'entendais les vagissements de cet enfant, puis enfin, lorsque cet homme s'endormit à mes côtés, ce tranquille sommeil de celui qui m'avait fait tant de mal m'exaspéra ; je me demandai s'il n'était pas juste qu'un réveil terrible vint le punir de ce calme imprudent... dans l'ombre de la nuit, il me semblait qu'une main invisible m'attirait.

J'entraî dans cette chambre et j'étouffai l'enfant ; je ne sais pas comment la mère est morte ; car je ne me rappelle plus ce qui passa quand j'eus appuyé un oreiller sur la face de l'enfant. Je m'enfuis, et le lendemain, décidée à mourir, je repris ma tranquillité.

Mais sais-tu qui me supplia de vivre ? sais-tu qui se mit à mes genoux pour que je ne révélasse pas mon crime ? sais-tu qui m'a fait mentir et qui a menti à ses juges ? C'est M. de Chevalaine. Car dénoncer mon crime c'était dénoncer le sien. Certes, on m'eût condamnée, mais il était déshonoré. Voilà la vérité sur le passé.

Quand au présent, regarde. Il est heureux, riche, on le plaint, et sa fille l'honore et l'aime ; moi, je suis proscrite, accusée, je suis pour tous un objet de haine et de mépris, même pour toi... Trouves-tu cela juste ?

Je ne pus répondre à ma mère, madame ; je ne me rendais plus un compte exact de ce qui est le bien et le mal. Et encore n'ai-je pu vous exprimer cette éloquence passionnée avec laquelle elle faisait vibrer en moi des sentiments que je n'y avais pas soupçonnés, ou plutôt que je n'avais pas encore nommés.

Ainsi, lorsqu'elle me parlait de cette madame de Chevalaine, à qui, au milieu des meilleurs sentiments, manquait la puissance, l'énergie, la beauté, la passion, et qu'elle me dépeignait cette rage jalouse qui tord le cœur, à se voir préférer un être auquel on se sent si supérieur... je compris enfin ce qui me rendait si malheureux, quand je voyais M. d'Astorg obtenir tous les égards, tous les sourires, toutes les prévenances de Lucie ; M. d'Astorg, belâtre ignorant, maladroit, ayant à peine le courage de suivre les dangers d'une chasse, mais si content de lui-même, si prompt à faire valoir tout le peu qu'il valait, que mademoiselle Lucie de Chevalaine demeurait en extase devant lui lorsqu'il parlait.

Aux sombres tableaux de ma mère, je reconnus un reflet des agitations de mon cœur ; à la haine qu'elle éprouvait pour madame de Chevalaine, je reconnus celle que m'inspirait M. d'Astorg.

Ce qui surtout m'éclaira d'un jour funeste, c'est ce mépris qu'elle avait pour son séducteur et cet esclave qui l'eût encore soumise à son moindre desir, s'il eût daigné l'exprimer. C'é-

tait bien ainsi que j'aimais mademoiselle de Chevalaine ; elle n'était pas pour moi un être parfait, idéal, à qui je prêtai en aveugle toutes les belles qualités qui lui manquaient ; non, madame, non, je la jugeais sévèrement, cruellement même ; elle ne faisait rien de mal que j'étais prêt à l'en accuser, et cependant je ne comprenais pas que je pusse résister à son regard.

Je trouvais M. d'Astorg un niais d'aimer une pareille femme ; et moi, je l'aimais avec la fureur d'un insensé.

Cet amour me fit peur quand je le compris ; mais cette terreur devint encore plus grande quand je vis que ma mère l'avait deviné.

— Il y a longtemps, me dit-elle, que je sais ce que tu souffres, et c'est parce que j'ai vu où tu prétendais que j'ai tant reculé l'heure de ma confiance. J'ai voulu que tu eusses éprouvé le désespoir qu'il y a dans un cœur qui aime plus haut que soi. J'ai voulu que l'on t'eût repoussé et méprisé comme je l'ai été ; et cependant, on n'est pas venu te chercher dans ta retraite, on ne t'a rien offert, rien promis, rien juré ; c'est toi qui as cherché ton malheur. Et dis-moi : n'as-tu pas déjà rêvé la vengeance !...

— Une vengeance noble ! ma mère, m'écriai-je, une vengeance comme on l'obtient entre hommes. Ces mots firent pâlir ma mère.

— Entre hommes !... murmura-t-elle sourdement. Ainsi tu peux ou tu crois pouvoir obtenir une vengeance noble parce que tu es un homme ; qu'entends-tu par là ? en duel ? Mais moi qui ne suis qu'une femme, je ne pouvais pas aller insulter celle qui me volait ma place, et je ne pouvais pas la tuer loyalement. Malheureux qui me parles d'une vengeance noble comme pour flétrir la mienne ! Mais que t'a-t-on fait ? Quels droits as-tu ? Mademoiselle Lucie est-elle à toi ? Lucie t'a-t-elle juré que tu étais son seul bien ? t'es-tu perdu de réputation pour l'avoir aimée... et t'abandonne-t-elle, toi, homme sans ressource, sans fortune, déshonoré, et avec un enfant qui crie et demande du pain ? Homme qui veut une vengeance noble, tu auras ce que mérite ton lâche orgueil ; on t'insultera, on te soufflettera devant celle que tu aimes, et quand tu parleras d'une vengeance noble, on chargera un valet de te corriger... et alors, ou tu seras le dernier des lâches... ou, si tu es un homme, tu tueras celui qui t'aura insulté... Tu le tueras, et, plus criminel que moi, tu n'auras pas pour excuse de l'avoir tué pour ton enfant ; et plus heureux que moi, tu ne verras pas un jour cet enfant te reprocher avec horreur le crime que tu auras commis pour lui.

Je dois vous l'avouer, madame, à ce moment, ma mère me fit peur et honte de moi-même. C'est un si noble parti que celui du pauvre contre le riche, du proscrit contre le proscriteur, que je me trouvais un lâche d'avoir pris pitié de M. de Chevalaine et d'avoir accusé ma mère.

Je comparai mon désespoir, ma faiblesse, avec cette fière énergie qui n'avait pas reculé devant l'horreur d'une lutte si cruelle ; je me trouvais petit en comparaison de cette grandeur. Je me méprisai d'être si soumis, en voyant cet orgueil qui égalait ses droits à ceux des plus puissants, et je voulus demander pardon à ma mère, lui offrir le dévouement, l'appui que j'aurais dû lui donner depuis longtemps ; mais je ne pus vaincre cette froideur glaciale qui existait entre elle et moi.

Ses sentiments m'étonnaient, m'exaltaient ; je les enviais,

mais à l'instant où ils agissaient le plus sur moi, quelque chose d'invincible me retenait, me serrait le cœur, séchait mes larmes. Que vous dirai-je, enfin? je n'aimais pas ma mère, et la force de ce caractère qui l'avait soutenue toute la vie n'empêchait de la plaindre.

Elle me comprit mieux que moi-même; elle devina mes efforts impuissants pour me rapprocher d'elle, et me dit avec un sourire de mépris :

— Tu as vu Marie, n'est-ce pas?

— Oui, ma mère.

— Elle aime son père, n'est-il pas vrai?

— Je le crois.

— Et toi, tu es tout prêt à aimer cette belle jeune fille, cet ange de douceur?

— Je ne la connais pas et je ne la connaîtrai jamais. Il m'importe peu qu'elle soit bonne et douce.

— Allons... allons, me dit ma mère, tu l'aimes déjà... tu es pour ces gens-là, tu ne connais plus la main qui t'a nourri; tu es bien le digne fils du comte de Chevalaine, tout entier à ce qui est riche et puissant. Retourne avec eux, vis avec eux, je ne t'en empêcherai pas. Tu peux me laisser ici toute seule, je t'y attendrai jusqu'au jour où on t'aura chassé et insulté. Va, Pierre... va... ceux que tu me préfères se chargeront du soin de me venger.

XIV.

Elle me quitta sans que je pusse trouver une parole pour la consoler et la plaindre.

C'est mal, n'est-ce pas, madame? c'est bien mal, et quelque excuse que j'aie cherchée et trouvée en moi, elle ne peut effacer l'horrible ingratitude que je montrais. Mais, malgré moi, il me semblait que j'avais été plutôt le prétexte que le motif du crime de ma mère.

Jamais je n'avais senti près de moi quelque chose qui eût l'air de me plaindre, sans me sentir attiré vers lui. D'où venait donc cette antipathie étrange? C'est que ma mère ne m'aimait pas pour moi... elle m'avait aimé pour elle, et je ne pouvais dominer cette pensée.

Je cherchais aussi une excuse dans son insensibilité envers moi. Ce que j'éprouvais de douleur, elle ne le plaignait pas, elle l'aiguillonnait, au contraire, pour me pousser à la vengeance. Elle ne me voulait pas heureux, elle me voulait misérable pour que je devinsse haineux; elle me prédisait l'outrage pour m'inspirer la vengeance.

Madame Cros écoutait Maricou sans se rendre un compte exact de ce qu'il lui disait éprouver.

Quelque horreur qu'elle pût avoir pour le crime de Marianne, elle était trop de son sexe, elle avait trop éprouvé cette colère qui prend le cœur d'une femme lorsqu'elle est associée à un homme dont elle trouve le cœur et les idées au-dessous d'elle, et cependant auquel il faut obéir parce qu'il est homme, pour ne pas avoir une bonne part d'indulgence pour la mère de Maricou.

Celui-ci devina, à la façon dont madame Cros l'écoutait, qu'elle trouvait cette antipathie coupable, malgré toutes les excuses dont il s'entourait, aussi reprit-il avec un violent sentiment d'amertume :

— Vous aussi, madame, vous m'accusez, vous me condamnez.

Eh bien, soit, j'ai tort, mais je ne suis coupable que dans mon cœur.

Plus j'ai senti que mes sentiments étaient en opposition avec mes devoirs, plus j'ai rendu ces devoirs rigoureux.

J'enviais le sort, madame, de ces fils qui *aiment*, et qui avec ce mot se croient autorisés à donner à leurs parents tous les chagrins possibles; qui, sous prétexte qu'ils doivent être sûrs de leur cœur, s'affranchissent de toutes les obligations. Ceux-là sont heureux, madame, et on leur pardonne tout.

— C'est que l'amour d'un fils pour sa mère est le premier bien de celle-ci, monsieur; c'est qu'avant de le vouloir respectueux et soumis, elle le veut aimant.

— Je le sais, reprit Maricou d'un air sombre. Mais je pourrais vous répondre que le premier besoin d'un fils est aussi d'être aimé. Mais laissons cela, madame, et si votre patience n'est pas lassée de m'entendre, je continuerai ce récit. Je le continuerai avec d'autant plus de confiance, que je n'aurai pas à craindre que le conseil que vous me donnerez parte d'un esprit prévenu en ma faveur par la bizarrerie de mon existence et l'abandon de ma vie.

— Je vous ai promis de vous entendre, monsieur, dit madame Cros, et je tiendrai ma parole. Je vous l'avais promis avant d'être témoin de votre conduite pour sauver M. Perrin; c'est une raison de plus pour que je vous écoute.

— Ah! si vous saviez ce que le salut de M. Perrin me coûte, madame, peut-être vous trouveriez qu'il y a quelque raison dans ce que vous appelez en vous-même une coupable différence.

Mais vous le saurez tôt ou tard sans que je le dise, vous saurez...

Il s'arrêta et reprit tout à coup avec vivacité :

— Vous vous croyez bien étrangère sans doute à ce qui se passe. Vous ne comprenez pas comment vous, dont les relations avec votre famille n'existaient plus, vous êtes liée à cette épouvantable histoire. Eh bien! madame, je vous dirai tout, car, enfin, j'ai assez de mépris du monde entier depuis que le seul cœur qui m'ait aimé et compris n'est plus là pour me soutenir et me consoler...

— Parlez, parlez, dit madame Cros, à qui l'accent de Maricou inspira un mouvement de pitié et d'intérêt.

— A partir du jour où il n'y eut plus de secret entre ma mère et moi, ma vie changea complètement.

Toutes les choses prirent un sens nouveau à mes yeux. La curiosité des jeunes gens qui m'avaient invité à leurs chasses ne fut plus pour moi qu'une espèce d'hommage rendu à la supériorité de mon adresse; car ils n'avaient pas un chien rebelle que je n'eusse dressé en quelques semaines, pas un cheval indomptable que je n'eusse soumis après quelques épreuves.

Souvent, tandis qu'ils organisaient des battues pour détruire les bêtes féroces qui épouvantaient le pays, je partais seul la nuit, je les poursuivais, je les attaquais, et je les attachais à un arbre de leur route, pour leur montrer qu'un homme avait fait seul ce qu'ils voulaient tenter à dix.

Ces triomphes avaient été jusque-là ma vie, mon bonheur, ma gloire.

Le lendemain du jour fatal, il me sembla qu'on ne m'appelait que parce qu'on voulait regarder curieusement en moi le fils de l'empoisonneuse. Je me rappelai que nul homme ne s'était jamais risqué seul avec moi dans nos courses aventureuses, et

qu'on avait joué avec moi comme avec un tigre muselé; car deux ou trois piqueurs armés marchaient toujours à mes côtés.

Cette horreur que j'avais inspirée à Marie n'était que le reflet de l'effroi que j'inspirais à tout le monde. Je le désirai, madame, je m'en assurai et je me résignai.

Oh! certes, j'ai assez vu les hommes et les femmes pour être sûr que ce n'est pas ainsi qu'on gagne leur estime et leur admiration : une révolte ouverte, une lutte désespérée, eussent fait de moi un héros, ils m'eussent d'autant plus estimé, que je les eusse bravés davantage. Je ne le voulus pas, madame. A l'instant même où j'appris qu'il y avait un crime entre le monde et moi, je me retirai. Ce ne fut pas sans combats, sans efforts, sans colère; mais je ne voulus pas accroître l'héritage de mal qui m'avait été légué.

Et cependant, madame, ne vous étonnez pas si alors je laissai grandir dans mon cœur un amour que j'aurais dû en chasser.

C'est que Lucie fut la seule qui ne tourna pas en mépris la curiosité qu'elle avait eue de me connaître. C'est que seule, confiante en elle et en moi, elle ne trembla pas de me prendre pour guide dans ce désert dont je connaissais seul tous les détours.

D'ailleurs, madame, je voyais bien qu'elle savait que je l'aimais, et moi je lui étais reconnaissant de ne pas insulter à cet amour. Elle s'en paraît même avec une sorte d'orgueil; elle était fière d'avoir soumis le lion indompté. Cet amour n'était donc pas si méprisable.

Elle seule me resta, madame, car je ne compte pas son frère qui, aux yeux de tous, était celui qui m'appelait, mais qui, comme vous l'avez pu voir, n'est qu'un pauvre esclave idiot qu'elle fait marcher à sa guise, comme elle fait de moi.

Mais, madame, j'aurais beau vous expliquer mes sentiments, que vous ne les comprendriez pas assez bien, si je ne vous disais ce qui établit entre Lucie de Chevalaine et moi une intimité qui devait devenir plus tard une complicité.

Parmi les jeunes gens qui demeuraient dans ce pays, je vous en ai nommé un, c'est M. d'Astorg.

La manière dont ma mère m'en avait parlé, et que je vous ai racontée, a dû suffisamment vous apprendre que M. d'Astorg était aimé de Lucie, et que je le haïssais avec tout ce que la jalousie et le mépris peuvent inspirer de haine.

M. d'Astorg était parfaitement beau; il arrivait de Paris, et grâce à une suffisance immense, il était parvenu à ériger en qualités les ridicules et les défauts de sa personne.

A voir quel empressement tous les hommes mettaient à l'imiter dans sa tenue, dans son langage, on pouvait pardonner à une femme de préférer cet homme à tous ceux qui la recherchaient; car il était le maître d'une douzaine de mauvais élèves, le soleil d'une suite de satellites fort vulgaires et fort maladroits.

C'est une chose qui est vraie, madame, c'est que l'humanité méprise en action les vertus qu'elle recommande en théorie.

L'homme qui s'estime peu par modestie, ne trouvera jamais personne empressé de relever sa valeur. Celui qui se pose comme un homme supérieur peut rencontrer des gens qui contestent le prix auquel il se met, et qui tentent de le réduire à sa juste mesure; mais jamais aucun n'ose aller jusqu'à la vérité. L'admiration de cet homme pour lui-même, l'admiration des sots pour lui, arrêteront en chemin le plus intrépide, et il ac-

cordera à cette vanité nulle et vantarde plus de droits qu'elle n'en donnerait au mérite le plus éminent s'il garde le silence.

C'était mon histoire, madame. Avec le plus profond mépris pour M. d'Astorg, j'aurais craint de l'exprimer, en voyant à sa suite tant de gens à qui je reconnaissais quelques qualités.

Je préférerais attribuer à ma jalousie les sentiments malveillants que j'éprouvais pour lui. Je préférerais croire à l'aveuglement de ma haine, qu'à la prévention générale.

Je consentis à accepter tacitement la supériorité de cet homme.

Ce n'est pas que j'aie eu à m'en repentir, madame; cet homme a pris un tel soin de se dévoiler, que jamais je n'eusse pu le montrer aussi hideux qu'il l'était.

M. d'Astorg était, disait-il, gentilhomme, et l'immense fortune de sa famille avait péri dans la révolution. Ce conte, qui a servi tant d'intrigants, eût dû paraître impossible à faire croire, depuis qu'une loi avait indemnisé ceux qui avaient pu prouver qu'ils avaient été véritablement dépouillés.

Il n'en fut pourtant pas ainsi, et il s'est trouvé des hommes assez habiles pour se faire victimes de la restauration, après s'être faits victimes de la révolution.

C'est surtout dans nos provinces que de pareilles histoires pouvaient et devaient rencontrer des hommes crédules.

M. de Chevalaine, à qui la révolution n'avait enlevé, à vrai dire, que quelques droits féodaux, était de bonne foi lorsqu'il accusait Louis XVIII d'ingratitude pour ne l'avoir pas dédommagé du silence prudent qu'il avait gardé sous la république et sous l'empire; et lorsque, dans une visite qu'il fit à son neveu et à sa nièce, il trouva un homme qui avait les mêmes griefs que lui, il ne fut pas des moins ardents à croire aux mensonges de M. d'Astorg, à leur donner crédit, à les appuyer de son propre exemple.

Cette première rencontre avait eu lieu précisément le jour où j'avais rencontré M. de Chevalaine.

A partir de ce jour, M. d'Astorg devint un commensal assidu du château. Il avait offert ses hommages à Lucie, qui possédait une fortune fort peu en rapport avec les trésors précieux dont M. Jules d'Astorg avait été dépouillé, mais dont son indigence actuelle s'accommodait très-raisonnablement.

La facilité avec laquelle ce monsieur avait vu se promettre à lui la beauté, la jeunesse de Lucie, et ses huit ou dix mille livres de rente, lui persuada aisément qu'il obtiendrait mieux. Et, dès qu'il eut vu Marie, qu'il eut appris qu'elle était l'unique héritière des millions du comte, tous ses efforts se tournèrent de ce côté.

Ce fut au dépit que Lucie en éprouva que je dus de la voir rester pour moi ce qu'elle avait toujours été.

Je le crois maintenant; mais alors je ne me doutais pas que les démarches de M. d'Astorg fussent si habilement et si secrètement conduites, que je ne les soupçonnai qu'au moment où elles allaient être couronnées de succès.

Cependant j'avais rencontré plusieurs fois M. de Chevalaine, qui venait plus souvent dans la lande, comme pour m'y chercher.

Par un accord tacite, il n'avait jamais été question entre nous de ce qui s'était passé lors de notre première entrevue, mais nous nous comprenions cependant. Quand il m'abordait, son

visage était à la fois si triste et si heureux, que je voyais bien qu'il m'aimait et qu'il n'osait me le dire.

Nous causions ensemble bien longtemps. De quoi causions-nous? De tout et de rien. De tout, en ce sens que nous acceptions le premier sujet de conversation que le hasard nous donnait; de rien, car notre cœur n'était pour rien dans nos paroles.

Il y avait entre nous un entretien muet qui n'avait d'autre expression qu'un regard, un soupir, jeté au milieu de la phrase la plus insignifiante.

Lorsqu'il me quittait, jamais il ne disait quand il reviendrait, mais il avait trouvé moyen de m'avertir à quel jour et à quelle heure il passerait dans les environs; et il me remerciait si doucement d'un coup d'œil, quand il ne pouvait s'arrêter, que j'eusse fait vingt lieues pour me trouver sur son passage; car lorsqu'il n'était pas seul, il n'eût pas voulu me parler.

Lorsqu'il était avec Marie surtout, c'est à peine s'il osait me regarder; et, si quelqu'un avait su nos entretiens secrets, nos mystérieuses intelligences, que n'aurait-on pas reproché à ce père qui parlait au fils de l'empoisonneuse de sa femme et de la meurtrière de son enfant!...

Sans qu'il me l'eût dit, j'avais compris les efforts qu'il avait faits pour me rendre Marie plus favorable, mais rien n'avait pu vaincre cette horreur dans laquelle elle avait été élevée. Marie avait peur de moi, comme les enfants, qu'on tourmente de craintes ridicules, ont peur des revenants. La raison a beau, plus tard, leur démontrer la folie de ces craintes, il les désavouent, mais ils les gardent sans cesse.

Ainsi, Marie, qui ne m'avait connu que pour lui avoir rendu service, que pour avoir souffert ses injures sans me plaindre, ne pouvait m'apercevoir sans tressaillir de tout son corps.

Ce mouvement de pitié qu'elle avait éprouvé, le jour où elle m'avait trouvé sanglant sur la terre, n'avait été qu'une de ces émotions physiques qu'on éprouve à la vue des blessures d'une bête fauve, lorsque, prise dans un piège, elle est incapable de mordre.

Eh bien, madame, malgré tout cela, je l'aimais cette Marie. J'aurais payé de je ne sais quoi un mot de pitié fraternelle de sa bouche. Elle était si innocente, si pure, qu'il me semblait que son amitié devait porter avec elle l'absolution de toutes les fautes et de tous les malheurs.

Oui, madame, je l'aimais d'une si sainte affection, que, lorsque j'appris que M. d'Astorg l'aimait et recherchait sa main, je fus saisi de plus de colère et d'indignation que lorsque je l'avais vu attacher sur lui les regards de l'amoureuse Lucie.

J'étais jaloux cependant, mais si grand que fût mon amour, il n'était pas complètement aveugle. Que Lucie séduite par la suffisance de M. d'Astorg se donnât à lui, c'était un danger sans doute, mais un danger où elle se jetait bien volontairement, un danger d'ailleurs avec lequel elle était capable de lutter. J'aurais été seul à souffrir de ce choix.

Mais Marie, Marie, cette frêle créature, dont la vie était agitée par la moindre émotion, au point d'alarmer son père, Marie, devenir la femme, la proie de cet homme!... A ce cœur qu'il ne fallait qu'aborder avec la plus tendre délicatesse, attacher toujours cette furieuse vanité qui maîtrisait impitoyablement tout ce qui l'entourait... C'était un meurtre, un crime que je ne pouvais pas permettre.

Qu'il m'eût pris Lucie que j'aimais et qui était le seul être qui daignât m'écouter, et qu'il ne m'enlevât pas Marie qui me haïssait et me méprisait, voilà ce que je demandais à Dieu. Voilà ce que j'aurais voulu pouvoir faire.

XV.

Comme vous devez le croire, d'après ce que je vous ai dit de mes entretiens avec M. de Chevalaine, jamais il n'avait pu être question entre nous, ni de ses affaires ni de Marie. Ce fut à l'occasion de la demande de M. d'Astorg que nous franchîmes cette barrière demeurée entre nous.

Un matin, je reçus de M. Laurent de Chevalaine un billet qui demandait instamment de venir au château.

Au mot qui terminait ce billet, je reconnus que Lucie l'avait dicté.

« Venez, Pierre, on vous attend. » Cela voulait dire : Lucie a un service à vous demander.

J'avais été absent de chez ma mère plusieurs jours, et je crus devoir m'excuser de la quitter presque aussitôt après mon arrivée.

— Va, me dit-elle, va... jusqu'au jour où tu reviendras ici assez malheureux ou assez coupable pour ne plus en sortir.

Je ne fis pas attention à ce mot, qui n'était que l'expression des menaces et des souhaits habituels de ma mère. A quelque distance de la maison, et comme je commençais à traverser les genêts, une voix m'appela, et je reconnus Albine.

— Pierre, me dit-elle, je t'attendais ici.

— Pourquoi?

— Ne va pas, me dit-elle, ne va pas chez M. Laurent de Chevalaine, il y aura un malheur, et Dieu sait si l'on ne t'accusera pas d'y avoir pris part.

— Qui te fait penser cela?

— Ecoute, Pierre; hier j'étais près de la maison de ta mère, où j'espérais te voir.

Depuis que j'aimais, madame, j'avais compris l'amour d'Albine, et à l'émotion, à la rougeur de cette pauvre fille, quand elle laissa échapper cet aveu, je me sentis pris de pitié; et puis, madame, rien ne peut vous donner une idée d'un malheur pareil au sien.

Elle savait que j'en aimais une autre, qui était belle, qui était riche, et dont, pour la misère d'Albine, la parure était une chose magnifique. La pauvre enfant s'imaginait, elle qui était belle aussi, elle qui m'aimait, que tout l'avantage de sa rivale était dans l'élégance de sa toilette, et, pour combattre cet avantage, si vous saviez quel soin elle se donnait...

C'était douloureux à voir quel art elle employait à se parer de ses haillons, à se couronner des tristes fleurs de nos bruyères, à se faire belle...

Je fis comme j'avais fait jusqu'à ce jour, je ne remarquai pas sa parure, je ne voulus pas comprendre ses paroles, et je répondis :

— Qu'avais-tu donc à me dire?

— Hier... fit-elle avec un soupir... rien... mais aujourd'hui, j'ai à te parler pour toi, et aujourd'hui j'oserai te parler.

J'étais donc près de ta maison, et la nuit venait déjà, lorsque je vis ta mère sortir et se diriger furtivement du côté du Saut-

du-Cerf. Je suis désespérée, Pierre, car je me sens mourir, et j'ai peur...

Je pris tout mon courage, et je me résolus à parler à ta mère...

Pour cela... je la suivis... mais au moment où j'étais près de l'atteindre, au moment où j'aurais pu l'appeler pour lui dire de m'attendre, je sentais la force me manquer, et dès qu'elle faisait un mouvement pour se retourner, je me cachais aussitôt sous les genêts pour échapper à ses regards : car ta mère est cruelle, et je me disais que si ma folie faisait obstacle à ses projets sur toi, elle ne m'épargnerait pas plus qu'une autre.

— Ma mère n'a fait de mal à personne, dis-je sévèrement à Albine.

Elle sourit tristement sans me répondre sur ce sujet : elle ne voulait pas combattre un sentiment de respect qu'elle savait bien n'être qu'apparent, puis elle reprit :

— Je la suivis ainsi longtemps ; car à peine la frayeur qu'elle m'inspirait était passée, que je retrouvais dans mon cœur un tel désespoir que je me croyais la force de tout braver.

Une dernière fois je me suis dit : Mourir ainsi ou mourir de chagrin, qu'importe ! Et je cherchais à la retrouver, car elle avait disparu à mes yeux. Je me croyais encore bien loin d'elle, lorsque tout à coup j'entendis sa voix à quelques pas de moi, et bientôt une autre voix lui répondit...

Je me serais retirée, si cette voix je ne l'avais pas reconnue : c'était celle de mademoiselle Lucie de Chevalaine, de celle que tu aimes, de celle pour qui tu oublies tout le reste.

Tu comprends que j'ai voulu savoir ce qu'elle disait, car ton nom avait été prononcé.

— Je vous le jure, Marianne, disait mademoiselle de Chevalaine, faites ce que vous me promettez, et moi je forcerai M. de Chevalaine à cet acte de justice envers Pierre.

— Oui, oui, dit ta mère, il faut que cet obstacle disparaisse entre lui et vous, car alors vous l'épouserez.

— Je te l'ai promis, Marianne, le comte de Chevalaine sera mon mari.

— Le comte de Chevalaine ? m'écriai-je.

— C'est toi que Lucie nommait ainsi.

— Et c'est moi qu'elle veut épouser ?

— Oui, me répondit Albine ; mais cette union te coûtera du sang.

— Quel sang ? dis-je avec épouvante.

— Bien des choses avaient été dites avant mon arrivée, de façon que je ne puis te dire précisément tout ce qui avait été convenu, mais Lucie a ajouté :

— Je n'aurais qu'un signe à lui faire pour qu'il réponde à l'impertinence de M. d'Astorg, et si celui-ci allait refuser une réparation à Pierre, je lui dirais tout haut quel est le droit de Maricou à se croire digne de se mesurer avec lui. Je l'avouerai pour mon cousin, pour le fils de M. de Chevalaine ; je le proclamerai devant mille personnes si elles étaient là... Mais toi, Marianne, tu n'oublieras pas...

— Farrenc n'attend que mon ordre, a repris ta mère, faites seulement ce qui est convenu.

— Je n'y manquerai pas, a répondu mademoiselle Lucie.

Je n'écoutais déjà plus Albine, l'idée de me mesurer avec M. d'Astorg et de le faire, pour ainsi dire, par l'ordre et sous la protection de Lucie, m'avait mis hors de moi.

Cet homme, que je détestais, à qui celle qui l'aimait et que j'aimais me livrait, était devant mes yeux comme une proie qui m'appartenait désormais. Cet espoir me fascinait.

— Pierre, reprit Albertine, iras-tu chez mademoiselle Lucie, pour être l'instrument de sa vengeance ?

— Oui, répondis-je, j'irai, et malheur à cet homme s'il ose encore jeter sur moi ce regard insultant dont il m'accablait autrefois !

— Mais sais-tu pourquoi on veut te le faire tuer ? reprit Albine avec un léger mouvement de colère ? tu crois peut-être que c'est parce qu'elle t'aime !

Je ne répondis pas, par pitié pour Albine ; car, dans ce moment de délire, je crus (que voulez-vous ? si le malheur n'avait pas ses heures de folles espérances, il briserait trop vite le cœur de l'homme) ; oui, je crus que, touchée de mon amour, Lucie voulait me créer un droit à m'avouer le sien.

Albine me regarda longtemps sans parler, cette lueur de colère s'éteignit ; à son tour elle eut pitié de moi, trop de pitié sans doute, car peut-être si elle m'eût averti dans ce moment, je n'eusse pas été à ce rendez-vous. Mais elle craignit de me blesser ; elle craignit qu'en retour d'un salutaire avertissement je ne la maudisse ; et elle se contenta d'ajouter :

— Avant d'obéir à celle qui est tout pour toi, sache au moins ce qui la pousse à se venger.

— C'est ma vengeance et non la sienne que je vais chercher, dis-je à Albine en m'éloignant.

— Pierre ! Pierre ! me cria-t-elle, tu vas à un malheur, prends garde !

Je ne l'entendais plus, ou même je ne l'écoutais plus.

Je m'éloignai et j'arrivai au château de Lucie.

Elle m'attendait, car je l'avais vue de loin dans une chambre haute, d'où elle découvrait au loin la route par où je devais venir.

Son frère était absent, et pour la première fois de ma vie je fus introduit dans son appartement.

Jamais, madame, je n'avais franchi le seuil de la chambre d'une femme, jamais cette élégance qui pare le réduit d'une jeune fille n'avait frappé mes regards ; et bien que l'appartement de Lucie n'eût pas sans doute cette grâce chaste dont j'avais lu des descriptions si séduisantes, je me sentis fier et embarrassé d'avoir pénétré dans ce sanctuaire.

— Que me voulez-vous ? lui dis-je.

— Pierre, me répondit-elle en attachant sur moi des regards où je crus voir de l'amour, Pierre, j'ai un grand et terrible secret à vous apprendre.

Je me souvenais ce que m'avait dit Albine et je lui répondis, croyant qu'il s'agissait de moi :

— Ce secret, je le sais, et je sais aussi que vous voulez le proclamer tout haut.

Lucie resta stupéfaite et me dit :

— Le proclamer tout haut !... Proclamer tout haut ce qui doit rester éternellement caché !... Tu ne comprends pas, Pierre.

— Je croyais vous avoir devinée, dis-je en rougissant, et je n'aurais souhaité voir mon sort changer que pour pouvoir vous montrer davantage tout ce que vous pouvez obtenir de moi ; mais je resterai le misérable Maricou, si vous le voulez, et je vous obéirai comme si vous m'aviez reconnu pour le fils de M. de Chevalaine.

— Oh ! pour cela, Pierre, s'écria Lucie, je le ferai ; ta mère te l'a dit sans doute, car je lui ai promis, et je tiendrai ma parole ; mais si je le fais, c'est pour que tu puisses me venger.

— De M. d'Astorg ?... lui dis-je.

— De lui, me répondit-elle.

— De lui, répétai-je ; de lui que vous aimiez ?

— Et qui me trahit, entends-tu.

Je laissai échapper un cri de joie à cette nouvelle. Lucie pâlit, mais elle se reprit aussitôt à sourire.

— Allons, me dit-elle, tu m'aimes bien...

— Lucie ! m'écriai-je, oui, je vous aime !

— Comme je veux être aimée ; je le sais ; comme il faut aimer une femme quand on veut la venger. Aujourd'hui, Maricou, tu viendras à la chasse à laquelle tous nos voisins, et parmi eux, ton père et ta sœur, doivent prendre part. Mêlé-toi à nos chasseurs, agis, parle en maître, et fais si bien que M. d'Astorg te dise quelque mot dont tu puisses lui demander compte.

— Oui, lui dis-je, et s'il me refuse?...

— Alors...

— Je sais ce que vous ferez ; et s'il refuse encore?...

— Tu seras mon parent, mon ami, tu pourras souffleter le lâche qui m'outrage.

— Réussirai-je ainsi à pouvoir prendre votre cause en main ?

— Si tu ne réussis pas ainsi, tu me vengeras autrement ; car il ne peut pas épouser Marie.

Ce nom me fit reculer.

— Lui ! m'écriai-je, épouser Marie !

Le sentiment qui me dicta ces paroles venait surtout de l'indignité d'un pareil époux, destiné à un ange comme Marie.

Lucie, qui ne savait pas de quelle chaste affection je pouvais aimer une femme qui se montrait en tout mon ennemie, se trompa sur le sens de mon exclamation, et reprit d'une voix sombre :

— N'est-ce pas que c'est une lâcheté ?

C'était une singulière position que la mienne, madame, mais elle n'est pas neuve, et peut-être, placé comme Oreste en présence d'une femme qu'il aime et d'un rival qui est aimé, ai-je subi, comme lui, cette fatalité qui n'est autre chose que la soif de plaire à celle qui nous dédaigne.

— Oui, m'écriai-je, c'est indigne et infâme ! et je vous vengerai, Lucie. Mais alors, quand j'aurai fait tout ce que vous aurez voulu ?

— Alors je t'aimerai, Pierre, me dit-elle.

— Vous me le jurez ?... lui dis-je.

Insensé, qui demandait à une femme d'éprouver de l'amour !

— Oui, je te le jure, et ce que tu me demanderas, je te l'accorderai.

— Qu'il vienne donc, et vous serez à moi.

Lucie me regarda comme étonnée de mon audace.

— Tout ce que tu voudras, quand je serai vengée, car il m'a trahie, plus trahie que tu ne crois.

— Grand Dieu !

— Ah ! ne comprends-tu pas que si je n'étais pas trahie, ce n'est pas à toi, mais à mon frère que j'eusse demandé ma vengeance ?

— Ainsi ?... lui dis-je.

— Je ne veux tromper personne, me dit-elle, tu peux m'abandonner, maintenant que tu sais mon secret.

— Oh ! lui dis-je, je tuerais cet homme... je le tuerais !

Le reste est inutile à vous dire ; elle m'avoua tout.

L'heure fixée pour le rendez-vous de chasse arriva, et chacun fut surpris de me revoir à l'une de ces fêtes où je ne paraissais plus depuis longtemps.

Quant à M. d'Astorg, il ne se rendit pas chez mademoiselle de Chevalaine ; il devait se trouver dans la forêt qui borde la lande, avec le comte et Marie.

Nous partîmes, mais nous manquâmes le rendez-vous, et la chasse commença. Tout cela avait-il été combiné d'avance ? je ne le sais pas encore ; mais voici ce qui arriva.

Après une heure de chasse, et comme je débûsquais par le fourré, dans une route où passait Lucie à cheval et seule, nous nous trouvâmes face à face avec M. d'Astorg, Marie et son père, qui cheminaient tranquillement à cheval.

On s'arrêta pour se parler, et je me mis à regarder M. d'Astorg avec une fixité qui devait finir par lui déplaire. Lucie s'approcha de Marie, et lui dit avec une rage concentrée :

— Le bonheur vous rend paresseuse, chère cousine ; vous n'êtes pas arrivée à l'heure indiquée. Mais je conçois que lorsqu'on cause avec un fiancé si aimable que M. d'Astorg, on soit peu pressé d'arriver.

— Ça ne m'étonne pas, dis-je aussitôt. Quand on craint de rencontrer certaines personnes, on retarde le plus possible le moment de les voir face à face.

M. d'Astorg me jeta un regard de mépris du haut de son cheval, et dit d'une voix insultante :

— Qui a donc amené ce maraud ici ?

Je vis mon père tressaillir de colère à cette insulte, et Marie pâlit.

La promesse que j'avais faite à Lucie, la haine que j'avais pour cet homme, le désir de montrer à M. de Chevalaine que son sang n'avait pas dégénéré en moi, furent sur le point de céder à la crainte que j'eus d'épouvanter Marie ; mais la pensée qui me vint, que c'était elle que je sauvais aussi, me rendit ma colère.

— Voilà un mot qui veut une réparation, monsieur, dis-je à M. d'Astorg.

— Qu'est-ce que c'est que ça, fit-il en tournant son cheval vers moi et en s'avançant le fouet levé.

— Ne bougez pas, m'écriai-je, ou je vous étends à mes pieds... Vous me rendrez raison du mot que vous m'avez dit, ou je vous déclare un lâche.

Lucie me regardait avec des yeux pleins d'une sombre joie. M. d'Astorg la regarda et la comprit.

— Ah ! ce sont là les chevaliers errants des Dulcinées de ce pays... dit-il en ricanant.

— Taisez-vous ! Monsieur de Chevalaine, dit Lucie en s'adressant à moi, vous convient-il à vous, mon cousin, de me laisser insulter en l'absence de mon frère ?

— Votre cousin ! dit M. d'Astorg.

— Sans doute ; reprit Lucie, et mon oncle peut vous l'attester mieux que personne.

— Quoi ! dit Marie... lui, le fils de Marianne... il serait...

— Votre frère, ma chère Marie, dit Lucie.

Marie regardait son père d'un air éperdu.

M. de Chevalaine, anéanti par cette scène si imprévue, s'écria :

— Lucie, quel est votre projet? pourquoi ces paroles imprudentes?

— Pierre vous les expliquera, répondit Lucie; mais il est des choses que Marie ne doit pas entendre... Venez... venez, Marie, lui dit Lucie, il le faut.

M. de Chevalaine me jeta un regard comme pour me consulter, et je lui fis signe qu'il devait faire éloigner Marie.

— Va, ma fille, va, lui dit-il, va et ne crains rien; nous sommes deux.

Je remerciai mon père de ce mot qui m'associait à sa cause.

— Maintenant, explique-toi, Pierre, me dit-il, explique-toi?...

— Ce n'est pas difficile, et monsieur doit me comprendre. Il a promis à mademoiselle Lucie son nom et sa main, et maintenant qu'il a rencontré Marie, sans l'aimer, car cet homme n'aime rien, il l'a recherchée parce qu'elle est riche.

— Je n'appelle pas séduire une femme, reprit avec arrogance M. d'Astorg, accepter les faveurs d'une femme qui vous les jette à la tête.

— Pierre vous a nommé de votre vrai nom, lui dit M. de Chevalaine, vous êtes un lâche!

— Monsieur, lui dit M. d'Astorg, ce mot veut du sang!

— Vous m'oubliez, lui dis-je.

— Je ne vous connais pas! s'écria-t-il.

— Monsieur d'Astorg, je vous trainerai devant vos amis et je vous souffletterai devant eux.

M. d'Astorg prit son fusil et m'ajustant :

— Voilà comme je me mesure avec les brigands, me répond-il; et sur-le-champ il tira sur moi et me traversa le bras d'une balle.

A peine le coup était-il parti, que je vis Marie ramener son cheval de notre côté. Mais ce que je pus voir seul, c'est que Lucie la gagna de vitesse en quelques secondes et, appuyant sur la bride du cheval, le fit tourner dans une allée latérale. Des cris se firent entendre; M. d'Astorg était resté devant moi, et M. de Chevalaine semblait prêt à le punir, lorsque je lui criai :

— Laissez cet homme; à Marie, à Marie!

— A moi! disait Marie, tandis que Lucie criait : Arrêtez! arrêtez! Nous les vîmes passer au bout d'une allée qui gagnait les genêts. Marie était emportée par son cheval, et Lucie la suivait de près.

M. de Chevalaine s'élança de son côté, et M. d'Astorg le suivit. Je restai seul, et fis quelques pas pour gagner les genêts dans la direction; mais la douleur et la perte de sang m'arrêtèrent; déjà je n'entendais plus le galop des chevaux, lorsqu'un cri perçant se fit entendre.

C'était la voix de Marie. Je m'évanouis.

Quand je revins à moi, j'étais dans le château de M. de Chevalaine. Un domestique, placé près de moi, me raconta que c'était Lucie qui m'avait fait transporter au château. Je demandai des nouvelles de Marie. Hélas! madame, son cheval s'était abattu; elle avait été lancée à terre, et lorsque son père était arrivé, il l'avait trouvée morte!

Une horrible idée me prit, je ne pus croire au hasard de cet accident, et je demandai à voir le corps de Marie. On me considéra comme un fou, mais moi, je me rappelai ce qu'Albine avait entendu : « Farrenc sera prêt; » j'avais vu Lucie détour-

ner la tête du cheval de Marie... Enfin, madame, je croyais à un crime prémédité.

— Et vous avouerez que je puisse trouver surprenant que c'est à moi que vous veniez le dire, fit madame Cros.

— Oh! madame, vous verrez bientôt que cela ne vous est pas si indifférent que vous le croyez.

Je ne pus voir le corps de Marie; mais je sus qu'il avait deux fractures au crâne. Je ne dis rien, mais je demandai la permission de descendre aux écuries pour voir le cheval que montait Marie, on me le permit. La croupe était encore labourée de coups de cravache. Qui avait excité la couse de ce cheval et qui avait pu le frapper, si ce n'était Lucie qui courait à côté d'elle? Je voulais tout dire à M. de Chevalaine, mais il était presque fou de douleur, et je ne pus le voir. Lui-même refusa de m'écouter en s'écriant :

— Oh! ma fille me le disait bien qu'un jour il lui porterait malheur.

Que faire? que devenir? porter une accusation basée sur de si faibles indices, et contre qui? contre Lucie.

Je quittai le château, mais je ne voulus pas laisser le crime impuni, car c'en était un. Je me rendis chez Lucie, mais avant je passai à l'endroit où avait été commis le meurtre.

Je savais trop bien l'infamie adresse avec laquelle les habitants des huttes faisaient trébucher et tomber les voyageurs qui passaient dans la lande, quand ils voulaient les dépouiller, pour ne pas reconnaître quel moyen avait été employé. Une corde double avait été jetée d'un bord à l'autre de la route, et une main accoutumée à ce piège l'avait tendue au moment où le cheval, lancé dans route sa vitesse, ne pourrait la voir assez tôt pour la franchir. A l'empreinte laissée sur l'écorce d'un énorme pied de genêt, il n'y avait pas moyen d'en douter, la chute avait pu être mortelle; mais ces deux fractures à la tête m'étonnaient encore.

Je passai le reste de la journée à quêter comme un chien, chaque trou, chaque touffe d'herbre, et enfin, à plus de cent pas de l'endroit où avait eu lieu la chute, je trouvai une pierre anguleuse et sanglante qui avait été jetée là et qui avait servi à achever la victime!... Le crime était patent pour moi... la participation de Farrenc m'était expliquée; mais cette participation de Farrenc entraînait celle de ma mère. Toujours ma mère... toujours!... C'était à en devenir fou.

Dans un premier mouvement de colère, je voulais aller à elle et la punir... mais j'entendais par avance ces mots horribles sortir de sa bouche :

— C'est pour toi que j'ai commis ce crime comme les autres. L'obstacle qui existait entre toi et la fortune, je l'ai détruit.

Je reculai devant l'horreur d'une pareille explication, et cherchait alors quelqu'un à qui faire payer ce crime, j'allai chez Lucie...

Comme Maricou prononçait ces mots, un coup discret fut frappé à la porte de madame Cros, qui fut très-stupéfaite d'être ainsi surprise, au milieu de la nuit, seule avec Maricou.

Elle lui fit signe de se taire, et tout aussitôt la voix discrète de M. Camille Perrin se fit entendre :

— Vous veillez, je le sais, et je sais avec qui vous êtes; ouvrez-moi, il faut que je vous parle tout de suite, il y va de notre salut à tous.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE NATIONALE.

Suite

Que penserions-nous d'un biographe qui, voulant peindre un individu, nous raconterait seulement une des phases de son existence, les actes accomplis par lui durant une époque plus ou moins longue de sa vie ? Que devons-nous penser également de l'historien qui croit nous donner le tableau d'une société quand il n'embrasse que l'une des périodes de l'individu social ? Ainsi peut-on appeler histoire de France ce recueil de nos actes commençant à l'entrée du roi Pharamond dans la ville de Trèves, ou à l'élection de Clovis sur le bouclier, ou à la peinture des Franks au delà du Rhin, toutes questions accessoires dans la question principale, ainsi que nous l'avons fait observer ? Ou bien encore, pouvons-nous excuser les écrivains qui débutent par la fuite de Mahomet de la Mecque, quoique nous n'ayons jamais eu rien à démêler avec le *sublime* prophète ?

Done, ainsi que ce court examen vient de nous le démontrer, aucune de ces histoires ne remplit les conditions indispensables à la connaissance de l'individualité de ce peuple, le plus grand par la force dans les temps anciens, et, de nos jours, gouvernant l'univers par ses idées ; et la série des faits qu'elles renferment ne convenant qu'à une ou deux époques de son existence, elles doivent, rigoureusement parlant, n'être considérées que comme des documents pour servir à l'histoire nationale.

Nous avons vu de même que les productions des poètes et des savants ne sont que des matériaux apportés à l'histoire naturelle.

Les recherches auxquelles nous nous livrerons bientôt sur le seul mode à suivre pour l'étude complète d'une nation démontreront suffisamment jusqu'à quel point peuvent être exacts ces documents dans l'appréciation des faits qu'ils contiennent, et prouveront cette vérité abordée plus haut, que leurs jugements doivent être sujets à une foule d'erreurs. Si maintenant nous laissons de côté les vices de système pour n'examiner que les défauts d'exécution, nous verrions que tous les écrits historiques peuvent se grouper autour de deux grandes époques qui, se divisant la direction des idées, se partagent le point de vue et conséquemment les tendances et la direction de l'histoire.

La première de ces époques s'étend en deça de la révolution française, dont le versant opposé regarde la seconde.

Dans l'une, soit étroite conception de quelques écrivains qui furent les autorités du genre ; soit opinion arrêtée de tous, erreur grossière à peine supportable ; soit plutôt que la seule marche des choses préparât peu à peu les esprits à cet enfantement impolitique et monstrueux de la vanité d'un seul, *l'Etat, c'est moi* ; toutes ces productions qui fourmillent d'une foule de détails, desquels nous n'apprenons à peu près rien, sinon ce qu'il nous est inutile de savoir, sont revêtues du même cachet ou vivent dans la même atmosphère de basse flatterie. La description uniforme d'une force isolée, unique et dépendante, y tient presque toujours lieu du tableau varié du concours de l'être collectif. La plupart de ces ouvrages ne nous présentent, en un mot, qu'une longue suite de biographies ; tous les grands et les puissants ont leurs portraits dans cette immense galerie historique construite avec tant d'art et de soin ; et la masse, cette grande masse qui est la nation tout entière, le faisceau complet des forces d'un peuple, la grande pyramide sociale, a tout au plus servi d'ombre à ces tableaux.

La seconde époque devait nous offrir le revers de la première. Tout venait d'être bouleversé, les hommes et les choses. La na-

tion française courait, avec l'impétuosité ordinaire à l'esprit du Gaulois, dans la voie nouvelle qu'elle venait de s'ouvrir, et cette voie était en tout l'opposé de celle qu'elle avait parcourue jusqu'alors. Ce changement radical s'étant opéré dans les esprits, l'histoire dut donc différer et différa effectivement de tout le contraste qui régnait entre les idées du jour et les idées d'autrefois. Elle avait, elle aussi, reconquis sa véritable importance, car son intelligence venait d'être initiée au secret du grand mécanisme social. Mais deux causes, entre mille, empêchèrent les nouveaux historiens de donner sa véritable physionomie au vieil édifice qui venait de s'abîmer derrière eux : d'un côté, la marche des esprits avait été trop fouguese ; de l'autre, la poudre qui s'élevait encore de ces immenses ruines obscurcissait la véritable couleur du passé.

C'est surtout dans cette seconde période que se heurtent à chaque pas les esprits politiques dont nous n'avons que faire au milieu de cette collection. Dans ces sortes d'ouvrages, il arrive toujours ou que l'écrivain, pour ramener les esprits à son opinion, altère la plupart des faits qu'il raconte, ou qu'il les dénature en les présentant sous un faux jour, ou que les réflexions dont il les entoure leur donnent un tout autre sens que celui qui leur est propre. De tels écrits, qui n'ont pas la bonne foi pour base, ou dont la bonne foi est égarée par les passions, ne sont point à nos yeux de véritables histoires, mais bien des plaidoyers plus ou moins chaleureux en faveur d'une idée ou d'un système philosophique. Mais avant de passer outre, il nous reste à citer un ouvrage écrit de nos jours ; ouvrage remarquable que nous n'avons point compris dans cette nomenclature générale, non par oubli, mais parce que son importance lui méritait une place à part. De toutes les productions de ce genre, il est le seul dont l'ensemble de recherches ferait croire qu'il a peut-être soupçonné la vérité historique. Son savant auteur, remontant par un examen rétrograde à la source de notre nation, n'a pu voir sans surprise tant de choses dignes de gloire ensevelies dans l'oubli, et nous a, le premier, montré ce brillant arbre généalogique, dont les rameaux aventureux s'étendaient jadis des steppes glacées du septentrion aux sables brillants de l'équateur. Cependant, nous regrettons de le dire, ce beau travail, qui mérite tant d'éloges à tant d'égards, est loin d'être complet. L'auteur n'a point su ou n'a point voulu mettre à profit ses découvertes. On a peine à concevoir comment l'habile écrivain, après avoir reconnu avec tant d'autres que les dix-neuf vingtièmes de la population française étaient d'origine gauloise, a détourné pour ainsi dire la conséquence de ses savantes investigations dans le domaine de l'histoire, en désorganisant le grand tout de cette nationalité de trente-cinq siècles qu'il venait de dévoiler. Il a en effet composé des histoires indépendantes et particulières de séries de faits qui forment seulement des phases distinctes de la même histoire.

Or nous disons que l'étude d'un peuple par l'une des phases de sa durée, de même que par ses accidents, ne peut conduire qu'à des résultats généraux defectueux, car on ne peut pas plus conclure de la partie au tout et de l'exception à la généralité que recomposer le commensurable par l'irrational.

L'étude d'un corps social par les masses ou les groupes d'hommes qui le composent a seule le pouvoir de produire un enseignement clair, précis, exact, complet. La marche de l'observation n'est plus douteuse, ni douteux le choix de ses formules, quand cette même observation embrasse d'un coup d'œil

toute l'étendue de son sujet et les délimitations qui le bornent et le différencient.

Mais les masses sont la réunion des groupes d'hommes de la même race dont les mouvements singuliers constituent l'ensemble d'action, et l'ensemble d'action est lui-même un vaste reflet du caractère. Au premier plan, dans l'étude de l'être social, s'offre donc naturellement son caractère, c'est-à-dire ses aptitudes essentielles, ses propensions spéciales, ses instincts particuliers, ses répugnances naturelles, son organisation qui n'est qu'à lui, enfin sous les mobiles qui l'ébranlent et le poussent dans la voie de cet insaisissable avenir vers lequel marchent toutes les sociétés humaines.

C'est seulement par l'aide des grands traits caractéristiques que l'observation peut, sans hypothèse et sans effort, mais bien par des rapports rationnels et même naturels, reconnaître et réunir les fragments du même grand tout, et que la collection nationale, avec sa pompe d'attributs et son harmonie de mouvements, frappe les intelligences; alors seulement aussi apparaissent d'une façon claire et manifeste les accidents physiques et moraux de l'être social; alors, par les individualités qui, toujours les causes ou les instruments des événements, sont comme les parties anguleuses extérieures ou les arêtes du corps social au moyen desquelles il pénètre les autres corps et opère le mélange de sa nature avec des natures étrangères; par ces individualités, disons nous, nous pénétrons les secrets des changements apportés dans les habitudes, les mœurs et la physiologie de la masse; en un mot, leur initiative nous dévoile les causes de l'altération d'un caractère, ou même de sa cessation d'existence, ce qui équivaut à la mort d'une nationalité; car il en est des corps sociaux en effervescence comme des autres corps en fusion, le plus avide absorbe les autres, et le corps absorbe, perdant par ce seul fait sa signification dans nos langues, y perd jusqu'à son souvenir quand le corps absorbant subit le même sort.

De tout ceci, nous pouvons, ce nous semble, arriver à cette conclusion: l'histoire qui n'embrasse que telle ou telle dénomination d'un peuple, qui ne considère ce même peuple que placé dans telle circonstance, ou imprimant tel ou tel mouvement, ou suivant telle ou telle direction, n'est point l'histoire de ce peuple, mais seulement la description de l'une des phases de sa durée; et nous avons dit qu'une telle histoire ne devait pas être comprise, par la raison que, n'ayant ni horizon ni aboutissant, elle ne peut nous présenter que des effets sans causes, ou des causes sans effets, ou une action générale qui ne se rattache à aucune origine, ou un ébranlement, une secousse, une dissolution, un bouleversement quelconque dont on ne saurait comprendre les motifs.

L'histoire d'un peuple doit donc étudier l'être social depuis l'époque où cet être n'est encore, pour ainsi dire, qu'à l'état d'embryon, jusqu'au moment où il perd son rôle dans le grand drame des sociétés humaines.

Toute race ne peut être que simple ou mixte: simple quand elle est sans mélange, conséquemment mixte quand a lieu le contraire.

Aujourd'hui que le monde est déjà vieux, il n'est plus de race pure, si ce n'est peut-être la juive, qui, n'existant plus à l'état de nation depuis des siècles, et répandue sur tous les points du globe comme de vivants et fidèles souvenirs d'une force qui fut, commence elle-même à se mélanger.

L'état sauvage indique toujours le jeune âge d'une race et son isolement parmi les autres; aussi, de même que c'est dans l'enfance, alors que, vierge encore de tout contact avec les hommes et obéissant à ses seules inspirations, elle marche où la voix de ses instincts la pousse; de même que c'est dans l'enfance, disons-nous, qu'il faut chercher les inclinations naturelles, bases immuables du caractère de l'homme; de même est-ce dans l'état sauvage d'une race que l'histoire doit puiser ses inspirations et tremper ses pinceaux si elle veut plus tard reconnaître le caractère national sous les éléments étrangers, et lui donner sa véritable couleur. L'observation partant d'un tout autre point de vue est sujette à l'erreur, car elle opère sur un terrain mouvant

qu'une incessante variabilité rend insaisissable aux instruments de l'expérience: *le tâtonnement, l'uniformité, l'analogie.*

Les phénomènes de l'état mixte sont les suivants: ou deux races sauvages se confondent; ou une race sauvage absorbe une race civilisée; ou une race civilisée absorbe une race sauvage; ou deux civilisations mêlent leurs futures ruines.

La cohésion de deux races sauvages ou barbares est une somme de forces positives, la résultante de deux forces agissant dans le même sens: nous voulons dire le mouvement accéléré de leur existence combinée, le développement agressif de leurs facultés physiques et intellectuelles. L'être social mixte se trouve donc, par cet amalgame, doué d'une énergie offensive ou progressive de beaucoup supérieure à celle que chacun d'eux possédait séparément. Les Romains (la race latine absorbée par Rome) grandissent à chaque pas depuis le moment où, vagabonds et pasteurs nomades, ils débutent dans le monde des nations, jusqu'à celui où ils absorbent la pompe asiatique et la civilisation grecque; par contre, les races barbares du nord scandinave, germanique et celtique, qui mille fois avaient été brisées sous l'épée romaine, forment par le mélange de leurs débris des sociétés mixtes dont l'énergie, la force et la puissance croissant sans cesse finirent par broyer en poudre le colosse romain.

Lorsqu'une race barbare absorbe une civilisation, l'être qui est le produit de cette combinaison n'obtient qu'une force factice tout à fait extérieure. Le barbare se drape de la pourpre de l'intelligence vaine et obtient pour un moment un semblant de grandeur; son jeune sang s'est glacé au voluptueux contact de la civilisation. La race turque absorbe la race maure ou arabe; elle se pare de toutes les pompes de l'Orient et n'est qu'un instant menaçante. A peine s'il y a quatre cents ans qu'on ne parle plus de la race arabe, et déjà les cabinets politiques de l'Europe songent à se partager les dépouilles de la puissance turque.

Pour ne présenter en passant qu'une courte considération de la race dont nous allons bientôt nous occuper, nous dirons que l'élément celtique atteint par l'élément latin et saturé par lui fut affadi, mais que l'élément germanique ou mieux tudesque le raviva en le ramenant à l'état sauvage. Toutefois, la race gauloise ou celtique ne fut point absorbée par la race franque, ainsi que nous le verrons bientôt, et le travail de sa renaissance produisit le moyen âge de notre histoire, et par suite cette époque de l'histoire européenne, si improprement qualifiée de ce nom.

Maintenant, si c'est une race civilisée qui s'incarne dans une race barbare, la race absorbante en dissolution forme un temps d'arrêt: soudain ses membres glacés vont tressaillir sous le feu de la jeunesse; son antique vigueur brille encore une fois aux yeux de l'univers dans l'étonnement, et, aux allures viriles que se donne ce vieil empire, on dirait qu'il va reprendre la route de son passé; mais l'illusion est de courte durée: ses forces, sourdement minées par le feu civilisateur, ne peuvent longtemps soutenir ce déploiement d'énergie; et si le même remède ne vient bientôt ranimer cette nature épuisée, sa vieillesse décrépite, un instant arrêtée sur la pente du commun abîme, a vite repris le chemin si facile du tombeau. Rome corrompue retrempe sa virilité dans le sang de la Gaule, qui devient le boulevard de sa puissance. Les Celtes, qu'elle adopte au nombre de ses enfants, forment les plus vaillantes de ses vaillantes légions, et les ennemis de la gloire romaine disparaîtront où le géant gaulois étendra son bras redoutable. Mais, malheureusement pour Rome, elle ne trouva pas un second César pour l'inoculer du sang tudesque quand les peuples du Nord insaisissables au fond de leurs forêts, et qui, pendant quatre cents ans, étaient accourus comme des bandes de loups pour ravager et piller l'empire des empires, vinrent un jour tous ensemble s'établir en maîtres dans les palais des maîtres du monde, qui déjà avaient passé.

S'il nous fallait d'autres exemples, l'Orient nous montrerait ses races civilisées non plus heureuses contre les Barbares qu'elles essayèrent de soumettre. Ces mêmes Barbares pousseraient droit devant eux, écrasant sous leurs pas les antiques

lignées ; et dédaignant de prendre la civilisation au point où ils la trouvaient, ces nouveaux venus soumièrent la terre asiatique au joug de leurs propres enfants.

Ainsi disparut la vieille société. Nous avons raison de dire qu'elle disparut, car le choc qui la heurta fut si terrible, et si profond le bouleversement qui s'ensuivit, que le flambeau de l'intelligence et de la raison jette à peine ça et là, sur ce long passé enseveli sous ces immenses catacombes, une lueur pâle et vacillante.

Il nous reste à considérer le produit du mélange de deux races civilisées : si nous cherchons dans l'histoire de tous les peuples les points où cette fusion s'opéra, la conclusion d'une vérité qui se montre toujours égale, toujours semblable, toujours la même, sera pour tous également facile à déduire : que gagnèrent les Perses en se joignant ou en s'incorporant aux races corrompues de l'Assyrie ? Que devint la race hellénique quand, par son Alexandre, elle eut décoré de son nom toutes les races orientales ? Quelle puissance obtint Rome en réduisant la Grèce à l'esclavage ?

Après ces conquêtes qui semblaient les rendre éternelles, toutes ces nations vont demander le repos à la tombe.

De notre étude préalable sur le monde des nations, sur les bouleversements continuels qui s'opèrent dans leur sein, sur les tourbillons d'événements qui les agitent sans cesse, sur les causes qui les forment, les développent, les agrandissent, les renversent tour à tour, élèvent des sociétés nouvelles sur les ruines de sociétés expirantes ; de ces considérations, en un mot, sur l'origine, la grandeur, la décadence des empires, ou sur l'entière durée de leur manifestation active, nous avons retiré cette remarque assez curieuse par sa nouveauté, à savoir : que l'action ascendante d'aucun peuple n'a dépassé le terme de mille années. Si quelques-uns plus fermes au frottement social sont arrivés jusqu'à nous, le rôle qu'ils ont joué dans la marche humanitaire a été souvent interrompu ; souvent on les perd de vue dans le cours des âges ; et pour les découvrir il faut les aller chercher au sein des transformations souvent ténébreuses qui les recèlent.

Une remarque plus importante que nous devons nous garder de passer sous silence, est l'évidente conformité de rapports qui existe entre l'être collectif et l'homme, unité de cette collection. L'existence de l'un et de l'autre est circonscrite dans des conditions semblables ; leurs actes respectifs sont soumis à des époques d'une frappante analogie. Ainsi, de même que l'homme, l'être collectif a ses âges, c'est-à-dire ses teintes particulières dans sa physiologie générale, ses périodes bien tranchées dans l'ensemble de sa durée, périodes qui ne peuvent être interverties dans leur ordre naturel, et ne sauraient être non plus limitées dans un certain laps de temps, mais par l'étendue variable des zones civilisatrices que parcourt cet être collectif. Quatre âges, quatre espaces, quatre phases se partagent l'entière durée des peuples, et portent les noms de barbarie, guerre, paix, civilisation, chacun d'entre eux se liant aux autres par cette infinité de nuances insaisissables qui unissent les différents âges de l'individu : l'enfance, la jeunesse, la virilité, la vieillesse, dont ils sont l'expression fidèle.

Nous allons maintenant avec ces données tracer la grande ligne de notre histoire.

Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire de l'Occident, disent Pelloutier, Gibert, Pankerton et tant d'autres autorités, on trouve les contrées centrales et occidentales de l'Europe, spécialement la région qui s'appelle aujourd'hui France, occupée par la race belliqueuse des Celtes, aussi nommés Galls, Cimbres ou Kymmrii, Galates, et de nos jours Gaulois.

Si ce peuple était indigène ou aborigène est une question depuis longtemps résolue dans le même sens par les deux traditions orale et écrite. Les sociétés, nous apprennent-elles, se formèrent de l'émigration des familles humaines parties des plaines de Sennaar, où était massée l'humanité après l'immense cataclysme qui avait enseveli le monde sous les eaux.

La postérité de l'homme sauvé du déluge multipliant chaque

jour, et bientôt trop à l'étroit dans la Chaldée, les antiques patriarches comprirent la nécessité de chercher une patrie loin de la terre mère qui ne pouvait plus nourrir ses nombreux enfants, et l'on convint de se séparer.

— La séparation résolue, trois grandes divisions furent faites de cette masse d'hommes, également trois lots du globe terrestre dont ils ne pouvaient soupçonner l'étendue que par le cours des astres. Et comme tous avaient les mêmes droits au partage, le monde fut probablement tiré au sort.

A l'heureuse postérité de Sem eût le berceau du genre humain ; les enfants de Japhet eurent une contrée aujourd'hui si belle, qui porte le nom d'Europe ; et la race de Cham, race, dit-on, maudite, dut se diriger vers ces sauvages et stériles déserts que dévore le soleil.

Alors, du sein de la riante Arménie, s'échappèrent les flots humains qui devaient un jour couvrir l'univers ; alors aussi fut pour jamais brisée la chaîne si douce qui, remontant au déluge, faisait de tous les hommes un peuple de frères.

A partir de cette époque, qui ne saurait être précisée par aucune date certaine, les familles humaines commencèrent donc à s'organiser. Désormais rien de commun n'existait plus entre elles. Il fallait maintenant à chacune agir selon ses propres impressions ; chacune voyait s'ouvrir une carrière à part ; tout était distinct, les intérêts et les destinées. Les peuples, entrant tous à la fois sur la vaste scène du monde, allaient de tous côtés prendre position, les matériaux de chaque édifice social s'élaborent diversement dans les intelligences, de puissants empires s'élever, d'autres tomber en ruines, des cités brillantes surgir de mille points du globe, les confuses clameurs des hommes troubler toutes les solitudes.

Le monde de Sem fut un monde à part ; la civilisation y fit de rapides progrès, si nous en croyons le témoignage des Chinois ; mais cette croissance prodigieuse, usant les forces de la nature, eut promptement tari jusqu'aux sources de la vitalité. Toutefois, si de nos jours ce grand corps paraît être à l'état de complète atonie, il s'est autrefois révélé par d'épouvantables commotions. A de courts intervalles, il a, dans son travail d'enfantement social, rejeté sur l'Europe avec la violence d'un volcan les Teutons, Scythes ou Germains, puis les Sarmates, Saces, Mongols et Tartares, dernières hordes barbares de la race de Japhet.

Comme on le voit, les membres de la famille japhétique ne sortirent point de l'Asie tous ensemble, ni aussitôt après la séparation universelle.

Les Celtes, qui frayèrent la route vers l'Europe, errèrent eux-mêmes longtemps sous le climat enchanteur de l'Orient, que tous les hommes semblèrent quitter avec tant de regrets. Les radicaux du celtique, que l'on retrouve dans l'idiome sacré des brahmanes, attestent un long séjour de cette race dans l'Inde ; quelques historiens même, basant leur opinion sur la conformité du caractère, de la langue, des mœurs, des habitudes, du costume, des armes, ont eu raison de prétendre qu'un de ses rameaux avait produit la magnifique nation des Perses.

Ce fut donc seulement après quelques siècles d'une marche aventureuse sur le continent asiatique que les Celtes s'avancèrent vers la mer Caspienne, firent le tour de ce grand lac et débouchèrent aux Patus-Meotides à une époque difficile à déterminer, mais que tout nous fait croire avoir été contemporaine de la fondation des premiers empires d'Orient.

Des rivages de la mer Caspienne, les fils de Gomer purent enfin apercevoir cette Europe que le sort leur avait donnée. Un spectacle inattendu vint aussitôt frapper leurs regards. D'immenses forêts étendaient de tous côtés leur interminable dedale. Sur un terrain marécageux se balançaient de toutes parts les joncs mobiles ; çà et là, dans des étroits passages laissés à la vue, tremblaient les douteux reflets d'une eau bourbeuse qui semblait couvrir une partie du continent.

(A continuer.)

LES NAINS CÉLÈBRES

Le Nain de Charles-Quint.



L'empereur Charles-Quint eut son nain, Corneille de Lithuanie, Polonais de naissance, attaché à sa cour.

En 1555, Charles Quint entreprit une seconde expédition contre Barberousse II, si connu par ses nombreuses pirateries sur la Méditerranée. Poursuivi à outrance, Barberousse et

les siens furent réduits à fuir et à laisser Charles-Quint régner en vainqueur.



Pendant toute cette campagne, Corneille de Lithuanie ne quitta pas le corps d'armée commandé par l'empereur.

Cette miniature humaine avait obtenu de l'empereur de se revêtir tour à tour de tous les uniformes qui existaient dans l'armée.



Un jour, s'adressant à un coureur de l'empereur : « S'avez-vous bien, disait-il, que vous êtes furieusement bel homme!... Ah! la belle canne que vous avez là!... » Et sur ce, il s'empare de la canne du coureur et fait des marches et contremarches, accompagnées de toutes les charges obligées.

Vers 1545, époque à laquelle les Pays-Bas étaient sous la domination de Charles-Quint, la ville de Bruxelles, à l'occasion

de la paix de l'Espagne avec la France, décida qu'elle offrirait un superbe et splendide tournoi à Sa Majesté.

Après avoir donné ses ordres et indication du jour où le tournoi devait avoir lieu, Charles-Quint fait ses dispositions et part en compagnie de plusieurs seigneurs de sa cour. Corneille de Lithuanie l'accompagnait : on le mit en rapport avec Grandjean, nain de François I^{er}. Nos deux grands personnages étaient traités avec une distinction toute particulière. Ils avaient chaque



jour une table splendidement servie, et rien n'était plus plaisant que ces deux singes ou magots en face l'un de l'autre, se pavant et parlant des affaires de l'Etat, comme si le sort de la république eût dépendu d'eux. Ils avaient entendu leurs rois s'appeler *cousins*, et ils ne s'appelaient jamais autrement.

Le jour du tournoi arrive. L'empereur, en grande pompe, se rend sur le lieu du combat dont le signal est donné. Corneille de Lithuanie entre en lice avec un des plus vaillants chevaliers des Espagnes, et il est proclamé vainqueur.

Ainsi se termina ce tournoi, aussi brillant, aussi nombreux que ceux donnés au douzième siècle en Provence, ce berceau des troubadours, où l'on ne comptait pas moins de dix mille chevaliers, et où la noblesse, le comte de Toulouse, par exemple, semait l'or à pleines mains.



DEUX JEUNES PRINCES

ET

UN BOURREAU.



« Mon cher Eugène,

« Ma lettre vous trouvera encore à Genève, je l'espère du moins, puisque vous avez différé de quelques jours votre ascension au Mont-Blanc. Vous allez voir de belles horreurs avant même d'avoir atteint Chamouny. Et d'abord il faut bien vous dire que cette vallée, devenue célèbre par les descriptions enthousiastes des poètes et des voyageurs, fut complètement inconnue jusqu'à l'heure où deux Anglais du nom de Pockock et Windham y pénétrèrent les premiers en 1744. J'ai eu pour cicérone, dans mes excursions, le petit-fils de l'un des guides qui escortèrent ce couple d'audacieux explorateurs. Les détails qu'il raconte sur les fatigues, les encombres, les dangers inouis qu'eut à subir la caravane, seront toujours incroyables pour ceux-là mêmes qui auront, comme moi, comme vous bientôt, essayé de franchir les sommets helvétiques.

« Non loin de Genève s'épanche l'Arve, qui, torrent et rivière tour à tour, descend des glaciers du Mont Blanc pour se jeter dans le Rhône au-dessous de la ville. Vous longerez ce cours d'eau sur ses deux rives alternativement, et toujours à travers une délicieuse vallée dont la physionomie ne change qu'à par-

tir de Sallanche et de Saint-Martin. Jusque-là vous ne rencontrerez sur votre passage que prairies et bosquets, eaux vives jaillissant en cascades, forêts, villages pittoresques. A mesure que vous approchez de Saint-Martin, les hautes cimes qui bordent la vallée de l'Arve se resserrent graduellement et finissent comme par s'embrasser. Il en résulte que la route cesse d'être carrossable deux lieues seulement au-delà de Saint-Martin et à partir des bains de Saint-Gervais, couchés au flanc d'une montagne dont l'aspect rappelle nos plus beaux sites des horizons pyrénéens. Jusqu'à Chamouny le pied se traîne de chaos en chaos; il y a péril à opérer ce trajet dans les chars de côté qu'on loue à Saint-Martin; la plus prudente voie de locomotion est sans contredit le dos de mulet.

« Mais revenons à Cluses.

« On quitte ce bourg élégant et riche, on traverse Balme, joli hameau composé de quelques chalets d'autant plus gracieux que tous paraissent mollement étendus sur des tapis de verdure; chacune de ces coquettes demeures s'entoure de frais bocages ou de massifs d'arbustes isolés qui semblent s'être donné le mot pour être tout en fleurs à l'époque des voyages.

L'habitation la plus voisine du chemin abrite une famille qui possède le privilège exclusif d'accompagner les curieux à la grotte de Balme. C'est une grotte, et pourtant n'allez pas croire qu'il s'agit de descendre et de chercher les profondeurs dans les entrailles de la terre. Non, non, voyez plutôt à votre gauche ce mur fait de roches à pic, dont la tête se perd dans les nuages; regardez bien, et vous apercevrez, à une élévation de 250 mètres, un point noir presque imperceptible à l'œil... C'est la bouche de la caverne. Si, à mon exemple, vous êtes desirieux de visiter, de parcourir l'autre, suivez la bonne, l'aimable et officieuse propriétaire du privilège; vous ne serez pas d'ailleurs si fort à plaindre, car, avec ses trente printemps (en 1845), c'est une jolie femme, une avenante compagne de promenade; sa gaieté vous abrègera la route; votre longue et pénible ascension s'effectuera sans que vous y preniez garde, et vous serez tout surpris d'avoir monté si haut par un sentier dont vous ne retrouverez pas plus la trace en vous plaçant au balcon établi sur le bord de la grotte, que vous n'en eussiez deviné la direction avant d'entreprendre l'escalade. Vous êtes à plus de 800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

« Vous touchez enfin le but.

« — Vous avez chaud, passez dans le salon, vous dit la gentille conductrice, on y est bien; vous y prendrez un peu de repos, ensuite nous allumerons nos torches pour nous engager aussi avant qu'il vous plaira dans les détours du labyrinthe.

« On nomme salon une pièce à peu près carrée, percée dans le roc, assez spacieuse, éclairée par une ouverture de 20 pieds de large sur 15 de hauteur, et terminée en centre. Des lianes, des fleurs entretenues bordent les contours de cette ouverture et enveloppent le grillage du balcon formant saillie, lequel, bien que des plus solides, vous verra faire un pas en arrière dès que vous aurez mesuré du regard le vide effrayant qui se creuse au-dessous. On trouve dans le salon des sièges, et pour les dames un long canapé; sur une table, deux ou trois registres où se lisent les noms des visiteurs, qui parfois ont en outre inscrit sur ces albums leurs réflexions plus ou moins philosophiques. Desirez-vous quelques rafraîchissements, quelques friandises; on ouvre aussitôt une porte cachant une sorte d'office où se tiennent en réserve des provisions fort peu à dédaigner, ma foi! Du vin, de la bière, des liqueurs, de l'eau bonne et limpide, puis des galettes, des gateaux, des biscuits. Vous vous croyez encore chez Félix rue Vivienne.

« Après qu'une légère collation a réparé vos forces, chacun de vous saisit son flambeau rustique, et vous défilez processionnellement sur les pas de la conductrice. Vous avez eu soin toutefois de commencer par rajuster vos habits, car la fraîche atmosphère de la grotte va vous pénétrer jusqu'aux os.

« Alors mon cher Eugène, priez votre obligeant cicérone de vous rapporter un événement quasi-contemporain de mon voyage: la rencontre qui mit face à face, dans l'intérieur même de cette caverne, deux jeunes princes et un bourgeois.

« — Ah! Monsieur, m'a dit à moi cette brave femme, vous me rappelez une circonstance que je cherche toujours à éloigner de moi souvent. Mon Dieu! je n'ai jamais eu aussi peur dans toute ma vie que ce jour-là. Tenez, c'est ici que se passa le drame, pas plus loin que sur le bord du puits auprès duquel nous nous arrêterons tout à l'heure.

« Mon fils ramenant du fond de la grotte un étranger suivi de son domestique. Moi je conduisais deux jeunes gens honnêtes et doux que j'avais pris pour de riches et nobles seigneurs, tant ils étaient polis et affables. Leurs yeux s'étaient portés sur le livre des voyageurs, y lutent le nom de celui que nous devions nécessairement rencontrer. Aussitôt leur colloque s'interrompt net, leurs traits s'animent, leurs membres tressaillirent, et dans toute leur personne se manifesta ce sentiment de dégoût et d'horreur qui nous saisit à la vue d'un serpent.

« — Cet homme... cet homme qui a signé là... s'écrièrent-ils ensemble, et avec une grande vivacité, cet homme n'est-il pas un Anglais? N'a-t-il pas une face pâle comme les criminels, une chevelure couleur d'ocre comme le poil de la hyène?

« Inquiète, troublée, je répondis tant bien que mal ce que je savais, ce que j'avais pu remarquer.

« — Oh! c'est lui! dit aussitôt d'une voix retentissante le plus petit des deux... Eh bien, ma bonne, marchez, allez toujours, nous vous suivons... Nous voulons voir la bête fauve à la cri-nière jaune.

« Ils se parlaient l'un à l'autre, moitié en français, moitié dans une langue inconnue; je ne comprenais rien, mais j'avais une fameuse peur. De loin, nous apercevons des torches, et j'entends mon fils qui racontait à ses deux voyageurs comme quoi l'on n'avait pu encore déterminer la profondeur du puits. A peine les avons-nous rejoints, que l'un de mes messieurs s'adressant au monsieur de mon fils:

« — Votre nom est sir Hudson Lowe?

« — Vous l'avez dit.

« L'entretien se continua en anglais. Je ne distinguai pas le sens précis; mais le monsieur de mon fils, qui avait débuté par le ton de l'arrogance, descendit bientôt à la parole timide et douceuruse d'un suppliant. Quelque peu de sympathie que j'éprouvasse pour cet homme, il me parut prendre tout à coup un air si misérable que, malgré moi, je me sentais entraînée vers une sorte de pitié.

« — Hudson Lowe, reprit d'un accent fier et digne, en très-bon français, l'un de mes deux jeunes gens, Hudson Lowe, tu as été l'a-sassin de l'Empereur... Je suis, moi, son neveu, Louis Bonaparte Napoléon! Il me faut ta vie, prépare-toi. Si Dieu est juste, je te tuerai. Par un reste de cette générosité familière à ma race, à mon sang, je veux bien l'accorder l'honneur d'une partie égale. Choisis donc, et sans attendre, les armes, le lieu du rendez-vous... Tu le vois, l'impatience me brûle!... »

« Certaines excuses furent balbutiées par l'Anglais: « Il n'avait fait qu'obéir aux ordres de son gouvernement, il ne pouvait se battre pour avoir rempli son devoir... »

« — Il refuse! Il parle de justification! répéta entre ses dents le jeune prince furieux. Puis il se jeta sur l'Anglais, frappant à coups redoublés d'une badine qu'il tenait à la main. Nous cherchâmes vainement à nous interposer entre eux, mon fils et moi, nous ne réussîmes qu'à nous faire engler par ricochet: or, comme en tout il faut envisager d'abord l'intention, nous parvîmes assez aisément à nous figurer que nous n'avions rien reçu.

« Au milieu de ce désordre, l'anglais, dont le pied vient à manquer, tombe de toute sa hauteur.

« — Précipitons-le dans le puits! Telle est la première pensée qu'échangent instinctivement les deux Français. Jeme prosternent, ainsi que mon fils, à leurs genoux, pour demander la grâce de l'Anglais qui, lui-même, implore son pardon... mais, en dépit de nos efforts, il est entraîné vers le puits, déjà sa tête en effleure l'ouverture béante... J'allais, ne pouvant faire plus pour lui, recommander son âme à Dieu, lorsqu'enfin ces messieurs veulent bien se décider à écouter mes dernières supplications, et à laisser aller leur patient. Il avait perdu connaissance; mon fils et moi nous le relevons; il lui prodigue ses soins, et, dès qu'il l'a rappelé à la vie, il le ramène à l'entrée de la grotte où l'attendait son poltron de valet, disparu au premier signal d'une collision.

« Maître et serviteur, dignes l'un de l'autre, ne pesèrent pas longtemps sur la montagne, je vous l'assure; ils s'esquivèrent au pas de course; mon fils pouvait à peine les suivre; et, depuis, je n'eus de leurs nouvelles que par le magistrat près duquel je fus appelée en témoignage à la suite de leur déclaration. J'osai faire entrevoir aux deux jeunes gens le cas grave dans lequel ils avaient failli se commettre; ces braves cœurs n'avaient pensé à rien, sinon à suivre l'élan spontané d'une colère, d'une indignation trop légitime.

« — Le lâche! repetaient-ils; avoir refusé de se mettre en garde avec nous, avec nous qui perdions la tête jusqu'à daigner la mettre en jeu contre un tel adversaire. Mais puisqu'il ne sait pas manier une épée, il a bien fallu forcément lui montrer

comme on use de cela, ajouta-t-il en agitant convulsivement sa badine.

« Voici, continua notre narrateur, le puits désormais historique. C'est là que je vis l'Anglais étendu, c'est ici que son front fut appuyé... J'en fremis encore... Je n'aurais certes pas cru ce jeune et joli Français aussi vil, aussi terrible... on eût dit un lion. N'importe, je lui pardonne de toute mon âme les trames qu'il m'a causées... Et ce vilain gueux d'habit rouge ! Ah ! si j'avais su qu'il eût été le geôlier de mon empereur... forcé d'honnête femme, je n'aurais pas voulu que mon fils l'accompagnaît, quand il eût couvert d'or la trace de nos semelles... Moi, monsieur, je suis la fille d'un ancien grenadier à cheval de la belle vieille garde... Mon père, — le bon Dieu lui en aura tenu compte ! — était, comme vous, membre de la Légion d'honneur : pas moins que cela, ne vous en déplaise, mon bon monsieur ! S'il eût vécu et rencontré là ou là ces coquins, ah ! vrai, il l'aurait étranglé... oui, monsieur, oui, étranglé net comme un lapin... Et moi, instruite des antécédents du gibier, je ne l'aurais pas défendu de mon petit doigt. »

« Voilà, mon cher Eugène, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la célèbre caverne de Balme. Lorsque vous irez à votre tour de ce côté, je vous prie instamment de rappeler à la bonne femme du Chalet certain voyageur et sa fille qu'elle instruisit, voilà deux ans, de l'épisode si dramatique advenu au fond de la grotte. Elle aura peut-être gardé mémoire des vingt petites pièces neuves de vingt-cinq centimes que ma fille lui fit accepter en échange de notre intéressante excursion. Dites-lui quel plaisir j'ai eu à déposer sur ses joues fraîches et rebondies deux gros, deux bons, deux francs baisers. Nulle autre monnaie ne me semble digne de récompenser la *chroniqueuse*, pour son tableau saisissant de l'empereur des jeunes princes avec l'infâme, l'exécrable Hudson Lowe. »

P. S. Je dois ajouter à ma lettre une curieuse aventure, qui n'est pas étrangère au nom de Hudson Lowe, et dans laquelle fut acteur, il y a quelques jours, un de mes amis, à la Rotonde, au Palais-Royal.

Un vieux militaire en cheveux blancs, dont le visage s'encadrait dans un large et beau collier couleur de neige, dégustait, ainsi que sa femme, son café quotidien ; lorsqu'un jeune homme, connu d'eux, s'approche et leur présente *monsieur Hudson Lowe*, dit-il, fils du général britannique... A ce nom, le vieux soldat depose sa tasse, lève la tête, et plonge un regard incisif sur les deux adolescents. Prévoyante et saisie de crainte, sa compagne fait signe aux deux jeunes gens de s'éloigner, et détourne aussitôt la conversation ; mais le mari, toujours les yeux en arrière sur le grand blond, qui vient de lui être nommé, se redresse lentement de toute sa hauteur, ses membres sont crispés, son teint est pourpre... Il veut parler, sa langue s'embar-

rasse, et il ne peut articuler que ces trois mots d'une voix saccadée, qu'il renforce progressivement : Hudson Lowe !!!... Sainte-Hélène !!!... l'Empereur !!!...

Vous figurez-vous ce vieillard, suivant de l'œil son Anglais, comme une proie qu'il s'apprête et qu'il ne prétend pas laisser échapper. Ses bras s'agitent violemment, se roidissent et se tordent... le sang monte encore à cette belle, à cette vénérable physionomie... Sans les secours de ses voisins, le brave capitaine Collin succombait à une trop vive émotion. Inutile de dire que les deux jeunes gens avaient fui.

Depuis quinze ans que le capitaine Collin habite le quartier du Palais-Royal, on le voit chaque soir prendre, à la Rotonde, sa demi-tasse de rigueur, et lire avec une bien autre avidité sa feuille de prédilection : le *Constitutionnel*. Habitues, patrons et garçons de l'établissement rivalisent à son endroit de soins attentifs.

Ancien volontaire de 91 ou 92, contemporain et compagnon d'armes des plus illustres officiers de nos périodes modernes, il a servi trente ans au même corps de cuirassiers, quelque avantage qui lui ait été proposé d'ailleurs. Jamais il n'a voulu se séparer de son régiment. C'est par une sorte de surprise, que le brave capitaine s'est vu classer ultérieurement parmi les grenadiers à cheval de la garde impériale, dont il fut l'un des plus beaux hommes. S'il vous arrive de prononcer devant lui ce nom magique de l'empereur, vous voyez à l'instant se promener sur ses joues deux larmes silencieuses... Digne et brave capitaine !

Voilà une de ces vieilles et rares colonnes, qu'on ne salue pas sans attendrissement... Un de ses nombreux, un de ses plus précieux souvenirs, lui rappelle qu'à Jemmapes, se trouvant d'ordonnance auprès du général Dumouriez, il combattit sur la même ligne que le jeune prince d'Orléans aujourd'hui Louis-Philippe), dans une magnifique charge contre la cavalerie hongroise. Collin reçut là sa première blessure, et ce n'est pas, à l'entendre, son plus faible titre d'orgueil. Malgré les cicatrices de sept à huit autres coups de sabre, assez difficiles à parer, pour qui se jetait constamment au fort de la mêlée, il demeure encore plein de cette mâle puissance d'esprit qui lui vaut tant d'admiration sympathique.

Vous comprendrez maintenant, mon cher Eugène, la légitime horreur dont fut saisi notre brave, au seul nom d'Hudson Lowe... lui qui professe le plus pieux des cultes pour la mémoire du grand homme.

Ah ! ne le jeune blondin ne revienne pas à la Rotonde... Le capitaine Collin lui fera passer un tout aussi mauvais quart d'heure, qu'il en passerait un bon pour sa part, si jamais lui était conté l'incident de la grotte de Balme.

Colonel Jules MARNIER.

POMMADE POUR BLANCHIR LES NÈGRES.

— Oui, messieurs, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de vous le dire : je suis ruiné ; je n'ai plus le sou, je n'ai plus de fiancée, je n'ai plus rien ! C'est-à-dire si, j'ai encore quelque chose, des dettes... que je payerai quand je pourrai, et ce moment, je l'espère, n'est pas loin.

Ce petit *speech* était tenu dans un élégant cabinet des *Frères Provençaux*, par un jeune homme de vingt-cinq ans environ, orné d'une paire de moustaches formidables, d'un collier et d'une barbe à tous crins, et qui néanmoins était propriétaire d'une de ces physionomies mollissimes, dont les gens les moins observateurs sont frappés du premier abord. C'est une des contradictions de notre époque, de voir presque tous les hommes porter moustaches et impériale, tandis que les idées s'éloignent de plus en plus des illusions guerrières.

— Je l'avoue, continua M. Léon Dugard, — notre orateur — en rentrant hier au soir, après avoir été pour ainsi dire mis à la porte par cette honne, le père de mon Agathe, sous prétexte que j'étais un mauvais sujet, en trouvant chez ma vénérable concierge une véritable inondation de papiers timbrés d'un aspect sinistre, et pour comble de honte et de douleur, en apercevant dans la rue, en face de mes fenêtres, un groupe de grands escogrilles à mine suspecte et à canne plombée, qui sentaient leur rue de Clichy à une lieue : alors j'ai frémi, des idées de suicide s'amoncèlaient dans mon cerveau brûlant, j'aurais voulu avoir la puissance d'aneantir l'univers, des bêtises enfin !... Mais bientôt la réflexion est venue, et avec elle mon sang-froid. « Léon, mon vieux, me suis-je dit, ne perdons pas la tête ; tu as des dettes ? C'est un malheur que tu partages avec des têtes

couronnées; tu n'as plus guère d'espoir d'être uni à ton Agathe? C'est peut-être un bonheur pour toi. D'ailleurs, tu n'es pas sot, mon garçon; cherche, trouve une idée, que diable! dans notre âge de fer, une idée, ce sont des pièces de cent sous... » Tout en me livrant à ces idées philosophiques et peu récréatives, je me couchai, et après avoir dormi comme un soliveau pendant neuf heures, je me suis réveillé riche... de trois idées. Quel luxe! hein?... mais, me direz-vous, quelles sont ces idées? Vous allez les connaître: la première, c'était de vous engager à déjeuner, mes amis, ce matin, ici même, avant l'exécution de ma seconde idée, qui consiste à me rendre immédiatement à la Guadeloupe, pour y mettre à exécution mon idée n° 5, que je vous communiquerai à mon retour, retour prochain, s'il plaît à Dieu; retour glorieux, car je ne veux revenir en France que gorgé de richesses.

— S'il en est ainsi, s'écria un des convives ému par le vin de Chambertin et subjugué par l'assurance de Léon, s'il en est ainsi, je pars avec toi!

— Non pas, mon petit; entre amis tout doit se partager, dit-on; mais je ne veux pas que tu partages avec moi... mes dangers. Ainsi, c'est décidé, je par seul. Quand je serai au pinacle de la fortune, je te protégerai. C'est tout ce que je puis faire. D'ailleurs, c'est tout au plus s'il me reste de quoi solder l'addition de notre déjeuner et le prix de la traversée.

— Alors, je bois à ta réussite!

— A ta réussite! s'écrièrent les autres convives.

— Merci, mes bons amis! excusez-moi si je vous quitte, mais avant de partir, je veux me donner encore une fois le douloureux bonheur de passer devant les fenêtres de mon Agathe!

Quelques mois après la scène que nous venons d'esquisser, toute la population de la Basse-Terre, chef-lieu du gouvernement de la Guadeloupe, était dans une agitation extraordinaire: blancs, mulâtres, metis et nègres, s'abordaient avec curiosité et empressement; partout on entendait invariablement les mêmes phrases:

— Eh bien! vous avez lu?

— Et vous, qu'en dites-vous?

— Je ne peux pas croire des choses semblables!

— Dame! écoutez donc, toutes les découvertes nouvelles sont accueillies par l'incrédulité.

— C'est égal, faudra voir.

Cette agitation se répandit bientôt dans toute la colonie; le gouverneur lit prendre des informations et nomma une commission pour lui faire un rapport. Cette commission, composée de quatre membres, fuma une grande quantité de cigares, mais ne lit pas de rapport.

Or, la cause de toute cette rumeur était le prospectus suivant, inséré dans l'*Indicateur colonial*, journal de la localité:

« Nouvelle et importante découverte!

« De tout temps les philosophes et les penseurs des différents peuples ont recherché la cause des guerres qui arment les nations les unes contre les autres, et les dissensions qui déciment les habitants d'un même pays. Bien des motifs ont été allégués,

bien des causes ont été assignées, bien des raisons longuement déduites. Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, qu'il serait fastidieux de reproduire ici, une cause surtout paraît avoir en la plus grande influence sur ce besoin de destruction qui précipite les races, les nations, et jusqu'aux individus isolés, les uns contre les autres.

« Cette cause, nous le disons avec conviction, il faut la chercher uniquement dans la diversité de couleur et de teint qui distingue entre eux les habitants de notre globe. Tant que cette diversité existera, il ne faut pas songer à établir la concorde sur la terre; on aura beau affranchir les nègres, leur couleur sera toujours un obstacle à leur émancipation complète. Un mulâtre, eût-il toutes les vertus et toutes les qualités, n'en sera pas moins repoussé des blancs pur-sang.

« Quiconque aurait trouvé le moyen facile et inoffensif de faire disparaître cette inégalité choquante et arbitraire dans la grande famille humaine, de rendre à tous les habitants du globe le teint blanc, base et résumé de toutes les couleurs, celui-là, sans contredit, mériterait à juste titre le nom de bienfaiteur de l'humanité, qualification si souvent prodiguée à tort!

« Or, cet homme s'est trouvé, cet homme séjourne parmi

vous, habitants de la Guadeloupe! M. LÉON DUGARD, chimiste distingué de la Métropole, élève des princes de la science à Paris, a découvert un moyen infailible, peu coûteux et totalement innocent, de blanchir messieurs les nègres, mulâtres et autres. Il entreprend cette opération à forfait, soit pour des plantations entières, soit au moyen de consultations particulières. Son prix est des plus modérés: il n'en reçoit que la moitié en entreprenant l'opération, l'autre se paye seulement après la réussite complète.

« S'adresser, pour de plus amples renseignements, à M. LEON DUGARD, hôtel de la Marine, etc., etc. »

Cette annonce eut un succès prodigieux; l'hôtel de la Marine était assiégé du matin au soir par une foule d'une bigarrure de teint à désespérer la plus intrépide nomenclature. Tous s'en retournaient contents, en possession de la pommade et du sirop auxquels ils allaient devoir la couleur blanche, cet objet d'ambition et d'envie de toute la race noire. Comme l'inventeur avait déclaré qu'un traitement de trois mois était nécessaire pour opérer la transformation, la colonie demeura divisée en deux camps bien distincts: les croyants et les incrédules, se promettant réciproquement de triompher ou de se moquer l'un de l'autre, selon la réussite ou le non-succès de la grande découverte qui révolutionnait l'île.

M. Grandval, un des planteurs les plus considérables et les plus riches de l'intérieur, était assis selon sa coutume devant son secrétaire, et récapitulait ses comptes, lorsqu'il fut interrompu dans cette occupation par Dominique, son intendant, jeune mulâtre ambitieux.

— Qu'y a-t-il, Dominique?

— Monsieur Grandval, pour vous dire vrai, je viens vous demander mon congé.

— Aurais-tu à te plaindre de moi?

— Au contraire, monsieur, mais je veux aller à Paris; ici les



blancs méprisent les hommes de couleur, et je n'y veux revenir que lorsque j'aurai changé de couleur.

— Ah! le vent souffle de ce côté-là! Eh bien! écoute, mon garçon, ton chimiste parisien me fait l'effet d'un charlatan, avant de prendre une décision si importante pour tes intérêts, reste encore ici le temps nécessaire pour laisser agir la fameuse pommade. Quand tu seras blanc, tu seras toujours libre de l'en aller.

Dominique promit de rester, et M. Grandval, contrarié malgré lui de cette petite scène, alla, pour se distraire, faire une tournée sur sa plantation.

Arrivé au milieu d'un groupe de nègres, il en avisa un, gaillard solide et travailleur actif, qui semblait plier sous le poids d'une charge relativement légère.

Le colon s'approcha de lui.

— Te voilà Boule-de-Neige?

— Comme vous voyez, maître, répondit l'esclave haletant.

— Tu es donc malade?

— Non, maître, c'est le sirop qui agit.

— Quel sirop!

— Vous savez bien, maître; le sirop pour faire blanchir.

— Imbécile! fit M. Grandval, se retournant de mauvaise humeur; et toi, Colombo, tu prends aussi du sirop?

— Oui, maître, c'est si bon d'être blanc!

— Et toi, Général?

— Dame! maître; Boule-de-Neige m'a dit...

— C'est bien, en voilà assez, ait le colon en s'en allant. Décidément il faut arrêter toutes ces sottises-là. Ce charlatan avec ses drogues finira par m'empoisonner mon habitation! J'écrirai au gouverneur.

La scène qui attendait M. Grandval en rentrant acheva de le convaincre de la nécessité de porter un prompt remède au mal. De loin déjà il entendit des cris et des lamentations, et arrivé à l'habitation, il aperçut une mulâtresse ayant à ses pieds son enfant privé de sentiment.

— Ah! maître, quel malheur! quel malheur!

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-il arrivé! Voyons, Tulpe, parlez-vous?

— Il faut vous dire, maître, qu'à la Basse Terre j'ai acheté au docteur parisien deux pots de sirop pour moi et mon petit Coco; il m'avait dit de lui en faire prendre deux cuillerées par jour, matin et soir, et que dans trois mois il sera aussi blanc qu'une poupée de cire. Alors, ça m'a paru bien long, trois mois; j'ai pensé qu'en lui faisant prendre le double de la potion, ça durerait moitié moins de temps, et voilà que maintenant il ne bouge plus! Il est peut-être mort! ajouta la mère en sanglotant.

Le colon fit appeler immédiatement un médecin qui rappela le petit Coco à la vie, et ayant examiné le sirop suspect, le déclara composé de substances tout à fait innocentes.

Pendant ce temps, M. Grandval se rendit lui-même chez le gouverneur, pour réclamer des mesures à l'effet de faire cesser les désordres provoqués par la découverte de M. Léon Dugard.

Cette conférence eut pour résultat une lettre d'invitation adressée au chimiste improvisé de se rendre à l'instant même chez le secrétaire du gouvernement.

M. Léon s'empressa de déférer à l'invitation. « Le gouvernement va me charger du blanchiment général des nègres de la colonie! »

— Vous êtes monsieur Dugard?

Malgré toute son assurance, le jeune homme ne se sentit pas très à son aise lorsqu'il se trouva admis auprès du secrétaire, personnage très grave et qui ne l'engagea même pas à s'asseoir.

— Oui, monsieur, fit M. Léon avec une salutation.

— C'est bien vous qui vendez une pommade ayant la vertu de blanchir nègres, peaux rouges, etc.?

— Je m'en flatte, monsieur.

— Vous avez tort de vous en flatter, monsieur; la loi est inexorable pour les charlatans.

— Charlatan, monsieur; m'appeler charlatan, quand je viens

donner à la race noire les moyens de s'émanciper matériellement aussi bien...

— Il est inutile d'aller plus loin, dit le secrétaire en souriant; j'ai lu votre prospectus. Mais je vous ai fait venir pour vous apprendre que des plaintes graves sont parvenues à l'administration contre vous; vos préparations provoquent des maladies, etc...

— Ah! monsieur, je vous jure...

— Je sais que vous allez me dire qu'elles ne renferment que des substances inoffensives; mais alors de deux choses l'une: ou vous êtes un niais qui voulez obliger la nature à une chose impossible, ou vous êtes un fripon.

— Mais, monsieur... balbutia le Dugard atterré.

— De plus, des dangers personnels vous menacent. Plusieurs nègres, rendus malades par vos drogues et désillusionnés sur leur efficacité, ont juré de vous faire un mauvais parti.

— Monsieur, des envieux ont sans doute cherché à me noircir dans leur esprit.



— Et pourtant vous cherchez à les blanchir, ajouta le secrétaire, qui n'était pas insensible aux charmes d'un calembour; mais je crois que ces pauvres diables auraient fini, grâce à vous, par passer au bleu. Mais parlons raison: votre conduite ici, permettez-moi de vous le dire, n'est pas marquée au coin de la délicatesse; croyez-moi, retournez à Paris, faites-vous une existence honnête; votre conduite ultérieure vous absoudra de vos fautes passées. Un navire part ce soir pour la France, profitez-en, et tenez votre départ secret pour éviter des voies de fait possibles. Adieu, monsieur.

M. Léon se laissa reconduire jusqu'à la porte, sans trouver un mot à répondre. Il ne s'était pas attendu à un dénouement aussi brusque, et son ardente imagination lui fit voir dans tous les noirs qu'il rencontrait sur sa route autant d'assassins conspirant contre sa vie.

Il suivit donc le conseil du secrétaire; se coupa moustaches et barbe, pour se rendre méconnaissable, et s'embarqua, escorte des garçons et employés de l'hôtel de la Marine, auxquels il fit don de toute la pommade et du sirop qui lui restaient.

CHARLES SCHILLER.

HUIT JOURS AU CHATEAU,

Par Frédéric Soullé



DEUXIÈME PARTIE.

I.

Nos lecteurs auront l'obligeance de se rappeler que Maricon venait de raconter à madame Cros l'histoire de sa naissance, celle de sa vie, et de lui expliquer par quel moyen Farrere, qui n'était, en cette occasion, que l'instrument de Marianne et de Lucie de Chevalaine, avait consommé le meurtre de Marie.

Il lui avait dit que, n'osant aller demander compte à sa mère du crime qu'elle avait commis, il s'était résolu à voir mademoiselle de Chevalaine, et il est nécessaire qu'on se souvienne qu'au moment où Maricon allait continuer sa narration, il fut tout à coup interrompu dans son récit par un léger coup frappé à la porte de madame Cros, et par ces mots de M. Camille Perrin :

— Ouvrez... ouvrez, ou nous sommes tous perdus.

Il faut que nous racontions d'abord à nos lecteurs quelle était la cause de cette interruption.

Lorsque ceux de nos personnages qui avaient été visiter la lande furent rentrés au château, il fut dit à madame Cros que son mari était tellement fatigué, qu'il s'était immédiatement couché. Nous avons ajouté à cela que madame Cros, fort curieuse d'écouter l'histoire de Maricon, ne s'était pas informée de ce qui était arrivé à son mari ; mais que MM. Camille Perrin et de Fernic n'en avaient pas jugé ainsi, et qu'ils étaient demeurés dans le salon du château pour interroger Gros-René qui, revenu de la lande avec tous les autres visiteurs, avait vu M. Cros et appris de lui ce qui lui était arrivé.

— Voyons, ça, mon garçon, avait dit M. Camille Perrin à Gros-René, l'air goailleux dont tu nous as parlé de la fatigue et de l'empressement de M. Cros à se retirer dans sa chambre semble annoncer quelque mystère, et il nous est arrivé aujourd'hui d'assez étranges aventures pour que nous soyons bien aises de connaître la vérité.

— La vérité, reprit Gros-René, est une chose qui est difficile à dire, mais je puis vous apprendre ce que je sais.

— Point de mensonges, surtout, dit M. Camille Perrin, c'est ce que je te demande.

— Eh ! fit Gros-René, en ricanant, si M. Cros m'en a fait des mensonges, il faut bien que je vous les répète.

— Eh ! pourquoi, puisqu'il te choisissait pour confident, t'aurait-il fait des mensonges ; car il était bien le maître de ne te rien dire ?

— D'abord il m'a dit, répartit Gros-René, qu'il n'avait pas eu peur, et je suis assuré qu'il en a la colique, et la preuve c'est qu'il n'a pas soupé.

— Ah ! dit France de Fernic, on a sans doute cherché à l'apouvanter de son côté.

— Voyons, pas tant de préambules, reprit M. Perrin, que t'a-

l-il dit ? que s'est-il passé ? il faut que nous prenions une résolution.

— Bien ! fit Gros-René, vous avez peur aussi ; c'est drôle, des hommes de sens. Ça ne me regarde pas, mais si j'avais à faire à tous ces gueusards de paysans, et que je fusse un personnage comme vous autres, j'écrirais un mot au préfet de police de l'endroit, il enverrait une douzaine de sergents de ville là-bas, et je ferais empoigner tous ces fainéants, et nous verrions...

— Maître René, reprit M. Perrin, nous n'avons pas besoin de vos avis, mais de vos renseignements.

— C'est que je suis Parisien, moi, dit Gros-René, et quand j'ai affaire à des garnements, je ne tergiverse jamais ; je n'ai point de vos ménagements philanthropiques : en avant le commissaire de police, les sergents de ville et les municipaux, et voilà... Vous voulez faire des travailleurs de toutes ces canailles, c'est bon à faire des galériens, voilà tout.

— Mais, animal, lui dit M. Perrin, il n'y a ici ni préfet de police, ni sergents de ville ; et pour tous municipaux, il y a au Ribay une escouade de six gendarmes, à quatre lieues d'ici, et s'il plaisait à ces misérables d'attaquer le château, de le prendre d'assaut et de nous égorgier, ils le pourraient tout aussi aisément que tu coupes le cou à un poulet.

A ces paroles, que M. Perrin prononça d'un air fort sérieux pour en finir avec les observations de Gros-René, celui-ci devint pâle comme un mort et s'écria :

— Mais alors c'est fait, voilà leur plan, nous allons tous être massacrés, c'est sûr... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Mais explique-toi donc, scélérat ! dit M. Perrin avec rage ; ou plutôt voir M. Cros, qui nous apprendra la vérité.

— Non, non... fit Gros-René, il m'a menacé de me chasser si je vous disais un mot de tout ça.

— Dis-le donc, fit M. de Fernic, car tu sais bien qu'il t'en arrivera encore plus si tu ne le dis pas.

Gros-René regarda à la pendule en gaine qui était à côté de l'immense cheminée du salon, et dit :

— Il n'est qu'onze heures et demie, et nous avons le temps de prendre nos précautions.

— Mais pourquoi ? dit M. de Fernic avec impatience.

— Voici, voici, dit Gros-René... voici. Je vas vous dire les choses comme il me les a racontées. Je n'y ajouterai rien.

Gros-René poussa un énorme soupir, jeta autour de lui un regard alarmé, tandis que M. Camille Perrin disait tout bas à M. de Fernic :

— Ne l'interrompez point ; ne vous moquez pas de lui surtout. Je connais, le drôle, et s'il était le moins du monde rassuré, nous n'en pourrions rien arracher.

Alors Gros-René commença son récit de la façon suivante :

— Je suis arrivé au château un moment avant M. Cros. J'étais

dans le grand vestibule lorsqu'il entra; il était pâle et suait à grosses gouttes. Il n'est jamais dans cet état que lorsqu'il se donne une indigestion, et je le crus malade.

— Suis-moi, Gros-René, me dit-il brusquement et d'une voix altérée.

Je pris une bouilloire, la théière et la boîte à thé, et je montai au galop dans sa chambre. Je le trouvai qui se démenait à tort et à travers.

— Qu'est-ce que ça ? me fit-il, en me regardant avec des yeux furieux.

— C'est pour le trop-plein, lui dis-je en riant.

C'est une plaisanterie que je lui avais dite vingt fois, parce qu'étant dans les secrets de l'estomac de monsieur, il me permettait quelquefois de plaisanter.

Pas du tout; voilà qu'il se fâche, et me dit :

— Va-t'en, drôle.

Je vas pour m'en aller,

— Reste.

Je reste; et il recommence ses arpentages en disant à part soi :

— Enfin, enfin, je l'ai promis.

Puis il me regarda, et me dit :

— Au fait, tu as raison. Tu diras que je me suis trouvé malade, que je suis couché, que je dors. Si je voyais quelqu'un, j'en aurais à entendre ou à raconter jusqu'à deux heures du matin, et c'est à minuit qu'il faut que l'affaire se fasse.

— Quelle affaire? lui dis-je en posant tout mon bataclan sur une table.

— Ecoute, me dit-il; il y a, il doit y avoir dans le parc une petite porte qui ouvre sur la campagne.

— Il y a des petites portes à tous les parcs, que je lui dis.

— Tu te la feras enseigner, et lorsque tu auras reconnu où elle se trouve, tu en demanderas la clef et tu me l'apporteras.

— Pourquoi faire ?

— Cela n'est regardé pas

— C'est que le concierge, qui est en même temps le gardien des scellés, n'est pas homme à me donner comme ça une clef du dehors, si je ne lui dis pas pourquoi j'en ai besoin.

— C'est vrai, c'est vrai, fit M. Cros.

— Mais, au fait, je lui dirai que c'est pour vous.

— Garde-t'en bien, me dit tout à coup monsieur.

Puis il réfléchit, puis il se mit à réarpenter, puis il me dit encore tout à coup, mais à voix basse :

— Voyons, arrange-toi, ingénie-toi, attrape cette clef, et si l'affaire réussit, tu auras... tu auras mille écus.

Mille écus! vous comprenez que, quand on n'a que huit cents francs d'appointements (1), et qu'en cinq ans de temps on n'a pu mettre que six mille francs à la caisse d'épargne, mille écus à gagner en un quart d'heure, c'est bien tentant, et je répondis aussitôt :

— Comment, monsieur, j'aurai mille écus si je puis attraper la clef.

— Hein ! fit M. Cros; je t'ai dit si l'affaire réussit.

— Eh bien ! quelle affaire ?

Et pour la troisième fois il se remit à aller et venir en réfléchissant et en marmottant :

— Je ferais mieux d'en parler à Perrin (c'est comme ça qu'il a dit), puis il a ajouté : — Bah ! il se moquerait de moi.

Comme si je ne m'en moquais pas aussi, moi.

Plais-til ? fit M. de Fernic, à qui la réflexion du valet de chambre parut de trop. Un signe de M. Perrin le fit taire, et Gros-René ajouta d'un ton presque impertinent :

— Si ma manière de raconter ne vous va pas, je ne vous force pas à m'écouter.

Un nouveau signe fit taire M. de Fernic, et René continua, mais rassuré, et en jetant ces paroles comme un homme qui ne veut plus rien dire :

— Je t'ai promis mille écus si l'affaire réussit, mais je te chasse si tu dis un mot à personne.

— De quoi ?

Vlan ! il me quitte pour recommencer ses tournées; ma foi, ça m'embête, et je lui dis alors :

— Voulez-vous une tasse de thé, peut-être ça vous fera sortir la chose.

Ça recommence encore, et puis : — Va-t'en me chercher Perrin.—Non, n'y va pas.—Si vas-y.—Non, reste... *et cætera...* Enfin, il avait l'air d'un fou.

— Ah ça ! lui dis-je d'un air de prière, je voudrais bien gagner mes mille écus.

— Oui, si l'affaire réussit.

— Mais quelle affaire? s'écria M. Perrin, dont l'impatience amassée depuis qu'il écoutait le récit de Gros-René éclata tout à coup.

— C'est précisément, répliqua celui-ci, ce que je dis à M. Cros, et le voilà qui recommence à se promener en marmottant : — Quelle affaire... quelle affaire !...

— Eh bien ! s'écria M. Perrin, a-t-il dit de quoi il s'agissait ?

— Il ne l'a pas dit; mais je l'ai deviné.

— Enfin, dit M. Perrin, qu'as-tu deviné, mon bon Gros-René ?

Gros-René prit un air majestueux, et, secouant la tête, il dit, en montrant M. de Fernic :

— Je ne puis pas dire ça devant monsieur.

— Pourquoi cela ? dit France.

— Parce que c'est le secret de mon maître.

— Vous le vendez bien à M. Perrin.

— M. Perrin est l'ami de mon maître.

— Monsieur de Fernic, fit M. Perrin, d'après ce qui nous est arrivé aujourd'hui, il nous est permis de penser que tout ceci peut devenir fort grave, et que nous avons des précautions à prendre.

— Je vous comprends : je me retire, dit France; je vous attends chez moi, ou bien je vous prie de me faire avertir que vous êtes libre, car il est nécessaire que nous convenions de nos faits relativement à la visite que je vous ai prie de faire à mon cousin, M. de Chevalaine.

— Bien, bien ! fit M. Perrin, c'est une chose à discuter encore : mais à tout à l'heure...

Fernic sortit, et dès qu'il fut parti, M. Perrin se retourna vers Gros-René et lui dit :

— Eh bien ! voyons, maintenant, qu'y a-t-il ?

— Il y a, dit Gros-René, que la peur m'a d'abord fait parler comme une bête, et que j'ai réfléchi que je ferais mieux de me taire...

— Monsieur Gros-René, vous êtes un drôle, lui dit M. Perrin, et je vais aller trouver votre maître...

Gros-René se gratta l'oreille et reprit :

— De me taire devant M. de Fernic... car enfin, il paraît qu'il s'agit d'un trésor qui est caché dans les caves du château, et dont on doit montrer la place à monsieur. Oui... oui... voilà l'affaire.

— Un trésor caché, et c'est M. Cros qu'on a choisi pour lui apprendre ce secret. Tu mens...

— C'est M. Cros qui me l'a dit, et alors c'est lui qui ment...

— Et il t'a choisi pour cette confiance?

— Ah! voilà où le bât le blesse. Il faut aller ouvrir la porte à ceux qui doivent le lui montrer, et monsieur n'a pas le courage d'y aller tout seul, d'autant qu'il paraît qu'il y a des opérations de magie dans tout ce qui va se passer.

— De par tous les diables de l'enfer, s'écria M. Perrin avec colère il y a un complot contre quelqu'un dans cette maison.

Cette exclamation, poussée tout à coup, et les expressions dont se servit M. Perrin firent un effet prodigieux sur Gros-René, qui se mit à dire en tremblant :

— Tenez, monsieur, ne jurez pas par le diable dans cet horrible château; ça me fait l'effet qu'il va sortir de dessous terre.

Imbécile murmura M. Perrin. Va dire à M. de Fernic que je vais aller le retrouver. Je monte chez M. Cros.

— Mais, monsieur, il me chassera...

— Que le diable t'emporte, lui dit M. Perrin, fais ce que je te dis... Tu ne sais donc pas ce qui nous est arrivé à la lande après ton départ?

— Rien de rien...

— Tu ne sais donc pas qu'on a voulu m'enterrer tout vif?...

— Hein? fit Gros-René

— Et que j'y restais sans ce Maricon, le fils de cette femme chez qui nous avons dîné...

— Fameuse cuisinière, dit Gros-René; c'est drôle qu'une femme de ce talent se soit retirée.

— Mais, à propos, toi qui es arrivé chez elle avant nous, tu n'as rien remarqué.

— Rien; si ce n'est un tas de mendiants qui sont venus dans la maison, et à qui elle parlait en jargon de l'autre monde...

— C'est un coup monté, et M. Cros a eu sa part... Prie M. de Fernic de ne pas se coucher et de visiter ses armes.

— De visiter ses armes!... s'écria Gros-René. Mais il y a donc du danger?

M. Perrin sortit sans répondre à Gros-René, et celui-ci demeura seul dans l'immense salon, et fut saisi d'une telle peur qu'ayant pris un flambeau d'une main, il s'empara de l'énorme pincette de la cheminée et sortit, bien décidé à assommer le premier qui se présenterait à lui.

II.

Or, voici ce qui était arrivé à M. Cros, parti avec un arpent pour parcourir la lande, non point qu'il voulût en connaître la contenance exacte, mais pour en avoir, à vue d'œil, une approximation qui lui permit d'établir les calculs de l'opération qu'il voulait faire. Cette opération dont il avait entretenu ses cohéritiers était simplement un projet de mettre en action la terre de Chevalaine.

Si, comme on le lui avait dit, la lande avait à peu près deux lieues et demie de diamètre, il calculait que cela devait lui présenter sept à huit mille hectares, lesquels, transformés en ar-

pens de Paris, lui donneraient de vingt à vingt-cinq mille arpents. Or, en créant vingt ou vingt-cinq mille actions à un capital de cent francs, c'était évaluer la propriété à deux millions cinq cent mille francs.

Le prix était énorme, mais on avait un arpent de terre pour cent francs, et quel est le Parisien qui se refuserait à devenir propriétaire foncier pour une somme de cent francs, lorsqu'il entend évaluer dans sa rue une toise de terrain quatre mille francs, et dans la banlieue, qui pour lui est la campagne, un arpent de terre quatre, cinq et six mille francs?

Or, la lande, avec les quelques portions de terre cultivée qu'elle renfermait, les misérables fermages qui s'y trouvaient disséminés, pouvait valoir une centaine de mille francs.

Dans ce cas, M. Cros, qui était, par sa femme, héritier pour un cinquième des biens de M. de Chevalaine, portait son cinquième à cinq cent mille francs. Pour cette partie de l'héritage, cela valait la peine de faire un petit voyage et de tenter une combinaison.

On n'a pas oublié que l'absence d'un seul des héritiers de M. de Chevalaine, au jour fixé pour l'ouverture du testament, annulait cet acte de dernière volonté, et M. Cros se proposait bien d'user de cette faculté, toujours par le moyen de sa femme, pour que le partage se fît selon la loi, ladite lande devint la propriété des héritiers naturels, qu'il aurait, au préalable, engagés vis-à-vis de lui.

On nous fera peut-être observer qu'il eût été plus facile au banquier d'acheter la lande et de faire l'opération tout seul.

Mais notre spéculateur savait le bon effet que ferait sur le public parisien une association où se trouveraient les noms de Laurent de Chevalaine, qui serait devenu un agronome de première science, de M. le chevalier de Chevalaine, curé de Magname, pasteur philanthrope et ami du progrès, et de madame de Fernic, vertueuse douairière, patronne de toutes les entreprises religieuses et bienfaitantes; tous animés d'un puissant amour de l'humanité, et du désir d'établir, ou plutôt de laisser exister en France une de ces vastes exploitations rurales qui ont fait de l'agriculture anglaise une richesse nationale avec laquelle l'étendue et la fécondité du sol ne peuvent lutter, etc., etc.

Le prospectus de M. Cros était tout composé, et il avait besoin de tous les éléments dont nous venons de parler.

L'association une fois créée, il se promettait d'émettre tout doucement les cinq mille actions dont il serait porteur; et s'il arrivait que l'affaire réussît et que les actions fussent cotées à la Bourse au-dessus du taux de la création, il se promettait encore de négocier la meilleure partie des actions de ses coassociés, qui ne demanderaient pas mieux de les lui céder à cent francs, et même à quatre-vingt francs, et même à soixante, car ils y feraient encore un énorme bénéfice.

C'était là le côté le plus honorable de M. Cros. Il s'était réservé une ressource d'une bien autre portée, mais qu'il n'avait confiée à personne. La voici :

Dans l'acte d'association, il était dit que la moitié du capital devait être employée à bâtir des fermes, usines, fabriques, féculeries, etc., et cela au fur et à mesure des progrès.

Pour accomplir ce magnifique établissement, l'acte projeté portait que chaque souscripteur d'action verserait à la caisse sociale une somme de dix francs par action et par année pour

les frais d'exploitation, cela durant cinq ans, ce qui ferait la somme de un million deux cent cinquante mille francs, dépensée en améliorations, constructions, amendements, etc.

M. Cros avait compté sur la confusion que feraient les provinciaux entre les souscripteurs d'actions et les porteurs, et il avait arrangé les choses de la façon suivante :

Pour prévenir toute contestation au moment du transfert d'une action de cent francs, le souscripteur primitif devait laisser dans la caisse sociale le montant total des annuités qu'il aurait à verser autrement en cinq ans. Le porteur était donc dégagé de toute obligation. Mais si le souscripteur gardait, il était obligé audit versement annuel.

Cela posé, M. Cros se disait :

Si l'affaire est enlevée, je vends mes actions, je les fais vendre à mes coassociés; je fais un bénéfice énorme; et qui sait si, en dépensant un million deux cent cinquante mille francs sur cette lande, on n'en fera pas une affaire qui aura au bout du compte une tournure assez honorable? Si, au contraire, les actions n'ont aucun cours... et si nous les gardons les uns et les autres, je verse mon premier cinquième, et je force mes associés à verser de même.

Ce sera pour chacun cinquante mille francs par an, et lorsqu'ils calculeront qu'en cinq ans ce sera deux cent cinquante mille francs pour chacun à prendre sur sa fortune, je serai bien malheureux si on ne transige pas avec moi pour obtenir la résiliation de l'acte de société en m'abandonnant d'abord toutes les actions, et en me donnant ensuite des dommages-intérêts que nous aurons à débattre.

Voilà quels étaient les plans de M. Cros, et il nous faut dire comment M. Perrin, qui était un honnête homme, avait pu s'y trouver mêlé.

Il n'avait vu d'abord dans tout cela qu'un immense établissement agricole, et c'était un des rêves de M. Perrin de donner à l'agriculture une impulsion puissante, et de prouver que le système d'association pouvait heureusement s'appliquer à cette mère industrie, dont toutes les autres ne sont que les corollaires.

Mais c'est trop nous occuper des détails des affaires de M. Cros, revenons au récit.

Nous prendrons la liberté de raconter nous-même ce qui était arrivé à l'honorable banquier; sa façon de dire nous ayant paru, comme celle de Gros-René, manquer de la clarté nécessaire.

M. Cros avait quitté le château de fort bonne heure, en compagnie d'un arpenteur qui avait jadis levé un plan de la lande pour M. de Chevalaine, et qui voulait en faire reconnaître les points principaux à M. Cros.

Il est nécessaire que nous fassions connaître ce nouveau venu à nos lecteurs.

C'était un homme assez ignorant, parce que la misère l'avait obligé de mettre en pratique le peu de savoir qu'il avait acquis, dès que ce savoir avait pu lui rapporter quelque chose.

Du jour où il avait su assez de géométrie pour lever un plan, il s'était employé à ce travail pour vivre, et, comme les besoins de la vie avaient été incessants, il s'était arrêté où il avait commencé, et n'en savait pas plus après trente ans d'exercice que le jour de son début; seulement il s'y était tellement rompu qu'il opérait avec une merveilleuse rapidité, et qu'il faisait d'énormes calculs sans le secours de la plume.

Cet homme avait un singulier nom, il s'appelait Burlaudas, et je me rappelle que la première fois que je le vis, il me frappa par la singularité de sa personne : il avait plus de six pieds de haut; il était fort maigre, mais d'une structure osseuse si puissante, qu'il paraissait fort et carré. Ses membres étaient d'une longueur démesurée, ses pieds larges et plats, ses mains énormes, sa tête monstrueuse, illuminée par des yeux fauves, et sa bouche d'une ouverture à y faire passer beaucoup mieux qu'une aile de poulet en une bouchée.

Avec cette féroce apparence, Burlaudas était l'homme le plus doux et le plus docile qu'on pût imaginer. Infatigable, complaisant, rien ne le rebutait et ne pouvait lasser son angélique patience.

Il s'était marié assez tard et n'en avait pas moins onze enfants, dont l'aîné n'avait guère que quinze ans. Il avait fallu nourrir et élever tout cela avec le faible revenu de son industrie, et cependant jamais le courage de cet homme n'avait failli à cette lourde tâche.

Bien des fois, en terminant le soir de rudes travaux qui l'avaient tenu toute la journée sous la pluie ou le soleil, s'il rencontrait un voyageur embarrassé de sa route, il lui avait offert de le conduire, et si, au but, le voyageur lui donnait une petite pièce de monnaie, il la prenait sans rien dire, mais non sans verser quelquefois une larme bien amère sur la pauvreté qui lui rendait cette aumône si précieuse.

Je l'ai connu, ce pauvre Burlaudas; j'ai travaillé longtemps avec lui, moi tout jeune homme, lui déjà vieux à cinquante ans.

Dans nos longues tournées, je lui donnais souvent à dîner dans quelque auberge que nous rencontrions sur notre route.

Le premier moment de la faim était admirable, il dévorait; mais lorsqu'il arrivait un second plat, puis un troisième, quelquefois un quatrième, il devenait triste et pensif, et ne mangeait plus... Il attachait un regard douloureux sur ces mets que je renvoyais quelquefois sans y avoir touché; il les suivait des yeux, il pensait que cela eût pu nourrir sa famille, et moi, avec cette insouciance de la jeunesse qui ne comprend rien, je brisais le cœur à ce pauvre homme; je lui criais :

— Mangez donc, Burlaudas! buvez donc, Burlaudas!... A quoi diable pensez-vous donc Burlaudas?

— A rien, me disait-il d'une voix sourde et tremblante.

Et alors il se faisait apporter un grand verre d'eau-de-vie, il le buvait d'un trait... Puis il devenait d'une gaieté singulière, et me racontait toutes les histoires de la contrée; car il les savait toutes. Il en amusait ses enfants, et ce fut à ce propos qu'il répondit une fois au curé qui lui reprochait de leur faire des contes de sorciers et de revenants :

— Que voulez-vous, monsieur le curé, quand je leur ai donné tout le pain de la maison, je les endors avec ça, pour qu'ils ne m'en demandent pas davantage.

Voilà quel était le compagnon de M. Cros, le riche banquier, le fin gourmand, le spéculateur sans pitié.

Ils étaient partis ensemble de grand matin, M. Cros à cheval, Burlaudas à pied.

Les difficultés de la route n'eussent pas rendu l'allure du bidede M. Cros assez lente que Burlaudas l'eût suivi également bien; il avait adopté le pas métrique, de façon qu'il arpentaient véritablement en marchant. C'était une de ces singularités de

Burlaudas; il avait deux pas : le grand, ouvert de trois pieds; le petit qui n'avait exactement que deux pieds; il ne pouvait plus marcher autrement. Cela lui servait de mesure, et cette mesure était d'une exactitude surprenante. Il était lui-même un de ses instruments.

Cet homme s'était fait compas pour accélérer son travail et gagner quelques sous de plus par jour à sa famille. C'était un digne et brave homme.

M. Cros jugea que Burlaudas pouvait lui fournir les renseignements nécessaires, non point pour accomplir son opération, mais pour pouvoir en parler en homme qui l'a profondément étudiée.

M. Cros avait fait la partie morale de son entreprise, il voulait en faire aussi le prospectus technique.

Ainsi il apprit que la lande était traversée par deux sentiers qui se croisaient au milieu et qui aboutissaient l'un à une forêt traversée par une route allant au Mans; l'autre à un chemin menant à la grande route d'Alençon.

Cela se traduisait par M. Cros en deux magnifiques voies de communication qui *reliaient* la propriété qu'il voulait entreprendre à deux des villes les plus commerçantes de France.

Un ravin, où se ramassaient les eaux pluviales qui glissaient sur cette terre stérile, devenait un lac; quelques monticules, semés çà et là dans la lande, étaient destinés à faire des collines boisées; ainsi de suite.

Burlaudas répondait avec la plus touchante bonne foi aux questions de M. Cros, et ne cessait de l'encourager dans ses dispositions bienfaisantes.

— Oui, disait-il, monsieur, il y a encore dans la lande quelques bons quartiers de terre qu'on pourrait mettre en rapport, et ce serait peut-être facile si les gens des huttes n'étaient pas là. Mais comment voulez-vous qu'un laboureur vienne semer son blé noir ou ses pommes de terre dans ce désert, pour trouver un beau matin son champ récolté, sans qu'il sache où la récolte a passé.

— Nous mettrons bon ordre, nous bâtirons des fermes, nous aurons des clôtures, nous planterons des haies.

— Eh! mais il faudra d'abord garder les haies pour qu'elles puissent pousser; sans ça les gens des huttes viendront les arracher pour se chauffer.

A cela M. Cros répondait qu'il se ferait donner deux ou trois brigades de gendarmerie par le ministre de l'intérieur; puis il passait à d'autres projets.

Mais à tous ces projets il y avait toujours un obstacle, et cet obstacle était toujours les gens des huttes.

— Mais enfin, dit M. Cros à Burlaudas, ce ne sont pas des diables, et on en aura raison.

— Pour être précisément des diables, reprit Burlaudas, avec un sourire modeste, je ne le crois pas... Le peu d'éducation que j'ai reçue ne me permet pas de croire à de pareilles niaiseries... Mais pour être voués à l'esprit malin, pour être des sorciers mal-faisants, pour cela, monsieur, je n'en jurerais point.

M. Cros regarda Burlaudas avec cette suffisance insupportablement insolente de l'homme qui ne croit à rien, bien plus détestable, assurément, que l'ignorante crédulité qui croit à des chimères.

— Qu'est-ce que vous dites là, mon cher? fit M. Cros; des

hommes voués au diable, des sorciers; vous moquez-vous de moi?

— Je ne me moque de personne, répondit humblement Burlaudas; mais j'ai vu des choses que les plus savants de Paris ne pourraient expliquer autrement que par l'intervention d'un pouvoir surnaturel.

— Qu'avez-vous donc vu? dit M. Cros.

— Cela est inutile à vous dire, monsieur. Il y a des choses qu'il ne fait pas bon de dire dans un lieu pareil à celui où nous sommes, car nous voilà presque au milieu de la lande et près de la maison Rouge.

— La maison Rouge! dit M. Cros; parbleu, je comprends que vous ayez vu des choses surnaturelles, si vous voyez par ici une maison rouge.

— Vous ne comprenez pas, monsieur, dit l'arpenteur, toujours du même ton humble et soumis; la maison Rouge n'est pas une maison. C'est une pierre qui recouvre la fosse d'un homme des huttes, qui a été guillotiné, il y a trente ans, à Alençon, pour avoir tué un voyageur.

— Et c'était justice.

— Certainement c'était justice, reprit Burlaudas; mais il eût mieux valu ne pas tuer cet homme.

— Hein! fit M. Cros.

— Savez-vous ce qui est arrivé? reprit Burlaudas. Les gens des huttes ont été chercher le cadavre du supplicié au cimetière d'Alençon, ils l'ont rapporté, ils l'ont enterré à cette place, et ont mis sur la fosse une pierre rouge que vingt hommes ne pourraient remuer. D'où vient-elle, où l'ont-ils prise! voilà ce que personne ne sait; car il n'y a point de pierres de cette dimension, de cette couleur dans la lande.

— Eh bien! puisqu'elle y est, qu'elle y reste, dit M. Cros, avec l'humeur d'un homme qui se sent saisi malgré lui d'un sentiment de gêne en se sachant si près d'une tombe.

— Mais ce n'est rien, monsieur; il paraît que le bourreau avait vendu la tête du condamné à un chirurgien, de façon que les gens des huttes ne purent rapporter que le corps, et voilà ce qui fait que l'on rencontre quelquefois dans la lande le malheureux, allant droit devant lui, et qui arrête ceux qui passent en leur disant: « Rends-moi ma tête. »

A ces mots, que Burlaudas prononça d'une voix sépulcrale et avec un effroi visible, M. Cros pâlit.

On était en plein jour, et aucune des lueurs trompeuses de la nuit ou du crépuscule ne pouvait prêter à ce récit le prestige de son mystère; cependant ce désert immense dont l'œil n'atteignait pas les limites lointaines, mais qui était presque tout occupé par des genêts d'où pouvait à tout instant surgir quelque apparition menaçante; ce désert avait une autre sorte de terreur, et M. Cros, qui se croyait très-heureusement au-dessus de tous les préjugés vulgaires de la plèbe ignorante, éprouva un effroi dont il ne fut pas le maître, et qui se changea en une terreur véritable, lorsqu'en se détournant de son compagnon, pour lui cacher sa pâleur, il se vit en face d'un homme dont la cape cachait entièrement la figure, et ne laissait voir que le sommet du bonnet rouge dont sont coiffés les habitants de ce pays.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(A continuer.)

INTRODUCTION A L'HISTOIRE NATIONALE.

Suite.

Le point même où se trouvaient les Celtes était le réservoir de plusieurs grands fleuves, partout couverts de hautes herbes et d'un noir limon qui cédait au moindre poids; aucune trace ne se lisait sur le sein de cette terre vierge; aucune empreinte, aucun vestige, n'indiquaient qu'un seul homme eût jamais osé lui demander asile. On eût dit que le silence était le seul hôte de ce nouveau monde.

En face du sombre aspect de la patrie future l'émigration s'arrêta. Sans nul doute on tint conseil pour savoir s'il était prudent de continuer la marche; et sans nul doute encore, — si dans ces temps obscurs la lumière des effets suffit pour éclairer les causes, — le résultat des délibérations fut que tous ne s'exposeraient point aux dangers de tous les instants que ne manquerait pas d'offrir une contrée sauvage dont l'étendue, la configuration, la température, étaient inconnues, et qui n'avait peut-être d'autre issue que celle dont ils étaient maîtres. Une branche de la famille celtique planta donc là ses tentes, et l'autre, qui, selon toute vraisemblance, dut se composer des plus valeureux ou de ceux que dominait à un plus haut degré l'instinct des aventures, s'élança à la découverte.

Cette sorte d'arrière-garde laissée aux portes de l'Europe, peut-être dans l'unique but d'assurer la retraite en cas de malheur, forma la puissante nation des Kymmrii, peuple redoutable qui s'enveloppa d'une telle atmosphère de terreur, que ses voisins le supposaient vivant sous la terre, se nourrissant de chair humaine et défendant la demeure des ombres. Nous verrons plus tard bon nombre de ces mêmes Kymmrii venir se joindre à leurs frères de la Gaule, et la plupart des autres devenir la souche des Gaulois Germains, c'est-à-dire de toutes ces peuplades gauloises qui se mêlèrent aux nations germaniques ou teutoniques ou scythiques sur toute la surface du continent européen, telles que Boïes, Senons, Cimbres, Teutosages, Tolisto-boïes, Truemes et autres.

Tandis que les Kymmrii gardaient les Palus-Méotides, leurs intrépides frères, les Galls, dans leur marche incertaine à travers un pays inconnu, jetèrent çà et là sur leur passage des colonies ou corps d'observation, jalonnant ainsi leur route par des masses vivantes.

Une de ces colonies donna naissance à la brillante société des Pelages, si vite opprimée par les Grecs; une autre enfanta la vigoureuse nation des Thraces, que les Grecs et les Romains ne purent jamais dompter.

Cependant que sur vingt endroits divers s'élevaient en petits peuples les faibles tribus qui s'étaient séparées des Galls, l'élite de la branche gallique arrivait, après bien des marches et contre-marches, à cette noble terre nommée primitivement Gall-Tacht, terre des Gaulois, puis Gallia, Gaule.

Ici se présente une question diversement résolue. Les Gaulois trouvèrent-ils la Gaule inhabitée? Quelques écrivains d'un mérite non contesté l'ont prétendu. Nous croyons trouver dans leurs propres écrits la preuve du contraire. Les Gaulois, nous disent-ils, eurent de tout temps des esclaves. Or, comment se fait-il qu'ils en avaient? Certainement, aucun qui se rappelle le gouvernement patriarcal de nos ancêtres, leurs mœurs simples, leur caractère fier, leur amour pour la liberté, leur mépris pour la vie qui pouvait appartenir à deux maîtres; aucun, disons-nous, ne supposera cette monstrueuse absurdité qu'un Gall pût ramper aux genoux d'un Gall. Certainement non plus, on ne prétendra pas que les Celtes se soient fait suivre d'esclaves asiatiques, eux qui abandonnaient l'Asie aux fils de Sem, parce qu'aux fils de Sem était échue cette partie du monde. De plus, en ce temps de barbarie, l'or, dont le prix était ignoré,

n'avait point encore servi de base à cet ordre *magnifique* qui fait d'un homme une bête féroce et de son frère un animal timide. Il n'est donc pas, ce nous semble, invraisemblable de supposer que ces esclaves, dont on nous parle, fussent des Africains, puisqu'ils ne pouvaient être ni asiatiques ni de la race de Japhet.

Dans cette hypothèse, les enfants de Cham, partis de l'Asie peut-être en même temps que les Celtes, auraient pérégriné sur les bords de la mer intérieure, franchi le détroit exigü de la Calpé ou de Gades, traversé l'Iberie, passé de l'autre côté des montagnes qui la séparent de notre territoire, et se seraient déjà trouvés possesseurs de la Gaule à l'arrivée des Gaulois. Peut-être même, les deux races marchant l'une et l'autre à la découverte, le choc eut-il lieu sur la crête des Alpes, après qu'elles en eurent escaladé les deux versants opposés. Alors un combat se serait engagé entre des ennemis qui réclamaient la propriété du sol; une partie de la race mandite serait tombée sous les coups des Gaulois, un autre eût subi l'esclavage, et les restes de ces malheureux, fuyant devant des hommes qui se précipitaient sur eux du haut des monts, auraient couru derrière le rapide courant de la Gironde s'adosser aux Pyrénées, où les traditions nous apprennent qu'ils opposèrent aux Galls une résistance terrible.

Devant la résistance se replia l'attaque; et peut-être encore, — car on marche en aveugle dans ces temps reculés que n'éclaire point le flambeau de l'histoire, — peut-être un défi porté à ces enfants d'aventure explique-t-il à lui seul pourquoi les Galls, entre tant d'autres pays qu'ils avaient parcourus, choisirent la Gaule pour être le siège de leur futur empire. Là fut cimenté par une victoire l'autel de la patrie; la lut pour jamais le centre d'action, la volonté de la force, le foyer de puissance qui, du premier jet de sa lumière, devait lancer des éclairs sur les trois mondes à la fois.

Tout aussitôt, du grand corps qui venait de faire halte, s'échappa un détachement de guerriers. Leurs ennemis opposent à leur fougue une inutile barrière. Les premiers champions de l'honneur national se précipitent sur elle tête baissée, la brisent du côté de l'occident, se ruent sur l'Iberie, dont ils font le tour au pas de course, foulent, écrasent, broient tout ce qu'ils rencontrent, et repaissent à l'orient des Pyrénées, chassant à grands cris devant eux des peuplades éperdues.

Dès lors une double action commence. Quelques infatigables vainqueurs sous le nom d'Ambras volent à la poursuite des fuyards qui gagnaient, épouvantés, le sol italique, jonchent de cadavres les monts et les plaines, et ne mettent fin à cet épouvantable carnage que devant *l'île aux trois pointes*, où courent se réfugier les tristes débris de tant de peuples. Pendant cette nouvelle conquête, plusieurs bandes gauloises, sur les traces de leurs frères aînés, laissent de leurs lignes allongées comme une vaste ceinture à l'Iberie; de telle sorte qu'après ces deux expéditions simultanées, la jeune Gaule semblait de l'un de ses bras étouffer la péninsule ibérienne, tandis qu'elle appesantissait l'autre sur toute la longueur de l'Italie.

Cette époque signale l'enfance de la race gauloise. Que de force dans cette enfance! Quelle impétuosité! quelle initiative énergique! quel amour pour les batailles! quelles promesses de gloire!

Alors que nos aïeux faisaient leurs premières armes, le soleil de la Grèce repandait sur la Celtique barbare ses premiers rayons civilisateurs, et devant eux s'évanouissaient peu à peu les teintes sauvages de son caractère, ce qui la fit repudier plus tard par les peuples de l'Occident, ennemis de toute civili-

sation ; aussi, placée entre deux mondes auxquels elle se trouvait désormais étrangère, la Gaule fut-elle brisée dans leur double réaction, mais elle remplit de grands faits cette seconde phase de son existence.

Le sol européen n'était point le seul qui tremblât sous le choc de peuples ennemis ; tout le temps de cette même époque, la tourmente des révolutions sociales n'avait cessé de gronder vers l'Orient. Les fils de Sem, élargissant leur empire, s'étaient jetés sur les Saces, qui s'étaient rués sur les Massagètes, qui à leur tour venaient d'écraser la race teutonique ou germanique ; et voilà que, vomies par le continent asiatique, dont les secousses terribles devaient plus d'une fois ébranler l'Europe, des bandes innombrables de Germains accoururent sur les rives du Wolga et demandent avec désespoir aux Cummeriens un asile ou la mort.

À la vue de cette forêt de fer, les Celtes de la Chersonèse taurique s'assemblent en arme sur les bords du Tanais, et tout aussitôt, nous disent les traditions, rois et chefs entonnent l'hymne des combats ; mais à l'instant, pour des raisons qui sont inconnues, rois et chefs sont massacrés, et la multitude, libre de ses actions, s'ouvre pour laisser passer le flot barbare. Bon nombre d'entre les Kimmri remontent ensuite vers l'Asie, et reviendront occuper la terre de leurs ancêtres quand auront disparu les ennemis. Les autres s'enfoncent dans le cœur de l'Europe, à la recherche des Galls, dont la renommée leur avait sans doute appris les exploits.

Parmi ces derniers, tous n'arrivèrent point au terme de leur voyage. Une partie, remontant les fleuves germaniques, s'égara dans le nord-ouest, où elle forma la Chersonèse cimbrique ; cependant la masse de l'émigration, dirigée par Hu ou Hesus, atteignit après bien des fatigues l'embouchure du Rhin, extrémité septentrionale de la Gaule.

Les Galls, reconnaissant dans ces peuples errants leurs frères des Palus-Meotides, les accueillirent avec générosité, et la patrie fut partagée et non conquise, quoi qu'en ait dit M. Amédée Thierry. Nous laisserons donc ici parler Tite-Live, dont le récit nous semble exact, nous engageant à démontrer dans le cours de l'histoire que le savant historien français ne peut pas en cette circonstance avoir eu raison.

« Ambigat, roi des Bituriges, dit l'écrivain latin, envoya ses deux neveux Bellovèse et Sigovèse pour fonder de nouveaux royaumes dans les pays étrangers, la patrie ne pouvant déjà plus nourrir ses premiers enfants accrus par l'arrivée de tant d'autres. Sigovèse pénétra dans les basses vallées du Danube par la forêt Hercynie ; et Bellovèse courut reconquerir l'Italie sur les Etrusques qui l'avaient arrachée aux Ombres. »

Ainsi, immédiatement après le mélange de ces deux peuples de même race commencent deux grandes expéditions qui ouvrent toute la partie centrale de l'Europe. Ils poussent leurs cris de guerre sur tous les champs de bataille. On les retrouve sur tous les points, partout où sont des libertés à défendre, des affronts à venger, des audacieux à punir, des puissants à combattre ou de grands capitaines affamés de renom. Un farouche Brenn prononce le *ve victis* au pied du Capitole. Un autre Brenn raidit les dieux de la Grèce et pille le temple de Delphes, qui contenait les offrandes de l'univers. L'empire galate s'élève en Asie-Mineure. Quelques bandes de Gaulois poussent l'audace jusqu'à mettre le siège devant Carthage la puissante. Leurs arrière-petits neveux viendront sous les yeux du grand Annibal mourir en héros dans les plaines de Zama. « Nous ne craignons que la chute du ciel, disaient nos ancêtres ; et si le ciel tombait, nous le soutiendrions de nos lances. » Et, confiants dans leur haute valeur, ils allaient de par le monde, proclamant les armes à la main que la terre leur appartenait par ordre du grand Teut.

Cependant la jalouse Rome avait son œil ardent fixé sur la

Gaule. Le sang de vingt empires n'avait pu laver la honte imprimée sur son front par la foudroyante épée de nos Brenns. Pour l'espoir seul de cette conquête, qui, du reste, devait réaliser son rêve de domination universelle, elle eût donné tous les lauriers dont s'ombrageait le Capitole. Déjà, sous mille prétextes, elle avait foule les frontières de notre territoire ; déjà, rassuré par quelques succès, le colosse italique étendait la main jusque sur le cœur de la Gaule, dont il étudiait toutes les pulsations, et semblait, dans son impatience de fondre sur elle, calculer le temps qu'il lui restait encore à vivre. Enlin sonna l'heure fatale. César, suivi de forces formidables, s'était élancé sur la patrie de nos pères. L'infortuné Vercingétorix, dans son désespoir trop prompt, hélas ! venait de jeter ses armes devant l'heureux proconsul ; l'astre des Gaulois s'était éclipsé ; la Gaule, dont le sang généreux avait coulé pour l'indépendance de tous les peuples, tombait épuisée sous les murs d'Alise. Toutefois elle ne périt point dans cette formidable lutte où César fit plus par son artificieuse politique que par ses légions. Il y eut seulement arrêté dans sa marche, interruption dans ses mouvements d'initiative ; la puissance romaine ne fit que substituer son action politique ou sociale à l'action de la puissance gauloise, et nous la verrons se redresser au milieu des nations plus belle et plus brillante que jamais, réclamant l'héritage de cette même puissance romaine et de l'intelligence grecque.

Pendant que la Gaule, comme insoucieuse de sa propre gloire, prêtait l'appui de son bras à Rome, la ville éternelle dévorait l'avenir : quelques siècles plus tard elle avait accompli ses destinées, destinées providentielles dont le but était de frayer la grande voie à la religion du Christ, disent les écrivains religieux.

Quoi qu'il en soit de cette magnifique hypothèse, la face du monde était renouvelée ; les vieilles sociétés avaient été sapées dans leurs antiques bases, un nouvel ordre de choses allait être établi ; des peuples nouveaux entraient de toutes parts dans la lice nouvelle ; Rome, la grande Rome, n'était déjà plus qu'une ombre d'elle-même. Vinrent les Franks, qui rayèrent jusqu'à son nom gravé sur le cœur de nos provinces, et la Gaule passa des bras du moribond dans les bras du jeune et vigoureux barbare.

Ravivée par le contact des Germains, dont elle avait accepté l'alliance après les avoir tant de fois repoussés loin de son territoire, la patrie sent peu à peu revenir l'ardeur de sa jeunesse et avec elle le souvenir de sa grandeur passée ; cependant il advint que les ténébreux porteurs de frankisques résolurent de l'étouffer sous le poids de leurs bandes altières, et l'inondèrent un instant, semblables, avons-nous déjà dit, aux ondes d'un torrent qui envahit tout à coup la plaine. Mais, aussi vite que sont absorbées par le sol les eaux du fleuve impétueux qui déborde son lit, aussi vite disparut la puissance des barbares d'outre-Rhin. Nous voyons la Gaule frémissante préparer dans l'ombre sa prochaine délivrance ; et quand enfin brilla le jour où elle montra la tête par-dessus l'insolente domination des étrangers, l'empire frank ne fut plus aussitôt que le rêve éphémère du grand homme que les autres peuples à genoux avaient salué empereur d'Occident.

La puissance gauloise venait de renaitre. Sa radiation parmi les autres puissances, sa cessation de mouvements distinctifs, cette sorte de paralysie qui tenait enchaînée sa volonté d'action, avait duré près de mille ans, et présente deux physionomies d'une teinte extrêmement tranchée, la physionomie gallo-romaine et la physionomie anglo-franke : l'une décrépète, décolorée comme la civilisation ; l'autre robuste, ferme, pleine de couleur comme la barbarie.

A continuer.



MELECHSALA.

Suite

« Allons, dépêche! dit-il : conduis-moi avec mon lion à Brunswick, avant que le téméraire ait souillé ma couche.

— Bien, dit Satanas. Mais veux-tu convenir d'abord avec moi du prix de ton voyage?

— Demande ce que tu voudras, je t'accorde tout.

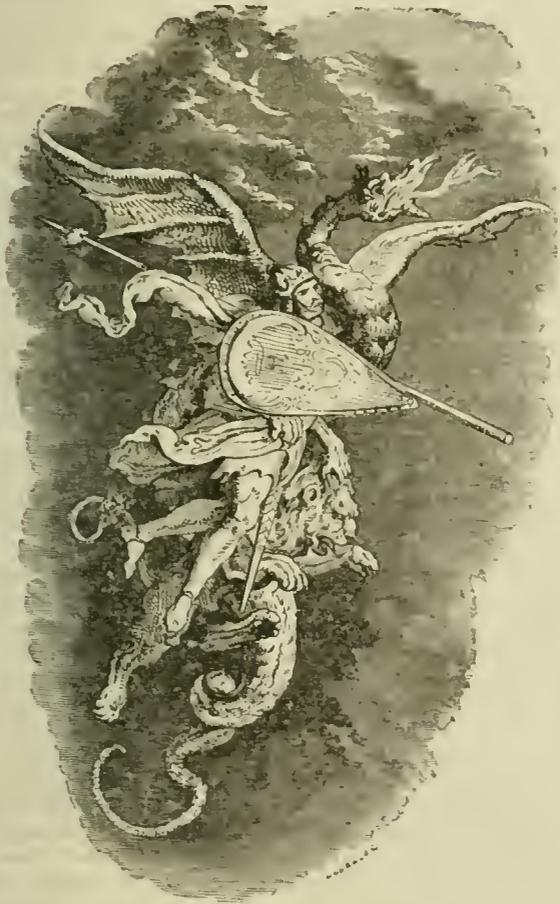
— Ton âme.

— Soit : tôte là, » répondit le duc furieux de jalousie.

Le contrat était, d'après toutes les règles du droit, parfait. Après ce colloque, le monstre infernal se changea immédiatement en griffon. Il saisit l'homme dans une de ses serres, dans l'autre le lion, et, déployant des ailes rapides, il partit des rives africaines pour Brunswick, la ville élevée, construite sur flancs inébranlables du Hartz, et arriva dans la place du marché, où il déposa son fardeau et disparut. Le garde de nuit soufflait en ce moment même dans sa trompe nocturne pour

Le lion fit chorus. Il commença à rugir comme sept tonnerres, hérissa sa crinière, et s'excita à l'attaque par les coups de sa queue. Les instruments se turent à ce spectacle, et il s'éleva jusqu'à la voûte gothique de la salle joyeuse un effroyable cri de bataille. Le blond fiancé et la troupe brillante de ses papillons de cour tombèrent sous l'épée de l'époux offensé, comme les bataillons des Philistins succomberent sous les coups précipités du fils de Manoa armé d'une mâchoire d'âne, et ce qui échappait au fil de l'acier était à l'instant étranglé par le lion fidèle.

Quand le prétendant et les siens furent sur le carreau et que le comte eut vengé sa susceptibilité conjugale avec autant de rigueur que le prudent Ulysse le fit autrefois, il s'assit à table à côté de sa femme, qui commençait à se remettre un peu de la frayeur mortelle qu'il lui avait faite. Il s'occupa d'abord à de-



annoncer minuit, et braillait une vieille chanson. Le palais ducal et toute la ville scintillaient comme le firmament de lumières innombrables. Toutes les rues fourmillaient d'un peuple bruyant et joyeux qui se pressait sur la place du palais, que devait traverser la fiancée. Un bal aux flambeaux devait couronner les fêtes du mariage. Notre aéronaute, qui ne sentait pas la moindre fatigue de la longue route qu'il venait de faire, perça la foule qui assiégeait les abords du palais, et entra avec son lion dans la salle du festin. Il tira aussitôt son épée, criant :

« A moi les amis du duc Henri! Mort et malédiction aux traîtres! »



guster et savourer les mets qui n'avaient point été préparés pour lui, ensuite il jeta un coup d'œil triomphant sur sa conquête, qui avait les yeux baignés de larmes qu'on pouvait interpréter par le plaisir du retour du mari ou par la douleur de la mort du fiancé. Mais lui s'expliqua en homme qui sait son monde, et lui remontra seulement, et d'une manière tout affable, qu'elle s'était trop pressée. Aussi de cette heure, il rentra auprès d'elle dans tous ses droits et privilèges.

Le comte Ernest avait entendu maintes fois raconter cette histoire à sa nourrice, et bien que dans un âge plus mûr il l'eût considérée comme une fable, elle ne laissait pas de lui revenir à l'esprit et de s'insinuer de nouveau dans sa croyance.

Les ennuis de sa prison excitèrent son imaginative, et il trouva qu'une traversée aérienne était la chose la plus facile du monde, pour peu que le prince des ténèbres voulût bien lui prêter ses ailes de chauves souris.

Fidèle à ses principes religieux, il ne manquait jamais avant de se coucher de faire un grand signe de croix, et cependant il éprouvait un secret désir d'avoir une aventure avec le diable, bien qu'il n'osât pas s'avouer à lui-même une disposition si impie. Une souris se faisait-elle entendre vers l'heure de minuit, aussitôt il s'attendait à voir apparaître devant lui le serviable roi des enfers, et déjà pensait aux termes du contrat qu'il allait passer avec lui. A part un songe dans lequel il lui sembla faire le voyage infernal, le pauvre comte ne tirait d'autre avantage de sa croyance aux contes de nourrice, que de remplir le vide des heures de sa captivité, comme il arrive à un lecteur de roman qui se met à la place du héros.

La question pour quoi maître Abbadon ne bougea point tandis qu'il s'agissait pour lui de gagner une âme qui, d'après toutes les apparences, était disposée à lui faire les meilleures conditions, cette question, dis-je, n'est point résolue encore. Le patron du comte était plus vigilant que celui auquel le duc Henri s'était confié, et le défendit mieux contre le malin; ou bien, et cette version a aussi quelque vraisemblance, ce dernier était dégoûté de son entreprise de transports par air, attendu que le duc l'avait attrapé pour le prix stupide; car, quand il passa à l'autre monde, il s'était acquis une telle somme de mérite, qu'il y en eut largement pour acquitter le diable, et qu'il en resta encore assez pour lui procurer l'accès en paradis.

Pendant que le comte s'abandonnait ainsi aux rêves de son imagination et trompait pour quelques moments les ennuis de sa captivité, les serviteurs de sa suite étaient retournés en Europe et avaient annoncé à la comtesse sa femme qu'une belle nuit il avait disparu du camp sans que l'on sût comment, et sans que la moindre nouvelle de son destin fût revenue aux oreilles des croisés. Cette incertitude laissait le champ libre aux suppositions. Les uns pensaient qu'il était devenu la proie d'un dragon, les autres que le vent empoisonné du désert l'avait tué, les troisièmes supposaient qu'il avait été enlevé par une horde de Bédouins, pillé et tué, ou jeté en esclavage par eux. Mais tous étaient d'accord sur ce point, qu'il fallait tenir le comte pour défunt et sa moitié pour veuve et libre du lien conjugal. Et de fait, elle pleura son mari et prit le deuil. Et quand ses enfants, dans l'ignorance du malheur qui les frappait, se rejurent de porter les bonnets noirs qu'on leur avait fait faire, leur candide sécurité brisa le cœur de la pauvre comtesse et redoubla ses douleurs. Mais un secret pressentiment lui disait que son époux était encore vivant; à la vérité, elle n'osa s'y abandonner, et faisait au contraire tout son possible pour l'étouffer; mais l'espoir est le seul soutien des infortunés et le rêve le plus doux de la vie. Il revenait toujours et la consolait à son insu. Elle résolut enfin de sortir du doute: elle choisit un fidèle serviteur, auquel elle donna la mission d'aller au delà des mers, dans la terre sainte, tâcher de découvrir quelques traces du comte. Il partit; mais, comme le corbeau de l'arche, il fut poussé ça et là sur les mers et ne donna plus de ses nouvelles. Elle en expédia un second, qui, après un voyage aventureux de sept années, revint sans la branche d'olivier. Malgré tout, la constante femme ne doutait point que le comte ne fût encore sur la terre des vivants; car elle ne pouvait se persuader qu'un si tendre époux, un si bon père, pût passer à l'autre monde sans penser aux siens et sans leur manifester sa mort par signe. Or, depuis son départ, rien n'avait remué dans le château, aucun bruit ne s'était fait entendre dans la salle d'armes, aucun craquement dans le pourtre, aucun pas d'homme sur le plancher des appartements. Jamais non plus on n'avait entendu ni sur les créneaux élevés de plaintes nocturnes, ni le cri de mort de la chonette néfaste. De l'absence de tous ces présages fatals, elle concluait, d'après les principes de la platonique féminine, qui n'est pas encore, bien s'en faut, aussi basse tombée chez le sexe que l'organon d'Aristote l'est chez les hommes, que son époux était vivant, et nous savons que cette conclusion

était juste. Elle ne se rebuta donc point du peu de succès qu'avaient en ses deux tentatives, et elle essaya d'un troisième pélerin. Celui-ci était d'humeur nonchalante, avait bien pénétré son esprit de la vérité de ce dicton, que la précipitation n'avance pas les affaires; aussi s'arrêtait-il à toute taverne, et comme il eut bientôt remarqué qu'il était beaucoup plus commode de faire venir auprès de lui les gens qui pouvaient lui donner des nouvelles du comte, que de courir après eux par le monde, il s'établit dans un poste où passaient nécessairement ceux qui revenaient d'Orient et ceux qui s'y rendaient, et il les interrogeait avec l'insolence d'un percepteur de péage; et ce poste était la ville de Venise. Cette cité maritime était alors comme la porte du Levant. On verra, par la suite, si le rusé compère avait choisi un mauvais moyen de venir à bout de son entreprise.

Après une captivité de sept années, qui semblèrent au comte un peu plus ennuyeuses que le séjour de soixante-dix ans que firent les sept dormeurs dans les catacombes de Rome, il se crut enfin abandonné du ciel, et renonça complètement à l'espoir d'être jamais tiré vivant de sa noire prison. Son roman diabolique était au bout, et il ne lui-restait plus le poids d'un grain de sénévé de foi dans l'assistance de son singulier ange gardien. Il ne formait plus qu'un seul vœu, celui de mourir; son âme s'éteignait, son corps seul végétait encore. Mais un jour il fut tiré de sa léthargie par le froissement métallique d'un trousseau de clefs. Depuis l'entrée du captif dans son cachot, le garde de la tour ne s'était plus montré avec une clef, car tout ce qui était nécessaire à la prolongation de la vie du malheureux entraînait et sortait par le guichet de la porte. Il fallut user force huile pour adoucir les ressorts ronilles de la serrure, et ce ne fut qu'après de grands efforts que la porte céda et roula sur ses gonds avec un bruit strident et dur, mais qui sembla aux oreilles du comte aussi doux que celui de l'harmonica de Franklin. Le pressentiment qu'il allait arriver quelque changement dans son destin, quel qu'il fût d'ailleurs, faisait battre son cœur avec rapidité. Deux esclaves noirs, qui étaient entrés avec le garde-tour, lui ôtèrent ses fers, un muet lui fit signe de le suivre; il obéit, mais ses pieds lui refusèrent leur service, et il eut besoin de l'aide des deux esclaves pour arriver au bas de l'escalier. On le conduisit devant le chef des esclaves, qui lui parla de la sorte:

« Franc tête, pourquoi as-tu dissimulé tes talents? L'un de tes compagnons t'a trahi: nous savons que tu es passé maître dans l'art de cultiver et de disposer les jardins; fais la volonté du soudan, qui désire que tu lui en établies un à la mode de ton pays. Sois ta fortune, emploie tout ton génie à l'orner, afin que la fleur du monde puisse s'y épanouir, pour la gloire de l'Orient.

Le comte eût été élu recteur de la Sorbonne à Paris, qu'il n'aurait pas été plus embarrassé qu'il le fut de l'emploi qui lui était conféré; car il était tout juste aussi versé en horticulture qu'en théologie. Il avait, à la vérité, vu bien des jardins en Italie et en Allemagne, et l'on sait que l'horticulture prit naissance dans ce dernier pays, et que cette aimable science était alors dans son aurore à Nuremberg, où les raves et la laitue pommée attestaient son éclat. Mais jamais il ne s'était occupé de la connaissance des plantes ou de l'élevage des arbres: un homme de son rang ne pouvait décemment s'abaisser à des soins semblables; surtout il n'avait jamais entendu souffler mot de la fleur du monde. Bien entendu qu'il en ignorait complètement la culture, et ne savait si elle exigeait les soins et la terre que réclament les aloès, ou ceux que demande une campanule. Il se garda cependant bien d'avouer son ignorance ou de refuser les fonctions de jardinier, par la crainte très-fondée d'être convaincu de son savoir et de sa capacité par une bonne bastonnade sur la plante des pieds.

On lui désigna un agréable emplacement où le soudan voulait établir un jardin à l'européenne. Ce lieu avait été si richement doté et décoré par la mere nature, que le comte, malgré tous ses efforts d'esprit, ne trouvait point en conscience qu'il lût possible d'y rien ajouter. La vue de cette nature vivante et active, dont il avait été privé depuis tant d'années, fit sur ses sens

une telle impression de bonheur, qu'il s'arrêtait ravi devant chaque fleur, à peu près comme du faire notre père Adam, auquel il ne vint pas non plus dans l'esprit de vouloir changer quelque chose au Paradis. Mais son embarras allait croissant : comment allait-il faire pour s'acquitter avec honneur de l'emploi qui lui était confié ? Il craignait de ravir, par le plus léger changement, quelque beauté à ce lieu ; d'un autre côté, il redoutait d'être convaincu d'ineptie et reconduit dans son affreuse tour.

Comme le scheik Kamiel, intendant des jardins et favori du soudan, le pressant de se mettre à l'œuvre, il demanda cinquante esclaves pour exécuter ses projets. Le lendemain de grand matin, tout son monde était prêt ; il le passa en revue sans savoir encore comment il emploierait son seul bras. Mais quelle fut sa joie lorsqu'il aperçut l'agile Kurt et le lourd cavalier parmi ses esclaves !

Son cœur fut déchargé comme du poids d'une meule, les rides de la douleur disparurent de son front, sa face s'épanouit comme s'il avait porté un rayon de miel à sa bouche. Il prit tout de suite son fidèle écuyer à part, et lui confessa dans quel embarras cruel il avait plu au destin capricieux de le placer, et combien il lui paraissait étrange qu'on eût pu confondre son épée chevaleresque avec la bêche. A ces mots, Kurt se jeta aux pieds de son maître en criant :

« Pardon, cher seigneur : c'est moi qui suis cause de votre délivrance et en même temps de vos angoisses. N'en veuillez pas à votre innocent serviteur ; rejouissez-vous beaucoup plutôt d'être échappé à votre cachot, et de respirer sous le ciel libre. Le soudan voulait avoir un jardin à la manière des Français ; il fit savoir à tous les esclaves chrétiens qui se trouvaient au bazar, que celui qui se croirait en état de remplir ses vœux se présentât, que s'il réussissait, il y aurait bonne récompense pour lui. Aucun n'osa se charger d'une pareille entreprise : moi je pensai à vous et à votre dure captivité, un bon génie m'inspira le mensonge qui m'a réussi et vous a délivré. A présent, ne vous tourmentez pas pour savoir comment vous sortirez de l'aventure : le soudan, comme tous les grands de ce monde, demande, non pas quelque chose qui vaille mieux que ce qu'il a déjà, mais du nouveau et du rare. Bouleversez et ravagez donc cette charnante campagne à votre gré, et tenez vous pour certain qu'il approuvera tout, quoi que vous fassiez. »

Ce discours fut aussi agréable au pauvre comte que le murmure d'une fontaine peut l'être à un voyageur dans le désert. Il reprit courage, et conçut l'espoir de se fier honorablement d'affaire. Il distribua le travail aux ouvriers sans plan et à tout événement, et commença à traiter le beau et ombreux terrain, à peu près comme un génie moderne qui a saisi dans ses jouissances serres un auteur ancien qu'il prétend habiller au goût du jour et remettre en valeur, ou comme un pédagogue actuel arrange l'ancien mode d'enseignement. Il bouleversa et changea tout à tort et à travers, mais n'améliora rien. Les utiles et beaux arbres fruitiers furent arrachés, et remplacés par du romarin, de la valeriane et d'autres arbustes stériles. Il établit différentes terrasses qu'il encadra de gazon, et au milieu desquelles il fit serpenter des petits chemins à méandres bizarres, aboutissant à des volutes de buis point. Les allées et les sentiers furent chargés d'un gravier panache, qu'il fit soigneusement battre et fonder, de façon que la plus mince herbe ne pût y insinuer ses racines. Comme il n'avait jamais fait attention aux époques où l'on sème, les plantations languirent longtemps entre la mort et la vie, et ressemblaient beaucoup, pour la couleur, à un habit feuille-morte.

Le scheik kammel, et même le soudan, ne songèrent point à troubler le jardinier occidental dans l'exécution de ses desseins, ou à faire une critique précipitée de ses œuvres. En quoi ils agissent avec plus de sens que notre docte public, qui voulait qu'au bout de quelques siècles le semis philanthropique de notre Eckert eût produit des usages propres aux constructions navales, tandis qu'il était encore si faible, qu'une nuit de gelée pouvait le tuer.

Mais, vers le troisième ou quatrième lustre, alors que les

premiers fruits devaient être mûrs, et donner une idée des arbres, il était temps qu'un Kauliel allemand adressât au planteur la demande : « Que fais-tu ? Montre ce qu'a produit tout le renne-menage que tu as cause ? » Et si la plantation était là comme celle du comte, la feuille basse et pâle, n'aurait-il pas droit, comme le scheik, après une méritée appréciation de secouer la tête, et de penser par devers soi : « Autant valait n'y rien changer. » Car, un jour que notre jardinier considérait avec complaisance sa création, se louait en lui-même, et concluait que l'œuvre avait bien mieux réussi qu'il n'avait osé l'espérer, l'intendant et favori du soudan s'approcha de lui, et lui dit :

« Franc, que fais-tu ? et où en est ta besogne ? »

Le comte comprit qu'il allait subir une censure sévère ; mais il s'était depuis longtemps préparé à ce moment désagréable. Il ramassa toute sa présence d'esprit, et dit avec une ferme confiance en son art :

« A la place du lieu sauvage qui existait ici naguère, vous voyez un jardin délicieux formé sur le modèle du paradis terrestre, et que des houris elle-mêmes seraient heureuses d'habiter. »

Le scheik, entendant parler avec une telle assurance, pensa que l'artiste devait avoir une plus profonde connaissance de son art qu'il ne l'avait jugé d'abord ; il retint sur ses lèvres les paroles de blâme et de mécontentement qui allaient lui échapper, et eut même la modestie d'attribuer son déplaisir à l'ignorance du goût exotique. Cependant il adressa, pour sa propre instruction, quelques paroles au satrape des jardins :

« Que sont devenus les magnifiques bosquets de péchers et de limoniers qui rejoinsaient l'œil, et offraient aux promeneurs l'ombre de leur feuillage frais ?

— Ils sont tous si bien coupés qu'on ne reconnaît pas la place où ils s'élevaient.

— Et pourquoi cela ?

— Convendrait-il que des arbres de cette sorte figurassent dans les jardins du soudan, quand on voit les plus minces habitants du Caire en avoir des masses dans leurs jardins, et en envoyer les fruits à dos d'ânes au marché.

— Qu'est-ce qui t'a déterminé à détruire le pompeux dattier et l'ombreux tamarin, le refuge du voyageur, qui trouvait sous leurs branches un repos salutaire ?

— Qu'importe l'ombre dans un jardin que le soleil brûle de ses rayons, qui reste désert, et ne répand ses parfums que lorsque le vent du soir y souffle.

— Mais ce bocage convrait d'un voile impénétrable les mystères de l'amour, quand le soudan, épris de quelque belle Circassienne, voulait lui témoigner sa passion, loin des yeux jaloux de ses compagnes.

— Cette tonnelle de chèvrefeuille et de lierre ; cette grotte fraîche, imitée de la nature, et où une source vive tombe dans un bassin de marbre ; le berceau là-bas, la chaumière de joncs près de l'étang, sont des voiles assez impénétrables pour cacher les amours de Sa Hautesse. Outre que ces temples de la tendresse n'ont point l'inconvénient de servir de retraite aux vers et aux insectes, qu'ils préservent du vent, et n'empêchent pas la vue comme le bouquet de tamarin.

— Pourquoi as-tu planté de la sauge et de l'hysope, qui croissent sur des murs et des rocailles, à la place de l'arbuste précieux qui fournit le baume de la Merque ?

— Parce que le soudan n'a pas demandé un jardin arabe, mais bien un jardin à l'européenne. Ni dans les jardins d'Allemagne, ni dans ceux de France, on ne voit de dattiers ni de plantes à baume de la Merque.

Il n'y avait point de réplique à cet argument, attendu que ni le scheik ni aucun Sarrasin n'avait jamais mis le pied à Nuremberg, et ne pouvait contredire l'exactitude de la traduction du jardin arabe en jardin allemand. Seulement le musulman ne put se persuader qu'il y eût quelque analogie entre ce produit de l'art horticole occidental et du paradis promis à tout l'ont croyant. Il pensait dans sa barbe que si l'assertion du Franc était vraie, il n'y aurait pas grandes consolations dans

les joies de la vie à venir. Sur quoi il secoua la tête comme il l'avait fait avant la conversation, et s'en alla d'un air méditatif.



Dans ce temps-là, le soudan qui régnait sur l'Égypte était Maleck-al-Aziz-Othmann, dit le Fort, fils du célèbre Saladin. Il devait plutôt le surnom de Fort aux talents qu'il exerçait dans son harem, qu'à ses qualités morales. Il s'était montré si actif et si vaillant dans la propagation de sa race, que si chacun des princes ses fils avait dû porter une couronne, les empires et principautés des trois parties du monde alors connues n'y auraient point suffi. Mais, depuis dix-sept ans, un été plus chaud qu'à l'ordinaire avait desséché la source féconde de sa paternité. Melechsala avait clos la longue liste de sa descendance, et au dire de toute la cour, cette jeune princesse en était le joyau :

aussi, jouissait-elle largement de tous les privilèges du dernier-né.

Il arriva que la mort lui enleva toutes ses sœurs, en sorte qu'elle demeura seule de son sexe, ce qui n'augmenta pas peu l'affection paternelle du soudan. Il faut, en général, accorder aux princes de l'Orient le talent d'apprécier la beauté des femmes beaucoup mieux que nos rois et empereurs d'Occident, qui, de temps à autre, ont permis au public de juger de leur goût. La jeune fille était dotée de tant de grâces et d'attraits, qu'elle charmait l'œil du sultan; ses frères mêmes l'entouraient à l'envi de prévenances, et s'efforçaient de se surpasser l'un l'autre en témoignages d'estime et d'affection. Souvent le divan, dans ses graves délibérations, consultait pour savoir à quel prince devait revenir, par son union avec elle, le gouvernement de l'Égypte. Des soins pareils ne préoccupaient pas le sultan, qui ne songeait qu'à prévenir tous les vœux de sa fille chérie, et à tenir écarté d'elle tout ce qui aurait pu troubler le bonheur dont elle jouissait.

La jeune princesse avait été élevée par une nourrice chrétienne et d'origine française. Cette esclave avait été enlevée dans sa jeunesse par un pirate de Barbarie. Vendue à Alexandrie, puis, passant de main en main, elle était arrivée, par les vicissitudes du négoce, dans le palais du sultan, où sa vigoureuse constitution lui avait valu l'emploi honorable que nous avons dit. Bien qu'elle ne fût pas pourvue d'un gosier aussi mélodieux que la nourrice de cet heritier de la couronne de France, qui, lorsqu'elle entonnait : « Malbrough s'en va-t-en guerre, » faisait faire chorus à tout Versailles, elle avait reçu en dédommagement, de notre mère nature, une langue d'autant plus rapide et infatigable. Elle savait autant de contes et d'histoires que la belle Shéhérazade, et était écoutée avec délices par toutes les recluses du sérail. La princesse n'en fut pas charmée mille nuits, mais bien mille semaines. Cependant, quand une fille a atteint cet âge, son goût pour les histoires des autres se lasse, et elle se sent le besoin de commencer un petit roman pour son propre compte. A la vérité, la sage nourrice remplaça dans la suite les contes d'enfant par la description intéressante des mœurs et des habitudes des Européens; et parce qu'il lui restait des souvenirs assez précis, et qu'elle aimait toujours sa

patrie, elle peignit avec tant de chaleur les avantages de la vie française, qu'elle fit une impression



profonde sur l'imagination de son élève, impression qui ne s'effaça plus depuis. A mesure que Melechsala avançait en âge, sa propension pour la parure exotique et le luxe européen (à cette époque encore fort modeste), se développait et se fortifiait. Toute sa conduite et ses manières se ressentirent de sa prédilection pour l'Occident.

Elle avait toujours beaucoup aimé les fleurs. L'une de ses occupations favorites consistait à composer des bouquets et des guirlandes parlantes, dans lesquels elle révélait tout à la fois la sagacité de son esprit, et les sentiments de son cœur. Elle était si ingénieuse en ce genre, qu'il lui arrivait souvent d'exprimer distinctement des sentences et des versets du Coran dans cet aimable langage. Ainsi un jour elle forma un cœur avec des croix de Jérusalem, l'entoura de roses et de lis, et plaça dessous, entre

deux couronnes impériales, une anémone. Quand elle fit voir cet emblème à ses compagnes, celles-ci s'écrièrent tout d'une voix qu'il signifiait que l'innocence du cœur est préférable à la naissance et à la beauté. Souvent elle offrait à ses esclaves, soit pour les louer, soit pour les blâmer, des bouquets pareils : une couronne de bluets garnissait la légèreté; le pavot, l'orgueil et la présomption; un bouquet de jacinthe louait la modestie; le lis doré, qui ferme son calice à l'approche du soir, récompensait la prévoyance; la fleur du datura et celle de l'immortelle, dont les racines sont vénéneuses, reprochaient à celles à qui elles étaient données la médisance ou l'envie secrète.

Le vieil Othmann prenait un plaisir extrême aux yeux ingénieux de sa fille, bien qu'il ne les comprit pas toujours et qu'il employât souvent l'intelligence de tout son divan pour en découvrir le sens caché. Il connaissait les goûts exotiques de la princesse, et, en bon musulman, il ne pouvait en cela sympathiser avec elle : mais son affection paternelle était si vive, qu'il ne cherchait aucunement à la contrarier; loin de là, il mettait à sa disposition tout ce qui pouvait les nourrir. Toujours occupé du désir de plaire à cette chère enfant, il avait conçu l'idée de lui faire arranger un vaste jardin, et pour y réunir tout ce qui pouvait la flatter, les fleurs et un reflet des coutumes d'Europe, il avait imaginé de faire donner à ce jardin la disposition qui était de mode en ce pays. Son inspiration lui sembla si belle qu'il ne perdit pas un instant pour en faire part à son favori Kiamel, et pour le presser de mettre tout en œuvre, afin de la réaliser le plus tôt possible. Le scheick, qui savait que les désirs de son maître étaient des ordres et qu'il fallait les accomplir sans délai, ne se permit pas de lui représenter les grandes difficultés qu'il trouvait à la chose. Il avait aussi peu l'idée de la disposition des jardins francs que le soudan lui-même, et dans toute la grande ville du Caire il ne connaissait pas une âme qui pût le renseigner. Alors il pensa aux esclaves chrétiens, et l'on sait comment il s'y prit pour découvrir s'il ne s'en trouvait point parmi eux qui eût quelque connaissance en jardinage.

Traduit des contes allemands de Muséus.

(A continuer.)

LA FEMME D'UN MINISTRE.



Cette femme-là, unique en son genre dans nos temps modernes, n'a été élevée ni au milieu des valets, ni au milieu des femmes de chambre. Avant d'être la femme d'un grand personnage elle fut sa domestique à elle-même; elle faisait marcher de front et l'instruction et les soins du ménage. C'est dès l'âge le plus tendre que volontairement, pour ainsi dire, elle se dirigea elle-même. A huit ans, elle expliquait les cercles de la sphère céleste, et quittait ce travail scientifique pour aller à la cuisine faire une omelette ou écumer le pot-au-feu. Et c'était sans se faire aucune violence que dans le même instant elle se faisait cuisinière et savante. Ces deux goûts réunis, les soins du ménage et l'amour de la science, étaient loin d'empêcher son âme de grandir, de l'échauffer aux rayons brûlants du patriotisme antique. A douze ans, âge auquel une jeune fille n'aguère que de la naïveté, notre héroïne déjà enflammée par la lecture des Hommes illustres de Plutarque, ce philosophe qu'un autre philosophe appelle le grand peintre du malheur, regrettait de n'être pas née Spartiate ou Romaine. Son jeune cœur était plein de grandes et nobles pensées, que son esprit ne pouvait pas encore complètement définir et analyser. Et c'est ce qui a fait naître chez elle cet amour de la méditation sur les hommes et les choses, sur les événements et les conséquences qui en découlaient.

Ce qui fixa son attention surtout, ce sont nos rapports so-

ciaux; elle sentit, jeune encore, que c'est en les suivant d'un œil attentif et perçant que l'on apprend à connaître les hommes, comme c'est dans le recueillement et le silence du cabinet que l'on étudie l'homme, c'est-à-dire sa nature. Poursuivant ainsi une impulsion qui était plutôt instinctive qu'elle ne cherchait à se la donner, elle nourrissait son esprit prématuré de

livres qu'à son époque on ne trouvait guère qu'entre les mains d'hommes faits; elle lisait Clarke, le Traité de la tolérance, les questions encyclopédiques, le Bon sens du marquis d'Argens, Hiderot, d'Alembert, Raynal, le *Système de la nature*, et bien d'autres choses encore, qu'il serait trop long d'énumérer. A des études aussi sérieuses elle joignait les arts d'agrément, si précieux chez une femme, et qui semblent jeter quelques parfums dans notre existence à nous autres hommes. Mais elle ne considérait cela que comme de simples accessoires, qui ne devaient jamais détourner des choses graves et des devoirs impérieux. Ainsi organisée, on peut dire que cette femme, esprit de la plus rare perfection, et d'une haute sévé-

rité, comme de la plus grande élévation et d'une noble sensibilité, réunissait en elle deux oppositions, deux contrastes: la gravité d'une Romaine telle que Cornélie, et le ton et l'élégance d'une Athénienne du siècle de Périclès.

Lecteurs, je m'aperçois que je vous parle de mon héroïne, et que je ne vous l'ai pas encore nommée. Déjà vous vous êtes dit,



Gustave Doré

BAUDOIN

j'en suis sûr : cette héroïne-la n'est pas la femme d'un ministre d'aujourd'hui. En cela, vous avez fort bien jugé, sans que je veuille dire par là que les femmes de nos ministres n'aient pas leur prix ; mais, comme on dit, autre temps, autres mœurs. Je soulève donc ce voile que, sans aucune intention, croyez-le bien, j'avais laissé flottant sur la figure d'une auguste victime, de madame Roland, pauvre femme née dans cette obscurité où l'on trouve le vrai bonheur, quoi qu'on en dise ; pauvre enfant dont le père n'était qu'un graveur nommé Philipon, qui, sans sa fille infortunée, serait bien inconnu aujourd'hui. Affreuse et triste célébrité et pour le père et pour la fille, que celle que l'échafaud rend immortelle !

Cette femme, à la fois étonnante par son énergie profonde, remarquable par les connaissances qu'elle acquérait chaque jour, n'ambitionnait pas le moins du monde d'être célèbre par des écrits ; elle était, avant toute chose, femme d'action. Rouler en quelque sorte l'avenir devant elle, était son lot.

Pendant, elle a composé dans sa jeunesse quelques essais sur la morale et la philosophie, un sermon sur l'amour du prochain, et un discours sur cette très-grave question : *Comment l'éducation des femmes pourrait rendre les hommes meilleurs*, mise au concours, en 1777, par l'Académie de Besançon. Nous ne connaissons pas ce discours dont madame Roland ne dit rien dans ses mémoires ; nous ignorons même s'il fut envoyé à l'Académie de Besançon ; nous le regrettons sincèrement, car nous aurions eu à le comparer à celui que Bernardin de Saint-Pierre nous a laissé sur la même question, discours empreint de tout le charme que l'auteur de *Paul et Virginie* sut répandre dans presque toutes ses productions. Avec son esprit réfléchi, sa maturité précoce, madame Roland n'a pas dû traiter cette question d'une si haute moralité sans en faire jaillir de ces idées lumineuses et pénétrantes qui saisissent, quand elles sont, comme elle a dû le faire, puisées au foyer du vrai. Elle n'avait alors que vingt et un ans. Une femme qui, à douze ans, n'était déjà plus une enfant, et qui sentait déjà toutes choses sans pouvoir les définir, a dû déposer dans cette production une foule de sentiments que le temps et la réflexion avaient amassés dans son cœur si fécond en sensations et dans son esprit souvent si remarquable par sa précision. La vertu, qu'elle disait n'être qu'une justesse d'esprit appliquée aux mœurs, doit y avoir été définie avec cette conviction enthousiaste, cette ardeur que les nobles passions seules peuvent trouver.

Organisée de la sorte, on croirait, si les faits n'étaient pas là pour attester le contraire, que madame Roland devait désirer la fortune, qui donne en ce monde la puissance et les moyens d'arriver aux fins qu'on se propose. Mais tel n'était pas son but. Recherchée en mariage nombre de fois par des hommes riches qui ne lui convenaient pas, elle les a repoussés. Ce qu'il lui fallait, c'était le mérite réel, c'était un cœur qui comprit le sien, c'était un homme avec qui elle pût faire communauté d'idées, un homme enfin qui la grandît et qu'elle pût grandir. M. Roland se présenta, et cet homme fut trouvé pour elle. Déjà connu par de très-honorables travaux sur l'industrie et remplissant les fonctions d'inspecteur général des manufactures, on en faisait le plus grand cas. Heureuse d'être placée à côté d'un tel homme, elle s'associait à ses travaux, recopiait ses manuscrits. Elle avait alors vingt-quatre ans. Cette position flattait son orgueil sans la rendre orgueilleuse ; sa naïveté, elle l'avait conservée ;

sa simplicité, elle existait toujours en elle ; sa bonté, elle avait progressé avec son bonheur. Dans le commencement de son mariage, elle habitait Le Clos, près de Lyon. Là, elle partageait son temps entre des travaux sérieux et des occupations de ménage. Elle écrivait gaiement à ses amis : « Je fais des poires tapées qui seront délicieuses ; nous séchons des raisins et des prunes ; on fait des lessives, on travaille au linge ; on fait les vendanges, on se repose au bois et dans les prés ; on abat des noix ; on a cueilli tous les fruits d'hiver, on les étend dans les greniers. » Puis, rentrant chez elle, les plus hautes idées philosophiques s'emparaient de son âme méditative, et elle songeait aux futures destinées du monde : sa perçante vue avait aperçu 89 au travers des brouillards qui masquaient encore l'horizon révolutionnaire.

Placée aux côtés d'un savant estimé, dans le cœur duquel s'était fondu le sien, elle ne le quittait pas, le suivait même dans ses voyages, et lui préparait elle-même, de ses propres mains, les aliments dont il se nourrissait. Mais toujours la même en toutes circonstances, les soins de toute nature qu'elle prodiguait à son mari ne l'empêchaient pas de participer avec lui à la rédaction du *Courrier de Lyon*. On le voit, madame Roland offre un type de femme tout à fait à part. En effet, nous retrouvons ici dans la femme faite la jeune fille qui quittait la lecture de Plutarque pour aller faire une omelette et donner des soins au pot-au-feu.

Enfin, de grands événements qui couvaient depuis longtemps au fond des siècles se déclarent tout à coup, comme le tonnerre, quand le ciel est en feu, se fait entendre en même temps que l'éclair brille aux yeux. 89, ce coup de canon que l'écho semble répéter encore, a sonné, et le sort de madame Roland est fixé ; son mari va faire paraître ses opinions politiques, sa femme va les adopter ; ils s'exalteront l'un l'autre, peut-être elle plus que lui ; et tous deux vont se partager une large place dans la postérité, lui en devenant ministre deux fois, elle en étant ministre autant que lui-même, si toutefois elle ne l'a pas été plus.

Louis XVI, dans l'esprit de cette femme plus grande que certains grands hommes, se laissait dommer, entraîner même par un parti qui voulait combattre le présent avec les idées du passé. Madame Roland vit qu'il se perdait ; elle pensa qu'il était beau, noble, sublime même de dessiller sa vue ; elle prit la plume et écrivit pour son mari, qui les signa comme ministre de l'intérieur, ces deux célèbres et fameuses lettres des 49 mai et 40 juin 1792. Là, des remontrances, enveloppées de formes parfaites, sont adressées au roi, qui, abandonné à lui-même, on le croyait alors, comme on le croit encore aujourd'hui, les eût prises en considération. Mais il n'en fut point ainsi : les conseillers de la cour l'emportèrent, et le ministre Roland fut renvoyé. C'est assez dire que l'opposition du ministre déchu et de sa femme n'en devint que plus vigoureuse. Le public approuva la conduite du ministre. Lui et sa femme, les voilà donc désormais placés tous deux sur ce terrain populaire dont il fallait, pour se maintenir, sans cesse occuper la tête.

Le 40 août, cet événement trop large et trop connu de tous pour que nous en parlions même succinctement, éclata. Roland, par la force même des choses, reconquiert son poste de ministre. Jusque-là, sa femme dut s'applaudir d'avoir été son conseiller, disons plus, d'avoir fait le ministre elle-même. Ce triomphe, il faut en convenir, était bien fait pour les flatter

tous les deux. Ils avaient le sentiment de leurs forces, et le sentiment de nos forces les augmente.

Ces deux âmes, faites l'une pour l'autre, agissaient donc dans une parfaite harmonie. Madame Roland était heureuse de l'estime dont on entourait son mari, estime due à une grande intégrité, une rigidité de mœurs inattaquable, et à cette simplicité qui plaisait aux masses, mais que tournaient en ridicule les valets de la cour, en riant aux éclats de voir un ministre se présenter au château portant un chapeau rond et des souliers noués avec des cordons. Les courtisans, d'un commun accord, criaient au scandale, et voyaient déjà l'empire détruit.

Mais la France était sur un sol de feu; l'horizon se couvrait de tristes nuages; de sinistres événements se préparaient. Enfin septembre, de terrible mémoire, arriva. Roland fit de hautes remontrances, mais elles furent mal prises. Ici le rôle du ministre et celui de sa femme sont finis. Ce n'est plus la même route que l'on veut suivre. La popularité de cet homme, à qui la postérité rend une éclatante justice, n'était plus de mode. Le soupçon même plane sur lui. Quant à sa femme, le parti triomphant l'accuse d'avoir eu des rapports avec le parti que l'on voulait écraser, d'avoir poussé, excité ce parti à marcher dans une voie contraire aux intérêts du peuple, et il n'en fallut pas davantage pour obtenir son incarcération. Mais avant ce moment elle avait eu le bonheur de favoriser l'évasion de son mari. Le jour même de cette évasion elle fut privée de sa liberté. C'est à l'abbaye qu'on l'emprisonna. Plus tard, elle fut transférée à Sainte-Pélagie, et ensuite à la Conciergerie, qui fut son dernier asile.

C'est durant sa cruelle détention que cette femme courageuse, extraordinaire à plus d'un titre, écrivit les célèbres Mémoires qu'elle nous a laissés. Ils ont jeté un grand jour sur les événements de cette époque. Aujourd'hui que ces cendres brûlantes sont refroidies, ils sont d'un grand secours à ceux qui déroulent à nos yeux ce tableau historique du plus haut enseignement moral. Siècle présent et siècles à venir, rois et peuples présents, rois et peuples à venir, étudiez-le bien : vous trouverez, là plus qu'ailleurs, l'instruction la plus complète que vous puissiez acquérir!

Pendant tout le temps que dura sa détention, notre courageuse héroïne ne démentit pas un seul instant son noble et grand caractère. Tacite, cet énergique peintre des forfaits de Tibère, était devenu sa lecture favorite; elle s'élevait jusqu'à lui; sa simplicité grave et sévère convenait à la sienne.

Mais le temps s'écoulait, et un moment fatal approchait pour elle. Aucune illusion ne l'avenglait. Toutes sortes de combats s'établirent dans son âme : elle songeait à sa fille, toute jeune encore, à ses projets d'avenir; elle songeait à son mari. Tant de douleurs auraient fait mille fois succomber cent autres femmes; eh bien! elle a su allier la force, le courage à la sensibilité. Un avocat, Chauveau-Lagarde, vint la visiter dans sa prison; il insiste auprès d'elle pour la défendre devant le tribunal où elle va paraître au premier jour. Elle ne doute pas de son dévouement, mais elle refuse en lui disant qu'il ne réussira pas, que tous ses efforts seront inutiles et qu'il se compromettra sans nécessité. C'est alors qu'elle tira de son doigt un simple anneau, car elle ne portait jamais de diamant, et lui dit : « Acceptez ce seul gage que ma reconnaissance puisse vous offrir... demain je n'existerai plus. »

En effet, le lendemain de ce douloureux entretien, elle parut devant le tribunal, et sa condamnation à mort fut prononcée. C'était le 8 novembre 1793. Son supplice eut lieu le même jour. Et devant ses juges et devant l'échafaud, son courage fut égal.

C'est ainsi que finit cette femme justement célèbre, justement admirée. Son cœur était excellent : pendant tout le temps que son mari était ministre, elle consacra mille francs par mois à soulager les malheureux.

Nourrie dès sa jeunesse, nous pourrions dire dès son enfance, de l'étude des grandes physionomies antiques, elle avait plutôt, nous le croyons, envisagé les événements par leur beau côté que par leur côté funeste, oubliant l'exil d'Aristide, la condamnation de Phocion, la mort de Socrate!

A. D'ALBANÈS.

MELECHSALA.

Suite.

L'œuvre du comte était encore un secret pour toute la cour et même pour les esclaves du sérail, parce que le sultan prétendait causer une surprise à sa fille le jour de sa fête. L'époque approchant, il desira voir le jardin franc dans tous ses détails, afin de pouvoir en faire remarquer toutes les beautés à Melech-sala. Il communiqua son désir à Kiamel, qui redoutait depuis longtemps ce moment fatal, et s'attendait à rendre de graves comptes du défrichement du parc égyptien et de sa conversion en désert occidental. Il crut donc prudent de prendre l'avance et de disposer Sa Hauteur à la douceur par ces paroles :

« Commandeur des croyants, un signe de tes yeux est la règle de ma volonté; mes pieds me portent à l'endroit que tu me désignes, et ma main serre fort et ferme ce que tu lui confies à tenir. Tu voulais un jardin à la mode franque, le voilà devant toi. Ces barbares d'Europe ne savent produire que des déserts de sable, qu'ils emplantent de mauvaises herbes, comme il s'en trouve dans leur sauvage patrie, où ne croissent ni palmiers ni

limoniers, où ne se voient ni kalaf ni haobab, car la malédiction du prophète repose sur leurs campagnes. »

Le jour baissait quand le sultan, accompagné de son favori et plein d'attente, mit le pied dans le jardin. Ils montèrent sur la terrasse supérieure qu'ombrageait autrefois l'impénétrable forêt de palmiers plantée à l'entour. La vue portait actuellement au loin et découvrait une partie de la ville et du vaste fleuve, animé par le mouvement des barques et des navires; au delà s'élevaient les hautes pyramides, et dans le fond une chaîne de montagnes que les vapeurs bleues du soir coloraient. En même temps, le vent, rafraîchi par le fleuve, soufflait librement et délectait Sa Hauteur. Une multitude d'objets nouveaux attiraient son attention. Il est vrai que le jardin franc ne ressemblait plus en rien au parc ombreux où il avait passé sa jeunesse, et qui, par son innuable et monotone beauté, l'ennuyait depuis longtemps; le rusé Kurt avait bien jugé que le charme du changement ne manquerait pas son effet. Le sultan ne se rendit pas compte

en connaisseur de l'effet qu'il éprouvait ; il ne jugea pas et se laissa tout bonnement aller à l'impression, et comme le nouveau est presque toujours la norme du plaisir, il trouva tout au mieux. Accoutumée à ne marcher que sur des tapis moelleux, les chemins, convertis d'un gravier serré et foulé, donnèrent plus de prise à ses pieds et facilitèrent agréablement ses mouvements. Il ne se lassait point de parcourir les sentiers irréguliers dont une partie du jardin était entrelacée. La flore surtout le charma, et cependant elle n'était composée que des plantes humbles et communes que l'on trouve aussi à l'état sauvage en Europe.

Après s'être étendu sur un sofa de gazon, il adressa ces mots à Kiamel :

« Tu n'as pas trompé mon attente : je pensais bien que tu ferais quelque chose de remarquable de mon vieux parc ; mais tu as dépassé mon espoir. Melech-ala acceptera certainement ton œuvre pour une fidele reproduction des jardins francs. »



Quand le scheik entendit ces paroles, il se réjouit dans sa barbe de la tournure que prenait l'affaire, et se félicita d'avoir bridé sa langue : il pénétra que le soudan le tenait pour l'inventeur et l'exécuter, et tout de suite il gouverna de façon à profiter de l'avantage du vent :

« Magnanime commandeur des croyants, dit-il, apprends que ton esclave a passé des jours et des nuits à réfléchir sur le moyen de convertir ton vieux bois de palmiers en un jardin rare et délicieux, et sans pareil dans toute l'Égypte. C'est sans doute par une inspiration du prophète que j'ai eu l'idée de disposer mon plan sur celui du paradis des croyants ; j'étais sûr de te plaire en copiant un tel modèle. »

Le vieux soudan avait eu jusqu'alors des idées aussi confuses du paradis, que les futurs bourgeois élus en ont toujours eu de la Jérusalem céleste, ou plutôt il n'avait, comme tous les favoris de la fortune, jamais détourné ses regards de ce monde présent, pour les porter au delà. Quand de temps à autre un iman ou quelque autre prêtre lui parlait du paradis, il se représentait confusément l'image de son vieux parc, qui n'était pas son séjour de prédilection ; il avait donc pris le parti de ne plus s'inquiéter de sa demeure à venir. Il n'en était plus ainsi : il avait sous les yeux une image agréable, et comme son âge était avancé et qu'il devait, selon le cours de la nature, ne plus espérer de fort longs jours, il fut ravi de se consoler avec l'idée que le paradis pouvait bien être plus attrayant qu'il ne l'avait cru jusque-là, ce qui augmenta encore sa bonne humeur et la haute opinion qu'il avait eue de la copie. Il témoigna sur place son contentement à Kiamel, en l'élevant à la dignité de bey et en lui faisant cadeau d'un cafetan d'honneur. Le courtisan madré ne dément son caractère en aucune partie du monde.

Kiamel ne se fit pas scrupule d'accepter la récompense qui était due à un autre ; il tut, avec la plus parfaite aisance, le nom de l'esclave franc, et le regarda comme trop largement récompensé avec quelques aspres de plus dont il augmenta son salaire.

A l'époque où le soleil entre dans le signe du Bélier, époque qui pour les habitants du Nord est le commencement de l'hiver, mais qui dans les climats plus favorisés est le temps le plus

agréable de l'année, la fleur du monde fit son entrée dans le jardin préparé pour elle, et le trouva en tout point à sa guise. Elle en était vraiment le plus bel ornement, et chaque lieu où elle aurait porté ses pas, désert d'Arabie ou plaine glacée du Groënland, fût devenu un élysée. Les fleurs variées que le hasard avait mêlées, plus que l'attention, et qui formaient des bordures à perte de vue, occupèrent son intelligence et l'exercèrent à les classer ingénieusement d'après leurs vertus et leurs qualités.

D'après l'usage de l'Orient, tous les ouvriers, jardiniers, porteurs d'eau, étaient éloignés par la garde des eunuques, toutes les fois que la princesse visitait le jardin. La beauté pour laquelle l'artiste avait travaillé demeurait donc cachée pour lui, quel que fût son désir de voir la fleur du monde qui avait dérouté si fort ses connaissances en botanique. Melech-ala prenait tous les jours plus de plaisir à visiter son jardin, et comme elle était au-dessus de beaucoup de préjugés de sa nation, elle se lassa de sa garde, marchant en procession et solennellement devant elle, comme l'escorte qui précédait Sa Hautesse à la mosquée. Souvent elle paraissait seule, ou au bras d'une esclave, mais toujours couverte d'un voile et portant à la main une corbeille de jones, montait et descendait les allées pour cueillir des fleurs, qu'elle disposait ensuite, suivant sa coutume, en selams odorants, qu'elle donnait à deviner aux femmes du serail.

Un matin, que la rosée chatoyait encore sur l'herbe, elle se rendit dans sa vallée de Tempé pour respirer l'air embaumé. Le comte était précisément occupé à enlever quelques plantes déflorées, qu'il remplaçait par d'autres sur le point d'épanouir leurs boutons. Il égalisait soigneusement le terrain autour d'elles, de manière à faire croire qu'elles avaient poussé en une nuit par un pouvoir magique. La jeune fille remarqua cette aimable attention avec plaisir, et connaissant enfin la cause qui entretenait toujours ses bordures fleuries, il lui plut de donner quelques renseignements au jardinier sur les époques de la floraison des différentes plantes. En levant les yeux sur la personne qui lui parlait, le comte aperçut devant lui l'image angélique de la princesse. Il devina tout de suite que c'était elle à la grâce et à la noblesse de sa stature, qui, comme une auréole, la décelaient. Cette apparition le surprit tellement, qu'il laissa échapper de ses mains un superbe pied de colocase, qui finit aussi tragiquement sa vie végétale que le premier pilâtre de rosiers, bien que tous les deux ne tombassent que sur le sein maternel de notre terre.

Le comte était debout, roide et immobile comme une statue. Il n'aurait pas manifesté son existence, quand même on lui aurait cassé le nez, comme on le pratique en Orient sur toutes les images qui ornent les temples et les jardins. La douce voix de Melech-ala, qui ouvrit ses lèvres de grenade, le rappela à lui : « Chrétien, lui dit-elle, ne crains rien : c'est ma propre faute si tu te rencontres avec moi ; continue ton travail et dispose les plantes comme je te le conseille. »



— Brillante fleur du monde, répondit le comte, fleur auprès de laquelle toutes les autres pâlissent, tu régnes ici comme la reine des étoiles à la voûte du firmament. Le moindre signe de

ta volonté répand le bonheur dans l'âme de ton esclave, qui baise ses chaînes, puisque tu daignes l'honorer de tes ordres. »

La princesse ne s'était point attendue à une réponse de la part d'un esclave, bien moins encore à une réponse obligeante : elle avait fait plus attention aux fleurs qu'au jardinier lui-même. Elle daigna lui accorder un regard, et resta stupéfaite sous l'impression d'une noble et mâle figure d'homme, et qui surpassait tout ce qu'elle avait vu ou rêvé jusque-là.

Le comte était renommé dans toute l'Allemagne pour sa virile beauté. Aux tournois de Würtzbourg, il était le héros des dames. Quand il ouvrait la visière de sa casque, pour respirer plus à l'aise, les coups des casseurs de lances les plus célèbres étaient perdus pour elles. Toutes n'avaient d'yeux que pour lui, et quand il fermait son casque pour courir une lance, le sein le plus chaste s'élevait et les cœurs battaient avec angoisses pour le chevalier. L'amour l'avait couronné par la main de la nièce du comte de Bavière, qui lui donna le prix de la joute. La prison de sept années dans la tour du soudan avait bien pâli ses joues, détendu ses muscles vigoureux et affaibli le feu de son regard ; mais la liberté, la santé et le travail avaient réparé largement les ravages de l'ennui et des privations.



Grâce à sa prédilection pour tout ce qui était étranger, la princesse ne pouvait s'empêcher de regarder avec plaisir la figure du bel esclave, sans se douter que la vue d'un homme fait une tout autre impression sur le cœur d'une jeune fille qu'une simple image. Elle lui donna ses ordres gracieux, lui dit comment elle désirait les plantations, prit ses avis, et s'entretint avec lui, tant qu'elle put nourrir la conversation avec ce sujet. Elle le quitta enfin ; mais à peine avait-elle fait cinq pas, qu'elle se retourna pour lui faire quelques nouvelles recommandations ; puis elle entra dans les sentiers et se promena dans leurs meandres. Elle trouva de nouveaux prétextes pour l'appeler auprès d'elle et lui proposer quelques changements. Quand le soir lui arriva et que l'air eut perdu de sa chaleur, elle ne manqua pas d'éprouver un vif désir de respirer la fraîcheur, et à peine le disque du soleil se mirait-il dans la nappe du Nil, qu'elle se rendit au jardin et visita d'abord l'endroit où travaillait le jardinier, sous couleur de lui donner quelques nouveaux ordres, et elle continua ainsi tous les jours.

Une fois, elle ne rencontra pas son *hostangi* comme de coutume, et le chercha vainement des yeux. Elle se promena de haut en bas dans les longues allées, sans jeter un regard aux fleurs qui, par leur parfum et l'éclat de leur coloris, semblaient s'efforcer à l'envi d'attirer son attention. Elle alla fureter derrière toutes les grandes plantes, dans la grotte, dans les tonnelles, espérant le trouver endormi quelque part, et se réjouis-

sant de la surprise qu'elle allait lui causer ; mais elle ne trouva pas trace de lui. Tandis qu'elle allait et venait, elle se rencontra tout à coup avec le stoïque Veit, que le comte n'avait pu employer que comme porteur d'eau. Aussitôt qu'il eut aperçu la princesse, il fit volte-face avec sa charge, comme s'il eût été un véritable automate, et lui laissa le chemin libre. Mais elle l'arrêta et lui demanda où se trouvait le *hostangi*.

« Où voulez-vous qu'il soit, répondit-il avec sa façon énergique, si ce n'est dans les grilles du médecin juif, qui lui fera sortir l'âme du corps sous peu. »

La princesse, à ces mots, fut saisie d'effroi et de douleur, car elle ne s'attendait à rien moins qu'à apprendre que le motif de l'absence de son favori fût une maladie. Elle retourna sans délai au palais, où ses femmes remarquèrent la tristesse répandue sur ses traits. Elle n'avait cueilli que des fleurs funèbres, mêlées avec du eyrès et du romarin. Elle fit plusieurs jours de suite la même chose, ce qui alarma les femmes du serail et les reunit en conciliabule. Elles mirent en discussion le motif du chagrin secret de leur maîtresse, et délibérèrent sur ce qu'elles devaient faire ; mais il arriva, comme d'ordinaire dans les conseils féminins, que l'assemblée ne conclut rien, parce qu'en recueillant



les avis, on en obtint une telle diversité, qu'il n'y avait aucun moyen d'en tirer quelque chose.

Dans le fait, l'assiduité et la chaleur que le comte mettait à exécuter les désirs de Melechata, et la tension d'esprit avec laquelle il cherchait à les deviner, pour les prévenir, l'avaient rendu malade. Mais le médecin juif, disciple de Galien, ou mieux, la robuste constitution du comte le débarrassa de la fièvre, et le remit sur pied. Aussitôt que la princesse l'eut revu, son front s'éclaircit, sa bonne humeur lui revint, et le sénat en jupons, pour qui ce changement demeura un mystère, jugea tout d'une voix qu'il devait y avoir dans le parc quelque plante de la vie de laquelle elle avait désespéré et qui s'était rétablie, en quoi leur conclusion eût été juste si elles l'eussent prise au figuré.

La princesse était encore une innocente fille de la nature : elle n'avait reçu du malin amour aucun des pressentiments, aucun des avis qu'il envoie ordinairement aux belles expérimentées. En général, et de tout temps, les princesses et les jeunes filles ont reçu peu d'avertissements sur le danger de l'amour ; bien qu'une théorie sur cet objet pût leur être d'une utilité infiniment plus grande que tout ce qu'on a écrit et dit pour les princes et leurs précepteurs, qui se soucient peu qu'on les avertisse, qu'on tousse ou qu'on siffle, et qui même prennent les sermons des mentors souvent en mauvaise part. Les filles, elles, comprennent mieux un avis, parce que leur compréhension est plus déliée,

et que le demi-mot leur suffit. Melechsala faisait donc son noviciat en amour, et n'en savait encore pas plus qu'une impetrante ne sait des mystères de l'ordre où elle veut se faire recevoir.

Elle s'abandonnait donc à son sentiment, et ne consultait jamais le divan intime de son cœur, la raison, la réflexion et la prudence. Car, si elle avait en le moins du monde recours à lui, elle aurait appris, lors de la maladie de son hostangi, que son cœur renfermait le germe d'une passion qu'on appelle amour, et qui végétait déjà avec vigueur. Qu'il y ait eu quelque semence semblable au fond du cœur du croisé, la diplomatie n'en a point conservé de preuve; mais on pouvait le soupçonner au zèle extrême avec lequel il exécutait tous les vœux de sa maîtresse. Dans cette hypothèse, on aurait pu lui offrir un bouquet allégorique de roses épanouies, lié avec une tige faucée de fidélité conjugale. Peut-être aussi que son empressement n'avait d'autre mobile que la galanterie chevaleresque, car, accomplir la volonté des dames, était la loi suprême des chevaliers de cette époque. Il ne se passait plus un seul jour sans que la princesse eût un entretien intime avec lui. Le doux son de sa voix, et chacune de ses expressions le ravissaient. Un damoiseau plus entreprenant n'eût pas manqué de tirer avantage de sa situation pour avancer ses affaires, mais le comte se tint toujours dans les limites de la modestie. Et parce que la jeune fille était encore peu experte aux artifices que la coquetterie sait employer pour piquer le berger à consommer le vol d'un cœur, toute l'intrigue tournait dans le cercle d'une bienveillance réciproque, et n'aurait reçu de longtemps d'autre direction, sans un hasard comme il ne manque jamais d'en arriver pour changer la monotonie des situations en amour.

Le soir d'un beau jour, la princesse visitait le jardin. Son âme était limpide comme l'horizon; elle jasa comme d'habitude avec le comte, et finit par lui demander une corbeille de fleurs, qu'il se hâta de cueillir. Elle s'assit dans une tonnelle, et composa un bouquet allégorique dont elle lui fit don. Le brave chevalier le mit à sa boutonnière, pour témoigner qu'il y attachait un grand prix; et, sans plus se douter qu'il y eût quelque signification dans le choix des fleurs qui le composaient, que le public d'Europe ne soupçonnait le mystérieux ressort de l'automate, l'auteur joueur d'échecs. Melechsala s'imaginait que tout le monde comprenait le langage des fleurs comme la langue maternelle, et comme son favori avait reçu le bouquet avec des marques d'une profonde reconnaissance, elle ne douta point qu'il n'eût entendu les choses flatteuses qu'elle voulait lui dire sur son zèle et son activité. Elle témoigna aussi l'envie de mettre à l'épreuve l'esprit du hostangi, et d'apprendre s'il lui répondrait bien dans la langue des fleurs, et lui exprimerait les sentiments de gratitude et de plaisir qui se peignaient sur son visage; elle lui demanda donc un bouquet. Le comte, pénétré d'une telle bonté, vole à l'instant au bout du jardin, où il tenait dans un lieu caché les nombreuses plantes avec lesquelles il remplaçait au fur et à mesure celles qui étaient fleuries. Il y avait précisément alors une fleur épanouie nommée muschiroumi par les Arabes, et qui, jusque-là, ne s'était point encore vue dans le jardin. Il pensa faire un plaisir très-grand à la princesse en lui offrant cette nouveauté. Il la plaça sur une feuille de figier, et l'offrit avec humilité à genoux, quoique sa figure trahit un contentement secret et l'espoir de recueillir un éloge. Mais quelle fut sa consternation, quand il vit la princesse détourner la tête, et toute confuse (autant que la transparence du voile lui permit d'en juger) baisser les yeux, sans proférer une parole. Elle hésitait, et paraissait embarrassée d'accepter la fleur qu'elle avait posée à côté d'elle sur le banc de gazon. Sa sérénité et son air ouvert avaient disparu; elle prit une pose qui décelait du sérieux et de la fierté, et après peu d'instants, elle quitta la tonnelle sans regarder le comte, mais elle n'oublia pas la fleur qu'elle cacha soigneusement sous son voile.

Le comte, comme hébété de cette scène inattendue, n'avait pas assez de liberté d'esprit pour en rechercher la cause; et, longtemps après le départ de la princesse, il était encore dans sa position de pénitent. Il était désolé d'avoir offensé Melechsala, que pour sa bonté il revérait comme un ange du ciel. Quand

il fut remis de sa première surprise, il se glissa tristement, et comme s'il avait commis un grave méfait, dans sa demeure. L'ange Kurt avait déjà servi le souper, mais l'appétit manquait à son maître, qui ne prit pas une bouchée de nourriture. Le fidèle Dapifer remarqua à l'instant qu'il y avait du chagrin dans le cœur du comte; il sortit lestement, alla prendre un flacon de vin de Chypre, qui fit son effet accoutumé. Le comte, rendu causeur par le nectar grec, s'ouvrit et conta l'histoire du jardin, qui fit les frais de la conversation de la soirée, qu'ils prolongèrent jusque bien avant dans la nuit. Mais, comme, malgré toutes leurs dissertations, ils ne pouvaient trouver de cause plausible à l'événement, ils finirent par se coucher. Kurt fut bientôt endormi, mais son maître chercha inutilement le sommeil, et l'aurore parut avant qu'il eût goûté un baume réparateur.

A l'heure où Melechsala avait coutume de se rendre au jardin, les yeux du comte se fixèrent sur la porte du sérail, et ne s'en détournèrent plus; mais elle demeura close. Il en fut de même le lendemain et le surlendemain. Si le comte n'avait pas été complètement ignare dans le langage des fleurs, il aurait trouvé facilement le mot de l'énigme. Sans s'en douter, il avait fait à sa belle maîtresse une déclaration d'amour formelle, et encore d'une espèce peu platonique. Quand un amant arabe fait remettre, par l'entremise d'une confidente, à celle qu'il aime, une fleur de muschiroumi, il lui suppose assez de sagacité et de bon vouloir pour répondre par le seul mot qui, dans la langue arabe, se termine de même: ydskéroumi, qui, interprété en langage des fleurs, signifie à peu près faveurs, solde d'amour. Il faut convenir que cette manière de s'expliquer n'est pas mal imaginée, et qu'elle pourrait être souvent d'un grand secours aux Occidentaux. Au lieu de cette fade écriture de billets doux qui coûte souvent tant de peine au rédacteur, qui l'expose à l'impitoyable risée des tiers au cas que l'épître, par un cas fortuit, ne parvienne pas à son adresse, et qui souvent lui attire la critique de la personne elle-même, l'idiome oriental, au contraire, s'explique de la manière la plus mystérieuse, et en même temps la plus nette. Mais, comme le muschiroumi ne fleurit que peu de temps dans nos jardins, nos artistes en fleurs de Paris et d'Allemagne pourraient l'imiter, et une speculation sur cet article présenterait certainement plus de chances de succès qu'une affaire dans l'Amérique du Nord. En Europe, un coureur d'aventures aurait en outre cet avantage, que le don d'une fleur de cette signification ne serait jamais considéré comme un bien grand crime, et ne l'exposerait pas à expier sa témérité de sa tête, comme il le risquerait en Orient. Si la belle Melechsala n'avait point été une si bonne âme, ou si l'amour tout-puissant n'avait pas passé son niveau sur l'orgueil de la fille du soudan, le comte aurait assurément payé de sa vie sa galanterie fleurie, tout innocent qu'il était d'ailleurs. Mais la princesse était peu fâchée au fond, vu que la déclaration touchait une corde qui vibrait depuis longtemps dans son cœur. Sa vertu fut, à la vérité, mise à une rude épreuve, son favori lui demandant de prime abord des choses audacieuses et effrayantes pour une jeune fille. Ce fut là la raison pourquoi elle détourna ses regards du muschiroumi. Si elle n'avait point été couverte d'un voile, le comte aurait pu voir sa poitrine d'albâtre se soulever, et le cœur précipiter ses battements; son âme était en ce moment un champ clos où combattaient l'amour et la honte, et tel était son trouble qu'il ne lui fut point possible d'articuler une parole. Elle se consultait sur ce qu'elle ferait du captieux présent. Le refuser, c'était enlever tout espoir à son amant; l'accepter, c'était promettre d'accomplir ses vœux. Elle penchait tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre parti, lorsqu'enfin le surpoids de l'amour l'emporta. Elle prit la fleur, et assura, provisoirement du moins, le chef du comte. Mais une fois retirée dans sa chambre solitaire, elle se livra à de sérieuses réflexions sur les suites de son action, et se trouva dans un embarras d'autant plus cruel, que, de crainte d'exposer la vie de son amant, elle n'osait s'ouvrir de sa position à aucune de ses femmes et leur demander un avis.

Il est plus facile à un mortel d'espionner une déesse au bain qu'une princesse de l'Orient dans son sérail; aussi, il n'est pas

peu difficile de préciser ce que fit Melechsala du muschironni, si elle le laissa se flétrir sur une console, ou si elle le plaça soigneusement dans un vase d'eau pour s'en repaître la vue aussi longtemps que possible. Il est également très difficile de savoir si elle passa la nuit bercée par les rêves heureux de l'amour, ou si elle se tourmenta dans les chaleurs de l'insomnie.

La dernière supposition est la plus probable, car, dès le matin du jour suivant, le palais retentit des cris et des plaintes que poussèrent toutes les femmes du sérail à la vue de leur maîtresse pâle et défaite. On appela sans délai le médecin de la tour, le même qui avait noyé la maladie du comte dans un cataclisme de suer. Le juif barbu devait tâter le pouls à la sérénissime malade, qui était couchée sur un sofa, devant lequel on avait posé un écran percé d'une ouverture par où elle devait passer son bras mignon fait au tour; mais, pour ne pas le laisser en proie aux regards profanes d'un homme, il était soigneusement enveloppé d'une mousseline en plusieurs doubles.

« Dieu soit en aide ! souffla l'Esculape à l'oreille de la nourrice ; la princesse n'est pas bien, son pouls palpite étrangement ; » et il secoua la tête d'un air profond et capable, comme font encore ses confrères les médecins d'Europe. Il prescrivit ensuite une quantité de kalaf et de cordiaux, et laissa entrevoir qu'il prévoyait une fièvre étiqne.

Mais tous les symptômes qui, au jugement de l'Esculape juif, étaient de la dernière gravité, n'étaient dans le fait que les suites d'une nuit agitée et sans sommeil, car ils se dissipèrent entièrement après que la malade eut fait sa sieste, et vers le soir elle était remise, au grand scandale du médecin, qui reconnut qu'elle n'avait plus besoin que de quelques jours de repos. Elle employa ce temps à penser mûrement à son intrigue et aux conséquences de l'acceptation du muschironni. Sa tête travaillait ardemment à former des projets, puis à les rejeter. Tantôt son imagination nivelait les montagnes les plus inaccessibles, tantôt elle ne voyait que des abîmes et des précipices qui la feraient reculer de terreur, et sur lesquels elle n'imaginait pas que la témérité la plus folle osât tenter de jeter un pont. Mais, malgré tout, elle prit la ferme résolution de céder aux vœux de son cœur. Cet héroïsme se rencontre fréquemment chez les filles d'Eve, bien qu'elles le payent souvent avec le bonheur de toute leur vie.

La porte du sérail s'ouvrit enfin, et la belle Melechsala descendit au jardin. Le comte, qui la vit venir entre le feuillage, éprouva une émotion extraordinaire. Était-ce de joie ou de crainte que le cœur lui battait comme un moulin, ou comme s'il eût gravi une montagne ? Qui peut assez apprendre le cœur humain pour reconnaître le motif de chaque contraction de ce muscle irritable ? Quoi qu'il en soit, le comte éprouva de furieuses palpitations aussitôt que son œil eut aperçu la princesse. Elle renvoya sa suite au bout de quelques instants, et sa pose et sa démarche lui démontrèrent que cette fois elle était moins venue pour les fleurs que pour lui. Elle alla visiter les berceaux, et comme l'intention du comte n'était pas de se rendre introuvable, elle l'eut bientôt rencontré. Quand elle fut à quelques pas, il se jeta à genoux devant elle, dans une position aussi humble et aussi triste que celle d'un criminel qui attend son sort. — La jeune fille entama la conversation avec sa douce voix :

« Bostangi, dit-elle, lève-toi : que la volonté du prophète s'accomplisse ! Pendant trois nuits je l'ai supplié de me donner un signe qui me fit connaître ce que je dois faire : il s'est tu, et a approuvé la résolution de la tourterelle, de délivrer le prison de sa chaîne et de nicher avec lui. La fille du sultan n'a pas dédaigné de recevoir le muschironni de ta main captive : mon sort est décidé ! Va promptement trouver l'iman ; qu'il te conduise dans la mosquée, et l'imprime le sceau des croyants. Alors mon père, à ma prière, te fera croire comme le Nil quand il déborde et se repand dans la plaine. Une fois bey d'une province, tu pourras hardiment lever tes regards jusqu'au trône. Le sultan ne rejettera pas le gendre que lui a choisi le prophète. »

A ce discours le comte demeura immobile d'étonnement, et comme s'il avait été changé en statue par la baguette d'une fée ; ses joues pâleurent, et sa langue se colla au palais. Il entendait bien à peu près ce que la princesse voulait de lui, mais il ne comprenait pas comment il devait se prêter à ses vœux et devenir le gendre du sultan d'Égypte. Dans sa situation d'aimant heureux, sa figure n'était pas à la hauteur de la circonstance. Ses yeux fixes et consternés étaient loin d'exprimer la joie. La jeune fille prit ce trouble et cette surprise pour l'effet d'un excès de bonheur. Le silence du comte lui donna le loisir de faire un retour sur elle-même, et d'éprouver une sorte de honte d'avoir trop précipité la conclusion ; elle reprit donc la parole, et dit :

« Tu ne me réponds point, bostangi ? Ne sois point surpris que le parfum de ton muschironni ait pénétré jusqu'à mon cœur. Mon cœur ne connaît point de détour. Devais-je, par mes hésitations, aggraver les difficultés du sentier rapide que tu as à gravir avant d'arriver à la chambre nuptiale ?

Le comte avait eu le temps de revenir à lui ; il se donna une secousse intérieure pour recouvrer sa raison, ainsi qu'un guerrier, réveillé en sursaut par la trompette d'alarme, maîtrise le sommeil par un effort de volonté.

« Brillante fleur de l'Orient, répondit-il, comment une misérable plante qui croît à l'ombre des épinés pourrait-elle se flatter de fleurir à côté de toi ? Ne serait-elle pas arrachée par la main du jardinier et jetée dans le chemin, aux rayons brûlants du soleil ? Quand le vent porte quelques grains de poussière sur ton diadème, cent mains ne sont-elles pas prêtes à l'essuyer à l'instant ? Comment un esclave pourrait-il se flatter d'obtenir la main de la fille du sultan, quand des princes seraient heureux d'y prétendre ? Quand tu me donnas l'ordre de te choisir un bouquet, je crus te faire plaisir en t'apportant le muschironni, dont j'ignorais le nom et le sens mystérieux. Ne crois pas que j'aie eu d'autre intention que celle de t'obéir. »

Cette réponse ambiguë dérangerait visiblement les plans de la princesse. Elle ne comprit pas immédiatement qu'il fût possible qu'un Européen n'attachât pas au don d'un muschironni la même idée que les habitants de l'Afrique et de l'Asie. Le qui-proquo était évident, elle commençait à s'en apercevoir ; mais l'amour tourna et arrangea si bien la chose, que tout lui parut encore pouvoir s'ajuster. La princesse trahissait son embarras en roulant dans ses jolis doigts le bord de son voile. Après un moment de silence, elle reprit :

« Ta modeste ressemble à la violette nocturne, qui ne cherche pas à briller au grand soleil par l'éclat de ses couleurs, mais qui s'attire l'amour par son doux parfum. Un heureux hasard s'est fait l'interprète de tes sentiments et a provoqué mon amour, je ne te le cache pas. Obéis-moi donc, apprends la loi du prophète, et tu peux espérer d'arriver à l'accomplissement de tes vœux. »

Le comte commençait à saisir. Les paroles si positives de la princesse ne souffraient plus de doute ni d'incertitude. Le tentateur qu'il avait invoqué dans la tour, et qu'il s'était attendu à voir apparaître sous la forme du satyre cornu ou d'un noir gnome, venait maintenant sous celle de l'amour essayer ses malefices, et lui persuader de renier sa religion, son épouse fidèle et les gages de sa chaste union.

« Il est en ton pouvoir, lui dit Satan, d'échanger les chaînes de ton esclavage contre les tendres liens de l'amour. La plus belle personne de l'Orient te sourit et te promet toutes les joies terrestres. Le feu qui la brûle pour toi est pur et sacré, et la consumera si par un entêtement ou une folie sans nom tu la dédaignes. Cache ta foi pour quelque temps sous le turban, père Grégoire a bien assez d'eau dans ses réservoirs à absolutions pour te laver d'un tel péché. Peut-être auras-tu le mérite de gagner au ciel cette âme sans tache. »

Traduit des contes allemands de Musæus.

A continuer.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE NATIONALE.

Suite.

A cette renaissance de l'action nationale, on voit se dérouler les mêmes effets qui la distinguaient autrefois des autres sociétés : une impétuosité d'initiative qui n'a jamais eu de rivale ; une tendance irrésistible vers les entreprises aventureuses ; une résolution subite ; une décision instantanée ; un enthousiasme sans égal ; un goût passionné pour l'imprévu, l'inattendu, le nouveau, et, par-dessus tout, l'amour effréné du changement, comportant cette mobilité de sentiments qui fait de l'histoire de ses actes la plus singulière et la plus originale de toutes les histoires. Beau, brave, enjoué, railleur, luxueux, magnanime, hospitalier, tel on nous peint le Gaulois, tel nous voyons le Français. Le costume d'un noble Arverne ou d'un Eduen n'est pas moins riche que celui d'un banneret ; celui-ci porte l'armure de fer damassée, celui-là le justaucorps taillé d'or et d'argent, la braie large et bigarrée ou la saye aux franges de pourpre. La lance est commune aux chevaliers des deux époques, et la différence est peu marquée, ce nous semble, entre le gais druidique et le poignard de miséricorde, entre le sabre sans pointe de nos Bretons et l'épée à deux tranchants de nos Godefroy et de nos du Guesclin. Même caractère, mêmes mœurs, mêmes habitudes, en un mot, une ressemblance en tout si frappante, qu'il est impossible de ne pas reconnaître le même peuple sous les deux dénominations de Gaulois et de Français. Souvenons-nous, de plus, que Charlemagne proscrivit le roman parle, même de son temps, dans toute la Gaule, et voulut nationaliser le tudesque, sa langue maternelle ; souvenons-nous que la réaction commença contre cet idiome et la race qu'il représentait, tout aussitôt après la mort du conquérant, et qu'il en restait à peine quelques vestiges à l'avènement de la famille capétienne.

La France fut la digne fille de la Gaule. Sa marche fut celle d'un géant. Depuis l'expulsion de la race karolingienne elle eut de grands revers, mais elle eut aussi de ces triomphes qui effacent tout. Notre récit la suivra pas à pas, et s'arrêtera seulement devant la tempête de 89. Les révolutions sont les grands remèdes des empires : ou ils tuent, ou ils guérissent. Dans un ouvrage à part nous examinerons les effets de la révolution sur le peuple français ; quant à maintenant, nous donnerons seulement sous forme de notes les faits accomplis depuis cet immense événement jusqu'à nos jours.

Ainsi donc, l'histoire nationale, telle que nous l'avons comprise, est la biographie complète de la famille gauloise, et la description de ses transformations diverses.

L'étude des faits traversés par cette grande et illustre famille présente quatre transformations ou quatre phases remarquablement distinctes, que nous nommerons époques, et qui sont : l'époque gauloise pure, l'époque gallo-romaine, l'époque gallo-franque, l'époque française.

Chacune de ces phases ou situations de la durée nationale portant en elle une physionomie singulière qui la différencie des autres, établit des démarcations historiques éminemment tranchées, que nous avons prises pour guides dans la division de notre ouvrage. Chacune de ces époques formera donc une partie de notre travail, laquelle partie sera renfermée dans un volume. Le premier volume s'arrêtera conséquemment à la mort de Vercingétorix ; le second, à l'alliance des Franks et des Armoriques ; le troisième, à l'avènement de la famille capétienne ou renaissance de la puissance gauloise ; le quatrième comprendra le reste de notre histoire.

Nous avons également eu devoir, en quelque sorte, modeler notre récit, ou, mieux, le calquer sur l'irrégulière charpente de notre sujet, afin d'en prendre, pour ainsi dire, l'empreinte fidèle ; afin de ne le présenter, par ce fait, qu'avec sa variété de

formes, de couleurs et d'allures, et de marquer chaque partie de cette narration de la différence qui existe entre chaque phase de cette capricieuse histoire, dont nous avons à dérouler le vaste panorama.

Ainsi donc notre premier et notre quatrième volume seront coupés chacun par leurs deux grandes divisions naturelles, qui sont : pour l'un, les temps fabuleux et les temps historiques ; pour l'autre, le moyen âge ou barbarie, et la civilisation.

Ainsi donc encore, entre chacune de ces grandes divisions ou points extrêmes de ces époques, viendront se ranger par ordre de dates les différents épisodes qui s'y rattachent, c'est-à-dire les actions secondaires émises par l'action générale ou principale, nées d'elle, et cependant indépendantes de la puissance qui les a produites.

Nous avons, en effet, observé que ces énergiques émanations d'une grande et vivace organisation se trouvent seulement dans l'histoire des Gaulois proprement dits, et des Français ; c'est-à-dire dans l'histoire de l'être libre et simple, et de l'être faiblement imprégné de l'essence étrangère, mais rendu à la liberté. Dans l'étude du même être, ou passif ou esclave, et fortement saturé de natures étrangères et antipathiques, nous ne trouvons point cette forte et brillante variété de mouvements. Il suffit, pour l'expliquer, d'un simple parallèle. La Gaule, sous la domination étrangère, ne compte pas un seul épisode : la marche des Romains et des Franks est lourde, régulière, sourde, méthodique ; la marche des Gaulois, au contraire, est vive, soudaine, irréfléchie, audacieuse, retentissante.

Les faits qui se déroulent dans cette moyenne existence de la race gauloise offrent cependant le plus haut intérêt : ce sont les deux tableaux du principe et de la fin de l'existence sociale vus sur le même plan, et se liant l'un à l'autre par les reflets des nuances qu'ils s'envoient : d'un côté les plaies de la caducité romaine, de l'autre les vagissements de l'enfance franque.

Les épisodes sont, comme nous venons de le dire, des actions détachées de l'action principale. Nous expliquerons dans le sens historique cette délimitation grammaticale, et nous dirons, de même que nous le disions à l'instant en d'autres termes : Les épisodes sont des parties détachées du grand corps social, auquel ils se rattachent par le seul fait de leur séparation ; ou, si nous l'aimons mieux, les épisodes sont des actions sociales partielles, indépendantes de la grande action principale, à laquelle elles ne tiennent quelquefois seulement que par ces rapports intimes exprimés par la similitude du caractère, des mœurs, des habitudes, ces liens visibles à l'œil de l'observateur ; liens puissants et liides, qui, pour unir à la famille ses membres dispersés, traversent les déserts, les montagnes, les forêts et les mers.

Afin d'éclaircir notre pensée sans l'accabler d'un fatigant entourage de mots, nous allons comparer notre histoire nationale à un arbre qui, s'allongeant vers les cieux, jette par intervalle et dans diverses directions des branches mégalles ; tous ses rameaux sont des parties de lui-même, puisque tous y sont attachés par leurs bases, et l'ont plus ou moins modifié, soit dans sa nature, soit dans son aspect. Cependant, quoique l'arbre ne puisse être dans son entier sans l'entière collection de ses diverses tractions de lui-même, chacune de ces mêmes fractions, pour être jugée selon sa valeur intrinsèque, doit être l'objet d'une analyse particulière ; car chacune a sa forme à part, sa force, sa couleur à part, ensemble varié qui forme le tout. De même, les épisodes ou actions secondaires sont des fragments de l'action principale, puisqu'ils y tiennent par leur point de départ, et que tous l'ont également plus ou moins modifiée, soit

en prenant à la masse une partie de la sève, soit en changeant sa direction première, soit en lui donnant une apparence nouvelle; mais, de même aussi, quoiqu'elles soient toutes nécessaires au complément de l'action nationale, chacune d'elles, pourtant, a son cachet à part, sa nuance, sa teinte originale, physiognomies variées dont l'ensemble est la physiognomie tout entière; chacune d'elles, d'après notre système, à l'appui duquel nous allons donner d'autres preuves, demande donc une histoire à part, qui, unie d'une manière inséparable à l'histoire générale, concoure à la formation d'une histoire nationale.

Or, voici comme il nous a paru utile de procéder: nous avons traité séparément l'histoire générale et celle des épisodes. Dans la première, que nous nous représentons comme une colonne symbolique des actions de nos pères, nous avons seulement analysé la colonne elle-même, c'est-à-dire les seuls actes ensermés dans la sphère d'action de la patrie. Toutefois, dans cette ascension directe, nous avons, à mesure que notre attention les rencontrait, montré, tout en les renvoyant à un examen spécial, les saillies de notre existence sociale, ou, — pour nous exprimer d'une façon plus intelligible, — nous avons indiqué les points historiques où des bandes de citoyens, abandonnant la mère commune pour un de ces mille motifs inutiles à donner maintenant, vont sur la terre étrangère former la souche de peuples nouveaux.

Dans la seconde partie de cette division, notre récit s'est emparé des épisodes qui viendront, comme nous l'avons dit, se ranger naturellement par ordre de dates, c'est-à-dire par ordre de leur séparation du grand corps social ou de leur commencement d'action indépendante; de telle sorte que, mathématiquement parlant, chaque épisode, dans cette vaste narration de faits accomplis par la famille gauloise, sera à l'histoire générale ce qu'il est lui-même à l'action collective.

Les deux phases de notre *histoire nationale* qui ont trait à l'être libre se trouveront ainsi divisées l'une et l'autre en deux parties: l'histoire générale et l'histoire de ses épisodes, que nous avons agencés de façon à ce qu'ils forment comme un chaînon d'actions partielles dont les deux extrêmes se perdent dans l'action principale, et que des lors l'histoire générale dans laquelle ils sont, pour ainsi dire, enclavés, ne soit pas même interrompue.

Mais chaque épisode, avons-nous dit, forme un tout complet et indépendant; nous devons donc, d'après notre système, écrire tout d'une haleine, et dans toute sa durée, l'histoire de chacun d'eux.

Mais encore, nous avons combattu dans notre critique les écrivains qui ne donnaient aucun aperçu sur les peuples dont l'histoire s'était fondue avec la nôtre; nous avons donc également dû, toujours par la même conséquence de notre système, jeter, dans la marche épisodique, un coup d'œil, quoique rapide, sur ces différents êtres sociaux dont les actions gauloises ont tranché les destinées, et sur la puissance desquels elles ont en quelque sorte enté leur puissance.

De cette dernière considération, il résulte que nous faisons, quoique d'une manière fort succincte pour tout ce qui ne tient pas directement à la race, l'histoire pour ainsi dire de la terre occupée par les Gaulois jusqu'au moment où elle subit d'autres maîtres.

Les épisodes du premier volume seront donc ainsi désignés: — Gaulois ibériens, Gaulois italiens, Gaulois illyriens, Gaulois cimmériens, Gaulois scandinaves. — Dans le quatrième volume nous aurons les croisades, l'empire latin, l'histoire de la chevalerie croisée, ou l'histoire des ordres militaires, les guerres italiques.

Pour nous résumer, l'histoire nationale, à notre point de vue, comprendra deux branches, deux actions: l'action du foyer ou de la patrie, et l'action en dehors de l'intérêt général ou celle des neuf épisodes que nous venons de nommer.

Et si maintenant on nous demandait la raison de ce changement apporté dans la physiognomie de l'histoire, nous nous contenterions de cette seule explication, que nous pourrions au besoin faire accompagner de bien d'autres, à savoir: que nous

avons eu pour but, en divisant les parties de cette histoire, de la rendre plus facile à caser dans la mémoire. Nous ne saurions appliquer ici la méthode qui changerait à chaque pas son point d'observation. En effet, si nous traitions de front les épisodes et l'histoire générale, si nous étions par conséquent obligés de quitter à chaque instant la masse principale pour suivre ces parties qui s'en détachent, et de courir ainsi souvent sur tous les points du globe pour nous livrer à l'examen de directions sans cesse différentes, nous ferions un amalgame impossible à débrouiller; voyant la race partout, nous ne la saisirions nulle part, et une histoire aussi complexe n'aurait pas de suite, pas de marche, pas de progrès; l'attention sans cesse ballottée d'une action à une autre, voulant étreindre d'un seul coup tous les rapports des événements, n'en embrasserait aucun, et ne pourrait, malgré ses efforts multipliés, parvenir à trouver le fil de ce labyrinthe historique.

Qu'il nous soit permis d'ajouter deux mots encore à cette introduction déjà fort longue, et qui serait au moins inutile si ne se fût agi de tourner l'attention générale vers un système d'étude tout à fait nouveau, système de la raison, ayant pour fondement la vérité physique et pour ligament le raisonnement mathématique. Dans ces quelques lignes qui vont suivre, nous nous efforcerons de démontrer, le plus brièvement possible, que la géographie doit être inséparable de l'histoire.

La *carte de géographie*, a dit Montesquieu, fait connaître les intérêts généraux. Ne pouvons-nous pas ajouter, après lui, qu'elle nous donne le secret de la pensée politique qui veille aux intérêts des empires, et, par là même, au constant équilibre du monde? Un fait n'a, la plupart du temps, de valeur qu'autant que la géographie lui en accorde. Comment, sans cela, comprendre que les nations attentives aux moindres mouvements de chacune d'elles permettent à celle-ci de s'emparer tranquillement d'une vaste contrée, tandis qu'elles unissent leurs efforts pour arracher à celle-là la modeste conquête d'une langue de terre?

Souvent, dit encore le pénétrant auteur de l'*Esprit des Loix*, les qualités d'un peuple sont dues au climat sous lequel il vit. Souvent, pourrions-nous dire aussi, en nous appropriant une partie de sa vaste pensée, la raison de la grandeur des empires et du rang qu'ils tiennent parmi les autres puissances se trouve, non dans le plus ou le moins d'hommes qui concourent à leur élévation, mais dans leur position géographique. Fixer les limites d'un peuple, c'est donc en indiquer, non-seulement l'étendue, mais la force, les ressources, le génie. Faire de la géographie la constante compagne de ses actes, c'est donc de même l'apprécier dans tous les mouvements de son existence.

Qui veut décrire une bataille et faire de chaque lecteur le spectateur et le juge consciencieux du combat de deux armées ennemies, n'indique pas seulement le nombre de combattants de l'une et de l'autre, mais aussi leur position respective, et les travaux dont elles se sont entourées, espèce de nature artificielle taillée dans la nature de Dieu. Tout est minutieusement présenté, la contrée, le climat, la température du moment, et jusqu'aux moindres accidens de terrain. Pourquoi donc serait-il déraisonnable d'appliquer à l'histoire entière ce que l'on a jugé si utile pour chaque fait isolé de cette même histoire?

Par cette courte réflexion ne venons-nous pas de dire que la géographie est nécessaire à l'intelligence, à la clarté, à l'intérêt de l'histoire? En effet, non-seulement le théâtre d'une action répand de l'intérêt sur cette action, mais il la rend encore plus facile à comprendre, à suivre, à retenir, en ce sens que, pour saisir les événements et les caser dans la mémoire, nous avons, en quelque sorte, besoin de nous appuyer sur les lieux qui les ont vus se dérouler. La géographie grave dans l'esprit, en lettres d'airain, les actions des peuples; la géographie éclaire les actes du stratégicien dont elle nous dévoile les vues plus ou moins profondes, la géographie nous explique les raisons d'une marche, d'une position, d'une occupation. Avec son aide, en un mot, nous assistons au passé, nous apportons au simple récit d'un fait la même importance que les peuples acteurs apportaient à son accomplissement; nous vivons avec les hommes dont nous lisons l'histoire; nous marchons avec eux; nous combattons à leurs

côtés ; nous partageons presque leurs fatigues ; leurs privations, leurs perils, leurs joies et leurs douleurs, leurs défaites et leurs triomphes.

L'histoire et la géographie nous semblent donc devoir être inseparables l'une de l'autre, comme elles le sont dans leur essence et dans leur but.

Nous terminerons en disant que, l'étroit espace dans lequel nous avons renfermé tant de faits exigeant la plus rigide préci-

sion, nous n'avons point discuté des faits ou obscurs ou contestés, dissertation scientifique qui ne serait, du reste, ici qu'un vain étalage d'érudition. Le même motif nous faisant dégager notre récit de tout ornement inutile, nous n'avons donc présenté que le cadavre historique, mais avec tous ses ressorts, tous ses muscles, tous ses nerfs.

FIN.

HUIT JOURS AU CHATEAU,

Par Frédéric Soulié.

Suite.

Cet arrangement, que M. Cros eût reconnu du premier coup d'œil un moment avant, lui parut, sous l'empire du récit qu'il venait d'entendre, comme l'apparition d'un homme sans tête dont le tronc du cou dégoutte du sang.

L'impression fut si violente que M. Cros poussa un cri horrible, et que sans l'appui de Burlaudas, qui, à pied, était aussi grand que M. Cros à cheval, le banquier fût tombé à la renverse.

III.

La rencontre qui avait si fort épouventé M. Cros laissa Burlaudas parfaitement tranquille, car il reconnut immédiatement l'individu auquel ils allaient avoir affaire, et qui, au cri du banquier, avait tiré de dessous sa cape une longue figure lève et maigre.

— Que le diable emporte ce pays, s'écria M. Cros, furieux de sa terreur. Je viens d'être saisi d'une douleur de rhumatisme aigu dans les reins, qui a failli me renverser.

En quoi le pays et le rhumatisme aigu pouvaient-ils dépendre l'un de l'autre, c'est ce qu'il eût été difficile à M. Cros lui-même d'expliquer ; mais il fallait trouver un prétexte à sa terreur : c'était ce que le financier avait trouvé de mieux.

Outre qu'il n'était pas conu d'intelligence, M. Cros n'était pas riche en présence d'esprit, ce qui est cependant bien différent. Il ne manque pas de gens très-supérieurs qui trouvent, le lendemain, une réponse excellente à ce qu'on leur a dit la veille. Ceux-là ont quelquefois de l'esprit quand ils écrivent. Mais il y en a qui n'ont pas de lendemain, et M. Cros était du nombre.

Cependant il n'était point de cet avis, et croyant qu'il se devait de montrer combien il était au-dessus des sots préjugés de Burlaudas, il lui dit, avec sa grosse suffisance :

— Il n'y a qu'un petit inconvénient à votre histoire de l'homme sans tête, c'est que, s'il a perdu sa tête, je ne vois pas comment il peut dire : Rendez-moi ma tête.

La bonhomie de l'arpenteur fut confondue par cette remarque pleine de justesse, et il reprit :

— C'est vrai, je n'y avais pas songé. Comment, en effet, peut-il dire : Rendez-moi ma tête, puisque, n'ayant plus de tête, il n'a pas de bouche pour parler ?

— C'est qu'il était ventriloque, dit d'une voix grave le paysan qui s'était arrêté à considérer les deux voyageurs.

Le son de voix de cet homme et surtout le mot dont il s'était

servi, et qui n'est guère du dictionnaire des paysans, frappèrent M. Cros, qui lui dit :

— Tu le connaissais ?

— Les gens des huttes se connaissent tous, répondit le paysan.

— Ah ! c'est toi, Brigaut, lui dit Burlaudas... Depuis quand dans le pays ?

— Depuis qu'il y est arrivé des gens pour s'emparer de la lande.

— Que veut dire ce drôle ? fit M. Cros qui ne put s'empêcher de reconnaître que cette parole s'adressait à lui, en remarquant le regard qui l'accompagna. Croit-on m'intimider par des menaces ?

Le visage menaçant du mendiant, car ce Brigaut en avait la mine, se radoucit tout à coup.

Il ôta son bonnet de laine, découvrit sa tête couverte de longs cheveux plats d'un noir d'ébène, et repartit d'un ton traitnant :

— Une pauvre pièce de douze sous, s'il vous plaît ? Ce n'est pas trop pour payer un bon avis que je puis vous donner.

— Et quel est ce bon avis ?

— De ne pas aller plus loin... Les genêts ne sont pas sûrs pour les Parisiens.

Cros fut très-alarmé ; mais Burlaudas dit aussitôt :

— Là... là... Brigaut, les genêts sont sûrs pour les gens qui ne veulent que votre bien.

Le mendiant parut réfléchir assez longtemps ; on devinait qu'il était incertain de ce qu'il allait répondre ; enfin, il se décida à dire, s'adressant à M. Cros :

— Si vous étiez homme à m'accompagner tout seul à un quart de lieue d'ici, nous pourrions peut-être nous entendre.

— Où veux-tu conduire monsieur ? reprit Burlaudas d'un ton sévère.

— A la Croix-de-Fer.

— Ce serait à la Croix-d'Or, dit M. Cros, que je n'irais pas. J'ai autre chose à faire.

— Vous l'avez peut-être mieux nommée que vous ne pensez, reprit Brigaut ; elle sera d'or pour vous, si vous osez y venir.

— Crois-tu que j'aie peur ? dit le banquier.

Un sourire significatif effleura les lèvres du paysan, et il reprit en tournant son bonnet avec une niaiserie affectée :

— Dà, monsieur, il y en a qui deviennent verts de colère et d'autres rouges de fureur, vous êtes peut-être de ceux qui sont pâles de courage.

Notre banquier n'était pas si bête qu'il ne comprit l'épigramme du mendiant, et qu'il ne devinât que c'était autre chose qu'un paysan ordinaire.

— Monsieur Burlaudas, fit-il enfin d'un air péremptoire, continuons notre chemin.

— Ne faites pas ça, monsieur Burlaudas, dit Brigaut. Personne ne vous en veut aux huttes, quoique vous y soyez venus arpenter et compter les maisons. Mais nous savions que vous avez encore onze enfants à nourrir... et il faut que chacun gagne sa vie; mais aujourd'hui c'est bien différent... Ne faites pas ça.

Burlaudas s'arrêta tout court, tandis que M. Cros, profitant de son hésitation pour montrer un courage supérieur :

— Allons, monsieur, continuons...

— Continuez tout seul, lui dit Burlaudas : je n'irai pas plus loin.

— Mais je ne puis continuer sans guide, fit M. Cros.

— Je vous en servirai, lui dit Brigaut.

— Vous?

— Et vous pouvez vous fier à lui, dit Burlaudas, s'il vous jure le pouce contre le pouce qu'il ne vous arrivera rien.

— Je lui jure même qu'il apprendra quelque chose de bon s'il veut me suivre.

— Ne pouvez-vous me le dire ici? reprit M. Cros, qui ne voulait pas céder à la peur, mais qui eût voulu déjà s'en retourner.

— Je puis vous le dire ici, mais je ne puis vous le dire devant M. Burlaudas.

Oh! fit Olivier de la meilleure foi du monde, je ne suis pas curieux, je m'en vais.

— Où allez vous donc, où allez-vous donc? se mit à crier M. Cros; comment diable voulez-vous que je m'en retourne, si vous me laissez là?

Burlaudas, qui avait déjà fait quatre enjambées pour s'éloigner, revint près de M. Cros sans répondre. Le banquier reprit :

— Ah ça! mon brave homme, finissons-en; que voulez-vous de moi?

— Rien.

— On vous a pourtant aposté ici pour me parler.

— Non, pas ici précisément; mais à la porte du château, et je vous suis depuis que vous en êtes sorti.

— Et dans quel but avez-vous fait cela?

— Pour vous arrêter quand vous seriez arrivé à l'endroit que vous ne devez pas dépasser.

— Ainsi donc, le chemin n'est pas libre?

— C'est un avis que je vous donne par précaution pour vous.

— Et vous m'assurez de me dire quelque chose d'important si je vous accompagne, ou si je reste seul avec vous?

— Oui, un secret qui est une fortune.

M. Cros ne prenait pas l'avantage dans ce dialogue qu'il engageait pour y trouver une excuse honnête à la retraite qu'il méditait. La dernière assertion de Brigaut ne le frappa même que fort légèrement, quoiqu'elle renfermât un mot, celui de

fortune, qui sonnait toujours d'une façon puissante à l'oreille de M. Cros. Mais Burlaudas donna un cours plus décidé à la conversation.

— Ah! c'est la fameuse histoire du trésor caché!

Le paysan fronça le sourcil et reprit aussitôt :

— Ecoutez, Burlaudas; quand personne encore ne s'est mis sur votre passage quand vous avez traversé la lande, ne vous mettez sur le passage de personne, ça vaudra mieux pour le bon sommeil de votre femme et de vos enfants.

— Me prenez-vous pour un imbécile, fit M. Cros, que vous veniez me faire de pareilles propositions?... Allons, allons, partez de votre côté, l'ami, nous suivrons notre chemin de l'autre, et je vous promets de ne pas porter plainte pour une chose qui ressemble assez à un guet-apens.

En parlant ainsi, M. Cros fit un signe à Burlaudas pour lui donner le signal du départ, et tourna la tête de son cheval du côté du château.

Ils s'éloignèrent donc sans que le paysan parût vouloir leur faire le moindre obstacle.

Lorsque le banquier se crut assez éloigné pour pouvoir parler sans crainte d'être entendu du misérable qui l'avait arrêté, il dit à Burlaudas :

— Vous avez donc, comme partout, une histoire de trésor enfoui sans doute dans la lande?

— Non, pardine pas, dit Burlaudas; ce n'est pas dans la lande, mais bel et bien dans le château.

— Et comment ces gens-là le savent-ils?

— Eh! fit Burlaudas, ils peuvent le savoir mieux que d'autres, car il y avait de terribles secrets entre le comte de Chevalaine et une certaine femme qui est comme la reine des huttes, la belle Marianne.

— La belle Marianne, dit M. Cros; qu'est-ce que c'est que ça?

— Eh bien, la mère de Maricou, la fameuse...

Au moment où il allait prononcer l'épithète qu'on employait d'ordinaire pour désigner Marianne, l'empoisonneuse, Burlaudas s'arrêta tout à coup en regardant autour de lui; et, soit crainte sans motif présent, soit qu'il eût reconnu que les bords du sentier étroit qu'ils parcouraient cachaient quelque espion, il reprit assez haut :

— Mais c'est une histoire qui ne vaut pas la peine d'être racontée; c'est un conte absurde, car Marianne a été renvoyée de l'accusation.

Le mouvement de terrain de Burlaudas n'avait pas échappé à M. Cros, et cela avait réagi sur le banquier, qui se sentit pris d'un tremblement nerveux fort prononcé.

— Croyez-vous, dit-il alors, que ce paysan eût de mauvaises intentions contre nous?

— S'il eût eu de mauvaises intentions, il ne se serait pas montré; car il lui était bien facile de nous envoyer un coup de fusil de derrière les genêts, et cela fait, attrapez-le si vous pouvez, et devinez qui ça peut être.

Il vint à M. Cros une idée lumineuse : c'est que cette mauvaise intention qu'on n'avait pas eue d'abord pourrait venir par suite du refus qu'il avait fait de suivre le paysan, et il s'arrêta tout à coup.

Il avait à faire plus d'une lieue pour sortir de la lande où il s'était si imprudemment engagé, et le temps ni l'espace ne manquaient pas pour l'exécution d'un meurtre.

Une de ces résolutions soudaines de la peur, qui ressemblent quelquefois à du courage, s'empara tout à coup de M. Cros; il retourna la tête de son cheval, comme quelqu'un qui veut être entendu :

— Il faut en fuir avec ces gens d'ici. Je suis prêt à les suivre où ils voudront me mener, fût-ce en enfer.

Pour exprimer une détermination qui n'était pas dans son cœur, notre banquier, obligé de parler pour ainsi dire une langue qu'il ne connaissait pas, emprunta cette phrase à ses plus récents souvenirs de mélodrame; mais cette exclamation, qui eût fait rire madame Cros ou M. Perrin, fit un effet admirable sur Burlaudas, qui repartit :

— Monsieur, monsieur, si vous vous décidez à suivre les gens des huttes, faites bien vos conditions : ils les tiendront, j'en suis garant, mais pour ce qui est de ce monde; quant à l'autre, il ne faut pas jouer avec le diable.

Dans le transport de sa peur désespérée, M. Cros était retourné juste à l'endroit où il avait laissé Brigaut, qu'il retrouva à la même place.

— Eh bien ! l'ami, lui dit-il, je suis prêt à te suivre.

— Venez, lui répondit celui-ci.

— Faites vos conditions, s'écria Burlaudas.

— Je vous jure, dit Brigaut en tendant le pouce à M. Cros, qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux.

— Mettez votre pouce contre le sien, fit Burlaudas.

M. Cros fit ce qu'on lui disait, et il ajouta :

— Et en outre de cela, vous vous engagez à me remettre dans mon chemin.

— Non, non, fit Burlaudas, il faut qu'il s'engage à vous faire rentrer sain et sauf dans le château.

— C'est promis, fit le paysan.

— Vous pouvez aller maintenant, dit Burlaudas, sans crainte pour votre corps... quant à votre âme... tenez-vous bien. Je vous attends ici avec votre cheval.

Brigaut fit un signe à M. Cros, et il se mit à marcher devant lui à travers les genêts, comme avait fait Maricou devant madame Cros.

Le mouvement de courage de M. Cros n'était pas d'un fonds assez solide pour durer longtemps, et il n'avait pas fait cinq cents pas qu'il commença à se repentir de sa témérité.

En effet, rien n'était plus facile à l'homme qui l'accompagnait que de le conduire dans quelque endroit où l'attendraient trois ou quatre brigands de son espèce, et de l'égorger sans qu'il pût se défendre ni espérer de secours.

— Vous allez bien vite, dit-il enfin à Brigaut.

— J'oubliais que vous êtes gras comme un moine et que le chemin est rude.

— Et avons-nous encore pour longtemps ?

— Une petite *marchée*, et ce sera bientôt fait quand nous aurons rejoint le chemin des Rois.

L'idée d'être dans un sentier découvert donna un peu de courage à M. Cros; malgré l'endroit où il se trouvait, le mot chemin emportait avec lui l'idée d'un lieu de passage fréquenté, et il se dit qu'une fois là, il serait à l'abri des entreprises des brigands.

Il poursuivit donc son chemin avec assez de fermeté, et bientôt il vit s'ouvrir en effet devant lui une espèce de route ayant assez de largeur pour laisser passer une voiture, et creusée d'or-

nières qui attestaient qu'elle était au moins fréquentée par les charrettes des gens du pays.

La marche de M. Cros prit alors un air de liberté et d'assurance, et au bout de cinq minutes, il arriva à un petit carrefour au milieu duquel s'élevait un petit tertre de gazon surmonté d'un dé de pierre, et sur le dé de pierre une croix de fer peinte en noir, et sur les branches de la croix, toute en lettres blanches, l'inscription suivante :

« Ici périt malheureusement, le... 185., Marie de Chevalaine, notre demoiselle et fille adorée. »

Et sur le dé de pierre, assez grossièrement gravés avec la pointe d'un couteau, ces mots : « Ange, priez pour... »

Le nom avait été écrit, puis effacé.

Pendant que M. Cros lisait cette inscription qui lui rappelait un événement qu'il avait appris en son temps, mais qui l'avait fort peu occupé, son guide lui dit :

— Nous sommes arrivés.

L'endroit était découvert sur une étendue d'une cinquantaine de pas, de façon que M. Cros se sentit presque à l'aise, et dit assez résolument à Brigaut :

— Et maintenant, qu'avez-vous à m'apprendre ?

Celle qui doit vous parler n'est pas encore ici (1).

M. Cros, pour établir sa réputation de courage, prit un air fâché, mais presque aussitôt il vit sortir d'un des étroits sentiers qui aboutissaient à ce chemin, une femme d'une mise beaucoup plus soignée que celle des paysannes ou des servantes du château, et qui fit à Brigaut un signe de commandement mystérieux.

— Quand faudra-t-il revenir ? dit celui-ci.

— Je t'appellerai dans une heure, car il faut qu'à ce moment je sais moi-même aux huttes.

Brigaut s'éloigna, en retournant vers l'endroit où il avait laissé Burlaudas, sans doute pour l'empêcher de venir, et M. Cros resta seul en présence de Marianne, qu'il ne connaissait pas, mais qu'il soupçonna être celle que Burlaudas avait appelée la reine des huttes.

IV.

Lorsque Marianne fut en présence de M. Cros, il y eut un moment d'observation mutuelle et silencieuse, pendant laquelle le banquier, au lieu d'étudier le caractère fier et sauvage des traits de cette femme, au lieu de reconnaître dans l'éclat de ses grands yeux noirs la puissance d'une volonté et d'une pensée sérieuse, ne vit qu'une femme encore belle, et beaucoup mieux habillée que les paysannes de sa condition.

Une pensée saugrenue, telle qu'elle ne pouvait arriver qu'à M. Cros, s'empara du banquier, et il se demanda si on n'aurait pas voulu le soumettre à quelque séduction du genre féminin, pour lui arracher ensuite quelques concessions, ou bien pour lui faire légalement un mauvais parti.

Il se promit bien de ne donner aucun prétexte à de pareilles entreprises, et commença lui-même l'entretien sur le ton qu'il voulait lui donner.

(1) Pour l'intelligence du récit, et pour éviter pour un de nos personnages tout reproche d'ubiquité, nous prions nos lecteurs de se rappeler qu'il était assez tard quand madame Cros et la compagnie s'étaient rendus aux huttes, et que M. Cros avait quitté le château de grand matin.

— Eh bien ! la bonne femme, lui dit-il, que me voulez-vous ? expliquez-vous vite, je n'ai pas beaucoup de temps à perdre.

— Le mien est compté comme le vôtre, répondit Marianne ; mais on peut échanger bien des paroles en une heure. Lisez d'abord.

Elle tira de la poche de sa jupe à raies rouges et noires un papier enveloppé dans un linge blanc, et après l'avoir ouvert, elle le tendit à M. Cros, qui reconnut que c'était l'expédition d'un acte de donation par lequel M. de Chevalaine faisait présent à Marianne du sol sur lequel était bâtie sa maison, et de vingt arpents de terre l'environnant, et cela en récompense de ses bons services.

L'acte était parfaitement en règle.

— Eh bien ! dit M. Cros, vous ferez valoir vos droits ; c'est l'affaire de la succession.

— Ce ne sont pas là, dit Marianne, les droits que je veux faire valoir ; il y en a d'autres, et c'est sur ceux-la que j'ai voulu vous consulter.

— Moi ? lui dit M. Cros. Je ne suis ni avocat, ni avoué.

— Vous êtes un homme qui entendez très-bien les affaires, reprit Marianne ; j'ai pris des renseignements sur vous. En outre de cela, vous êtes riche et Parisien. Comme riche, vous devez aimer l'argent, comme Parisien, vous devez fort peu vous soucier de ce pays ; c'est pour cela que je vous ai choisi pour vous proposer un marché.

En parlant ainsi, Marianne s'assit sur une butte de terre, et M. Cros en fit autant en lui répondant avec un petit sourire de dédain :

— Voyons votre marché, la bonne femme.

— Je suis Marianne, la mère de Maricou, reprit Marianne.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Maricou ? dit M. Cros, à qui ce nom, quoiqu'il eût été prononcé dix fois devant lui, n'avait laissé aucun souvenir.

Marianne était habituée à ce que son nom, comme celui de son fils, éveillât un sentiment de terreur ou tout au moins de curiosité ; elle regarda M. Cros et s'aperçut que son ignorance était tout à fait naturelle.

— Maricou, lui dit-elle, en attachant ses yeux sur M. Cros, Maricou est le fils de M. de Chevalaine et le mien.

— Ah ! ta, ta, ta, fit M. Cros, en se levant comme un homme pris d'une soudaine colique ; une histoire de bâtard et de fille séduite... Merci, la bonne femme, nous connaissons ça ! Ah ! pardieu ! ce serait commode si tous les vagabonds du pays avaient le droit de venir dire, toutes les fois que s'ouvre une succession : Je suis le fils du décédé. En voilà assez, la bonne femme, je vous souhaite bien le bon jour.

M. Cros fit quelques pas pour s'en aller ; mais il comprit immédiatement qu'il ne sortirait pas tout seul de la lande, et il s'arrêta fort repentant de la façon dont il avait accueilli la confiance de Marianne. Il se retourna et vit qu'elle était demeurée immobile à sa place ; le banquier se rapprocha et lui dit :

— Cependant, bonne femme, si vous avez besoin de quelques secours, si vous êtes dans la misère, venez au château et vous verrez que je suis plus charitable que je n'en ai l'air.

— Je ne remettrai les pieds dans ce château, reprit Marianne, qu'au jour et à l'heure où mon fils y entrera en maître.

A cette réponse, au ton dont elle fut faite, M. Cros ouvrit de grands yeux, et ne pouvant admettre qu'il y eût quelque chose

qui valût la peine de s'en occuper dans une femme de cette espèce.

— A votre aise, ma chère femme, entrez-y si vous pouvez avec couronne de comtesse sur la tête... Mais, entre nous, vous êtes folle.

— La fille de celle qui m'a volé cette couronne, dit Marianne, est morte à cet endroit, et il y a place dans la lande pour d'autres croix pareilles à celle-ci.

L'air de colique que s'était donné M. Cros au commencement de cet entretien devint un malaise réel, et il se mit à crier :

— Ah ça ! qu'est-ce que cela veut dire... est-ce un guet-apens, un assassinat?... Voyons, finissons-en. Que me voulez-vous ? dépêchons.

— Faire un marché avec vous, reprit Marianne, je vous l'ai dit.

— Quel marché, enfin ?

— Pour le savoir, il faudrait m'écouter, monsieur.

— Allons, voyons, fit M. Cros, en se rasseyant, comme s'il eût fait un acte volontaire de condescendance ; je vous écoute.

— Le comte de Chevalaine, monsieur, est le père de Maricou. Eh ! l'abbé le sait bien, lui qui vint m'apprendre le mariage de son frère, et me supplier à genoux de ne point faire d'éclat. Mademoiselle Lucie de Chevalaine te sait bien, elle qui a reconnu Maricou pour son cousin devant M. de Chevalaine lui-même, qui ne l'a pas nié. Enfin, monsieur, lorsque la fille de M. de Chevalaine périt ici par un terrible accident, il se passa, le jour de l'enterrement, une scène dans laquelle il se trouva trop de témoins pour qu'on puisse la révoquer en doute.

— Quelle scène ? dit M. Cros qui commençait à prêter un peu d'attention aux paroles de Marianne.

Marianne ne répondit pas tout de suite ; elle faisait effort en elle-même pour rassurer sa voix qui tremblait. Enfin elle reprit :

— Le jour de l'enterrement de mademoiselle Marie de Chevalaine, la cérémonie religieuse fut faite dans la chapelle du château. Malgré son désespoir, le père voulut y assister. L'enceinte était pleine de gens qui priaient, car on l'aimait généralement, cette Marie.

Un profond soupir siffla, pour ainsi dire, entre les dents serrées de Marianne, et M. Cros crut faire de l'esprit en lui disant :

— Excepté vous, sans doute ?

— Je ne la connaissais pas, repartit Marianne d'une voix sourde, mais Maricou la connaissait, et il s'en était égaré ; peut-être parce qu'elle le regardait comme un chien et le traitait de même. Mais les hommes ne sentent rien.

Maricou, ajouta-t-elle avec une sombre expression de douleur, n'avait pas hésité un moment entre le père riche qui l'avait abandonné et la mère qui l'avait nourri. Il était donc dans la chapelle, caché dans un coin et pleurant comme les autres, lui.

Enfin vint le moment où chacun alla jeter l'eau bénite sur le cercueil, et Maricou voulut faire comme les autres, lui ; il s'approcha, voulut prendre le goupillon, mais celui qui le tenait le retira en voyant à qui il allait le remettre, et, tout aussitôt, voilà tout le monde, voilà qu'on l'appelle brigand, qu'on lui reproche... d'être mon fils... oh ! tous ces gueux... ils voulaient

se battre, lorsque M. le comte de Chevalaine, qui était anéanti sur son banc, se lève à ce bruit, reconnaît Maricou, et, oubliant qu'il parle devant plus de cent personnes, il lui crie :

— Héris ta seur!... et prie pour elle.

Marianne racontait cela d'un air sombre, d'une voix où la colère se faisait sentir malgré tous ses efforts ; mais M. Cros ne faisait guère attention qu'au fond du récit, et s'écria :

— Diable! il lui a dit cela ?

— Devant cent personnes.

M. Cros réfléchit immédiatement que la survenance d'un enfant naturel diminuerait la succession d'une moitié, et s'écria :

— Ma chère madame, la recherche de la paternité est interdite.

— Plaît-il ? fit Marianne. Que voulez-vous me dire ?

— Je veux dire que si vous n'avez pas d'autres preuves que Maricou est le fils de M. de Chevalaine, vous pouvez retourner chez vous et dormir en paix ; ça ne vous servira à rien.

— Mais il le lui a avoué lui-même.

— Qu'est-ce qui l'affirme ?

— Maricou.

— C'est comme s'il chantait.

— Mais c'est la vérité que je vous dis.

— Mais c'est la loi que je vous oppose.

— La loi, dit Marianne en se levant et en jetant autour d'elle un regard superbe... La loi... Est-ce qu'il y a une loi qui puisse dire qu'un père n'est plus le père de son enfant?... La loi, la loi, reprit-elle avec une sauvage fureur, il n'y en a pas... il n'y en aura pas... Oh! tenez, ajouta-elle en saisissant la croix de fer, et en la secouant comme pour l'arracher... voyez, est-ce qu'il y a une loi? Oh! mais ils sont tous morts.

M. Cros fut épouvanté de la pâleur livide de Marianne, et il cherchait un moyen de s'évader, lorsqu'elle tourna vers lui ses yeux étincelants de colère.

— Mais vous en êtes, vous ; vous êtes de ces riches qui font affront à de pauvres filles, et qui se gobergent ensuite dans leurs bonnes maisons, tandis qu'elles mangent du pain noir et filent leur quenouille jusqu'au jour pour donner la pâtée à leurs enfants. Vous en êtes, de ceux-là, et vous êtes venu dans la lande pour la prendre, pour la vendre, pour nous chasser. Mais la lande est à nous, la lande est à moi ; il me l'a promise, il a bien fallu qu'il me la promît, pour ce qui est arrivé... car je ne l'aimais pas, cet homme ; j'avais dix-huit ans, et il en avait quarante. Tenez... tenez... faites bien attention à ce que je vous dis : si Maricou n'est pas comte de Chevalaine, il arrivera un malheur.

Si M. Cros eût été dans son cabinet, à Paris, et que Marianne lui eût parlé comme elle faisait, il eût sonné Gros-René, et lui eût dit :

— Jetez cette folle à la porte.

Si le chemin sur lequel il était eût été tant soit peu fréquenté, il lui eût tourné les talons, et lui eût répondu :

— Allons donc, bonne femme, vous perdez la raison.

Mais, dans la position où il était, ces tournures de phrases n'étaient pas de mise, et il se mit à dire d'un ton doux et doux :

— Mais, ma chère dame, je comprends très-bien que vous ayez envie de faire de votre fils un comte de Chevalaine ; mais que voulez-vous que j'y fasse, moi ?

— Vous ? reprit Marianne... Oui... vous avez raison... Je ne vous ai pas dit pourquoi j'ai voulu vous parler.

— Non, dit M. Cros, et je crois que si vous voulez être chez vous à l'heure que vous me disiez, il faut vous dépêcher.

— Tenez, reprit Marianne, en baissant la voix, voulez-vous me promettre de m'aider à faire reconnaître Maricou ?

— Si c'est possible, je ne dis pas...

— Eh bien, reprit Marianne avec une ardeur singulière, qu'il soit comte de Chevalaine, et je vous dirai où son père avait caché son trésor.

— Ah! fit M. Cros d'un ton dédaigneux, l'histoire du trésor caché ?

— Vous ne me croyez pas, reprit Marianne, mais je vous le montrerai.

— Où ça ? fit M. Cros.

— Dans le château.

— Dans le château, mais alors tout le monde doit savoir...

— Oh ! reprit Marianne avec un sourire cruel, il y a des passages et des cachettes dans le château que personne que moi ne connaît.

— Qui vous a dit qu'avant sa mort il ne les a enseignés à personne ?

— Oh ! non, non, fit-elle avec dédain, il ne l'a pas montré, car c'est le même qui monte à mon ancienne chambre, et alors on aurait su par où...

Marianne s'arrêta et son visage se contracta ; M. Cros, qui ne se rappelait rien, lui dit finement :

— On aurait su par où vous alliez le trouver la nuit.

M. Cros se mit à ricaner légèrement après cette agréable plaisanterie, mais cet accès de gaieté s'éteignit tout à coup devant le regard hautain que Marianne attacha sur lui.

— La nuit... lui dit-elle ; quelle nuit ?

— Mais, dit M. Cros en balbutiant, plusieurs nuits... je suppose ; car vous êtes encore très-belle, et, dans le temps... ma foi... il est vraisemblable... que...

Marianne baissa les yeux, non par pudeur, mais comme on fait cesser un feu de batterie inutile ; il n'était pas besoin de chercher à deviner la pensée secrète de M. Cros, il n'en avait pas.

Cependant elle garda le silence un moment et finit par répondre :

— Ce trésor, je vous le montrerai, et il vous sera facile de vous l'approprier. Engagez tous vos cohéritiers, quoi qu'il arrive, à vous vendre le château ; ce que vous trouverez dedans vous appartiendra.

— C'est bien chanceux, fit M. Cros.

— Qui ne risque rien n'a rien ; mais vous m'aidez à faire reconnaître mon fils.

— C'est bien difficile.

— Il faut que cela soit...

— Et d'abord, dit M. Cros, je veux voir les choses de mes propres yeux.

— Vous les verrez... Mais n'oubliez pas que ce que je vous dis ici, je puis le dire aux autres, et que si vous me trompez...

— Je n'en ai nulle envie... mais je doute beaucoup de l'existence de ce trésor.

— Eh bien! donc, ce soir, à minuit, ouvrez-moi la porte du parc qui donne sur le fossé de la Verdrière ; faites-moi entrer secrètement dans le château ; procurez-vous la clef de la cham-

bre verte à alcôve, qu'habitait M. de Chevalaine avant... avant la mort de sa femme...

— Une chambre verte avec une alcôve...

— Personne n'y a couché depuis... je le sais.

— Mais j'y couche, moi...

— Vous ?

— Une chambre avec une cheminée en marbre blanc garnie de cuivre, où il y a une glace qui descend jusqu'au parquet.

— C'est cela.

— Eh bien, on me l'a donnée.

— Et vous y avez passé la nuit ?

— Pardieu !

— Et vous n'avez rien entendu ?

— Rien.

Marianne se cacha la tête dans ses mains, en disant :

— Je n'y dormirais pas, moi.

— M. Cros n'avait plus tant de hâte de partir. Sans ajouter complètement foi à l'histoire de Marianne, il avait reconnu que ce n'était ni un motif sordide, ni aucune envie de l'épouvanter qui la faisait agir, et du moment qu'il s'agissait de faire un marché, il reprit un peu sa présence d'esprit.

— Mais enfin, lui dit-il, n'avez-vous aucune autre preuve à fournir de la naissance de Maricou que les paroles que vous me dites ?

— Le notaire du Ribay en a, et doit en avoir ; mais ce n'est pas à une pauvre femme comme moi qu'il les donnerait... ce serait à un homme comme vous.

— Je verrai ce notaire.

— Aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, fit M. Cros, mais, entre nous soit dit, il est probable que cela me coûte cher.

— Vous aurez le trésor.

— Bah !... quelques milliers d'écus de trois livres dans un vieux bas.

— Des sacs d'or.

L'œil de M. Cros s'étendit en long et en large... il ne perdit pas un mot et poursuivit son idée.

— Il en faut beaucoup pour faire une somme, tandis que, si vous vouliez une chose...

— Tout ce que vous voudrez...

— Eh bien ! si vous voulez faire en sorte que je puisse disposer de la lande à mon gré pour en faire...

— La lande ! s'écria Marianne avec violence ; mais quelle faim avez-vous donc de cette terre qui ne produit pas un brin d'herbe, où il ne pousse pas de quoi nourrir votre valetaille ?.. Pourquoi voulez-vous la lande ? pour la défricher, pour y faire des routes, pour y prendre les huttes et nous faire tous domestiques comme moi ?... Non, non, la lande est à nous... on nous y tuera... on nous y massacrera... mais nous ne la céderons pas. N'essayez pas de prendre la lande... On nous a dit qu'un homme venu avec vous veut en faire des closières... il y aura un malheur... s'il y pense... Tenez, prenez garde.

— Soit, soit, lit M. Cros, que l'exaltation croissante de Marianne tourmentait de nouveau, il n'en sera plus question... et si vous voulez que j'aille jusqu'au Ribay...

— Oui, fit Marianne, allez, et à ce soir, au château.

— Très-bien... Vous avez dit la porte ?..

— La porte de la Verdière.

— J'y serai.

— Et maintenant, adieu, dit Marianne.

— Et mon chemin pour aller au Ribay ?

— C'est celui-ci, fit Marianne, en lui montrant le sentier où ils étaient.

— Mais où vais-je retrouver mon cheval ? je me perdrai dans toutes ces broussailles.

— Vous étiez avec M. Burlaudas ?

— Oui.

— Appelez-le, il sera bientôt ici.

M. Cros appela Burlaudas qui répondit, et qui lui amena son cheval. Marianne était partie.

— Maintenant pouvez-vous me mener au Ribay ? lui dit M. Cros.

— Où vous voudrez.

Ils partirent immédiatement pour le Ribay.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(A continuer.)

L'HOTEL DE CLUNY.

L'hôtel de Cluny, où tant de grands souvenirs historiques viennent se concentrer, s'étendait autrefois jusque sur l'emplacement où a été tracée la rue des Mathurins ; c'était alors le magnifique palais des Thermes, attribué par les uns à Constance Chlore, et par les autres à l'empereur Julien, qui avait étalé dans les Gaules tout le faste de la grandeur romaine. En 425 il fut divisé, et la partie qui occupait les environs de la rue des Mathurins fut acquise par Raoul de Meulan, qui l'habita peu d'années et la céda ensuite à Robert de Courtenay. Au commencement du quatorzième siècle, son fils Jean de Courtenay la vendit à l'évêque de Bayeux, qui la transmit à son tour, en 1540, à Pierre de Chaslus, évêque de Cluny ; de là l'origine du nom de cet hôtel justement célèbre.

La convenance résultant du voisinage du collège de Cluny, situé sur la place de Sorbonne, détermina les abbés de Cluny à

choisir cet emplacement pour leur résidence. Ce fut Jean de Bourbon, abbé de Cluny, fils de Jean 1^{er}, duc de Bourbon, qui commença la construction de l'hôtel ; mais cette entreprise, interrompue par sa mort, qui eut lieu le 2 décembre 1485, ne fut reprise qu'en 1490 par les soins de Jacques d'Amboise, abbé de Cluny, puis évêque de Clermont, qui, selon la chronique, consacra la somme énorme à cette époque de cinquante mille angelots « à l'édification du bâtiment de fond en cima de la magnifique maison de Cluny, audit lieu, julis appelé le palais des Thermes. » Cet abbé était neveu de l'illustre cardinal Georges d'Amboise, le grand ministre de Louis XII, ce roi qui reçut le glorieux surnom de Père du peuple, et dont le noble caractère se peint si bien dans ces belles paroles adressées à Louis de la Tremoille qui l'avait fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin : *Un roi de France ne cenge point les injures faites à un duc d'Orléans.*

L'hôtel de Cluny n'a pas changé de nom depuis cette époque, et il subsiste presque encore dans toute sa beauté primitive pour l'honneur du pays et pour le bonheur des antiquaires qui trouvent réunie dans son enceinte une abondante moisson de richesses archéologiques. Après tant de siècles, l'art gothique enfin apprécié se retrouve tout entier dans ce monument dont Paris s'enorgueillit avec juste raison ; le portail et les croisées sont chargés de sculptures de la plus rare délicatesse. La chapelle, située au premier étage sur le jardin, offre une particularité singulière de construction ; la voûte, richement ornée, est soutenue par un seul pilier de forme octogone, élevé dans le centre de l'aire, et auquel viennent aboutir toutes les arêtes. Contre les murs étaient placés, il y a peu de temps encore, en forme de mausolées et par groupes, les figures de toute la famille de Georges d'Amboise et celle du cardinal (ils étaient dix-sept enfants) ; la plupart étaient à genoux avec les habillements de leur siècle, très-bien sculptés. L'autel, placé contre le mur du jardin, qui est ouvert dans le milieu par une demi-tourne en saillie, recevait un jour obscur par de beaux vitraux peints qui n'ont été enlevés qu'il y a environ quarante ans, et dont un seul panneau a pu être retrouvé et remplacé. On y voit aussi sur les murs, comme sur ceux de tout l'hôtel, un nombre infini d'écussons avec les armoiries des Clermont, et beaucoup de coquilles et de bouillons, par allusion au surnom de Jacques, patron de Jacques d'Amboise.

Le palais des Thermes, situé à deux pas de l'hôtel Cluny, comportait indépendamment d'immenses jardins, des bâtiments d'une vaste étendue, dont les fondations ont été retrouvées, il y a peu d'années, dans les fouilles faites pour la construction de nouveaux égouts.



Le quartier Saint-Jacques en 1818.

Après avoir, pendant plusieurs siècles, servi de résidence à nos rois de la première et de la seconde race, notamment à Clovis, à Childébert et à Ultrogothe, sa femme, qui allait de son palais, par ses jardins, jusqu'à l'église Saint-Vincent (autrefois temple d'Isis et depuis Saint-Germain-des-Près), cette habitation royale, ruinée en partie par les invasions des Normands, en 887 et 888, fut réduite au titre de *vieux palais*, les rois de la troisième race ayant choisi pour leur séjour le palais des comtes de Paris (aujourd'hui Palais de Justice).

Parmi les personnages célèbres qui habitèrent aussi le palais des Thermes, nous citerons les deux filles de Charlemagne, Gisla et Rotrude, qui y furent reléguées, après la mort de ce prince, par Louis le Débonnaire. L'Anglais Alcuin, abbé de Cantorbéry, fondateur de l'école palatine, dont Charlemagne s'honora d'être membre, et à laquelle se rattache l'Université de Paris, y fit de sa main une copie entière et correcte de l'ancien et du nouveau Testament.

Depuis lors, les traditions écrites sur ce palais se perdent dans la nuit des temps. Plusieurs chroniqueurs prétendent cependant que Caribert, roi de Paris, mort en cette ville, Clotaire II, Dagobert et ses successeurs y fixèrent aussi leur résidence.

Ce qui demeure constant, c'est que, par suite de l'acquisition faite de ce domaine, en 1540, par Pierre de

Chalus, au nom de l'ordre de Cluny, jusqu'à la construction dudit hôtel, par Jean de Bourbon et Jacques d'Amboise, ses formes et ses distributions primitives furent tellement dénaturées, qu'à partir du commencement du seizième siècle il ne resta de ces antiques murailles de briques et de moellons que l'immense salle voûtée dont on voit encore les ruines aujourd'hui.



L'hôtel Cluny tel qu'il existait en 1600.



Palais des Thermes.

